REVUE SPIRITE

Fondée en 1858 par ALLAN KARDEC



Monsieur Paul LEYMARIE

ET LA RÉDACTION DE LA *Revue*

ont l'honneur de présenter à leurs Abonnés et Lecteurs leurs meilleurs souhaits à l'occasion du nouvel an.

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

49e ANNÉE — No 1. — 1er JANVIER 1906.

A NOS LECTEURS ET CORRESPONDANTS

En inaugurant sa quarante-neuvième année d'existence la *Revue spirite* se fait un devoir d'adresser ses meilleurs souhaits et ses plus chaleureux remerciements à ses nombreux et distingués correspondants ainsi qu'à ses fidèles lecteurs.

Ce n'est pas sans une légitime fierté qu'elle vient exposer, pour l'année qui vient de s'écouler, le bilan de l'œuvre spirite. Ce bilan se solde par des bénéfices considérables, et même l'année se termine par un succès sans

OUVRAGES SUR LE SPIRITISME PAR ALLAN KARDEC

Le Livre des Esprits (partie philosophique), comprenant les principes de la doctrine spirite ; 1 vol. in-12, 46e édition, prix : 3 fr. 50.

Le Livre des Médiums (partie expérimentale). Guide des Médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. 1 vol. in-12, 37e édition, 3 fr. 50.

L'Evangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme, 1 vol. in-12, 38e édition ; prix : 3 fr. 50.

Le Ciel et l'Enfer, ou *la Justice divine selon le Spiritisme*, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. 1 vol. in-12, 17e édition, prix : 3 fr. 50.

La Genèse, les miracles et les prédictions, *selon le Spiritisme*, 15e édition, prix : 3 fr. 50.

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, 3e édition, prix : 3 fr. 50.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 23e édition, prix : 1 fr.

Le Spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 centimes ; vingt exemplaires, 2 fr., par la poste, 2 fr. 50.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 cent.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 centimes, vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste 2 fr. 50 cent.

OUVRAGES DIVERS RECOMMANDÉS

Recherches sur les phénomènes spirites, par William Crookes, prix : 3 fr. 50.
Une Echappée sur l'Infini, par Ed. Grimard : 3 fr. 50.
Les grands mystères, par Eugène Nus, prix : 3 fr. 50.
A la Recherche des Destinées, par le même, prix 3 fr. 50.
L'âme et ses manifestations à travers l'histoire, par Eug. Bonnemère, prix : 3 fr. 50.
Le spiritualisme dans l'histoire, par R. de Giustiniani, prix : 2 francs.
La réalité des esprits et le phénomène de leur écriture directe, avec figures très curieuses, par le baron de Guldenstubbe, prix : 5 francs.
Après la mort, par Léon Denis, prix : 2 fr. 50.
Christianisme et Spiritisme, par Léon Denis : 2 fr. 50.
Recueil de prières et méditations spirites, prix : 1 fr. 50 relié, 1 fr. cartonné.
Dans l'invisible, Spiritisme et médiumnité, par Léon Denis, 2 fr. 50.
Guide pratique du médium guérisseur, prix : 1 franc.
Quelques essais de médiumnité hypnotique, par MM. F. Rossi, Pagnoni et Dr Moroni, traduit par Mme F. Vigné : 2 fr.
Dans les Temples de l'Himalaya (1er volume), par A. Van der Naillen, prix : 3 fr. 50.
» » **Dans le Sanctuaire** (2e volume), avec portrait de l'auteur, A. Van der Naillen, prix 3 fr. 50.
» » **Balthazar le Mage** (3e et dernier volume), prix : 3 fr. 50. Les 3 volumes 9 francs.
La Survie (Echos de l'Au-delà), par Rufina Noeggerath, nouv. édition, prix : 3 fr. 50.
Introduction au Spiritualisme expérimental moderne, par Falcomer, prix : 1 fr. 50.
De Rochas. Recueil de documents relatifs à la lévitation du corps humain, prix : 2 fr.
De Rochas. Les frontières de la science, 2 fascicules, prix : 2 fr. 50 et 3 fr. 50.
M. Sage. Mme Piper et la Société Anglo-Américaine pour les recherches psychiques, préface de C. Flammarion, preuve de la survie, prix : 3 fr. 50.
» La Zone-Frontière entre « l'autre monde » et celui-ci, prix : 3 fr. 50.
» Le Sommeil naturel et l'hypnose, 3 fr. 30.
Général A. Le Problème de l'Au-delà. Conseils des invisibles, prix : 1 fr. 50.
Grimard. La Famille Hernadec, roman spiritualiste, prix : 2 fr. 50.

Tous ces ouvrages se trouvent à la LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHIQUES ET SPIRITES, 42, rue Saint-Jacques, à Paris, qui les expédie contre un mandat-poste, à l'ordre de M. P.-G. Leymarie.

Demander le Catalogue Général.

précédent : la science française, par l'organe d'un de ses maîtres les plus écoutés, le professeur Richet, vient, à la suite d'expériences rigoureusement conduites à la Villa Carmen, de reconnaître l'existence des esprits en proclamant la réalité indéniable de l'apparition d'un fantôme qui a pu être photographié. La presse aux cent bouches n'a pas tardé à répandre la nouvelle aux quatre points cardinaux, si bien qu'aujourd'hui c'est un fait commun et courant de rencontrer des gens, qui naguère sceptiques ou indifférents, se rappellent tout à coup que des phénomènes analogues, apparitions ou tables tournantes, ont été *autrefois* constatés dans leur famille ou leur entourage.

— Tout de même si c'était vrai le spiritisme ! Mon Dieu, nous sommes dans un temps où la science nous montre tant de choses étonnantes qu'après tout... Et comme cela vient ! juste au moment de la séparation des Églises et de l'État ! La religion, à laquelle on tenait encore, parce qu'elle était celle de nos pères, cette religion allait nous manquer, quand subitement, comme pour arrêter nos regrets, une foi nouvelle surgit, une foi qui a pour dogme la raison, la justice et la solidarité; une foi qui, au rebours de celle dont la puissance décline ne connaît ni hérétiques, ni schismatiques, ni infidèles; une foi qui tend les bras non pas uniquement aux élus mais encore aux damnés, et leur montre à tous aux uns comme aux autres, avec le rayon éblouissant de l'immortelle espérance, le chemin de l'évolution infinie de l'être, depuis l'atome jusqu'à l'archange.

Revenons à notre situation et passons en revue les ouvrages publiés en faveur de notre cause. La liste en est longue ainsi qu'on va en juger.

Nous avons d'abord les ouvrages de deux maîtres : celui du baron Carl du Prel, *La Mort, l'au-delà et la vie dans l'au-delà*, traduit par Mme Hœmmerlé, avec introduction par le Colonel de Rochas ; et celui de F.-W. Myers *La personnalité humaine*, sa survivance, ses manifestations supranormales, traduit et adapté de l'anglais par le Dr Jankélévitch.

Citons ensuite : une traduction en danois du *Livre des Médiums*, par M. Sigurd Trier ; *Évolution de l'âme et de la Société*, par Felippe Senillosa, traduit de l'espagnol par Alfred Ebelot; *Magie blanche et noire*, par Franz Hartmann; *Faits et gestes d'un Esprit*, précédés d'une étude du professeur Enrico Pasaro, par Francesco Zingaropale; *Réincarnation*, ouvrage théosophique, par Annie Besant; *l'Évolution de la vie et de la conscience* du règne minéral aux règnes humain et surhumain; éditeur Lucien Bodin : *Comment? Pourquoi?* éditeur Juven; *les Chansons du sang*, par Etienne Bellot; *la Genèse du monde* et *Principes de morale*, par Jules Huré ; *Nos forces et le moyen de les utiliser*, par Prentice Mulford ; *Mon chemin de Damas*, par Jean Rouxel ; *Les Mystiques devant la Science* ou *Essai sur le mysticisme universel*, par L. Revel ; *Balthazar le Mage*, par A. Van der

Naillen, cet ouvrage fait suite à *Dans les temples de l'Himalaya* et *Dans le sanctuaire* du même auteur; *Les voix lointaines*, par Paul Grendel; *Au pays des Esprits*, avec préface du Dr Papus; *Les Chevaliers de la Lumière. Pas de races! Pas de classes! Tous frères!* par Mohammud Adil Schmitz Du Moulin; *L'être subconscient*, par le Dr G. Geley; *La ternaire magique de Shatan*, par Charles Lancelin; *La vallée des Bienheureux* ou le *Sentier de la Vérité*, par Léopold Engel; *Résumé de la Philosophie rationnelle*, éditeur Lucien Bodin; *Magnétisme personnel ou magnétisme physique*, par H. Durville; *Souvenirs et Problèmes spirites* par Mme Claire G.

Après les publications, les réunions et les conférences.

Le centenaire d'Allan Kardec a donné lieu à d'importantes réunions commémoratives et à une remarquable conférence de M. Gabriel Delanne qui a été très applaudie.

Ce même conférencier s'est fait entendre deux fois avec un égal succès à la Salle des Agriculteurs de France, rue d'Athènes, à Paris.

Léon Denis, l'apôtre infatigable du Spiritisme, a poursuivi sa campagne habituelle de nombreuses et brillantes conférences.

On l'a entendu successivement à Genève, Grenoble, Nice, Marseille, Aix, Avignon, Valence, Cognac, Montauban, Carcassonne et Béziers, également au congrès de Liège, à Verviers, Huy, Bruxelles, Charleroi, Spa, Gand et Anvers.

Que MM. Léon Denis et Gabriel Delanne veuillent bien recevoir ici l'hommage de notre vive et sincère gratitude.

Un Congrès spirite a eu lieu en juin à Liège; il se tiendra l'année prochaine à Charleroi.

Signalons l'apparition d'une nouvelle revue spiritualiste créée par Albert Jounet : *La Résurrection*.

N'oublions pas de rappeler la très intéressante conférence faite à la Société française d'étude des phénomènes psychiques par M. le commandant Darget, sur *les iconographies magnétiques et la photographie de la pensée*.

Remercions tous ceux qui, par la plume ou par la parole, apportent leur pierre, si humble soit-elle, à la construction du vaste temple que les spirites élèvent à la Vérité; et souhaitons que la France ne reste pas trop longtemps, au point de vue du progrès spiritualiste, en arrière des États-Unis qui, eux, ont plus de sept cents sociétés locales avec au moins 250.000 membres et 300 conférenciers.

Enfin, en terminant, offrons le tribut de notre profonde et douloureuse sympathie à tous nos malheureux frères Russes si cruellement éprouvés depuis de longs mois. Prions pour eux, c'est-à-dire mettons-nous en communion avec eux; du fond de nos cœurs partageons leurs angoisses et leur

trouble, et puis toujours du fond de nos cœurs aidons-les à porter leur lourde croix, en leur rappelant, tandis qu'ils gravissent leur calvaire, que la rédemption des âmes ne s'obtient qu'au prix du sacrifice.

Répétons-leur la parole de Jésus : Bienheureux les affligés, bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux, c'est-à-dire qu'ils feront un pas d'autant plus grand dans la voie du perfectionnement qu'ils auront supporté plus noblement l'épreuve de la souffrance.

Salut à tous ceux qui sont morts et qui meurent encore, car ils ne font qu'entrer dans la véritable vie ! et paix et consolations aux éplorés, qui restent ! Tous se retrouveront un jour; tous verront renaître le calme après la tempête. Et nous pourrons peut-être dire bientôt : Non, le grand peuple Russe n'est pas mort ; il n'était qu'endormi comme Lazare : il va se réveiller au soleil de la Liberté.

En attendant que les événements permettent à notre dévoué et vénéré collaborateur Joseph de Kronhelm toujours si fidèle à notre cause, de se rasséréner, qu'il veuille bien recevoir ici l'expression de nos vœux et sentiments les plus fraternels.

La Rédaction.

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

III

Des divers témoignages que nous fournissent les auteurs précédemment cités, résulte le fait précis, indiscutable, que chacune des grandes religions du passé était en possession de Mystères qui — en dépit des déclarations de l'agnosticisme moderne affirmant que le développement de l'humanité n'est qu'une marche éternelle vers une vérité non seulement indéfinissable, mais encore inaccessible — attestaient, eux, je parle des Mystères, que la vérité était tout autre chose pour les Sages et les philosophes de l'Orient, de l'Égypte et de la Grèce.

Tout en reconnaissant qu'on ne peut y atteindre et en établir les éléments fondamentaux, sans une connaissance tout au moins sommaire du monde physique, ces Sages savaient qu'elle réside, avant tout, en nous-mêmes, étant données la possibilité, plus encore, la nécessité d'un progrès spirituel que nous imposent nos facultés perfectibles.

Pour eux, la seule réalité divine était l'âme humaine dont l'évolution est l'objectif essentiel du plan de la création.

En concentrant leur volonté à son centre, en développant ses forces latentes, ils atteignaient à ce Foyer vivant qu'ils désignaient sous les noms divers de Brahma, de Dieu ou de telles autres dénominations qui, toutes, s'adressaient à l'Entité suprême, ineffable qui, en vertu des lumières qu'il nous communique, nous met en mesure de comprendre le Karma et la vie, les êtres et les choses. Pour eux, ce que nous appelons le Progrès qui n'est autre chose que l'histoire elle-même de la Terre et des hommes, n'était que l'Évolution, dans le temps et dans l'espace, de cette Cause originelle manifestée dans chacune de ses émanations vivantes.

Et que l'on ne s'imagine point que ces Sages, que ces Révélateurs, que ces Instructeurs ne furent que de purs contemplatifs, des rêveurs inactifs ou de simples fakirs hypnotisés par leurs propres jongleries. Non, car le monde ne fut jamais galvanisé par de plus grands hommes d'action, par de plus prodigieux « mouleurs d'âmes », de plus puissants procréateurs. Les noms de ces étoiles de première grandeur, dans le ciel de l'humanité, furent Krishna, Bouddha, Zoroastre, Hermès, Pythagore, Jésus. « C'est par leurs fruits qu'il faut les juger », suivant la parole de l'un des plus grands d'entre eux, or ces fruits, nous les connaissons. Si jamais la vérité a été rendue accessible à l'homme, c'est parce qu'elle fut possédée dans une large mesure par ces premiers Initiateurs, et c'est au fond de toutes les grandes religions, dans les Bibles de tous les peuples, qu'il faut la chercher. Mais encore faut-il savoir l'en dégager et c'est ce que n'ont su faire, ni les Églises dogmatiques, ni les Sciences officielles, également dépourvues des clefs, des indispensables clefs de l'*ésotérisme comparé*.

Des hauteurs de cette science, que voit-on dans l'histoire des religions humaines? L'on y voit, répond Ed. Schuré, qu'à côté de leur enseignement « extérieur » qui nous fait connaître les dogmes et les mythes prêchés et expliqués publiquement dans les temples, dans les écoles et jusque dans les superstitions elles-mêmes qui en faisaient partie intégrante, qu'à côté, disons-nous, de ces croyances vulgarisées par les foules, il y avait un enseignement « intérieur » et secret où se cachait la science profonde des grands initiés, des prophètes, des philosophes et des réformateurs qui ont créé, soutenu et propagé les principes fondamentaux de la grande Religion unique qu'ont défigurée les dogmes et matérialisée les Églises.

Le premier de ces enseignements extérieurs et officiels, bien qu'embrouillé par son illogisme, était moins obscur encore que le second, connu sous le nom de tradition ésotérique et qui, systématiquement dissimulé par les Mystères, n'avait pour temples que les cryptes souterraines, où ne pouvaient pénétrer que les confréries d'adeptes... plus encore, dont les drames

les plus saisissants ne se déroulaient que dans l'âme des grands Initiés qui n'ont confié à aucun papyrus, à aucun parchemin, les visions de leurs extases divines.

Eh bien c'est ce dernier enseignement qu'il faut étudier lentement, patiemment, à l'aide des clefs spéciales que fournit la science des occultistes. Or, les occultistes ont parlé, ils ont expliqué la doctrine des Mystères et c'est cette doctrine qu'ont commentée les Gnostiques, les Néo-platoniciens de l'École d'Alexandrie et les initiés de tous les pays, mais particulièrement ceux de l'Inde et de l'Asie centrale. Et c'est quand on la comprend, cette doctrine, qu'on la voit se dérouler lumineuse, organique, logique, vivante surtout et toujours en harmonie avec elle-même, si bien qu'on pourrait l'appeler l'histoire de la religion éternelle et universelle — en un mot la Sagesse divine.

En elle et par elle, se révèle l'intérieur des choses, l'on pourrait presque dire l'*endroit* de la conscience humaine dont l'histoire officiell e n'offre que l'*envers* insuffisant et superficiel. C'est là, que nous saisissons le point initial, l'élément générateur de la Religion et de la Philosophie qui se rejoignent et s'associent, à l'autre extrémité de l'ellipse, dans la synthèse de la Science. C'est de ce point, qu'émergent les vérités qui nous révèlent le mystère suprême de l'origine et de la fin de cette Évolution, cause et raison de la Vie dont la grandeur et l'importance sont à ce point incomparables, que le Logos planétaire, lui-même, en a pris la haute charge et la dirige par l'intermédiaire de ses délégués, de ses collaborateurs, dans l'espace infini, dans le temps éternel.

Tels sont, nous venons de le dire, les éléments qui constituaient la « Gnose » ou Connaissance intégrale, autrement dit la Science de ces Mystères dont nous avons parlé et auxquels de nombreuses allusions seront faites dans les pages qui suivront. Pour le moment, il s'agit de savoir si le Christianisme, seul, entre toutes les religions de la terre, fut dépourvu de cette Gnose qui pour l'humanité fut l'initiatrice primordiale dont la mission fut dévolue aux Instructeurs de la première heure.

Eh bien, on l'a dit et répété, les témoignages affirmatifs abondent dans les écrits de la Nouvelle Alliance, dans ce Nouveau Testament qui accepté tel qu'il est — en dehors de toutes critiques d'exégèse dont il est inutile de répéter, ici, les conclusions — nous fournit tous les éléments nécessaires. Étudions-le donc et cherchons-y les déclarations de celui-là même qui, fondateur du Christianisme, devait en être le promulgateur attitré, en même temps qu'il fut, dans une certaine mesure, le « héros » des divers récits relatant les faits et gestes du Jésus historique.

Ce Jésus n'a rien écrit pas plus que ne l'ont fait les Bouddha, les Pythagore, les Confucius, les Orphée et les Socrate, mais il nous reste quelques

pages de ses biographes dont quelques-uns furent ses disciples directs.

Interrogeons-les ces biographes.

« Et quand il fut en particulier, nous racontent les Évangélistes (1), après avoir reproduit quelques-unes de ses paraboles, ceux qui étaient autour de lui, y compris les douze apôtres, l'interrogèrent touchant le sens caché de ces similitudes et il leur répondit : « Il vous est donné de connaître le Mystère du Royaume de Dieu, mais pour « ceux qui sont dehors » tout se traite par des paraboles. »

Et plus loin, « il leur annonçait ainsi la parole par plusieurs similitudes, mais lorsqu'il était « en particulier » il expliquait tout à ses disciples. »

Puis encore : « Alors Jésus ayant renvoyé le peuple, s'en alla à la maison, où ses disciples vinrent le trouver pour l'interroger. »

Que l'on remarque ces mots significatifs : « Ceux qui sont dehors » et quand il fut « en particulier ».

Une chose assez singulière, c'est que les auditeurs de Jésus lui demandent presque toujours de leur expliquer ce que signifie la parabole qu'ils viennent d'entendre. Cela prouve deux choses, la première c'est que ces auditeurs avaient encore l'esprit peu ouvert et la seconde, c'est que ces similitudes ont sans doute été fort sommairement, ou très imparfaitement résumées par les naïfs auteurs des *logia*, récits populaires qu'on se transmettait de mémoire, longtemps après la mort de Jésus. C'est à ces récits que Luc fait allusion, dans les premiers versets de son évangile et nous sommes autorisés à croire que ces rédacteurs primitifs, moins bien informés que bien intentionnés, se souvenaient à coup sûr du contenu général des paraboles du maître, mais qu'ils étaient incapables de les reproduire avec une clarté suffisante pour les rendre accessibles à l'intelligence bornée de ceux auxquels elles étaient destinées. Or, à quoi peut servir une similitude qui, sous prétexte d'éclairer des consciences inévoluées, demeure incompréhensible par suite de son laconisme obscur ? Nous aurons à nous occuper, plus loin, des réponses qui paraissent avoir été faites à Nicodème, lequel, tout docteur qu'il était, demeure interloqué devant les logogriphes non moins énigmatiques que transcendants que lui propose, de prime abord et sans préambule explicatif, « ce Maître venu de la part de Dieu » ainsi que le désigne courtoisement le pauvre Nicodème qui évidemment venait chercher, auprès de lui, lumières spirituelles et directions morales (Jean III, 1-10).

Jésus, lui-même, ne se rendait-il pas compte de l'incapacité de ses disciples, alors qu'il leur déclarait « qu'il aurait encore eu bien d'autres choses à leur révéler, mais que cela lui paraissait impossible, ou tout au moins

(1) Marc IV, 10, 11, 33, 34. Mathieu XIII, 10, 11, 34, 36. Luc VIII, 10.

inutile, par la raison que ces choses étaient bien au-dessus de leur portée » (Jean XVI, 13). Comment s'expliquer dès lors qu'il ne se soit pas exprimé en termes assez clairs, pour dispenser ses auditeurs de venir, après chaque entretien, lui demander des explications complémentaires ? Quoi qu'il en soit, c'est à plus tard que le Maître remit les commentaires concernant les « mystères du Royaume de Dieu » puisqu'il ne les leur révéla qu'après sa résurrection, alors qu'en son corps spirituel, il se montra à ses disciples (Actes I, 3) — fait catégoriquement confirmé par le célèbre gnostique Valentin qui, dans un des passages de sa *Pistis Sophia*, nous déclare que « ce n'est qu'après sa résurrection d'entre les morts, que Jésus s'entretint avec ses disciples et les instruisit pendant onze ans. »

Aux citations qui précèdent, nous pouvons en joindre une autre dont beaucoup de commentateurs, quelque peu scandalisés, ont essayé d'atténuer la brutale énergie, par les explications les plus diverses.

« Ne donnez point les choses saintes aux *chiens*, dit Jésus au cours de son fameux discours sur la montagne, puis, aggravant encore la rudesse de son langage, « ne jetez point vos perles devant les *pourceaux*, ajoute-t-il sans chercher d'euphémisme, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et que se retournant vers vous, ils ne vous déchirent » (Mathia VII, 6).

Brutales, en effet, sont ces expressions bizarres et injurieuses que, seules, peuvent faire accepter les explications que nous en fournissent certaines clefs de l'exégèse occultiste. — Il faut donc savoir, pour n'en être point offusqué, que ces mots n'avaient pas, autrefois, le caractère de rudesse qu'ils ont aujourd'hui. En raison de l'intolérance exclusiviste dont étaient animés les membres de certains groupes plus ou moins fanatiques, ils appelaient « chiens » — c'est-à-dire profanes — tous ceux qui n'appartenaient pas à leurs confréries, qu'il s'agît d'une association ou d'un peuple. Les gentils n'étaient-ils pas qualifiés de « chiens » par les Juifs orthodoxes?... et la réponse faite à la femme grecque, par Jésus, lui-même, si tolérant d'habitude, ne vient-elle pas confirmer l'attestation de ce fait ? (Marc VII, 26 et suivants).

Il faut donc rabattre de l'indignation que nous cause ce vocabulaire d'un autre âge. Ces mots, de « chiens », de « pourceaux », n'étaient rien d'autres que les synonymes de profanes, d'étrangers, de non affiliés et il ne faut y voir que l'expression de l'intransigeance propre à tous les néophytes d'alors, à quelque catégorie qu'ils appartinssent. La tolérance ne fut jamais vertu fondamentale chez l'homme à l'état de nature et l'histoire — si tant est qu'elle soit vraie — de l'infortuné figuier stérile qui fut bel et bien maudit, par cela seul qu'il ne portait pas de figues, peut nous donner une idée de l'état d'esprit dont les manifestations, dans ces siècles semi-barbares, paraissaient normales et légitimes, alors qu'elles nous scandalisent, nous

autres « civilisés »... tout au moins en ce qui concerne les délicatesses de notre phraséologie moderne.

Passons donc et arrivons à l'explication d'autres expressions plus ou moins insolites. Outre le nom de Mystères employé par les croyants de l'Église primitive pour désigner les arcanes de leur doctrine en général, il y avait d'autres termes usités dans les cercles sacrés, tels que ceux de « Royaume de Dieu », de « Royaume des cieux », de « Voie droite », de « Porte étroite », de « Parfaits », de « Sauvés », de « Nouvelle naissance », de « Vie éternelle », ou encore de « Petit enfant ».

L'expression de « Parfaits » appartenait au langage des Esséniens dont les communautés possédaient trois ordres : les Néophytes, les Frères et les Parfaits, autrement dit les Initiés. Quant au terme de « Petit enfant » il s'appliquait habituellement au candidat qui venait de recevoir l'initiation et par ce fait de « naître de nouveau ».

C'est alors qu'on possède quelques notions de cette terminologie toute spéciale, que l'on est en mesure de comprendre bien des passages obscurs et d'un caractère quelque peu déconcertant, tel que celui-ci choisi entre beaucoup d'autres :

« Et quelqu'un dit à Jésus : Seigneur, n'y a-t-il vraiment que peu de gens pour qui le salut soit possible ? Et il répondit : Efforcez-vous d'entrer par la « porte étroite » car, je vous déclare que plusieurs chercheront à y entrer et qu'ils ne le pourront » (Luc XIII, 23, 24).

Déclaration énigmatique qui, appliquée à la question du salut final, ainsi qu'elle l'est d'ordinaire par les protestants orthodoxes, devient non seulement choquante pour tout lecteur, mais encore désespérante pour des milliers d'âmes naïves. Inférer de cette intransigeante attestation, que d'innombrables pécheurs s'efforceront d'éviter l'enfer éternel, sans pouvoir y parvenir, serait prêter au « Sauveur du Monde » une assertion de tous points inadmissible. Qu'on l'applique, au contraire, ainsi qu'il faut le faire, à la difficulté qu'éprouve tout candidat à pénétrer par la porte étroite de l'Initiation et la réponse de Jésus devient alors toute naturelle. Au surplus, l'avertissement qui suit immédiatement le même passage que nous retrouvons dans Mathieu (VII, 13 et suivants) concernant les faux prophètes et les « magiciens noirs » indique également le sens qu'il faut attribuer à ces paroles, tout en servant de commentaire à la réponse de Jésus. Les morts successives auxquelles s'exposent ceux qui suivent le chemin spacieux qui mène à la perdition, sont une allusion faite aux réincarnations répétées de l'âme dans une matérialité grossière, réincarnations qui sont toujours appelées des « morts » dans la terminologie des occultistes.

Il a toujours été et toujours il sera vrai qu'un très petit nombre d'hommes peut franchir la porte étroite de l'Initiation, alors que des myriades d'êtres

seront contraints d'y renoncer. Le grand Instructeur Krishna ne nous disait-il pas la même chose il y a trois mille ans, lorsqu'il déclarait que « sur des milliers d'hommes, un seul, à peine, lutte assez énergiquement pour arriver à la « perfection » autre expression consacrée s'appliquant à la difficile victoire que remportent les grands Initiés (Bhagavad-Gita VII, 3).

Oui, fort rares sont les Parfaits, car ils sont la « fleur de l'humanité » mais cela n'implique en aucune façon que cette humanité en masse doive, sauf quelques exceptions clairsemées, s'en aller au « feu qui ne s'éteint point ». Laissons ces croyances à la vieille dogmatique matérialiste dont nous avons le droit... plus encore, le devoir de nous affranchir à tout jamais, nous qui savons, aujourd'hui, que c'est sous le regard bienveillant de nos Grands Frères de là-haut, que nous pouvons *tous* suivre la voie du pèlerin modeste qui, escaladant avec plus ou moins de hardiesse et de rapidité les hauteurs superposées, finit toujours par arriver aux derniers sommets de l'Alpe céleste, de la cime lumineuse.

C'est dans ce même esprit — est-il besoin de le dire, puisque nous sommes en plein ésotérisme — qu'il faut lire et comprendre la parabole du jeune homme qui vient demander à Jésus ce qu'il faut faire pour arriver à la vie éternelle (Math. XIX, 16 à 26).

La première réponse du Maître est le précepte exotérique habituel : garde les commandements.

— J'ai observé toutes ces choses dès ma jeunesse, répond le jeune homme avec une satisfaction quelque peu pharisaïque.

— Eh bien, reprend cette fois-ci le grand Initié en langage ésotérique, si tu veux devenir « parfait » vends ce que tu as et le donne aux pauvres.

On sait le reste. Le jeune homme qui avait de grands biens, recule devant le sacrifice et s'éloigne tout triste.

Sur ce, s'inquiètent et se troublent les disciples de Celui qui vient de déclarer péremptoirement qu'il est plus difficile pour un riche d'entrer dans le « Royaume des cieux » qu'il ne l'est pour un chameau de passer par le trou d'une aiguille.

— Qui peut donc être sauvé ? s'écrient-ils stupéfaits, à l'ouïe de cet hyperbolisme tout oriental.

— Quant aux hommes, cela est impossible, reprend placidement le Maître, mais quant à Dieu — le Dieu qui est dans l'homme — toutes choses sont possibles.

Oui, toutes choses sont possibles, suivant le point de vue auquel on se place et l'esprit dans lequel l'on envisage cette extraordinaire parabole. Il n'est pas contestable qu'un riche puisse parvenir, aussi bien que le pauvre, à la béatitude finale... et c'est bien parce que cette conviction leur est bien entrée dans la tête, que nous voyons tous nos chrétiens millionnaires jouir

en paix de leur fortune et ne pas craindre, le moins du monde, qu'elle puisse compromettre leur félicité posthume.

Voilà qui est bien entendu ; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'au point de vue ésotérique, nul ne peut atteindre le « Royaume des cieux » en d'autres termes les privilèges spéciaux de l'Initiation qui est la « Vie éternelle » (Jean XVII, 3), avant d'avoir fait l'abandon de tout ce qui est terrestre.

Non seulement l'homme qui veut devenir « Parfait » doit renoncer aux richesses de ce monde, mais encore renoncer à des richesses intérieures qu'il détient au détriment de ses frères selon la chair. Sans s'être dépouillé, libéré de toute préoccupation personnelle, égoïste, il ne saurait franchir la « porte étroite » et c'est pourquoi le candidat, au temps des Mystères, était mis en demeure de faire le triple vœu de « pauvreté, d'obéissance et de chasteté ».

Un autre terme bien connu et si fréquemment employé en langage ésotérique, est ce que les Évangélistes appellent la « Nouvelle naissance ». Une chose à remarquer, c'est que cette expression symbolique est toujours usitée, même en nos temps modernes. De nos jours encore, dans l'Inde, les hommes appartenant aux castes supérieures sont appelés et se qualifient eux-mêmes, non sans une certaine emphase, du titre de « deux fois nés » et la cérémonie qui le leur confère est une sorte d'initiation.

Mais revenons à nos siècles apostoliques et arrivons au fameux dialogue de Jésus et de Nicodème qui, aux yeux de tout lecteur non prévenu, ne laisse pas de paraître quelque peu bizarre, en raison du laconisme, du décousu et de l'absence absolue de toute mise en scène ou, si l'on préfère, de cette sorte de mise au point que l'on peut constater dans la plupart des écrits évangéliques.

Tout le monde connaît le contexte de ce passage. Il advint, un jour, que Nicodème, l'un des principaux Juifs, homme instruit, voire même docteur en théologie, éprouva le désir de voir de près ce jeune Maître dont les miracles répétés de bouche en bouche avaient frappé l'imagination de ses contemporains. Était-ce, chez ce Juif de marque, simple curiosité, ou besoin de s'instruire ? Il serait difficile de répondre. Toujours est-il qu'il se rendit auprès du Rabbi, mais de nuit, ne voulant pas se compromettre.

— Maître, lui dit-il, nous savons que tu es un docteur venu de la part de Dieu, car personne ne saurait faire les miracles que tu fais, si ce Dieu n'était avec lui.

Et voilà que Jésus l'interrompant, sans paraître se douter de l'ignorance de Nicodème en matière de doctrines occultes, sans explication préliminaire, sans transition d'aucune sorte — transition qui vraisemblablement a été négligée par le narrateur — se lance en plein ésotérisme et lui déclare,

de prime abord, que si un homme ne « naît de nouveau », il ne peut voir le Royaume de Dieu. »

Stupéfaction de Nicodème qui n'entend rien à ce langage.

— Mais comment, demande-t-il, un homme, quand il est vieux, peut-il naître de uouveau ?

Et Jésus se souciant peu de l'incompétence de son auditeur, augmente son embarras, en aggravant l'obscurité de sa réponse par des déclarations plus abstruses encore :

— En vérité, en vérité, je te dis que si un homme ne naît « d'eau et d'esprit » il ne peut entrer dans le « Royaume de Dieu ».

Et nous voilà plongés, non moins que Nicodème, dans la terminologie usitée dans les Mystères :

— Le vent souffle où il veut, poursuit obstinément le Maître et tu en entends le bruit, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Il en est de même de tout homme qui est né de l'esprit. (Jean III 1-10).

Reprenons ce récit et éclairons la scène par la projection d'un rayon de lumière ésotérique... et pour cela écoutons ce que dit, à ce propos, l'auteur *des Grands Initiés*, Ed. Schuré.

Jésus est de passage à Jérusalem. Il ne prêche pas encore au temple, mais il guérit des malades et enseigne chez des amis. Nicodème, Pharisien instruit, avait entendu parler du nouveau prophète. Plein de curiosité, mais ne voulant pas se compromettre vis-à-vis des siens, il demande un entretien secret au Galiléen. Jésus l'accorde. Nicodème arrive la nuit auprès du Maître.

Nous connaissons les paroles qui furent échangées, paroles que termine, en forme de résumé concis, la déclaration formelle que si un homme ne naît « d'eau et d'esprit » il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. — Or, ce qu'il faut savoir, c'est que, dans ce langage symbolique, se trouve contenue l'antique doctrine de la régénération dès longtemps connue et enseignée dans les Mystères égyptiens.

Renaître par l'eau et par l'esprit, être baptisé d'eau et de feu, marquent deux degrés de l'initiation, deux étapes du développement interne et spirituel de l'homme. L'eau représente, ici, la vérité perçue intellectuellement, c'est-à-dire d'un manière abstraite et générale.

La renaissance par l'esprit ou le baptême par le feu (feu céleste) signifie l'assimilation de cette vérité par la volonté, de telle sorte qu'elle devienne le sang et la vie, l'âme de toutes les actions. Il en résulte la complète victoire de l'esprit sur la matière, la maîtrise absolue de l'âme spiritualisée sur le corps transformé en instrument docile. Cet état équivaut à l'état céleste appelé « Royaume de Dieu » par Jésus-Christ. Le baptême par l'eau, ou initiation intellectuelle, est donc un commencement de renaissance ; le

baptême par l'esprit est une renaissance totale, une transformation de l'âme par le feu de l'intelligence et de la volonté et par suite, dans une certaine mesure, des éléments du corps, en un mot, une régénération radicale.

Tel est le sens profond de l'entretien éminemment théosophique de Jésus avec Nicodème. Il a un autre sens qu'on pourrait appeler, en deux mots, la doctrine ésotérique sur la constitution de l'homme. Selon cette doctrine, l'homme est triple: corps, âme, esprit. Il a une partie immortelle et indivisible: l'esprit; une partie périssable et divisible: le corps. L'âme qui les relie participe à la nature des deux. Organisme vivant, elle possède un corps éthéré et fluidique, semblable au corps matériel qui, sans ce « double » invisible, n'aurait ni vie, ni mouvement, ni unité. Selon que l'homme obéit aux suggestions de l'esprit ou aux incitations du corps, le corps fluidique s'éthérise ou se matérialise, se concentre ou se désagrège.

Il arrive donc qu'après la mort physique, la plupart des hommes ont à subir une seconde mort de l'âme qui consiste à se débarrasser des éléments impurs de leur corps astral, quelquefois même à subir sa lente décomposition; tandis que l'homme complètement régénéré, ayant formé dès ici-bas son corps spirituel, « possède son ciel en lui-même » et s'élance dans la région où l'attire son affinité.

Or, l'eau, dans l'ésotérisme antique, symbolise la matière fluidique, infiniment transformable, comme le feu symbolise l'esprit dans son infrangible unité. En parlant de la renaissance par l'eau et par l'esprit, Jésus fait allusion à cette double transformation de son être spirituel et de son enveloppe fluidique, sans laquelle il ne peut entrer dans le royaume des âmes glorieuses et des esprits purifiés. Car, ajoute-t-il, en manière de conclusion finale, « ce qui est né de la chair est chair et ce qui est né de l'esprit est esprit. » Et ce vent qui souffle où il veut, c'est le vent de l'esprit impérissable et possédant toutes les libertés.

Ainsi parla Jésus devant Nicodème, ajoute l'auteur précédemment cité, dans le silence des nuits de Jérusalem.

Est-ce bien ainsi qu'il s'exprima? Nul à coup sûr ne pourra jamais le dire, mais il y a tout lieu de croire qu'il fut plus explicite que nous le laisse entendre saint Jean, dans le compte rendu qu'il nous a laissé de ce dialogue demeuré si suggestif, en dépit de son regrettable laconisme.

En entendant les explications du jeune prophète, le docteur Pharisien ne vit-il pas s'écrouler sa froide et stérile science des textes officiels et n'entrevit-il pas comme un monde nouveau? Sans doute, il sentit la chaleur puissante émanant de toute la personne de son mystérieux interlocuteur, l'attirer impérieusement vers lui... et qui sait si son cœur ne frissonna pas, sous le vent de l'Esprit qui dut passer sur lui dans cette heure solennelle?

Ému, silencieux, Nicodème regagna furtivement sa demeure et — s'il faut

en croire la tradition (1) — tout en continuant à vivre parmi les Pharisiens, il demeura fidèle, dans le secret de son âme, au prestigieux Galiléen qui, devant ses yeux, avait entr'ouvert de si larges horizons.

Un autre précepte de Jésus qui demeure pour les fidèles une parole obscure est le suivant : « Soyez parfaits comme votre Père qui est dans les cieux est parfait » (Mathieu V, 48) — Étrange recommandation, en vérité ! Le chrétien tout croyant qu'il puisse être, ne se sent-il pas incapable d'observer ce commandement, dans le sentiment qu'il a de sa faiblesse et de sa fragilité ? Comment, c'est à nous qui, sous le plus futile prétexte, parfois, abandonnons la « voie royale » pour nous égarer dans les chemins de traverse, c'est à nous que l'on recommande, bien plus, que l'on ordonne d'être parfaits comme l'Être ineffable et souverain de qui émanent puissance, vertus suprêmes, et perfections infinies ?... Pouvons-nous essayer seulement d'obéir à ce précepte hors de toute mesure et alors même que nous aurions l'outrecuidance de le tenter, ne serions-nous pas contraints d'y renoncer bien vite, écrasés par le sentiment de notre impuissance ?

Oui certes, à coup sûr, si l'on prend ce passage à la lettre, mais il en est tout autrement, alors que l'on considère cette perfection comme le résultat d'un effort continu et répété en de nombreuses existences progressives, comme le triomphe du « Dieu qui est en nous », sur notre âme inférieure, esclave de la matière. Le gnostique Porphyre ne déclare-t-il pas que les vertus transcendantes peuvent s'obtenir dans la puissante élaboration des Mystères sacrés?

Ce n'est pas seulement dans les écrits évangéliques qu'est déclaré possible ce prodigieux perfectionnement de l'être humain, qu'explique la doctrine des Mystères. Ce n'est pas seulement dans les paroles de Jésus que nous trouvons, nombreuses et répétées, les traces de cet ésotérisme qui à un si haut point, caractérise le chrétien primitif, nous les retrouvons encore dans les écrits apostoliques et saint Paul, le grand Initié, suit les pas de son Maître, en tant qu'organisateur de l'Église naissante. Il s'explique même en termes plus explicites. En relisant les chapitres II et III, et le premier verset du chapitre IV, de la Première aux Corinthiens, et en voyant que l'apôtre, bien que s'adressant aux membres de l'Église, membres effectifs et dûment baptisés, les qualifie du nom « d'enfants » et « d'êtres charnels », l'on est amené à constater que c'est en plein ésotérisme que demeure saint Paul, alors qu'entre autres passages, il s'exprime en ces termes significatifs : « Je suis venu à vous, apportant le témoignage de Dieu ; je ne vous ai pas séduit par une sagesse humaine, mais par la puissance de l'Esprit. Nous parlons bien de sagesse entre les « parfaits », mais ce n'est pas de sagesse

(1) Jean XIX. 39.

humaine, mais de la sagesse mystérieuse de Dieu, que nul des princes de ce monde n'a connue. Ces choses sont trop hautes pour l'entendement humain et c'est pourquoi, mes frères, je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais bien comme à des hommes encore charnels, comme à de « petits enfants » en Christ. Vous êtes le Temple de Dieu et son esprit habite en vous. Qu'ainsi l'on nous tienne pour des ministres du Christ et des dispensateurs du « Mystère de Dieu. »

Certes, si déclarations furent jamais explicites, à coup sûr ce sont bien celles-là. Saint Paul ne cesse de faire allusion à ces Mystères auxquels il déclare avoir été initié par une révélation, par un « dévoilement » et ces déclarations, il les répète aux Éphésiens et aux Colossiens, non moins qu'aux Corinthiens eux-mêmes.

Or, quelle était donc cette chose qui avait été révélée aux saints et aux Initiés? Quelle était la formule de ce glorieux mystère? C'était celle-ci : *Christ en nous* et c'est en vertu de cette expression du sens occulte ou plutôt de ce phénomène de nature mystique, que tout homme doit finir par apprendre la sagesse et devenir « parfait » en Jésus-Christ comme est lui-même parfait, le Père de tous les hommes.

Après les Éphésiens, après les Colossiens, c'est à Timothée que s'adresse saint Paul, à Timothée qu'il initia lui-même aux Mystères et auquel il recommanda avec insistance de penser au don qui lui a été conféré par des paroles prophétiques, alors que le collège des Anciens lui a imposé les mains. (Timothée IV, 14.)

Cette initiation affranchissait le candidat, le transformait en Maître parfait en Christ ressuscité, le libérant définitivement de la « mort » à laquelle est soumise la foule des hommes qu'emprisonne le cercle des réincarnations inévitables. Il va bien sans dire que cette « résurrection des morts » dont il est question dans ces divers passages ne peut être, ainsi que l'entendent les chrétiens de notre époque, la résurrection ordinaire que chacun de nous doit attendre, mais bien celle à laquelle saint Paul aspirait avec une si mystique ardeur. (Philippiens III, 10, 11) et qui constituait l'un des actes les plus solennels des Mystères. Au moment d'atteindre l'Initiation qui le libérait du cercle des renaissances, le candidat était appelé le « Christ dans la souffrance. » Il incarnait en lui les douleurs du Sauveur du monde, reproduisait sa mort en sa personne par un crucifiement mystique, et ressuscitait ensuite, par son union avec le Christ glorifié, après quoi la mort n'avait plus de prise sur lui. Dès ce moment, l'Initié devait cesser d'envisager le Christ comme extérieur à lui-même. « C'est pourquoi, dès maintenant, dit saint Paul, nous ne connaissons plus personne selon la chair, pas même le Christ, lui-même, si nous l'avons connu de cette façon. (II Corinthiens V, 16)

Il faut se rendre compte de l'importance de cette sorte de transfusion réciproque et transcendantale entre la personnalité humaine et cette autre personnalité mystique que saint Paul appelle le « Christ en nous », si l'on veut comprendre le sens occulte de la doctrine des Mystères. Les croyants vraiment dignes de ce nom aux yeux des Initiés de l'Église primitive avaient *revêtu* Christ (Galates III, 27), si bien qu'ils pouvaient dire comme saint Paul : « J'ai été crucifié avec Christ et c'est lui qui vit en moi » (Galates II, 20).

Ajoutons une remarque curieuse concernant la mentalité de saint Paul, chez lequel nous voyons avec quelle amplitude il sanctionne l'application d'une conception de tous points symbolique à l'explication des événements que relate l'histoire. Lui-même, du reste, pour sa part, il employait largement cette méthode exégétique. Associant sa profonde science ésotérique à la tendance mystique qui le caractérisait, il ne voyait guère dans la réalité des choses sensibles que l'ombre des vérités spirituelles. C'est ainsi qu'à propos de l'histoire d'Abraham, de Sara, d'Agar, d'Isaac et d'Ismaël, il déclare que tous les faits concernant cette histoire ont un sens allégorique, après quoi il en donna l'interprétation occulte. (Galates IV, 22-31)

D'autre part, faisant allusion à la fuite des Israélites hors du pays d'Égypte, il parle de la mer Rouge comme d'un baptême, de la manne et de l'eau, comme d'une nourriture et d'un breuvage spirituels, enfin du rocher d'où jaillissait une source, comme de la personne elle-même du Christ. (I Corinthiens X, 1-4). C'est dans le même esprit que, dans son épître aux Hébreux, il donne un caractère allégorique à l'ensemble du culte que pratiquaient les Juifs. Dans le temple de Jérusalem, il voit le Temple céleste, dans le souverain sacrificateur, il retrouve le Christ, dans les sacrifices, enfin, il ne voit rien d'autre que l'offrande du Fils immaculé. (*Le Christianisme ésotérique*).

Et c'est de la sorte que se succèdent allégories et symbolismes, depuis le chapitre II, jusqu'au chapitre X, où l'auteur déclare et répète que c'est « en esprit » qu'il faut interpréter les choses du temps présent.

Il va sans dire que ce mode d'interprétation n'infirme en rien la réalité des événements relatés, mais ce qui importe, déclare l'apôtre, c'est de n'attacher qu'une importance relative à l'accomplissement des faits physiques et de ne pas se borner à regarder les ombres jetées sur l'écran du plan terrestre par les réalités spirituelles qui, seules, dans le ciel, constituent le prototype des vérités immuables dont nous n'avons, ici-bas, qu'une perception plus ou moins superficielle, confuse et, conséquemment, imparfaite.

ED. GRIMARD

(*à suivre*)

LE CHAMP DE L'ERRATICITÉ

Le champ de l'erraticité est une vaste plaine fluidique où les *Désincarnés* libres, émergent, vaquent à leurs occupations, et reçoivent des Esprits supérieurs, leurs maîtres, toutes les instructions nécessaires aux missions, aux devoirs qu'ils ont acceptés, de leur plein gré, pour progresser dans l'Ether.

D'où nous voyons et déduisons que l'Esprit, qui s'est bien *désincarné*, retrouve, après la mort du corps, une vie active, intelligente, appropriée à ses moyens d'action et qui le détache, petit à petit, de la matière que les Esprits doivent, autant que possible, éliminer de leur cerveau lorsqu'ils entrent dans le champ de l'erraticité.

Du reste tout est bien fait, ici, pour leur faire oublier leurs pensées terrestres et leur laisser désirer même que ceux, qui sont sur la terre, ne les évoquent pas. Aussitôt qu'un Esprit est entré dans le champ de l'erraticité, il a, pour ainsi dire, purgé ses peines purgatorielles et il va se préparer délibéremment à une nouvelle *« réincarnation » consciente*, ou, si cela lui est possible, continuer son évolution dans l'Éther pour être capable d'entrer dans un des mondes supérieurs à la terre, et faisant partie de notre système solaire.

Il fera donc des missions appropriées à ses besoins de grandir, à moins qu'il ne veuille évoluer que moralement. Et alors, il se préparera, en allant influencer les mondes inférieurs, à y entrer à titre d'Esprit-Missionnaire, dans sa première incarnation.

Il faut bien se pénétrer de ceci : que l'Esprit est *très heureux*, dans le champ de l'erraticité quand il est actif, travailleur, et qu'il aime à voyager. Il est en contact avec quantité d'Esprits-Missionnaires de tous ordres qui l'instruisent sur les conditions et l'état dans lesquels vivent grand nombre d'Esprits *incarnés* et *désincarnés*, qui pullulent dans l'espace et dans certains mondes inconnus d'eux.

Celui qui a l'esprit aventureux peut demander à obtenir des missions aux quatre points cardinaux de votre planète et, s'il est assez subtil quant à son « *Périsprit* » pour franchir les hautes étapes, on lui permettra d'aller à l'état d'Esprit, influencer certains incarnés habitant des mondes qui leur sont inconnus et par lesquels ils prendront connaissance de l'état et des lieux qu'ils occupent et ils pourront, par ce fait, choisir le monde qui leur conviendra, dans la première incarnation qui leur sera offerte.

Ces Esprits plus avancés, et qui émergent en étape plus haute, se font ainsi, par leurs missions, des amis, des connaissances qui les protègent en

tous lieux où ils vont, même en planète inférieure, quand ils y sont rappelés pour instruire leurs frères retardataires.

Il y a même certains *médiums*, sur la planète terrestre, qui dépeignent tel ou tel lieu, telle ou telle planète absolument avec connaissance de cause, car ils ont immergé, à l'état *d'Esprits*, du champ de l'erraticité, en ces lieux de l'espace et dans les planètes qu'ils décrivent.

Ils retournent quelquefois (en l'état somnambulique) dans les mêmes endroits qu'ils ont visités et qui étaient leurs lieux de prédilection. Si tous les *médiums* ne peuvent s'extérioriser aussi haut, c'est parce qu'ils n'ont pas le dégagement nécessaire à ces visions.

Maintenant voyons un peu ce que font la plupart des Esprits habitant le champ de l'erraticité, qui ne peuvent, *eux*, dépasser certaines zones y adhérentes. Ils se contentent de recevoir religieusement les ordres des Esprits supérieurs et d'aller là où les portent ces ordres.

Le plus grand nombre de ces *désincarnés* influencent la planète terrestre à destination de Missions particulières.

Ainsi les Esprits, qui n'ont pas exercé sur la terre la charité, à l'égard des plus malheureux de la planète, doivent, pour grandir, aller influencer certains richards afin qu'ils se sentent pris du désir de donner à tel ou tel de leurs protégés; et leur Mission, à ces Esprits, a été remplie avec succès lorsque leurs protégés ont été secourus.

Un Esprit luxurieux qui, quoique dégagé de la grosse matière, a des tendances à se laisser gagner par cette douloureuse passion, doit accepter pour mission d'aller protéger, sauvegarder la vertu des faibles, des êtres menacés par la luxure ; et pour cela, non seulement il inspirera de bonnes pensées à ceux-ci, mais il empêchera les êtres malfaisants luxurieux d'en approcher en faisant naître des circonstances, qui ne permettront pas à ceux-ci d'accomplir leurs forfaits. Et *il aura gagné des galons* lorsque le succès final aura éloigné la victime de son tentateur.

Si un avare conserve dans sa caisse une somme, qui pourrait s'utiliser pour le Bien général, un Esprit, qui fut un grand dissipateur, aura pour mission de donner à cet avare la pensée d'une *spéculation heureuse* qui décidera l'avare à confier ses fonds à une administration philanthropique quelconque. L'avare en récoltera des fruits mais le plus heureux sera *l'Esprit inspirateur missionnaire* qui aura donné aux *malheureux*, grâce à la libéralité intéressée de cet avare, des bienfaits inattendus.

Un jaloux, un envieux, arrivant dans le champ de l'erraticité bien disposé à s'amender, aura aussi, lui, une mission qui lui sera particulière. Il encouragera la vertu, le mérite afin de pousser l'être au bien et il travaillera pour lui faire conquérir des palmes. L'orgueilleux abdiquera ; il deviendra humble, se fera petit et secourera, protègera, aimera davantage, que tout

autre, les déshérités des biens de la terre. Le paresseux prendra des missions où son zèle sera redevenu infatigable. Le coléreux deviendra doux, patient, demandera des travaux où sa patience plus que toute autre vertu, sera mise à l'épreuve. Le gourmand est un Esprit qui, quoique dans le champ de l'erraticité, a encore des tendances à vouloir se repaître, avec sensualité, de toutes sortes de mets. Il regrette de ne plus avoir les organes du goût à satisfaire.

Eh bien, s'il assiste encore à quelques banquets terrestres, dans le champ de l'erraticité, ce sera pour protéger ceux qui commettraient des abus en s'exposant à tuer la bête.

Voilà des Missions d'ordre matériel, qui sont données, de préférence, aux Esprits matériels habitant le champ de l'erraticité.

Voyons les Missions morales et intellectuelles qui seront du ressort d'autres Esprits plus évolués.

Les Missions morales consisteront à empêcher l'*incarné* ou le *désincarné*, que le Missionnaire protégera, de se délecter du mal fait au prochain de quelque nature qu'il soit : d'ordre moral, physique ou intellectuel.

Par exemple, lorsqu'un enfant court un danger, sa mère doit l'en garer et l'empêcher, quitte à lui déplaire, d'aller dans tel ou tel endroit où il pourrait se perdre : tel sera l'*Esprit-Missionnaire d'ordre moral*; il doit suivre son protégé en tous lieux et l'empêcher, par un pouvoir hypnotique bienfaisant, de commettre l'acte qui pourrait le mettre en déchéance ; lutter avec le courant opposé, qui enveloppe son protégé (et qui est l'acte mauvais qui lui est suggéré d'en bas) afin qu'il n'y cède pas.

D'où nous voyons que les Esprits-Missionnaires, d'ordre moral, sont nécessaires aux hommes qui, sans eux, seraient livrés au courant inférieur.

Mais, me direz-vous, si les hommes sont empêchés de faire le mal par les Esprits-Missionnaires qui les dirigent, que devient l'application de la loi du libre arbitre ? L'homme resterait donc soumis à une force négative ?

Oui et non : c'est-à-dire que l'homme, tout à fait mauvais, vicieux, n'est plus susceptible de recevoir la bonne impulsion ; le bon désir de l'Esprit protecteur missionnaire (celui-là malheureusement se noie, en attendant de meilleurs jours), mais l'autre, cet Esprit simple, ignorant, qui n'a pas encore la force de réagir contre le feu de ses passions naissantes, celui-là a toujours, attaché à ses pas, cet Esprit bienfaisant qui, le conduisant par la main, lui ouvre les voies larges qui conduisent à Dieu.

C'est vers ces faibles que se dirigent les *Esprits-Missionnaires* appelés à faire progresser leurs frères dans l'ordre moral correspondant à leurs besoins.

Voyons maintenant ce que font les Esprits, envoyés en Missions, dans le champ de l'erraticité, et spécialement affectés aux biens de l'ordre *intellec-*

tuel. Ceux-là feront croître et grandir la mentalité de leurs frères, c'est-à-dire, qu'ils assisteront à leurs progrès mentaux et les dirigeront dans la voie intellectuelle qui leur est ouverte.

C'est ainsi que des musiciens, des poètes, des littérateurs, des peintres, des sculpteurs — et tous hommes de métiers industriels ou commerciaux — auront pour doublures ou pour aides des Esprits spéciaux attachés à leur mentalité pour les faire progresser dans l'art ou le métier qu'ils doivent développer et cela depuis l'homme de génie, inspiré dans ses propres œuvres, jusqu'au plus petit et plus infime ouvrier, qui commence à former son intellect à une faculté quelconque.

Par ce qui précède, nous voyons que, lorsque le *désincarné* a atteint le *champ* de *l'erraticité*, il a mille branches qui lui sont ouvertes et dans lesquelles il peut exercer ses facultés physiques, morales et intellectuelles; il peut même, dans une certaine mesure, réparer le mal qu'il a fait à ses semblables lorsqu'il était *incarné* en protégeant, dans l'éther, ceux qu'il a abandonnés sur la planète terrestre et qu'il avait la mission de sauvegarder des dangers de toutes sortes dont ils étaient entourés.

C'est ainsi que certains individus sur la terre, après la mort d'un de leurs ennemis, qui leur avait causé le plus grand préjudice moral ou matériel, se sentent allégés tout à coup et reconquièrent, petit à petit, leurs avantages perdus. C'est que cet ennemi, une fois rentré dans le *champ de l'erraticité*, a déclaré qu'il voulait réparer le mal qu'il avait fait à tel ou tel. Et, dès ce jour, il se déclare le protecteur de celui à qui il a causé tel ou tel préjudice et tâche de lui faire reconquérir, par des moyens honnêtes, les biens qu'il avait compromis quand il était en rapport avec lui sur la terre.

Il est bien consolant pour l'homme honnête de savoir qu'il peut réparer, même là-haut, dans une certaine mesure, le mal qu'il a fait à son frère. Cependant il ne faut pas oublier que, pour être en état de satisfaire à cette réparation, il est avant tout urgent, après la désincarnation, de ne pas choir dans l'abîme des sous-plans, ni d'errer à l'aventure, comme quantité de chemineaux fluidiques, qui préfèrent la misère, l'ignorance et les maux de toutes sortes, qu'engendre leur malsaine fluidité, au travail des Missions.

Ceux-là ne nous écoutent pas et sont pris tôt ou tard dans le train des « *réincarnations* » de troisième ordre et repeuplent la terre dans des régions arriérées ou vont à destination de planètes inférieures.

Ayons donc peur de nous laisser enrôler avec ces malheureux... et travaillons, sans cesse, pour arriver au plus tôt, après notre mort, dans le champ de l'erraticité, où est le commencement de la vraie vie spirituelle, de cette vie qui, montant toujours, nous conduira aux suprêmes étapes.

Là, dans ce séjour, nous trouverons des maîtres, des professeurs qui, de

suite, si nous le voulons bien, nous enrôleront dans leurs phalanges avec lesquelles nous marcherons comme une seule âme, tellement elles sont méthodiquement organisées.

Quelle superbe vue, mes amis, que toutes ces phalanges allant, venant, montant, descendant dans ces étapes lumineuses !... Quelle grandeur et quelle majesté elles comportent !... C'est la vie, le mouvement partout ; ce n'est qu'un cri d'amour, cri qui fait battre tous ces cœurs de *Missionnaire* voués à la fraternité !...

Mes amis, je vous veux au plus tôt dans ces phalanges !... Vous êtes déjà à une bonne école, vous y resterez là-haut !... C'est moi qui mettrai, à *quelques-uns* sur la poitrine, la *vraie* Légion d'honneur en leur faisant prendre place dans ces légions bénies.

Je vous attends et vous souhaite la bienvenue !

UN BON GUIDE.

CAUSERIES
SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE (1)

XX

Les pèlerinages.

De tout temps, les hommes ont compris qu'en se réunissant pour prier, ils augmentaient dans de notables proportions la force et l'intensité de leurs prières ; et sans se rendre compte des effets occultes qui pouvaient se produire, ils sentaient instinctivement que les invocations faites en commun montaient plus facilement vers la divinité. Aussi, à toutes les époques, comme de nos jours, il y a eu des lieux consacrés, des sanctuaires vers lesquels les peuples se rendaient en foule, à certaines époques déterminées. En Grèce, les sanctuaires de Jupiter, d'Apollon et d'Esculape voyaient rassemblés des milliers de fidèles accourus de tous les points de la République pour se mettre sous la protection des dieux. — En Chine, au Thibet, dans l'Inde, des multitudes se rendent dans certains temples pour unir leurs prières. — Le véritable Mahométan doit faire, au moins une fois dans sa vie, le voyage de La Mecque, et dès les premiers temps du christianisme, saint Augustin, dans « *la cité de Dieu* », et saint Jérôme, dans ses épîtres, nous apprennent que les tombeaux des martyrs étaient des lieux de pèlerinage

(1) Voir les numéros de la *Revue* de 1904 et de 1905.

près desquels les fidèles se réunissaient pour demander par leurs prières un soulagement à leurs maux.

Pendant le moyen âge, avant les croisades, des milliers de pèlerins se rendaient en terre sainte, et ceux qui en revenaient racontaient tous les tourments qu'ils avaient endurés, tous les outrages qu'ils avaient subis de la part des infidèles. Ces récits, répandus dans les masses, contribuèrent en partie à préparer ce mouvement gigantesque qui allait lancer l'Occident contre l'Orient.

A cette même époque, il y avait en France le pèlerinage au tombeau de Saint-Martin de Tours, en Espagne, celui de Saint-Jacques de Compostelle, et en Italie, celui de Notre-Dame de Lorette. Enfin de nos jours, entre autres sanctuaires vénérés, nous avons ceux de la Salette, de Paray-le-Monial et de Lourdes.

*
* *

La cause première de ces pèlerinages a été souvent le récit fait par des enfants ou par des femmes, qui ont vu ou qui ont cru voir l'apparition d'un Être des mondes supérieurs. La base, comme on le voit, est bien fragile, et il est facile, dans cet ordre d'idées, de parler d'hallucinations, de rêveries et même de fraudes. C'est cette dernière explication qui paraît pouvoir être appliquée à l'apparition que deux petits bergers virent dans la montagne de la Salette. On sait que cette prétendue apparition a donné lieu à des discussions très violentes, même entre les membres du clergé : — qu'il y a eu devant le Tribunal civil de Grenoble un procès qui n'a pas tourné en faveur du miracle ; — et qu'enfin, il semble résulter de tous les documents versés à l'enquête qui fut faite à cette époque (1846), que c'est une vieille demoiselle un peu folle, d'une dévotion exaltée, qui joua dans cette affaire le rôle de la Vierge. Les pèlerinages de la Salette n'ont eu du reste qu'une vogue momentanée et aucun fait sérieux n'est venu apporter un appui à la croyance à l'intervention d'un Être de l'Au-delà. Mais l'eau d'une source, que l'on disait née des larmes de la Vierge, procura, — grâce à une réclame des mieux conduites, — de très beaux bénéfices à un couvent qui s'était installé à côté; l'eau qui devait guérir toutes les maladies était donnée gratis, mais on faisait payer très cher la bouteille qui la renfermait. Enfin, on inventa une nouvelle liqueur, la liqueur de la Salette qui fut chaudement recommandée dans certains milieux.

Ce genre d'opérations commerciales, absolument immoral, ne fut pas longtemps fructueux. Du reste, la croyance à l'apparition ne reposant sur aucune base sérieuse, et ne donnant pas de grands résultats, ne pouvait pas rester longtemps dans les esprits, et les pèlerins eurent bientôt oublié le

chemin d'un sanctuaire auprès duquel ils ne trouvaient, ni au physique ni au moral, le soulagement qu'on leur avait promis.

Je dirai peu de choses du pèlerinage de Paray-le-Monial, au tombeau de Marie Alacoque. J'ai parlé dans une précédente causerie de cette extatique, dont les rêveries avaient donné naissance au culte du Sacré-Cœur. Ces pèlerinages, délaissés depuis longtemps, recommencèrent en 1873, pour des raisons que je n'ai pas à examiner, — et se continuèrent pendant quelque temps, aux cris de « Vive le Pape-Roi. » — Ces démonstrations politico-religieuses ne pouvaient avoir une longue durée : les malheureux ne trouvaient aucun soulagement à demander à la Vierge de sauver Rome, et les pèlerinages de Paray, devenus de moins en moins nombreux, ont complètement cessé aujourd'hui.

Il n'en est pas de même du pèlerinage de Lourdes.

∴

Depuis bientôt un demi-siècle il se passe dans ce pays des faits absolument extraordinaires.

Jamais, à aucune époque de l'histoire religieuse, on n'a vu un tel concours de croyants accourir vers un lieu sanctifié. Les pèlerinages, d'abord réduits aux fidèles de quelques départements, se sont bientôt étendus à toute la France, puis à l'Europe, et enfin ils sont devenus mondiaux.

C'est une mode, disait-on il y a une trentaine d'années : — c'est un reste de superstition, et cette superstition disparaîtra quand les générations seront plus éclairées ; cela ne peut pas durer. Et, malgré ces assurances, cela dure toujours ; — chaque année, des foules immenses viennent chercher dans ce sanctuaire un soulagement à leurs maux ; et elles y trouvent ce soulagement. Lourdes, comme on l'a dit, reste le refuge des suprêmes espérances.

Quelque opinion que l'on puisse avoir sur ce qu'on appelle les miracles de Lourdes, on est obligé de reconnaître qu'il s'est produit, et qu'il continue à se produire autour de la grotte, des faits absolument déconcertants.

Pendant de longues années, ces faits ont passionné le monde entier. Des polémiques violentes s'engagèrent entre ceux qui croyaient à ce qu'on appelait le miracle, et ceux qui niaient tous les faits de parti pris, sans vouloir les examiner. Aujourd'hui, bien que les pèlerinages soient aussi nombreux qu'autrefois et que les cures extraordinaires soient encore fréquentes, les esprits se désintéressent de cette question. Pour peu qu'on tienne à passer pour un homme sérieux, on ne veut pas avoir l'air de croire à toutes ces histoires, quitte cependant à se rendre en cachette à la grotte si on se sent atteint d'une maladie que les médecins ont déclarée incurable.

Nous connaissons tous des faits de ce genre qui montrent qu'en présence de la douleur et de la souffrance, l'âme humaine, avide de consolation et d'espoir, se tourne toujours vers cet au-delà auquel elle ne veut pas songer quand la vie lui sourit.

Les hommes de la jeune génération n'ont lu aucun des livres écrits sur cet ensemble de phénomènes extraordinaires qui ont été constatés à Lourdes, et qui méritent cependant à tous égards d'attirer l'attention du penseur.

Parmi ces livres, il en est trois très remarquables : le premier, intitulé *Notre-Dame de Lourdes* (1), par Henri Lasserre, donne l'historique très détaillé des faits qui ont suivi l'apparition. — Le second, *Histoire Médicale de Lourdes*, par le Dr Boissarie, s'occupe surtout de la question au point de vue médical, et fait connaître, avec les procès-verbaux à l'appui, tous les cas qui ont été constatés jusqu'en 1891. — Enfin le troisième, le plus complet de tous, a été écrit par M. Georges Bertin agrégé de l'université, docteur ès lettres, professeur à l'Institut catholique de Paris. Dans cet ouvrage intitulé : *Histoire critique des événements de Lourdes*, l'auteur, qui est évidemment un catholique des plus convaincus, n'en est pas moins très intéressant à lire, parce qu'il donne les détails les plus précis, les plus circonstanciés sur les guérisons qui ont été obtenues à Lourdes depuis le mois de février 1858, date de la première apparition, jusqu'au 1er septembre 1904. Ce livre, outre de nombreuses statistiques très curieuses, contient les certificats de plus de deux cents docteurs qui ont constaté des faits de guérison absolument inexplicables pour la science.

⁂

On ne connaît en général que d'une façon très superficielle l'histoire merveilleuse de Bernadette Soubirous, histoire qui commence comme un véritable conte de fée.

Bernadette, petite paysanne, absolument illettrée, à peine âgée de 14 ans, ramassait un jour du bois mort sur les bords du Gave, avec sa jeune sœur et une de ses amies.

Tout à coup, elle voit à l'entrée d'une grotte une dame vêtue de blanc, qui la regarde avec des yeux doux. Pleine d'étonnement et d'admiration, l'enfant se met à genoux et instinctivement, balbutie une prière : la dame lui fait un signe de la main, et disparaît en souriant. — Les deux autres petites paysannes n'avaient rien vu. — Bernadette conte l'aventure à ses

(1) L'ouvrage de M. Lasserre, *Notre-Dame de Lourdes*, a été traduit en vingt-deux langues.

parents qui haussent les épaules. Une dame, lui disent-ils, ne se promène pas en robe blanche dans la montagne pendant l'hiver. — L'apparition avait eu lieu le 11 février 1858. — Le lendemain, Bernadette revient à la grotte et voit de nouveau la dame. — Elle en parle encore à ses parents qui, voulant faire cesser les divagations de leur enfant, lui défendent d'aller désormais chercher du bois sur les bords du Gave.

Mais Bernadette, poussée, dit-elle, par une force invisible, est toujours attirée vers la grotte. Autorisée enfin par ses parents, elle y revient tous les jours, le plus souvent sans rien voir, malgré ses ardentes prières: du 28 février au 16 juillet l'apparition se montrera à elle dix-huit fois, à partir de cette date, elle ne verra plus rien (1).

Pendant ces visions, l'enfant est en extase, mais dans une extase particulière; — elle ne perd ni sa volonté, ni sa personnalité. Elle n'est nullement étrangère au monde extérieur: seulement, sa figure s'éclaire de ce rayonnement caractéristique spécial aux extatiques, et sa pensée comme son regard sont concentrés vers l'entrée de la grotte où apparaît l'Être qu'elle prétend apercevoir. — Par moments elle semble écouter; puis ses lèvres remuent sans que des sons soient proférés. — Elle parle, dit-elle, avec la dame qui lui a annoncé qu'elle est la Vierge, l'Immaculée conception, qu'il faut prier, faire bâtir une chapelle, et employer pour se guérir, l'eau qui allait jaillir du fond de la grotte. — Bernadette, sur les indications qui lui furent données par l'entité, gratta la terre avec ses mains. Quelques gouttes d'eau apparurent à la surface; — puis elles devinrent plus nombreuses; et un mince filet coula vers le Gave. Quelques semaines après le jet était de la grosseur d'un bras d'enfant, et depuis cette époque la source débite cent mille litres d'eau par jour. — Or, à la connaissance de tous les habitants du pays, il n'y avait jamais eu la plus petite source dans la grotte. Voilà un fait matériel bien certain, qui a été facilement vérifié, et sur lequel on ne peut établir le moindre doute.

Mais y a-t-il eu un miracle dans le sens toujours assez vague du reste que nous donnons à ce mot? — Non sans doute. — Il y avait là, évidemment, une source qui trouvait son écoulement dans le Gave par une autre voie. L'intelligence qui se communiquait voyait cette source, et il a suffi qu'elle indiquât à Bernadette de déplacer quelques cailloux pour que l'eau, qui était à fleur de terre, prît un autre cours.

Ce fait très simple mais difficilement explicable à ce moment, devait

(1) Bernadette, après sa dernière apparition, fut recueillie par charité dans un hospice. D'une intelligence au-dessous de la moyenne, elle n'apprit à lire et à écrire qu'à l'âge de 18 ans. Plus tard elle prit l'habit de dames de Nevers et alla habiter cette ville où se trouvait la maison mère de cet ordre. Elle accomplit très régulièrement tous les devoirs imposés par la règle de la maison, sans jamais donner le moindre signe d'une exaltation quelconque dans ses facultés : elle n'eut plus aucune vision, et elle mourut à 35 ans affirmant de toutes ses forces à son lit de mort les déclarations qu'elle avait faites le premier jour.

frapper vivement les imaginations, et être considéré comme absolument miraculeux.— Pendant ce temps, il s'était produit des guérisons inespérées parmi les habitants de Lourdes qui s'étaient servi de cette eau. Les esprits se surexcitaient ; les imaginations méridionales donnaient aux faits les plus simples des proportions inouïes.

De tous les environs, les paysans accouraient pour *voir la Sainte* (1). En présence de ce mouvement étrange, les autorités s'émurent. La police, après avoir interrogé Bernadette à différentes reprises, lui défendit d'aller à la grotte. Elle alla jusqu'à la menacer de la prison, et elle fit enlever tous les ex-voto que les malades avaient déjà déposés au pied de la montagne. Enfin on établit une barrière autour de la grotte, et le garde-champêtre fut chargé de veiller à ce que personne ne s'en approchât.

Cette mesure indisposa beaucoup de gens, mais en fit rire beaucoup d'autres : elle rappelait trop ce qui s'était passé autour du tombeau du diacre Pâris. On enleva bientôt la barrière.

Quant au clergé, il resta au début dans la plus grande réserve, dans la plus complète circonspection, et l'évêque de Tarbes défendit aux prêtres de se rendre à la grotte.

⁂

Voilà en quelques mots la genèse de ce mouvement religieux qui allait en peu de temps prendre des proportions incalculables.

Lorsqu'une enquête sérieuse eut démontré qu'il y avait des cas indéniables de guérisons extraordinaires, le clergé s'empara de l'idée, la fit sienne, et l'appuya de toute son influence. Mais ce ne fut qu'en 1862, quatre ans après l'apparition, que l'évêque de Tarbes autorisa les cérémonies religieuses autour de la grotte, et le pape Pie IX attendit jusqu'en 1868, pour proclamer la croyance à ce miracle, Je n'insisterai pas sur les phénomènes de toute sorte qui se sont produits autour de la grotte. Ils se trouvent, très détaillés, dans les ouvrages que j'ai cités plus haut, et dont je ne saurais trop recommander la lecture à ceux qui ne veulent pas accepter les opinions toutes faites, et qui cherchent à s'en faire une par eux-mêmes. Les spiritualistes pourront peut-être trouver dans l'étude des documents qui ont été rassemblés, une preuve à l'appui de leurs théories, c'est-à-dire la manifestation d'une entité de l'au-delà venant, — pour des motifs que j'essaierai

(1) Les historiens de Lourdes rapportent que les parents de Bernadette qui étaient dans la plus grande misère ne voulurent jamais accepter ni les présents, ni les secours, ni même les simples provisions de bouche qui leur étaient offerts de tous côtés. — Un jour, une dame étrangère glissa un rouleau d'or dans la poche de l'enfant. Celle-ci le rendit aussitôt en rougissant et en disant avec un sérieux bien au-dessus de son âge, qu'il ne fallait jamais rien lui donner. — Ce fait de l'ordre moral a une certaine importance pour ceux qui veulent étudier sérieusement cette question.

d'expliquer plus tard, — se mêler aux actions humaines, pour montrer, à ceux qui veulent voir, l'existence du monde invisible.

⁂

Au début, comme je l'ai dit, l'administration, la justice et même le clergé étaient absolument opposés à la croyance à une apparition ; et il était inconcevable, disaient tous les dirigeants, qu'on pût ajouter foi au récit d'une enfant au cerveau malade, probablement suggestionnée par des personnes intéressées. Mais quelles pouvaient être les personnes intéressées dans cette question ? — On n'en trouvait pas.

Comme l'enquête sur l'apparition de la Salette avait paru démontrer qu'une créature humaine pouvait parfaitement jouer le rôle de la Vierge, on imagina qu'une dame de Lourdes, craignant d'être surprise dans un rendez-vous, s'était avancée sur le bord de la grotte pour empêcher Bernadette d'y entrer. Mais comme il fut immédiatement démontré que cette dame était en ce moment malade et alitée (1), et comme le phénomène s'était du reste reproduit dix-huit fois, on renonça à cette explication naïve, et on se contenta de dire que Bernadette était hystérique et hallucinée.

Eh bien après ? Supposons que Bernadette n'ait rien vu ; qu'elle n'ait été qu'une menteuse ou une folle. Ses déclarations et les conséquences incalculables qui en ont été la suite, ne présentent pas moins à l'esprit du penseur un phénomène psychologique des plus intéressants. — Il reste à expliquer en effet, comment cette imposture ou cette folie d'une enfant de quatorze ans, a pu donner naissance à ce mouvement prodigieux qui a remué tous les peuples et les a jetés suppliants aux pieds des roches de Massabielle. Toutes les classes de la société, toutes les intelligences, depuis les plus rudimentaires jusqu'aux plus élevées, se sont rencontrées dans ce sanctuaire, et le matérialiste venu pour voir, se demande avec étonnement, après avoir vu, comment de tels élans de foi, et comment des phénomènes physiques si inexplicables peuvent se produire depuis un demi-siècle à la suite d'une prétendue vision qu'aurait eue une enfant malade.

Mettre tous ces faits, de l'ordre physique et de l'ordre moral, sur le compte de l'aberration ou de la bêtise humaine ; — dire gravement que tous ceux qui vont à Lourdes ont le cerveau affaibli, — est chose facile, mais absolument déraisonnable.

Nous verrons dans la prochaine causerie comment on peut envisager, au point de vue spiritualiste, cette mystérieuse question.

SENEX

(*à suivre*).

(1) Mme P..., qui avait été l'objet de cette accusation calomnieuse avait accouché trois jours avant l'apparition, c'est-à-dire le 8 février, d'une petite fille qui fut inscrite le 9 sur les registres de l'état civil de Lourdes.

Errata.

Bien que les épreuves aient été corrigées avec le plus grand soin, des erreurs assez grossières se sont encore glissées dans ma dernière causerie.

P. 721, in-fine : au lieu de : bons à *être cloués*, lire bons à *être classés.*

P. 722, 19e ligne : au lieu de : la matière supposée *jadis indescriptible*, lire : supposée jadis *indestructible*.

P. 723, 12e ligne : au lieu de : pourra acquérir des énergies *magnifiques*, lire des énergies *magnétiques*.

P. 724, 5e ligne : au lieu de donner *le résultat* dont elles sont faites ; lire donner le *métal* dont elles sont faites.

P. 725 in-fine : au lieu de : vers les *deux piscines de Lourdes*, lire simplement les *piscines*.

VIEILLE ANNÉE — NOUVEL AN

À MON AMI LÉOPOLD DAUVIL

— I —

Quelques heures encor, l'aiguille du cadran
Des ans aura marqué le moment périssable
Où descend, en criant, le dernier grain de sable
De son globe, et Janvier viendra prendre son rang.

Il est dans le passé des jours que l'on regrette,
Des ans que, dans leur course, on voudrait retenir,
Car on sait que cela ne saurait revenir,
Et que pour nous demain la tombe sera prête.

L'éloignement ajoute un grand charme aux couleurs ;
Les horizons voilés ont des lueurs plus douces ;
L'azur enveloppé rend plus fraîches les mousses,
Et l'on peut presque aimer ses anciennes douleurs.

Alors qu'on a gravi le haut de la colline,
Où, joyeux, tour à tour, monte le genre humain,
Quel que soit son attrait, il faut, sur le chemin
Parcouru, retourner quand la force décline.

Lorsqu'on a dépassé la saison des lilas
Qui prêtaient à nos jeux leurs odorantes voûtes,
L'herbe de leurs sentiers, il faut changer de routes,
Et prendre celle des sombres cyprès, hélas !

Celle qui mène aux croix noires, aux tombes blanches,
Recouvrant la dépouille informe des défunts,
Dont quelques-uns, grisés d'encens et de parfums,
Possédant beaucoup d'or, n'ont plus que quatre planches !

Celle qui mène où tout n'est que détresse et deuil,
Où la nuée obscure, en plis funèbres, flotte,
Où le vent du sépulcre incessamment sanglote,
Où l'on tombe à genoux sur les bords d'un cercueil ;

Oublier, qu'on disait, au milieu des délires,
La chanson de l'amour sur un archet vainqueur,
Se rappeler qu'au rire invincible et moqueur,
A succédé la voix grave et triste des lyres.

Mais, en mon cœur pourquoi surgit ce doute amer :
Se peut-il que la pâle et douce bien-aimée,
Gardant sur le Passé sa paupière fermée,
Dans l'Au-delà divin cesse de nous aimer !

Loin de nous tout s'en va, c'est le destin des choses !
Et plaintes et regrets sont vains et superflus,
Aussi, quoique comptant douze longs mois de plus,
Rien ne viendra plisser mes lèvres demi-closes.

Les ans ne comptent point en plus : ils sont en moins.
Chaque jour marque un pas vers notre délivrance ;
Un an de plus, c'est un an de moins de souffrance,
De dégoûts et d'ennuis et de pénibles soins.

Chaque jour écoulé nous rapproche du terme
Qu'on a nommé le roi des épouvantements,
Oubliant qu'il met fin aux terrestres tourments,
Et que s'ouvre le ciel quand le tombeau se ferme.

— II —

Plus de vers, ai-je dit devant ses doux yeux clos
A jamais ! plus de vers. Mais comment, de mon âme
Empêcher de jaillir la dévorante flamme ?
Et de mon cœur, comment refréner les sanglots ?

J'ai rejoint les fragments d'une lyre brisée,
Et ne puis en tirer que des accords dolents ;
Je trouve durs ses fils d'or sous mes doigts tremblants,
Et la liqueur amère en la coupe irisée.

Point de bonheur, ô chère épouse, quel qu'il soit,
Si mon âme avec ton âme ne le partage ;
Sans toi, je renonce à l'immortel héritage :
Oh ! plutôt le néant que l'Au-delà sans toi !

— III —

Va, fuis et disparais, dis-je à la vieille année
Que, dans son souffle froid, semble emporter l'autan ;
Funeste année, année inféconde, va-t'en !
Va-t'en avec ta face affreuse et décharnée.

Le soleil radieux, dont le rayon glissant,
Va se désaltérer aux perles des fouillées,
N'a trouvé que des eaux fétides et souillées,
Et n'a bu qu'à des mers toutes rouges de sang.

Seigneur, finira-t-il bientôt ce temps d'épreuves ?
Va-t-on continuer toujours à s'égorger ?
Enfin cessera-t-on de fondre et de forger
L'acier noir qui fait tant d'orphelins et de veuves ?

Votre œuvre à tous l'apprend : vous n'aimez que la paix,
Les lacs bleus, les prés verts, les grands monts et les plaines
Blondes que les zéphirs courbent sous leurs haleines ;
Vous n'aimez que les nids chantants, les blés épais.

Dans son fatal trajet la Mort par moi suivie,
M'a fait voir qu'on attache un sens faux au trépas ;
Que trompeuse est la Mort, qu'elle n'existe pas,
Et qu'on peut la nommer la mère de la Vie.

Mais vous avez la feuille, inutile au sentier,
Et qui peut féconder la couche végétale :
Faut-il pour que la fleur parfume son pétale,
Que le sang des humains y coule tout entier ?

Aucun mortel n'a pu pénétrer ce mystère ;
Mais le croyant se doit très souvent d'y penser,
Quand donc, Destin cruel, pourras-tu te passer
De ces restes humains pour engraisser la terre ?

— IV —

Nouvelle année, ô toi qui, perçant ta prison
Comme l'oiseau son œuf, vas en sortir joufflue
Et rose, ainsi qu'un être en qui la vie afflue,
En blancheur viens changer notre noir horizon !

Et nous aurons pour toi gratitude infinie,
Quand ton baume si doux aura pu nous panser,
Comme un parfum que rien ne saurait effacer,
Tu resteras au cœur, regrettée et bénie.

JEAN ROUXEL.

France et Allemagne. — La paix

Dans la *Revue* du mois dernier, nous avons dit que le *Matin* avait écrit aux hommes les plus qualifiés pour parler au nom des « pacifistes » et qu'il leur avait demandé : « Croyez-vous sincèrement qu'il y ait un rapprochement possible entre la France et l'Allemagne tant que subsistera le traité de Francfort ? Et si vous ne le croyez pas, dites non tout haut. Vous éveillerez un écho profond dans l'âme française. »

Tous ont fait la même réponse, à savoir qu'aucune entente sérieuse ne sera possible si la question d'Alsace-Lorraine n'est pas d'abord résolue ; mais tous, à cette occasion, ont prononcé des paroles qui méritent d'être retenues et propagées. On a lu la lettre que nous avons reproduite du professeur allemand Wolenaer. Donnons maintenant quelques extraits de deux lettres, publiées dans le *Matin* du 12 octobre, une de l'ancien député d'Alsace au Reichstag, Aug. Lalance; et une autre du Russe Novicoff.

« Je ne puis, dit Aug. Lalance, qu'approuver ceux qui préconisent un rapprochement sincère et définitif entre ces deux peuples, car, ainsi que l'affirmait la fameuse brochure allemande de 1890 (*L'avenir des peuples de l'Europe centrale*) on ne trouve pas dans l'histoire un second exemple de deux peuples en état de se causer de si grands maux sans que le vainqueur ait pu jamais retirer un réel avantage de sa victoire. Il n'existe pas d'autre exemple de deux nations dont, pour toutes les nécessités de la vie, comme pour les besoins de leur politique et de leur vie intellectuelle, les destinées soient aussi intimement liées les unes aux autres que celles de l'Allemagne et de la France. Leur inimitié n'est-elle pas une folie ? »

. . . .

« Puisqu'il y a encore au xxe siècle un droit de la guerre, il faut bien reconnaître que l'Alsace-Lorraine est aujourd'hui propriété de l'Allemagne en vertu de ce droit.

« Cela ne doit toutefois interdire ni aux Français ni aux Allemands le droit de se demander si l'Allemagne n'aurait pas intérêt à échanger volontairement ces territoires contre autre chose qui lui serait plus utile, puisque ce serait la condition posée par la France pour obtenir son amitié. » . .

Nous ajouterons, nous, en manière de commentaire, que la guerre et particulièrement la guerre de conquête n'est pas autre chose qu'un crime, — un peu plus monstrueux que les autres, voilà tout; — que, par conséquent, il ne peut pas être plus question de droit pour ce crime, que pour les autres. Pour régler le différend de la France et de l'Allemagne il ne doit être fait

appel qu'à la justice, parce que c'est cette justice qui constitue le droit. C'est bien ainsi, du reste, que conclut M. O. Novicoff dans les lignes suivantes qui terminent sa lettre :

« Toute la question se résume donc à ce point capital : les Alsaciens se sentent-ils *Allemands* (comme on l'affirme à Berlin), ou *Français* (comme on l'affirme à Paris) ? Or, pour savoir de quelle nationalité un homme se sent faire partie, il n'y a qu'un moyen : le demander à cet homme.

« On voit donc que la solution de la question de l'Alsace-Lorraine n'est possible que par un plébiscite. Si les Alsaciens se prononcent en majorité pour la France, l'Allemagne devra se conformer à leurs vœux et rétrocéder cette province.

« Telle est la solution conforme au *droit*. Or, si une question n'est pas réglée en vertu du droit, elle ne peut pas être réglée du tout. La force ne peut que *créer* les questions ; le droit seul peut les *résoudre*. »

Notons cependant que, pour que cette conclusion soit rigoureusement juste, ce n'est pas tous les habitants actuels de l'Alsace-Lorraine qu'il faudrait convoquer à un plébiscite, mais bien les seuls Alsaciens-Lorrains nés français ou d'origine française, à l'exclusion absolue des nombreux Allemands qui se sont établis depuis trente-cinq ans dans les pays annexés. Or, le résultat de cette consultation n'est pas douteux, et nous craignons fort qu'elle ne soit pas tentée. C'est pourquoi nous ne serions pas ennemi d'une mesure de conciliation qui consisterait, par exemple, à concéder à l'Allemagne, en échange de nos provinces rendues, certains droits et avantages dans une ou plusieurs de nos colonies.

Qu'on se rende bien compte de ceci : c'est que, tôt ou tard, — la chose est inévitable et pour ainsi dire fatale, — la France et l'Allemagne fraterniseront, parce que l'une et l'autre abritent entre leurs frontières des familles humaines qui sont sœurs, et qui bien que parlant une langue différente, mais n'ayant pas moins des âmes d'égale élévation, partagent nécessairement les mêmes sentiments et les mêmes aspirations. Et ces aspirations, cela est certain, elles ne les réaliseront entièrement que lorsqu'elles auront fait disparaître jusqu'aux dernières traces de leur désaccord séculaire.

Il est possible que la raison du plus fort soit la meilleure chez les sauvages ; mais chez les peuples civilisés et vraiment dignes de ce nom, c'est la raison du plus juste qui a l'avantage.

Les canons et les fusils n'ont que faire quand les cœurs s'entendent. Ce ne sont pas les diplomates, même les plus habiles, qui sont les vrais instruments de la paix : non, c'est le concert des bonnes volontés. Le Japon et la Russie ont signé un traité de paix ; mais est-ce que la Russie a la paix ? Le sang coule sur tous les points de ce vaste empire ; et le monde atterré assiste, à l'heure qu'il est, à d'effroyables massacres, à des tueries, des bou-

cheries sans nom. C'est en vain que l'autocratie cherche à barrer la route au géant Révolution : coûte que coûte ce géant veut passer et passera.

Au même moment où nos malheureux voisins et alliés sont en proie à toutes les horreurs de la tempête déchaînée, nous, nous voguons joyeux sur une mer tranquille, et nous célébrons les fêtes grandioses de la Mutualité.

La mutualité, c'est le premier grand coup porté à l'égoïsme ; c'est l'entrée en lumière et en fonction de l'auguste solidarité ; c'est le premier et plus solide jalon de la paix entre les hommes.

Songeons donc moins à observer la formule antique et menteuse : *si vis pacem para bellum.* Si nous voulons la paix, gardons-nous de préparer la guerre ; appliquons-nous plutôt à préparer, selon la parole et le vœu du poète, les États-Unis d'Europe. — Travailler pour le bonheur des autres, c'est travailler à son propre bonheur.

ALGOL.

ÉTUDE SUR LE SPIRITISME (1)

PAR A. MARION, *Président de la Cour d'appel d'Alger.*

(ŒUVRE POSTHUME) (*Suite*).

§ 7.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Nous avons dit dans notre Introduction que nous avions à lutter contre la routine et l'indifférence, nous pouvons en donner une preuve immédiatement.

Ce que surtout l'on repousse dans notre doctrine, c'est le système de la réincarnation — tel du moins que nous le présentons. Effectivement, on admet bien sans aucun doute le principe de la résurrection, mais seulement en tant qu'elle nous conduit à la vie éternelle. Quant à retourner sur cette terre ou dans l'un des mondes habités pour y recommencer une nouvelle existence avec toutes ses phases, toutes ses épreuves, c'est là ce que la généralité ne paraît nullement disposée à accepter.

Quel est le motif d'une pareille répugnance ? A la rigueur, quand, faisant un retour sur notre vie passée, on se rappelle les douleurs de l'enfance, les déceptions et les difficultés de toute sorte que l'homme fait rencontre sans

(1) Voir les numéros de la *Revue* de janvier, février, mai à juillet, septembre à novembre.

cesse sur ses pas, les injustices et les ingratitudes, dont les uns et les autres nous avons tous été victimes, on conçoit jusqu'à un certain point que la perspective de voir se renouveler ces tribulations, soit peu faite pour nous donner le désir ou le courage de les affronter de nouveau.

Mais là n'est pas la véritable raison. Comme chacun croit avoir bien rempli sa tâche; et que d'ailleurs, dans tous les cas, on peut y suppléer à l'aide de moyens faciles et à la portée de tous, l'état de choses, tel qu'on le leur a enseigné, leur plaît. Aussi, nous disent-ils avec une incroyable résolution: Je veux m'y tenir. Telle est en effet la réponse que plus d'une personne m'a faite, et même des gens bien posés.

Franchement, n'est-ce pas là plus que de la naïveté? En effet, je comprendrais ce langage, et peut-être même serais-je de leur avis, si nous avions le choix ; mais, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, n'est-il pas vrai qu'en dépit des fausses idées qui ont pu être émises, il faudra toujours en venir à ce qui est réellement? Par suite, que cette partie de notre doctrine plaise ou ne plaise pas, qu'elle réponde ou non aux idées, que nous nous étions faites, ce n'est pas là ce qui doit nous préoccuper. Ce qu'il faut rechercher avant tout, c'est si le système est logique, conséquemment s'il est vrai et si de plus il doit être admis.

Or, sur ce point, que de considérations, que de raisons nous pouvons invoquer! « La vie humaine, dit Pezzani, *loc. cit.*, est une épreuve. Quand « cette épreuve n'a pas été satisfaite, quelle conséquence doit-elle avoir?

« Voilà une créature qui avait son œuvre à faire par sa faute elle ne l'a « pas ou l'a mal faite. Lequel vaut mieux, dans l'ordre des choses, pour la « beauté de cette vie et la perfection de la puissance qui préside à l'uni- « vers, que cette créature dégradée s'éteigne sans rémission et s'évanouisse « au sein de l'être, toute souillée de ses péchés, ou que, gardant le senti- « ment, et persistant dans sa personne, elle ait, après cette vie, une vie « nouvelle destinée à la réparation et à l'expiation? Lequel vaut mieux rai- « sonnablement de ne la soumettre qu'à une épreuve qui peut bien être mal « prise, comme dans le cas que nous examinons, ou de lui en ménager plu- « sieurs, parmi lesquelles une, enfin acceptée, comme elle doit l'être, sau- « vera une âme qui, sans cela était perdue sans retour?... Où serait pour « Dieu la gloire, où serait la sagesse à frapper de néant, après quelques « années, un être qu'il n'a sans doute pas fait pour finir en méchant? Ce « serait désespérer de son ouvrage et il ne doit pas désespérer. Désespérer « est faiblesse et Dieu est souverainement fort..... »

Que répondre à des paroles aussi bien senties, à des arguments aussi nettement, aussi fortement présentés? Rien sans doute. Aussi essaie-t-on de présenter l'objection sous une autre forme. En définitive, nous dit-on, puisque, d'après vous, nous ne mourons pas et qu'à la vie terrestre succède

immédiatement la vie spirituelle pendant laquelle notre instruction se perfectionne, en quoi une réincarnation peut-elle être utile? Pourquoi ne nous serait-il pas donné de compléter, pendant cette dernière existence, notre éducation sur les divers points qui ont laissé à désirer, et d'accomplir ainsi notre œuvre?

La réponse est fort simple.

Pour marcher de plus en plus dans la voie du progrès, il faut que, jusqu'au bout, l'homme ait été en butte au dépit, à la souffrance qui est une initiation à la lumière ; il faut que jusqu'au dernier moment il ait été aux prises avec les passions et qu'il ait su en triompher ; il faut en un mot que sa vie entière se passe dans la lutte et le combat. « Nul ne peut, dit Bal-« lanche, franchir sans travail et sans mérite un grade dans l'initiation « humaine... »

Or, nous disent les esprits, dans la vie céleste on apprend, on se fortifie, on prend des résolutions, on gagne en moralité, en intelligence, en science ; mais on ne peut pas mériter, puisqu'on ne subit pas d'épreuves. Là est le point essentiel. Ce n'est donc que dans la réincarnation, c'est-à-dire, dans le renouvellement d'une vie mondaine, autant de fois que cela sera nécessaire, que l'on pourra atteindre ce résultat.

C'est trop évident pour que je puisse avoir besoin d'insister. Je vais donc passer à d'autres objections.

Ici, je me trouve en face de puissants adversaires qui, pour combattre notre doctrine, n'ont pas craint d'avoir recours à leurs prêches et à leurs mandements. A cette occasion, on est descendu jusqu'à la raillerie. Ce que nous appelons la réincarnation, on le nomme une métamorphose ; et, faisant revivre tout ce qui, sur ce sujet, a pu être écrit d'excentrique, ou même d'extravagant, on nous l'attribue, prétendant que nous nous le sommes approprié.

Je me garderai de suivre ceux qui nous attaquent ainsi dans ce que j'appellerai leurs divagations. Je les laisse parfaitement libres de croire, ou, pour mieux dire, de feindre de croire que, d'après nous, l'homme provient, en ligne plus ou moins directe d'une plante légumineuse, ou que, avant d'animer son corps, son esprit a vivifié celui d'un ou de plusieurs animaux. Tous ces contes absurdes, je ne veux pas même prendre la peine de les réfuter, ce serait leur faire beaucoup trop d'honneur.

Il est cependant une partie de leur argumentation, que je ne saurais laisser passer sans réponse, surtout alors qu'elle a été complaisamment reproduite par la presse locale.

« Voulez-vous voir, nous dit-on, quelle doit être la conséquence de votre « doctrine ? La voici : l'homme peut impunément se livrer à toutes les « débauches, satisfaire toutes ses passions, même les plus viles sans avoir à

« en rougir ; car de métamorphose en métamorphose, il se purifiera, pour
« arriver après maintes transformations plus insensées les unes que les
« autres, au centre d'une planète quelconque, où, comme l'homme ver-
« tueux, il trouvera une nouvelle vie pleine d'enchantements... »

Je veux croire que le prêtre, orateur distingué du reste, qui, du haut de la chaire, a tenu un pareil langage, était de bonne foi. Mais, même dans ce cas, ne serais-je pas autorisé à lui dire qu'il a dépassé toutes les bornes ? N'importe. Il m'est trop facile de répondre au fond, pour que je m'arrête à la forme.

Effectivement, je le demande à tous, où a-t-on vu dans notre doctrine, telle que nous l'avons exposée plus haut, que nous incitons l'homme par l'appât de l'impunité à la satisfaction de toutes ses passions, de tous ses vices? Est-ce parce que nous disons que le souverain arbitre de toutes choses est un Dieu de bonté et qu'il est toujours disposé, après lui avoir donné le temps et le moyen de se produire, à accueillir le repentir? Mais pourquoi, puisque l'on attaque notre système, ne le reproduit-on pas tout entier?

Que disons-nous ? que l'homme est admis, non à se métamorphoser expression impropre et peu digne d'une argumentation sérieuse, mais à se réincarner. En outre, et ceci est surtout important, qu'ajoutons-nous. Nous enseignons que chaque existence porte avec elle ses fruits; que conséquemment l'homme reçoit chaque fois la récompense qu'il a méritée, ou subit la peine qu'il a encourue. Et cette peine, comme nous le démontrerons dans le cours de ce travail, est parfois bien terrible.

Voilà notre système. En quoi promet-il à l'homme une impunité quelconque et l'assurance, quoi qu'il fasse, de jouir du plus parfait bonheur? Sans doute, au moyen des diverses réincarnations, qu'il devra subir, l'homme est appelé à obtenir ce résultat, et il l'obtiendra certainement un jour. Quel est celui, en effet qui, pendant l'évolution infinie des siècles, ne trouvera pas l'occasion, ou le moyen par une épreuve salutaire, de se racheter? Mais, en le lui faisant espérer, ne l'avertissons-nous pas, tant qu'il ne sera pas rentré dans la bonne voie, ce sont les épreuves les plus dures, les infortunes de toute sorte qui l'attendent dans l'une comme dans l'autre vie ? que lui dire de plus pour l'éclairer? Ne lui faisons-nous pas suffisamment connaître les dangers qu'il court et l'intérêt qu'il a à ne pas braver plus longtemps la justice de Dieu ?

Notre doctrine est donc à l'abri de toute critique raisonnable. Mais en est-il de même du système de ceux qui nous combattent? Je ne voudrais pas passionner la discussion; mais pourquoi, en le faisant dans une juste mesure, ne me serait-il pas permis d'user de représailles?

Que soutiennent nos adversaires? Ils disent que l'homme n'a qu'une seule

existence; soit. Qu'enseignent-ils ensuite? que, quelque coupable qu'il ait été, un repentir sincère, une contrition parfaite suffit pour désarmer la colère de Dieu, qui ratifie alors l'absolution qu'ils ont cru devoir donner.

Eh! bien, demanderais-je à mon tour, peut-on savoir où conduit un pareil système? qu'on en juge par l'exemple suivant, parfaitement vrai et authentique.

Il y a de cela un certain nombre d'années, un jeune homme de vingt ans environ, ayant toujours devant les yeux cet enfer terrible, bien fait du reste pour effrayer outre mesure les esprits faibles et timides, n'était préoccupé que d'une chose, c'était de chercher un moyen de ne pas être exposé à un pareil supplice. Après maintes réflexions, il crut l'avoir trouvé. Je n'ai, se dit-il, qu'à m'arranger de manière à connaître l'heure de ma mort. J'aurai alors devant moi le temps nécessaire pour me repentir sincèrement de mes fautes, et me voilà sauvé.

Mais comment faire pour acquérir cette connaissance? C'est facile, ajouta-t-il, je n'ai qu'à commettre un crime emportant la peine capitale.

Ce projet une fois arrêté, ce jeune homme se rend au théâtre, armé d'un poignard et tout à coup il le plonge dans le sein de son voisin, qu'il ne connaissait même pas, et qui expira aussitôt.

Eh! bien, croit-on que si, au lieu d'enseigner la rémission entière du péché comme possible, on eût dit à ce jeune homme, comme nous le faisons, que toute faute, surtout quand elle est grave, emporte toujours une peine avec elle, et que, si un repentir sincère peut, après un certain délai, en faire obtenir la modification ou l'atténuation, cette contrition fût-elle parfaite ne saurait jamais l'en affranchir entièrement; si on lui eût appris notamment que tout n'est pas fini par la mort; que loin de là, quelque coupable qu'on ait pu être dans le cours de la vie terrestre, on a encore soit dans la vie spirituelle, soit dans une réincarnation, la facilité et le moyen de se rendre digne de la clémence de Dieu, croit-on que la pensée de commettre une aussi mauvaise action lui fût jamais venue à l'esprit?

Mais, objectera-t-on, ce fait est l'œuvre d'un fou; c'est donc là une exception, qui ne prouve rien. Je le reconnais; cet acte est exceptionnel en lui-même. Mais que d'individus, sans aller aussi loin, raisonnent comme ce jeune homme? Combien y en a-t-il qui s'inquiètent peu de leur conduite présente, et ne se préoccupent que de savoir s'ils auront le temps, avant leur mort, de se réconcilier avec Dieu? Pourquoi en est-il ainsi? c'est que l'on fait naître en nous de fausses espérances.

L'idée de la clémence de Dieu est sans contredit une excellente chose, car elle empêche le désespoir. D'ailleurs rien n'est plus vrai. Mais la présenter comme pouvant être absolue, comme devant, sous certaines condi-

tions, tout effacer, c'est un tort, un grand tort, parce qu'alors elle contre-balance, dans l'esprit d'un coupable la juste crainte qu'il devrait avoir sans cesse de la justice de l'Être suprême. Lorsque le remède est si près du mal, il empèche de le redouter, et on ne craint pas de salir sa robe d'innocence, quand on a près de soi l'eau lustrale pour la purifier.

Au reste, dans un but facile à deviner, toutes les religions ont procédé de la même manière. Effectivement chacune a eu ses lustrations, ses expiations, ses indulgences. Anciennement on en bénéficiait au moyen des initiations qui se célébraient dans le temple d'Eleusis. Là se trouvaient également des tribunaux de pénitence, où des prêtres, sous le nom de Koër, recevaient l'aveu des fautes que l'on venait expier.

Mais l'accès de ce sanctuaire n'était pas permis à tous les criminels. On en écartait au contraire un certain nombre tels que les assassins, les scélérats, les traîtres à la patrie et tous ceux qui étaient souillés de grands forfaits. Ceux-là étaient livrés au remords et à la vengeance éternelle de leurs Dieux, qui seuls pouvaient statuer sur leur sort.

Aussi Néron n'osa pas s'y présenter. Quant à l'Empereur Constantin, il l'essaya ; mais il fut repoussé. On lui aurait répondu que parmi les diverses sortes d'expiations on n'en connaissait aucune qui eût la vertu d'effacer tous les forfaits dont il s'était rendu coupable, et de le protéger contre la colère des Dieux, qu'il avait irrités.

C'est ce refus, disent quelques auteurs, notamment Dupuis, *loc. cit.*, qui décida cet empereur, après avoir tenu jusque-là une conduite fort douteuse envers les chrétiens, à se faire baptiser au moment de sa mort, soit le 22 mai 337 de l'ère chrétienne.

C'est probablement en vue et à cause de ce baptême que, s'il faut en croire Grégoire, dans son dictionnaire encyclopédique, les Grecs l'honorent comme un saint à la date du 22 mai de chaque année, et lui donnent même souvent le titre d'*Égal aux apôtres*.

(*à suivre*) ALGOL.

CONFÉRENCE DE GABRIEL DELANNE

Sur la matérialisation des Esprits.

LE MÉDIUM MUSICIEN G. AUBERT

Dans un précédent numéro de la *Revue Spirite* nous avons, avec une indiscrétion autorisée, parlé du voyage de Gabriel Delanne à Alger et des phénomènes psychiques qu'il y était allé étudier ; pouvons-nous aujourd'hui

nous dispenser de donner un compte rendu de la conférence qu'il a faite le dimanche 3 décembre à la Salle des Agriculteurs, rue d'Athènes ? Je ne le crois pas, car ce fut un jour faste pour la cause du Spiritisme.

Cette enceinte habituée à entendre l'éloquence aborder tous les sujets, fut trop petite pour contenir le public qui s'y pressait afin de prêter son oreille à la parole sympathique de l'écrivain conférencier spirite Gabriel Delanne.

C'est que le savant orateur venait présenter plus que des arguments en faveur de la nouvelle croyance qui se répand davantage de jour en jour dans tous les rangs de la société... disons plus : de l'humanité ; il apportait à ses mille auditeurs attentifs, silencieux, émerveillés, les preuves indubitables de la Réincarnation et ces preuves il était allé les quérir en Algérie à la « villa Carmen ».

D'une voix claire plutôt que forte, en un style net et concis, Gabriel Delanne nous tint pendant une heure sous le charme de sa parole et le lien doré de l'intérêt.

En quelques lignes, nous essaierons de résumer pour nos lecteurs cette belle conférence qui marquera dans les annales du Spiritisme.

Depuis quelques années dans la *Revue scientifique et morale du Spiritisme* qu'il dirige d'une manière si consciencieuse, G. Delanne donnait à ses nombreux abonnés le récit des faits curieux qui se renouvellent sans cesse à Alger dans la demeure du général et de Mme Carmencita Noël et qui a pour titre les *matérialisations de la Villa Carmen*. Ces choses incroyables pour ceux qui ne sont pas initiés, pour ceux qui n'ont pas vu, surtout pour ceux qui ne peuvent croire sans rien faire pour voir, jetaient, non le discrédit mais l'ombre obscure de l'incrédulité sur les récits publiés mensuellement.

A tous ses correspondants intimes, à tous ceux qui venaient voir le directeur de la *Revue* pour lui exprimer leurs doutes, G. Delanne répondait : « J'ai, pour ma part, assisté à tant de matérialisations que je suis convaincu de l'authenticité de celles d'Alger ; mais des témoins dignes de foi, entre autres deux officiers de marine dont j'ai les lettres et les comptes rendus, ne me permettent pas de douter un seul instant de la loyauté de mes amis.

« Depuis plusieurs années, Mme Carmencita Noël m'adresse presque men-
« suellement le relevé du journal des séances de la Villa Carmen ; dans
« quel but l'eût-elle fait si tout cela n'était que mensonge ? »

— C'est possible, mais l'avez-vous vu ? répliquaient ses interlocuteurs. Cette objection souvent répétée était transmise à Alger au général et à Mme Noël qui finirent par adresser à G. Delanne une invitation qu'il s'est fait un devoir de nous communiquer et qui est à peu près celle-ci : « Afin de
« faire cesser tous vos doutes si vous êtes capable d'en avoir, surtout ceux
« de vos amis et de vos lecteurs, faites-nous donc l'amitié de venir à Alger ;

« la Villa Carmen vous offre un pavillon et nous, notre bon accueil, pour « tout le temps qui vous sera nécessaire pour expérimenter vous-même, « vous nous rendrez service et nous vous affirmons que vous nous quitterez, « satisfait et convaincu. »

Avec toute sa loyauté et pour ce qu'il devait à la science et à la vérité, notre ami pouvait-il refuser une aussi gracieuse invitation ? Il l'accepta donc et partit au mois de juin dernier pour Alger où, pendant deux mois, il fut l'hôte assidu des aimables habitants de la Villa Carmen.

Toutefois, ni l'affection ni la reconnaissance n'eurent assez de pouvoir pour atténuer la surveillance minutieuse, toujours en éveil d'un vrai policier que ne cessa d'exercer avant, pendant et après chaque séance, celui dont nous regrettons de ne pouvoir donner *in extenso* le récit fait par lui à la salle de la rue d'Athènes.

Il s'assura que le pavillon réservé aux expériences psychiques était bien clos de toutes parts, que les deux fenêtres étaient fermées en dehors, barrées et capitonnées à l'intérieur, que la toiture était intacte, le plafond était épais et uniforme, que le plancher dallé et vernis ne présentait pas le plus léger interstice, enfin que la porte unique était fermée à clé et verrouillée durant le temps que durait chaque séance.

L'apparition de Bien Boa qui vécut autrefois sur terre comme prince et prêtre hindou, se fit attendre plusieurs jours, peut-être à cause de la présence des étrangers, mais elle se produisit enfin très nette. Le fantôme sortit du cabinet des médiums fait par un large rideau tendu dans l'un des angles de la salle et après quelques instants il s'évanouit en fumée et disparut dans le parquet.

Plusieurs jours après eut lieu la belle séance si démonstrative à laquelle étaient présents :

M. le général d'artillerie Noël,

Mme Carmencita Noël,

M. le Dr Charles Richet, membre de l'Académie de Médecine.

M. Gabriel Delanne.

Mme F***, directrice d'une publication spirite de Londres,

Deux sœurs, Mlles A... et B..., médiums, et la négresse Aïcha, médium.

M. le professeur Richet n'avait exprimé aucun doute lors de la première apparition car le fantôme en ouvrant les rideaux avait permis d'apercevoir en même temps que lui dans le cabinet la négresse Aïcha et Mlle A..., toutes deux endormies. Mais cette fois le Dr Richet d'accord avec G. Delanne manifesta le désir de voir Bien Boa venir au milieu de la chambre en dehors du cabinet, et le fait eut lieu ainsi. Le fantôme adressa le « Salam » et serra les mains de tous les assistants.

C'est alors que M. Richet, afin d'acquérir la conviction scientifique que cet

Les Matérialisations de la Villa Carmen

Photographies simultanées
de l'esprit Bien Boa et des Médiums





être étrange qu'il voyait et touchait, qui parlait et qui respirait avait bien repris une enveloppe charnelle et possédait des poumons agissant normalement, c'est-à-dire aspirant de l'oxygène et expirant de l'acide carbonique, le pria de souffler dans un ballon de verre contenant une solution de baryte. Lorsque l'acide carbonique vient se mêler à la baryte incolore dans l'eau du ballon, il produit du carbonate de baryte qui se manifeste aussitôt par un précipité blanc. Bien Boa se prêta avec plaisir à l'expérience et après que le général Noël lui eut montré ce qu'il devait faire, il introduisit entre ses dents le bout du tuyau de caoutchouc adapté au ballon de laboratoire ferma les lèvres, et, soufflant de toute la puissance de ses poumons un, bouillonnement bruyant se fit entendre et la combinaison chimique s'opéra immédiatement aux yeux des assistants.

De plus, Bien Boa se plaçant entre les rideaux se prêta de bonne grâce à poser devant les appareils photographiques dirigés sur lui par MM. Richet et Delanne.

L'apparition est vêtue d'une robe blanche, le cou orné d'un collier d'or et la tête couverte d'un turban surmonté d'une sorte de petit casque d'or orné de diamants.

Le doute ne pouvait plus subsister dans l'esprit des deux savants et dès lors, Gabriel Delanne, satisfait et convaincu, selon la promesse du général et de Mme Noël, pouvait revenir à Paris affirmer et publier que la matérialisation des Esprits était définitivement entrée dans le domaine de la science.

« Jamais, nous dit l'éloquent conférencier, je n'avais douté de la bonne « foi du général et de sa femme qui, il y a plus d'un an, ont eu la douleur « de perdre leur cher fils Maurice au Soudan, et qui, ainsi que me l'ont « affirmé tous les hôtes de la villa Carmen, leur a donné cette consolation « suprême de se manifester plusieurs fois depuis sa mort. Un fait sembla- « ble pourrait-il être avancé s'il n'était strictement exact ? »

Un journal italien, à ce que m'a écrit un ami fixé à Nice, a rendu compte de ces faits probants, et ajoute qu'après le départ de G.Delanne, le Dr Richet aurait encore été favorisé de quelques autres apparitions, entre autres de celle d'une jeune Grecque d'une beauté remarquable et qu'elle lui aurait révélé que, dans une existence antérieure lointaine, elle avait vécu avec lui à Athènes où il était orateur.

Mais le conférencier ayant ignoré ce fait ou n'en ayant rien dit par discrétion, nous n'en parlerons point.

En se levant, Gabriel Delanne annonça pour les premiers jours de février une conférence de Léon Denis..... c'est du bonheur sur la planche.

L. D.

∴

Après cette brillante conférence que salua une triple salve d'applaudissements unanimes. Gabriel Delanne présenta à l'assemblée un jeune homme d'une trentaine d'années, de taille moyenne, à la physionomie intelligente, au visage orné d'une barbe brune taillée en pointe, et dont les yeux vifs brillent derrière un lorgnon qui accuse une myopie certaine. C'était M. Georges Aubert le médium musicien que plusieurs de nos lecteurs ont sans doute eu le plaisir d'entendre et dont la *Revue Spirite* a entretenu les autres.

M. G. Aubert exerce une profession libérale et s'est toujours plus adonné à l'étude de la zoologie, de la physiologie, de la physique et de la chimie qu'à celle de la musique.

M. David, le savant et distingué Directeur de la Manufacture des Gobelins et qui a succédé comme l'un de ses derniers et plus fidèles élèves à l'illustre chimiste Chevreul mort à cent deux ans, voulut bien me présenter son jeune ami peu d'instants avant la séance musicale et me donner sur son mystérieux talent quelques renseignements fort intéressants sur lesquels je reviendrai plus loin.

Pour l'instant je vais essayer de résumer l'impression que j'ai gardée de cette heure remplie de charme qui s'écoula pour moi, et pour beaucoup d'autres sans doute, en une envolée de quelques minutes.

Après un repos qui succéda à la conférence de G. Delanne, le médium s'approcha avec calme du piano placé sur l'estrade, posa légèrement les mains sur le clavier, les bras allongés et attendit plus d'une minute que l'inspiration s'emparât de lui et alors subitement ses doigts se mirent à voler sur les touches et à exécuter de la façon la plus brillante une « fileuse » splendide qui ne dura pas moins de six minutes après quoi les mains de l'exécutant redevinrent inertes pendant qu'un tonnerre d'applaudissements éclatait de toutes parts dans la salle.

Puis, M. David qui est toujours assis près du médium lorsqu'il se met au piano et qui était entouré d'excellents musiciens des deux sexes, demanda à haute voix en s'adressant à l'Esprit inspirateur : « Voulez-vous nous per- « mettre de vous demander votre nom? » Il épela l'une après l'autre lentement les lettres de l'alphabet et l'index de M. Aubert frappa sur la note « sol » chacune des lettres qui formèrent le nom de... Mendelssohn.

Une nouvelle attente des mains précéda chacun des morceaux exécutés et, tour à tour, d'illustres inspirateurs firent entendre à l'aide de ces deux mains inconscientes de belles choses jamais répétées, toujours inconnues et inédites qu'une mémoire humaine terrestre serait incapable d'enregistrer et de retenir. Huit fois les mains du médium exécutèrent des symphonies, des sonates, des mélodies et une marche, le tout exprimé et rendu avec un talent qui n'est que rarement la récompense accordée à un artiste du Conservatoire après dix ans d'études ardues. Fait à noter, la plupart des

musiciens présents sur l'estrade et parmi les auditeurs de la société reconnaissaient d'avance pour la plupart la facture et le nom des compositeurs toujours inconnus de M. Aubert.

Ceux dont il eut le bonheur de traduire, et nous d'entendre ces superbes œuvres non *posthumes*, mais *post mortem* se nommèrent successivement. Ce furent : Chopin, Beethoven, Schumann, Rubinstein, Mozart, Glinka, Litz et Schubert.

Puis, les mains du médium jouèrent une légère phrase musicale sans suite qui se renouvelle toujours comme un signal de retraite et qui veut dire : Ami, merci !

L'assistance émerveillée deux fois en moins de deux heures, ce qui est rare, par l'éloquence et par la musique, musique que je suis tenté de qualifier de « sacrée », se retira après avoir une dernière fois fait retentir la salle de ses applaudissements et, suivant la foule, je répétais avec elle : Tout cela est merveilleux !

Pourtant, dans la rue, j'entendis une jeune dame faire cette réflexion : « A qui fera-t-on croire que Mozart, Mendelssohn, Chopin et les autres, morts « et enterrés depuis beau temps, se mettent à la disposition du premier « venu qui les appelle au piano? » Qu'elle me permette de lui répondre très respectueusement : « Madame, si vous accordez à ces illustres compositeurs « une âme immortelle comme la vôtre, pourquoi n'admettriez-vous point que « ces génies puissent ressentir de la joie à entendre parfois encore leur « musique terrestre qui leur rappelle des jours de labeur, de souffrance et « de gloire. Ils ont, direz-vous, la musique céleste dont ils sont peut-être « là-haut de modestes exécutants sous les ordres de divins Coryphées, mais « comme le riche devenu âgé et qui pleure de joie en revoyant le grenier « où dans sa jeunesse il a connu la faim, les grands morts veulent entendre « encore leurs mélodies d'autrefois, et pour les faire exécuter à leurs oreil« les avides ils ont besoin d'instruments intelligents et dociles. Eh bien, « Madame, M. Georges Aubert est un de ceux qui, pieusement, se mettent à « leur disposition, mais ne les appellent point. »

Quelques jours après cette journée inoubliable j'allai voir M. David que j'eus le plaisir de trouver à son laboratoire des Gobelins, afin de lui communiquer ce que l'on vient de lire, puis nous causâmes de son jeune ami. « Georges, me dit M. David, a fait du spiritisme avec nous depuis sa jeunesse ; il avait quelque médiumnité déjà pour la table ; par coups frappés il obtenait des communications éclairées, et parfois, en sa présence, les objets se déplaçaient. C'est seulement en 1891, il avait 15 ou 16 ans, qu'à la fin d'une séance un esprit dicta : « Que Georges se mette au piano, nous allons le « faire jouer », et pour la première fois il s'assit devant le clavier riant et inquiet à la fois, mais, à notre grand émerveillement, il exécuta un

long morceau avec tellement de science que nous vîmes bien qu'il était « possédé ». L'auteur de ce morceau, qu'on peut qualifier « d'ouverture », nous donna son nom. Il n'était autre que Méhul, l'auteur de *Joseph* et du *Chant du Départ* ». Depuis lors, bien des musiciens se sont succédés pour faire de Georges un ravissant automate heureux et soumis qu'ils réservent à leur usage exclusif, car en dehors de cette musique inspirée par les maîtres, c'est à peine si Georges peut jouer quelques airs de chansons et de danses où le rythme est souvent incorrect et les accords imparfaits.

L'opinion de M. David (est-elle exacte ?) est qu'un seul esprit possède Georges, mais ce ne peut être qu'un musicien hors ligne dont l'âme connaît toutes les compositions humaines. Deux grands maîtres, dont on lui fait le plus souvent jouer la musique, sont déclarés se nommer Beethoven et Mendelssohn ; j'ai toujours pensé, me dit M. David simplement, que le premier est l'inspirateur de mon jeune ami.

Pendant qu'il joue rien ne le trouble ; si on lui parle, il ne répond pas, ses mains volent sur le clavier, ses pieds appuient sur les pédales sans qu'il en ait conscience, ses mains ne sont plus à lui, peut-être sont-elles extériorisées et dématérialisées et, sous la même forme, remplacées par celles de son « maître » ?

Il suffira au lecteur, s'il veut admettre la supposition de M. David, de connaître les deux expériences suivantes faites sur M. Georges Aubert à la Société des Etudes Psychiques, 14, rue de Condé : La première consista à lui bander les yeux et à lui introduire dans l'oreille droite le tuyau d'un phonographe qui jouait *La marche d'Aïda* de Verdi, et dans la gauche celui d'un second phonographe qui exécutait *La marche indienne* de Sellenick. Malgré cette cacophonie blessante pour les oreilles d'un musicien, le médium rendit d'une façon impeccable une sonate inspirée par Mozart.

La seconde expérience n'est pas moins probante. Les yeux de M. Aubert furent libres, mais ils durent se fixer sur un ouvrage de philosophie placé sur le pupitre du piano et l'exécutant fut prié de lire à haute voix, lentement et très attentivement, une page entière pendant que ses mains jouaient sans la moindre conscience une délicieuse mélodie.

Les mains étaient peut-être celles du médium, mais l'âme était celle de Beethoven.

Enfin, pour bien constater l'inertie de ses mains, M. Youriewitch prévint M. Aubert qu'il le piquerait à la main droite pendant qu'il jouerait et au milieu d'un morceau brillant, il lui enfonça une aiguille dans la gauche sans que M. Aubert sourcillât et sans ralentir d'un *comma* la symphonie qu'il termina sur un accord magistral.

Tout cela est-il le résultat d'une loi merveilleuse ?

Nous, spirites convaincus, nous nous courbons devant ces mystères incon-

nus, insondables encore pour notre jeune humanité que nous croyons bien vieille et moi, je ne puis que penser, après avoir adressé mes sincères félicitations à M. Georges Aubert... Que de merveilles grandioses connaîtront les enfants de nos petits-enfants s'ils veulent être sobres, laborieux, charitables et vertueux !

LÉOPOLD DAUVIL

Paris, 10 décembre 1905.

P. S. — On me remet de la part de Mme Potier, médium intuitif, une communication de l'Esprit de Fontenelle sur l'automatisme musical à propos de l'extraordinaire médiumnité de M. G. Aubert. Nous croyons de notre devoir d'en faire suivre l'article de M. Dauvil qu'il complètera d'une façon scientifique.

DE L'AUTOMATISME MUSICAL

à propos de la médiumnité semi-mécanique mentale de M. Georges Aubert.

M. Aubert est un médium extraordinaire, musicien automatique et semi-mécanique, qui, entre les mains de nos Maîtres-Musiciens désincarnés, est capable de jouer toutes les synthèses de l'art musical, parce qu'il possède dans son périsprit des richesses médianimiques ou connaissances acquises dans ses antériorités. Aucun artiste incarné, disposant seulement de son cerveau, ne pourrait présenter l'équivalent de ce don, ou mieux de cet « acquis », s'il ne s'est préalablement soumis à des études techniques longues et approfondies, comme ont fait, par exemple, nos maîtres du Conservatoire.

Notre périsprit est donc un fidèle condensateur des connaissances recueillies par nous au cours de nos incarnations précédentes ; c'est une sorte de cinématographe vivant sur lequel se fixent successivement nos « acquis » chaque fois que ceux-ci sont mis en contact avec certains Esprits géniaux, instructeurs de l'Humanité terrienne.

Si nous observons, de prime abord, le jeu de ce musicien émérite, nous constatons, alors qu'il se met en scène pour exécuter ses synthèses musicales, qu'il n'a rien d'anormal extérieurement : M. Aubert n'entre pas en trance, il n'est pas en proie au sommeil magnétique ou à la catalepsie complète, car sa mentalité reste libre ; toutefois cette mentalité subit une action

fluidique méthodique, régulière et systématique de la part d'entités psychiques qui s'en emparent.

Et comment ?...

C'est une sorte d'influx divin qui le pénètre tout à coup, grâce à des réminiscences de la musique ultra-terrestre. Ces souvenirs musicaux latents viennent imprimer dans les riches et harmonieuses circonvolutions de son mental psychique approprié une méthode qui l'éclaire aussitôt sur le sens musical des symphonies inspirées par nos maîtres désincarnés. Ces maîtres de la haute harmonie divine rayonnent à ses côtés : ils l'enveloppent d'une certaine atmosphère fluidique et lui donnent ainsi la commotion électrique mentale qui l'aide à styler les morceaux suggérés, au fur et à mesure de leur exécution. Chaque Esprit Maître-musicien lui envoie son fluide individuel mental adapté à la sélection des œuvres qu'il interprète, fluide qui met aussitôt en action les « acquis » périspritaux correspondant à l'étude que, pendant ses vies antérieures, cet artiste a faite des œuvres de ces Maîtres.

A vrai dire, M. Aubert ne reproduira pas ces œuvres magistrales telles que leurs auteurs les auraient conçues dans leur cerveau humain, parce qu'il use de ses propres « acquis » mentaux pour l'assimilation des fluides compositeurs et parce que, je le répète, ses « acquis », imprimés provisoirement dans sa cérébralité humaine, sont les fruits de ses diverses mentalités successives. Par conséquent, et pour ce seul motif, ce précieux médium ne peut être le reproducteur *in extenso* des pensées musicales d'individualités déterminées qui, elles, possédaient comme lui un Mental approprié à leur évolution particulière, lorsqu'elles vivaient sur la terre.

Cela dit, on s'explique la médiumnité mentale semi-mécanique de M. Aubert.

En résumé, les Esprits musiciens qui se manifestent par son intermédiaire, utilisent ses acquis périspritaux parce que son cerveau matériel est un fidèle réceptacle de leurs pensées musicales, dans lequel rejaillissent, sous leur influx direct, les germes de leur Méthode apprise par lui antérieurement.

Expliquons maintenant comment il se fait que le mécanisme des doigts chez M. Aubert, est aussi savant : car il est purement mécanique.

Il est certain que, si les Esprits-musiciens peuvent jouer eux-mêmes sur les notes de ses cérébralités psychiques, ils ne peuvent, avec leur méthode mentale assimilatrice, délier les doigts de M. Aubert pour leur faire rendre la netteté, la finesse et la promptitude des traits que les artistes incarnés obtiennent le plus souvent à la suite d'une étude méthodique et classique du mécanisme, basée elle-même sur une connaissance parfaite du solfège.

En admettant que le solfège appris antérieurement par l'exécutant incarné

fasse partie du bagage périsprital, comment expliquer la science des doigtés chez ce médium pianiste, étant donné, comme nous le savons, qu'il n'a poin appris le mécanisme classique instrumental pour produire ces intelligents et fins sons musicaux qui ne sont, chez les Maîtres du Conservatoire, que les fruits d'un travail long et incessant.

Comment donc expliquer une pareille perfection de jeu chez « un sujet » qui n'a pas suivi la plus élémentaire École de pianistes?

Voilà précisément où l'Automatisme musical psychique prend corps, voilà où le phénomène resplendit dans son entière réalité.

Oui, M. Aubert qui n'a fait aucune étude préparatoire pour l'exercice de ses doigts, joue avec toute la netteté, toute la précision, toute la science, toute la maîtrise, en un mot, d'un professeur du Conservatoire, les compositions des Esprits désincarnés de Beethoven, de Mendelssohn, de Chopin, de Schumann, de Mozart... etc. Il faudrait bien admettre que ce prodige est un miracle, s'il ne pouvait être mis sur le compte des Intelligences Invisibles! Qui donc, en ce monde, pourrait expliquer ce phénomène, en tant que savants officiels?... Et si nous, Esprits, n'étions les promoteurs de ces sortes de manifestations. si nous restions muets et silencieux, si, enfin, les progrès relativement considérables de la Science humaine, dus à nos grands Réincarnés, n'avaient ouvert les intelligences, — ceux qu'on nommait les « Sorciers » au moyen âge seraient de nouveau inquisitionnés et M. Aubert, en particulier, serait considéré comme tel.

Eh bien, non! M. Aubert n'est aucunement un « sorcier »; il est un médium-musicien hors ligne, dont les Esprits-musiciens se servent pour offrir à l'Humanité ignorante un « spécimen » des rayonnements des Esprits de Lumière et de leur puissance, quoique invisibles, à se faire reconnaître dans l'expression de leur génie.

Afin que le mental de M. Aubert puisse reproduire aussi fidèlement que possible les chefs-d'œuvre de nos Maîtres qui vivent dans l'au-delà, et pour qu'il vibre à l'unisson de leur art, ils mettent en catalepsie provisoire les bras de ce pianiste jusqu'au coude. Ainsi, ses bras deviennent d'obéissants instruments au pouvoir des génies musicaux désincarnés, et ses mains et ses doigts deviennent les leurs.

Chaque Esprit qui se communique exécute *lui-même* ses morceaux, car il adapte aux bras du médium des mains fluidiques et s'en sert à volonté pour exprimer ses pensées.

Cette adaptation est une sorte d'incarnation de ces mains fluidiques en celles du pianiste incarné, tandis que les mains périspritales de ce dernier sont rejetées en dehors de leur foyer matériel, le corps : c'est ce qui explique l'attitude de M. Aubert, qui, au début de chaque interprétation musicale, laisse à l'Esprit le temps nécessaire pour cette incarnation.

Si vous comprenez bien ce phénomène particulier, il devient passionnant pour l'Humanité, car il suffit à l'éclairer sur la *matérialisation* des Esprits.

FONTENELLE

UNE PROMESSE TENUE

M. Watslon et son beau-père M. Parsons, vivaient en grande intimité et discutaient souvent ensemble sur l'immortalité de l'âme, de la vie dans l'au-delà, et de l'apparition des Esprits, mais souvent le doute sur l'existence du principe spirituel dans l'homme s'emparait de M. Watslon, surtout après la lecture des ouvrages de Nietzsche et de Schopenhauer. Un jour, après une longue discussion, pour dissiper leur doute, ils convinrent, que le premier des deux qui quitterait cette terre, viendrait pendant la nuit tirer l'autre par les cheveux. Huit mois après, M. Parsons tomba gravement malade d'une inflammation des poumons; tout ce qu'on fit pour le sauver ne servit à rien et le vieillard rendit son âme à Dieu. Après la mort de son beau-père, M. Watslon quitta Washington et partit pour la Californie, où il dirigea pendant plusieurs années un orchestre dans les concerts publics. Un soir, pendant un concert, il dut faire à un des membres de son orchestre quelques observations à l'occasion de quelques fautes d'exécution que l'artiste commettait toujours. Celui-ci, irrité de ces représentations, qu'il trouvait injustes, déclara à plusieurs membres de l'orchestre, qui avaient entendu les observations du chef d'orchestre, qu'il saurait se venger et que Watslon ne sortirait pas vivant de San-Francisco. Quelques jours après, une nuit, au sortir du concert, M. Watslon, très fatigué, rentré chez lui, s'endormit sans préoccupation aucune. Après minuit, au milieu de son sommeil, il se sentit tirer par les cheveux avec une telle force qu'il s'éveilla en sursaut sentant une forte douleur à la tête. Il entendit alors une voix qui lui disait: « Ne reste pas ici, à San-Francisco... sauve-toi au plus vite... ta vie est en danger! » Il se leva aussitôt et croyant avoir affaire à quelque voleur, qui s'était introduit pendant la nuit dans la maison, fouilla tous les coins de sa chambre et des pièces voisines, et après de minutieuses recherches, ne trouva personne. Le lendemain, fidèle à l'avis qui lui avait été donné par l'être invisible, M. Watslon quitta San-Francisco et se rendit à New-York. Dès son arrivée dans cette ville, tout préoccupé de ce qui lui était arrivé pendant la dernière nuit à San-Francisco, il alla trouver ses amis auxquels il raconta son aventure. Parmi ceux-ci, il y en avait qui croyaient au spiritisme et lui conseillèrent de consulter un médium à New-

York. Mais M. Watslon, alla trouver un médium-voyant à Boston, et sans lui dire le motif de sa visite lui demanda d'évoquer l'esprit de son beau-père. Après un quart d'heure d'attente, l'esprit de Parsons apparut et dit : « John, le membre de votre orchestre, que vous avez réprimandé à San-« Francisco, était décidé d'aller chez vous pour mettre sa vengeance à exé-« cution... Vous souvenez-vous de la promesse que nous nous étions faites « mutuellement lors de notre séjour à Washington ?... Or, j'ai pensé qu'il « était temps de la remplir. C'est pourquoi je vous apparus, vous tirai « brusquement par les cheveux et vous recommandai de quitter sans délai « San-Francisco. Maintenant, mon cher, j'espère que vous croirez à l'exis-« tence de l'âme et de la vie dans l'au-delà... » — John Watslon se souvint alors du pacte qu'ils avaient fait entre eux et se mit à l'étude du spiritisme. Deux ans après, il devint un infatigable propagateur du spiritisme et collaborateur de *The psychical science review*.

JOSEPH DE KRONHELM.

LETTRE DE NICE

Nice, novembre 1905.

Mon cher ami,

Si vous pensez que vos lecteurs puissent trouver quelque intérêt au fait suivant qui date d'hier et me semble mériter l'attention des spirites au point de vue de l'instruction des groupes, je vous le livre l'encre encore fraîche. Une dame de nos amis, Mme L... R..., était en séance intime et après une assez longue attente venait d'obtenir deux brillantes communications en présence de ma femme. C'est alors que Mme A... B..., médium voyant et auditif arriva les rejoindre et participa aussitôt à leur séance après s'être recueillie quelques instants.

Elle déclara plusieurs moments après qu'on prononçait à son oreille le nom de « Madeleine » et qu'elle apercevait près de Mme L... R... un esprit assez bien formé au visage rond, d'expression assez commune, mais affable, qui souriait en la regardant. Mme L...R... au nom de Madeleine et au portrait croit reconnaître en cet esprit une ancienne servante, bonne et fidèle, et, pour s'assurer de son identité, lui adresse une question mentale à laquelle Mme A... B..., qui n'est point « entrancée » et ne semble pas « en possession » répond nettement pour Madeleine qu'elle voit toujours et dont elle entend les réponses. L'esprit « Madeleine » déclare qu'elle souffre encore des

maux terrestres qui ont lentement amené sa mort; elle souffre encore plus en se rapprochant de sa maîtresse pour se communiquer, mais elle en est cependant très heureuse, elle ne peut rien dire de plus, n'étant pas encore assez dégagée de ses liens terrestres.

Mme Breton et Mme A... B... ignoraient absolument l'existence de cette ancienne servante de la famille L... R... Quant au médium il n'a pu lire dans la pensée de Mme L... R... sa question mentale, car jamais Mme A... B... n'a pu lire dans la pensée de personne, bien que sa médiumnité remonte à plus de trente ans.

Mme L... R... et Mme A... B... se remettent au guéridon qui aussitôt frappe pour demander l'alphabet. On pose ces questions :

Est-ce un homme ? Oui !

Un parent ? Oui !

Le père de Mme L... R...? Oui !

Puis la table reprend son immobilité et Mme A... B..., le médium, perçoit intuitivement.

Elle déclare que l'Esprit du père de Mme L... R... éprouve de la difficulté à rester « stable », qu'il n'est pas assez « fixé », question de fluide sans doute ; puis elle transmet la communication suivante de cet esprit :

« — Je me sens heureux et malheureux tout à la fois auprès de toi, ma « fille, je te voudrais tout autre. »

« D. Est-ce comme santé?

« R. Non! avise et ravise-toi. Si tu savais combien nos moyens de com- « munications sont pénibles, mais contentons-nous de la goutte d'eau qui « tombe sur nos lèvres brûlantes.

« — Nous n'avons pas la lyre d'Orphée.

« — Pour arriver jusqu'à vous, quel fouillis, ma fille ! Oui, quel fouillis « dans le monde, où je plonge près de toi : tâche de me comprendre. Tâche « de t'élever jusqu'à moi ; tu le peux par la prière, par les bonnes œuvres et « par le renoncement.

« — Le Spiritisme a des côtés pénibles pour nous tous, je regrette de te « le dire.

« Il nous faut percer des brumes épaisses, pour communiquer avec vous ; « vaincre des obstacles et des volontés contraires qui sont puissantes, diffi- « ciles et nombreuses.

« Espère et crois.

« — La vraie communication est une exception, tu connais la voix de ton « père, tu l'as déjà entendue, tu as senti la pression de sa main, eh bien ! « si dans l'ombre il prenait ta main et te disait :

« *Viens* ! Ne le suivrais-tu pas ?

« Viens donc à moi, par le développement de ta spiritualité.

« — C'est une erreur de croire que je t'interdise d'écrire, non, mais il « faut que ce soit dans de bonnes conditions, ou pas du tout.

« Cette communication est bien certainement de moi, ton père ; mais c'est « par des intermédiaires que je te parle. Ce n'est pas ma voix qu'entend le « médium, ce ne sont pas mes paroles qu'il te répète, cependant j'affirme sa « sincérité, car il exprime bien ma pensée.

« Écoute : prends fortement ta volonté en main ; fais la tienne et non celle « des autres.

Cette communication contient des réponses à certaines pensées intimes de Mme L. R..., et l'identité d'esprit a pu être nettement établie par deux questions mentales adressées par Mme L. R... à l'esprit de son père qui y a nettement répondu par la voix du médium.

Mme A. B... ne connaissait Mme L. R... que depuis peu de jours, ne savait rien de sa vie passée, et jamais elle n'avait entendu parler du père de cette dame.

Les questions mentales adressées par Mme L. R... à l'esprit de Madeleine et à l'esprit de son père ont permis d'établir l'identité de ces deux esprits d'une façon précise, car, je le répète encore une fois, Mme A. B... n'a jamais pu lire dans la pensée de personne, il n'y a donc pas là lecture de la pensée, mais bien communication réelle de ces deux esprits.

Dr F. BRETON.

Médecin en chef de 1re classe de la Réserve
de l'armée de mer, officier de la Légion d'honneur
Vice-président de la société psychique de Nice.

N. B. — Le Dr F. Breton et nos amis de la Société Psychique de Nice savent que les colonnes de la *Revue spirite* leur seront toujours ouvertes pour des communications dont nous connaissons toute la sincérité.

LA MORT N'EXISTE PAS

Par Mme Florence Marryat (*Traduit de l'Anglais*).

CHAPITRE XIV

LA MÉDIUMNITÉ D'ARTHUR COLMAN.

Arthur Colman était un si intime ami de M. Eglinton et si bien associé à lui dans mes pensées à l'époque où j'eus le plaisir de faire leur connaissance qu'il semblera naturel à mes lecteurs que je les rapproche aussi dans mon livre.

Ses pouvoirs furent peut-être plus limités que ceux d'Eglinton, mais, en ce qui touche à la matérialisation, il excellait.

C'est le plus puissant médium à matérialisation que j'aie jamais rencontré en Angleterre. Mais depuis ces dernières années, à cause des injustices dont il fut abreuvé dans sa profession, il s'est vu contraint, pour ce qu'il se devait à lui-même, de cesser les séances de manifestations physiques qu'il abandonna tout à fait, excepté lorsqu'il voulait obliger ses amis.

Je ne puis considérer cette décision de sa part que comme une grande perte publique. Mais jusqu'à ce que la société prenne plus d'intérêt à l'autre monde qu'elle n'en accorde à celui-ci, elle ne méritera pas le temps que des hommes de la valeur de Colman passent à vouer leur vie, leur santé et leur force pour l'éclairer.

Car, être un bon médium physique cela signifie littéralement dépenser petit à petit sa vie pour les autres et l'on ne peut attendre de personne d'en faire autant pour l'amour d'une ingrate collection d'incrédules et de sceptiques qui, après avoir usé tous ses pouvoirs, s'en retourneront chez eux en le traitant de voleur, de fourbe et de tricheur.

Si, comme j'en suis persuadée, chacun de nous est entouré par les influences que nous attirons de notre propre libre arbitre autour de nous, les âmes aimantes, les nobles cœurs par des anges, les égoïstes, les incrédules par des démons ; si nous considérons combien les derniers l'emportent sur les autres, y a-t-il lieu de s'étonner de ce que la plupart des séances soient conduites par un ramassis d'esprits vulgaires et mauvais attirés là par les assistants eux-mêmes ?

Des sceptiques, des blasphémateurs, des hommes grossiers, des femmes sensuelles se réunissent le plus souvent dans le but de découvrir non la vérité mais la duplicité du spiritisme sans se douter qu'ils sont dupés par les influences malignes qui suivent les traces de leurs pas et dirigent leur vie journalière.

En cela, il faut le reconnaître, se trouve le danger du spiritisme s'il est considéré au point de vue de la curiosité et non avec le désir d'apprendre. Cela donne un pouvoir croissant à l'Esprit du mal qui ne nous quitte jamais et le démon qui s'échappe de nous un moment, revient avec sept autres esprits abjects pires que lui-même.

L'ivrogne qui, lâchant la bride à sa faiblesse à laquelle, il le sait, il pourrait résister avec un peu d'énergie, a attiré à lui les esprits de buveurs descendus avant lui dans la tombe, se rend à une séance et, avec la collaboration des forces pernicieuses qui s'y rencontrent, dispense un pouvoir nouveau aux guides qu'il a choisis lui-même pour le conduire vers un mal plus grand.

Cette digression poussée un peu loin par la pénible surprise que j'éprouve

toujours de nouveau à l'indifférence constante du monde pour des choses que j'ai vues, m'a éloignée plus que je ne l'eusse voulu du sujet de mon chapitre.

∴

Arthur Colman est un jeune homme de constitution et d'aspect délicats qui descendit un moment jusqu'aux portes de la mort par les appels multipliés faits à ses forces par les phénomènes physiques. Mais, depuis qu'il a cessé d'exercer, il a recouvré sa santé et semble une personne totalement différente. Ce fait prouve de lui-même quel lourd impôt frappe l'infortuné médium pour de telles manifestations.

Depuis qu'il a résolu de ne plus donner de séances, j'éprouve un vif désir de relater ce que j'ai vu par lui, probablement pour la dernière fois.

Lorsque je fis la connaissance de mon mari le colonel Lean, il n'avait rien vu du spiritisme et sa curiosité était proportionnée à son ignorance, mais naturellement un peu sceptique à ce sujet, ou, plutôt même, permettez-moi de le dire, incrédule. Il était peu ou mal préparé à écouter toutes les merveilles que je lui en disais sans preuves; et « Aimée », le guide de M. Colman était très désireuse de le convaincre de leur véracité.

Elle arrangea donc une séance à laquelle il assisterait, laquelle devait être tenue dans la demeure de M. et Mme George Neville.

La réunion du groupe y dîna auparavant, et se composa seulement de M. et Mme Neville, d'Arthur Colman, du colonel Lean et de moi.

Cependant comme nous étions au salon après dîner et avant que nous eussions commencé la séance, une dame américaine, qui n'était que très peu connue de nous, se fit annoncer. Nous aurions particulièrement souhaité de n'avoir aucun étranger présent et son arrivée nous ennuya beaucoup, mais nous ne savions pas quelle excuse fournir pour nous débarrasser de cette dame. C'était une de ces personnes intrigantes qui se fourrent partout et quand M. Neville lui dit que nous allions tenir une séance, afin de lui donner à entendre qu'elle pouvait se retirer, cela suffit pour la résoudre à rester et elle déclara aussitôt qu'elle avait eu le pressentiment de la chose.

Elle nous dit que le matin, étant dans sa propre chambre, une figure était apparue debout près de son lit vêtue de bleu et de blanc comme les tableaux de la Vierge Marie et que tout le jour elle avait eu la conviction qu'elle devait passer la soirée chez les Neville et qu'elle apprendrait même quelque chose à cette occasion. Ne pouvant nous délivrer de cette dame, nous fûmes bien obligés de la prier de rester et d'assister à la séance ce que, dans son esprit, elle avait déjà bien résolu de faire et nous commençâmes nos préparatifs.

Les deux salons communiquaient par des portes brisées qui restèrent ouvertes et une portière de rideaux fut tendue entre les montants.

Dans la chambre derrière fut placée la chaise de M. Colman. Il était vêtu d'un léger costume gris, à l'aide duquel nous prîmes les mesures de sécurité suivantes : Les mains furent d'abord cousues dans l'intérieur des manches de son vêtement, puis ses bras furent placés derrière son dos et les manches du paletot cousues ensemble au coude, puis nous cousîmes ensemble de la même manière les jambes de son pantalon, ensuite nous l'attachâmes autour du cou, de la taille et des jambes avec du coton blanc que le moindre mouvement de sa part aurait brisé, enfin les bouts de chaque lien furent scellés au mur de la chambre avec de la cire empreinte de mon cachet portant : « Florence Marryat ». Le considérant ainsi en sûreté, dans l'impossibilité de sortir de là sans que nous le découvrions nous le laissâmes dans la chambre du fond et nous nous installâmes sur une rangée de cinq chaises devant la portière dans le salon qui était éclairé par un simple bec de gaz. Je m'assis à la tête du rang puis venaient la dame américaine, Mme Neville, le colonel Lean et M. Neville. Je ne sais combien de temps nous attendîmes les manifestations ; mais je ne pense pas qu'il se soit écoulé plus de quelques minutes avant qu'une figure de femme glissât du côté du rideau et vint prendre une chaise vacante non loin de moi. Je dis: « Qui est-ce ? » et elle murmura : « Florence » et laissa tomber sa tête sur mon épaule et déposa un baiser sur mon cou. Je me tournais vers elle pour distinguer ses traits plus complètement lorsque je m'aperçus qu'une seconde figure était devant moi et Florence me dit : « Mère, c'est Powles » ; et au même instant, il se pencha pour me parler et sa barbe toucha mon visage. Je n'avais pas eu le temps d'attirer l'attention de mes amis sur les esprits qui se tenaient devant moi quand je fus effrayée en entendant les exclamations particulières de tous les assistants. La dame américaine criait : « Voici la femme qui est « venue chez moi ce matin. » M. Neville disait : « Voici mon père » et le colonel Lean demandait à quelqu'un s'il voulait bien lui dire son nom. Je regardai la rangée des assistants. Devant le colonel se tenait un vieillard à longue barbe blanche ; une figure semblable était en face de M. Neville. Devant le rideau sombre apparut une dame vêtue de bleu et de blanc comme une religieuse et pendant ce temps Florence et Powles restaient toujours près de moi. Comme si tout cela n'était pas suffisant pour faire tourner la cervelle d'un mortel, la portière fut écartée au même moment et Arthur Colman dans son costume complet gris, libre de tous ses liens se tenait debout mais sous le contrôle d' « Aimée » qui disait joyeusement à mon mari : « Maintenant, Frank, voulez-vous croire ? » Elle laissa retomber le rideau, les apparitions s'évanouirent ou se fondirent successivement et nous passâmes dans le salon du fond où M. Colman en trance fut trouvé tel que nous l'avions laissé, avec tous les cachets et les coutures intacts. Pas un fil n'avait été rompu. C'est le plus grand nombre d'esprits que j'aie jamais vu

à la fois avec le médium. J'ai vu deux esprits matérialisés ensemble et même trois avec M. Williams, Mlle Showers et avec Katie Cook ; mais, en cette occasion, cinq apparitions avec le médium se tinrent ensemble debout devant nous. Et voilà la sorte de chose que la grande majorité des gens pensent ne valoir ni le temps ni la peine de voir. J'ai déjà relaté que ma fille Florence réussissait à se matérialiser avec ce médium et que par son pouvoir, de nombreux amis absolument inconnus de lui étaient venus nous revoir. Sa médiumnité en trance est aussi étonnante que ses phénomènes physiques ; quelques personnes penseront qu'elle l'est davantage.

Entre autres faits, deux figures nous sont revenues par M. Colman, dont il n'a connu aucune en sa vie, et dont les allures sont trop caractéristiques pour qu'on puisse s'y tromper. L'une est l'actrice Phillis Glover, l'autre mon beau-fils Francis Lean qui se noya par accident en mer. Phillis Glover était une femme qui mena la plus aventureuse existence, principalement en Amérique, et qui était un esprit très original et versatile en sa conversation comme en toute chose. Elle était très particulière avec sa manie de parler à moitié Yankee, et de mêler à sa conversation une foule d'anecdotes et d'histoires familières. En rien elle ne fut une personne ordinaire pendant sa vie et pour réussir à imiter tour à tour ses manières et son langage il eût fallu être une personne aussi adroite qu'elle-même. Et, sans vouloir amoindrir les pouvoirs de M. Colman, il sait et moi de même que Phillis Glover était plus intelligente qu'aucun de nous.

Pourtant, quand son influence ou son esprit revenait par lui, il était tout à fait impossible de s'y tromper. Ce n'est pas seulement qu'elle avait gardé tous les petits changements de voix, de traits et de manière (ce que Colman n'avait jamais vu), mais elle faisait allusion à des circonstances de sa vie, à des gens qu'elle avait connus et dont il n'avait jamais entendu parler. Bien plus, elle racontait ses vieilles histoires et anecdotes, elle chantait ses vieilles chansons et donnait les preuves les plus incontestables de son identité jusqu'à rappeler des faits et des incidents qui étaient sortis complètement de nos esprits.

Quand elle apparaissait par lui, c'était Phillis Glover avec qui nous étions encore assis en train de causer aussi familièrement qu'autrefois.

Francis Lean, sous ce rapport, était tout aussi remarquable. Les circonstances de sa mort et les événements qui l'amenèrent étaient inconnus de nous jusqu'à ce qu'il nous les eût révélés par M. Colman ; il nous parlait du contenu de ses lettres privées, il répétait des conversations et faisait allusion à des faits et à des noms qui n'étaient connus que de lui et de nous-mêmes. Il avait aussi un genre particulier, vif et nerveux et une façon de couper ses mots brefs que son esprit conservait dans les moindres détails et

qui fournissaient les preuves les plus solides de son identité à ceux qui l'avaient connu ici-bas.

Mais ce n'est là que peu de chose parmi les innombrables témoignages fournis par les pouvoirs occultes d'Arthur Colman de la possibilité incontestable de communiquer avec les âmes de ceux qui sont partis avant nous.

FLORENCE MARRYAT

Pour la traduction :

LÉOPOLD DAUVIL

Courrier d'Alger

Nous recevons de M. Bouilly, Président de la Société spirite algérienne, la lettre suivante :

J'ai le plaisir de vous faire savoir que, pour la première fois à Alger, le Spiritisme a eu sa cérémonie officielle dans un cimetière à l'occasion de la Toussaint.

Cinq cents personnes environ s'étaient réunies à la fosse commune du cimetière de Saint-Eugène. (Cette nécropole est en quelque sorte le Père La Chaise Algérois).

Une prière fut lue, suivie d'un discours dans lequel nous nous sommes efforcés de prouver l'immortalité de l'âme, son indépendance du corps matériel ; la vie dans l'Astral avec la continuité de sentiments bons ou mauvais, la conservation de la personnalité, en un mot.

Parler des vies successives, devenait nécessaire, après ce premier exposé.

Malheureusement les limites d'un discours ne permettaient qu'une ébauche de cette loi primordiale que nous nous proposons de traiter tout au long à la prochaine occasion.

Enfin un appel à la solidarité et à l'étude de la doctrine spirite ; un exposé des avantages sociaux et moraux que procure la pratique de cet Évangile par excellence, formaient la péroraison de cette allocution qui fut écoutée, j'oserai dire, religieusement.

Cela nous a valu par la suite, quantité de visites d'abonnés à notre bibliothèque et un nombre toujours croissant d'adhésions à notre association uniquement fondée pour propager intelligemment et sérieusement la morale spirite dans notre beau pays d'Algérie, où tout est à faire pour l'amélioration de la mentalité des cœurs et des sentiments de solidarité.

Est-il utile de vous dire que, quelque pénible que soit notre tâche, nous n'y faillirons pas, que nous lutterons envers et contre tous, aidés dans cette lutte toute pacifique par les conseils et les encouragements des Esprits qui ne cessent de nous fortifier par leurs consolantes communications, dont voici un tout petit extrait :

« Faites ami, faites. Ne regardez jamais derrière vous, si ce n'est pour y voir les égarés, les malades, les infirmes, les aveugles et aller leur tendre la main. Vos ennemis sont du nombre, *traitez*-les comme des amis. »

Fraternellement à vous,

J. Bouilly.

N. B. — Chose précieuse à observer ; dans cette foule composée de personnes de tous rangs, de toutes qualités, de toutes religions, pas un cri discordant ne s'est élevé, pas la moindre marque de raillerie n'a été constatée.

Le silence le plus profond et le plus imposant a été tenu, et des remarques que nous avons été à même de faire, il résulte que la chose a porté juste, car beaucoup de personnes disaient que c'était vrai, compréhensible et plein de bon sens. En un mot, cette heureuse innovation portera ses fruits ; c'est de la bonne semence qui promet pour l'avenir, si Dieu le veut et les bons esprits aidant.

Nous nous proposons de continuer cette bonne inspiration, les années qui suivront, elle aidera certainement au développement de notre sainte doctrine en Algérie. J'en ai la conviction.

COMMUNICATIONS INSTRUCTIVES

(*suite*)

IV

Propagande du Spiritisme sociétés et groupes.

D. — Il n'est pas douteux que les entités les plus élevées dans l'espace se prêtent à faciliter la communication de l'humanité avec les esprits de ceux qui furent du monde. A cet effet, il nous semble que Allan Kardec a dû venir en mission pour poser de solides assises à l'étude du phénoménisme et de la doctrine philosophique qui résulte de la preuve irréfutable de la continuation du moi. Nous entrerons ainsi dans l'âge du progrès moral qui n'aurait été possible sous l'action religieuse du passé, qui va toujours se

perdant au fur et à mesure que l'instruction se répand, et accroît ainsi le niveau intellectuel.

Nous voudrions, néanmoins, connaître l'opinion de notre frère sur les appréciations, et surtout sur le but que se propose la Direction de l'espace.

R. — Mes frères : vous pourriez difficilement concevoir la Direction spirituelle qui opère sur l'humanité ; parce qu'elle embrasse trop de choses touchant à la dépendance et à la liberté.

Cette Direction ne se fait sentir que dans ce qui est d'une absolue nécessité afin d'éviter que l'homme ne perde le chemin du progrès auquel il est appelé ; mais cette action dirigeante n'atteint pas le libre arbitre, ainsi s'explique le processus prudent des grandes missions spirituelles ; ainsi s'explique l'apparition, au moment où il nous semble que tout va se perdre, d'un ou de plusieurs hommes qui par la suite seront qualifiés de providentiels.

Il y a un conflit constant entre le bien et le mal, où chaque individu de même que les peuples ont la part qu'il leur faut et qu'ils méritent, sans que le progrès s'arrête jamais.

Par affinité, par attraction de procédés et de sentiments les hommes et les peuples attirent les bonnes ou les mauvaises influences. Voulez-vous un exemple ? Vous l'avez en ce qui se passe entre vous et moi. Lorsque vous êtes bien possédés par l'idée de poursuivre vos travaux, quand vous cherchez avec sollicitude le moyen de bien produire, vous m'attirez et j'accours volontiers vous aider dans vos besognes ; mais si par contre vous vous laissez gagner par le dépit, par la contrariété, pour ce qui tient à la vie mondaine, alors vous me repoussez, et vous attirez auprès de vous les esprits dont les penchants bâtards vous pousseront toujours plus sur le chemin de l'erreur.

La solidarité humaine est un fait, et vous savez déjà que l'humanité terrestre n'est plus qu'une partie d'elle-même, vu que l'autre se trouve dans l'espace. De là, les luttes qui se produisent sur la terre ne sauraient nous être indifférentes dans l'espace. Il y a toujours lutte entre le bien et le mal, ici comme là, mais comme nous le constatons partout l'avantage reste toujours en faveur du bien. C'est que si le mal a été nécessaire pour que nous soyons les fils de notre propre travail, il disparaîtra graduellement à mesure qu'il trouvera moins de prise sur les cœurs.

Dans les grands événements nécessaires au progrès, l'action dirigeante de ceux qui se trouvent à la tête de l'humanité se fait sentir d'une façon puissante. Un exemple : la Révolution française. Celle-ci devait éclater et devait être inévitablement sanguinaire, ce qui dépendait du passé et de l'état général des sentiments, cependant en inspirant à quelques esprits déjà incarnés de prendre part à ce mouvement de régénération, le pro-

grès si convoité put se réaliser dans la mesure que l'humanité méritait. A cet effet Napoléon fut nécessaire et par conséquence ses batailles, parce qu'il fallait de telles horreurs à certains peuples pour les pousser en avant, tandis que d'autres le méritèrent par la succession logique des causes et des effets. Ce fut ainsi que la féodalité reçut le coup décisif, comme aussi l'orgueil des nobles et des rois dits de droit divin. La Révolution de 1793 fut grandement profitable aux droits et aux libertés de l'homme.

Cependant, le bien ne peut pas toujours obtenir un complet succès parce que l'état de l'humanité est encore si arriéré, si plongé dans le mal, qu'il ne nous est pas aisé de trouver les moyens d'agir.

Dans la formation du grand peuple nord-américain, le résultat de l'intervention spirituelle fut grand ; les messagers de l'espace agirent avec opportunité, non seulement lors de la guerre de l'indépendance, comme aussi dans sa constitution politique calquée sur le Christianisme, ce qui fit éclore la grande nation, aujourd'hui modèle du monde, malgré tout ce qu'elle a encore à corriger.

Je mentionnerai aussi le fait de la venue de Jésus, du grand des grands de notre monde. Si vous pouviez concevoir l'état des peuples qui étaient à la tête du progrès à cette époque-là, vous percevriez qu'au fond tout était corrompu, que la dépravation des mœurs avait atteint le comble et que ses plaisirs consistaient à répandre du sang. L'invasion de peuples à moitié sauvages qui devaient tomber sur les nations constituées, se préparait en même temps, ce qui se voyait des hautes régions de l'espace où tout est connu et prévu ; de là que si on n'avait pris part aux événements, un immense recul aurait été inévitable.

De là qu'en temps opportun on incarna des esprits qui préparèrent la grande mission de Jésus, et d'autres vinrent avec lui pour l'aider, et d'autres encore après pour continuer son action. Jésus n'écrivit point (je vous dirai pourquoi quand nous parlerons exclusivement de Lui), n'agit que très peu de temps ; mais son influence fut telle qu'il subjugua les peuples, qu'il attira à Lui ceux déjà préparés, réussit à changer la face des choses, et le Christianisme put, même sous la forme nécessaire du catholicisme, adoucir les coutumes des barbares qui, sous cette action moralisatrice, ont formé les peuples que l'on nomme aujourd'hui civilisés. Oui ! Retenez bien ceci : l'espace s'intéresse aux choses humaines et lutte toujours pour le bien, pour la moralisation, tout en respectant le libre arbitre et les lois qui régissent l'évolution pour ce qui tient au spirituel. Les droits qu'a le mal, les a de même le bien. Je vous ai déjà dit que le mal est nécessaire ; mais le bien va toujours en triomphant. Partant, jugez si actuellement se fait sentir cette direction supérieure, quand il s'agit de la propagation du spiritisme qui, prophétisé par Jésus, arrive à son temps, pour qu'au moment du triom-

phe de la science et de la libre pensée sur les dogmes, et du renversement des idoles, l'humanité ne tombe, ayant perdu la foi, dans le matérialisme, car cet événement constituerait le plus grand des maux qui pourrait l'accabler. Kardec vint en mission dans ce but, c'est pourquoi il reçut l'aide de là-haut, c'est pourquoi il trouva les médiumnités révolues et réussit à établir sur des bases solides le Spiritisme, que vous actuels et futurs spirites êtes appelés à élargir, jusqu'au point de parvenir à la connaissance des lois qui régissent le spirituel, connaissance qui mènera l'humanité à la parfaite reconnaissance de la grandeur de Dieu et de sa justice.

La communication de l'homme avec les esprits a existé de tous temps ; mais, loin de coopérer à son développement, il fallait l'empêcher autant que possible, parce que les hommes étaient trop arriérés de même qu'entourés par des esprits dans le même ébat, on ne pouvait s'attendre à rien de bon de l'action spirituelle, nous étant alors impossible d'agir ou d'atteindre la terre à travers des fluides si lourds et d'un aussi grand défaut de sentiments altruistes.

Même à l'heure actuelle, quelle difficulté n'éprouvons-nous pas à diriger le mouvement pour produire son effet ! Sans doute, le sacrifice que nous nous imposons avec plaisir est de telle portée, et le nombre de ceux que l'on a incarnés dans ce but, que je puis vous affirmer que, bien que lentement, le triomphe s'obtiendra et l'humanité pénétrera ainsi dans la plus difficile période du progrès ; celui de sa moralisation.

C'est le but que se propose la Direction de l'espace.

D. — Nous pensons que les sociétés spirites devraient se borner dans leurs travaux de communication au développement de médiums parlant et écrivant, afin de recevoir le mieux possible l'enseignement de l'espace, en laissant les grandes médiumnités à effets probants, aux médiumnités exceptionnelles, qui paraissant en mission, perfectionnent eux-mêmes leurs facultés pour servir à la science dans leurs investigations en présence de la preuve brutale ou matérielle de l'action des esprits, dont les sociétés spirites n'ont plus besoin. Celles-ci, comme nous l'avons dit, et comme on commence déjà à le faire à *La Buena Nueva*, doivent être des sociétés chrétiennes, d'aide mutuelle dans tous les sens et tendant à la moralisation de tous.

R. — A cette demande ainsi formulée, il serait presque suffisant de vous répondre que vous êtes dans le vrai ; mais, il m'est agréable de traiter ce sujet parce qu'il est transcendant pour l'avenir du Spiritisme.

Nous vous avons déjà dit que l'objet essentiel du Spiritisme, est la moralisation ; c'est le but principal et il se déduit des œuvres de Kardec et de l'enseignement à la jeunesse de la doctrine chrétienne-spirite. C'est ainsi qu'on réveillera de bonne heure chez les jeunes gens les sentiments du bien latents en tout esprit.

Le développement des médiums doit être dans le genre que vous indiquez et on ne doit les adopter qu'après un contrôle bien médité par rapport à leur inconscience pour les parlants, et, si cela se peut, que les écrivains soient mécaniques; mais en aucun cas il ne faut accepter les discours d'outre-tombe comme des enseignements à enregistrer sans réflexion préalable, rarement les médiums sont d'une absolue moralité, ce qui les empêche d'accueillir les esprits élevés de l'espace. D'autre part, il n'est pas facile dans les sociétés composées de nombreuses personnes, de former une atmosphère fluidique attirante pour nous. Sans doute, dans les sociétés où règne l'humilité, où l'on recherche le bien, nous pouvons arriver à donner des conseils moraux et à parler d'une façon adaptée à l'avancement des sociétaires. Et cela est bien préférable aux discours que quelques esprits intellectuels, *seulement intellectuels*, se permettent afin d'exciter l'admiration des auditeurs.

Ce qui convient c'est, comme l'essaie actuellement *La Buena Nueva*, que les sociétés pratiquent le christianisme, soit la Fraternité, la Mutualité, les secours mutuels, et, que dans leurs réunions extraordinaires, comme nous l'avons déjà fait remarquer, on sente un mouvement bien accentué vers la solidarité.

Quelques spirites qui croient nécessaire le développement des médiums d'effets physiques, usurpant ainsi les procédés qui touchent à la science, sont dans une complète erreur, je vous le déclare au nom de la Direction spirituelle. Les médiumnités pour de tels effets, ne manquent pas et ne manqueront pas à l'avenir, et, comme vous l'aurez remarqué, elles ne sortent pas des sociétés spirites.

Dans les sociétés, ces médiumnités ne conviennent point, et ne sont pas nécessaires ; elles ne sauraient convenir parce que pour produire de tels effets on requiert l'action d'esprits vulgaires, possesseurs de forces fluidiques tout à fait terrestres, enfin, d'esprits de peu d'effet moral. De là que les sociétés qui tiennent à produire de tels phénomènes, attirent des éléments vulgaires, de basses influences, qui obsèdent facilement les imprudents; il n'en faut pas, parce que les sociétaires doivent être convaincus de la vérité spirite ou se persuadent à la longue, avec les preuves que leur fournissent les discours d'outre-tombe communiquées par la bouche de personnes qui en sont incapables.

L'appel ou l'attraction de forces semblables, requises pour les phénomènes d'effets physiques, produit des perturbations très sensibles sur les personnes dont l'esprit n'a pas acquis une prédominance suffisante sur la volonté. Ces forces repoussent les influences supérieures ; et de là vous pouvez en déduire le mal qui peut en résulter tant au sein des sociétés, comme dans leur propagande, lesquelles sans favoriser la doctrine, produi-

sent un effet nuisible, comme science, par la faute de compétence des expérimentateurs.

Felipe SENILLOSA
Pour la traduction :
F. de PALHANO.

CORRESPONDANCE

Nous sommes très heureux de remercier les organes spirites de la Presse Etrangère, qui nous ont si gracieusement adressé leurs publications.

Si, dans nos colonnes, nous n'avons pas donné un plus grand nombre de leurs articles si intéressants, c'est que la place, pour les comptes rendus, est toujours limitée.

—o—

La *Revista Espirata* es muy feliz de presentar sus buenos agradecimientos à los organos Espiritos de la Priesa Española que ha siempre y tan amablemente enviado a-ella sus publicaciones.

Si no habemos reproducido en la Revista mas frecuentemente sus articulos tan siempre interesantes, esta que la plaza hace falta y que el espacio es alguna vez limitado igualmentate por la zedaccion.

—o—

Noi siamo felici di ringraziare gli organi spiriti della Stampa Italiana che ci ha cosi gentilmente favorita le publicazioni in proposito.

Per mancanza di spazio non potemmo publicare i numerosi articoli riguardanti le communicazioni spirite tantio interessanti e che naturalmente sarà nostra premura di farlo quanto primo.

—o—

We are very happy to give our thanks to the spiritualist òrgans of the foreign Press who have always send us their papers.

If we have not given, in our columns, more of their so interesting articles, it is because the room is taken and the space for the « reports » is often limited.

—o—

Mit Freude sein wir glücklich die ausländische Presse zü bedanken für die merkwürdigen und interessanten Publikationnen welche uns gewöhnlich gesendet sїnd, namentlich: die *Psychische Studien, die Zeitschrift für Spiritismus, sowie der Adept, u. s. v.*

Mauchmall hatten wir die Ubersetzùng den zahlreichen interessanten Artikeln gegeben, weun die Menge ùnseren eigenen Artikeln nicht sehr kurztzeitig, emserer Redacktion, reiner Platz der Revüe gelassen hätte.

NÉCROLOGIE

Nous avons appris avec regret de la part de Mme Jobey et de sa famille la mort de M. le Général de Brigade

GABRIEL-MATHIEU-JULES JOBEY

Commandeur de la Légion d'honneur.

Survenue le 4 décembre 1905, à Toulouse.

Il fut un spirite de la première heure et le plus ancien des abonnés de la *Revue Spirite*. Nous demandons à nos frères d'unir leurs pensées aux nôtres pour préparer à ce frère désincarné la digne réception qui lui est due dans l'au-delà et nous prions sa veuve et sa famille de recevoir nos condoléances sincères.

Mme ROGGIERO

Vénérable octogénaire, morte subitement en sa mansarde où la misère et les infirmités l'attachaient depuis des années, a quitté ce monde pour recevoir dans l'au-delà la récompense de ses épreuves acceptées avec résignation. Merci aux frères et sœurs charitables qui l'ont assistée jusqu'à son dernier jour.

BIBLIOGRAPHIE

Les Phénomènes de la Foudre, par Camille FLAMMARION.

L'illustre astronome Camille FLAMMARION vient de publier un nouveau chef-d'œuvre de vulgarisation scientifique : **Les Phénomènes de la Foudre.** On lira avec un intérêt, croissant à chaque page, ce livre si documenté qui fait connaître tant de faits curieux, terrifiants ou singuliers, relatifs à la manifestation du fluide électrique. Cet ouvrage est quelque chose comme les annales résumées de la foudre, la grande chronique du tonnerre roulant et répercutant à travers les âges.

Les chapitres sur la « foudre en boule » dépassent tout ce qu'on peut imaginer dans l'ordre de la sensationnelle curiosité, et ils captivent d'autant plus que personne ne peut savoir si l'orage ne fera pas rouler à ses pieds cette terrible boule !...

Un volume in-8° raisin (25 × 16°), illustré de dessins originaux et de reproductions de photographies d'éclairs merveilleux.

Prix — Broché, 4 fr. 50. — Relié, plaque et tranches dorées, 6 fr. 50.

Le Directeur-Gérant : P. Leymarie.

Mayenne. — Imprimerie Ch. Colin.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

49e Année | N° 2. | 1er Février 1906.

Directeur-Gérant :
PAUL LEYMARIE

Rédacteur en chef :
LÉOPOLD DAUVIL

A NOS LECTEURS

Depuis deux ans, M. Léopold Dauvil, l'un des rédacteurs de la *Revue*, a bien voulu donner à notre Publication tous ses soins dévoués autant que désintéressés.

Pensant être agréables au plus grand nombre de nos abonnés, la Rédaction tout entière et son Directeur sont unanimes pour proposer à leur confrère et ami de vouloir bien accepter à dater de ce jour les fonctions de Rédacteur en chef dont le titre sera à l'avenir imprimé sur la *Revue*.

Le Directeur,
PAUL LEYMARIE

A M. le Directeur,
A mes Confrères de la Rédaction,
A nos Lecteurs,

Ce n'est pas sans une réelle appréhension que j'accepte de voir publier le nom d'un écrivain aussi modeste sur cette revue fondée par Allan Kardec et dirigée pendant de longues années par son successeur Gaëtan Leymarie. Ce titre de Rédacteur en chef je l'ai rempli avec plaisir depuis deux ans et je l'accepte définitivement avec simplicité parce que j'en ai fait la promesse à Mme Leymarie mourante et parce que je crois apporter ainsi ma pierre à l'édifice spirite. Il s'élève lentement mais solidement et dépassera bientôt en hauteur toutes les constructions philosophiques et religieuses de l'antiquité, du moyen âge et de l'époque contemporaine; le nier serait refuser de croire à l'évidence.

Ses détracteurs, ses contempteurs s'agitent en vain; la masse est mise en mouvement, elle renversera tout et l'humanité entière en sera rénovée car Dieu a jugé que les temps sont arrivés où sa plus intelligente créature est apte à comprendre et à adopter le mystère de la réincarnation.

Comme la mauvaise herbe les erreurs seront étouffées, l'humanité entière sera initiée à la vraie science divine et Dieu sera adoré partout alors qu'il n'aura plus d'autre temple que le foyer et d'autre prêtre que le chef de famille.

D'accord avec notre jeune Directeur, je m'efforcerai de réunir ce que la *Revue Spirite* a toujours offert à ses lecteurs dont le nombre augmente chaque année, des articles intéressants dus à la collaboration d'écrivains dévoués et de spirites convaincus.

Elle sera une tribune où chacun apportera la lumière due au choc des idées nouvelles, mais toute discussion religieuse sera soumise à la censure de la rédaction et toujours exposée avec le sentiment de la tolérance.

Nos abonnés pourront désormais m'adresser par lettres ou cartes postales les questions, les observations, même les conseils profitables à une publication qui appartient à tous; je promets d'en tenir compte.

En remerciant de nouveau notre cher Directeur et mes confrères si bienveillants qui veulent bien me confier cette tâche, j'adresse à tous nos frères et sœurs en croyance l'expression de mon entier dévouement.

LÉOPOLD DAUVIL
Rédacteur en chef de la *Revue Spirite*.

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

IV

Dans notre étude de l'ésotérisme du Christianisme primitif, nous n'avons énuméré que la série des témoignages fournis par les écrits évangéliques et apostoliques, mais cette étude demeurerait incomplète si nous négligions de signaler d'autres témoignages non moins nombreux et significatifs que l'on rencontre dans les ouvrages des Pères de l'Église.

Nous venons de voir quelle importance l'apôtre Paul attachait à la transmission de la doctrine des Mystères de l'Église primitive qui ne furent rien moins que le « dépôt préservateur de la science sacrée. » Lui-même, nous l'avons dit, prit soin d'y initier Timothée, en lui recommandant d'initier, à son tour, d'autres disciples également chargés d'une transmission analogue. Et ce n'est pas sans motifs, à coup sûr, que les Écritures font mention de cette mesure de prévoyance qui, en réalité, s'étendit à quatre générations successives, remplissant, et bien au delà, la période où furent mis en circulation les premiers documents des futurs synoptiques.

Parmi les auteurs de ces fameuses *Logia*, qui fournirent une si ample pâture aux compilateurs des Évangiles, il y eut des élèves directs des apôtres, mais ce qu'il est curieux de constater, c'est que les déclarations les plus explicites concernant l'attestation de l'existence des Mystères furent faites par des auteurs séparés des apôtres par un instructeur intermédiaire. Quoi qu'il en soit, dès les premiers siècles, nous nous trouvons en présence, non seulement d'allusions dont il est impossible de nier la signification précise, mais encore de passages mettant en relief, et de façon catégorique, le rôle capital que jouèrent ces Mystères à l'aurore de l'évolution religieuse.

Les premiers témoins furent les Pères apostoliques, autrement dit, les disciples des apôtres, tels que Polycarpe et Ignace qui se trouvèrent en relations directes avec saint Jean l'évangéliste. Il ne reste à la vérité que fort peu de choses de leurs écrits qui, du reste, n'ayant pas un caractère de controverse, sont loin d'avoir l'importance que nous offrent ceux de leurs successeurs. Nous trouvons toutefois, dans les œuvres d'Ignace, un assez curieux passage qui nous montre que l'organisation des hiérarchies célestes était un des points doctrinaux qu'enseignaient les Mystères, car il nous énumère les différentes personnalités dont se composent, paraît-il, les armées du monde invisible dès longtemps mentionnées dans les nomenclatures

officielles de l'Église : Trônes, Puissances, Archanges, Anges, Chérubins, Séraphins, etc.

Puis, viennent Clément d'Alexandrie et Origène, deux auteurs des IIe et IIIe siècles qui, plus qu'aucun de leurs contemporains, nous fournissent des documents d'une incontestable authenticité. Clément, disciple de Pantanus, nous déclare que ce maître a conservé la tradition de la doctrine sacrée reçue directement des apôtres Pierre, Jacques, Jean et Paul. Clément n'était donc séparé de ces derniers que par un seul intermédiaire. Il mourut en l'année 220 après Jésus-Christ. Origène, disciple de Clément, était le plus savant des Pères de l'Église. La hauteur de ses pensées, non moins que son admirable pureté morale, ont été unanimement reconnues par tous ses contemporains. Tels sont les deux auteurs dont le double témoignage présente le plus d'importance dans la question qui nous occupe.

Dans ses *Stromata* ou mélanges qu'il appelle lui-même une réunion de « Notes Gnostiques » conformes à la vraie philosophie, Clément peut être considéré comme une véritable source d'informations de tous points authentiques. « Le Seigneur, dit-il, entre bien d'autres passages non moins explicites, nous a permis de faire des communications de ses Mystères divins et de sa sainte Lumière à ceux qui sont dignes et capables de les recevoir. Les choses secrètes sont transmises oralement et non par l'écriture. Les Mystères sont divulgués sous une forme mystique qui en permet la transmission orale, mais cette transmission en sera faite moins par des mots de signification vulgaire que par leur sens caché. Dans ces notes, j'omets intentionnellement certaines choses, exerçant en cela une prudente sélection, car je crains de confier à l'écriture des choses que certains de nos lecteurs pourraient interpréter d'une manière inexacte et trébucher, suivant le proverbe qu'il ne faut pas donner une épée à des enfants. J'indiquerai donc certains points d'une manière voilée, j'insisterai sur d'autres, d'autres enfin ne seront que mentionnés. Je m'efforcerai, en un mot, de parler imperceptiblement et de procéder par démonstration silencieuse. »

C'est ainsi qu'en bien d'autres passages, Clément nous donne l'idée de l'importance attachée à la divulgation discrète et prudente de ces « choses sacrées », qu'enseignaient les Mystères. Car, ajoute Clément, « les personnes encore aveugles et sourdes qui ne possèdent ni l'entendement, ni la vue nette et pénétrante, ne sauraient faire partie du chœur divin. »

Les Pythagoriciens, tels que Platon, Zénon et Aristote possédaient des enseignements exotériques et des enseignements ésotériques. C'est donc avec raison que, parlant de Dieu, Platon déclare « qu'il faut procéder par énigmes, car, ajoutait-il, si quelques feuilles de nos tablettes venaient à s'égarer sur terre ou sur mer, leur lecture n'apprendrait rien à personne. »

Nous pourrions ajouter d'autres citations, mais ce qui précède suffira

pour établir que Clément d'Alexandrie connaissait l'existence des Mystères chrétiens, qu'il y avait été admis et qu'il n'écrivait que pour ceux qui y avaient été initiés comme lui.

Passons à son disciple Origène. Celui-ci vient à son tour nous apporter de nombreuses attestations et quelle autorité possède le témoignage de cet homme dont l'érudition, la puissance intellectuelle, la sainteté, l'énergie, la loyauté et la profondeur de ses croyances illuminent le IIIe siècle tout entier.

Au temps de sa célèbre dispute avec Celse, le Christianisme eut à subir de violentes attaques qui provoquèrent de la part d'Origène une énergique défense, où sont souvent mentionnés les enseignements secrets de la religion nouvelle. Or, c'est justement au sujet de ces enseignements ésotériques que Celse formulait ses plus amères critiques contre ce Christianisme auquel il reprochait sa mystérieuse doctrine et c'est alors, dans sa brillante apologie, qu'Origène riposta à l'accusateur mal informé, en lui démontrant que si certains points de la doctrine chrétienne étaient réservés aux Initiés, bien d'autres, en revanche, étaient prêchés publiquement et que d'ailleurs ce double système d'enseignement, bien loin d'être exclusivement employé par les chrétiens, était usité dans toutes les écoles de philosophie.

Résumons ce passage d'Origène. « Celse appelant souvent la doctrine chrétienne un « système secret » nous devons protester, ici, encore, contre cette qualification inexacte et injuste, car le monde entier, ou peu s'en faut, est plus au courant de la doctrine chrétienne que des opinions favorites des philosophes. Or, qui donc a jamais songé à reprocher à ces derniers d'user du double procédé d'un enseignement exotérique pour les uns, alors que pour les autres il demeurait ésotérique? Parmi les auditeurs de Pythagore, il y en avait plusieurs qui se contentaient de ses affirmations, tandis que pour certains autres secrètement instruits, étaient réservées des questions qu'il ne jugeait pas applicables à la généralité des « profanes » autrement dit des disciples insuffisamment préparés.

Au surplus, voit-on que les nombreux Mystères partout célébrés en Grèce et ailleurs soient discrédités par la raison qu'ils sont tenus secrets ? »

L'on peut constater que dans ce passage, Origène place nettement les Mystères chrétiens dans la même catégorie que ceux du monde païen et il demande qu'une manière d'agir, admise pour d'autres religions, ne devienne pas un sujet d'attaques quand elle est mise en œuvre tout aussi légitimement par les Églises chrétiennes.

« Que l'on conserve précieusement, dit-il ailleurs, les enseignements secrets de Jésus. Je n'ai pas encore parlé de l'observance de tout ce qui est écrit dans les Évangiles, car chacun d'eux contient de nombreuses doctrines difficiles à comprendre, même pour les esprits développés, telles

entre autres que celles de certaines paraboles adressées par Jésus à « ceux de dehors », paraboles dont il réservait l'interprétation complète pour ceux qui, ayant dépassé le stage de l'enseignement exotérique, venaient à lui en particulier, « dans la maison ». Quand le lecteur aura compris cela, il se rendra compte du droit qu'avait Jésus de distinguer des Initiés ceux qui n'avaient pas encore franchi la porte du sanctuaire ».

C'est en vue de ces derniers, qu'Origène s'efforce de démontrer que les Écritures judaïques et chrétiennes présentent un sens caché, sous le voile de récits dont le sens extérieur et apparent est « souvent choquant et parfois même absurde ». Il fait ici allusion au serpent, à l'arbre de vie du paradis terrestre et autres fabulations dont le contexte, à lui seul, peut suffire à faire comprendre au lecteur le plus candide que toutes ces histoires ne pouvaient être qu'allégoriques. « Or, il y a de ces allégories dans le Nouveau comme dans l'Ancien Testament, parmi lesquelles il s'en trouve dont le lecteur s'efforcera de trouver le sens, tandis qu'il en est d'autres auxquelles il refusera de croire, parce qu'elles ont été écrites pour satisfaire certaines personnes. Nous disons cela, ajoute Origène, par anticipation de « tous les récits évangéliques concernant la personne de Jésus. »

Dans le quatrième Livre de *De Principiis*, Origène explique longuement comment il comprend l'interprétation des Écritures. Selon lui, elles ont un « corps » c'est-à-dire le sens ordinaire et historique, une « âme » ou sens figuré qui peut être intellectuellement saisi, enfin un « esprit » ou sens intérieur et divin que peuvent seuls discerner ceux qui possèdent l' « intelligence du Christ. » Tels sont, en résumé, les témoignages que nous fournit Origène sur l'importante question des Mystères chrétiens.

Les convulsions sociales et politiques qui pouvaient faire prévoir l'écroulement de l'Empire romain, commençaient à bouleverser son vaste organisme. Les chrétiens eux-mêmes, dit Mme Annie Besant, furent plus ou moins entraînés dans la mêlée confuse des intérêts personnels menacés. Tous se sentaient frémir sur le sol tremblant de la patrie compromise. Les esprits affolés par l'inquiétude négligeaient les questions vitales dont se préoccupait naguère la fraction intellectuelle de la population. L'on trouve encore mentionnées çà et là certaines communications spéciales adressées aux chefs et aux instructeurs de l'Église, mais les élèves qualifiés se faisant de plus en plus rares, les Mystères cessèrent graduellement d'être une institution commune, générale, légitimée par l'intérêt que lui portaient les esprits d'élite et les cœurs élevés. Ce n'était plus qu'en secret qu'étaient communiqués certains enseignements aux âmes de plus en plus clairsemées qui, par leur savoir, leur pureté, se montraient capables et dignes de les recevoir encore. Il n'y eut plus désormais d'écoles enseignant les premiers éléments de la doctrine secrète. L'avenir se voilait de

brumes, l'antique et vénérable édifice se lézardait sur ses fondements ébranlés — « la porte se ferma ».

Toutefois, au travers des fissures de cette porte, filtrèrent encore quelques rayons de l'ancien foyer, rayons qui, bien que se bifurquant et se déformant quelque peu, ont laissé de longues traces lumineuses dans les ténèbres du dehors, si bien qu'il est possible de retrouver, dans la chrétienté, deux courants plus ou moins analogues sortant de la source commune autrefois jaillissante dans les sanctuaires désormais désertés. L'un est le courant de la science mystique issue de la Sagesse antique appelée Gnose ou Connaissance intégrale communiquée dans les Mystères. L'autre est le courant de la contemplation mystique émanée, elle aussi, de la Gnose, mais envisagée dans ses affinités avec les régions invisibles et menant à la vision intellectuelle. Mais cette vision le plus souvent subjective et privée de lumière scientifique, atteignait rarement à la véritable extase. C'était par des moyens artificiels, par le jeûne, les veilles et de grands efforts d'attention, en même temps que par un déploiement d'énergie longuement et péniblement soutenu, qu'on finissait par l'obtenir et en admettant même que les formes aperçues eussent pour le visionnaire une certaine réalité objective, elles étaient vues à travers une atmosphère si déformante d'idées et de croyances préconçues, qu'elles perdaient par ce fait une grande partie de leur valeur probante.

Toutefois, il est certaines visions, lisons-nous dans l'ouvrage déjà cité (1), visions mentionnées par les Écritures, qui furent bien la manifestation de communications venant des régions invisibles. Il est de tous points incontestable que Jésus apparut véritablement de temps à autre à ses adorateurs fervents. Des entités célestes illuminèrent, parfois, de leur présence la cellule du moine, de la religieuse, de l'extatique ou du chercheur affamé d'idéal. Nier la possibilité de phénomènes semblables serait saper, dans leurs fondements mêmes, des réalités auxquelles les hommes de toutes religions ont le plus sûrement attaché leur foi et que tout occultiste a maintes fois constatées dans l'entière plénitude de ses pouvoirs spirituels.

Indéniable est la communication possible entre les Esprits que recouvre un voile de chair et les Esprits revêtus d'enveloppes plus subtiles. Indéniable est l'épanouissement dans l'homme de sa divinité, latente le plus souvent, mais inhérente, constitutionnelle pour ainsi dire et certifiée par d'innombrables témoignages historiques.

Ne crions donc pas au miracle, quand on nous raconte que telles formes lumineuses sont venues flotter devant les yeux d'un contemplateur des choses invisibles, enivré de sa propre divinité, brûlant de foi, de confiance, d'es-

(1) *Le Christianisme ésotérique* d'Annie Besant.

pérance et d'amour. Ces formes flottantes vont et viennent dans l'espace et n'oublions pas que c'est dans ce milieu spécial, confinant à deux mondes, qu'opèrent le plus souvent les énergies psychiques dans des conditions telles que les corps eux-mêmes des extatiques transmués sont soulevés au-dessus du sol, en vertu du phénomène bien connu aujourd'hui et constaté en des expériences sensationnelles que de nombreux savants nous ont maintes fois décrites.

« Le phénomène de l'ascension des corps humains ou de « lévitation », nous dit le colonel de Rochas qui a écrit un volume entier sur ces faits étranges, paraît à coup sûr l'un des plus extraordinaires parmi ceux qui sont dus à cette force psychique que notre génération cherche à définir ; mais il en est peu, cependant, dont la réalité ait été démontrée par un nombre plus imposant de témoignages. » Acceptons donc les faits nouveaux que la Nature nous révèle. Le domaine de l'inconnu n'est-il pas immense et si des lois nouvelles viennent s'ajouter à celles dont les hommes ont dès longtemps constaté le champ d'action et les effets indéniables, à quoi sert de protester, de s'insurger contre l'élargissement de nos horizons et l'accroissement de nos connaissances ? N'est-ce pas ici le cas de citer les nobles paroles de Lord Kelvin : « La science est tenue, par l'éternelle loi de l'honneur, de regarder en face et sans crainte tout problème qui peut franchement se présenter à elle. » Au surplus, ces lois que nous ignorons sont-elles donc toutes réellement nouvelles ? — Combien d'entre elles furent connues par les Instructeurs qui, dans ces Mystères dont nous avons longuement parlé, ont si souvent donné à la Science antique une envergure qui nous stupéfie ?

Ce mot de Mystères nous ramène à notre sujet et répétons que jamais, au cours des siècles qui le séparent de son origine, le Christianisme, non moins que les autres religions de la terre, n'a été entièrement privé de doctrines ésotériques.

C'est vraisemblablement vers la fin du v[e] siècle, au moment où se mourait la philosophie ancienne dans les Écoles d'Athènes, que la philosophie spéculative des Néo-Platoniciens prit définitivement pied dans la religion nouvelle. La doctrine chrétienne était déjà si fortement établie que l'Église pouvait, sans inquiétude, la voir interpréter d'une manière symbolique et mystique, aussi est-ce un Christianisme tout ésotérique que nous présentent certains Gnostiques, tels que Proclus et Plotin pour qui Dieu est « l'Unité innomée, supra-essentielle, vers laquelle retourne toute créature », — ce qui, en somme, est la consommation suprême et le but final indiqué par l'enseignement chrétien lui-même.

Telle fut l'évolution caractéristique du Christianisme primitif, considéré, bien entendu, en dehors de l'Église romaine dont nous stigmatiserons plus tard le rôle dissolvant et corrupteur.

Arrivés à ce premier tournant de l'évolution religieuse, nous pouvons nous demander si cette spiritualisation de la doctrine chrétienne répondait aux aspirations de son fondateur et la réponse à cette demande nous paraît devoir être affirmative. Jésus avait un esprit essentiellement mystique, ainsi que nous le verrons bientôt, et ses disciples les plus instruits, les plus évolués ne pouvaient qu'approuver cet élan de la pensée gnostique vers des hauteurs que n'auraient pu jamais atteindre les croyants de la primitive Église. Le dogmatisme matérialiste, du reste, était là, guettant la religion nouvelle, tout prêt à la remettre pieds et poings liés à un sacerdoce autoritaire, ambitieux, cupide surtout, dont nous aurons bientôt à qualifier les agissements ultérieurs. Il était bon, dès lors, il eût été bon du moins qu'au risque de se volatiliser un peu, la pensée chrétienne pût se servir des ailes que voulait lui donner la Gnose spiritualiste. Vœux superflus hélas, illusions bien vite envolées !

A partir du v[e] siècle, le courant chrétien s'élargit, se ramifia ; comme le font certains fleuves qui à leur embouchure se subdivisent en branches, forment des deltas ou des estuaires, quand ils ne se perdent pas dans les sables, comme le grand Rhin, lui-même, qui disparaît dans les marécages du littoral. C'est pareillement dans les sables que se dispersèrent les diverses doctrines nées du Christianisme originel et c'est en particulier des ouvrages de Scot Érigène, le moine irlandais, que sortirent la scolastique et le mysticisme diffus du moyen-âge. Érigène inaugura la théologie négative. Il déclare que Dieu est un Être sans attributs et qu'il peut conséquemment et non sans raison être appelé *Rien* (c'est-à-dire aucune chose). De ce Rien, Essence incompréhensible, est éternellement créé le monde des causes primordiales issues de l'Idée créatrice. C'est là le Verbe ou Fils de Dieu. En lui existent toutes choses — si tant est qu'elles aient une existence réelle, car toute existence n'est rien d'autre qu'une théophanie, puisque Dieu étant le commencement de toutes choses en est aussi la fin. Tels sont les caractères constitutifs de ce qu'on peut appeler la philosophie du Mysticisme de notre ère et il est remarquable de voir combien peu nombreux sont les changements qui s'opèrent de siècle en siècle.

Au cours du xi[e] siècle, Bernard de Clairvaux et Hugues de Saint-Victor continuèrent la tradition, ainsi que Richard de Saint-Victor au xii[e] siècle. Au xiii[e] siècle, viennent saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin.

Ces hommes appartiennent à la grande Église de l'Europe occidentale et justifient plus ou moins sa prétention d'avoir reçu en dépôt la torche sainte de la science mystique. Autour d'elle s'élevèrent des sectes nombreuses que persécuta furieusement l'Église jalouse de son autorité.

Au xiv[e] siècle, l'on vit, dans la personne de sainte Élisabeth, rayonner la douceur, l'humilité, la pureté, tandis qu'Eckhart se montra digne héritier

des Écoles d'Alexandrie, étant donné qu'on lui pardonne quelques-unes de ses bizarreries et celle-ci entre autres qui semble être un écho d'Érigène déjà nommé. « Dieu, dit-il, est l'essence absolue, inconnaissable, non seulement pour l'homme mais encore pour lui-même. Il est l'obscurité, la privation de tout attribut déterminé, le Rien opposé à l'existence définie et compréhensible... Et cependant il renferme en lui toutes choses, ayant pour condition d'évoluer et de parvenir par un processus triadique à la conscience de lui-même à la fois triple et unique. La création n'est pas un acte temporaire, mais une permanente nécessité de la nature divine. Je suis aussi nécessaire à Dieu, aimait à dire Eckhart, que Dieu m'est nécessaire et dans mon amour, Dieu se connaît et s'aime lui-même. — » Laissons ce brave Eckhart et son Dieu partenaire se débrouiller comme ils pourront dans leur « processus triadique » et passons.

A ce rêveur plus qu'original, succédèrent, au XIVe siècle, Jean Tauler et Nicolas de Bâle qui fondèrent la « Société des Amis de Dieu ». En véritables mystiques qu'ils étaient, ils furent les continuateurs des traditions anciennes et se rattachent au Pseudo-Denys, comme celui-ci se rattachait aux gnostiques Plotin, Jamblique et Proclus, lesquels avaient été les héritiers directs de Platon et de Pythagore. Telle est la chaîne qui unit, à travers les âges, les fidèles disciples et adeptes de la Sagesse divine qu'incarna pour ainsi dire le prince des mystiques, Thomas a Kempis, le célèbre auteur de l'*Imitation*.

Dans les deux siècles qui suivirent, se manifesta le côté purement intellectuel au détriment du côté extatique qui avait caractérisé le XIVe siècle et c'est à la tête des savants qui illustrèrent cette époque, que brillent les grands noms de Giordano Bruno, le chevalier martyr de la philosophie que l'Église, toujours farouche et sanguinaire, ajouta au nombre de ses victimes et de Paracelse, le mystérieux alchimiste, si longtemps méconnu, calomnié et qui puisa directement sa profonde science à la source même des connaissances orientales.

Puis, défilent les noms de Jacob Bœhme, le « Savetier inspiré » si cruellement persécuté, de sainte Thérèse, la mystique Espagnole, de saint François-de-Sales, enfin... autant de saints et de martyrs que finit toutefois par canoniser l'Église romaine, mieux inspirée en cette circonstance que la Réforme toujours sèche et systématiquement anti-mystique qui poursuivit de sa haine Jacob Bœhme, non moins impitoyablement que ne le firent ses contemporains ignorants, stupides et grossiers.

Rome qui finit par canoniser sainte Thérèse, après l'avoir si longtemps tourmentée, méconnut Mme Guyon, une pure et véritable mystique. Au XVIIe siècle, l'on vit éclore l'École des Platoniciens de Cambridge dont Henry More fut un représentant remarquable. Puis, parurent Thomas Vaughan,

Robert Fludd, le Rose-Croix, Swedenborg, le célèbre visionnaire et enfin saint Martin dont les ouvrages ont exercé leur fascination sur bien des chercheurs du XIXe siècle. N'oublions pas Christian Rosenkrantz dont la société mystique de la Rose-Croix, fondée en 1614, posséda la connaissance vraie que l'on retrouve dans le comte de Saint-Germain, ce personnage énigmatique qui apparaît et disparaît tour à tour, sous les éclairs livides du XVIIIe siècle expirant. Il y eut bien d'autres mystiques encore « dont le monde n'était pas digne », dit Annie Besant. C'étaient là des croyants d'élite trop peu connus, mais qui justifiaient et répandaient dans le monde les pures révélations du Christianisme primitif dont nous verrons plus tard s'effacer les traces et pâlir les lueurs dans les ténèbres croissantes d'un matérialisme sceptique qu'affolèrent les inquiétudes, les désillusions et les désespérances de l'esprit humain dévoyé, depuis la disparition de ces Mystères antiques, centres de lumière et foyers d'amour fraternel dont nous avons tâché de rappeler l'œuvre auguste et divine.

Louis Constant, mieux connu sous son pseudonyme d'Eliphas Lévi, s'est exprimé en ces termes significatifs, au sujet de la disparition des Mystères : « Un grand malheur est arrivé au pur Christianisme des âges primitifs. En trahissant les Mystères, les faux Gnostiques — car les Gnostiques vrais furent les Initiés de la Connaissance — amenèrent l'Église à rejeter la Gnose et l'éloignèrent des vérités suprêmes. Que la science absolue, que la raison la plus haute, redeviennent le patrimoine des conducteurs des peuples et une fois encore, le monde social émergera du chaos. Reconstituez les hiérarchies de l'intelligence et reconnaissez enfin que ceux qui savent sont ceux-là seuls qui peuvent conduire les croyants. »

Après cette nomenclature de noms illustres que le lecteur aura peut-être trouvée un peu longue et aride, mais qui devait trouver sa place dans notre étude de l'évolution religieuse, que nous reste-t-il à dire, sinon qu'elle est magnifique, consolante et au plus haut point rassurante, cette traînée lumineuse qui, au travers des brumes accumulées pendant tout le moyen âge par l'Église romaine, n'a jamais cessé d'éclairer la marche de l'humanité dans les sentiers obscurs qu'elle a suivis, hésitante, chancelante et désemparée. C'est de main en main, qu'a été transmis l'inextinguible flambeau, comme il l'était dans les fêtes des Panathénées, où des coureurs, hommes et femmes, se passaient des torches allumées représentant la lumière immortelle, en même temps que des branches d'oliviers, double symbole témoignant de la reconnaissance du peuple, pour les bienfaits que leur avait accordés la grande Minerve, la divine Athéna, déesse de la paix et reine de la glorieuse cité grecque.

De tous temps, dès les plus lointaines origines, elle s'est effectuée, déroulant ses anneaux entrelacés, cette immense et ininterrompue procession des

Panathénées humaines. De tout temps, s'est manifestée et maintenue cette « philosophie éternelle » comme l'appelle Leibnitz, qui constitue et conserve les infrangibles liens qui rattachent à la science humaine la Sagesse divine, appelées, l'une et l'autre, à se confondre dans leur unité finale... Au-dessus des ténèbres terrestres, se sont dressés, d'âge en âge, de grands phares dont les feux tournants ont rayonné de l'Inde sur l'Égypte, de l'Égypte sur la Grèce et de la Grèce sur notre monde moderne qui, en dépit de ses protestations et de son mauvais vouloir, a été contraint d'en bénéficier. Dans cette série d'Instructeurs porte-flambeaux, dit Ed. Schuré, Rama ne nous présente que les abords du Temple, Krishna, Bouddha, Hermès en donnent la clef, Moïse, Orphée, Pythagore en montrent l'intérieur, Jésus nous en ouvre le sanctuaire.

Qu'importe que les philosophies se succèdent et meurent, que les religions défaillent et s'éteignent, pourvu que la Lumière divine à laquelle chacune d'elles a emprunté quelques rayons, se maintienne pure et resplendissante dans les hauteurs de notre ciel terrestre? Qu'importent les nuages, quand nous savons que derrière eux brille le grand Foyer solaire et que nous le voyons, de temps à autre, darder entre leurs déchirures, ses flèches d'or étincelantes?

Nous aurons à constater, dans les pages qui vont suivre, que le Christianisme lui-même, défiguré, matérialisé par les hommes, subit une profonde défaillance, mais les Religions ne sont que les formes temporaires de la pensée divine qui, plus ou moins incarnée en elles, s'en dégage, quand elles vieillissent, pour se manifester en d'autres formes nouvelles mieux appropriées aux mœurs changeantes, aux besoins accrus et aux aptitudes progressivement acquises.

N'oublions pas que l'évolution humaine est une éternelle palingénésie, où les berceaux succèdent aux tombes. Les branches sèches que les autans arrachent au tronc des arbres, infirment-elles, en tombant, le retour annuel des jeunes rameaux qui, gonflés de sève inépuisable, verdissent, fleurissent et fructifient sous les rayons du soleil qui jamais ne s'éteint?

Tout ne se renouvelle-t-il pas, en nous et hors de nous? Ne voyons-nous pas cette science officielle, si longtemps rebelle au proprès de l'esprit et si obstinément enfermée dans les casemates de ses formules et de ses dogmes, ne la voyons-nous pas se résigner à ses défaites successives, abandonner ses remparts qui s'écroulent et ne plus lutter que mollement contre les assiégeants qui l'entourent et qui par les brèches toujours plus nombreuses s'élancent à l'assaut et pénètrent au cœur même de la forteresse demeurée si longtemps imprenable?

Nous avons dit ce qu'a été le Christianisme originel, cette religion toute d'amour, d'esprit et de vérité, ainsi que la qualifiait Jésus devant la femme

samaritaine ébahie (Jean IV, 21-24) ; il nous reste maintenant à dire ce qu'il est devenu, aujourd'hui. Mais avant d'entreprendre cette autre partie de notre étude, il nous a paru nécessaire de nous arrêter avec respect devant l'une des Entités les plus hautes qui se soient manifestées devant la race humaine et d'étudier — en nous réclamant de l'autorité de ceux qui savent et dont nous suivrons les indications — cette Personnalité quelque peu énigmatique, si humble et si glorieuse, si humaine et si divine, que les uns bafouent et que les autres exaltent... Cette Figure qui a nom Jésus-Christ, l'un des plus grands Instructeurs de la terre et fondateur de ce Christianisme ésotérique dont il vient d'être si longuement question.

(à *suivre*).

ED. GRIMARD.

CAUSERIES
SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE (1)

XXI

Les Pèlerinages (*suite*).

Dans un article paru dans le *Figaro* du 9 octobre 1905, M. Charles Richet, — un grand savant qui a été, il n'y a pas encore longtemps, bien dur pour les spirites, — a étudié cette troublante question de l'au-delà, et, comme tous les savants qui ont consenti à s'en occuper, il arrive à conclure à la réalité de faits extraordinaires, et à l'existence d'un monde occulte. « Il faut le dire bien nettement, avoue l'auteur de l'article : la tradition « populaire ne s'est pas trompée : le monde occulte existe... et au risque « d'être regardé par mes contemporains comme un insensé, je crois qu'il y « a des fantômes. » Le docteur ajoute qu'il faut être très reconnaissant aux spirites sérieux qui cherchent et qui travaillent, et il termine enfin en disant « qu'on arrivera à découvrir, derrière le monde normal et banal des événe- « ments de chaque jour, tout un monde nouveau, occulte aujourd'hui, et « scientifique demain. »

Cet aveu d'un savant qu'on ne peut suspecter d'entraînement irréfléchi est important à retenir : il marque un grand pas en avant dans la marche du spiritualisme moderne, et cet hommage rendu par un esprit scientifique, aux spirites *qui cherchent et qui travaillent*, donnera à ces derniers un appui sérieux, une force nouvelle pour continuer la tâche qu'ils ont entreprise.

(1) Voir le nº de la *Revue* de janvier 1906.

Après cet article du *Figaro* qui a fortement éveillé l'attention publique, M. Richet a fait paraître dans les *Annales des sciences psychiques*, un récit très détaillé des expériences qui l'ont amené à croire à l'existence des entités de l'au-delà venant se communiquer à nous.

Le savant docteur a vu un fantôme se former sous ses yeux, en dehors du cabinet dans lequel se trouvaient les médiums : il a vu une légère vapeur paraissant sortir du plancher, grandir peu à peu et se transformer en un Être vivant : cet Être vivant, il l'a touché, il a senti sa main « chaude et mobile qui pliait sous la pression de la sienne » ; il l'a entendu parler, il l'a photographié... Enfin, à la suite d'une expérience qui restera célèbre dans l'histoire du spiritisme — et qui est décrite tout au long dans les *Annales psychiques*, — il a constaté scientifiquement que ce fantôme qui s'était ainsi formé sous ses yeux, « respirait comme un être humain et possédait tous les attributs essentiels de la vie ».

Ainsi, après les savants comme Crookes, Zœlner, Wallace, Gibier, Russel, etc. — pour ne citer que les principaux, qui ont étudié le mystère de l'au-delà, et qui ont en partie soulevé son voile, — voici qu'un professeur renommé qui s'était toujours montré l'adversaire déclaré de ces idées, vient nous dire : Le monde occulte existe ; j'en ai eu la preuve scientifique et il termine son étude si documentée en disant qu'il y a dans les faits qu'il a observés « quelque chose de profondément mystérieux qui changera de « fond en comble nos idées sur la matière et sur la vie... »

Oui en effet — et il y a longtemps que les spirites l'ont dit, — les lois, la morale, la vie de l'homme sur cette terre subiront un changement des plus profonds lorsqu'on aura acquis la certitude de l'autre vie, lorsqu'on se sera rendu compte du rôle que l'homme doit jouer sur cette terre : et à dater de ce jour, l'humanité comprenant l'avenir destiné à toutes les consciences, entrera dans la voie du véritable progrès, du progrès moral sans lequel tous les autres sont vains.

*
* *

Je ne rappellerai pas ici tous ces faits qui, de tout temps, ont amené les peuples à croire aux apparitions des Êtres de l'au-delà. Les livres sacrés de toutes les religions en sont remplis. De nos jours, la Société des recherches psychiques de Londres en a étudié des milliers. Flammarion, dans son livre *l'Inconnu et les problèmes psychiques*, a rassemblé des centaines de cas qui reposant sur des bases très sérieuses, offrent tous les caractères de la vérité. Enfin, dans un grand nombre de cercles spirites, on a obtenu et on obtient tous les jours des manifestations de toutes sortes qui prouvent d'une façon indiscutable, à tous ceux qui veulent voir, l'existence d'un monde invisible à nos yeux.

Mais, pour que ces faits si extraordinaires, si en dehors de toutes nos idées courantes, soient acceptés par la masse ; — pour qu'ils ne soient plus rejetés avec dédain par les esprits soi-disant sérieux, il faut qu'ils soient présentés par des hommes de science, par des hommes que leurs travaux antérieurs ont mis au premier rang, et dans lesquels par suite on doit avoir toute confiance. M. Richet a eu aujourd'hui le grand honneur de rompre le mutisme dans lequel se renfermaient obstinément ses collègues; son exemple sera suivi parce qu'il est nécessaire que l'existence de l'au-delà soit scientifiquement démontrée.

En présence de tous ces faits relatés par la tradition et par l''histoire; — en présence de tous ces témoignages, de toutes ces preuves données depuis tant d'années, non seulement par des observateurs appartenant à toutes les classes de la société, — mais aussi par de grands savants, — on peut, sans craindre de passer pour un naïf, croire à l'existence d'un monde invisible, et à la possibilité pour les habitants, quels qu'ils soient, de ce monde, de se communiquer à nous.

Il n'est pas plus naïf de croire à ce que nous disent les savants dans cet ordre d'idées, que de croire à ce qu'ils nous disent lorsqu'ils nous parlent de la constitution physique du Soleil et des Étoiles, et des distances qui nous séparent de ces astres. Si donc nous admettons la possibilité de ces faits, il reste à examiner si l'apparition qui a eu lieu à Lourdes est entourée de preuves assez sérieuses, assez convaincantes pour qu'elle puisse être acceptée comme réelle par des esprits indépendants.

*
* *

Comme nous l'avons vu, les enquêtes très minutieuses qui ont été faites ont prouvé qu'il n'y avait pas eu fraude; — Aucun personnage n'a pu jouer le rôle de l'apparition.

L'hypothèse du mensonge doit aussi être écartée, — l'enfant, bien que se rendant tous les jours à la grotte et se mettant en prières, ne voyait pas chaque fois celle qu'elle appelait *la Dame*, et c'était pour elle un grand chagrin.

Si Bernadette avait menti une première fois, elle aurait continué son mensonge, surtout quand elle voyait les foules l'entourer en la considérant comme une sainte. — Il est évident que son orgueil d'enfant devait la pousser à dire qu'elle voyait la dame tous les jours ; — et il n'en fut pas ainsi. S'il y avait eu hallucination, — le sujet se trouvant dans les mêmes lieux et dans les mêmes conditions, — l'hallucination aurait dû se produire chaque fois, et non d'une façon intermittente, comme cela a eu lieu.

En outre les médecins ont constaté que lorsque Bernadette *voyait*, elle entrait dans cet état particulier qu'on appelle l'extase, caractérisé par des

phénomènes physiques qui ne peuvent pas être simulés, surtout par une enfant de quatorze ans d'une intelligence bien au-dessous de la moyenne.

Que l'Être qui s'est communiqué se soit annoncé comme étant la Vierge, il n'y a là rien d'impossible. La mère du Christ, de ce grand Esprit qui devait dominer le monde dans la suite des siècles, était probablement un esprit très avancé qui continue, avec celui qui fut son fils sur cette terre, à diriger dans ses grandes lignes la marche de l'humanité. — Cette hypothèse, qui n'a en somme que la valeur d'une hypothèse, n'est pas absolument inadmissible pour les spiritualistes.

Enfin cette intelligence, quelle qu'elle soit, venant exercer son action sur le monde catholique, devait nécessairement s'annoncer sous un nom des plus vénérés. C'était une condition nécessaire pour forcer l'attention, frapper les esprits, et entraîner les masses vers le sanctuaire. Il est certain que le nom d'une sainte quelconque canonisée par l'Église, n'aurait jamais eu cette puissance.

*
* *

Si maintenant nous examinons ce qu'on appelle les miracles de Lourdes, nous nous trouvons en présence de centaines de faits, dont les uns sont parfaitement explicables, tandis qu'une foule d'autres met à néant toutes les théories médicales ou scientifiques qui ont pu être faites pour les expliquer.

Il est bien évident que dans toutes les maladies de l'ordre nerveux, dans lesquelles l'auto-suggestion joue presque toujours le principal rôle, il est bien évident dis-je, que de nombreuses guérisons ont pu se produire sans qu'on soit obligé de les expliquer par des causes extraordinaires. Mais à côté de ces maladies qui auraient pu probablement disparaître sans que le malade ait été obligé de faire le voyage de Lourdes, il est des guérisons, — et ce sont les plus nombreuses, — devant lesquelles les savants sont obligés de s'incliner.

Les uns nient simplement les faits sans vouloir les examiner ; d'autres, plus prudents, disent que ces cures sont obtenues en vertu de lois que la science découvrira plus tard. C'est possible : mais en attendant, comment se fait-il que ces lois trouvent précisément leur application à Lourdes, et pas autre part ? — Par quel privilège les pèlerins de ce sanctuaire sauraient-ils se servir de ces lois qui sont inconnues des autres hommes, en arriveraient-ils ainsi à obtenir des guérisons que les médecins avaient déclarées impossibles ?

Les ouvrages du Dr Boissarie et de M. Bertin renferment, dans cet ordre d'idées, des faits excessivement curieux.

C'est ainsi que des procès-verbaux rédigés par des médecins après des enquêtes et des observations les plus sévères, montrent aux plus incrédules

que des maladies organiques, la plupart réputées incurables, ont été guéries à Lourdes : des cancers, des abcès du foie, des varices, des pneumonies, des néphrites, des caries des os, des cas de cécité, de surdité, des tuberculoses, des diphtéries, etc., etc. Je ne peux donner ici la nomenclature de tous les maux qui ont été complètement guéris, ou simplement soulagés par un séjour de quelques heures à la grotte. On trouvera tous les détails dans les ouvrages dont j'ai déjà parlé. Un bureau médical, établi à Lourdes depuis l'origine, est chargé de constater toutes les guérisons qui se produisent, et il est difficile de croire que plus de deux cents docteurs qui ont donné leur signature, aient engagé leur responsabilité en donnant à la légère des certificats qu'ils savaient devoir être livrés à la plus grande publicité.

* *

Lorsqu'on parle des miracles de Lourdes devant des sceptiques, des ignorants, devant cette foule de gens qui acceptent, sans vouloir réfléchir ni étudier, tout ce qui cadre avec leurs propres idées, ils répondent avec un sourire de bienveillante supériorité : « tout cela est bien simple ; c'est de la suggestion et de l'auto-suggestion. »

La réponse est peu satisfaisante : ceux qui parlent ainsi de la suggestion n'ont, en général, qu'une idée très vague de la signification exacte de ce mot, et ils se rendent peu compte de cet acte par lequel on peut communiquer sa volonté à une autre personne, et lui suggérer, c'est-à-dire faire naître dans son esprit des idées ou des sensations. Ce fait extraordinaire de l'influence d'un esprit sur un autre est aujourd'hui parfaitement constaté ; mais il n'est nullement expliqué, et, dans tous les cas, il reste soumis à des conditions encore très peu connues.

Sans doute, dans la vie ordinaire, nous sommes à chaque instant soumis à des influences qu'on peut appeler des suggestions. Nos parents, nos amis, nos simples connaissances nous donnent, — nous suggèrent si on veut, — des idées qui viennent modifier les nôtres, influencer nos déterminations et apporter par suite, des changements, parfois considérables, dans notre vie.

Mais ce n'est pas ce qu'on peut appeler la suggestion. Ce phénomène psychique ne peut se produire que sur des sujets spéciaux, en général chez des hystériques préalablement endormis, et chez lesquels les spécialistes de l'hypnose arrivent à provoquer des faits excessivement curieux. Tout le monde les a vus, même sur les théâtres, et on a pu constater dans certaines cliniques quelques guérisons de tics, de mouvements et d'habitudes bizarres consécutifs à une maladie du système nerveux. Mais jamais le traitement par l'hypnose et la suggestion n'est parvenu à cicatriser des plaies, à redresser des membres, ou à guérir des maladies organiques bien caractérisées.

Dans un de ses ouvrages, le Dr Bernheim dit que la psychotérapie ne guérit jamais les maladies organiques, et que si la suggestion arrive à rétablir des fonctions troublées, elle ne parvient pas à guérir des organes malades... Elle ne peut réduire un organe luxé, dégonfler une articulation gonflée par le rhumatisme, restaurer la substance cérébrale détruite... la suggestion ne tue pas les microbes et, ne cicatrise pas les ulcères... On ne peut suggérer aux tubercules de disparaître ; on ne peut guérir que ce qui est curable ; la suggestion ne peut restaurer ce qui est détruit (1).

.*.

Après avoir constaté que la suggestion ne pouvait absolument rien dans les maladies organiques, les chefs de l'École reconnaissent qu'une foule de maladies nerveuses ne peuvent même pas être guéries par la suggestion et que, dans tous les cas, pour que la guérison soit obtenue, il faut agir sur le sujet d'une façon continue, et pendant un temps parfois très long. Pour ce genre de cures, dit Bernheim, nous avons besoin de la collaboration du temps.

Or, il ne faut pas oublier, que parmi les centaines de guérisons inexplicables qui ont été constatées à Lourdes, la plupart ont été obtenues *immédiatement*, dès que le malade a été en contact avec l'eau, ou dès qu'il s'est approché de la grotte. La plupart de ces guérisons rentrent dans la catégorie de celles qui, d'après les docteurs, ne peuvent être obtenues par la suggestion. Enfin, un grand nombre de guérisons spontanées ont été constatées chez des enfants de un à deux ans que l'on ne peut en aucune façon influencer dans cet ordre d'idées, et qui sont absolument incapables de s'auto-suggestionner.

L'explication par la suggestion des phénomènes observés à Lourdes ne peut donc s'appliquer qu'à quelques cas peu nombreux et parfaitement déterminés. Du reste, par qui les pèlerins seraient-ils suggestionnés ? Ce n'est pas par leurs docteurs qui ont dû hausser les épaules quand ils ont appris que leurs malades allaient à Lourdes. Ce n'est pas par les prêtres qui se bornent à dire aux souffrants de prier Dieu et la Vierge, et d'espérer.

Enfin il faut remarquer que les malades qui ont fait plusieurs fois le voyage de Lourdes et qui n'ont trouvé aucun soulagement à leurs maux, sont en très grande majorité Ni les prières, ni les actes de foi, ni les pratiques religieuses recommandées par l'Église n'ont amené la guérison. Sur les millions de pèlerins venus au sanctuaire depuis un demi-siècle, la commission médicale, agissant avec toute la rigueur scientifique, n'a constaté que cent et quelques cas dépassant la portée de la science et absolument inexplicables.

(1) *Hypnotisme, suggestion, psychotérapie* par le Dr Bernheim, p. 320, 322, 325, 352...

Mais le nombre de cas importe peu : n'y en eût-il que dix, n'y en eût-il qu'un seul, — s'il a été scientifiquement constaté, — et s'il ne peut être expliqué avec l'aide de nos connaissances actuelles, il faut chercher l'explication en dehors de nos connaissances.

Les savants se refusent à la chercher : ils ne veulent pas sortir des sentiers battus dans lesquels ils ont marché pendant toute leur vie.

Examinons si nous ne pourrions pas trouver cette explication dans les idées que nous fournit le spiritualisme moderne.

* * *

Que se passe-t-il dans les lieux de pèlerinage, et en particulier dans celui dont nous nous occupons?

Le malade s'est mis en route. Il sait que les premières conditions pour réussir sont la foi et la prière : il prie pendant le voyage, et arrivé devant l'autel, devant la grotte ou devant les piscines, ses prières redoublent d'ardeur.

Comme nous l'avons vu dans une précédente causerie, tous les lieux consacrés sont remplis de formes-pensées pieuses, créées continuellement par les fidèles qui sont venus implorer la protection d'en haut.

Les invocations du malade, prenant corps dans *la matière élémentale*, viennent se joindre à ces formes-pensées; les chants et les prières des assistants créent des vibrations qui attirent les entités bienfaisantes de l'au-delà, favorisent leur action et préparent le corps subtil du croyant à ressentir leur influence ; et ainsi se trouve établi le pont, la liaison entre lui et le monde de l'au-delà. Son âme s'élève de plus en plus dans un recueillement religieux et, s'il est dans les conditions physiques et morales voulues, il arrive à une sorte d'extase, comme cela s'est vu maintes fois dans les lieux de pèlerinage. Alors, en communication fluidique avec les esprits bons qui entourent le sanctuaire, il ressent dans tout son être leur douce influence, et c'est en ce moment que les entités invisibles feront tous leurs efforts pour exaucer les prières qui montent vers eux.

De même qu'en manipulant les fluides suivant certaines lois qui nous sont inconnues, ces êtres peuvent se rendre visibles et tangibles, de même ils doivent pouvoir agir sur le corps du malade, fermer des plaies, redresser des membres, faire disparaître des affections organiques de tout genre, et produire enfin tous ces phénomènes qui nous frappent d'étonnement et que nous qualifions de miraculeux. Si nous admettons la matérialisation et les apports, rien ne nous autorise à nier la cicatrisation d'une plaie : la force qui peut constituer de toutes pièces un corps humain doit pouvoir — dans certaines circonstances — agir sur les fibres nerveuses et reconstituer des tissus disparus.

Si les conditions nécessaires pour produire ce phénomène ne sont pas remplies, la suggestion pourra peut-être alors intervenir ; mais ce ne sera pas la suggestion de l'homme visible, ce sera celle de l'homme invisible qui pourra agir sur l'esprit du suppliant en communication avec lui par la prière : et alors ce dernier, écoutant ces voix intérieures, sentira renaître l'espérance et la confiance dans une guérison prochaine : il y pensera continuellement ; cette idée prendra possession de tout son être et la guérison pourra se produire. Je dis *pourra se produire*, car il est bien certain que dans une foule de cas elle n'arrivera jamais. Ni la prière, ni la suggestion ne sont suffisantes pour effacer le passé et pour anéantir l'épreuve : elles ne peuvent qu'apporter un soulagement et la résignation.

... Telle est, à mon avis, l'explication que l'on peut donner des miracles de Lourdes. Il n'y a dans ces faits rien de surnaturel dans le sens abstrait que nous donnons à ce mot. Le surnaturel n'existe pas : il n'y a pour nous que l'inconnu, domaine immense que nous sommes appelés à découvrir peu à peu par notre intelligence et par notre travail.

∴

J'ai parlé un peu longuement des phénomènes qui ont été constatés à Lourdes, parce que je crois qu'ils se rattachent de la façon la plus étroite à un ensemble de faits qu'il n'est plus possible de négliger aujourd'hui.

En Europe comme en Amérique, chez tous les peuples chrétiens appelés à marcher à la tête de la civilisation et à la répandre, des manifestations de toutes sortes, produites par des forces invisibles mais intelligentes, viennent nous frapper d'étonnement.

Quel est le but de ces manifestations qui commencent avec ce qu'on a appelé dérisoirement la danse des tables, pour aboutir aux extraordinaires expériences de Crookes et de Richet?

Pourquoi ces communications si diverses et si nombreuses, ces apparitions de mourants et de personnes décédées, apparitions signalées de toute part, rigoureusement contrôlées, et dont la certitude ne peut plus aujourd'hui être mise en doute?

Pourquoi enfin cet entraînement des esprits vers toutes ces questions mystérieuses, vers ce monde inconnu que nous sentons inconsciemment s'agiter autour de nous?

∴

L'histoire nous montre que chaque fois qu'il s'est produit dans le monde un grand mouvement d'idées favorable au progrès général, un homme s'est toujours mis à la tête de ce mouvement en s'appuyant sur l'idée religieuse.

Cet homme est tantôt un lettré comme saint Paul, tantôt un pauvre conducteur de chameaux comme Mahomet, tantôt un simple moine comme Luther. Mais tous ces fondateurs de religions, tous ces grands remueurs de peuples ont toujours prétendu qu'ils étaient en communication avec des êtres invisibles qui venaient les guider et leur donner leur appui : et il est bien certain que ces changements radicaux apportés dans la mentalité des peuples nous paraissent difficilement explicables si nous les considérons comme suscités par des moyens purement humains.

Aujourd'hui, dans notre siècle sceptique et railleur, un homme, quelque aidé qu'il fût, quelque grandes que fussent ses qualités intellectuelles et morales, n'aurait jamais une influence assez grande pour amener une évolution dans les croyances et dans les idées religieuses.

On sait ce qui s'est passé pour Allan Kardec. Les germes jetés au vent par ce grand semeur d'idées nouvelles ont mis de longues années avant de commencer à éclore, et leur éclosion est sans cesse entravée.

Or il est nécessaire aujourd'hui que cette évolution soit rapide ; il faut que les idées spiritualistes opposent une digue de plus en plus forte au flot matérialiste qui menace de tout submerger.

Quelque optimiste que l'on puisse être, on ne peut s'empêcher d'être effrayé en pensant au redoutable avenir vers lequel nous nous sentons entraînés.

La famille, la Patrie, la Religion, le respect de l'autorité et du mérite, toutes ces grandes idées qui ont fondé les sociétés et qui les ont maintenues dans la voie du progrès, semblent devoir s'effondrer une à une dans des attaques de plus en plus violentes.

Des idéologues et des rhéteurs sèment dans l'âme des peupl es de nouvelles conceptions humanitaires qui, mal présentées et mal comprises, troublent les cerveaux et font naître dans les cœurs les plus mauvais instincts d'envie, de haine et de jalousie. La morale du Christ est présentée par certains philosophes comme une morale d'esclaves qui ne peut plus être la nôtre parce qu'elle ne répond plus aux exigences de la conscience moderne. Le culte du Moi tend de plus en plus à remplacer tous les autres. La lutte pour la vie, c'est-à-dire l'écrasement des faibles par les forts, remplace insensiblement dans les âmes les idées un peu vieillies de charité, de fraternité et de dévouement. Vivre pour soi le mieux possible, fut-ce au détriment des autres, devient de haut en bas de l'échelle, la règle de tous ; — et on écoute distraitement sans y attacher la moindre importance, le grondement formidable de la foule à laquelle on a enlevé toute croyance, — qui ne comprend plus que la force, — qui n'a d'autre pensée que celle de jouir, — et qui, voyant s'évanouir tous les jours les rêves de bonheur terrestre qu'on lui a promis, se lève menaçante pour les réaliser par la violence,

et pour conquérir des droits qu'elle croit avoir, sans songer un instant à ses devoirs dont on ne lui a jamais parlé.

*
* *

Les croyances religieuses, malgré les erreurs et les imperfections que nous constatons aujourd'hui, suffisaient aux mentalités des âges passés ; elles donnaient au malheureux des consolations et un espoir : elles lui parlaient du devoir, de la charité, de la fraternité, du dévouement, de la justice... Ces croyances n'existeront plus demain : qu'enseignerez-vous alors à l'enfant ? Que direz-vous à l'homme ?

Ni la morale que vous appelez laïque, sans obligations ni sanctions, ni la science quelque grands que soient ses progrès, ne pourront endiguer les passions humaines ni apporter un soulagement à l'Être qui souffre.

La science n'a donné jusqu'à présent à l'homme que des jouissances et des satisfactions matérielles ; et plus ces dernières seront grandes, plus l'homme désirera en avoir toujours de plus grandes. Dans cet ordre d'idées, il ne sera jamais satisfait.

Je suis bien loin de vouloir jeter un blâme quelque petit qu'il soit aux progrès de l'esprit humain, et aux conquêtes admirables que la science fait chaque jour. Mais un esprit impartial reconnaîtra que ces conquêtes, qui jusqu'ici ne sont pas sorties de l'ordre matériel, ne pourront jamais servir à rendre l'homme meilleur. Et il faut cependant que l'homme devienne meilleur. C'est dans ce but qu'il est venu sur cette terre : et c'est pour que l'Être évolué au point de vue intellectuel ne tombe pas dans le matérialisme qui le ramènerait à la barbarie, qu'une nouvelle révélation, adéquate à son degré d'intelligence, a été jugée nécessaire par les directeurs de l'humanité.

Et c'est pour cela que sur des milliers de points se produisent ces phénomènes qui, malgré les exagérations et les erreurs dont ils sont si souvent entourés, amènent l'observateur sérieux à acquérir la certitude absolue de l'existence de l'au-delà :

Et c'est pour cela que l'on peut admettre que le mouvement religieux que nous avons vu naître dans la grotte de Lourdes a été créé par les Directeurs invisibles, et qu'il est entretenu par eux. Tout nous porte à le croire : l'intensité des phénomènes, leur continuité, et le développement de la croyance à l'appui des puissances d'en haut. Il est certain que le pèlerin guéri, ou simplement soulagé, développe autour de lui cette croyance, et beaucoup d'esprits s'accoutumant à ces idées, sentent s'éveiller en eux de nouveaux sentiments qui n'étaient qu'endormis : et ainsi se répand peu à peu la bienfaisante influence des entités invisibles qui entourent le sanctuaire des Pyrénées.

Beaucoup de personnes n'admettent pas cette influence, et ne veulent

même pas en étudier les effets, parce qu'elle s'exerce dans un monde catholique, et sous la direction de prêtres catholiques. C'est là, à mon avis, une grande erreur : — il faut voir les choses de plus haut.

Ceux qui sont chargés de diriger le mouvement religieux de l'avenir, emploient tous les moyens qui sont en leur pouvoir, pour y préparer les esprits, et ils ont cherché à s'appuyer sur la religion catholique dans laquelle on retrouve, — quoique le plus souvent dénaturées, — toutes les croyances spiritualistes.

A part en effet la Préexistence et la Réincarnation, — que l'Église, devenue puissante, n'a plus voulu conserver dans ses enseignements pour les motifs que j'ai énumérés dans une précédente causerie, — la possibilité de la communication avec le Christ, avec la Vierge, avec les saints, avec les anges, surtout avec l'ange gardien que l'Église place à côté de chacun de nous, est la base des croyances catholiques. Les directeurs invisibles pouvaient ainsi semer sur un terrain tout préparé, et agir sur des esprits naturellement disposés à accepter des idées peu différentes de celles qui leur étaient enseignées.

Les catholiques qui croient que la Vierge, les anges et les saints quittent le Paradis pour se communiquer à eux, n'éprouveront pas une grande difficulté à admettre que des Êtres moins parfaits, — leurs parents et leurs amis par exemple, — viennent eux aussi se manifester, leur donner des conseils et leur parler de l'autre vie.

Si ces croyances sont absolument interdites dans la Religion protestante, elles ne sont pas incompatibles avec les enseignements de l'Église catholique : et un prêtre ne pourra jamais blâmer un orphelin qui implore la protection de sa mère, et qui lui demande de venir le consoler et l'inspirer.

C'est donc parmi les catholiques que se répandra le plus facilement l'idée spirite ; et l'apparition à Lourdes d'un Être de l'au-delà, — de la Vierge si on veut — arrivera peu à peu à confirmer dans les esprits la croyance à l'existence et à l'intervention du monde invisible.

C'est le but que se proposaient les grands Instructeurs ; ce but a été atteint : et en présence de ce résultat, on n'a pas à s'arrêter à tous ces lieux communs débités sur Lourdes qui, au dire de beaucoup de gens, ne serait qu'un foyer de superstition, un immense bazar où les prêtres vendent des messes, et où des boutiquiers sans vergogne cèdent à des prix forts des médailles et des chapelets.

Tout cela peut être vrai ; mais qu'importe si ceux qui ont acheté des messes et des médailles reviennent chez eux l'âme consolée et le corps guéri : s'ils ont oublié un instant, leurs peines et leurs préoccupations matérielles, pour s'élever vers l'idéal.

On a dit depuis longtemps que Lourdes était une école de charité unique

dans le monde. Tous ceux qui ont assisté à des pèlerinages, ont vu cette foule d'hommes et de femmes appartenant à toutes les classes de la société, se transformer en brancardiers, aller recevoir les malades à leur arrivée pendant la nuit et par tous les temps, panser leurs plaies, souvent repoussantes, les transporter à la grotte, et les rapporter ensuite dans les hôpitaux où ils continuent à les entourer des soins les plus assidus.

La croyance, quelle qu'elle soit, qui fait naître de semblables dévouements est digne de la plus grande admiration.

*
* *

Et maintenant, à ceux qui se moquent des pèlerinages, à ceux qui ne voient que superstition et faiblesse d'esprit dans cette croyance à la protection des invisibles, je dirai simplement ceci :

Admettons que les théories spirites soient fausses ; que la prière et l'intervention de l'au-delà ne soient que des illusions : — on n'en est pas moins obligé de reconnaître que ces réunions d'hommes croyants sont bonnes, puisqu'elles font naître de grands élans de dévouement et de charité, et puisqu'elles apportent un soulagement à tous ceux qui souffrent.

Que ce soit l'imagination ou des influences occultes qui agissent, peu importe ; il ne faut voir que le résultat obtenu. Avez-vous d'autres moyens pour soulager les souffrances du corps et pour adoucir celles des âmes ? Très limitée dans son action au point de vue physique, la science est complètement impuissante au point de vue moral.

Ne nous moquons donc pas des pèlerinages ni de tous les centres de réunion dans lesquels l'âme endolorie vient faire appel à la protection de l'au-delà.

Dans l'état de trouble moral, d'espérances déçues, d'aspirations ardentes vers un état meilleur dans lequel nous nous débattons, il ne faut rien négliger pour apporter un soulagement au triste sort des malheureux ; et la croyance à la vie future peut seule le leur apporter.

Si un jour l'humanité avait perdu toute aspiration vers l'idéal, et si elle ne voyait dans son passage sur cette terre que le moyen de satisfaire ses passions, elle se débattrait sans aucun espoir au milieu des plus effroyables misères ; — et les esprits affolés ayant perdu toute notion de leurs devoirs vis-à-vis d'eux-mêmes et vis-à-vis de leurs semblables, n'espérant plus aucun soulagement à leurs maux, ni dans cette vie, ni dans une vie future, laisseraient se développer en eux les plus mauvais instincts et les plus brutales passions : et les nations civilisées d'aujourd'hui, secouées par des commotions effroyables, retourneraient probablement à la barbarie.

Ceci n'a peut-être rien d'exagéré. Nous avons vu dans notre pays des révolutions amener les pires excès, et aujourd'hui des hommes dévoyés

cherchent à entraîner les esprits vers des révolutions qui seraient encore plus violentes. Enfin, près de nous, nous avons le triste spectacle d'un peuple chez lequel la bête humaine, délivrée de tout frein, se rue affolée dans la dévastation et dans le sang.

Toutes ces commotions ne sont que les prodromes d'autres commotions beaucoup plus terribles qui s'étendront peut-être peu à peu dans tous les pays.

C'est toujours la lutte du Mal contre le Bien, c'est-à-dire la lutte des Esprits encore arriérés qui n'ont pas abandonné leurs mauvais instincts dans les existences précédentes, contre ceux qui ont évolué et qui sont revenus meilleurs sur cette terre. C'est ainsi que le mal est créé : c'est nous, nous seuls, qui le créons chaque jour en semant autour de nous des pensées d'envie, de jalousie, de haine et de révolte. Et en créant le mal, nous créons la souffrance.

Et nous marcherons ainsi dans la nuit tant que nous n'obéirons pas à la loi d'amour et de dévouement pour nos frères : — tant que nous ne nous rendrons pas compte du rôle que nous avons à jouer sur cette terre ; — tant que nous ne comprendrons pas la grande loi du Karma qui exige que le mal retombe toujours sur celui qui l'a créé, et que toutes nos actions bonnes ou mauvaises nous suivront dans une autre vie pour nous rendre heureux ou malheureux.

Ce sont ces grandes vérités que viennent nous enseigner les habitants du monde dans lequel nous serons demain.

(*à suivre*). SENEX.

UN ENTRETIEN FAMILIAL SUR LA RÉINCARNATION

Parmi les écrits de Paul-Gaëtan Leymarie, successeur d'Allan Kardec à la Direction de la *Revue Spirite*, nous avons été heureux de retrouver cet entretien familial, que par un pieux devoir nous sommes heureux de publier pour nos lecteurs.

La mère. — Si je ne me trompe, mes amis, d'après ce que disait Jeanne, de la distance à combler entre le Polynésien et l'homme civilisé, et par la figure du merisier de Paul devenu un cerisier parfait par la simple addition d'une bouture d'arbre greffée par la main humaine, vous avez voulu établir ceci : Le naturel de la Polynésie, transporté dans la société civilisée, restera toujours sauvage dans le fond ; si, après sa mort, il vient se réincarner, prendre bouture dans une race plus avancée que la sienne, il y apportera ses goûts de sauvageon qui, modifiés par la nouvelle greffe, lui permettront de progresser.

En renouvelant bien des fois ses réincarnations, par bouture, — puisque vous avez consacré l'expression, — à chaque existence il aura acquis des qualités nouvelles, pour arriver enfin à être comme vous, mes enfants, des êtres qui tendent à être toujours plus modérés, plus doux, intelligents et bons ; il cherchera toujours davantage la vérité, en s'avançant d'une manière continue vers la connaissance approfondie de Dieu.

Le père. — Il ne faut donc pas s'étonner si, en partant de sa première existence à l'état d'homme, ce sauvage est complètement inexpérimenté ; par ses vies successives il viendra tour à tour demander des perfections nouvelles, avec le vif désir de vaincre sa paresse, sa gourmandise, l'envie, la cupidité et le vol, en un mot, tous les instincts des bêtes dont il est la représentation complète, puisqu'il les résume toutes en lui.

Incontestablement, la route lui paraîtra dure, fatigante ; souvent il s'arrêtera au lieu de marcher vers le but avec énergie ; il s'endormira, pendant que d'autres esprits de même ordre, réincarnés en même temps que lui et comprenant la valeur de chaque jour, rempliront activement leur vie et progresseront sans cesse. Dans ce cas, il est naturel que chacun récolte ce qu'il a semé, et que, dans le cours de leurs vies diverses, les positions matérielles et morales ne puissent plus être les mêmes.

Jeanne. — Ils ressemblent aux élèves d'une même division : les uns sont studieux, obéissants, soigneux et attentifs, tandis que leurs condisciples ne savent jamais leur leçon, arrivent toujours après l'ouverture des classes et s'amusent à des riens, occupés à faire des niches à leurs voisins de table ; les premiers ont les prix et les couronnes, les seconds recueillent la honte et les reproches mérités de leurs professeurs et de leurs parents.

Père, il y a quelques jours, dans notre salon où tu recevais quelques amis, tu disais : « Voyez Armand T... : il a fait son chemin d'une manière honorable ; nous l'avons toujours connu studieux et chercheur, la probité même : aussi est-il honoré et estimé. »

— « Si M. X... est malheureux, te répondit un interlocuteur, c'est que toujours il fut un fruit sec, incapable en toutes choses ; au collège il était étourdi, paresseux, gourmand et, tout le premier, il en est à s'étonner de la différence des positions sociales !... »

Le père. — Jeanne, il arrive aussi qu'un honnête homme, après s'être fait une place honorable dans notre société, obéit un jour à l'instinct de la bête qui sommeille en lui, instinct qu'il n'a pu assez bien mâter et abattre pour l'empêcher de se réveiller ; il commet une mauvaise action qu'il réussit à cacher à tous, et meurt sans avoir vu officiellement ternir sa réputation.

Il a sauvé les apparences, il est vrai ; mais dans son périsprit, ou enveloppe spirituelle, il emporte, en une série d'images qui y sont pour ainsi dire

gravées, la trace de ses méfaits que rien ne peut effacer dans l'erraticité ; les esprits voient et lisent sur ces documents si vivants comme sur les feuillets d'un livre. L'âme coupable comprend alors la gravité de sa faute, et prend de bonnes résolutions.

En se réincarnant elle choisira de préférence une famille de pauvres gens, pour avoir une existence pleine de privations et de travail continu ; elle rachètera ainsi le passé par une vie exemplaire. La souffrance relèvera le nouvel incarné, et l'instinct du bien le soutiendra. Ses compagnons de travail, en le voyant toujours malheureux mais résigné, s'écrieront : « Voyez ! à quoi lui sert-il d'être honnête homme, d'être bon et estimé, d'être incapable de penser au mal, d'être toujours maître de lui-même et de ne donner aux autres que des conseils excellents, puisque les malheurs tombent sur lui comme la grêle ? Sa femme est devenue infirme par excès de travail; ses enfants sont morts l'un après l'autre, et, malgré cela, il sourit à la souffrance !! Cette douce philosophie nous impressionne ; mais, en fin de compte, nous trouvons que c'est trop cher d'être honnête homme à ce prix. »

Ceux qui parlent ainsi ne connaissent pas la réincarnation ni la force d'une volonté innée. Cet homme, qui leur semble malheureux, a rempli sa tâche; il sera grand en d'autres existences, sur des mondes plus avancés où des esprits amis l'attendent.

La mère. — Voyez M. S..., ce mécanicien de mérite incontestable, cet ingénieur dont la science est exceptionnelle, auquel ses anciens camarades de l'École centrale viennent tous demander avis; que voit-il autour de lui ? Des confrères qui ont acquis une position brillante, tandis que lui, cet homme de génie, si prévoyant et si digne, voit échouer toutes ses entreprises ; ses inventions, qu'il combine dans un but d'utilité pratique, lui sont volées, et, si parfois il semble réussir, ce n'est pour lui qu'un sourire passager de la fortune, car un événement imprévu ne tarde pas à le ruiner.

S'il était malhonnête homme, il est probable qu'avec son talent il serait millionnaire; mais il n'a jamais voulu transiger avec sa conscience ; il préfère vivre modestement et ne voit pas sans inquiétude l'avenir de ses trois filles, qui ont reçu une instruction solide, qui sont belles et distinguées, adorables, autant par leur simplicité que par leur amour du travail, ayant tout ce qu'il faut pour faire le bonheur de maris intelligents, mais n'ayant pas de dot, ce qui est l'équivalent d'une calamité à une époque où les papillons voltigent à l'entour des filles dorées.

Les malheurs l'ont rendu sceptique, mais, il ne suit pas moins, inflexiblement, la ligne droite, répétant avec ses amis : *la fatalité de S...* Notre bon camarade répare en cette vie les méfaits de ses précédentes existences. Quand, avec lui, j'ai voulu entamer la question qui nous préoccupe, à moi,

sa parente, il a souri en disant : « Laissons là ces idées abstraites ; je ne suis pas assez raisonnable pour les comprendre. »

Le père. — Rassure-toi, mon amie ; j'ai longuement discuté avec lui, et mes arguments l'ayant laissé dans l'incertitude, cet esprit droit et solide a voulu suivre le fil de mes objections; il a désiré lire et commenter avec moi les ouvrages fondamentaux d'Allan Kardec, feuilleter avec soin la *Revue spirite* ; actuellement même les principaux ouvrages spiritualistes anglais et américains lui sont familiers.

Aujourd'hui S... *voit clair dans sa vie* ; telle est son expression; ses filles sont devenues des médiums excellents, et, par elles, il s'identifie avec le monde des esprits. Sa *fatalité* n'étant plus pour lui qu'une épreuve, il me bénit pour la quiétude qu'il a obtenue à l'aide de notre doctrine. C'est maintenant une famille heureuse, grâce à l'acquit d'une conviction raisonnée.

Jeanne. — Mon père, tu nous parlais de familles dont les chefs subissent de terribles épreuves, expiant ainsi les méfaits de leurs existences passées. Je vois clairement qu'il nous faut être, en toutes choses, dignes de l'amour de Dieu, si nous ne voulons pas payer nos vieilles dettes; je sais aussi que, fort heureusement pour nous, rien ne se perd, tout se retrouve; nous avons pour nous le temps, qui nous permet le rachat de nos fautes. C'est un bienfait sans pareil; mais, pourquoi Dieu frappe-t-il les enfants dans le père, et le père dans ses enfants?

Le père. — Cela tient à des causes multiples, Jeanne. Je vais répondre brièvement à tes questions. Un enfant, c'est l'esprit d'un homme qui a déjà vécu ; il a pu mourir d'une maladie horrible, que lui avait léguée ses passions; ou bien, dans sa dernière famille, il a été la cause de bien graves embarras; il a pu laisser aussi le meilleur souvenir, malgré ses imperfections visibles.

En venant se réincarner dans un milieu pour lequel il a des affinités, l'esprit vient partager les peines et les ennuis de ceux qui l'ont aimé ; souvent, c'est dans le but de renaître dans une famille qui a le germe de la maladie dont il est mort dans sa dernière existence, et sa vie sera une lutte constante qui aura ce but : ne pas réveiller le mal qui sommeille en lui.

Toute nouvelle épreuve tend à une réparation du passé, à une purification des maladies morales qui engendrent les maladies matérielles. Un esprit peut aussi revivre dans la famille d'un homme qui lui conseilla le mal et fut son professeur en immoralité ; non seulement il est son tourment de chaque jour ; mais il est la protestation vivante contre de détestables doctrines ; en voyant souffrir son enfant et se reproduire en lui le virus qui semble fatal, le père subit la peine du talion, et il en recherche la cause ; toute douleur est une leçon profitable.

Tour à tour, dans diverses existences, on peut être ou le père ou le fils ; les ennemis se réunissent pour user leur inimitié d'autrefois, au frottement continuel des intérêts. Du choc de tant de passions diverses il peut jaillir de bien douces ou bien terribles choses, des drames émouvants ou des dévouements sublimes. Que les pères et les fils, le mari et la femme, que les frères entre eux se frappent avec dureté, cela est incontestable, mais dans ces conflits de sympathies ou d'antipathies liées pour une existence, la souffrance devient la grande purification, le grand enseignement.

Pour éviter les gémissements et les plaintes occasionnés par le retour sur la terre dans un milieu qui n'offre que de tristes perspectives, nous devons chers élèves, ne jamais faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait, et considérer tout incarné comme un frère plus ou moins avancé ; lui tendre la main, l'aimer comme nous-même. C'est la loi de solidarité, et c'est par elle que Dieu gouverne les mondes.

Paul. — Père, l'âme d'un homme de bien n'ira pas, ce semble, animer le corps d'un assassin, tandis que ce dernier peut, en se repentant, s'incarner dans une famille honnête, qui développera ses tendances nouvelles ? On peut monter, mais on ne recule pas ; on reste stationnaire comme l'insouciant qui se trouve toujours au même point, qu'il soit incarné ou désincarné.

On peut descendre en tant que position sociale, mais on conserve ses facultés acquises : cela découle naturellement de l'ensemble de nos études.

Marie. — Si un mauvais esprit demandait à être le fils d'un bon papa, d'une chère mamam tels que les nôtres, le lui accorderait-on malgré sa perversité ?

Le père. — Ma fille de mauvais enfants sont une épreuve pour leur famille, et réciproquement. Il est souvent accordé ce que tu dis, Marie ; le fils de notre meilleur ami en est l'exemple frappant, car Gaston, qui est venu vivre dans une famille où règne l'aisance et la probité, est devenu voleur et assassin ; ses parents ont employé tous les moyens pour dompter cette nature perverse sans y parvenir, et je sais qu'ils ont accompli rigoureusement leur devoir.

Oui, ils ont accompli tout leur devoir, ces amis si éprouvés. Et puis, je sais que malgré leurs deux autres fils, si braves et si aimables, ils ont été affectés au point de fuir la patrie, quand le spiritisme est venu à temps les consoler, les ranimer en leur donnant une espérance certaine.

Dieu a sagement voilé aux hommes le passé, car, sans doute, le père et la mère furent jadis de mauvais enfants ; en se réincarnant ils ont choisi cette épreuve, et, connaissant la grande doctrine, ils remercient Dieu au lieu de le maudire.

Georges. — Si Dieu nous envoyait pour vivre avec nous un esprit qui ait de mauvaises tendances, nous serions bons avec lui ; nous l'entourerions

de tant de bons soins qu'il aurait aussi de l'amour pour nous. J'ai vu des camarades jaloux par nature, que leurs frères peu endurants ont rendus mauvais sujets ; c'est un si triste exemple, que nous suivrions le chemin contraire pour en faire un bon et doux ami.

Paul. — Allan Kardec a écrit ces paroles : « Si les jumeaux ont une similitude de caractère et de sentiments, c'est que, âmes sœurs dans l'erraticité, elles sont heureuses d'être venues ensemble à la vie pour ne jamais se quitter. » Sans être jumeaux nous nous aimons ici; entre frères il y a des similitudes réelles. Je vois que Marie et Georges ont des *idées innées*, par les souvenirs qu'ils ont apportés de leurs existences antérieures; attendu qu'ils comprennent on ne peut mieux le sens de nos entretiens; qu'ils y ajoutent leur grain de sel, et qu'ils exigent, par esprit d'observation, que chaque mot intéressant soit pour eux bien précisé et reçoive une explication particulière.

La mère. — Rien ne se perd, ni matériellement, ni spirituellement. A chaque existence nouvelle le corps change, mais l'esprit conserve et rapporte toutes ses aptitudes ; s'il fut un génie, il en aura les tendances ; il étonnera par son rare et précoce savoir la génération d'hommes au milieu de laquelle il ira vivre. Si ce génie fit jadis un mauvais emploi de son intelligence, en s'incarnant à nouveau, il peut être puni par le sommeil momentané de ses hautes facultés sans qu'elles soient pour cela perdues; ce qu'il doit et ce qu'il veut acquérir ce sont les vertus morales qui lui ont fait défaut et dont l'absence formait une tache grossière dans l'ensemble de ses talents exceptionnels. Quant aux enfants nouveau-nés, à ceux qui n'ont pas encore l'âge de raison et que la mort enlève à l'affection de leurs parents, ce sont des esprits qui viennent terminer, dans une existence passagère, une épreuve interrompue subitement dans leur vie précédente. D'autres fois, leur mort est une épreuve pour les parents ; ou bien c'est le signe que ces esprits s'étaient réincarnés à contre-cœur.

Jeanne. — Père, tu te rappelles les filles de M. A... ; leur souvenir m'amène à t'adresser une question. L'une d'elles est devenue poitrinaire à 16 ans et est morte de son mal ; sa sœur cadette, arrivée au même âge, fut prise des mêmes symptômes de la terrible maladie, et tu dois te souvenir que le docteur, en lui donnant les mêmes remèdes qu'à la pauvre morte, avivait le mal, et que, pour l'enrayer, il dut se résoudre à modifier complètement ses ordonnances.

Ce qui étonna le plus le praticien, — qui attribue ces sortes de maladies à *l'hérédité??* c'est que, sur deux garçons et trois filles, l'une des trois sœurs a conservé une brillante santé, et que depuis, elle est devenu une heureuse mère de famille, et que, sur les deux garçons un est devenu phtisique en même temps que la seconde sœur. La consomption chez tous deux sui-

vait les mêmes phases et le dépérissement était caractéristique. L'auscultation, chez les deux malades, révélait la présence des mêmes cavernes dans les poumons ; ils avaient le même degré de fièvre, les mêmes sueurs: ces deux cas étaient identiquement semblables à celui de la première sœur.

Tous deux succombèrent, tandis qu'un frère et une sœur sont restés des modèles de vigueur et de santé.

Les docteurs ont prétendu qu'on était en présence d'une *phtisie héréditaire* ; et comme les père et mère étaient doués d'une constitution robuste, ils ont affirmé que l'hérédité remontait à la quatrième génération, qu'en savent-ils, puisque dans la famille, le grand-père n'a pas connu cette affection morbide ?...

Aux trois poitrinaires qui présentaient la même pectoriloquie (cas où l'oreille appliquée au niveau d'une caverne des poumons, entend la voix du malade comme si elle sortait directement de la poitrine) et qui étaient exactement atteints du même mal, il a fallu sans cesse une nourriture et des remèdes différents. Penses-tu, après cela, père, que l'hérédité puisse être entendue selon les savants ? l'exemple que je viens de citer ne détruit-il pas toutes leurs affirmations ?

Le père. — Cela prouve, Jeanne, que les esprits apportent dans leur corps spirituel le germe du mal qui doit terminer leur existence. Dans le cas que tu cites, le périsprit a pu trouver dans le corps de parents très sain un élément qui, uni intimement à l'organisme, a engendré, à l'époque vou ue, trois cas de consomption nettement caractérisés, mais provenant de ources diverses, puisque les mêmes remèdes agissaient diversement sur les deuv sœurs et leur frère, qui, peut-être, dans une précédente existence, ne s'étaient pas connus.

Jésus a dit : « Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne t'étonne donc pas (Nicodème) de ce que j'ai dit ; il faut que vous naissiez de nouveau. Le vent souffle où il veut, et tu en entends le son; mais tu ne sais d'où il vient ni où il va ; *il en est ainsi de tout homme qui est né de l'esprit.* »

Il affirmait l'individualité de l'âme en parlant ainsi, distinguant que l'esprit seul doit renaître. La chair obéit aux lois qui régissent la chair et se décompose ; mais l'esprit obéit aux lois de l'esprit et il souffle où il veut. En un mot, en se réincarnant, il apporte à son nouveau corps l'empreinte du bien et du mal qu'il a faits : c'est la véritable hérédité, car elle se rattache intimement à la loi physiologique de l'évolution de l'esprit.

Le docteur Denis Goulin a dit : « L'hérédité seprésente sous deux aspects ; ou l'on se réincarne dans un corps qui tient son principe morbide des parents, ou l'on se réincarne dans un corps sain, et l'on apporte dans son périsprit les conditions du développement de la maladie par le jeu de la vie.

« Dans le premier cas ce peut être une punition méritée, ou une épreuve choisie pour progresser; dans le deuxième cas, c'est toujours une punition. Dans l'épreuve c'est une profession que nous embrassons, que nous acceptons volontiers, parce que nous avons en vue, avant de descendre sur la terre, le bien moral que nous en retirerons. Les douleurs physiques, les privations de certaines jouissances provoqueront nos efforts, stimuleront nos facultés, exciteront notre zèle, nous détacheront de la terre, élèveront notre âme vers Dieu. »

Jeanne. — En effet, les trois poitrinaires dont je parlais avaient toujours de sages et sublimes pensées. De même que leur corps, leurs paroles semblaient ne pas appartenir à la terre. Ces vies tout angéliques et spiritualistes étaient complètement opposées aux vues matérielles de leurs parents et de leurs frère et sœur qui, eux, ne croient qu'aux jouissances physiques ou matérielles.

La mère. — La réincarnation ouvre à l'âme de nouvelles destinées ; elle est un fait physiologique et moral. Le Dr Denis-Goulin, que citait votre père et qui est un savant homœopathe, a dit encore : « L'hérédité, qui est la conséquence physiologique d'un fait moral, s'applique non seulement aux infirmités que nous venons supporter dans notre corps, mais elle s'étend à l'hérédité sociale, à tous les événements qui sont la conséquence de notre état de famille ou de peuple dans les incarnations précédentes.

« La réincarnation, l'hérédité physiologique et sociale prouvent notre solidarité et nous montrent la loi de perfectionnement ; elles nous poussent à la solidarité de la vie intellectuelle, morale et physiologique, non seulement dans l'organisme humain, mais également dans l'organisme des familles et des peuples ; chaque famille et chaque peuple sont des individualités au même titre que chacune des individualités qui les composent. »

Les vies physiologiques, intellectuelles et morales sont trois individualités dans une unité ; elles sont *une* parce qu'elles sont l'œuvre d'une seule volonté et concourent au même but final. L'hérédité, voulue de Dieu, prouve notre liberté et notre responsabilité ; par elle, l'âme est ramenée à son créateur. Nos *maux*, à qui nous donnons si injustement cette qualification, prouvent que Dieu n'ajoute pas une grande importance à ces conséquences de l'hérédité, mais, avant tout, demande notre cœur, notre amour, notre soumission aux lois qu'il a établies pour notre bonheur. La réincarnation répare toutes choses.

Cette succession de vies physiologiques, intellectuelles et morales, vécues par l'âme incarnée depuis son apparition sur la terre, nous conduit en définitive à la vie morale qui règnera en souveraine parmi nous ; et, comme conséquence, la peine du talion disparaîtra avec la maladie et les infirmités ; il n'y aura plus de famines, de guerres, de pestes. Tous adoreront le Dieu

créateur *en Esprit et en vérité ;* tous seront frères réellement, fils du *Père des hommes ;* la charité et la justice règneront. Ce sera le royaume de Dieu sur la terre ; *son règne sera venu, son nom sera sanctifié, sa volonté sera faite sur la terre comme au ciel.*

Paul. — Toutes ces déductions sont admirables ; nous étions les générations passées, nous sommes les générations futures. Nous récoltons, en avançant, les épis dont nous disposâmes autrefois les germes dans le sillon péniblement tracé. Notre vie est le résultat de nos labeurs, et, par eux, nous possédons notre conscience et notre liberté.

Je rejette cette fantaisie d'un Dieu qui octroie des récompenses à ceux qui n'ont pas su les acquérir par leurs efforts vers le bien, récompenses données en vertu de la *grâce*. Seules nos angoisses passées créent notre attachement actuel à nos parents, et à tout ce qui est bon. Cette pensée, mon père, donne du charme à tout effort nouveau : *la lutte sauve le monde.*

La mère. — C'est parler d'or, mon Paul. *Celui qui n'a pas pleuré ne mérite pas de sourire.* Notre bonheur est un composé de douleurs passées noblement supportées.

Jeanne. — Tu en es la preuve, chère Maman ; fille d'un officier supérieur et sans fortune, tu as toujours travaillé, beaucoup étudié. Comme toi, notre père a lutté et lutte encore. Votre exemple nous indique la voie sacrée qu'il faut suivre : celle du désintéressement, de la tendresse fraternelle véritable pour tous ceux qui souffrent, qui gravissent le dur mais glorieux sentier de la vie.

Le père. — Pour être vraiment libre il faut savoir commander à ses sens et restreindre ses besoins, au lieu de les multiplier : on est heureux quand on a des goûts en accord avec les devoirs.

En nous aimant nous rendons hommage à Dieu qui verse l'harmonie sur toutes choses. C'est dans ce but qu'il nous a prédestinés à la souffrance. La source vivante de l'humanité c'est une bonne mère de famille. La vôtre, mes enfants, a dû beaucoup souffrir pour avoir le don d'aimer.

Songez aussi que, pour donner tout ce que l'on a en soi, il est essentiel d'y être presque contraint par une nécessité : moitié de bon gré, moitié à son corps défendant, l'homme, sous la pression des rudes conditions de son existence, est amené à appliquer et à développer l'art et l'industrie, qui sont les fruits de ses acquits antérieurs; il *donne le peu d'or qu'il doit* à tous ses frères incarnés.

Paul. — Dis-nous, père, ce que Socrate et Platon, les grands philosophes grecs, pensaient de la destinée de l'âme après la mort.

Le père. — Socrate et Platon disaient, trois cents ans avant Jésus-Christ : « Après notre mort, le génie (*Daïmon, démon*) qui nous avait été assigné pendant notre vie, nous mène dans un lieu où se réunissent tous ceux qui

doivent être réunis dans le *Hadès* pour y être jugés. Les âmes, après avoir séjourné dans le Hadès le temps nécessaire, sont ramenées à cette vie dans de nombreuses et longues périodes. »

La mère. — Ces paroles, que l'on trouve transcrites dans *L'Évangile selon le Spiritisme*, représentent la doctrine des anges gardiens, Esprits protecteurs, et celle des réincarnations successives après des intervalles de séjour plus ou moins longs dans l'erraticité.

Le père. — Ces mêmes philosophes disaient : « Les démons remplissent l'intervalle qui sépare le ciel de la terre; ils sont le lien qui unit le grand tout avec lui-même. La Divinité n'entrant jamais en communication directe avec l'homme, c'est par l'intermédiaire des démons que les dieux commercent et s'entretiennent avec lui, soit pendant la veille, soit pendant le sommeil. » Allan Kardec ajoutait ces paroles caractéristiques : « Le mot *Daïmon*, dont on a fait démon, n'était pas pris en mauvaise part dans l'antiquité comme chez les modernes; il ne se disait pas exclusivement des êtres malfaisants, mais de tous les Esprits en général parmi lesquels on distinguait les Esprits supérieurs appelés les Dieux, et les Esprits moins élevés, ou démons proprement dits, qui communiquent avec les hommes. Le spiritisme dit aussi que les Esprits peuplent l'espace ; que Dieu ne se communique aux hommes que par l'intermédiaire de purs esprits, chargés de transmettre ses volontés; que les Esprits se communiquent à eux pendant la veille et pendant le sommeil. Au mot *Démon* substituez le mot *Esprit*, et vous aurez la doctrine spirite. » Et le maître dit ailleurs : « Voici une vérité vieille comme le monde « que les Esprits renouvellent à notre mémoire lorsque les temps sont arrivés. »

La mère. — Ces vérités, nous devons les répandre et les soutenir avec l'esprit de douceur et de persuasion. Méditez-les, mes chers enfants, et souvenez-vous que c'est dans leur enseignement et leur observation que réside le bonheur de l'humanité.

P.-G. LEYMARIE (Œuvre posthume).

Examen critique des phases les plus importantes des phénomènes psychiques et des différentes théories émises.

Il est admis en Science, dans tous les domaines des recherches, que toute hypothèse qui est capable d'expliquer le plus grand nombre de faits manifestés et connus et qui n'est controversée par aucun nouveau fait, peut être considérée comme la véritable et celle qui doit prévaloir sur toutes les autres. Mais dès l'instant qu'un fait quelconque vient à se présenter, que

cette hypothèse ne peut expliquer, celle-ci doit naturellement céder la place à une autre, ou tout au moins être modifiée, en conséquence ; et plus les variations sont nombreuses, moins il y a lieu d'admettre qu'on a trouvé la solution de la question.

Cela posé, passons à l'étude des phénomènes réputés les plus remarquables du spiritualisme.

La lévitation. — En première ligne viennent les phénomènes de lévitation. Ces phénomènes consistent, comme chacun le sait, dans le déplacement d'objets lourds, tels que tables, chaises, tabourets, pianos... Sans l'aide — pour autant qu'il a été possible de le découvrir — ou le contact d'une force physique connue.

Premier exemple. — Donnons un exemple :

Je suppose que quatre hommes sont assis sur une lourde table. Le médium, presque toujours une femme faible, délicate, soulève la table (par la simple apposition d'une main), à un pied et plus de terre.

C'est là un phénomène, déjà ancien et bien connu, qui a été vérifié par des centaines de personnes qui en ont confirmé l'authenticité.

Deuxième exemple. — L'exemple suivant a eu lieu avec D. D. Home le médium américain, l'un des plus forts qui aient jamais existé. Dans une de ses séances, Home fut enlevé avec son fauteuil et transporté jusque près du plafond de la chambre où il fut tenu suspendu assez longtemps en l'air, pour pouvoir écrire son nom sur le plafond aux yeux des assistants.

Voilà des phénomènes que les sceptiques nient et attribuent à la fraude, car ils sont incapables d'en donner l'explication.

L'hypothèse spirite les attribue aux esprits désincarnés qui peuvent exercer sur la matière une force plus considérable que celle des mortels.

N° 2. — *Dématérialisation de la matière* :

Intimement lié aux phénomènes de lévitation est celui de la dématérialisation de la matière.

Expérience. — Dans une séance tenue en Allemagne avec le médium Slade, devant quelques Professeurs de l'Université de Leipzig, le professeur Zœllner désirant faire une expérience, avait pris avec lui une carte sur laquelle il avait apposé son cachet ; il y attacha avec de la cire à cacheter les deux bouts d'une corde et tint la carte dans sa main en la laissant tomber librement entre ses genoux. Il demanda ensuite aux esprits de faire un nœud dans cette carte et son désir fut aussitôt satisfait.

Il y eut ainsi trois nœuds faits, tandis que les bouts de la corde restèrent attachés à la carte qui ne quitta pas un seul instant la main du Professeur.

Comment cela fut-il fait et qui peut l'expliquer ?

Autre expérience. — Une autre fois, le professeur Zœllner fit fabriquer par un tourneur un anneau d'une certaine espèce de bois. Il suspendit cet

anneau à une corde et attacha les extrémités de celle-ci à une carte comme dans l'expérience précédente. Il se rendit ensuite à l'endroit où eut lieu la séance et demanda aux esprits de lier la corde autour de l'anneau. Quelques instants s'écoulèrent après lesquels le professeur jetant les yeux sur la carte qu'il tenait en main, s'aperçut que l'anneau avait disparu, bien que les deux bouts de la carte y fussent restés scellés. On fit aussitôt des recherches pour retrouver l'anneau, mais en vain.

N. B. — Il y a lieu de faire remarquer que la table près de laquelle les assistants avaient pris place, était une table ordinaire à quatre pieds, exhaussée par une console sculptée à trois pieds. On allait abandonner les recherches, quand un des professeurs s'avisa de visiter la console et y découvrit l'anneau dans un endroit où le bois, en haut et en bas était plus large en diamètre que l'anneau lui-même et d'où il ne put être retiré qu'à l'aide d'une scie.

L'anneau fut examiné au microscope par les professeurs qui n'y constatèrent ni cassure, ni rupture.

Voilà encore une énigme que le matérialiste ne peut expliquer, sans avoir recours à des moyens frauduleux. Le spiritualiste, au contraire, croit qu'aucun pouvoir humain n'aurait pu mettre cet anneau dans cet endroit et que ce fut l'œuvre des intelligences invisibles qui sont douées du pouvoir de réduire la matière en ses éléments primitifs et de les reconstituer ensuite dans leur forme originale.

Le professeur Zoellner déclare que l'explication spiritualiste est la seule possible et qu'elle est admise aujourd'hui par le plus grand nombre des savants qui ont étudié scientifiquement les phénomènes psychiques.

Une quantité d'autres phénomènes de même espèce, non moins extraordinaires et authentiques pourraient être cités à l'appui de ceux-ci, mais ils ne pourraient apporter aucun élément de plus pour établir la vérité de notre hypothèse.

Nous passons donc à une nouvelle phase de médiumnité qui est celle de la

Matérialisation. — Ici, on nous donne la représentation d'une figure humaine et d'une forme si intimement ressemblante à celle d'une personne qui a vécu, qu'elle est aussitôt reconnue par un des amis présents à la séance. Comment la fraude peut-elle personnifier la figure, la forme, la voix et les manières d'un individu que le médium n'a jamais vu ni connu, cela ne me paraît pas bien clair à expliquer. Comment cette forme peut-elle vous appeler par votre nom qu'elle n'a jamais entendu prononcer et vous parler de choses connues seulement de vous et de l'ami mort? Comment cette forme matérielle peut-elle être construite sous vos yeux, naître et prendre corps d'une simple tache de lumière qui semble sortir du plancher,

affecter une figure humaine de grandeur naturelle que vous reconnaissez et qui s'évanouit ensuite graduellement? Voilà des questions qui méritent sérieuse réflexion et qu'il n'est guère facile de résoudre par un tour de prestidigitation. Les ignorants peuvent se contenter de semblables explications, mais non les hommes sérieux, instruits.

Comment cette forme matérialisée peut être placée sur une balance et au poids, n'accuser que 30 ou 40 livres, tandis que le poids du médium est reconnu être de 150 livres au plus, n'est-ce pas là un fait plus difficile à expliquer par la fraude?

— C'est un phénomène de cette nature qui a convaincu le célèbre savant William Crookes de la vérité du spiritualisme, après des expériences nombreuses qu'il a faites avec une persistance qui l'honore et que rien ne put décourager, sous le contrôle le plus sévère et le plus minutieux.

Clairvoyance et Clairaudience. — Viennent ensuite les phénomènes de *clairvoyance* et de *clairaudience.*

Consultez un clairvoyant et il vous décrira la forme spirite de votre père, de votre mère, de votre enfant, de tous ceux que vous avez perdus, avec leur forme, leurs traits caractéristiques, la couleur de leurs yeux et de leurs cheveux; il vous désignera les moindres particularités de leur personne.

Le spiritualiste est persuadé que la forme spirite de la personne décédée est réellement là, à vos côtés; invisible pour vous, mais visible pour le clairvoyant qui possède des dons extraordinaires que n'ont pas le commun des mortels et qui leur permettent. à l'aide de leur sixième sens, de voir la nature subtile éthérée, dont ces formes spirites sont composées.

Mais, le sceptique n'admet pas cette hypothèse et déclare que ce phénomène peut s'expliquer sans peine, par la théorie de la *télépathie* ou *transmission de la pensée*; que l'image de votre ami mort se trouve dans votre esprit et que le médium s'empare de cette image et la reconstitue oralement.

Mais ne vous semble-t-il pas étrange que le médium décrit toujours, sans commettre d'erreurs, l'ami qui est mort et qu'il ne parle jamais de ceux qui sont encore vivants? Vous avez pourtant aussi dans votre « subconscient » l'image des personnes vivantes aussi bien que celle des personnes qui ne sont plus de ce monde.

La clairaudience. — Intimement lié au phénomène de la *clairvoyance* est celui de la *clairaudience.* Ce même médium qui dépeint votre ami spirite vous dira ce que cet ami vous dit. Il vous donnera une communication intelligente et absolument exacte, et telle qu'il est supposé donner si l'esprit était présent. Il fera mention d'événements passés depuis longtemps; d'incidents connus de vous seul et de l'ami désincarné; il vous rappellera des faits auxquels vous n'avez pas pensé depuis des années.

Ici encore, certains vous disent que tous ces phénomènes sont dus à la *lecture de pensée*, à la *télépathie*; mais le médium déclare et affirme qu'il entend la voix de l'esprit qui lui dit ces choses.

Pour le spiritualiste, cette explication est la seule vraisemblable et admissible ; et le sceptique ne peut pas dire que le médium fait un mensonge, ou invente ces choses.

Et puis, n'est-il pas étrange, pour ne pas dire plus, que ce pouvoir *de télépathie* ou de *lecture de pensée* est le plus souvent le don de personnes qui sont disposées à pratiquer la fraude et le mensonge ?

Passons maintenant au vif de la question et étudions les faits classés des divers phénomènes psychiques.

LES FAITS CLASSIFIÉS.

Les phénomènes divers de psychologie observés avec un médium peuvent être divisés en trois classes :

1° Le sujet de la communication est connu de l'assistant ou des assistants.

2° Le sujet de la communication est inconnu de l'assistant, mais il est connu d'une autre personne et reconnu être exact, conforme.

3° Le sujet n'est connu ni de l'assistant, ni d'aucune autre personne vivante. Les faits révélés par le médium étant reconnus être exacts.

Avant de faire l'examen de chacune de ces catégories, passons en revue les différentes théories adoptées.

THÉORIE D'UN POUVOIR OCCULTE INHÉRENT AU SENSITIF ET AGISSANT SANS L'AIDE D'UN ESPRIT DÉSINCARNÉ.

Il y a quelques années, feu M. Ferd. Myers, membre de la Société des Recherches psychiques de Londres qui avait voué la meilleure partie de sa vie à l'étude des sciences occultes (et qui mourut, il y a trois ans à peine, dans la foi intense et sincère de l'origine spirituelle de certaines manifestations qu'on ne pouvait expliquer autrement), a émis la théorie d'une « conscience intérieure ou subliminale ».

Cette partie « subliminale » est supposée être accessible à l'influence de la suggestion hypnotique dont le pouvoir a été établi depuis longtemps par Braid et d'autres savants et qui est reconnu de nos jours, même par des hommes de science médicale, lesquels s'en servent dans le traitement de certaines formes de maladie, spécialement sur des sujets nerveux.

Télépathie. — C'est un fait bien connu et démontré qu'un esprit susceptible de recevoir les impressions, peut être influencé télépathiquement à distance par un autre esprit. Ceci peut avoir lieu à l'état de veille, mais se produira plus vraisemblablement, pendant le sommeil, ou à l'état négatif,

subjectif, connu sous le nom de transe, qui peut être considéré, dans certains cas, comme une condition d'auto-hypnotisme.

A l'état de veille, le phénomène de télépathie n'est possible que lorsque le sujet est dans un état d'esprit semi-passif; celui qui transmet étant alors dans une condition opposée ou positive. En outre, il faut qu'il existe une grande harmonie, dans les vibrations mentales de l'un et de l'autre. On pourrait croire qu'une telle transmission est nécessairement produite par un effort conscient; mais ce n'est pas là invariablement le cas, je dirai même qu'il est rare qu'il en soit ainsi. En effet, il y a de nombreux exemples de communications télépathiques, sans que l'agent qui transmet ait exercé aucun pouvoir de volonté consciente.

Ainsi ont pris naissance :

1° La théorie de la conscience « subliminale ».

2° Le phénomène du pouvoir de suggestion hypnotique.

3° Et enfin celui de l'action télépathique entre des esprits en harmonie

A ces systèmes ou théories sont venues s'adjoindre :

a). — L'existence d'un « double fluidique » du corps physique, et la possibilité qu'a ce double de se séparer de son enveloppe grossière à laquelle il reste cependant attaché par un mince cordon de Vie ; et son apparition et sa possibilité d'être reconnu, soit par la clairvoyance ou autrement, à une certaine distance du corps physique.

b). — Et enfin la possibilité, sous certaines conditions de la séparation, ou en d'autres termes, de la multiplicité de la personnalité.

Bien qu'il existe une grande évidence de l'existence du « double », la multiplicité de la personnalité ne semble être qu'une hypothèse.

Il a été dit qu'une personnalité extériorisée peut être projetée et matérialisée.

Quoi qu'il en puisse être il y a, en tous cas, raison de croire que « le double » peut être matérialisé ou plutôt rendu fluidique et devenir objectif à certaines ou à toutes les visions; tout en maintenant la forme et les traits caractéristiques du corps physique.

Loi de la suggestion. — Comme la loi de la suggestion entre pour une grande part dans toute explication matérialiste des phénomènes spirites, je crois utile de dire ici en quoi elle consiste :

Toute forte suggestion faite à une personne, soit par le procédé de l'induction de sommeil hypnotique ou, surtout pendant ce sommeil, produira sous des conditions convenables un puissant effet. L'esprit en reste imprégné et même l'effet de la suggestion peut être tel qu'il persiste après le sommeil hypnotique, c'est-à-dire quand le sommeil hypnotique a cessé.

Cette suggestion est généralement faite de vive voix; mais avec un sujet déjà influencé, elle peut-être faite par écrit ou même mathématiquement.

Or, en admettant que certains ou tous les phénomènes sont compris dans les manifestations occultes habituellement produites et attribuées à l'intervention des esprits désincarnés, il y a cependant des théories plausibles quant à l'origine de certains phénomènes intellectuels et physiques.

On a prétendu que le phénomène du pouvoir pourrait s'expliquer, sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours à l'agence spirite, de la manière suivante

a). — Le sensitif s'est entrancé lui-même (auto-hypnotisé) ou bien il a été sous l'influence du pouvoir hypnotique des assistants.

b). — Ou bien encore, le sensitif ayant foi dans le pouvoir spirite, une semblable croyance agit comme une puissante auto-suggestion sur son subconscient ou subliminal, cet effet étant en outre augmenté de la suggestion verbale et télépathique combinée des assistants dont la plupart sont venus pour voir des manifestations spirites.

Le caractère varié et distinct des contrôles (agents) dépendrait, prétend-on aussi dans une certaine mesure de l'auto-suggestion. En d'autres termes, l'esprit du sensitif étant imprégné d'une série d'idées qui sont familières avec certains « guides spirites », serait hanté par des entités supposées et de cette manière il simulerait inconsciemment qu'il est contrôlé par elles, quand il est dans le sommeil hypnotique.

LES PHÉNOMÈNES INTELLECTUELS POURRAIENT (DIT-ON) ÊTRE EXPLIQUÉS COMME SUIT :

Hypothèse non spirite :

a). — Par exemple, le phénomène manifesté par un médium entrancé, parlant une langue étrangère qui lui est inconnue quand il est à l'état normal, peut être produit par suite d'un rapport télépathique existant entre le médium et une personne vivante comprenant la langue.

b). — Une manifestation (soit de vive voix ou par écrit) d'une intelligence supérieure, émanant d'un médium entrancé sans éducation, pourrait être expliquée comme ci-dessus ; ou bien, on pourrait l'interpréter comme étant l'évidence externe d'une mentalité pure et claire venant directement de la conscience subliminale élevée. Cet « égo » qui sait tout, prévoit tout et est en contact avec le Divin, et dont même la manifestation partielle, dans des possibilités mentales latentes chez plusieurs, est empêchée de se produire à l'état normal par l'obstacle grossier d'un cerveau physique non suffisamment développé. En d'autres mots, considérant que pendant la trance l'activité du cerveau physique est en attente (expectative), l'égo subconscient est libre de puiser aux fontaines de connaissances de la source divine, utilisant de, intelligences conservées extériorisées en effort mental et physique ; et ainsis cette connaissance peut s'écouler sans entraves et être rendue manifeste, soit par la voix ou par écrit, à l'aide du mécanisme automatique contrôlé par la constitution mentale interne plus développée.

c). — Une extension des théories de télépathie et de suggestion étant appliquée à des manifestations spirites supposées serait la suivante :

En supposant que « les pensées sont des choses (une substance, une réalité), ainsi que l'ont prétendu surtout les théosophes, les pensées accumulées des savants parmi lesquels — quelques-uns peut-être ont quitté la vie terrestre depuis longtemps — sont enregistrées et emmagasinées dans des dépôts psychiques spéciaux, dans la zone spirituelle de l'aura terrestre. D'après cette théorie, ces pensées cristallisées peuvent être soustraites de cette zone d'inspiration par un médium dont les vibrations mentales internes sont en rapport, en harmonie avec celles de cette particulière sphère.

Ceci pourrait, dans une certaine mesure, expliquer la parole « d'inspiration » et d'autres évidences de lucidité d'esprit et de pensée à l'état de trance. Le médium étant, dans cet état, rempli d'idées élevées et pures, possède dans tous les cas les germes d'élévation d'esprit, et son aura spirituelle envoie des rayons vibratoires dans le réservoir spécial de pensée matérialisée dans l'aura spirituelle correspondante de la terre. C'est par cette intercommunion que ses inspirations seraient extraites. Or, comme ces inspirations sont l'expression caractéristique du savant décédé, de qui, pendant la vie terrestre, elles rayonnaient dans ce magasin fluidique, elles sont considérées par ceux qui les écoutent comme émanant directement des esprits désincarnés de ces hommes ou femmes; et cette croyance positive se projette en arrière et est empreinte d'une manière indélébile sur le cerveau du médium, sur lequel, à l'état extatique, le pouvoir de suggestion télépathique collective a le plus grand effet. Par suite, le médium déclare non seulement que l'esprit de l'être désincarné parle par sa voix, mais encore quand le véritable sommeil hypnotique est passé, la suggestion s'attache à lui avec ténacité.

Nota Bene. — Jusqu'ici nous avons considéré les phénomènes des théories de la conscience *télépathique* et *subliminale*, ainsi que la théorie de l'extension de la *télépathie*, comme pouvant être l'explication à donner de certaines phases intellectuelles de médiumnité.

En ce qui concerne les phénomènes variés la théorie de la *multiple personnalité* a été suggérée.

D'après cette hypothèse, le phénomène d'intelligences distinctes qui se manifestent pourrait être admis, dit-on, comme étant la preuve que dans le médium entrancé, les traits particuliers qui se produisent peuvent être considérés comme le résultat de métamorphoses distinctes de personnalité venues à la surface.

(*à suivre*). Prof. C. MOUTONNIER

Nice, le 16 Décembre 1905.

Deux frères possédés par les Esprits !

Extrait du journal italien, *Corrieri delle Puglie*,
nº du 15 novembre 1905.

Une maison mystérieuse. — Phénomènes des plus étranges.
Assoupissements hypnotiques. — Une famille éprouvée.

Bari, 15 novembre 1905 (par téléphone). — Le *Courrier des Pouilles* publie aujourd'hui des renseignements intéressants sur le cas très étrange de deux enfants qui auraient été, comme dit le peuple, « en proie aux Esprits ».

Il y a quelques jours, raconte le *Courrier*, deux gamins, les frères Alfredo et Paolo Pansini, de Mauro, ont prétendu s'être trouvés transportés dans l'espace d'un quart d'heure, de Ruvo à Bari (1) et cela, sans s'en être aperçus.

On a essayé de mettre ce phénomène sur le compte d'un cas exceptionnel d'amnésie, mais puisque ce n'était pas la seule fois que ce fait fût vérifié et qu'il avait même déterminé dans toute la contrée, à un moment donné, de l'étonnement et une certaine émotion, — un reporter se rendit à Ruvo et y recueillit les détails suivants :

Une maison mystérieuse.

En 1901, M. Mauro Pansini, entrepreneur de maçonnerie, venait habiter avec sa famille, une vieille maison lui appartenant et contiguë au Palais Municipal.

Il y avait seulement quelques jours que la maison était occupée par ses nouveaux habitants, quand des événements étranges vinrent plonger successivement les Pansini dans la stupéfaction et la terreur : tableaux et cadres tombaient des murailles et se brisaient en miettes ; plats, verres et bouteilles allaient se réduire en morceaux contre les murs, sans que personne y touchât, — les flambeaux tombaient de la table où ils étaient placés et les meubles, heurtés violemment les uns contre les autres, s'endommageaient et se fendaient : et tout cela sans le moindre motif, sans la moindre cause apparente !

On crut à des méfaits de malins esprits ou de démons, et le prêtre fut mandé pour procéder à des exorcismes.

(1) Ruvo est situé à 37 kilomètres de distance de Bari (Note du Traducteur).

Mais, comme on le devine facilement, aucun résultat ne fut obtenu par ce moyen.

Assoupissements hypnotiques.

Un soir, le jeune Alfredo Pansini, alors âgé de sept ans, tomba dans un sommeil subit : à peine mis au lit, il commença à parler d'une voix qui n'était pas la sienne, affirmant qu'il avait été envoyé par Dieu pour chasser les esprits malins.

Ces phénomènes se renouvelèrent fréquemment, et lorsque le petit Alfredo tombait dans cet état d'hypnose, il s'exprimait comme un véritable orateur, usant par instants de la langue française, du grec et du latin, et en arrivant même à réciter divers fragments de la *Divine Comédie* de Dante.

Mais voici bien autre chose : certaines nuits, l'enfant plongé dans le sommeil, révélait comme une bataille d'esprits et parlait alors avec vingt voix différentes ; il bondissait dans son lit et s'y tordait, comme si quelqu'un l'eût frappé ou terrassé.

Ce bizarre état de sommeil dura quelque temps encore, jusqu'au moment où les parents enfermèrent l'enfant dans un séminaire où il vécut tranquille et sans plus être en proie à ces troubles étranges.

Suppression des distances.

Lorsque Alfredo, l'année dernière, retourna dans sa famille, on se trouva en présence de nouveaux phénomènes.

Il ne s'agissait de rien moins que de la suppression de la distance et ce ne fut plus seulement Alfredo qui fut sujet à ces phénomènes, mais aussi son jeune frère Paolo, âgé de huit ans.

Le premier cas qui se présenta fut le suivant : les enfants se trouvaient un jour à Ruvo à 9 heures du matin : eh bien, à 9 h. 1/2 — sans savoir comment ni pourquoi — ils se trouvèrent à Molfetta (1) et précisément en face du couvent des capucins.

Et ainsi de suite, en peu de minutes et à diverses reprises, les enfants furent transportés et se trouvèrent successivement à Bisceglie (2), Giovinazzo, Mariotta et Terlizzi, d'où ils étaient ramenés à Ruvo, leur pays, soit par l'entremise d'amis complaisants, soit par l'office de la Police de la sûreté.

(1) Molfetta est situé à 20 kilomètres de Ruvo (Note du Traducteur).

(2) Bisceglie, Giovinazzo et Terlizzi sont respectivement distantes de Ruvo de 19, 25 et 8 kilomètres. Ces petites villes sont à une distance moyenne de 15 kilomètres les unes des autres. (Note du Traducteur).

Le Dr Raffaële Cotugno, de Ruvo, médecin de notre hôpital consortial, s'intéressa pendant quelque temps à tous les événements et phénomènes qu'on vient de raconter, — mais il ne put proposer comme hypothèse explicative que le dédoublement de la conscience dans le sommeil somnambulique, c'est-à-dire non provoqué.

Pensant que ces enfants méritaient d'être soumis à un examen approfondi, il écrivit à l'illustre professeur Leonardo Bianchi, qui l'invita à amener les Pansini à sa clinique.

Mais les parents des gamins s'y refusèrent.

L'Esprit s'amuse.

Sur ces entrefaites, un pasteur protestant vint à passer à Ruvo. C'est probablement à cause de l'insuccès éprouvé naguère par les prêtres du pays et leurs conjurations, que les Pansini allèrent au nouveau venu.

Quand Alfredo se fut endormi, il répondit aux questions posées qu'il était l'esprit d'un défunt qui avait habité la maison et que tout ce qu'il y faisait lui avait été commandé par Dieu.

— Mais comment as-tu fait, lui fut-il demandé, pour transporter des corps vivants, des individus, d'un pays dans un autre et en si peu de temps ?

— C'est que j'ai un cheval, répondit-il, avec lequel je vais à Rome et en Amérique en cinq minutes : je décompose ou dissocie les corps et je les recompose.

Un soir — toujours en s'exprimant par la bouche d'Alfredo, bien entendu, — il dit qu'il offrirait volontiers un bon dîner, et en fait, sitôt que les assiettes furent placées sur la table, en moins de rien et comme par enchantement, il s'y trouva du saucisson et de la provola (1) pour plus d'un demi-kilo ! Et dans le propre lit d'Alfredo, on découvrit de grosses dragées.

Derniers faits.

Il y a peu de temps — comme d'habitude — les enfants s'étaient trouvés transportés de Ruvo à Molfetta, où une de leurs tantes les fit monter dans une voiture qui devait les ramener à Ruvo.

Mais, au début du trajet, le petit Paolo s'assoupit et commença à gesticuler bruyamment au point que le conducteur dut les faire descendre tous deux : ils s'en retournèrent chez la tante qui les hébergeait : le lendemain, ils disparurent subitement, et à 8 h. 1/2 du matin ils étaient à Bitonto (2).

Il y a quelques jours, le cas se reproduisit à Bari : Jeudi 9 courant (novembre 1905), les bambins étaient vers les 2 heures de l'après-midi à Ruvo et à

(1) La « provola » est une sorte de fromage que l'on mange avec les huîtres (N. du T.).
(2) Bitonto est à 25 kilomètres de Ruvo (N. du T.).

2 h. 1/4 ils se trouvaient à Bari (1), où l'archevêque Vaccaro les fit conduire à la questure (police).

— Notons ici que toutes ces disparitions ou escamotages sont annoncés quelque temps d'avance, de sorte que les enfants savent à quel jour précis ils doivent disparaître.

Ces enfants sont beaux et intelligents : Alfredo fréquente le gymnase au séminaire ; Paolo est dans les classes élémentaires : leur père est un grand gaillard d'une robuste santé ; leur mère est un peu souffrante.

Cette famille compte encore au nombre de ses membres une fillette de six ans et deux autres frères, dont l'un est secrétaire communal à Ruvo.

Tous se sont employés de mille façons à échapper, comme ils disent, à cette calamité et c'en est bien une, effectivement, puisque les dommages qu'en a éprouvés et qu'éprouve encore M. Pansini ne sont rien moins que négligeables.

(Traduit de l'italien par A. GAUDELETTE).

L'ŒUVRE SPIRITE

La vie est un carrefour qui mène de l'infini à l'infini par de multiples épreuves sous la pression constante des espérances et des désespérances. De tous temps le grand problème de l'existence, la raison d'être de la vie, de notre devenir a hanté le cerveau des penseurs et les solutions les plus opposées en apparence (celles des philosophes indépendants et celles des religieux de toutes castes) n'ont jamais satisfait pleinement toutes les intelligences. C'est que notre monde n'était pas encore mûr pour la solution de la grande question. Les hommes ne pouvaient arriver à la grande synthèse qu'après avoir poussé leurs recherches dans les voies les plus diverses afin de dégager par leurs efforts persévérants toutes les richesses, toutes les vérités partielles contenues dans chaque branche de connaissance ou de croyance.

La Vérité est une. Elle a été plus ou moins obscurément pressentie et connue jusqu'ici, affublée de noms divers de sciences ou de religions; mais le Vrai et le Bien sont éternels. Les divergences d'opinions sont surtout une question de mots à l'heure actuelle et le moment est venu de s'entendre, de savoir, de tendre vers cette fraternité universelle que tout le monde rêve, dont tout le monde parle et que le siècle qui commence verra probablement fleurir sur notre planète.

L'homme est un fait en face de l'infini. Nous devons donc sortir des limites d'une existence humaine pour aborder ces hautes questions. Tous

(1) A 37 kilomètres de distance ! (Cf. au Verso) (N. du T.).

les êtres capables de réflexions savent que tout ce qui existe progresse, évolue vers le mieux. La question revient à savoir si notre existence se trouve limitée entre les deux dates de notre naissance et de notre mort ou si nous existons avant et après. Le problème ne pouvait être résolu que par ceux qui, après avoir vécu ici-bas, viennent se faire reconnaître de ceux qui les ont connus, aimés.

Dans l'histoire de tous les peuples, on trouve des faits analogues à ceux qu'obtiennent les spirites : les histoires grecque et romaine, le moyen âge surtout, fourmillent de phénomènes qui passaient pour appartenir au domaine du surnaturel alors qu'en réalité il n'y a rien de surnaturel dans l'Univers, il y a des choses connues en fort petit nombre et des choses inconnues. Tout est concret dans l'Univers, les données nouvelles ne nous apparaissent sous un jour abstrait que par le manque de connaissance que nous en avons, mais peu d'initiés connaissaient le fond des choses car cette notion eût alors été inutile et même dangereuse pour des êtres insuffisamment évolués. Malgré les pires vicissitudes, la vérité est toujours restée connue d'un petit nombre d'hommes qui se transmettaient dans le secret des Temples la Parole de Vie.

L'expérience acquise par l'humanité dans la traversée des siècles l'amène actuellement au degré voulu pour faire connaître à toutes ces vérités restées jusqu'à nos jours, sous un voile mystérieux, l'apanage de quelques privilégiés. Depuis un demi-siècle, l'invisible se révèle à nous. Sur tous les points du globe les humains se mettent en rapport avec les chers disparus au moyen de personnes douées plus spécialement de facultés particulières, encore peu connues, mais constatées, appelées médiums, facultés que tous nous possédons en germe plus ou moins. Sous l'influence des invisibles, les médiums donnent des preuves physiques et intelligentes de leur survie. De nombreux savants matérialistes et négateurs acharnés, notamment le célèbre Lombroso et tant d'autres parmi lesquels le professeur Ch. Richet qui vient d'assister à Alger à de splendides matérialisations d'esprits ont dû se rendre à l'évidence. Tout le monde savant en est actuellement occupé.

Il faut faire abstraction ici des bateleurs et saltimbanques qui exploitent la crédulité publique en affublant leurs grotesques exercices du nom de spiritisme. Tel n'est pas le vrai spiritisme et ce fut une cause d'erreur pour beaucoup.

Qu'on ne s'y trompe pas, l'humanité entre dans une phase nouvelle de son évolution. L'immortalité scientifiquement prouvée et expliquée sera la plus belle conquête que l'homme ait encore réalisée. Les religions se bornaient à prédire une vie future sans le prouver. La science fera l'exposé du problème qui n'a été que posé et souvent très grossièrement. Les réincarna-

tions successives, l'ascendance de toutes les formes de vie du minéral ou végétal à l'animal et à l'homme nous expliqueront bien des énigmes jusqu'ici insolubles. Nous comprendrons la raison des inégalités intellectuelles, morales et sociales, la raison des prodiges réalisés par des enfants comme Mozart ou Inaudi, la solution des problèmes sociaux. La crise sociale qui enfièvre actuellement l'humanité trouvera une issue pacifique, équitable pour tous et reconnue comme telle par tous. Les hommes las de se haïr, uniront leurs forces pour s'avancer à la conquête d'un monde meilleur dans la paix et le travail.

Ce sera la fin de cet antagonisme séculaire de la science et de la religion. Après la foi aveugle du temps jadis, la science matérialiste a marqué une époque d'analyse nécessaire et utile et nous arrivons à une synthèse supérieure et sublime qui unira ces deux solutions contradictoires *à priori*. Nous sommes désormais sur la voie de la vérité. La posséder entièrement nous est impossible : le fini ne peut embrasser l'infini; mais sachant que nous sommes tous solidaires les uns des autres, de quelle lumière ne s'éclairent pas les paroles du Christ, ce grand philosophe au cœur immense, ce socialiste sublime qui est venu pour poser la devise des sociétés futures : Liberté, Égalité, Fraternité.

De là l'attrait que présente l'étude des civilisations passées et surtout de la nôtre. C'est un souvenir confus de la part active que nous y avons prise dans nos existences passées. Le progrès que nous constatons depuis le troglodyte jusqu'à l'homme moderne est notre propre progrès : il est notre œuvre et notre récompense. Nous avons vécu dans les cavernes aux époques où les convulsions du globe et l'existence de faunes et de flores monstrueuses rendaient la vie si pénible. Et remontant toujours plus haut dans l'histoire de la planète, nous avons passé par toutes les formes et toutes les phases qui l'ont affectée. Dans l'avenir, l'homme sera le maître des éléments, il sera l'ingénieur de sa planète et emploiera à l'améliorer les forces, les énergies dépensées jusqu'ici en grande partie dans des luttes cruelles et stériles : L'âge d'or est dans l'Avenir et non dans le Passé.

PAUL HEIDET.

DOCTEUR ALFRED RUSSEL WALLACE

LE CÉLÈBRE SAVANT SPIRITE

Par Mme Charles Bright.

Dr Alfred Russel Wallace, un des adeptes les plus courageux et des plus croyants du Spiritisme, est aussi dans le domaine de la science un travailleur brillant et infatigable.

Les noms de Wallace et de Darwin sont inséparables du célèbre ouvrage, *L'Origine des Espèces*, que Wallace a décrit dans *L'Homme et la Nature*, lorsqu'il habitait l'Archipel Malais, dans le courant du dernier siècle. Plus tard il publia son merveilleux ouvrage intitulé *Natural Selection*, qu'il envoya à Darwin et qui fut lu par Sir Charles Lyell devant l'Institut Royal de Londres. Le fait, que le Dr Russel Wallace ait exposé dans son ouvrage des théories identiques à celles que Darwin avait si laborieusement étudiées pendant vingt ans, est une preuve que les pensées viennent simultanément et d'une source surnaturelle aux esprits cultivés. Leurs idées étaient tellement semblables que plusieurs pensées de Wallace servent de titres aux œuvres de Darwin et il eût fallu un si grand nombre de volumes à Darwin pour publier son immense travail que probablement très peu de personnes l'auraient lu.

Darwin comprit de suite l'impulsion donnée par l'extraordinaire exposé de Wallace et il se mit modestement de côté pour permettre à son ami de publier son ouvrage.

Wallace eut la satisfaction de penser qu'il avait hâté la publication d'un résumé concis de *Natural Selection*, qui autrement eût été remis indéfiniment.

Aujourd'hui que le Darwinisme n'est plus d'actualité, le « Dassing of Darwinisme » d'Edouard von Hartman ; il est bon de lire ce que Wallace a écrit l'année dernière pour défendre son ami : « Le Darwinisme est souvent bien différent de l'origine des espèces. » Chaque jour les nouvelles découvertes de l'Histoire Naturelle donnent plus d'autorité à l'œuvre de Darwin. Mais le Darwinisme est souvent interprété d'une autre manière et Darwin en doit frémir, si les échos en parviennent jusqu'à lui. Sur le point important de l'Esprit, Wallace diffère de son illustre confrère. Darwin, dit-il, ne parle pas de l'origine de l'intelligence qu'il croit influencée seulement par la lutte que subit la matière à la naissance. Il ne dit donc pas que son origine soit le résultat de la sélection naturelle.

La distance immense, dit-il, qui existe entre la fourmi et Newton, le singe et Shakespeare, le perroquet et Isaïe, ne peut être comblée par la seule lutte pour l'existence.

Darwin ne parle pas non plus de l'Esprit chez l'homme ; mais Wallace dit : « Appeler l'Esprit de l'homme une résultante, est une trop grande ironie pour notre petite planète, et dans un passage plein de beauté, il maintient la suprématie de l'âme.

Dans l'hypothèse de deux natures chez l'homme : une spirituelle, une animale, on peut aisément comprendre ce qui est mystérieux ou inintelligible en lui, en tenant compte cependant de l'influence des idées, principes et croyances qui régissent sa vie entière et ses actions.

Par cela même nous pouvons comprendre l'héroïsme du martyr, le désintéressement du philanthrope, le dévouement du patriote, l'enthousiasme de l'artiste et les efforts continuels des savants pour pénétrer les secrets de la nature. Nous comprenons ainsi que l'amour de la vérité, le culte de la beauté, la passion de la justice et l'enthousiasme éprouvé au récit d'un acte de courage ou de dévouement, sont les manifestations de notre nature supérieure et non le résultat de plusieurs siècles de « lutte pour l'existence ».

UNE RECHERCHE DE PLUS DE CINQUANTE ANS.

On a quelquefois soutenu que l'étude du Spiritisme et de ses phénomènes déprimait la mentalité des individus. Pourtant, nous pouvons citer en Australie des vétérans du Spiritisme de plus de soixante-dix ans encore pleins de vigueur et que l'on peut comparer avantageusement aux gens orthodoxes du même âge.

Le temps viendra où le nombre des années ne fera qu'accroître l'intelligence, la rendant plus lumineuse et lui donnant pour ainsi dire une jeunesse perpétuelle. Ceci à ceux qui, connaissant la puissance de l'Esprit, seront préparés à recevoir son apport divin.

Par quelques photographies du Dr Wallace, on se l'imaginerait tranquillement assis, passant son temps à penser à son magnifique passé, comme font la plupart des octogénaires, car sa renommée a commencé bien avant celle des Hunley et des Tyndall ; mais non, il reste un homme actif et alerte, et personne en le voyant, lui donnerait ses quatre-vingts ans !

Il est très grand, sec, les épaules hautes, les membres longs, la démarche vive, enfin toute l'apparence de la jeunesse et toujours en avant dans le combat et à la tête du progrès.

C'est bien le portrait de l'homme capable de répondre à un interviewer qui lui demandait s'il croyait que la lumière et la vérité viendraient de l'occultisme, désirant par cette question sans doute, reprocher à ceux qui ayant acquis leur science par des phénomènes spirites, ont non seulement caché la source de leur science sous différents noms, mais ont encore essayé de dénigrer le Spiritisme. — Pourquoi le mot « Spiritisme » effraie-t-il, nous dit Wallace. « Spiritisme » signifie « science de la nature spirituelle de l'homme », et cette science mérite assurément d'occuper nos recherches. J'aime ce mot « Spiritisme ». Je suis un spirite, et l'expression ne m'en effraie pas.

COMMENT LE MESMÉRISME A PRÉPARÉ LA VOIE.

C'est en 1845 que le Dr Russel Wallace fut amené à s'occuper de phénomènes psychiques. Une discussion s'étant élevée au sujet de la vérité des opérations sans douleur, faites par le Dr Elliotson et d'autres chirurgiens

anglais, sur des malades en état de sommeil magnétique, il fut très vivement intéressé et assista à une conférence de M. Spencer Hall. Ce dernier affirmait à son auditoire que des personnes de santé vigoureuse pouvaient magnétiser quelques-uns de leurs amis et reproduire aussi les phénomènes auxquels ils venaient d'assister.

Wallace fit alors ses premières expériences. A cette époque, il était professeur dans un collège d'un comté du centre de l'Angleterre, et plusieurs de ses élèves furent non seulement intéressés, mais se sentirent aussi portés que lui-même à cette étude et se montrèrent aussi sensibles au magnétisme que Wallace.

Wallace était alors matérialiste convaincu, et grâce à l'influence d'un frère aux opinions philosophiques avancées, il n'était plus sous aucune domination soit religieuse ou superstitieuse. Il était, dit-il, un sceptique philosophe, admirateur des œuvres de Voltaire, de Strauss, de Carl Vogt et comme il l'est toujours de Herbert Spencer, jusqu'au jour où il devint un fervent adepte du spiritisme.

Ce fut vingt ans après ces premières expériences magnétiques, qu'il prit part pour la première fois dans un groupe à des manifestations spirites ; il commença par les premiers degrés, c'est-à-dire par la table « tournante ou oscillante ». Dans son remarquable ouvrage *Miracles et spiritisme moderne*, dont on a publié dernièrement une nouvelle édition enrichie d'une préface bibliographique, Wallace raconte comment les faits spirites devinrent de plus en plus convaincants, de plus en plus nombreux et de plus en plus différents des faits, de tout ce que la science moderne enseigne ou met en avant comme hypothèses philosophiques. « Les faits dont je fus témoin, « dit-il, me frappèrent ; ils m'obligèrent à les accepter comme faits sans « autres explications ; mais peu à peu par l'action continuelle de faits répé- « tés, et dont je ne pouvais me délivrer, je fus obligé d'accepter l'explication « spirite ». Toutes ces pensées sont exposées en détail dans l'ouvrage de Wallace *Miracles et spiritisme moderne* que devront lire tous ceux qui désirent étudier les phénomènes, contrôlés par un savant.

RÉCENTS PHÉNOMÈNES.

Plusieurs des expériences du Dr Russel Wallace non relatées dans la première édition de son important ouvrage, édité en 1875, ressemblent à celles récemment rapportées par Colley, archidiacre anglais, dans une conférence publique qui eut un grand retentissement. L'archidiacre Colley rapporte comment en pleine lumière, produite par une lampe à gaz, plusieurs formes matérialisées apparurent, semblant sortir du côté du médium, errèrent autour de la chambre, puis retournèrent vers le médium et disparurent graduellement, semblant de nouveau absorbées par lui.

Un fait semblable arriva au Dr Wallace. Le médium alors était un ministre méthodiste, dirigé par M. Heusleigh Wedgwood, M. Stainton Moses, et quelques autres amis réunis dans un but d'expériences ; ce furent du reste ces Messieurs qui invitèrent le Dr Wallace à la séance.

Le médium se tenait debout, en plein jour, devant les personnes présentes, et aussitôt de son corps sortit un petit nuage blanc qui flottait, semblant se débattre pour s'échapper. Le médium ne semblait pas en état de trance, car c'est tranquillement qu'il s'écria : « Regardez ! il est venu » en manifestant autant d'intérêt de cette apparition que les autres spectateurs. Le récit continue ainsi : « Le nuage flottait, palpitait et s'étendait, grandissant de plus en plus, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à la hauteur de l'épaule du médium où alors il prit l'apparence d'une forme féminine drapée.

Cependant l'apparition restait attachée au corps du Médium par un lien blanc et étroit, tout en paraissant lutter pour s'échapper. A ce moment le Médium frappa les mains et l'Esprit s'éloigna d'environ un mètre ou deux. Quand une seconde fois le Médium frappa les mains, l'Esprit en fit autant et le bruit en fut entendu de tous ceux qui étaient présents. L'apparition alors revint au corps du Médium, en s'affaiblissant, vacillant et se fondant en lui. Nous eûmes un grand nombre de preuves de la réalité de ces apparitions, et tous les efforts faits dans le but de découvrir l'imposture ou d'en expliquer les phénomènes, ne servirent qu'à augmenter chez le Dr Wallace, la conviction de la vérité des faits.

Le Dr Wallace pense que nous assistons à une nouvelle éclosion de facultés médianimiques, et que si cette éclosion subit un temps d'arrêt, c'est parce qu'au moyen âge, où toutes femmes dont le tempérament se prêtait aux expériences, furent considérées comme sorcières, possédées du diable et comme telles condamnées au bûcher. Brûlées ou mises à mort par milliers dans toutes les parties du monde civilisé, les sujets furent ainsi supprimés, les Médiums manquant, les phénomènes ne purent plus se produire.

De nos jours la science physique a fait de tels progrès qu'elle a changé la face du monde ; elle a amené les esprits à considérer avec horreur ces supplices. Les phénomènes qui autrefois étaient attribués au démon sont maintenant considérés par les spirites, comme l'œuvre d'esprits invisibles qui ne sont ni meilleurs ni pires qu'eux-mêmes.

Dr Wallace comme ceux qui suivent avec ardeur le progrès attache une importance capitale aux photographies spirites. Autrefois, dit-il, lorsqu'on employait la chambre noire, que le photographe ne se servait que de ses plaques, ou opérait en secret, il y avait une excuse dans l'incrédulité du public ; mais maintenant, que l'on peut acheter soi-même les plaques, les présenter enveloppées à un médium qui pose simplement ses mains sur le paquet, vous laissant le développer vous-même, il n'y a plus de raison pour

attribuer à la supercherie les formes qui paraissent sur les plaques. Le Dr Wallace pense que ce moyen de contrôle est propre à éveiller l'attention du monde savant.

LE SPIRITISME, SEUL FONDEMENT RÉEL DE LA VRAIE PHILOSOPHIE ET D'UNE PURE RELIGION.

On ne peut assez méditer ces mots du Dr Russel Wallace ; ils forment le texte exact de son appel suprême aux droits qu'a le spiritisme moderne à l'attention de tout être pensant ; lui et d'autres illustres champions du spiritisme, et aussi ceux de la nouvelle école représentée par Meyers et ses confrères, se trouvent d'accord pour affirmer que le spiritisme réconforte l'âme et est plein de révélations nouvelles et de profits pour la race humaine.

Wallace ne tient pas à la propagande, il défend le spiritisme quand il est attaqué et il ne craint pas de proclamer sa foi dans les phénomènes psychiques, il n'a jamais cherché à faire de prosélytes, il conseille de faire soi-même des expériences. La vérité est toute-puissante, dit-il, elle doit prévaloir.

Dans son ouvrage, *Défense du Spiritisme moderne*, il nous rappelle l'affirmation souvent faite que « le spiritisme n'est autre chose que le maintien ou le rappel des vieilles superstitions » ; cette assertion, dit-il, est tellement dénuée de fondement qu'elle ne mérite pas qu'on s'y arrête.

Une science humaine, qui est fondée sur des faits, qui ne se rapporte qu'aux preuves, qui n'accepte aucune croyance sur parole, qui inculque que le premier devoir des êtres intelligents est de compter sur soi-même pour contrôler les faits, qui enseigne que notre bonheur dans la vie future ne peut être assuré qu'en travaillant à développer au plus haut degré, les facultés les plus élevées de notre nature morale et intellectuelle, doit être l'ennemie née de toutes superstitions.

Le spiritisme est une science expérimentale, elle fournit la seule base véritable d'une vraie philosophie et d'une religion pure... En conclusion, dit Wallace, je demanderai à mes lecteurs d'examiner avec soin la quantité de preuves fournies, et de s'attacher plutôt au résultat produit qu'au témoignage que j'y ai apporté.

Si je considère le nombre de savants qui ont commencé leurs recherches comme sceptiques et les ont terminées comme croyants, j'aurai confiance.

Ces hommes qui, pendant des années de patientes recherches, ne se sont pas arrêtés aux difficultés sans nombre, je demanderai aux lecteurs de réfléchir sur ce point : « qu'aucun de ces chercheurs assidus n'a été amené à une conclusion opposée à la réalité de ces phénomènes, et qu'aucun spirite n'a jamais renoncé, en donnant comme prétexte la fausseté des phénomènes. »

Cela doit réunir l'approbation des moralistes, philosophes, politiciens, en un mot de tous ceux qui ont à cœur le perfectionnement de la société et l'élévation constante de la nature humaine.

PORTRAIT ACTUEL DU Dr RUSSEL WALLACE.

Pour ceux qui n'ont pas le privilège de connaître personnellement les héros de la Foi, nous allons décrire, d'après l'habile interviewer, Harold Begbie, comment Dr Russel Wallace passe son temps en sa vieillesse sereine, portrait publié dans le *Pall Mall Magazine*.

Quand on le considère si jeune, si vigoureux et comment il répond aux critiques qui attaquent le spiritisme, on évoque les héros du moyen âge et de la Chevalerie si surprenants dans la vie intellectuelle du monde.

Il a combattu ouvertement et énergiquement pour la vérité, quand il eût été plus profitable pour sa renommée et sa position dans le monde scientifique de rester silencieux.

Sa franchise lui a valu d'être persécuté, mais il est tellement sûr de sa foi, si réconforté par l'assurance de la réalité spirituelle, qu'il n'est pas effrayé du nombre de ses ennemis, ni troublé par les désagréments qui pourraient lui arriver.

C'est un des hommes les plus heureux et des plus calmes, un homme qui rit souvent, un homme heureux dans la solitude et qui ne cherche ni les honneurs, ni les flatteries de la foule.

VIE PRIVÉE DU Dr WALLACE.

Sa maison s'élève au milieu d'un beau paysage et ses fenêtres s'ouvrent sur des collines ondulantes et au loin sur la mer. Dans son jardin, où il a réuni les fleurs qu'il aime et les animaux qu'il désire étudier, il passe des heures heureuses et ne demande pas grand'chose de plus au monde. C'est un jardin accidenté, demi-sauvage, demi-cultivé, comprenant un verger accroché à une colline, un petit étang réfléchissant les brillantes fleurs qui croissent au milieu des herbes. On ne pourrait trouver, dans toute l'Angleterre, une demeure qui convienne mieux à cet homme de science, grand, sec, à la tête penchée, aux cheveux et à la barbe d'un blanc de neige, aux lumineux yeux gris et aux longues mains énergiques. On est heureux de voir ce courageux chercheur de la vérité, debout dans le vent, la face tournée vers l'océan lointain, les yeux brillants de la joie de vivre, et les lèvres entr'ouvertes pour aspirer l'air vif. Il semble alors une incarnation de l'optimisme de Browning, l'homme qui sait que la foi peut percer les plus épais nuages, et le combattant qui jamais ne tourne le dos, mais marche toujours la face en avant.

C'est un des aphorismes du Dr Wallace : que les hommes qui sont mûrs pour la vérité nouvelle la recevront ; mais il vaut mieux que le monde mar-

che lentement vers la réalisation des faits spirituels de l'existence, comme il a avancé lentement dans ses connaissances de l'électricité et de l'évolution.

Rien ne presse...

Pour la traduction,
Mlle M. GILLET.

VIEILLE HISTOIRE D'ACTUALITÉ

Le Spiritisme, comme la vérité nue, est sorti du puits. On en parle, on écrit ; des fantômes apparaissent, des savants les ont vus, les journaux reproduisent des articles parlant du Spiritisme, on y ajoute des photographies. Tout le monde veut les lire, chacun en parle, bientôt tous voudront voir... et pour cela, il faudra multiplier les groupes, encourager, respecter les médiums, et la France n'ira plus chercher en Angleterre et dans le Nouveau Monde, ce que Dieu accordera à l'humanité plus instruite et plus sage.

Nous reproduisons avec plaisir l'article suivant de M. Montorgueil, paru dans l'*Éclair* du 24 décembre dernier *A propos des expériences du professeur Richet. Ce qui se passait rue Lepic il y a vingt ans. Le fantôme qui m'a touché.*

L. D.

On parle beaucoup de fantômes depuis quelque temps. Ils ont leurs historiens et même leurs photographes. Les journaux nous donnent leurs portraits. Ils ont l'air de revenants de mélodrames, avec le drap blanc qui d'ordinaire les enveloppe. Nous aurions tort cependant de nous borner à en rire : M. Charles Richet, qui est un savant très officiel, vient de publier le récit des expériences qu'il a faites à la villa Carmen, en Algérie, dans la propriété du général Noël : « Ce n'est pas, dit le professeur Richet, sans grande hésitation que je me suis décidé à publier ces expériences, elles sont assez étranges pour provoquer l'incrédulité. Il me paraît, toutefois, certain que les faits sont indéniables. »

Le professeur Richet a vu naître un fantôme, il lui a parlé, il l'a touché, il a tenu sa main, il a entendu son souffle, il l'a photographié. Il était grand, moustachu et coiffé d'un turban.

Le professeur Richet expose les faits longuement et dit, avec prudence et franchise : « Je ne crois pas que j'aie été trompé. Je suis convaincu que j'ai assisté à des réalités, non à des mensonges. »

Souhaitons que les expériences du Dr Richet arrachent la science ortho-

doxe à ses préventions. On ne peut plus nier aujourd'hui la matérialisation, c'est un phénomène constant. Le Dr Richet l'a vu, William Crookes, qui est un savant anglais aussi considérable que Curie, l'a vu, le colonel de Rochas l'a vu.

Je l'ai vu.

Quand je dis que j'ai vu un fantôme, j'exagère : je ne l'ai que touché. Et mieux que touché ; je l'ai fait prisonnier dans mes doigts, et j'ai lutt contre lui. Ce souvenir est une contribution à l'histoire des sciences psychiques : je l'apporte sans craindre ni les sceptiques ni les railleurs.

C'était vers 1886 ou 1887. Nous formions un petit groupe de camarades curieux de ces phénomènes. Nous avions parmi nous un garçon d'une organisation nerveuse extrêmement délicate, musicien de grand talent, aujourd'hui maître de chapelle à Paris, et que je ne désignerai que par un X. Il était la source d'énergie de toutes les manifestations que nous devions enregistrer : c'était, comme on dit, le médium.

Nos réunions avaient lieu rue Lepic, chez un ingénieur, mort aujourd'hui, M. Mac-Nab, qui n'avait de commun avec le chansonnier de ce nom, que sa parenté. La chambre qui nous recevait était étroite, meublée d'un guéridon, d'un fauteuil, de quelques chaises et de deux canapés. Nous n'étions jamais plus de six ou sept, tous en relation d'amitié. Le musicien dont je viens de parler, un jeune sculpteur appelé Camel, qui amenait quelquefois une amie, Gaboriau qui avait fondé le *Lotus*, une petite revue qui s'intéressait à ces expériences, et l'auteur même de ces *Actualités*, Georges Montorgueil : comme j'apporte mon témoignage, je signe.

Parfois on avait un visiteur, c'était M. de Rochas; ce fut, une fois, M. de Lamonta, des Petites Voitures.

Nos séances se passaient dans l'ombre, mais à toute réquisition, on allumait une bougie à portée de la main.

J'assistais à ces réunions en incrédule, convaincu que je démasquerais quelque mystificateur; je ne doutais point qu'il n'y en eût un parmi nous.

Je passe sur les ordinaires préambules de ces sortes de séances : elles sont partout les mêmes : tables qui s'agitent, craquements, coups frappés. Puis c'était ce souffle froid d'un vent qui vient d'on ne sait où, bientôt suivi d'apparitions lumineuses : lueurs errantes dans l'espace, sortes de petits globes nébuleux, d'un bleu glauque. sortes de lumières qui passaient avec un léger bruit d'ailes. Puis encore des phénomènes de lévitation : tel de nos voisins, comme le prophète Elie, enlevé au plafond, avec sa chaise, ou une sarabande infernale de sièges dansant au-dessus de nos têtes, pour retomber au hasard n'importe où.

Le plus singulier était la certitude qu'entre nos jambes allongées, et s'enchevêtrant, un être allait et venait, dans la nuit, sans s'empêtrer ni choir.

Un soir, je me sentis touché à l'épaule, c'était une bourrade un peu brusque. Un instant après, une jupe frôla mes genoux, que je saisis en mes doigts et qui leur échappa. Le fantôme revint sur moi. Et tout à coup, je me sentis violemment débarbouillé... Je crus à une plaisanterie insolente : je saisis, furieux, la main qui s'était promenée sur ma figure. La colère, mêlée de quelque terreur, décuplait mes forces. Je criai d'allumer, ce que l'ingénieur fit aussitôt.

J'étais debout, j'avais un bras passé sous mon bras qui l'appuyait contre mon corps ; je serrais le poignet que j'avais saisi, dans mon poignet, dont la fureur faisait un étau. Le silence était absolu; je ne percevais pas le bruit d'un souffle : je ne sentais point la chaleur ; mes pieds seuls trépignaient. La main du fantôme essayait pourtant d'échapper à mon étreinte. *Je la sentais fondre dans mes doigts.*

La lumière était revenue : cette lutte n'avait pas duré dix secondes.

Contre moi, personne ; chacun de nous était à sa place et témoignait plus de curiosité que d'essoufflement. Il est hors de doute qu'une personne que j'eusse ainsi saisie,je l'eusse jetée à terre, ou dans ce corps à corps elle m'y eût jeté avant que nos mains se fussent quittées. Elle ne se fût pas certainement dégagée sans une bousculade.

Mon adversaire avait disparu.

Avais-je été le jouet d'une hallucination ? J'avais la preuve du contraire : je tenais dans ma main, arraché de la main du fantôme, le chiffon avec lequel j'avais été débarbouillé... C'était le fichu de la jeune fille que le sculpteur avait amenée.

Je dois noter qu'au moment où la lumière parut et que la main s'évanouit, le musicien se renversa sur le canapé, dans un grand cri, et qu'il resta prostré, anéanti plusieurs minutes...

J'ai réfléchi, depuis, bien des fois à ces faits. J'ai cherché à savoir si je n'avais pas été mystifié, et mes compagnons également. Je n'ai rien trouvé qui me confirmât dans le doute.

Un argument prime tous les autres à mes yeux : un être que je serrais au poignet et sous mon bras, s'est dégagé en moins de dix secondes, sans fracas, sans chute, sans collision ; je mets au défi quiconque d'y parvenir.

J'ai conté souvent ces faits, même à des gens d'église qui écoutaient plus attentifs que troublés ; ni la science, ni la foi ne sauraient condamner ces recherches de bonne foi. La science, pourtant, y est rebelle. Est-il donc téméraire de constater un fait, quand on en réserve l'explication ? Le fantôme de la rue Lepic, comme celui de la villa Carmen, indique une route nouvelle. Le professeur Richet dit prudemment : « Certes, je ne saurais dire en quoi consiste la *matérialisation*. La solution de ce problème est peut-être toute différente de celle que lui donnent naïvement les spirites. Je suis

seulement prêt à soutenir qu'il y a là quelque chose de profondément mystérieux et qui changera de fond en comble nos idées sur la matière et sur la vie. »

Sur la matière surtout.

MONTORGUEIL.

La Chambre rouge de la Rue Lepic

Nous ne pensions pas donner dans ce présent numéro de la *Revue Spirite* une suite à l'intéressant article de M. Georges Montorgueil et que nous avions cueilli dans l'*Eclair*.

C'est l'*Echo du Merveilleux* du 1er janvier qui veut bien nous permettre d'en donner la suite que nous jugeons aussi attrayante, et c'est encore M. Georges Montorgueil lui-même qui, dans l'*Eclair*, a publié ces lignes.

Nous éprouvons un plaisir sincère à constater la bonne foi de M. Gaston Méry. Il n'est pas spirite, il le dit souvent, et si l'*Echo du Merveilleux* fournit des haches à tous ceux qui veulent abattre le chêne déjà beau du spiritisme, nous devons reconnaître qu'il prête généreusement des armes aux défenseurs de ce jeune arbre plein de sève. Nous le félicitons sincèrement de son impartialité puisqu'il se livre à une enquête sérieuse sur les phénomènes de la rue Lepic.

Nous donnons donc à nos lecteurs l'article de G. Montorgueil sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter aucune réflexion.

L. D.

L'APPARITION DES FANTOMES

A propos des expériences du professeur Charles Richet, à la villa Carmen, où ce savant affirme avoir vu et touché un fantôme, qui s'était matérialisé sous ses yeux, j'ai cru pouvoir raconter un fait dont j'ai été le témoin. J'ai dit comment, il y a une vingtaine d'années, nous nous réunissions, quelques-uns, dans une chambre de la rue Lepic, où nous essayions de produire ou d'étudier certains phénomènes de l'ordre de ceux analysés par le professeur William Crookes ou le professeur Charles Richet.

Au cours de ces séances, j'ai dû une fois lutter dans la nuit avec un être invisible, lutte de quelques secondes à laquelle une lumière rapide mit fin.

M. Gaston Méry, partant de ce témoignage, a fait une enquête qu'il publie dans l'*Écho du Merveilleux* du 1er janvier. J'en voudrais donner les éléments essentiels, ne serait-ce que pour n'être pas accusé d'hallucination.

J'ai, dit-il, la chance de connaître deux des témoins cités par M. Georges Montorgueil : l'un est un de mes amis, M. Camel ; l'autre est un de mes

parents les plus proches, M. X..., le compositeur. A tous deux, j'ai demandé de rappeler leurs souvenirs sur les séances de la rue Lepic. *Il y a six mois, peut-être, n'auraient-ils pas osé répondre; ils m'auraient tout au moins prié de ne pas reproduire leurs lettres. Aujourd'hui, rien ne les arrête. Jugez-en.*

M. Gaston Méry publie donc deux lettres que je demande la permission de reproduire, au moins en partie, pour ceux de nos lecteurs qui, peu familiers avec les faits, auront pu croire à une illusion de mes sens.

Voici, en partie, la lettre de M. Camel, le sculpteur, à M. Gaston Méry :

Paris, le 25 décembre 1905.
59, rue de La Tour-d'Auvergne.

Mon cher ami,

En réponse à votre petit mot d'hier soir, et, bien qu'il y ait près de vingt ans de cela, je vais essayer d'assembler mes souvenirs, de manière à pouvoir vous donner les détails de l'une quelconque de ces nombreuses soirées spirites dont parle M. Georges Montorgueil et auxquelles il a assisté quelquefois, en effet. D'ailleurs, je me rappelle fort bien la séance dont il parle dans l'*Éclair*, ainsi que le corps à corps qu'il eut à soutenir contre le fantôme dont il n'a pas encore digéré la disparition.

. . . .

...Une des plus curieuses manifestations auxquelles il m'ait été donné d'assister aura été celle de lévitation, qui consiste à être transporté d'un point à un autre, ainsi que cela m'est arrivé souvent, sans qu'il me soit possible de dire comment cela a pu se produire.

C'est à l'une de ces scènes que M. Montorgueil fait allusion quand il dit : « Le plus singulier était la certitude qu'entre nos jambes allongées et s'enchevêtrant, un être allait et venait, dans la nuit, sans s'empêtrer ni choir. »

. . . .

...Une autre fois, le musicien cité par l'*Éclair*, et qui était en effet de grand talent, fut amené inconsciemment au piano que M. Montorgueil oublie de citer, et là, se mit à improviser— obtenant des effets, tout comme s'il avait eu huit ou dix mains, — un morceau de musique que je regretterai toute ma vie de ne pouvoir réentendre.

Si vous pouviez vous procurer les dix ou quinze premiers volumes de ce *Lotus* que dirigeait M. Gaboriau, vous y trouveriez les relations de toutes nos expériences, je crois.

. . . .

G. CAMEL.

J'ai gardé le souvenir très net de la terrifiante et grandiose scène du piano soudain illuminé de lueurs mystérieuses, tandis que s'en exhalait la

plus suave des musiques. Cela commença par de singulières rumeurs dans l'intérieur de l'instrument, puis le musicien étant à 2 ou 3 mètres, les touches furent frôlées, une symphonie enfin éclata, inconnue de tous, et admirable, tandis que des flammes, que virent tous les assistants, s'élançant en gerbes, ainsi que les fusées d'un bouquet de feu d'artifice, faisaient au piano une couronne de feu.

L'âme de ces manifestations était le musicien que je n'ai pas nommé, maître de chapelle aujourd'hui, que, depuis cette époque, nul n'avait pu amener à parler de ce passé, sans qu'on sut à quoi attribuer cette résistance. Plus heureux, M. Gaston Méry a obtenu de lui, une lettre bien curieuse, si l'on considère que ce musicien était le moteur des phénomènes, et qu'il en raisonnait, — chose rare pour un médium.

Mardi soir.

Mon cher Gaston,

Malgré le secret personnel et collectif qui me lie sur certains points, il m'est possible de donner quelques éclaircissements sur nos réunions de la chambre rouge de la rue Lepic, et qui surprendront probablement plusieurs. Je crois qu'il est d'un intérêt capital pour l'étude des faits en question d'avertir les chercheurs que diverses écoles de curieux étaient représentées dans nos mémorables séances.

Ainsi, tandis que Mac-Nab se *canalisait* dans le sens du boudhisme tout en demeurant *centralien*, malgré tout, le bon sculpteur Camel préconisait très sérieusement la philosophie de Rousseau. L'excellent ami Montorgueil, avec cette âme droite, sincère et juste qu'on lui connaît, enregistrait les faits pour la plus belle vulgarisation de la vérité. C'était aussi Gaboriau, directeur du *Lotus rouge*, à qui l'extrême bonne foi a coûté toute une fortune, et qui venait, chez Mac-Nab, glaner ce qui pouvait être utile à la défense de la Thèse qu'il soutenait dans sa revue. Enfin, X..., le compositeur et médium.

Celui-ci, après une station dans l'idéalisme anarchique et communiste, était devenu initiatiquement disciple de Cornélius Agrippa et défendait comme *certitudes* les données et puissances de la Cabale.

Les autres sont trop connus pour qu'il me soit utile d'en parler.

Il est donc 1° extrêmement curieux que des faits, d'un ordre anormal et *absolument* impersonnels, se soient produits dans un milieu formé d'éléments dont l'évidente disparité ne saurait être contestée. Mais *celui* qui produisait, à ce moment-là, tous les phénomènes étranges relatés par plusieurs (matérialisation, lévitation, irradiation, etc., etc.), celui-là dis-je, fût-il moi-même, n'aura pas honte de publier et de confesser une bonne fois le secret de l'Enigme sans nuire à personne.

Donc, puisqu'il s'agit de moi, je puis *affirmer* que tout ce qui a été aperçu dans la chambre rouge, relativement aux manifestations étranges que l'on sait, ne s'est produit qu'en vertu de certaines forces, de certaines inspirations et de certaines pratiques dépendantes de l'Esprit du Mal, l'ange de la Nuit et de l'Erreur.

Sans ce moyen, *nul d'entre nous*, ou *nous ensemble* n'aurions pu obtenir *la moindre des choses*. J'agissais presque toujours seul, et ce que je dis, *je le sais*. Depuis j'ai connu qu'il n'était pas impossible de produire les prodiges par d'autres voies extrêmement cachées d'ailleurs. J'ajouterai que, tout en demeurant profondément cabaliste, je prétends avoir enfin trouvé l'Alpha et l'Oméga de toutes choses et de toutes créations dans le Christianisme rationnel, avis extrêmement utile pour tous les chercheurs de la vérité physique et métaphysique. C'est ce que je suis heureux de pouvoir dire vingt ans après.

Cordialement à toi et bonne fin d'année à tous.

DYNAM

X..., compositeur de musique.

X..., depuis tantôt vingt ans, a complètement renoncé à faire usage de ses facultés médianimiques. Il est actuellement maître de chapelle et professeur dans un grand établissement d'éducation. On comprendra pourquoi, au bas de sa lettre, je n'imprime par son nom et ne laisse subsister que le surnom que nous lui donnons dans l'intimité !

Son témoignage a ceci de particulier, qu'il n'est pas simplement celui d'un témoin : c'est celui du « créateur » des phénomènes. Il ne les a pas seulement vus, *il sait* comment ils se sont produits.

M. Charles Richet, après avoir rendu compte de ses expériences de la villa Garmen, avouait son impuissance absolue de donner des faits une explication quelconque. Qui nous dira si l'éminent académicien ne s'est pas aperçu, lui aussi, qu'ils étaient dus à « certaines inspirations et à certaines pratiques dépendant de l'Esprit du Mal », et s'il n'a pas hésité devant l'obligation où il se serait trouvé d'avouer sa croyance au Diable.

Il faudra pourtant que les savants y viennent. Les expériences de la villa Carmen, comme celles de la chambre rouge de la rue Lepic, nous apparaissent, quant à nous, comme une contribution nouvelle à ce que nous avons appelé le Catholicisme Expérimental.

GASTON MÉRY

NÉCROLOGIE

M. PAUL MEURICE.

L'Au-delà s'est ouvert, il y a quelques jours, à un homme de cœur et de talent, M. Paul Meurice, qui était des nôtres, puisque spiritualiste.

Le second disciple et ami de Victor Hugo (Vacquerie étant le premier) s'est éteint, après une longue et heureuse existence terrestre consacrée presque exclusivement à la littérature, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. S'il fut des élus du sort de notre bas monde, c'est que, sans doute, il l'avait mérité dans une vie antérieure.

A son inhumation, plusieurs discours ont été prononcés au cimetière du Père-Lachaise, près de sa dépouille, entre autres, par MM. Claretie et Ohnet.

Nous ne retiendrons de celui de ce dernier que ce qui suit :

« Quand il eut rendu le dernier soupir, son visage s'éclaira, sa bouche sourit. Vous devinez pourquoi : c'est parce qu'il venait de retrouver par delà la terre son ami Vacquerie et son maître Victor Hugo. Dans le silence apaisé *de l'éternel repos*, il était heureux. » C'est plutôt médiocre, et Bossuet se fût exprimé autrement. Ce serait trop demander à M. Ohnet ; mais où il se trompe, c'est quand il se sert du vieux cliché matérialiste, qui a tant de fois servi à terminer une période et à arrondir une phrase creuse : « l'éternel repos ». Mais M. Ohnet est excusable : il ne sait pas.

Or, il a été démontré aux initiés que, pour l'esprit, aussi bien incarné que désincarné, il y a une loi de progrès inéluctable qui oblige l'esprit à accroître ses facultés sans cesse et toujours, et que, pour lui, il n'est pas même de repos.

Nous ne savons si M. Ohnet, dont, après tout, l'intention est louable, s'est inspiré du grand poète des *Contemplations*, qui s'exprime ainsi dans *Cadaver :*

> O mort ! heure splendide ! ô rayons mortuaires !
> Avez-vous quelquefois soulevé des suaires ?
> Et, pendant qu'on pleurait, et qu'au chevet du lit,
> Frères, amis, enfants, la mère qui pâlit,
> Éperdus, sanglotaient dans le deuil qui les navre,
> Avez-vous regardé sourire le cadavre ?
> Tout à l'heure, il râlait, se tordait, étouffait ;
> Maintenant il rayonne. Abîme ! qui donc fait
> Cette lueur qu'a l'homme en entrant dans les ombres ?
> Qu'est-ce que le sépulcre ? et d'où vient, penseurs sombres,
> Cette sérénité formidable des morts ?
> C'est que le secret s'ouvre et que l'être est dehors ;

C'est que l'âme — qui voit, puis brille, puis flamboie —
Rit, et que le corps même a sa terrible joie.

. . . .

Oui, Dieu le veut, la mort, c'est l'ineffable chant
De l'âme et de la bête à la fin se lâchant;
Ç'est une double issue ouverte à l'être double.
Dieu disperse, à cette heure inexprimable et trouble,
Le corps dans l'univers et l'âme dans l'amour.
Une espèce d'azur que dore un vague jour,
L'air de l'éternité, puissant, calme, salubre,
Frémit et resplendit sous le linceul lugubre;
Et des plis du drap noir tombent tous nos ennuis...
La mort est bleue. O mort ! ô paix ! L'ombre des nuits,
Le roseau des étangs, le roc du monticule,
L'épanouissement sombre du crépuscule,
Le vent, souffle farouche ou providentiel,
L'air, la terre, le feu, l'eau, tout, même le ciel,
Se mêle à cette chair qui devient solennelle.
Un commencement d'astre éclôt dans la prunelle.

La plus belle oraison funèbre, à notre humble avis, eût été de dire, avec l'accent ému qu'exigeaient la circonstance et le milieu, cette réconfortante et belle affirmation de l'immortalité de l'âme du grand poète croyant.

Mais tout le monde, hélas ! ne connaît pas Victor Hugo.

JEAN ROUXEL

A PROPOS D'UNE LETTRE RETENUE

Une mission était destinée à M. Meurice dont la mort nous a surpris et peinés avant que j'aie eu l'honneur de lui faire parvenir une lettre que j'ai dû retenir. J'en donne rapidement ici le résumé que je serais heureux de voir passer sous les yeux de l'exécuteur testamentaire de M. Paul Meurice et conséquemment de Victor Hugo.

Dans une conférence faite à Nancy, M. Gaillard, avocat à la Cour d'appel et ancien député de Vaucluse, disait ceci dont j'ai été frappé : « La force « du préjugé est telle que M. P. Meurice exécuteur testamentaire de Victor « Hugo, n'a pas encore osé publier les pages manuscrites où le Maître, en « rendant compte de plusieurs phénomènes psychiques recueillis par lui- « même à Jersey, affirme une fois de plus et sans laisser de place au doute, « ses croyances spiritualistes, et cela, dans la crainte de jeter quelque ridi- « cule ou peut-être la suspicion sur la mémoire du grand poète. »

Une preuve de l'existence de ces notes manuscrites est démontrée par le

passage suivant dû à la plume du savant astronome Camille Flammarion dans les *Annales politiques et littéraires* du 7 mai 1899, reproduites par la la *Revue Spirite* et par le *Journal* : « Après le départ de Mme de Girardin « (Delphine Gay) spirite ardente et convaincue, venue en Angleterre dans « le but de consoler et de réconforter l'illustre proscrit en l'initiant aux « pratiques du Spiritisme, Mme Victor Hugo et son fils François (le traduc- « teur de Shakespeare) étaient presque toujours à la table ; Auguste Vacque- « rie et quelques autres ne s'en approchaient qu'alternativement, Hugo « jamais. Il remplissait le rôle de secrétaire, écrivant à l'écart sur des « feuillets, la dictée des communications faites par la table.

« Celle-ci, consultée, annonçait généralement la présence de poètes ou « de savants tels que Molière, Shakespeare, Galilée, etc. ; et souvent, à « leur place un Esprit qui signait « l'Ombre du sépulcre ».

La *Revue Spirite* a donné plusieurs de ces communications faites en une langue superbe par des Esprits élevés dignes de Victor Hugo.

Je viens donc prier celui des amis du Maître qui doit avoir en sa possession les dernières œuvres posthumes encore manuscrites de Victor Hugo, et qui, j'aime à le penser, n'aura pas la réserve de Paul Meurice, de vouloir bien publier ces souvenirs qu'aucune main coupable n'orait osé détruire. Ce serait accomplir un acte de justice qui, loin de diminuer le grand penseur dans l'esprit de ses lecteurs et de ses admirateurs compléterait l'idée parfaite que l'humanité doit conserver de Victor Hugo.

JEAN ROUXEL.

SONNET A PAUL MEURICE

Dit par l'auteur le jour des obsèques.

Il a suivi le « maître » en compagnon fidèle :
Tour à tour attiré par le drame profond,
Par la force du rythme ou le roman fécond,
Il a serré de près l'aigle à chaque coup d'aile.

Il prit Victor Hugo pour guide et pour modèle :
Le soleil romantique illumina son front,
Les poètes futurs tous deux les uniront
Dans la fraternité de la Muse immortelle.

Ils sont morts chargés d'ans glorieux : c'est en vain
Que la stérile envie à l'haleine glacée
Sur leur gloire a soufflé sa rage et son venin.

Épris de République et de libre pensée,
Paul Meurice, à Ruy-Blas ajoutant Struensée,
Rejoint Victor Hugo dans l'au-delà divin.

Paris, 12 décembre 1905.

JULIEN LARROCHE

BIBLIOGRAPHIE

L'homme visible et invisible de Leadbeater.
Les formes pensées d'Annie Besant et C.-W. Leadbeater.

La *Revue Spirite* met en vente deux ouvrages du plus haut intérêt qui viennent de paraître sous les auspices autorisés d'Annie Besant et de C.-W. Leadbeater. Ils reproduisent le résultat de recherches passionnantes qu'ils ont faites dans le domaine de la Pensée, des pensées dont ils ont saisi les formes et les couleurs. Chaque être émet dans son ambiance immédiate des formes-pensées qui permettent d'analyser sa mentalité et de constater son degré d'évolution. L'influence de cette ambiance psycho-physiologique, que les occultistes appellent « l'aura », a été ressentie par beaucoup de personnes dans le voisinage de telle ou telle autre dont la présence détermine une mystérieuse satisfaction ou une contrainte pénible. Telle est la secrète conversation des âmes qui échangent par cette télépathie supra-terrestre des sensations, des sentiments intenses que les arts, et en particulier la belle musique, peuvent seuls faire pressentir. Nos efforts vers l'amélioration intellectuelle et morale modifient cet « aura », le perfectionnent. Les couleurs sombres et troubles qui traduisent les tendances mauvaises font peu à peu et définitivement place à des teintes de plus en plus pures. Les qualités ainsi acquises ne se perdent plus, cela explique la résistance au mal chez certains êtres malgré le voisinage le plus perverti et la fréquentation des milieux les plus déplorables. Nous trouvons ici une explication des innées de Leibnitz, de même que la raison des dispositions naturelles précoces pour les sciences, les arts, etc...

Chaque page de ce livre est une révélation pour ceux que passionne le problème de nos destinées et qui rêvent pour l'humanité un avenir meilleur.

PAUL HEIDET

N.-B. — L'importance des articles présentés ce mois a décidé M. Léopold Dauvil à renvoyer à Mars : *L'abbé Bornave* et *La Mort n'existe pas.*

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef: LÉOPOLD DAUVIL.

Mayenne. — Imprimerie CH. COLIN.

LA

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-NEUVIÈME ANNÉE

N° 3. — MARS 1906

PARAIT DU 1er AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

TABLE DES MATIÈRES DU N° 3

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco ; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1er de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Europe, 12 francs. — mérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : **1** fr.

Tous les abonnements partent du 1er janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 47 premières années, 1858 à 1904, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863 ; 1873 et 1874 ; 1880 à 1884 (13 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chacune. — 48e année 1905, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix* : 2 fr. 50 par volume PRIX SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES ET SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

DERNIER AVIS

Nous prévenons nos abonnés qui n'ont pas encore réglé leur abonnement pour 1906, que nous chargeons la poste des recouvrements et nous les prions de faire bon accueil à la quittance qui leur sera présentée dans les premiers jours de mars.

Mais, pour éviter des frais, il serait préférable de nous envoyer, soit un mandat-poste, soit un chèque, même des timbres-poste français de 0 fr. 25 à 1 fr.

Tous les abonnements des Journaux et Revues se paient à l'avance.

Les mandats-poste doivent être envoyés à l'ordre de M. Paul Leymarie.

Pour l'étranger, l'abonnement peut être envoyé directement en une traite sur Paris, mandat-poste international, ou par l'intermédiaire des libraires. — Les abonnements français (Paris, départements, Algérie, Tunisie) sont considérés, conformément aux habitudes, comme renouvelés d'office pour tous ceux, parmi nos abonnés, qui ne nous ont pas fait parvenir un ordre contraire avant le 25 décembre 1905.

DERNIERS OUVRAGES PARUS

ALBERT DE ROCHAS : **Les Frontières de la Science.** — 1re série : État actuel de la Science psychique. — Les propriétés physiques de la force psychique. — La physique de la Magie........................ 2 fr. 50

2e série : Lettre ouverte à M. Jules Bois. — Les localisations cérébrales. — Les actions psychiques des contacts, des onctions et des émanations. — La lévitation du corps humain, nombreuses gravures............... 3 fr. 50

— **L'Envoûtement.** Documents historiques et expérimentaux, 2e édition, revue.. 1 fr.

M. SAGE : **Madame Piper** et la *Société Anglo-Américaine* pour les Recherches psychiques. Préface de CAMILLE FLAMMARION.......... 3 fr. 50

La Zone-Frontière entre l'autre monde et celui-ci........... 3 fr. 50

Le Sommeil naturel et l'Hypnose, leurs phases, leur nature ; ce qu'ils nous disent en faveur de l'immortalité de l'âme................ 3 fr. 50

LÉON DENIS : **Dans l'Invisible** ; Spiritisme et Médiumnité ; traité de Spiritualisme expérimental..................................... 2 fr. 50

GABRIEL DELANNE : **Recherches sur la Médiumnité**, étude des travaux des savants. — L'écriture automatique des hystériques. — L'écriture mécanique des médiums. — Preuves absolues de nos communications avec le monde des esprits. — Fig. dans le texte..................... 3 fr. 50

A. BARMOND : **Somnambulisme et thérapeutique** ; remèdes éprouvés de sources différentes.. 2 fr.

Le problème de l'Au-delà. Conseils des Invisibles recueillis par le général A... Véritable bréviaire spirite.......................... 1 fr. 50

EMM. DARCEY : **L'Homme terrestre.** — Œuvre absolument remarquable.. 2 fr. 50

Prof. MOUTONNIER : **A ceux qui doutent et à ceux qui pleurent.** Ouvrage recommandé.. 1 fr. 50

Baron CH. DE REICHENBACH : **Les phénomènes odiques** *ou Recherches physiques et physiologiques sur les dynamites du Magnétisme, de l'Électricité, de la Chaleur, de la Lumière, de la Cristallisation et de l'Affinité chimique* considérés dans leurs rapports avec la *Force vitale*........... 8 fr.

J. MAXWELL : **Les Phénomènes psychiques,** Recherches, Observations, Méthodes, 2e édit. 1 vol. in-8o.............................. 5 fr.

France DARGET : **Poésies nouvelles précédées de premières poésies**.. franco 2 fr. 40

— **Pour la défense des « Oberlé »**......................... 0 fr. 50

E. JOLLIVET-CASTELLOT. — **La Science alchimique.** Ouvrage orné de nombreuses gravures.. 5 fr.

CH. D'ORINO : **Les Contes de l'au-delà**, sous la dictée des Esprits. Un vol. in-18 jésus.. 3 fr. 50

PAPUS. — **L'Almanach de la chance**, pour 1905, abondamment (50 figures) contient les 22 lames du Tarot des Bohémiens. 1 fr. franco 1 fr. 25

NŒGGERATH (Mme R.). — **La Survie.** — *La réalité, Sa manifestation, Sa philosophie.* — ÉCHOS DE L'AU-DELA (quelques exemplaires reliés restent encore) (1).. 4 fr. 50

(1) Notre chère doyenne, la « BONNE MAMAN » de la Colonie spirite parisienne, va revoir son beau livre avant de le rééditer. La nouvelle édition verra le jour prochainement.

FELIPE SENILLOSA : **Evolution de l'âme et de la Société**, traduit de l'espagnol, par A. EBELOT.................... 3 fr. 50

CAMILLE FLAMMARION : **L'inconnu et les problèmes psychiques**, Manifestations de mourants ; apparitions ; télépathie ; communications psychiques ; suggestion mentale ; vue à distance ; le monde des rêves ; la divination de l'avenir.................... 3 fr. 50

FALCOMER : **Phénoménographie** ou recherches originales sur les facultés peu connues de l'homme, avec 17 fig.................... 1 fr. 50

ED. GRIMARD : **Une échappée sur l'infini. Vivre. — Mourir. — Revivre.** Un volume de 420 pages.................... 3 fr. 50

— **La Famille Hernadec**, roman spiritualiste.......... 2 fr. 50

KATIE KING : **Histoire de ses apparitions**, d'après les documents anglais, avec illustrations, par un adepte. Préface de M. Gabriel DELANNE 2 fr.

ADRIEN MAJEWSKI : **Médiumnité guérissante** par l'application des fluides électriq., magnétiq. et humains, 24 fig. hors texte...... 3 fr.

La Rénovation religieuse, par l'abbé X... Cet ouvrage renferme sur l'organisation du monde, sur la personne et la divinité du Christ, des détails très intéressants et nouveaux (Épuisé).................... 2 fr.50

D. METZGER : **Médiums et groupes.** Spiritisme et hypnotisme 0 fr.50

A. ERNY : **De l'identité des Esprits**.................... 0 fr.50

ALBERT LA BEAUCIE : **Les Grands Horizons de la vie**, abrégé de psychologie moderne, preuves expérimentales.................... 2 fr.

Le Credo philosophique d'un franc-maçon : grand in-8° de 180 pages sur papier de luxe 2 fr. Port payé.................... 2 fr. 60

Comte CAMILLE DE RENESSE : **Jésus-Christ**, ses apôtres et ses disciples au XX° siècle.................... 2 fr.

L. GARDY : **Cherchons**.................... 2 fr. »

— **Le médium, D. D. Home**, sa vie et son caractère d'après des documents authentiques.................... 1 fr.

Autour « des Indes et à la planète Mars », édité par la Société d'études psychologiques de Genève.................... 2 fr.50

Etude philosophique : Le Christ, le christianisme et la religion de l'avenir, par HENRI CONSTANT (Général Fix) .... 2 fr. 50

Compte rendu du CONGRÈS SPIRITE et SPIRITUALISTE INTERNATIONAL, tenu à Paris, du 16 au 27 septembre 1900. Ouvrage de 730 p., gr. in-8. — *Section spirite, Section magnétique, Section hermétique, Section théosophique*, prix : 10 fr., port payé.................... 12 fr.

H. M. LAZELLE, colonel de l'armée des États-Unis d'Amérique : **Matière, Force et Esprit**, ou évidence scientifique d'une intelligence suprême, traduit de l'anglais par C. MOUTONNIER, ancien professeur de l'école des Hautes Études commerciales de Paris.................... 2 fr.50

M. HAFFNER. — **Comment on fait quelques expériences magnétiques et hypnotiques à l'état de veille**, brochure.............. 2 fr.

Annie BESANT. — **Réincarnation**, traduit de l'anglais par la doctoresse Mme Schultz, un vol. in-16 de 108 pages.................... 1 fr.

C. W. LEADBEATER : **Le Credo chrétien.** Son origine et sa signification. Traduit de l'anglais. Un vol. in-16 de 160 pages.... .. ... 1 fr. 50

R. A. : **Histoire de l'Ame.** Ses véhicules et ses conditions d'existence. Un vol. in-16 de 232 pages.. 2 fr. 50

Franz HARTMANN. — **Magie blanche et noire,** œuvre d'un érudit, broché.. 6 fr.

FABRE d'OLIVET. — **La Langue hébraïque restituée,** nouvelle édition, 2 vol. in-4° couronne, papier vergé........................ 25 fr.

REVEL. — **L'Evolution de la vie et de la Conscience,** *du règne minéral aux règnes humain et surhumain* 1 vol. in-12 broché.... 3 fr. 50

XXX. — **Comment? Pourquoi?** *Révélations.* 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50

XXX. — **Au Pays des Esprits,** *Roman vécu des Mystères* de l'occultisme. Préface de PAPUS. 1 vol. in-16 de 432 pages.................. 5 fr.

SCHMITZ DU MOULIN. — **Les Chevaliers de la Lumière** (1er fascicule) par MUHAMMAD ADIL. 1 vol. in-12 broché......................... 3 fr. 50.

LÉON DENIS : **Après la mort.** Exposé de la philosophie des esprits, ses bases scientifiq. et expériment., ses conséquences morales (17e mille). 2 fr. 50

— . **Christianisme et Spiritisme.** La nouvelle révélation. Doctrine des Esprits. Rénovation (5e mille)...................... 2 fr. 50

— **Pourquoi la vie** (67e mille)........................ 0 fr. 15

Mme ALEX. MOREAU : **Lumière et vérité.** (Recommandé).. 3 fr.

ROSSI, PAGNONI et D. MARONI : **Quelques essais de médiumnité hypnotique,** traduit de l'Italien.............................. 2 fr.

M. de KOMAR : **A travers l'Invisible**; contes illust. pour la Jeunesse. 2 fr.

SAINTEAU (Fernand) : **Cours complet** de la science de l'Hypnotisme, du magnétisme et du massage..................................... 7 fr.

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS : **Les Chevaliers de la Table Ronde** (Roman) comprenant : Le roi Arthur, Parsifal, Lancelot du Lac, prix 2 fr.

C. W. LEADBEATER. — **Le Credo Chrétien,** son origine et sa signification (traduit de l'anglais).................................. 1 fr. 50

L'ABBÉ JULIO : **Secrets merveilleux** pour la guérison de toutes les maladies physiques et morales ; un vol. de 600 pages, relié maroquin souple, avec 2 portraits et 22 figures mystérieuses. Prix................ 12 fr. »

— **Prières merveilleuses** 5 gravures.................. 3 fr. 50

— **Biographies de Jean Sempé et de l'abbé Julio,** 4 gr. 3 fr. 50

FABRE DES ESSARTS : **Labbé Houssay** (l'abbé Julio) Biogr. ornée d'un portrait... 1 fr.

— **L'arbre gnostique** par SYNÉSIUS (Epuisé).......... 2 fr.

M. HAFFNER, prof. de magnét. : **Comment on endort..** 0 fr. 60

PAPUS : **Traité élémentaire de Science occulte,** mettant chacun à même de comprendre et d'expliquer les théories et les symboles employés par les anciens, par les alchimistes, les astrologues, les kabbalistes. — 7e édit. refondue et considér. augmentée, 7 francs 7 fr. 50 franco.

PORTE DU TRAIT DES AGES : **L'envoûtement expérimental.** 1 fr.

— **Etudes magiques et philosophiques.** Théories diverses de l'envoûtement. Corps astral. Extériorisation de la sensibilité. L'âme humaine 1 fr.

VICTOR DUEZ : **Fausses Doctrines et Croyances vraies.** 0 fr. 50

Occasions

BILZ : Nouvelle méthode pour guérir les maladies. La nouvelle médication naturelle. Ouvrage couronné. 1 vol. gr. in 8° de plus de 2.000 pages, avec 720 figures dans le texte, un grand nombre de planches en couleurs et plusieurs modèles démontables du corps humain et de ses organes. — Relié.... 15 fr.

— THE INDIAN EMPIRE : Histoire, topographie, climat, religion, éducation, etc., 3 volumes in-4°. Nombreuses vues topographiques, tirées à part, par les principaux artistes graveurs, par R. Montgomery-Martin........ 30 fr.

SAR PÉLADAN : Théâtre de la Rose-Croix : — La Prométhéide, trilogie d'Eschyle en 4 tableaux ; gr. in-8° de 165 pages sur papier de luxe..... 3 fr.

— Le Prince de Byzance, drame romanesque en cinq actes...... .... 3 fr.

M. N. BOUILLET : Dictionnaire des sciences, des lettres et des arts. Grand in-8°, belle reliure d'éditeur, franco................................ 11 fr.

MM. LARIVE ET FLEURY : Dictionnaire français illustré des mots et des choses, 18 séries de 160 pages chacune, grand in-4° de 5 francs la série, laissées à.. 40 fr.

Années 1894 à 1901 de la Revue de cuisine pratique « Le Gourmet ». 7 vol. in-4°.. 20 fr.

ALFRED LOISY : **L'Evangile et l'Eglise**, 2e édition augmentée ; ouvrage mis à l'index par le cardinal archevêque de Paris, rare...... 15 fr.

— **Autour d'un petit livre**.. — ...... 6 fr.

BOULES DE CRISTAL

POUR MÉDIUMS VOYANTS

de 3 à 20 francs, selon la grosseur et la qualité. Librairie spirite.
Supports des boules en bois noir, 0 fr. 75, 1 fr. et 1 fr. 25 selon la grandeur.

CENTENAIRE D'ALLAN KARDEC

Edition d'une carte postale en simili-gravure, d'après un des meilleurs portraits du Maître

Par unité, 0 fr. 10 ; par douze, 1 fr. , par vingt-cinq, 1 fr. 75 ; par cinquante, 3 fr. ; par cent, 5 francs ; au-dessus de cent exemplaires à débattre.

Une de nos abonnées, Mme Marius Gas, propriétaire à Vauvert (Gard), clos des Américains, nous prie de faire savoir aux lecteurs de la *Revue* qu'elle peut leur fournir du vin pur garanti naturel. Prix et échantillons sur demande.

AVIS. — Le Plateau alphabétique, très connu en Allemagne et dans l'Est de la France, nous a été souvent demandé par nos abonnés. Il est plus pratique que le guéridon classique, et peut se placer sur une table ou tout autre meuble. Nous l'enverrons *franco* gare, avec son chariot, contre mandat-poste de 15 francs. Voir le « Guéridon alphabétique », sur notre catalogue.

Appel à la Bienfaisance

Nous prions les personnes qui pourraient disposer de vieux vêtements pour les nécessiteux, hommes, femmes, ou enfants, de bien vouloir nous les adresser au bureau de la *Revue*, 42, rue Saint-Jacques ; il nous en est beaucoup demandé en ce moment. On peut envoyer en port dû.

Notre regrettée Directrice était charitable, bien des pauvres l'ont appris et pleurent son départ.

Médiums recommandés. — PARIS

Mme LAY-FONVIELLE, 26, rue d'Eylau. — Voyante.
Mme DE PONCEY, 42, rue Laborde. — Voyante somnambulisme.
Mme PONTET, 4, avenue de Clichy. — Intuition.
Mme LORENZA, 21, rue de la Condamine. — Voyance. Somnambulisme.
Mme MILIANE BELLET, 7, rue Condorcet. — Médium voyant. — Tous les jours, de 2 h. à 5 h. soir, dimanches et jours fériés exceptés.

Guérisons par la médiumnité.

M. MAJEWSKI, professeur de psycho-radiothérapie de massage magnétique, reçoit à Paris, 5, boulevard de Strasbourg, jeudi et dimanche exceptés, de 9 heures à 6 heures.

Mme MATHIAS, 38, rue de Flandre. Tous les jours (sauf le Jeudi et le Dimanche) à partir de 3 heures du soir.

L'on nous recommande un jeune professeur, à même de préparer les élèves aux épreuves du baccalauréat ès-lettres (*partie lettres*). — Prétentions modestes.

Pour tous renseignements s'adresser à la *Librairie spirite*, 42, rue Saint-Jacques, à Paris.

Th. DAREL

De la Spiritualisation de l'être : 1° par l'évolution ; 2° par la morale ; 3° par le psychisme.

Ouvrage contenant des règles précieuses à appliquer aux recherches psychiques, tant en ce qui concerne la *médiumnité* qu'au point de vue du développement relatif aux sciences occultes.

La Folie, ses causes, sa thérapeutique au point de vue psychique (avec une préface du Dr G. Gyel).

Étude raisonnée de la folie et des désordres qui caractérisent l'anomalie des fonctions psycho-physiologiques. L'auteur y fait preuve d'une connaissance approfondie du double ou périsprit. Vues ingénieuses ; logique qui s'impose. Traduit en allemand par le Dr F. Hartmann.

Le Peuple roi, essai de sociologie universaliste.

Ouvrage basé sur la connaissance de l'individu et des lois universelles. Brillant exposé des conditions les mieux propres à réaliser la *synarchie*, c'est-à-dire l'harmonie et l'équilibre dans l'état social actuel. L'auteur s'appuie évidemment sur les sciences psychiques pour établir sa conception spiritualiste du monde.

La MORT, l'AU-DELA et la VIE dans l'AU-DELA

Par le Baron CARL du PREL

Traduit de l'allemand par Mme Agathe Hœmmerlé ; introduction par le colonel de Rochas. — *1 vol. in-8°, broché, orné d'un portrait.* **Prix : 3 fr. 50.**

La Personnalité Humaine, sa Survivance, ses Manifestations Supranormales.

Par F. W. H. Myers,

Traduit par le Dr S. Jankélévitch. *1 vol. in-8°, broché.* **Prix : 7 fr. 50**

GRAPHOLOGIE

Quand, par suite du manque d'affinités, tant de douleurs, de déceptions, d'amertumes sont épandues, pour le plus grand nombre, sur le chemin de la vie, tant au point de vue social qu'au point de vue sentimental, l'art de bien connaître son semblable devient une nécessité de plus en plus pressante pour atteindre l'état de *Paix* et d'*Harmonie* rêvée par tous ceux qui aspirent à une Humanité meilleure, partant plus heureuse.

Adresser à Mme Gilberte Rama, 85, boulevard de la Reine, à Versailles (S.-et-O.), un spécimen de l'écriture courante, en n'*importe quelle langue*, avec, si possible, la date de naissance et le prénom pour recevoir un portrait graphologique *complet* (caractère, aptitudes, santé, etc.). Joindre mandat 5 ou 10 francs selon délai de 3 ou 8 jours.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

49e Année — N° 3. — 1er Mars 1906.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE — Rédacteur en chef : LÉOPOLD DAUVIL

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

V

Jésus

Reculons, remontons dans le passé. Nous voici au premier siècle de notre ère, à l'heure solennelle où, sur le ciel assombri par les vapeurs lourdes qu'exhalait notre bas monde, passaient et repassaient de sinistres lueurs. Malgré l'effort des Initiés, précurseurs qu'avaient lentement préparés pour

l'évolution future, ces Mystères que nous connaissons, le polythéisme antique n'avait guère abouti, aussi bien en Asie qu'en Afrique et qu'en Europe, qu'à la débâcle des civilisations naissantes. En dépit de la sublime cosmogonie d'Orphée, le poète inspiré, de la philosophie de Pythagore et de Platon, tous deux initiés aux Mystères, les aspirations humaines s'affaissaient défaillantes, ne pouvant se maintenir à une certaine hauteur intellectuelle. Pour les plus grands esprits de l'antiquité, les dieux ne furent guère autre chose que l'expression poétique des forces hiérarchisées de la nature, mais ces dieux de facture artificielle vivaient toutefois dans la conscience humaine qui — en dépit des vagues conceptions qu'elle se faisait de ses déités multiples — n'en était pas moins hantée par l'idée d'un Dieu suprême ou Esprit pur, aussi bien dans les sanctuaires de Jupiter à Olympie et de Cérès à Eleusis, que dans les temples d'Athènes et de Delphes, où trônaient les rayonnantes figures de Minerve et d'Apollon. Minerve, la Sagesse divine et Apollon, le dieu de l'inextinguible lumière. C'est là qu'était l'âme de la Grèce et là que les Mystères avaient pour objectif d'enseigner, à cette âme multiple, l'unité de ce Dieu pressenti par elle en même temps que la discipline morale qui s'y rattachait.

Le malheur, ajoute Ed. Schuré dont nous paraphrasons ici quelques pages éloquentes, c'est que les disciples d'Orphée, de Pythagore et de Platon échouèrent devant l'égoïsme des politiciens, la mesquinerie des sophistes et les grossières superstitions de la foule. La décomposition sociale de la Grèce fut la cause efficiente de sa défaillance intellectuelle que suivirent de près l'avachissement de sa morale et la déformation de sa religiosité. Plus d'oracles, plus d'inspirés, plus de poètes. Minerve se voile devant ses anciens adorateurs métamorphosés en satyres qui transforment les Mystères en de révoltantes orgies et insultent publiquement les dieux en pleins théâtres devenus tréteaux de saltimbanques, où ne se jouent plus que des farces aristophanesques. Superstitieuse en religion, agnostique en philosophie, dissolvante en politique et fatalement vouée à la tyrannie — voilà ce qu'était devenue cette Grèce divine qui nous avait transmis la science égyptienne et la sagesse de l'Asie.

Si, dans cette débâcle universelle, un homme a compris ce qui manquait au monde antique, ce fut peut-être Alexandre le Grand qui, par un effort d'héroïsme, essaya d'arracher ses contemporains à l'abîme où tous roulaient confusément. A coup sûr, cet Achille de la Macédoine qui n'avait pour armée qu'une poignée de soldats grecs, osa rêver l'empire universel, mais non pas à la façon de César, par l'oppression des peuples et l'écrasement des religions et de la science. C'est, évidemment mû par cette pensée de tolérance, qu'il rendit hommage au savant Aristote, comme à la Minerve d'Athènes, comme au Jéhovah de Jérusalem, comme à l'Osiris égyptien et

au Brahma des Indous, reconnaissant — en véritable initié qu'il était des Mystères de Samothrace — la même divinité et la même sagesse, sous tous les symboles des sanctuaires quels qu'ils fussent. Ne semble-t-il pas que l'épée du conquérant macédonien jeta le dernier éclair de la Grèce d'Orphée?

Il mourut dans l'ivresse de ses triomphes et de son rêve, mais sa pensée ne mourut pas avec lui; n'avait-il pas fondé Alexandrie, où la philosophie orientale, le judaïsme et l'hellénisme devaient se fondre, au creuset de l'ésotérisme égyptien, dans la Gnose alexandrine en attendant les révélations nouvelles du Christ de la Galilée?

Suivons le cours de l'histoire. A mesure que descendaient sous l'horizon, les astres pâlissants de l'Hellade dont l'agonie s'approchait, montaient, dans le ciel orageux, les signes précurseurs et menaçants de la Louve romaine.

La Grèce avait fondé, reconstitué, conservé; Rome envahit, renversa, saccagea. Dès ses origines, elle repoussa la science et méprisa les arts. Après la mort du sage roi Numa qui avait apporté les Livres Sybillins — où se trouvaient contenus des fragments de la science d'Hermès — qui créa des tribunaux, éleva un temple à la Bonne foi et à Janus, après la disparition de cet excellent conducteur du peuple qui le chérit et le considéra comme inspiré par la divine Egérie représentant non le génie romain, mais le génie de l'initiation étrusque... le Sénat romain brûla les Livres Sibyllins et retombant dans sa matérialité grossière, en revint à son système, où la religion n'était qu'un instrument de domination politique. Rome ne voulant d'autres prêtres que des esclaves et des charlatans, extermina en Gaule, en Egypte, en Judée et en Perse, les derniers détenteurs de la tradition ésotérique. Elle fait semblant d'adorer les dieux, mais elle n'adore que sa Louve, odieux symbole de son génie barbare et absorbant. César, son incarnation complète, dévore tous les pouvoirs. Il n'aspire pas seulement à être l' « imperator » des nations; joignant sur sa tête la tiare au diadème, il se fait nommer grand pontife, voter l'apothéose divine, si bien que par une suprême ironie, ce même César qui se fait Dieu, nie, en plein Sénat, l'immortalité de l'âme — n'était-ce pas dire assez qu'il n'y avait plus d'autre dieu que César?

Avec les Césars, Rome héritière de Babylone étend sa lourde main sur le monde tout entier et se couche, vampire infâme, sur le cadavre de la Société antique.

Et maintenant, l'orgie romaine peut s'étaler en plein soleil. Elle commence par la voluptueuse rencontre de Marc-Antoine et de Cléopâtre; elle finira par les débordements de Messaline et les fureurs sanguinaires de Néron. Elle débute par la parodie lascive et publique des Mystères ; elle s'achèvera

dans le cirque, où les bêtes fauves, traquées par les belluaires, déchireront les corps nus des martyres chrétiennes, aux applaudissements frénétiques de vingt mille spectateurs (Ed. Schuré).

Après l'incohérence polythéiste de la Grèce, après l'orgie romaine et les monstruosités du Bas-Empire, l'humanité désemparée titubait dans l'ivresse de sa matérialité.

Et toutefois, en dépit de cet effroyable cataclysme démoralisateur, veillaient les Guides invisibles. Parmi les peuples conquis par la Rome corruptrice, il y en avait un qui, lui-même, se qualifiait de « peuple de Dieu » et dont le génie était en tout et pour tout le contraire du génie romain. Or, comment se fait-il qu'Israël rongé par ses luttes intestines, écrasé par trois cents ans de servitude, ait conservé son inaltérable foi ? Pourquoi ce peuple vaincu se dressait-il, en face de la décadence grecque et des saturnales romaines, comme l'un de ces anciens prophètes qui, la tête couverte d'un sac de cendres, lançaient des regards flamboyants d'une colère terrible?...

C'est qu'une grande idée vivait en lui, idée d'espérance indomptable que lui avait communiquée le prophétisme issu de cette ancienne confrérie autrefois fondée par Samuel en face d'une royauté naissante et d'un sacerdoce déjà dégénéré. C'est de cette espérance qu'Israël se fit une gardienne austère de la tradition ésotérique, comme aussi de l'art de la divination que les grands prophètes d'autrefois déployèrent avec une puissance et une hauteur incomparables. Le prophétisme, présenté d'une part, par les théologiens de la lettre, comme la communication directe d'un Dieu personnel, nié, d'autre part, par la philosophie rationaliste qui n'y voit qu'une simple et pure superstition, n'était en réalité que la manifestation supérieure des lois universelles de l'Esprit.

« Les vérités générales qui gouvernent le monde, dit Ewald, dans son beau livre sur les prophètes, ou en d'autres termes, les « pensées de Dieu » sont indépendantes des fluctuations des choses et de la volonté des hommes. Ce sont les manifestations prophétiques qui ont été, dans l'histoire, les « éclairs, les coups de foudre de la vérité, » et c'est, à n'en pas douter, à la lueur de l'un de ces éclairs, qu'Esaïe entrevoyant la flottante image du Galiléen, cherche à donner une idée de ses apocalyptiques et troublantes visions: « Il est sorti comme une fleur de la terre aride. Il a grandi sans éclat. Il est le méprisé et le dernier des hommes, l'homme de douleurs. Il s'est chargé de nos souffrances et nous avons cru qu'il était frappé par Dieu. Il a été mené à la tuerie comme un agneau et il n'a pas ouvert la bouche (Esaïe LIII 2-8). »

Pendant huit siècles, au-dessus des dissensions et des infortunes nationales, le verbe tonnant des prophètes fit planer l'image du Messie, tantôt comme un vengeur terrible, tantôt comme un ange de miséricorde. A l'épo-

que de la domination romaine et pendant tout le règne d'Hérode, le Messie vivait dans toutes les consciences, mais si les prophètes l'avaient vu sous les traits d'un juste, d'un martyr, d'un véritable fils de Dieu, le peuple fidèle à l'idée judaïque ne voyait en lui qu'un David, qu'un Salomon, qu'un nouveau Macchabée, restaurateur de la gloire d'Israël que tous appelaient de leurs vœux.

Depuis des siècles, les mythologies rêvaient d'un enfant divin. Les temples en parlaient avec mystère,les astrologues, par leurs calculs, cherchaient à déterminer l'époque de sa venue, les Sibylles en délire vociféraient la chute des dieux païens, les Initiés, enfin, avaient dès longtemps annoncé qu'un jour viendrait où le monde serait gouverné par un des leurs, c'est-à-dire un fils du Dieu vivant, père de tous les hommes.

Hérode, surnommé le grand, l'usurpateur iduméen, le protégé de Rome, agonisait alors dans son palais de Cypros à Jéricho, après un règne somptueux et souillé de tous les crimes. Il se mourait d'une affreuse maladie, d'une décomposition de son sang. Redouté, exécré par tous, ce qui redoublait ses fureurs désormais impuissantes, rongé de remords, surtout, il était hanté, nuit et jour, par les spectres de ses innombrables victimes, parmi lesquels se dressaient sa femme innocente, la noble Marianne et trois de ses propres fils qu'il avait fait exécuter. Les sept femmes de son harem s'étaient enfuies devant le fantôme royal qui, vivant encore, sentait déjà le sépulcre. Ses gardes eux-mêmes l'avaient abandonné. Impassible, à côté du moribond, veillait l'impudique Salomé, sa sœur, son mauvais génie, instigatrice de ses crimes les plus odieux. Le diadème au front, couverte de pierreries, altière, se croyant déjà reine et ne déguisant même pas ses ambitieuses convoitises, elle attendait impatiemment le dernier soupir du despote pour s'emparer du pouvoir.

C'est ainsi que mourut, en l'an IV avant notre ère, le dernier roi des Juifs... alors qu'à ce moment venait de naître le futur conducteur de l'humanité, tandis que les rares initiés d'Israël préparaient en silence son règne spirituel (1).

Nous avons précédemment indiqué par quels points identiques se rattachent, les unes aux autres, toutes les religions du monde. Nous avons vu que l'étude comparative de ces croyances, symboles et rites, a fait naître une École moderne qui leur donne pour source commune la profonde ignorance des hommes primitifs. Ce sont ces identités qui ont fourni des armes

(1) En dépit de la profonde incertitude qui règne à l'égard de la date exacte de la naissance de Jésus — car ces dates abondent et diffèrent étrangement les unes des autres — les calculs de la critique s'accordent généralement, aujourd'hui, à faire remonter vers l'an IV, où mourut Hérode, l'époque plus ou moins approximative de la naissance du Galiléen (Ed. Schuré).

pour discréditer tour à tour chacune des religions et c'est à cette source qu'ont puisé les ennemis les plus acharnés du Christianisme, pour mettre en doute l'existence historique de son fondateur.

C'est pour ces raisons, dit Mme Annie Besant, qu'au moment d'aborder l'étude de la vie du Christ, il serait dangereux d'ignorer les faits accumulés par la mythologie comparée, d'autant plus qu'étudiés et compris ésotériquement ces faits, loin d'infirmer notre cause, en deviendront les appuis les plus significatifs.

Il ne faut pas oublier que les Apôtres et leurs successeurs n'hésitaient pas à voir dans l'Ancien Testament un sens allégorique et mystique beaucoup plus important que le sens historique — sans cependant nier celui-ci — et qu'ils ne se faisaient aucun scrupule d'enseigner aux fidèles instruits que certains de ces récits, historiques en apparence, étaient au fond purement allégoriques. La nécessité de comprendre ce fait s'impose à quiconque entreprend de raconter l'histoire de Jésus, surnommé le Christ, car en négligeant de démêler les fils embrouillés et de chercher où des symboles ont été pris pour des événements et des allégories pour de l'histoire, le récit perd pour nous ce qu'il offre de plus instructif. Nous ne saurions donc trop insister sur ce fait que le Christianisme, loin d'y rien perdre, regagne au contraire toute sa valeur et son autorité la plus indéniable, quand, suivant la recommandation de l'apôtre, la science vient s'ajouter à la foi (II Pierre I, 5).

Combien profonde est l'erreur des personnes qui craignent d'affaiblir la foi, en laissant à la raison et au jugement leur légitime part de contrôle, alors qu'ils attribuent à des événements considérés jusqu'ici comme simplement historiques, un sens bien plus profond, soit mythique, soit mystique. La perle de grand prix ne brille-t-elle pas d'un orient plus pur, quand on la débarrasse de la gangue qui en atténue les couleurs et en ternit l'éclat ?

Aujourd'hui, se trouvent en présence deux Ecoles dont la rivalité acharnée a pour objet l'histoire du grand Instructeur hébreu. Pour la première — comptant à la vérité, parmi ses membres, nombre d'hommes intelligents et instruits, mais qu'hypnotise un esprit subversif — il n'y a, dans les relations de la vie du Galiléen, que mythes et légendes n'ayant d'autre but que d'expliquer certains phénomènes naturels, susceptibles de s'adapter plus ou moins à des enseignements d'applications conventionnelles.

Ces hommes ont pour contradicteurs les membres de la seconde Ecole, croyants orthodoxes qui, dans leur foi inébranlable, soutiennent que l'histoire de la vie de Jésus est une biographie réelle, sans nul mélange d'éléments légendaires ou mythiques, en un mot rien d'autre que les annales d'une vie à la fois humaine et divine. Ces deux Ecoles sont donc irréconciliables,

étant donné que pour l'une, tout est légendes, tandis que pour l'autre tout est histoire.

De nombreuses opinions intermédiaires inscrivant sur leur drapeau les deux mots : *Libre pensée*, regardent les récits évangéliques comme un mélange de légendes et d'histoire ; mais ils ne savent nullement les distinguer les unes de l'autre par telle combinaison qui, sans les confondre, les concilierait par une synthèse approximativement explicative.

Il en est d'autres, enfin, croyants pieux et fidèles, pour qui les Évangiles sont plus que l'histoire d'un homme divin. S'appuyant sur tels passages des Écritures, elles-mêmes, ils affirment que dans cette histoire se cache un sens occulte bien plus important que le sens superficiel et sans nier le caractère historique de Jésus, ils soutiennent que le CHRIST est plus que Jésus, homme et qu'il renferme un sens mystique d'une profondeur généralement méconnue.

Dans les lignes qui précèdent, nous n'avons pas épuisé la nomenclature des opinions complexes qui par leur amalgame forment un labyrinthe où le chercheur s'égare, se décourage et finit par renoncer à toute enquête nouvelle, — heureux encore quand il ne se réfugie pas, mécontent, désabusé, désemparé, dans un scepticisme qui, s'il lui amène un certain repos d'esprit, ne lui procure certes aucune consolation.

Que faire donc ? L'occultisme va nous répondre. Ce qui importe, nous dit-il, c'est de démêler les différents fils qui composent la trame des récits évangéliques et de les ranger côte à côte : ici, le fil historique, plus loin, le fil légendaire, plus loin encore le fil mystique qu'il est nécessaire d'isoler d'une façon toute spéciale.

De là, la triple étude du Christ historique, du Christ mythique et enfin du Christ mystique — triple aspect qui nous donne, dans sa réalité complexe, la Figure grandiose qui plane au-dessus du monde spirituel... tout à la fois le Fils de l'Homme, ou Homme de douleur et le Fils sublime du Dieu unique et suprême qu'il nous a révélé en nous enseignant à l'appeler NOTRE PÈRE CÉLESTE (Annie Besant, ouvrage cité).

LE CHRIST HISTORIQUE

VI

Jehoshoua que nous appelons Jésus, de son nom hellénisé *Jésous*, naquit, selon toute apparence, à Nazareth. Ce fut, à n'en pas douter, dans ce coin perdu de la Galilée que s'écoula son enfance et que s'accomplit le premier, le plus grand des mystères chrétiens : l'éclosion de l'âme du Christ. Il était fils de Myriam que nous appelons Marie et de son mari, le charpentier

Joseph. Myriam était une Galiléenne de noble souche affiliée aux Esséniens.

La légende — ainsi qu'elle l'avait fait pour tous les Instructeurs divins — a enveloppé la naissance du Nazaréen d'un tissu de merveilles. Si la légende, lisons-nous dans l'un des ouvrages précédemment cités (1), abrite bien des superstitions, parfois aussi elle recouvre des vérités psychiques peu connues, parce qu'elles sont au-dessus de la perception commune. Un fait caractéristique qui semble ressortir de l'histoire — légendaire, elle aussi, — de la femme du charpentier, c'est que son fils Jésus fut un enfant consacré à une mission prophétique dès avant sa naissance. Ne nous raconte-t-on pas la même chose dans l'histoire de plusieurs héros et de divers prophètes de l'Ancien Testament ? Ces fils voués à Dieu par leur mère s'appelaient des *Nazariens*, et c'est conséquemment ce qualificatif qu'on pourrait appliquer soit à Samson, l'Hercule palestinien, soit à Samuel, le juge des anciens Juifs, dans l'histoire desquels nous retrouvons la tradition ésotérique constante et toujours vivante en Israël. Elkana, père de Samuel, Joseph, père de Jésus, étaient bien des pères selon la chair, mais c'était l'Éternel qui était le père céleste « selon l'esprit ». Le langage figuratif du monothéisme judaïque symbolise ici la doctrine secrète de la préexistence de l'âme bien antérieure aux naissances des êtres successivement involués dans la chair. La femme initiée fait appel à l'esprit supérieur auquel elle offre le tabernacle de son sein, d'où naîtra, suivant son désir, tel prophète, tel instructeur que rêve sa maternité mystique. Il en fut ainsi de la mère de Jérémie, qui, dans une vision rétrospective, sans doute, ne craint pas de faire cette déclaration non moins étrange que significative : « La parole de l'Éternel, dit-il, me fut adressée disant : avant que je te formasse dans le sein de ta mère, je t'ai connu et sanctifié »... Et n'est-ce pas dans un état d'esprit analogue que Jésus, lui-même, s'adressant aux Pharisiens leur lança cette apostrophe : « En vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, j'étais », déclaration qui les mit dans un telle fureur qu'ils voulurent le lapider (Jean VIII, 58).

C'est sur ce thème que broda la légende, en ce qui concerne l'histoire de ce Jésus le *Nazarien*. Il semble bien que dans les premières communautés chrétiennes, il ait été considéré comme le fils de Marie et de Joseph, puisque Mathieu nous donne la généalogie de ce dernier pour établir que Jésus descendait directement de David ; mais la fable — toujours amoureuse du merveilleux — survint plus tard et jeta, sur la réalité normale, son voile tissé d'or et d'azur, d'où sortit le mythe fantastique de l'annonciation et de la procréation miraculeuse du futur Rédempteur, par l'intervention... personnelle, pourrait-on dire, du Saint-Esprit lui-même.

Quoi qu'il en soit, il est incontestable que l'âme élue en vue d'une mis-

(1) *Les Grands Initiés*.

sion déterminée, vient d'un monde divin. C'est librement, consciemment, qu'elle involue dans la matière, mais pour qu'elle entre en scène sur le théâtre de la vie terrestre, il faut qu'elle descende dans un vase choisi, il lui faut l'appel d'une mère d'élite qui par l'ardent désir de son cœur et la pureté de sa vie, attire et incarne dans sa chair l'âme de l'Elu destiné à devenir l'un de ces fils de Dieu que rehausse aux yeux des hommes sa mission providentielle. Telle est la vérité profonde que renferme le mythe antique de la *Vierge-Mère* et que l'on retrouve dans toutes les religions. Le génie indou l'avait déjà exprimé dans la légende de Krishna, et voilà qu'il nous apparaît de nouveau, embelli et poétisé, dans celle du fils de Myriam, la noble Essénienne. (Ed. Schuré).

Les âmes profondes et tendres ont besoin, pour éclore, de paix et de silence. Jésus grandit dans le calme de la Galilée. Ses premières impressions furent douces, austères et sereines. Le vallon natal ressemblait à un lambeau du ciel tombé dans une gorge de montagne et le paysage n'a guère changé dans le cours des siècles.

Nazareth, lisons-nous dans la *Vie de Jésus* d'Ernest Renan, était une petite bourgade située dans un pli de terrain largement ouvert au sommet du groupe de montagnes qui ferme au nord la plaine d'Esdrelon. Le village, comme toutes les bourgades juives, était, à cette époque, un amas de cases bâties sans style et devant présenter cet aspect aride et pauvre qu'elles offrent encore dans les pays sémitiques.

Les maisons ne différaient guère, sans doute, de ces cubes de pierre blanche semés dans une forêt de grenadiers, de figuiers et de vignes, au-dessus desquels vont et viennent de grands vols de colombes. Les environs d'ailleurs sont charmants et nul endroit du monde ne fût si bien fait pour les rêves de l'absolu bonheur. Même de nos jours, Nazareth est encore un délicieux séjour, le seul endroit, peut-être, de la Palestine, où l'âme se sente un peu soulagée du fardeau qui l'oppresse au milieu de cette désolation sans rivale.

L'horizon de la ville est étroit, mais si l'on monte quelque peu et que l'on atteigne le plateau supérieur fouetté d'une brise perpétuelle et qui domine les plus hautes maisons, la perspective se déroule splendide. A l'ouest, se profilent les belles lignes du Carmel terminé par un promontoire abrupt qui semble se plonger dans la mer. Puis, se détache sur le ciel le double sommet dont se couronne Mageddo, les montagnes du pays de Sichem avec leurs lieux saints de l'âge patriarcal, les monts Gelboé, petit groupe pittoresque auquel se rattachent les souvenirs charmants ou terribles de Sulem et d'Endor, et le Thabor, enfin, dont la gracieuse forme arrondie fut de tous temps comparée à un beau sein de femme. Par une dépression séparant du Thabor la montagne de Sulem, s'entrevoient la

vallée du Jourdain et les hautes plaines de la Pérée qui forment du côté de l'est une ligne ininterrompue. Au delà, du côté du nord, l'on aperçoit, presque sur les flancs de l'Hermon, Césarée de Philippe ; tandis qu'au sud, l'on pressent, derrière les montagnes déjà moins riantes de la Samarie, la triste Judée desséchée comme par un vent brûlant d'abstraction et de mort.

Si jamais le monde resté chrétien, mais arrivé à une notion meilleure de ce qui constitue le respect des origines, veut remplacer par d'authentiques lieux saints les sanctuaires apocryphes et mesquins où s'attachait la piété des âges grossiers — c'est sur cette hauteur de Nazareth qu'il bâtira un temple. Là, au point d'apparition du Christianisme et au centre d'action de son fondateur, devrait s'élever la grande Église, où tous les chrétiens pourraient adorer et prier. Là, aussi, sur cette terre où dorment le charpentier Joseph, sa femme Marie et des milliers de Nazaréens oubliés, le philosophe serait mieux placé qu'en aucun lieu du monde, pour contempler le cours des choses humaines, se consoler de leur contingence, se rassurer sur le but divin que le monde poursuit à travers d'innombrables défaillances et nonobstant l'universelle vanité.

Tel fut l'horizon de Jésus. Ce cercle enchanté, berceau du royaume de Dieu, résuma pour lui le monde durant des années. Ajoutez à ce cadre grandiose, l'intérieur grave d'une famille pieuse et patriarcale. La maison paternelle était pour l'enfant une sorte de temple, où il fut instruit dans la connaissance des Écritures hébraïques. Sa ferveur et sa gravité précoce décidèrent ses parents à le consacrer à la vie religieuse et ascétique. Cette vie, toute mystique déjà, s'unissait du reste chez l'adolescent à une remarquable lucidité dans les choses de la ville réelle. Luc nous le représente dès l'âge de douze ans « croissant en force, en grâce et en sagesse », se faisant remarquer par son extraordinaire intelligence et son ardeur à s'instruire, alors que se rendant parmi les docteurs, il les étonnait par ses questions non moins que par ses réponses qui toutes dénotaient la précoce maturité de son jugement.

La première grande commotion lui vint dans le voyage qu'il fit à Jérusalem avec ses parents. Cette ville, orgueil d'Israël, était devenue le centre des aspirations juives. Ses malheurs n'avaient fait qu'exalter les esprits. Voir Jérusalem et le temple de Jéhovah était le rêve de tous les croyants, surtout depuis que la Judée était devenue province romaine. Ils y venaient de la Pérée, de la Galilée, voire même d'Alexandrie. En route, dans le désert, sous les palmes, près des puits, on chantait des psaumes, on soupirait après les parvis de l'Éternel et tous les yeux cherchaient à voir, de loin, au travers des brumes roussâtres, la colline que couronnait de ses remparts la cité de Sion la Sainte.

Un étrange sentiment d'oppression dut toutefois envahir l'âme ardente

et mystique du jeune Nazaréen, alors que dans ce premier pèlerinage, il aperçut les murailles formidables de cette Jérusalem rêvée, assise sur la montagne comme une sombre forteresse ; qu'il vit se dresser, près de l'une de ses portes, l'amphithéâtre d'Hérode, la tour Antonin dominant le temple et que gardaient des légionnaires romains, armés de leurs lances. Il gravit les marches du temple, admira la splendeur de ses portiques de marbre, où se promenaient des Pharisiens en costumes somptueux. Il s'approcha de la haute balustrade, derrière laquelle on voyait des prêtres qui, revêtus d'habits sacerdotaux reluisant d'or et de pierreries, officiaient devant le sanctuaire et aspergeaient le peuple du sang des victimes égorgées par les sacrificateurs... Certes, tout cela ne ressemblait guère au temple de ses rêves ! — Aussi dut-il s'éloigner triste et songeur, en regagnant les cimes lumineuses de sa chère et modeste Galilée.

Ce qu'il voulait savoir, il ne pouvait l'apprendre qu'auprès des Esséniens, aussi fut-il envoyé chez eux, dans le désert de la Judée méridionale, pour y devenir l'élève d'une de leurs communautés. Ces hommes du désert qui s'étaient donné les noms « d'Esséniens thérapeutes » — noms tirés du mot syriaque *Asaya*, médecin, et du mot grec *thérapeutès*, guérisseur — n'exerçaient en effet qu'une seule fonction avouée, vis-à-vis du public, celle de guérir les maladies physiques et morales.

« Ces Esséniens, dit Josèphe, l'historien juif, étudiaient avec grand soin certains écrits de médecins qui traitaient des vertus occultes des plantes et des minéraux. » Quelques-uns d'entre eux possédaient le don de prophétie — « ils servent Dieu, dit Philon, avec une grande piété, non point en lui offrant des victimes, mais en sanctifiant leur esprit: Il n'existe pas un seul esclave chez eux ; ils sont tous libres et travaillent les uns pour les autres. » — « Les Esséniens, dit encore Josèphe, dans un autre passage, étaient d'une moralité exemplaire. Ils s'efforçaient de réprimer toute passion et tout mouvement de colère, toujours paisibles, bienveillants et de la meilleure foi, aussi leur simple parole avait-elle plus de force et d'autorité qu'aucun serment. Ils supportaient avec une admirable force d'âme et le sourire aux lèvres, les tortures les plus cruelles, plutôt que de violer le moindre précepte religieux. »

Les règles de l'ordre étaient sévères. Pour y entrer, il fallait faire un noviciat d'un an.

Si le candidat avait donné des preuves suffisantes de tempérance, il était admis aux ablutions; puis il fallait encore deux nouvelles années d'épreuves pour être reçu dans la confrérie ; alors seulement on prenait part aux repas communs qui se célébraient avec une grande solennité. Ces agapes fraternelles, forme primitive de la Cène instituée par Jésus, commençaient et se terminaient par la prière.

Là, se donnait la première interprétation des livres sacrés de Moïse et des prophètes, interprétation dans laquelle il y avait trois sens et trois degrés d'initiation. Tout cela ressemble étonnamment à l'organisation des Pythagoriciens ; mais il est certain qu'elle existait sous des formes analogues chez les anciens prophètes. Ajoutons que les Esséniens professaient le dogme essentiel de la doctrine orphique et pythagoricienne, celui de la préexistence de l'âme, conséquence et raison de son immortalité. « L'âme, disaient-ils, descendue de l'éther le plus subtil et attirée dans le corps par un certain charme naturel, y demeure comme dans une prison, après quoi, délivrée des liens de la chair comme d'un long esclavage, elle s'envole avec une joie divine. » (Josèphe, *Antiquités judaïques* II, 8).

Chez les Esséniens, les frères proprement dits vivaient dans la communauté des biens et dans le célibat, en des endroits retirés où ils s'adonnaient à la culture de la terre. Quant aux Esséniens mariés, ils constituaient une sorte de tiers-ordre affilié et soumis à l'autre. Silencieux, doux et graves, ils cultivaient toujours les arts de la paix. Tisserands, charpentiers, vignerons ou jardiniers, jamais armuriers ni commerçants. Répandus par petits groupes dans toute la Palestine, en Égypte et jusqu'au mont Horeb, ils se donnaient entre eux l'hospitalité la plus cordiale et c'est ce qui explique que Jésus et ses disciples pussent voyager de ville en ville, de province en province, toujours sûrs de trouver en tous lieux l'accueil le plus fraternel.

Certes, le futur propagateur de toutes les vertus chrétiennes n'aurait pu rencontrer, nulle part ailleurs, des instructeurs plus accomplis, aussi est-ce au milieu d'eux que s'écoulèrent les paisibles et fructueuses années de son adolescence, — sur lesquelles, remarquons-le en passant, les Évangélistes ont gardé un silence vraiment incompréhensible. Était-ce ignorance ou parti pris ? Qui saurait le dire ? Ignorance, sans doute, car tous ces faits s'étaient accomplis dans une sorte de mystère dont le souvenir s'était effacé pendant les longues années qui les séparèrent de l'époque où furent rédigées ces *Logia* ou récits populaires auxquels Luc, nous l'avons dit, fait allusion dans les premiers versets du premier chapitre de son évangile.

Toujours est-il qu'indifférent à la pompe extérieure du culte de Jérusalem, repoussé par la dureté sadducéenne et l'orgueil pharisien, scandalisé par le pédantisme et la sécheresse de la synagogue, Jésus fut attiré vers les Esséniens par une affinité toute naturelle. Rendu entièrement libre par la mort prématurée de son père Joseph, le fils de Marie parvenu à l'âge d'homme put suivre les impulsions de son cœur et obéir aux influences qu'exerçaient sur lui ses Guides spirituels.

A l'âge de dix-neuf ans, il entra dans le monastère essénien, situé près du Mont Serbal — établissement très fréquenté par les savants de l'époque qui, de la Perse ou de l'Inde, se rendaient vers l'Égypte. Une riche bibliothèque

d'ouvrages occultes venant pour la plupart de l'Inde transhimalayenne, y avait été longuement formée par les studieux cénobites du monastère.

Accueilli comme un frère et salué comme un élu, le jeune et nouveau disciple dut acquérir rapidement, sur ses maîtres eux-mêmes, un certain ascendant que justifiaient ses facultés supérieures, son ardente charité et ce quelque chose de divin qui émanait de tout son être. Mais il reçut d'eux, en revanche, ce que les Esséniens pouvaient seuls lui donner : la tradition ésotérique des prophètes et par elle sa propre orientation spirituelle et religieuse.

Bien vite, il comprit quel abîme séparait la doctrine officielle des Juifs, de l'antique Sagesse des Initiés, véritable mère des religions, mais toujours méconnue et persécutée par l'esprit de morgue, d'égoïsme, de haine et de négation émanant d'un pouvoir politique absolu dont l'imposture sacerdotale, née à Jérusalem, parvint plus tard à son scandaleux apogée, dans la Rome papale, corruptrice et exploiteuse des peuples.

Il apprit que la Genèse renferme, sous le voile de son symbolisme, une théogonie et une cosmogonie aussi éloignées de son sens littéral que la science la plus profonde l'est de la fable la plus puérile. On lui communiqua, ensuite, la doctrine du Verbe divin déjà enseignée par Krishna, dans l'Inde, par les prêtres d'Osiris, en Égypte, par Orphée et Pythagore en Grèce et connue chez les prophètes sous le nom de *Mystère du Fils de l'Homme et du Fils de Dieu.*

Lisez et méditez, à ce sujet, cette belle page d'Édouard Schuré : « D'après cette doctrine, la plus haute manifestation de Dieu, c'est l'Homme qui, par sa constitution, sa forme, ses organes et son intelligence, est l'image de l'Être universel dont il possède les facultés ; mais dans l'évolution terrestre de l'humanité, Dieu est en quelque sorte épars, fractionné dans la multiplicité et l'imperfection humaine. Il se cherche et lutte en elle, il est alors le Fils de l'Homme. L'Homme parfait, l'Homme-type qui est la pensée la plus profonde de Dieu demeure caché dans l'abîme de son désir. Cependant, à certaines époques, quand il s'agit d'arracher l'humanité à un gouffre, de la ramasser pour la jeter plus haut, un Être s'identifie avec cette divinité latente, l'attire à lui par la Force, la Sagesse et l'Amour, la manifeste de nouveau parmi les enfants de la terre.... et c'est alors que cette divinité poussée par le souffle de l'Esprit le pénètre et s'incorpore en lui. Le Fils de l'Homme est devenu le Fils de Dieu. »

En d'autres âges et chez d'autres peuples, il y avait eu déjà des Fils de Dieu, mais depuis Moïse, il ne s'en était plus levé en Israël. Tous les prophètes attendaient ce Messie si passionnément désiré et les Voyants disaient même qu'il s'appellerait cette fois-ci, le fils de la Femme, de l'Isis céleste, de la Lumière divine qui est l'épouse de Dieu, parce que la Lumière de

l'Amour brillerait en lui d'un éclat fulgurant encore inconnu à la Terre.

Après plusieurs années passées chez les Esséniens, il s'était soumis à leur discipline, exercé à la thérapeutique occulte et avait dompté ses sens, en donnant à son esprit toute la maîtrise de son être.

La doctrine secrète qui était l'âme de la secte essénienne lui ayant été entièrement communiquée, il se rendit en Égypte, où il reçut l'initiation et devint disciple de la Loge unique et sublime à laquelle toute grande religion doit son fondateur. L'Égypte était restée, pour le monde, l'un des centres où l'on gardait les vrais Mystères dont tous les centres, semi-publics, n'étaient qu'un pâle et lointain reflet et c'est en Égypte, que le jeune Hébreu reçut la consécration solennelle le préparant à la Prêtrise royale qu'il devait atteindre plus tard. Sa pureté surhumaine, sa spiritualité rayonnante étaient telles, que dans sa virilité pleine de grâce, il s'élevait au-dessus des ascètes farouches qui l'avaient formé, répandant sur eux le charme d'une sagesse parfumée de tendresse et de suavité. — « Rosier transporté au désert, sur la stérilité duquel flottaient ses effluves embaumés », pourrait-on dire en employant une image orientale.

Et maintenant, arrêtons-nous, ici, un instant, devant les prodigieuses déclarations que nous font les Voyants qui, lisant dans les registres mystérieux du monde occulte, nous racontent ce qu'ils y lisent... Et qu'y voient-ils ? La chose la plus étrange que puisse rêver, dans une heure d'extase, l'une de ces âmes qui, flottant entre terre et ciel, voient s'ouvrir devant elles des échappées dont la vision fait frissonner la créature humaine qu'aveuglent les splendeurs de la Divinité momentanément dévoilée.

(*à suivre*) ED. GRIMARD

ÉTUDE SUR LE SPIRITISME [1]

PAR A. MARION, *Président de la Cour d'appel d'Alger.*

(ŒUVRE POSTHUME) (*Suite*).

§ 8.

NOUVEAUX ARGUMENTS

Après avoir répondu à diverses objections je reviens à l'examen de la question dont je m'occupe. Au reste pour démontrer de plus en plus et jusqu'à l'évidence la pluralité des existences, je n'aurai pas de grand effort

(1) Voir les numéros de la *Revue* de janvier, février, mai à juillet, et septembre à novembre 1905, janvier 1906.

à faire. Quelques rapprochements d'un côté, de l'autre un simple appel à la raison, au bon sens suffiront et au delà.

Objectivement commençons par un exemple des plus saisissants. S'il est vrai, dirai-je à ceux qui nous combattent, que nous ne devons faire sur cette terre qu'un seul séjour, après lequel tout est fini par la mort ; que l'on me dise ce que, dans une pareille condition, il a pu être fait, après leur décès, de ces peuplades ayant vécu à l'état sauvage, c'est-à-dire dans le pillage, le meurtre et l'incendie.

Au premier abord, cela paraît fort simple. Il semble en effet que ces malheureux ont dû aller augmenter successivement le nombre des damnés.

Mais quand on songe dans quel milieu ces peuples sont nés et ont passé leur vie, quels exemples ils ont eus constamment sous les yeux ; la presque impossibilité où ils ont été d'être éclairés et par suite de comprendre toute l'horreur d'une pareille existence, il est vraiment impossible d'admettre que l'Éternité, avec des peines sans fin, ait pu peser sur eux et sans retour possible. Ne serait-il pas, en effet, souverainement injuste qu'alors qu'ils n'ont eu et pu même avoir qu'une idée confuse de la Divinité, si même ils en ont eu une quelconque, ces infortunés dussent être jugés avec tant de rigueur ? Ne faut-il pas considérer que c'est probablement en dehors de leur volonté qu'ils se sont trouvés placés dans la situation où ils ont vécu ? N'est-ce pas assez qu'ils aient eu à en subir la déplorable condition ?

Quel est donc le sort qui leur a été fait ? Inutile d'émettre même la pensée qu'ils ont pu, comme ayant agi plus ou moins inconsciemment, être compris dans le nombre des Élus. « Rien, dit Frédéric Schlegel, de défec-« tueux, d'impur et de souillé par les choses de la terre, ne peut entrer dans « le Royaume si pur de la perfection souveraine, ni se réunir à Dieu dans « l'Eternité, à moins que l'âme, cette substance immortelle, ne se purifie « et ne s'élève ainsi à une perfection progressive et supérieure. » *Philosophie de l'histoire.*

Eh ! bien, si ces hommes n'ont pas pu être jugés dignes d'aller au ciel, et qu'ils n'aient pas dû être punis des peines de l'enfer, qu'en a-t-on fait ? Dira-t-on qu'ils ont été compris dans cette troisième catégorie de mortels, qui sont envoyés à titre expiatoire, dans un purgatoire passager ?

Mais, à quelque époque que l'on se reporte, une pareille idée ne peut être admise. Veut-on, en effet, apprécier la situation au point de vue des anciennes doctrines ? n'étaient admis à cette purification que les hommes à mœurs communes, demi-vertueux, demi-vicieux, se trouvant ainsi dans une situation intermédiaire entre les élus et les damnés. D'après les principes de la Religion catholique c'est pour les âmes des Justes, ayant besoin d'achever d'expier leurs péchés avant d'entrer au ciel, que le Purgatoire a été créé.

Or, qui pourrait soutenir que ceux qui composaient les peuplades, dont

je m'occupe, se sont trouvés dans l'une ou l'autre de ces conditions ? Nul n'oserait certainement le prétendre. J'en reviens donc à ma question : qu'en a-t-on fait ? Le Spiritisme nous l'apprend. D'après lui, il leur a été donné de vivre, pendant un temps plus ou moins long, de la vie spirituelle. Là ils ont pu et dû acquérir certaines connaissances, qui leur ont permis de revenir sur la terre dans des conditions meilleures, et c'est ainsi que leur intelligence a grandi et qu'ils ont pu progresser.

« Le but, dit encore Schlegel, même ouvrage, n'est jamais ici-bas pour « l'homme qu'un but d'espérance. La voie nécessaire à sa préparation est « longue et difficile ; il n'y marche qu'à petits pas, sans pouvoir, malgré les « plus généreux efforts, la franchir tout d'un trait ou l'éviter. »

Franchement, ce système n'a-t-il pas pour lui la simple raison, et surtout l'équité ? Pour moi, c'est tellement vrai que, pour le cas que je viens de poser, je ne conçois même pas d'objection possible.

Mais je ne veux pas me borner à en appuyer mon argumentation sur des hypothèses aussi avantageuses. Je vais en conséquence examiner la question au point de vue des hommes en général et même, si l'on veut, de ceux appartenant aux nations les plus avancées. Quoique présentée sous un nouvel aspect la solution sera la même.

Ce qui est incontestable, c'est que la vie de l'homme n'est pas, quant à sa durée, égale pour tous. Pour les uns l'existence se prolonge; pour d'autres, elle est plus ou moins limitée ; pour un certain nombre enfin à peine a-t-elle commencé qu'elle finit.

Pour les premiers, je conçois jusqu'à un certain point, que ceux qui jugent les choses superficiellement, puissent dire que leur vie ayant eu une certaine durée, ils ont rempli leur tâche et qu'il n'y a pour eux aucune nécessité de recommencer.

On aurait tort pourtant, car ce que j'ai dit ci-dessus prouve que, dans aucun cas, le temps pris par une incarnation unique n'a pu être suffisant. Ce n'est pas en effet, eu égard au nombre des années que nous avons passées sur la terre, que nous sommes appréciés et jugés, mais bien plutôt suivant la conduite que nous avons tenue pendant cette période de temps. Or, est-il possible d'admettre que, dans sa première incarnation, alors surtout que, par conséquent, il n'était pas éclairé par un passé qui n'existait pas, l'homme a pu être à la hauteur des situations ; que les épreuves, qui lui ont été envoyées, il a su les subir toujours avec calme, résignation et recueillement ; qu'il a appris assez pour n'avoir plus besoin de rien apprendre, qu'il a été assez bon pour qu'il ne lui soit pas possible de devenir meilleur, qu'il a fait assez de bien pour qu'il ne lui en reste plus à faire, qu'en un mot sa vie a été sans tache et qu'il a atteint tout d'un coup la limite de la perfectibilité humaine? Évidemment non. Et cependant tel

doit être le but de toute créature. Car, dit Ballanche, « pour elle l'accom-« plissement, c'est la perfection, comme pour tous les ouvrages du Créa-« teur... Jusque-là, rien n'est fini pour elle... » Comment alors pourrait-il se soustraire à recommencer une nouvelle existence ?

Mais si cela est vrai pour ceux qui ont vécu longtemps, cela ne l'est-il pas bien davantage pour les autres ? Quoi ! La plupart des mortels ne font sur la terre qu'un séjour de quelques années, certains y passent à peine quelques jours, quelques heures, et pour les uns, comme pour les autres, cette épreuve serait suffisante pour épurer leur âme de son contact avec la matière et pour leur faire mériter ce bonheur ineffable dont ne doivent pourtant être appelés à jouir que ceux qui l'ont laborieusement acquis !

Pourquoi notamment l'enfant, qui meurt presque en naissant, obtiendrait-il un sort aussi favorable ? N'est-ce pas un être comme les autres ? N'a-t-il pas la même origine et dès lors par cela seul qu'il est entré dans le monde, ne doit-il pas être soumis aux mêmes vicissitudes ? Une mort inattendue, peut-être criminelle, l'a empêché de remplir sa tâche, Dieu doit lui donner le moyen de le faire dans une nouvelle existence. C'est forcé : la raison le dit ; la justice le veut.

L'Église ne le pense pas ainsi. Ce qui la préoccupe, dans le cas dont il s'agit, c'est de savoir si l'enfant a été ou non baptisé avant sa mort. S'il a reçu le baptême, comme d'après elle il est mort en état de grâce, il monte directement au ciel. Dans le cas contraire, il est envoyé dans un purgatoire spécial appelé : les Limbes, où, sans être soumis aux peines éternelles, il est privé de la contemplation de Dieu.

Un pareil système, je ne crains pas de le dire, est de tout point inadmissible ; car il blesse la justice et l'équité de la manière la plus flagrante. Est-il équitable en effet, dans le premier cas, d'accorder le bonheur des Élus à un enfant, qui n'a rien fait pour le mériter ? Est-il juste, dans le second de le rendre responsable de l'omission d'une formalité qui peut être le résultat d'une force majeure, et qu'il était, dans tous les cas, dans l'impossibilité d'accomplir par lui-même ? Est-ce que ceux qui sont nés et qui sont décédés avant que saint Jean ait eu la pensée de baptiser les Israëlites avec l'eau du Jourdain, ont pu être punis pour n'avoir pas fait usage d'un sacrement qui n'existait pas ? Pour les enfants morts en naissant n'est-ce pas la même chose ?

D'un autre côté, au fond, puisque j'y suis naturellement amené, qu'il me soit permis de consigner ici quelques réflexions au sujet du baptême en lui-même et de son indispensabilité.

Tout d'abord, n'est-on pas autorisé à se demander comment il peut se faire que nous puissions, à un titre quelconque, être tenus pour responsables d'une faute commise depuis si longtemps et par un autre que par nous ?

Pour justifier ce dogme, saint Augustin est obligé de recourir aux raisonnements les plus subtils et, disons-le, les plus embarrassés. « On ne « peut pas, dit-il, appeler ce péché un péché étranger, comme s'il n'appar- « tenait pas du tout aux enfants qui naissent, puisque tous ont, en effet, pé- « ché dans Adam, lorsqu'ils étaient encore tous en lui et dans sa nature, par « la puissance qu'il avait en lui naturellement de les engendrer... »

Il faut convenir que c'est aller un peu loin. Cependant la pensée de faire peser ce péché sur ceux qui ne jouissaient pas encore de leur vie propre, gêne ce saint docteur, et voici comment il tourne la difficulté. « Il était le « péché d'un autre, dit-il, ce péché d'Adam, quand ceux qui l'ont contracté « dans leur origine n'étaient pas nés encore ; mais maintenant il est devenu, « par la génération charnelle, le péché propre de tous ceux à qui il n'a pas « été remis par la régénération spirituelle... »

A cette argumentation je me bornerai à opposer deux autres extraits puisés dans les livres de saint Augustin lui-même. « Sous un Dieu, souverai- « nement équitable et bon, dit-il, personne ne peut souffrir qu'il l'ait mérité « *Sub Deo summa justo et summe bono, nemo miser, nisi mereatur, esse po-* « *test.* »

Dans un autre endroit il s'écrie : « c'est quelque chose de très fort et « d'invincible qu'il me faut pour que je puisse croire que Dieu damne « aucune âme qui n'ait réellement péché... » « *aliquid fortissimum atque* « *invictissimum requirendum est quod nos non corgat Deus credere ullarum* « *animarum sine culpa aliqua damnatarum.* » (Epist. ad S. Hieron.)

Inutile, je crois, de rien ajouter. J'ai au reste à examiner cette question à un autre point de vue.

En admettant que Dieu, en plaçant Adam dans le paradis terrestre, ait pu avoir cette pensée étrange d'engager toute la postérité même la plus reculée, et de la rendre responsable de tout ce qu'il pourrait faire, cette responsabilité a-t-elle pu subsister même après la venue du Christ sur la terre? N'est-il pas vrai que Jésus nous a rachetés de nos péchés, y compris celui de notre premier père, ainsi que l'Église elle-même l'enseigne dans son cathéchisme ? Comment alors peut-il se faire que nous ayons besoin d'être purifiés de ce péché au moyen d'un sacrement?

On lit dans l'Évangile selon saint Luc, chapitre III, versets 15 et 16 : « Cependant le peuple étant dans une grande suspension d'esprit et tous « pensant en eux-mêmes si Jean ne serait point le Christ, Jean dit devant « tout le monde : Pour moi, je vous baptise dans l'eau ; mais il en viendra « un autre plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de dénouer le « cordon de ses souliers. C'est Lui qui vous baptisera dans le Saint-Esprit « et dans le feu... »

Saint Jean faisait évidemment allusion au baptême que Jésus devait

nous conférer. Or, ce n'est pas seulement avec le Saint-Esprit et avec le feu qu'il a purgé notre tache originelle, il l'a encore lavée et effacée avec son sang. Comment alors peut-elle reparaître et s'élever contre nous ?

Enfin, si notre doctrine sur la réincarnation est vraie ne pouvons-nous pas dire que le baptême est inutile puisqu'il est à peu près certain que nous avons dû le recevoir non pas une, mais plusieurs fois?

Que l'on ne s'imagine pas toutefois qu'en m'exprimant ainsi et en faisant valoir ces diverses considérations, mon but est de m'élever contre l'institution même du baptême. Bien loin de là, car ce sacrement a eu lui-même quelque chose de si touchant et de si solennel en même temps que je suis le premier à désirer qu'il soit, comme par le passé, conféré aux nouveau-nés. Seulement je voudrais qu'il puisât son origine dans la vérité et non dans l'erreur, ce qui serait facile en l'instituant sur une nouvelle base conforme à la doctrine du spiritisme.

Cette proposition va sans doute provoquer l'étonnement ; mais il m'est facile de la justifier par un raisonnement fort simple.

J'admets le dogme du péché d'origine, non pas cependant comme étant la conséquence de la faute commise par notre premier père, mais comme le résultat d'une faute personnelle.

Je m'explique : dès le moment que, selon nous, la transmigration des âmes est un fait certain, il est évident que lorsque Dieu nous renvoie sur cette terre, nous avons eu déjà un passé. Nous y revenons dès lors chargé de ce passé et apportant les fautes que nous avons dû commettre dans cette précédente existence, fautes que nous n'avons pu expier complètement durant la vie spirituelle.

Qu'il y ait là un motif réel, sérieux, pour nous soumettre à une certaine purification ayant pour objet de nous préparer à entrer de nouveau dans la vie, c'est ce que tout le monde sera, je pense, disposé à reconnaître. Qu'à cet effet, faisant du reste ce qui fut fait pour le Christ lui-même, le quarantième jour de sa naissance, on nous présente au temple et que là, sous le patronage de gens honorables, qui prennent en notre nom un touchant engagement, on nous dépose aux pieds des autels ; qu'ensuite on appelle sur nous la protection et la bénédiction de Dieu, pour qu'il nous aide à supporter avec courage et résignation les dures épreuves de la vie, qui pourrait y trouver à redire ? C'est là, en effet, une sainte et belle pensée, c'est là une pieuse action que l'on ne saurait trop louer, encourager et prescrire.

Sans doute, présenté sous cet aspect, le baptême ne sera pas considéré comme indispensable pour notre salut. Mais qu'importe ? Qu'il s'agisse ou non de la consécration d'un sacrement, nos prières n'ont-elles pas toujours la même valeur auprès de Dieu? et quand elles lui sont adressées avec com-

ponction, ne les écoute-t-il pas quelle que soit la forme employée et ne nous en tient-il pas compte toujours ?

D'un autre côté, qu'on se rassure, tel que nous le proposons, le baptême s'imposera tout de même, parce qu'il n'en aura pas moins sa raison d'être. Est-ce qu'avec notre notre doctrine les nouveau-nés n'auront pas toujours leurs parrains et leurs marraines ? Est-ce que nous pourrions vouloir les priver de ce bienfaisant concours dans les diverses phases de leur existence ? non sans doute ; car nous savons combien de fois leur sort s'en est trouvé amélioré.

A quelque point de vue qu'on l'examine, la cérémonie du baptême est donc assurée. Quels sont ceux, en effet, qui voudraient, en les en privant, assumer sur eux aux yeux des hommes et aux yeux de Dieu une aussi grande responsabilité ? Pour en être convaincu, rappelons-nous que l'idée du baptême est tellement innée en nous, que nous le donnons même aux choses matérielles inanimées. N'est-il pas vrai, en effet, que l'on se garderait de lancer un bateau à la mer avant de l'avoir soumis à cette formalité ? Et pourquoi ? ce n'est certes pas pour effacer un péché quelconque d'origine ; mais parce que dès qu'une chose nouvelle prend un corps, notre première pensée se tourne vers Dieu et que c'est un besoin pour nous de lui consacrer tout ce qui naît, tout ce qui vient à la vie, tout ce qui doit nous servir.

On le voit, il n'y a aucun danger à adopter notre doctrine. Qu'il me soit donc permis de la proclamer, car elle est dans le vrai ; ce n'est pas tout, nous pouvons le dire hautement, elle a l'inappréciable mérite de tout expliquer et de tout justifier, non seulement sans blesser les lois de la justice et de la raison, mais au contraire en s'y conformant.

(*à suivre*).

Une Conférence de M. Léon Denis

« LE PROBLÈME DE L'ÊTRE ET DE LA SURVIVANCE »

Dimanche 4 février 1906.

Il y a trois mois, à la fin d'une mémorable séance racontée ici même par M. Léopold Dauvil, — le savant et distingué écrivain Gabriel Delanne nous annonça pour le 4 février suivant, une conférence de M. Léon Denis en cette même salle de la rue d'Athènes. J'ai noté dans ma mémoire le murmure prolongé de satisfaction qui sortit alors de toutes nos poitrines et je

n'ai pas besoin de certifier que les fervents spirites, aussi bien que les intelligences éprises en toute indépendance des pures manifestations de la beauté morale, saluaient ainsi par avance le passage parmi nous de l'éminent et infatigable apôtre. C'est un événement malheureusement peu fréquent qu'une conférence de Léon Denis à Paris : en effet, l'auteur d'*Après la Mort* traverse sans s'y arrêter nos plus grandes villes françaises, — mais sa parole y reste gravée dans les esprits en traces lumineuses.

Aussi, une foule non moins considérable et animée d'une sympathie non moins ardente qu'au mois de décembre dernier, se pressait-elle, le dima n che 4 février, dans l'insuffisante enceinte de la salle des Agriculteurs de France.

Nous nous excusons sans plus tarder de ne pouvoir reproduire *in-extenso* l'admirable conférence qui nous fut faite. Veuillez considérer que M. Denis nous tint sous le charme de son verbe pendant deux bonnes heures et que, par conséquent, un numéro entier de la Revue aurait suffi tout juste à contenir ce qu'il nous exposa du « Problème de l'Être et de la Survivance ». Nous nous sommes enfin et surtout avisés qu'un sténographe, s'il s'en fût trouvé un, aurait bien vite et d'instinct abandonné son crayon, — pour mieux écouter.

Le président de la séance, M. Delanne, après une brève adresse de remerciements à l'orateur, lui laissa la parole.

∴

En matière d'exorde, M. Denis nous reprocha doucement notre grand travers français : la peur du ridicule, et lui attribua justement la répugnance qu'ont à affirmer hautement leur « credo », la plupart des spirites intimement convaincus, même ceux qui comme M. Charles Richet, ont pu recueillir les preuves les plus formelles.

Ce début fut souligné d'unanimes applaudissements, car chacun de nous est enclin à considérer qu'un tel reproche s'adresse moins à lui-même qu'à ses voisins.

Puis le conférencier entra dans le vif du sujet.

∴

Pourquoi nier le Spiritualisme expérimental ? Comment oserions-nous prétendre que nous connaissons toutes les lois naturelles, nous qui ne nous connaissons même pas nous-mêmes ? Si nous réalisions le γνωθι σεαυτον *du Sage, le voile qui recouvre la Vérité inconnue commencerait à se lever pour nous.*

Qu'est-ce que le sommeil, par exemple ? Plusieurs explications pseudo-scientifiques en ont été données ; mais nous sommes autorisés à croire qu'il

résulte simplement de la séparation momentanée de l'âme et du corps. Cette séparation est définitive lors de la mort. C'est pourquoi il est très juste de dire : le sommeil est frère de la mort.

Ici, M. Denis cita de nombreux exemples de rêves tendant à prouver l'extériorisation de l'âme pendant le sommeil, donc son indépendance relative du corps ; puis la projection à distance des pensées ou télépathie et celle des fantômes des vivants.

Il y a des phénomènes dus aux fantômes des vivants ; or, il y en a aussi d'absolument semblables dus aux fantômes des morts formellement identifiés.

Nous en conclurons : pas de mort réelle, nous ne mourons pas tout entiers Auguste Comte et les positivistes bornent nos connaissances possibles au domaine explorable par les cinq sens. Au delà, pour eux, est l'Inconnaissable. Or, nous constatons que notre conception de la matière varie au fur et à mesure des progrès de la Science. Nous sommes bien loin des quatre Éléments, et si M. Crookes a été amené à découvrir le quatrième état de la matière, l'état radiant, c'est grâce à ses observations répétées des matérialisations de l'esprit Katie King.

Donc, par voie d'analogie, la vraie loi de la vie est celle du progrès indéfini. Des existences successives, en nombre illimité, conséquences les unes des autres, nous amènent insensiblement vers le Parfait que nous poursuivons éternellement.

La loi de l'Harmonie ou de l'Attraction gouverne le monde des Sphères et celui des Ames. Élevons donc nos pensées, nos aspirations pour obtenir des influences élevées, et nous atteindrons un jour à l'essence de ces grands Esprits qui projettent sur notre misérable planète leurs sublimes enseignements. D'eux à nous il n'y a pas d'inégalité de nature, mais seulement de degré : le Progrès est le même pour tous.

Enfin, plus de crainte de la mort. La mort, abandon par l'âme du corps qui est un obstacle aux vibrations harmoniques de la vie spirituelle, devient un accident nécessaire qui nous ouvre la porte de la vraie Existence et de la pleine conscience de notre « Moi ». La vie spirituelle et la vie terrestre se pénètrent étroitement et réciproquement. L'Au-delà est immédiatement à côté de nous et communique avec nous.

Toutes ces affirmations, nous les basons sur des faits, et c'est là notre force. Indépendamment des faits innombrables enregistrés journellement dans les revues spéciales, et qui sont malheureusement peu connus, il pourrait être établi une liste respectable des phénomènes dont les savants de toutes nationalités, les Hodgson, les Lodge, les Chiaïa, les Aksakof, les Myers, les Russell-Wallace, les Crookes, les de Rochas, les Maxwell ont consacré l'authen-

ticité par la haute valeur de leurs témoignages. Lombroso lui-même, le savant criminaliste italien, après avoir nié et ridiculisé le Spiritualisme, a fini par s'incliner devant sa réalité.

Et M. Léon Denis de délier pour l'édification des profanes une copieuse gerbe d'exemples judicieusement choisis.

Le Spiritisme, enfin, prétend établir l'accord entre la religion et la science. Au moyen âge, c'est la religion qui étouffe les progrès de la science. Dans les temps modernes et en vertu de la loi de réaction, c'est la science qui, de toute sa formidable puissance, tenta d'écraser l'idéal spiritualiste.

Au Spiritisme, dont l'aurore se lève, il appartient de réconcilier ces deux grandes ennemies séculaires. Et il est certain que tant que les hommes de science n'accorderont pas droit de cité aux phénomènes du Spiritualisme, la Science restera stérile dans ses recherches des fins de notre Être.

L'espoir nous en est permis, car voici qu'après la haine et l'opposition sectaire, l'opinion a passé pour nous de l'indifférence à l'hésitation, puis au scepticisme raisonné de Descartes, qui est le chemin de la certitude.

Après un court repos, le conférencier termina par une brillante et émouvante péroraison, qui lui valut une longue ovation de l'auditoire enthousiasmé :

Nous constatons avec un étonnement attristé la distance qu'il y a de l'admirable sérénité de la Pensée grecque à la Pensée moderne, si tourmentée par le scepticisme déprimant.

A quoi cela tient-il ? D'abord à notre formidable civilisation, si compliquée. Puis surtout « à ce nuage épais et menaçant qui nous vient du côté de la « frontière », à cette importation des doctrines pessimistes de Büchner, de Nietzsche et de Hœckel, qui ont franchi le Rhin et ont semé dans les jeunes intelligences françaises des ferments d'indifférence et de découragement.

Nos aïeux les Celtes croyaient aux vies successives. Redevenons conformes au génie de notre race, pétri de l'amour de la clarté et riche en élans de générosité.

Et c'est en appliquant les pures doctrines spiritualistes, longtemps opprimées, à la rénovation de la société actuelle, que nous travaillerons à l'édification de la Cité Future.

∴

Dans ce compte rendu sec et forcément incomplet nous n'avons pu présenter avec leur ampleur et leur saveur originales les pensées du Maître

conférencier. Nous nous en excusons auprès de lui et de tous ceux qui ce jour-là ont eu la haute satisfaction de l'entendre.

Aux personnes qui ne connaissent l'auteur d'*Après la Mort* qu'à travers son admirable livre, nous assurons qu'il n'est personne, comme orateur et aussi comme homme qui, plus que Léon Denis, soit en parfaite conformité avec les idées qu'il professe et les enseignements qu'il répand.

« Il y a deux hommes en lui », me disait à l'oreille notre cher rédacteur en chef, pendant une des courtes suspensions de la conférence : « vous « venez de voir l'orateur familier, simple, dont l'argumentation rigoureuse « persuade à cause de sa belle limpidité. Tout à l'heure vous allez être pro- « bablement en présence de l'inspiré dont l'éloquence convainc et entraîne « par ses généreux élans et son magnifique éclat. »

Il disait vrai. Quand l'orateur, soutenu par l'ardente sympathie du public conquis, eut abordé sa superbe péroraison, il nous apparut comme la vivante expression de la Doctrine qu'il développait. Il était positivement grandi et transfiguré. Les anciens auraient pu dire de lui, comme ils disaient de leurs poètes : « Un dieu, un esprit habite en sa personne. »

La largeur du geste et les chaudes intonations de la voix communiquaient à son improvisation une majesté et un relief encore insoupçonnés. Nous ne pouvions nous défendre de cette impression que l'auteur « parlait » son *Après la Mort*, cet ouvrage universellement répandu et admiré qui devint, dès que nous le connûmes, notre second évangile et notre livre de chevet.

Tous, en proie à cette sorte d'enthousiasme muet où plonge l'éloquence véritable mise au service de la haute pensée, nous omettions parfois d'applaudir, comme par crainte instinctive d'éteindre en notre esprit les prolongements harmonieux de cette parole vibrante.

Un de nos amis, sceptique persistant ou plutôt spirite en puissance à qui ne manquait plus que l'étincelle, déclara bien haut à la fin de cette inoubliable soirée que sa conversion à nos idées était désormais un fait accompli.

Nous primes acte de cette affirmation avec une joie sincère et nous souhaitâmes ardemment, en nous retirant, que l'antique et fondamentale Doctrine, renouvelée par les Kardec et les Nus, largement dispensée par les Delanne et les Denis, commençât enfin à faire lever dans les esprits inquiets de nos contemporains les germes indéracinables de la croyance en la réconfortante Loi du Progrès Éternel.

A. GAUDELETTE

Nous sommes heureux de faire suivre l'article de M. A. Gaudelette, de cette excellente page de M. P. Heidet adressée au grand conférencier spirite au nom d'un groupe jeune et enthousiaste.

La Jeunesse à Léon Denis

Maître,

Vos jeunes disciples vous offrent leurs sentiments de gratitude admirative et de respectueux hommages pour la conférence du 4 février. Votre appel à la jeunesse a été entendu, et nous voulons vous apporter, ici, la consolante affirmation de la part active qu'elle prend à l'émancipation de notre humanité, en suivant la trace lumineuse des champions de l'ère nouvelle.

Nous saluons en vous l'apôtre du juste et du bien. Nous voyons grandir l'aurore que vous nous avez montrée, et nous voudrions vous faire deviner combien la confiance que vous prêchez dans l'avenir fait battre nos cœurs d'un enthousiasme viril. Jusqu'ici les efforts des penseurs sont restés dispersés et ont perdu, par ce fait, beaucoup de leur force. A nous les jeunes d'utiliser ces trésors pour en faire la Synthèse et en dégager la Vérité fondamentale, en groupant toutes les vérités partielles. Sciences et religions doivent se fondre dans un même domaine, races et sociétés dans un même devenir.

« Le monde en s'éclairant s'élève à l'Unité », a dit Lamartine, d'accord en cela avec l'allemand Ernest Haeckel, dont la loi de substance est la plus belle trouvaille spiritualiste qu'un matérialiste ait pu faire. Il faut un terrain d'entente entre matérialistes et spiritualistes et c'est la loi d'Unité, car la grande pierre d'achoppement est le dogme de la dualité entre la matière et l'esprit. C'est là une erreur que la méditation de vos travaux m'a fait rejeter, pour conclure qu'il n'y a pas de différence de nature entre la matière et l'esprit, mais seulement une différence de degré dans l'évolution éternelle. Nous sommes limités et placés entre deux infinis. En deçà et au delà de nous tout est régi par la loi des vibrations, basée sur la loi des Nombres et de l'attraction universelle. Et ce qui se trouve entre ces deux pôles extrêmes, de notre personnalité, nous-mêmes, n'échappe pas à la Loi Universelle. Microcosmes dans le macrocosme nous pouvons trouver en nous les secrets du Créateur dont les lois les plus belles sont en même temps toujours les plus simples.

L'étude plus approfondie des antiquités grecque et latine nous rattachera solidement aux civilisations de l'Inde, voilées de mystères dans le lointain

des siècles. Notre ami André Gaudelette se chargera de réveiller l'âme de ces races dont nous ne connaissons que l'histoire superficielle, et, fraternellement unis pour la cause du bien, nous apporterons notre modeste collaboration à l'œuvre dont vous prêchiez hier, aux jeunes, l'accomplissement

PAUL HEIDET.

MA LIBRE PENSÉE

Sous ce titre M. Albin Valabrègue prépare un volume qui contiendra tout ce qu'il a publié d'essentiel, depuis quinze ans, sur les questions sociales, la philosophie spiritualiste, la nouvelle religion et le spiritisme.

L'auteur veut bien nous communiquer quelques pages de son livre en préparation. On y trouvera plus d'une idée à propager, dans l'intérêt de tous

L'ÉDUCATION ALTRUISTE

Deux savants, faisant des fouilles à Behnesa (Egypte), ont trouvé les manuscrits, remontant à dix-huit siècles et contenant des paroles du Christ.

Voici la principale :

1. Jésus dit : « Que celui qui cherche ne s'arrête pas avant d'avoir trouvé, et quand il aura trouvé, il sera émerveillé, et tout *émerveillé*, il atteindra le *royaume* et, ayant atteint le royaume, il se reposera. »

Ce verset précise d'une façon merveilleuse tous les versets de la Bible et de l'Évangile, qui annoncent aux hommes le bonheur, sur la terre, par cette formule, devenue, enfin, réalisable : « Le royaume de Dieu est *au-dedans* de vous ».

L'homme sera sauvé, moins par le secours du dehors que par le secours du dedans.

L'âme est à la veille de posséder la force nécessaire pour aimer, non par devoir, mais par bonheur, pour accomplir les actes bons, avec le même entraînement qu'elle accomplissait les actes mauvais. Le Bien va avoir toutes les facilités qu'avait et qu'a encore le Mal.

Le Bien ne sera plus le résultat de l'effort, de la peine, du sacrifice, mais il jaillira de nous en joie profonde et féconde.

Il ne s'agit pas de supprimer l'égoïsme, il s'agit au contraire de l'augmenter, de le dilater.

Le bonheur qu'on donnera aura précisément, pour moteur, le bonheur de donner. C'est la grande formule salvatrice, qui doit réconcilier la Religion et la Science, la Foi et la Libre Pensée, l'Église et la République.

Je demande à donner à ces affirmations la consécration du fait. Où est le risque? J'offre de commencer mes expériences avec des enfants *choisis parmi les mauvais* !

Je suis prêt à diriger gratuitement l'éducation de ces enfants, pourvu que ce soit dans un orphelinat ou dans un internat, de façon à ce que les parents ne puissent pas contrecarrer l'œuvre.

Lorsque Paul Bert était ministre de l'Instruction publique, des instituteurs venaient au ministère et disaient :

— Donnez-nous une morale !

En ce temps-là, il n'y en avait pas, et je n'ai pas connaissance qu'il en ait été créé une, depuis.

La morale dite laïque est une morale purement platonique, bonne à remplir des pages de livres, mais tout à fait impropre à remplir des âmes d'hommes et à servir de mobile à nos actes.

Dans notre pays, c'est un enfant sur deux qui est prêt à être altruiste. Ceux dont l'âme est encore en retard, relèvent, naturellement, des anciennes méthodes.

Un enfant sur deux, c'est la moitié de la population à venir.

Je puis vous dire : Donnez-moi vingt petits riches, et je prends l'engagement de faire dix altruistes, des altruistes passionnées, n'ayant d'autre souci que de servir et d'aimer, puisqu'ils n'auront pas de plus grande joie.

Cet appel restera vraisemblablement sans réponse. Tant pis pour les âmes à venir ! On m'entendra mieux après que la Révolution, implacable, aura déchaîné les malheureux qui remplissent le monde contre ces autres malheureux qui remplissent leur bourse.

PAUVRES RICHES

Je voudrais voir se fonder une société de secours, comme il n'en existe pas : le secours envers les riches.

On ne saurait croire combien d'âmes de riches sont dans la détresse, combien d'âmes de riches meurent de faim et de soif. Incomprises dans leur famille, ces âmes cherchent, non pas l'asile de nuit, mais l'asile de jour.

La parole des prêtres et des pasteurs est sans action sur ces âmes. Elles souffrent terriblement et elles adressent des appels désespérés auxquels il serait humain de répondre.

Ce qu'a fait le prophète du pays de Galles, régénérant tout un peuple, sous le souffle d'une parole néo-chrétienne ; ce que fait actuellement M. de Kerguézen, arrachant à la religion officielle la moitié de la Bretagne pour la ramener à la religion de l'Esprit, il faut le tenter sur des groupes plus restreints, des groupes de brebis riches, égarées, en pleine misère morale,

et créer, en elles, non plus la vulgaire charité, qu'elles pratiquent, mais la divine force de fraternité, l'impulsion irrésistible de donner et d'en recevoir du bonheur.

On peut y arriver, j'en suis certain, par la psychotérapie collective.

C'est le terme scientifique ; le terme usuel serait : le magnétisme.

Il faut donc créer les milieux, les contacts nécessaires, essayer, non pas de guérir la fièvre, mais au contraire de la donner. Donnons cette fièvre sainte qui guérit, qui fait jaillir du cœur ces fleuves d'eau vive dont parle le prophète, qui suscite la joie d'aimer, de servir, de donner, de « se donner », comme l'a voulu le maître des prophètes, Jésus de Nazareth.

Une guérison d'une de ces âmes pauvres de joie, aura pour conséquence mille guérisons de ceux qui sont pauvres de pain et, en sauvant le riche, on sauvera les pauvres.

L'heure est venue d'évangéliser les riches !

SPIRITISME

Le spiritisme apporte non plus l'espoir de l'au-delà, mais la certitude. Il n'est pas la foi, il n'est pas le dogme, il est l'Évidence.

Demandez-vous ce que deviendra l'âme du pauvre et l'âme du riche, le jour où il sera entendu que la mort n'est pas et que, si nous nous faisons ici-bas, une âme de beauté, nous pénétrons dans un monde où toutes nos aspirations seront satisfaites, tandis qu'au contraire, si nous avons une âme basse, nous devrons ajourner, jusqu'à épuration, le moment d'être heureux.

Voilà ce que le spiritisme va prouver à tous. Que de riches vont s'appauvrir volontairement ! Que de pauvres vont supporter leur besogne ingrate avec courage et fierté !

Le spiritisme jette sur le malheureux comme un manteau de pourpre et d'or.

Son grabat devient trône. Il sait qu'après « son service ici-bas » l'immortalité l'attend. La peine n'aura duré qu'une vie courte. Le salaire sera éternel.

THÉATRE

Pourquoi le théâtre ne deviendrait-il pas de plus en plus, une tribune où l'on peut exposer ses idées ?

Au fur et à mesure que l'humanité, qui fut « instinct » puis « sentiment », s'élèvera, grâce à l'instruction et à l'éducation, vers plus d'intelligence, de raison et de science, elle demandera à l'auteur des œuvres plus fortes, avec beaucoup plus d'idées et beaucoup moins d'alcoves.

Je crois à l'avenir glorieux de la scène.

L'auteur sera pontife, poète, orateur, philosophe, apôtre, professeur. Je crois au théâtre-Église, à la scène-maître-autel, à l'auteur-prêtre.

Et je crois au théâtre chrétien, c'est-à-dire social.

Comme le pressent Tolstoï dans ses écrits, comme le prêche Harron, en Amérique, dans ses admirables sermons, les hommes ne vont plus remplir le temple, c'est le temple qui va remplir les hommes.

Dans le passé, la foi a fait assez bon ménage avec l'égoïsme, voire le fanatisme et la cruauté.

Dans l'avenir, l'homme vivra sa religion.

L'Évangile inspirera tous nos actes, parce qu'alors l'âme humaine suffisamment évoluée, comprendra les joies de l'altruisme.

Oui, nous aurons un théâtre religieux, dans la plus haute acception du mot. Religieux et poétique, et philosophique. Théâtre d'émotions intenses et de surélévation d'âmes, théâtre de communion, de solidarité, de fraternité, et les représentations ne seront pas rares d'où une foule émue sortira épurée, transformée, agrandie, électrisée, aimantée pour le Bien, qui est à la fois le Beau et le Vrai...

CHRISTIANISME ET DÉMOCRATIE

Le mot *Fraternité* est l'essence du christianisme et de la démocratie.

La fusion est certaine.

La Démocratie n'abandonnera rien des libertés conquises et l'Église comprendra que Jésus a vécu pour qu'un jour les hommes fussent heureux par l'amour après avoir fait le douloureux voyage qui mène de la bête... à l'Ame, mais à l'âme intégrale, à l'âme dans laquelle s'est enfin affirmé le *sens altruiste.*

L'homme aimera l'homme comme la mère aime l'enfant.

Et l'on saura enfin, pourquoi le mot Évangile signifie : *Bonne nouvelle* !

. . . .

La critique a cru affaiblir le christianisme, en montrant les points de similitude — parfois même d'identité — entre la religion du Christ et la religion de Bouddha.

Cette objection va à l'encontre de son but. Plus on prouvera que les grandes religions se ressemblent, plus on facilitera leur rapprochement leur fusion, plus on attestera que toutes ont été inspirées, par le même Esprit, à des hommes divers. La Révélation s'allonge au cours des siècles, comme un télescope géant, dont les tubes, toujours plus grands se développent, élargissant sans cesse le champ de vision.

Toutes les religions ayant la même morale : le devoir d'aimer, elles auront toutes le même bénéfice : la joie d'aimer.

Et voilà pourquoi on est autorisé à dire qu'il n'y aura plus de morale,

parce que ce mot impliquant devoir, vertu, sacrifice, il serait impropre de l'appliquer à un état d'âme absolument différent, consistant dans le besoin irrésistible d'aimer les autres, avec le bonheur pour sanction.

Nietszche et Kant (l'amoraliste et le moraliste) fusionneront ainsi, avec cette différence que le surhomme, au lieu de déployer sa puissance au détriment des autres, déploiera sa puissance en servant les autres, mû par l'irrésistible amour, souverain maître des âmes prochaines.

C'est cela qui est le secret non pas d'une mais de toutes les grandes religions.

Nous adorons le Christ, parce qu'étant le dernier venu des Messies, il a apporté la plus grande somme de vérité et de lumière.

Il n'y aura plus, après lui, que des Messies d'interprétation, car toute vérité est dans l'Évangile.

ALBIN VALABRÈGUE.

POUR LES SPIRITES

L'article de M. L. Chevreuil que j'ai le plaisir de trouver dans la *Revue du Spiritualisme Moderne* est si empreint de bon sens et si agréable à lire par un Spirite de bonne foi que je demande à mon ami Beaudelot, son Directeur, la permission de le découper pour nos lecteurs.

Il donne bien la vraie définition du Spirite : Un homme simple et honnête qui croit ce qu'il voit, et qui accorde aux témoignages des vrais savants la confiance qui leur est due.

L. D.

*
* *

Au moment où le *Spiritualisme Moderne* achève la publication d'un plaidoyer de M. Richet en faveur d'un examen impartial du Spiritisme, il ne nous paraît pas inutile d'ajouter quelques réflexions complémentaires, en nous plaçant à un autre point de vue.

La plupart de ces physiciens, chimistes, philosophes... etc., que M. Richet convie à étudier les phénomènes, conservent envers les Spirites une attitude injuste, et cette attitude repose sur un malentendu.

La dernière note en ce genre a été donnée par M. Sage, dans l'introduction à sa brochure. — *La Société Anglo-Américaine pour les Recherches Psychiques*, *Bodin* 1904. — Non content de se montrer extrêmement dur envers les Spirites, M. Sage reproche au Dr Maxwell l'indulgence dont il fait montre dans son ouvrage : *Les phénomènes psychiques*, *Alcan*, 1903.

Je sais que M. Sage est animé du sentiment le plus honorable; il apporte dans ses études une sincérité farouche qui ne se laisse influencer par rien; mais pourquoi cette sincérité s'abriterait-elle sous le vêtement du porc-épic? La douceur de M. Maxwell est bien plus droite et bien plus féconde, et, d'ailleurs, il faudrait s'entendre sur un point : Qu'est-ce qu'un Spirite ?

Croire à la manifestation possible, après la mort, c'est être Spirite, tout est là ! Karl du Prel s'est reconnu Spirite ; d'ailleurs le Spiritisme, en lui-même, n'est guère définissable; n'ayant pas de dogmes, il est une chose en cours d'évolution. Allan Kardec a dit : « Le Spiritisme sera scientifique ou il ne sera pas ».

On baptise du nom de Spiritisme une chose à la fois très large et très étroite ; très large si on la considère comme une aspiration de l'âme vers des preuves positives, très étroite si l'on veut la réduire à une pratique personnelle.

Quelques-uns ont feint de considérer le Spiritisme comme une religion dont Allan Kardec serait le souverain pontife; les Spirites repoussent cette fiction, ils considèrent Allan Kardec comme un explorateur ayant frayé une voie. Cette voie est capricieuse dans ses détours, quoiqu'elle vise un but précis; c'est une porte ouverte sur le domaine expérimental.

A quoi bon, dès lors, désigner à la vindicte public, ceux qui se sont engagés dans cette voie à une époque où la Science leur refusait tout secours, en les montrant comme des fous religieux, ou des ignorants incurables !

De quel droit reproche-t-on, à des personnes simples, une interprétation plus ou moins naïve de réalités certaines? Ces personnes vont droit au but qui satisfait leur raison, sans s'inquiéter de vos interprétations savantes. Ni la science matérialiste, ni la religion dogmatique n'ont répondu aux aspirations de ces personnes simples, ce qui prouve qu'elles ont encore plus de bon sens que le commun du troupeau. Leur ignorance est moins coupable que celle du savant qui croit rendre raison de la vie et du mouvement. Herbert Spencer a dit ce mot amusant : *On écrirait des volumes sur l'impiété des gens pieux.* — Nous dirions volontiers : on ferait un gros livre sur l'ignorance des savants ; mais s'il fallait fulminer contre l'ignorance des terrassiers ou des toucheurs de bœufs, je crois qu'on ferait un livre insipide ; c'est cette besogne oiseuse que font les détracteurs du Spiritisme.

Le Spiritisme a ses interprètes intelligents et il est absolument injuste de dénoncer l'ignorance ou la crédulité dans ses rangs inférieurs. On n'attaque pas le catholicisme dans la foi des bonnes femmes qui s'adressent à Saint-Expédit, mais dans son dogme, qui n'ouvre pas à la raison humaine une voie assez large pour qu'elle y puisse évoluer.

Or, le Spiritisme élargit cette voie. Les bonnes âmes qui s'y rallient avec simplicité n'ont pas le temps d'étudier; elles ont reconnu, dans leur conscience droite, le champ large où elles allaient pouvoir manœuvrer en donnant satisfaction à des élans mystiques qu'il n'est pas possible de réprimer dans l'humanité, puisqu'ils y ont existé dans tous les temps.

Les âmes se précipitent donc là, aussi naturellement que le torrent se précipite vers le débouché qui lui est ouvert, et je vois, avec peine, des hommes qui ont le bonheur de pouvoir consacrer leur vie à l'effort des sciences, se montrer aussi sévères envers des frères qui restent courbés sous le joug du labeur social.

Le Spiritisme n'a pas de dogmes; il n'affirme pas comme les occulistes que les choses se passent de telle manière; ils pensent seulement que les faits dont on leur témoigne ne sont pas imputables à l'organisme humain; ou du moins, s'ils le sont, quant au processus, ils ne peuvent l'être, quant à la source première. En un mot, ils croient que quelque chose existe derrière la tombe, et ils espèrent le prouver expérimentalement; tout le Spiritisme est là.

Mais cette croyance est partagée par des esprits éminents qui ont apporté de l'analyse et de la méthode dans leur examen, tandis que les simples ont été d'un bond à la conclusion. On surgit! Donc on a survécu aux morts précédentes! Donc la vie n'est plus limitée à ce passage terrestre. Ce n'est plus ce jeu de hasard, cette corde tendue sur l'abîme, qui donnait le Ciel à celui qui tombe à droite, et l'Enfer à celui qui tombe à gauche. La continuité de l'évolution satisfait à l'idéal de justice, puisque l'inégalité des conditions physiques, intellectuelles et morales est créée par nous-mêmes. Ainsi raisonne l'homme simple, il interprète les faits tels qu'il est capable de les concevoir, et je me demande qui s'arrogerait le droit de le mépriser, parce qu'il ignore les élucubrations psycho-physiologiques de M. Janet, les théories polygonales de M. Grasset, ou les néoplasmes psychiques de M. Flournoy?

Ces messieurs, qui jugent le Spiritisme ridicule, voudraient que ce fussent ces pauvres, ces faibles, ces affligés qui vinssent leur fournir une théorie exacte, sur une des questions les plus complexes qui se soit encore posée devant l'humanité. — Ah, farceurs! Vous le savez bien que des voix sont sorties de derrière la tombe! Vous savez par qui elles ont été entendues! Ce sont des savants, des membres de l'Académie Royale de Londres, des professeurs de hautes facultés de philosophie, des naturalistes, des chimistes, des physiciens, des astronomes; à ceux-là vous ne dites rien, mais vous vous retournez vers les Spirites pour leur crier qu'ils n'ont pas plus de logique que des chiens.

Et vous, excellents et courageux Spirites, vous croyez, sur la foi des

hommes de science, à ces phénomènes extraordinaires, oui, vous les interprétez comme vous pouvez, à la légère; vous voudriez surtout qu'ils se répètent à votre profit. C'est vrai que vous vous précipitez quelquefois sur l'illusion, oui, peut-être... mais qu'importe ! Une voix d'outre-tombe qui se manifeste contient en elle tout ce qu'il vous est utile, peu vous importe qu'elle soit venue par la poste ou par le télégraphe, par la voie des organes physiques ou l'intuition subjective, cela vous est bien égal que le message émane du plexus solaire ou du cerveau. C'est pour cela que vous êtes, dit-on, la risée des milieux scientifiques; mais rassurez-vous, les milieux scientifiques ont été ridicules bien avant nous, laissons-leur ce droit de priorité. Vous, vous avez raison d'aspirer à cette preuve du fait qui sera le point d'appui des plus nobles aspirations. En cela, vous n'êtes la risée de personne, parce que l'humanité vous suit. Il y a des faits spirites non seulement confirmés par des faits patentés, mais quelques-uns, les intrépides, assurent que certains de ces faits ressortent de la tombe et tout le Spiritisme est là.

Olivier Lodge déclare : « J'ai été amené personnellement à la certitude de l'existence future par des preuves reposant sur une base purement scientifique... aussi sûrement qu'il existe d'autres personnes que moi, je sais que la mort du corps n'entraîne pas la mort de l'intelligence. (*Ann. des Sciences Psych.*, 1897, p. 158). »

C'est d'instinct que les Spirites ignorants refusent d'attribuer, à l'action organique, les pouvoirs de l'être subconscient; et cet instinct a raison contre les tendances qui cherchent à confondre le subconscient avec l'être physiologique. Par-dessus des interprétations naïves c'est le spirite qui touche au but. Ce que raille le savant c'est le sentiment, la foi intuitive, parfaitement juste, en vertu de laquelle le spirite sent que les faits portés à sa connaissance ne sont explicables par aucune théorie *hystérique*, *physiologique*, *animique*... etc. Cette lumière des simples est plus forte que celle des savants qui prennent une constatation pour une solution.

Il faut repousser toute insinuation tendant à faire du Spiritisme une religion, à faire croire qu'il se résume dans une pratique, ou se condense dans un enseignement dogmatique. Le Spiritisme réside dans cette croyance ferme, que nous pourrons obtenir des preuves positives sur lesquelles l'humanité basera sa croyance en la survie.

Ce besoin de certitude, qui est une des formes de la conscience moderne est tout le fond des aspirations spirites. Assez de théories creuses, nous voulons des faits ! Si le catholicisme intransigeant ne peut plus nous montrer le doigt de Dieu, qu'il nous montre au moins la griffe du diable, mais nous voulons des faits !

A défaut de faits divins ou diaboliques, en voici d'autres qui sont des faits

naturels. La révélation ne se cache plus dans le ciel, elle parle sur la terre, elle se manifeste dans l'organisme humain. Ce subconscient, sous l'influence qui l'anime, raisonne, tient des discours, entre en contestation ; c'est un locataire qui s'élève contre son propriétaire pour réclamer une indépendance personnelle. Il dit : ce n'est pas toi qui parles, ce n'est pas toi qui écris, c'est moi, ton amie, morte ce matin, c'est Liébault qui vérifie ce message, il note le jour et l'heure de l'incident, le nom du manifestant et toutes choses corrélatives. Renseignements pris tout est exact ; cela se passe à Nancy, la communicante était morte le matin même en Amérique, il n'y avait pas un mois que son amie l'avait quittée jeune et bien portante. — Hystérie... ! s'écrient les psychologues... hyperesthésie.... ! subconscience... ! à cela le spirite hausse les épaules et il n'a pas tort. Les morts reprennent les organes des vivants pour leur dire : et nous aussi nous vivons ! Tout le Spiritisme est là, et c'est le fondement d'une nouvelle morale. Car notre conduite dépend de la question : La vie terrestre est-elle toute notre existence ou n'en est-elle qu'une fraction ? Dans le premier cas, j'attire sur l'être actuel, le plus de jouissance possible ; dans le second cas, je me préoccupe des conditions à venir; car, c'est toujours l'avenir que vise le travail présent.

Or, c'est cette question, traitée dans le second sens, qui constitue le Spiritisme. Fulminez contre la naïveté du croyant, excommuniez-le, au nom de la science ; lui, averti, dans sa foi intuitive, qu'un changement dans la théorie ne chargera rien à la base de sa foi, laissera pleuvoir les anathèmes. Je ne meurs pas ! c'est tout ce qu'il faut pour asseoir ma conviction, et exposer ma morale sur une base solide.

Quant au reste, le spirite s'en moque. Que le néoplasme psychique recèle des prodiges d'astuce et des connaissances innombrables, il restera toujours à expliquer le néoplasme psychique ; une constatation n'est pas une explication. Si les connaissances des décédés peuvent revivre dans le cerveau de leurs successeurs ; si, en dehors des conditions de la matière, du temps et de l'espace, des personnalités reparaissent sans que cela implique la survie de celui qui possédait cette personnalité, alors, c'est à vous, messieurs les savants, qu'incombe le devoir de nous en instruire. Mais, tant que vous vous en tiendrez aux néoplasmes, les spirites expliqueront les choses de la façon qui est l'objet des risées. N'attendez donc plus des spirites ce que vous ne pouvez attendre que de vous-mêmes. Le spirite ne cherche pas le *comment*. C'est un ignorant qui a recueilli l'écho de vos affirmations très précises... *la croyance à la vie future n'est qu'un legs de superstitions ataviques... La clairvoyance, les mouvements d'objets sans contact ne sont que des jongleries de charlatans... des maisons hantées, des impostures... des fantômes, des folies... !* Il a relu dans son journal, ce cliché qui revient comme un refrain... Il y a longtemps que la science a démontré..., etc.

Eh bien ! dès que l'ignorant se trouve en face d'un fait, dont la science lui a démontré l'impossibilité, le voilà spirite ! Il croit au fait, plutôt qu'à la science qu'on a fait mentir devant lui et, comme il va droit au but, il concilie le fait et la raison en se ralliant à la théorie la plus simple à ses yeux. Il possède un fait qui suffit à sa conviction : la table a remué, le fantôme a parlé ; et un autre fait qui est une constatation : la Science l'avait trompé.

Et, parce que la Science matérialiste l'a trompé, il s'adresse à la littérature Spiritualiste. Là, sans préparation, sans aucune connaissance spéciale, il trouve des solutions complaisantes, qu'il accepte et qu'il interprète naïvement. Mais, s'il entend mal les Sciences psychiques, il y a des savants patentés qui les entendent fort bien, et qui le maintiennent dans sa conviction essentielle. Ils lui affirment qu'ils ont obtenu, de leur côté, les preuves positives qu'il recherchait, il s'en rapporte à eux et se moque du reste. Le Spirite qui a vu un fantôme le prend pour ce qu'il représente ; peu lui importe que ce soit le corps même du revenant, une force psychique, un nuage odique, ou une suggestion hallucinative ou même une projection du médium, ce n'est pas à lui de discuter ces choses, le fantôme a donné un démenti à la Science, voilà le fait certain.

C'est à la Science de venir au secours du Spiritisme. Ou bien quelques-uns des adeptes se rendront maîtres de la Science, ou bien la Science absorbera le Spiritisme, qu'elle démarquera et baptisera d'un autre nom. Lorsque le fantôme s'appellera un *ectoplasme*, le Spiritisme aura triomphé. L'ectoplasme, c'est la pilule dans laquelle la Science enveloppera la chose amère avant de se la fourrer dans le gosier.

La *Société pour les Recherches Psychiques* a recueilli et classé des faits authentiques, elle en a provoqué de plus probants que ceux connus jusqu'à ce jour, ce qui fait dire à James Hyslop : « La prudence et la « réserve ne sont pas contraires à l'opinion que l'explication Spirite est, « jusqu'à présent, la plus rationnelle; et notre devoir élémentaire est d'ac- « cepter l'hypothèse qui explique le mieux les faits, quitte à l'abandonner « si d'autres faits sont constatés qui la réfutent ou la discréditent. » C'est ainsi que les expérimentateurs voient tomber peu à peu leurs scrupules scientifiques et philosophiques, au point d'adhérer publiquement à l'interprétation Spirite. Ceux qui accablent les Spirites d'épithètes méprisantes se préparent des remords pour l'avenir, car des hommes comme Karl du Prel ou Frédéric Myers, en seraient éclaboussés. Ce dernier déclare, après de longues années d'étude : « L'observation et l'expérimentation ont amené « beaucoup de chercheurs, dont je suis (*of whom I am one*) à croire à la « communication, soit directe, soit télépathique, — non seulement entre les « esprits des vivants — mais encore entre les esprits de ceux qui demeu-

rent sur cette terre et les esprits de ceux qui « l'ont quittée » (*Human. Personn.*, tome II, p. 287). Si ce n'est pas cela qui constitue le Spiritisme, je ne sais plus ce que c'est qu'un Spirite. F. Myers se flatte d'avoir démontré que des manifestations nous atteignent, de derrière la tombe, tout le Spiritisme est là.

Donc, les investigations de la Science aboutissent, après plus d'un demi-siècle, aux conclusions d'Allan Kardec, avec beaucoup plus de prudence, avec beaucoup de restrictions; cela n'est pas si méprisable. Que les analystes impeccables fulminent à leur aise contre la forme qu'Allan Kardec a laissé prendre au premier mouvement Spirite, cela était nécessaire ; ceci devait précéder cela. Mais c'est un tort de créer, et de laisser s'accréditer, cette légende, qu'Allan Kardec serait le pape d'une religion nouvelle, car la doctrine ne contient aucun dogme nécessaire. Le Spiritisme tire toute sa force de son aspiration aux preuves positives, et il s'en rapproche de plus en plus.

L. CHEVREUIL.

LA MORT N'EXISTE PAS

Par Mme Florence Marryat (*Traduit de l'Anglais*).

CHAPITRE XV

MÉDIUMNITÉ DE MADAME GUPPY VOLCKMAN.

La médiumnité de cette dame est si bien connue et a été si universellement attestée que rien de ce que j'en puis écrire ne saurait ajouter à sa réputation ; et comme je ne fis sa connaissance que peu de temps avant qu'elle renonçât à donner des séances à manifestations, je n'ai eu qu'une légère expérience de ses pouvoirs, mais suffisamment pour que j'aie pu savourer ce qu'ils offraient de remarquable.

J'ai fait allusion à ses facultés dans l'histoire de la *Dame Verte* (chapitre X) dont l'apparition fut uniquement due à la présence de Mme Volckman et, en cette occasion, elle nous donna une autre preuve surprenante de sa médiumnité.

On s'était procuré un drap qui fut suspendu en l'air et soutenu aux deux bouts par elle et par M. Charles Williams. Il était tendu en pleine lumière et formait comme une muraille légère et blanche d'environ cinq pieds d'élévation, c'est-à-dire aussi haut que les bras pouvaient atteindre.

Les mains de Mme Volckman et de M. Williams étaient placées en dehors

du drap de telle sorte qu'il était impossible de suspecter la moindre tricherie comme s'ils les avaient dissimulées. Au bout de quelques instants une tête de femme apparut au-dessus du drap suivie par celle d'un homme et plusieurs paires de mains grandes et petites s'élevant et s'abaissant et saisissant les mains des spectateurs tandis que les figures allaient tout près des médiums avec l'intention évidente de les embrasser. Cela effrayait Mme Volckman qui poussait des cris perçants laissant tomber le bout du drap qu'elle tenait, ce qui, s'il y avait eu quelque subterfuge, l'aurait infailliblement dévoilé.

Cela semblait toutefois indifférent aux esprits qui reparaissaient dès qu'ils en avaient l'occasion et rendirent à la fin le médium si nerveux que le drap s'échappa de ses mains et que Mme Volckman refusa de le soulever plus longtemps. Les figures étaient de grandeur naturelle et remuaient les yeux et les lèvres ; les mains étaient aussi grandes que des mains d'hommes et couvertes de poils, d'autres semblables à des mains de femmes et d'enfants Elles avaient toutes le pouvoir de remuer les doigts et de saisir les objets qui leur étaient présentés. Pendant ce temps, les quatre mains des médiums étaient l'objet de la surveillance de l'assemblée et il leur eût été de toute impossibilité de faire mouvoir le moindre appareil de prestidigitation même s'ils eussent pu en avoir caché un.

La première fois que je fus présentée à Mme Volckman (alors Mme Guppy), ce fut à une séance chez elle Victoria Road, dans sa propre maison où elle avait convié un grand nombre d'invités dont quelques noms étaient bien connus dans les lettres et les arts. Nous étions assis dans un salon bien éclairé et la réunion était si considérable que le cercle formé autour de la table l'était sur trois rangs. Mme Mary Hardy, le médium américain (morte depuis), était présente et les honneurs des manifestations doivent en conséquence, à mon avis, être partagés entre ces deux dames.

La table commune, en bois de sapin, faite pour de telles occasions, avec un trou rond d'environ 20 pouces de diamètre pratiqué dans le milieu, était recouverte d'un tissu qui pendait jusqu'en bas et était cloué au plancher ne laissant que l'ouverture libre. (Je dois exposer d'avance que cette toile avait été fixée au sol par un comité de visiteurs afin d'éviter la supposition qu'un mystérieux compère pût être caché dessous.)

Nous nous assîmes alors autour de la table sans placer les mains dessus. En peu d'instants des mains commencèrent à paraître dans l'ouverture du centre de la table ; toutes sortes de mains depuis les doigts effilés de femmes, les poings à fossettes d'enfants jusqu'aux mains d'hommes jeunes et vieux ridées ou musclées. Quelques-unes des mains avaient des bagues aux doigts qui les faisaient reconnaître des assistants ; quelques autres se tendaient pour qu'on les serrât. Une main enleva le gant d'un assistant et le

mit à un autre montrant la force musculaire qu'elle possédait en forçant sur chaque doigt puis enfin en boutonnant le gant.

Une autre paire de mains conversa au moyen de l'alphabet des sourds-muets et une troisième joua d'un instrument de musique.

Je me penchais sur la table avant d'avoir vu cela, regardant attentivement dans le trou et disant : « Ce qui m'étonnerait ce serait si ces mains « avaient la force d'emporter quelque chose avec elles » quand une grande main apparaissant soudain, m'attira subitement vers la table en me saisissant par le nez comme si elle ne voulait plus me lâcher.

A tout événement, elle me pinça une ou deux fois et je me souviens que la force que déploya cette main fut telle que les larmes m'en vinrent aux yeux.

Quand les mains cessèrent d'apparaître, la table fut éloignée et nous nous mîmes en cercle à la lumière ; Mme Guppy ne voulut plus prendre part à la séance autrement que comme spectatrice, se retira dans la chambre derrière le salon avec la baronne Adelina Vay et d'autres visiteurs et laissa Mme Hardy avec le cercle. Mais, subitement elle fut enlevée et transportée au milieu de nous; en se sentant ainsi portée en l'air elle s'écria : « Pour l'amour du ciel, ne vous lâchez pas les mains. »

Nous étions debout en cercle et je tenais la main du prince Albert de Solms. Comme Mme Guppy passait au-dessus de nos têtes ses pieds attrapèrent son cou et le mien et dans notre empressement à faire ce qu'elle nous disait, nous nous tenions fortement serrés l'un à l'autre et nous fumes poussés en avant sur les genoux par la force avec laquelle elle fut projetée au-dessus de nous vers le centre.

Ce fut pour nous une belle et forte preuve, quoi qu'en puissent penser les autres, que nos sens ne nous trompaient pas quand nous pensions voir Mme Guppy en l'air au-dessus de nos têtes. L'influence qui la transportait ainsi la jeta sur une chaise avec une violence telle que les deux pieds de devant de cette chaise en furent brisés.

Aussitôt que Mme Guppy nous eut rejoints, l'ordre fut transmis d'éteindre la lumière et de manifester un désir. A l'unanimité nous demandâmes des fleurs; ceci se passait au milieu de décembre et il gelait très rudement.

Aussitôt nous sentîmes tous l'odeur de la terre fraîche et sur un avis, le gaz étant rallumé, le spectacle extraordinaire suivant s'offrit à notre vue.

Au milieu des assistants silencieux se tenant par les mains, se trouvait amoncelée sur le tapis une immense quantité de terreau lequel, apparemment, avait été arraché avec les racines qui l'accompagnaient ; il y avait là des viornes, des lauréoles, du houx et plusieurs autres plantes telles qu'elles avaient été enlevées avec ce bloc de terre et jetées là au milieu de nous.

M[me] Guppy semblait peu satisfaite de l'état dans lequel ce volumineux apport avait mis son tapis et pria les esprits de vouloir bien, la prochaine fois, apporter quelque chose de plus propre. Ils nous dirent alors d'éteindre de nouveau le gaz et prièrent chaque assistant de demander mentalement quelque chose pour lui.

Songeant que nous étions en décembre, je souhaitai de recevoir un *papillon jaune* et pensant à cela, je reçus dans la main une petite boîte en carton.

Le prince Albert me dit tout bas : — « Avez-vous obtenu quelque chose ? » — « Oui, dis-je, mais pas ce que j'avais demandé, je pense qu'ils m'ont « donné quelque objet de bijouterie. » Quand le gaz fut rallumé, j'ouvris la boîte ; elle contenait *deux papillons jaunes*, morts, naturellement, mais, ce n'en était pas moins extraordinaire pour cela.

Je portais à cette séance une robe montante de mousseline blanche étroitement ajustée sur une jupe collante ; cette robe n'avait pas de poches et je tenais mon mouchoir de fine batiste à la main. Quand la séance fut finie, je m'aperçus qu'il avait disparu, ce qui me peina, car il avait été brodé pour moi par ma sœur Émily qui était morte. Je m'enquis près de chacun des assistants, s'il ne l'aurait pas vu, les priant même de fouiller leurs poches, au cas où, par erreur, ils l'auraient pris à la place du leur, mais il fut introuvable, et je rentrai chez moi, ainsi que je le pensais, sans lui.

Quelle fut ma surprise en enlevant ma robe et mon corsage, de trouver le mouchoir proprement plié en carré d'environ quatre pouces entre mon corset et le vêtement de dessous, à l'endroit le plus mince de ma taille, où aucun doigt n'aurait pu pénétrer, quand même ma robe eût été défaite. Mes lectrices sont plus à même d'apprécier que les hommes la difficulté d'une telle manœuvre par des moyens mortels.

En réalité, il eût été impossible pour moi comme pour tout autre, de placer mon mouchoir en un tel endroit sans enlever le corset. Et il était plié si proprement et placé si soigneusement, qu'il n'y avait pas un pli à la batiste.

CHAPITRE XVI

LA MÉDIUMNITÉ DE FLORENCE COOK

En écrivant sur ma propre médiumnité ou sur la médiumnité d'autres personnes, je désire particulièrement que l'on comprenne bien que je n'entends pas que l'on puisse croire que mes récits soient, en aucune façon, une relation complète de toutes les séances données sous contrôle auxquelles j'ai assisté (car, si je devais rapporter ici toutes les choses que j'ai vues et entendues pendant le cours de mes recherches sur le Spiritualisme, ce volume

atteindrait des dimensions déraisonnables), mais seulement de certains événements que je crois être remarquables et dont personne n'a eu la jouissance au même degré que moi.

Beaucoup de gens ont lu des phénomènes qui ont été obtenus dans de semblables réunions. Mes lecteurs, toutefois, ne trouveront pas ici la description de merveilles qui, vraies ou fausses, puissent être expliquées par des circonstances naturelles.

Miss Florence Cook, depuis M[me] Elgie Corner (1), est un des médiums dont on a le plus parlé, sur lequel on a le plus écrit. M. William Crookes lui porta le plus grand intérêt et publia un long récit de son investigation sur le Spiritisme par sa médiumnité.

M. Henry Dunphy, du *Morning Post* a écrit une série d'articles pour la *London Society* (magasin dont j'étais alors l'Éditeur), décrivant ses pouvoirs et les preuves qu'elle en donna.

La première fois que je rencontrai Florence Cook, ce fut dans sa propre maison, quand ma petite fille m'apparut par elle (voyez l'*Histoire de mon Enfant esprit*, chap. VIII).

En cette occasion, comme nous étions assis à souper après la séance, en un groupe de peut-être trente personnes, la table avec tout ce qu'il y avait dessus, s'éleva en l'air à hauteur de nos genoux et les plats, les assiettes et les verres penchèrent d'une manière périlleuse, sans toutefois que survînt aucun accident. Je fus tellement étonnée et intéressée par ce que je vis ce soir-là, que je devins très anxieuse de faire la connaissance personnelle de Miss Cook. Elle était le médium du célèbre Esprit Katie King, qui a fait tant de croyants et d'incrédules et les séances qu'elle donna dans la maison de ses parents à Hackney, dans le but de voir cette figure, avaient coutume d'être fréquentées, par les hommes les plus habiles et les plus savants du jour, Serjeants, Cox et Ballantyne, M. S. C. Hall, M. William Crookes et beaucoup d'autres furent dans les termes de la plus grande intimité avec elle. M. William Harrison, du *Journal Spiritualiste*, fut celui qui me procura une introduction dans la famille et une admission aux séances, ce dont je lui ai toujours été fort reconnaissante.

Dans l'intérêt des non-initiés, laissez-moi commencer par dire *qui* « Katie King » était supposée être. D'après son propre récit, son nom était Annie Owens Morgan; qu'elle était la fille de Sir Henry Morgan, un fameux *boucanier* qui vivait au temps de la République et trouva la mort en haute mer, étant, en fait, un pirate; qu'elle-même avait environ douze ans, lorsque Charles I[er] fut décapité ; qu'elle se maria et eut deux petits enfants ; qu'elle commit plus de crimes que nous ne pourrions le croire, ayant assassiné plu-

(1) Morte en Allemagne en 1903.

sieurs hommes de ses propres mains, mais était morte encore assez jeune, âgée d'environ vingt-deux ou vingt-trois ans.

A toutes les questions concernant la raison de sa réapparition sur terre, elle ne donnait qu'une seule réponse : c'est qu'elle avait à accomplir une part de travail nécessaire pour convaincre le monde de la vérité du Spiritisme. Telle est l'information que je reçus de ses propres lèvres. Elle était apparue chez les Cook quelques années avant que je la visse, et elle était devenue de la famille à ce point qu'elle se promenait dans la maison en tout temps sans alarmer les habitants. Elle allait souvent, étant matérialisée, se coucher dans le lit de son médium, au grand déplaisir de « Florrie » et, après le mariage de miss Cook avec le capitaine Corner, il m'a dit lui-même qu'il lui sembla tout d'abord avoir épousé deux femmes et qu'il n'était pas tout à fait certain de savoir toujours laquelle des deux était sa femme.

L'ordre de ces séances était toujours le même. Miss Cook se retirait dans la chambre du fond séparée de l'assistance par un léger rideau de damas et aussitôt la forme de Katie King apparaissait vêtue de blanc et se promenait au milieu des spectateurs à la lumière du gaz et causait comme l'un d'eux. Florence Cook, ainsi que je l'ai dit déjà, est une très petite et fine brunette avec des yeux noirs, une chevelure brune bouclée et un petit nez aquilin. Parfois Katie lui ressemblait exactement, d'autres fois elle était totalement différente. Souvent aussi, elle avait la même grandeur que le médium, en d'autres moments elle était beaucoup plus haute. J'ai une grande photographie de Katie prise à la lumière du magnésium. Elle y semble le double du médium ; pourtant Florrie la regardait pendant que le portrait fut pris. J'ai eu des séances plusieurs fois avec elle et M. Crookes et j'ai constaté les preuves évidentes qui sont mentionnées dans son livre à ce sujet. J'ai vu les tresses noires de Florrie clouées sur le plancher en dehors du rideau, à la vue de l'assistance, pendant que Katie se promenait et causait avec nous. J'ai vu Florrie placée sur le plateau d'une machine à peser construite à cet effet par M. Crookes (derrière le rideau), tandis que la balance restait visible au dehors. J'ai vu dans les mêmes circonstances que le médium pesait 8 stones (1) (environ 51 kilos) dans son état normal et qu'aussitôt que la forme matérialisée était complètement développée, la balance remontait à 4 stones (c'est-à-dire la moitié).

En outre, j'ai vu Florrie et Katie ensemble en mainte occasion, de sorte que je ne puis avoir de doute à ce sujet : c'étaient bien deux créatures séparées. Cependant, je comprends parfaitement combien difficile il doit avoir été pour les étrangers de constater la forte ressemblance qui

(1) Une stone poids anglais = 6 k. 349 × 8 = *50 k. 792 gr., poids du médium.*

existait entre le médium et l'esprit, sans s'imaginer qu'elles étaient une seule et même personne. Un soir Katie se promenant s'assit sur mes genoux, je pus sentir qu'elle était beaucoup plus grosse et plus lourde que Miss Cook, mais elle lui ressemblait étonnamment de figure, et je le lui dis. Katie ne sembla pas accepter cela pour un compliment. Elle haussa les épaules, fit la moue et répondit : « Je sais comment je suis, je ne puis rien changer à « cela, mais j'étais bien plus jolie dans ma vie terrestre. Vous verrez, un « de ces jours, vous verrez. »

Après qu'elle se fut retirée ce soir-là, elle mit sa tête hors du rideau et dit encore avec le fort « zézaiement » qu'elle eut toujours : « J'ai besoin de Mme Ross-Church. » Je me levai et allai vers elle, quand elle me tira en dedans du rideau dont la finesse était telle que le gaz éclairait au travers l'intérieur de la chambre et rendait toutes les choses visibles. Katie me saisit avec impatience par ma robe en disant : « Asseyez-vous par terre », ce que je fis. Elle s'assit alors sur moi. — « Et maintenant, chère », me dit-elle, « causons gentiment comme font les femmes sur la terre. » Florence Cook, pendant ce temps, était couchée sur un matelas sur le parquet tout près de nous plongée dans une profonde trance. Katie semblait désireuse que je pusse vérifier loin de tout doute que c'était bien Florrie. « Touchez-« la, dit-elle, prenez sa main, tirez ses boucles. Voyez-vous que c'est Florrie qui est couchée là? » Quand je lui eus assuré que j'étais parfaitement satisfaite et qu'il n'y avait pas de doute possible, l'esprit continua : « Alors regardez par ici et voyez ce que j'étais dans ma vie terrestre. »

Je regardai la forme que tenaient mes bras et quel fut mon étonnement de voir une femme belle comme le jour avec de grands yeux gris ou bleus, une peau blanche et une profusion de cheveux rouge d'or. Katie jouissait de ma surprise et me demanda : « Suis-je pas plus belle que Florrie, maintenant? » Alors elle se leva et prenant une paire de ciseaux sur la table, elle coupa une mèche de ses cheveux et une boucle de ceux du médium et me les donna. Je les ai encore aujourd'hui. L'une est presque noire, molle et soyeuse, l'autre est un écheveau de soie rouge d'or. Après m'avoir fait ce présent, Katie dit : « Rentrez maintenant, mais ne le dites pas aux autres « ce soir parce qu'ils voudraient tous me voir. »

Un autre soir qu'il faisait très chaud, elle était assise sur ma poitrine dans l'assistance et je sentais la transpiration sur son bras. Cela me surprit; et je lui demandai si en cet instant elle avait des veines, des nerfs et les sécrétions d'un être humain ; si le sang coulait à travers son corps et si elle avait un cœur et des poumons. Sa réponse fut : « Chaque chose qu'a Florrie je l'ai. » Dans cette occasion encore elle m'appela dans la chambre du fond et laissant tomber son vêtement blanc, elle se tint complètement nue devant moi. « Maintenant, dit-elle, vous pouvez voir que je suis une femme. » Et

en vérité, c'en était une, et une belle très bien faite; je l'examinai attentivement pendant que Miss Cook était couchée à côté de nous sur le plancher. Au lieu de me renvoyer cette fois, Katie me pria de m'asseoir près du médium et m'ayant apporté une bougie et des allumettes, elle me dit d'allumer aussitôt qu'elle aurait frappé trois coups, parce que Florrie pourrait avoir une attaque de nerfs en s'éveillant et aurait besoin de moi. Alors elle s'agenouilla et m'embrassa et je m'aperçus qu'elle était nue encore. « Où est votre robe, Katie? » demandai-je. « Oh, elle est partie », dit-elle, « je l'ai renvoyée avant moi. » Comme elle parlait ainsi agenouillée devant moi, elle frappa trois fois sur le plancher. Je frottai l'allumette en même temps qu'elle donnait le signal; et comme elle s'enflammait, Katie King avait disparu comme un éclair et Miss Cook, ainsi qu'elle l'avait prédit, se réveilla avec une explosion de larmes d'effroi et je dus la caresser pour la tranquilliser.

Dans une autre occasion, quelqu'un de la Société demanda à Katie King au commencement de la séance de dire pourquoi elle ne pouvait pas apparaître à la lumière de plus d'un bec de gaz. La question parut l'irriter et elle répondit: « Je vous ai dit à tous, plusieurs fois déjà, que je ne puis « rester sous une lumière éclatante. Je ne sais pas pourquoi; mais je ne le « puis, et si vous voulez avoir la preuve de ce que je vous avance, ouvrez « tous les becs de gaz et regardez ce qui va m'arriver. Seulement, souve- « nez-vous qu'il n'y aura pas de séance ce soir parce que je ne pourrai « plus revenir. Vous avez donc à choisir. »

Sur cette affirmation, on alla aux voix si l'essai serait fait ou non, et tous les assistants (M. S. C. Hall en faisait partie) décidèrent que nous préférions voir l'effet de la lumière éclatante du gaz sur la forme matérialisée que d'avoir la séance habituelle, attendu que cela trancherait la question troublante de la nécessité de l'obscurité (sinon des ténèbres) pour les séances de matérialisation à l'avenir.

Nous fîmes donc connaître notre décision à Katie et elle consentit à subir l'épreuve, quoiqu'elle nous dît ensuite que cela lui avait causé beaucoup de mal.

Elle se plaça alors debout contre le mur du salon, les bras étendus comme si elle eût été crucifiée. Trois becs de gaz furent aussitôt ouverts en grand dans cette chambre de près de seize pieds carrés. L'effet sur Katie King fut merveilleux. Elle resta sans changer durant l'espace d'une seconde seulement, puis commença à fondre graduellement. Je ne puis mieux comparer la dématérialisation de sa forme qu'à une poupée de cire fondant devant un grand feu. Tout d'abord, les traits se flétrirent et s'effacèrent, semblant se résoudre l'un dans l'autre. Les yeux s'enfoncèrent dans les orbites, le nez disparut, l'os frontal s'effondra. Les membres parurent rentrer sous elle, elle s'enfonça de plus en plus sur un tapis comme un édifice qui s'écroule. Enfin

il n'y avait plus que la tête sur le sol, — puis plus qu'un léger amas de draperie blanche qui disparut avec une rapidité extrême, comme si une main l'eût attiré après elle — et nous demeurâmes immobiles sous la lumière crue de trois becs de gaz, les yeux fixés à l'endroit où Katie s'était tenue.

Elle était toujours habillée de draperie blanche, mais qui variait en qualité. Quelquefois cela semblait comme un long tissu ; à d'autres moments, comme une mousseline ou du jaconas ; le plus souvent, c'était une espèce de coton épais. Les assistants étaient très portés à demander à Katie un morceau de sa robe pour garder en souvenir de leur visite; et quand ils le recevaient, ils l'enfermaient soigneusement dans une enveloppe et l'emportaient chez eux, mais ils étaient très surpris en voulant examiner leur trésor de le trouver complètement volatilisé.

Katie avait l'habitude de dire que rien de matériel de ce qu'elle faisait ne pouvait durer qu'en prenant quelque chose à la vitalité du médium et en l'affaiblissant conséquemment. Un soir qu'elle coupait des morceaux de sa robe avec prodigalité, je fis la remarque que cela nécessiterait une grande quantité de réparations. Elle répondit : « Je vais vous montrer comment nous « raccommodons nos robes dans le monde des Esprits. » Alors elle plia le devant de sa robe dans la largeur une douzaine de fois et y pratiqua deux ou trois trous ronds. Je suis sûre que lorsqu'elle la laissa retomber, il y avait bien trente à quarante trous et Katie dit : « N'est-ce pas là un bel ouvrage ? » Elle commença alors, pendant que nous nous tenions tout près d'elle, à secouer cette étoffe doucement et en moins d'une minute, elle était aussi unie qu'auparavant, sans qu'on y pût voir un trou. Quand nous en exprimâmes notre étonnement, elle me pria de prendre des ciseaux et de couper ses cheveux. Elle avait une profusion de boucles en papillotes tombant jusqu'à sa ceinture cette nuit-là. J'obéis religieusement, hachant sa chevelure tant que je pouvais pendant qu'elle continuait à me dire : « Coupez toujours ! coupez davantage ! mais pas pour vous, car, vous savez, vous ne pourrez les emporter. »

Ainsi, je coupai boucle après boucle et, aussi souvent qu'elles tombaient sur le sol, les cheveux repoussaient sur sa tête. Quand j'eus fini, Katie me demanda d'examiner sa chevelure pour voir si je pourrais découvrir quelque place où trouver une trace des ciseaux et je n'y pus parvenir. On ne retrouva pas davantage les cheveux coupés, ils s'étaient volatilisés à nos yeux. Katie fut photographiée plusieurs fois par lumière artificielle, par M. William Crookes, mais ses portraits ressemblent tous trop au médium pour être d'aucune valeur pour établir leur identité séparée.

Elle avait toujours dit qu'elle n'apparaîtrait plus sur cette terre après le mois de mai 1874 ; et, par suite, le 21, elle assembla ses amis pour leur faire ses adieux et j'étais du nombre. Katie avait demandé à Miss Cook de l'appro-

visionner d'une grande corbeille de fleurs et de rubans, et elle s'assit sur le sol et fit un bouquet pour chacun de ses amis, pour qu'ils le conservassent en souvenir d'elle.

Le mien, lequel consiste en lys de la vallée et en géranium rose, paraît presque aussi frais dix-sept ans après que quand elle me le donna. Il était accompagné des mots suivants que Katie écrivit sur une feuille de papier, en ma présence :

« *D'Annie Owen de Morgan* (*alias Katie*) *à son amie Florence Marryat Ross-Church. Avec amour* (et, en français) : *Pensez à moi.*

21 mai 1874.

La scène des adieux fut aussi pathétique que si la mort nous dût séparer d'une compagne chérie. Katie elle-même ne semblait pas savoir comment s'en aller. Elle revenait encore et encore pour jeter un dernier regard particulièrement à M. William Crookes, qui lui était aussi attaché qu'elle l'était à lui. Sa prédiction a été accomplie et, de ce jour, Florence Cook ne l'a ni revue ni entendue. Sa place fut bientôt remplie par une autre influence qui se nomma elle-même *Marie* et qui dansait et chantait dans un style véritablement professionnel et, certainement comme jamais Miss Cook ne chanta ni ne dansa jamais.

Je n'aurais pas mentionné l'apparition de cet esprit que j'ai seulement vu une fois ou deux, si ce n'était pour la raison suivante :

Dans une occasion, Miss Cook (alors Mme Corner) donnait une séance publique dans les salons de la *National British Association of Spiritualists*, à laquelle était présent un certain Sir George Sitwell, un très jeune homme, qui déclara que le médium trichait, et que l'Esprit « Marie » n'était autre que Mme Corner elle-même, vêtue de manière à tromper l'assemblée. Des articles parurent dans les journaux à ce sujet et la presse entière tomba sur les Spirites et les déclara tous être ou des fripons ou des fous. Ces notes parurent au matin d'un jour où Florence Cook était engagée pour donner une autre séance publique à laquelle j'étais présente. Elle en fut naturellement accablée. Sa réputation était en jeu; son honneur avait été mis en question, et étant une âme fière, elle ressentit cela amèrement.

L'assistance du jour devait être principalement composée d'amis; mais, avant de commencer, elle nous demanda si frappée d'un tel soupçon, elle ne ferait pas mieux de ne pas donner de séance du tout. Nous qui l'avions tous éprouvée et qui croyions en elle, fumes unanimes à répudier les viles accusations portées contre elle et selon notre désir, la séance eut lieu. Florrie refusa toutefois de s'y prêter sans que quelqu'un demeurât avec elle dans le cabinet, et elle me choisit pour cela.

Je fus donc attachée à elle soigneusement avec une solide corde et nous

restâmes ainsi liées ensemble toute la soirée. Dans ces conditions, et, pendant que son médium était attaché avec moi, Marie apparut, chanta et dansa comme elle l'avait fait en présence de Sir George Sitwell.

Combien de gens qui décident d'une question avant de l'avoir examinée à fond. Mme Elgie Corner a depuis longtemps renoncé à sa médiumnité, soit privée, soit publique et demeure dans une retraite profonde au cœur du Comté de Galles où les échos babillards et les scandales de la ville ne viennent pas l'atteindre. Elle m'a dit l'année dernière qu'elle ne voudrait point repasser par les souffrances qu'elle avait endurées à cause du Spiritisme pour tous les biens que ce monde pourrait lui offrir.

FLORENCE MARRYAT
Pour la traduction
LÉOPOLD DAUVIL

Observations du Traducteur.

J'éprouve un plaisir réel à présenter cet intéressant chapitre de Mme Florence Marryat sur le médium Florence Cook et sur l'esprit Katie King, au moment où les révélations de M. le professeur Richet et de l'ingénieur Delanne sur l'apparition du fantôme Bien Boa à la Villa algéroise ont fait couler tant d'encre.

Le volume de l'illustre William Crookes, livre de l'un des plus grands savants de l'Angleterre et du Monde, écrit sur Katie King qui, pendant plus de deux ans s'est, avec une autorisation divine, livrée aux observations scientifiques d'un tel homme, n'a jamais laissé subsister le moindre doute sur l'exactitude de tels phénomènes. S'il en pouvait exister un seul, ne serait-il pas réduit à néant par les témoignages de plus de trente savants ou de hautes personnalités qu'il serait honteux d'oser soupçonner de s'être prêtés à une aussi longue et si odieuse comédie. Il est inadmissible, d'autre part, qu'il soit possible de se jouer d'une telle assemblée pendant si longtemps, donc ces faits sont vrais.

Tout ce que raconte Mme Florence Marryat avec tant de simplicité ne peut que corroborer les expériences de W. Crookes.

Oui, Katie King est apparue bien matérialisée, bien vivante et malgré le dépit et l'entêtement des adversaires du Spiritisme, le nombre des matérialisations d'esprits augmente et se propage chaque jour dans toute l'Amérique, en Angleterre et ailleurs.

Si ce phénomène est encore rare en France, s'il semble s'y produire avec crainte et timidité, l'une des causes en est aux bûchers sur lesquels l'Église, en envoyant sans pitié à la mort les prétendues « sorcières du moyen

âge », a arrêté l'essor de la médiumnité naissante alors. Mais elle commence à renaître çà et là, de même qu'on voit peu à peu reparaître les fleurettes sur un terrain qui a été livré aux flammes.

En Amérique où le sol est vierge, une race jeune, intelligente, amie de toutes les libertés intellectuelles, succède aux peuplades indiennes chez qui, bien des récits anciens l'attestent, le retour des ancêtres fut connu de tous temps; — les phénomènes s'y perpétuent naturellement.

Un mot sur Florence Cook (Mme Elgie Corner). Quel motif l'a poussée à délaisser sa douce retraite du pays de Galles? Je l'ignore, mais en 1899, elle vint donner des séances en Allemagne et en France.

Delanne et moi avons assisté à deux soirées données par elle à Passy en 1900. Ses pouvoirs s'étaient affaiblis par l'inaction et je ne dirai rien des matérialisations que nous avons jugées incomplètes.

Un fait nous a surpris et est resté inexplicable pour Delanne et pour moi; le voici : A la seconde séance, Mme Corner fut attachée par nous sur un solide fauteuil rivé au plancher par quatre pattes en fer vissées dans les planches; à l'aide de nœuds de bord qu'elle n'aurait pu défaire, j'avais lié ses poignets aux bras du fauteuil, ses chevilles à deux des pieds et son cou au dossier. Une lampe de photographe rouge éclairait le salon; le médium était dans l'un des angles, derrière un haut rideau double, une table était assez éloignée de Mme Corner.

A peine avions-nous eu le temps de nous asseoir, que des coups étaient frappés violemment sur la table et que les rideaux s'écartant, une femme parut. Delanne et deux dames ont cru reconnaître Florence, cela est possible, mon opinion devient donc nulle, mais à l'appel du médium par de nouveaux coups frappés et par une voix d'homme très forte, nous entrâmes sous le rideau. Florence était attachée sans que les liens eussent été tendus et sans qu'un seul nœud fût défait.

Y eut-il dématérialisation des poignets, des chevilles, du cou, ou plus simplement des liens, comme avec Mme d'Espérance, je ne veux rien affirmer. Voici le souvenir que j'ai gardé du médium qui « enfanta » Katie King, de la pauvre Florence Cook, morte depuis.

A cela, on m'a objecté : Vous n'avez donc pas vu les frères Davenport et après eux les frères Isola? Si, répondrai-je, je les ai vus; mais les fauteuils de ces célèbres prestidigitateurs étaient à eux et truqués *ad hoc*, tandis que le siège de Florence avait été vérifié par nous.

Quant à l'article peu convenable pour la *respectability* de W. Crookes et le souvenir laissé par une morte, qu'a publié M. Jules Bois le mois dernier dans le *Gaulois*, il eût mieux fait de ne pas l'écrire. Oser affirmer que lors d'une visite qu'il fit à Florence Cook, ce fut sa jeune sœur *Katie King* qui lui ouvrit la porte et que son haleine exhalait l'alcool, c'est mal.

De semblables articles écrits contre les spirites se payent peut-être très cher, mais mon avis est que c'est de l'or mal acquis.

LÉOPOLD DAUVIL

DEUX FAITS AUTHENTIQUES

Avant de vous les redire, chers lecteurs, je tiens à vous présenter celui qui me les a contés, un brillant officier français, le lieutenant-colonel Étienne Péroz que j'ai eu le plaisir de retrouver dans un banquet qui réunit une fois par mois, dans une taverne bien connue, en de fraternelles agapes, d'anciens camarades de l'armée coloniale.

Il y vient plusieurs généraux, des colonels, quelques chefs de bataillon et de braves capitaines au milieu desquels chacun de nous se sent rajeunir aux souvenirs des campagnes lointaines, faites en des jours qui ne reviendront plus où l'on dépensait sa vie sans compter.

Pas un de ces convives qui n'ait au moins vingt campagnes amassées sur tous les points du globe, mais c'est de Péroz seul que je veux parler.

Sa vie d'officier, bien remplie et glorieuse, sa conduite vraiment héroïque au Niger et au Soudan où il a pris une part active à la conquête du Centre Africain, les blessures qu'il a reçues jointes aux fatigues incessantes qu'il a eues à supporter, l'ont contraint à prendre une retraite prématurée.

Mais son intelligence très vive servie par une instruction solide et une rare mémoire lui eût rendu l'inaction mortelle si, à l'exemple de Paul Louis Courier, d'Alfred de Vigny et de bien d'autres, il n'eût prouvé qu'un officier de valeur peut se doubler d'un écrivain distingué. Résigné à suspendre son épée il a pris la plume et, d'une allure vive, alerte et fine il a écrit trois beaux volumes dont je conseillerai la lecture à tous ceux qui veulent savoir quelles luttes homériques ont marqué en tous lieux et rougi du sang français le sol africain, et ce qu'il a fallu déployer d'endurance, d'énergie, accepter de sacrifices et de privations pour donner à la France un territoire de près d'un million de kilomètres carrés.

Le premier de ces volumes: *Au Soudan français* (Souvenirs de guerre et de missions) couronné par l'Académie française, a paru en 1889.

Le second: *Au Niger* (récits de Campagnes) couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques, fut publié en 1895.

Enfin: *Par vocation* (1) (vie et aventures d'un soldat de fortune, 1870-1895),

(1) *Par vocation* (vie et aventures d'un soldat de fortune, 1870-1895), publié chez Calmann-Lévy, 3, rue Auber, 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

l'ouvrage sur lequel j'appellerai toute votre attention raconte avec simplicité les premières années d'un brave enfant qui, en 1870, s'exposa plus d'une fois aux balles prussiennes — qui eut son premier duel à seize ans avec un beau maréchal des logis qui l'avait regardé de travers — qui, encore adolescent, franchit les Pyrénées à dix-sept ans et fit, comme lieutenant dans l'armée du prétendant Don Carlos, l'une de ses plus rudes campagnes dont la récompense fut l'oubli et deux blessures. Enfin, bien préparé par ces exploits guerriers dans la patrie du Cid Campeador, devenu un homme bien trempé à l'air libre où il avait dépensé ses premières forces, avec un peu de don quichottisme peut-être, Péroz s'engageait à dix-huit ans dans l'infanterie de marine où, après avoir rapidement conquis l'épaulette, il se faisait une belle place parmi les plus vaillants officiers de cette arme à laquelle on est toujours orgueilleux d'avoir appartenu.

Après m'être délecté de la lecture de *Par vocation* et avoir parcouru avec un intérêt palpitant *Au Soudan* et *Au Niger*, je me rendis, afin de lui payer le tribut de mon admiration, chez l'auteur consciencieux et modeste que je trouvai achevant un quatrième volume qui paraîtra prochainement avec le titre de : *Hors des Chemins battus* et qui est l'histoire de notre conquête annamite à laquelle Péroz a pris part également.

Nous causâmes intimement et je surpris beaucoup mon camarade en lui disant que depuis douze ans, j'avais rempli les loisirs de ma retraite en me livrant à l'étude du Spiritisme.

« Je ne suis pas spirite, me répondit le colonel Péroz, et n'ai pas le « temps de le devenir, mais ce que j'en ai lu m'a vivement intéressé, et, « puisque vous mettez, dites-vous, votre plume au service d'une revue spi- « rite, je vais vous raconter deux histoires qui intéresseront peut-être vos « lecteurs, surtout parce qu'elles auront le mérite d'être bien vraies. »

— Je ne veux pas perdre de temps afin de ne rien oublier de ce que je viens d'entendre et j'essaierai d'être aussi intéressant que mon ami Péroz à qui je repasse la parole par ma plume.

∴

Le premier fait date de 1885. C'était au poste soudanais de Niagassola où, durant de longs mois, j'eus à subir avec ma petite garnison et la population du village protégé par le fort, l'investissement de l'armée compacte de Samory. Il faut avoir lu la description d'un siège aux heures les plus sombres du moyen âge pour s'imaginer l'affreuse détresse dans laquelle ce monde de guerriers, de vieillards, de femmes et d'enfants, vécut pendant près d'une demi-année. La famine, la peste, la petite vérole, l'incendie, tous les maux déchaînés le décimèrent effroyablement.

Les deux tiers de la population adulte, les trois quarts des enfants, plus de quatre mille habitants périrent dans ces jours terribles.

Deux mille squelettes erraient encore à la garde des murs lorsque nous fumes débloqués.

Notre garnison eut, elle aussi, à souffrir d'une mortalité considérable : Sur vingt-deux Européens gradés ou soldats, canonniers ou fantassins, à la fin du siège, nous n'étions plus que cinq ! Quant à mes fidèles tirailleurs noirs, un quart avait disparu. Mais j'oublie mon histoire — un fait curieux de télépathie. Ces tristes souvenirs sont, malgré moi, la cause de cette digression. Donc, peu de mois avant mon départ de France j'avais vu s'embarquer pour l'expédition de Chine dirigée par l'Amiral Courbet de glorieuse et pure mémoire, un camarade que j'affectionnais sincèrement, le lieutenant Zaph, celui-là même qui, dites-vous, avait servi sous vos ordres et dont, comme moi, vous aviez apprécié la bonté, l'énergie et le courage. C'est avec un réel serrement de cœur que je l'avais vu partir, comme si je ne devais plus le revoir. Mais le temps avait fui et j'avoue que ma vie de dangers avait un peu voilé son souvenir lorsqu'une nuit, à Niagassola, je rêvai de Zaph blessé et mourant, tristes moments, dont je revois tous les détails circonstanciés. Près d'une palissade passait une bande de Pavillons noirs chinois aux prises avec une compagnie d'Infanterie de marine ; j'entendais la fusillade, et j'assistais, entre deux nuages de fumée de poudre, au terrible corps à corps des combattants, quand j'aperçus Zaph le sabre dans une main, le revolver dans l'autre, encourageant ses hommes, puis, sous mes yeux, tomber frappé de plusieurs coups de feu. Je me penchai sur son cadavre dont le visage était ensanglanté et, dans son regard éteint, il me sembla percevoir comme un adieu. Je fus tellement frappé par ce songe qu'en ouvrant les yeux je me précipitai vers ma table et, saisissant ma plume, je notai en marge de mon *Journal de Siège* le rêve que je venais de faire avec l'heure et la date.

Nous étions sans aucune relation avec le reste du monde depuis quatre-vingts jours et nous demeurâmes encore ainsi isolés pendant trois autres mortels mois.

Lorsque délivrés enfin, les nouvelles de France purent nous parvenir et que j'eus pris connaissance du volumineux paquet de lettres de ma famille et de mes amis, je parcourais les journaux, lorsqu'un numéro des *Tablettes des Deux-Charentes*, feuille maritime, m'apprit la mort de mon pauvre camarade Zaph, en Chine, à la date même et dans les circonstances exactes où j'avais eu mon rêve.

C'est un problème que je n'essaierai point de résoudre, mais cette coïncidence m'a longtemps impressionné. Est-ce son esprit qui vint à moi au

moment de sa mort ? Est-ce mon double extériorisé qui se transporta près de lui ? Mystère insondable !

* * *

La seconde histoire que je raconte tout au long dans le volume que j'achève en ce moment : *Hors des Chemins battus*, et que je vous laisserai commenter, continua le colonel Péroz, est d'un ordre d'idées plus mystérieux encore ; la voici dans toute sa simplicité :

C'était au Tonkin dans le Haut Song Cau, en 1896.

Une compagnie de tirailleurs indigènes en colonne donnait la chasse, depuis le matin, à une bande de pirates qui fuyait devant elle. Le capitaine C... qui la commandait, fit faire la halte et pour la mettre à l'abri des ardeurs torrides du soleil, résolut de la faire camper dans une vieille pagode.

Mais les tirailleurs se refusèrent à y pénétrer assurant qu'elle était hantée par des Ma-Koui, c'est-à-dire par des démons et qu'ils n'y entreraient que si le sorcier du village, qui avait le pouvoir de les en chasser, était appelé ! Le capitaine, au lieu de rire, adopte cette idée et envoie quérir le prétendu sorcier qui arrive suivi d'une petite fille de douze ans laquelle endormie avait la double vue. Vous voyez, mon cher ami, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil et qu'à cinq mille lieues de France, un Donato indigène et sa Lucile donnent aussi des représentations curieuses.

« Il y a trois Ma-Koui dans la pagode, dit l'enfant (que vous appelleriez un médium, sans doute), je les vois bien quoiqu'ils ne veulent pas être vus par vous et resteront invisibles. Ils demandent à être transportés en cérémonie dans un autre abri, à ce petit pagodon que vous voyez près d'ici. » Quelques tirailleurs des plus téméraires entrèrent prendre la chaise sacrée en bois doré et laqué de rouge, la fillette leur ayant assuré qu'ils n'avaient rien à craindre.

Ce siège placé devant la pagode, six tirailleurs passèrent les bambous dans les supports. — Partez, dit l'enfant, un Ma-Koui vient de s'y asseoir. » Les porteurs, trois devant, trois derrière, enlevèrent la chaise comme une plume et se dirigèrent suivis d'un groupe de tirailleurs vers la demeure indiquée où, sans doute, le premier démon disparut. Au retour de la chaise, la même cérémonie eut lieu, et les six porteurs enlevèrent encore sans le moindre effort le siège et son invisible occupant sans que cette scène provoquât la moindre hilarité chez les tirailleurs. Mais, où le fait extraordinaire parut évident et incompréhensible, ce fut au troisième voyage. — « Le dernier Ma-Koui, dit la fillette endormie ou entrancée, si vous aimez mieux, dit en riant qu'il va faire de la résistance et qu'il sera impossible de l'emporter tant il est lourd. »

Le sorcier le supplia de sortir, lui assurant que ses deux compagnons et

lui ne seraient pas inquiétés et que le lendemain la pagode leur serait rendue. Le Ma-Koui invisible comme les deux autres se décide alors, après quelque résistance, à sortir de la pagode et à s'asseoir.

Les six tirailleurs saisissent alors les bambous devant et derrière, mais tous leurs efforts sont vains; le siège est collé aux dalles qui sont devant la porte de la pagode; ils s'exténuent inutilement, rien ne bouge. Le capitaine incrédule jusque-là ainsi que ses deux lieutenants et les sous-officiers européens, ordonne de doubler l'équipe... Douze tirailleurs, malgré toute leur force, restent impuissants à soulever la chaise de terre. Les officiers voulant acquérir la preuve du phénomène joignent un instant leurs efforts à ceux de leurs hommes... peine inutile...

Tout à coup la petite congaï éclate de rire : « Le Ma-Koui, dit-elle, s'est « moqué de vous tous, mais il va diminuer son poids et vous allez pouvoir « l'emporter. » En effet, les douze tirailleurs arrivent, après de violents efforts, à arracher la chaise du sol, et marchant en trébuchant, écrasés sous le poids, ils parviennent à faire une centaine de mètres, rendus, épuisés.

Reprenant courage ils arrivent enfin au pagodon où, n'en pouvant plus, ils manquent de se laisser choir et avec eux la chaise.

Sueur au front, membres tremblants, traits décomposés, avec toutes les marques d'une exténuation absolue, tous s'étendirent sur le sol à l'instant où l'invisible diable quittant sans doute son siège, celui-ci avait repris son poids normal et léger.

Ce fait, je vous le répète, s'est passé en présence du capitaine C..., de ses deux officiers et de plusieurs sous-officiers européens qui sont venus en témoigner devant moi au cours de l'inspection que je passai de ce détachement quelques jours après.

— Que dites-vous de cela, monsieur le Spirite ?

— A cela, mon cher Péroz, je répondrai que vous venez de me fournir encore ce que tant de fois l'expérience nous a démontré, la preuve que les esprits inférieurs restent le plus souvent attachés après la mort aux lieux où ils ont vécu dans le mal. Les Ma-Koui, comme les Tonkinois appellent ces esprits souvent invisibles pour la plupart des vivants, parfois visibles pour des natures privilégiées comme celle de la petite fille tonkinoise, sont peut-être les âmes d'anciens pirates criminels de ce village, ou même de bonzes de cette pagode qui, autrefois, ont pu commettre des fautes graves.

Tout simplement, ces esprits désincarnés font là leur purgatoire (qui peut-être est l'enfer) jusqu'à ce que la réincarnation leur soit accordée afin d'effacer leurs fautes et de se rapprocher de Dieu dans une vie nouvelle meilleure.

LÉOPOLD DAUVIL.

Le rideau du Cabinet des matérialisations

Une des principales objections de certains adversaires du Spiritisme est la suivante : « Pourquoi un rideau ferme-t-il le cabinet où doivent se maté- « rialiser les Esprits ? » « Quel besoin ont-ils de cette ombre mystérieuse « qui peut faire supposer qu'on a affaire à des prestidigitateurs ? »

Je me permettrai de conseiller à ces adversaires, s'ils sont sincères — car des autres je n'ai cure — d'avoir recours à l'analogie et à l'intuition.

Pour ce qui est de l'analogie, ils se seraient demandé s'il n'y a pas, ainsi que dans la structure, de l'œil, une certaine ressemblance entre la chambre noire de l'appareil photographique et le réduit où les Invisibles prennent une forme pondérable et tangible ? Et, s'ils l'ignorent, ils se seraient documentés et auraient appris ceci : La chambre noire est constituée par un soufflet réunissant l'objectif au corps d'arrière portant une plaque dépolie. Non seulement il faut pour que l'image puisse se former sur une plaque d'argent soumise aux vapeurs d'iode, que cette image soit exposée quelques instants à la chambre noire, mais encore que les plaques sensibilisées ne soient manipulées qu'en un laboratoire obscur, éclairé par une lumière rouge, ce qui est une condition *sine quâ non.*

Ils auraient encore appris que, dans la machine vivante, les choses se passent à peu près de la même manière : que le principe vital, à partir du moment de la conception de l'être, se réfugie dans l'obscurité des entrailles maternelles et que tout le travail mystérieux qui s'accomplit est d'autant plus parfait qu'il s'exécute plus rigoureusement.

Procédant alors par analogie, ils se diraient que si la lumière ne peut influencer la plaque collodionnée, qu'avec l'emploi indispensable de la chambre noire, il doit être de même absolument admissible que l'esprit qui a déjà tant d'obstacles ambiants à surmonter, ne puisse arriver, sans le secours d'une obscurité relative, à concréter, à donner une cohésion, et, enfin, une forme corporelle momentanément agissante et vivante aux fluides extériorisés par le médium et par les assistants et mêlés aux siens propres lesquels seraient insuffisants seuls et privés du substratum matériel sans lequel il serait impossible à ces fluides réunis de s'objectiver sur le plan terrestre.

Une preuve corroborante fournie par l'expérimentation c'est que les formes matérialisées se désagrègent à la lumière et fondent comme la cire devant un brasier.

Ayant ainsi admis la relation de cause à effet, nos adversaires auraient été contraints de chercher d'autres objections aussi faibles peut-être.

Nous ajouterons que la création entière obéit à des lois inexpliquées encore pour la plupart, hélas ! mais impérieuses et inéluctables qu'il faut rigoureusement observer quand il s'agit d'obtenir un résultat ne laissant plus de place au doute.

Gravons dans notre mémoire ce qu'écrit à ce sujet Charles Richet :

« Il n'y a rien d'absurde à admettre que la lumière exerce une influence « inhibitoire sur certains phénomènes. On entend dire communément : « S'il « faut l'obscurité aux spirites c'est uniquement parce qu'avec l'obscurité « toutes les fraudes sont possibles, » mais cette conclusion est ridicule. « Le « photographe a besoin pour développer ses plaques d'une salle sans « lumière et ce serait une étrange objection à la photographie que de lui « reprocher ses opérations mystérieuses à l'abri de la lumière.

« Cet exemple de la photographie est bon à méditer car il prouve que « la lumière peut très bien gêner certains phénomènes et qu'il faut peut-« être l'obscurité complète pour telle ou telle expérience.

« En outre, on aurait tort de considérer comme nulles toutes expériences « faites dans l'obscurité, car si l'on prend des précautions minutieuses, « certaines supercheries ne peuvent avoir lieu même dans l'obscurité com-« plète. »

En fait de doute et de matérialisations d'esprits nous croyons que ces dernières auront fini par dissiper ce qui restait du premier en celui de l'éminent physiologiste psychologue Charles Richet, professeur à la Faculté de Médecine, esprit d'une vigueur et d'une netteté extraordinaires. Il en convient lui-même. S'il n'y avait au fond de son aveu une sorte de réticence plus apparente que réelle, excusable lorsqu'il s'agit de rompre en visière avec la sacro phalange officielle matérialiste dont on était le plus bel ornement et qui tient d'autant moins à vous lâcher qu'elle compte peu de Claude Bernard et de Charles Richet.

Quoi qu'il fasse et dise maintenant, ainsi que Crookes, Wallace, Myers et tout ce qui compte et comptera dans l'humanité, Charles Richet est des nôtres. Il appartient désormais à la phalange des chercheurs d'avant-garde, aux pionniers glorieux de l'avenir, à ceux qui résoudront scientifiquement, irréfutablement le plus grand des problèmes : celui de la survie.

JEAN ROUXEL

LETTRES A L'ABSENTE

EN MARCHANT SOUS LA NUIT

De quel brumeux rivage est-on venu ?
Comment aborda-t-on la Terre ?
Avant de vivre, ailleurs ne s'est-on pas connu ?
Tout est mystère !

— N'importe ! on va. — Sur le sol sans chemin
L'aile de la Nuit se déploie.
Dieux ! une main, dans l'ombre, a pressé votre main !
On aime ! ô joie !

Bonheur d'un jour, que rachète un long deuil.
Moi le premier ?... toi la première ?...
Hélas ! on n'atteint pas en même temps le seuil
De la Lumière.

Dans un éclair, l'huis s'ouvre, éblouissant.
L'un disparaît, l'autre demeure.
Il sanglote, il appelle en vain le cher absent ;
« — Ah ! que je meure ! »

La Mort est sourde, et l'on courbe plus bas
Un front où le désespoir couve.
— Ciel ! l'huis resplendissant s'est rouvert !... Un seul pas :
On se retrouve !

S. HENRIQUET

Vichy, 12 janvier 1906.

UN PEU DE COURAGE

De tous les peuples de ce monde sublunaire, celui de France est bien encore le plus hésitant, le plus timoré et, si ce qu'on est convenu d'appeler le respect humain, c'est-à-dire l'effroi que l'on éprouve d'être jugé par autrui, venait à se volatiliser chez les nations civilisées, on serait à peu près certain de le retrouver parmi les ridicules et les faiblesses que le spirituel Français garde encore en sa besace.

Cela tient peut-être à une chose, c'est que, si notre beau pays de France offre généreusement à tous les représentants du globe cette hospitalité que,

depuis trop longtemps on qualifie « d'écossaise », nos compatriotes qui se trouvent si bien chez eux, ont peu de raisons pour aller voir ce qui se passe chez les autres.

Alors, nous sommes casaniers, routiniers, nous avons quelquefois peur de dire tout haut notre opinion en matière de religion ou de philosophie et si nous l'osons, nous perdons le calme et nos discussions dégénèrent en disputes à la suite desquelles il nous arrive de mettre flamberge au vent, surtout en politique quand, sur ce sujet, nous avons une véritable et ferme opinion.

Combien, oh combien ! de maris qui ne croient à rien ou à si peu de choses touchant l'Église, qui accompagnent leurs femmes à la messe sans y avoir songé, rien que parce que Madame qui achève sa toilette crie à Monsieur : « Habille-toi, Henri, la messe va sonner, » et Henri se dépêche en maugréant parfois. A l'église il se lève, s'assied, s'agenouille, se courbe, se signe... parfois même fait ses Pâques... et tout cela par respect humain, par faiblesse, quelquefois par lâcheté, le plus souvent par indifférence.

Oser s'avouer libre penseur ! cela se voit de temps en temps... vers la fin d'un bon repas, quand le champagne donne du courage.

Mais, parmi ceux qui constatent les progrès de notre doctrine, qui contemplent la lueur brillante illuminant comme une belle aurore boréale une partie des cieux, qui lisent tout ce qui a été écrit depuis un demi-siècle, combien qui croient et qui hésitent encore à dire : Je suis spirite... respect humain toujours ! On craint de permettre à ses lèvres de faire cet aveu d'une conviction qui fera sourire les ignorants, les matérialistes, surtout les imbéciles.

Il en est de même de nos journaux. C'est avec timidité que parfois, comme un grain de piment qu'on ajoute aux mets pour les épicer, une feuille qui tient à servir quelque nouveauté à ses lecteurs osera parler de faits qui entrent petit à petit dans le domaine public, de choses que la Science étudiera franchement demain et qu'elle arrivera à appeler « des vérités » qu'il faudra bien qu'elle prenne par la main pour les présenter à tout le monde.

C'est ainsi que, depuis quelques semaines le *Matin* a donné sur le Spiritisme et sur le fantôme de la Villa Carmen trois articles à sensation. Il a nommé deux savants, M. le professeur Charles Richet, membre de l'Académie de médecine et M. l'ingénieur Gabriel Delanne, témoins de l'apparition d'Alger, également dignes de foi, bien que le premier avance le fait avec une certaine timidité, tandis que le second, sûr du phénomène, n'hésite pas à le publier dans une conférence publique devant plus de mille auditeurs ajoutant comme l'illustre chimiste anglais William Crookes : « Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est... Oui, les morts reviennent. » Eh ! bien, le lendemain de la publication de ces arti-

cles, dans le même *Matin*, un autre rédacteur, dont le style badin et moqueur fait le fond de ses entrefilets quotidiens de vingt lignes, se hâte de rire afin que les lecteurs ne prennent pas au sérieux ce que son confrère a pu écrire la veille.

En Angleterre, en Amérique, on dit et l'on imprime courageusement ce que l'on croit ou ce que l'on a vu et, quand une femme a écrit un beau livre comme *La mort n'existe pas*, elle n'est pas traitée de vieille folle ou d'hystérique par ses concitoyens. — « Où allez-vous ce soir ? — Nous allons à une séance. Et vous ? — Voir les figures d'esprits chez Eglinton. » Voilà ce que les Yankees et les Anglais n'ont pas honte d'avouer. Et comme ils savent qu'il y a des voleurs mêlés aux honnêtes gens, ils sont les premiers à crier : *Beware of pickpockets!* C'est-à-dire : Assurez-vous bien qu'on ne veut pas vous tromper.

Si vous croyez au diable, ne touchez pas un livre de spiritisme. Si votre confesseur vous assure que ce sont des démons qui frappent des coups dans la table alors que vous avez les mains dessus, évitez, Madame, de regarder ou de toucher un guéridon... j'en ai vu un courir après une innocente fillette de douze ans comme un chien fidèle jusqu'à ce qu'elle l'eût caressé... Quel bon diable il y avait dans ce meuble ! Enfin si vous avez peur, tournez-nous le dos.

Mais, mes amis, si vous partagez nos croyances, venez à nous franchement, sans arrière-pensée; lisez Allan Kardec, Léon Denis, Eugène Nus, Aksakof, Delanne, Gibier et *tutti quanti*. Pesez la bonté et la sagesse de notre doctrine qui, tout d'abord, rampa, marcha, courut et qui, maintenant, vole autour du monde. En vérité je vous le dis, venez à nous vous qui pleurez, vous qui souffrez, vous serez consolés. Le spiritisme fortifiera vos cœurs contre la séparation passagère et vous rendra stoïques devant la mort.

UN VIEUX SPIRITE.

ENCORE EPSTEIN !

Il y a quelques mois sous le titre: *Epstein viendra*, nous publiâmes un article dont le but était de démasquer la conduite frauduleuse d'un faux médium qui, chez Mme Rufina Nœggerath, après s'être fait verser une somme de cent francs, avait disparu sans donner la moindre preuve de puissance médianimique et, bien entendu, sans rendre la monnaie.

Nous ne sommes pas fâché d'ajouter à cet article, et sans aucun commentaire, l'entrefilet suivant qui prouvera l'indélicatesse du personnage et nous permettra de dire : Epstein ne viendra plus.

L. D.

LES ESPRITS SE VENGENT

L'AVENTURE DU Dr EPSTEIN

(Service spécial de l'*Echo de Paris*).

Berlin, mercredi.

Le Dr Epstein, spirite américain, a vu se produire un accident bien malheureux pour lui hier, comme il s'apprêtait à faire paraître les esprits des trépassés, devant des Berlinois sympathiques à sa tentative, dans un hôtel bien connu.

L'assistance attendait plongée dans d'épaisses ténèbres, quand, tout d'un coup, la lumière électrique se ralluma, et apprit alors aux spectateurs ce qui devait servir à représenter l'esprit : c'était un mannequin de carton badigeonné de peinture lumineuse.

Dans son indignation, l'assistance demanda que le prix des places fût remboursé.

(*Daily Telegraph*).

Notes du Lecteur

Dans la *Paix Universelle*, organe de la Bibliothèque idéaliste lyonnaise:

1er au 15 Janvier.—La fin du Matérialisme. Excellent article de Joanny Bricaud.

16 au 31 Janvier. — La fin du monde. Pensées très fines de Ernest Bosc.

Dans le *Bulletin de la Société d'Étude psychique de Marseille*.

Lire la première partie du compte rendu *in extenso* fort intéressant : Le cas de la disparition du Dr Pétersen. E. Anastay.

Annales des Sciences psychiques, janvier. Le colonel de Rochas donne une étude curieuse sur les changements de personnalité. Le cas de Juliette est fort intéressant à suivre dans la série des séances que cette jeune fille a données au savant chercheur et qui passe dans le sommeil magnétique par des époques différentes dans le passé et dans le futur. Nous voudrions copier cet intéressant article pour nos lecteurs, mais la place nous manque.

∴

Nous souhaitons bonne chance à la *Vie Heureuse*. Revue Psychologique de l'Afrique du Nord dont le premier numéro vient de nous être adressé. Nous y cueillons comme un bouquet odorant la « présentation » de Piron qui affirme nettement la foi au spiritisme de ce poète, foi que je n'avais pas demêlée au milieu de ses odes et poèmes si licencieux et si spirituels. Puisse l'ombre d'un tel homme d'esprit porter bonheur à la Revue Algéroise et lui adresser souvent de telles rimes.

PRÉSENTATION

Permets, mon cher lecteur, qu'à toi je me présente,
Comme un Esprit bon diable, et sans trop de façons,
Qui saura te prouver, après quelques leçons,
Que la mort n'est qu'un mot, qu'elle n'est qu'apparente.

Et quand tu connaîtras le *terrible* mystère,
C'est le cœur tout joyeux que tu l'affronteras,
Sans crainte ni sans peur, car alors tu sauras
Que de quitter le corps n'est pas quitter la terre.

Et je m'efforcerai, dans un style bien clair,
De te persuader, autant que peut se faire,
Que l'Esprit garde bien son même caractère,
Dans ce que vous nommez le royaume de l'air.

A. PIRON.

Né en 1689 ; mort en 1773.

∴

L'ÉCOLE D'AQUITAINE

Nous avons reçu le Programme de l'École qui, depuis le mois d'août dernier, est fondée près de Chalais (Charente) sur le sol du vieux royaume d'Aquitaine dont elle porte le nom.

Nous approuvons complètement la méthode large et intelligente qui préside à l'instruction et, plus encore, à l'éducation des jeunes gens attirés vers cette École où les heures de travail sont réparties avec sagesse et celles consacrées aux jeux et aux exercices avec discernement. Cette direction bien suivie permet de réaliser la maxime de Juvenal : *mens sana in corpore sano* (Ame saine dans un corps sain).

La réduction des punitions à sa plus simple expression morale y fera prospérer la franchise et étouffera l'hypocrisie, fille craintive des châtiments. L'éducation religieuse discrète et égalitaire mérite toute notre approbation.

Les résultats déjà obtenus à l'entière satisfaction des familles nous fait former des vœux pour la réussite de l'École d'Aquitaine désirant qu'avec le temps et l'expérience il s'en élève sur le même modèle dans tous nos départements français ou tout au moins dans beaucoup de nos vieilles provinces.

∴

Nous avons reçu par les bons soins de M. le baron J. de Kronhelm le premier numéro de *A. Doutrina*, organe de la Fédération Spirite de Paraña (Brésil) en langue portugaise. Intéressante publication illustrée contenant des faits curieux et témoignés avec gravures spirites. Nous souhaitons bonne chance à cette nouvelle revue sœur.

La suite des *Pages retrouvées* « L'abbé Bornave », de L. Dauvil, paraîtra le 1er avril et sans interruption.

*
* *

Nous sommes heureux d'avoir reçu des nouvelles de notre sympathique correspondant Joseph de Kronhelm dont la vie et celle de sa famille ont été mises en danger pendant la révolution de Russie. C'est à grand'peine que lui et Mme de Kronhelm ont pu échapper à la mort.

Les paysans de Creczeloroka où ils habitent ordinairement voulaient les brûler, mais un détachement de Cosaques survenu à temps les a sauvés.

Nous adressons nos félicitations sincères à notre Confrère et Ami et faisons des vœux pour que la paix ramène la sécurité et le calme en Russie.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avions éprouvé un bien-être réel à lire un volume dû à la plume claire et fort instruite de Th. Darel et qui date déjà de 1898 : *De la spiritualisation de l'Être* : 1° par l'évolution ; 2° par la morale ; 3° par le psychisme. Ce livre d'une vraie philosophie humaine et généreuse doit être lu et relu. Est-il d'un spirite ? Tout porte à le croire. L'auteur y exprime un vœu plein de sagesse ; il voudrait voir réunis sous un même drapeau, sans acception de systèmes, les chercheurs de la destinée de l'âme, sur la terre et dans l'au-delà, et que théosophes, occultistes et spirites, qui, tous, étudient cette question difficile, grandiose et divine, ces croyants qu'il qualifie justement de « frères ennemis », s'unissent pour composer une doctrine uniforme qui prendrait un nom nouveau. L'écrivain doit juger la chose ardue et il laisse percer un peu de préférence pour notre croyance si simple dont il dit : « Le spiritisme qui remonte aux âges les plus reculés doit, dans la fra- « ternité indépendante de laquelle se réclament tous les penseurs, « selon « l'Esprit », jouer avec avantage le rôle d'initiateur populaire. »

En 1901, Th. Darel publiait : *La folie, ses causes, sa thérapeutique au point de vue psychique*, ouvrage qui a été étudié par de nombreux savants et spécialistes qui en ont donné dans la presse un jugement fort élevé. Vingt journaux et revues scientifiques ont justement qualifié ce volume écrit sur la folie : un livre où la théorie est aussi hardiment conçue que vigoureusement discutée.

Enfin, *Le peuple roi, essai de sociologie universaliste*, publié par le même auteur il y a quelques mois est comme le couronnement de son œuvre. Les pensées y sont toujours très élevées. Th. Darel y exprime justement ce que l'humanité doit comprendre par ces deux mots : droit, devoir. Ce qu'il pense du militarisme et de la guerre qui semble se déchaîner plus violente et plus cruellement destructive alors que tous les peuples aspirent à vivre en paix par le travail est exprimé en de belles pages. Le rôle dévolu à la femme est traduit par un cœur qui comprend tout ce que renferme cette belle créature qu'il veut être l'égale de l'homme.

Les devoirs des citoyens sont dictés avec sagesse. Puisse donc un tel livre se répandre dans toutes les classes, et peut-être que le vrai citoyen y puisant l'idée exacte de sa dignité, de ses devoirs et de ses droits sera-t-il l'artisan du bonheur que doit conquérir un peuple-roi.

L. D.

Toujours rédigée avec un talent consciencieux, avec une science parfaite, la *Revue scientifique et morale du spiritisme* que dirige M. Gabriel Delanne offre pour le mois de février une série d'articles du plus grand intérêt : — Le spiritisme et les critiques, dû à la plume du Directeur, établit nettement toute la valeur de la science nouvelle et rejette avec vigueur les attaques, loyales ou perfides, dont elle est l'objet. Il fait justice des journalistes de mauvaise foi qui critiquent de parti pris sans vouloir étudier ce qu'ils savent souvent être vrai ou admissible. — Excellent compte rendu de la Conférence de Léon Denis par J. Gaillard. La traduction que nous donnons du chapitre XV du Livre de Mme F. Marryat : *There is no Death*, a été faite aussi par R. D. On ne saurait trop multiplier la traduction d'un tel livre.

L. D.

Une nouvelle édition d'**AKSAKOF**

Nous savons tous quelle profonde estime il convient de professer à l'égard de la phalange des pionniers du Spiritualisme moderne. Parmi ces maîtres vénérés, l'une des premières places appartient au célèbre Aksakof, conseiller d'État de S. M. l'Empereur de Russie. Son ouvrage *Animisme et*

Spiritisme est un des piliers solides sur lesquels fut édifiée l'œuvre nouvelle. Cet ouvrage parut en 1891 à une époque où les efforts des spirites et la multitude des résultats obtenus manquaient de groupement, restaient encore dispersés, sans la cohésion que leur donna le judicieux labeur du savant russe vis-à-vis de la science matérialiste. Tout ce que l'imagination put trouver fut mis en œuvre par nos détracteurs. Ils étalaient à grand bruit des théories compliquées à plaisir, ignorant que les spirites avaient fait eux-mêmes, depuis longtemps, toutes les hypothèses possibles pour s'assurer de la réalité des échanges psychiques et dégager le plus nettement possible l'animisme d'une part et le spiritisme d'autre part.

La dénomination que porte la vaste compilation d'Aksakof est des plus heureuses. L'animisme comprend tous les phénomènes dont la source principale réside dans l'influence personnelle du médium, sans intervention des invisibles, et le Spiritisme proprement dit traite des relations évidentes entre le monde visible et le monde occulte, partie essentielle au point de vue de la certitude de ses relations, basée sur un ensemble de faits rigoureux et précis.

Cette sorte d'encyclopédie du phénoménisme psychique fit faire un pas considérable à la nouvelle doctrine en établissant l'universalité de ses recherches. Loin de rester une science fermée, le spiritisme utilise le passé et accepte à l'avance tous les progrès que lui réserve l'avenir. Il emprunte à toutes les sciences spéciales la part de vérité qu'elles contiennent et possède ainsi la plus grande somme de vérités que l'esprit humain puisse s'assimiler au fur et à mesure de sa marche ascensionnelle vers le mieux.

L'édition de 1891 est épuisée et l'intérêt des sujets qu'elle traite est toujours aussi palpitant. Les derniers ouvrages sont devenus rares. Les trésors scientifiques qu'ils contiennent sont presque une relique pour les heureux possesseurs de cet excellent livre. M. P. Leymarie toujours soucieux du progrès de la Doctrine se propose d'en refondre une édition par souscription. Son utilité est incontestable au moment précis où la science officielle, qui a fait si longtemps la sourde oreille s'intéresse enfin au Spiritisme.

Que tous ceux qui se vouent à la propagande pour l'émancipation humaine s'unissent dans un élan généreux. L'*Animisme et Spiritisme* d'Aksakof sera offert, aux deux cents premiers souscripteurs, au prix de 15 francs. Au delà de ce chiffre l'ouvrage sera vendu 20 francs en un beau volume de 700 pages, orné de nombreuses figures et gravures.

* * *

Les phénomènes de la foudre.

M. Camille Flammarion vient d'augmenter la liste de ses remarquables ouvrages d'une unité intéressante, très documentée, traitant des capricieux « phénomènes de la foudre ». De nombreuses illustrations augmentent l'attrait du sujet que tous examineront curieusement, soit qu'ils se passionnent pour le merveilleux spectacle de la nature en délire, soit qu'ils en éprouvent une impression nerveuse angoissante.

L'imagination aidant, ils pourront croire, à la lecture de ces pages, voir le feu du ciel déchirer les nues, entendre les grondements variés du tonnerre ébranler les horizons, alternant avec les sifflements de l'ouragan et les instants de grand silence où les éléments semblent se concerter et unir leurs efforts pour se déchaîner à nouveau.

Cadeau de nouvel an fort instructif.

Ce volume in-8° raisin (25 × 16) se vend broché : 4 fr. 50.

Relié, plaque et tranche dorées : 6 fr. 50.

A la Librairie Spirite, 42, rue Saint-Jacques.

PAUL HEIDET

JOURNAUX ÉTRANGERS

Nous remercions le *Light* de février de l'article si bienveillant qu'il consacre à la *Revue Spirite* et dont son rédacteur en chef le remercie particulièrement.

Les matérialisations obtenues à Londres par le médium Eldred attirent de nombreux visiteurs, et sont, en dépit de quelques détracteurs médisants, démontrées pleines de loyauté et d'exactitude par de sévères témoignages.

Ce journal si répandu dans le monde entier propage la doctrine par des faits recueillis et vérifiés avant d'être publiés.

The Banner of Light de Boston nous adresse régulièrement sa publication hebdomadaire si intéressante et si bien rédigée qui contient 40 colonnes de 130 lignes chacune. Il faudrait pour lire un tel journal un traducteur spécial et le format de notre revue nous rend difficile même un compte rendu et à notre grand regret, nous ne pouvons qu'adresser à cette feuille spirite mondiale l'expression de notre admiration et de notre sympathie.

De même pour *The light of Truth* de Chicago, demeure toujours fidèle en ses échanges. De tels organes du Spiritisme sont de puissants moyens pour la semence de nos idées qui se propagent dans les cinq parties du Monde avec rapidité, avec ampleur. Salut à ces belles publications où les faits spirites abondent et sont portés au bout des deux hémisphères.

The progressive Thinker de Chicago, autre publication spirite du plus grand format est également un journal très répandu, qui semble certain de son succès car il écrit à gauche près du titre : — « Nous ne craignons point de manquer l'écoulement de cette feuille qui est un trésor de littérature spirituelle. » — Et, à l'autre coin : « Si vous savez que le spiritualisme a la vérité pour base, que n'aidez-vous à son avancement ??? » — Son numéro du 10 février porte le chiffre 846 du vol. 33.

Or chaque numéro égalant ainsi que *The banner of Light* deux numéros de la *Revue Spirite*, nos lecteurs comprendront quels moyens puissants de propagande les Américains et les Anglais mettent au service du spiritisme et par l'écriture et par la gravure.

Le dernier numéro présente à la première page l'image d'un mort sortant du tombeau et qui vient dire une poésie qui se résume ainsi : Écoute sortir des tombes un son douloureux, une voix vient du sol silencieux où dorment égaux le roi et l'esclave. Toutes ces voix disent : Vie ! Éternité, Vérité, Fraternité, Amour, Maternité, la Mort est un rêve sur la terre. Au delà tout est bleu !

The Light publiée en Australie démontre aussi que nos antipodes ne sont pas en retard et que le spiritisme qui s'empare de ce jeune peuple n'aura pas de peine à lui faire adopter ses principes de sagesse, de bonté et d'égalité fraternelle.

Un nouvel organe *Pro-Zijeme* ? vient de se fonder à Prague (Bohême). Son premier numéro a bien voulu parvenir jusqu'à nous, mais dans la Bohême parisienne trouverons-nous un traducteur de cette langue incompréhensible. Merci, et bonne chance au nouveau Casopis de Praha.

Toujours fort intéressante *Constancia* de Buenos-Aires, en Espagnol. Tous nos compliments al Señor Cosme Mariño son Directeur, avec nos remerciements. Le choix des articles y est fait avec soin.

Reformador, organe de la fédération spirite de Rio de Janeiro (Brésil), en langue portugaise, nous fait parvenir ses vœux de fraternité et de paix. La *Revue Spirite* les lui renvoie avec l'expression de sa sympathie et ses vœux ardents pour la réussite de la doctrine spirite dans le vaste et beau pays brésilien.

— Même expression de sympathie amicale pour *Acruz* d'Amarante (Brésil).

L. D.

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef: LÉOPOLD DAUVIL.

Mayenne. — Imprimerie CH. COLIN.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

49e Année — N° 4. — 1er Avril 1906.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE — Rédacteur en chef : LÉOPOLD DAUVIL

ANNIVERSAIRES D'ALLAN KARDEC ET DE P.-G. LEYMARIE

Le 31 mars aura lieu le 37me anniversaire de la désincarnation d'Allan Kardec et, le 10 avril, le 5me de son disciple et successeur à la rédaction de la *Revue Spirite*, P.-G. Leymarie.

La cérémonie commémorative au dolmen du Maître se tiendra le dimanche 1er avril, à 2 heures, cimetière du Père-Lachaise.

Le dolmen sous lequel repose la dépouille terrestre de notre ami Leymarie et de sa vaillante et dévouée compagne n'est pas loin de celui du Maître, et les spirites parisiens ne manqueront pas d'y faire leur pieux et habituel pèlerinage.

En évoquant le souvenir du Maître et en lui offrant l'hommage de leur

reconnaissance, nos amis n'oublieront pas celui qui fut son disciple sincère et qui, pendant trente ans, se consacra tout entier à la propagande de la doctrine et à son développement.

LA RÉDACTION

Anniversaire de la mort d'Allan Kardec

Si la doctrine spirite ne s'attarde plus à célébrer une série de fêtes correspondant à d'anciennes coutumes, et hiérarchisées d'après un rituel dogmatique dont le sens est perdu, il est une date, cependant, qui rappelle particulièrement chaque année à ses adeptes l'homme remarquable qui eut pour mission de répandre cette doctrine dans le monde entier. C'est le 31 mars 1869 qu'Allan Kardec rejoignit les belles intelligences de l'espace, après avoir accompli ici-bas une œuvre immense, dont les résultats grandissent de jour en jour.

La science avait poussé bien loin ses investigations dans le courant du siècle dernier, et pourtant il manquait à l'esprit humain l'essentiel, ce pain de vie que le Christ symbolisa dans la Cène, cette nourriture spirituelle qui peut seule satisfaire nos intelligences et nos cœurs avides de lumière et de vrai sentiment. Cet idéal se réalisera. Ce fut l'œuvre de notre maître vénéré qui, aidé par des esprits d'élite vint, comme un envoyé providentiel, offrir la manne sacrée à l'humanité. Tous les frères spirites s'uniront dans une pensée d'admiration presque filiale pour celui qui fut, en quelque sorte pour tous, un Père spirituel.

Ses ouvrages, composés en grande partie de communications médianimiques, constituent une série de recueils de pages célestes. Le meilleur éloge que nous puissions en faire serait une énumération des maîtres qui continuent son œuvre, Léon Denis en particulier, mais leurs noms sont dans toutes les mémoires et dans tous les cœurs.

Il convient d'ajouter ici les noms de M. et Mme Leymarie, vers qui nos pensées de sympathie s'élèvent également à l'occasion de cet anniversaire, et dont la collaboration fut si précieuse pour cette œuvre d'émancipation de l'esprit humain.

Nous nous unissons à M. Paul Leymarie dans ce regard jeté vers un passé, si proche encore, et qui nous permet d'envisager désormais l'avenir avec la sérénité philosophique que nous avons puisée dans leurs œuvres.

Telles seront tout particulièrement nos pensées le 31 mars prochain.

PAUL HEIDET

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

VII

Dans les pages qui précèdent, nous avons souvent parlé des mystères du Royaume céleste... Mais le voici, devant nous, le mystère par excellence, c'est-à-dire la « transsubstantiation » du Dieu suprême en sa créature, l'incarnation du Verbe dans l'homme dont il fait pour un temps son tabernacle même. Qu'est-ce à dire, sinon que le divin et l'humain se combinent en un prodigieux amalgame, où Dieu descend dans l'Homme, où l'Homme s'élance vers Dieu qui le pénètre et le transfigure.

L'Homme, ici, c'est Jésus de Nazareth qui, purifié, sanctifié, « divinisé », devient l'agent direct de la Puissance et de l'Amour du Père. Transcrivons, sans autre commentaire, ce que nous révèle la science ésotérique. Cette pureté surhumaine, dit Mme Annie Besant qui, elle-même, s'inspire des documents que lui fournit l'occultisme, cette pureté surhumaine de Jésus, homme, mais possédant les plus hautes vertus que conférait aux Initiés l'adeptat octroyé par les Maîtres, fut jugé digne de servir de temple à une Puissance plus auguste, à l'une de ces Entités qui, de temps à autre, s'incarnent dans une forme corporelle, pour venir porter les influx de la Divinité à ses fils de la terre. L'heure avait sonné, où allait se reproduire l'une de ces manifestations transcendantes qui, périodiquement, au cours de l'histoire, viennent aider l'humanité quand une impulsion lui est devenue nécessaire, pour hâter son évolution, à l'aube d'une civilisation nouvelle. Les siècles allaient donner naissance au monde occidental, c'est-à-dire à la race teutonique comprenant la plupart des populations de l'Europe centrale, notamment la majorité des Allemands, des Anglais et des Français.

C'est donc pour la préparation de cette fraction de l'humanité moderne, qu'allait s'incarner, ici-bas, un puissant Fils de Dieu, un Instructeur suprême en qui habiterait, au plus haut point, la Sagesse divine, en un mot, le Verbe fait chair, le Seigneur de toute compassion qui, abandonnant le séjour des Régions sus-astrales, allait se manifester dans le monde des hommes.

A cet Être divin, nous l'avons dit, il fallait pour tabernacle une forme humaine d'élite ; or, où trouver un homme plus digne « d'abandonner son corps » par un acte de renoncement volontaire et joyeux, à une Entité devant laquelle les anges et les hommes s'inclinent avec un frémissement

de vénération profonde — que ce jeune Hébreu, le plus pur, le plus noble des Parfaits, véritable « fleur de l'humanité » connu sous le nom de Jésus ?

L'homme nazaréen se présenta donc volontairement au « sacrifice » et s'offrit sans tache, au Seigneur d'amour qui prit cette jeune enveloppe et l'habita pendant « trois ans de vie mortelle ».

Nous l'avons dit, c'est-là le grand, l'ineffable mystère, où s'interpénètrent le divin et l'humain, dans des conditions jusqu'alors inconnues. En toute circonstance, Jésus tout à la fois Fils de l'Homme et surtout Fils de Dieu, avait fait intervenir ce Père céleste qu'il est venu nous révéler.

Ce Dieu n'est pas le despote partial, le Jéhovah fantasque qui a choisi Israël et qui le protège contre tous, c'est le Dieu de l'humanité. Jésus ne fut pas un patriote, comme le Macchabée, ni un théocrate, comme Juda le Gaulonite. S'élevant hardiment contre les préjugés de sa nation, il a établi l'universelle paternité de Dieu. Accordant aux puissants de la terre un respect quelque peu ironique, il fonde la consolation suprême, c'est-à-dire le recours constant au Père que « chacun porte en son cœur ». Ce mot de Royaume de Dieu fut le terme favori de Jésus, pour exprimer la révolution qu'il apportait en ce monde. La morale admirable qu'il tire de la notion du Dieu Père, n'est nullement celle de ces enthousiastes fanatiques qui, croyant le monde près de finir, se préparaient par l'ascétisme à une catastrophe chimérique ; c'est celle d'un monde qui a vécu et qui veut vivre.

Il n'avait pas encore de disciples et le groupe qui se pressait autour de lui n'était ni une secte, ni une école, mais l'on y sentait déjà un esprit de commune fraternité, quelque chose d'étrangement doux et pénétrant. Son caractère aimable et si profondément sympathique, d'une part et, sans doute, aussi une de ces ravissantes figures qui apparaissent parfois dans la race juive, faisaient autour de lui comme un cercle de fascination auquel presque personne ne pouvait échapper, au milieu de ces populations naïves et bienveillantes (Renan).

Le paradis eût été en effet transporté sur la terre, si les idées du jeune Maître n'eussent dépassé de beaucoup ce niveau de bonté qui ne pouvait l'être par l'espèce humaine de ces lointaines époques inévoluées. La fraternité des hommes, tous « fils de Dieu » et les conséquences morales qui en résultent, étaient cependant déduites par lui avec une exquise délicatesse de sentiments. Comme tous les rabbis du temps, Jésus peu porté vers les raisonnements suivis, renfermait sa doctrine dans des aphorismes concis et d'une forme expressive, mais quelque peu énigmatique cependant et souvent même bizarre. Les *Logia* de Mathieu réunissent ensemble plusieurs de ces axiomes plus ou moins proverbiaux et vulgaires, pour en former des espèces de discours dont la nature fragmentaire se fait souvent sentir en dépit des sutures artificielles.

Tel était le rabbi galiléen, à cette heure indécise de sa vie, mais, nous l'avons dit, il venait d'être l'objet de la plus extraordinaire des dilections divines. Cette transsubstantiation à nulle autre pareille est marquée, dans les traditions évangéliques, par le « baptême » de Jésus, alors que le Saint-Esprit se montre « descendant du ciel » sous la forme symbolique d'une colombe qui se pose sur lui et qu'une voix céleste s'écrie : « C'est ici mon Fils bien aimé, écoutez-le ». — Merveilleux conventionnel que l'on retrouve dans toutes les légendes. — Mais il n'en est pas moins vrai que, dès cette heure solennelle, le nouvel Élu, l'Oint du Très-Haut, se mit à prêcher le « mystère du Dieu manifesté en chair ».

Reprenons le fil de l'histoire et arrêtons-nous, un instant, sur le récit qu'elle nous fait de ce baptême exceptionnel.

Un homme extraordinaire dont le rôle, faute de documents, est resté énigmatique, apparut à cette époque et eut à coup sûr des relations avec Jésus. Vers l'an XXVIII de notre ère (15ᵉ année du règne de Tibère) se répandit, dans toute la Palestine, la réputation d'un certain Johanan, ou Jean, jeune ascète plein de fougue et de passion. Ce n'était pas un Essénien, mais un prophète populaire de la forte race de Juda. Poussé au désert par une piété farouche, il y avait mené la vie la plus dure, priant, jeûnant et se macérant avec une rigueur étrange. Dès ses plus jeunes années, Jean avait été *nazir*, c'est-à-dire assujetti par vœu à certaines abstinences. Il menait au désert la vie d'un yogui de l'Inde. Sur sa peau rude et tannée par le soleil, il posait, en guise de cilice, un vêtement tissé de poils de chameau et n'avait pour aliment que des sauterelles et du miel sauvage.

Il se figurait, selon l'idée judaïque, que le Messie viendrait bientôt, comme un vengeur, comme un justicier surtout, qu'il soulèverait le peuple, chasserait les Romains, puis entrerait triomphalement à Jérusalem, où il rétablirait le royaume d'Israël au-dessus de tous les peuples et régnerait dans la paix et dans la justice. Et c'est dans cet esprit qu'il annonçait aux multitudes la venue prochaine de ce Messie, ajoutant qu'il fallait s'y préparer, par la repentance des cœurs.

Empruntant aux Esséniens la coutume des ablutions et la transformant à sa manière, il avait imaginé le baptême dans les eaux du Jourdain, le fleuve sacré, comme le symbole visible, comme l'accomplissement public de la purification intérieure qu'il considérait comme indispensable. Cette cérémonie nouvelle, cette prédication véhémente, dans le cadre du désert, en face des montagnes sévères de la Judée et de la Pérée, frappaient les imaginations et attiraient les multitudes. Elles rappelaient les jours glorieux de la prophétie antique et donnaient au peuple ce qu'il ne trouvait pas au temple, c'est-à-dire la secousse intérieure, le réveil du repentir que suivaient de vagues espérances (Ed. Schuré).

Parmi les auditeurs de Jean, se trouvaient des enthousiastes qui, électrisés par l'ambiance de ces cérémonies, ne demandaient qu'à prendre les armes pour recommencer la guerre sainte. Hérode et les prêtres du Temple commençaient à s'inquiéter de cette effervescence populaire. D'ailleurs les signes des temps devenaient de plus en plus graves. Le vieux Tibère, âgé de 74 ans, hâtait la venue de sa mort, par ses immondes débauches de Caprée. Ponce Pilate redoublait de violence contre les Juifs dont il attisait les haines, tandis qu'en Egypte, des prêtres annonçaient publiquement que le « phénix allait renaître de ses cendres » (Tacite).

Jésus qui sentait grandir en lui sa vocation prophétique, mais qui douloureusement, sans doute, cherchait encore sa voie, vint lui aussi au désert du Jourdain, avec quelques frères Esséniens qui, déjà, le suivaient comme un Maître. Il voulait voir le Baptiste, l'entendre et se soumettre au baptême public, désirant sans doute entrer en scène, par un acte de respect vis-à-vis de l'homme qui avait le courage d'élever sa voix contre les maîtres du jour, pour réveiller l'âme léthargique d'Israël.

Il vit le rude ascète, avec sa « tête de lion visionnaire », debout dans une chaire de bois, sous un tabernacle rustique couvert de branchages. Autour de lui, se groupait une foule immense venue de tous les points de la Palestine, de l'Idumée, de l'Arabie, elle-même, tous attirés par la « voix qui retentit au désert » et cette voix tonnante passant sur la multitude exaltée, disait : « Amendez-vous, préparez les voies du Seigneur, applanissez ses sentiers. » Il appelait les Pharisiens et les Sadducéens « une race de vipères », déclarant que « la cognée était déjà mise à la racine des arbres »... puis disait du Messie, « moi je ne vous baptise que d'eau, mais lui vous baptisera de feu ».

A l'heure du baptême, Jésus vit cette masse populaire accourue au bord du Jourdain se courber, demi-nue, sous l'eau dont l'aspergeait le Baptiste. Il s'approcha lui aussi. Jean ne le connaissait pas et ne savait rien de lui, mais il reconnut l'Essénien à sa blanche robe de lin. Il le vit descendre dans l'eau et s'incliner humblement pour recevoir l'aspersion.

Quand Jésus se releva, le regard du fauve prêcheur et le regard du Galiléen se rencontrèrent... Que se passa-t-il dans l'âme de ces deux hommes ? Le Baptiste du désert tressaillit sous le doux rayon qui s'échappa des yeux du néophyte et sourdement, involontairement : « Serais-tu le Messie ? » demanda-t-il, en proie à un double sentiment de doute et d'espérance. Le mystérieux inconnu ne répondit point, mais inclinant la tête, il demanda au Baptiste sa bénédiction. Jean sachant que le silence était imposé aux Esséniens novices, étendit ses deux mains bénissantes... après quoi le Nazaréen disparut avec ses compagnons le long de la berge du fleuve.

Minute solennelle qu'ont essayé de rendre plus solennelle encore les

Évangélistes, par l'adjonction de ce « merveilleux » dont ils aimaient à colorer leurs récits, si bien que l'un d'eux parle d'une colombe descendue sur le néophyte (Jean, I, 32), tandis qu'un autre affirme qu'une voix céleste se fit alors entendre, pour glorifier le Fils bien-aimé du Père (Mathieu, III, 17).

Quoi qu'il en soit, le Baptiste et le néophyte se souvinrent, à coup sûr, du double regard qu'ils avaient échangé et n'était-ce pas sous cette impression persistante, que Jésus faisant allusion, plus tard, à l'énigmatique ascète, s'écriait devant ses disciples stupéfaits : « Qu'êtes-vous allés voir au désert ? Un prophète ! Oui, vous dis-je et plus qu'un prophète. Et si vous voulez comprendre, il est lui-même le prophète Élie qui devait revenir. Que celui qui a des oreilles pour ouïr, entende. » (Mathieu, XI, 9, 14, 15). Et encore ailleurs : « Je vous le dis, Élie est déjà venu; ils ne l'ont pas connu et ils l'ont sacrifié à leur haine. » — Alors ses disciples comprirent que c'est de Jean-Baptiste qu'il parlait. (Mathieu, XVII, 10-15).

Au point où nous a conduit la série des événements successifs, nous voici comme étreints par le mystère. Les réincarnations se manifestent, les transfigurations s'effectuent, mais dans quel état de réciprocité se trouvaient, d'une part, cet ancien prophète réincarné et, d'autre part, ce jeune Instructeur divinisé par la plus incompréhensible interpénétration du divin et de l'humain ? Ce n'est que lentement que s'opèrent ces prodigieuses métamorphoses. Les évolutions morales, pas plus que les évolutions physiques, ne se font par coups de baguette magique et la scène un peu théâtrale de la colombe descendue sur le néophyte, ne peut être considérée que comme l'expression imagée d'un état d'âme non moins complexe qu'inexpliqué.

Étudions la question de près. Songeons à la situation réciproque où se trouvaient le prophète du désert et le nouveau baptisé ! En dépit d'une demi-vision spirituelle qu'ils possédaient, peut-être, quel problème devait être chacun d'eux, pour l'autre personnage qui vainement en cherchait l'inconnue.

L'on sait que, d'après les Évangiles, Jean reconnut sur le champ Jésus pour le Messie et le baptisa comme tel. Mais sur ce point, leurs récits ne sauraient échapper à la critique et au doute, puisque plus tard Jean, prisonnier d'Hérode, fit demander à Jésus : « Es-tu celui qui devait venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » L'on peut donc conclure de cette question que les premiers rédacteurs des *Logia*, en leur qualité de Juifs, tenaient à présenter le Nazaréen comme tenant sa mission et sa consécration de Jean-Baptiste, prophète judaïque et populaire. Quoi qu'il en soit, dit l'auteur de la *Vie de Jésus*, nous sommes renseignés sur les deux personnages qui se trouvèrent en présence, lors du baptême du jeune Essé-

nien. Les deux maîtres sentirent, de prime abord, qu'ils avaient beaucoup d'idées communes, ils s'aimèrent et luttèrent devant le public de prévenances réciproques. C'est à tort que l'on se représente Jean comme un autoritaire irritable, despotique et ne pouvant souffrir ni rivalité, ni demi-adhésion. Cette manière de concevoir les choses repose sur une fausse conception de la personne du Baptiste. On se le représente comme un vieillard, or il était au contraire très jeune, puisque son âge ne différait guère de celui de Jésus dont il ne fut pas, dans l'ordre de l'esprit, le père, comme on se le figure, mais bien le frère spirituel. Les deux enthousiastes, pleins des mêmes espérances comme des mêmes haines, ont bien pu faire cause commune et s'appuyer réciproquement. La jeunesse est capable de toutes les abnégations et il est permis de supposer que Jean, ayant reconnu dans le néophyte un esprit analogue au sien, l'accepta sans arrière-pensée personnelle. Et ce sont ces bonnes relations qui devinrent par la suite, le point de départ de tout le système développé par les Evangélistes, lequel consista à donner pour première base à la mission divine de Jésus, l'attestation du prophète du désert. Tel était le degré d'autorité de ce dernier, que l'on ne croyait pouvoir trouver un meilleur garant. Mais loin que le Baptiste ait, de prime-abord, abdiqué devant Jésus, celui-ci, pendant tout le temps qu'il passa près du prophète, le reconnut comme supérieur et ne développa son propre génie qu'avec timidité.

Les rôles, toutefois, changèrent progressivement, car tandis que le Baptiste se demandait ce qu'étaient sa science à lui et son espérance prophétique, devant la lumière de l'Être mystérieux que semblait recéler le jeune Galiléen, celui-ci sentait s'accroître cette lumière intérieure qui, insensiblement, le pénétrait, le dominait, l'entraînait... Où donc grand Dieu et vers quel avenir mystérieux et terrible ?

Alors que Jean, d'une voix plus profonde et plus émue, répétait devant la foule : « Il faut qu'il croisse et que je diminue » et qu'il commençait à ressentir la lassitude des « vieux lions fatigués de rugir », l'autre, l'Inconnu, le Transfiguré, hanté par l'obsession divine, entendait une voix impérieuse qui lui criait : « Obéis à ta destinée ! »

Heures tragiques et pleines d'angoisse ! Quel drame humain fut jamais comparable à celui qui grondait tout au fond du cœur du prédestiné ? « Serais-je le Messie ? » se demandait-il tout bas. Depuis son baptême, depuis l'éclosion de sa conscience, de cette conscience dont les frémissements l'épouvantaient, il avait trouvé Dieu en lui-même et la certitude de ce royaume des cieux dont il devait annoncer la venue, avec une si profonde conviction, illuminait tout son être de ses radieuses, de ses éblouissantes visions... Mais la souffrance humaine avait jeté le cri terrible de ses angoisses pressenties. Les Sages Esséniens lui avaient révélé le secret des religions,

la science des Mystères ; ils lui avaient montré la déchéance spirituelle de l'humanité, son attente d'un sauveur... Mais où donc trouver la force de l'arracher à l'abîme ? — Et voilà que la question inattendue du rude prophète revenait et éclatait dans le silence de sa méditation, comme la foudre d'un nouveau Sinaï... « Serais-tu le Messie ? »

Question lancinante à laquelle il ne pouvait répondre, qu'en se recueillant et en descendant au plus profond de sa conscience. De là, cette longue retraite ; ce « jeûne de quarante jours » comme on l'appelle et que Mathieu nous raconte dans un récit où se combinent, en des conditions plus que singulières, le symbolisme et la fantasmagorie. Aussi, faut-il lire ce passage avec discernement, si l'on veut le comprendre et nous ne saurions mieux faire, pour arriver à ce but, que de résumer les belles pages qu'a écrites, sur ce sujet délicat, l'auteur éloquent déjà fréquemment cité, lequel interprète ésotériquement les récits évangéliques, raconte, sinon telle qu'a été, du moins telle qu'aurait pu être cette « tentation » légendaire de Jésus, et brode, en le dramatisant, sur le canevas bizarre des textes officiels ... auto-suggestionné, pourrait-on dire, par sa brillante imagination et, qui sait ? peut-être aussi par une demi-vision spirituelle. Le voici, ce passage curieux et suggestif :

« Au-dessus d'Engaddi, où les Esséniens possédaient de vastes cultures, un sentier escarpé conduisait à une grotte s'ouvrant dans la paroi de la montagne. Au fond d'une gorge profonde, l'on apercevait des vignobles, des maisons éparses, plus loin la mer Morte, immobile et de couleur terne, puis l'horizon fermé par les montagnes désolées de Moab. Les Esséniens avaient pratiqué cette retraite pour ceux des leurs qui voulaient se soumettre à l'épreuve de la solitude. — C'est là que se retira Jésus et que flottèrent les rêves de son ardente méditation.

Il fit, sans doute, revivre en son imagination le passé de l'humanité. Il mesura la gravité de l'heure présente. Rome triomphait insolemment. C'est elle que les Mages persans avaient appelée le règne d'Ahrimane, et les prophètes, le règne de Satan, l'apothéose du mal dont les ténèbres envahissaient la terre. Seul, le peuple d'Israël avait reçu de Moïse la mission royale et sacerdotale de représenter la mâle religion de l'Esprit pur et de l'enseigner aux autres nations. Or, ses rois et ses prêtres avaient-ils rempli cette noble mission ?

Non, répondaient les prophètes, Israël agonisait sous l'étreinte impériale. Fallait-il risquer encore, après tant d'autres, un soulèvement comme le rêvaient les Pharisiens, une restauration, par la force, de la royauté temporelle du peuple de Dieu ? Fallait-il être un nouveau Macchabée et se faire nommer pontife et roi ? Jésus aurait pu le tenter peut-être... Mais la violence aurait-elle raison de la violence ? L'épée mettrait-elle fin au règne

de l'épée? — Ne fallait-il pas, plutôt, rendre accessible à tous cette « vérité » qui jusqu'alors était restée le privilège de quelques sanctuaires et de rares Initiés, lui ouvrir les cœurs, en attendant qu'elle pénétrât dans les intelligences, c'est-à-dire, en un mot, prêcher le royaume de Dieu aux simples et substituer le règne de la Grâce aux rigueurs de la Loi ?

Mais à qui resterait la victoire... à Satan ou à Dieu ? Quel serait le sort du prophète qui oserait déchirer le voile du temple, pour montrer le vide du sanctuaire et braver à la fois Satan, Hérode et César ? — Il fallait se décider, cependant. Jésus se mit à prier, mais un trouble croissant s'emparait de son âme. L'humain et le divin se combattaient en lui. Le premier lui disait : « Renonce ». Le second lui criait : « Il le faut ! » Il lutta ainsi pendant une série de jours et de nuits et plus profondément se creusait l'abîme et plus s'épaississait le nuage qui le couvrait de son ombre.

Puis enfin, il entra dans un état qui lui était propre, sorte d'extase lucide où s'éveille la conscience de l'être qui se sent en communication avec l'Esprit de la vie ambiante universelle... Puis voici que, du fond des espaces, arriva comme un souffle puissant mais doux qui transporta le corps astral du visionnaire sur le sommet du temple de Jérusalem. Des hommes montaient du sanctuaire, une foule électrisée criait : « Gloire au Messie, le roi d'Israël ! »

— Tu seras ce roi, si tu veux m'adorer, lui souffla une voix mystérieuse.

— Qui es-tu ? demanda Jésus.

De nouveau, le vent l'emporta sur le sommet d'une montagne. A ses pieds s'étendaient d'immenses espaces dans une lueur dorée.

— Je suis le prince de ce monde, reprit la voix.

— Je sais qui tu es, répondit Jésus, ton nom est Satan.

— Je suis César, souffla de nouveau la voix, courbe-toi seulement et je te donnerai tous ces royaumes.

— Arrière, tentateur ! lui dit Jésus; il est écrit : tu n'adoreras que l'Eternel ton Dieu... et la vision s'évanouit.

Se retrouvant seul dans la caverne d'Engaddi, Jésus poursuivant son rêve se demandait tout bas : par quel signe vaincrai-je la puissance de Satan ?

— Par le signe du Fils de l'homme, répondit une voix d'en haut... tandis qu'à l'horizon, apparut une constellation brillante formée de quatre étoiles en forme de croix. Le Galiléen reconnut le signe des anciennes initiations d'Egypte conservé par les Esséniens.

— Voilà le signe magique de la Vie et de l'Immortalité, prononça la voix céleste. Les hommes l'ont possédé jadis, ils l'ont perdu ; veux-tu le leur rendre ?

— Oui, répondit le visionnaire.

— Alors, regarde, voilà ton destin.

Et du fond de la mer Morte, monta comme une montagne sombre surmontée d'une croix. Un homme y était attaché, tandis qu'à l'entour du gibet s'agitait une foule démoniaque qui ricanant avec ironie, criait au supplicié : « Si tu es le Christ, sauve-toi donc, toi-même ! »

Le Voyant tout pâle retomba en arrière... car cet homme crucifié, c'était lui-même.

Jésus avait compris. Pour vaincre, il fallait s'identifier avec ce double sinistre.

— Tu peux accepter ou refuser, dit la voix de là-haut... Et déjà la vision s'effaçait lentement, déjà la croix fantôme commençait à pâlir, quand soudain Jésus se vit entouré d'une multitude d'êtres désespérés qui, les mains tendues vers lui, murmuraient avec angoisse : « Sauve-nous, toi qui sais aimer. »

Alors le Galiléen se redressa lentement et ouvrant ses bras qui largement s'étendaient sur la foule et la bénissaient : « A moi, la croix ! s'écria-t-il, et que le monde soit sauvé ! »... tandis que dans les hauteurs de l'azur retentissait une voix éclatante disant : « La mort est terrassée, gloire au Fils de l'Homme, gloire au Fils de Dieu ! »

Quand Jésus s'éveilla de cette vision, rien n'était changé autour de lui, mais lui n'était plus le même. Il avait résolu l'énigme de sa vie. Plus d'hésitations, plus d'angoisses. Des sensations d'une ineffable douceur le pénétraient jusqu'aux derniers replis de sa conscience d'homme.

Était-il encore un homme comme les autres ? Ne se sentait-il pas comme inondé par une trombe de lueurs divines qui l'éblouissaient, le soulevaient pour ainsi dire ? Dans les péripéties diverses de sa « tentation » la chair et l'esprit avaient lutté et l'esprit avait triomphé. L'humain n'avait pas abdiqué, mais il s'était doublé de divin. Il cherchait en lui le Fils de l'Homme, il ne trouvait plus que le Fils de Dieu » (Ed. Schuré).

Et nous qui le connaissions sous la figure de Jésus Homme, émerveillés et confondus, en face du troublant mystère — nous le retrouvons dans la transfiguration de l'Être complexe qui s'appelle Jésus-Christ.

Lorsque le Voyant redescendit au village des Esséniens, il apprit que Jean-Baptiste venait d'être mis en prison par les ordres d'Hérode.

Loin de s'effrayer de ce présage, il y vit le signe lui indiquant que les temps étaient mûrs et qu'il devait agir à son tour. Il annonça donc aux Esséniens — qui tous ne l'approuvèrent pas — qu'il allait prêcher en Galilée, l'Evangile du Royaume de Dieu, en d'autres termes mettre les Grands Mystères à la portée des simples.

Pareille audace ne s'était vue depuis les temps où Cakia-Mouni, le dernier Bouddha, mû par une immense pitié, avait prêché sur les bords du

Gange. La même compassion sublime pour l'humanité animait le Galiléen. Du fond de la mort qu'il avait sondée, il apportait à ses frères l'espérance et la vie.

La vie publique du grand Nazaréen a été racontée par les Evangélistes, mais il y a dans ces récits des divergences, des contradictions, des soudures bien ou mal déguisées. La légende recouvrant ou exagérant certains mystères, reparaît encore çà et là. Toutefois, l'on ne peut nier que de l'ensemble, se dégage une unité de pensées et d'actions dont le caractère original se manifeste et s'impose. Ce qui importe, c'est d'éclairer le rôle de Jésus-Christ par les traditions concordantes et les vérités ésotériquement constatées.

Eh bien ! ce que nous pouvons établir et apprécier, c'est le rôle de l'Homme-Dieu parcourant les plaines et les montagnes de la Palestine, enseignant et guérissant, entouré d'un cercle de disciples choisis par lui, parmi les âmes les plus avancées. Le charme tout spécial de son amour souverain qui répandait autour de lui comme un rayonnement de soleil, attirait à lui les hommes fatigués, souffrants, accablés. La magie subtile et tendre de sa bonté rendait plus pures et plus nobles les vies qui entraient en contact avec la sienne. Par des paraboles et un langage imagé, il instruisait les foules ignorantes qui se pressaient autour de lui et mettant en jeu les pouvoirs psychiques dont il était pourvu, il guérissait de nombreux malades par la parole ou le simple toucher, en vertu des énergies magnétiques de son corps immaculé. Repoussé par ses frères esséniens, parmi lesquels il avait d'abord poursuivi sa tâche, sans oppositions sensiblement manifestées, il ne vit que trop tôt s'amasser, autour de lui, les sombres nuages de la haine, de la méfiance et du soupçon. Les docteurs et les magistrats ne tardèrent pas à le regarder avec colère et jalousie. Sa spiritualité était pour leur matérialisme un reproche continuel ; sa puissance, la démonstration tacite mais permanente de leur faiblesse. — Trois années, à peine, après son baptême, l'orage qui le menaçait éclata presque subitement et le « corps humain » de Jésus expia le crime glorieux d'avoir servi de sanctuaire à la Présence transcendantale d'un Instructeur plus qu'humain (Annie Besant).

Tout le monde connaît les détails qu'ont donnés les Evangiles sur la dernière scène de ce drame tragique que termina l'apothéose de Golgotha. Retraçons-les dans un résumé rapide, où ne seront indiqués que les traits principaux.

Jésus sentait que son heure était proche, mais il ne voulait pas se laisser surprendre par le sanhédrin et se retira à Béthanie. Comme il avait une prédilection pour le mont des Oliviers, il y venait presque tous les jours, s'entretenir avec ses disciples. C'est là qu'il leur donna ses dernières ins-

tructions concernant l'avenir de la religion qu'il était venu fonder, comme aussi sur les destinées futures de l'humanité, leur léguant ainsi les éléments fondamentaux de sa doctrine inséparablement liée à ses enseignements ésotériques.

Il est évident que les rédacteurs des Evangiles synoptiques ne nous ont transmis les discours apocalyptiques de Jésus que dans une confusion qui les rend parfois presque incompréhensibles. Leur sens ne commence à devenir intelligible que dans celui de Jean. Si Jésus avait réellement cru à son retour sur les nuées, quelques années après sa mort, comme l'admet l'exégèse naturaliste, ou bien s'il s'était figuré que la fin du monde et le jugement dernier auraient lieu sous cette forme théâtrale, comme le croit la théologie orthodoxe, il n'eût été qu'un illuminé chimérique, un visionnaire fort médiocre, au lieu du sage Initié, du Voyant sublime que démontrent chaque mot de son enseignement, chaque acte de sa vie. Evidemment ici et plus que partout ailleurs, les paroles doivent être entendues dans leur sens allégorique, selon le symbolisme transcendant des prophètes. Celui des quatre Evangiles qui nous a le mieux transmis l'enseignement ésotérique du Maître, celui de Jean, nous impose lui-même cette interprétation, alors qu'il nous rapporte telles de ses paroles, celles-ci entre autres : « J'aurais encore plusieurs choses à vous dire, mais elles sont encore au-dessus de votre portée. Je vous ai parlé jusqu'ici par des similitudes, mais le temps vient où je vous parlerai ouvertement de mon Père. » (Jean XVI, 12, 25).

Ainsi passaient les dernières journées en entretiens austères et combien mélancoliques, à n'en pas douter, étant donné la solennité de l'heure dont tous comprenaient la tragique signification. Un jour, par un de ces mouvements de sympathie propres à sa nature ardente et impressionnable, Jésus versa des larmes sur Jérusalem et sur son peuple.

Déjà, le sanhédrin avait délibéré sur son destin et décidé sa mort. Déjà, Judas de Kériot avait promis de livrer son maître. Nous voici donc au dernier acte du drame messianique que devaient terminer trois événements essentiels : la Sainte Cène, le procès du Messie et sa résurrection.

La Cène venait de finir. Le maître avait rompu le pain, il saisit alors la coupe et la leur présenta en leur disant : « Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang qui est répandu pour vous. » — Cette coupe venue du fond des âges prophétiques, ce calice de l'initiation que le vieillard essénien lui avait présenté en l'appelant prophète, cette coupe où maintenant il voit, en imagination, son propre sang répandu, — il la tend à ses disciples bien aimés, avec la tendresse émue, frémissante, ineffable de son dernier adieu.

Mais la nuit est venue. Jésus l'a passée dans l'angoisse de Gethsémani.

D'avance, avec une effrayante lucidité, il a vu se rétrécir le cercle infernal qui va l'étreindre. Dans l'horrible attente, il a frémi, puis il a prié.

Des rumeurs, des voix confuses, des lueurs de torches sous les branches sombres des oliviers, un cliquetis d'armes... C'est la troupe des soldats du sanhédrin. Judas qui les conduit embrasse son maître pour le leur désigner. De leurs mains rudes, les sergents ont saisi le rabbi galiléen. Après une courte résistance, les disciples épouvantés se sont enfuis comme une poignée de roseaux dispersés par le vent. Seuls, Jean et Pierre — ce même Pierre qui va le renier tout à l'heure — se tiennent à proximité et suivent le maître au tribunal. Mais Jésus a repris son calme et à partir de ce moment, nulle protestation, nulle plainte ne sortiront de sa bouche.

Le sanhédrin a délibéré en séance plénière, il a conclu; ne faut-il pas en finir au plus vite ? Caïphe, le grand pontife, n'a-t-il pas, dans son indignation hypocrite, déchiré sa robe de lin, en s'écriant : il a blasphémé; qu'avons-nous besoin de témoins; que vous en semble?... Un murmure unanime et lugubre lui répond : « Il a mérité la mort. »

Puis viennent les scènes ignobles : injures, apostrophes ironiques, outrages, brutalités sans nom : Prophète devine qui t'a frappé ? — Sous ce débordement de haines basses et féroces, le sublime et pâle visage de l'Innocent suprême reprend son immobilité marmoréenne de visionnaire. Il y a, dit-on, des statues qui pleurent, il y a aussi des douleurs sans larmes et des prières de victimes muettes qui terrifient les bourreaux et les poursuivent pour le reste de leur vie.

Voici Golgotha, la hauteur semée d'ossements humains qui domine Jérusalem, désert sinistre, consacré depuis des siècles à d'effroyables supplices. La montagne chauve comme un crâne — ce qui lui a valu son nom — n'a pas d'arbres, il n'y pousse que des gibets. C'est là, qu'Alexandre Jannée, l'ancien roi juif, avait assisté, avec tout son harem, à l'exécution de centaines de prisonniers. C'est là, que Varus avait fait crucifier deux mille rebelles. C'est là, que le doux Messie, annoncé par les prophètes, devait subir l'affreux supplice inventé par l'atroce génie des Phéniciens et bien vite adopté par la sanguinaire Rome. Voici la croix, les bourreaux fonctionnent. — « Père pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » dernier cri d'amour d'une bouche qui ne savait que bénir.

Passons et gardons le silence devant l'horreur suprême, devant l'inique forfait, devant le sacrifice sublime. — Il est mort l'agneau sans tache, le triste « Roi des Juifs » comme le dit l'écriteau infâme, il est mort murmurant dans l'angoisse de l'affre dernière : « Tout est accompli ! »

Oui, tout est accompli si bien que de la mort vaincue s'élance l'indéfectible vie et que, deux jours après, du sein d'un désespoir sans borne, jaillit un cri de joie... joie folle, délirante, divine : « Il est ressuscité !... » C'est

Marie-Magdeleine qui l'a vu, qui l'a entendu et après elle, combien d'autres. Ce sont les saintes femmes qui l'ont rencontré ; ce sont les onze disciples qui réunis dans leur chambre haute, toutes portes fermées, le voient entrer, puis s'asseoir au milieu d'eux, comme il le faisait avant sa mort... Sa mort ? Meurt-on quand on est la Vie ? — Cinq cents disciples ne le virent-ils pas sur une montagne ? Puis les apparitions cessèrent, mais trois ans après, un jeune Pharisien du nom de Saül le revit encore sur le chemin de Damas... et ce Saül devint Paul, le grand initié, le grand témoin qui aux quatre coins du monde prêcha le Christ, le « Christ ressuscité ».

N'insistons pas. Nous savons, nous autres spiritualistes, de par la science de l'Esprit, ce que sont ces résurrections qui ne sont point celles du corp charnel, mais bien des matérialisations momentanées du corps astral qui, invisible aux yeux de la foule, est si souvent perçu par les Voyants modernes.

Le Maître n'avait donc pas oublié la promesse qu'il avait faite de revenir vers ses disciples bien aimés. Pendant de longues années, il vint les visiter, revêtu de son corps spirituel et continua les leçons commencées, alors qu'il vivait au milieu d'eux, sous sa forme corporelle. Ces leçons, il les poursuivit assidûment et ce sont elles qui formèrent la base des « Mystères de Jésus » que conserva l'Eglise primitive et dont se composa le noyau des éléments hétérogènes d'où sortit plus tard la doctrine ecclésiastique.

Dans le fragment d'un ouvrage connu sous le nom de *Pistis Sophia* (1), dit Mme Annie Besant, nous possédons un document du plus haut intérêt traitant de la doctrine secrète. Il est dit, dans cet ouvrage, que pendant les onze années qui suivirent sa mort, Jésus instruisit ses disciples « jusqu'à la région du premier mystère qui est derrière le voile ». « Je vous rendrai parfaits, leur disait-il, je vous remplirai de l'Esprit et ainsi vous serez appelés spirituels. » Puis il leur parla encore de la Sophia ou Sagesse, de sa tentative de s'élever jusqu'au Très-Haut, suivie de sa chute au sein de la matière. Il ajouta que lui, le Christ, fut envoyé pour l'arracher du chaos et faire cesser son esclavage. Il les entretint, enfin, du Mystère suprême, le plus simple bien que le plus élevé dont la connaissance transforme les hommes en Christs, car « de tels hommes sont moi-même, et moi-même je suis ces hommes. » — C'est alors que les Apôtres dont l'instruction fut ainsi complétée, retournèrent dans le monde, pour y prêcher sous l'inspiration de leur Maître.

Et ce sont ces mêmes Apôtres et leurs premiers disciples qui notèrent *de mémoire* toutes les paroles qu'ils avaient entendues en public, réunirent tous les récits qu'il leur fut possible de se procurer, puis qu'ils les rédigèrent

(1) Ouvrage attribué au fameux Gnostique Valentin.

le mieux qu'ils purent, en des recueils qu'ils firent circuler parmi tous ceux qui peu à peu s'attachaient à leur petite communauté.

Toutefois, est-il besoin de le dire et ne devait-il pas en être ainsi ? Ces recueils ainsi formés différaient les uns des autres, chaque membre de la communauté rédigeant pour sa part ce qu'il se rappelait personnellement, ou y ajoutant tels fragments qu'il choisissait à sa convenance dans les récits des autres.

C'est de la sorte que furent composés les Évangiles. Quant aux enseignements secrets donnés par le Christ à ses disciples d'élite, ils ne furent pas notés par écrit, mais communiqués oralement aux personnes seules qui étaient jugées dignes de les recevoir.

Résumons, en quelques pages, les documents qui viennent d'être présentés au lecteur.

Le Christ historique est donc un Être glorieux appartenant à la grande hiérarchie qui dirige l'évolution spirituelle de l'humanité. Pendant trois ans, il se servit du corps humain de Jésus, prêchant, enseignant les foules et guérissant les maladies, par des procédés occultes... Après quoi, il fut mis à mort par les ordres du sanhédrin, sous l'inculpation d'avoir blasphémé, ayant déclaré que la Divinité habitait en lui, comme en tous ses frères selon la chair et répétant avec insistance que le Dieu tout puissant est le père des hommes.

Autour de cette glorieuse Figure, s'amassèrent des mythes qui le rattachent à la longue série de ses prédécesseurs. Ces mythes racontent, sous une forme allégorique, l'histoire de tous ces Instructeurs dont les carrières se ressemblent, par la raison qu'ils symbolisent l'unité d'action du même Logos dans l'univers, en même temps que ses rapports avec l'évolution des humanités, comme avec celle de chaque âme individuelle.

Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que ce Christ, — notre Christ — ne s'est pas borné à faire parmi ses disciples de rares apparitions. Cet Être puissant dont la protection s'étend sur notre cinquième race, remit l'Église naissante entre les mains du grand disciple qui lui avait prêté sa forme corporelle. Grandi par ce sacrifice et ayant atteint le point culminant de l'évolution humaine, Jésus, désormais digne de porter le grand nom de Jésus-Christ, devint un des Maîtres de la Sagesse et se chargea spécialement de veiller à l'évolution du Christianisme à la fondation duquel il a si puissamment contribué. C'est lui qui est devenu l'Hiérophante des Mystères chrétiens, le Maître direct des Initiés, c'est sous son égide et dirigé par son inspiration que se conserva, dans l'Église, le flambeau de la Gnose, jusqu'au jour où la lourde masse de l'ignorance et de la matérialité humaines devint si pesante que son souffle ne put empêcher la flamme de s'éteindre momentanément. Il s'efforce, aujourd'hui, de détourner, au profit de cette

Religion qu'il protège, une partie du grand fleuve de lumière qui descend sur l'humanité affolée et trébuchant dans l'ombre.

L'une des manifestations les plus sublimes des Instructeurs pour leurs frères terrestres se rencontre chez tous les fondateurs de religions. Les grands Êtres évolués, les Aînés affectés au service de Dieu forment la phalange sacrée d'où sortent les Guides qui, au berceau de toute civilisation naissante, descendent parmi les hommes, pour y établir les fondations du nouvel édifice social. C'est par eux, que la religion inculquée progressivement et proportionnellement au développement de la race, s'adapte à ses stades successifs et pourvoit aux besoins de son enfance, de son adolescence et de sa maturité. Le Fondateur en frappe la note fondamentale, donne la tonique de l'harmonie future et confie à ses disciples éprouvés l'organisation du monde qui se prépare.

C'est ainsi que le Christ répandit, dans les classes inférieures de la Judée, ses magiques paroles de consolation, les *Paracletéria* — « Heureux les pauvres d'esprit ; heureux ceux qui pleurent. » — A la classe moyenne, il infusa les formules simples mais fortes d'une morale indispensable au bonheur public et individuel, les *Logia* — « Aimez, pardonnez, rendez le bien pour le mal. » — Aux esprits éclairés, aux philosophes, il fit entrevoir les rayons éclatants de la doctrine secrète de la *Gnose*. — A ses disciples, enfin, il révéla les mystères de la vie, le trésor de l'avenir, la paix des âmes prêtes à suivre le Maître, sur le chemin du Calvaire pour aider l'humanité en travail.

En dépit de ces attributions habiles et sages, ajoute le Dr Th. Pascal, à qui nous avons emprunté la page qu'on vient de lire, le Christ fut la cause involontaire de bien des maux, n'est-ce pas du reste le sort fatal auquel l'imperfection des choses et des êtres soumet, ici-bas, les esprits les plus sublimes et les plus nobles cœurs — fussent-ils même divins ?

Le peuple vit dans ses exhortations à l'espérance d'un avenir de bonheur tout prochain, presque immédiat, croyait-il, le présage d'une violente transformation sociale et comme un encouragement à la révolution. — La classe moyenne accepta les *Logia* par intérêt, les considérant comme un gage de sécurité ; mais au lieu de les mettre elle-même en pratique, elle les recommanda au peuple pour lui faire prendre patience. — Parmi les philosophes, enfin, il y en eut peu qui comprirent l'élévation de la science qu'on leur proposait. La Gnose fit des mécontents, aussi bien chez les Esséniens jaloux qui criaient à la profanation, que chez les aristocrates de l'époque dont elle gênait l'égoïsme et la paresse orgueilleuse. Tous, donc, se liguèrent pour imposer une orthodoxie et persécuter les dépositaires de l'esprit de la doctrine du Christ, c'est-à-dire les Gnostiques spiritualistes.

De cette orthodoxie naquit l'Église militante et l'alliance primitive des

castes mécontentes, politiques ou religieuses devint plus tard, en se transformant en s'amplifiant, surtout, le pacte criminel conclu entre les papes et les rois — ceux-ci prêtant à ceux-là la force du bras séculier, en échange de la soumission servile au trône et à l'autel que l'Église imposait à ses troupeaux bêlants et superstitieux.

Ces premières luttes entre l'autorité brutale et la libre pensée aboutirent, quelques siècles plus tard, à l'écrasement des Gnostiques et à l'extinction des derniers rayons qui çà et là brillaient sur le monde occidental. Plus tard encore, la lutte se transforma en guerres de religion qu'éclairaient les torches de l'inquisition infâme et démoniaque. Le pouvoir de l'Église devenu temporel voulut tout imposer, sa foi et sa fausse science. La vérité spirituelle avait succombé avec les Gnostiques, la vérité scientifique disparut momentanément, dans la prison de Galilée.

Telle fut la série des maux, dans le cercle desquels s'agita l'humanité désemparée, qui résultèrent inopinément du sacrifice de Jésus Christ. Cause involontaire de ces désastreuses erreurs, le Seigneur des compassions infinies dut, dans une certaine mesure, en assumer les responsabilités.... Si bien que depuis la fondation du Christianisme, Jésus qui mourut pour lui, renonçant aux félicités du grand repos céleste, veille à travers les siècles et s'efforce d'endiguer le débordement du fanatisme qui, vociférant et opprimant, perpètre, en se réclamant de son nom, les plus inexpiables forfaits.

Et il ne quittera son poste, le grand Rédempteur spirituel, que lorsque sa pensée, indignement défigurée par l'Église, sera comprise par ceux qu'il veut conduire au Père — que lorsque seront enlevées du diamant qu'il nous apporta toutes les scories dont l'entourent l'égoïsme et la matérialité.

Alors, seulement, mais pas avant, sera pleinement accomplie sa céleste mission. Alors, sera consumé par la lumière ardente et victorieuse, l'opaque et lourd boisseau qui si longtemps l'a recouverte... et c'est alors, aussi, que science, philosophie, morale et religion se sentant sœurs véritables, se confondront dans une étreinte fraternelle et que l'évolution spirituelle, devenant la Loi par excellence, s'accomplira progressivement dans sa majestueuse et solennelle lenteur.

C'est en ce sens que le Christ fut vraiment une victime expiatoire pour les péchés des hommes, comme le furent Krishna et Bouddha et tant d'autres Fondateurs religieux, tant d'autres Instructeurs qui, dans leur amour sublime, se sont volontairement sacrifiés pour leurs frères terrestres ». (Th. Pascal) (1).

(1) *La loi de la destinée.*

Après ces fortes paroles et ces judicieuses considérations, arrêtons-nous ici. Après cette longue étude sur le Christ historique, nous remettons à un prochain article ce que l'ésotérisme appelle le Christ mythique, second aspect de cette triple et mystérieuse Personnalité.

(*à suivre*). ED. GRIMARD.

Réponse à l'Adresse de la Jeunesse

PUBLIÉE PAR LA REVUE SPIRITE DE MARS DERNIER

Mes jeunes amis,

Parvenu au soir de la vie, c'est pour moi une consolation et une grande joie de rencontrer sur ma route un gronpe d'hommes jeunes, instruits, réfléchis, armés pour les luttes de la pensée, prêts à défendre, par la plume et la parole, les hautes vérités au service desquelles j'ai consacré toute mon existence.

Je suis heureux de trouver à la fois, dans votre touchante adresse, une adhésion formelle et de sérieux engagements. Je prends acte de ces derniers et je confie à vos jeunes talents la tâche d'enseigner aux hommes la grande loi de leurs destinées. Cette tâche est une des plus belles qui puisse vous échoir en ce monde. Champion, vulgarisateur des vérités libératrices, pour mériter ce titre, il n'est pas de difficultés que vous ne deviez surmonter.

La voie que je vous indique ne vous conduira pas aux profits, à la gloire. Elle est parfois semée de ronces, d'amertumes, de déceptions. Vous serez critiqués, raillés ; mais c'est l'honneur de tous ceux qui travaillent à l'affranchissement et à l'élévation de l'esprit humain d'être bafoués et calomniés.

En revanche, que de joies morales à recueillir ! Répandre sur tous, grands et petits, les lumières, les trésors d'espérance que renferme notre doctrine ; éclairer, réchauffer d'un rayon consolateur tant de pauvres âmes obscures et attristées, y a-t-il quelque chose de plus enviable en ce monde ? A côté des satisfactions de l'esprit et du cœur qu'une telle tâche procure, que sont les petites vanités d'ordre matériel, les biens et les faveurs... fumées que dissipe le vent de la mort !

Même dans nos rangs, peut-être, on blâmera votre juvénile enthousiasme Laissez dire ! Cette qualité est le plus bel ornement de l'âme après l'amour et la charité. Plaignez ceux qui la raillent et soyez fiers de la posséder. L'enthousiasme, c'est l'afflux joyeux d'une vie nouvelle ; c'est l'émotion salutaire, la flamme de l'esprit.

Le spiritisme, en dépit des oppositions qu'il soulève et des railleries qu'il provoque, est la cause la plus sacrée qu'il y ait en ce monde, puisqu'il vient nous prouver que la justice, le progrès, l'amour sont des lois éternelles et non pas de vains mots.

Le spiritisme, en ses éléments primaires, est une science d'observation et d'expérience, mais dès qu'on en poursuit l'étude, il se développe bientôt et revêt un caractère philosophique élevé. Ce n'est pas seulement un ensemble de faits; c'est aussi un verbe, une parole.

L'étude des phénomènes est indispensable. Les faits sont utiles, nécessaires. Il en est de grandioses. Tous parlent aux sens. La doctrine, elle, parle aux cœurs, à la raison, à la conscience. C'est pourquoi la grandeur du spiritisme, son influence sur les masses proviendront surtout de son enseignement et les faits seront les fondations sur lesquelles l'édifice moral reposera.

Rappelons ici, sommairement, les principes essentiels de cet enseignement. Ils sont au nombre de trois : Immortalité ; Progrès sans limites ; Communion universelle.

L'*Immortalité* ne peut être prouvée que de deux manières : 1° Par les phénomènes d'extériorisation des vivants ; ils démontrent que l'âme est consciente sans le corps, par suite, indépendante et pouvant survivre. 2° Par le retour et les manifestations des âmes qui ont vécu sur la terre, avec tout l'ensemble des preuves établissant leur identité. Or, l'accumulation des preuves a été constante depuis cinquante ans, dans ces deux ordres de faits. Et de tous les croyants, le spirite est celui qui peut affirmer le plus hautement l'immortalité.

L'être, étincelle de la vie divine, individualisée et devenue consciente, ne peut plus perdre cette individualité. De là, tout l'enchaînement des vies futures, à l'aide desquelles l'âme poursuit son éducation et remonte vers la lumière. Sans cela, la vie, avec ses maux, serait un non sens, une ironie cruelle.

Progrès sans limites. La destinée de l'âme est d'évoluer de vie en vie, de sphère en sphère et de progresser éternellement, s'associant toujours plus étroitement à la vie et au labeur universel. L'être psychique se retrouve, dans toutes les phases de son ascension, tel qu'il s'est fait lui-même par ses mérites et ses efforts. Aucune noble aspiration n'est stérile ; aucun sacrifice n'est vain. Tout se capitalise et se réalise dans le futur.

Et dans l'Œuvre immense, tous sont associés, depuis l'âme la plus obscure jusqu'au plus radieux génie. C'est une chaîne sans fin qui relie tous les êtres dans la majestueuse Unité du Cosmos. C'est une effusion de lumière et d'amour qui, des sommets divins, ruisselle et s'épand sur tous pour les régénérer et les féconder, réunissant toutes les âmes dans une communion

universelle et éternelle, en vertu d'une loi grandiose qui est la plus magnifique révélation du spiritisme.

La *Communion universelle* est une loi aussi positive, aussi précise que celles de l'attraction sidérale et de l'affinité chimique ; les expériences télépathiques nous en fournissent la démonstration. C'est le principe de la communication spirite, communication possible de tous les esprits entre eux et de tous avec Dieu. C'est la loi même de la vie universelle, sans laquelle nous ne pourrions être. Et par elle, tout ce qui a été uni par la pensée et par le cœur le sera, à jamais. Chaque être possède en lui un foyer d'amour, de lumière, de puissance qu'il est destiné à aviver, à agrandir sans cesse, afin de vibrer de plus en plus en harmonie avec le foyer divin.

L'âme est créatrice. Par ses pensées, par ses œuvres, elle peuple sans cesse son enveloppe fluidique de formes et d'images qui sont la représentation exacte de sa valeur. Elle se construit elle-même, en quelque sorte et, suivant la nature de ses actions, elle affine ou épaissit son enveloppe, étend ou restreint le champ de ses perceptions et prépare son élévation ou son abaissement, sa richesse ou sa misère dans l'Au-delà. La lente édification de notre personnalité, de notre conscience est donc une loi mathématique, en vertu de laquelle notre destinée est notre œuvre. Nous avons en nous le principe même de notre développement et de notre bonheur. D'où la notion de liberté, liberté restreinte sur les étages inférieurs de l'existence, mais dont le cercle s'élargit à mesure que l'être s'élève. Liberté et responsabilité sont toujours proportionnelles au développement de l'esprit.

∴

Nous voilà loin de ces théories monistes dont vous me parlez et au sujet desquelles j'ai fait, dans une lettre adressée à l'un de vous, les plus expresses réserves.

Je me suis livré de nouveau à une étude attentive des doctrines d'Haeckel. Elle m'a démontré que le monisme est, à la fois, une science sans grandeur, une « religion » sans croyance, une morale sans sanction. Ce sera encore, vous le préférez, une philosophie sans poésie, sans lumière, sans chaleur, à peine supportable pour les satisfaits et les cœurs secs, absolument impuissante à soutenir ceux qui chancellent et à relever ceux qui tombent sous les coups de l'adversité.

Ce qui vous frappe dans ces doctrines, c'est la « loi d'unité de substance », que Spinosa avait déjà constatée. Mais Haeckel déclare ne rien savoir de la nature de la substance : « Quant à l'essence intime de la nature, (*Enigmes « de l'Univers*, p. 433), elle nous est aussi incompréhensible et étrangère « qu'elle pouvait l'être à Anaximandre et à Empédocle, il y a 2.400 ans. « Bien plus, nous devons même avouer que cette essence propre de la subs

« tance nous apparaît de plus en plus merveilleuse et énigmatique. » Que dirait-il, après les découvertes de Becquerel et Curie, et comment ose-t-il conclure après de tels aveux d'impuissance !

Haeckel n'a vu que la surface des choses; il n'a pas vu l'âme profonde qui les anime et les gouverne. Quel cas fait-il des phénomènes spirites? Vous le savez. Il les rejette, tout simplement, sans examen. C'est une méthode commode celle qui consiste à ne tenir compte que des faits favorables à notre thèse, mais que deviennent la vérité, l'impartialité ? Or, un seul fait d'extériorisation, un cas prémonitoire, un changement de personnalité sans lésions cérébrales, suffirait à détruire tout l'échafaudage du monisme.

Le Monisme (*Enigmes*, p. 434) nie l'existence d'un Dieu réel ; il nie l'immortalité et la liberté ! C'est l'affirmation de la fatalité aveugle (lois d'airain), et la consécration de la force, doctrine chère aux égoïstes, aux jouisseurs, aux écraseurs, aux affameurs. Une telle doctrine ne peut faire que des despotes ou des esclaves.

Oui, sans doute, il y a entre toutes les doctrines des points de contact et vous avez raison de les rechercher et de vouloir les multiplier.

Les vieux cadres du spiritualisme et du matérialisme ont été brisés par les découvertes de la science contemporaine. Nous voyons que la matière n'est pas seulement ce qui tombe sous les sens, mais qu'elle revêt des aspects tellement subtils que, dans ces états où elle confine à l'énergie, elle peut servir de *substratum* à toute une vie invisible. D'autre part, l'âme n'est pas cette vague entité des théologiens, dont les conditions d'existence après la mort restaient incompréhensibles. L'âme est inséparable de sa forme fluidique et par cette forme, elle se rattache encore au monde physique. Il y a donc sur ces deux points un rapprochement sensible entre deux théories, autrefois antinomiques.

Toutefois, les matérialistes et les monistes, en rejetant *à priori* les phénomènes spirites, rompent eux-mêmes le pont qui pouvait nous réunir. Et en même temps, ils s'acharnent à répandre des principes dont les conséquences se font sentir lourdement autour de nous, principes que nous devons combattre avec énergie parce qu'ils sont funestes et nous conduisent aux abîmes.

Les conceptions philosophiques et religieuses d'une époque influencent toujours les œuvres sociales et se reflètent dans les institutions. Le moyen-âge en fut un frappant exemple. Les sociétés humaines, hiérarchisées et disciplinées à outrance, étaient l'image fidèle du ciel catholique. De même, de nos jours, on peut constater dans l'état social le résultat direct des théories négatives, théories dissolvantes et désespérantes, qui font des sociétés modernes le théâtre des luttes qu'elles croient observer dans la nature.

C'est le *struggle for life*, la lutte ardente pour la vie, avec la survivance

des plus aptes, des mieux armés, lutte intense qui agite le monde et nous remplit d'inquiétude. Elle se traduit sous toutes les formes : économique, industrielle, politique, sociale et devient plus violente, plus redoutable que la lutte des armes. Déjà, bien des hommes et même bien des nations en arrivent à se demander ce qu'ils seront demain. Seront-ils debout ou submergés ?

Peu à peu, tout ce qui faisait la douceur et le charme de l'existence s'évanouit. Un siècle est né, un siècle qui s'annonce âpre, plein de nuages et de soucis. La fraternité des hommes et des nations n'est, au fond, qu'un mot. C'est à qui écrasera le peuple voisin. Voilà les fruits des doctrines négatives : l'égoïsme de chacun pour soi, la lutte à outrance pour acquérir les biens matériels, les seuls que l'on connaisse et que l'on apprécie !

Et c'est aussi la lutte des classes. Les rapports humains sont devenus plus difficiles, plus pénibles. Il se dégage une sorte de gêne du contact de deux éléments sociaux qui se touchent sans cesse et pourtant s'ignorent. Le malaise moral se transforme peu à peu en angoisse, l'angoisse réelle et profonde qui serre les cœurs, l'angoisse des êtres et des sociétés qui vont dans la nuit, vers l'inconnu redoutable.

C'est l'heure, mes amis, de dissiper les obscurités accumulées dans l'âme humaine par de fausses doctrines, de montrer à tous le but grandiose de l'existence, la conquête de l'avenir, non plus par les luttes violentes, mais par l'effort moral. Au milieu de la mêlée ardente des intérêts et des convoitises, rappelons à l'humanité qu'il y a autre chose que les joies matérielles, que la mort n'est qu'une apparence, qu'il y a en nous un être impérissable. Apprenons-lui que tout s'enchaîne et se relie, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, que tout le mal accompli retombe sur nous à travers les temps, qu'il y a des devoirs à remplir et des responsabilités à endosser.

Tout homme doit connaître le but élevé de la vie, croire à l'avenir sans limites pour lui et ses semblables, apprendre à le préparer par ses actes. Il faut qu'il y croie pour pouvoir penser, aimer, se dévouer. Refaire l'homme intérieur, voilà la grande tâche à accomplir. Sans la réforme individuelle, il n'est pas de réforme sociale. La meilleure des réformes est celle de soi-même.

Ce que le spiritisme apporte à l'âme humaine, rabaissée par les doctrines du néant, ce n'est pas seulement le sentiment, c'est la preuve de sa grandeur, de son immortalité, c'est la révélation des puissances merveilleuses qui dorment en elle et à l'aide desquelles elle peut et doit se construire, à travers l'avenir sans fin, une intelligence rayonnante, une conscience haute et ferme, une personnalité toujours plus noble et plus belle et, enfin, acquérir le bonheur en acquérant la sagesse, car l'un ne va pas sans l'autre.

Sans la sagesse, tous les biens matériels accumulés ne parviendraient jamais à nous rendre heureux.

Il est possible que la vision d'un tel but déconcerte les timides. La conception catholique était plus séduisante pour les âmes molles, pour les esprits paresseux qui avaient peu d'efforts à faire pour obtenir le salut. La vision de la destinée est formidable. Il faut des esprits vigoureux, des âmes trempées pour en envisager sans vertige les immenses perspectives, pour retrouver, dans la notion du libre destin, le stimulant nécessaire, la compensation des petites règles confessionnelles, les espoirs mystiques et le calme de l'esprit. Mais une considération domine tout. La vérité est là ! Et les générations qui montent réclament un aliment plus substantiel que celui qu'on a servi aux générations du passé.

. . .

Un dernier mot pour finir. Vous voulez, me dites-vous, vous livrer à une étude approfondie des antiquités grecques et orientales. J'admire, comme vous, cet Orient prestigieux, pays de lumière et de rêve. J'admire surtout ces brillantes écoles de la Grèce où des maîtres vénérables enseignaient les hautes vérités à une jeunesse attentive et empressée ; et ces augustes « mystères », où se pressaient une élite de penseurs et d'artistes.

Étudiez l'Orient et ses merveilles. Mais n'oubliez pas l'âme celtique dont la voix vous appelle, la voix du génie de notre race. Puisez aux sources viriles où nos Pères ont trempé leurs âmes et leurs glaives. Rien n'est plus grand, plus original, plus ancien peut-être, que la doctrine druidique des transmigrations, résumée dans une œuvre géniale qui n'a pas été surpassée : *les Triades bardiques*.

Dans un livre récent, A. de Jubainville, qui occupe, au Collège de France, la chaire des études celtiques, a démontré l'originalité et la haute antiquité des doctrines réincarnationistes gauloises. On pourrait même croire, si l'on admet l'histoire légendaire de Ram, ce conquérant gaulois qui, dans la sombre nuit préhistorique, aurait porté la civilisation à l'Inde, alors occupée par les Noirs (1), que les doctrines orientales les plus admirées ont eu leur source au sein de notre propre race. La doctrine et la langue celtiques seraient les plus antiques et les plus vénérables du monde des Blancs.

Si je devais, comme l'un de vous, me préparer au doctorat ès-lettres, je voudrais prendre comme sujet d'une de mes thèses l'œuvre puissante d'un

(1) Voir le *Ramayana*.

professeur de l'Université de Paris, trop oublié des générations nouvelles, Jean Reynaud, et commenter ses œuvres; *Terre et Ciel*, *l'Esprit de la Gaule*, — il en est d'autres encore. — Le génie de la philosophie druidique y est analysé de façon magistrale.

A l'aube de l'histoire, les Druides avaient déjà formulé des vérités scientifiques d'ordre général que notre époque ne fait qu'entrevoir. Leur synthèse des formes et des âmes étonne, surprend par son imposante grandeur. Pour eux, chaque âme ou monade spirituelle contient, à l'état virtuel, tous les germes de ses développements futurs ; elle est toujours perfectible au cours de transmigrations infinies.

Leur notion de Dieu résout les problèmes les plus ardus de la métaphysique. Dieu est infini par rapport à lui-même, fini par rapport au fini ; en rapport par chacun de ses attributs infinis avec chaque état des existences dans chaque cercle de l'univers. C'est-à-dire, Dieu se fait petit avec les petits. N'est-ce pas l'équivalent de la « paternité de Dieu » affirmée par le Christ ? Et de combien antérieure, cette notion ! Ici, toute mesure chronologique nous échappe. Nous sommes peut-être en présence du document philosophique le plus ancien de la race blanche, transmis oralement jusqu'au jour où il a été fixé au moyen de l'écriture par les Bardes, héritiers légitimes des Druides.

Eh bien, mes amis, si vous voulez y prendre garde, vous reconnaîtrez que le mouvement spiritualiste actuel n'est qu'un retour à nos traditions ethniques agrandies. On dirait un réveil de l'âme celtique, endormie depuis des siècles. Elle sort de sa léthargie profonde pour rappeler à notre race décadente et amollie, la vraie loi et la vraie morale, le fier et noble idéal, sans lesquels il n'est pas de vie sociale et nationale, pas de grande destinée.

Allan Kardec l'avait compris. Et c'est pourquoi il avait substitué à son nom de Rivail les noms gaëliques, jadis portés.

Poursuivons son œuvre et, comme lui, faisons connaître à tous la grande loi des renaissances et du progrès dans l'immortalité. C'est l'avenir même de l'âme française, c'est la vie morale de notre pays qui est en question. Travaillons au relèvement des caractères et des consciences. Le regard fixé vers les cimes, mettons notre force dans la vérité. A travers les rocs et les ronces, montons avec un ferme courage vers une lumière plus vive et aidons nos semblables à y monter avec nous.

LÉON DENIS

AUX AVEUGLES

Sous ce titre, nous avons le plaisir trop rare de recevoir un article d'Emmanuel Darcey.

Nos lecteurs jugeront avec quel style, avec quel logique l'auteur de l'Homme terrestre *traite cette question du matérialisme qui semble hélas marcher parallèlement avec la doctrine nouvelle ainsi que deux cours d'eau voisins emportés sur la pente de la montagne. L'un des deux rencontrant l'autre sera absorbé ou il deviendra le fleuve qui portera les eaux à l'Océan ? Sera-ce le Spiritisme qui tuera le Matérialisme ou celui-ci qui éteindra la jeune et pure philosophie ?*

Que nos lecteurs, après avoir lu cette page de saine et réconfortante philosophie, nous prient de leur faire parvenir l'Homme terrestre, *et ils trouveront la solution désirée.*

∴

« Ceux qui ne voient pas Dieu, dit Lamartine, ne m'ont jamais paru des « hommes. Ce sont à mes yeux des êtres d'une espèce à part, nés pour con- « tredire la création, pour dire non où la nature entière dit oui ; des ombres « intellectuelles que Dieu a créées sous forme humaine pour faire mieux « ressortir la splendeur de son évidence par l'absurdité de leur aveugle- « ment. »

Vous qui sacrifiez aux dieux passagers des conventions du jour, que les splendeurs d'ici-bas ont seules le don d'éblouir et d'entraîner ; hommes adonnés aux intrigues politiques ou aux complaisances d'une conscience habituée à transiger avec l'ambition, qui fléchissez les genoux devant les mains qui répandent les faveurs ; hommes de la spéculation qui usez vos jours à la recherche de la fortune ou de la ruine ; savants du positivisme, qui ne voyez rien au delà ni rien en deçà et qui enterrez avec la dépouille mortelle la conscience pour l'éternité, c'est à vous que ces paroles s'adressent.

De tous temps la terre avait regardé les cieux. Depuis que l'humanité pense, on croyait à l'âme, principe immatériel, distinct des organes qui le servent ; on la faisait même immortelle. On croyait à une Providence, créatrice et maîtresse des êtres et des choses, ou bien, au juste, à la liberté de l'être humain, à une vie future. Vous avez changé tout cela. L'homme est ramené par vous à la dignité de la brute.

Faisant reposer votre gloire dans la négation et la destruction, vous déclarez que l'espérance d'une autre vie est vaine et ridicule ; que la vertu et le

vice ne se distinguent que par une erreur de l'imagination ; que ce qu'il y a de mieux à rechercher c'est ce qui procure les jouissances des sens, attendu qu'après la mort il n'y a plus ni plaisirs ni joies.

Dieu et la création, l'âme et l'immortalité, le monde moral et ses lois ne sont plus que des utopies enveloppées dans des mots sonores par les religions et les philosophies, des rêves, des hypothèses en l'air, fumées de cerveaux ramollis, piperies ou aspirations niaises, mensonges ou erreurs, chimères, zéros, néant.

« L'homme n'est qu'un appareil organique dont les fonctions sont forcées « et les actes fatalement commandés. Agglomération de matières, esclave « de la force, il va où il est poussé, sans liberté, sans réaction possible, non « plus responsable que la pierre qui roule, le nuage qui passe, le chien « enragé qui mord. »

Vous avez cherché l'âme avec le scalpel et le microscope dans le cerveau et les ganglions nerveux et vous ne l'avez pas trouvée ; l'analyse de ces substances ne vous a donné que de l'oxygène, de l'hydrogène, de l'azote et du carbone, d'où vous avez conclu que l'âme n'était pas distincte de la matière. De ce que certains organes sont des instruments, des manifestations de la pensée, qu'en détruisant ces organes on arrête la manifestation, vous tirez la conséquence peu philosophique que ce sont les organes qui pensent. Vous ne comprenez pas que le principe de la vie dérive de Celui qui la donne et non de celui qui la reçoit ; que l'organisme seul, c'est le *cadavre* et rien de plus.

Vous ne comprenez pas que tout effet a une cause ; que si l'effet dérive d'une cause il ne l'engendre pas ; que ce n'est pas la matière qui se transforme en intelligence, mais l'intelligence qui s'empare de la matière, la tire de l'inertie : que ce n'est pas la matière qui s'élève de son propre mouvement jusqu'au niveau de l'intelligence ; mais l'intelligence qui envahit la matière pour l'organiser et la transformer en lui communiquant le mouvement et la vie, pour la façonner et la pétrir suivant la convenance de ses besoins.

Vous nous dites que la matière fait seule la création, produit l'intelligence, la volonté, la direction des actes ! Mais vous ne pourrez jamais nous faire comprendre que la force de la matière puisse engendrer une volonté réfléchie et consciente, pas plus que nous ne pourrons admettre qu'une force inerte puisse agir sans une volonté intelligente qui la dirige.

Lorsque votre science, voulant expliquer le monde, nous dit que tout est matière et mouvement, elle nous demande encore un acte de foi ; elle nous demande encore un acte de foi, lorsqu'elle fait sortir la vie de la non-vie et la conscience de l'inconscience. Ce n'est nullement au nom d'une science certaine, mais bien au nom d'une science tout hypothétique que vous niez

l'âme immortelle et la souveraine Intelligence qui est aussi la souveraine justice.

En antagonisme avec Dieu, votre science, isolée de sa source, concentre l'homme et toutes choses dans la Nature qui ne contient la raison de rien, parce qu'elle ne contient pas la raison d'elle-même.

Les lois, de la nature, dont vous parlez tant, sur lesquelles vous vous appuyez pour battre en brèche les principes de saine philosophie, ne sont pas des *lois*, mais des *effets* de causes supérieures inaperçues de la science.

Par un abandon volontaire de tout raisonnement, de toute réflexion sensée, vous niez le Créateur. Dieu vous fatigue, vous déplaît et vous gêne. Considérant l'univers comme une œuvre sans utilité, comme une continuation éternelle de créatures et de subversions accidentelles, vous ne savez pas apprécier que la pensée *créée* démontre une pensée non créée, infinie, éternelle. Vous ne comprenez pas que votre vertu intellectuelle ne pourrait pas exister si elle n'avait pas pour base une *mentalité* supérieure et absolue, source de votre propre vie, existence et mouvement.

Vous ne voyez pas que tout est créé par des lois immuables, que toute force créée possède une puissance infinie qui contient en elle-même le germe de son avenir. Vous ne comprenez pas que la terre est unie à l'univers, et que « de même que l'homme est uni à la terre comme patrie du corps, la « terre est unie à l'univers comme patrie de l'esprit. »

Vous ne comprenez pas que rien ne s'annihile, que tout vit grandit et s'amplifie. Vous regardez comme une fable, comme un sujet imaginaire et ridicule l'idée que l'univers est habité par des intelligences qui s'agitent aussi autour de l'homme. La pluralité des mondes et des existences, la transmigration des âmes, l'ascension des êtres sont des inventions ridicules, absurdes, des illusions d'hommes ignorants, de pauvres d'esprit.

Esprits forts avant toutes les misères des esprits faibles, vous avez la prétention de pouvoir, avec vos études et vos sophismes, guider la raison humaine et refaire les desseins de la Providence ; mais votre science ne se compose que de lambeaux, tout vous échappe, et vos conceptions se perdent dans un atome. Vous ne voyez que l'extérieur, l'enveloppe du phénomène, et vous entendez expliquer les raisons de l'univers !

Votre œil est peu de chose. Enveloppés de brume, incapables de pénétrer l'essence intime des choses, vous vivez sur des apparences ; vous ne saisissez que les formes les plus grossières. Vous avez beau regarder et embrasser l'espace, la nature entière ne se compose pour vous que de deux ou trois points sensibles auxquels toute votre âme aboutit.

La vraie philosophie ne se distingue pas du bon sens. Vous faites des discours superflus où l'application et la raison sont seules nécessaires. Par une fausse conception des lois de la vie, vous attribuez le malheur de notre

séjour et de notre société à une organisation vicieuse et vous dites que quand les réformes seront opérées le mal disparaîtra avec sa cause. A ce beau songe il manque deux conditions, c'est que les habitants de la terre soient des anges et que la terre soit elle-même un séjour de délices.

Les institutions humaines sont incapables de subvenir à tous les besoins de la société, et c'est une erreur de croire que les hommes peuvent attendre leur bonheur les uns des autres.

Vous cherchez le bonheur où il n'est pas ; vous le voulez où il ne peut être. Dieu a créé des mondes et à chaque monde il a posé des bornes. Il n'est pas dans la destinée de ce monde que les créatures y soient jamais heureuses. Le but ne sera jamais ici-bas pour l'homme qu'un but d'espérance. Nos désirs se réaliseront ailleurs.

Vous enseignez que la vie n'a pas de but ; que notre existence est un simple hasard, un accident, une erreur de la nature ; d'un autre côté vous ne pouvez nier que quels que soient les progrès de la science elle ne pourra jamais guérir l'homme de ses maux physiques et moraux; mais par une absence de logique inconcevable, vous faites les plus grands efforts pour prolonger la durée de la vie humaine et vous applaudissez à l'accroissement de la population terrestre. Le simple bon sens nous dit, au contraire, que si vos théories sont vraies ; si la vie n'est qu'un pêle-mêle sans but, un chaos informe, une inextricable confusion ; si étant donné notre infirmité de nature, nous ne pouvons nous débarrasser de nos souffrances, forcées, inévitables; si enfin l'homme est sans avenir et sans espoir, l'anéantissement, la disparition de notre espèce est le plus grand bien que nous puissions désirer, et l'infanticide même est licite.

La science qui nie Dieu, qui affirme le pouvoir de la matière sur la pensée et l'extinction de la pensée avec la matière, s'écarte des principes fondamentaux de l'ordre moral, produit une œuvre de désorganisation et mène infailliblement les peuples à la décadence et à la barbarie.

Le matérialisme est destructif non pas de telle morale, mais de toute morale, de toute société ; il porte avec lui toutes les corruptions, ahurit la conscience, déprime le jugement. C'est la déroute des intelligences, le tombeau de l'humanité.

Vos doctrines insensées ont fait la nuit dans les âmes, le désert dans les cœurs. Un malaise général, une inquiétude indéfinie, une agitation fébrile tourmente les sociétés. Les hommes n'ont plus d'estime, ni de confiance en quoi que ce soit. Ne sachant plus à quel saint se vouer, ils donnent tête baissée dans tous les excès et tous les vices ; leur raison n'est plus que leurs besoins. Le désir effréné des richesses s'est emparé de toutes les classes de la société. Tout le monde veut arriver aux jouissances *per fas et ne fas*. Bien vivre est le premier besoin comme le premier devoir. La morale chancelle

sur ses bases ruinées. On cherche dans le corps, dans l'organisme, les lois de l'intelligence, dans l'intérêt les lois de l'amour; l'utile remplace le juste et l'égoïsme le dévouement.

Les villes sont devenues les centres de tous les vices, de toutes les plaies morales ; les séductions du luxe y surpassent les limites du possible et excitent l'envie des misérables. Les pauvres haïssent les riches ; les riches haïssent les pauvres, car ils sentent que c'est de là que partira le coup fatal qui les menacent.

L'Europe est devenue une immense caverne où s'étudient la haine réciproque, le pillage du bien d'autrui. Les menaces et les périls s'accumulent Aveugles ceux qui ne voient pas qu'une mêlée terrible se prépare !

Aveugles ceux qui ne comprennent pas qu'une société qui résolument et de parti pris biffe le nom de Dieu pour mettre à la place le mot « Argent », qui commet le crime sans nom d'enlever aux déshérités toute croyance et tout espoir, doit logiquement récolter la moisson infernale qu'elle a semée, les funestes effets de sa sottise !

Pour conjurer ces périls certains, il faudrait au monde actuel un lien, un appui, une direction, un but; c'est-à-dire une rénovation morale et religieuse. C'est dans une religion ou plutôt dans une croyance rationnelle et universelle, fondée sur des connaissances scientifiques et morales que le monde trouverait le remède qui lui est nécessaire. Les religions actuelles avec leurs dogmes en retard qui rapetissent l'âme, avec leurs idées fausses qui embarrassent la marche du monde ou qui gênent la libre vue de l'esprit, sont impuissantes à empêcher l'humanité de culbuter dans le fossé profond où elle est acculée.

La doctrine spirite est seule capable d'empêcher le monde de mourir d'inanition religieuse et morale. Cette doctrine sainte, qui apporte la clarté où est la nuit ; qui nous donne de la Divinité la conception la plus haute et la plus rationnelle ; qui nous fait voir notre véritable origine, le but de notre vie terrestre, notre véritable destinée; cette philosophie parfaite, conforme à la dignité de Dieu et du monde, qui nous élève au-dessus de toutes les misères, peut seule nous sortir du trouble funeste dans lequel nous nous débattons, peut seule nous sauver de la dégradation et de la destruction.

Le bleu sortira-t-il de la brume, le mieux du pire ? Viendra-t-elle cette religion nouvelle, basée sur la *vraie* science et faite pour tremper les caractères, pour consoler les âmes?

Chez les peuples comme chez les individus, nul ne peut franchir sans peine et sans efforts un grade dans l'initiation humaine ; et s'il doit venir ce jour de clarté intellectuelle et morale, où l'homme verra nettement que

Dieu est la ligne droite, le plan sur lequel tout repose, ce ne sera pas sans luttes et sans souffrances...

Athées et matérialistes, impitoyables démolisseurs, hommes de nuit et de ruine, un jour (ici-bas ou ailleurs), vos idoles tomberont avec le bandeau qui vous couvre la vue. « Dieu vous ouvrira les yeux. » Étonnés et confus devant l'évidence, vous mesurerez alors toute l'étendue de votre ignorance, de votre orgueil et de votre faute. Vous brûlerez ce que vous aurez adoré. Il ne vous restera que la honte et le repentir.

EMMANUEL DARCEY

Article extrait du journal italien " L'Adriatico "

« *La seconde conférence du professeur* M. T. FALCOMER ».

Venise, 17 février 1906. — Hier soir, un public aussi nombreux que choisi se pressait au Cercle artistique, pour y entendre la seconde conférence du professeur Falcomer sur les recherches psychiques.

L'orateur exposa les preuves empiriques et expérimentales les plus considérables de l'existence objective de l'âme humaine durant la vie corporelle et après : à savoir que le fluide psychique lumineux extériorisé est projeté à distance des mains, de la tête et aussi du corps entier, par suite du *dédoublement* ou séparation momentanée de la forme charnelle (physique) et de la forme animique (métaphysique).

Selon l'orateur, le corps éthéré (ainsi nommé) non seulement a la propriété de se détacher du corps organique pendant la vie et de déterminer ainsi une apparition humaine, un fantôme de vivant (téléphanie) — mais encore subsiste après la mort.

Suivant les conditions, en effet, il peut passer du domaine de l'observation pure et simple à celui de l'expérimentation scientifique : partant, on peut le voir, le toucher, le peser et en obtenir des empreintes (téléplastie).

Parmi les témoignages les plus probants, furent mentionnés ceux de sir W. Crookes, du colonel de Rochas, du professeur Richet et de M. Delanne.

Le corps éthéré de l'homme, en outre, est doué en propre de force organique, de sensibilité, d'élasticité, de vibrations, etc.

Les animaux, les végétaux et les minéraux sont-ils pareillement munis d'un corps éthéré ?

Le conférencier l'affirme, — et à l'appui de son dire, il cite l'opinion de sir Wallace, les expériences du Dr Baraduc, de Stanoievitch, Austen et

von Schroen, directeur de l'Institut anatomique de l'Université de Naples.

La vie se trouve dans tous les règnes de la nature, puisque, d'après les découvertes du professeur Schroen, les cristaux vivent aussi dans le vrai sens biologique et pathologique.

Le professeur Falcomer, avec une logique serrée et documentée de faits, arrive, de degrés en degrés, à la démonstration de la télépathie entre les hommes et les entités spirituelles, qui se manifestent avec des caractères humains et qui, parfois, se révèlent en possession de connaissances supérieures à celles des plus savants parmi les hommes. Il raconte, à ce propos, le cas de la lutte intellectuelle soutenue par l'entité *Humnur Stafford* avec le philosophe Friese, l'ami de Zœllner.

Considérant, enfin, que les preuves les plus persuasives, convaincantes ou décisives de la survivance, sont celles fournies par l'identification de l'individualité préalablement connue dans son corps physique, le professeur Falcomer expose les preuves fournies par Estelle Livermore, George Pelham et autres défunts.

Le conférencier fait ressortir la difficulté d'obtenir des preuves d'identité, à cause des obstacles physiques, psychiques et moraux qui peuvent se présenter pour le *médium* et pour l'entité spirituelle qui se communique.

Il conclut en affirmant que la cause du Spiritisme, — ou science de la communication des âmes entre les deux mondes, — triomphe aujourd'hui.

Il en résulte que ceux qui niaient les phénomènes, les affirment à l'heure actuelle, — et que ceux qui en rejetaient les explications, les acceptent maintenant.

L'orateur, écouté avec un intérêt croissant, fut, à la fin de son discours, vivement applaudi.

Traduction de A. GAUDELETTE

PAGES RETROUVÉES

L'ABBÉ BORNAVE

Après plusieurs mois d'interruption, les colonnes de la Revue étant livrées — je m'y étais engagé — à des articles d'actualité plus intéressants, je vais achever le récit de cette petite histoire qui pourrait bien, je le crains, n'avoir d'intérêt que pour l'auteur. Mais auparavant, pour les lecteurs qui auront perdu le souvenir des chapitres précédents et pour les nouveaux abonnés, je ne crois pas inutile d'en résumer la première partie (1).

(1) Voir les nos de la *Revue* de septembre, octobre et décembre 1905.

« Le rideau se lève à l'île de la Réunion vers la fin de 1872. La première scène se passe au mess des officiers d'Infanterie de Marine où se présentent quelques-uns des principaux acteurs. — Le territoire français encore occupé par l'armée allemande va être libéré au prix de 5 milliards et la joie reparaît dans les esprits. — Un jeune officier né dans le pays basque, Maurice Vallas, au sortir du mess, se rend chez ses camarades Giliani et Lionnet et leur raconte la prédiction que lui fit, à seize ans, une gitane espagnole lui dévoilant ainsi qu'à son cousin Gaston Bornave que chacun d'eux prendra une route différente de celle qu'il a suivie. Vallas qui est au séminaire se fera soldat, sera blessé, portera l'épaulette ; Bornave qui se prépare à Saint-Cyr sera contraint d'endosser la soutane. — Prédiction réalisée. Vallas après la guerre va servir comme officier à la Réunion où il s'éprend d'une jolie créole et oublie celle qu'il a laissée au pays basque, Rose Béraben. — Lettre de l'abbé Bornave prêtre à Ciboure la rappelant à son souvenir. Il lui parle de l'abbé Marchal spirite, ami d'Allan Kardec, et auteur de L'Esprit consolateur *dont il a conquis l'amitié et qui l'a initié à la nouvelle doctrine. Poussé par son goût pour l'armée et les voyages l'abbé Bornave, réconforté par l'abbé Marchal ne quittera point le sacerdoce, mais partira pour les missions étrangères. — Entrevue de Gaston Bornave, et de Mgr l'évêque de Bayonne. — Lettre du Lieutenant Vallas à son cousin lui avouant son amour pour Mlle Éva S.., créole et le suppliant de consoler Rosette. Rencontre de celle-ci avec l'abbé Bornave son ami d'enfance. Touchante confession. »*

XI

Vers le soir d'un jour brûlant, à l'heure où le soleil descend vers les flots bleus de l'Océan Indien dans lesquels il disparaîtra à l'horizon doré, une jeune fille gracieuse, suivie d'une jolie servante malabare attachée à sa personne, traverse la ville de Saint-Denis. Toutes deux s'engagent dans la rue de Paris, voie droite et large qui part de la place du gouvernement, non loin de la rade et monte au jardin public que, par une vieille habitude, les habitants du chef-lieu ont, sans raison, continué à dénommer « jardin du Roi ».

Mlle Eva S..., c'est elle, et sa suivante Taïlé, ont donné un regard à la statue de Mahé de la Bourdonnais, génie puissant, père de la colonie (1734-1752). Des deux côtés de la rue de Paris, de beaux monuments s'élèvent, séparés par de nombreuses villas situées au milieu de jardins bien soignés d'où s'échappent des parfums discrets, et qui alignent leurs grilles ou leurs murs bas couverts de vases fleuris. Des palmiers empanachés de leur large feuillage vert, de beaux arbres aux essences rares enguirlandés de lianes aux fleurs éclatantes et des charmilles odorantes répandent partout l'ombrage et la fraîcheur.

Les deux jeunes filles dépassent la petite cathédrale, laissent derrière elles le vaste hôpital, le commissariat de la marine, l'élégant hôtel de ville, et toutes les blanches demeures qui mêlent des deux côtés de cette belle avenue tous les goûts et tous les styles avec un caprice rempli de charme : Ici, c'est une maison italienne avec ses colonnes blanches surmontées de corbeilles fleuries ; là, c'est une sorte de pagode chinoise avec ses clochetons et ses sonnettes ; plus loin, des balcons remplis de verdure et dans toutes ces architectures se retrouve comme caractère commun la délicieuse et fraîche véranda, cet asile du paresseux *farniente* tout aussi créole qu'italien.

Arrivées à la place ombreuse qui précède le jardin, nos promeneuses s'arrêtent un instant près de la fontaine qu'abrite un vieil arbre des banians qui porte au loin ses rameaux d'où retombent vers le sol des branches qui formeraient de nouvelles racines si l'on n'avait la précaution de les élaguer de temps en temps car ce beau multipliant aurait, sans cette précaution, couvert, depuis de longues années, la place entière de sa voûte impénétrable.

Elles traversent le beau jardin où les palmiers, les bambous, les arbres des voyageurs, et les verts bananiers couverts de beaux régimes de fruits procurent en tout temps une ombre rafraîchissante ; elles passent près du coquet muséum où s'étalent de belles collections d'oiseaux, de papillons, de mammifères et de poissons, réunies là, rangées, classées, étiquetées avec un soin minutieux par M. Lantz, le vieil ami des officiers de la garnison, conservateur jaloux de ces richesses amassées en partie par lui, depuis vingt-cinq ans, à Madagascar, à Maurice et à la Réunion.

Sortant du jardin par une porte basse les deux jeunes filles vont toujours par de longues rues ombreuses comme les allées d'un parc et parviennent enfin, après avoir contourné le Chemin des Lilas, à une maison blanche de modeste apparence située au pied de la colline du Brulé, et cachée dans un bosquet de verdure. Des oiseaux aux mille couleurs, des colibris, des serins, des coutis, des bouvreuils de l'Inde, gazouillent, chantent et sifflent dans les filaos, les bois noirs, les flamboyants se réunissant à la fin du jour pour adresser leur concert au Créateur.

En atteignant la maisonnette, but de leur promenade, M[lle] Eva et Taïlé sa brune soubrette indienne s'arrêtèrent un instant pour prêter l'oreille à une suave mélodie qui s'en échappe mêlée au doux accompagnement de la guitare. Une voix pure disait un couplet créole sur un rythme simple et lent :

Parfum des lianes,
Senteurs des savanes
Insectes de feu qui sillonnent l'air,

Dans cette nuit pure
O calme nature
Qu'argente la lune au rayon si clair
A travers tes voiles
Et jusqu'aux étoiles
Monte vers les cieux, soupir de mon cœur !
Rêve de bonheur.

Ce vieux chant sans grande poésie dit à deux voix a toujours été agréable à entendre à cause de la charmante mélodie qui l'enveloppe.

— « Bravo ! Violette, s'écria Éva en courant embrasser une jolie fille de son âge qui, à la fois, confuse et heureuse de cette visite inattendue, déposa sur un sofa l'instrument qui, sous ses doigts, doublait le charme de sa voix douce.

— « Éva ! c'est toi ? comme il y a longtemps que tu n'es venue voir ta pauvre amie ! Tu sais que je vais rarement à la ville ; je travaille tout le jour et le soir venu, après une promenade aux Lilas, je rentre et chante un peu pour me délasser et payer ma vieille Zézette, qui aime la voix de sa maîtresse, de tous les soins dont elle m'entoure. Toi, au contraire, tu vis dans le monde, et le bruit de tes succès vole jusqu'à mon nid. On te donne bien des adorateurs; dis-moi le nom de celui dont tu dois faire le bonheur. On m'a parlé d'un beau lieutenant venu tout exprès de France pour cueillir la palme, est-ce vrai, Éveline ? »

— Non, Violette, je ne songe pas à me marier encore ; tous mes aimables danseurs sont amoureux et ne se font pas prier pour le dire à moi et à mes amies, mais le mariage les effraye... et puis, je suis heureuse, rien ne presse.

Violette avait vingt ans, elle était aussi brune qu'Éva était blonde, gracieuse et vive. Il y avait cinq ans que, dans un cyclone, son père, capitaine au long cours, revenant de l'Inde sur son navire, s'était perdu corps et biens sur la côte de Madagascar et sa mère avait succombé l'année suivante minée par la douleur et les fièvres, laissant la pauvre Violette orpheline et seule au monde loin de la France. Une parente la rappelait en Bretagne où sa mère avait encore quelque famille, mais la jeune fille ne pouvait se faire à l'idée de quitter la Réunion où elle était née et avait des amies et où la modeste pension que lui avait faite la Colonie à la mort de son père jointe à quelques économies du vieux marin et qu'augmentait encore son talent de brodeuse, lui assurait une existence calme et exempte de soucis. La maisonnette avec le petit jardin qui l'entourait lui avait été laissée par sa mère et elle y vivait heureuse avec sa bonne Cafrine Zézette.

Élevée au pensionnat du Sacré-Cœur avec la plupart des jeunes filles de bonnes familles de Saint-Denis et des quartiers de l'île, Violette avait con-

servé d'excellentes relations avec plusieurs de ses compagnes, surtout avec la fille de l'Ingénieur colonial qui l'aimait sincèrement et venait avec plaisir la voir et causer avec elle. Violette était d'une nature tendre, mais son cœur était resté pur et sa vie s'écoulait comme celle d'une blanche colombe seule en son nid.

— « Que tu es heureuse, lui dit Éva un peu soucieuse, d'être libre de « cœur, si tu savais comme il est difficile de vivre au milieu de ces jeunes « hommes qui nous flattent et que tour à tour nous croyons aimer. Les « plus assidus de mes courtisans sont Edgar de V... mon ami d'enfance, « avocat au barreau de Saint-Denis, et le jeune lieutenant Maurice Vallas « dont le nom est venu jusqu'à toi. »

« Si j'interroge bien ma tête c'est pour le vieil ami et le compatriote « qu'elle plaide, mais quand j'écoute mon cœur et mes sentiments, je sens « bien que c'est vers le bel officier que volent mes désirs. Je ne crois pas « que je souffrirais de l'indifférence du premier, tandis que, j'ose te l'avouer, « j'éprouve déjà de la jalousie lorsque je vois M. Vallas danser avec une « autre que moi... Est-ce que c'est de l'amour ? dis, ma chérie ?

— « Folle ! comment te répondre ? Est-ce que je sais, moi. Il me semble « qu'à ta place je saurais discerner l'affection la plus sincère et quel est, de « ces deux amis, celui qui a droit à ma préférence. »

— « Ni l'un ni l'autre n'ont encore demandé ma main, mais je sens bien « que je ne pardonnerais pas à l'un deux s'il pouvait aimer une autre que « moi. Que dois-tu penser de ma franchise ? »

En cet instant de l'entretien Z'ette apporta un plateau de boissons rafraîchissantes.

— « Et ta fille, ma bonne Z'ette, lui demanda Éva, quand reviendra-t-elle de l'île Maurice ? Ce doit être une belle fille aujourd'hui. Quand elle sera de retour tu me l'enverras, j'aurai bien des choses à lui dire, bien des questions à lui faire...

La nuit était venue. Violette mit une mantille et accompagna son amie et Taïlé jusqu'au bout du chemin des Lilas où les deux amies s'embrassèrent en se disant au revoir ! et la vieille Z'ette les conduisit jusqu'à l'entrée de la ville.

— « Adieu, Z'ette, lui dit Éva, et merci ; n'oublie pas ma commission à « Finette, à ta fille quand elle débarquera, tu sais que je crois à ce qu'elle « voit et à ce qu'elle dit. »

— « Oui, maîtresse, comptez sur moi, et bonsoir. »

XII

Revenons encore une fois en France, au pays basque où nous retrouverons quelques amis. Mgr l'évêque de Bayonne avait fait mander l'abbé Bornave et l'avait reçu cette fois en lui ouvrant les bras. « Le sort en est jeté, « mon cher enfant, lui avait-il dit, le ciel a écouté votre prière et malgré « la peine que j'en éprouve, je vous annonce que vous allez quitter votre « famille, vos amis, votre cher pays. Une aumônerie n'a pu vous être accor- « dée, malgré ma recommandation. J'ai transmis votre autre demande aux « Missions Étrangères et j'éprouve une douleur réelle à vous annoncer que « vous êtes appelé à vous rendre aux îles Sandwich pour porter la foi chré- « tienne parmi les peuplades sauvages de ces insulaires océaniens. J'ai tou- « tefois réclamé pour vous la faveur d'être attaché au clergé colonial de la « Nouvelle-Calédonie où le navire qui vous emporte avec trois autres jeunes « missionnaires doit toucher, après avoir fait escale au Cap de Bonne-Espé- « rance. Vous avez quinze jours pour vous préparer à cette longue traver- « sée et c'est à Bordeaux que vous devez aller rejoindre le trois-mâts *Paul- « et-Virginie* sur lequel vous devez vous embarquer.

« Je connais trop votre cœur, mon cher Gaston, pour ne pas savoir « que vous saurez répandre autour de vous des consolations filiales et fra- « ternelles avant de quitter le coin de la terre qui vous a vu naître et que « vous ne reverrez peut-être jamais. Adieu mon enfant, recevez ma bénédic- « tion et laissez-moi vous embrasser comme un père en vous souhaitant de « traverser avec courage et piété cette vallée de douleurs ; Dieu vous y « aidera. »

Gaston Bornave ne put retenir ses larmes en quittant ce saint prêtre qui après son départ s'agenouilla pour demander avec ferveur aux anges du ciel d'accompagner cette jeune et belle âme prête pour le sacrifice.

Le lendemain l'abbé Bornave, de retour de Bayonne, voulut, avant de se rendre dans son village où il comptait passer ses derniers jours au milieu des siens, revoir son ami l'abbé Marchal qui l'attendait à Saint-Jean-de-Luz.

— Eh bien, mon enfant, quelles nouvelles rapportez-vous de l'Évêché ?

— Tristes, mon cher ami, puisque je viens vous dire adieu, mais conformes à mes désirs : dans quinze jours je m'embarque pour l'Océanie. Je trouverai à Bordeaux les avis des Missions Étrangères et mon ordre d'embarquement comme missionnaire des îles Sandwich.

— Je m'y attendais, mon cher Bornave, c'est la conséquence naturelle des volontés paternelles. Ne songeant point à servir Dieu, votre cœur qui ne s'était pas préparé à un tel sacrifice vous ordonne de quitter les lieux témoins de vos affections. Je connais les sentiments humains, Gaston, et je vous approuve. Cette vie d'épreuve est courte, une autre plus heureuse vous

récompensera des sacrifices de celle-ci et vous élèvera pour vous rapprocher de Dieu. Accomplissez votre destinée.

Et c'est tout ce que vous a dit Monseigneur, mon cher Gaston ?

— Oui, mon ami. Vous me semblez triste et préoccupé ?

— Triste, je le suis... de vous perdre après vous avoir assez connu pour vous regretter, Gaston. Préoccupé, j'ai peut-être le droit de l'être, mais Celui qui lit dans notre âme sait que je suis sans crainte, car il ne peut m'abandonner ainsi que l'ont fait des hommes plus ignorants que méchants. Et si je suis surpris que Mgr de Bayonne ne vous ait pas parlé du coup qui me frappe c'est que c'est lui qui l'a provoqué. Je suis interdit, Gaston, sur la demande de cet ancien condisciple, par Mgr l'archevêque d'Auch qui doit en référer au Saint-Père. Ne pâlissez point en me regardant, mon jeune ami, rien n'est changé en moi, car l'interdit n'est plus, comme au moyen âge, un objet d'opprobre et d'ignominie. Je ne suis point excommunié ; mais pour un temps que déterminera l'autorité supérieure, je ne puis dire la messe sans une autorisation spéciale que je ne demanderai jamais. Je puis confesser, donner l'absolution et même l'extrême-onction à un moribond.

Ma faute ? me demandez-vous, je vous l'ai dite, je suis spirite ; j'ai fait plus que le dire, je l'ai écrit, et mon *Esprit consolateur* que j'écrirais encore, dût-il me faire excommunier, me vengera dans l'avenir des ignorants et des sots à qui je pardonne. Il viendra un temps, mon cher Bornave, où, le spiritisme devenant une science, il n'y aura plus de honte à l'étudier et à la pratiquer et où l'on dira : je suis spirite, aussi franchement que : je suis chimiste, je suis musicien. Enfin les prêtres dont l'esprit va s'élargissant et se libérant des règles autoritaires d'un passé qui s'éteint, comprendront que la doctrine remise en vigueur par Allan Kardec dont on ne fera pas un dieu et qui ne songe pas plus à créer une religion ni une Église, que Jésus lui-même, n'est autre que la réédition de tout ce qu'a dit et qu'a fait le Galiléen. S'il avait écrit, l'Église Catholique n'eût jamais existé et toutes les inventions ecclésiastiques successives (1) mises en application par les conciles, les évêques et les papes n'eussent jamais reçu de sanction.

1. Voici, relativement au culte catholique, quelques dates intéressantes à méditer :

L'introduction de l'eau bénite ne date que de l'an 120 après J.-C.

La pénitence ne fut inventée et prescrite qu'en 157.

Les premiers moines furent autorisés en 348. La messe latine en 391. Le purgatoire fut imaginé en 593.

L'invocation de Marie et la création des Saints en 715. Le pape eut l'idée saugrenue de se faire baiser les pieds en 809.

La canonisation des Saints et la béatification des bienheureux sont de 993. Les cloches datent de l'an mil. Le célibat des prêtres fut décrété en 1015. L'invention merveilleuse et lucrative des Indulgences est de 1119. Les dispenses productives datent de 1200. L'élé-

S'il est vrai qu'un esprit vaste comme celui que nous peignent les Evangiles ait dit à ses disciples : « Allez prêcher ma doctrine qui est la parole « de Dieu », il est au moins surprenant qu'il les ait choisis parmi des gens si bas et si ignorants que ses douze apôtres.

Il est bien difficile à deux lettrés d'expliquer clairement une pensée philosophique dès qu'ils se sont séparés ; c'est ce qui me fait dire que ces douze hommes du peuple, ignorants et illettrés, à qui le Christ ne parlait que par paraboles, qui ne s'exprimait qu'en termes ambigus remplis d'obscurité, et d'allégories qui voilaient la vérité, qui leur répétait souvent : « J'aurais bien d'autres choses à vous dire, mais vous ne les « comprendriez point », fussent capables, après s'être dispersés, de se souvenir de ses paroles, de comprendre son langage élevé et subtil et de répéter sa morale sublime venue jusqu'à nous.

Cherchez dans tous les livres écrits après la mort du Christ, et il y en eut plus de trente dont quatre ont émergé — et montrez une seule parole dictant une religion, ordonnant la constitution d'une Église avec un clergé innombrable, des évêques, des archevêques des cardinaux et un pape. Souvenez-vous de ce que Jésus disait des Pharisiens.

Pour pratiquer ces doux préceptes : « Aimez-vous les uns les autres. Par- « donnez les injures reçues. Rendez le bien pour le mal. Adorez Dieu cha- « que jour et en tout lieu. » Était-il bien nécessaire d'élever des cathédrales pour adorer l'Éternel, pour glorifier Jésus et sa mère immaculée — et de placer des bûchers devant le parvis pour brûler ceux qui se seraient contentés d'adorer Dieu dans les champs.

Peut-être allez-vous, en me quittant, penser, mon bien cher enfant, que l'interdit qui me frappe dicte ces paroles amères ; non mon ami, mais il est des choses qu'on nous cache au séminaire et qu'il faut connaître pour juger cette Église dans laquelle, vous et moi, sommes entrés contre notre volonté par une fausse idée qui s'appelle piété filiale, Église que nous n'abandonnerons point quoi qu'il arrive, car nous suivrons le chemin du devoir, mais dont nous sentons la faiblesse.

Pensant librement, je vous dis que l'Église est blessée et se meurt frappée par elle-même. Les dogmes tomberont comme des fruits gâtés, les sacre-

vation de l'hostie de 1200. La criminelle et sanglante Inquisition de 1204. La confession orale qui augmenta la puissance du clergé ne date que de 1515. La néfaste institution de l'ordre des Jésuites par Ignace de Loyola fut approuvée en 1540 par une bulle du pape Paul III. Après avoir pris le temps de la réflexion le Sacré Collège des Cardinaux déclara, preuves à l'appui en 1860, que Marie, mère du fils de Dieu, fut immaculée en la conception de Jésus. Enfin, comme couronnement de l'œuvre ecclésiastique, le Pape fit déclarer son infaillibilité en 1870. Avec ces notes signées Victor Poussin et que l'auteur des pages retrouvées a prises dans un cahier manuscrit de M. Gaëtan Leymarie, le lecteur a le devoir de se demander si rien de tout cela peut se rattacher à la pure philosophie enseignée par le Christ.

ments disparaîtront devant l'indifférence des chrétiens, et le jour où les preuves de l'immortalité de l'âme par la réincarnation seront données à tous, la croyance spirite remplacera toutes les vieilles religions.

Mais j'oublie, mon cher enfant, que vos instants sont comptés et que vous avez à retourner vers ceux à qui vous devez consacrer vos derniers jours en France. Pensez parfois à l'abbé Marchal qui vous suivra par le cœur en votre long voyage sur mer et sera souvent près de vous en cette terre lointaine où Dieu veillera sur vous.

— Et vous, mon vieil ami, qu'allez-vous devenir, et que comptez-vous faire ? demanda Bornave à l'abbé Marchal.

— Soyez sans crainte, mon cher enfant, je m'en remets à la Providence. Je vais me rendre à Paris où j'attendrai mon ami, ce riche Américain, M. Hogson, dont je vous ai parlé et à qui je sers de secrétaire et de compagnon de voyage. C'est lui qui, de ses dollars, a permis la publication de mes premiers livres. Je ne lui demande rien et je suis reconnaissant au Ciel de l'avoir placé sur mon chemin. Comme il est très souffrant je puis avoir le malheur de le perdre, alors j'offrirai mes privations à Dieu, me souvenant que les douleurs supportées avec résignation sur cette terre nous préparent des joies dans l'Au-delà ; je travaillerai à l'épuration de mon âme et, si l'abandon de ceux qui me rejettent hors de l'Église peut me causer des souffrances, je les bénirai.

Adieu Gaston, séparons-nous avec courage et de même que je sais que vous ne quitterez point le sentier de la vertu, dites-vous que l'abbé Marchal restera attaché à Dieu, à son devoir et à la doctrine spirite, et si cette étreinte est la dernière qui unisse nos cœurs sur cette terre, je vous dis : au revoir dans l'autre vie.

XIII

L'abbé Bornave, après avoir fait une dernière visite au curé de Ciboure, l'abbé Etcheverry, qui le reçut assez froidement lui faisant le reproche de quitter sa famille et son pays pour courir le monde comme son cousin Vallas, partit le lendemain pour gagner en voiture Larruns et les Eaux chaudes et prenait à pied la route de son cher village où son frère Jean, averti de son arrivée, était venu au-devant de lui. « Notre père, lui dit-il, n'a pas caché à notre vieille mère que tu as été appelé à Bayonne, et les pleurs de celle-ci lui disent que tu viens nous dire adieu. Où vas-tu ?

— Je pars en Océanie, Jean ; j'obéis à ma destinée que la volonté de notre père n'a point complètement entravée. Si j'étais sorti de l'École militaire j'aurais voulu servir la France aux Colonies ; tu vois que cela devait être, mon bon Jean ; là-bas je servirai Dieu et si je puis rester en Nouvelle-Calédonie, je servirai la France en la faisant aimer aux sauvages canaques.

— Dis-moi, Gaston, as-tu parlé à Rose Beraben lors de ta dernière visite? Elle ne m'évite pas, mais reste froide à mes témoignages d'affection; se peut-il qu'elle demeure fidèle à Maurice qui ne reviendra plus peut-être et qui, tu le lui as dit, aime là-bas une jeune fille de son île.

— Oui, frère, j'ai plaidé ta cause et Rose comprend que tu l'aimes, mais elle espère encore au retour de notre cousin. Sois charitable, patiente quelques mois et tu auras la récompense de ta générosité. » En arrivant au village les deux frères se rendirent chez leurs parents à qui l'abbé Bornave fit connaître le résultat de sa visite à l'Évêque de Bayonne et annonça son départ prochain. La nouvelle, quoique prévue, fut stoïquement accueillie par M. Bornave et par la vieille mère, comme elle devait l'être, avec des sanglots. Mais les jours passèrent et les paroles tendres de Gaston, qui assura à ses parents qu'il reviendrait après cinq ans, finirent par faire accepter son départ.

Dans une visite à la famille Vallas, il eut le plaisir de lire une longue lettre du jeune Lieutenant qui parlait de sa vie lointaine, de ses amis, de ses relations dans le monde sans faire d'allusion à son mariage, mais il ne parlait plus de Mlle Beraben.

Un matin, Gaston rencontra celle-ci qui s'arrêta pour serrer la main de son ami d'enfance et le pria de venir dans la soirée faire une visite à son père.

Comme il arrivait chez le Dr Beraben, il le vit sortir pour suivre un paysan qui venait le chercher de la part d'un malade. « Entrez, Gaston, Rose vous attend, je vais au bout du village et je reviens. »

L'abbé Bornave trouva donc Mlle Beraben seule. « Bonjour Rose, lui dit-il, êtes-vous sage et avez-vous suivi les conseils que je vous donnai il y a quelques mois?

— Oui, monsieur l'abbé, oui, j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit, mais un autre que vous m'a dicté une conduite différente, c'est mon confesseur, l'abbé Herrigoyen, dit Rose en pâlissant et en baissant les yeux.

— Et que vous a donc ordonné le directeur de votre conscience, ma pauvre Rosette ?

— Dois-je vous le dire, Gaston, reprit la jeune fille, oubliant le prêtre pour se rappeler l'ami d'enfance.

— Oui, chère amie, dites-moi tout et comptez sur mon affection pour approuver ou blâmer, s'il y a lieu, ce qu'a pu vous dire le rigide abbé Herrigoyen.

— Eh bien ! il m'a dit que c'est Dieu qui me punit en plaçant dans mon cœur un sentiment coupable pour un homme misérable qui a osé abandonner le service de l'Église auquel il avait été réservé par le ciel. Il faut, m'a-t-il dit, arracher son souvenir de votre mémoire et, pour réparer sa faute, vous devez vous consacrer à Dieu si vous ne voulez pas attirer sur vous et sur votre famille la juste colère divine.

— J'étais certain de ce que vous alliez me dire. Et vous avez ajouté foi à ces paroles, ma petite Rosette? Pouvez-vous admettre que Dieu, infiniment bon, puisse souffler un pareil conseil à celui qui croit vous parler en son nom. Cela n'est pas vrai, ma chère amie. Il ne vous appartient pas de juger les événements. Si Maurice a lu dans sa conscience qu'il servirait Dieu sans avoir la foi, il a bien agi en servant la patrie. En s'éloignant de son pays, il ne vous a rien juré, Rose; vous-même ne lui avez pas promis de l'attendre, et si la femme qu'il a rencontrée là-bas a été placée sur son chemin pour être la compagne de sa vie, inclinez-vous et oubliez. Je vous ai parlé de mon frère Jean et je dois encore être l'interprète de ses sentiments tendres et loyaux à votre égard. Ne refusez pas de faire son bonheur, vous êtes dignes l'un de l'autre. Mettez-vous d'accord avec votre cœur en attendant une réponse franche que j'ai demandée à mon cousin, et alors songez à celui qui vous donnera le bonheur sans quitter votre lieu de naissance. Enfin, malgré tout le respect que je dois à l'abbé Herrigoyen, promettez-moi de ne plus vous confesser avant d'avoir songé à la décision que vous devrez prendre après avoir lu la lettre de Maurice.

Vous n'êtes pas plus faite pour la vie monastique que la plupart des pauvres filles qui croient de leur devoir de se consacrer à Dieu, au Christ ou à Notre-Dame. Vous aurez des devoirs aussi sacrés, Rose, à créer une famille, à élever les enfants que la Providence vous enverra et à partager avec votre époux les joies et les peines semées le long de la route.

— Oh ! Gaston, mon ami, combien vous me réconfortez, dit Rose, sur les lèvres de qui ce tableau de bonheur avait fait éclore un sourire angélique; je vous promets de suivre vos conseils.

— Je ne vous dis pas adieu, Rose, avant mon départ je reviendrai vous serrer la main.

— Alors, à bientôt, cher ami, je n'ose vous parler de votre départ, de votre long voyage, des dangers que vous allez courir, de votre absence dont vous ne connaissez pas le terme; je sens combien tout cela ferait naître de tristesse au moment où il vous faut tant de courage, mais soyez persuadé, Gaston, que tous les jours je prierai pour vous.

— Rose, je ne vous demande qu'une toute petite prière, la voici: « Seigneur placez près de mon ami un bon ange gardien qui le conduise et le conseille. »

Sur la place, l'abbé Bornave vit revenir le Dr Beraben, excellent homme qui n'avait qu'une affection au monde, celle de sa fille, de sa Rose bien-aimée. — Mon cher docteur, lui dit-il, soignez bien l'objet de votre bonheur, et faites attention à la fièvre mystique, car elle est contagieuse. — Que me dites-vous là, mon cher abbé... Rose vous a-t-elle parlé de se faire religieuse ? Le village n'a que trop donné de ses filles aux Sœurs de charité ? — Serez-vous heureux, docteur, de revivre dans vos petits-enfants ? — Cher Gaston, c'est là tout ce que je demande au Ciel.

— Alors, lui dit tout bas le jeune prêtre en lui serrant la main : Défiez-vous du confessionnal.

Le soir de ce jour, par un temps serein, l'abbé Bornave seul avec ses pensées gravissait doucement la belle route qui longe le torrent d'Ossau et mène à travers la forêt de Gabas à la frontière d'Espagne. En arrivant au plateau d'où l'on admire une partie de la chaîne sourcilleuse des Pyrénées au milieu de laquelle se dresse le pic du Midi d'Ossau, il s'assit sur le banc placé là pour le repos des voyageurs. Il y était depuis une demi-heure, songeant à l'avenir dans lequel il allait se plonger, sans s'apercevoir que la nuit était venue. Un groupe d'Espagnols entrant en France s'arrêta pour jeter un regard vers l'Espagne. Une femme s'en détachant, approcha de Bornave qui ne semblait pas la voir : — Bonsoir, Padre, lui dit-elle, donne-nous ta bénédiction pour que Dieu nous ramène bientôt là-bas.

— Dieu accompagne toujours ceux qui vont droit, lui répondit le prêtre, citant un dicton espagnol.

En entendant cette voix la femme, grande et brune, se rapprocha davantage de son interlocuteur et le dévisageant : — La gitane avait-elle dit vrai? señor Padre ? — Qui êtes vous ? — Et votre ami Mauricio, señor Gaston, est-il soldat ? Ma mémoire est bien fidèle et c'est moi, qui, il y a huit ans, venant d'Espagne, vous rencontrai tous les deux sur cette même route et vous prédis que vous seriez le contraire de ce que vous pensiez devenir. C'est vous qui êtes prêtre, c'est votre ami qui est soldat.

— Oui femme, vous avez dit vrai, c'est bien moi qui porte la soutane, c'est Maurice qui a conquis l'épaulette, et j'avoue que j'eus foi en votre prédiction. Et si, moi prêtre, je vous demandais sans peur si vous pouvez encore voir devant moi, le pourriez-vous ?

— Oui Padre, la science égyptienne est venue jusqu'aux Maures, donnez-moi votre main. Danielo, cria-t-elle à un de ses compagnons, viens m'éclairer. Danielo tira de sa besace une petite lanterne et un bout de bougie et un instant après la bohémienne tenant la main que lui présenta sans trembler Gaston Bornave, lui dit : « Ne t'ai-je pas annoncé que nous nous « reverrions ? Oui, je m'en souviens. Eh bien ! rien n'est changé sur la palme « de ta main. Tu es arrivé au jour où va se réaliser le voyage dont j'ai dû « te parler. La mer ! mer calme, mer mauvaise, je te vois dans les flots, naufrage... île lointaine... une femme, du sang. Mais Padre, je t'ai dit tout cela. Si tu as cru, pourquoi redemander de nouveau ? »

— Est-ce tout, femme ? ajouta l'abbé avec calme.

— Je n'ose dire le reste, on se trompe souvent.

— Adios, padre, buenos viaje, ne olvidade Sarah la gitana !

— (Adieu, Père, bon voyage, n'oubliez pas Sarah la bohémienne).

LÉOPOLD DAUVIL.

ENTRE CROYANTS ET PROFANES

Il y avait à cette réunion quelques spirites comme mêlés à un groupe de profanes de couleurs diverses.

Les conversations allaient leur train. D'abord on parla de la conférence d'Algésiras et des prévisions belliqueuses plus ou moins fondées auxquelles elle avait donné lieu; on aborda la Séparation des Églises et de l'État et les inventaires, la guerre de la Russie et du Japon, suivie en Russie de l'horrible guerre civile et de la révolution; puis, on passa en revue les dernières conquêtes de la science.

J'écoutais attentivement et suivais avec un vif intérêt le jeu serré des causeurs. Les questions étaient tournées et retournées en tous sens, et chacun apportait au débat sa part d'observations, de remarques ou de réflexions, et ses conclusions politiques, sociales ou philosophiques.

Quelqu'un se met à dire: — A tous ces événements, tous ces faits nouveaux, toutes ces questions qui s'agitent, ces problèmes qui se dressent, donnons-nous bien la signification ou la solution qui convient? Les apprécions-nous bien à leur juste valeur? Dans la recherche de leurs origines ou de leurs causes ne faisons-nous pas une trop grande part à l'intervention du hasard ? Le hasard? un mot creux et surtout très commode pour ceux qui sont à court de bonnes raisons en ce qu'il dispense de toute recherche et de toute explication.

— Pardon, dit un autre, nous n'avons pas encore parlé du fantôme de la villa Carmen, photographié par le savant professeur Richet. C'est là, ce me semble, un fait qui vaut bien qu'on s'y arrête. Cet être énigmatique qui avait tous les caractères d'un être humain, mais qui cependant a été loin d'apparaître et de se comporter comme tel, qu'était-ce réellement? Peut-être un dédoublement du Dr Richet lui-même ou d'une des personnes qui se trouvaient avec lui? Qu'en dites-vous, Messieurs les Spirites? Certainement vous allez mettre en avant les habitants de l'Au-delà, ceux que vous appelez les « Esprits »? Mais qu'est-ce que cette apparition a de commun avec les événements politiques et les faits scientifiques du jour? S'il y a, comme vous le prétendez, des esprits qui peuvent se matérialiser, c'est-à-dire revêtir momentanément une forme humaine et se communiquer à nous, pourquoi ne voyons-nous pas apparaître plutôt, par exemple, l'esprit d'un ancien diplomate, avec lequel nous essayerions de débrouiller les dessus et les dessous de la conférence d'Algésiras; l'esprit d'un pape ou d'un évêque, ou d'un Napoléon, qui nous donnerait quelques conseils pour l'application de la loi de Séparation; et l'esprit d'un Robespierre ou d'un Danton qui nous révélerait les causes et les conséquences de la révolution russe?

Pourquoi, d'ailleurs, sommes-nous ici nous-mêmes à discuter toutes ces questions? Les événements et les faits de demain ne remplaceront-ils pas ceux d'aujourd'hui, comme nous-mêmes nous serons remplacés par une autre génération? Il me semble qu'il existe comme un courant mystérieux des événements et des choses, dont nous subissons malgré nous l'entraînement, sans pouvoir le comprendre ni l'arrêter.

— Puisque vous faites appel aux spirites, répliqua une voix à l'accent chaud et sympathique, permettez-nous de prendre la parole. Je suis spirite, ce qui ne veut pas dire que je m'occupe exclusivement de faire tourner les tables, ni que je suis un sectaire quelconque, enregimenté dans une doctrine immuable autant que fermée. Non. Je suis spirite, parce que, tout simplement, je crois à l'existence de l'esprit, des esprits, exactement comme je crois à la vôtre et à la mienne. Oui, Messieurs, nous sommes des esprits, des esprits captifs dans un corps de chair, et j'ajouterai que nous ne sommes pas moins dignes d'attention et d'étude, nous, esprits visibles, que les esprits à qui seuls nous donnons ce nom et qui sont invisibles. Songez donc que les uns et les autres sont les mêmes hommes qui passent alternativement de l'état visible à l'état invisible et de l'état invisible à l'état visible. Ces deux mondes vivent, si je puis m'exprimer ainsi, côte à côte, mais les idées, les besoins et le mode d'existence comme le milieu étant complètement différents, il n'est pas étonnant que les communications entre eux ne soient pas courantes, ni conformes à ce que nous souhaiterions qu'elles fussent. Les événements qui se passent sur notre globe peuvent passionner certains esprits qui y ont vécu, mais assurément pas dans la même mesure que nous ; et il est naturel que les questions morales aient plus d'intérêt pour eux que toutes nos questions d'ordre matériel. La conférence d'Algésiras agite, sans aucun doute, les esprits tant belliqueux que pacifistes d'ici-bas et de l'Au-delà. Plus d'un évêque et d'un curé, — de l'autre côté de ce monde où la religion ne leur apparaît plus sous le même jour, — ont travaillé à la séparation des Églises et de l'État. Qui sait aussi si quelques hérétiques, jadis brûlés par les orthodoxes, ne viennent pas attiser le feu qui couve dans les sacristies autour des inventaires?

A propos de la révolution russe, vous vous demandez avec effroi la cause des désastres et des calamités qui s'abattent sur tout un grand peuple ; pourquoi ces tueries épouvantables sur les champs de bataille ; pourquoi, après la paix, ces massacres odieux d'étudiants, d'intellectuels, de Juifs, d'Arméniens et de Tartares ; pourquoi tant de sang versé, tant de morts violentes d'êtres qui avaient autant de droit à la vie que leurs bourreaux? — Rassurez-vous. Chacune des âmes, qui sont tombées dans la nuit, couchées par la tempête, se relèvera dans l'aurore. Nul n'est injustement frappé ; nul n'est abandonné sans guide et sans protection ; nul n'est damné. Sur chacun veille

un ange aux blanches ailes qui pleure en se détournant aux cris de haine, et qui sourit joyeux aux élans de dévouement et d'amour. Il se passe en Russie ce qui s'est passé chez nous, ce qui se passe, s'est passé ou se passera chez tous les peuples : les esprits incarnés et désincarnés travaillent inconsciemment à leur avancement et préparent des révolutions qui sont simplement des périodes plus accentuées de leur immortelle évolution. Tous sont à leur place. Les opprimés ont jadis été des oppresseurs qui payent aujourd'hui leurs dettes ; les oppresseurs à leur tour deviendront les opprimés jusqu'à ce qu'il se fasse jour dans leur cœur, c'est-à-dire qu'ils comprennent la loi de solidarité. L'épreuve et la souffrance sont les conditions du progrès, comme le traitement énergique d'une grave maladie est la condition de la santé.

Que sommes-nous, nous, les observateurs de tous ces événements?

— Nous sommes non pas d'inutiles privilégiés, mais les spectateurs de notre propre histoire, différente, sans doute, dans les détails, mais identique dans la marche ; et c'est parce que nous avons passé par les mêmes troubles et les mêmes bouleversements que nous pourrons, avec quelque raison, crier à ceux qui souffrent comme à ceux qui tombent pour la justice et la liberté : Espoir et courage ! vous triompherez ! parce que nous savons que ce n'est pas la chair destructible et mortelle qui a besoin de la justice et de la liberté, c'est l'intelligence, c'est l'esprit, c'est l'âme indestructible et immortelle.

Vous demandez quel rapport peut avoir avec les événements du jour l'apparition du fantôme de la villa Carmen ? Pour vous qui comptez surtout les victimes qui meurent, n'est-ce pas une preuve tangible de l'immortalité ? Vous émettez l'hypothèse du dédoublement d'un expérimentateur. C'est donc alors que vous croyez que nous pouvons nous dédoubler et apparaître sous une forme tout à fait différente de celle qu'on nous connaît? C'est déjà passablement spirite. Mais pourquoi compliquer le problème plutôt que d'admettre simplement le fait tel qu'il se présente, c'est-à-dire la matérialisation d'un esprit. Si l'esprit d'un mort se matérialise c'est donc qu'il existe. Si un esprit existe, tous les esprits existent. Il n'y a pas à sortir de là. En vérité, nous sommes des aveugles et des sourds. Tout dans la nature nous montre et nous crie l'immortalité. Nous admettons sans peine que les végétaux, les animaux et les hommes puissent se reproduire sans fin d'une façon visible et tangible; et nous n'hésitons pas à croire à la fin, à la destruction sans retour, à la mort de l'intelligence, du génie, de ce qu'il y a de plus beau et de plus noble dans l'être pensant ! C'est de l'aberration. Nous avons une horreur instinctive de la mort et nous affectons de croire qu'elle est notre but suprême !

Oh ! rentrons en nous-mêmes ! cherchons à nous connaître. Ouvrons les

yeux et contemplons les innombrables merveilles qui nous environnent. Nous sommes sans doute un grain de poussière perdu sur un globe qui est un autre grain de poussière dans l'Univers. Mais dans ce grain de poussière que nous sommes, il y a quelque chose de grand, de divin, il y a cette immortelle et rayonnante clarté qui s'appelle l'âme, comme dans l'univers infini il y a cette âme des âmes, éternelle et resplendissante : Dieu !

Le spiritisme n'est pas une religion et n'est pas une science : c'est la religion et c'est la science.

L'orateur se tut, et nous devons dire que les auditeurs profanes vivement émus se tournèrent avec empressement vers nos amis et leur demandèrent comment ils pourraient s'instruire dans la doctrine spirite.

— Vous ferez comme nous, dit un vaillant officier de notre commune, vous lirez, vous étudierez et vous expérimenterez. Mais ce que je vous conseille avant tout c'est de vous faire une idée aussi juste que possible des effets et des conséquences de l'enseignement spirite. Je ne vous dirai pas : commencez par lire les œuvres d'Allan Hardec, de Léon Denis ou de Delanne, vous y viendrez plus tard. Avant d'entrer dans le temple jetez plutôt un coup d'œil d'ensemble sur le monument ; faites la lecture d'un petit livre qui cache sous sa modeste enveloppe, une perle éblouissante. Prenez-le pour guide. Il répondra à vos premières questions. Il vous dira d'où nous venons ; ce que nous sommes, où nous allons. Il vous révélera l'homme terrestre dans toute sa vérité, c'est-à-dire dans sa misère comme dans sa splendeur. Il vous offrira la synthèse magnifique de la doctrine spirite, et il vous démontrera que cette douce et sereine philosophie, qui présente à l'être humain arrivé au déclin de la vie de si grands motifs de consolation et d'espoir en lui ouvrant sur l'avenir des aperçus qui lui font oublier les amertumes et les déceptions du présent, changerait la face du monde si les peuples étaient mûrs pour le comprendre.

— Dites-nous son titre.

— Il me semblait vous l'avoir dit : c'est *L'homme terrestre* d'Emmanuel Durcey. Il sera pour vous la pierre de touche. Quand vous l'aurez lu, vous saurez si vous êtes mûrs pour l'enseignement spirite... Vous en connaîtrez, pour ainsi dire, le véritable programme, et, si vous vous sentez assez forts pour l'aborder, et pour le suivre ; croyez que nous serons heureux de vous compter parmi les nôtres.

La réunion prit fin sur ces mots. Chacun se serra la main ; et, en m'éloignant, je me promis de rapporter fidèlement aux lecteurs de la *Revue* ce que j'avais eu le plaisir d'entendre. — Ma tâche est remplie.

ALGOL

COMMUNICATION COSMOGRAPHIQUE

Le lecteur se souvient sans doute d'un phénomène astronomique, qui fut observé, il y a environ un an, pendant plusieurs semaines, passionnant la presse et intriguant les savants. On voyait briller au firmament une étoile, supérieure en éclat et en volume à tous les diamants célestes. Pour les uns c'était Mars; pour les autres Vénus. D'aucuns prétendaient même que nous étions en présence d'un dirigeable anglais, explorant nos côtes pendant la nuit !

Le phénomène disparut brusquement sans qu'on ait pu en donner une explication rationnelle. Nous offrons, à titre de curiosité, la lecture d'une réponse médianimique, obtenue sur cette question de la part d'une entité qui serait le baron du Potet.

L'hypothèse est d'ailleurs intéressante et vraisemblable. La voici :

« Ce phénomène est tout à fait naturel et se rapporte dans son ensemble au miroir magique. A cette époque de l'année, l'air est raréfié, très limpide. En 1905, une nébuleuse était en formation dans le zénith du soleil. Pendant que le système solaire la traversait, cette nébuleuse formait écran par suite de son angle astronomique avec la Terre et dans la partie de cette planète appelée pôle nord. Les glaciers du pôle nord reflétaient sur cette nébuleuse l'image de la Terre par un angle lumineux spécial, fourni par le soleil. Cette image étant renvoyée sur l'océan de la Terre, et celui-ci formant miroir, l'image de la Terre était suspendue au-dessus de ses eaux. C'est tout simplement le spectre ou image reflétée de la Terre que ses habitants ont vu à cette époque. Le phénomène a duré aussi longtemps que la nébuleuse en formation a pu réfracter les rayons du soleil, et que la position de la Terre, par rapport à ces deux points, s'est trouvée coïncidant avec eux. Toutes les autres planètes du système auraient pu produire ce phénomène, mais elles sont trop éloignées pour être visibles de la même façon. »

Cette explication est appuyée d'un dessin géométrique. Le médium, père de famille et employé d'une administration, tient à garder l'anonymat en ce qui concerne la publicité. Cette prudence, nécessaire au point de vue officiel, ne l'empêche pas de se prêter aux interviews avec la meilleure volonté. M. Leymarie publiera sous peu un ouvrage scientifique, obtenu par le même médium dans des circonstances qui rappellent un peu le travail posthume de Dickens.

Paul HEIDET

LE DOCTEUR PEEBLES EN ANGLETERRE

Extraits tirés du *Progressive Thinker.*

Le D[r] J.-M. Peebles, le spirite américain bien connu, est en ce moment à Londres, où ses faits et gestes défraient largement la presse spéciale.

Le D[r] Peebles est un contemporain d'Allan Kardec, un champion infatigable du spiritisme depuis plus de quarante ans. Il semble vraiment que le temps ni la fatigue n'ont prise sur cette organisation d'élite. — Écoutez plutôt le récit de ses pérégrinations que nous empruntons au *Progressive Thinker* et que nous abrégeons à regret.

« J'ai traversé très tranquillement l'Atlantique, bien que ce fût dans le mois des tempêtes. Samedi j'étais à Londres et le lendemain je faisais ma première conférence sur le spiritisme.

Depuis, j'ai continué ainsi tous les dimanches, sans parler de mes conférences du soir en semaine.

Maintenant je suis attendu à Nottingham, Birmingham, Manchester et Glasgow ; je reviendrai de nouveau à Londres pour y donner des conférences à la Hackney's Society, à la Ligue nationale des Végétariens et à la Société Psycho-Thérapeutique, sur la suggestion, l'hypnotisme et la transmission des pensées ; enfin je dois passer une soirée à Westminster-Hall, où se réunira la société de propagande contre la vaccine.

Voilà en résumé le repos que j'étais venu chercher ici, fatigué par le travail que m'ont coûté mes derniers ouvrages. »

Le D[r] Peebles évoque ensuite les souvenirs de son premier voyage en Angleterre.

« C'est dans l'automne de 1869 que je débarquai à Londres, où je donnai plusieurs conférences sous les auspices de J. Burns, le plus ferme soutien du spiritisme en ce temps-là. Je reçus l'accueil le plus flatteur. » On peut lire dans les journaux spéciaux *Le Médium*, *L'Aurore*, à la date de mai 1870, le compte rendu de ma conférence d'adieu au Cavendish-room.

Ces faits et ces dates ont quelque intérêt, non pas au point de vue de ma personnalité ; mais parce qu'ils montrent le chemin parcouru et les progrès réalisés par notre doctrine. Ainsi aujourd'hui encore il y a scission bien tranchée entre les spirites matérialistes et les spirites chrétiens ; mais que pensez-vous de la réponse que me faisait, il y a 35 ans, un publiciste spirite, S. S. Hall dont je sollicitais les bons offices pour mon annuaire du spiritisme qui allait paraître. « Monsieur, je suis spirite, mais chrétien. Votre propagande est hostile au christianisme, je dois donc vous refuser tout concours. »

L'association des idées me remet en mémoire d'autres faits bien curieux. Lors de mon premier voyage à Liverpool, en 1869 ; à peine débarqué mon esprit évoquait aussitôt le souvenir de E. C. Duun et de son esprit protecteur qui se dénommait lui-même Aaron Knight et venait constamment l'inspirer. Pendant quatorze ans M. Duun ne m'avait pas quitté et depuis ses premières manifestations spirites jusqu'à ces dernières années, je m'entretins fréquemment avec son guide spirituel. Il m'avait dit être né à York, deux cents ans auparavant, bien que le temps, disait-il, ne comptât plus dans son existence nouvelle. Il me décrivit bien des fois les campagnes du Yorkshire, les ruines de l'Abbaye de Sainte-Marie, les débris des anciens remparts et l'aspect général de ce pays. Il avait un frère, savant ecclésiastique qui avait été ordonné Diacre de la « Savoy Chapel ».

Notez bien qu'alors je n'avais jamais vu l'Angleterre et qu'un pauvre garçon illettré comme Duun ne pouvait rien savoir de tout cela ; par conséquent, ces révélations n'étaient pas l'effet de la Télépathie. Aussitôt débarqué je me rendis accompagné d'un ami à York. Je voulais y retrouver le nom et la famille des Knight.

Je passai sans résultat une journée entière de recherches à la Bibliothèque d York.

Jugez de ma joie, lorsque le lendemain, guidé par un vénérable Bibliothécaire, je découvris parmi les actes de l'état civil d'il y a deux siècles, le nom du révérend James Knight, le propre frère d'Aaron, ainsi que d'autres détails sur sa famille.

Je pris une copie de l'acte : « Le 24 octobre 1714, le révérend James Knight A. M. fut ordonné Diacre dans la Savoy-Chapel à Londres où il prêcha le dimanche suivant. » Ajoutez à cela la description détaillée de la cité d'York, son presbytère, l'abbaye de Sainte-Marie, la rivière Ouse, l'endroit où le jeune garçon Aaron jouait, et d'autres scènes qu'il m'avait décrites, tout cela contribua à me confirmer son identité.

N'est-ce pas remarquable ? je défie l'esprit le plus enclin au scepticisme de conclure autrement : c'est-à-dire qu'Aaron Knight, le véritable frère du révérend James Knight qui fut d'abord un mortel est aujourd'hui un esprit supérieur communiquant.

Henry Ward Beecker dit que des faits semblables fortifient la foi. Ils font plus, ils démontrent la réalité d'une communication consciente entre le Monde visible et l'invisible.

Le Dr Peebles passe ensuite à un autre sujet, il donne son opinion sur les doctrines du professeur Haeckel, le matérialiste bien connu qui vient de voir à Berlin le fameux cheval Hans qui sait et se souvient de tant de choses qu'il ne peut exprimer.

Le professeur Haeckel ne s'en étonne nullement, car, dit-il, de l'homme à

l'animal, à l'insecte, la différence d'intelligence n'est que dans le degré.

C'est ainsi qu'ont pensé tous les matérialistes les plus savants si l'on remonte même jusqu'au plus célèbre de tous: Lucrèce, l'Athée. Et pourtant aujourd'hui encore, ils sont obligés de reconnaître que la nature de la matière leur est absolument inconnue, quoiqu'ils la soumettent à la plus stricte analyse; ils avouent donc leur parfaite ignorance. Quel contraste avec les spiritualistes qui savent pertinemment qu'ils sont en rapport avec leurs amis des mondes supérieurs.

Le Dr Peebles aborde ensuite la question brûlante des dissentiments qui règnent dans l'Église anglicane et raconte comme quoi les choses ont dernièrement failli tourner au tragique, alors que l'évêque de Londres conférait l'ordination à un jeune prêtre. Un certain révérend nommé M. Keusit ennemi du dogme ritualiste de la messe catholique, s'est livré à des démonstrations tellement violentes qu'on a pu craindre des voies de fait ; il a été d'ailleurs condamné par le lord maire à 35 dollars d'amende. Une véritable scène du Lutrin.

Aux Indes aussi d'après les communications d'un négociant de Bénarès, on s'attend presque à une guerre religieuse. Les principaux d'entre ces philosophes hindous font tous leurs efforts maintenant pour mettre un frein au excès dans lesquels s'est lancée, disent-ils, la Théosophie de l'Hindoustan. Ces « leaders » de l'opinion considèrent les démonstrations et les écrits des théosophes, comme une mine de fictions.

Mme Annie Besant, l'élève et le disciple de Mme Blavatsky, vient de fonder un collège pour l'enseignement de sa doctrine particulière. Mme Besant a adopté le costume hindou. Elle ne mange que des aliments préparés par des Brahmines, elle affirme d'ailleurs que dans une existence antérieure, elle était elle-même Brahmine et elle parcourt les rues de Bénarès égrenant son chapelet au milieu d'une bande de jeunes gens. Elle proclame que la religion révélée par Mme Blavatsky est la plus ancienne du monde, antérieure même au Vedas, d'où critiques, sarcasmes et en somme conflit religieux qui n'est pas près de finir.

J'ai voyagé moi-même dans l'Inde, à Ceylan et j'ai pu me convaincre par mes entretiens avec les Hindous, par le spectacle de leurs cérémonies magiques, que ces peuples étaient tous ou presque tous spirites.

C'est une exception de rencontrer un homme ou une femme qui ne croient pas vivre entourés des esprits de leurs ancêtres qui conversent avec eux et leur donnent des conseils bienfaisants.

Pour passer à un autre sujet, il faut que je vous raconte une anecdote que je trouve dans le nouvel ouvrage de mon ami, Hudson Tuttle : *Life in the spheres* (1). Dans un chapitre consacré à l'étude des basses classes, il

(1) *La vie dans les astres.*

raconte qu'un esprit venait de quitter la Terre et arrivait en ligne directe d'un Bar-Room encore imbu des poisons de ce lieu. Il était mort en état d'ivresse ; on l'avait ramassé dans le ruisseau. — Dans sa vie nouvelle, reprenant conscience, alors qu'il entendait prononcer le mot boisson, il se mit à dire — : « Est-ce qu'on peut boire par ici? Oui, lui fut-il répondu, nous pouvons boire et nous régaler autant qu'il nous plaît, mais seulement à condition de rencontrer sur la terre une créature qui ait nos mêmes goûts, nous unir avec elle et lorsqu'elle satisfait sa passion nous sommes heureux avec elle.

Vous ai-je dit quelle vilaine affaire m'était arrivée la nuit dernière. J'allais voir Fred, il ne songeait pas à boire, mais je lui ai persuadé qu'il mourait de soif; il but jusqu'à plus soif, plus même que je n'aurais voulu, si bien que je fus ivre moi-même, tellement ivre que j'étais incapable de me séparer de lui ou de le guider. Il s'achemina vers son logis, mais s'affaissa dans la neige. Oh! j'ai terriblement souffert, dix fois plus que lorsque j'ai rendu le dernier soupir ! » (pages 30 et 31).

Ce témoignage en confirme une foule d'autres émanant des Esprits de créatures qui ont quitté ce bas monde tout imprégnés du poison alcoolique des bars et des cafés. Pourtant M. Tuttle, comme tous les spiritualistes d'ailleurs, prend texte de cet exemple pour affirmer cet amour infini du progrès qui régénère même les Esprits les plus vils dans les sphères supérieures de la haute vie.

J.-M. PEEBLES,
18, Endsleigh Gardens.
LONDON M. W.
Pour la traduction,
Mlle M. GILLET

Projet de voyage à Londres

Au mois de décembre dernier un de nos abonnés et amis, M. de la V..., ingénieur dans le Midi, nous faisait une visite et nous annonçait qu'un de ses parents revenu d'Angleterre avait raconté, à lui et à sa femme, des faits si extraordinaires de matérialisations d'esprits, que l'envie lui était venue, aussitôt mise à exécution, de se rendre à Londres avec Mme de la V...

Ils partirent effectivement pour l'Angleterre le 20 décembre.

La semaine suivante ils revenaient émerveillés de ce qu'ils avaient vu chez le médium Husk où plus de dix esprits leur étaient apparus qui leur avaient parlé et leur avaient serré la main, et que la chose était si fréquente

à Londres qu'on en parlait comme d'un événement presque habituel et naturel alors qu'en France on a fait tant de bruit autour de l'apparition de la Villa Carmen à Alger à laquelle on a de la peine à croire.

J'ai, depuis, prié M. de la V... de vouloir bien me préciser les choses qu'il m'avait dites, mais il était en voyage et ma lettre, courant après lui, fut cause de ce retard.

C'est donc ce matin seulement que j'ai reçu de notre ami la réponse suivante que je copie sans y rien modifier :

* * *

Toulouse, 6 mars 1906.

« Mon cher Monsieur Dauvil,

« J'arrive à Toulouse et trouve votre lettre qui, après avoir fait l'école buissonnière pour me rattraper, me rejoint enfin. Voici, tel que vous le désirez pour vos lecteurs, le résumé exact de notre voyage à Londres et de ce qu'il nous a été donné d'y voir :

« Mme de la V... et moi avons été admis à assister le 24 décembre dernier à une réunion semi-privée chez le médium Cecil Husk à South Grove, 30 Peckham.

« Ce médium occupe dans le dit faubourg de Londres une maison seule entre cour et jardin. Nous sommes arrivés chez lui à 7 heures du soir et avons été reçus dans un petit salon où, successivement dix autres personnes sont venues nous rejoindre. A 7 h. 1/2 on nous a priés de passer dans une autre pièce servant de salle à manger où nous avons trouvé le médium et sa nièce qui habite avec lui et la présentation fut faite.

« La pièce ne contenait qu'une table ronde en bois de chêne et des chaises ; elle n'a qu'une seule porte ouvrant sur le corridor, pas de tentures, point de rideau, du papier peint sur les murs ; et c'est tout.

« Avec le médium et sa nièce, nous étions douze personnes ; nous avons formé la chaîne autour de la table puis le gaz éteint, l'obscurité fut complète. L'assistance a été invitée à adresser une prière aux bons Esprits et quelques chants la suivirent.

« Sur la table, étaient déposés une boîte à musique, une cithare anglaise, et deux écrans phosphorescents.

« Après quelques minutes d'attente apparut une lueur assez vive qui se promenait sur la table. On nous prévint que c'est ainsi que les Esprits viennent puiser les fluides dans l'assistance.

« Un esprit guide connu sous le nom de John King et qui, paraît-il, assiste un certain nombre de bons médiums, dirige la séance. Un autre qui est qualifié de « l'oncle » est l'introducteur des Esprits qui vien-

nent se matérialiser. Il entretient par une conversation soutenue et de bons mots l'entrain des assistants et a pour aide un autre Esprit surnommé « le neveu » préposé spécialement au remontage de la boîte à musique. Enfin, un quatrième personnage de l'au-delà très vif, très amusant, assure avoir été sur terre le fameux clown Grimaldi qui n'est pas moins spirituel dans le monde voisin qu'il était dans celui-ci.

« Le premier Esprit qui se matérialisa fut un Indou que nous avons vu fort distinctement et qui parla. Sur une proposition émise et adoptée à l'unanimité, cette apparition se dématérialisa en disparaissant au travers de la table.

« Une succession d'esprits parents ou amis des assistants qui les reconnurent et causèrent avec eux, se matérialisèrent très aisément. Parmi ces entités je n'oublierai pas de citer le cardinal Newman qui, devinant la réflexion faite à mon oreille par ma femme « Je ne le vois pas très bien » s'approcha et, se plantant devant elle, lui dit avec affabilité : « Me voyez-vous bien maintenant, madame ? » et comme nous lui adressions nos sincères remerciements il nous dit en excellent français « Dieu vous bénisse, mes enfants (1). »

« Mme de la V... et moi appelâmes mentalement avec une grande ferveur son grand-père, sa sœur et mon père qui, chacun à son tour, apparut, vint à nous et nous parla. Nous les avons parfaitement reconnus malgré notre grande émotion ; eux aussi nous donnèrent leur bénédiction dans notre langue très pure.

« Grimaldi nous fit ensuite une expérience fort intéressante avec la cithare qui se trouvait sur la table, la promenant au-dessus de nos têtes jusqu'à la hauteur du plafond. Il joua deux ou trois mélodies, imita les clocles et disparut avec l'instrument en passant par le plafond et continuant de jouer à l'étage supérieur dans toutes les pièces et revint par le même chemin. La cithare phosphorescente suffisait à éclairer l'esprit voyageur.

« Telle a été, cher monsieur Dauvil, notre soirée chez Cecil Husk. Nous n'avons été Mme de la V... ni moi, le jouet d'aucune hallucination et nous sommes convaincus que le médium qui ne quitta point sa chaise, pas plus que sa nièce, assise près de lui, n'ont un seul instant été dans la possibilité de jouer le rôle des comparses spirituels ni des Esprits se matérialisant à la vue de douze personnes qui ont reconnu sans hésiter les apparitions venues pour elles.

Je n'ai pu aller voir le médium Eldred et n'ai pas gardé son adresse que

(1) Nous regrettons que notre aimable Correspondant ne nous dise pas comment les esprits se rendent visibles et à quel endroit, par rapport à la table, ils s'approchent des spectateurs. (Note de la rédaction.)

vous donnera M. Shipley, rédacteur en chef adjoint du *Light*, pour qui vous m'avez donné une carte.

Le prix de la séance chez Huck a été de 5 shillings (soit 6 fr. 25).

Vous pourrez écrire d'avance pour avoir une séance retenue.

Quant à la question des hôtels et tables d'hôte, l'agence Cook à l'hôtel Terminus préparera votre voyage à peu de frais.

Mme de la V... vous remercie de votre aimable souvenir et espère comme moi que vous n'aurez pas à regretter le « pèlerinage spirite » que vous comptez entreprendre.

Et croyez, mon cher Monsieur et ami, à l'assurance de mes meilleurs sentiments.

H. DE LA V.......

∴

N.-B. — Donc, s'il est, parmi nos lecteurs, des esprits curieux de tenter l'expérience d'une telle séance à Londres, ils voudront bien faire connaître leurs noms et adresses à M. L. Dauvil, 42, rue Saint-Jacques. La liste en sera arrêtée le 20 avril, afin qu'il puisse faire toutes les démarches nécessaires auprès de son complaisant confrère anglais du *Light*, et assurer une ou deux séances et le séjour à Londres pour quatre jours à un prix modéré. La liste des adhérents sera publiée dans le numéro du 1er mai et le rendez-vous à Paris sera indiqué avec tous les renseignements relatifs à cette excursion spirite.

L. D.

Catastrophe de la mine de Courrières

Une aussi cruelle catastrophe, la plus épouvantable qui se soit jamais produite, peut-elle se passer sans que nous éprouvions le devoir d'en parler à nos lecteurs qui en ont lu les détails navrants? Douze cents cadavres gisent au fond d'une mine, asphyxiés par le gaz acide carbonique qui est sorti d'une poche où il attendait une issue depuis des siècles, carbonisés par une simple étincelle provoquant la combustion homicide, écrasés sous le poids des couches carbonifères cédant à la conflagration.

Ces douze cents âmes séparées instantanément de leurs enveloppes mortelles ont-elles pu se reconnaître et entrer sans douleur dans l'erraticité? Combien de temps leur faudra-t-il pour sortir de ces ténèbres affreuses où les a plongées cette horrible mort.

Prions pour elles avec ferveur afin de les aider à revoir la lumière et

n'oublions point que, quittant ce monde, ces douze cents mineurs laissent des veuves et des enfants et, pauvres comme riches, mesurons notre aumône à nos moyens et venons en aide à ceux que tant de disparus laissent dans la douleur et la misère.

Nous n'osons ouvrir une souscription à la *Revue Spirite* mais des listes devant être établies partout nous comptons que tous les spirites tiendront à s'y faire inscrire afin de prouver que le premier de leurs devoirs est de soulager ceux qui souffrent et qui pleurent.

LA RÉDACTION

∴

AUX FAMILLES DES VICTIMES DE LA CATASTROPHE DE COURRIÈRES

Aux vieillards, aux veuves, aux orphelins, à tous ceux qu'a si cruellement frappés et désolés l'immense catastrophe, tous les spirites offrent leurs condoléances profondes et l'expression de leur bien vive et bien fraternelle sympathie.

Spes illorum immortalite plena est : leur espérance est tout entière dans l'immortalité, et c'est pourquoi, pauvres frères affligés, ils viennent, tout en pleurant avec vous, vous apporter la suprême consolation de leur forte et divine croyance, et vous rappeler la grande parole du poète : Les morts qu'on pleure ne sont pas les absents, ce sont les invisibles.

LA RÉDACTION

ÉTUDE SUR LE SPIRITISME [1]

Par A. MARION, *Président de la Cour d'appel d'Alger*.

(ŒUVRE POSTHUME) (*suite*).

---

§ 9

SUITE DU PRÉCÉDENT

Avant d'être initié dans la doctrine spirite, je me suis souvent posé certaines questions et c'est vainement que j'ai cherché à les résoudre.

Comment se fait-il, me disais-je, que les hommes diffèrent aussi sensiblement entre eux par leur intelligence et leurs aptitudes? Comment se fait-il surtout que cette différence se fasse remarquer parmi les individus, nés dans les mêmes conditions, entre les membres d'une même famille, voire même

(1) Voir les numéros de la *Revue* depuis janvier 1905, janvier 1906 et mars 1906.

entre des jumeaux, si semblables pourtant par le corps? Pourquoi la misère et la souffrance sont-elles le partage des uns, tandis qu'à d'autres échoient la fortune et le bonheur? Pourquoi ceux-ci sont-ils affranchis de toutes les infirmités qui pèsent sur l'humanité, tandis que ceux-là en sont accablés? En est-il ainsi parce que Dieu a voulu nous initier à toutes les difficultés, à toutes les tribulations de la vie terrestre? Mais alors ceux qui servent d'exemple, n'auraient-ils pas le droit de douter de son équité, et d'accuser la justice ?

Le spiritisme permet de répondre à toutes ces questions, et la manière dont il les résout, nous démontre en même temps que nous devons nous incliner humblement, parce que dans tout ce qui se passe nous ne devons voir qu'une seule chose, la sagesse de Dieu...

Effectivement s'il est constant, par exemple, qu'en ce qui concerne l'intelligence et les aptitudes, il y a des inégalités étonnantes entre les hommes, même entre ceux qui, étant nés dans le même milieu, sont appelés à vivre de la même vie, rien n'est plus facile à expliquer.

Nous avons dit ci-dessus qu'avant d'être entièrement épurée, l'âme est soumise à parcourir une suite d'existences pendant lesquelles, au moyen des épreuves qu'elle a à subir, il lui est donné de progresser soit en acquérant des connaissances nouvelles, soit en se fortifiant au point de vue de la morale et de la vertu. C'est de là que découlent diverses inégalités que je viens de signaler.

Effectivement, comme nul ne pensera, je suppose, qu'elles sont dues au hasard ou à l'arbitraire, il faut les attribuer à d'autres causes, et elles ne sont autres que celles qui proviennent nécessairement de la pluralité des existences.

Il est certain en effet que cette différence entre les individus, quant à leur capacité native, ne peut être que la suite de celle qui existe déjà chez les Esprits eux-mêmes, qui viennent les vivifier, et qui diffèrent effectivement entre eux selon le nombre d'existences qu'ils ont déjà parcourues et eu égard au plus ou moins de progrès qu'ils ont réalisés dans les incarnations précédentes. Car il est de principe, et cela se conçoit facilement, qu'en venant vendre possession du corps d'un nouvel incarné, l'âme imprime à la matière une manière d'être et de sentir correspondante au degré d'initiation primitivement conquis. De là pour certains hommes des facilités particulières, et pour d'autres des obstacles et des retards. Rien au reste de plus juste, puisqu'en définitive Dieu ne fait que permettre à chaque esprit de tirer utilité et avantage de ses précédents travaux ; et c'est ce qui permet de comprendre comment il arrive que certaines intelligences précoces et merveilleuses apparaissent dans tous les temps et dans tous les pays — et commandent l'admiration.

Mais et c'est là l'éternelle objection qui est faite. Pourquoi s'il en est ainsi, l'homme est-il privé de souvenir ? Pourquoi le faire recommencer Tout à fait ? Pourquoi le soumettre à un nouvel et complet apprentissage de la Vie ?

« Le souvenir de la vie précédente, dit Dupont de Neucoure (*loc. cit.*), « serait un puissant secours pour celle qui la suit. Quelques êtres supé- « rieurs à l'homme... ont peut-être cet avantage comme récompense de « leur vertu passée ; car tout bien produit un bien. Il ne doit pas sans « doute être accordé à ceux qui, ayant mérité la dégradation, ou n'étant « point parvenus au rang des Êtres, dont la moralité peut s'élever jusqu'à « Dieu, sont éprouvés par la Justice ou la bienfaisance divine, d'après leurs « forces, *en commençant ou recommençant entièrement à neuf cette carrière,* « *initiatrice de la haute moralité...* »

Ce passage me suggère les réflexions suivantes. Que lorsque l'homme aura atteint à peu près le but vers lequel il tend, lorsqu'il approchera de sa dernière incarnation, Dieu ouvre ses yeux à la lumière et lui permette alors de lire dans son passé, pour qu'il puisse y voir d'où il est sorti, quel est le chemin qu'il a parcouru et comment il s'est conduit pendant cette longue route, c'est possible. Mais, dans notre état actuel, abstraction faite du point de savoir si nous en sommes dignes ou non, en quoi pourrait-il être nécessaire que nous jouissions de cette faveur ? Est-il bien certain que nous pourrions y trouver une utilité réelle ? Le souvenir ne serait-il y pas plutôt pour nous un obstacle, peut-être même un danger ?

Tout d'abord ce qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est que ce n'est pas seulement l'existence immédiatement précédente qu'il faudrait se rappeler, mais encore toutes celles antérieures ; et cela se conçoit, ce n'est que dans cet ensemble que l'on peut trouver les enseignements qui peuvent nous être utiles. Or, dans ce cas, croit-on qu'en présence de ces souvenirs multiples, embrassant des faits nombreux et se rapportant à des époques diverses, chacun de nous saurait s'en rendre compte et se retrouver ? N'y aurait-il pas, au contraire, à craindre du moins pour la grande majorité, que tout ce que l'on en retirerait, ce serait le trouble et peut-être même le découragement ? C'est probable.

Et puis d'ailleurs est-il bien certain que nous saurions en profiter ? Profitons-nous toujours des enseignements de la vie présente ? Peut-on être autorisé à supposer que le souvenir d'un fait plus ou moins éloigné sera plus efficace ? Je ne le pense pas. Aussi tout bien considéré, je crois que ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de s'incliner, en répétant ce que Simon Ben Jochaï disait à ses disciples : *Tout ce qu'a fait le saint, Béni soit-il, était nécessaire.*

Au reste, en dehors des autres raisons que Dieu ne nous a pas révélées,

il en est d'autres qui viennent justifier l'état des choses tel qu'il l'a établi. Mettre l'homme constamment sous l'empire de ses souvenirs, c'eût été douter de lui, c'eût été surtout lui enlever son libre-arbitre ; car pour ses bonnes actions, il n'y avait plus de spontanéité, et elles ne puisaient plus leur premier mérite dans l'amour de Dieu.

Ce défaut de souvenir ne saurait donc avoir aucune importance. Bien loin de là, il ne prouve qu'une chose, c'est combien le souverain Maître de nos destinées a été sage et prévoyant.

Cette sagesse, nous la retrouvons encore dans cette obligation qu'il nous a imposée de recommencer chaque nouvelle existence par un complet apprentissage. Il importait en effet que les épreuves fussent complètes et d'ailleurs c'est en commençant par celles de l'enfance que l'on apprend à supporter celles qui doivent survenir plus tard.

D'un autre côté, il ne pouvait guère en être autrement. Il est certain en effet que par son immixtion dans un corps nouveau, étranger aux connaissances déjà par lui acquises, l'esprit doit nécessairement rester voilé pendant un certain temps, et que ce n'est que peu à peu qu'il lui est permis de percer les ténèbres qui l'environnent, et qu'il peut finir par retrouver la voie du progrès qu'il avait primitivement suivie.

La preuve au reste qu'il doit en être ainsi, c'est que le Christ lui-même, qu'il n'ait été comme certains le prétendent, qu'un grand esprit envoyé par Dieu, à l'exemple de Moïse, en mission sur la terre, ou qu'il ait eu une essence divine, ce que les principes du spiritisme me permettent de croire, le Christ a dû subir les influences du corps.

Effectivement l'Église elle-même partage la vie de Jésus en trois époques: Son enfance, sa vie cachée, sa vie publique. Son enfance et sa vie cachée se sont écoulées dans la pauvreté, le travail et l'obscurité. Il est bien vrai qu'à l'âge de douze ans, s'étant trouvé dans le temple de Jérusalem au milieu des docteurs, il les a étonnés par la sagesse de ses discours. Mais ce ne fut là qu'un éclair destiné à faire pressentir, comme cela a lieu dans toutes les natures d'élite, ce qu'elles doivent être un jour. (V. f. 26 *Bis.*)

Toujours est-il que ce qu'il y a de remarquable c'est que ce n'a été que lorsque le voile qui obscurcissait son entendement s'est peu à peu dissipé et lorsqu'il lui a été permis, comme à tous les hommes, de dominer tout à fait la matière à laquelle il avait été uni, qu'il a pu manifester les richesses de son Esprit, de son intelligence et des inappréciables facultés, dont il avait été doué.

Je crois devoir à ce propos citer un passage important d'un ouvrage, dû à la plume d'un magistrat, M. Bounamy, et qui a pour titre : *La raison du spiritisme*. Son argumentation sur ce point, est conçue dans des termes et d'une façon si remarquables, que l'on ne saurait trop la reproduire.

« La sujétion de l'Esprit, dit cet auteur, aux conditions physiologiques
« du corps ne nous paraît pas pouvoir être contestée ; elle explique surtout
« le phénomène de l'Esprit supérieur redevenu enfant.

« Un auguste exemple peut être invoqué ici ; il sera accepté sans répli-
« que, nous l'espérons du moins, par tous ceux qui ne révoquent point en
« doute la mission divine du Christ.

« Le Messie, ce messager divin, pur Esprit et plein de la science céleste,
« n'a-t-il pas subi les étreintes du corps, la débilité d'Esprit de l'enfance et
« des faiblesses ? N'a-t-il pas épelé, comme tous les enfants des hommes,
« les premières notions de la vie ? N'a-t-il pas bégayé le langage de la
« raison, avant d'acquérir la maturité virile, qui lui était nécessaire pour
« promulguer les vérités éternelles, dont il était dépositaire, et qu'avaient
« cependant recélées les organes d'un enfant ?.. »

Est-il rien de plus concluant sur ce point ?

Si maintenant je passe à l'explication des autres différences que j'ai signalées, elles se justifient aussi facilement.

En nous mettant sur cette terre, Dieu nous a imposé des devoirs et des obligations. Or, s'il en est qui savent les remplir avec zèle, assiduité et ferveur, combien y en a-t-il qui ne s'en inquiètent nullement ? Le nombre hélas ! n'est que trop grand. Que d'hommes, en effet, ont à se reprocher, entre autres faits coupables, les uns, d'avoir méconnu les lois de la pitié et de la commisération ; les autres, de s'être laissé aller aux sentiments de la convoitise et de l'orgueil ; ceux-ci, d'avoir dérobé le bien d'autrui ou d'avoir nui à son prochain par le mensonge, la délation, la calomnie ; ceux-là d'avoir porté une main criminelle sur la vie de leurs semblables et sur la leur propre.

Est-ce que ces contraventions aux prescriptions ou aux défenses de Dieu doivent passer inaperçues? Non, certes, et alors en nous faisant recommencer une existence nouvelle, le souverain arbitre du monde peut-il donner à tous une même destinée ? N'est-il pas, au contraire, de toute justice que chacun soit puni eu égard à la nature de la faute même qu'il a commise. Oui, sans doute, et c'est ce qui explique comment, pour les bons, la nouvelle vie est en général plus facile et même heureuse, tandis que pour les méchants elle est semée des plus rudes épreuves.

Telle est la doctrine des Indous. « Un homme de bien, est-il dit dans le
« Bhagavad-Gita, n'entre jamais dans la voie malheureuse. Il se rend à la
« demeure des pures ; il y habite un grand nombre d'années, puis il *renaît*
« dans une famille de pures et de Bienheureux. Alors il *reprend* le pieux
« exercice qu'il avait pratiqué dans sa vie antérieure et il s'efforce davan-
« tage dans la perfection. »

Plotin, dans son livre IXe de la IIe Eunéade sur la sanction de

nos bonnes, comme de nos mauvaises actions, s'exprime ainsi : « Il y a ici-
« bas non seulement les statues des dieux ; mais eux-mêmes nous suivent
« de leurs regards. Aucun blâme n'est fondé contre eux, car leur providence
« est incessante : *Ils assurent à chacun le sort qui lui convient et qui est har-*
« *monique avec ses antécédents, selon ses existences successives.* »

Je pourrais multiplier les citations. Je terminerai par cette dernière. « Il
« suit des principes de la raison, dit Charles Bonnet, que le degré de per-
« fection acquise déterminera dans la vie à venir le degré de bonheur ou de
« gloire dont jouira chaque individu... »

Comme il est facile de s'en convaincre, notre Doctrine, sur ce point, n'est pas nouvelle ; elle remonte au contraire bien haut. Tant il est vrai que lorsqu'ils reposent sur la raison et la justice, les principes sont les mêmes de tout temps et chez tous les peuples.

Ainsi donc, plus nous avançons et plus tout vient justifier nos enseignements. En dehors en effet ce n'est que mystère.

A la vérité, il est une opinion assez généralement répandue d'après laquelle ces malheurs exceptionnels, qui, sans qu'on en connaisse la cause, viennent affliger l'humanité, seraient la conséquence des fautes de nos pères, fautes que les enfants devraient expier, ce qui serait pour les auteurs de leurs jours une première punition.

Il est certain qu'avec le système de nos adversaires, les choses ne peuvent s'expliquer autrement. Mais, au fond, cette opinion n'est pas soutenable par elle-même.

D'abord il est à remarquer que les infortunes, les infirmités surtout, dont il s'agit, ne se produisent le plus souvent qu'à la deuxième et même à la troisième génération. En quoi, dans ce cas, ceux qui en seraient la première cause, auraient-ils à en souffrir? D'autre part, s'il est vrai qu'en arrivant sur cette terre nous y venons pour la première fois, nous ne pouvons évidemment pas avoir personnellement quelque chose à nous reprocher. Comment se ferait-il alors que nous dussions souffrir en rien et pour rien du mal qu'un autre aurait fait? Il y aurait là, il faut en convenir, une si grande injustice que l'on ne peut même pas la supposer possible.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec émotion la désincarnation à un âge avancé de M. Henry Joly, doux et bienveillant spirite de la première heure, qui fut pendant de longues années le dévoué gérant de la *Revue Spirite*. Il fut l'ami fidèle d'Allan Kardec et P.-G. Leymarie. C'était un homme de bien

dans toute l'acception du mot qui avait été séduit par la beauté de la morale spirite et y avait simplement conformé sa vie. La Société d'études fondée par le Maître s'honora de le compter parmi ses membres les plus fermes et les plus dévoués.

Quand nous le connûmes il y a plus de vingt-cinq ans, il était veuf déjà depuis quelques années et dirigeait, seul, une importante maison de commerce du faubourg Saint-Antoine, secondé par sa fille unique, une jeune fille charmante, d'une rare intelligence et d'un cœur d'élite. En 1886, notre ami, déjà bien éprouvé, avait la douleur de perdre le doux ange de son foyer. Il avait soixante ans, une maison vide et désolée et plus un seul membre de sa famille ou plutôt si, il lui resta une famille, celle de ses frères en croyance qui ne lui ménagea ni son estime profonde, ni sa sympathie, ni son intérêt. On peut dire qu'il était un captif de la terre, et que la mort a été pour lui l'heure attendue de la délivrance, l'heure non moins attendue de la réunion avec ses bien-aimés.

Saluons avec respect ce bienveillant esprit, et donnons à sa mémoire une pensée sympathique et fraternelle.

ALGOL

BIBLIOGRAPHIE

Vient de paraître une nouvelle édition de *Échos d'un autre monde* de Ch. d'Orino. Tous ceux que passionnent les problèmes de l'Au-delà voudront lire ce livre dicté par des Esprits supérieurs à une dame digne de foi à l'aide d'un médium indiscuté.

Dans cet ouvrage sont traités non seulement des sujets philosophiques et moraux d'une haute portée, mais encore des problèmes sociaux toujours délicats et difficiles à résoudre par les incarnés et que les Esprits dégagés des entraves terrestres envisagent froidement et différemment.

Certaines questions traitées par deux Esprits qui ont occupé sur terre des situations opposées le sont d'une manière parfois contraire, ce qui semble démontrer que malgré le progrès obligatoire qui mène toutes les âmes vers le même but, les chemins qui y conduisent sont variés et nombreux.

Les Esprits conservent donc dans l'Au-delà leurs idées qu'ils modifieront devant l'évidence de la vérité immuable dont ils découvriront peu à peu les secrets. — Les *Échos d'un autre monde* seront prochainement suivis d'un Recueil de Contes dans lequel nous lirons avec plaisir l'opinion que donnent des entités élevées sur des questions de haut intérêt et qui éclairera nos cœurs et nos âmes.

* *

Un nouveau sacerdoce, par Verdal-Lessard.

M. Verdal-Lessard vient de publier un ouvrage original qui s'adresse aux prêtres de tous les cultes et « à toutes les sincérités religieuses ». Le sacerdoce a rendu des services à l'époque des origines du christianisme, mais les passions humaines en ont chassé tous les sentiments vraiment chrétiens, qui se sont réfugiés, en partie, chez les laïques et chez les ennemis de l'Église. Les aspirations républicaines, révolutionnaires et socialistes sont franchement chrétiennes. Elles préparent l'avènement du vrai christianisme, de la fraternité universelle et nient l'hypocrisie orthodoxe, le mensonge clérical qui, au nom de la charité, rêve et pratique tout l'opposé de la doctrine de Jésus.

Le prêtre de l'avenir devra être un homme de science et un homme de cœur, qui, après avoir élevé une famille, sèmera dans les âmes les vérités scientifiques qu'il aura puisées par l'expérience et par l'étude dans le livre de Vie. Le but de ses efforts doit être de répandre les vues humanitaires du Christ, l'amour fraternel qu'il a prêché à tous les hommes.

L'ouvrage intitulé : *Un nouveau sacerdoce*, se vend 1 fr. 50 à la Librairie Spirite, 42, rue Saint-Jacques.

P. H.

Cours pratique d'Alchimie.

M. René Schwaeblé, dont les efforts tendent à détruire le mur qui sépare les spirites des occultistes, avec la louable ardeur d'un chercheur de la vérité, vient de réunir dans un intéressant traité une foule de connaissances éparses dans de volumineuses et coûteuses bibliothèques et dont il offre l'exposé clair et complet au public.

L'alchimie, dit-il, est la science de vie par excellence. Elle l'étudie à travers l'évolution des trois règnes. On l'a confondue à tort avec la magie. Le but de l'achimiste n'est pas de faire de l'or, mais de rechercher l'unité de la matière. Il n'y a donc pas de chimie inorganique. Les corps considérés comme indécomposables par la chimie classique sont pour l'achimiste des corps momentanément « fixés » et parfaitement « muables ». L'infini seul qui les contient tous est « immuable », assez semblable en cela à l'ignorance des profanes. Paracelse a dit tout cela dans son traité de l'*Essence de la nature* quelques années avant M. Charpentier.

Le volume est vendu 2 francs.

P. H.

Conférence sur « Les phénomènes de Hantise ».

M. le Dr J. Maxwell, l'auteur bien connu des *Phénomènes psychiques*, publie aujourd'hui la conférence qu'il fit le 19 juin 1905 à l'Institut général psychologique. Les phénomènes de hantise, qui en font l'objet, « ont, jusqu'à présent, occupé les romanciers plutôt que les savants. » Depuis quelque temps, cependant, la science a étudié leur domaine et les résultats recueillis lui font pressentir qu'elle y trouvera tout au moins « des documents d'une valeur inestimable pour la psychologie humaine » et en outre, l'authenticité des phénomènes paraissant probable à ce prudent et sincère chercheur, la solution de certains points obscurs du problème de l'être.

On devrait organiser, en France, une société de recherches psychiques comme l'ont fait les Anglais, car ce qu'il faut dans ces sciences nouvelles, c'est un faisceau important d'observations et de faits étudiés avec soin qui permettront ensuite de jalonner de lois nouvelles la marche ascensionnelle que la science poursuit sans répit. « J'ai beaucoup de répugnance à m'occuper des théories, dit l'auteur, alors que les faits sur lesquels on les élève ne sont pas encore suffisamment observés. Tenons bien le fantôme d'abord nous l'analyserons ensuite. »

Telle est la méthode qu'il convient d'apporter dans ces recherches complexes où l'on n'avance qu'à tâtons, dans une nuit encore presque complète. Les esprits pondérés et judicieux, comme le Dr Maxwell, forcent les adversaires les plus malveillants à les prendre au sérieux. Ils préparent le terrain de la science future et les théories les plus belles, dont s'alimentent les aspirations élevées, y trouveront une base inébranlable.

PAUL HEIDET.

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef : LÉOPOLD DAUVIL.

Mayenne. — Imprimerie CH. COLIN.

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES
ET
SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE
FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-NEUVIÈME ANNÉE

Nº 5. — MAI 1906

PARAIT DU 1er AU 5 DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : 1 FRANC

SOMMAIRE

PARIS
BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco ; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1er de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Europe, 12 francs. — mérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : **1** fr.

Tous les abonnements partent du 1er janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. Leymarie. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

DERNIERS OUVRAGES PARUS

ALBERT DE ROCHAS : **Les Frontières de la Science.** — 1re série : État actuel de la Science psychique. — Les propriétés physiques de la force psychique. — La physique de la Magie........................ 2 fr. 50

2e série : Lettre ouverte à M. Jules Bois. — Les localisations cérébrales. — Les actions psychiques des contacts, des onctions et des émanations. — La lévitation du corps humain, nombreuses gravures................ 3 fr. 50

— **L'Envoûtement.** Documents historiques et expérimentaux, 2e édition, revue.. 1 fr.

M. SAGE : **Madame Piper** et la *Société Anglo-Américaine* pour les Recherches psychiques. Préface de Camille Flammarion.......... 3 fr. 50

La Zone-Frontière entre l'autre monde et celui-ci........... 3 fr. 50

Le Sommeil naturel et l'Hypnose, leurs phases, leur nature ; ce qu'ils nous disent en faveur de l'immortalité de l'âme................ 3 fr. 50

LÉON DENIS : **Dans l'Invisible** ; Spiritisme et Médiumnité ; traité de Spiritualisme expérimental.................................... 2 fr. 50

GABRIEL DELANNE : **Recherches sur la Médiumnité**, étude des travaux des savants. — L'écriture automatique des hystériques. — L'écriture mécanique des médiums. — Preuves absolues de nos communications avec le monde des esprits. — Fig. dans le texte...................... 3 fr. 50

A. BARMOND : **Somnambulisme et thérapeutique** ; remèdes éprouvés de sources différentes.. 2 fr.

Le problème de l'Au-delà. Conseils des Invisibles recueillis par le général A... Véritable bréviaire spirite.......................... 1 fr. 50

EMM. DARCEY : **L'Homme terrestre.** — Œuvre absolument remarquable.. 2 fr. 50

Prof. MOUTONNIER : **A ceux qui doutent et à ceux qui pleurent.** Ouvrage recommandé.. 1 fr. 50

Baron CH. DE REICHENBACH : **Les phénomènes odiques** *ou Recherches physiques et physiologiques sur les dynamites du Magnétisme, de l'Électricité, de la Chaleur, de la Lumière, de la Cristallisation et de l'Affinité chimique* considérés dans leurs rapports avec la *Force vitale*........... 8 fr.

J. MAXWELL : **Les Phénomènes psychiques**, Recherches, Observations, Méthodes, 2e édit. 1 vol. in-8o.......................... 5 fr.

France DARGET : **Poésies nouvelles précédées de premières poésies**.. franco 2 fr. 40

— Pour la défense des « Oberlé ».......................... 0 fr. 50

E. JOLLIVET-CASTELLOT. — **La Science alchimique.** Ouvrage orné de nombreuses gravures.................................... 5 fr.

CH. D'ORINO : **Les Contes de l'au-delà**, sous la dictée des Esprits. Un vol. in-18 jésus... 3 fr. 50

PAPUS. — **L'Almanach de la chance**, pour 1905, abondamment (50 figures) contient les 22 lames du Tarot des Bohémiens. 1 fr. franco 1 fr. 25

NŒGGERATH (Mme R.). — **La Survie.** — *La réalité, Sa manifestation, Sa philosophie.* — Échos de l'au-delà (quelques exemplaires reliés restent encore) (1)... 4 fr. 50

(1) Notre chère doyenne, la « Bonne Maman » de la Colonie spirite parisienne, va revoir son beau livre avant de le rééditer. La nouvelle édition verra le jour prochainement.

FELIPE SENILLOSA : **Evolution de l'âme et de la Société**, traduit de l'espagnol, par A. EBELOT........................ 3 fr. 50

CAMILLE FLAMMARION : **L'inconnu et les problèmes psychiques**, Manifestations de mourants ; apparitions ; télépathie ; communications psychiques ; suggestion mentale ; vue à distance ; le monde des rêves ; la divination de l'avenir........................ 3 fr. 50

FALCOMER : **Phénoménographie** ou recherches originales sur les facultés peu connues de l'homme, avec 17 fig........................ 1 fr. 50

ED. GRIMARD : **Une échappée sur l'infini. Vivre. — Mourir. — Revivre.** Un volume de 420 pages........................ 3 fr. 50

— **La Famille Hernadec**, roman spiritualiste.......... 2 fr. 50

KATIE KING : **Histoire de ses apparitions**, d'après les documents anglais, avec illustrations, par un adepte. Préface de M. Gabriel DELANNE 2 fr.

ADRIEN MAJEWSKI : **Médiumnité gu[illegible]rissante** par l'application des fluides électriq., magnétiq. et humains, 2[illegible] fig. hors texte...... 3 fr.

La Rénovation religieuse, par l'abbé X... Cet ouvrage renferme sur l'organisation du monde, sur la personne et la divinité du Christ, des détails très intéressants et nouveaux (Épuisé)........................ 2 fr.50

D. METZGER : **Médiums et groupes.** Spiritisme et hypnotisme 0 fr.50

A. ERNY : **De l'identité des Esprits**........................ 0 fr.50

ALBERT LA BEAUCIE : **Les Grands Horizons de la vie**, abrégé de psychologie moderne, preuves expérimentales........................ 2 fr.

Le Credo philosophique d'un franc-maçon : grand in-8° de 180 pages sur papier de luxe 2 fr. Port payé........................ 2 fr. 60

Comte CAMILLE DE RENESSE : **Jésus-Christ**, ses apôtres et ses disciples au xx° siècle........................ 2 fr.

L. GARDY : **Cherchons**........................ 2 fr. »

— **Le médium, D. D. Home**, sa vie et son caractère d'après des documents authentiques........................ 1 fr.

Autour « des Indes et à la planète Mars », édité par la Société d'études psychologiques de Genève........................ 2 fr.50

Etude philosophique : Le Christ, le christianisme et la religion de l'avenir, par HENRI CONSTANT (Général FIX)........................ 2 fr. 50

Compte rendu du CONGRÈS SPIRITE et SPIRITUALISTE INTERNATIONAL, tenu à Paris, du 16 au 27 septembre 1900. Ouvrage de 730 p., gr. in-8. — *Section spirite, Section magnétique, Section hermétique, Section théosophique*, prix : 10 fr., port payé........................ 12 fr.

H. M. LAZELLE, colonel de l'armée des États-Unis d'Amérique : **Matière, Force et Esprit**, ou évidence scientifique d'une intelligence suprême, traduit de l'anglais par C. MOUTONNIER, ancien professeur de l'école des Hautes Études commerciales de Paris........................ 2 fr.50

M. HAFFNER. — **Comment on fait quelques expériences magnétiques et hypnotiques à l'état de veille**, brochure.............. 2 fr.

Annie BESANT. — **Réincarnation**, traduit de l'anglais par la doctoresse Mme Schultz, un vol. in-16 de 108 pages........................ 1 fr.

C. W. LEADBEATER : **Le Credo chrétien.** Son origine et sa signification. Traduit de l'anglais. Un vol. in-16 de 160 pages.... ..... 1 fr. 50

R. A. : **Histoire de l'Ame.** Ses véhicules et ses conditions d'existence. Un vol. in-16 de 232 pages.. 2 fr. 50

Franz HARTMANN. — **Magie blanche et noire,** œuvre d'un érudit, broché.. 6 fr.

FABRE d'OLIVET. — **La Langue hébraïque restituée,** nouvelle édition, 2 vol. in-4° couronne, papier vergé........................ 25 fr.

REVEL. — **L'Evolution de la vie et de la Conscience,** *du règne minéral aux règnes humain et surhumain.* 1 vol. in-12 broché.... 3 fr. 50

XXX.— **Comment? Pourquoi?** *Révélations.* 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50

XXX. — **Au Pays des Esprits,** *Roman vécu des Mystères* de l'occultisme. Préface de PAPUS. 1 vol. in-16 de 432 pages.................. 5 fr.

SCHMITZ DU MOULIN. — **Les Chevaliers de la Lumière** (1er fascicule) par MUHAMMAD ADIL. 1 vol. in-12 broché... .... 3 fr. 50.

LÉON DENIS : **Après la mort.** Exposé de la philosophie des esprits, ses bases scientifiq. et expériment., ses conséquences morales (17e mille). 2 fr. 50

— **Christianisme et Spiritisme.** La nouvelle révélation. Doctrine des Esprits. Rénovation (5e mille)..................... 2 fr. 50

— **Pourquoi la vie** (67e mille)... .... 0 fr. 15

Mme ALEX. MOREAU : **Lumière et vérité.** (Recommandé).. 3 fr.

ROSSI, PAGNONI et D. MARONI : **Quelques essais de médiumnité hypnotique,** traduit de l'Italien.................................. 2 fr.

M. de KOMAR : **A travers l'Invisible**; contes illust. pour la Jeunesse. 2 fr.

SAINTEAU (Fernand): **Cours complet** de la science de l'Hypnotisme, du magnétisme et du massage... 7 fr.

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS : **Les Chevaliers de la Table Ronde** (Roman) comprenant: Le roi Arthur, Parsifal, Lancelot du Lac, prix 2 fr.

C. W. LEADBEATER. — **Le Credo Chrétien,** son origine et sa signification (traduit de l'anglais)..................................... 1 fr. 50

L'ABBÉ JULIO: **Secrets merveilleux** pour la guérison de toutes les maladies physiques et morales ; un vol. de 600 pages. relié maroquin souple, avec 2 portraits et 22 figures mystérieuses. Prix................ 12 fr. »

— **Prières merveilleuses** 5 gravures........... .... 3 fr. 50

— **Biographies de Jean Sempé et de l'abbé Julio,** 4 gr. 3 fr. 50

FABRE DES ESSARTS : **Labbé Houssay** (l'abbé Julio) Biogr. ornée d'un portrait... .... 1 fr.

— **L'arbre gnostique** par SYNÉSIUS (Epuisé).......... 2 fr.

M. HAFFNER, prof. de magnét. : **Comment on endort..** 0 fr. 60

PAPUS : **Traité élémentaire de Science occulte,** mettant chacun à même de comprendre et d'expliquer les théories et les symboles employés par les anciens, par les alchimistes, les astrologues, les kabbalistes. — 7e édit. refondue et considér. augmentée, 7 francs 7 fr. 50 franco.

PORTE DU TRAIT DES AGES : **L'envoûtement expérimental.** 1 fr.

— **Etudes magiques et philosophiques.** Théories diverses de l'envoûtement. Corps astral. Extériorisation de la sensibilité. L'âme humaine 1 fr.

VICTOR DUEZ : **Fausses Doctrines et Croyances vraies.** 0 fr. 50

Occasions

BILZ : Nouvelle méthode pour guérir les maladies. La nouvelle médication naturelle. Ouvrage couronné. 1 vol. gr. in 8° de plus de 2.000 pages, avec 720 figures dans le texte, un grand nombre de planches en couleurs et plusieurs modèles démontables du corps humain et de ses organes. — Relié.... 15 fr.

— THE INDIAN EMPIRE : Histoire, topographie, climat, religion, éducation, etc., 3 volumes in-4°. Nombreuses vues topographiques, tirées à part, par les principaux artistes graveurs, par R. Montgomery-Martin........ 30 fr.

SAR PÉLADAN : Théâtre de la Rose-Croix : — La Prométhéide, trilogie d'Eschyle en 4 tableaux ; gr. in-8° de 165 pages sur papier de luxe..... 3 fr.

— Le Prince de Byzance, drame romanesque en cinq actes...... .... 3 fr.

M. N. BOUILLET : Dictionnaire des sciences, des lettres et des arts. Grand in-8°, belle reliure d'éditeur, franco...................................... 11 fr.

MM. LARIVE ET FLEURY : Dictionnaire français illustré des mots et des choses, 18 séries de 160 pages chacune, grand in-4° de 5 francs la série, laissées à.. 40 fr.

Années 1894 à 1901 de la Revue de cuisine pratique « Le Gourmet ». 7 vol. in-4°... 20 fr.

ALFRED LOISY : **L'Evangile et l'Eglise**, 2e édition augmentée ; ouvrage mis à l'index par le cardinal archevêque de Paris, rare..... 15 fr.

— **Autour d'un petit livre**.. — ...... 6 fr.

BOULES DE CRISTAL

POUR MÉDIUMS VOYANTS

de 3 à 20 francs, selon la grosseur et la qualité. Librairie spirite. Supports des boules en bois noir, 0 fr. 75, 1 fr. et 1 fr. 25 selon la grandeur

CENTENAIRE D'ALLAN KARDEC

Edition d'une carte postale en simili-gravure, d'après un des meilleurs portraits du Maître

Par unité, 0 fr. 10 ; par douze, 1 fr. , par vingt-cinq, 1 fr. 75 ; par cinquante, 3 fr. ; par cent, 5 francs ; au-dessus de cent exemplaires à débattre.

Une de nos abonnées, Mme Marius Gas, propriétaire à Vauvert (Gard), clos des Américains, nous prie de faire savoir aux lecteurs de la *Revue* qu'elle peut leur fournir du vin pur garanti naturel. Prix et échantillons sur demande.

AVIS. — Le Plateau alphabétique, très connu en Allemagne et dans l'Est de la France, nous a été souvent demandé par nos abonnés. Il est plus pratique que le guéridon classique, et peut se placer sur une table ou tout autre meuble. Nous l'enverrons *franco* gare, avec son chariot, contre mandat poste de 15 francs. Voir le « Guéridon alphabétique », sur notre catalogue.

VIENT DE PARAITRE

LE SECRET DE LA VIE

LE MYSTÈRE DÉVOILÉ. — LA VIE ÉTERNELLE

Communications médianimiques dictées par le Curé d'ARS à Madame LEFEBVRE, médium,

L'entité spirituelle qui nous a donné maintes fois d'excellentes communications signées : Le Curé d'Ars, vient de faire œuvre de charité en s'adressant cette fois à une modeste médium dans une série de conseils simples et de prières.

Ce petit recueil intitulé *Le Secret de la Vie* se vend 0 fr. 50 à la Librairie Spirite, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Appel à la Bienfaisance

Nous prions les personnes qui pourraient disposer de vieux vêtements pour les nécessiteux, hommes, femmes, ou enfants, de bien vouloir nous les adresser au bureau de la *Revue*, 42, rue Saint-Jacques ; il nous en est beaucoup demandé en ce moment. On peut envoyer en port dû.

Notre regrettée Directrice était charitable, bien des pauvres l'ont appris et pleurent son départ.

Médiums recommandés. — PARIS

Mme Lay-Fonvielle, 26, rue d'Eylau. — Voyante.
Mme De Poncey, 42, rue Laborde. — Voyante somnambulisme.
Mme Pontet, 4, avenue de Clichy. — Intuition.
Mme Lorenza, 21, rue de la Condamine. — Voyance. Somnambulisme.
Mme Miliane Bellet, 7, rue Condorcet. — Médium voyant. — Tous les jours, de 2 h. à 5 h. soir, dimanches et jours fériés exceptés.

Guérisons par la médiumnité.

M. Majewski, professeur de psycho-radiothérapie de massage magnétique, reçoit à Paris, 5, boulevard de Strasbourg, jeudi et dimanche exceptés, de 9 heures à 6 heures.

Mme Mathias, 38, rue de Flandre. Tous les jours (sauf le Jeudi et le Dimanche) à partir de 3 heures du soir.

L'on nous recommande un jeune professeur, à même de préparer les élèves aux épreuves du baccalauréat ès-lettres (*partie lettres*). — Prétentions modestes.

Pour tous renseignements s'adresser à la *Librairie spirite*, 42, rue Saint-Jacques, à Paris.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

49e Année — No 5. — 1er Mai 1906.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE — Rédacteur en chef : LÉOPOLD DAUVIL

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

LE CHRIST MYTHIQUE

VIII

— Le Christ mythique !... Que peuvent signifier ces deux mots si étrangement associés ? Quoi, vous venez de raconter, tout au long, la « vie terrestre » de cet Instructeur, de ce Fils de l'Homme, en même temps que Fils

de Dieu... et voilà qu'on appelle Mythique, celui-là même qu'on vient d'appeler Historique ! Qu'est-ce donc qu'un mythe ?

— Question prévue et toute naturelle, à laquelle répondront les pages qui vont suivre.

Nous avons dit que deux Écoles ont émis diverses opinions concernant l'origine des religions. L'une est celle des Mythologies comparées, l'autre, celle des Religions comparées. Nous avons opposé, les uns aux autres, les arguments mis en ordre de bataille par ces deux Écoles adverses, nous n'avons donc pas à y revenir ici, l'origine unique des religions ayant été démontrée par les conclusions de la doctrine ésotérique. Toutefois, ce n'est pas seulement contre le fait même de cette origine que l'École opposante a dirigé ses plus vives attaques, c'est encore et surtout contre la personne du Christ qu'elles ont été renouvelées.

Il est incontestable que cette Personne nous est présentée par l'histoire en des conditions quelque peu énigmatiques et que la nature même du Christ, non moins que les incidents au milieu desquels s'est déroulée sa vie terrestre, prêtent le flanc à des attaques dont on peut accepter, sinon les violences et la mauvaise foi, tout au moins l'apparente raison d'être.

C'est ainsi, par exemple, que les adversaires nous opposent, de prime abord, ce fait que tous les événements principaux de la vie du Christ — sa mise au monde par une Vierge, le « Jour de Noël », ses miracles, ses enseignements, sa crucifixion, sa résurrection et son ascension — se retrouvent dans les récits d'autres vies et dans de telles conditions d'identité, qu'elles infirment gravement la réalité de l'existence de ce personnage... pseudo-historique, ce semble.

En ce qui concerne sa doctrine et ce qu'on appelle ses « miracles », dit Mme Annie Besant, nous ne protesterons point. Nous reconnaissons que la plupart des grands Instructeurs ont accompli des actes, opéré des guérisons qui, sur le plan physique, ont paru miraculeux à leurs contemporains, sans que cette qualification puisse être rationnellement justifiée. Tous les occultistes savent que ces faits sont dus à l'emploi de facultés propres à tout Initié ayant dépassé un certain grade. Nous reconnaissons de même que la doctrine du Nazaréen ne lui appartient pas exclusivement, mais si les partisans de l'École des Mythologies comparées s'imaginent avoir prouvé que l'inspiration divine est infirmée par le fait de l'identité des enseignements donnés par Krishna, par Manou, par Bouddha et par le Christ, l'occultiste sait et déclare que ce dernier devait forcément répéter les enseignements de ses prédécesseurs, par la raison qu'il a été, comme eux, délégué par les mêmes Guides.

Les vérités profondes concernant les rapports de l'Esprit divin avec l'Esprit humain étaient aussi absolues, aussi identiques à elles-mêmes, vingt

mille ans avant la naissance de Jésus en Palestine, qu'après sa venue. Affirmer que le monde a été privé de toute doctrine, en d'autres termes, abandonné à lui-même, depuis son origine jusqu'au premier siècle de notre ère, équivaut à dire qu'il y avait une humanité sans Guides, des enfants sans Père, des âmes demandant la lumière au sein de ténèbres muettes — idée aussi blasphématoire envers Dieu qu'elle est désespérante pour l'homme, hypothèse contredite du reste par l'intervention de tant de Sages et par l'existence de littératures sublimes, parues des milliers de siècles avant l'avènement du fils de l'essénienne Marie.

Reconnaissant donc en Jésus le grand Maître de l'Occident, le Messager suprême envoyé à notre humanité moderne, il nous reste à résoudre une difficulté, une question quelque peu obscure qui a détaché beaucoup d'âmes du Christianisme. Pourquoi et comment, peut-on se demander, les fêtes commémoratives d'événements arrivés dans la vie du Galiléen, se retrouvent-elles dans des religions plus anciennes que le Christianisme et rappellent-elles des événements identiques survenus dans la vie d'autres Instructeurs ?

La Mythologie comparée n'a pas manqué de poser cette question de nos jours; or, cette question n'est nullement moderne, étant née, il y a un siècle tout au moins. Son apparition remonte à l'époque où furent successivement publiés divers ouvrages spéciaux, tels que *L'Histoire abrégée de différents cultes*, de Dulaure, *L'Origine de tous les cultes*, de Dupuis, *Le Hindu Panthéon* de Moor et *L'Apocalypsis* de Godefroy Huggins.

Ces ouvrages furent suivis d'une foule d'autres toujours plus scientifiques et plus exacts dans leur manière de comparer et d'interpréter les faits, si bien qu'il est devenu impossible, pour une personne quelque peu instruite, de mettre même en doute les ressemblances, voire même les identités qui partout se retrouvent et il n'est pas de chrétien — à moins d'être totalement illettré — qui, de nos jours, osât soutenir que les symboles, cérémonies et rites chrétiens sont uniques en leur genre et que le christianisme n'a pas de points communs avec les religions de date plus ancienne.

On sait fort bien, d'autre part, — l'on devrait savoir tout au moins — que dans les premiers siècles postérieurs à Jésus-Christ, ces ressemblances étaient reconnues par tous, de telle sorte que la Mythologie comparée ne fait que répéter, avec un peu plus de précision, ce qui était universellement admis par les croyants de l'Église primitive.

Justin Martyr, entre autres, ne se lasse pas de constater ces faits et si tel moderne adversaire du Christianisme voulait établir la liste des cas nombreux où la doctrine chrétienne rappelle celle de religions plus anciennes, il ne saurait choisir de guides plus documentés que les apologistes du IIe siècle. Non seulement ils énumèrent les enseignements, les récits et les symboles

païens, mais ils s'appuient justement sur le fait de leur ressemblance avec ceux du Christianisme, pour établir que cette ressemblance est la garantie la plus probante de leur antique universalité.

Citons, en passant, une singulière page de Justin qui, pour aussi excentrique qu'elle soit, n'en confirme pas moins notre thèse : « Les auteurs, dit Justin, qui nous transmettent les mythes des poètes, ne nous expliquent pas d'où proviennent ces mythes, mais nous pouvons le dire, nous, et affirmer que les formes mythiques sont dues à l'inspiration de méchants démons et sont destinées à dévoyer la race humaine. Car ayant entendu parler, par les prophètes, de la future venue du Christ, ces diables firent apparaître certains hommes plus ou moins étranges, qualifiés du nom de fils de Jupiter, espérant par là, donner l'impression que ce qu'on raconte de la personne du Christ n'est pas plus sérieux que ne le sont les contes des poètes.

Quant à moi, ajoute-t-il, tout fier qu'il est de sa perspicacité, je ris en découvrant le méchant déguisement dont les esprits malins ont affublé les doctrines divines du Christianisme afin d'en détourner les hommes. »

Il va sans dire que nous laissons à Justin Martyr, — homme sincère, mais trop enclin à prendre pour des réalités les contes bleus que lui suggère son imagination — que nous lui laissons la responsabilité de ses rêveries. Il croit naïvement que les identités existant entre les religions diverses n'ont d'autre cause que les « copies » de futurs personnages chrétiens, faites par lesdits démons et répandues par eux à profusion dans les siècles antérieurs à la venue du Christ, dans le but unique de nuire à ce Christ et à ses doctrines, à l'heure de leur authentique apparition.

Où donc Justin voit-il ces copies faites, au préalable, des modèles originaux qui devaient leur succéder ? Nous n'essaierons pas de discuter avec un auteur que font extravaguer quelque peu ses préoccupations bizarres, mais nous acceptons son témoignage, quand il affirme que d'indéniables identités existent entre les religions païennes de la Grèce et de Rome et la religion chrétienne dont il se déclare véhémentement le défenseur convaincu et dévoué.

Tertullien se montre tout aussi catégorique dans ses œuvres apologétiques. Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que lui aussi croit aux interventions démoniaques. — C'était, paraît-il, une hantise en ces temps reculés. — Lui, aussi, s'imagine que des légions de diables se sont ligués pour saper à l'avance l'œuvre divine qu'allait accomplir la religion nouvelle, et voici en quels termes il manifeste sa conviction : « Les peuples qui n'ont aucune notion de ce que l'Esprit peut accomplir, attribuent à leurs idoles la faculté de communiquer à l'eau (du baptême) des propriétés identiques à celles de l'eau sainte. Je reconnais le fait, ajoute très franchement Tertullien, mais ces gens-là, sans qu'ils s'en doutent le moins du monde, emploient une eau

privée de toute efficacité. Il est incontestable que certaines ablutions accompagnent leur initiation à des rites sacrés pratiqués en l'honneur d'une Isis, ou d'un Mithras, qu'ils sont baptisés aux jeux Apollinaires et Eleusiniens et qu'ils ont la certitude en agissant ainsi d'obtenir leur régénération et la rémission de leurs péchés... Mais qu'est-ce à dire, sinon que nous avons, ici, l'occasion de constater, une fois de plus, avec quel zèle le diable cherche à imiter les choses de Dieu, en baptisant, lui aussi, ses serviteurs ? »

Nous avons dit qu'il est inutile de discuter avec Justin, nous en disons autant de Tertullien. Laissons ces honnêtes gens se repaître des illusions dont les berce leur démonologie incurable... et poursuivons, nous, notre enquête d'une façon plus nette et plus catégorique.

Ce qu'il y a de certain, c'est que pour résoudre le problème de ces identités, une seule chose est à faire, c'est de remonter à leur source originelle, c'est-à-dire la question des mythes dans leur généralité, d'étudier dans quels rapports se trouve avec eux la personnalité du Christ — du Christ mythique, du Christ des légendes solaires, car ces mythes sont les « formes pittoresques, les images symboliques » sous lesquelles ont été données au monde la plupart des plus profondes vérités qui lui ont été successivement révélées.

Parlons donc des mythes (1).

Le mythe ne répond en aucune façon à l'idée qu'on s'en fait généralement. Bien que tiré du mot grec *muthos* qui signifie fable, fiction, conte, allégorie, le mythe n'est pas une histoire fantastique reposant ou non sur un fait qui, à la rigueur, pourrait lui servir de base, c'est le « prototype » ou forme première de l'une des réalités du monde invisible et qui appliquée, adaptée à une personnalité vivante qui n'en est que l'incarnation plus ou moins complète et même, dans une certaine mesure, amoindrie par le fait même de cette incarnation, constitue, sur le plan physique, l'image ou le reflet du prototype du monde invisible.

Certains Etres personnifient les principes que régissent les lois immuables suivant lesquelles sont déterminés les modes d'action de ces hautes personnalités. D'innombrables êtres de grade inférieur leur servent de véhicules, d'agents, de collaborateurs, dans la mise en œuvre de leur activité. Parmi ces derniers, figurent des Egos humains qui leur sont associés et jouent un rôle dans le grand drame cosmique. Or, il arrive que tous ces travailleurs appartenant aux hiérarchies des mondes invisibles, projettent comme des reflets, il vaudrait peut-être mieux dire comme des « ombres » plus ou moins lumineuses, sur le plan de notre matière opaque et ce sont ces ombres, ou si l'on préfère, ces « dilutions de réalités » — car les mots

(1) *Le Christianisme ésotérique*. Ouvrage cité.

nous manquent pour exprimer... l'inexprimable — qui constituent ce que nous appelons les objets, les corps dont se compose notre monde physique. Mais il est bien entendu que ces ombres ne nous donnent qu'une image imparfaite des procréateurs dont elles émanent ; ce ne sont que des silhouettes flottantes, au sein d'une sorte d'obscurité de teinte uniforme, où disparaissent les détails. Elles ont longueur et largeur, mais ce qui leur manque, c'est la profondeur.

L'histoire est l'expression très imparfaite et souvent défigurée du jeu capricieux de ces ombres, sur l'écran de la matière physique.

Le mythe, au contraire, nous révèle la nature exacte des mouvements de ceux qui projettent les ombres et le langage traduisant l'impression que produit en nous la manifestation des phénomènes transcendants du monde invisible, est ce qu'on appelle le langage symbolique qui, par l'image qu'il nous en donne, nous fait reconnaître tel objet concret dont cette image est la représentation figurée.

Le mythe est donc bien plus significatif et plus vrai que l'histoire qui ne nous montre que les ombres. « Ce qui est en haut, disent les Sages, est analogue à ce qui est en bas », et nous pouvons ajouter que ce qui est en haut précède ce qui est en bas.

Le symbole dont se sont servis tous les premiers auteurs des grands mythes et qui tous étaient des Initiés, offre un sens principal auquel se rattachent divers sens secondaires. Le Soleil, par exemple, est le symbole du Logos ; c'est là son sens primaire, mais le Soleil, en outre, symbolise l'incarnation de ce Logos, ou bien encore l'un quelconque des Délégués qui le représentent, comme un ambassadeur représente son roi. Les grands Initiés qui, chargés de missions spéciales, s'incarnent parmi les hommes et vivent au milieu d'eux pendant un temps plus ou moins long comme Rois ou Instructeurs — tels les Manou, les Bouddha, les Christ — sont désignés par le symbole du Soleil, non que ce symbole leur appartienne en propre, mais parce qu'il leur est conféré par leur dignité temporaire. Ajoutons que tous ceux qui sont représentés de la sorte, offrent forcément certaines particularités communes, fonctionnent en des milieux plus ou moins analogues et emploient des modes d'action similaires. Et comment s'en étonner, du reste, alors que nous voyons les biographies de tous ces Instructeurs offrir d'inévitables ressemblances. C'est du contraire qu'il faudrait s'étonner, si bien même que l'absence de ces points communs, dans la vie de l'un d'eux, indiquerait de prime abord que la personnalité en question n'était pas un ambassadeur plénipotentiaire.

Mais nous ne parlons ici que des plénipotentiaires et combien sont nombreux les facteurs communs, dans les équations de leurs vies ! Tous ne se réclamaient-ils pas du symbole du Soleil, or ce Soleil étant l'ombre physi-

que, autant dire le corps matériel du Logos, n'était-il pas indispensable que chacun de ces sublimes Incarnés se conformât aux phases de l'Astre dont il était la représentation? C'est son cours annuel, c'est sa gravitation astronomique qui servaient pour ainsi dire de cadre à ces existences extraordinaires — semi-terrestres, semi-astrales — aussi, est-ce à ce cours purement annuel qu'il faut assimiler, par réduction de durée, la vie de chacun d'eux, si l'on veut comprendre ce qu'étaient ces Fils de Dieu descendus du ciel et se faire une idée nette de ce qu'on appelle le *Mythe solaire* qui n'est rien d'autre que l'assimilation qu'ont faite nos lointains ancêtres, entre l'Ambassadeur divin et l'Astre-roi symbolique.

Que résulte-t-il d'un tel état de choses ? C'est que la naissance de tout Délégué céleste devait avoir lieu au solstice d'hiver, époque où le Soleil semble renaître après les défaillances de novembre et décembre, pour commencer une nouvelle année et que — bien des années plus tard, alors que parvenu au zénith de sa virilité, il avait parachevé son œuvre — devait survenir sa mort, à l'équinoxe du printemps, c'est-à-dire vers la fin de mars... mort apparente, du reste, que suivaient de bien près sa résurrection, puis son ascension vers le ciel, où il remontait dans la gloire de son triomphe.

Voilà ce qu'était le Mythe solaire pour nos ancêtres et ce qu'il doit être aussi pour nous qui sommes les héritiers de leurs croyances. Bien loin d'être un conte fantastique il est, en premier lieu, comme l'exposé de l'œuvre du Verbe divin dans le gigantesque laboratoire cosmique où éclosent les âmes et où surgissent les soleils, puis subsidiairement l'histoire symbolique de la vie d'un Être vivant — soit comme incarnation du Logos, soit comme involution de l'un de ses mandataires — qui, sous le nom de Héros du Mythe était généralement représenté comme un Dieu ou un demi-Dieu dont la carrière terrestre était déterminée et réglée à l'avance par celle de l'Astre-roi, ombre, reflet ou corps même du Logos en personne.

Nous ne saurions mieux faire, pour résumer ce qui précède, que de transcrire le passage suivant tiré des *Mystères de la Magie* dont l'auteur est Eliphas Lévi, le célèbre occultiste :

« La légende, a dit Alfred de Vigny, est souvent plus vraie que l'histoire, car elle ne raconte pas des faits souvent incomplets ou avortés, mais le génie même de grands hommes et de grandes nations. — Cette belle pensée peut s'appliquer de tous points à l'Évangile, car l'Évangile n'est pas seulement le récit du passé, c'est encore le récit de tout ce qui est et de tout ce qui sera éternellement. Toujours, le sauveur du monde sera adoré par les rois de l'intelligence représentés par les Mages. Toujours, il multipliera le pain eucharistique pour nourrir et réconforter les âmes. Toujours, quand nous l'invoquerons, dans la nuit et dans la tempête, il viendra

vers nous, marchant sur les eaux. Toujours, à ses fidèles, il apparaîtra lumineux et transfiguré sur le Thabor. »

Comprend-on maintenant que le Soleil étant le symbole du Logos, il était tout naturel que les hommes considérassent ce Soleil lui-même comme une divinité, d'une part, et qu'ils établissent une comparaison entre le Dieu Solaire et le Héros qui en représentait le Mythe. Assimilation pleine et entière : là haut, l'Astre-roi roule ou tout au moins paraît rouler dans l'étendue, versant sur tous ses satellites des torrents de vie. Ici bas, sur la terre, le Héros demi-Dieu verse lui aussi dans l'esprit et le cœur des hommes qui l'entourent enseignements, conseils et consolations — sorte de Soleil spirituel qui éclaire, réchauffe et vivifie. L'Astre et le Héros ne sont-ils pas divins tous les deux et pourquoi ne pas les confondre dans le double mythe qui les représente : Au ciel le Dieu Solaire, ici-bas le Christ des légendes solaires qui, l'un et l'autre, semblent naître, mourir et ressusciter aux mêmes dates ?

Quoi qu'il en soit, rien de plus clair dans ses grandes lignes que l'histoire du Dieu Solaire, histoire qui recommence et se répète au cours de chaque année. Sa vie laborieuse remplit les six premiers mois du cycle annuel, tandis que les six derniers sont une période de protection et de conservation générales. Il naît toujours au solstice d'hiver, à minuit, le 24 décembre, alors que le signe de la Vierge s'élève au-dessus de l'horizon. Nés sous ce signe, n'était-il pas tout indiqué, étant donné la forme symbolique que revêt volontiers le mythe, de donner pour mère au Christ, comme à tous les Héros Solaires, une Vierge conservant sa virginité après la naissance de l'enfant, comme la Vierge céleste qui demeure intacte et pure, alors que dans la voûte d'azur sombre, elle semble, elle aussi, donner naissance au Soleil, enfant de l'année qui recommence ?

Faible est cet enfant symbolique, comme est débile tout nouveau-né dans les langes de son berceau. Il est venu au monde quand les jours sont les plus courts et les nuits les plus longues. Au sein de ces ténèbres ennemies, son enfance est entourée de dangers. Il survit néanmoins à tous ces périls qui le menacent — comme le Nouveau-né de la Galilée échappe au « massacre des Innocents ». — Le jour s'allonge à mesure que s'approche l'équinoxe du printemps... puis arrive enfin le moment où se trouve parachevée la mission redoutable dont il avait été chargé. L'heure du sacrifice a sonné, le sinistre drame se déroule et c'est de son sang que l'auguste Victime scelle l'œuvre cosmique et divine après l'accomplissement de laquelle elle peut en toute réalité, s'écrier : « Tout est accompli !... »

Mais que disons-nous là ?... Quelle confusion dans nos paroles ! Ce n'est donc plus du Soleil qu'il s'agit ? — Trouble et confusion, en effet, car du Dieu Solaire, l'action passe au Héros Solaire, si bien que le Mythe s'obs-

curcit, s'efface et se noie dans l'ambiance de parités bizarres, d'assimilations inadmissibles qui nous déconcertent, nous, raisonneurs positifs et réfractaires aux symbolismes... mais qui n'en ont pas moins été acceptées par tous les peuples, imposées à tous les dogmes et célébrées dans les cultes de toutes les religions de la Terre.

Que l'on ne s'étonne point outre mesure de ces rapprochements étranges, de ces comparaisons arbitraires et incontestablement fantaisistes. Il ne faut pas oublier qu'elles émanent, sinon de la cervelle des véritables Primitifs, tout au moins de la conception d'hommes-enfants qui, semblables aux enfants proprement dits de tous pays et de toutes races, adorent les images, se complaisent en toutes sortes de représentations approximatives et assimilent les choses les plus disparates, tant leur riche imagination s'égare avec délices dans le bleu de tous les contes, dans les régions chimériques où flottent tous les rêves.

D'autre part, ces mythes solaires si complexes, si multicolores, ne se rattachent-ils pas à cet ancien culte de la Nature et des astres, à cet antique et vénérable Mazdéisme dont les souvenirs ataviques ont hanté pendant tant de siècles les enfantines humanités? N'était-il pas inévitable que notre éblouissant soleil frappât d'une stupeur admirative — alors même qu'ils ignoraient le rôle glorieux qu'il joue dans notre monde planétaire — les hommes des vieux âges qui, poussés par une intuition instinctive, sans doute, cherchaient un Dieu dans l'univers...et trouvèrent tout simple d'adorer, de prime abord, cet Astre-Roi, foyer de lumière, de chaleur et dispensateur de toute vie?

Les idées concernant l'existence d'un Dieu-Solaire étaient à ce point répandues dès l'origine des civilisations antiques, que nous les retrouvons dans la plupart de leurs mythologies. L'Isis égyptienne — sœur mythique de Marie de Bethléem — était Notre-Dame Immaculée, l'Étoile de la Mer, la Reine du Ciel, la Mère de Dieu. Nous la voyons représentée debout sur un croissant, couronnée d'étoiles ; elle nourrit ailleurs le jeune Horus et la chaise où elle est assise, avec l'enfant sur ses genoux, porte une croix sur le revers du dossier. La Vierge du Zodiaque est également figurée dans certaines peintures anciennes par une femme allaitant un enfant. Elle est le type de toutes les madones légendaires et nous montre l'origine de l'antique symbole. Devaki, la mère du divin Krishna, est de même représentée tenant son enfant dans ses bras, comme l'est également Mylitta ou Istar à Babylone, toujours avec la couronne d'étoiles et l'enfant Tammuz sur ses genoux. Hercule et Mercure, les Dioscures (Castor et Pollux), Mithras et Zarathustra, étaient tous de naissance à la fois divine et humaine.

Oui, partout et toujours sont associés, de la sorte, cet humain et ce divin, par la constante assimilation du Sauveur avec le Soleil, emblème de

la Divinité dont la majesté rayonnante éblouit et plonge dans l'extase les regards enivrés de ses adorateurs. Krishna, Manou, Bouddha, le Christ ne sont-ils pas des soleils dans le ciel de notre monde, où l'homme qui toujours a tenté de se représenter l'Être inconnaissable, n'a trouvé rien de mieux que de comparer les Hommes divins avec l'Astre merveilleux, foyer de la lumière terrestre et symbolisant, à ses yeux, le Père suprême de la Lumière éternelle.

C'est parce que nous ne pouvons arriver à nous représenter cette Figure inimaginable, que le Mythe Solaire s'offre à nous dans une complexité troublante, où nous ne savons discerner la part respective des deux entités en présence : l'Astre divin qui illumine le ciel et le Héros divin qui éclaire le monde.

Quoi qu'il en soit, les mythologues se sont manifestement efforcés de maintenir ces rapports dans leur réciprocité constante. Si notre Jésus, pareil au jeune Soleil qui émerge des ténèbres hivernales, naît à la fin du solstice d'hiver, c'est à la même date que voient le jour, ainsi que beaucoup d'autres, le Mithras asiatique et le Horus égyptien. Similitudes permanentes. La naissance de ce dernier est l'un des plus grands Mystères de la religion égyptienne. Au jour correspondant à notre fête de Noël, son image était portée au dehors du sanctuaire, tout comme en Italie, celle du divin Bambino est encore exposée au public sur la porte des églises.

Quelques remarques doivent être faites, ici, au sujet des dates qui concernent ces fêtes ecclésiastiques. Tout le monde sait que si la fête commémorative de la naissance est fixe, celle de la mort, au contraire, est soumise à de constantes variations et la raison en est fort simple, en ce sens que ces deux faits, de nature cosmique, se trouvent en rapports directs avec les péripéties astrales qui, depuis nombre de siècles, ont été enregistrées par la science astronomique.

La naissance répond à une position solaire fixe — la mort, à une position essentiellement variable... et c'est pourquoi la fête de Pâques avance ou recule chaque année, étant célébrée le dimanche d'après la pleine lune qui suit l'équinoxe du printemps. Elle tombe toujours entre le 21 mars et le 26 avril et peut conséquemment varier de trente-six jours. Un semblable procédé de détermination serait chose impossible pour fixer l'anniversaire d'un événement historique, tandis que c'est une manière non seulement naturelle mais encore inévitable de calculer l'époque d'une fête solaire, étant donné que ces dates changeantes ne se rapportent nullement à l'histoire, mais simplement au Héros du Mythe dont il est l'incarnation.

En ce qui concerne la date exacte du jour de naissance de Jésus, les choses se compliquent d'une façon tout à fait extraordinaire. Tous les chrétiens, dit le Dr Williamson, savent que le 25 décembre est maintenant le

jour de la fête reconnue de la naissance du Galiléen, mais bien des gens ignorent qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Certains auteurs affirment que *cent trente-six* dates différentes furent choisies par diverses sectes chrétiennes, et la plupart de ces dates sont plus ou moins antérieures à la date officiellement adoptée. Lightfoot place cet événement au 15 septembre, d'autres en février, d'autres en juin, juillet et août. Tout récemment encore, le Dr Herz, professeur à Vienne, a démontré à l'aide des calendriers et de calculs astronomiques, que le Christ est né dix ans avant l'ère chrétienne, si bien que nous serions, selon son dire, non en 1906, mais en 1916 — et combien d'autres dates extraordinaires nous pourrions citer encore.

Bref, cette question si prodigieusement litigieuse fut réglée par le pape Jules Ier, en l'année 337, et saint Chrysostome, écrivant en 390, s'exprime comme suit : « A Rome, ce jour-là (le 25 décembre) vient aussi d'être choisi comme celui de la naissance du Christ, afin que les chrétiens — alors que les païens sont occupés par leurs cérémonies en l'honneur de Bacchus — puissent célébrer leurs propres rites sans être molestés. » Constatation confirmée par l'historien Gibbon en ces termes : « Les chrétiens romains, tout aussi ignorants que leurs frères relativement à la date de la naissance du Sauveur, choisirent, pour la fêter solennellement, le 25 décembre, jour des Brumalies, où les païens célèbrent chaque année la naissance du Soleil. »

Autre citation faite par le Dr King : « L'antique fête célébrée le 25 décembre, en l'honneur de la naissance de l' « Invincible Soleil » et marquée par les grands jeux du cirque, se rapporta par la suite à la commémoration de la naissance du Christ dont la date exacte, comme l'avouent de nombreux Pères de l'Église, était alors comme de nos jours, absolument inconnue. » Terminons la série de ces citations par celle du chanoine Farrar qui déclare que « tout effort pour découvrir le mois et le jour de la Nativité est complètement inutile, vu que nous ne possédons aucune donnée précise qui nous permette de la déterminer, même d'une manière approximative. »

Peu importent, en somme, toutes ces attestations négatives, car elles n'infirment en rien le fait que la fête du solstice d'hiver a été célébrée, aux siècles antiques et dans les pays les plus éloignés les uns des autres, en l'honneur d'un Dieu qu'on appelle presque invariablement un « Sauveur » et dont la mère est partout qualifiée de Vierge immaculée, que d'autre part, enfin, les ressemblances frappantes dont l'histoire nous donne tant d'exemples, non seulement entre les naissances, mais encore entre les vies respectives de ces « Dieux Sauveurs », sont infiniment trop nombreuses pour qu'on puisse les expliquer par de simples coïncidences. — Il n'est nullement question, ici, de coïncidences, mais bien d'une universalité d'événements que nous énumèrent à l'envi les historiens de toutes catégories. « Ce n'est pas seulement dans les régions méridionales et orientales, nous dit

Williamson, qu'étaient célébrées des fêtes, qu'avaient lieu des réjouissances. Chez les peuples celtiques, on allumait et l'on allume encore des feux sur les collines, feux qui portant, chez les Irlandais et les Écossais, le nom de Baattine, portent aussi le nom de Bel ou Baal — l'ancienne divinité des Celtes, le Dieu Soleil — et auxquels se rattache, à travers les temps et l'espace, le sillage lumineux de ces autres feux allumés de nos jours encore, en l'honneur du Dieu Solaire qui naquit en Galilée.

Que ces ressemblances n'infirment donc point le caractère joyeux de la Noël chrétienne, puisque les adorateurs du Héros de la Nouvelle Alliance peuvent y retrouver la répercussion d'une solennité dont l'origine se perd dans les ténèbres d'une antiquité dont il serait bien difficile de mesurer la profondeur. Que les cloches de Noël résonnent donc à toute volée, à travers l'histoire de l'humanité et ne voyons, dans les échos que se renvoient les siècles que le témoignage de l'acceptation universelle de certaines vérités qui, établissant comme une sorte de confraternité entre les diverses croyances, en marquent les analogies et en révèlent la commune origine.

Ajoutons, ici, quelques considérations qui nous semblent pouvoir intéresser le lecteur.

Chaque Héros Solaire est symbolisé par la constellation de l'animal ou signe du zodiaque, pendant la présence duquel le soleil atteint l'équinoxe vernal, ce qui, on le sait, varie suivant la précession des équinoxes (1).

En Assyrie, Oannès avait pour signe la constellation des Poissons, aussi était-il représenté sous la forme de l'un de ces animaux. Mithras coïncide avec le Taureau et c'est pour cela qu'il chevauche, dans les peintures, sur un animal de ce genre, tout comme Osiris adoré sous le nom d'Apis ou Sérapis, Mérodach de Babylone et la Syrienne Astarté, tous les trois symbolisés par le même signe zodiacal. C'est sous celui du Bélier ou Agneau, que l'est Jupiter Ammon, ainsi que notre Jésus, appelé pour cette raison l'Agneau de Dieu qui, sous ce symbole, est partout représenté dans les catacombes de Rome, tantôt seul, tantôt appuyé contre une croix, tantôt, enfin, attaché à cette croix, ainsi que l'indique ce passage de Williamson : « L'Agneau finit par être représenté *sur* la croix, mais ce ne fut que dans le sixième synode de Constantinople, réuni vers 680, que fut décidé le remplacement du symbole primitif par une figure humaine *attachée* sur la croix. » — Ajou-

(1) Le Zodiaque — nom tiré d'un mot grec qui signifie animal, parce que la plupart des constellations qui le composent ont été désignées par des noms d'animaux — le Zodiaque, disons-nous, est une zone céleste qui fait le tour du ciel. Elle est divisée en douze parties égales qu'on appelle *signes*. Or, ces signes portant le nom des constellations qui s'y trouvent, sont caractérisés par les mêmes figures et répondent, chacun, à l'un des mois de l'année ; leurs noms sont généralement connus : ce sont le *Bélier* ou *Agneau*, le *Taureau*, les *Gémeaux*, le *Cancer*, le *Lion*, la *Vierge*, la *Balance*, le *Scorpion*, le *Sagittaire*, le *Capricorne*, le *Verseau* et les *Poissons*.

tons que le Poisson symbole des plus anciens est également appliqué à Jésus, ainsi que le démontrent les nombreuses sculptures retrouvées dans les catacombes (où les chrétiens de Rome avaient coutume de se cacher, pour tâcher d'échapper aux persécutions des empereurs) (1).

En résumé donc et pour conclure, en nous appuyant sur les faits qui viennent d'être exposés, nous pouvons établir que la mort et la résurrection du Héros Solaire, dans quelque pays qu'on le retrouve, arrivent *approximativement*, au moment de l'équinoxe vernal, tandis que c'est *invariablement* que s'effectue sa naissance, au solstice d'hiver.

En Égypte, coïncidait avec la mort, l'époque où Osiris tombant sous les coups de Typhon, le génie du mal, est représenté sur le cercle de l'horizon, les bras étendus comme ceux d'un crucifié. Remarquons, toutefois, que cette attitude indiquait primitivement, non pas la souffrance, mais la bénédiction. Chaque année, à l'équinoxe du printemps, la mort de Tammus était pleurée à Babylone et en Syrie, comme elle l'était pour Adonis en Grèce et dans l'Égypte, comme elle l'était également en Phrygie pour Attis représenté sous la forme d'un homme attaché ayant un agneau à ses pieds.

Dans tous ces pays, au deuil accompagnant la mort, succèdent immédiatement les réjouissances que provoque la résurrection. Il est intéressant de constater, en passant, que le jeûne précédant la mort — et que rappelle notre carême — se retrouve au Mexique, à Babylone, en Assyrie, en Égypte, non moins qu'en Perse et en Asie-Mineure. — Etonnante universalité des mêmes coutumes, des mêmes rites et des mêmes croyances !

Dans les anciens Mystères, l'histoire du Dieu Soleil était représentée d'une façon toute dramatique. L'Initié la reproduisait, la jouait, la vivait dans sa propre personne, voilà pourquoi les Mythes Solaires et les grands faits de l'Initiation se trouvaient confondus. Voilà pourquoi, surtout, alors que le Maître de la religion nouvelle devint le Christ des Mystères, les légendes des Héros qui l'avaient précédé s'attachèrent à sa personne, si bien que pour ce nouveau Dieu Solaire, le signe de l'Agneau devint celui de sa crucifixion... comme celui de la Vierge était devenu le signe de sa nativité.

Et maintenant, demanderons-nous, comment ces Mythes Solaires qui se répètent à travers les âges et chaque fois avec un héros de nom différent, comment pourraient-ils servir d'arme à ceux qui rêvent d'amoindrir ou de détruire le prestige de la majestueuse figure du Christ, alors qu'on est forcément amené à comprendre, par la prodigieuse concordance de tant de

(1) Remarquons que ce mot de poisson, en grec Ιχθυς (c'est-à-dire en caractères français, *Ichthus*) a fourni, par ses lettres, les éléments d'un monogramme bien connu : I représente, par abréviation, le nom grec *Iesous* ; χ (ch.), le mot *Christos* ; θ (th.), le mot *Théou* (de Dieu), υ (U), le mot *Uios* (Fils) ; ς (s), le mot *Soter* (Sauveur) — c'est-à-dire : Jésus-Christ, de Dieu Fils (Fils de Dieu) Sauveur.

faits similaires, le sens profond de ces récits et les vérités spirituelles exprimées sous le voile si transparent de ces merveilleuses légendes?

J'entends une dernière question : — Pourquoi ces légendes se sont-elles pour ainsi dire cristallisées autour du personnage historique qui s'appelle Jésus? — Pourquoi?... Parce que ces légendes ne se rapportent pas à un homme exclusivement déterminé, mais s'appliquent au Christ universel et en quelque sorte synthétique — Homme symbolisant un Être divin, Homme investi d'une charge spéciale et placé, en face de ses frères en la chair, dans certaines conditions caractéristiques qui se renouvellent d'âge en âge, à mesure que les générations succèdent aux générations et les races aux races. Jésus est donc bien, comme tous ses prédécesseurs, le « Fils de l'Homme » titre distinctif, non d'un individu, mais d'un office général et c'est pour ces raisons, sans doute, que ce Christ, personnage complexe, offre de tels rapports de ressemblance avec Krishna et Bouddha, autres Instructeurs, autres Fils de l'Homme que l'on s'est parfois demandé si ces trois personnalités ne sont pas la même Entité, le même Grand Être qui, dans son amour sublime pour ses frères terrestres, serait revenu dans ce monde, pour instruire et diriger les âmes, sur la voie qui mène aux suprêmes hauteurs.

Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que le Christ du Mythe Solaire était le Christ des Mystères antiques et c'est dans ce Christ mythique, que nous trouvons l'explication du Christ mystique dont il sera question dans un prochain article.

Toutefois, quelques réflexions s'imposent après les pages qu'on vient de lire. N'est-ce pas avec une sorte de stupéfaction, que nous avons vu se dérouler tous les faits qui s'y enchaînent psychiquement et historiquement? Quels commentaires n'y aurait-il pas à faire sur chacune des strophes de ce poème à nul autre pareil qu'ont déchiffré les mythologues, les savants et les occultistes, qu'ont chanté les poètes, qu'ont « vécu » ces millions de croyants qui, dans un prodigieux mélange de phénomènes astronomiques, de rêves de visionnaires et d'hallucinations mystiques, sont allés chercher, jusque dans les hiéroglyphes du zodiaque, l'inconnue du problème par excellence, le mot de l'énigme suprême qui pendant tant de siècles a servi d'objectif à toutes les investigations humaines?... Mais, où trouver un langage assez expressif, assez souple et assez coloré, pour broder sur ce canevas merveilleux, où les fils d'or de la légende s'entremêlent aux récits de l'histoire?

D'où vient-il, ce mythe étrange, tout rutilant de lueurs orientales qu'ont accepté tant de peuples et sous toutes les latitudes; quel souffle inconnu rasant la terre de son aile silencieuse, l'a transporté de continent en continent, de sanctuaire en sanctuaire? Combien mystérieux sont ces courants psychiques, ces traînées de lumière, ces influx magnétiques qui, depuis la

pulpe épaisse qui remplit le crâne du fétichiste, jusqu'à l'encéphale spiritualisé du philosophe, ont fait vibrer et palpiter tout être qui cherche, pressent et veut savoir !

De tous temps, l'homme a plus ou moins vaguement compris qu'il s'agissait pour lui de rapprocher la terre du ciel, d'associer l'humain et le divin ; aussi, qui jamais saura dire quels flots de pensées ardentes, de désirs inexprimés, de sollicitations muettes ou d'adjurations passionnées, sont montés, dans ce but, vers ce ciel qui paraissait aveugle et sourd... mais qui, cependant, en dépit de nos incertitudes douloureuses et de nos doutes amers, nous envoyait de temps à autre ses délégués, ses Instructeurs, ces Héros du Mythe Solaire que rêva, qu'entrevit, peut-être, le premier homme qui, sous l'éclat aveuglant de notre merveilleux soleil, se demanda à coup sûr : « N'est-ce donc pas là ce Dieu que je pressens et que je cherche? » Ne le crurent-ils pas, aussi. ces Mages de la Chaldée, de la Perse et de l'Égypte qui, de prime abord, rendirent un culte à ce Seigneur de la lumière, à ce dispensateur de la vie?

C'était prévu, cela devait être, car ils y furent amenés, sans doute, par ces idées flottantes qui traversent les espaces et rattachent notre bas monde aux légions invisibles qui nous entourent et nous pénètrent de leurs influx divins. Certes, nous n'avons qu'une idée fort incomplète de ces souffles dont Jésus parlait à Nicodème, de ce « vent de l'esprit dont nous ne savons ni d'où il vient ni où il va », de ces « lignes de forces », auxquelles font allusion les occultistes et qui, émanant du Foyer suprême, rayonnent jusqu'aux plus ultimes confins de l'étendue... mais nous savons qu'elles existent. Nous savons que notre Dieu est Esprit et Vie, Puissance et Amour et que ce Christ, Héros divin, Ambassadeur plénipotentiaire est venu de sa part nous apporter consolations et encouragements. Acceptons-le donc tel que nous le dépeignent les légendes et béni soit ce Mythe Solaire, qui, entourant ciel et terres réconciliés des mailles de son gigantesque réseau d'or, nous a appris que bien au-dessus de cet astre splendide qui éclaire notre monde, il est un autre Soleil spirituel qu'il représente ici-bas, mais qui, bien autrement que lui, illumine et vivifie nos âmes, sur le parcours de la voie royale par laquelle nous conduit à l'immortalité notre Père Céleste.

(*à suivre*).

ED. GRIMARD.

CAUSERIES
SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE

XXII

L'HOMME PRIMITIF ET LE SENTIMENT RELIGIEUX.

D'où vient le sentiment religieux? D'où viennent ces aspirations vers la Divinité, vers des États invisibles que l'homme implore dans sa détresse? D'où vient cette tendance vers l'idéal qui a été le point de départ de toutes les Religions, et qui élève une barrière si haute entre l'homme et les animaux? Tel est le sujet bien délicat que je voudrais traiter dans cette causerie.

Les Religions et la plupart des Philosophies enseignent que le sentiment religieux est inné chez l'homme : que ce sentiment est un don de Dieu que l'homme apporte avec lui sur cette terre, et qu'il est ainsi naturellement porté à la prière et à l'adoration.

Les Philosophes matérialistes n'acceptent pas cette hypothèse, et disent que la crainte seule des forces de la nature a donné naissance à l'idée de la Divinité ; et que les législateurs et les prêtres, s'appuyant sur cette idée, ont créé les croyances religieuses qui devaient leur permettre de conserver les peuples sous leur domination.

Je crois que ni l'une ni l'autre de ces conceptions n'est complètement exacte, bien que l'une et l'autre renferment une partie de la vérité que je vais essayer de faire ressortir.

* *
*

L'origine des choses est pour nous un mystère inexplicable. Les mythes religieux ne nous apprennent rien qui puisse satisfaire notre raison, et les diverses théories émises depuis des siècles par les savants et par les philosophes, nous laissent sur ce sujet dans une ignorance complète, que leurs travaux et leurs conclusions contradictoires ne parviennent pas à dissiper.

Que l'on soit partisan du Monisme matérialiste (tout est matière), ou du Monisme spiritualiste (tout est esprit) : ou qu'on adopte la théorie du Dualisme dans laquelle on admet l'existence de deux substances absolument séparées, la Matière et l'Esprit, on sera toujours arrêté quand on voudra remonter à l'origine et rechercher le moment où la vie est apparue sur la terre.

Quand ? où ? comment ? dans quelles conditions a pu se produire ce phé-

nomène mystérieux? Le problème de la vie et le problème ontologique sont pour le moment inaccessibles à l'Esprit humain.

L'éclosion de la vie sur la terre à une époque que notre imagination ne peut concevoir, est un fait. Voilà tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui.

Si maintenant laissant de côté le règne minéral et le règne végétal, nous examinons les échelons innombrables qui s'élèvent de l'infusoire à l'homme, nous constatons que la vie se présente à nous sous des milliers d'aspects différents ; et nous pouvons penser que l'Être infime dans lequel elle s'est manifestée au début, a évolué peu à peu sous l'influence de circonstances particulières et de forces inconnues ; qu'il a acquis à la suite des siècles, et par suite du développement de certains organes, la faculté de sentir et de se mouvoir (1) : puis, serait né chez cet Être ce que nous appelons l'instinct, c'est-à-dire la possibilité d'accomplir certains actes sans réflexion : et enfin cet instinct, se développant dans des conditions spéciales, se serait transformé en une sorte d'intelligence rudimentaire que nous constatons chez quelques animaux.

Toutes ces transformations s'accomplissent depuis des milliers et des milliers d'années et se continuent sans interruption : mais elles échappent à nos observations et à notre contrôle, et nous ne pouvons les comprendre. La science biologique n'a pu jusqu'à présent constater que ce fait : c'est que partout où la vie apparaît, elle provient d'un germe vivant ; que ce germe provient lui-même d'un autre Être vivant, et ainsi de suite, en remontant aussi haut que notre pensée peut s'élever.

En dehors de ce fait qui a été bien longtemps contesté, mais que la science admet aujourd'hui, tout le reste n'est qu'hypothèse.

∴

Mais si on admet que par suite de transformations sans nombre, l'Être s'est élevé insensiblement dans les règnes inférieurs, acquérant par l'expérience, dans une succession innombrable de vies, des facultés de plus en plus grandes, on ne peut pas concevoir que cette évolution se soit arrêtée précisément au moment où les facultés de cet Être avaient acquis un développement assez élevé.

Sans doute, sur cette terre, le côté instinctif ou intelligent de l'animal se présente à nous sous un aspect stationnaire. Le cheval, l'oiseau et l'insecte

(1) Certains matérialistes qui veulent tout expliquer ont dit un jour : « La fonction crée l'organe » et depuis ce moment, une foule de personnes répètent cet aphorisme avec la plus grande conviction. Il est cependant assez difficile de comprendre comment quelque chose qui n'existait pas (la fonction) a pu créer quelque chose (l'organe) qui devait lui servir plus tard pour se manifester. La doctrine spiritualiste jette un peu de clarté sur cette question très obscure, en disant que l'Esprit agit sur la matière, qu'il la manie et la transforme suivant le degré d'évolution auquel il est arrivé.

ne se sont jamais montrés sous un autre jour que celui sous lequel ils ont paru depuis que l'homme les connaît : et à n'envisager la question que sous ce point de vue, on conclurait à l'absence de tout principe progressif chez l'animal.

L'abeille, le castor, la fourmi exécutent toujours leurs admirables travaux de la même manière ; et cependant, — fait remarquable, — on a pu constater que lorsqu'on changeait les conditions matérielles dans lesquelles ces travaux pouvaient s'effectuer, l'instinct semblait faire place à une sorte d'intelligence qui amenait l'animal à modifier ses travaux suivant les nouvelles conditions qui lui étaient imposées.

D'un autre côté, nous constatons que les animaux dont nous nous servons acquièrent par le travail un certain degré d'intelligence, ou si l'on veut de *savoir-faire* qui constitue un véritable progrès. Il semble alors raisonnable de penser que ceux qui ont progressé ne doivent pas perdre le fruit de ce qu'ils ont acquis. Mais comme les progrès sont très limités sur cette terre, on peut admettre que lorsque les animaux sont arrivés à un degré d'évolution qu'ils ne peuvent dépasser parmi nous, ils vont sur d'autres plans, dans d'autres mondes où ils sont plus heureux, mieux traités, et dans lesquels ils sont utilisés à des travaux qui leur permettent de développer leurs facultés et d'en acquérir de nouvelles.

Ces difficultés vaincues, l'Être progresse encore, s'épurant sans cesse ; et arrivé à un certain degré de ce processus évolutif, on peut supposer que l'âme animale a atteint son degré de perfection, qu'elle a une vague conscience de son *moi*, et qu'elle est mûre pour entrer dans ce que nous appelons l'humanité.

∴

Telle est la théorie, ou si l'on veut, l'hypothèse spiritualiste. Elle en vaut une autre. Elle ne se borne pas, comme la théorie matérialiste, à admettre l'évolution pour la matière seule, et elle ne limite pas cette évolution, à notre petite terre : elle élargit l'idée dans des proportions infinies ; et elle nous montre l'Être, soumis à des lois inéluctables, s'élevant, par ses seuls efforts, depuis les derniers degrés de la vie jusqu'à des sommets que notre faible intelligence ne peut arriver à concevoir.

∴

Comme on le sait, la théorie matérialiste n'a pas de si hautes visées, et les savants qui l'enseignent restent rivés à la terre sans chercher à rien voir au delà. L'un des plus renommés d'entre eux, le professeur Hackel, — celui qui a eu l'idée, peut-être un peu présomptueuse, de résoudre en quel-

ques pages toutes les énigmes de l'Univers, — nous dit dans l'ouvrage qu'il a consacré à cette question (ch. VI, p. 105), « que l'âme, le principe intel-« ligent qui existe dans l'Être, n'est qu'un produit de la fantaisie poétique, « et que la croyance à sa survivance est inadmissible pour la science... à la « mort de l'homme, dit-il plus loin (ch. XI) toutes les fonctions physiologi-« ques s'éteignent, et l'âme elle aussi disparaît. »

Malgré les erreurs grossières de leurs devanciers, les savants d'aujourd'hui ne sont pas devenus modestes, et ils continuent à présenter comme indiscutables des théories qui ne sont le plus souvent que le produit de leur imagination.

Rien en effet de moins scientifique que cette assertion du professeur allemand. Aucun fait n'est venu démontrer que l'ensemble des facultés humaines disparaissait avec la vie du corps : et de ce que la science n'a pas jusqu'ici constaté leur existence, il ne s'ensuit pas qu'elles n'existent plus.

Que les savants disent, quand on leur parle de la survie, « nous n'en savons rien », cela se comprend : mais lorsqu'ils déclarent que cette idée est absurde et inadmissible, ils sortent alors de leur véritable rôle qui est de ne rien nier avant d'avoir observé et étudié.

Les spiritualistes qui croient à l'évolution infinie du principe intelligent, se réclament de la doctrine positiviste pour démontrer la réalité de leur théorie, et ils cherchent, par des expériences et par des faits, à prouver que l'intelligence de l'Être humain n'est nullement détruite par ce changement d'état que nous appelons la Mort, et qu'elle continue à progresser sur les autres plans où cet Être est appelé à vivre.

*
* *

Revenons maintenant à l'homme primitif. Dans quels corps ont pu s'incarner les premiers humains ? Ici encore le mystère est impénétrable.

On repousse en général, avec le plus profond mépris, cette théorie du transformisme qui nous représente comme descendant du singe, sinon directement, du moins indirectement. Nous ne serions pas ses descendants directs, mais seulement ses cousins : et de gros volumes pour ou contre cette parenté, ont été écrits par de grands savants qui, bien entendu, n'ont pas réussi à se mettre d'accord. Les uns disant que c'était faire injure à l'humanité que de supposer qu'elle pouvait descendre de l'animal ; les autres répondant avec une certaine humour qu'il valait mieux descendre d'un singe perfectionné que d'un Adam dégénéré.

Que l'Être humain, à un certain degré de son évolution, se soit incarné dans le corps perfectionné d'un animal ; que nous descendions, au point de vue zoologique, soit d'un singe, soit d'un anthropoïde quelconque qui aurait

disparu, cela importe peu, et n'a rien de contraire à l'idée spiritualiste. Ce n'est pas le corps matériel que nous avons à considérer, mais bien l'intelligence, qui ne saurait trouver sa place dans les classifications laborieuses des savants naturalistes.

Laissons donc de côté toutes ces hypothèses qui ne font pas faire un pas à la question, et bornons-nous à constater que depuis un temps qu'il nous est impossible d'apprécier, l'homme habite les différentes parties de la terre. — Voilà un fait bien certain. — Mais un autre fait non moins certain, c'est que pendant les périodes incalculables que la terre a traversées pour passer de l'état de nébuleuse à l'état liquide et solide, la vie, telle que nous la comprenons, n'a pu exister à sa surface. Les plantes et les animaux dont nous retrouvons les traces et les squelettes dans les couches les plus anciennes du globe, ne se sont montrés que lorsque l'eau ou le sol ont pu assurer leur existence : et enfin, lorsque les conditions d'habitabilité permirent à l'Être humain de vivre sur la terre, cet Être parut.

Quand, où et comment ?

Nous nous posons ici les mêmes questions que nous nous sommes posées au sujet de l'apparition de la vie. Y eut-il un ou plusieurs couples ? Les premiers humains étaient-ils blancs, rouges, jaunes ou noirs ? Ont-ils paru à la même époque, ou à des époques différentes, sur un ou sur plusieurs points de la terre ? — Questions insolubles pour le moment. — Ni les philosophes, ni les anthropologistes malgré tous leurs raisonnements et toutes leurs recherches n'ont pu nous fournir sur ce sujet la moindre indication. Ne cherchons donc pas la solution de ce mystérieux problème, et bornons-nous à nous représenter par la pensée, ce que pouvait être l'homme primitif.

⁂

Cet Être, il ne faut pas l'oublier, est le premier de son espèce. Comme il est difficile de croire qu'il est arrivé spontanément et tout formé sur la terre, on est bien forcé d'admettre qu'il a été procréé par un animal quelconque anthropomorphe : et si nous acceptons la théorie matérialiste relative à l'hérédité, nous reconnaîtrons que les animaux qui ont donné naissance aux premiers humains n'ont pu leur transmettre aucune faculté qui puisse les différencier de leurs parents.

Et cependant, à un certain moment de l'évolution éternelle, un fait des plus considérables s'est produit. Un jour, un nouveau monde a commencé sur la terre : à côté du monde animal, du monde de l'instinct, s'est montré le monde de l'intelligence et de l'esprit. Des êtres, engendrés par des animaux, sont entrés en possession de facultés nouvelles jusque-là inconnues sur la terre, et qui allaient les dégager peu à peu des règnes infé-

rieurs. L'intelligence, la liberté, la conscience de son moi, la possibilité d'un progrès conscient, allaient devenir l'apanage de l'homme.

Comment s'est accomplie cette extraordinaire transformation? Comment a été franchi cet abîme formidable qui allait exister désormais entre l'homme et l'animal? L'homme, disent les religions, a reçu à un moment donné l'étincelle divine. C'est possible: et on peut admettre avec les gnostiques que les Evas créateurs et directeurs de la terre, les démiurges, ont donné à des êtres une parcelle de l'Intelligence éternelle.

Nous verrons plus loin comment les matérialistes résolvent la question. Mais en attendant qu'ils donnent une explication plus claire et plus intelligible, on peut accepter l'hypothèse spiritualiste, d'après laquelle des Êtres, après avoir évolué dans une animalité supérieure, dans laquelle ils avaient acquis par leurs seuls efforts, des facultés particulières, sont venus s'incarner dans certains corps d'animaux terrestres, pour continuer leur évolution.

Ces facultés qui plaçaient les premiers humains un peu au-dessus de l'animal, étaient bien faibles et bien précaires; et pour nous rendre compte de leur débilité, nous n'avons qu'à considérer les peuplades sauvages encore si nombreuses autour de nous, et auxquelles très probablement, nos ancêtres étaient encore bien inférieurs.

Tous les voyageurs qui ont étudié certaines races habitant les îles de l'Océanie, l'intérieur de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique méridionale, ont constaté qu'elles ne sont guère éloignées des familles des grands singes comme l'orang-outang, le gorille, le gibbon et le chimpanzé (1).

Les Êtres qui appartiennent à ces races vivent nus, en promiscuité comme les animaux; ils errent en hordes sans organisation sociale; ils n'ont aucune idée des nombres, et ne peuvent compter au delà des cinq doigts de leur main; leur langage n'est qu'un ensemble de sons gutturaux, parmi lesquels il n'en est pas un qui exprime une idée générale, comme arbre, animal, couleur, etc...; certains ne connaissent même pas l'usage du feu pour la

(1) L'orang qui habite les îles de la Sonde, le chimpanzé et le gorille qui se trouvent au Congo et le gibbon qui habite l'Asie, marchent sur les pieds de derrière, dorment assis, n'ont point de queue et, sauf de légères différences, ressemblent absolument à l'homme au point de vue anatomique.

Il existe une remarquable coïncidence entre la couleur de la peau et la forme chez les races humaines les plus extrêmes, et les mêmes particularités chez les singes anthropoïdes habitant les mêmes régions. Ainsi, l'orang-outang de l'archipel malais a, comme le malais, la peau jaune rouge et la tête courte ou brachycéphale; tandis que le chimpanzé et le gorille, tous deux habitants de l'Afrique ont, comme le nègre, la peau noire et le crâne allongé ou dolychocéphale.

Il est évident, dit Buchner dans son ouvrage *L'homme devant la science*, qu'il y a beaucoup plus de différence entre la langue d'un Shakespeare ou d'un Corneille, et celle d'un nègre Papou, qu'entre ce dernier langage et le balbutiement criard d'un singe grondant sa femelle ou son petit.

cuisson des aliments, et ne savent pas travailler la terre, se contentant, pour soutenir leur existence, des productions naturelles qu'ils peuvent trouver. Enfin, d'après le récit de plusieurs voyageurs, certaines races n'auraient aucune notion de la divinité, et manqueraient même du plus grossier fétichisme.

Ainsi, depuis des milliers et des milliers d'années, il existe sur la terre des Êtres que l'on doit ranger dans l'espèce humaine, mais dont l'intelligence n'est pas encore développée, et qui se différencient à peine de l'animal. Nous verrons plus loin, comment on peut expliquer cet état qui paraît être un état stationnaire, mais qui ne l'est pas en réalité.

Quoi qu'il en soit, ces sauvages peuvent représenter à nos yeux ce que devait être l'homme primitif.

Comment l'intelligence a-t-elle pu se développer chez cet Être? Comment a-t-elle pu peu à peu remplacer l'instinct ? Comment l'homme seul, émergeant de l'animalité, a-t-il eu l'idée de se vêtir, d'ensemencer la terre, de fabriquer des armes pour attaquer et se défendre ? Comment a-t-il pu arriver à la conception de la divinité, c'est-à-dire d'Êtres invisibles, qui lui étaient supérieurs, et qui pouvaient lui faire du bien ou du mal ? Comment enfin a-t-il pu acquérir la conviction de sa survivance, conviction que l'on rencontre plus ou moins claire chez tous les peuples, et qui est cependant opposée au témoignage des sens et à tous les faits ?

∴

Pour résoudre ces questions si complexes, les matérialistes n'ont qu'une réponse,et Buchner l'un des chefs de l'école la résume ainsi : « Chez certaines races », dit-il, dans son ouvrage *L'homme devant la science*, « il s'est trouvé « des individus plus intelligents que les autres et qui, à un moment donné, « se sont emparés de la souveraineté politique et intellectuelle, et ont dirigé « ceux qui étaient moins intelligents qu'eux. »

Cette réponse n'a rien de scientifique : c'est une simple affirmation qui est loin de résoudre le problème ; car elle n'explique pas comment et pourquoi il s'est trouvé chez les hommes primitifs des individus qui étaient plus intelligents que les autres.

Comment, dans un milieu si bestial, l'intelligence avait-elle pu naître et se développer ? Pourquoi ne s'est-elle pas montrée également chez certaines animaux, comme les grands singes qui sauf de très légères différences, ressemblent absolument à l'homme au point de vue anatomique.

Dira-t-on que chez ces Êtres privilégiés qui devaient diriger les autres, la substance cérébrale, la plus grande quantité de phosphore et les circonvolutions de leur cerveau ont pu favoriser l'éclosion de facultés extraordi-

naires qui leur ont permis de concevoir, de comparer, de réfléchir, de raisonner, d'inventer le langage et l'écriture !

L'idée que la matière, qui n'est qu'un élément inerte, peut donner naissance à la pensée, et que le cerveau la secrète comme le foie secrète la bile, est la plus invraisemblable des hypothèses, et elle ne trouve plus aujourd'hui de défenseurs bien convaincus.

⁂

Cependant, certains philosophes ont cherché à expliquer l'origine de l'intelligence, et l'un d'eux, M. Izoulet, professeur au Collège de France, a résumé dans son livre, *La Cité nouvelle*, l'opinion qui est généralement admise dans des milieux très savants. « Toute cellule, dit le professeur, « sent : et chez l'animal, immense association de cellules, un groupe de cel- « lules se spécialise dans la fonction de sentir, arrive à l'hyperesthésie, et « forme le cerveau. En résumé, ajoute-t-il (p. 631), l'âme n'est pas une « substance. Il n'y a pas d'âme, substance temporaire logée dans le corps. « L'âme, c'est l'exaltation d'une fonction (la fonction mentale) chez un « groupe de cellules spécialisées. »

L'explication, comme on le voit, est des plus obscures. Cette spécialisation de certaines cellules, cette exaltation de certaines fonctions est chose absolument incompréhensible. Ce ne sont que des mots sous lesquels l'esprit cherche vainement une idée claire et précise à laquelle il puisse s'arrêter. Aucun fait, du reste, aucune observation ne viennent à l'appui de cette hypothèse et ne peuvent amener à concevoir comment des cellules matérielles parviennent à se spécialiser et à devenir ce que nous appelons les facultés de l'âme. Et puis enfin, si on admet cette hypothèse extraordinaire, il resterait à expliquer ceci : Comment se fait-il que depuis le jour où l'homme est apparu sur la terre, — c'est-à-dire depuis un nombre incalculable de siècles, — comment se fait-il, dis-je, que de si nombreuses peuplades soient restées sans faire aucun progrès, la plupart ne s'élevant pas au-dessus du niveau de la brute ? — Comment se fait-il que, d'après la théorie de Buchner, il ne se soit pas trouvé dans ces milieux des hommes plus intelligents que les autres, comme il s'en était trouvé dans les premiers temps ? — Comment se fait-il enfin que, suivant les explications de M. Izoulet, il ne se soit pas rencontré quelques cellules qui se soient décidées à se spécialiser pour former un cerveau intelligent ?

Les matérialistes ne cherchent pas à approfondir cette question qui a cependant son importance, et comme elle les embarrasse, ils ne s'y arrêtent pas ; ils se bornent à dire, voilà comment les choses se sont passées au début, sans chercher à se demander pourquoi les mêmes faits qu'ils affir-

ment si nettement n'ont pas continué à se reprodu ire, et pourquoi une partie de l'humanité est restée stationnaire, n'acquérant aucune faculté qui ait pu l'élever d'une façon sensible au-dessus de l'animal.

Nous verrons dans la prochaine causerie comment on peut expliquer ces faits lorsqu'on les envisage au point de vue spiritualiste.

(*A suivre*).

SENEX

Animisme et Spiritisme

« Pour l'emploi d'une existence terrestre, dit Aksakoff, il ne peut être de but plus élevé que de chercher à prouver la nature transcendante de l'être humain, appelé à une destinée bien plus sublime que l'existence phénoménale. » Ce fut cette considération, digne de tous les éloges, qui détermina le célèbre conseiller d'État russe à entreprendre son travail encyclopédique intitulé : *Animisme et Spiritisme*. Nous avons annoncé la réimpression de ce Code des annales psychiques dans la Revue du mois de mars et nous allons en exposer succinctement le contenu. Disons d'abord que le but de l'auteur ne consiste pas essentiellement à défendre la doctrine nouvelle, mais bien plutôt à la préserver d'attaques, sans valeur scientifique, ne présentant une apparence de fondement que pour les esprits prévenus ou étrangers à ce domaine spécial. Les adversaires les plus acharnés qui voudront bien consulter avec impartialité cette œuvre sincère seront amenés, pour le moins, au doute, suprême sagesse de celui qui n'a pas eu assez de preuves pour croire. Les détails circonstanciés, relatant les expériences personnelles de l'auteur, seront pour les lecteurs de sérieuses preuves morales, dont les uns se contenteront et qui serviront de guide à ceux qui voudront expérimenter, avant de se prononcer.

Animisme et Spiritisme fut surtout une réponse au Dr Edouard von Hartmann, le continuateur de la philosophie de la désespérance, prônée par l'apôtre du suicide, Schopenhauer. Le livre du Dr Hartmann explique pourquoi et comment on peut douter du phénomène spirite, nier même un certain nombre de particularités médianimiques, sans avoir jamais expérimenté en cette matière. L'ouvrage du savant allemand n'a de comparable en France que celui d'Adolphe d'Assier : *Essai sur l'humanité posthume et le spiritisme par un positiviste*. Nous en dégagerons toutefois une intéressante définition du médium, qui serait un « somnambule éveillé », interprétation qui peut suffire aux phénomènes qu'Aksakoff classe dans les caté-

gories du personnisme et de l'animisme. Notons ici l'opinion originale que professe M. d'Assier à l'encontre des phénomènes psychiques. Ils seraient tous le résultat d'un « mirage », explication (?) commode qui tendrait à englober le monde entier dans les murs de Tarascon.

« Au lieu de discuter les faits, il est plus sage d'en rechercher l'explication. » Les principes méthodologiques, proposés par le Dr Hartmann suffisent-ils, comme il l'affirme, à donner une « explication naturelle » des phénomènes qui soit, tout ensemble, simple et rationnelle ? La conclusion de l'auteur sera négative et toute son œuvre aura pour but d'en établir la démonstration. L'importance que nos adversaires donnent à leurs compilations et la violence de leurs attaques suffisent à prévenir en faveur de la réalité du phénoménalisme psychique. La violence de la négation est en proportion de la profondeur du doute. Le parfait négateur serait naturellement flegmatique : il y en a peu... s'il y en a. Du moins, on ne se borne plus à nier, on discute, car, nier, c'est ignorer, c'est méconnaître. C'est souvent le désir d'apprendre, c'est parfois une prière ; c'est le plus souvent un geste de colère dans l'impuissance de savoir. Aksakoff a suivi pas à pas les critiques du Dr Hartmann, en les appliquant aux nombreux résultats psychiques, obtenus par une longue et scrupuleuse expérimentation. Il a, par là même, démontré leur insuffisance et réalisé le travail de classification qui manquait pour encadrer la multiplicité des caractères complexes du spiritisme expérimental. Avant l'apparition d'*Animisme et Spiritisme*, les résultats si variés, enregistrés dans les groupes, manquaient de cohésion. Aksakoff en fit un corps de doctrine, réfutant, sans même qu'il soit nécessaire de les discuter, les théories fantaisistes et compliquées à plaisir, prônées par nos détracteurs.

On a eu tort, dit en substance Aksakoff, de tout attribuer aux esprits d'une part, et d'autre part, de nier totalement leur existence et leur action dans notre plan. La vérité est à mi-chemin. Les phénomènes spirites existent, mais avant d'arriver à eux, il faut dégager tout ce qui a rapport au « Personnisme » et à l' « Animisme ».

Examinons l'un après l'autre ces divers modes de manifestations, supranormales, qui, le plus souvent, se confondent, ce qui rend l'observation difficile et explique la confusion des premières expériences.

1° *Personnisme.* — L'être humain est une gerbe de potentialités, dont le lien réside dans les intimes profondeurs de la personnalité. Cette personnalité est immortelle et lorsque ses éléments se manifestent, nous observons des phénomènes supra-normaux d'un caractère très différent selon l'état dans lequel le sujet se trouve placé (sommeil naturel, somnambulisme ou médiumnisme). On peut obtenir ainsi par la table, par l'écriture, par la parole inconsciente, la manifestation d'un nom et d'un caractère, en

apparence étrangers au médium. Ce sont des expériences de ce genre qui ont été relatées dans les théories de la « cérébralité inconsciente » de Carpenter, du « somnambulisme inconscient ou latent » du Dr Hartmann, de « l'automatisme psychique » de MM. Myers, Janet et autres, qui eurent le tort de généraliser ces résultats et de vouloir y englober définitivement tous les phénomènes occultes.

2° *Animisme.* — Il arrive que les éléments de la personnalité franchissent les limites du corps et se manifestent psychiquement et physiquement, allant jusqu'à la pleine extériorisation ou objectivation. Le mot âme n'est pas encore le moi individuel et immortel, qui n'appartient qu'à l'esprit. C'est l'enveloppe du corps fluidique ou spirituel de ce moi. Les phénomènes animiques sont les manifestations de l'âme comme entité substantielle, expliquant le côté plastique du périsprit ou « métaorganisme » d'Hellenbach. Nous sommes en présence de toute l'action psychique dont l'être est capable, vaste domaine comprenant la transmission de pensée, la télépathie, la télécinésie, les mouvements d'objets sans contact et jusqu'à la matérialisation du fantôme superficiel.

3° *Spiritisme ou médiumnisme.* — Nous aboutissons en dernière analyse à l'intervention directe de l'invisible. En disséquant la personnalité, nous nous trouvons en face de l'individualité, du noyau transcendant des forces indissociables, autour duquel se groupent les éléments multiples de la personnalité, communiquant avec les entités invisibles. Quand la Science l'aura compris, l'Immortalité sera établie. Les preuves de l'existence, des esprits, de leur intervention manifeste, sont multiples et certaines dans cette partie essentielle, couronnement de l'œuvre d'Aksakoff. Le labeur impartial et nourri de faits, que M. Leymarie réédite, est la meilleure réponse aux accusations de légèreté et de crédulité dont on nous accable parfois. L'édition nouvelle se présente à un moment où les curiosités sont éveillées, spécialement dans le monde scientifique officiel. Le matérialisme et le positivisme, malgré l'ingéniosité de leurs déductions, sont destinés à disparaître, comme tout ce qui est bâti sur le sable. Foi aveugle et négation sans preuves, telles sont les doctrines du passé. Foi scientifique, telle sera la doctrine de l'avenir, dont l'ouvrage d'Aksakoff sera un solide jalon. La vie perdra son caractère transitoire, éphémère et la conscience humaine se sentira vivifiée en « *vivant l'immortalité* ». La désespérance sans issue fera place à une allégresse enthousiaste, à la sérénité, qui doit être le but et la récompense de nos efforts.

PAUL HEIDET.

Combat pour la Vérité

Nos lecteurs nous seront reconnaissants de leur donner l'article suivant et la lettre de G. Delanne, à propos des injurieux soupçons émis par d'innocents ignorants et qui remettront au point l'image de la Vérité.

Qui donc prendrait au sérieux l'article d'un journaliste qui a deux colonnes à remplir et publie bien souvent n'importe quoi, sans avoir approfondi le sujet, et osera l'opposer à cet article froid, réfléchi et sensé du directeur de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme?*

L. D.

LA FICTION ET LA VÉRITÉ

Le phénomène de la matérialisation des Esprits est une démonstration si péremptoire de l'immortalité de l'âme, que tous les sceptiques se sont coalisés contre les expérimentateurs assez hardis pour oser affirmer leur réalité. Mais c'est surtout depuis que M. Richet a pris position, que la bataille est devenue acharnée. Songez donc, un savant « officiel » déclarait avoir vu, touché, photographié un fantôme! Cela devenait intolérable; il fallait couper court à ce scandale. Aussi avons-nous assisté à des essais d'explications, les unes ridicules, comme l'hypothèse d'un mannequin, les autres plausibles, comme le déguisement du médium, mais qui ne s'accordent plus avec nos observations.

Il fallait trouver mieux, et c'est ce dont s'est chargé un docteur d'Alger, qui a fait une conférence à l'Université populaire de cette ville, produisant sur la scène un pseudo Bien Boa, qui n'était autre que le cocher renvoyé de M. le général Noël.

Cette fois, il n'y avait plus de doutes, les expérimentateurs de la Villa Carmen avaient été bernés comme de pauvres niais. Aussi toute la presse s'est-elle empressée de propager cette heureuse nouvelle. De là les entrefilets parus un peu partout, accompagnés parfois de commentaires désobligeants.

Avant d'accepter aussi facilement une dépêche semblant donner un démenti à un savant connu, il eût été peut-être prudent d'en vérifier la réalité. On n'y regarde pas de si près quand il s'agit de Spiritisme. Mais comme je suis particulièrment intéressé à établir la vérité, je crois très utile de faire savoir que l'allégation qui fait du cocher Areski le fantôme que j'ai observé en compagnie de Mme X... d'abord, et de M. Richet ensuite, est tout à fait mensongère. L'habileté consistait à créer une équivoque qui permît de con-

fondre nos observations avec ce qui a pu se produire, peut-être, avant notre arrivée.

Que le sieur Areski ait cherché à tromper la confiance de ses maîtres en se déguisant, c'est très possible, puisque je l'ai pris en flagrant délit de supercherie. Mais que l'on veuille se servir de ce fait pour infirmer nos expériences, *auxquelles il n'a jamais pris part*, voilà qui dépasse toutes les limites. C'est justement parce que je me méfiais de lui que j'ai demandé qu'il fût évincé *de toutes les séances qui seraient tenues*. Venir ensuite raconter que c'est lui qui se glissait derrière le rideau pour faire le fantôme, c'est travestir absolument la vérité, et je pense que sur ce point spécial personne ne doutera de notre parole, quand nous affirmons que cet individu *n'est jamais entré dans la salle des séances quand nous y étions*.

Mais là ne se bornent pas les inventions. Depuis mon départ de la villa, j'ai appris que M[me] Noel avait été obligée de se séparer de la jeune fille médium et de ses sœurs. Je n'ai pas à rechercher comment et pourquoi cette brouille s'est produite, ni les influences qui ont pu agir sur cette jeune fille pour l'engager à faire des déclarations aussi contraires à la réalité, que celle de l'existence d'une trappe dans la salle des séances. Toutes les personnes, très nombreuses, qui ont assisté aux séances depuis plusieurs années, pourront témoigner combien cette assertion est fantaisiste. Mais, dans ce cas, il ne suffit plus de démentir purement et simplement. J'ai pensé qu'il fallait un témoignage officiel, aussi ai-je demandé à M. le général Noel de faire examiner la salle par un architecte, expert du tribunal, qui aura pour mission de remettre les choses au point.

Que de peine et que de mal on éprouve à faire connaître les vérités nouvelles! Non seulement on se heurte à toutes les difficultés inhérentes à ce genre particulier d'investigation, mais encore il faut redresser à chaque instant les mensonges plus ou moins intéressés des uns ou des autres, si l'on ne veut pas sombrer sous le ridicule.

M. le D[r] Rouby, s'est institué de sa propre autorité le juge des expériences de la Villa Carmen; c'est son droit de critique et je n'y vois aucun inconvénient; mais il a assumé en même temps le devoir d'être un enquêteur soigneux et impartial, sans quoi il s'expose à se faire juger sévèrement. Or, ce zélé défenseur de la vérité ne s'est même pas donné la peine de vérifier les points principaux qui sont en discussion. A-t-il été inspecter lui-même le pavillon de la Villa Carmen? Si oui, il a pu constater *de visu*, combien est fausse l'affirmation de l'existence d'une trappe; sinon, il a agi bien légèrement pour un homme qui a la prétention d'être sérieux.

Est-il plus impartial que soigneux de se documenter? Pas davantage. Je veux admettre qu'Areski lui a dit être l'auteur des phénomènes, sans quoi la bonne foi du D[r] Rouby serait suspecte; mais est-ce qu'un enquêteur

sérieux ne doit pas comparer les témoignages et en peser la valeur? Pourquoi accepter sans contrôle les racontars d'un individu qui s'avoue lui-même menteur et fraudeur, sans tenir compte des affirmations unanimes des témoins honnêtes qui ont publié les procès-verbaux des séances de la villa Carmen. Une telle conduite montre un parti-pris évident, contraire à la méthode scientifique, et suffit à faire comprendre que M. le Dr Rouby a été tout à fait au-dessous de la tâche qu'il avait entreprise. Essayer de jeter le discrédit sur des recherches aussi précises que les nôtres, en faisant une parodie misérable du fantôme de Bien Boa, n'est pas digne d'un homme sérieux. M. le Dr Rouby a-t-il photographié Areski déguisé? Les clichés montrent-ils une identité avec ceux que nous avons obtenus? Non, alors qui attachera une importance quelconque à cette mascarade, et quelle conséquence en tirer? Une seule, c'est que M. le Dr Rouby a fait preuve d'une inconcevable légèreté et d'un misonéïsme déplorable.

Voici la lettre que j'ai adressée au journal *Les Nouvelles* :

Paris, 9 mars.

Monsieur le directeur du journal *Les Nouvelles*,

J'ai connaissance aujourd'hui de l'article intitulé « *Bien Boa* », paru dans votre numéro du 5 mars dernier. Comme je suis nommé à plusieurs reprises, je désire user de mon droit de réponse en vous priant d'insérer cette lettre dans votre plus prochain numéro. Si le compte rendu que vous publiez de la conférence de M. le Dr Rouby est parfaitement exact, il est de mon devoir de relever un certain nombre d'erreurs, en ce qui concerne les expériences auxquelles j'ai assisté, en juillet et août de l'année dernière chez M. le général Noël, à la villa Carmen. Avant d'aborder la discussion du cas de Bien Boa, M. le Dr Rouby raconte que le Dr X... et M. Charles H... se sont entendus, en 1904, pour simuler une communication en langue anglaise à l'adresse de Mme la générale Noël. Surprendre la confiance des gens chez lesquels on est reçu n'a jamais passé pour une action très louable; et j'ajoute que l'on ne pouvait guère soupçonner une semblable supercherie, de la part de personnes que leur position sociale semblait désigner comme des gens sérieux. Arrivons à l'accusation de tromperie que M. le Dr Rouby porte contre Mlle Marthe B...

Elle aurait simulé, en plaisantant (*sic*) Bergolia, la sœur de B. B... Jusqu'ici il n'y a pas grand mal. Voici qui est plus sérieux : M. B..., le père de Mlle Marthe, aurait écrit à M. Richet que sa fille « avait avoué qu'une trappe existait dans la salle des séances, et que tous les phénomènes obtenus ici (à la Villa) avec Richet et Delanne étaient dus à la fraude. »

J'ignore à quelles suggestions peut obéir Mlle Marthe B... depuis qu'elle n'est plus reçue à la villa Carmen, mais ce que je sais bien, c'est que l'affirmation qu'il existe une trappe dans le pavillon où avaient lieu les séances *est tout à fait fausse.*

M. le professeur Richet, Mme X... et moi, avons visité minutieusement le *dessus* et le *dessous* du plancher de la salle des séances, et nous avons affirmé qu'il n'existe ni *trappe* ni *porte dérobée.*

Comme nécessairement quelqu'un ne dit pas la vérité, je propose à M. le Dr Rouby — qui aurait pu s'en assurer lui-même avant sa conférence — de faire examiner ce pavillon par un architecte, expert du tribunal, qui dira qui a tort ou raison. Si le plancher de la salle est intact, vos lecteurs seront juges de l'importance qu'il faut attribuer aux propos de Mlle Marthe.

Étudions maintenant le cas du cocher de M. le général Noël. M. le Dr Rouby reconnaît que j'ai signalé dans ma revue les deux tentatives de fraude du nommé Areski, — ce qui établit ma bonne foi, — mais il a omis, malheureusement pour sa thèse, de citer en entier ce que j'écrivais à ce sujet, immédiatement après le paragraphe que vous reproduisez. Voici ce passage, qui ne manque pas d'importance, comme il est facile de le constater :

« M. le général Noël m'expliqua que c'était en état de transe, et sous l'obsession d'un mauvais esprit qui le persécute, que le domestique se livrait à ces actes répréhensibles. Mais comme consciemment ou non, ce sont toujours des tromperies, *il fut décidé qu'à l'avenir on se passerait de son concours*, de sorte que *jusqu'à la fin de mon séjour il n'a plus pris part* A AUCUNE EXPÉRIENCE. » (*Revue scientifique et morale du spiritisme*, novembre 1905, p. 259.)

Sans tenir compte de mon témoignage, pas plus que de celui de M. le professeur Richet, M. le Dr Rouby imagine un petit roman pour expliquer comment le dit Areski aurait pu s'introduire dans le cabinet. Il dit : « Comment Areski pouvait-il pénétrer dans le cabinet à l'insu du professeur Richet. De la façon la plus simple : Il entrait avec tout le monde, aidait à soulever le tapis, à regarder dans la baignoire et sous les meubles, puis lorsque l'attention se portait ailleurs, ou bien lorsque le gaz brusquement éteint ne permettait pas aux yeux non encore habitués à l'obscurité de s'apercevoir qu'il se glissait dans le cabinet, Areski se cachait dans l'encoignure gauche de la draperie que l'on venait d'explorer. »

Il n'y a qu'un petit inconvénient pour admettre cette ingénieuse supposition, c'est que JAMAIS le cocher ne s'est trouvé, *même une seule fois*, dans la salle des séances quand nous y avons pénétré. JAMAIS il n'a aidé à visiter la salle. JAMAIS il n'a assisté aux séances que j'ai rapportées.

Entre l'affirmation de M. le général Noël, de sa femme, de M. le profes-

seur Richet, de Mme X et de la mienne, et celle du sieur Areski, simulateur effronté, je laisse au public le soin de décider.

C'est en vain que l'on cherchera à jeter le discrédit sur les expériences de la villa Carmen que j'ai observées, car leur réalité est certaine. D'abord on a voulu que l'esprit Bien Boa fût un mannequin ; supposition absurde lorsque le soi-disant mannequin marche, cause, serre la main des assistants; ensuite, c'était nécessairement un déguisement du médium, hypothèse qui n'a plus de valeur quand on voit et qu'on photographie simultanément l'esprit et les médiuns, et que B. B. disparaît sous nos yeux dans le plancher, sans laisser de traces. Alors surgit l'invention de la trappe, aussi fantaisiste que les autres ; enfin, c'est l'intervention d'Areski, lequel n'a jamais mis les pieds dans le pavillon quand nous y étions.

Il faudrait supposer aux observateurs une dose invraisemblable de crédulité, pour s'être laissé tromper par d'aussi grossiers artifices. Toutes ces polémiques auront pour résultat d'établir de plus en plus la certitude de ces manifestations de l'au-delà, affirmées déjà par des princes de la science tels que Crookes, Alfred Russel Wallace, Zollner, le Dr Gibier, etc. Essayer d'assimiler la piteuse exhibition d'Areski déguisé en fantôme, avec nos expériences, c'est vraiment se moquer du public, puisque l'on cherche à comparer des phénomènes qui n'ont rien de semblable, ni dans leur mode de production, ni dans leur résultat.

Je défie absolument le Dr Rouby, aidé même de tous les prestidigitateurs qu'il voudra employer, de faire surgir du sol dans une *salle non machinée et visitée d'avance par moi comme celle de la villa Carmen*, un fantôme qui marche, qui cause, qui serre la main des assistants. Or cela *nous l'avons vu*, et tant qu'il ne nous démontrera pas raisonnablement, sans faire de suppositions aussi inexactes que celles auxquelles il s'est livré, comment nous aurions pu être trompés, son œuvre de dénigrement sera sans valeur et sans portée.

Veuillez agréer, Monsieur le directeur, l'assurance de ma parfaite considération.

G. DELANNE.

Projet de Voyage à Londres

RENSEIGNEMENTS

Départ de Paris le Mardi 15 mai, à 8 h. 25 du matin. Gare du Nord.

A Amiens, on prend des paniers de provisions pour le déjeuner.
Arrivée à Calais à 2 heures.
Traversée de la Manche, 1 heure.
Douvres, vers 3 heures.
Arrivée à Londres, à 3 h. 50 soir.

De Paris à Londres.
Aller et retour, billet pour 7 jours : 49 fr. 55.

(Conserver le ticket du Chemin de fer pour le retour Londres-Paris).

Londres, W. C. Hôtel Hunstanton House, 18, Endsleigh Gardens.
Vis-à-vis Euston Station.

Propriétaire, Mme Stanley J. Watts.

Lit pour 1 personne : 3 francs par nuit. Lumière et Service compris.
Lit pour 2 personnes: 5 francs par nuit.

Déjeuner du matin : Lait, café, chocolat : 1 fr. »

Déjeuner, 11 heures à midi (avec thé) : Jambon et œufs, ou poisson. Côtelette ou tranche de mouton. ou Bifteck ou faux filet de bœuf. ou Côtelette de porc. — 2 fr. 25

Lunch, 3 h. : Biscuits, fromage, ou sandwich. Viande froide, confitures : 2 fr.

Dîner : Potage, viandes rôties, légumes, confitures, fromage : 2 fr. 50.

Chaque séance de Medium Cecil Husk et Williams (à matérialisation), se paie 5 schillings à 1 fr. 25 = 6 fr. 25 par assistant.

En résumé, la dépense stricte sera de 120 francs par *voyageur* :

Voyage à Londres, aller et retour		49 fr. 55	120 fr.
Hôtel : Matin . . . 1 fr. » Déjeuner . . 2 fr. 25 Dîner . . . 2 fr. 50 Lit . . . . . . 3 fr. »	8 fr. 75 × 4 jours =	35 fr. »	
Visites dans le jour à la Tour de Londres . . 5 fr. » à la National Galery . . . . 5 fr. » au Musée Tussaud . . . . 5 fr. » à l'Observatoire de Greenwich . . . 5 fr.		20 fr. »	
Impedimenta (promenades). Voitures, pourboires, etc.		15 fr. 45	

N. B. — Le Lundi 14 mai, M. L. Dauvil sera à la Librairie Spirite, Bureau de la *Revue*, 42, rue Saint-Jacques, de 9 h. 1/2 à 11 heures du matin, et de 3 heures à 5 heures de l'après-midi. Aussitôt la réception du présent numéro de la *Revue*, prière d'adresser une carte postale

à M. Léopold Dauvil, rédacteur en chef de la *Revue Spirite*,
42, rue Saint-Jacques, Paris 5e.

afin de lui confirmer les noms des adhérents déjà inscrits et faire connaître les autres.

Liste des Voyageurs inscrits jusqu'au 20 avril.

Nos 1 M. Paul Leymarie, directeur de la *Revue Spirite*, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

2 M. Léopold Dauvil, rédacteur en chef de la *Revue Spirite*, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

3 M. André Gaudelette, rédacteur de la *Revue Spirite*, 30, avenue Carnot, Paris.

4 M. Chevreuil, écrivain spirite, 13, rue Boissonnade, Paris.

5 Mme de Valpinçon, écrivain spirite, 160, boulevard Malesherbes, Paris.

6 Un Artésien spirite de Saint-Omer (Pas-de-Calais).

7 M. Henriquet, architecte, à Vichy (Allier).

8 M. le Comte et la Comtesse de Beaumont, 108, avenue Victor-Hugo, Paris.

9 M. Debrusse, propriétaire, à Magalas (Hérault).

10 Mme Debrusse, id.

11 Lieutenant-colonel E. Collet, à Nancy (Meurthe-et-Moselle).

12 Mme E. Collet, do

13 M. Léopold Stem, contrôleur des douanes (Indo-Chine) 1, rue du Retrait (Paris).

N. B.— Très loyalement M. Léopold Dauvil prévient les personnes désireuses de faire le voyage de Londres qu'il n'engage nullement sa responsabilité envers elles si les séances des médiums sont nulles ou truquées.

ÉTUDE SUR LE SPIRITISME [1]

Par A. Marion, *Président de la Cour d'appel d'Alger.*

(ŒUVRE POSTHUME) (*suite*).

Cependant à un certain point de vue, il y a dans cette manière de voir quelque chose qui peut paraître vrai au premier abord, c'est ce qui a donné naissance à cette croyance et a pu même en apparence la légitimer.

Il faut en effet reconnaître que certains maux semblent héréditaires, en ce sens qu'ils proviennent ou paraissent provenir de la matière à laquelle l'Esprit a été incorporé. Mais cette circonstance importe peu. Ce qu'il faut considérer avant tout, parce que cela domine la question, c'est qu'aucun rapport antérieur n'ayant existé entre la matière et l'esprit, si ce dernier vient à souffrir par le fait de la matière durant son incarnation, cette souffrance ne peut être la conséquence directe de cette incorporation. Il est plus naturel de voir dans cet arrangement l'application de cette loi d'attraction universelle, régissant l'ordre moral, comme l'ordre physique, loi qui veut alors que dans la renaissance dans telle parenté, dans telle position et dans telle union nouvelle, l'âme aille non seulement au monde de ses

(1) Voir les numéros de la *Revue* depuis 1905, et janvier à avril 1906.

œuvres, mais encore que dans ce monde, elle se réunisse au corps, avec lequel, sous un rapport quelconque, elle a le plus d'affinités et qui correspond le mieux soit à ses penchants, soit à sa moralité et à la position que la vie antérieure lui a faite, soit enfin à son état de mérite ou de démérite.

C'est ainsi que Dieu sait, par tous les moyens dont il dispose, arriver à ses fins. Ne pas admettre le système ce serait, comme dit Pezzani, vouloir faire « disparaître la justice de Dieu dans le monstrueux fantôme du « hasard, et laisser subsister toutes les difficultés en y ajoutant une iniquité « révoltante. »

Disons-le donc avec assurance, parce que c'est la vérité, si la douleur se fait sentir, si les peines, les tourments de cette vie nous poursuivent, c'est que nous avons à expier des fautes antérieures sans doute, mais toujours personnelles; c'est que, à quelque époque que nous l'ayons contractée, nous avons une dette à payer, car, qu'on ne l'oublie jamais, je pourrais en effet fournir sur ce point de nombreux exemples, rien ne se perd, rien ne s'oublie dans notre destinée. Nos fautes ne se prescrivent pas: il vient toujours un moment, celui que Dieu a choisi dans sa sagesse, où sa main s'appesantit sur nous en vue d'une mauvaise action par nous commise. Quelquefois de longues années se seront écoulées; s'il ne nous a pas punis dans une première incarnation, il nous punira dans la suivante. Mais qu'est le temps pour Dieu? n'a-t-on pas dit de lui: *patiens quia æternus!!!*

Jamblique, dans son *Traité des mystères égyptiens*, a écrit sur ce point un passage remarquable: « La justice de Dieu, dit-il, n'est point la justice des « hommes. L'homme définit la justice sur des rapports tirés de sa vie « actuelle et de son état présent; Dieu la définit relativement à nos exis- « tences successives et à l'universalité de nos vies. Ainsi les peines, qui « nous affligent, sont souvent les châtiments d'un péché dont l'âme s'était « rendue coupable dans une vie antérieure. Quelquefois Dieu nous en « cache la raison, mais nous ne devons pas moins l'attribuer à sa justice.. »

Mais alors, nous objecte-t-on, vous nous ramenez à la fatalité. La prière en effet n'est plus qu'un hommage rendu à un Dieu impuissant, à qui il est inutile de demander une grâce, quelque minime qu'elle puisse être, puisque ce qui est écrit, est écrit; puisque ce qui doit être, sera.

Est-il besoin de répondre à cette objection? Je pourrais m'en dispenser. Je le ferai pourtant, mais en peu de mots, pour ne rien laisser en arrière.

Si on a bien voulu prendre le soin de lire attentivement ce qui précède, on y a vu évidemment ceci, c'est que, ne voulant pas nous renfermer dans les ténèbres ou les mystères d'une foi aveugle et absolue, nous autres spirites nous raisonnons tout, nous cherchons à tout expliquer et que c'est au moyen de ces raisonnements et de ces explications que nous pouvons tout justifier. Dire, après cela, que selon nous, la fatalité joue un grand rôle

dans notre existence, c'est abuser singulièrement de la parole et surtout compter outre mesure sur la naïveté, je pourrais employer un autre mot de ceux à qui on s'adresse.

D'un autre côté, où a-t-on vu dans notre doctrine que du souverain maître de l'univers nous faisons un Dieu impuissant? Est-ce parce que nous disons que lorsque nous avons mérité une peine, nous devons la subir tôt ou tard et que nul ne peut l'éviter? Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Qu'y a-t-il donc dans ce langage d'étrange ou d'anormal? Rien incontestablement. Ne faut-il pas, que nous le voulions ou non, que la justice divine soit parfaitement et entièrement satisfaite!

Cela est tellement vrai que, je le proclame hautement, tout autre système est déplorable. Quoi! au moyen de la prière, plus ou moins répétée, je pourrais, si j'étais réellement et sérieusement coupable, obtenir d'emblée ma grâce pleine et entière ! Le mal que j'aurais fait, Dieu consentirait à l'oublier et sa justice serait désarmée! Non, non; ne donnez pas aux hommes de pareilles espérances. L'histoire est là pour faire voir combien, dans toutes les conditions, même les plus élevées, on a abusé d'une aussi dangereuse doctrine.

Ah! plutôt dites-leur que si notre Dieu qui est aussi le vôtre, car il n'y en a qu'un, est quelquefois sourd à leurs prières, ce n'est pas parce qu'il est impuissant, mais parce qu'il est juste, parce qu'il est impartial, parce que, riches ou pauvres, puissants ou misérables, nous sommes tous égaux devant lui; et que, juste, sauf à avoir ultérieurement égard, quand il le faudra et dans une juste mesure, à nos prières, qui ne sont jamais inutiles, il veut que chacun de nous commence par expier d'une manière plus ou moins sévère les fautes qu'il a commises.

C'est ainsi que cela se passe sur la terre. Pourquoi n'en serait-il pas de même dans la vie céleste ? Est-ce qu'il serait plus facile de se soustraire à la justice de Dieu?

Je pourrais, relativement à ce qui fait l'objet de ce paragraphe et du précédent, m'arrêter ici. Je crois en effet avoir dit sur la théorie de la Réincarnation tout ce qui pouvait militer en faveur de notre doctrine et avoir même répondu avantageusement à toutes les objections qui s'étaient présentées. Je dois cependant insister parce que j'ai encore à exciper d'une opinion qui ne peut être que d'un très grand poids. Je veux parler de celle d'Origène dont la sagacité peu commune, l'ardeur infatigable pour le travail, le courage et la persévérance dans la foi chrétienne en face des persécutions de Démétrius, de Maximin, de Dèce ne sauraient être contestés.

Mais ici une objection me sera faite sans doute ; il est donc prudent de la prévoir et d'y répondre. Vous nous avez dit plus haut, me dira-t-on, que deux propositions de ce docteur de l'Église sur la préexistence des âmes

et leur transmigration n'étaient pas fondées et qu'elles avaient été condamnées par deux conciles. Vous prévaloir maintenant de son opinion sur le même sujet, n'est-ce pas vous mettre en contradiction avec vous-même ?

Si l'on veut bien prendre la peine d'étudier les deux propositions, dont il s'agit, on verra qu'il y a en elles deux choses : Le principe en lui-même, et les conséquences qu'Origène a voulu en tirer. Or, ce sont ces dernières seules qui ont été condamnées. Quant au principe, il n'a pas même été attaqué. Il en résulte que ne s'agissant actuellement que du principe, rien n'empêche, laissant de côté ce que j'ai dit sur le sort des conséquences, que la manière de voir de ce savant docteur puisse au fond être invoquée par moi.

S'il en est ainsi voici comment Origène raisonne : Nou seulement, d'après lui, la transmigration des âmes et leur réincarnation ne peut être révoquée en doute ; mais encore il soutient que c'est le seul moyen d'expliquer une foule de faits bibliques qui accuseraient le ciel d'iniquités, s'il n'étaient justifiés par les actions bonnes ou mauvaises d'une vie antérieure.

Parmi les faits, Origène en cite deux : 1° la lutte de Jacob et d'Ésaü avant leur naissance ; 2° l'Élection de Jérémie, quand il était encore dans le sein de sa mère. Maintenant si on considère que ce docteur a passé sa vie à enseigner les Saintes Écritures, les rapprochements qu'il a faits ne peuvent qu'être pris en grande considération.

Quoi qu'il en soit, j'ai pensé qu'il était convenable et surtout utile de rechercher et transcrire ici les passages de la Bible auxquels il a été fait allusion. On lit dans la *Genèse*, chapitre 25, versets 21 à 24, ce qui suit : « Izaac « pria le Seigneur pour sa femme parce qu'elle était stérile, et le Seigneur « l'exauça, donnant à Rébecca la vertu de concevoir. Mais les deux enfants, « dont elle était grosse s'entre-choquaient dans son sein, ce qui lui fit « dire : Si cela devait m'arriver, qu'était-il besoin que je conçusse ? Elle alla « donc consulter le Seigneur qui lui répondit : Deux nations sont dans vos « entrailles, et deux peuples sortant de votre sein se diviseront l'un contre « l'autre. L'un de ces peuples surmontera l'autre, et l'aîné sera assujetti au « plus jeune. Lorsque le temps qu'elle devait accoucher fut arrivé, elle se « trouva mère de deux enfants jumeaux. »

Ce fut Ésaü et Jacob.

Quant au deuxième fait, j'extrais du livre de Jérémie, chapitre 1er les deux versets suivants : « Le Seigneur m'adressa donc la parole, et me « dit : Je vous ai connu avant que je vous eusse formé dans les entrailles de « votre mère ; je vous ai sanctifié avant que vous fussiez sorti de son sein « et je vous ai établi prophète parmi les nations... »

Après avoir lu ces citations et notamment la dernière, il n'est personne qui ne fasse immédiatement les réflexions suivantes : Comment le Seigneur avait-il pu connaître Jérémie avant qu'il eût été conçu dernièrement,

si ce n'est parce qu'il était déjà venu au monde au moins une première fois? Pourquoi l'a-t-il sanctifié et établi prophète même avant sa naissance, si ce n'est parce qu'il avait à le récompenser de ses bonnes actions durant sa vie ou ses vies antérieures? N'est-ce pas par le même motif qu'avant qu'il eût vu le jour, Jacob était désigné comme devant l'emporter sur Esaü son frère aîné?

C'est hors de doute, car tous ces faits ne peuvent s'expliquer autrement. Donc la sainte Bible elle-même contient la preuve que le principe de la réincarnation est une vérité. Au reste elle en offre encore un autre exemple. N'est-il pas vrai en effet que d'après ce qu'elle nous apprend, saint Jean n'a été autre que l'ancien prophète Élie, qui avait disparu miraculeusement et dont le retour avait été annoncé? C'était là l'opinion commune chez les Juifs et cette croyance était bien naturelle.

Effectivement saint Matthieu, chap. II. V. 13-14, met dans la bouche du Christ les paroles suivantes: « Car jusqu'à Jean, tous les prophètes, aussi « bien que la loi, ont prophétisé; *et si vous voulez comprendre ce que je vous « dis, c'est lui-même qui est cet Élie, qui doit venir.* »

Déjà dans une autre occasion, sans s'exprimer aussi formellement, Jésus l'avait laissé entendre à ses disciples. « Pourquoi donc, lui demandèrent-ils « un jour, les Scribes disent-ils qu'il faut qu'Élie vienne auparavant? Mais « Jésus leur répondit: Il est vrai qu'Élie doit venir et qu'il rétablira toutes « choses. Mais je vous déclare qu'Élie est déjà venu et ils ne l'ont point « connu. Alors ses disciples comprirent que c'était de Jean-Baptiste qu'il « leur avait parlé. » Saint Matthieu, chap. 17. V. 10 à 13.

Enfin pour terminer sur ce point, je crois devoir transcrire ici un fragment de l'ouvrage déjà cité de Pezzani, très important sur cette question.

« Il y a, dit-il, un passage de l'Évangile de saint Jean, chap. 3, V. 1 à 12, « qui n'a pas été remarqué, et dont, ce me semble, le sens n'a pas été « compris dans toute sa profondeur. Un sénateur, un pharisien, Nicodème, « demande à Jésus des explications sur le dogme de la vie future. Jésus « répond: *En vérité, en vérité, je vous le dis, personne ne peut voir le royaume « de Dieu s'il ne naît de nouveau.* Nicodème est bouleversé de cette « réponse, parce qu'il la prend dans son sens grossier. Comment, dit-il, « peut renaître un homme qui est déjà vieux? Peut-il rentrer dans le sein « de sa mère pour renaître une seconde fois? Jésus reprend: *En vérité, en « vérité, je vous le dis, si un homme ne renaît pas de l'eau et de l'esprit, il ne « peut entrer dans le royaume de Dieu; ne vous étonnez pas de ce que je vous « ai dit qu'il faut que vous naissiez de nouveau; l'Esprit souffle où il veut, « et vous entendez sa voix; mais vous ne savez d'où il vient, ni où il va...* « Jésus ajoute: *Quoi vous êtes maître en Israël, et vous ignorez cela! Mais si « vous ne me croyez pas lorsque je vous parle des choses de la terre, com-*

« *ment me croiriez-vous si je vous parlais des choses du ciel ?* ... de quelles « choses du ciel, continue l'auteur. Logiquement et selon l'ordre des pen« sées, des choses du ciel en ce qui touche la renaissance dans les divers « mondes... Jésus ne s'explique pas sur la question, seulement il la fait « pressentir... »

Et maintenant que chacun apprécie et juge.

PAGES RETROUVÉES

L'ABBÉ BORNAVE *

XIV

Loin de moi la pensée de vouloir faire briller dans le récit de ces vieux souvenirs la moindre étincelle de scandale. Je m'applique à raconter très simplement des faits dont, pour la plupart, j'ai été témoin, des événements auxquels j'ai été mêlé, et je le fais en toute sincérité.

Un nouveau personnage qui va entrer en scène ne fut pas l'un des moins intéressants de ce roman dramatique, c'est la voyante Adolphine Ladabious, fille d'une négresse Cafrine Antoinette ancienne esclave et de son maître marchand de tissus, à Saint-Denis, européen reparti pour les Basses-Pyrénées après avoir amassé une fortune qu'il jugea suffisante. Laissant la négresse en ossession d'une maisonnette, d'un jardinet et d'un petit capital inaliénable dont elle touchait la modeste rente, ce qui prouvait la sagesse de cet homme, il voulut reconnaître la petite « Fifine » à la condition de l'emmener en France ; mais à cette proposition, Zézette comme on appelait Antoinette, dans la femme bonne et soumise qu'elle avait toujours été, fit voir qu'il y avait du sang de fauve d'Afrique, et après avoir menacé M. Ladabious de le tuer s'il tentait de lui enlever sa fillette, elle s'enfuit comme une lionne emportant son petit dans les hauteurs du « *Brûlé* » chez une commère, et ne revint en ville qu'après qu'un petit nègre dévoué l'eut avertie du départ de son maître et de la mise à la voile du navire qui l'emportait pour toujours. Sans m'étendre sur les mœurs parfois légères dues peut-être au doux et beau climat de la petite île lointaine, ni sur les liaisons illégales et faciles qui, dans nos colonies ne sont pas plus fréquentes que dans nos cités européennes, je demande à mes lectrices de tourner rapidement la page qui les blesserait, ou mieux, de ne point s'effaroucher de quelques scènes créoles que j'aurai toujours soin, en songeant

* Voir les numéros de septembre, octobre, décembre 1905 et mars 1906.

au respect que je leur dois, de couvrir d'un voile assez léger pour permettre de contempler ce que la jeunesse offre de beau, assez épais pour n'effaroucher aucun esprit délicat.

∴

Le bataillon d'infanterie de marine ayant terminé l'exercice sur la plaine de la Redoute regagnait la caserne et, les clairons sonnant la marche, jetaient joyeusement leurs notes métalliques répétées dans l'air pur par l'écho du Cap Bernard. Le commandant Bourgey avait fait rompre les rangs, et l'essaim bruyant des soldats s'était envolé vers la grande ruche, cette belle caserne que j'ai décrite déjà.

Les officiers revenaient en un groupe peu pressé vers leurs modestes demeures disséminées dans la petite île et allaient se séparer comme d'habitude sur la place du « jet d'eau » lorsque leur attention fut éveillée par la venue d'une jeune et jolie mulâtresse qui, arrivée près d'eux simple et gentille et reconnaissant le « préfet », le doyen des lieutenants : « Bonjour monsieur Démonde », lui-dit-elle. » Mais, je ne me trompe pas, c'est Fifine ! Comme vous êtes devenue grande et belle depuis trois ans que vous nous avez quittés. Vous arrivez de l'île Maurice? — Oui, monsieur Demonde, je reviens pour rester à Saint-Denis. » Alors le « préfet » présenta à tous ses camarades pour la plupart nouvellement arrivés dans la colonie, cette belle mam'zelle qui les salua tous d'une petite révérence et d'un sourire charmant. « Une bonne et courageuse fille dont la mère Zézette, que vous verrez bientôt, était au service de l'ancien colonel et tous, nous voyions journellement » cette belle enfant se rendant à la ville pour travailler. » Et le père Demonde ajouta plusieurs compliments à l'adresse de Fifine dont le teint légèrement bistré se couvrit d'un vif incarnat. — « Vous chantez toujours bien Fifine ?... Vous dites encore des choses amusantes?... Charmante et bizare fille » ajouta en *a parte* le vieil officier. Et qui vous amène ici, Mam'zelle Fine, toutes les anciennes connaissances sont parties ? — C'est ce que je vois ! répondit la mulâtresse en promenant un regard attristé sur toutes les « cases » de la place, tous les amis d'alors et toutes ces dames sont rentrés en France... C'est toujours la même chose ici, on ne devrait aimer personne, toutes les amitiés se brisent au coup de sifflet du paquebot ; sans compter ceux que j'ai « vus » tuer là-bas... à la guerre ! » Le sens incompris de ces paroles échappa aux officiers.

—Vous semblez fatiguée, Mademoiselle Fifine, lui dit le lieutenant Lionnet qui n'avait pas quitté des yeux la jolie mulâtresse, et vous paraissez attristée de ne plus retrouver des visages connus, vous en verrez d'autres et oublierez les premiers de même qu'en tournant les pages d'un livre d'images on les laisse passer toutes en ne donnant d'attention qu'à la

dernière ; voulez-vous faire avec nous un tour dans la petite île et revoir les témoins muets de votre enfance ?

Mam'zelle Fine, appellation créole tout de suite acceptée, suivit les officiers qui, arrivant successivement à la porte de leurs demeures, saluaient la belle mulâtresse en lui disant « au revoir Mam'zelle Fine » et à chacun la visiteuse donnait un joli sourire.

En arrivant à la ruelle des Bois-Noirs, il ne restait plus autour de la jeune fille que Lionnet, Giliani et Vallas dont les cases étaient voisines. « Vous ne refuserez pas de vous rafraîchir, Mam'zelle Fifine, avant de redescendre à Saint-Denis, lui dit Giliani; entrez-vous Lionnet et Vallas ? » et tous pénétrèrent sans façon dans la demeure du jeune officier.

XV

Vous demandez le portrait de Fifine, le voici, madame, tel que, dans une lettre de Charles Lionnet, je le retrouve après trente ans. Relire ces pages, les recopier, me cause une émotion bien grande, cela est si loin, si loin, et ce souvenir effacé, ce papier jauni me disent que tout passe, que tout fuit... que tout s'envole et que tout meurt !

(Réunion), Saint-Denis, mai 1874.

Mon Vieux Camarade,

Je vois que rien ne peut se cacher, même aux Antipodes et ta dernière lettre me prouve qu'un des nôtres — je ne lui en veux pas — t'a raconté mon exotique idylle et, pour ne point faire décrire à ton imagination vagabonde un trop périlleux vol vers le Parnasse d'où tu ne pourrais te dispenser de m'adresser une ode flatteuse ou tout au moins un sonnet amoureux, je te dirai que rien n'est plus simple que ce petit roman.

Par un beau soir au ciel empourpré par le soleil couchant, je vis « Mam'zelle Fine » pour la première fois au retour de l'exercice ; notre vieux « préfet » Demonde, que tu n'as pas oublié, nous présenta cette charmante fille. Elle nous accompagna chez Giliani où sa petite Indienne — oui, mon cher, le sage, le philosophe Giliani a arrêté sur son chemin et captivé une mignonne Indoue aux formes graciles, à la taille d'enfant, à la démarche hiératique qui a bien voulu devenir la prêtresse du jeune guerrier d'Occident. Donc Mourdaia, c'est le nom de la brahmine — ma plume allait dire: la gamine, — nous apporta de l'office de la villa — la boutique du Chinois du coin — des citrons, des oranges, du sucre, de la glace dont elle confectionna une délicieuse limonade qui permit à la visiteuse et à nous de se rafraîchir. Tu l'as peut-être connue enfant, cette Mam'zelle Fine, j'aurai du plaisir à te la dépeindre sous les traits de la femme qu'elle est devenue,

et toi à la reconnaître. De taille moyenne, svelte, aux mouvements lents d'une chatte, ou d'une jeune Égyptienne portant un vase sacré, Fifine, mulâtresse au teint bistré mais pâle, a des yeux noirs expressifs ; sous son front droit et rêveur passent souvent des idées étranges et troublantes qui jaillissent tout à coup soit en brillants éclairs par son regard, soit en paroles vivement exprimées entre les deux cerises qui sont les lèvres de sa bouche fine et moqueuse.

Sa chevelure noire comme l'ébène et qui n'a rien de la laine crépue de sa mère est fine et lisse avec des reflets d'aile de corbeau ; enfin, sa gorge est celle d'une enfant et ses pieds comme ses mains sont petits et bien attachés. A cette description, tu dois penser que si le peintre n'est pas épris étrangement de son modèle, cette créature doit être charmante.

En sortant de chez Giliani, Vallas nous serra la main, et comme il n'y avait que notre jardin ombreux à traverser, M[lle] Fifine me suivit et je lui fis visiter ma case que j'aimais à tenir propre et décorée avec goût ; elle fit semblant d'admirer mes études qu'elle qualifia de gentilles peintures, tandis que dans leur franchise mes camarades y voyaient des croûtes. — Oh ! dit la gracieuse petite visiteuse, vous jouez de la guitare?.. — J'en pince un peu. — Et moi aussi, dit-elle. C'est bien joli chez vous, ajouta-t-elle, monsieur... Comment ? — Charles Lionnet ; puis, en tremblant un peu, j'osai lui dire : Vous êtes bien jolie, Mam'zell' Fine. Pensez-vous que cette cage serait assez attrayante pour retenir un oiseau aussi mignon que vous ? — Vous aimez à rire, Monsieur le lieutenant, permettez-moi de vous quitter, ma mère m'attend et je dois aller à l'autre bout de Saint-Denis pour la rejoindre, — Reviendrez-vous à la Petite-Ile, Mam'zell' Fine ? — Oui, parfois, car j'y ai une amie. — Alors, promettez-moi de revenir, vous serez ici chez vous, et lui tendant la main je pressai la sienne sans oser lui donner un baiser qui brûlait mes lèvres. Combien elle était gracieuse dans sa robe de soie verte, sous son petit chapeau blanc couvert de fleurs ! Et lorsqu'elle franchit le seuil de mon barreau, sa bottine bien lacée me permit d'admirer le bas d'une jambe fine emprisonnée dans un bas ajouré.

Deux semaines après, comme j'étais assis devant une petite toile sur laquelle j'avais peint des fruits du pays, la palette et quelques pinceaux dans la main, je fus tiré de ma rêverie par un éclat de rire joyeux et une jeune femme, tête nue, vêtue d'une robe rose entra en disant : — Monsieur Lionnet, voulez-vous m'offrir à dîner? Et cette charmante Fine... c'était elle, partagea mon repas sans façon. Il y a trois mois de cela et la brune hirondelle n'a plus quitté depuis la cage toujours ouverte afin qu'elle reprenne son vol quand elle voudra vers la montagne aux grandes fougères.... Mais ce jour-là vois-tu, je sens que je serai bien triste.

T'aurais-je parlé de ma jolie voisine si l'état de son esprit et de son

âme ressemblait à celui de toutes celles qui apportent ici quelque gaîté, je ne pense pas ; mais sachant que tu t'occupes de magnétisme et des choses occultes je me suis dit que la suite de cette lettre ne laisserait point de t'intéresser... et puis, après avoir lu, tu n'oublieras pas de m'expédier quelques bouquins traitant de la matière afin d'ouvrir mon esprit ignorant sur des faits qui en intriguent de plus intelligents que moi.

Imagine-toi que l'oiselet qui est venu prendre la moitié de ma cage gazouille même en dormant ; cette brune fille est une parfaite somnambule et le capitaine de Bourgny, notre adjudant-major, qui s'occupe de spiritisme, m'a déclaré que mam'zell Fine est une « voyante délicate ». Voici des faits: Une nuit qu'elle dormait je l'entendis parler et voulus la réveiller, mais à ma grande surprise, sa main se mit sur ma bouche pour me faire taire. La veilleuse était allumée (tu sais que les créoles ne dorment que rarement « dans le fait noir »), par conséquent je distinguais tous les traits de Fine. Son visage s'anima, elle ouvrit les yeux et sembla assister à une petite scène qui, je l'ai su plus tard, se passait à l'île Maurice d'où la belle rêveuse arrivait. Cela m'intéressant peu, je crus à l'expression d'un cauchemar et n'y prenant point attention, je me rendormis.

Mais, presque toutes les nuits, j'étais éveillé par le bavardage de cette brune Psyché qui rêvait près de moi que l'amour l'emportait parmi les déesses.

Je m'abstins de parler à personne des visions de celle que mes camarades appelaient la belle des « bois noirs », du nom de notre ruelle, mais, un matin, elle dit des choses si étranges, si en dehors d'elle-même et de notre vie calme qu'en me levant je pris note de tout ce qu'avait raconté ma bavarde voisine endormie.

Elle vit le paquebot qui devait nous apporter le courrier retenu aux îles Seychelles par un accident. Une chaudière pleine de vapeur à haute pression avait éclaté et deux mécaniciens dans la chaufferie avaient été brûlés, dont l'un d'eux avait succombé à d'horribles brûlures, et voyant cela, Fifine pleurait comme si la scène se fût passée sous nos yeux. Pour la première fois la pensée me vint d'interroger ma voyante voisine. — Alors, lui dis-je à mi-voix, le paquebot ne peut repartir aujourd'hui ? — Non, j'entends dire que la réparation de la chaudière ne peut être faite qu'à l'île Maurice. — Le navire peut-il partir ? — Oui, demain, mais il viendra lentement... ils disent que cela amènera un retard de cinq jours et qu'au lieu d'arriver à Saint-Denis le 22... il ne sera ici que le 27.

Cette fois, j'allai confier la chose à Giliani qui me rit au nez, ce dont je ne me fâchai point. — Est-ce que vous allez croire aux rêves de mam'zell Fine, Lionnet ? — Pas encore, lui répondis-je, mais ce à quoi j'ai tenu, mon cher camarade, c'est, dans le cas où ce rêve se réaliserait, d'avoir pris un

témoin sérieux. — Eh bien, mon vieil ami, la vision était vraie de point en point. Le *Godavery* avait eu un éclat de chaudière aux Seychelles, l'un des deux mécaniciens était mort, et nous ne reçûmes le courrier de France que le 27 au soir.

Cette histoire que le sceptique Giliani fut le plus empressé à raconter au mess, se répandit dans Saint-Denis, et c'est alors que je connus qu'avant son voyage à Maurice, la jeune mulâtresse était souvent visitée chez sa mère Zézette, par des dames de la ville qui, presque toujours, avaient vu se réaliser les prédictions de Fifine.

Le capitaine de Bourgny vint après le départ du courrier me faire une visite et ayant magnétisé ma voisine, il put constater qu'elle était un remarquable sujet. Il m'apprit à l'endormir et bien des fois depuis, je pris plaisir à consulter ma jolie somnambule.

A l'île Maurice, une dame qui l'aimait beaucoup lui avait appris à jouer de la guitare, et comme elle possédait une voix juste et harmonieuse, elle avait orné sa mémoire d'un certain nombre de jolies romances que nous avions le soir un plaisir réel à lui entendre chanter et maintenant, l'hirondelle s'est faite rossignol.

Un bon camarade, le lieutenant Lhotelier, qui joue de la flûte parfaitement, M. de Bourgny, qui possède une jolie voix de ténor léger, viennent souvent, et nos soirées musicales attirent aux abords de notre case tous les bons noirs et les Indiens du voisinage. Aussi, mon cher vieux frère d'armes, ma vie s'écoule-t-elle heureuse et calme en pratiquant les arts et l'amité.

Tu trouveras peut-être ma lettre un peu longue, mon cher D..., mais le souvenir de ce joli pays où toi aussi as passé près de quatre années, me la fera pardonner. Ne m'oublie pas auprès des vieux amis de Cherbourg et crois toujours à l'affection et au dévouement de

Ton vieil ami,

CHARLES LIONNET.

XVI

Le temps fuyait là-bas, comme partout il passe pour ceux qui descendent le cours de la vie. Un jour, Vallas en arrivant au mess, apprit à ses camarades, qu'au pays basque on avait reçu des nouvelles du *Paul-et-Virginie*, navire à voiles sur lequel s'était embarqué l'abbé Gaston Bornave.

Les nouvelles dataient des îles Canaries où le navire avait relâché; le cousin de Vallas était bien, ainsi que les deux jeunes missionnaires qui étaient partis avec lui. Les officiers calculèrent que le *Paul-et-Virginie* devait s'approcher du Cap de Bonne-Espérance et que les voyageurs n'arriveraient aux îles Hawaï, but de leur voyage, que dans quatre ou cinq mois. Ces prévisions avaient attristé Vallas qui savait bien qu'il ne reverrait jamais son

« frérot », son ami d'enfance, dont la destinée l'avait séparé, et que, comme lui, la fatalité avait éloigné du pays basque, et souvent il se reprochait sa fuite du séminaire, qui avait condamné Gaston à une vie de misère.

Dans sa dernière lettre de France, le jeune missionnaire, en lui disant adieu pour longtemps, peut-être pour toujours, avait longuement entretenu son cousin de tous les êtres aimés qu'il pensait ne revoir jamais. Il parlait à Vallas de sa sœur Anita, dont le mariage prochain devait avoir lieu avec un brave garçon qui installait une scierie le long du Gave, à quelques kilomètres au-dessus de celle du père Bornave.

Quant à Rose Beraben, la fille du docteur, elle avait peu à peu appris à son cœur à oublier Maurice et tout permettait de croire que, cédant aux conseils de Gaston, elle donnerait sa main à Jean Bornave, âme loyale qui aimait depuis longtemps la jeune fille.

Malgré la froide logique de la raison, le cœur humain ne comprend pas toujours qu'il doit accepter les conséquences des actes de la vie, et Maurice Vallas, malgré son amour pour la belle créole qui serait un jour sa femme, ressentit une légère blessure au cœur, en apprenant que Rosette pouvait l'oublier.

Un jeudi, l'après-midi étant libre, Vallas avait projeté de se rendre au Muséum, en compagnie du lieutenant Bertin, l'officier dont la belle collection ornithologique attirait tant de visiteurs. Ils étaient partis pour faire une visite au vieux Lantz, le conservateur du Musée, lorsqu'en traversant le jardin public, Vallas aperçut de loin Mlle Éva, suivie de Taïlé et de Fifine qui marchait en causant, avec la promise de Vallas. Un amoureux ne pouvait laisser échapper une telle occasion de rejoindre l'objet de ses pensées, et laissant Bertin entrer seul chez Lantz, il alla au-devant des jeunes filles.

— Mesdemoiselles, leur dit-il en les saluant, me permettez-vous de vous servir de cavalier? De quel côté dirigez-vous votre promenade? — Nous n'allons pas très loin, monsieur Maurice, lui répondit Mlle Éva, et, si vous voulez venir avec nous, je vous présenterai enfin à mon amie Violette dont je vous ai déjà parlé; Fifine vient avec moi voir Zézette, sa mère, qui depuis quelques années est la servante et la compagne dévouée de mon amie.

Quelques minutes après cette rencontre, en suivant l'ombreuse allée des lilas, nos promeneurs arrivaient à la coquette petite demeure de Mlle Violette et la bonne Cafrine Zézette, en se précipitant au-devant de sa fille, poussa un cri de joie qui fit accourir au jardin la jeune et belle amie d'Eva. — Enfin! tu t'es rappelé cette fois le chemin du « Nid fleuri » et Monsieur est sans doute... — M. Maurice Vallas, lieutenant d'infanterie de marine, dont je t'ai parlé, répondit précipitamment la belle Créole à son amie. — Ton fiancé, je crois? — Pas encore, mademoiselle, dit Vallas, en

saluant la jeune fille, mais dans quelques jours, si Mlle Eva S... me veut permettre enfin d'aller demander sa main à ses parents. Ces paroles prononcées, le bel officier se tourna vers celle qu'il aimait en semblant demander une réponse favorable. — Je vous répondrai, monsieur Maurice, oui ou non aujourd'hui et ici même. Un peu de pâleur sembla effleurer le visage du Béarnais, mais un gracieux sourire paya aussitôt la réponse de sa bien-aimée.

— Je vois que Fifine t'accompagne, Eva ; quelle joie pour Z'ette d'avoir revu son « petit miroir » qui, pensait-elle, resterait à Maurice. Ce qualificatif de petit miroir avait été donné par la Cafrine à sa fillette qui, dès son enfance, disait dans son sommeil des choses qu'elle semblait lire, les yeux ouverts, sur le miroir placé vis-à-vis son petit lit, et elle avait pris l'habitude de dire quand on lui demandait quelque chose : « Espère demain, mi va demander à mon pitit miroir. »

— Fine, est-ce que tu vois toujours? — Oui, mademoiselle Violette. — Alors tu as dû rapporter beaucoup d'argent de Maurice, les Anglais sont riches et généreux, dit-on? — Hélas ! non, cela va vous paraître étrange à tous, je reviens aussi pauvre que je suis partie, et là-bas, huit fois sur dix, quand j'avais dit à ceux qui venaient me consulter des choses qui, sans doute, les avaient satisfaits, j'entendais, lorsque ma main allait se tendre pour recevoir l'or qui m'était offert, une voix me dire à l'oreille : refuse ; et je remerciais sans éprouver de regret car mes amis inconnus et invisibles ne m'ont jamais laissée dans le besoin.

— De quels amis veux-tu parler, Finette, sans doute de quelques personnes généreuses et discrètes de Port-Louis qui s'intéressaient à toi et veillaient à ce que tu ne manquasses de rien ?

— Oh ! non, mademoiselle Eva, mais des Esprits que je sens bien souvent présents à mes côtés. Que voulez-vous que je vous dise ? Si vous croyez aux bons anges gardiens, moi, toute imparfaite que je sois, je suis convaincue que parfois je suis une aveugle que dirige la main invisible d'un ami.

— Comme il parle bien mon joli miroir ! dit Zette, en admirant sa fille. Violette fit entrer ses visiteurs dans son modeste salon, et, comme la chaleur du jour invitait à se rafraîchir, elle pria Zette, aidée de Tailé, la jeune Malabare, d'aller préparer des cock-tails, mélange de rhum, de cannelle aromatique, de sucre et de glace pilée qu'une main habile fait mousser à l'aide d'une petite branche d'arbrisseau dénommé lélé, boisson exquise à la préparation de laquelle excellent les créoles de la Martinique et que les officiers de marine ont propagée dans toutes les colonies. Après que ses hôtes se fussent désaltérés, Eva pria son amie Violette de chanter une romance, ce qu'elle fit sans se faire prier en s'accompagnant sur son piano, puis Fifine,

lui demandant la guitare qui se trouvait à sa portée, dit délicieusement une chansonnette en patois créole mauricien :

Ah ! mi bien content' ma commère,
Io, mon li z'yeux cole à ou li.
Mi va d'mand' ti t'sit à ma mère
Si mon cœr det amer Ali !

paroles naïves d'une petite fille qui avoue les soupirs de son cœur pour Ali et demande à sa mère la permission de le lui donner. Je fais grâce aux lecteurs des autres couplets qu'une tendre mélodie et les accords de la guitare font toujours trouver jolis, dans le cadre lointain et poétique où il faut les entendre chanter.

Une conversation vive et animée s'engagea ensuite entre les nouveaux amis, et Vallas, interrogé sur la France et sur le pays Basque, fut amené à parler de l'abbé Bornave dont il avait quelquefois entretenu sa fiancée.

En cet instant Violette, ayant jeté les yeux sur Fine, s'aperçut qu'elle était endormie.

— Comment, Finette, tu dors, serais-tu fatiguée ? A ces mots, l'amie de Lionnet ouvrit les yeux, mais son regard fixe et brillant semblait voir loin d'elle quelque scène pénible. Elle se dressa sur sa chaise, allongea la main et se mit à crier : « Un homme à la mer !... la bouée, coupez la bouée. Tout le monde aux écoutes ! » Vallas, qui avait assisté chez Lionnet à une scène de somnambulisme, comprit qu'il fallait interroger la voyante.

— Que voyez-vous donc, mam'zelle Fine ?

— Un navire à voiles... Un homme est tombé d'une basse vergue à la mer. Le capitaine commande, je l'entends : lofez, lofez, la barre dessous !

— Virez ! — Mais l'homme s'éloigne... oh ! il disparaît. Ah ! voilà à l'arrière un jeune prêtre qui tire sa soutane ! Ah ! Dieu ! pitié ! il vient de sauter par-dessus le bord, il plonge... il reparaît... il nage, le voilà près du marin qui n'en peut plus... il lui tend la main... Sauvé. Ah ! le courageux jeune homme ! Oh ! mais, on dirait M. Vallas ! Comme il lui ressemble !!

— Oh ! continuez, continuez, s'écria Vallas plein d'une anxiété partagée par Eva et Violette qui ne pouvaient retenir leurs larmes.

Et Fifine, souriante, continuant à voir la scène maritime (comme si elle était à bord) ajouta, les yeux toujours fixés au loin.

— La barre droite, pas d'embardée ! l'embarcation à la mer... Les deux hommes nagent, l'énergique jeune prêtre a rendu le courage au matelot. Voilà la baleinière à l'eau. Nagez droit... Sauvés ! Sauvés ! Les voilà à bord. Le capitaine embrasse le prêtre et serre la main de son gabier.

— Fifine, dit Vallas dont les larmes coulaient aussi devant cette scène émouvante que la voyante ne pouvait inventer, êtes-vous toujours sur ce navire ?

— Oui, lieutenant. — Pouvez-vous voir le nom de ce voilier ? — Attendez ! — Et faisant mine de se pencher sur le plat bord de l'arrière, la jolie mulâtresse se levant dit : C'est le *Paul-et-Virginie !*

— Ah ! c'est Gaston ! s'écria Vallas, c'est mon frérot ! Ah ! que je reconnais là son cœur, son courage, et en disant ces paroles, le jeune lieutenant ne put retenir ses sanglots.

— Encore une question, ma gentille Fine, voyez-vous d'autres passagers sur le pont ? — Oui, deux, des prêtres aussi. Le sauveteur remonte sur le pont, vêtu d'autres effets que lui a donnés le capitaine. Oh qu'il vous ressemble, monsieur Vallas ! Ses deux amis l'étreignent et le félicitent. Ah ! dit en riant la voyante, le capitaine suivi de son équipage vient à l'arrière, on dresse une table, on verse du vin chaud. — A votre santé, monsieur l'abbé Bornave ! dit le capitaine.

— Un dernier mot avant de vous éveiller, chère enfant... Pouvez-vous savoir où se trouve le navire, avant de le quitter.

— Oh ! cela est impossible, nous sommes en pleine mer, mais le capitaine parle, attendez !... Il a nommé Table Bay où ils seront dans deux jours si le vent continue.

— Merci, merci, Fifine, dit Vallas en éveillant sous une étreinte pleine de reconnaissance le « joli miroir » de la bonne Zette qui avait mêlé ses larmes à celles des témoins de cette scène pathétique, inoubliable et vraie.

Vallas avait hâte de revenir à la Petite Ile écrire le compte rendu des paroles dictées par la voyante Adolphine Ladabious. La suite de cette histoire nous apprendra si cette vision de cette fille simple était réelle et la confiance qu'il faut accorder aux rêves que les spirites ont qualifiés de « prémonitoires » lorsqu'ils font voir des faits qui pourront se réaliser dans l'avenir, et de « visions exactes » lorsque le rêve naturel ou le sommeil hypnotique transporte l'esprit du sujet sur le lieu où se passe la scène décrite.

Comme Vallas, après avoir salué Mlle Violette, s'apprêtait à serrer la main d'Éva, celle-ci lui dit à l'oreille : « Maurice, je vous aime, demandez ma « main, moi, je vous la donne. »

(*A suivre*).

LÉOPOLD DAUVIL

MONTRE-MOI DONC L'ESPRIT

A François Coppée.

Or, Méphistophélès mena Faust au théâtre.
C'était, ce que l'on nomme, un grand soir de gala.
« Contemple, lui dit-il, cette tête d'albâtre,
« Aux traits si purs que nulle autre ne l'égala.

« Cette splendeur terrestre et surhumaine est telle
« Que, pour rendre sa forme impeccable, il faudrait
« Le ciseau de Goujon ou bien de Praxitèle,
« Et que pour elle un Faust aussi se damnerait. »

Tout frissonnant encor des grandes chevauchées
Sur Pégase, en la nuit sombre de Walpurgis,
Au milieu d'incessants vols d'âmes tôt fauchées,
Et parmi les démons de toutes parts surgis,

L'amant de Marguerite, inspectant les épaules,
Cherchant à lire au fond de ce sein sculptural,
Aussi blanc, mais plus froid que les neiges des pôles,
Eut un rire sceptique, amer et guttural.

« Je ne puis pénétrer en la prison charnelle,
« Fit-il, où tout se trouve et pour toujours écrit
« Dans le fluide astral, vêtant l'âme immortelle :
« Tu m'as fait voir le corps, — montre-moi donc l'Esprit !

« Montre-moi donc l'Esprit, et non pas la Matière,
« Et non pas l'enveloppe, en laquelle, demain,
« Naîtront les vers, rongeant cette figure altière,
« Ce corps irréprochable et cette fine main.

« J'y consens, répondit le prince des ténèbres. »
Aussitôt, coutumier des faits miraculeux,
Il mit sur le rideau rouge des tons funèbres,
Pour y mieux dessiner un halo merveilleux.

Faust était seul témoin de la métamorphose.
Il vit se condenser, en restant atterré,
Des rayons qui, soudain, dans une apothéose,
Prirent la forme d'un être svelte éthéré.

Tout était imprécis, sauf le divin visage,
Au vaste front, nimbé de feux lancéolés,
Dans la fraîcheur d'Avril et dans la fleur de l'âge,
Et qu'encadraient de longs cheveux auréolés.

Ébloui, fasciné par cette clarté blonde,
Subissant le pouvoir de cette pureté,
Sentant passer en lui les effluves de l'onde
Émanés de la douce et céleste beauté ;

Courbant le front très bas, la prunelle hagarde,
N'osant lever les yeux, broyé par le remords,
Faust, brusquement tomba sur les genoux. — « Regarde !
Dit Méphistophélès, voilà l'Esprit des morts ! »

Alors, Faust, éperdu, s'écria : « Marguerite !
« Pardon ! Je suis maudit ! » — Il se tordait les bras.
« Le pardon, dit Satan, il faut qu'on le mérite.
« Repens-toi, prie, expie : — et tu la rejoindras. »

JEAN ROUXEL

Phénomènes transcendantaux de " L'Ame "

Mardi dernier nous eûmes le plaisir d'assister à une notable séance spirite qui eut lieu en la maison particulière de notre cher frère et président de la Société d'Études psychiques à qui nous sommes vraiment reconnaissants de son invitation.

Pour ceux qui n'ont jamais eu occasion d'observer les phénomènes transcendantaux du spiritisme il paraîtra invraisemblable ce qui s'effectua ; cependant, rien n'est plus exact et vrai que ce qui fut constaté par l'assemblée (composée de 22 personnes des deux sexes) et qui révèle des puissantes facultés aux deux médiums desquels on disposa pour cette séance.

D'abord il se matérialisa l'esprit du frère Nicolas, lequel, après avoir baisé la main de la majeure partie des assistants, parla directement à quelques-uns qui lui firent plusieurs demandes, et prodigua des conseils à ceux qu'il jugea en avoir besoin.

La figure de cet être est hautement sympathique. En sa physionomie pleine de bonté et d'impeccable correction on remarque la belle virilité de l'arabe. Son teint est d'un brun-pâle ; ses moustaches épaisses et douces ; la barbe noire grisonnante et large quoique pas bien longue. Le front était couvert par une sorte de turban blanc et son corps par une tunique de même couleur, lui donnant ainsi une affable majesté dans son imposante figure.

Peu après se matérialisa l'esprit de sœur Elena de la Cruz, se présentant avec une simple parure de religieuse, et se détachant de sa blanche coiffe un jeune visage d'une beauté angélique.

L'esprit de Rafaël, être très élevé, qui, par sa seule présence, adoucissait les peines et douleurs des incarnés sur la terre, bénit les assistants, appuyant sa main suave sur les têtes et les couvrant de son manteau en signe de protection : il donna de l'eau à boire à tout le monde dans une coupe apportée de l'extérieur de l'habitation où s'effectuaient ces phénomènes et à beaucoup parla directement, leur glissant de douces et rassurantes phrases si nécessaires dans la lutte féroce des passions humaines.

La matérialisation de cet être si élevé ne se distingua pas dans son ensem-

ble comme les précédents, mais on put observer son torse et une partie de son beau visage d'adolescent.

Un autre phénomène qui attira l'attention, ce fut celui de bicorporéité du médium Mlle Guadalupe B... Son corps matériel était assis sur une chaise dans l'état de transe, et le fluidique devint à tel point tangible qu'il put embrasser plusieurs dames présentes et parler à tous d'une voix claire et sonore en parcourant tout l'espace occupé par la chaîne fluidique.

Parmi les assistants deux personnes furent embrassées par des êtres qui avaient été leurs parents dans la vie terrestre ; ces deux personnes eurent l'immense bonheur d'entendre la voix et les conseils salutaires de ces esprits aimés qui ont abandonné leur matière depuis des années.

Quelques-uns des êtres qui se matérialisèrent, firent des apports consistant, en fleurs fraîches et d'un parfum exquis qu'ils mirent entre les mains des assistants. Ils firent aussi en abondance des apports de caramels que nous savourâmes avec plaisir pour nous être offerts par des êtres d'outre-tombe; combien nous regrettons que le peu d'espace dont nous disposons ne nous permette d'être aussi expansif que le méritent ces phénomènes; car nous croyons que, entre toutes les expériences dans le monde entier, et qui, avec légitime justice, ont tant attiré l'attention, il y en aura peu qui dépassent en leur genre ceux que nous constatâmes dans la mémorable nuit de mardi.

Nos chaleureuses félicitations à la très aimable Mlle Guadalupe et au jeune Enrique pour leurs progrès médianimiques, et dont les facultés réservent tant de bienfaits à l'humanité.

LÉON ASTORGUINA

Traduit de la revue « EL BUEN SENTIDO » de Ponce (Puerto-Rico). N° 6, du samedi, 3 février 1906.

Projet d'un Institut de la Science psychique

Nous détachons avec plaisir l'entrefilet suivant dans le journal *Le Matin* qui a été tout cet hiver pour nos partisans et nos adversaires une véritable tribune libre :

Un Institut de la Science psychique.

Nous allons avoir à Paris un institut général de psychologie, Sorbonne nouvelle, où seront étudiés tous les phénomènes si inquiétants et si attirants à la fois de la subconscience, et où des savants de tous pays s'uniront pour

rechercher les causes de la criminalité et les moyens de guérir les plaies sociales.

L'idée de cet institut, on la doit à des hommes de philosophie et de laboratoire, tels que MM. d'Arsonval, Brouardel, Boutroux, Gariel, Giard, A. Picard, Sully-Prudhomme, membres d'un institut psychologique plus modeste, créé à Paris il y a quelques années, sur l'initiative de M. Serge Yourièvitch.

L'exécution, on la devra à M. Dubief qui, par un arrêté du 26 janvier dernier, autorisait une loterie de 4 millions de francs, dont le produit serait destiné à l'achat d'un terrain et à la construction d'un édifice comprenant une série de laboratoires outillés, une bibliothèque et un musée.

La France sera la première à posséder un institut de cette nature. Elle aura eu l'honneur de donner à une science nouvelle un organe nouveau.

Est-il besoin de souligner par de longs commentaires une bonne nouvelle que nos frères spirites accueilleront avec joie et espoir ?

Voici que la science, par la force des faits et de l'opinion, est enfin amenée à s'occuper officiellement de nos phénomènes. La grande ère patiemment attendue se prépare. « Le spiritisme sera une science, ou il ne sera pas », a dit Allan Kardec. Cette parole prophétique commence à se réaliser dans son sens affirmatif. La science est sur le point de franchir le tournant, la période d'indécision où l'auront longtemps retenue la mauvaise volonté intéressée de ses pontifes et la crainte du ridicule.

Un ministre, à la haute intelligence duquel nous ne pouvons que rendre hommage, va ainsi permettre à des savants et à des philosophes de travailler efficacement à l'œuvre de régénération universelle dans l'ordre intellectuel, moral et social.

Et en matière de sciences psychiques, la France vient reprendre définitivement la place d'avant-garde qu'elle n'aurait jamais dû abandonner.

A. GAUDELETTE.

UN FAIT AUTHENTIQUE

L'anecdote qui va suivre nous est précieuse en ce qu'il y figure, comme principal acteur, un homme parfaitement honorable et sensé, mais qui n'est rien moins que spirite, M. le Dr B., de Paris, — et qu'elle me fut transmise par un ami dudit docteur, l'abbé S.. curé d'une petite paroisse de l'Oise, et qui nourrit à l'égard du Spiritisme une aversion professionnelle déclarée.

Un soir du précédent hiver, le Dr B. assistait à un dîner de confrères et la conversation générale fut, à un moment donné, occupée par des

questions d'ordre psychique. Bien entendu, les opinions étaient très partagées : à côté des négateurs effrénés, de ceux qui « ne veulent rien savoir », suivant la pittoresque locution familière, — il y avait les prôneurs subtils de l'Inconscient et les théoriciens avertis du magnétisme terrestre et humain. Seul, le Dr B., dont une profonde expérience et une parfaite indépendance d'esprit avaient fait un praticien libéré de toute discipline d'école, admit l'existence de forces intelligentes, encore mal connues, à peine cataloguées par la Science officielle qui les dédaigne ou les craint, et prétendit qu'aucune théorie, en l'espèce, ne pouvait jusqu'à présent prendre le pas sur ses rivales. Il osa même avancer que certaines doctrines ridiculisées, fondées sur ces phénomènes, étaient, à son avis, les seules qui pussent utilement s'en prévaloir.

Cette déclaration souleva un *tolle* général, et l'audacieux « cher confrère » ne dut probablement son salut qu'au mets déposé alors sur la table, en grande pompe, par le maître coq, et qui détourna, en l'accaparant, l'attention des convives. C'était un magnifique faisan, pièce gastronomique montée avec toutes ses plumes, véritable chef-d'œuvre de l'art culinaire, destiné, en vertu d'un raffinement ingénieux, à exciter le sens du goût par celui de la vue...

Enfin, le dîner et la soirée s'achevèrent sans autre incident et chacun rentra chez soi.

— Voici maintenant où le surnaturel commence :

Quelques instants plus tard, après avoir monté ses trois étages et refermé soigneusement la porte de son appartement, le Dr B. se dirigeait vers celle de sa chambre, qui s'ouvre de dehors en dedans, et se mettait en devoir de la pousser... Impossible ! Un obstacle intérieur l'en empêchait ; c'est à peine si notre docteur put passer son bras entre le battant et le chambranle pour s'assurer de la nature de cet obstacle. Il reconnut au toucher sa bibliothèque, meuble d'assez fortes dimensions.

Il fallait donc que les mauvais plaisants ou les cambrioleurs qui lui avaient joué ce tour, fussent ressortis par l'unique fenêtre de sa chambre, car cette pièce, — détail important, — ne possède qu'une seule porte.

Tout en se faisant rapidement ces réflexions, le Dr B., robuste gaillard, essaya, en dépit de la position incommode de son bras, d'écarter le meuble qui obstruait l'entrée.

Il y réussit enfin et pénétrant dans sa chambre, revolver au poing, il se trouva en présence d'un tableau qui le stupéfia.

La fenêtre était complètement fermée et les volets clos, mais le plus grand désordre régnait dans la pièce. La garniture de cheminée gisait intacte sur le sol, comme si elle y eût été doucement transportée. Des papiers et des livres, naguère méthodiquement rangés sur la table de travail, avaient été

éparpillés aux quatre coins du local. Bref, tout était plus ou moins bouleversé, mais rien n'avait été détérioré, ni dérobé.

Bien plus, — chose absolument étrange et inexplicable, — une superbe *plume de faisan* avait été posée, bien en évidence, sur la cheminée !

Le docteur put se croire pendant quelques instants sous l'influence d'une hallucination, provoquée par la digestion de l'excellent dîner qu'il venait de faire. Il n'en était rien, puisque Mme veuve B., sa mère, qui habitait une pièce voisine dans le même appartement, vint, réveillée par son fils, constater le désordre mystérieux et assurer qu'elle n'avait entendu aucun bruit pendant les quelques heures d'absence du docteur.

Celui-ci se ressouvint-il, alors, de la conversation qu'il avait eue, le soir même, avec ses collègues et s'avisa-t-il que les forces invisibles dont seul il s'était plu à reconnaître l'existence, paraissaient tenir à lui prouver palpablement qu'il ne se trompait pas ?

Je l'ignore.

Toujours est-il que nous, spirites, nous savons bien quel profit tirer de tels faits, dont chacun est une pierre ajoutée à l'imposant piédestal où se dresse notre belle Doctrine, — forme harmonieuse, pure et bientôt visible pour tous les hommes de bonne volonté.

A. GAUDELETTE.

MORT DE MADAME E. BOSC

Mme Ernest Bosc, l'écrivain ésotérique bien connu et si apprécié du monde spiritualiste a quitté notre sphère terrestre mardi 20 mars à 5 h. 24 du matin.

Je laisse à d'autres, plus autorisés, le soin de dire quelle fut la vie si pleine de labeur, de charité et d'altruisme de cette belle âme. Qu'il me soit seulement permis comme ami de la famille, de décrire les phénomènes qui se sont manifestés avant et après son décès.

Mme Bosc et Mme Breton étaient liées par une profonde amitié. Ses causeries de spiritualiste et de voyante nous étaient précieuses et instructives. Depuis deux mois, souffrantes toutes deux, elles n'avaient pu communiquer directement. Leur état de santé, du reste, ne semblait pas plus inquiétant pour l'une que pour l'autre.

Le vendredi 16 mars, Mme Fraya, la célèbre chiromancienne, à Nice pour quelques jours, vint chez moi donner une consultation à ma femme. Après avoir décrit très exactement son caractère et les modifications qu'il avait subies depuis une dizaine d'années, elle la prévint qu'un grand chagrin la menaçait, du fait de la mort d'une femme qu'elle aimait beaucoup. Certes, Mme Breton était loin de penser à Mme Bosc !

Or, cette prédiction du 16 s'est réalisée le 20 mars. Mme Fraya a pu lire dans le subconscient de ma femme ses préoccupations au sujet de la santé de son amie. Mais, ce n'est ni dans le subconscient, ni dans sa main qu'elle a pu lire le fait du décès. Il paraît logique d'admettre qu'elle a vu cet événement dans l'astral.

Notre amie est partie doucement. Rien ne faisait prévoir sa fin quelques heures même avant. Ses dernières paroles furent pour demander l'heure ; il était 4 h. 10 ; elle recommanda à son mari de s'en souvenir. Puis elle dit : « Que me veut cette femme avec cette petite faucille à la main ». Quelques instants après cette apparition, la mort avait fait son œuvre en tranchant le lien qui la retenait ici-bas.

Mme Bosc en causant avec ma femme de la mort fatale, lui confiait, avec sa belle sérénité, ses craintes et ses désirs. Sa seule terreur était d'être enterrée ou incinérée vivante ; car elle était grande partisante de la crémation. Malheureusement on n'a pu accomplir ce désir ; elle repose dans un caveau du cimetière de Cancade qui s'étend en amphithéâtre sur une colline de Nice, d'où l'œil embrasse dans son entier cette merveilleuse baie des Anges. — J'ai pieusement exécuté ses désirs en m'assurant par tous les moyens possibles, avant sa mise en bière, de la réalité de la mort physique.

Sa volonté formelle exprimée depuis longtemps était que Cécile, notre fidèle bonne qu'elle aimait beaucoup, fût la seule personne qui la touchât et lui fît sa dernière toilette après qu'elle eût fermé les yeux. M. Bosc respecta son désir. Ce fut donc subitement que nous apprimes sa mort au réveil, alors que cette brave fille tout en larmes partait lui rendre ce dernier devoir. Leurs deux médiumnités les rendaient sœurs !

Le lendemain mercredi entre 4 heures et 5 heures du matin, Cécile s'éveille sous l'impression de quelque chose d'inexprimable qui sort d'elle-même allant de la tête aux pieds. Et, les yeux bien ouverts, elle voit une petite fille aux cheveux noirs en robe blanche courte et bouffante s'élevant et disparaissant dans les airs. Or, cette jeune enfant avait la figure fine et souriante de Mme Bosc ; Cécile l'a formellement reconnue.

On pourrait croire à une hallucination motivée par les émotions de la veille. — Eh bien, non ! ce n'est pas une hallucination, mais une vision réelle ; car en même temps, M. Bosc assis seul dans la chambre mortuaire, se sentait envahir par un puissant frisson et par un sentiment de profonde angoisse.

C'est donc exactement vingt-quatre heures après le décès que l'âme de Mme Bosc a dû être complètement libérée des liens du corps. Sa dernière recommandation est une preuve qu'elle le voyait déjà à ce moment.

Notre amie nous avait dit souvent qu'elle était entourée d'enfants, dont

elle entendait parfois les voix gazouillantes. Par sa vue interne, elle se voyait de même.

Cette apparence enfantine sous laquelle Cécile l'a vue doit provenir de ce fait que cette âme est encore toute jeune dans la famille spirituelle à laquelle elle appartient.

Dr J. BRETON,
Médecin en chef de la Marine.
Vice-président de la Société d'études psychiques de Nice.

Adresse et remerciements aux spirites espagnols

Chers frères en croyance,

C'est avec une émotion, bien légitime d'ailleurs, que nous avons lu votre adresse aux spirites de Paris, au sujet de l'anniversaire de la désincarnation d'Allan Kardec.

Cher frère spirite, Jacinto Esteva Marata, dites à vos compatriotes combien vos aspirations de fraternité universelle trouvent d'écho parmi nous. Le monde entier est actuellement remué par les idées nouvelles. Le domaine de la pensée prend une extension de plus en plus grande, sur notre planète matérielle, et si l'on nous traite parfois d'utopistes, nous savons que le rêve d'aujourd'hui sera la réalité de demain. Ce rêve n'est pas seulement le produit d'une imagination généreuse, mais la plus belle réalité, vers laquelle tend notre humanité, car elle est basée sur le terrain solide des preuves scientifiques. C'est l'Idéalisme positiviste ; c'est la preuve que l'idéal n'est que le plus haut degré de la réalité. Pour en hâter l'avènement, sachons compâtir et aimer. Il est vrai, que la sensibilité, à un profond degré, consiste à être heureux ou peiné des joies et des souffrances d'autrui, presque autant (plus pour les natures élevées) que des siennes propres. Si tous les hommes en étaient là, il n'y aurait plus de malheureux, ou du moins, les épreuves seraient très supportables. Que ce soit notre but.

Fraternellement à vous.

Pour la Rédaction,
PAUL HEIDET

WILLIAM CROOKES

Parmi les nombreux articles publiés par la Presse française sur le grand savant Anglais, au sujet de son élection comme membre correspondant à

l'Académie des Sciences, nous demanderons la permission de publier le suivant paru dans le *Rappel* du samedi 17 février 1906.

* *
*

Le grand savant anglais, William Crookes, vient d'être élu par l'Académie des Sciences membre correspondant dans la section de physique ; et ce vote honore hautement la savante compagnie ; car il est difficile de trouver une carrière scientifique mieux remplie et un souci plus grand de la dignité du sacerdoce que doit être la vie de l'homme de science.

Après une jeunesse laborieuse, entièrement consacrée à l'étude, Crookes ne se lança dans les recherches personnelles qu'après avoir acquis une érudition profonde, base nécessaire de ses travaux nouveaux et de ses découvertes individuelles.

Il débuta par un mémoire sur la lumière polarisée et par de remarquables études sur les solénoïdes. Peu après, en 1860, il fit la découverte d'un nouveau métal, le thallium, puis imagina un procédé de lavage des minerais d'or et d'argent, encore actuellement le seul employé dans les mines de Californie. Entre temps, il étudiait les propriétés des sceptres solaire et terrestre, mesurait l'intensité de la lumière et créait d'ingénieux instruments, tels que le microscope spectral et le photomètre de polarisation.

La renommée du jeune savant ne tarda pas à devenir considérable, et bientôt s'ouvrirent pour lui les portes de la Société royale de Londres — sorte d'Académie des Sciences — où il fut admis au premier tour de scrutin.

C'est avec l'appui de ce corps savant qu'il continua ses remarquables travaux sur la photographie céleste et particulièrement lunaire. Mais son immense activité poursuivait en même temps d'utiles recherches sur la peste bovine et sur l'hygiène générale.

Vers 1870, il abandonna en partie les études purement chimiques qui l'occupèrent presque exclusivement pendant la première période de son activité intellectuelle et s'attacha à des recherches de haute spéculation scientifique, par lesquelles il espérait arriver à des notions nouvelles sur la constitution intime de la matière. C'est ainsi qu'il fut amené à la découverte d'un quatrième état, en quelque sorte sublimé, de la matière, *l'état radiant*, où les propriétés jusqu'alors reconnues à la matière d'une part, à la force de l'autre, semblent se confondre au point qu'on devine avoir atteint la frontière mystérieuse d'où surgira le secret de la nature, enveloppant en une même formule simple et radieuse tous les systèmes philosophiques qu'ont vainement cherché, matérialistes ou spiritualistes, énergésistes ou positivistes, dualistes ou monistes, à résoudre l'énigme de l'univers !

Une série d'appareils : tubes de Crookes, radiomètre, etc., servirent à démontrer la réalité de ce quatrième état de la matière, si passionnément

discuté à cette époque, et qui rend compte de tant de faits constatés depuis lors, et inexplicables dans la grande découverte de Crookes.

Mais ce qui nous semble un plus haut titre de gloire encore pour le nouveau membre de notre Académie des sciences, c'est que Crookes fut, dans toute l'acception du mot, un savant honnête et impartial, c'est que sa probité absolue ne fut entamée par aucun esprit de secte, par aucun intérêt de caste, par aucun préjugé d'école.

C'est ainsi, que, malgré le scepticisme railleur et les plaisanteries faciles qui accueillirent alors les phénomènes encore empiriques du spiritisme, William Crookes en entreprit posément, scientifiquement l'étude, et publia, après quatre années d'observations et d'expériences, le résultat de ses travaux sous le titre de *Nouvelles expériences sur la force psychique*, avec cette très nette et très catégorique affirmation : « Je ne dis pas que cela est possible, j'affirme que cela est. »

Quand un César victorieux voyait jadis Rome en délire se précipiter autour de son char pour les fêtes de triomphe, l'usage voulait que quelqu'un suivît le char et accablât le triomphateur d'injures. La sereine carrière de William Crookes aura eu aussi cette nécessaire figure de la pompe prescrite. M. Wilfrid de Fonvielle, dans un livre intitulé : *Comment se font les miracles*, prend le grand savant à partie, car il ne peut lui pardonner son opinion sur les faits psychiques et l'apostrophe en ces termes :

« On peut dire que *gloire oblige* encore plus que noblesse. Aussi serons-nous pleins d'indulgence pour de pauvres diables dont la raison est affaiblie, mais sévères, impitoyables pour les hommes qui font servir au mensonge, à l'imposture et à la fraude le génie dont la nature les a doués. »

Les invectives de M. de Fonvielle n'ont pas empêché le triomphateur d'entrer au Capitole.

E.-B. DE REYIE

ÉTIENNE BELLOT

M. Étienne Bellot est occultiste et de plus un écrivain et un poète à l'esprit particulier énergique et vibrant. Ayant reçu de lui fort gracieusement, la brochure que M. R. Buchère avocat lui a consacrée, nous aurions voulu l'analyser. Nous ne pouvons mieux faire que céder la place au Dr Papus qui, dans le *Voile d'Isis*, exprime si bien ce qu'il pense de notre confrère Bellot, rédacteur en chef de cet organe psychique.

L. D.

J'ai sous les yeux une luxueuse plaquette qui vient de paraître chez Cha-

cornac (1) et qui est consacrée à notre rédacteur en chef, par R. Buchère.

Bellot est déjà bien connu comme journaliste et mieux encore comme *travailleur*, n'en déplaise aux faiseurs qui se figurent le journaliste comme un être dont les occupations consistent à passer les nuits en cabinet particulier et en galantes compagnies et qui se repose le jour en fumant d'énormes pipes dans les cafés. M. Buchère nous le montre tour à tour : poète, philosophe, sociologue. Il nous le dépeint comme un travailleur toujours sur la brèche et un oseur.

Bellot, en effet, ose les choses les plus compliquées avec une tranquille sérénité et, fait bien étrange, son audace est généralement couronnée de succès. C'est ainsi qu'il a publié plus de vingt volumes sur les questions les plus palpitantes du jour : l'*art*, la *chanson*, la *sociologie* et la *philosophie*.

Personnellement, j'ai connu Bellot à *La Plume*, qui fut jadis le centre poétique des « jeunes » devenus maintenant celui des chevronés. Parnassiens, Occitaniens, Félibres, Naturistes, Hirsutes, Hydropates, Décadents, Évolutifs et Socialistes s'unirent là pour la cause de l'art, loin des sentiers battus, afin de synthétiser le verbe qui caractérise notre époque de fièvre sociale. Bellot, parlant de l'art social, déclamait des poésies sociales. Je me rappelle encore *La Guerre*, qu'il déclamait avec sa voix claironnante :

. . . .

Et le sang envahit la plaine
Où, par les gracieux avrils,
La brise d'or de son haleine,
Caressait les faunes virils.
Hélas, plus de joueurs de flûtes,
Le canon gronde pour les luttes,
Où meurent des peuples entiers.
Les hameaux ont perdu leur joie,
L'horizon immense rougeoie,
Plus de rires, mais des pitiés.

De feu tout est rouge : Les branches
Ne bercent plus les doux oiseaux.
Au loin, les marguerites blanches
Se meurent au bord des ruisseaux.
Dans l'air se brisent des épées,
Et les multitudes trompées
Vont sous de magiques flambeaux,
Oubliant les jours de l'Épreuve,
L'Orphelin, le Vieillard, la Veuve,
Pour creuser d'immenses tombeaux.

. . . .

(1) Brochure in-18 avec portrait. Prix : 0 fr. 75.

N'est-ce pas que ce fragment est d'un beau relief et nous indique une âme virile, âme que sont loin de nous montrer les poètes de boudoirs et les enfileurs de rimes.

Bellot, depuis, malgré ses principes hautement affirmés, a évolué pour devenir occultiste. Il a écrit dans *La Vie Posthume*, dont il nous traça ici même la vie si bien remplie de son directeur, M. Marius George. Il continue dans *L'Initiation* et dans *Le Voile d'Isis*.

La brochure de M. Buchère le représente sous un très brillant aspect.

Faut-il raconter cette biographie ? ce serait un crime, d'abord parce que cela pourrait empêcher nos lecteurs de la lire, et ensuite parce que malgré mes efforts je n'atteindrais pas à l'art subtil de M. Buchère. Je suis donc doublement heureux de joindre ici mes éloges aux siens, enchanté, pour l'Esotérisme, de voir apprécier comme il le mérite, notre ami Bellot dont le labeur ininterrompu lui a toujours procuré de sereines et vibrantes consolations.

PAPUS.

NÉCROLOGIE

Nous avons reçu avec un réel sentiment de regret la nouvelle de la mort de Mme Marie-Antoinette Bosc née Granier, survenue à Nice le 20 mars. Nous adressons à M. Ernest Bosc, son mari, l'expression sincère de nos condoléances pour cette séparation qui le laisse dans la douleur.

Comme lui, Mme Bosc était un écrivain de talent et une spirite ancienne et convaincue dont la Revue a souvent publié les belles pensées. Son âme élevée et distinguée a dû se détacher promptement de son enveloppe charnelle à laquelle nous souhaitons le repos.

Ce numéro de la Revue publie sur les derniers moments de Mme Ernest Bosc une lettre qui nous invite à ne dire ici rien de plus sur cette femme de bien.

∴

Mme Ouiste née Guéritault mère du comptable de la Librairie Spirite Leymarie, bien connu de nos abonnés et de la nombreuse clientèle spirite, est morte dans sa 86e année à Marennes (Charente-Inférieure) le 17 mars.

Préparée à cet événement naturel par ses convictions spirites cette digne mère de famille a passé sans crainte dans l'erraticité. Son fils, ses autres enfants et petits-enfants, dont nous partageons la douleur, demandent à tous les bons spirites d'adresser au Ciel une prière fervente pour la défunte regrettée.

∴

Notre ancien et fidèle collaborateur M. le professeur Moutonnier est, ainsi que sa distinguée compagne, Mme Moutonnier, de ceux à qui le ciel n'accorde une longue vie que pour les éprouver par la douleur.

Il y a quelques années, ils perdaient l'une de leurs filles bien-aimées ainsi que leur gendre et, ayant atteint ce jour heureux où, après cinquante ans de mariage on fête les noces d'or, ils sont encore frappés cruellement dans leur fils M. Paul-Louis Moutonnier qui vient de mourir à l'âge de 49 ans, à Chicago.

Toute la rédaction de la *Revue Spirite* s'unit dans une même pensée respectueuse et fraternelle pour prier M. et Mme Moutonnier ainsi que leur fille et leur petite-fille d'agréer la sincère expression de leurs bien sincères condoléances.

Profondément convaincus des vérités de la doctrine spirite M. Moutonnier et sa vaillante épouse savent que cette douloureuse séparation n'aura qu'un temps et qu'ils retrouveront dans l'au-delà ceux qu'ils pleurent sur cette terre, séjour d'épreuves.

L. D.

BIBLIOGRAPHIE

La religion du vrai Credo philosophique de F. Barmold.

Les pages de ce livre, œuvre de conviction sincère publiée par M. Leymarie, sont le fruit des méditations d'un artiste, aujourd'hui âgé, qui a vécu longtemps, presque toute sa vie, en contact intime avec la nature. Il y a puisé par intuition toute une philosophie et toute une morale, proches parentes de celles du spiritisme qu'il ignorait alors. Cette analogie nous prouve que nous sommes en présence d'une de ces belles âmes qui devinent les lois de la nature et vivent en communion constante avec elle par l'essor naturel de leurs aspirations.

« Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable » a dit Boileau. C'est aussi l'avis de F. Barmold qui établit par déductions logiques ce principe du vrai et du juste, le seul qui ait toujours résisté aux conflits d'opinion les plus acharnés.

En présence du labyrinthe que nous offrent les philosophies et les religions, on sent la nécessité d'une théorie rationnelle de l'éternel problème du vrai. Êtres relatifs appartenant à l'ensemble universel, nous ne pouvons produire que du relatif dans la pratique des choses matérielles. Dans le domaine intellectuel, au contraire, il nous est donné d'aspirer à la conception précise de certaines vérités absolues et notre esprit n'est satisfait que lorsque nous avons réussi à les traduire.

Tous les efforts de la pensée humaine tendent à ce but, mais en déviant malheureusement trop souvent, parce qu'elle manquait de point d'appui. Le spiritualisme moderne sera désormais pour elle une base inébranlable, un point de départ certain.

La vraie foi est scientifique. Ce n'est plus un acte de passivité, pas même uniquement un acte de volonté, mais un acte d'intelligence. C'est l'intelligence qui discerne le bien et le mal. La volonté fait le bien ou le mal, et, par suite, encourt le mérite ou le démérite. Il suit de là que « quiconque ne reconnaît pas comme vrai un dogme religieux ou philosophique, n'est pas coupable de ne pas l'accepter tandis que celui qui, reconnaissant ce dogme, sans y conformer sa conduite morale, sera coupable de ne pas s'y soumettre.

C'est toujours et partout la marche progressive des idées, des horizons qui s'élargissent en s'éclairant. C'est pourquoi, le Christ, arrivé au sommet de la perfection peut dire : mon Père et moi, nous sommes un. Il nous a montré la voie. A nous de le comprendre.

« Pour me suivre, dit-il, que chacun renonce à soi-même et se charge de sa croix, c'est-à-dire abolisse l'égoïsme personnel et se mette à l'œuvre du progrès. Car quiconque voudra sauver sa vie (éternelle) la perdra (devra renoncer aux satisfactions banales et purement matérielles) et quiconque perdra sa vie pour l'amour de moi, la retrouvera, c'est-à-dire perdra le fini, le passager pour ce qui est infini et éternel.

MATHIEU XVI 24 ET 25.

La vie du Christ est le couronnement des vies relatives par l'avènement à la vie absolue.

Le mal n'est pas une défaillance de la Providence. C'est un mode nécessaire de progression dans les degrés inférieurs de la création. Les temps préhistoriques offraient l'aspect d'une lutte constante d'êtres se dévorant entre eux. Ces scènes-là, comme d'autres, ne doivent pas être vues à travers le prisme de notre personnalité relativement avancée, mais dans le plan d'évolution exact où elles se déroulent.

Sans le mal, la recherche du bien ne naîtrait pas dans le cœur de l'homme. Sans souffrances physiques et morales, il serait resté inerte et ignorant. C'est grâce à l'aiguillon de la douleur qu'il a progressé en cherchant les moyens de l'apaiser.

Le rôle de l'homme, ici-bas, consiste précisément à lutter contre le mal sous toutes ses formes et à y développer le bien. Il est d'ailleurs le premier à bénéficier de cet effort et quand tous les hommes l'auront compris, ils se solidariseront pour travailler au bien général de l'humanité. Ils sauront qu'en s'efforçant d'améliorer le sort d'autrui, ils préparent des jours

meilleurs pour les vies à venir. Cette évolution débutera donc par un sentiment personnel qui peu à peu s'étendra à autrui pour devenir la fraternité universelle du vrai chrétien, faite d'amour pour toute la nature et dont la devise sera :

L'idéal progressif pour dogme,
Les arts pour culte,
La Nature pour église.

P. H.

∴

L'Être suprême et ses lois.

La *Revue* du mois d'avril contenait une communication cosmographique et annonçait la publication prochaine d'un ouvrage médianimique, provenant de la même source, et signé du baron du Potet. Ce travail, qui a pour titre « l'Être suprême et ses lois », a été obtenu, nous l'avons dit, dans des conditions qui rappellent un peu l'œuvre effectuée *post mortem* par le célèbre Dickens. La préface en relate les détails et la table des matières écrite, comme premier essai psychique, par un médium qui ne possède qu'une instruction élémentaire, suffira à attirer l'attention des lecteurs. Ils trouveront dans cet ouvrage, vendu à la librairie Spirite à un prix minime. un ensemble de notions substantielles, exposées avec simplicité et précision. *Nous recommandons tout spécialement cet ouvrage* à l'attention du public et des abonnés en particulier : c'est une excellente *œuvre de propagande*, dont voici la table des matières :

Première partie : Ch. I. Le principe de vie. Ch. II. Le fluide vital et ses transformations. La matière et ses rapports avec le fluide vital. Ch. III. La vie organique. Ch. IV. Les minéraux. Ch. V. Les végétaux. Ch. VI. Les animaux. Ch. VII. Le transformisme et la métempsycose. Ch. VIII. L'homme.

Deuxième partie : Ch. I. La vie intellectuelle. Ch. II. L'instinct. Ch. III. L'intelligence. Ch. IV. Le libre arbitre. Ch. V. La volonté. Ch. VI. Conclusions.

P. H.

∴

De l'intervention des invisibles dans l'Histoire moderne, par Clémens.

Le livre que fait paraître, sous ce titre, M. Leymarie, prendra place parmi les ouvrages de fond de toutes les bibliothèques sérieuses. L'importance des sujets traités par M. Clémens est de premier ordre.

Jusqu'ici, en effet, la raison profonde, l'âme du plus grand événement qui ébranla le monde moderne, échappait à la plupart des historiens en

renom, parce qu'il fallait dépasser le plan humain ordinaire pour pénétrer la secrète et puissante intervention de l'invisible dans l'enchaînement de l'histoire du monde. Ces savants auteurs nous offrent des études fort bien faites et très documentées, mais la genèse de la Révolution Française, qui constitue l'un des principaux sujets de ce travail, n'avait pas encore été établie. La source vivifiante de ce grand geste historique se trouve dévoilée dans ces pages, où l'auteur expose comment l'historique de notre chère doctrine se rattacha à des manifestations antérieures aux coups frappés d'Hydesville. A ce titre, cette œuvre est également une genèse du mouvement spirituel qu'Allan Kardec devait provoquer.

Ajoutons qu'elle rappelle en outre le nom d'un grand oublié, Thomas Paine. Il joua un rôle capital dans les événements qui amenèrent la grande Révolution de 1793, et il n'occupe pas, dans la mémoire des hommes, la place qui lui convient. Enfin le lecteur sera curieux d'apprendre que l'ouvrage, connu sous le nom de « la Case de l'oncle Tom (1) », est une communication médianimique, dont les circonstances d'origine sont exposées par M. Clémens.

Ce petit livre eut un succès inouï et son influence sur l'abolition de l'esclavage fut considérable : il en fit une question nationale. L'ouvrage de M. Clémens sera vendu à un prix minime. P. H.

∴

Étude sur l'envoûtement, de G. Phaneg.

G. Phaneg vient de publier une brochure sur l'envoûtement. Sa lecture est d'un haut intérêt. L'éminent occultiste nous apprend, en quelques pages, le mécanisme psychique de l'envoûtement volontaire, et, ce qui est important, de l'envoûtement inconscient, par auto-suggestion.

Deux mots résument la règle de conduite à observer pour profiter, individuellement, du fruit de sa longue expérience, et réaliser tout le bonheur possible, moral et même matériel, dans la mesure de l'équité. Ces mots sont : *pardon* et *confiance*.

Si nous avons de la haine au cœur, efforçons-nous d'en diminuer peu à peu l'intensité, pour arriver, graduellement, d'abord à ne plus souhaiter de mal, puis à donner à cette indifférence une nuance de sympathie fraternelle, pour aboutir au *pardon* « Le pardon est une armure de diamant qu'aucune force occulte ne peut atteindre. » Le pardon rend heureux en purifiant le cœur.

En second lieu, la *confiance*, dans le sens de sérénité philosophique, confiance en la Nature, puis en les forces divines, en un mot, la vie instinctive

(1) *La Case de l'oncle Tom*, roman abolitionniste anglo-américain de Mistress H. Beecher-Stowes.

de prière, donne le calme moral. La confiance rend heureux en fortifiant le cœur.

Telles sont les clefs du bonheur terrestre.

Cette intéressante brochure se vend 1 fr. P. H.

∴

La Fraternité dans l'Humanité, par JEAN OLCAR.

De toute part, des œuvres, tant humaines que médianimiques, se multiplient sur le captivant sujet de la Fraternité Universelle. L'importance de ce mouvement n'échappera pas aux cœurs généreux qui s'intéressent au mouvement d'émancipation de l'humanité, activé par les connaissances psychiques.

La découverte d'une vérité scientifique serait vaine si l'on se bornait à en faire la constatation. Elle n'a d'intérêt que par son application, son utilisation sociale. Les lois, qui pourraient se dégager d'un multiple assemblage de relations phénoménales, ne sont pas immuables. Les lois elles-mêmes évoluent.

C'est dans cet esprit qu'a été conçue cette œuvre. Les désabusés eux-mêmes y puiseront une lueur d'espérance.

M. Jean Olcar, nourri à la féconde et généreuse école des Tolstoï, Anatole France, Flammarion, etc., a réuni dans son livre *La Fraternité dans l'Humanité*, un faisceau de saines et généreuses réflexions, dont les éducateurs devront s'inspirer. Prix 2 fr. 50.

P. H.

∴

Entretiens posthumes du philosophe Pierre de Béranger, dit Abailard.

Très intéressant recueil de communications médianimiques « dédié à ceux qui doutent, à ceux qui cherchent, à ceux que préoccupe l'existence de l'âme, ses origines et ses fins. »

Abailard, qui signe ces pages, semble y poursuivre son ardente recherche du vrai. Les questions religieuses, les problèmes sociaux, en particulier le mariage et l'amour, y sont étudiés avec justesse et prescience de leur évolution dans une société meilleure, transformée par le Spiritualisme moderne, par l'Idéalisme positiviste.

Ce livre nous rappelle les *Souvenirs et Problèmes Spirites* de Mme Claire G., dont le succès est si justifié.

Il est vendu : 3 fr. 50.

PAUL HEIDET.

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef : LÉOPOLD DAUVIL.

Mayenne. — Imprimerie CH. COLIN.

Ouvrages d'ALLAN KARDEC sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (Partie philosophique), contenant les principes de la doctrine spirite. — Vol. in-12, 46e édition. Prix : 3 fr. 50 c.

Le Livre des Médiums (Partie expérimentale). Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations, 1 vol. in-12, 37e édition. Prix : 3 fr. 50.

L'Evangile selon le Spiritisme (Partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 38e édition. Prix : 3 fr. 50.

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre, 1 vol. in-12, 16e édition. Prix : 3 fr. 50.

La Genèse, les Miracles et les Prédictions selon le Spiritisme, un vol. in-12, 15e édition. Prix : 3 fr. 50.

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion, 2e édition. Prix : 3 fr. 50.

Le répertoire du Spiritisme, par M. Crouzet, avocat, 3 fr. au lieu de 5 fr. Guide précieux pour les spirites qui veulent faire des recherches dans les treize premières années de la Revue et les six ouvrages fondamentaux.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 23e édition, 1 fr.

Le spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 cent., 0 fr. 20 port payé : vingt exemplaires. 2 francs ; par la poste 2 fr. 60 cent.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 centimes ; par la poste 15 centimes.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 cent. ; par la poste 0 fr. 20 : vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

Les Fluides, 0 fr. 25.

Esquisses géologiques de la terre, 0 fr. 25.

EN VENTE : **Buste d'Allan Kardec**

Bronze de 0 m. 30 de hauteur : 60 francs. 0 m. 20 : 40 francs.

Portrait d'Allan Kardec — Album	1 fr. 50
Grand portrait d'Allan Kardec, photogravure	1 fr. 50
2 Tableaux-gravures du Médium Fabre. . . . . 1 fr. 50 et	3 fr. 50
Portrait du Curé d'Ars et du Dr Demeure, chacun . . depuis	1 fr. »
Tête de Christ du Médium Fabre : 5 fr., 3 fr. 50, 1 fr. 50 et 0 fr. 50.	
Photographies spirites, obtenues par William Crookes. 1 fr. et	1 fr. 50
3 dessins médianimiques de Victorien Sardou. 1 fr. 50, 2 fr. et	2 fr. 50

De Rochas (Colonel de). les frontières de la Science, 1re série, 2 fr. 50 ; 2e série..... 3 fr. 50.

Stainton Mosès (W.). Enseignements spiritualistes (Port payé)........................ 5 fr.

Rapport sur le spiritualisme, par le Comité de la Société dialectique de Londres, avec les attestations orales et écrites. Traduit de l'anglais par le Dr Dusart, in-8° de 352 pages, port payé 5 fr.

Crowe (Mistress Catherine). Les Côtés obscurs de la Nature ou Fantômes et Voyants..... 5 fr

Grimard. Une échappée sur l'Infini, synthèse admirable de la philosophie spirite, son histoire depuis la haute antiquité................ 3 fr. 50

— La famille Hernadec, roman spiritualiste du plus haut intérêt.................... 2 fr. 50

Crookes (William). Recherches sur les phénomènes spirites, la force psychique, illustré. 3 fr. 50

Travaux d'un savant chimiste, membre du bureau de la Société Royale de Londres.

Claire G... — Souvenirs et Problèmes spirites. Ouvrage documenté très intéressant, sur papier de luxe, format gr. in 8° carré, prix....... 5 fr.

M. Sage. Mme Piper et la société anglo-américaine pour les recherches psychiques. Préface de Flammarion.............. 3 fr. 50

— La Zone frontière entre l'autre monde et celui-ci............................ 3 fr. 50

Denis (**Léon**). Après la mort. Exposé de la philosophie des esprits, ses bases scientifiques et expérimentales, ses conséquences morales. 2 fr. 50

— Dans l'Invisible. — Spiritisme et médiumnité. Traité de spiritualisme expérimental. 2 fr. 50

XXX. — Trois dualités de l'espace : les Origines et les Fins, cosmogonie médianimique présentant un grand intérêt....................... 1 fr. 50

XXX. — Entretiens spirites. Communications spirites faisant suite aux Origines et les Fins. 2 fr

Publications spirites et spiritualistes périodiques

Le Messager, journal bi-mensuel, à Liège (Belgique). — Union postale, 5 fr. par an.

La Tribune psychique, organe mensuel de la Société d'Etudes des phénomènes psychiques, 57, rue du faub. St-Martin, Paris, (10e) 5 fr. par an.

Annales des Sciences psychiques, paraissant tous les mois, dirigées par le Dr Dariex, le prof. Charles Richet. Rédact. en chef, C. de Vesme, 6, rue Saulnier, Paris. — 12 fr. par an.

La Vie d'Outre-Tombe, revue mensuelle de la fédération des groupes spirites de Charleroi (Belgique), chez M. Pouillard, 78, rue St-Charles à Jumet-Gohyssart.

La Lumière, revue mensuelle, 23, rue Poussin, Paris. — 6 fr. par an, Etranger, 7 fr.

Le Spiritualisme moderne, 36, rue du Bac, Paris, bi-mensuel, un an, 5 francs.

La Paix universelle, bi-mensuelle, 5, cours Gambetta, à Lyon. — 3 fr. par an.

Revue scientifique et morale du Spiritisme. Mensuelle. France, 10 fr. par an. Etranger, 12 fr. — 40, boulevard Exelmans, Paris.

Le Lotus bleu, revue théosophique mensuelle, 10, rue Saint-Lazare, Paris, 10 fr. par an.

L'Initiation, revue mensuelle, 5, rue de Savoie, Paris. — 10 fr.par an.

Revue du Monde invisible. Mensuel, 29, rue de Tournon, Paris. — France, 10 fr., Etranger, 12 fr.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy ; secrétaire, M. Thomas, rue du faubourg Saint-Jean, 25, à Nancy. France, 5 fr. Etranger, 6 fr.

Bulletin de l'Institut général psychologique, 14, rue de Condé, Paris. S'envoie aux membres de cette Société. 20 fr. par an.

La Revue du Bien, illustrée, Directeur Marc Legrand ; mensuelle, abonnement 6 fr., 110, rue du Bac, Paris.

Bulletin du Centre d'études psychiques de Marseille, 41, rue de Rome. — M. Anastay, Directeur.

Proceedings of the Society for psychical Research, Revue trimestrielle très importante, chaque numéro, formant un volume, 4 fr. 50 ; chez Kergan Paul, Trench, Trubner et Cie, Ludgate Hill, à Londres.

Light, journal hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, W. C. London recommandé. — 13 fr. 50 par an.

Philosophical Journal, hebdomadaire, à San-Diégo, cal. (Etats-Unis). — 13 fr. par an.

La Science Astrale, revue consacrée à l'Etude pratique de l'astrologie, Directeur Ch. Barlet. Un an, 10 fr., étranger, 12 fr.

The Banner of Light, journal hebdomadaire, Boston, Mass., 9, Bosworth Street. — 13 fr. par an.

Revista Spirita, mensuelle ; directeur, M. S. Moura, à Bahia (Brésil).

Lumen, mens. Direct. Dr Quirition, López Gómez, Pantona, 51, Carrada (Espagne).

La Nueva Era. — Zuleta 18 ; Mexico.

La Revelacion, mensuel, calle San Fernando no 34, à Alicante (Espagne). — Etranger, 7 pesetas 50 cents.

Vérdade et Luz, mensuel, 6, rua do Lavapés, à Sao Paulo (Brésil).

Novo Sunce, mens. Direct. Dr Gustav Gaj, à Jastrebarsko (Hongrie).

Psychische Studien. journal mensuel, sous la rédaction du Professeur Maier, docteur en philosophie. O. Mutze, Leipzig, Lidenstrasse 4. — Prix, 10 marks par an.

Zeitschrift für Spiritismus, journal hebdomadaire. Editeur et directeur. Fielgenhauer, Cologne. O. Mutze, Leipzig, Lidenstrasse, 4, Prix, 6 marks par an.

Norgendœnringen, mens. Skien (Norwège).

Les Merveilles de la vie, directeur M. Vitolt Chlopicki, 30, rue Vilcza, à Varsovie.

Le Progrès spirite, mensuel, 5 fr. par an, étranger 6 fr. — 61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine).

La Vie nouvelle et philosophie de l'avenir, hebdomadaire, O. Courier, à Beauvais. — France, 10 fr., Union postale, 12 fr.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis ; Chicago-Illinois. — 1 dollar par an.

The Harbinger of light, mensuel, à Melbourne (Australie). — 8 fr. par an.

Light of Truth, journal hebdomadaire publié à Cincinnati, Ohio, 7.512 Race Street : C. Stowel, éditeur. — 1 dollar par an.

Luz y Union, directeur D.-J. Esteva Marata, Barcelona (Espagne).

L'Etincelle, organe de l'Union des églises, religieuse-libérale, directeur : l'abbé Julio, 111, rue Fontenay, à Vincennes (Seine). Abonnement 5 fr. Etranger 7 fr.

Le journal de Magnétisme parait tous les mois, sous la direction de M. H. Durville ; abonnement 10 francs par an pour l'Union postale ; 23, rue St-Merri — Paris — 4e arrondissement.

Revista Espirita, mensuelle, à Porto Allègre Rio Grande do Sub (Brésil).

La Fraternidad universal, mensuelle. Dir. fondat. Ugarte à Buenos-Ayres.

A d'Onde Vamos, mens. Plaza Sotomayor, no 3, à Valparaiso (Chili).

Reformador, mensuel, rua do Rosario, 97, à Rio-de-Janeiro (Brésil).

Constancia, revue hebdomadaire, directeur, P. M. Cosme Marino, rue Tucuman, 1736, à Buenos-Ayres (République Argentine). — 15 fr. par an.

Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

49e Année — N° 6. — 1er Juin 1906.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE — Rédacteur en chef : LÉOPOLD DAUVIL

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

LE CHRIST MYSTIQUE

IX

Ce n'est point sans une sorte d'émotion religieuse, qu'après avoir envisagé le Christ sous le double aspect de l'histoire et du mythe, nous arrivons à la troisième manifestation de ce Grand Être, multiple dans son unité, qui, dans son rôle tout à la fois humain et divin, a laissé sur notre

terre une large traînée lumineuse qui l'a éclairée pendant des siècles... et l'éclairera pendant combien de siècles encore, puisqu'il en est le Guide Spirituel.

Dans cette étude lente, où nous n'avons marché que pas à pas, où se multiplient tant d'aspects divers et s'ouvrent tant de perspectives inattendues, nous atteignons, ici, au troisième degré de notre ascension vers les régions éthérées, où fraternisent les Esprits de la terre et les Esprits du ciel. — Ciel et terre ne se confondent-ils pas aux yeux de ceux qui savent dans quelles hautes sphères se parachève l'évolution universelle ?

Approchons-nous donc du portique sacré autrefois entr'ouvert par ces Mystères antiques auxquels fut confiée la mission de conserver intact le dépôt des vérités spirituelles et d'une main que fait légèrement trembler le frisson de l'inconnu, soulevons un coin du voile qui nous sépare de l'ultime sanctuaire.

Nous avons dit quelle était la base des enseignements secrets qui conduisaient à l'Initiation conférant aux Adeptes la notion des plus profonds mystères de la religion, des philosophies et de la science. Autrefois, tout véritable Instructeur possédait ce grade de distinction suprême et les plus grands d'entre eux devenaient Hiérophantes. Tous ceux qui sont venus parmi les hommes, pour leur révéler les arcanes des mondes invisibles, avaient puisé leur science dans les livres mêmes que possèdent les Maîtres et tous nous ont fait les mêmes récits que résumaient invariablement les Mythes Solaires, en des versions à peu près identiques qui ne différaient dans leurs grandes lignes que par la diversité des milieux et les variations de ce que l'on pourrait appeler les « couleurs locales ».

Ces couleurs locales furent particulièrement caractéristiques dans le monde palestinien, où l'on constate, dans le développement de l'évolution chrétienne, trois grands courants de tendances différentes, mais qui n'en résultent pas moins de l'enseignement du Christ.

D'une part, s'étaient multipliées les « sectes gnostiques » qui heureusement influencées par quelques bons esprits, représentaient jusqu'à un certain point l'enseignement secret des Esséniens.

En second lieu, nous trouvons le « parti modéré » des indifférents qui, au début, s'inquiétant peu de la nouvelle doctrine, en accepta cependant certains préceptes — attribués au Christ — dont il se fit une règle de conduite.

Troisièmement enfin, s'était répandue, parmi le peuple, la horde ignorante des « pauvres gens » ainsi qu'on la désignait et dont la seule religion, disons plutôt la seule aspiration, ne tendait à rien moins que d'en arriver à une révolution sociale.

En dépit des complexités de ce milieu bizarre, se développait toutefois,

bien qu'avec lenteur, le nouveau Christianisme qui finit par y former un groupe assez nombreux pour acquérir l'importance d'un facteur politique, capable d'exercer une certaine influence, si bien que les représentants de la deuxième et de la troisième tendance se groupèrent en un quatrième parti se qualifiant lui-même du titre d' « orthodoxe » qui, en cette qualité, et se méfiant de l'enseignement supérieur donné par les Gnostiques, crut prudent d'édifier une espèce de système doctrinal pouvant sinon le remplacer, du moins l'entraver à l'occasion. Cette éventualité paraissait d'autant plus vraisemblable, que l'ancienne communauté essénienne s'étant dissoute, et n'ayant laissé qu'une formule assez vague que chaque secte s'appropriait suivant ses fantaisies, le parti orthodoxe se crut obligé d'en donner une interprétation de valeur plus que douteuse, mais qui, suivant les circonstances, pourrait être opposée à l'interprétation bien supérieure émanée des Gnostiques eux-mêmes.

Que pouvait-il sortir du remous de tant de croyances confuses et troubles, sinon la manifestation de l'incoercible tendance au merveilleux qui hante la cervelle inévoluée de certains hommes « grands enfants » dont l'intelligence bornée ne peut donner, pour contrepoids à leurs folles conceptions, ni le respect de la vérité qu'ils ignorent, ni même la saine notion des invraisemblances qu'ils acceptent sans sourciller, alors qu'un peu de bon sens suffirait pour leur en montrer l'incohérence. — Toujours est-il, dit M. C.-W. Leadbeater, que sur l'horizon mental de ces croyants non moins nombreux que disparates, surgit l'un des malentendus les plus extraordinaires qu'ait jamais inventés l'imbécillité humaine. C'est ainsi que certaines « pauvres gens » — pauvres d'esprit pourrait-on dire — s'imaginèrent, un beau jour, que le récit allégorique de la descente du Second Logos dans la matière, récit contenu dans le rituel symbolique de l'initiation égyptienne, n'était pas du tout une allégorie, mais bien plutôt le simple compte rendu des faits et gestes d'un être humain conventionnel... qu'on identifia à Jésus de Nazareth ! Aucune idée n'aurait pu dégrader davantage la beauté de l'idéal religieux, ni induire plus profondément en erreur les malheureux que séduisit cette étrange transformation de rôles. Et toutefois, l'on comprend qu'elle fut la bienvenue auprès des ignorants qui l'acceptèrent, car elle était bien plus à la portée de leur intelligence limitée que la magnifique envolée du mythe si lamentablement défiguré.

Les légères additions nécessaires à l'incorporation de cette théorie indigne, dans le beau *Credo* qui se trouvait alors en voie de formation — et que l'on a si indûment appelé le « Symbole des Apôtres » — furent faites sans la moindre hésitation, si bien qu'au bout de peu de temps, furent rédigées toutes sortes de versions fragmentaires plus ou moins discordantes qui, répandues dans le peuple, donnèrent corps à la doctrine fatale de l'identi-

fication du Christ avec Jésus, d'une part, et bien plus encore à l'assimilation de ces deux Entités avec le Second Logos, c'est-à-dire Dieu lui-même — allégation blasphématoire qui n'en fut pas moins admise et confirmée par le concile de Nicée en l'année 325. Rien d'étonnant, du reste, dans le fait de cette adoption. Il était facile de prévoir que ce serait l'idée la plus étroite qui triompherait, étant donné — ainsi qu'en font foi tous les témoignages contemporains — que la majorité des membres de ce concile se composait de fanatiques ignorants, turbulents et de tous points incapables d'émettre un jugement sérieux.

Ce qu'il y a de plus grave en ces questions d'exégèse, c'est que quelle que soit l'époque — fort reculée à coup sûr — où s'opéra cette métamorphose dégradante d'une allégorie spiritualiste en une pseudo-biographie qui, à bien des égards, manque d'autorité, l'on a constaté les effets d'une influence non moins néfaste sur d'autres documents que ce *Credo* défiguré. Les Évangiles, eux aussi, ont subi de semblables déformations anti-spirituelles. Les belles paraboles originales ont été travesties, en bien des passages, par l'addition de légendes populaires et par l'interpolation d'une partie des *Logia* traditionnelles, à ce point que ce qu'on appelle les Évangiles sacrés n'offre plus bien souvent qu'une compilation confuse défiant toute tentative de contrôle et d'épuration (C.-W. Leadbeater).

Quoi qu'il en soit et en raison même des constatations qui viennent d'être faites, il advint donc que le Jésus des Églises devint graduellement le centre des récits qui n'appartiennent, en propre, qu'au seul Logos ou Verbe divin, Seconde personne de l'Un suprême, innommable et échappant à toute définition, de telle sorte que les grandes dates dont parle le Mythe du Dieu Soleil devinrent celles de l'histoire de l'Instructeur Jésus regardé comme le Christ mystique lui-même, alors qu'en dépit de toutes ces transpositions et déformations inadmissibles, l'histoire du Christ mystique, autrement dit du Christ des Mystères, planant au-dessus de toute assimilation matérialisante, demeure et doit demeurer la représentation purement psychique de la vie de l'Initié dans lequel il s'incarne progressivement. Et c'est en vertu de cette incarnation, qu'il est rendu pur, bon, parfait, en un mot le « Chrestos » des Grecs, autrement dit l'homme par excellence, en attendant qu'il devienne le « Christos » c'est-à-dire le choisi, le consacré, l'oint. C'est alors qu'ayant atteint le maximum des vertus au point de vue exotérique, cet Être évolué devient candidat à la vie ésotérique, puis se prépare à la haute Initiation qui réclame de lui certaines perfections nouvelles. Les exigences de cette autre phase de sa vie spirituelle, toujours ascendante, déterminent les qualités qu'il doit acquérir, afin que, — suivant la terminologie du langage ésotérique auquel nous avons fait allusion dans l'explication de certaines paraboles — il puisse s'avancer sur le sentier qui mène à la « Porte Étroite », sur le

« Sentier de la sainteté », sur le « Chemin de la Croix » — autant de procédés ou d'actes de purification, sans lesquels ne pourrait naître en lui le Christ mystique, autrement dit, le « Petit Enfant » qui va se développer et grandir en lui.

Qu'est donc, en résumé, le Christ mystique, Entité transcendantale dont la nature est double?... C'est d'abord le Logos planétaire, lui-même, Deuxième Personne de la Trinité qui descend dans la matière et qui, Principe de vie, y provoque l'éternel *devenir* de l'Univers. C'est ensuite l'Amour, l'un des agents essentiels de l'Esprit divin qui évolue dans l'homme. Le premier représente divers processus cosmiques opérés dans les abîmes d'un passé dont le mystère demeure insondable pour toute perception humaine ; il est la racine du Mythe Solaire. Le second représente le processus qui s'accomplit dans l'individu terrestre, phase dernière de l'évolution spirituelle. C'est donc dans ces deux mondes : le macrocosme cosmique, d'une part, le microcosme humain, de l'autre, que se réalise l'œuvre auguste et double du Christ mystique qui, entre l'humain et le divin associés, confondus, consomme en eux la transcendante et suprême Unité.

Essayons, maintenant, en nous aidant des révélations des Maîtres de l'occultisme, de faire quelques pas timides dans ces arcanes si difficilement abordables.

Voici d'abord le Christ cosmique, c'est-à-dire la Divinité qui s'entoure de matière. Comment donc le Logos s'incarne-t-il? De quelle façon Dieu se revêt-il de chair?

La matière cosmique destinée à former notre système solaire ayant été séparée de la masse océanique de cette autre matière qui flotte dans les espaces incommensurables, la Troisième Personne de la Trinité désignée sous le nom de Saint-Esprit ou d'Esprit de Vie, la déverse cette Vie dans la matière qu'il anime, qu'il féconde et qui dès lors peut prendre forme. Puis, c'est dans cette matière condensée que s'enferme le Deuxième Logos sacrifiant son immensité sans limites dans la limitation de formes en puissance qui, toutes, sommeillent en lui, dans l'attente de leurs incarnations ultérieures. Prodigieuse, inimaginable incubation divine, où tressaillent et sourdement vagissent les univers futurs.

Cela ne nous rappelle-t-il pas certaines phrases mystérieuses de la Genèse alors qu'elle nous parle de l' « Esprit de Dieu se mouvant sur les eaux et flottant sur la face sombre de l'abîme? » — Cet abîme ténébreux, c'était l'Océan de la matière fluide dont les vagues immenses ondulaient flasques et mornes dans un chaos amorphe... Et c'est alors que la forme fut donnée par le Logos, par sa Parole — cette Parole créatrice dont il est dit que « toutes choses ont été faites par Elle » (Jean, I, 3).

Cette première grande effusion, dit C.-W. Leadbeater, ce « mouvement »

de l'Esprit eut pour résultat d'éveiller cette puissante vitalité qui imprègne toute matière, au point que ses atomes, en dépit de son apparente inertie, frémissent, palpitent et manifestent les innombrables attractions et répulsions que nous révèlent les combinaisons chimiques. C'est quand le travail de l'Esprit est achevé, que le Logos, le Christ Cosmique et Mystique peut se revêtir de matière, non de celle qui ondule inerte au travers de l'abîme sombre, mais de cette matière au-dessus de laquelle a plané l'Esprit, a retenti la Parole et qui, électrisée par cet influx divin, est devenue prête à recevoir forme et vie.

C'est alors et alors seulement, nous disent les Écritures, que le Logos entre véritablement dans le « sein de la Vierge », c'est-à-dire dans la matière neutre et infertile encore, mais qu'il féconde et qu'il a choisie pour en faire le véhicule de ses énergies créatrices.

Dans la traduction latine et anglaise du texte grec original que reproduit le Symbole de Nicée concernant la descente du Christ dans la matière, des prépositions ont été changées, travestissant ainsi le sens catégorique de ce passage. Le texte original porte... « et fut incarné *du* Saint-Esprit et de la Vierge Marie »; tandis que la traduction dit : ... « et fut incarné *par* le Saint-Esprit, *de* la Vierge Marie ».

Telle est la descente du Logos dans la matière, devenue dans le Mythe Solaire, la naissance du Dieu-Soleil au moment où se lève sur le Zodiaque le signe de la Vierge, — et remarquez un peu ce qu'est devenu ce grand fait cosmogonique dans les croyances pseudo-chrétiennes, par le fait de la substitution audacieuse, inouïe de cette matière universellement répandue dans le chaos primordial... par quoi? par qui? par la Vierge Marie, mère du Galiléen !...

Non certes, il ne s'agit nullement ici de Marie l'Essénienne... mais de la grande « Maïa », de la grande âme du monde, de la substance plastique et vibrante, que manie à son gré le souffle de l'Esprit créateur. Ses océans éthérés associent et relient entre eux tous les astres de l'Univers. Elle n'est pas seulement la matrice des mondes, elle est de plus la médiatrice entre le visible et l'invisible et, comme telle, sert de base à tous les systèmes cosmogoniques, philosophiques et religieux, depuis Zoroastre, Héraclite et Pythagore, jusqu'à l'apôtre Paul, les Kabbalistes et Paracelse, l'alchimiste initié. — Et c'est tout cela que les dogmatisants ont résumé dans l'histoire de Jésus, l'Instructeur de la Galilée!

Mais passons et revenons au point où nous étions restés. C'est à partir du fait de son incarnation, que commence l'action du Logos sur la matière. Dans le Mythe Solaire, nous retrouvons le récit symbolique de cette période primitive. Nous voici aux premiers jours de notre Héros qui vient de naître. Par une assimilation hardie, l'on nous représente la puissance du Logos

comme se pliant, pour ainsi dire, à la faiblesse de l'enfance. C'est à peine s'il fait sentir sa présence aux formes fragiles dont elle est cependant l'âme et la vie. La matière se sentant encore toute puissante, opprime, emprisonne, comme si elle voulait l'étouffer dans ses enlacements, cet Esprit qui l'épouvante et dont elle semble pressentir la future victoire. Toutefois, l'Enfant-Roi, volontairement se fait humble et s'impose des limites, jusqu'à ce qu'il ait, enfin, lentement et progressivement maîtrisé, façonné cette matière en vue de destinées glorieuses. Puis, quand il l'a amenée à sa maturité — après le déploiement de la Puissance infinie, vient la manifestation de l'Amour insondable, — voici que le Christ mystique oubliant volontairement son triomphe, « s'étend sur la croix de cette matière vaincue »... afin de pouvoir, ô mystère ineffable ! de pouvoir répandre, de cette croix, toutes les virtualités de sa vie sacrifiée !

Nous voici bien en présence de ce Logos que Platon compare à « une croix étendue sur l'Univers », nous voici devant l'Homme céleste qui, debout dans l'espace, étend ses bras largement ouverts, pour bénir cette Création émanée de lui-même. Il paraissait mort, alors que sur la croix de la matière il semblait exhaler sa vie dans un dernier soupir. On le croyait enseveli pour jamais dans son sépulcre... Mais voilà que de ce tombeau apparent, il se relève vainqueur de la mort, glorieux, transfiguré. N'entendez-vous pas saint Paul, l'Initié des Mystères, dire et répéter, en termes paraissant obscurs, mais qui deviennent si significatifs quand on les comprend, que, par une transmission non moins merveilleuse que stupéfiante, « c'est la vie même du Logos qui forme le vêtement de l'âme humaine, afin que l'homme vive à travers les âges et parvienne à la hauteur de la propre nature du Christ et qu'ayant été revêtu de lui matériellement puis spirituellement, il arrive à la gloire qui n'a point de fin. »

La crucifixion du Christ fait donc partie intégrante du grand sacrifice cosmique et c'est par le fait d'une transposition ou translation injustifiable, que cette histoire transcendante *a été appliquée à l'homme* Jésus et aux incidents de sa vie terrestre. Ce qui reste, toutefois, au bénéfice de l'Instructeur de la Judée, étant donné que disparaisse tout symbolisme, c'est que la représentation grandiose de l'œuvre cosmique accomplie par le Logos a entouré et rehaussé sa personne d'un tel prestige divin, que le Christ cosmique est devenu, sous les traits du Jésus historique, la Figure centrale de l'Église chrétienne.

Mais il y a bien plus encore. Il est un autre fait qui donne à l'Entité Christ un caractère de saisissante, d'émouvante fascination, pourrait-on dire. Ce fait est que dans les Mystères, il est et demeure une Personnalité qui par suite d'une sorte de pénétration, de transfusion mystique, reste indissolublement attaché à la personnalité humaine. C'est le Christ de l'homme,

le Christ intérieur qui existe en chacun de nous et qui, psychiquement, y naît, y vit, y est « crucifié », puis ressuscite d'entre les morts et monte au ciel, dans le triomphe définitif qui sera le partage de tout FILS de l'homme.

La vie de tout Initié aux véritables Mystères, c'est-à-dire les Mystères invisibles, célestes, est retracée dans ses grandes lignes par les biographes des Évangiles. Voilà pourquoi saint Paul fait de si nombreuses allusions à la naissance, à l'évolution et à la pleine maturité du Christ dans chacun de ceux qui se sentent dirigés par la loi divine. (Galates IV, 19). Il établit que tout homme est potentiellement un Christ dont les progrès se trouvent en rapports de parallélisme avec les incidents marquants de la vie du Jésus historique, auxquels, ne l'oublions pas, il faut attribuer, non la signification restreinte que présenterait une vie humaine spéciale, mais la signification tout autrement grande de faits qui, par leurs attaches avec l'évolution cosmique revêtent un caractère d'universalité.

L'on peut établir que cinq grandes Initiations symboliques se succèdent virtuellement dans l'évolution du Christ interne que renferme chaque homme.

A la *Première de ces Initiations*, le Christ naît dans le disciple qui, sous l'effusion de l'amour divin, se sent « uni » avec toute vie ambiante. C'est là cette « seconde naissance » dont Jésus parlait à Nicodème et qu'accueillent avec allégresse tous les Frères célestes, car le disciple est né comme un « petit enfant » dans le Royaume de Dieu. (Mathieu XVIII, 1-3).

Puis voici que se déroule la série des incidents signalés par les Évangélistes dans la vie du Christ historique : C'est dans une caverne — caverne de l'Initiation bien connue des occultistes et que les Évangiles appellent une « étable » — que naît le « petit enfant ». Au-dessus de la caverne, brille « l'Étoile de l'Initiation ». Chacun des enfants nouveau-nés est entouré de menaces, de périls, parfois, car les Puissances ténébreuses du monde invisible conspirent contre lui. Mais, en dépit de toute épreuve, il grandit, acquiert des forces et finit par atteindre l'âge viril. Sa vie s'épanouit en beauté, en sagesse, en spiritualité, jusqu'au moment où s'effectue la *Deuxième Initiation*, c'est-à-dire le Baptême du Christ par l'Eau et par l'Esprit, alors que cet Esprit divin descend sur lui et que la gloire du Père éclaire de sa splendeur le fils en qui il a mis toute son affection.

Mais voici que des ombres viennent voiler ces lumières célestes. Il est conduit dans le désert, où l'attendent de redoutables tentations. N'est-il pas entouré d'Etres obscurs et perfides qui lui chuchotent à l'oreille qu'il doit faire servir à son propre salut les pouvoirs dont il est le possesseur privilégié ? Il prie, lutte, se redresse dans l'épreuve et se sentant capable de mettre au service de ses frères les forces qui lui ont été concédées, il se rend parmi les hommes et commence son œuvre rédemptrice.

Courte période de gloire. Il monte sur la Montagne, se transfigure sous l'action toute puissante des effluves célestes, dans le rayonnement desquels il entrevoit les Figures resplendissantes de ses Prédécesseurs, Êtres puissants qui jadis ont suivi la même voie coupée d'ombres et de lumière. — C'est là la *Troisième Initiation*... Après quoi s'obscurcit sur sa tête le ciel radieux qui momentanément s'était entr'ouvert devant son regard... Ce regard s'abaisse sur la terre... et que voit-il, là-bas, dans les brumes au sein desquelles s'étend vague, estompé, le panorama de Jérusalem ? Les brumes se sont soudain dissipées, sa vision se fait nette et terrible... Sur une montagne, non loin des murailles de la ville sainte... n'est-ce pas une croix qui se profile sur le ciel pâle ? Oui, c'est bien le Golgotha où l'attend le baptême du Saint Esprit et du Feu !

C'est ainsi que devant les yeux de l'Initié, là-bas dans la crypte du vieux temple, s'est déroulée la tragique série, scène après scène, dans une implacable récapitulation : Après la nativité, la légendaire persécution d'Hérode. — Après le baptême, la tentation dans le désert. — Après la transfiguration, la vision terrifiante du chemin de la croix. N'importe, la puissance de l'amour ne cesse de grandir, toujours plus riche et plus parfaite. La présence lumineuse du Fils de Dieu se manifeste toujours davantage dans le Fils de l'Homme, jusqu'à l'heure imminente de la bataille finale.

La *Quatrième Initiation* le fait entrer triomphalement à Jérusalem, sous les palmes, au milieu des chants d'amour et d'allégresse... Ironique triomphe ! Avant le Calvaire, n'y aura-t-il pas l'agonie du Jardin des Oliviers ? Tandis que l'angoisse torture le Maître qui va mourir... ils s'endorment, tous ses disciples, ceux-là mêmes qu'il avait choisis et qui, à l'heure suprême, n'ont même pas pu prier avec lui, prier pour lui !...

Il demande, il est vrai, que la coupe passe loin de lui, mais sa volonté puissante triomphe, car sans hésiter, il saisit la coupe amère, la coupe de la trahison, de l'abandon, du reniement... Seul, au milieu de ses ennemis aveugles et féroces, il s'avance vers l'épreuve et ce n'est qu'alors qu'il sent liguées contre lui toutes les forces du mal que, défaillant un instant, il pousse un cri vers le Père qui semble l'avoir abandonné au sein de l'angoisse d'une défaite apparente.

Apparente, oui, certes, car l'esprit une fois de plus a triomphé de tout ce que la matière adverse avait accumulé contre lui. Faisant le sacrifice de sa vie inférieure, acceptant la mort de plein gré, abandonnant le corps des désirs, l'Initié « descend aux enfers » — expression toute métaphorique — et c'est du fond même de l'abîme que se sentant plus que jamais le Fils inséparable du Père, il s'élance vers la lumière, remonte vers la vie indéfectible. Assez fort désormais pour prêter à tout enfant des hommes le

secours dont il a besoin, il demeure encore pour un temps parmi ses disciples, il les instruit, leur dévoile les mystères des mondes invisibles, les prépare à suivre le sentier que lui-même a parcouru, puis, son œuvre étant accomplie, il remonte vers le Père et par la *Cinquième Initiation* qui n'est plus qu'une apothéose, devient le Maître triomphant, le trait d'union entre l'obscur pèlerin qui si souvent trébuche encore dans l'ombre et le Seigneur de l'inextinguible clarté.

Telle était l'histoire que l'Initié reproduisait, vivait dans les drames symboliques des Mystères d'autrefois — et ne l'avons-nous pas vécue, nous-mêmes, au cours de notre pèlerinage terrestre ? — Tel est, d'autre part, le Christ mystique qui nous apparaît sous son double aspect : Logos et Homme, cosmique et individuel.

Certes, il est profond le mystère de cette vie complexe. Il nous est difficile, à nous ignorants et myopes, d'établir une distinction nette entre des éléments si profondément disparates. Quelle idée pouvons-nous avoir des puissants liens qui rattachent le visible à l'invisible ? Ce n'est qu'au travers d'une brume opaque que nous apparaît, intermittente et presque chimérique, cette vie divine qui pourtant est *la nôtre*, puisque nous sommes indissolublement liés à notre Père qui est aux cieux.

Ah ! certes, nous les comprenons, les préoccupations, les doutes des âmes angoissées. — « Qu'est-il donc, en définitive, s'écrient-elles, ce Christ mystique et mystérieux, incompréhensible combinaison... on ne sait de quelle hypostase du Dieu suprême et de quel homme fils de la terre ? Quand donc nous sera révélée l'inconnue de ces problèmes éternels, au milieu desquels se débat l'humanité depuis tant de siècles ? Nous ne sommes plus au temps des Mystères sacrés, où s'opéraient, par voie de pratiques occultes, des rapprochements presque miraculeux entre la terre et le ciel et qu'avons-nous de commun, nous autres, tristes larves divines, avec ces Initiés merveilleusement évolués, ces Maîtres triomphants qui disposaient à leur gré de tous les pouvoirs que leur conférait leur spiritualité ? »

Bien légitimes, certes et justifiées, à coup sûr, sont ces demandes inquiètes ; mais n'oublions pas qu'il vient une heure, où ne sont plus admissibles, ni les timidités, ni les appréhensions... Or cette heure, elle a sonné pour nous, croyants modernes qui vivons à une époque de restauration, de rénovation que les Guides ont lentement mais systématiquement préparées. Pourquoi gémir et trembler, quand toutes les Puissances de la terre et du ciel se liguent ensemble pour nous réconforter et nous soulever vers les hauteurs ? Il ne s'agit plus, désormais, de mystères incompréhensibles, mais d'éclatantes vérités. Ce ne sont plus des appels à peine perceptibles qui s'adressent à nous, mais des voix puissantes qui, traversant les espaces, nous crient que nous sommes les fils élus et que le Christ mystique

est notre Christ, le Christ en nous — « Nous-mêmes étant des Christs ».

Que nous importent les formules secrètes des sanctuaires, les procédés occultes, les liturgies à double sens, les dogmes énigmatiques ? Les symboles sont aujourd'hui dévoilés et l'ésotérisme nécessaire, indispensable aux époques troubles, où s'ébauchaient les religions, au sein de foules ignorantes et peu soucieuses de la lumière, n'a plus sa raison d'être aujourd'hui. Du haut des tours, les veilleurs de nuit claironnent à ceux qui dorment encore: Réveillez-vous ! Voici l'aube qui se lève, l'aube du jour que va rendre éclatant le Dieu-Soleil qui émerge de l'horizon rose...

Et c'est lui qui rayonne en nos cœurs, qui nous pénètre et nous illumine ; c'est lui qui du « petit enfant » vagissant encore dans nos consciences inévoluées, va faire le Héros divin qui dirigera notre vie et nous conduira vers les cimes lumineuses.

Il va bien sans dire que ce Christ qui est en nous n'a pu nous faire arriver de prime abord aux joies de l'ultime glorification. Chacun de nous a passé de terribles nuits d'angoisses dans son Jardin des Oliviers. Chacun de nous a gravi, ou gravit encore son calvaire et lorsque parvenus à une hauteur relative, sur la pente ardue, nous jetons un regard sur le chemin parcouru, ce n'est pas sans un sentiment de terreur rétrospective, que nous constatons quels obstacles nous avons dû franchir et quels abîmes nous avons côtoyés. Lequel d'entre nous n'a eu son enfance débile, son baptême plein d'émotions, sa tentation redoutable et son Golgotha plus ou moins tragique? Qui de nous ne se souvient, en frémissant, de telles défaillances succédant à un triomphe éphémère et ne se rappelle, en rougissant, les heures de lâche découragement qui résultaient de ces reculs?

C'est en raison même des réveils de notre conscience, que nous étions amenés à porter un jugement sévère sur nos indéniables défections et que de fois, en ces heures de détresse, ne nous sommes-nous pas demandé, avec épouvante, si la matière ne l'emporterait pas sur l'esprit... si nous ne serions pas, un jour, incapables d'enrayer cette roue de notre Karma qui, tournant implacablement, accumule en nous les tristes débris, les funèbres épaves que laissent, après elles, nos illusions envolées, nos espérances déçues... toute la poussière, enfin, dont se remplissent, peu à peu, ce qu'on pourrait presque appeler les catacombes de notre âme?

N'étions-nous pas, alors, semblables au pèlerin dont la fatigue a paralysé les membres et qui, assis sur le bord du chemin, se demande s'il aura jamais la force de se redresser et de poursuivre sa course pour regagner le temps perdu?

Quand les épreuves physiques ou morales nous arrivaient, se succédant, sans relâche, aiguës et lancinantes, sans que nous pussions comprendre ni quelle en était la cause, ni quel pouvait en être l'effet purificateur et que

nous voyions se dresser, à l'horizon, comme la sinistre silhouette d'une croix, quand l'amertume et le dégoût de la vie nous faisaient maudire l'heure de notre naissance et désespérer de l'avenir au point d'invoquer le néant qui, seul semblait pouvoir nous donner comme la revanche d'une existence intolérable — tout cela c'était l'agonie de notre Christ intérieur qui, s'affaissant avec nous, s'écriait, lui aussi : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? »

Doute impie, désespoir sans excuse! Le Père oublie-t-il jamais son enfant? Il l'oublie si peu, qu'au moment même où montait vers le ciel ce cri de suprême angoisse, descendait de ce ciel cet influx de force divine qui faisait rayonner aux yeux du moribond, sur le sommet du Golgotha, les splendeurs du monde invisible qui venait de s'entr'ouvrir devant lui.

Voilà quel est, quel doit être pour nous le sens de la vie qui n'est rien moins que l'escalade de l'idéal, que la conquête de la divinité, non seulement pour l'Initié des anciens Mystères, mais pour l'homme moderne qui, — toutes choses lui ayant été révélées, — peut comprendre et *doit* espérer.

Qu'avons-nous donc à attendre encore, pour bénéficier du concours que nous donnent toutes les Forces de l'univers? La vie n'a qu'un but : l'évolution. La création n'a qu'un objectif : le triomphe de l'esprit... et devant ces deux puissances associées, reculent et abdiquent la matière soumise et la mort que supprime à tout jamais l'indéfectible Vie.

Après avoir constaté par combien de luttes et de douleurs, notre Christ intérieur doit évoluer lentement, depuis sa naissance jusqu'à la voie douloureuse, il est de notre devoir de constater, aussi, qu'il n'est pas de tristesses, pas d'amertumes, pas d'épreuves pour aussi terribles qu'on les suppose, qui n'aient pour contre-partie, pour revanche éclatante, les consolations et les joies incomparables que nous assure le triomphe final. Après la croix et la mort apparente, viennent le soulèvement de la pierre sépulcrale et l'élancement du ressuscité symbolique vers les splendeurs de la vie reconquise. Aux ténèbres temporaires du tombeau, succède la lumière qui jamais ne s'éteint, puisqu'elle n'est rien d'autre que le rayonnement de l'Esprit immortel.

Notre Karma, quelque sévère qu'il nous paraisse, n'est nullement l'éternelle récapitulation d'un implacable réquisitoire, mais bien le compte rendu d'une liquidation continue qui fait tomber à nos pieds quelques-uns des anneaux de notre chaîne, chaque fois que telle de nos anciennes fautes a été expiée et par suite effacée du Grand Livre de notre vie. Il n'est pas même besoin d'attendre que le dernier de ces anneaux soit définitivement brisé, pour éprouver les joies de notre libération progressive. — Comme la noble statue de marbre surgit peu à peu du bloc dont le ciseau du sculpteur fait jaillir les éclats et se dresse sur son piédestal, dans le galbe de son idéale

beauté, de même, notre Christ intérieur, notre Christ glorifié, émerge, lui aussi, de la gangue matérielle dont les débris pulvérisés sont emportés par le vent qui souffle des hauteurs. C'est de toutes parts, dans l'immense atelier qu'est le monde, que s'élèvent ces statues, que se profilent ces Christs sortis de la terre lourde, ces Esprits émergés de la matière et c'est par groupes glorieux, c'est en phalanges lumineuses, que l'œil du Voyant les voit s'élever dans leur ascension continue, triomphale, incoercible.

Résumons en quelques mots.

Si le Christ mythique est un symbole révélateur — si le Christ historique est pour nous un modèle à imiter, un prototype de vie tout à la fois humaine et divine — le Christ mystique est une réalité vécue, une transsubstantiation personnelle, un élément de force, un procédé d'évolution... l'unique procédé que nous indiquent ceux qui nous aiment, nous inspirent, nous dirigent et nous montrent le sentier qui seul peut nous mener au seuil du Royaume glorieux.

Tel est ce Christ, Figure mystérieuse et complexe, triple entité qui successivement Mythe légendaire, sous l'image de Dieu-Solaire, puis Jésus historique et enfin Christ mystique — est, en premier lieu, le Héros qui dans l'espace cosmique, éblouit par sa splendeur tous les peuples de la terre auxquels il fait, pour ainsi dire, pressentir les lueurs d'un Au-delà, en symbolisant, par la fulguration de sa lumière, cette divinité mystérieuse, inconnue que recherchaient les hommes. Il est, en second lieu, l'Instructeur de ses frères en la chair, puis enfin, se fait le Médiateur, l'Homme divin qui rattache la terre au ciel et devient cet « Ami sublime » ainsi que le qualifie Krishna qui, au dedans de nous, dans le sanctuaire de notre conscience, éclaire, réchauffe et vivifie notre âme divine — fille du Père qui réalisant, en quelque sorte, une ineffable « synthèse d'amour » fait cohabiter avec lui tous les membres de sa famille céleste.

Spectacle inimaginable que cette réascension des âmes vers leur patrie réelle, où les Frères de là-haut célèbrent, par un triomphal hosannah, le retour de leurs jeunes frères terrestres revenus de l'exil. — « Remontez au ciel ! nous crient-ils et venez avec nous, dans le Royaume de l'éternelle Lumière ! »

(*A suivre*). ED. GRIMARD

La Discipline de la Pensée et la réforme du caractère

(2e ARTICLE)

La pensée est créatrice, disions-nous dans un article précédent (1). Elle n'agit pas seulement autour de nous, influençant nos semblables en bien ou en mal ; elle agit surtout en nous. C'est elle qui génère nos paroles, nos actions et, par elle, nous construisons chaque jour l'édifice, grandiose ou misérable de notre vie, présente et à venir. Nous façonnons notre âme et son enveloppe par nos pensées; celles-ci produisent des vibrations, des formes, des images qui s'impriment dans la matière subtile dont le corps fluidique est composé. Ainsi, peu à peu, notre être se peuple de formes frivoles ou austères, gracieuses ou terribles, grossières ou sublimes ; l'âme s'ennoblit, se pare de beauté ou se fait une atmosphère de laideur. Selon l'idéal poursuivi, la flamme intérieure s'avive ou s'obscurcit.

Il n'est pas de sujet plus important que l'étude de la pensée, de ses pouvoirs, de son action. Elle est la cause initiale de notre élévation ou de notre abaissement ; elle prépare toutes les découvertes de la science, toutes les conceptions du génie, toutes les merveilles de l'art ; mais aussi toutes les misères et toutes les hontes de l'humanité. Suivant l'impulsion donnée, elle fonde ou détruit les institutions comme les empires, les caractères comme les consciences. L'homme n'est grand, l'homme ne vaut que par sa pensée. C'est par elle que ses œuvres rayonnent et se perpétuent à travers les siècles.

Le spiritualisme expérimental, beaucoup mieux que toutes les doctrines antérieures, nous permet de saisir, de comprendre toute la force et le pouvoir de la pensée. Elle est le principe de la communion universelle. Nous la voyons en action dans le phénomène spirite qu'elle facilite ou entrave. Son rôle dans les séances d'expérimentation est toujours considérable. La télépathie nous démontre que les âmes sont des systèmes de forces et des foyers de pensées, qui peuvent s'impressionner, s'influencer à toutes distances. C'est par là que les humanités de l'espace arriveront à communiquer entre elles à travers les immensités sidérales. Dans tout le champ des activités sociales, dans tous les domaines du monde visible ou invisible, l'action de la pensée est souveraine. Elle ne l'est pas moins, répétons-le, en nous-mêmes et sur nous-mêmes, en modifiant constamment notre nature intime.

Les vibrations de nos pensées, de nos paroles (2), en se répétant, en se

(1) Voir *Revue Spirite*, mai 1905.

(2) N'avons-nous pas la preuve que les vibrations créent des formes, dans le fait qu'à l'aide de certains appareils on peut, en faisant résonner des notes de musique, produire,

renouvelant dans un sens uniforme, chassent de notre enveloppe les éléments qui ne peuvent vibrer en harmonie avec elles ; elles attirent des éléments similaires qui accentuent les tendances de l'être. Une œuvre, souvent inconsciente, s'élabore ; mille ouvriers mystérieux travaillent dans l'ombre ; aux profondeurs de l'âme, toute une destinée s'ébauche ; le diamant caché s'épure ou se ternit dans sa gemme.

Si nous méditons sur des sujets élevés, sur la sagesse, le devoir, le sacrifice, notre être s'imprègne peu à peu des qualités de notre pensée. C'est pourquoi la prière improvisée, ardente, l'élan de l'âme vers les puissances infinies, a tant de vertu. Dans ce dialogue solennel de l'être avec sa cause, l'influx d'en haut nous envahit et des sens nouveaux s'éveillent au fond de l'âme. La compréhension, la conscience de la vie s'augmente et nous sentons, mieux qu'on ne peut l'exprimer, la gravité et la grandeur de la plus humble des existences. La prière, la communion par la pensée avec l'univers spirituel et divin, c'est l'effort de l'âme vers la beauté et la vérité éternelles ; c'est l'entrée pour un instant dans les sphères de la vie réelle et supérieure, celle qui n'a pas de terme.

Si, au contraire, notre pensée est inspirée par de mauvais désirs, par la passion, la jalousie, la haine, les images qu'elle enfante se succèdent, s'accumulent dans notre corps fluidique et l'enténèbrent. Ainsi, nous pouvons, à volonté, faire en nous la lumière ou l'ombre. C'est ce qu'affirment tant de communications d'outre-tombe par lesquelles des esprits égoïstes, médisants, arriérés, déclarent se trouver plongés dans la nuit.

Nous sommes ce que nous pensons, à la condition de penser avec force, volonté, persistance. Mais presque toujours nos pensées flottent et passent constamment d'un sujet à l'autre. Nous pensons rarement par nous-mêmes, nous reflétons les mille pensées incohérentes du milieu où nous vivons. Peu d'hommes savent penser par eux-mêmes, puiser aux sources profondes du moi, à ce grand réservoir de forces inépuisables que chacun porte en soi, mais que la plupart des hommes ignorent. Aussi se font-ils une enveloppe peuplée des formes les plus disparates. Leur esprit est comme une demeure ouverte à tous les passants. Les rayons du bien et les lueurs du mal s'y confondent en un perpétuel chaos. C'est l'incessant combat de la passion et du devoir, où, presque toujours, la passion l'emporte. Avant tout, il faut apprendre à contrôler nos pensées, à les discipliner, à leur imprimer une direction précise, un but noble et élevé.

Le contrôle des pensées entraîne le contrôle des actes, car si les unes

sur du sable fin, des formes géométriques ? La théorie des effluves ou radiations, est aujourd'hui admise par la science, et de nombreuses expériences ont démontré que les images créées par la pensée sont perçues par les sensitifs, et qu'elles peuvent impressionner les plaques photographiques.

sont bonnes, les autres le seront également, et toute notre conduite se trouvera réglée par un enchaînement harmonique. Tandis que si nos actes sont bons et nos pensées mauvaises, il ne peut y avoir là qu'une fausse apparence du bien, et nous continuerons à porter en nous un foyer malfaisant dont les influences se répandront tôt ou tard, fatalement, sur notre vie.

***

Il est bon de vivre en contact par la pensée avec les écrivains de génie, avec les hommes véritablement grands et sublimes de tous les temps et de tous les pays, en lisant, en méditant leurs œuvres, en imprégnant tout notre être de la substance de leur âme. Les vibrations de leurs pensées éveilleront en nous des vibrations semblables et amèneront à la longue des modifications profondes de notre caractère et de notre conscience, par la nature même de nos impressions et de nos sensations.

Il faut choisir nos lectures avec soin, puis les mûrir, et s'en assimiler la quintessence. En général, on lit trop, on lit hâtivement, et l'on ne médite pas ses lectures. Il serait préférable de lire moins et de réfléchir davantage à ce qu'on a lu. C'est un sûr moyen de fortifier notre intelligence, de recueillir les fruits de sagesse et de beauté que peuvent contenir nos lectures. En cela, comme en toutes choses, le beau attire et génère le beau, de même que la bonté attire le bonheur et le mal, la souffrance.

L'étude silencieuse et recueillie est toujours féconde pour le développement de la pensée. C'est dans le silence que s'élaborent les œuvres puissantes. La parole est brillante, mais elle dégénère trop souvent en propos stériles, parfois malfaisants ; par là, la pensée s'affaiblit et l'âme se vide. Tandis que dans la méditation silencieuse, la pensée se concentre ; elle se tourne vers le côté grave et solennel des choses ; la lumière du monde spirituel la baigne de ses ondes. Il y a autour du penseur de grands Êtres invisibles et silencieux qui ne demandent qu'à l'inspirer ; mais ils ne peuvent entrer en communication avec lui que dans le demi-jour des heures tranquilles et recueillies, ou bien sous la lumière discrète de sa lampe de travail. Partout et toujours, une vie invisible se mêle à notre vie.

Evitons les discussions bruyantes, les paroles vaines, les lectures frivoles. Soyons sobres de journaux. La lecture des journaux, en nous faisant passer sans cesse d'un sujet à un autre, rend la pensée encore plus instable. Nous vivons à une époque d'anémie intellectuelle, qui est causée par la rareté des études sérieuses, par la recherche abusive du mot pour le mot, de la forme enjolivée et vide et surtout par l'insuffisance des éducateurs de la jeunesse. Attachons-nous à des œuvres plus substantielles, à tout ce qui peut nous éclairer sur les lois profondes de la vie et faciliter notre évolution.

Peu à peu s'édifieront en nous une intelligence, une conscience plus fortes, et notre corps fluidique s'illuminera des reflets d'une pensée haute et pure.

L'âme recèle des profondeurs où la pensée descend rarement, parce que mille objets extérieurs l'occupent sans cesse. La surface, comme celle d'une mer, en est souvent agitée ; mais au-dessous s'étendent des régions mystérieuses que les orages n'atteignent pas. Là dorment les forces secrètes, les puissances cachées qui n'attendent que notre appel pour émerger et apparaître. L'appel se fait rarement entendre, et l'homme s'agite dans son indigence, ignorant des trésors inappréciables qui reposent en lui.

Il faut le choc des épreuves, les heures tristes et désolées pour lui faire comprendre la fragilité des choses extérieures et le conduire vers la recherche de soi-même, vers la découverte de ses véritables richesses spirituelles.

Et c'est pourquoi les grandes âmes deviennent d'autant plus nobles et plus belles que leurs douleurs sont plus vives. A chaque nouveau malheur qui les frappe, elles ont la sensation de s'être rapprochées un peu plus de la vérité et de la perfection, et, à cette pensée, elles éprouvent comme une volupté amère. Une étoile nouvelle s'est levée dans le ciel de leur destinée, une étoile dont les rayons tremblants pénètrent au sanctuaire de leur conscience, en éclairent les replis cachés. Chez les intelligences de haute culture, le malheur sème, et chaque douleur est un sillon où lève une moisson de vertu et de beauté.

A certaines heures de notre vie, à la mort de notre mère, à l'écroulement d'une espérance ardemment caressée, à la perte d'une femme, d'un enfant aimés, chaque fois que se brise un des liens qui nous attachaient à ce monde, une voix mystérieuse s'élève dans les profondeurs de notre âme, voix solennelle qui nous parle de mille lois plus augustes, plus vénérables que les lois de la terre, et tout un monde idéal s'entr'ouvre. Mais les bruits du dehors ont bientôt couvert ces voix, ces harmonies, et l'être humain retombe presque toujours dans ses doutes, ses hésitations, dans la plate vulgarité de son existence.

∴

Il n'est pas de progrès possible sans une étude attentive de soi-même. Il faut observer tous nos actes impulsifs, afin d'arriver à nous bien connaître, à savoir dans quel sens nous devons porter nos efforts pour nous améliorer et développer les germes du bien qui sont en nous.

D'abord, régler la vie physique, modérer les appétits, réduire les besoins matériels au nécessaire, afin d'assurer la santé du corps, cet instrument

indispensable de notre rôle terrestre, afin surtout d'assurer la suprématie de l'esprit sur la matière. Puis, discipliner ses impressions, ses émotions ; apprendre à leur commander, à les utiliser comme des agents de notre perfectionnement moral. Apprendre surtout à s'oublier, à faire le sacrifice du moi, à nous dégager de tout sentiment d'égoïsme. On n'est vraiment heureux en ce monde que dans la mesure où l'on sait s'oublier.

Il ne suffit pas de croire et de savoir, il faut vivre sa croyance, c'est-à-dire faire pénétrer dans la pratique quotidienne de la vie les principes supérieurs que nous avons adoptés. Il faut s'habituer à communier par la pensée et par le cœur avec les Esprits éminents qui en ont été les révélateurs, avec toutes les âmes d'élite qui ont servi de guides à l'humanité, vivre avec eux dans une intimité de chaque jour, nous inspirer de leurs vues et ressentir leur influence par cette perception intime de l'âme que développent nos rapports avec le monde invisible.

Parmi ces grandes âmes, il est bon d'en choisir une comme exemple, la plus digne de notre admiration, et dans toutes les circonstances difficiles, dans tous les cas où notre conscience oscille entre deux partis à prendre, nous demander ce qu'elle aurait résolu et agir dans le même sens.

C'est ainsi que nous nous construirons peu à peu, d'après ce modèle, un idéal moral qui se reflètera dans tous nos actes. Tout homme, dans l'humble réalité de chaque jour, peut se modeler par ses pensées une conscience, une personnalité sublime. L'œuvre est lente et difficile, mais les siècles nous sont donnés pour cela, car c'est le but de toutes nos vies de nous façonner une âme toujours plus parfaite.

Concentrons donc souvent nos pensées pour les dominer et les ramener, par la volonté, vers l'idéal rêvé. Méditons chaque jour sur cet idéal, à une heure choisie, le matin de préférence, lorsque tout est calme, lorsque tout repose encore autour de nous, à ce moment que le poète appelle « l'heure divine », lorsque la nature, fraîche et reposée, s'éveille aux clartés du jour. Aux heures matinales, l'âme, dans la prière et la méditation, puise des forces et des énergies nouvelles. Elle s'élève d'un plus facile élan jusqu'à ces hauteurs, d'où l'on voit, d'où l'on comprend que tout — la vie, les actes, les pensées, — tout est lié à quelque chose de grand et d'éternel, que nous habitons un monde où des puissances invisibles, où de grands Êtres mystérieux vivent sans cesse et travaillent avec nous. Et qu'il y a dans la vie la plus simple, dans l'œuvre la plus modeste, dans l'existence la plus effacée, des côtés profonds, une réserve d'idéal, des sources possibles de beauté. Chaque âme peut se faire, par ses pensées, une atmosphère spirituelle aussi belle, aussi resplendissante de lumière que les paysages les plus enchantés; et dans la demeure la plus chétive, dans le logis le plus misérable, il y a des ouvertures vers Dieu et vers l'infini !

*
* *

Dans toutes nos relations sociales, dans nos rapports avec nos semblables, il faut constamment se rappeler une chose. C'est que les hommes sont des voyageurs en marche, occupant des points divers de la longue route des destinées, des situations très différentes sur l'échelle d'évolution que nous gravissons tous. Par conséquent, nous ne devons rien exiger, rien attendre d'eux qui ne soit en rapport avec leur degré d'avancement.

A tous, nous devons la tolérance, la bienveillance et même le pardon ; car si l'on nous cause du préjudice, si l'on nous raille et nous offense, c'est presque toujours par suite du manque de compréhension et de savoir qui résulte d'un développement insuffisant. Dieu ne demande aux hommes que ce qu'ils ont pu acquérir par leurs lents et pénibles efforts. Nous n'avons pas le droit d'en exiger davantage. N'avons-nous pas été semblables aux plus arriérés d'entre eux ? Si chacun de nous pouvait lire dans son passé ce qu'il a été, ce qu'il a fait, combien nous serions plus indulgents pour les fautes d'autrui ! Parfois encore, nous avons besoin de la même indulgence que nous leur devons. Beaucoup, parmi nous, ne sont encore que des esprits enfants, appelés à se perfectionner par la douloureuse éducation des vies successives. Or, demande-t-on à l'enfant ce que l'homme seul peut donner? Soyons sévères pour nous-mêmes et tolérants pour les autres. Instruisons-les ; éclairons-les; guidons-les avec douceur : c'est là ce que la loi de solidarité nous commande.

*
* *

Enfin il faut savoir supporter toutes choses avec patience et sérénité. Quels que soient les agissements de nos semblables envers nous, nous ne devons en concevoir aucune animosité, aucun ressentiment ; mais, au contraire, faire servir toutes les causes d'ennui ou d'affliction à notre propre éducation morale. Nul revers ne pourrait nous atteindre, si, par nos vies antérieures et coupables, nous n'avions laissé prise à l'adversité. C'est là ce qu'il faut souvent se dire. Nous arriverons ainsi à accepter sans amertume toutes les épreuves, en les considérant comme une réparation du passé, ou comme un salutaire exercice pour l'avancement de nos âmes. Au lieu de maudire ceux qui nous font souffrir, nous les remercierons, puisqu'ils nous procurent un moyen d'épuration.

De degré en degré, nous parviendrons ainsi à ce calme d'esprit, à cette possession de soi-même, à cette confiance absolue en l'avenir, qui donnent la force, la quiétude, la satisfaction intime et nous permettent de rester fermes au milieu des plus dures vicissitudes.

Quand l'âge est venu, les illusions, les vaines espérances tombent comme des feuilles mortes ; mais les hautes vérités n'en apparaissent que plus bril-

lantes, comme les étoiles dans le ciel d'hiver, à travers les branches dépouillées de nos jardins.

Il importe peu que la destinée ne nous ait offert aucune gloire, aucun sourire, aucun rayon de joie, si elle a enrichi notre âme d'une vertu de plus, d'un peu de beauté morale. Les vies obscures et tourmentées sont parfois les plus fécondes, tandis que les vies éclatantes nous rivent trop souvent et pour longtemps à la chaîne redoutable des responsabilités.

Le bonheur n'est pas dans les choses extérieures ou les hasards du dehors, mais seulement en nous-mêmes, dans la vie intérieure que nous savons nous faire. Qu'importe que le ciel soit noir sur nos têtes et les hommes mauvais autour de nous, si nous avons la lumière au front, la joie du bien et la liberté morale au cœur. Mais si j'ai honte de moi-même, si le mal a envahi ma pensée, si le crime et la trahison habitent en moi, toutes les faveurs, toutes les félicités de la terre ne me rendront pas la paix silencieuse et la joie de la conscience. Le sage, dès ce monde, se crée en lui-même un refuge assuré, un lieu sacré, une retraite profonde où ne parviennent pas les discordes et les contradictions du dehors. De même, dans la vie de l'espace, la sanction du devoir et la réalisation de la justice sont d'ordre tout intime. Chaque âme porte en soi sa clarté ou son ombre, son paradis ou son enfer. Mais souvenons-nous qu'il n'est rien d'irréparable, et que la situation présente de l'esprit inférieur n'est qu'un point presque imperceptible dans l'immensité de ses destinées.

LÉON DENIS.

CAUSERIES
SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE

XXIII

L'HOMME PRIMITIF ET LE SENTIMENT RELIGIEUX (*suite*)

Ainsi que j'ai eu l'occasion de le dire plusieurs fois dans le cours de ces causeries, le spiritualisme enseigne que l'humanité est dirigée dans les grandes lignes de son évolution par des Êtres supérieurs, et que ce sont ces intelligences élevées qui, à différentes époques, sont venues activer le progrès, soit en s'incarnant, soit en inspirant des hommes assez évolués pour dominer les masses, et leur imposer des lois et des principes propres à développer leur intelligence et leurs qualités morales.

Que l'on soit matérialiste ou spiritualiste, on ne peut nier l'influence énorme qu'ont eue, au point de vue moral, sur la marche de l'humanité, des hommes comme Bouddha, Socrate, Platon, le Christ, saint Paul, Mahomet pour ne citer que les principaux ; et nous connaissons, parfois d'une façon assez précise, la vie et les actes de ces grands éducateurs.

Pour la période préhistorique, les renseignements nous manquent : nous connaissons seulement quelques noms de ceux qui ont préparé et dirigé les civilisations disparues : ce sont les Krishna, les Manou, les Hermès, les Zoroastre, etc., etc.

Si maintenant nous voulons remonter encore plus haut, vers les premiers temps de l'humanité, les bases nous font absolument défaut, et nous ne pouvons plus consulter que les mythologies, c'est-à-dire cet ensemble de fables, de légendes et de traditions que les travaux récents des philologues ont reconnu presque identique chez tous les peuples : et cette généralité de croyances peut nous amener à penser qu'elles ne sont pas un simple produit de l'imagination, mais qu'elles renferment des significations réelles encore en partie cachées à nos yeux.

∴

La mythologie grecque réunit, en les poétissant, tous les mythes des peuples indo-européens, et dans les récits merveilleux qu'elle nous présente, on peut se rendre compte de l'influence que les premiers instructeurs de l'humanité exercèrent sur les peuples.

D'où venaient ces Êtres dont les hommes allaient faire des Dieux et qui allaient être le point de départ de toutes les théogonies futures ?

Lorsque nous parlons de la création éternelle, nous ne prononçons que des mots. Notre esprit ne peut concevoir l'Éternité. Mais il peut comprendre que lorsque l'Être pensant parut sur la terre, d'autres Êtres pensants avaient déjà vécu sur d'autres mondes depuis des périodes incalculables de siècles. Croire que la terre a été le point privilégié où s'est manifestée la première intelligence, est une conception enfantine.

Un des plus grands principes de notre morale, — principe que nous cherchons péniblement à mettre en pratique, — est la solidarité ; et nous croyons que le premier devoir des hommes intelligents et instruits, est d'instruire et d'élever vers eux, ceux qui sont en retard.

Pourquoi bornerions-nous cette idée généreuse à notre petite humanité ? et pourquoi n'admettrions-nous pas que les autres humanités, celles qui sont plus évoluées peuvent, dans certaines circonstances, entrer en relation avec leurs sœurs qui viennent de naître, pour les aider, les instuire et favoriser leur développement ?

On doit admettre qu'il en a été ainsi pour la terre ; et que les intelligen-

ces directrices venues de mondes plus avancés, — et dont nous constatons l'influence bienfaisante dans les temps historiques — n'ont pas dû manquer aux premiers habitants de cette terre pour les aider à sortir de l'animalité.

.
. .

Les enseignements que les Instructeurs donnèrent aux premières générations durent se borner aux éléments des connaissances qui devaient les aider à vivre dans d'autres conditions que celles dans lesquelles se trouvait l'animal. Ces enseignements, purement pratiques, étaient un bienfait des plus grands ; et les hommes, pleins de reconnaissance pour ceux qui avaient ainsi facilité leur vie, conservèrent leur souvenir en l'entourant de fables ingénieuses que les générations se transmirent.

Ainsi dans la Mythologie grecque, l'homme qui était considéré comme le plus grand bienfaiteur de l'humanité était celui qui lui avait indiqué le mode de production et l'usage du feu : il était représenté par Prométhée qui avait dérobé au ciel la flamme divine pour l'apporter sur la terre.

Triptolème avait donné les premières notions de l'agriculture. Sa mère Cérès lui avait confié le blé, — cette graine mystérieuse que l'on n'a pu trouver nulle part à l'état sauvage (1), — et en l'apportant aux hommes, il leur avait montré comment on peut le semer, le récolter et en faire du pain. Triptolème passait aussi pour avoir fait faire les premiers vêtements avec la laine des animaux.

Orphée, charmant les bêtes sauvages aux accents de sa lyre, représentait celui qui le premier avait appris aux hommes à domestiquer les animaux qui devaient devenir leurs si précieux auxiliaires.

Bacchus, le fils de Jupiter et de Sémélé, avait parcouru tous les pays de l'Asie pour enseigner aux hommes la culture de la vigne.

Esculape avait indiqué le moyen de guérir les maladies par l'usage des simples, et la Mythologie, pour faire ressortir tout le bien qu'il avait fait, nous le montre foudroyé par Jupiter, parce que Pluton s'était plaint au Maître des Dieux que les enseignements du Grand Guérisseur enlevaient trop d'hommes à l'Empire des Morts.

Ces exemples, et bien d'autres que l'on pourrait trouver dans les Mythologies et dans les légendes de tous les peuples, prouvent que les hommes avaient conservé le souvenir d'Êtres supérieurs qui étaient venus parmi eux, dans les temps reculés, mais qu'ils ne considéraient pas comme leurs semblables : et plus tard, lorsque l'idée religieuse commença à entrer dans les esprits, il était naturel qu'ils en fissent des dieux, c'est-à-dire des Êtres

(1) Il est probable que le blé fut apporté dans les continents actuels par des hommes qui avaient pu échapper aux grands cataclysmes qui engloutirent les immenses terres que nous désignons sous les noms d'Atlandide et de Lémurie.

placés bien au-dessus de leurs ancêtres qu'ils reconnaissaient incapables d'avoir pu leur donner de si grands enseignements.

Mais si l'intelligence des premiers hommes ne leur permettait pas de découvrir ce qui pouvait contribuer à assurer ou à adoucir leur existence matérielle, il est bien évident que cette intelligence rudimentaire n'aurait jamais pu s'élever à la conception de choses abstraites, et imaginer par exemple des Êtres invisibles auxquels on pouvait avoir recours dans les diverses circonstances de la vie.

∴

Le sentiment religieux n'était pas plus inné chez l'homme primitif qu'il ne l'est chez l'animal, et ce furent des Êtres plus évolués qui le firent naître dans l'Esprit humain. Puis ce sentiment se développa peu à peu à la suite d'incarnations successives: dans l'intervalle de ces incarnations, l'Être s'élevait sur un plan supérieur au plan de l'animalité; revenu dans un corps terrestre il avait le vague souvenir de sa vie dans les mondes invisibles, et ses instructeurs trouvaient alors un terrain sur lequel ils pouvaient semer des idées nouvelles.

Des siècles et des générations sans nombre durent passer avant que l'humanité ne parvînt à s'assimiler ces vérités divines; et ces vérités, déformées par la nature inférieure des hommes, se transformèrent en un fétichisme grossier qui suffit pendant longtemps à toutes les aspirations de ces Esprits enfants.

∴

Comme je l'ai dit dans ma dernière causerie, l'École matérialiste prétend que la crainte seule a pu donner naissance au sentiment religieux, et j'ai ajouté que cette assertion n'était pas rigoureusement exacte.

L'animal a peur de la foudre parce qu'elle fait du bruit: — il a peur du feu parce qu'il brûle ; — mais il ne peut pas s'élever au-dessus de ces sensations toutes matérielles. L'instinct lui fera fuir ces dangers ; mais sa frayeur, quelque grande qu'elle soit, ne l'amènera pas à remonter de l'effet à la cause, et à s'imaginer que des Êtres invisibles plus puissants que lui, produisent ces phénomènes. D'autre part nous devons reconnaître que nous ne pourrions jamais éveiller cette idée chez nos animaux même les plus intelligents.

Il n'en fut pas ainsi chez l'homme primitif. Venant d'une animalité supérieure, il avait acquis certains germes d'intelligence que l'éducation ne pouvait pas créer, mais qu'elle pouvait développer : son degré d'évolution lui permettait de comprendre des idées inaccessibles à l'animal terrestre : et dans ces conditions, on peut admettre, avec les matérialistes, que les Instructeurs des premiers âges purent se servir de la crainte que les

phénomènes de la nature faisaient éprouver à l'homme, pour faire naître en lui le sentiment religieux.

Après avoir enseigné à ces hommes enfants les rudiments du langage (1), — ce qui dut nécessiter le travail de bien nombreuses générations, — les Maîtres durent leur parler d'Êtres supérieurs qui dirigeaient les grandes forces de la nature : la foudre, les tempêtes, les inondations : et ils leur firent comprendre que de même qu'ils demandaient à leurs semblables plus forts qu'eux de ne pas leur faire de mal, de même ils devaient demander à ces Êtres de les épargner.

Puis à côté de ces forces malfaisantes qui apportaient la dévastation et la mort, les Instructeurs tournèrent les Esprits vers la conception de forces protectrices : vers le soleil qui réchauffait les Êtres et faisaient éclore les moissons ; vers la lune qui répandait la nuit sa clarté bienfaisante ; vers les étoiles que le voyageur regardait pour diriger sa marche pendant la nuit...

⁂

— C'est ainsi que dut naître le sentiment religieux : mais il ne naquit pas spontanément chez l'homme absolument incapable de s'élever seul à de si hautes conceptions : et lorsqu'on dit que ce sont les prêtres qui ont inventé la Religion pour tenir les hommes sous leur dépendance, on commet une erreur.

D'abord les prêtres ne pouvaient pas exister avant la Religion : et le sentiment religieux a forcément précédé l'établissement d'un culte quelconque. Ensuite, on comprend difficilement comment certains hommes primitifs auraient pu inventer le sentiment religieux, s'ils ne l'avaient trouvé en eux-mêmes ; et comment ils auraient pu le développer autour d'eux si ceux auxquels ils s'adressaient n'avaient pas été prédisposés, pour une cause quelconque, à les écouter et à les comprendre. Il est certain que plus tard les prêtres abusèrent de toutes façons de la crédulité des peuples, pour les tenir sous leur dépendance : mais il est évident que telle ne fut pas au début l'intention des Êtres supérieurs qui venaient pour élever la pensée humaine en lui dévoilant l'existence des plans invisibles.

L'idée de la Survie, cette idée extraordinaire, dut également être donnée en employant des moyens qui devaient attirer fortement l'attention, et frapper les esprits.

Quand les hommes voyaient la Mort frapper autour d'eux ; quand ils pouvaient constater que le cadavre tombait en poussière et disparaissait, comment l'idée a-t-elle pu leur venir que quelque chose survivait à cette

(1) L'origine du langage est, comme toutes les origines, entourée d'un mystère impénétrable ; et le grand ouvrage que Renan a consacré à ce problème n'a apporté aucune clarté aux travaux que ses prédécesseurs avaient déjà présentés sur ce sujet.

complète désagrégation? Comment leur intelligence d'enfant a-t-elle pu s'élever à cette notion d'une entité survivant à la destruction du corps?

Pour expliquer cette croyance que l'on constate chez tous les peuples, on peut admettre qu'elle repose simplement sur des faits : d'abord sur les rêves dans lesquels les hommes voyaient des tableaux et des scènes leur rappelant la vie réelle : ensuite il est probable que les instructeurs provoquaient souvent des phénomènes et donnaient à leurs élèves la preuve de la survie en faisant apparaître après leur mort ceux qu'ils avaient connus. C'est ainsi que l'intelligence des premiers hommes put arriver à la compréhension des choses invisibles, et cette compréhension donna naissance à une croyance, à une foi, à une religion, et par suite à des obligations non seulement envers les êtres qui dirigeaient les forces de la nature, mais aussi envers les ancêtres disparus.

***

Tout cela, dira-t-on, n'est qu'hypothèse : c'est possible ; mais il ne faut pas oublier que les hypothèses sont des moyens provisoires de comprendre ; et à côté de l'hypothèse matérialiste qui prétend que l'homme a tout appris grâce au développement de ses cellules cérébrales, on peut en placer une deuxième : c'est que l'intelligence du nouvel habitant de la terre n'a pu se développer que sous l'influence de maîtres qui ont agi sur elle comme nous agissons sur celle de l'enfant.

L'Être humain, à sa première apparition sur ce globe, est moins qu'un enfant, car il n'a pas derrière lui de nombreuses existences vécues dans l'humanité qui lui auraient laissé quelques souvenirs : cet être a besoin de tout apprendre. Son instinct qui lui a suffi dans les autres phases de son existence, ne saurait lui suffire dans sa nouvelle. Son intelligence avait commencé à naître dans les règnes supérieurs de l'animalité : mais pour arriver à la claire compréhension des choses, il fallait qu'elle fût aidée : et elle ne put se développer que par l'éducation. C'est par l'éducation que nous la développons dans une limite très retreinte chez certains de nos animaux : chez le chien par exemple qui arrive à comprendre quelques-unes de nos paroles, et à exécuter des actes qu'il n'aurait jamais pu accomplir si on ne les lui avait patiemment enseignés.

Il en est de même chez l'enfant qui — sauf quelques rares exceptions qui ne peuvent s'expliquer que par la préexistence — resterait absolument ignorant de toutes choses, si nous ne développions pas chez lui la réflexion, la comparaison, le jugement, toutes les facultés de l'âme acquises dans les existences passées, et qui constituent l'Intelligence, c'est-à-dire le pouvoir de connaître.

Ce pouvoir de connaître, les premiers hommes le possédaient et quel-

que infime que fut cette faculté, elle les plaçait bien au-dessus de l'animal : et c'est ainsi que les instructeurs purent leur donner des connaissances que les autres êtres terrestres étaient incapables d'acquérir. Il est bien certain qu'il nous serait impossible de faire comprendre au plus intelligent de nos animaux les principes du Bien et du Mal, du Devoir et de la Justice. — Les hommes, quelque arriérés qu'ils soient, ont toujours le germe de certaines facultés qui les distinguent des autres êtres.

∴

Parmi les nouveaux humains, les uns profitèrent plus rapidement que les autres des leçons qui leur étaient données, et surent développer les germes intellectuels et moraux qu'ils avaient apportés de leurs existences antérieures.

Pourquoi en fut-il ainsi?

Nous nous trouvons ici en présence d'une grosse question qui a donné lieu à d'interminables controverses; c'est la question du libre arbitre. Je ne la discuterai pas : elle est du reste résolue pour les spiritualistes qui ne sauraient admettre que l'homme, sans liberté et sans volonté, puisse être le jouet de forces inconnues ou des modifications de ses organes qui le déterminent fatalement à agir dans un sens plutôt que dans un autre.

Sans le libre arbitre, il n'y a ni morale, ni lois, ni société possibles : et si vous ne l'admettez pas, vous commettez la plus épouvantable monstruosité en frappant ceux que vous déclarez coupables suivant vos conventions sociales, et qui sont absolument irresponsables de leurs actes.

Le libre arbitre est incontestable. L'homme a au fond de sa conscience, le sentiment profond de sa liberté. Quand il réfléchit et qu'il descend au « fond de son *moi*, il constate que quels que soient les motifs, quelles que « soient les raisons, sa liberté a toujours le droit de choisir entre le bien et « le mal, entre son intérêt et le bonheur d'autrui. Ne voit-on pas tous les « jours des hommes même placés au dernier degré de l'échelle sociale, « accepter tous les sacrifices pour ne pas commettre un acte infâme ou « indigne ? » (*Le problème de l'au-delà*).

Il est donc naturel d'admettre que l'homme primitif jouissait comme nous de son libre arbitre, d'un libre arbitre certainement bien faible, bien restreint, comme celui que peut avoir un enfant. Il y a en effet de nombreux degrés dans la liberté et elle est toujours appropriée à l'avancement de l'Être ; elle grandit avec lui; il peut toujours en faire usage. L'homme intelligent et instruit dispose d'une plus grande somme de liberté que l'ignorant. Le fou et l'idiot ne sont plus libres. L'homme en colère ou en état d'ivresse ne jouit plus momentanément de sa liberté : mais avant de donner libre cours à ses passions, il la possédait tout entière...

La liberté dont jouissait l'homme primitif, quelque restreinte qu'elle fût, devait lui suffire pour progresser dans la vie qu'il était appelé à mener.

⁂

La morale, c'est-à-dire la connaissance du devoir ou de la distinction entre le bien et le mal, devait être bien simple dans ces époques primitives, dans ces groupements d'êtres à peine sortis de l'animalité.

En quoi consistait le bien, en quoi consistait le mal ? Il est bien difficile de nous représenter la mentalité et l'état moral de l'homme des cavernes, de l'homme de l'époque quaternaire. L'unique préoccupation de cet être nouveau devait être de vivre, et de joindre ses efforts à ceux de ses semblables pour lutter contre tous les dangers de mort qui l'entouraient : et de cette nécessité de vivre durent naître des actes et des coutumes, — que nous considérons avec raison comme absolument barbares, — mais que l'on peut cependant expliquer.

Dans les immenses plaines incultes que parcouraient les premières hordes, déjà en luttes entre elles, lorsque le gibier venait à manquer, on mangeait les prisonniers que l'on avait faits à la horde ennemie.

Et cela se comprend: il fallait absolument vivre, et l'Être affamé ne devait pas faire de différence entre la chair de l'homme et celle de l'animal. En outre il eût été impossible de nourrir les prisonniers, il ne fallait pas que la tribu souffrît en nourrissant des bouches étrangères. On devait donc, pour ces motifs impérieux, les faire disparaître. — Là était le premier devoir, que l'on peut considérer comme un devoir social. — Lorsque les hommes, sous la direction de leurs Instructeurs, eurent appris à cultiver la terre et à domestiquer certains animaux, l'anthropophagie disparut. Il est à remarquer en effet qu'on ne la trouve plus chez les peuples sédentaires et chez les peuples pasteurs qui avaient leurs troupeaux pour soutenir leur existence.

Chez les nomades appelés à errer dans les déserts à la recherche de leur nourriture, on tuait les parents vieux et infirmes qui ne pouvaient plus suivre la tribu : et on les tuait, peut-être parce qu'ils étaient devenus des bouches inutiles ne pouvant plus rendre de services à la communauté, mais aussi parce que ne pouvant plus marcher, ils seraient tombés entre les mains des ennemis qui leur auraient fait subir de cruels supplices. Tuer ses parents était donc aussi un devoir; — devoir familial et social : — et ces obligations étaient morales à cette époque. Celui qui ne les aurait pas remplies aurait fait le Mal.

Ainsi durent naître et se développer peu à peu chez l'homme de nouveaux sentiments, la solidarité, la pitié, la piété filiale ; ces sentiments se traduisaient par des actes que nous ne comprenons plus aujourd'hui, mais ils n'en constituaient pas moins une différence considérable entre l'homme et

l'animal. Ce dernier peut manger son semblable quand il a faim : mais il ne songera jamais à le tuer parce qu'il croira ne pas pouvoir le nourrir, ou pour l'empêcher de tomber entre les mains du chasseur.

Comment donc expliquer chez nos premiers ancêtres cette éclosion de sentiments et d'idées qui devaient rester absolument inconnus aux autres habitants de la terre? Peut-on croire, que ce sont les cellules dont je parlais dans ma précédente causerie qui se sont spécialisées pour donner naissance à ces sentiments, et qui, se spécialisant de plus en plus dans la suite des âges, seraient arrivées par le plus grand de tous les mystères à créer des génies et des criminels, des saint Vincent de Paul, des Tropman et des Pasteur? Cette explication est absolument incompréhensible.

La présence sur la terre des hommes de génie et des idiots, des saints et des criminels, des bons et des mauvais ne peut s'expliquer que par les incarnations successives : et lors de sa première apparition sur la terre, l'Être, — je le répète, — ignorant de toutes choses, n'a pu progresser que parce qu'il a été aidé et instruit par des maîtres venant de mondes plus évolués.

Cette conception du développement continu de l'intelligence humaine par les vies successives et par l'aide des invisibles n'est plus une hypothèse pour *les spiritualistes qui, par leur propre* expérience, ont pu se convaincre de l'influence constante sur le monde terrestre, du monde de l'au-delà.

∴

Avant de terminer cette causerie, je voudrais dire quelques mots sur les peuples encore si nombreux que nous voyons vivre dans un état des plus inférieurs, et qui paraissent avoir toujours vécu ainsi sans faire aucun progrès, sans pouvoir apporter la moindre amélioration à leur malheureux sort.

Comment expliquer ce fait ? — Pourquoi ces hommes ne sont-ils pas entrés comme les autres dans la voie de l'évolution ? Pourquoi des générations sans nombre se sont-elles succédé sans qu'aucune d'elles ait laissé à celle qui allait la suivre quelques connaissances, quelques idées qui auraient pu l'aider à sortir de la misère physique et morale dans laquelle elle allait vivre ?

La religion et la science sont également impuissantes à nous expliquer cet état.

Les prêtres catholiques et les pasteurs protestants sont évidemment trèsr embarrassés pour concilier la notion d'un Créateur infiniment parfait, et la création incessante d'Etres dénués de toute intelligence et de toute raison, destinés à brûler éternellement après avoir passé sur cette terre quelques jours de souffrances continuelles.

Les catholiques disent que les desseins de Dieu sont insondables, et qu'il faut s'en rapporter à sa bonté infinie. — Les protestants répondent, avec Luther et Calvin, que parmi les hommes, les uns sont appelés à être heureux, les autres à être malheureux, et que rien ne peut changer le sort des *Prédestinés*. Ces deux doctrines sont également inacceptables : l'une est trop vague, l'autre est monstrueuse.

On peut donc croire, en s'appuyant sur les idées spiritualistes, que ce ne sont pas des Etres ayant déjà vécu parmi ces peuplades qui s'incarnent à nouveau au milieu d'elles. Il n'y a par suite aucun lien entre les générations actuelles et celles d'autrefois. Un renouvellement incessant s'opère chaque jour parmi elles par suite des morts et des naissances, mais ceux qui ont progressé ne s'incarnent plus dans ces milieux inférieurs qui par suite restent toujours au même niveau. Aucun progrès sérieux ne peut donc être fait, puisque la grande majorité de ces agglomérations d'hommes n'est formée que par des Esprits enfants qui commencent à entrer dans l'évolution humaine. Leurs progrès, sous la direction des Instructeurs invisibles, sont évidemment très lents : et ces instructeurs n'ont plus besoin, comme dans les premiers temps, de donner à leurs élèves des notions nécessaires à un meilleur genre de vie, puisque ces élèves, lorsque leur intelligence aura grandi, trouveront ces notions appliquées, quand ils s'incarneront sur d'autres points de la terre, dans des milieux plus évolués.

⁂

Il y a dans l'humanité — au point de vue intellectuel comme au point de vue moral, — une infinité de milieux formés par les esprits qui se réunissent par sympathie, et par la similitude de penchants, d'idées, d'aspirations et de développement spirituel et intellectuel. Ces réunions d'esprits constituent ainsi des familles, des tribus, des peuples qui présentent chacun des caractères distinctifs : et ces caractères, malgré les modifications apportées par la suite des âges, subsistent d'une façon générale parce que les mêmes esprits s'incarnent, — sauf bien entendu des exceptions, — dans les milieux où ils ont déjà vécu. Un des exemples les plus frappants de ces réunions d'esprits nous est donné par le peuple juif qui conserve à travers les siècles, non seulement son type particulier, — ce qui se comprend parce que les Israélites se marient le plus souvent entre eux, — mais encore toutes ses idées, toutes ses tendances, toutes ses qualités et tous ses défauts.

On peut comparer les milieux différents que nous remarquons sur la terre à autant de classes dans lesquelles les esprits, véritables élèves, viennent s'instruire, partant de la plus basse pour s'élever progressivement jusqu'à la plus élevée.

Parfois, pour des causes qui nous seront longtemps inconnues, des Êtres

peu évolués, encore barbares, viennent au milieu d'une civilisation relativement avancée : et alors nous voyons des hommes d'une férocité inouïe, commettant, avec une inconscience qui nous stupéfie, les crimes les plus horribles. Ce sont des monstres, disons-nous ; et nous cherchons l'explication de ces monstruosités soit dans l'œuvre d'un créateur, soit dans la conformation du cerveau de ces misérables. Ces recherches sont vaines ; et nous ne pouvons nous expliquer ces faits étranges que si nous admettons que ces êtres se sont égarés par suite de causes que nous ne pouvons connaître, dans des milieux beaucoup trop avancés pour leur mentalité.

*
* *

Ces races très inférieures, celles dans lesquelles les Esprits qui débutent viennent s'incarner, disparaîtront forcément dans un avenir peu éloigné. Leur nombre diminue chaque jour, et jusqu'à présent la force brutale les a anéantis. Partout où les hommes que nous appelons civilisés se sont trouvés en présence des hommes primitifs, ils ont été sans pitié : et ils n'ont pas hésité à exterminer des peuples entiers pour se mettre à leur place. L'Amérique et la plupart des îles du Pacifique et de l'Atlantique n'ont plus que de rares autochtones ; ils ont disparu par le fer et par le feu.

Pouvait-il en être autrement ? — C'est probable. Les ministres de la religion du Christ, s'ils avaient compris leur mission, auraient pu peut-être empêcher ces crimes : mais les Catholiques dans l'Amérique du Sud, et les Protestants dans l'Amérique du Nord, furent également féroces. Il faut certainement tenir compte de la mentalité des hommes de cette époque qui n'est cependant pas bien éloignée de nous, et il est à remarquer que parmi les esprits avancés de la belle époque de la renaissance, aucun ne s'est élevé contre ces tueries.

La vie humaine ne comptait pas et les sentiments de pitié étaient complètement inconnus.

Ne jetons par l'anathème à nos ancêtres : conquérir un pays par la force brutale parce qu'il a des mines d'or ou qu'il assure des débouchés au commerce est encore aujourd'hui action licite et qui paraît au plus grand nombre toute naturelle et parfaitement honorable. Nous n'avons pas fait de grands progrès : et cependant un mouvement se dessine dans un nouvel ordre d'idées. On commence à comprendre que ce n'est pas par les pillages et par les massacres qu'on fait progresser les peuples, et les nations civilisées entrevoient le devoir qu'elles ont à remplir vis-à-vis des nations moins avancées qu'elles.

Il semble du reste que ce devoir leur sera imposé par la force des choses. La race jaune si longtemps pressurée et humiliée se réveille et s'organise.— Supérieure à la race blanche par le sentiment qu'elle a de la famille et

par les croyances religieuses, les tyrannies qu'elle a dû subir ont fait naître en elle l'Esprit national : et c'est, appuyée sur ces grandes forces morales la Famille, la religion et la patrie qu'elle se dresse aujourd'hui, désormais inattaquable, en face de ses éternels envahisseurs.

Et dans un avenir qui n'est peut-être pas très éloigné sait-on ce qui sortira de cet immense continent noir dans lequel nous avons la folie de vouloir nous installer par la force ? L'Afrique aux Africains est déjà un mot d'ordre que les chefs des grandes tribus du Sud font circuler dans les masses : et lorsque ces tribus jusqu'ici ennemies auront compris quelle puissance formidable leur donnera leur union, les Européens devront disparaître du continent. Ceci arrivera fatalement : et l'ère des conquêtes sanglantes, n'ayant d'autre but que le vol sous une forme ou sous une autre, sera définitivement close. C'est par d'autres moyens que les trois grandes races humaines arriveront à se connaître et que les plus avancées feront pénétrer chez les autres les véritables principes du progrès.

La France vient de donner deux grands exemples du rôle que doivent ouer les nations dans l'œuvre civilisatrice. Le Dahomey et Madagascar étaient, il y a quelques années, soumis au despotisme le plus barbare et le plus sanguinaire. Aujourd'hui, les populations de ces pays délivrées du joug épouvantable sous lequel elles étaient courbées, commencent, à l'abri de notre drapeau, à jouir d'une ère de paix et de tranquillité qui va modifier d'une façon complète leurs mœurs, leurs idées et les faire entrer dans la voie du progrès. Au Dahomey principalement le changement est des plus remarquables. Dans ce pays livré à la barbarie la plus complète, où régnait une férocité inouïe et la haine profonde de l'étranger, les mœurs se sont adoucies, les sacrifices humains ont disparu, les habitants ne vivent plus dans la terreur perpétuelle de la mort et des tortures, et les Européens peuvent circuler partout sans avoir besoin d'une escorte. Les générations qui viennent perdront de plus en plus leur caractère brutal et sauvage, et ainsi nous aurons favorisé le développement de ces Etres humains en les aidant à gravir un échelon et en facilitant leur incarnation future dans des milieux moins arriérés.

C'est ainsi que l'on peut comprendre le rôle que les nations civilisées auront à remplir vis-à-vis des autres.

C'est ainsi que s'élèveront peu à peu, dans la suite des temps, les races inférieures. Quant à l'homme primitif, l'homme animal, il disparaîtra dans un avenir peu éloigné. Alors les esprits qui entrent dans l'humanité ne s'incarneront plus sur cette terre : Ils iront dans d'autres mondes faire leurs premiers essais de la vie, et lorsque leur éducation sera assez complète, ils viendront sur ce globe tout préparés à entrer dans la voie du progrès, et ayant la conscience qu'ils sont appelés à monter plus haut, toujours plus haut...

Ce n'est pas derrière nous, dans un Eden chimérique, que nous devons voir le bonheur de l'homme ; c'est en avant, et ce bonheur nous ne le devrons qu'à nous-mêmes, et aux efforts toujours plus grands que nous ferons pour le conquérir.

(*A suivre*). SENEX.

Ode sur la mort de Victor Hugo

Dite par Georges Voisin, le 20 mai 1906, au Panthéon, devant le tombeau du « Maître », en l'honneur de l'anniversaire de sa mort, célébré par la Société *Les Hugophiles*.

Toi qui voulais mourir quand renaissent les roses,
Le printemps te convie à ses apothéoses,
Puissant Victor Hugo, patriarche sacré !
Paris et l'univers fleurissent ta dépouille
Et devant ton cercueil la France s'agenouille,
Le visage éploré.

Tu meurs chargé d'hivers, ô penseur comme un chêne ;
C'est bien à toi, Titan, dont la tête déchaine
La tempête sans frein de l'auguste Idéal.
Toi qui de la pensée escaladas la cime,
En un linceul de fleurs, comme un aigle sublime,
Pars avec floréal !

Les siècles disparus en longue théorie
Viennent pour t'escorter, muse d'airain pétrie,
Que l'esprit éternel forma pour les chanter ;
Napoléon du rêve à la paisible gloire,
Ton âme gigantesque en un cri de victoire
Vers Dieu semble monter.

Pleurez, femmes, enfants ; et toi, nature immense
Gémis, ton chantre expire; et la tombe commence
A voiler son cerveau de son lugubre effroi.
Pourquoi donc t'en vas-tu, poète, notre père ?
Hélas ! la poésie en pleurs se désespère
Et réclame son roi.

C'est en vain : et déjà la pierre où tu sommeilles
Se referme sur toi : mais là-haut tu t'éveilles
Couronné de lauriers parmi les bienheureux.
Les bardes ont perdu ton paternel asile ;
Ta voix où revivaient Juvénal et Virgile
S'est éteinte pour eux.

Dors content : on t'a fait de belles funérailles,
Rêveur qui soixante ans remuas nos entrailles ;
Le Panthéon sera l'éblouissant tombeau
Où nous viendrons toujours te saluer, ô maître,
Pour sentir en nos cœurs ta grande ombre renaître
Comme un divin flambeau.

Vaillant fils de ton luth nous te saurons comprendre
Poète-citoyen qui combattis pour rendre
Aux opprimés leurs droits, à l'art sa liberté.
Et quand nous vibrerons aux accords de ta lyre,
Sur nos fronts éblouis brillera le sourire
De ta sainte bonté.

Dors ! dans les temps futurs ton œuvre rayonnante
Éclatera partout comme une voix tonnante ;
Ton soleil glorieux bravera le néant.
Les hommes aimeront toujours ton harmonie
Et dans ce monde immense où plane le génie
Tu seras un géant.

Paris, 20 mai 1906.

JULIEN LARROCHE
Secrétaire des *Hugophiles*.

La Régression de la mémoire

Les expériences que je poursuis depuis bientôt trois ans sur des sujets magnétisés à qui je fais revivre des vies passées (du moins d'après leurs dires qu'il est fort difficile de contrôler) donnent une importance particulière aux phénomèmes de *régression de mémoire* pendant la vie actuelle, phénomènes dont on a pu constater la réalité absolue, mais qui, jusqu'à présent, ont été seulement *observés* un peu au hasard. Je crois donc utile d'en réunir ici quelques cas que j'ai trouvés décrits çà et là en priant les lecteurs de la *Revue* de vouloir bien m'en communiquer d'autres s'ils en connaissent.

1° CAS RAPPORTÉ PAR LE Dr HENRI FRÉEBORN (1)

Il s'agit d'une femme âgée de soixante-dix ans et qui, gravement malade par suite, d'une bronchite, resta en délire complet du 13 au 16 mars 1902, la raison lui revint ensuite peu à peu.

(1) *Lancet* de Londres, n° du 12 juin 1902.

Dans la nuit du 13 au 14, on s'aperçut qu'elle parlait une langue inconnue aux personnes qui l'entouraient. Il semblait parfois qu'elle disait des vers; d'autres fois, qu'elle causait. Elle répéta à plusieurs reprises la même composition en vers.

On finit par reconnaître que le langage était l'hindoustani.

« Le matin du 14, l'hindoustani commença à se mêler d'un peu d'anglais; elle s'entretenait de la sorte avec des parents et des amis d'enfance, ou bien elle parlait d'eux.

« Le 15, l'hindoustani avait disparu à son tour et la malade s'adressait à des amis qu'elle avait connus plus tard, en se servant de l'anglais, du français et de l'allemand.

« La dame en question était née dans l'Inde qu'elle quitta à l'âge de trois ans pour se rendre en Angleterre, après quatre mois de voyage, avant qu'elle eût accompli sa quatrième année; jusqu'au jour où elle débarqua en Angleterre, elle avait été confiée à des domestiques hindous et elle ne parlait pas du tout l'anglais.

« A ce qu'il paraît, le 13, dans son délire, elle revivait ses premiers jours et parlait le premier langage qu'elle avait entendu. La poésie a été reconnue pour être une espèce de berceuse que les *ayahs* ont l'habitude de répéter aux enfants; en causant, elle s'adressait sans doute aux domestiques hindous; ainsi l'on comprit, entr'autres choses, qu'elle demandait qu'on l'emmenât au bazar pour y acheter des bonbons.

« On pouvait reconnaître une suite dans tout le cours du délire. D'abord il y fut question des connaissances avec lesquelles la malade avait été en rapport pendant sa première enfance; ensuite elle passa en revue toute son existence jusqu'à ce qu'elle fût parvenue, le 16 mars, à l'époque où elle se maria et eut des enfants qui grandirent.

« Il est curieux de constater qu'après une période de soixane-six ans, pendant laquelle elle n'avait jamais parlé l'hindoustani, le délire lui avait remémoré ce langage de sa première enfance. Actuellement, la malade parle avec autant de facilité le français et l'allemand que l'anglais; mais, quoiqu'elle connaisse encore quelques mots d'hindoustani, elle est absolument incapable de parler cette langue ou même d'en composer une seule phrase. »

2e Observation du Dr Vial (1).

Cette observation est relative à une dame P..., âgée de trente-deux ans, hystérique et soumise à la méthode de resensibilisation successive par l'hypnose du Dr Sollier. « Dans son travail, dit-il, je l'ai amenée à l'âge d'un an; elle tétait, puis elle a eu sa convulsion à l'aller comme au retour, je veux dire à la régression comme à la progression de la personnalité. »

(1) Dr Sollier. *Phénomènes d'autoscopie*, p. 108.

3° Observation du Dr Bain (1).

Il s'agit encore d'une malade âgée de vingt-neuf ans, morphinomane et soumise au même traitement. « Quand nous en eûmes fini avec le tronc, les viscères et les membres, nous procédâmes au réveil de la tête. Nous avons assisté à une régression de la personnalité, non pas en une seule séance, mais en plusieurs, à dix-sept ans en arrière : la malade se retrouvait à l'âge de douze ans, elle revivait toutes les périodes de sa vie mouvementée avec un dédoublement complet de sa personnalité. Cela nous entraînerait trop loin de donner, même en raccourci, l'histoire de la malade, histoire à laquelle nous assistions comme si nous avions tenu le récepteur d'un téléphone et écouté la conversation d'un seul interlocuteur: c'étaient les scènes de la vie d'une pauvre ouvrière qui se prostitue pour vivre, et qui, malade, s'adonne à la morphine; compromise dans des vols, elle passe en jugement deux fois, purge à Saint-Lazare, puis à Nanterre, une condamnation à un an de prison; scènes de famille, scènes d'atelier, scènes avec des amants de passage, heures de prospérité passagères, heures de misère consécutives, la vie à Saint-Lazare et à Nanterre. En janvier 1902, la malade quittait l'asile sur sa demande, très améliorée, sinon guérie; elle avait beaucoup engraissé, dormait spontanément la nuit, était active et travaillait. Elle rédigea à notre demande une note où elle retraçait tous les incidents de sa vie. Cette note contrôlait tous les renseignements qu'elle nous avait fournis dans l'hypnose, en retrouvant sa sensibilité cérébrale. »

4° Cas de M. Cottin (2).

Dans sa dernière ascension, le ballon le *Montgolfier* emportait M. Perron, président de l'Académie d'aérostation comme capitaine, et M. F. Cottin, agent administratif de l'Association scientifique française.

Parti d'un bond, le ballon était à 4 h. 24 à 700 mètres; c'est alors qu'il creva et se mit à descendre plus vite qu'il n'était monté, et il s'engouffra à 4 h. 27 dans la maison n° 20 de l'impasse Chevallier à Saint-Ouen. Après avoir jeté tout ce qui pouvait compliquer l'accident, nous dit M. Cottin, « une espèce de quiétude, d'inertie peut-être s'empara de moi; mille souvenirs lointains se pressent, se heurtent devant mon imagination; puis les choses s'accentuent et le panorama de ma vie vient se dérouler devant mon esprit attentif. Tout est précis ; les châteaux en Espagne, les déceptions, la lutte pour l'existence, et tout cela dans l'encadrement inexorable imposé par la destinée... Qui croirait, par exemple, que je me suis revu, à vingt ans, sergent au 22e de ligne... Je me suis revu, dis-je, sac au dos et chantant

(1) *Id.*, p. 105.

(2) Extrait de *Le Spiritisme et l'anarchie*, par J. Bouvery, p. 405.

sur la route, à Vendôme, par un beau soleil de printemps. Quelle netteté dans les détails ! A droite, mon ami d'enfance Le Loir ; au fond, dans le vallon, Cloys, le pays privilégié, et là-bas, Châteaudun... »

Ainsi, en moins de trois minutes, puisque les souvenirs ne se précisèrent qu'un peu après le commencement de la chute, M. Cottin vit toute sa vie défiler devant sa mémoire.

5° Cas de l'amiral Beaufort (1).

L'amiral Beaufort, étant jeune, tomba d'un navire dans les eaux de la rade de Portsmouth. Avant qu'on eût pu le secourir, il avait disparu ; il se noyait. A l'angoisse du premier moment avait succédé un sentiment de calme et, quoiqu'il se tînt pour perdu, il ne se débattait même plus. C'était sans doute de l'apathie, mais ce n'était certainement pas de la résignation ; car être noyé ne lui paraissait pas un sort fâcheux, et il n'avait aucun désir d'être secouru. D'ailleurs, nulle souffrance. Au contraire, les sensations étaient d'une nature agréable, participant de ce vague bien-être qui précède le sommeil dû à la fatigue.

Avec cet émoussement des sens coïncidait une extraordinaire surexcitation de l'activité intellectuelle (2); les idées se succédaient avec une rapidité incroyable, inconcevable. D'abord l'accident qui venait de se passer, la maladresse qui en avait été cause, le tumulte qui avait dû s'en suivre, la douleur dont le pauvre père de la victime allait être frappé, d'autres circonstances étroitement associées au foyer domestique, furent le sujet de ses premières réflexions. Ensuite, il se rappela sa dernière croisière, voyage coupé par un naufrage, puis l'école, les progrès qu'il y avait faits, et aussi le temps perdu, enfin ses occupations et ses aventures d'enfant. Bref, la remonte entière du fleuve de la vie, et combien détaillée et précise ! Écoutez-le : « Chaque incident de ma vie traversait successivement mes souvenirs, non comme une esquisse légère, mais avec les détails et les accessoires d'un tableau fini ! En d'autres mots, mon existence tout entière défilait devant moi dans une sorte de revue panoramique ; chaque fait avec son appréciation morale, ou des réflexions sur sa cause et ses effets. De petits événements sans conséquences, depuis longtemps oubliés, se pressaient dans mon imagination comme s'ils n'eussent été que de la veille. »

(1) Extrait du *Journal de médecine de Paris*, cité par J. Bouvery (*Le spiritisme et l'anarchie*, p. 403).

(2) Plusieurs personnes ont affirmé que dans des chutes qui auraient dû être mortelles, non seulement la mort ne leur paraissait pas effrayante, mais elles ne souffraient pas des chocs terribles qu'elles recevaient, tellement leur pensée était portée sur les conséquences mortelles de la chute.

Tout cela se passa dans un temps dont on va apprécier la brièveté : le futur amiral fut repêché moins de deux minutes après sa chute.

6° Cas rapportés par M. de Varigny (1).

« Je connais, dit Goethe (dans une conversation avec Eckermann), le fait d'un vieillard, appartenant à la basse classe, qui, sur son lit de mort, se mit tout à coup à réciter des passages grecs d'une langue fort élégante. Comme on savait qu'il ne comprenait pas un mot de grec, la circonstance parut miraculeuse, et quelques personnes habiles l'exploitèrent aussitôt aux dépens des crédules. Malheureusement pour elles, toutefois, on découvrit bientôt que pendant sa jeunesse ce vieillard avait dû apprendre par cœur et déclamer du grec pour faciliter sa tâche à un élève de haute naissance, mais d'intelligence plus que médiocre. Il avait, de la sorte, acquis de manière purement mécanique une teinture de grec, sans d'ailleurs comprendre un seul mot de ce qu'il disait. Et ce ne fut qu'à son lit de mort, quelque cinquante ans plus tard, que ces mots vides de sens lui revinrent à la mémoire, et passèrent sur ses lèvres. »

Autre fait du même genre, cité par Coleridge, concernant un vieux forestier qui, ayant vécu toute sa jeunesse sur les frontières polonaises, n'avait guère parlé que le polonais jusqu'au moment où il se fixa dans un district allemand, où il ne parla plus qu'allemand pendant trente ou quarante ans.

Étant anesthésié pour une opération, ce forestier parla, chanta, et pria deux heures durant, rien qu'en polonais, langue dont il ne se servait absolument plus à l'état de veille.

ALBERT DE ROCHAS

RECTIFICATION

Le 17 janvier 1906, le rédacteur en chef de *Je sais tout* m'écrivait pour me demander si je serais disposé à écrire pour sa revue un article sur « les manifestations matérielles d'esprit et les matérialisations de pensée ».

Je lui envoyais en réponse, au commencement de février, un article intitulé *Revenants et fantômes*, où je résumais simplement la relation, publiée par Charles Richet dans les *Annales des sciences psychiques*, des expériences de la Villa Carmen, mais où je cherchais à montrer que la matérialisation plus ou moins complète d'un être humain n'était que la phase extrême d'une série de manifestations observées depuis la plus haute antiquité.

Entre l'envoi de ma copie et sa publication, parut un entrefilet qui fit le

(1) Les rêves ancestraux. Feuilleton scientifique du *Temps*, n° du 13 novembre 1902.

tour de la presse et d'après lequel c'était le cocher arabe du général Noël qui aurait trompé tout le monde à l'aide d'une trappe dissimulée dans le sol de la salle des séances. Cette nouvelle a été démontrée depuis complètement mensongère, mais la Direction de *Je sais tout*, induite en erreur, crut me rendre service en supprimant de mon article tout ce qui avait trait aux phénomènes observés à Alger ; malheureusement elle incorpora dans mon texte la photographie de Bien-Boa que je lui avais envoyée, en l'accompagnant de la légende suivante : « Ce fantôme, soi-disant du prêtre indien Bien-Boa, qui vient de faire parler beaucoup de lui, n'était qu'un habile faussaire. »

C'est contre cette légende que je tiens à protester.

N'ayant rien vu par moi-même, j'ai dû me faire une opinion, au moins provisoire, d'après les dires de ceux qui ont été plus ou moins mêlés aux phénomènes et je n'ai point hésité à croire plutôt les récits documentés d'hommes dont je connais la haute compétence et la probité scientifique, que les cancans d'un cocher renvoyé comme fripon, les déclarations d'une jeune fille habituée, de son propre aveu, aux mystifications, et enfin les imaginations de conférenciers qui n'ont assisté à aucune séance et me paraissent surtout avides de réclame.

La Direction de *Je sais tout* a du reste aimablement reconnu sa faute involontaire et publiera une note à ce sujet dans son prochain numéro.

ALBERT DE ROCHAS

Cas récent d'identité

Pau, 15 mai 1906.

Mon cher ami,

Je me hâte de vous adresser, après y avoir été autorisé un peu tardivement, le compte rendu d'un cas d'identité *post mortem* dont ma femme, deux dames anglaises bonnes amies médiums qu'il serait difficile de suspecter en l'espèce et moi avons été les témoins, le mois dernier. Je vous l'envoie donc encore dans toute sa fraîcheur. Puisse-t-il convaincre les incrédules dont le nombre diminue autour de nous et disparaîtra bientôt devant de telles manifestations qui vont se multipliant chaque jour.

Il vous sera indifférent de savoir que je communique le fait à une feuille anglaise, la *Revue Spirite* ne saurait s'en susceptibiliser.

Vous avez connu ici notre jeune et charmant ami Barcy qui s'est marié, il y a quinze mois à peine, avec une ravissante demoiselle des environs et, comme nous, vous avez ressenti une peine amère en apprenant qu'un

mois à peine après lui avoir donné une fillette adorable elle avait succombé à une péritonite aux environs de Perpignan chez ses parents où elle était allée faire ses couches.

Le 3 avril dernier, Barcy nous envoyait une lettre désolée nous apprenant que sa chère femme était mourante et, courageuse encore, la pauvre enfant avait eu la force d'ajouter au crayon ce post-scriptum navrant : Au revoir ! : Madeleine Barcy.

Le lendemain mercredi 4 avril elle avait quitté ce monde, laissant plongés dans une douleur immense son mari et sa famille.

Le dimanche suivant 8 avril, nous trouvant en la société de nos amies Mmes C... et D..., la pensée nous vint de faire du Ouija. Hélène eut l'idée de prendre la lettre du malheureux Barcy et de la placer sur la planchette, mais sans l'ouvrir.

Ma femme et moi songions naturellement à Madeleine avec le désir ardent qu'elle fût amenée vers nous par nos bons esprits, doutant toutefois qu'elle pût venir si tôt.

Hélène posa les questions en français, ce qu'elle ne fait jamais en présence de ces dames qui obtiennent les réponses en anglais bien qu'elles parlent correctement votre langue et les réponses furent données en français. Voici le dialogue textuel :

Question. — « Madeleine Barcy peut-elle venir elle-même ou nous donner de ses nouvelles ? »

Réponse. — « Oui. Restez toujours dans votre foi. (Réponse curieuse car elle avait été catholique fervente).

Q. — « Vous qui répondez, donnez-nous votre nom. »

R. — « Vous m'avez demandée. Je ne souffre plus. »

Q. — « Etes-vous Madeleine Barcy ? »

R. — « Oui. »

Q. — « Donnez-nous comme preuve un message pour votre cher mari».

R. — « Je reviendrai lui parler, dites-le lui de la part de sa « petite Madeleine ».

Q. — « Quel est le nom de votre enfant ? »

R. — « Mon nom, mais, pour moi, elle sera toujours « ma petite Aimée ».

Q. — « Donnez-nous une preuve d'identité pour votre mari. »

R. — « Je lui tiendrai parole, il saura. »

Q. — « Ce n'est pas une preuve, cela, citez un fait connu de lui seul. »

R. — (Après un long moment d'hésitation) « Alors, rappelez-lui mon rêve. »

Q. — « Un rêve récent ? »

R. — « Oui. »

Q. — « Où fîtes-vous ce rêve ? »

R. — « Dans la maison de ma mère. »

Q. — « Depuis la naissance de votre enfant ? »

R. — « Non, avant. »

Q. — « De qui avez-vous rêvé ? »

R. — « De moi-même. »

Q. — « Précisez bien, afin d'établir une preuve. »

R. — « Tout est beaucoup plus facile à comprendre qu'il ne semblait dans ce rêve... Séparation, une fausse idée ! »

Q. — « Parlez-vous toujours de votre rêve ? »

R. — « Oui. Mais mon idée était fausse que nous serions séparés. »

Là s'arrêta subitement la communication.

La suite vous donnera l'explication de ces réponses un peu évasives faites par un esprit qui est mort dans la douleur et reprend difficilement ses esprits.

Nous envoyâmes ce dialogue à Gaston qui était à 120 kilomètres d'ici. Nous ne comprenions pas la réponse de l'Esprit. « Ma fille a mon nom », or on nous avait annoncé comme nom de baptême Germaine et la mère s'appelait Madeleine.

Le 10 avril Barcy nous répondit : « Mes bons amis, je reçois votre communication et j'en suis profondément ému. Notre fillette s'appelle Germaine-Madeleine-Jeanne. Il y a quinze jours, j'étais allé pour mes affaires à Biarritz. A mon retour Madeleine me dit : « Si tu savais quel rêve affreux j'ai fait cette nuit. Quel cauchemar horrible ! Qu'il m'a fait souffrir ! J'ai rêvé que j'étais pour toujours séparée de toi, qu'il y avait entre nous un vide immense, large et profond... je ne sais quoi... qui nous séparait pour toujours ! Ne t'éloigne plus, dis, ne me quitte plus... j'ai peur d'un malheur !... Vous devinez mon émotion en lisant votre lettre.

Une chose nous frappa dans cette réponse de Gaston, c'est qu'il plaçait ce rêve comme ayant eu lieu après la naissance de son bébé.

Mais le 4 mai, il nous écrivait : Oui, le rêve de Madeleine est bien exact ; mais aujourd'hui que mes souvenirs sont plus précis, je me souviens qu'il eut lieu avant la naissance de Germaine... elle m'en fit part la veille de son accouchement. Si vous aviez vu son trouble, son émotion profonde en me le racontant. Il paraît que la veille, le cauchemar avait été terrible. Elle était encore angoissée le lendemain et sa mère en avait eu une véritable frayeur.

J'arrête, ici, mon cher ami, toute autre dissertation au sujet de ce fait.

Ce fut bien l'esprit de Mme Barcy qui vint nous visiter, et le rêve donné comme preuve de son identité ne pouvait naître ni dans l'esprit des médiums qui n'ont pas connu la pauvre morte ni son mari, ni dans celui d'Hélène, ni dans le mien.

Nous regrettons bien vivement que vous n'ayez pu être reçu à Londres par Cécil Husk et William's. Nous connaissons bien Husk et c'est à l'aide de sa médiumnité, qu'il nous a donné, il y a quelques années, de bien belles matérialisations de parents et d'amis, entre autres celle d'un jeune homme mort depuis peu, nous disant son nom, ce qui était inutile ; car il possédait comme particularité une déformation très curieuse du visage, ce qui, même si le médium l'eût connu, eût été pour lui de toute impossibilité à imiter.

Votre idée d'aller seul à Londres est excellente. Arriver avec une si nombreuse société devait effrayer Cécil Husk qui est vieux et aveugle.

Quand vous serez décidé à aller à Londres, je vous donnerai une « letter of recommendation » pour C. Husk, et, si William's consent à venir passer un mois à Pau, il sait comment il sera accueilli, faisant d'avance le prix pour le voyage et le nombre de séances qu'il voudra nous donner.

Avec l'espoir de vous voir bientôt ici, Hélène et moi vous serrons la main cordialement.

Dr HOWARD DRAPER SPEAKMAN
Château Nirvâna,
Coteau de Gélos,
Pau (Basses-Pyrénées).

Dialogue entre l'Homme et l'Esprit

La *Revue Spirite* est heureuse de publier pour ses lecteurs les vers que lui adresse un jeune poète venu des derniers à la rédaction qui l'accueille avec plaisir.

M. Gaudelette ne pouvait mieux choisir qu'en dédiant cette première gerbe poétique à Léon Denis dont l'âme est si pleine de poésie et qui a répondu naguère avec tant d'éloquence aux éloges que lui avait adressés un groupe de jeunes, fiers de marcher sur les traces du maître.

L. D.

A mon maître Léon Denis.

L'HOMME

... Le soir, la Vierge vogue au fil des fleuves lents,
abandonnant dans leur courant ses légers voiles,
et, tandis que sa voix monte en rhythmes dolents,
comme des fleurs s'épanouissent les étoiles.

Lors, vers elles tendant ses bras éperdûment,
elle veut leur beauté parure de la sienne,
et son désir est tel, que leur scintillement
sème d'or palpitant la nuit magicienne.

Mais les astres, qu'enchaîne un occulte Devoir,
avivent de trop loin son terrestre martyre,
et la Vierge se jette, avec un cri d'espoir,
dans l'eau, ciel plagiaire, où leur reflet l'attire...

. . . .

Ma Pensée est pareille à la Vierge des soirs,
dont les bras sont dressés en geste de prière :
l'Idéal poursuivi brille au fond des cieux noirs,
mais je n'atteins jamais son foyer de lumière;

et c'est pourquoi, meurtri de mon incursion
au Pays décevant, refuge du Mystère,
je me laisse tomber, prisonnier de la Terre,
dans l'abîme où me bercera l'Illusion !...

L'ESPRIT

Ecoute-moi. La voix qui parle à ton oreille
n'est pas l'effet d'un songe vain :
Ami, je suis ton Guide, à tes côtés je veille
et te dirige par la main.

L'Illusion, c'est un suicide de l'âme,
un renoncement lâche aux luttes de l'Esprit,
un poison savoureux, un funeste dictame
par quoi la fleur divine en nos cœurs se flétrit.

Comme on voit l'opium, dispensateur de rêves,
dans son magique empire asservir la Raison,
ainsi, — lourde rançon de félicités brèves, —
l'Illusion nous rive au fond de sa prison;

et quand, pénible à tous, nécessaire, implacable,
entre le songe et toi surgira le réel,
tu ne sauras puiser dans le mal qui t'accable
la force de ne pas désespérer du Ciel!

*
* *

Travaille. Chaque effort, ici-bas vous libère
des entraves de chair que, dans l'antiquité,
l'Homme, encor ignorant de la bonté du Père,
subissait sous ces noms : Destin, Fatalité.

Aime. L'Amour que Christ prêcha sur votre globe,
n'est qu'un écho — très pur — du Sentiment divin :
par son infini même à vous Dieu se dérobe,
Dieu, l'éternel Principe et la sublime Fin !

Sois l'ardent Pèlerin que l'Idéal fascine
et souviens-toi que, simple et belle en son éclat,
la Vérité, cherchée âprement, se dessine
devant les yeux ravis que l'Amour dessilla.

C'est elle que du fond des cieux où tu l'exiles
j'apporte en nourriture aux cœurs désenchantés,
afin que se fermant aux mirages stériles,
leur regard s'ouvre enfin sur les réalités :

∴

En des creusets de chair où ton âme s'épure,
à travers l'infini des mondes, tu parcours
le cycle du Progrès : pour nulle créature
la Justice de Dieu ne sévit sans recours.

L'âme s'endort esclave — et s'éveille princesse
au Royaume d'Amour, de Pensée et de Foi :
« Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse. »
Telle est l'inévitable et salutaire Loi.

∴

Jadis votre science a levé notre voile,
mais sur Isis le voile est retombé plus lourd.
Chassez donc le nuage ennemi de l'étoile :
l'Esprit qui souffle en vous ramènera le jour !

Sur cette sombre Terre une aurore se lève,
un grand frisson d'espoir traverse les humains.
Tous, secouant l'horreur d'un long et mauvais rêve,
vers notre Vérité tendront bientôt les mains.

Frères en Dieu dans l'universelle harmonie,
modelez-vous sur l'Homme idéal de la Croix.
Sereinement pensez à l'éternelle Vie.
Aimez-vous et priez. Croyez-en nous !

L'HOMME

Je crois !...

A. GAUDELETTE, mai 1906.

Examen critique des phases les plus importantes des phénomènes psychiques et des différentes théories émises.

Suite. — Voir le nº de février 1906.

PHÉNOMÈNES PHYSIQUES EXPLIQUÉS

Comme dans le cas des phases intellectuelles, dans les séances psychiques, de même aussi pour celles qui sont d'ordre physique, il y en a qui prétendent que si de pareilles manifestations peuvent s'expliquer par une hypothèse différente de celle qui préconise les moyens surnaturels, il n'y a pas lieu d'avoir recours aux esprits désincarnés. C'est ainsi que les coups frappés, le déplacement d'objets lourds, sans contact physique, peuvent être, dit-on, regardés comme de simples manifestations d'énergie psychique, mises en œuvre par le double invisible du médium, produisant de cette manière l'évidence d'une intelligence directe.

Reprenons maintenant l'examen des divers phénomènes de psychologie observés avec un médium.

1º *Le sujet de la communication est connu d'un ou plusieurs assistants.* — Les communications de cet ordre sont les plus communes. — On peut les expliquer par la théorie de la télépathie, théorie dont tous les spiritualistes bien informés admettent les explications pour la plus grande partie des faits.

2º *Le sujet de la communication est inconnu des assistants, mais il est connu d'une personne étrangère à la séance et après vérification, reconnu être exact.*

Pour les phénomènes de cette catégorie, la théorie de la télépathie ne peut être invoquée.

Le médium vous cite des faits, vous dit des choses qu'aucun membre de la séance ne connaît et auxquelles sans doute il ne croit pas d'abord, mais dont après vérification il est obligé d'admettre l'exactitude. — Le médium prétend avoir reçu ces communications des esprits de vos amis qui sont présents et qui connaissent ces faits ignorés de vous.

Le spirite accepte cette théorie comme étant exacte ; mais, le sceptique, lui, la rejette et l'explique de la manière suivante : Il nous dit qu'en plus de « l'esprit conscient », certaines personnes, si pas toutes, possèdent un « esprit subconscient ou inconscient », que ce « subconscient » est capable, a le pouvoir de se transporter partout dans le monde et d'y recueillir des renseignements qu'il communique ensuite à l'esprit « conscient ».

« L'esprit conscient » se rend compte des faits ainsi acquis, mais il n'a aucune connaissance, ni du comment, ni d'où ils sont venus. Il ne sait même pas qu'il existe une telle chose qu'un « esprit subconscient ».

Or, ajoute le sceptique, quand vous consultez un médium et que ce médium vous révèle un fai que vous ne connaissez pas, mais qu'après vérification, vous reconnaissez plus tard être la vérité, voici ce qui a lieu : « L'esprit subconscient ou subliminal », « l'égo » du médium, comme on le nomme parfois, s'en va faire une excursion au loin ; il parcourt l'espace, va d'un lieu à un autre jusqu'à ce qu'il arrive en contact avec un esprit qui possède certains faits. Le « subliminal ego » s'approprie tranquillement ces faits, puis il revient au lieu de séance et les communique à « l'esprit conscient » du médium. Celui-ci se trouve ainsi en mesure de communiquer ces faits aux membres présents à la séance et c'est ce qu'il fait sans tarder.

Telle est l'explication que donnent ceux qui n'admettent pas la théorie spirite.

Admettons, pour un instant, que cette théorie cherchée si loin et si incompréhensible soit vraie; il y a lieu de supposer que le médium est un menteur, un imposteur, car, il vous dit invariablement qu'il a obtenu les faits qu'il vous révèle de vos amis de l'Au-delà qui sont présents à la séance et dont il vous fait description.

Or, de deux choses l'une : ou le médium dit un mensonge, ou c'est le « subliminal ego » lui-même qui en dit un au médium. Si le médium est sincère, honnête, il est étrange que « l'esprit conscient » étant franc, « l'esprit subconscient » du médium soit menteur et qu'il s'en revienne avec des renseignements inexacts sur des faits acquis. D'autre part, en supposant que le médium est de mauvaise foi, la question se pose et l'on se demande pourquoi les imposteurs, les personnes de mauvaise foi et les charlatans sont-ils les seuls qui possèdent ce pouvoir merveilleux de « l'esprit subconscient ». Comment se fait-il aussi que ce pouvoir attribué à « l'égo », de parcourir ainsi le monde pour y recueillir des faits chez d'autres esprits, ne soit l'apanage que des personnes qui se donnent pour médium ?

Les œuvres supposées de cet « esprit subconscient » donnent lieu à un grand nombre de questions auxquelles il serait intéressant d'obtenir une réponse.

De quelle source « l'esprit subconscient » reçoit-il la connaissance de la direction qu'il doit prendre pour obtenir des renseignements que ni le médium, ni les assistants ne possèdent ? qu'est-ce qui le pousse vers cet esprit particulier qui seul possède ce renseignement ? Qu'est-ce qui lui donne le pouvoir de voyager si loin du corps et de « l'esprit conscient » ? Comment se fait-il que ce phénomène de « l'esprit conscient » se produise si souvent en même temps que d'autres phénomènes psychiques et occultes que cette théorie est absolument incapable d'expliquer ? Comment expliquer enfin que cette faculté si remarquable que possède le « subliminal égo » de traverser l'espace et de recueillir des faits et des renseignements ne fût jamais

découverte ni même soupçonnée avant l'avènement du spiritualisme moderne?

Nous laissons au lecteur le soin de répondre à ces différentes questions et nous passons à l'examen des communications qui appartiennent à la troisième catégorie.

Troisième catégorie. — Le sujet n'est connu ni de l'assistant, ni du médium, ni d'aucune personne vivante; bien qu'après vérification les faits révélés soient reconnus fondés, exacts.

Prenons un exemple: Dans un de ses ouvrages, *Psychisme : faits et théories*, le révérend Minot I. Savage bien connu dans toute l'Amérique du Nord, comme auteur et conférencier, relate le fait suivant qu'il appuie de détails circonstanciés.

« Il y a quelques années vivait dans l'État de Massachusetts une dame avec ses deux fils âgés respectivement de quatorze et seize ans. Certain jour, en revenant chez elle d'une absence de quelques heures, elle fut surprise de ne pas revoir ses deux enfants qui avaient quitté leur domicile sans en prévenir leur mère.

La nuit vint, mais ils ne réapparurent pas. — Le lendemain, dès la première heure, la pauvre dame pleine d'inquiétude fit faire des recherches et les voisins aussitôt explorèrent les environs; fouillant et remuant tout sur leur passage, sans trouver aucunes traces des deux fugitifs. Les angoisses de la mère étaient arrivées à leur paroxysme, lorsqu'elle se rappela que dans le voisinage se trouvait un étang sur les bords duquel on avait construit une cabane pour y garer des bateaux. — Elle envoya aussitôt dans cette direction des ouvriers qui virent flotter sur l'eau un bateau à rames qui était vide. Ils sondèrent le lac dans tous les sens sans rien découvrir. Bien des jours s'écoulèrent ainsi sans que la lumière vînt éclaircir ce mystère et le bruit se répandit bientôt parmi les habitants du village que les deux jeunes gens s'étaient enfuis de la maison. Pourtant cédant aux sollicitations de la dame, on sonda de nouveau l'étang sans être plus heureux.

Sur ces entrefaites, celle-ci ayant communiqué ses chagrins à une amie, réussit à persuader cette dernière à se rendre à Boston pour y consulter un médium qui avait grande réputation, et qui pourrait peut-être la renseigner sur le sort de ses fils.

Il y a lieu de noter qu'aucune des deux dames ne croyait au spiritualisme, mais la situation étant désespérée, elles résolurent de recourir à cet extrême, leur dernier espoir.

L'amie se rendit donc à Boston, eut une séance avec le médium susdit qui lui raconta aussitôt toute l'histoire. Il lui dit que les deux garçons ayant aperçu un incendie, y étaient accourus, et qu'après, ils étaient allés auprès

de l'étang; qu'ils s'étaient glissés par un trou dans la cabane et qu'ayant découvert le bateau, ils y étaient entrés. Mais hélas! continua le médium, ce bateau n'avait pas été construit pour contenir deux personnes, il chavira et fit tomber dans l'eau les deux enfants qui se noyèrent; puis il désigna l'endroit exact où gisaient les deux corps. Ce n'était pas dans l'étang principal, mais dans une petite baie de côté où il y avait à peine de l'eau, qu'on pouvait traverser à gué.

Je les vois, ils sont couchés l'un près de l'autre, et en découvrant l'un, vous trouverez l'autre. »

Le médium finit son message en disant que c'était l'esprit du père des enfants qui était présent et lui avait donné ce renseignement.

L'amie s'en retourna chez elle, et quoiqu'elle ne fût pas du tout convaincue de ce qu'elle venait d'entendre, elle raconta l'histoire telle quelle. On fit aussitôt les recherches indiquées et l'on constata la vérité de la communication faite par le médium, à savoir: « qu'il y avait un trou dans l'un des côtés de la cabane et qu'il y avait eu un incendie le jour même de la disparition des garçons; il y avait aussi une petite baie, contenant peu d'eau, telle que l'avait décrite le médium. On se procura des cordes à crochets et on retira les deux corps qui étaient couchés à côté l'un de l'autre, à l'endroit désigné. »

— Qui donc avait donné ces renseignements au médium? Où celui-ci avait-il pu les obtenir? Pas une âme vivante ne connaissait les projets des jeunes gens; personne ne les avait vus, ni ne savait qu'ils étaient noyés dans l'étang qu'on avait sondé dans toutes ses parties, sans fruit; à tel point que l'hypothèse d'un accident avait été écartée de l'esprit de tous. Or, en admettant que le médium fût devenu en possession de l'accident survenu aux enfants, soit par télépathie, soit à l'aide de son « subliminal ego », cela n'aurait pas suffi pour qu'il pût désigner d'une manière aussi exacte l'endroit précis où gisaient les deux corps, fait qui n'était connu d'aucune âme vivante.

2° *Exemple.* — Voici un deuxième cas, non moins extraordinaire, relaté par M. Savage et qui le concerne personnellement.

« J'eus le malheur, dit-il, de perdre un fils âgé de vingt-quatre ans et que j'aimais éperdument. Certain jour, j'assistai à une séance de spiritisme donnée par la célèbre Mme Piper, et j'obtins par elle une communication de mon fils, conçue dans ces termes:

« Je voudrais que tu ailles jusqu'à ma chambre et que tu ouvres ma com-
« mode dans laquelle tu trouveras une quantité de feuilles de papier déta-
« chées. Parmi elles, il y en a que je désire que tu détruises immédiatement.»

Mme Piper était en transe quand cette communication fut transmise. Elle ne connaissait pas mon fils et ne l'avait jamais vu. Quant à moi, ajoute

M. Savage, j'affirme, sur l'honneur, que mon fils ne m'a jamais parlé, ni de cette commode, ni des papiers qu'elle pouvait contenir. Je me rendis à ladite chambre, j'y vis la commode et y trouvai les papiers mentionnés. Ils avaient trait à certaines particularités intimes de la vie de mon fils ; il les avait mis sous clef pour les mettre à l'abri de toute indiscrétion. Après en avoir pris connaissance, je les détruisis, car, pour rien au monde, je n'aurais voulu qu'on les découvrît.

Tel est dans toute sa vérité ce fait extraordinaire dont nul n'osera douter, connaissant le caractère de droiture et d'honorabilité de M. Savage.

— Où Mme Piper avait-elle puisé ces renseignements? Ces faits n'étaient connus que du fils de M. Savage, lequel était mort. Si c'est le « subliminal ego » de Mme Piper qui lui révéla ces détails intimes et tenus secrets, où et comment a-t-il pu s'assurer de leur exactitude? Il n'y avait pas un être vivant sur terre qui eût pu être le confident de ces secrets.

Pour quelle raison ce même « subliminal ego » viendrait-il affirmer que c'est le fils de M. Savage qui lui a transmis ce message? Pourquoi, en outre, le médium prétend-il toujours tenir les renseignements des Esprits et non pas des vivants?

Troisième exemple. — Un autre phénomène appartenant à la même catégorie nous a été signalé de Raleigh, ville de la Caroline du Nord (Amérique).

« Un nommé « Alston » y mourut, il y a deux ans, laissant une veuve et des enfants. Il avait fait un testament, mais en avait gardé le secret et personne au monde ne savait où il était, quoiqu'il y eût lieu de penser, comme il avait une certaine fortune, qu'il n'avait pas quitté ce monde, sans mettre ses affaires en ordre. On avait fait des recherches partout sans rien découvrir et on était sur le point de liquider la succession par voie légale, quand une dame, amie de la famille et médium d'une certaine réputation, suggéra l'idée d'interroger les esprits au sujet du testament du défunt. La séance projetée eut lieu et l'entité qui se manifesta déclara qu'en effet, M. Alston avait fait un testament et qu'en cherchant, on le trouverait dans un certain pupitre qu'elle désigna. Mais la veuve répliqua que ce pupitre avait été fouillé maintes fois et très soigneusement et qu'on n'avait rien trouvé. Sur quoi, la table répondit que le pupitre avait un double fond dans lequel se trouvait une enveloppe jaune contenant ledit testament. De nouvelles recherches furent faites qui vinrent confirmer le témoignage du médium. »

— Est-il possible d'invoquer dans ce nouveau cas l'hypothèse de la télépathie, d'une suggestion de pensée?

Ni le médium, ni aucun membre de la famille ne savaient qu'il y eût un testament; c'était un secret que le mari mort avait emporté avec lui dans la tombe. Quel est l'être mystérieux qui est venu révéler ces faits? N'est-il pas

évident que les théories de télépathie et de « subliminal ego » sont impuissantes à les expliquer et que le spiritualisme seul peut en donner la raison?

ÉCRITURE SUR ARDOISES OU PSYCHOGRAPHIE

Voici encore un genre d'expériences psychologiques des plus intéressants, qui lève tous les doutes et défie toute critique.

Vous achetez deux ardoises semblables à celles dont se servent les écoliers dans leurs classes, vous vous assurez qu'elles sont bien propres et puis vous mettez entre les deux un petit bout de crayon pour écrire. Comme moyen de contrôle, écrivez votre nom à l'intérieur, sur chacune des ardoises. Ceci fait, ficelez et nouez les deux ardoises placées l'une sur l'autre et pour plus de sécurité, attachez un cadenas à la corde. Ainsi armé de vos deux ardoises, rendez-vous chez un médium psychographe, dont vous connaissez l'honnêteté et demandez-lui une séance d'écriture sur ardoises. Vous vous asseyez auprès d'une table, en pleine lumière du jour, en conservant les ardoises par devers vous, sans les perdre un instant de vue, vous mettez ensuite les ardoises ainsi que vos mains sur la table et vous attendez que le phénomène se produise. Le médium, qui est seul avec vous dans la chambre à laquelle personne n'a accès, pendant toute la séance, va, vient et s'entretient avec vous des choses de l'autre monde. Vous ne tardez pas à entendre le crayon gratter à l'intérieur des ardoises, jusqu'à ce qu'enfin, — après vingt, trente minutes d'attente, — tout bruit cesse et que trois coups frappés dans la table viennent vous annoncer que la communication est terminée. Aussitôt vous prenez vos ardoises, vous les détachez et vous trouvez, inscrites sur les deux surfaces intérieures, plusieurs communications d'écritures différentes, émanant de quatre ou cinq de vos amis de l'autre monde, avec leur signature lisiblement tracée. Vous vous assurez tout de suite, si votre nom se trouve encore à la place où vous l'avez écrit avant de commencer l'expérience, pour voir s'il n'y a pas eu substitution d'ardoises.

Vous pouvez rendre l'expérience encore plus difficile et plus probante en agissant de la manière suivante :

Entre les deux ardoises que vous avez achetées, comme il est dit plus haut, mettez une enveloppe de lettre dans laquelle vous avez placé au préalable, cinq, six... feuillets de papier sur lesquels vous avez écrit des questions à une personne décédée, avec le même nombre de feuillets blancs pour y inscrire les réponses et vous y joignez un bout de mine de plomb; vous fermez ensuite les ardoises comme il a été dit plus haut; et à l'ouverture de l'enveloppe, quand l'expérience est terminée, vous trouvez les feuillets laissés en blanc couverts d'écriture au crayon et le bout de crayon disparu. Les réponses données correspondent exactement à ce que vous attendiez ; elles reflètent le caractère de l'ami que vous avez connu, et de plus, c'est l'écri-

ture qu'il avait de son vivant; même tournure de phrases, même élévation de pensées et pureté de style. En un mot, vous ne doutez pas un seul instant, que ces communications ne viennent de l'être bien-aimé que vous avez perdu.

Quel est l'agent mystérieux qui a opéré toutes ces merveilles?

D'où sont venues ces communications? Et cette écriture identique, comment l'expliquer?

— L'exemple que je viens de citer m'est personnel et le compte rendu de deux séances de psychographie des plus remarquables que j'ai eues en 1897, aux mois de juin et de septembre, avec Miss Bangs de Chicago a été donné *in extenso*, dans les *Annales des sciences psychiques* de mars-avril 1898.

Dans la deuxième séance de septembre, une des fleurs roses faisant partie d'un bouquet de fleurs de pois de senteur, de couleurs blanche, rose et rouge qui se trouvait dans un vase sur la table où j'avais posé les deux ardoises, à ma droite et tout près de moi, passa, sur ma prière, dans l'intérieur de l'enveloppe de la lettre mise entre les ardoises. Cette fleur avait toute sa fraîcheur et son parfum, comme si elle venait d'être cueillie, quand je l'enlevai de la lettre.

2° *Autre expérience avec Miss Bangs.* — M. C. D. Clark, juge au tribunal civil de Painesville-Ohio (États-Unis d'Amérique), dont l'honorabilité et la bonne foi ne peuvent être contestées, eut avec l'une des deux sœurs Bangs une séance du même genre. Le juge raconte qu'il avait apporté avec lui deux ardoises qu'il avait fait river ensemble hermétiquement, et qu'au-dessus de ces ardoises il en avait mis deux autres appartenant au médium et entre lesquelles il avait placé une enveloppe de lettre contenant une lettre à son fils, décédé depuis peu, avec du papier blanc pour recevoir la réponse. Ensuite, il avait demandé si les esprits avaient le pouvoir de faire passer ces lettres, des ardoises du médium dans les siennes ; et que le médium consentit à en faire l'expérience. Après environ une demi-heure d'attente, trois coups furent frappés dans la table annonçant que l'expérience était terminée. Il enleva l'élastique des ardoises données par le médium et fut surpris de ne pas y trouver la lettre qui y avait été mise ; il emporta avec lui, les deux ardoises qui lui appartenaient, en fit détacher les écrous et les cachets et y trouva en effet, la susdite lettre qui contenait à l'intérieur la réponse faite par le juge, en présence de témoins.

M. Clark déclare qu'il avait toute sa présence d'esprit à l'heure où la séance eut lieu, qu'il n'avait jamais vu Mlle Bangs et qu'il n'était pas connu d'elle ; et qu'enfin il est prêt à faire le serment que le contrôle des ardoises a été fait par lui d'une manière rigoureuse et complète, et qu'enfin les ardoises n'avaient pas quitté ses mains, un seul instant.

— La théorie de la télépathie peut-elle expliquer ces phénomènes ?

Comment le « subliminal ego » du médium a-t-il pu faire passer d'une part, cette fleur de pois de senteur, dans les ardoises et la lettre du juge Clark des ardoises du médium dans les siennes ?

— Vous parlerai-je des manifestations psychiques merveilleuses obtenues par le professeur Fred. Evom de San-Francisco (Amérique du Nord) ?

Des milliers de personnes ont pu constater ses dons d'écriture directe, d'écriture automatique, de clairvoyance.

Non seulement les circonstances dans lesquelles la médiumnité d'Evom garantissent une origine extra-humaine, mais aussi le contenu des communications et parfois le caractère de l'écriture.

C'est ainsi qu'il donna, certain jour, une séance dans un cercle privé ; la plupart des assistants ne connaissaient pas le médium et par mesure de précaution leurs noms ne lui furent pas révélés. Tous, sauf deux, obtinrent néanmoins des communications de parents ou d'amis défunts. Après qu'on eut soigneusement lavé les ardoises et mis deux bouts de crayon entre les deux surfaces, on cacheta les bords avec de la cire. Puis, on les lia à l'aide d'une ficelle et on les suspendit à un bec de gaz. Bientôt on entendit nettement le mouvement rapide des crayons ; après quatre minutes, de légers coups indiquèrent que l'opération était terminée. Les ardoises furent détachées, on ôta la ficelle et les cachets, et l'une des surfaces fut trouvée remplie de communications s'accordant avec le degré de culture intellectuelle de ceux dont elles émanent. Ce qui démontre péremptoirement l'authenticité de cette écriture directe, c'est que Evans ne savait pas d'avance qui assisterait à la réunion ; il ne pouvait donc avoir préparé les ardoises.

Non moins significatif est le témoignage apporté par le professeur Alfred R. Wallace, le savant anglais.

Dans une séance donnée par Evans, il reçut non seulement des communications en écriture directe sur ardoise, dans des conditions semblables à celles décrites plus haut, mais aussi lorsqu'il demandait s'il pouvait également obtenir de l'écriture sur papier, l'Esprit-contrôle John Gray le pria d'enlever six feuilles dans un carnet de notes qui se trouvait sur la table et de le déposer, avec un morceau de fusain, entre les deux ardoises. Ceci fait, les forces occultes se mirent à l'œuvre. Cette fois, les papiers ne montraient aucune écriture, mais sur chacune des six feuilles se trouvait dessiné un portrait dont cinq furent aisément reconnus pour être ceux de D. D. Home, Dr Benjamin Rush, Dr Robert Hare, Jonathan Pierpont et Mme S. F. Breed, tous spirites de marque. Le sixième portrait ne fut pas reconnu.

Dans une autre séance, on obtint également de l'écriture directe dans une ardoise double qu'avait apportée le frère du professeur, M. John Wallace. Sur l'une des surfaces, on lut une communication de John Gray, sur l'au-

tre, un message signé : « T. V. Wallace », le nom du père défunt du Professeur.

Relativement à cette séance, M. le professeur Alfred R. Wallace, écrivit, le 28 avril 1900, à M. A. J. Rotteveel à La Haye : « Le rapport de la séance donnée par M. Fred. Evans, rédigé par M. J. J. J. Owen, est parfaitement exact. Je possède encore les ardoises avec l'écriture directe et les dessins et je possède aussi les feuilles de papier sur lesquelles, à ma demande, ces dessins furent faits. Tout se passait dans des conditions offrant les meilleures garanties ; je considère les faits comme réels et leur authenticité est absolument au-dessus du moindre soupçon pour tous ceux qui en furent témoins.

Je crois en avoir dit assez pour prouver à mes lecteurs que pour ce genre de phénomènes, comme pour les précédents, la théorie spirite est la seule qui réponde à toutes les objections qui peuvent être soulevées, quant à sa réalité.

(*A suivre*). Prof. C. MOUTONNIER.

Nice, le 2 mars 1906.

PAGES RETROUVÉES

L'ABBÉ BORNAVE *

XVII

Le lieutenant-colonel Gassias qui commandait alors le détachement d'infanterie de marine et les troupes de notre petite colonie de l'Océan Indien, avait installé sa demeure dans l'une des plus jolies maisons du quartier de la Rivière, au bout de Saint-Denis, et n'avait que le pont à passer pour gagner la caserne. Un jardin ombreux permettait à Mme Gassias, jolie créole des Antilles, et à ses trois enfants, une fille de seize ans, Mlle Geneviève, et deux plus jeunes fils, le séjour presque constant à l'abri de quelques grands arbres. Une table à ouvrage y était installée autour de laquelle l'aimable famille était réunie et où, bien souvent, les officiers en visite trouvaient un accueil qu'aucun d'eux n'a oublié. Sorti de Saint-Cyr en 1853 le colonel avait fait la campagne de Crimée puis celle du Mexique et, fatigué par de nombreuses colonies, il n'aspirait qu'à voir arriver une retraite qu'il aurait sollicitée déjà s'il n'eût songé à l'éducation de ses deux bambins venus un peu tard.

C'était un excellent homme, un chef bienveillant avec les hommes mais exigeant beaucoup de ses officiers avec qui, en dehors du service, ses rela-

* Voici les numéros de septembre, octobre, décembre 1905, mars et mai 1906.

tions étaient simplement paternelles. Presque chaque jour il montait à pied faire le rapport au quartier où il se rendait quelquefois en voiture. On ne le vit à cheval que pour la revue du 15 août et dans une nuit d'incendie ; aussi les soldats disaient-ils : « Ah ! que je voudrais être le cheval du colon ! » Parfois, le matin quand on entendait quelques coups de canne légèrement frappés au « barreau », on savait que c'était le colonel Gassias qui venait en vieux camarade voir ses officiers. Plein d'expérience, il laissait toujours avec la discrétion d'un homme bien élevé le temps de faire disparaître du petit salon certaines bottines ou toilettes brodées qui n'appartenaient pas à son lieutenant et dénonçaient quelque visite un peu prolongée, et, lui étant arrivé plusieurs fois d'apercevoir quelque forme vaporeuse enveloppée de rose ou de bleu disparaître sous les palmiers ou derrière les charmilles d'ibiscus, il avait dit avec un bon sourire : « Et moi aussi j'ai été sous-lieutenant ! »

Donc il entra un matin chez le lieutenant Maurice Vallas tout à la fois en colonel et en père. « Pouvez-vous me recevoir, mon cher lieutenant ? » — « Certainement, mon colonel, et si vous me trouvez en tenue, prêt à sortir, c'est que j'attendais vos ordres du rapport pour me rendre à votre bureau. » — « Alors, ne vous dérangez pas, permettez-moi d'allumer un cigare et causons. Il est donc avéré que Cupidon vous attendait au coin d'un bois pour vous décocher un de ses traits perfides, et que vous êtes amoureux de l'une des plus jolies filles de Saint-Denis. Toutes mes félicitations, mon jeune camarade, vous l'aimez, elle vous paie de retour et, naturellement, vous demandez sa main... Çela c'est de votre âge, mais hélas, ce n'est pas tout, mon bel officier, il faut aussi demander ce qui est indispensable à cette jolie main si vous tenez à ce qu'elle reste blanche et satinée, cela signifie que cette main doit soutenir un sac plus ou moins pesant contenant l'or de sa dot. Votre cœur a demandé Mlle Eveline S..., votre tête a-t-elle songé à demander la valeur de cette dot ?

— « Mon colonel, en rencontrant Mlle Éva dans le monde, il m'a semblé la voir toujours entourée d'un certain luxe, et jamais je n'aurais osé... » — « Heureuse jeunesse, s'écria le colonel en riant, mais il est de mon devoir de venir vous dire, puisque vous m'avez fait part de cette demande en mariage verbale, que la loi militaire exige qu'elle soit suivie, dans la quinzaine, afin que le courrier puisse les emporter, d'une demande que je vous promets d'appuyer favorablement auprès du Ministre de la Marine, demande dont le capitaine major vous soumettra le modèle réglementaire et d'un projet de contrat rédigé par le notaire de la famille établissant l'apport de la future en espèces monétaires sonnantes, roulantes, trébuchantes et ayant cours. Cet honnête tabellion doit, en outre, aux colonies, remettre au chef de corps qui transmet la demande à M. le Ministre de la Marine, un certificat de

dépôt à la caisse des hypothèques ou à celle des Dépôts et Consignations d'un titre ou d'une somme dont le minimum a été très sagement fixé à 30.000 francs. Veuillez donc, mon cher ami, avant de faire une demande inutile, déléguer le chef qu'il vous plaira ou deux de vos camarades afin d'aller trouver le notaire de votre futur beau-père, ou le papa lui-même à son bureau. Si, cependant, vous vous sentez assez courageux pour étudier vous-même la « configuration du terrain » au point de vue de l'attaque et de la défense, dit en riant le colonel qui aimait à donner une couleur militaire à ses arguments, vous pouvez « lever les plans » vous-même. A moins que, mon cher lieutenant, vous n'ayez assez de fortune personnelle pour reconnaître la dot réglementaire à votre fiancée, acte généreux qui lèverait toutes les difficultés ? »

— « Non, mon colonel, je ne puis me permettre cette prodigalité, ma famille est dans une modeste aisance en vivant des produits d'une belle ferme que mon père, en mourant, a laissée prospère et que mon frère Henri dirige avec habileté, mais j'ai moi-même une sœur à marier, et, comme en entrant au séminaire où l'on me destinait à l'état ecclésiastique, j'avais tacitement abandonné ma part à ma sœur, je chagrinerais ma vieille mère en la réclamant. »

— « Je vous approuve, mon cher lieutenant, et je vous quitte ; si Mlle S... a une dot, vous l'épouserez dans trois mois, le temps nécessaire à la transmission et au retour de la demande en mariage. Dans le cas contraire, toute démarche serait inutile, et vous n'obtiendriez qu'un refus ministériel. »

Après le départ du bon colonel Gassias, Maurice Vallas demeura songeur et anxieux, sa chère Eva n'aurait-elle point de dot ?... « Chère aimée, pensait-il, je ne lui demande pas la fortune et je sens que je l'aimerais pauvre, mais si elle m'était refusée, si une barrière allait s'élever entre nous ! » A cette pensée, il s'assit, laissant tomber son front dans ses mains, et une image lointaine et chère encore apparut à son esprit. Il revit un instant la douce fille blonde, cette petite Rose Beraben qui lui avait donné son cœur et qu'il avait dédaignée... La pauvrette lui avait été fidèle deux ans, et petit à petit elle avait fini par l'oublier et s'était promise à un autre. Ce souvenir était accompagné d'un remords et avait plongé le jeune officier basque dans une sensation de tristesse qu'il eut de la peine à chasser.

— « N'y pensons plus, dit-il en secouant ses pensées, puisque j'ai changé toute ma destinée, ne quittons plus le nouveau chemin, il y a sans doute de belles fleurs à y cueillir ! Allons trouver Lionnet et Lhôtelier. »

XVIII

— « Mon cher Lionnet, je viens vous prier de me rendre un grand service, allons chez Lhôtelier, je vous expliquerai chez lui ce que j'attends de

vous deux. » Arrivés chez ce dernier: « Je n'ai pas de secrets pour vous, dit-il, eh bien, vous n'ignorez pas qu'autorisé par Mlle Eveline S., j'ai vu ses parents hier et que j'ai eu le bonheur de me voir accorder la main de celle dont, depuis six mois, je ne faisais mystère à aucun de vous de désirer la main. Le service que je vous demande, mes chers camarades, fort délicat pour moi, très facile pour vous, est d'aller chez M. l'ingénieur S., lui demander de ma part. (j'aimerais mieux qu'il pensât que la question vient du colonel), s'il m'autorise à adresser dès aujourd'hui ma demande en mariage au Ministre de la marine ?... il comprendra. » — « Dans le cas contraire, mon cher Vallas, lui dit en souriant Lionnet, c'est moi que vous chargez de mettre devant lui « les points sur les i » ; c'est bien ; venez-vous, Lhôtelier ? Si vous preniez votre flûte pour adoucir le beau-père ? »

Une heure après, les deux amis de Vallas faisaient remettre leurs cartes à l'ingénieur colonial par l'indien de planton et se voyaient aussitôt accueillis par un homme aux manières affables et fines. — « Notre mission, toute délicate qu'elle puisse paraître à vos yeux et aux nôtres, monsieur, est des plus simples. Vous avez fait à notre camarade le lieutenant Vallas l'honneur de lui accorder la main de Mlle votre fille, et nous sommes chargés de vous prier de vouloir bien mettre le comble à son bonheur en lui assurant qu'il peut faire parvenir sans retard à M. le chef de corps, qui doit les transmettre par le prochain paquebot à S. E. le Ministre de la marine, toutes les pièces relatives à sa demande de mariage.

— Certainement, messieurs, ma parole est donnée.

— Toutes les conditions y doivent être nettement stipulées, monsieur l'ingénieur ; il est donc essentiel que votre notaire remette au colonel le projet du contrat de mariage établissant l'apport de la future conjointe, en un mot, le chiffre de la dot de Mlle votre fille.

— Voilà tout, dit doucement le lieutenant Lhôtelier, qui ne voulait pas jouer un rôle tout à fait inutile... voilà tout.

— Messieurs, il n'a pas été parlé de dot avec M. Vallas ; je comptais bien sur sa visite prochaine, et je sais qu'elle eût peu tardé, dit en souriant le père ; je lui eusse dit ce qu'il n'ose pas demander lui-même, c'est que je promets à Eva une rente de 3.000 francs, ce qui, vous le voyez, messieurs, est plus beau qu'une somme de 30.000 francs qui, en France, leur donnerait à 3 et 1/2 un maigre intérêt de 1050 francs.

— Reconnaissant, monsieur l'ingénieur, la générosité de votre promesse, nous n'avons qu'à nous retirer et nous connaissons trop la délicatesse de votre futur gendre pour ne pas être certains qu'il sera satisfait.

— Oui, ajouta Lhôtelier qui voulait placer son mot... Oui, Vallas sera content, mais le colonel... qu'en pensez-vous, Lionnet ?

— Notre mission est terminée, le colonel examinera les pièces avant de les

transmettre. Nous n'avons plus à insister ; cependant, monsieur l'ingénieur, je dois vous dire que, dans ces conditions, toutes généreuses qu'elles soient, le colonel ne pourra transmettre un tel projet de mariage.

— Impossible, ajouta le calme Lhôtelier,... pas réglementaire.

— M. le colonel agira comme il l'entendra, messieurs, je vous ai dit mes conditions.

— Certes, notre ami Vallas n'aurait qu'à s'en louer s'il était médecin ou avocat, mais comme officier il doit produire un contrat établissant non des promesses, mais une donation.

— Donation reste, promesses volent, ajouta Lhôtelier froid et poli, c'est ce que le législateur militaire a pensé.

— Mon camarade dit vrai, monsieur; quelque belles que soient des promesses, elles sont subordonnées à un événement imprévu qui peut en arrêter l'exécution, surtout lorsque la rente desservie à un enfant dépend non d'une fortune capitalisée, mais d'une situation aléatoire que peut faire cesser la retraite par exemple...

— Ou même la mort, dit Lhôtelier, complétant d'un air lugubre la pensée de Lionnet.

— Aussi le ministre n'exige-t-il que le dépôt d'une somme de 30.000 fr. ou une hypothèque de même valeur sur les propriétés que vous pouvez posséder.

Ces dernières paroles dites avec fermeté par Lionnet ne semblèrent pas être goûtées par l'ingénieur colonial qui songeait à son autre fille et répondit avec son affabilité invariable :

— « J'aime tendrement mes deux filles et je n'aurais pas voulu refuser à Éva l'homme qu'elle a choisi pour époux; M. Vallas, jeune officier, bien fait et bien élevé, je dois le reconnaître, me semble avoir de l'avenir, et, en lui accordant sans observation la main d'Éveline, sans promesse immédiate d'une dot, j'ai désiré, je vous en fait loyalement l'aveu, laisser s'écouler les quelques mois qui me semblent nécessaires pour donner à cette affection le temps de s'affermir, et pour me permettre de mettre en valeur quelques terres et deux villas que je possède, afin de constituer légalement la dot de chacune de mes filles.

— Compris! murmura le lieutenant Lhôtelier, très sage !

— Je vous ouvrirai mon cœur paternel, messieurs, en vous avouant que j'avais toujours espéré qu'Éva épouserait un jeune avocat du barreau de la ville, un de ses amis d'enfance, aimable et assez fortuné, que je n'ai pas besoin de vous nommer, ce qui serait un fait accompli sans la venue de ce bel officier. Ne voyez là, messieurs, aucune récrimination de la part d'un père qui aurait, je pense, le droit d'en traduire quelques-unes. Je me plais à reconnaître que les deux prétendants sont de valeur égale, cette

fois la toge cède le pas à l'épée, je n'oppose aucun refus, laissant à la Providence le soin d'exécuter ses volontés.... Mais, je vous dois avouer que....

— Que vous eussiez préféré la toge, répondit Lhôtelier, l'ennuyeuse question de dot eût été écartée.

— Cela est fort exact, lieutenant, mais une autre considération que vous comprendrez tous les deux, guide aussi mon cœur de père. Nos jeunes filles créoles ont toujours eu un penchant irrésistible pour l'épaulette ; mais hélas ces jeunes et brillants officiers nous emmènent nos enfants pour longtemps... même pour toujours, tandis qu'un jeune avocat, un notaire, un médecin, garde près de nous les objets de notre amour.

— Sincère et tendre, monsieur, je vous approuve, dit le bon Lhôtelier, nous n'avons qu'à retourner dire à Vallas d'être patient afin de mériter la palme.

— Vous nous permettez de rapporter notre conversation à notre ami ? ajouta Lionnet.

— Certainement, messieurs, en l'assurant de nouveau de toute mon affection.

Et, serrant la main des deux officiers, M. S... les reconduisit au jardin où il les salua en souriant.

En entrant chez Vallas qui attendait avec une impatience que l'on doit comprendre, le retour de ses deux amis. — Tu n'es pas près d'épouser ta belle, lui dit, avec sa rude franchise Lhôtelier qui avait été soldat et sergent avec Vallas, à moins que tu ne la dotes toi-même. Le papa lui assure une rente de 3.000 francs jusqu'à sa retraite, et à sa mort, n i ni, c'est fini. Ecoute-moi, Maurice, pas de dot, pas de « conjungo », pas d'argent, pas de Suisse. Excellent homme, ton futur beau-père, mais si Lionnet s'est conduit chez lui comme un brillant capitaine rapporteur et un véritable avocat — je ne vous connaissais pas de cette force-là, Lionnet — moi, pendant ce temps-là, j'étudiais le « Pater », et j'ai vu clairement que s'il veut rester « dur à la détente », c'est-à-dire faire attendre la dot, c'est qu'il regrette que ton rival, M. Edgar de V..., qui est pourtant un bon cavalier, n'ait pas pris l'avance nécessaire pour sauter le fossé avant toi.

— Tu as raison, lui répondit Vallas en pâlissant et en mordant sa fine moustache, mais ce bel avocat ne sera jamais le mari d'Eveline, moi vivant !

XIX

J'entends, de cette table à laquelle je relis et transcris pour mes lecteurs ces vieilles pages retrouvées, des réflexions qui ont un grand fonds de

raison : toutes ces histoires passées sont pour nous dénuées d'intérêt... encore, si elles étaient bien écrites, mais, sont-ce là des leçons de spiritisme ? Oui, mes amis, tous ces faits sont mêlés de pensées philosophiques d'où je pourrais extraire et vous présenter bien des déductions empreintes de notre chère doctrine.

Oui, dans la vie de mon camarade Vallas je vous prie de voir un fait psychologique extraordinaire et, sans anticiper sur la fin de cette histoire qui est un roman, il est certain que la gitana espagnole avait prédit l'avenir et que la voyante Fine ajouta encore du merveilleux à nos esprits encore fermés aux connaissances du mystérieux.

Qui comprendra pourquoi ces deux cousins, se ressemblant comme deux jumeaux, fils d'une sœur et d'un frère ont, sans le comprendre, interverti l'existence pour laquelle ces deux âmes semblaient destinées, obéissant à une puissance occulte contre laquelle ils n'ont su résister ni l'un ni l'autre? N'y aurait-il point une cause qu'il faudrait chercher dans une existence précédente ? C'est ce que nous comprendrons plus tard si vous et moi, lecteurs et conteur, allons patiemment au bout de cette histoire vraie que quelques témoins peuvent encore certifier.

Mais, avant de continuer, je vais me permettre une digression pour vous dire, ainsi que Shérazade, dans les *Mille et une Nuits*, une petite histoire qui apportera quelque diversion aux autres et vous contraindra, ainsi que le roi de Perse Shériar, à écouter jusqu'au bout les contes merveilleux qui tinrent le prince jaloux en haleine et lui firent oublier les infidélités de son épouse. Cette anecdote est relative à ce camarade Lhôtelier dont vous avez lu le nom dans ce chapitre ; elle est vieille et tient toute une feuille pleine de lui, fleur fanée de jeunesse que je puis mettre à l'air sans remords, car plus de trente années ont passé depuis, et elle ne saurait compromettre personne. Je pourrais donner pour titre à ce petit chapitre : *Souvenir d'Ambassadrice.*

Pauvre lieutenant Lhôtelier ! Qui se souvient encore de lui? Il n'a fait que passer et fut un privilégié de ce monde, puisqu'il mourut jeune. C'était un grand garçon blond de vingt-cinq ans, à la figure intelligente, avec une jolie bouche aux lèvres fines ombragées d'une légère moustache, au sourire bon et triste ; d'apparence vigoureuse, c'était en un mot un bel officier et, ce qui ne gâtait rien, un bon musicien.

A l'époque où survint cette aventure (oh ! combien lointaine !) nous étions ensemble à l'île de la Réunion, dans ce petit coin du paradis terrestre qui a nom Salazie, station balnéaire cachée à mille mètres dans les montagnes au milieu des bambous, des fougères arborescentes et des cafés sauvages, dans un petit hôtel voisin d'un hôpital où les officiers qui alors, n'y connaissaient que rarement les fièvres et n'étaient jamais bien malades,

étaient envoyés à tour de rôle deux par deux boire à la fontaine l'eau exquise qui devait les guérir de leurs maux heureusement imaginaires.

Un soir, la veille même de notre retour à Saint-Denis, Lhôtelier et moi étions assis sous la galerie de l'hôtel Cuzard, absorbés dans la contemplation du décor grandiose que les Salazes, le grand Bénard et le piton d'Anchin découpaient dans le sombre azur étoilé, sans que nos yeux pussent s'en détacher. La nuit étendant partout son beau voile pailleté et parfumé, nous nous faisions part mutuellement du regret que nous éprouvions de quitter ce séjour enchanteur que seul je devais avoir le bonheur de revoir.

Comme la fraîcheur nous invitait à regagner la vaste chambre que nous partagions en frères d'armes, une grande calèche attelée de quatre mules vigoureuses s'arrêta devant l'hôtel, chose assez rare à pareille heure ; elle ne contenait qu'une seule voyageuse, une femme jeune, une délicieuse Anglaise belle comme sont belles les filles d'Albion quand elles veulent l'être. Elle était enfouie dans les flocons vaporeux d'une légère toilette de mousseline rose, d'où émergeait la plus ravissante tête entourée d'une luxuriante chevelure blonde ; avec cela des yeux bleus et une petite bouche rose, véritable écrin de perles fines. Un domestique de l'hôtel lui aida à mettre pied à terre et, surpris de la voir seule, lui demanda si d'autres voyageurs la suivaient.

— Oh no ! répondit-elle souriante, j'étais montée toute seule, car j'avais beaucoup chaud à Saint-Denis ; mon mari, le consul d'Angleterre à Zanzibar, avec nos domestiques, viendra demain. J'étais très fatiguée, donnez-moa une bonne chambre, servez-moa une petite en-cas et du thé et, tout de souite je voulai me mettre au lit. Mais, comme j'ai beaucoup peur la nouit, alors, je priai quelqu'un de demeurer dans une cabinète voisine.

Nous vîmes passer, puis s'évanouir la radieuse apparition de cette beauté si fraîche qui prit possession de la plus belle chambre séparée de la nôtre par un cabinet.

Nous nous étions traduit mutuellement notre admiration et nous allions regagner notre chambre pour la dernière fois lorsque Maxime, le bon noir de l'hôtel, s'approcha discrètement de mon camarade et lui dit doucement :

— Mon lieutenant, Mme la « Consule » vous prie d'aller lui parler.

— Moi ? ah ! ça, tu dois faire erreur.

— Non mon lieutenant, deux fois elle a dit : « Envoyez-moi M. l'hôtelier. » Or, Maxime n'entendant jamais dénommer son maître que le « père Cuzard », ou « le patron » s'était aisément mépris ; de plus Cuzard était à Saint-André ce soir-là.

— Vas-y, dis-je en souriant et en clignant de l'œil à Lhôtelier, que je savais homme assez adroit pour mener à bonne fin un conte de Boccace.

Encouragé, il suivit donc Maxime près de la jolie consulesse qui, apercevant ce beau garçon vêtu d'un costume de laine sombre et coiffé d'un béret

de velours qu'il mit respectueusement à la main se dit certainement : Il est bien jeune le père *Cuzard* dont m'a parlé Mme la gouvernante... Ce doit être son fils. Vous êtes monsieur l'hôtelier ? — Oui madame et, pour vous être agréable, je suis tout à vos ordres. — Yes ! j'ai si tellement peur que je vous prie de faire venir quelqu'un dans la petite chambre à côté. — Très volontiers, madame, et, si vous le permettez, j'y resterai moi-même, mais soyez rassurée, les bêtes féroces sont très rares dans ce beau pays, les voleurs viennent seulement rôder quelquefois. — Oh ! vous m'effrayez beaucoup, monsieur l'hôtelier, restez-là tout près. — Ne craignez rien, madame, j'ai à travailler, je veillerai toute la nuit près de vous.

Quand la jeune Anglaise eut grignoté du bout de ses dents de nacre un petit blanc de poulet et humecté ses lèvres roses d'un doigt de Malaga, elle commença à se déshabiller dans un léger frou-frou troublant pour son voisin qui lui semblait bien silencieux. — Etes-vous là, monsieur l'hôtelier? — Oui, madame la Consulesse. — Que faites-vous ? — Je lis. — Oh ! lisez tout haut. — Bien bizare la mignonne fille d'Angleterre, pensa le prisonnier. — Chantez-vous, monsieur l'hôtelier ? — Non, madame, mais je joue de la flûte. — Oh ! charming ! Voulez-vous jouer pour moa tout de souite, je vous prie, doucement pour endormir moa ? — Mais très volontiers ! et mon camarade, après être venu quérir son instrument de musique, retourna à son poste où, quelques instants après, il prédulait par l'air si doux de *La flûte enchantée* de Mozart qu'il exécuta délicieusement. — Aoh ! vous jouez très bien, monsieur l'hôtelier, encore autre chose, voulez-vous? » Sans répondre, l'artiste joua lentement l'*Invitation à la valse* de Weber qui fut suivie d'un léger silence. — Encore ! dit la voix douce et affaiblie de la jeune femme gagnée par le sommeil. Lhôtelier distilla alors une berceuse de Chopin si remplie de mélodie douce qu'elle acheva de livrer la jolie voyageuse à Morphée. N'entendant plus qu'un souffle faible et régulier, Lhôtelier ouvrit la porte donnant sur la chambre de la belle endormie qui la croyait fermée à clé. A la clarté d'une bougie agonisante il entrevit la forme repliée et charmante de la délicieuse créature qui, percevant un bruit léger, murmura sans ouvrir les yeux : « Aoh ! venez Charley ! »

. . . .

L'aurore aux doigts de rose avait doré légèrement de ses premiers feux le sommet des Salazes, lorsque le jeune lieutenant, comme une ombre fugitive, regagnait notre chambre.

Deux heures après, avant que la douce créature eût ouvert les yeux, Lhôtelier et moi étions à cheval sur la route de Saint-André.

Deux semaines après, à un bal donné au Gouvernement, la petit consulesse de Zanzibar était assise sur le large sofa du grand salon entre Mme la gouvernante de Bormel et la consulesse d'Angleterre à la Réunion. Tous

les officiers et les fonctionnaires de la colonie défilaient devant elles, saluaient respectueusement puis se retiraient.

Lorsque vint le tour de mon camarade il avait fait une profonde révérence et allait passer sans mot dire, lorsqu'il fut gracieusement retenu par Mme la gouvernante qui dit en le présentant à la ravissante consulesse : « M. Lhôtelier, un musicien de talent hors ligne ; vous aurez le plaisir de l'entendre tout à l heure jouer de la flûte avec accompagnement de piano. »

La jeune femme, à ces mots et à la vue du beau lieutenant, pâlit étrangement et faillit s'évanouir, derrière son éventail. Quant à Lhôtelier, il demeura impassible et respectueusement courbé, la frange d'or de son épaulette caressant un moment la blonde chevelure qui lui rappelait dans un amoureux effluve l'un des plus beaux rêves de sa vie, puis il se retira muet et glacial.

Pauvre Lhôtelier ! deux ans après il se faisait tuer en Cochinchine.

— Madame l'Ambassadrice, si cette petite feuille allait par hasard voler indiscrète sous vos yeux, vous sauriez qu'il est mort sans parler et que la plume qui, trente ans après, écrit ce bien doux conte, ne l'a su que par une vieille page retrouvée. Vous donneriez un soupir au souvenir de cette nuit si lointaine et, qui sait... peut-être une larme !

(*A suivre.*)

LÉOPOLD DAUVIL

Projet de Voyage à Londres

J'avais formé ce projet d'un pèlerinage spirite à Londres, en la compagnie d'une société choisie, afin d'aller voir si les deux médiums, Cecil Husk et William's, nous permettraient d'admirer quelques matérialisations dues à leurs pouvoirs que l'on dit incontestables.

Mais la venue d'une vingtaine d'étrangers, et du Rédacteur en chef de la *Revue Spirite* à leur tête, semblent avoir effrayé les deux médiums qui nous font savoir, Cecil Husk, qu'il est engagé pour un grand nombre de séances, et William's, que, fatigué, il part pour l'Irlande.

A l'impossible nul n'étant tenu, j'adresse l'expression de mes regrets aux personnes qui avaient bien voulu entreprendre avec moi la traversée du Détroit, déplorant personnellement ce voyage manqué, que j'avais compté faire en charmante compagnie.

L. DAUVIL

CONGRÈS SPIRITE BELGE

Nous avions annoncé le Congrès prochain et publié l'ordre du jour des séances du 3 et du 4 juin, mais un article important qui nous parvient au dernier instant nous contraint à supprimer plusieurs pages que nous reproduirons en juillet. Nous y donnerons le compte rendu des séances du Congrès que M. Henrion, secrétaire général, voudra bien nous faire parvenir.

L. D.

NECROLOGIE

La rédaction de la *Revue* manquerait à ses devoirs d'amitié si elle n'adressait à sa collaboratrice, Mme Diane Marest, ses bien sincères compliments de condoléances à l'occasion de la mort de sa belle-fille,

MADAME MAREST,
décédée à Nice (Villa Moscou),
le 21 avril.

Notre consolante doctrine et la grande sympathie qu'a su s'attirer de toutes parts Mme Diane Marest, seront un baume efficace pour sa douleur profonde.

BIBLIOGRAPHIE

Mes Pensées, petits poèmes en prose,
PAR Mme M.-P. NÉVA

« Mon âme chante, sans règles apprises, tout simplement ce qu'elle ressent. » Telle est l'épigraphe que Mme M.-P. Néva place au frontispice de son recueil de petits poèmes en prose. L'auteur nous donne ainsi à entendre que :

Ses négligences sont ses plus grands artifices.

La sincérité et la simplicité littéraires sont, à notre époque, de trop rares qualités pour qu'on ne les salue pas au passage.

Toutefois, que Mme Néva ne soit pas dupe d'elle-même et de ses excel-

lentes intentions : qu'elle n'oublie pas que l'artiste vraiment digne de ce nom doit être un laborieux artisan.

Le poème en prose n'a dû sans doute son succès momentané qu'au talent de Baudelaire et si le poème amorphe ou en vers libres vit encore, qu'il en rende grâces à M. de Régnier. Mais ces formules poétiques relâchées n'ont jamais été adéquates au génie à la fois harmonieux et précis de notre race. On le constate aux tendances de l'école contemporaine qui retourne insensiblement à la pure tradition, après s'être, j'en conviens, débarrassée d'inutiles entraves.

La poésie est une des voix de notre âme profonde. Elle offre ceci de commun avec la musique, que les mots, — ces notes du langage parlé, — y prennent, en vertu de la notation mélodique du rythme et de la rime, une valeur relative spéciale et évoquent au delà de la pensée exprimée.

Et Mme Néva s'en rend si bien compte, qu'elle donne un aspect versifié à certains de ses poèmes en prose et parsème d'assonnances sa prose poétique.

Vous lirez comme moi ce livre avec infiniment de plaisir, en déplorant que l'auteur se soit borné à nous présenter systématiquement de charmants sujets de poèmes et de gracieuses idées qui ne perdraient rien de leur séduction à être revêtues de la tunique consacrée. Car dans Mme Néva il y a un délicieux poète, puisque aussi bien la sensibilité et l'enthousiasme, ces qualités essentiellement féminines, sont l'apanage de l'Inspiré.

A. GAUDELETTE

∴

A propos d'un dessin du médium Fabre.

De sa curieuse collection des dessins originaux dus au crayon inspiré du célèbre médium Fabre, M. Leymarie, à la demande de nombreux amateurs, vient d'extraire et de faire photographier, à un nombre restreint d'épreuves, un morceau inédit de toute beauté.

Cette page artistique, magistralement exécutée à la mine de plomb, représente, en une allégorie à la fois riche et sobre, la Nuit déployant sur la Terre son mystérieux manteau.

Divers personnages, d'un symbolisme puissant mais transparent, sont harmonieusement disposés aux côtés de la figure centrale. L'ensemble de la composition est animé d'un si superbe mouvement, et l'impeccabilité dans le détail et notamment dans les modelés est telle, que l'on peut considérer cette œuvre comme digne du grand Raphaël, dont Fabre fut, nous dit-on, l'instrument médianimique.

Cette épreuve du format 22 × 22 est vendu 4 fr. non collée.

A. GAUDELETTE.

Le plan mental

Par LEADBEATER

On a souvent accusé la théosophie de parler une langue trop aride, trop spéciale. C'est pour remédier à cet inconvénient que M. Leadbeater a entrepris la publication d'une série d'opuscules dont le *Plan mental* fait partie. Ces ouvrages sont « écrits pour les hommes et les femmes emportés par le courant de la vie et des activités journalières » afin de leur exposer les grandes vérités qui servent de soutien moral puissant lors des phases pénibles de l'existence.

Prix du volume : 1 fr.50.

P. H.

∴

Les phénomènes de matérialisation de la villa Carmen

Par le Dr RICHET

Le Dr Valentin a fait récemment une série de conférences dans le but de contredire les affirmations du Dr Richet au sujet des matérialisations d'Alger. M. Léopold Dauvil, rédacteur en chef de la *Revue Spirite*, a réfuté oralement les allégations du Dr Valentin au cours de sa dernière conférence. Aujourd'hui c'est le Dr Richet qui rétablit la vérité, un moment voilée par des négations trop hâtives. Il triomphe facilement de ses contradicteurs en faisant le simple exposé des expériences auxquelles il a assisté en prenant toutes les précautions désirables. Les objections, purement hypothétiques, s'évanouissent devant les affirmations réitérées du savant docteur.

Les lances rompues dans ce tournoi d'un nouveau genre auront, comme toujours, pour effet d'attirer l'attention des penseurs sérieux sur l'évolution actuelle de la science vers des horizons plus vastes, ascension favorisée par la vulgarisation des sciences psychiques. Ce précieux ouvrage rappelle celui de Katie-King. Il est vendu 2 francs.

PAUL HEIDET.

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef : LÉOPOLD DAUVIL.

Mayenne. — Imprimerie CH. COLIN.

LA

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES
ET
SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-NEUVIÈME ANNÉE

Nº 7. — JUILLET 1906

PARAIT DU 1er AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

SOMMAIRE

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco ; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1er de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Europe, 12 francs. — mérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : **1** fr.

Tous les abonnements partent du 1er janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. Leymarie. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

REVUE SPIRITE
JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES ET SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

DERNIERS OUVRAGES PARUS

(1) Notre chère doyenne, la « BONNE MAMAN » de la Colonie spirite parisienne, va revoir son beau livre avant de le rééditer. La nouvelle édition verra le jour prochainement.

FELIPE SENILLOSA : **Evolution de l'âme et de la Société**, traduit de l'espagnol, par A. EBELOT.. 3 fr. 50

CAMILLE FLAMMARION : **L'inconnu et les problèmes psychiques**, Manifestations de mourants ; apparitions ; télépathie ; communications psychiques ; suggestion mentale ; vue à distance ; le monde des rêves ; la divination de l'avenir.. 3 fr. 50

FALCOMER : **Phénoménographie** ou recherches originales sur les facultés peu connues de l'homme, avec 17 fig..................... 1 fr. 50

ED. GRIMARD : **Une échappée sur l'infini. Vivre. — Mourir. — Revivre.** Un volume de 420 pages........................ 3 fr. 50

— **La Famille Hernadec**, roman spiritualiste.......... 2 fr. 50

KATIE KING : **Histoire de ses apparitions**, d'après les documents anglais, avec illustrations, par un adepte. Préface de M. Gabriel DELANNE 2 fr.

ADRIEN MAJEWSKI : **Médiumnité guérissante** par l'application des fluides électriq., magnétiq. et humains, 24 fig. hors texte...... 3 fr.

La Rénovation religieuse, par l'abbé X... Cet ouvrage renferme sur l'organisation du monde, sur la personne et la divinité du Christ, des détails très intéressants et nouveaux (Épuisé).......................... 2 fr.50

D. METZGER : **Médiums et groupes.** Spiritisme et hypnotisme 0 fr.50

A. ERNY : **De l'identité des Esprits**..................... 0 fr.50

ALBERT LA BEAUCIE : **Les Grands Horizons de la vie**, abrégé de psychologie moderne, preuves expérimentales........................ 2 fr.

Le Credo philosophique d'un franc-maçon : grand in-8° de 180 pages sur papier de luxe 2 fr. Port payé.................................. 2 fr. 60

Comte CAMILLE DE RENESSE : **Jésus-Christ**, ses apôtres et ses disciples au xx° siècle.. 2 fr.

L. GARDY : **Cherchons**.. 2 fr. »

— **Le médium, D. D. Home**, sa vie et son caractère d'après des documents authentiques.. 1 fr.

Autour « des Indes et à la planète Mars », édité par la Société d'études psychologiques de Genève.................................. 2 fr.50

Etude philosophique : Le Christ, le christianisme et la religion de l'avenir, par HENRI CONSTANT (Général FIX) .... 2 fr. 50

Compte rendu du CONGRÈS SPIRITE et SPIRITUALISTE INTERNATIONAL, tenu à Paris, du 16 au 27 septembre 1900. Ouvrage de 730 p., gr. in-8. — *Section spirite*, *Section magnétique*, *Section hermétique*, *Section théosophique*, prix : 10 fr., port payé.. 12 fr.

H. M. LAZELLE, colonel de l'armée des États-Unis d'Amérique : **Matière, Force et Esprit**, ou évidence scientifique d'une intelligence suprême, traduit de l'anglais par C. MOUTONNIER, ancien professeur de l'école des Hautes Études commerciales de Paris.................................. 2 fr.50

M. HAFFNER. — **Comment on fait quelques expériences magnétiques et hypnotiques à l'état de veille**, brochure.............. 2 fr.

Annie BESANT. — **Réincarnation**, traduit de l'anglais par la doctoresse Mme Schultz, un vol. in-16 de 108 pages.................. 1 fr.

C. W. LEADBEATER : **Le Credo chrétien.** Son origine et sa signification. Traduit de l'anglais. Un vol. in-16 de 160 pages.... .. ... 1 fr. 50

R. A. : **Histoire de l'Ame.** Ses véhicules et ses conditions d'existence. Un vol. in-16 de 232 pages........................ 2 fr. 50

Franz HARTMANN. — **Magie blanche et noire**, œuvre d'un érudit, broché........................ 6 fr.

FABRE d'OLIVET. — **La Langue hébraïque restituée**, nouvelle édition, 2 vol. in-4° couronne, papier vergé........................ 25 fr.

REVEL. — **L'Evolution de la vie et de la Conscience**, *du règne minéral aux règnes humain et surhumain*. 1 vol. in-12 broché.... 3 fr. 50

XXX.— **Comment? Pourquoi** ? *Révélations*. 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50

XXX. — **Au Pays des Esprits**, *Roman vécu des Mystères* de l'occultisme. Préface de Papus. 1 vol. in-16 de 432 pages........................ 5 fr.

SCHMITZ DU MOULIN. — **Les Chevaliers de la Lumière** (1er fascicule) par Muhammad Adil. 1 vol. in-12 broché........................ 3 fr. 50.

LÉON DENIS : **Après la mort.** Exposé de la philosophie des esprits, ses ases scientifiq. et expériment., ses conséquences morales (17e mille). 2 fr. 50

— **Christianisme et Spiritisme**. La nouvelle révélation. Doctrine des Esprits. Rénovation (5e mille)........................ 2 fr. 50

— **Pourquoi la vie** (67e mille)........................ 0 fr. 15

Mme ALEX. MOREAU : **Lumière et vérité.** (Recommandé).. 3 fr.

ROSSI, PAGNONI et D. MARONI : **Quelques essais de médiumnité hypnotique**, traduit de l'Italien........................ 2 fr.

M. de KOMAR : **A travers l'Invisible**; contes illust. pour la Jeunesse. 2 fr.

SAINTEAU (Fernand): **Cours complet** de la science de l'Hypnotisme, du magnétisme et du massage........................ 7 fr.

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS : **Les Chevaliers de la Table Ronde** (Roman) comprenant: Le roi Arthur, Parsifal, Lancelot du Lac, prix 2 fr.

C. W. LEADBEATER. — **Le Credo Chrétien**, son origine et sa signification (traduit de l'anglais)........................ 1 fr. 50

L'ABBÉ JULIO: **Secrets merveilleux** pour la guérison de toutes les maladies physiques et morales ; un vol. de 600 pages, relié maroquin souple, avec 2 portraits et 22 figures mystérieuses. Prix........................ 12 fr. »

— **Prières merveilleuses** 5 gravures........................ 3 fr.50

— **Biographies de Jean Sempé et de l'abbé Julio**, 4 gr. 3 fr.50

FABRE DES ESSARTS : **Labbé Houssay** (l'abbé Julio) Biogr. ornée d'un portrait........................ 1 fr.

— **L'arbre gnostique** par Synésius (Epuisé).......... 2 fr.

M. HAFFNER, prof. de magnét. : **Comment on endort**.. 0 fr. 60

PAPUS : **Traité élémentaire de Science occulte**, mettant chacun à même de comprendre et d'expliquer les théories et les symboles employés par les anciens, par les alchimistes, les astrologues, les kabbalistes. — 7e édit. refondue et considér. augmentée, 7 francs 7 fr. 50 franco.

PORTE DU TRAIT DES AGES : **L'envoûtement expérimental.** 1 fr.

— **Etudes magiques et philosophiques.** Théories diverses de l'envoûtement. Corps astral. Extériorisation de la sensibilité. L'âme humaine 1 fr.

VICTOR DUEZ : **Fausses Doctrines et Croyances vraies.** 0 fr. 50

Appel à la Bienfaisance

Nous prions les personnes qui pourraient disposer de vieux vêtements pour les nécessiteux, hommes, femmes, ou enfants, de bien vouloir nous les adresser au bureau de la *Revue*, 42, rue Saint-Jacques ; il nous en est beaucoup demandé en ce moment. On peut envoyer en port dû.

Notre regrettée Directrice était charitable, bien des pauvres l'ont appris et pleurent son départ.

Médiums recommandés. — PARIS

Mme LAY-FONVIELLE, 26, rue d'Eylau. — Voyante.
Mme DE PONCEY, 42, rue Laborde. — Voyance. — Somnambulisme.
Mme PONTET, 4, avenue de Clichy. — Intuition.
Mme GAUFROY, 43, rue de Popincourt. — Voyante. — Lundi à Vendredi inclus, de 3 heures à 5 heures.
Mme MILIANE BELLET, 7, rue Condorcet. — Médium voyant. — Tous les jours, de 2 h. à 5 h. soir, dimanches et jours fériés exceptés.

Guérisons par la médiumnité.

Mme MARY, 71, Rue de la Mare. — Voyante. — Écrivain. — Guérisseuse. — Tous les jours de 1 heure à 5 heures, Jeudi et Dimanche exceptés.
M. MAJEWSKI, professeur de psycho-radiothérapie de massage magnétique, reçoit à Paris, 5, boulevard de Strasbourg, jeudi et dimanche exceptés, de 9 heures à 6 heures.
Mme MATHIAS, 38, rue de Flandre. Tous les jours (sauf le Jeudi et le Dimanche) à partir de 3 heures du soir.

Th. DAREL

De la Spiritualisation de l'être : 1° par l'évolution ; 2° par la morale ; 3° par le psychisme.

Ouvrage contenant des règles précieuses à appliquer aux recherches psychiques, tant en ce qui concerne la *médiumnité* qu'au point de vue du développement relatif aux sciences occultes. Prix . . . . 3 fr. 50

La Folie, ses causes, sa thérapeutique au point de vue psychique (avec une préface du Dr G. Gyel).

Étude raisonnée de la folie et des désordres qui caractérisent l'anomalie des fonctions psycho-physiologiques. L'auteur y fait preuve d'une connaissance approfondie du double ou périsprit. Vues ingénieuses ; logique qui s'impose. Traduit en allemand par le Dr F. Hartmann. Prix . . . 4 fr.

Le Peuple roi, essai de sociologie universaliste.

Ouvrage basé sur la connaissance de l'individu et des lois universelles. Brillant exposé des conditions les mieux propres à réaliser la *synarchie*, c'est-à-dire l'harmonie et l'équilibre dans l'état social actuel. L'auteur s'appuie évidemment sur les sciences psychiques pour établir sa conception spiritualiste du monde. Prix. . . . . 3 fr. 50

La MORT, l'AU-DELA et la VIE dans l'AU-DELA

Par le Baron CARL du PREL

Traduit de l'allemand par Mme Agathe Hœmmerlé ; introduction par le colonel de Rochas. — *1 vol. in-8°, broché, orné d'un portrait.* **Prix : 3 fr. 50.**

LA PERSONNALITÉ HUMAINE, SA SURVIVANCE, SES MANIFESTATIONS SUPRANORMALES. Par F. W. H. Myers.

Traduit par le Dr S. Jankélévitch. *1 vol. in-8°, broché.* . . . . . 7 fr. 50

LES VOIX LOINTAINES. I. — Le Stage, paroles de Là-Bas, par Paul Grendel. Prix, broché . . . . 3 fr.

A. VAN DER NAILLEN

Dans les Temples de l'Himalaya. . . . . 3 fr. 50

Dans le Sanctuaire . . . . 3 » 50

Balthazar le Mage. . . . . 3 » 50

Les trois volumes. . . . . 9 fr.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

49e ANNÉE | N° 7. | 1er JUILLET 1906.

DIRECTEUR-GÉRANT : PAUL LEYMARIE | RÉDACTEUR EN CHEF : LÉOPOLD DAUVIL

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

X

Revenons à l'histoire de l'évolution religieuse et suivons-en les nombreuses péripéties. Nous avons dit ce qu'a été le Christianisme primitif. S'inspirant de la Gnose — c'est-à-dire la connaissance, la science des anciens âges conservée par les Mystères sacrés — il est demeuré dans sa spiritualité native, jusqu'au jour où l'Eglise l'accapara, pour en faire ce que l'on

sait et ce que nous aurons à raconter avec quelques détails, après quoi nous aurons à dire, quel rôle il a joué jusqu'à nos jours... à dire, surtout, quel rôle il pourrait et devrait jouer ultérieurement, au cours de la future évolution (1).

Ce que nous savons, répétons-le, c'est qu'il fut tout d'abord amour, pureté, simplicité, désintéressement... Qu'est-il devenu ? Égoïsme, matérialité, simonie, association de toutes les passions autocratiques, qui n'ont reculé devant rien pour satisfaire les convoitises d'ambitions démesurées.

Le Christianisme primitif a commencé par le discours sur la montagne : « Heureux les miséricordieux qui procurent la paix — Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice — Donnez à celui qui vous demande — Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez enfants de votre Père qui est dans les cieux. »

Cet autre pseudo-christianisme — celui de l'Eglise — qui a succédé au premier a commencé par les massacres des Albigeois, a poursuivi son œuvre démoniaque par les procès de sorcellerie et les autodafés de l'inquisition, pour finir par les dragonnades, la Saint-Barthélemy et les guerres de religion.

Là-bas, l'œuvre divine, ici, l'œuvre des hommes... et quels hommes ! C'est par l'emploi de procédés inqualifiables que s'est opéré l'effondrement. C'est dogme après dogme, que s'est lézardé, puis effrité, le monument élevé par le Galiléen, et c'est du milieu des débris du temple sacré, c'est au sein même du sanctuaire, qu'a lentement mais progressivement surgi l'audacieuse statue du pape, l'homme néfaste qui, du haut de son trône et d'un bout du monde à l'autre, a semé les scandales, dévoyé les esprits et avili la conscience humaine, après l'avoir achetée au plus bas prix.

Mais n'anticipons point. L'on sait sur quel sol mouvant repose la canonicité des écrits du Nouveau Testament et particulièrement celle des Evangiles. Nous avons raconté par l'emploi de quel procédé bizarre ont été adoptés les quatre Evangiles choisis entre combien d'autres. Nous n'y reviendrons donc, ici, que d'une manière occasionnelle.

Le malheur, c'est qu'il y en a eu beaucoup trop de ces évangiles primitifs. Il aurait dû n'en exister qu'un seul, celui de la « Bonne nouvelle » apportée par Jésus lui-même et c'est justement celui-là qui nous manque, celui-là qu'il aurait dû écrire et nous laisser comme « Testament » véritable et définitif. S'il l'eût fait, que d'erreurs, que de folies et que de mensonges il eût épargnés aux pasteurs chargés de paître les brebis de son

1. Dans les pages d'histoire qui vont suivre, nous avons — entre autres auteurs consultés — résumé ou paraphrasé à grands traits, de nombreux passages du remarquable ouvrage d'Eugène Nus, *Vivisection du catholicisme*.

premier troupeau... sans parler de leurs successeurs. Comment n'a-t-il pas prévu qu'en dépit de toute la bonne volonté de ses rédacteurs, sa pensée serait travestie de mille façons, que chacun d'eux l'interpréterait à sa guise et, chose bien plus grave, que, sans souci des plus élémentaires vraisemblances, ils le feraient se contredire lui-même, non contents de se contredire entre eux ?

Regrets superflus, plaintes intempestives. Il faut croire que les Guides de l'humanité n'ont pas jugé bon que ces enseignements nous fussent transmis d'une manière plus explicite. La vérité ne doit sans doute pas nous être révélée dans son immédiate intégralité. Il faut que nous la cherchions, que nous la découvrions, non sans peine, car c'est en raison même des efforts que nous faisons pour l'extraire de la gangue d'erreurs qui l'entoure, que nous arrivons à nous l'assimiler dans les meilleures conditions possibles.

Quoi qu'il en soit, il est aujourd'hui constaté que longtemps avant la rédaction définitive des quatre Évangiles déclarés canoniques, bien des lambeaux de ces futures biographies qui nous ont si imparfaitement renseignés sur la véritable histoire de Jésus, circulaient déjà dans les diverses Églises à l'état de récits traditionnels. Ce qui, d'autre part, est indéniable, c'est que les fables dont fut entourée l'enfance du fils de Marie furent empruntées aux chroniques symboliques des Messies étrangers, dans le but d'illustrer le berceau du Christ occidental... tels que la crèche, l'étoile des mages, la virginité de sa mère, le massacre des innocents, la fuite en Égypte et combien d'autres détails qui, pris à la lettre, semblent des contes enfantins, mais qui, en réalité, appartenaient à la catégorie des allégories symboliques dont les Gnostiques faisaient un fréquent usage dans leur enseignement.

L'on sait, en effet, que la Gnose, science du passé, embrassant la totalité des conceptions mystiques des Sages de l'Inde et conservées dans les Mystères, fut la source où puisèrent Pythagore, Platon et autres initiés. De l'Égypte, ces idées passèrent en Grèce, comme en Asie Mineure, où nous trouvons Apollonius et Simon le mage dont la double légende côtoie celles de Jésus et des Apôtres. Grande et noble figure s'il en fut, que cet Apollonius de Tyane, incompris par les uns qui l'ont appelé un enthousiaste égaré, bafoué par les autres qui l'ont qualifié de charlatan, voire même d'imposteur et qui, en dépit des uns et des autres, n'en fut pas moins le plus célèbre philosophe du monde greco-romain, plus encore « un des plus grands êtres de notre terre » suivant l'expression de l'un de ses biographes les plus sérieux et les mieux renseignés.

Aussi, nous apparaît-il comme un véritable reflet du Nazaréen et même dans des conditions telles, que tandis que la divinité de ce dernier ne s'éta-

blit que lentement, la demi-divinité du philosophe de Tyane, au contraire, se répandit bruyamment et avec un éclat extraordinaire. Comme Pythagore, le maître grec, il eut des disciples enthousiastes ; on lui éleva des statues, on lui dressa même des autels. Cent cinquante ans après sa mort, l'impératrice Julia Domna, femme de Septime Sévère, fit écrire par Philostrate la vie du grand penseur et soixante ans plus tard, Aurélien lui fit construire un nouveau temple. Les Pères de l'Eglise s'occupèrent de lui et Eusèbe de Césarée le mit au rang des philosophes les plus illustres.

Que disait-il donc ? De grandes, d'admirables vérités telles que celles-ci : « La terre est à tous les hommes. Nous sommes tous fils de Dieu. Rien ne périt, ce sont les formes transitoires seules qui passent. Personne ne meurt qu'en apparence. Le changement de « l'être en devenir » semble être la naissance et le changement du « devenir en l'être » paraît être la mort ; mais en réalité nul ne naquit, ni ne mourut jamais, car l'être est toujours le même, ses seuls changements étant le repos et l'activité. »

Mais revenons à nos Evangiles. A quel moment du 1er siècle apparurent ces premiers écrits ? Il est difficile de répondre à cette question, car la date est fort incertaine. A la propagande orale des premiers narrateurs racontant les choses de mémoire et répétant, sans cesse, les mêmes détails sur la crucifixion et la résurrection de Jésus, succédèrent les broderies diverses que superposèrent les imaginations orientales, sur ce canevas tout simple mais prodigieusement élastique. C'est dans un nouveau cycle de merveilleux, qu'entrait la littérature pieuse, toutes voiles dehors et c'est à de véritables romans chrétiens que servit de base la biographie déjà légendaire du Galiléen, avec sa naissance de nature anormale, les miracles qu'on lui prêta et les paroles qui lui furent attribuées.

Combien y en eut-il de ces romans, sincères à coup sûr, mais non moins fantaisistes que bien intentionnés ? Qui saurait le dire ? Les exégètes n'en connaissent qu'une cinquantaine, mais c'est peut-être par centaines que l'on aurait pu les compter, s'il faut en croire saint Gérôme lui-même. Il y en eut de toutes sortes : de sérieux, de naïfs, de fantasques et même de grotesques à n'en pas douter. Tous les inventeurs de prodiges délayèrent à l'envi le thème messianique en variations plus ou moins hétéroclites.

Or, c'est dans ce monceau de productions disparates qu'il fallait choisir... Et pourquoi n'en a-t-on pris que quatre ? Ne cherchez pas, les Pères vont nous le dire et péremptoirement. Écoutez saint Irénée : « L'Eglise, nous dit-il gravement, est répandue dans le monde entier, or, le monde a quatre régions, il faut donc quatre Evangiles répondant aux quatre points cardinaux. » « Ce n'est pas tout, ajoute saint Cyprien, avec une gravité non moins comique ; le Paradis terrestre n'avait-il pas quatre fleuves ? Eh bien, c'est encore pour cela qu'il nous faut quatre Evangiles. » Ces raisons ne vous

paraissent-elles pas suffisantes ? C'est qu'alors vous êtes par trop difficiles.

Comme rédacteurs de ces quatre Evangiles, l'on choisit également quatre Evangélistes assurément dignes de toute confiance, puisque ce sont deux disciples de Jésus, le secrétaire de saint Pierre et le chroniqueur de saint Paul. Quant aux autres écrits, d'où qu'ils vinssent, gnostiques ou non, ils furent évincés et dédaigneusement qualifiés d'apocryphes.

C'est fort bien ; mais une chose restait à faire, c'était de classer, dans leur ordre chronologique, ces quatre compilations acceptées et désormais déclarées canoniques et Dieu sait quel mal se sont donné les exégètes pour établir ce classement. L'opinion commune est que Mathieu vint le premier et que Marc passe pour son copiste. Mais est-ce bien sûr ? Ne pourrait-on pas supposer tout aussi bien et même mieux, que l'évangile de Mathieu est une amplification de celui de Marc, plutôt que celui de Marc une réduction de l'écrit de Mathieu ? Dans cette hypothèse, Marc serait le premier des trois « synoptiques » ainsi qualifiés, parce que sur la personne du Christ ils professent la même doctrine — doctrine hérésiarque au premier chef, du reste, puisqu'ils ne le considèrent pas comme Dieu — Luc venu bon troisième, lequel nous avoue très franchement qu'il a emprunté sa chronique aux traditions courantes, connues sous le nom de *Logia*, paraît s'adresser spécialement aux fidèles inféodés à saint Paul.

Quant à l'évangile de Jean qu'on suppose avoir été écrit par deux mains — peut-être davantage — il est selon toute apparence un produit des Christo-platoniciens d'Alexandrie ou d'ailleurs, sinon dans son ensemble, tout au moins en ce qui concerne sa partie mystique.

Maintenant, se présente une autre question. A quelle époque, le triage des Evangiles a-t-il été fait ? Est-ce au IIe siècle ? Les historiens pieux diffèrent sur la date précise. Les uns la mettent sous Trajan, les autres, sous Adrien, d'autres enfin se demandent comment il se fait qu'aucun des Pères qui vivaient dans les environs de l'an 150, pas plus Clément de Rome que Polycarpe, n'ait fait la moindre allusion à ce fait qui certes avait bien son importance.

Cela, somme toute, ne nous intéresse pas d'une façon absolue, mais ce qui est bien autrement grave, c'est que ce canon sacré, base invariable et conséquemment intangible de la doctrine chrétienne a été révisé, voire même « refondu » en de nombreuses circonstances. L'historien de Potter ne déclare-t-il pas, avec preuves à l'appui, qu'une première révision a été faite dans le IVe siècle, sous Justin martyr et puis qu'une seconde fut opérée par saint Jérôme qui en convient lui-même ? Toujours est-il que cent ans plus tard, l'empereur Anastase fit procéder à de nombreuses rectifications, suivant le témoignage de saint Victor. Plus tard encore, l'empereur Charlemagne, à l'âge de 72 ans, convoqua des savants grecs et syriens pour

« corriger » les saints Evangiles. Et enfin, Sixte-Quint entreprit une refonte définitive qui, faite à deux reprises, eut pour résultat la correction de « plusieurs milliers » de passages... Et après d'aussi prodigieuses manipulations, n'est-on pas en droit de se demander ce qui subsiste encore de la première édition des quatre Evangiles primitifs ? Quant aux discordances qui éclatent entre ces divers écrits émanés d'une prétendue inspiration divine, inutile d'en établir le décompte; elles abondent.

Eh bien, peu importe tout cela, dirons-nous, en dépit de ces inquiétantes constatations. Acceptons ces Ecritures telles qu'on nous les présente. Qu'il nous suffise de voir briller, çà et là, dans cet amoncellement de débris, quelques perles de grand prix, quelques rubis, quelques diamants dont les feux étincellent... or, diamants et rubis ne s'y trouvent-ils pas ?

Combien ne sommes-nous pas ravis par tels passages d'une incomparable beauté. Combien n'y trouvons-nous pas de hautes et nobles conceptions qui nous ouvrent des horizons immenses, sur la nature divine de notre race, sur le rôle fondamental des fraternités humaines, sur l'importance exclusive des réalités spirituelles, sur la signification de la vie et de ses transcendantes destinées, enfin sur l'amour du Père qui est dans les cieux pour ses enfants dont la terre est temporairement la demeure ! Ne sont-ce pas là des bases suffisantes pour y établir une religion de tendresse, de justice et de vérité ? — Eh bien, c'est de cette religion-là, que Jésus fut, sinon le fondateur, du moins le nouveau révélateur, dans notre monde occidental.

Examinons, maintenant, étant donnés les éléments constitutifs de la doctrine chrétienne primitive, quel rôle elle a joué dans la première Eglise, puis au travers de quelles péripéties, elle est arrivée à s'incarner dans l'humanité des temps dits évangéliques, s'étendant ensuite, s'élargissant au point de devenir l'un des facteurs les plus caractéristiques de la société des siècles qui suivirent.

La première Eglise, disons plutôt les premières Eglises, car l'on en fonda un nombre considérable, étaient dirigées par un Evêque (*Episcopos*, en grec ; *Episcopus*, en latin, qui signifient surveillant).

Ce personnage et sa fonction, constatons-le en passant, étaient d'importation païenne ; car sa mitre, emblême persan, rappelait le Mythe solaire. Cet Evêque, donc, était le chef élu de confréries qui n'étaient rien d'autre que des filles quelque peu dégénérées descendant plus ou moins directement de l'ancienne Initiation hermétique. Chacune d'elles avait ses Mystères et ses rites particuliers, chose toute naturelle, du reste, puisque les toutes premières Eglises chrétiennes, ainsi que nous l'avons déjà dit, furent, elles aussi, de véritables sociétés secrètes, avec leurs formules, leurs rites et leurs signes sacramentels qui plus tard, furent appelés des « Sacrements ». Aussi, sommes-nous autorisés à constater que la première forme

religieuse ne fut pas sans analogie avec celle des francs-maçons lesquels plus tard, vinrent combattre cette religion, qui, progressivement dévoyée par ses prêtres, foula aux pieds la belle devise : Liberté, Egalité, Fraternité, résumant en réalité la « Bonne nouvelle » apportée par l'Evangile primitif.

Mais revenons à notre Episcopus et disons tout d'abord qu'il s'entoura de diacres pour se faire aider par eux dans la direction de l'Eglise. Ces diacres, quelque modestes qu'ils fussent, dès le début, virent diminuer peu à peu l'importance de leurs attributions, à mesure que l'Eglise s'étendait, croissait en son évolution ascendante — sauf, toutefois, ceux de l'Evêque de Rome qui, devenu pape, s'entoura de cardinaux — simples diacres d'autrefois — dont les pouvoirs, la morgue et l'opulence ne tardèrent pas à prendre les proportions scandaleuses que l'on sait.

A côté des diacres, il y avait des diaconesses, veuves ou matrones respectables, tout spécialement chargées de la surveillance et de la direction morale des jeunes brebis du troupeau.

Telle fut, à peu près, l'organisation de ces premières Eglises (mot tiré du latin *ecclesia*, assemblée) dont le nom s'appliqua, par la suite et par extension, aux édifices consacrés au culte. Mais à l'exemple de Jésus qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête, les premiers néophytes n'eurent guère pour églises que de simples carrefours, sauf à Rome dont les catacombes abritèrent leurs assemblées secrètes.

Ce calme relatif ne fut que passager. Voici que se complique la situation, que s'exaspèrent les passions, que se déchaînent les fanatismes. Avant même la fin du premier siècle, commence la lutte sociale. Tout d'abord la religion seule est en cause. L'on ne s'attaque encore qu'aux faux dieux, mais le César romain n'était-il pas le plus faux de ces dieux? Comme tel, il subit le sort de ses pareils. A partir de Domitien qui, le premier, se fit proclamer Dieu de son vivant, la divinité de l'empereur ne tarda pas à devenir une institution armée de tous les pouvoirs de la loi. C'est la « religion d'État » ; qui la repousse est rebelle. Et c'est en refusant de rendre hommage à l'effigie de l'empereur, que les Chrétiens, par ce fait même, ouvrirent les hostilités. L'Empire s'est défendu. De là l'ère des persécutions dont nous avons raconté ailleurs les inexpiables forfaits. — Epoque de haines féroces, de cruautés inimaginables et d'un tel fanatisme extravagant, que les persécutés, eux-mêmes, pris d'une inconcevable folie, se ruaient au martyre avec une exaltation farouche.

« Il faut désirer le martyre, s'écriait saint Cyprien, et le rechercher de tout son pouvoir. Songez que vous régnerez et jugerez avec Jésus-Christ, notre Seigneur; que l'idée de ces jouissances futures vous fasse donc fouler aux pieds nos souffrances présentes. » Et il faut croire que ces étranges

exhortations répondaient à l'état d'esprit de ses contemporains déséquilibrés, car il y eut des moments où la soif des supplices fut telle que les persécuteurs, au dire de Justin et de Tertullien, pouvaient à peine suffire à prononcer toutes les condamnations qu'on venait leur réclamer. — « Mais, criaient les juges débordés, il ne vous manque ni des précipices pour vous y jeter, ni des cordes pour vous pendre, allez-vous-en donc et laissez-nous en repos! »

Incompréhensible perversion de la conscience humaine! Qui leur eût dit, alors, à ces Chrétiens persécutés, qu'un jour viendrait, où leurs successeurs deviendraient persécuteurs à leur tour, et qui pis est, se massacreraient entre eux dans l'exacerbation de leur impitoyable intolérance?

Oui, certes, déjà détraqués, ces fanatiques des premiers siècles, car voici que l'histoire impartiale nous raconte de son impassible voix d'airain, de bien vilaines choses sur les mœurs de ces chrétiens... disons plutôt de ces pseudo-chrétiens si scandaleusement dévoyés. Ah, nous ne sommes plus au temps des Origène, des Apollonius, des Ménandre, des Saturnin, des Valentin et de combien d'autres! — brillante pléiade de philosophes, d'érudits, de poètes, tous plus ou moins émergés de la Gnose — qui, vainement, essayèrent de pousser la doctrine nazaréenne vers les hautes régions de la spiritualité. C'est, entraînés par un courant diamétralement inverse, que nous voyons rouler vers les pires excès qu'inspire le culte éhonté de la matière, la plupart de ces évêques, prétendus « conducteurs des peuples chrétiens »... Hélas! tels prêtres, tels fidèles.

Et par qui nous sont révélées ces tristes choses? Ce n'est pas seulement par des contemporains, par des Gentils non convertis, mais encore par quelques Pères de l'Église demeurés purs et que révoltaient les scandales auxquels les Églises nouvelles servaient publiquement de tréteaux. « Chaque prêtre, écrit saint Cyprien, court après les richesses et les honneurs, avec une ardeur, une convoitise insatiables. Les évêques sont sans religion, les femmes sans pudeur; partout règne la friponnerie; l'on jure et l'on se parjure. Les évêques abandonnent leur chaire pour courir aux foires et aux marchés. Toujours il leur faut de l'argent, tandis que leurs frères meurent de faim, et c'est par des usures infâmes qu'ils grossissent leurs trésors. »

Tertullien n'est pas moins sévère dans le jugement qu'il porte sur ses coreligionnaires et en quel style original — style aux senteurs culinaires — il formule son ironique mercuriale. « Vos agapes, leur dit-il, se mitonnent dans des marmites. Votre foi se réchauffe au feu de la cuisine. Vous avez pour Dieu, votre ventre, pour temple, vos poumons, pour autel, vos intestins, pour prêtre, votre cuisinier, pour Saint Esprit, le parfum de vos sauces... et que n'aurais-je pas à dire, encore, de vos mœurs infâmes entre frères et prétendues sœurs en religion? »

Ce genre de dépravation, triste héritage du paganisme à son déclin, ne respectait même pas les lieux sacrés, car une assemblée d'évêques réunis en l'an de grâce 300, défendit aux femmes de veiller dans les cimetières, « où souvent se commettaient de graves désordres, sous prétexte de prières faites pour les morts. »

Abrégeons ces détails plus que répugnants; laissons les cœurs, disons plutôt les sens de tous ces êtres déséquilibrés et pervertis, en proie à ce que nous qualifions aujourd'hui de névroses et étudions les cervelles. Voyons ce que sont devenues les pures idées des temps apostoliques, dans ce pandémonium de passions poussées sur un terrain qui n'avait pas été préparé pour elles. Voyons de quels éléments va se former, puis de quel creuset louche va sortir cette fameuse « orthodoxie », de l'Église qui, depuis tant de siècles, a été marquée du sceau de l'inviolabilité, se décernant à elle-même le titre de vérité divine.

Les deux premiers siècles n'eurent aucune notion de la doctrine du « Dieu fait chair ». La phrase plus ou moins symbolique ou gnostique, ou simplement paulinienne, adressée aux Corinthiens parlant de Jésus « par qui toutes choses ont été faites » — allusion qui, du reste, ne concernait que le Logos et qui, fort incorrectement, fut incorporée dans ce passage — n'implique nullement ce qu'on nomma plus tard dans les extravagantes discussions des conciles la « consubstantialité » et la « co-éternité ». N'est-ce pas le même Apôtre qui écrit aux Ephésiens : « Que le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ vous donne l'esprit de sagesse. » Jésus n'est donc pas Dieu, puisqu'il est ici placé sous la dépendance immédiate du Dieu, seul unique et suprême. Qu'on lui attribue l'un quelconque des noms empruntés à la Gnose : Eon, Hypostase ou Démiurge, peu importe, puisqu'il n'en est pas moins avéré qu'il a été créé par le Père, en dépit de la fable de la Vierge mère et de toutes les fantaisies concomitantes de la mythologie chrétienne — vaste champ d'hypothèses invraisemblables qui n'en sont pas moins devenues la matière de tant de dogmes plus ou moins absurdes.

Combien plus simple et plus grandiose était la conception première du Logos des Gnostiques, créant le monde par émanation de son amour et suscitant, de temps à autre, des Messies pour instruire et remettre en bon chemin l'humanité quand elle s'égare en son ignorance. Mais cela n'eût pas suffi à l'imagination dévoyée des dogmatisants. Il fallait inventer une divinité tout à la fois plus miraculeuse et plus tangible dont l'image pût être offerte à l'adoration des foules à demi-païennes qui n'admettaient dans leur panthéon d'autres déités que des idoles de bois, de métal ou de pierre.

(*à suivre*).

ED. GRIMARD

Vieille chronique de l'Au-Delà

Dédiée à MM. W. Crookes,
Ch. Richet, A. de Rochas,
C. Flammarion, etc., etc...

En 188... nous nous réunissions tous les samedis soir en petit cénacle spirite chez notre ami G. S..., à Bordeaux. Il y avait là deux jeunes femmes assez bons médiums qui tombaient aisément en état de transe, mais nous donnaient en général des communications quelque peu banales, comme cela n'arrive que trop souvent.

Un soir que la séance avait été exceptionnellement animée et où nous sentions en quelque sorte flotter autour de nous des présences invisibles, la voix de notre ami Faber éclata subitement comme un coup de clairon.

Nous nous retournâmes vers lui. Il était debout, dormant, saisi lui aussi par la mystérieuse puissance.

Pendant près d'une heure, avec une parole vibrante, chaude, colorée, il nous fit un éloquent et rapide exposé de l'histoire de la Convention, nous donnant en quelques mots, de chaque acte, de chaque geste, de chaque date les conséquences qu'ils avaient eues sur les destinées de la France. Ce fut profondément saisissant.

Soudain la personnalité qui se manifestait changea et voici l'étrange communication que nous reçûmes :

— Que fait-on donc ici?

— Vous le voyez, répondit notre amphitryon, nous cherchons à entrer en relations avec des désincarnés.

— Ah ! oui, vous faites du spiritisme ; prenez garde, quels que soient sa patrie et son siècle, la science officielle a toujours été de la race des tortues. Elle en a adopté l'allure et ne souffre pas qu'on la devance. Pour peu que vous soyez *quelqu'un*, il vous arrivera ce qui m'est arrivé à moi-même.

— Nous sommes n'importe qui. Mais vous, qui êtes-vous donc ?

— Mon nom? Oh! il ne vous dira rien. Je m'appelais en ce temps-là Kyphonotos, et, quoique bien oublié maintenant, j'étais l'un des premiers savants de mon siècle.

Je ne sais si quelque sourire vint aux lèvres de l'un de nous, car il reprit :

— Ne riez pas. Le nom de Kyphonotos fut aussi retentissant en Grèce sous le règne du grand Théséus que peut l'être de vos jours celui du plus illustre de vos hommes de science. Malheureusement je n'étais pas de la famille des tortues, et cela m'a coûté cher.

— Contez-nous la chose. Voulez-vous?

— Volontiers. Aussi bien cela vous pourra-t-il servir de leçon :

« Vers la septième année du règne de Théséus, un berger du nom de Magnès trouva, dans les montagnes de Thessalie où paissaient ses troupeaux, une pierre qui lui parut intéressante par sa couleur, par sa cristallisation singulière et par son éclat métallique. Il la ramassa. Mais voilà que l'ayant posée par hasard à côté de quelques menus objets en fer, il vit ces objets se précipiter sur la pierre.

Grand ébahissement de notre homme, lequel cependant ne perd point la tête. Il renouvelle l'expérience et, devant le succès constant qu'il obtient, il se dit qu'un semblable talisman doit nécessairement procurer quelque profit à celui qui l'a découvert ; aussi, plein de ces judicieuses réflexions, il confie à d'autres la garde de son troupeau et part à la conquête de la fortune.

De village en village il va, octroyant généreusement à tous, — moyennant quelque menue monnaie, — le privilège de contempler les effets merveilleux de sa pierre magique.

De proche en proche sa renommée s'étend, si bien qu'un jour il voit arriver chez lui une commission de savants délégués à fin d'enquête par une académie de la ville la plus spirituelle d'alors : j'ai nommé Athènes.

L'un d'eux prend la parole:

— Tu es bien le nommé Magnès?

— Oui, citoyen.

— Et c'est toi qui exploites par des tours de passe-passe la crédulité publique?

— Je n'exploite point la crédulité publique et ne fais point de tours de passe-passe. J'ai découvert...

— Oui, oui, nous connaissons ton boniment; mais n'espère pas nous en conter comme à tous tes campagnards imbéciles. Tu as devant toi les plus grands savants de l'Hellade, des hommes qui passent leur vie à scruter les lois de la nature.

— Citoyens, croyez que je suis fort honoré de votre visite et que je ne veux point vous en conter, comme vous dites. Daignez m'accorder un instant d'attention et je vous montrerai le phénomène que j'ai découvert.

— Je te dis que c'est inutile ; tu ne nous leurreras pas.

— Je n'en ai aucunement le désir.

— Non; tu voudrais simplement nous montrer des objets qui marchent tout seuls, n'est-ce pas?

— Parfaitement, lorsque j'en approche une pierre que je possède.

— Où est-elle, cette pierre?

— La voici.

— Eh bien, fais bouger cette drachme.

— Je ne peux pas, cette drachme est en argent et ma pierre n'attire que le fer.

— Ton raisonnement ne tient pas debout. Si elle agit sur le fer, il n'y a aucune raison pour qu'elle n'agisse pas sur l'argent. Mais n'importe : voilà un bouclier, fais-le mouvoir.

— Ce n'est pas possible ; ce bouclier est trop lourd.

— Allons, allons, tu te moques de nous ; mais je te confondrai même en acceptant tes exigences absurdes. Tiens, tu vois ces clous sur cette table ?

— Oui.

— Ils ne sont pas trop lourds, je suppose. ?

— Non certes.

— Eh bien, attire-les.

— C'es. facile.

Et Magnès fit un pas vers la table.

— Ah ! mais n'avance pas ! je te le défends. Voyez-vous ça ! Tu voulais, aller attacher quelques fils invisibles, n'est-ce pas? Avec nous, mon cher il n'y a pas moyen.

— Je ne veux rien attacher du tout, mais ma pierre n'agit pas à une telle distance.

— Parbleu ! je m'en doute bien. Elle n'agit pas parce que ton bras n'est pas assez long pour manigancer tes petits trucs. Je savais bien que nous découvririons tes supercheries. Tu attaches de menus objets au moyen de cheveux et tu fais croire aux badauds que c'est ta pierre qui les attire. Mais nous ne sommes pas des idiots ; nous savons que pour faire mouvoir un objet quelconque il faut tout d'abord le toucher. Toute autre supposition est contraire au bon sens, contraire aux lois de la nature et conséquemment impossible et absurde.

— Zeus me garde de vous contredire ! C'est absurde et impossible, puisque vous l'affirmez, vous les premiers savants du monde. Aussi, je ne dis pas que *ce soit possible*, je dis seulement *que cela est*.

— Tu es un ignare et tu as la prétention de nous enseigner ! La cause est entendue, n'est-ce pas, mes illustres confrères ?

— Oui, oui, la cause est entendue.

Et, sur ce, les illustres confrères allèrent rédiger un rapport écrasant de logique et d'ironie contre « le prestidigitateur Magnès... » ce qui, du reste, n'empêcha point la fameuse pierre de continuer à attirer le fer.

Quelques années s'écoulèrent et la réputation de Magnès alla toujours grandissant. Cela devenait scandaleux ; si bien qu'un jour quelques amis vinrent me trouver et me dirent :

« Il est temps de mettre fin à cette imposture. Or toi seul, Kyphonotos, possèdes une compétence suffisante pour mener à bien cette tâche et une

autorité scientifique telle que personne ne songera à discuter tes conclusions. Le pays tout entier est exploité par ce charlatan ; ton devoir est de le démasquer. »

Je me laissai convaincre sans peine, car je partageais moi-même l'indignation de mes amis. Je vins donc chez Magnès ; j'obtins peu à peu sa confiance, et notre homme, qui ne gardait pas rancune aux savants, me permit tout contrôle sur ses expériences.

Stupéfait de constater des résultats auxquels j'étais loin de m'attendre et contraires à toutes les lois de la nature connues jusqu'à ce jour, je me décidai, après de longues hésitations, à écrire un livre où je relatais en détail mes expériences avec Magnès.

J'affirmais entre autres choses que des objets en fer, placés sur une balance, augmentaient ou diminuaient de poids suivant que Magnès présentait sa mystérieuse pierre au-dessous ou au-dessus du plateau.

Ah ! il fallut voir comme mon livre fut accueilli. Je fus baloué, chansonné, tourné en ridicule ; mes meilleurs amis me renièrent, et ceux-là mêmes qui étaient venus chez moi, exaltant ma compétence et mon autorité scientifique « dont personne ne pouvait songer à discuter les conclusions » furent les premiers à dire que je n'étais qu'un naïf imbécile, incapable d'une observation sérieuse.

Ceci vous prouve, messieurs, que, de mon temps déjà, les savants, ou soi-disant tels, se considéraient comme les dépositaires de la science intégrale et ne permettaient pas à la nature d'obéir à d'autres lois que celles qu'ils croyaient connaître.

Voilà mon histoire, messieurs, ou plutôt voilà l'histoire de tous ceux qui osent pousser leurs investigations dans des domaines que la science officielle considère *a priori* comme inexplorables et, qu'en conséquence, elle nie.

Ceux-là, s'ils sont obscurs on les dédaigne ; s'ils sont illustres, on les prend en pitié et on les regarde soit comme des victimes du surmenage intellectuel, soit comme des naïfs qui se sont sottement laissé berner, soit enfin comme des « bluffers » qui veulent simplement faire parler d'eux.

Vous avez un proverbe qui prétend que dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois. Si l'on parle des vrais aveugles, la chose est possible ; mais si l'on parle d'aveugles volontaires, d'aveugles professionnels, ce proverbe-là se trompe.

Les rois de ce pays-là sont ceux qui ferment le plus énergiquement les yeux à la lumière.

A bons entendeurs, salut.

La voix se tut et Faber s'éveilla. Tous, nous gardons le silence.

— A quoi pensez-vous donc, nous dit-il ?

— Nous songions, répondit S... que la science est comme une banque. En refusant de remplacer ses vieilles pièces démonétisées par de la monnaie nouvelle, elle se condamne elle-même à la faillite.

— Bah ! conclut Robur, qu'importe à l'absolu ces faillites de nos sciences transitoires ? La faillite de l'alchimie a donné au monde la chimie moderne, et c'est sur les ruines de l'astrologie que l'astronomie épanouit aujourd'hui ses plus lumineux soleils.

S. HENRIQUET

ÉTUDE SUR LE SPIRITISME [1]

Par A. MARION, *Président de la Cour d'appel d'Alger*.
(ŒUVRE POSTHUME) (*suite*).

§ 10

DE LA PLURALITÉ DES MONDES HABITÉS

La préexistence de l'âme étant établie, ses transmigrations ne pouvant plus être contestées, il reste à examiner la question de savoir où devront être subies les diverses réincarnations qui en sont la conséquence. Sera-ce toujours sur la terre ou dans d'autres planètes?

Pierre Leroux, dans son livre *De l'humanité*, ne distingue pas. D'après lui l'âme reste attachée à la terre. Ce serait donc dans ce lieu qu'elle devrait accomplir les diverses transformations auxquelles elle peut être soumise.

Cette opinion ne doit évidemment pas être admise. Sans doute, si l'âme est demeurée stationnaire, ou si elle n'a pas fait de suffisants progrès, on conçoit parfaitement qu'à son retour dans la vie mondaine, elle soit renvoyée de nouveau sur la terre, si c'est là qu'elle a subi sa dernière épreuve.

Mais si elle a progressé, si elle a su employer utilement le temps de sa dernière incarnation, n'est-il pas juste qu'elle aille habiter l'un des mondes supérieurs, de même que, si elle eût failli d'une manière grave à ses obligations, elle eût été exposée à descendre dans les mondes inférieurs. Cela paraît si naturel que l'on se demande comment il peut y avoir question sur ce point.

Mais, me dira-t-on, et c'est là la seule objection que l'on puisse soulever, où est la preuve que les autres planètes, qui roulent dans l'espace, son également habitées ? La preuve, répondrai-je ? Elle est toute simple, nous

(1) Voir les numéros de la *Revue* depuis 1905, et janvier à mai 1906.

la trouvons dans leur existence même, telle que nous l'ont fait connaître les savantes découvertes de Copernik, de Galilée, et de tous ceux qui sont venus après eux. Comment supposer en effet qu'ayant été créées en même temps que la terre, ayant reçu les mêmes règles, ayant été soumises aux mêmes évolutions, elles puissent avoir d'autres destins ? Eh ! quoi, Dieu avait à sa disposition les planètes nombreuses de toute condition, et c'est l'une des plus infimes et des plus misérables qu'il aurait choisie exclusivement pour servir de demeure unique aux hommes ? quel est celui qui oserait soutenir une pareille aberration ? N'y aurait-il pas une singulière étroitesse de vue à vouloir qu'il en a été ainsi ?

L'on ne s'y est pas trompé dès le principe. Dès le moment que le système de Galilée a été connu et apprécié, dès le moment qu'il a été admis que chacune des planètes dans le ciel était peuplée, devait, comme la terre accomplir sa révolution autour du soleil, il a été évident pour tous qu'elles formaient, dans leur ensemble, l'analogie du globe, et que dès lors elles avaient, les unes et les autres, reçu la même destination.

C'est ce que l'Église n'a pu méconnaître, et c'est pour cela qu'elle a combattu aussi longtemps qu'elle l'a pu et par tous les moyens possibles les progrès que l'Astronomie avait faits et faisait chaque jour. On en trouvera la preuve dans cette lettre citée par Flammarion, laquelle émane du R. P. Gazrée, recteur du collège de Dijon, trois ans après la mort de Galilée, soit en 1645.

Voici en effet ce que ce prêtre écrivait à Gassendi, illustre astronome, un des plus fermes propagateurs de la doctrine nouvelle :

« Songe, lui disait-il, moins à ce que tu penses toi-même, qu'à ce que « penseront la plupart des autres, qui, entraînés par ton autorité *ou par « tes raisons*, se persuaderont que le globe terrestre se meut parmi les pla- « nètes. Ils concluront d'abord que si la terre est, sans aucun doute, une « des planètes, *comme elle a ses habitants, il est bien à croire qu'il en « existe aussi dans les autres et qu'il n'en manque pas non plus dans les « étoiles fixes ; qu'ils y sont même d'une Nature supérieure, et dans la même « mesure que les autres astres surpassent la terre en grandeur et en perfec- « tion*. De là s'élèveront des doutes sur la genèse qui dit que la terre a été « faite avant les astres, et que ces derniers n'ont été créés que le quatrième « jour, pour illuminer la terre et mesurer les saisons et les années. Par « suite toute l'économie du verbe incarné et la vérité angélique seront « rendues suspectes.

« Que dis-je ? Il en sera ainsi de toute la foi chrétienne elle-même, qui « suppose et enseigne que les astres ont été produits par le Dieu créateur, « non pour l'habitation d'autres hommes ou d'autres créatures, mais seule- « ment pour éclairer et féconder la terre de leur lumière. Tu vois donc

« combien il est dangereux que les choses soient répandues dans le public,
« surtout par des hommes vivants qui, par leur autorité, paraissent en faire
« foi.

« Ce n'est donc pas sans raison que, dès le temps de Copérnik, l'Église
« s'est toujours opposée à cette erreur ; et que, tout dernièrement, non pas
« quelques cardinaux, comme tu le dis, mais le chef suprême de l'Église,
« par un décret pontifical, l'a condamnée dans Galilée, et a très sainte-
« ment « *sanctissime* » défendu de l'enseigner à l'avenir de vive voix et par
« écrit... »

Cette lettre est incontestablement très remarquable à plusieurs titres ; c'est pour cela que je l'ai transcrite en entier. Il était, je crois, nécessaire de donner une idée de l'esprit qui l'a dictée, esprit qui n'était que la reproduction de celui qui agitait l'Église à cette époque.

Mais, pour la question, qui nous occupe, je ne dois retenir que le passage souligné, car il prouve, et c'est là le point important, que dans l'esprit de toute personne raisonnable, il ne pouvait y avoir forcément qu'une seule et même pensée, une seule et même manière de voir, c'est que la terre étant habitée, les autres planètes devaient l'être également. Sans doute le langage du R. P. Gazrée est adouci, *il est bien à croire*, dit-il, mais on voit bien que s'il l'eût osé, il eût été beaucoup plus affirmatif.

Ce qu'il y a encore à signaler dans cette lettre, c'est que ce prêtre va plus loin. Se rendant parfaitement compte de la situation, et des conséquences qu'elle doit entraîner, il ne se dissimule pas que, par la force même des choses, ces habitants, dont il parle, ne peuvent pas avoir été établis dans une égalité parfaite, qu'ils doivent au contraire suivre la condition inférieure ou supérieure de la planète à laquelle ils ont été incorporés.

Ce dernier point est décisif. Il est certain en effet que si ceux qui habitent les planètes, diffèrent entre eux dans la même proportion que les planètes entr'elles eu égard à leur grandeur et à leur perfection, c'est parce que nous sommes appelés, comme l'avaient très bien entrevu les Druides, en parlant de leur *Cercle des Voyages*, à aller les habiter successivement au fur et à mesure des progrès que nous aurons faits.

Pour qu'il n'en fût pas ainsi, il faudrait aller jusqu'à soutenir qu'étant admis que les planètes sont habitées, elles ont chacune des habitants qui leur sont propres, c'est-à-dire, qui auraient été créés spécialement pour chacune d'elles. Mais, je ne crois pas que personne puisse avoir une pareille pensée. Quand on songe qu'il n'est pas un seul acte de Dieu qui ne soit marqué au coin de la plus Sévère Justice, nul ne pourra même supposer qu'il ait pu donner d'emblée à certaines créatures une organisation plus parfaite qu'aux autres et que, par une faveur inouie, il ait voulu les faire jouir de suite des avantages d'un séjour exceptionnel.

Disons au contraire que, si les planètes sont occupées, les habitants qu'elles renferment ne sont autres que ceux qui, par les progrès de tout genre qu'ils ont pu faire, ont mérité d'y être envoyés.

Au reste, pour peu qu'on y réfléchisse, on verra bien qu'il ne peut pas en être autrement. Effectivement, si l'on considère que nous sommes tous appelés, pour pouvoir nous rapprocher de la Divinité, à acquérir la perfectibilité, on reconnaîtra que pour atteindre ce but, il faut nécessairement qu'après avoir subi la plus grande partie de nos épreuves dans les mondes inférieurs, nous soyons ensuite admis dans les mondes supérieurs, pour que nous puissions y revêtir une matière plus pure, plus spirituelle, plus éthérée, et que nous soyons à même, comme le dit John-Nerschel, dans le passage que j'ai cité plus haut, d'être doués de sens plus exquis et de plus hautes facultés.

Cela me paraît de toute évidence, et telle est l'opinion de tous ceux qui ont traité cette question.

« A mesure, dit Constant Savy, que les vies successives développeront « son âme, le corps auquel elle sera mise sera nécessairement supérieur à « ceux qu'elle aura usés ; autrement il n'y aurait pas d'harmonie entre ces « deux éléments de l'existence humaine, ses moyens donnés à l'âme ne « seraient pas en rapport avec le développement de sa puissance... »

« Ce qu'il ne nous est pas défendu de supposer, dit M. de Brotonne, et « ce qui concilierait mieux mes espérances avec les notions accessibles d'un « avenir d'ailleurs insaisissable, c'est le passage successif et rémunérateur « à d'autres états supérieurs, au sein desquels la limite matérielle atté- « nuée laisserait à l'Esprit un essor plus libre vers l'infini qui l'attire... »

Jean Raynaud, dans son ouvrage intitulé : *Terre et Ciel* s'exprime ainsi : « La Théodicée, que j'ai essayé d'esquisser, est bien simple ; et pour ache- « ver de l'éclaircir, il me suffira d'en faire la Synthèse. La voici en deux « mots :

« En réfléchissant sur le spectacle de l'Univers, tel qu'il se présente à nous « au point de vue des temps modernes, il me semble que notre esprit se « trouve naturellement conduit à se représenter qu'il existe dans les capa- « cités de l'étendue, une première série de mondes plus ou moins analo- « gues à la terre, dans lesquels les âmes, au début de la carrière sans bor- « nes qui s'ouvre devant elles, encore débiles et n'adhérant pas à Dieu assez « fortement, se trouvent exposées au régime de la tentation, y succombent « ou en triomphent, se perfectionnent peu à peu d'un monde à un autre, « au milieu d'épreuves toujours proportionnées au degré de faiblesse et de « culpabilité, et parviennent finalement, après des labeurs plus ou moins « prolongés, à mériter d'être admises dans les mondes de la haute « série... »

Ce qu'il y a de remarquable dans l'opinion des philosophes, que je viens de citer, c'est le ton simple avec lequel ils l'ont indiquée. Point d'efforts de leur part pour la justifier. Il n'est pas défendu de supposer, dit l'un ; il me semble, dit l'autre. En un mot, on voit qu'ils sont amenés à penser, comme ils le font, naturellement et par la force même des choses. C'est pour moi une preuve de plus qu'ils sont dans le vrai, car c'est dans les sentiments innés de l'âme qu'ils ont principalement puisé leur manière de voir et de sentir.

Un des auteurs qui se sont exprimés avec le plus de verve sur ce point, c'est Flammarion. Il a en effet reproduit cette doctrine dans des termes où l'on peut dire hardiment que la justesse de la pensée s'allie à la beauté de l'expression. Ce serait trop long de citer le passage tout entier ; mais voici comment il se termine :

« Le travail étant la loi de la vie, dit-il, il faut que dans cet Univers où « l'activité est la fonction des Êtres, on naisse en état de simplicité et d'igno- « rance ; il faut qu'en des mondes peu avancés on commence par les « œuvres élémentaires ; il faut qu'en des mondes plus élevés on arrive avec « une somme de connaissances acquises ; il faut enfin que le Bonheur, auquel « nous aspirons tous, soit le prix de notre travail et le fruit de notre ardeur. « *S'il y a plusieurs demeures dans la maison de notre père*, ce ne sont point « autant de lits de repos, mais bien des séjours où les facultés de l'âme « s'exercent dans toute leur activité et dans une énergie d'autant plus déve- « loppée ; ce sont des régions dont l'opulence s'accroît à mesure, et où l'on « apprend à mieux connaître la nature des choses, à mieux comprendre « Dieu dans sa puissance, à mieux l'adorer dans sa gloire et dans sa splen- « deur... »

Après d'aussi belles paroles, il serait superflu, il serait imprudent de rien ajouter.

La Médecine illégale

Dans son numéro du 29 mai le *Matin* annonçait dans ces termes l'ouverture du dernier congrès médical : « Pour lutter contre la concurrence que leur font les rebouteurs, les sorciers, les magnétiseurs, les somnambules et autres guérisseurs, prêtres, sages-femmes, dentistes ou pharmaciens qui donnent à des malades des soins que seuls les médecins peuvent prodiguer, pour mettre aussi le public en garde contre toutes les manœuvres de ces faux médecins, les grandes associations professionnelles médicales avaient décidé de tenir un congrès pour la répression de l'exercice illégal de la médecine. »

Plus de deux cents médecins — paraît-il — délégués des divers syndicats médicaux de Paris et de province, auxquels s'étaient joints un certain nombre de délégués étrangers, ont assisté à l'ouverture de ce congrès que présidait M. le professeur Brouardel.

On a commencé par la discussion des rapports du Dr Pouliot, de Poitiers, sur l'exercice illégal par les rebouteurs, sorciers et autres empiriques de même nature, et du Dr Barbanneau, sur l'exercice illégal par les charlatans, rebouteurs et spirites.

De quelle façon aimable nous sommes traités !! Ces Messieurs ne paraissent pas se douter qu'il y a dans leurs rangs de nombreux spirites. Il est vrai qu'on pourrait ajouter avec non moins de raison qu'il n'y manque pas de charlatans. Mais passons aux résultats.

« Le congrès émet le vœu que les syndicats d'accord entre eux, rédigent un travail montrant tous les dangers des manœuvres des rebouteurs, guérisseurs, toucheurs, sorciers, etc., et demandent au ministère de l'instruction publique que cet ouvrage fasse partie du programme des écoles normales d'instituteurs et des écoles primaires. »

Nous pensons que les auteurs de ce futur travail se feront un devoir de s'entourer des renseignements les plus scrupuleusement exacts et dignes de foi, et qui les amèneront — nous n'en doutons pas — à ne pas confondre, par exemple, les spirites (les seuls dignes de ce nom, bien entendu) avec les charlatans.

Une communication de M. Cornet, avocat de Mlle Bar, la voyante de Saint-Quentin, a donné lieu à une réponse de MM. les Drs Magnin et Bérillon. M. Magnin a établi que la prétendue voyante était une grande hystérique.

Hystérie, hystérique sont des mots bien commodes pour juger tout en n'expliquant rien. Supposons que nous soyons au temps où le Dr Charcot n'avait pas encore inventé l'hypnotisme ni professé les fameuses leçons de la Salpêtrière, que dirait-on de la clinique de M. le Dr Bérillon et de sa méthode thérapeutique uniquement fondée sur les pratiques de l'hypnose et de la suggestion ?

Qu'a conclu le congrès ? Qu'il fallait trouver des moyens de répression, des pénalités plus sévères ; mais on désespère de les obtenir jamais (habemus confitentem reum), de nombreux témoignages prouvant que les juges même vont se faire soigner chez les somnambules.

Et nous ajouterons que nous avons connu des médecins, des vrais, — de l'école de ceux qui ne croient qu'à la science médicale, — qui se sont fait soigner par des magnétiseurs, soigner et guérir !

Pauvres délégués des syndicats médicaux, vous avez perdu votre temps. Faites la guerre, si vous voulez, aux charlatans de tous bords qui n'exer-

cent la médecine légale ou illégale qu'en vue de se faire de bons revenus ; mais évitez de vous attaquer aux magnétiseurs et à tous les guérisseurs honnêtes et désintéressés, qui n'ont d'autre souci que le soulagement de leurs frères et la guérison de leurs souffrances.

Souvenez-vous que le don de guérir n'a pas été donné qu'aux docteurs. Le Christ l'avait au plus haut point, et il l'avait transmis à ses apôtres. Par l'imposition des mains nos rois de France guérissaient les écrouelles. Ils étaient, suivant votre expression pittoresque, des *toucheurs !* Vous-mêmes, Messieurs les docteurs, vous faites presque tous du magnétisme : vous soulagez et quelquefois vous guérissez vos malades par votre simple présence, par la simple pression de vos mains et votre désir de soulager et de guérir.

Ce fluide magnétique que vous essayez de nier encore, malgré les Deleuze, les Puységur, les du Potet, malgré l'Ecole de Nancy, malgré les de Rochas et tant d'autres, est comme la prose que tous emploient avec M. Jourdain sans le savoir : nous le possédons tous à un degré plus ou moins développé, voilà tout. La jeune mère qui apaise les cris de son enfant en le berçant ou en le prenant dans ses bras fait du magnétisme. Toutes nos cérémonies, faites en vue d'impressionner les assistants, sont des pratiques magnétiques. Enlevons, dans nos prétoires, la robe des magistrats et l'appareil qui les environne, les ornements des prêtres et des églises, et vous verrez diminuer le respect des foules avec l'autorité des magistrats et des prêtres.

Vous, Messieurs les docteurs, quand vous nous faites des conférences, ne cherchez-vous pas à conquérir notre sympathie et nos applaudissements ? — Et ces applaudissements mêmes, ne savez-vous pas qu'ils sont presque indispensables à l'auteur pour lui donner la force de soutenir jusqu'au bout son rôle ? Sympathie et antipathie représentent des émissions de fluide magnétique. On dit des grands orateurs, des grands tribuns qu'ils *électrisent* les foules. Napoléon Ier, par sa seule présence, électrisait son armée.

Si vous n'avez d'autre prétention que de faire disparaître dans les campagnes certaines pratiques superstitieuses, de poursuivre les manœuvres grossières de quelques individus qui se donnent comme guérisseurs ou même comme spirites, et exploitent la crédulité des ignorants, et par dessus tout ces sages-femmes qui par leurs manœuvres criminelles abortives contrarient la nature, nous ferons campagne avec vous ; mais tel n'est pas, croyons-nous, le but que vous poursuivez. Vous voulez vous réserver le droit de traiter toutes les maladies et conserver pour vous le monopole des erreurs de diagnosti ou de traitement.

En effet, le jour même où l'on vous annonçait l'ouverture de votre congrès, M. le professeur Dieulafoy affirmait devant l'Académie de Médecine

que l'appendicite — qu'on appelle depuis longtemps une maladie à la mode — est bien moins fréquente qu'on ne croit généralement, et que des opérations inutiles sont assez souvent pratiquées par suite d'erreur de diagnostic.

Nous n'ignorons pas que le gros argument des médecins est celui-ci : ils ont fait des études spéciales fort longues et fort coûteuses, et il leur paraît tout naturel et tout juste de tirer bénéfice de la situation qu'ils se sont créée par leur travail et leurs efforts. De plus, ils assument — ils le prétendent du moins — la responsabilité de la santé publique ; et ils croient de leur devoir d'écarter de leur chemin tous ceux qu'à raison de leur ignorance ils regardent comme dangereux. — Il n'y a pas de surnaturel. Pourquoi donc le droit de guérir serait-il accordé à celui qui ne sait pas et qui n'a pas appris ? C'est non seulement illogique, c'est impossible. Et nous avouons que nous-même nous partagerions cette opinion, si nos doctrines philosophiques ne nous amenaient à reconnaître que tout en ce monde, et, en particulier, le don indéniable de guérir, nous prouve que nous avons déjà vécu, et que nous ne faisons que développer, dans l'existence présente, des capacités ou des facultés entièrement acquises.

Les humbles guérisseurs si fort dédaignés de la docte Faculté de Médecine, sont peut-être — qui sait ? — d'anciens médecins réincarnés. Parmi eux il y en a peut-être aussi qui ont fait abus, dans une existence antérieure, de leur titre et de leur autorité et qui viennent en celle-ci payer leur dette.

En face du champ immense de la science que les docteurs ne se paient pas de mots, et qu'ils ne rêvent pas seulement que de mesures de répression.

Nous ne sommes pas médecin, mais nous croyons que le congrès eût été mieux inspiré en émettant, par exemple, les vœux suivants:

1° Les syndicats médicaux prépareront une étude approfondie sur les moyens de secourir efficacement et à peu de frais, dans les campagnes et sur les points éloignés des grands centres hospitaliers, les malades dénués de ressources ou sans ressources suffisantes, et dont l'état nécessiterait et des soins spéciaux, opérations ou autres.

Pour ne citer qu'un cas, à l'appui de ce vœu, nous connaissons une pauvre veuve, vivant avec sa fille du seul produit de son travail quotidien. La fille est gravement malade et doit subir prochainement une opération qui prendra à la mère toutes ses économies, et qui n'aura peut-être pas le résultat espéré. — Qu'un guérisseur s'offre pour sauver cette malade sans médicaments et presque sans frais, faudra-t-il le poursuivre comme un criminel ?

2° Les mêmes syndicats s'entendront pour publier un ouvrage aussi simple et aussi complet que possible sur l'hygiène, et demanderont au Ministre de l'Instruction Publique de l'introduire dans le programme de tous les éta-

blissements d'enseignement primaire et secondaire et de nommer en même temps des commissions chargées d'en surveiller l'application.

3° Enfin, pour les cas de maladie assez nombreux où les affections physiques sont compliquées d'affections d'ordre plutôt psychologique, ceux entre autres qui sont classés sous la dénomination vague d'*hystérie*, les syndicats décideront de les soumettre avec tous renseignements nécessaires à l'examen approfondi de l'Institut général de psychologie qui vient d'être fondé à la Sorbonne.

Allons, Messieurs les docteurs, un bon mouvement. Songez que le corps, à qui seul vous avez voué tous vos soins, tous vos efforts, n'est que le véhicule de l'esprit, et pour les véhicules n'oubliez pas tout à fait celui qui le conduit.

ALGOL.

PAGES RETROUVÉES

L'ABBÉ BORNAVE

XX.

Un matin, la décision du rapport communiquée au domicile de chaque officier par un sergent, portait la note supplémentaire suivante : Samedi soir à 9 heures, le Colonel et Mme Gassias recevront. Ils comptent que tous les officiers du détachement voudront bien leur faire le plaisir d'assister à cette soirée. Tenue : drap molleton, gilet blanc, casquette.

Et tous les camarades sans exception avaient répondu à l'invitation du chef aimé et même le lieutenant de Beauchêne qui commandait le détachement de Saint-Paul, avait reçu du colonel une permission de quarante-huit heures avec ordre de remettre le service à son sergent. Être détaché à Saint-Paul était fort désiré, c'était un congé de six mois que le grand chef n'accordait qu'aux officiers les mieux notés... En 1874, ils étaient tous bien notés sans doute, car M. Gassias entrant un jour au mess sans se faire annoncer : « Je viens, dit-il, Messieurs, faire un heureux ; dans un mois a lieu la relève de Saint-Paul, et je voudrais connaître le plus désireux d'y aller. Quel est-il? » Très discrets, aucun officier n'osa répondre : « Moi. » — « Allons, dit le colonel en riant, si personne n'y veut aller, M. de Beauchêne redoublera sa période. » La protestation fut générale : « Oh non, mon colonel ! » — « Eh bien, messieurs, à part M. Carrin qui est le dernier rentré de Saint-Paul, je vous laisse cette fois libres de me faire connaître

le nom de celui de vous qui va aller pendant six mois se plonger dans l'étude... Avec six mois de semblables loisirs, un officier a le temps d'écrire un gros volume sur la Stratégie. » Cette réflexion du colonel avait fait sourire les jeunes lieutenants qui songeaient à Saint-Paul bien moins pour s'y livrer à l'étude des manœuvres nouvelles avec cavalerie et artillerie qu'aux parties de chasse sur les belles habitations dont, de temps immémorial, l'officier commandant la petite garnison de Saint-Paul était l'invité habituel — « Voulez-vous aller à Saint-Paul, monsieur Valfas ? demanda le colonel avec un peu de malice.» — « Non, mon colonel, à moins d'être désigné, auquel cas j'obéirais. » — « C'est juste, Lieutenant, j'oubliais que vous avez commencé ici l'étude de « l'attaque d'une place » et que votre présence est nécessaire à Saint-Denis... Alors, Messieurs, arrangez-vous ; pour une fois, je vous autorise à faire vous-mêmes l'élection du commandant de Saint-Paul, et, ajouta le colonel d'un air plus sérieux, je dois prévenir l'élu que je lui assure de la distraction par le travail avec une récompense au bout. La carte d'état-major date de 1836 et n'a pas été revue depuis, il y a donc lieu de la reviser à cause des routes nouvelles qui sillonnent les propriétés et qui doivent être indiquées au point de vue des manœuvres que le gouverneur, sur ma demande, prescrira dans quelques mois, et auxquelles prendront part toutes les troupes de la colonie. Le lieutenant qui va être désigné par vous, messieurs, pourra donc se livrer au plaisir de la topographie et de la géodésie, en s'aidant du cadastre de Saint-Paul. » A ces paroles, les visages des officiers s'étaient légèrement renfrognés, mais chacun fit bonne contenance et le colonel se retira en ajoutant : « Allons, mes camarades, il s'agit d'aller gagner une proposition pour l'épaulette de capitaine. »

Après le départ du chef, un grognement général s'exhala de toutes les lèvres. « Il est malin, le colo ! il n'a pas voulu désigner lui-même le condamné aux travaux forcés, dit Lionnet en riant, mais il y a moyen de le contenter et si je puis émettre une proposition, je suis certain, d'avance, qu'elle réunira tous les suffrages ; désignez-moi. Ancien dessinateur de plans au service des Ponts et Chaussées, je ne serais pas fâché de me refaire la main avec les instruments nouveaux, avec le crayon et l'encre de Chine ; ça vous va-t-il ? » — « Oui, Lionnet, répondirent tous les lieutenants à l'unanimité, nous acceptons et avec reconnaissance. Vous irez à Saint-Paul. » Cela se passait le matin même de la réception du colonel. « Eh bien, mes amis, demanda-t-il, lorsque ces Messieurs furent tous entrés dans son salon les premiers rendus, quelle est la victime désignée pour se livrer aux travaux de topographie sous ce beau soleil tropical? » — « Moi, mon colonel, dit Lionnet, en s'inclinant très simplement.» — « Le hasard a bien fait les choses, dit le colonel. — « Le hasard n'y est pour rien, paraît-il, dit le

commandant Bourgey, ces Messieurs m'ont appris, colonel, que M. Lionnet s'est offert volontairement. » — « J'en suis ravi alors, car je dois vous dire, Messieurs, que c'est le lieutenant Lionnet que j'aurais désigné ; son consentement volontaire me fait plaisir. » Chacun alla saluer Mme et Mlle Gassias. Ils étaient heureux, ajoutons-le, la femme du colonel les accueillant toujours avec affabilité, de lui faire une ou deux visites par mois.

La soirée fut vraiment charmante et les décorations du salon, de la salle des rafraîchissements et du jardin avaient été installées par des soldats intelligents et de bonne volonté dirigés par un vieux sergent préposé au magasin d'habillement et qui depuis plus de quinze ans, était toujours maintenu dans cet emploi par le colonel du régiment de France à cause de ses bons services. Toutes les fois qu'une fête, une soirée, ou un bal devait s'offrir et qu'il fallait décorer savamment les lieux qui devaient réunir les Grâces, les Ris et les Jeux, on était certain de voir le sergent Gontard apporter ses lumières d'artiste décorateur et, comme dans ce charmant pays les fleurs poussent à profusion du bord de la mer au sommet des montagnes, une salle de bal y est toujours emplie de verdure et de fleurs. Entre les arbres du jardin, des guirlandes de camélias, de roses, d'ibiscus rouges et de lilas se mariaient délicieusement aux lanternes multicolores.

Par la tiède température coloniale le plus grand nombre des invités se tenaient dans le jardin. M. le gouverneur, Mme de Bormel, et les notables avec tous les officiers et les fonctionnaires de Saint-Denis, s'étaient rendus à l'invitation du commandant des troupes et, sans qu'un programme eût été dressé d'avance une série de distractions s'étaient succédé et avaient fait de cette soirée une fête intime et joyeuse. Toutes les demoiselles sont musiciennes à la Réunion, où il n'est pas rare de voir un quatuor de piano, violons et violoncelle exécuté par quatre demoiselles — le lieutenant Lhotelier et Mlle Geneviève Gassias avaient débuté par un délicieux duo de flûte et de piano ; le capitaine adjudant major de Bourgny et le lieutenant Lionnet avaient chanté le duo des *Mousquetaires :* Saint Nicolas, ô mon patron ; le lieutenant Luguet qui excellait dans le monologue et la chanson comique, avait maintenu la note gaie, enfin Mlle Geneviève en jouant une valse créole avait donné le signal de la danse, après le départ des hautes personnalités que de Bormel, le fils du gouverneur et son aide de camp, qualifiait irrespectueusement d'encombrantes, et les couples de valseurs tournèrent bientôt en cadence dans le salon et dans le jardin à l'ombre épaisse des manguiers, des bois noirs et des tamariniers. Un des plus jeunes et des plus gracieux groupes doucement enlacé apparaissait souvent sous la lumière et retournait dans l'ombre aimée des fiancés, c'était celui formé par Mlle Eveline S... et le lieutenant Vallas. La valse achevée, quelques danseurs s'étaient assis sous les arbres, d'autres se promenaient parcourant l'allée

ombreuse qui entourait le jardin. Vallas et sa fiancée étaient assis causant doucement, lorsque le prélude d'une mazurka se fit entendre.

— Mademoiselle Eva, me fera-t-elle l'honneur de m'accorder cette danse? dit un jeune homme en la saluant, et en affectant de ne point regarder le jeune officier assis près d'elle ; c'était Edgar de V...,l'ami d'enfance de Mlle S...

Rougissant et tremblant un peu la jeune fille qui ne s'était point attendue à cette invitation sembla prier du regard Maurice de répondre. Le lieutenant avait pâli ; il venait de sentir pour la seconde fois l'aiguillon de la jalousie le piquer au cœur.

— Eva, répéta le jeune avocat, en appelant cette fois par son nom celle qui avait reçu de lui le premier aveu d'amour, pourquoi semblez-vous hésiter à m'accorder cette mazurka ?

Voyant l'embarras de sa compagne, Vallas comprit qu'il était temps de répondre.

— Monsieur, dit-il avec une froide politesse qui dissimulait légèrement un sentiment de colère, vous sentez combien votre invitation a troublé mademoiselle. Vous n'ignorez pas que j'ai demandé sa main et qu'elle ne saurait danser avec un autre que moi sans ma permission ; notre tort a été de danser nous-mêmes.

— Si je me suis adressé à mademoiselle, c'est que d'elle seule j'attendais une réponse, répliqua Edgar de V... en lançant cette fois un regard courroucé sur Maurice.

— Cette réponse, j'ai cru devoir la faire pour elle, monsieur, reprit Vallas ; j'ajouterai que nous sommes chez le colonel Gassias où je serais désolé de voir naître le moindre motif de trouble, donc, si mademoiselle désire vous accorder l'honneur que vous sollicitez d'elle, je ne saurais m'y opposer.

— Vous me voyez réellement flatté de votre condescendance et de votre autorisation, monsieur l'officier, mais accepter serait de ma part faire une insolence à mademoiselle et je ne m'en sens pas le courage.

— Je pensais ainsi, monsieur, ajouta Vallas feignant de n'avoir pas compris, mais échangeant avec le jeune avocat un regard significatif.

— Bravo Vallas, dit Lionnet en s'approchant du jeune couple avec la sœur d'Eva qu'il avait au bras, tandis qu'Edgar très pâle disparaissait au milieu des danseurs, j'ai eu peur un moment que ta vivacité ne fût mauvaise conseillère et tu as été sage comme Ulysse.

Quelques instants après, Lionnet qui avait salué et quitté Mlle Marie S..., sa danseuse, se promenait au fond du jardin en fumant une cigarette, lorsque près d'une tonnelle il reconnut la voix d'Edgar de V... qui disait à quelques amis : « Le beau fiancé d'Eva vient de me donner une leçon qui mérite son salaire, il l'aura ! »

— Leçon au devant de laquelle vous êtes allé un peu imprudemment, monsieur, lui dit en s'avançant Lionnet, qui n'était pas fâché de se placer entre Vallas et son adversaire. Vous n'ignoriez nullement la situation de mon ami et vous deviez vous abstenir d'aller inviter Mlle S...

— Lieutenant, je pourrais vous répondre que vous vous mêlez ici à une conversation à laquelle...

— Je n'avais pas été prié de prendre part, je le reconnais, monsieur l'avocat, et je ne crains pas de vous en faire mes excuses, mais, ainsi que vous l'a dit avec calme M. Vallas, nous sommes chez le colonel et il serait fâcheux que la moindre discussion s'y fût élevée. Mlle Eva reste seule l'arbitre de la question ; elle a accordé sa main à M. Vallas, laissez-moi donc ajouter qu'en homme de parfaite éducation que vous êtes, je dirai plus, en homme de cœur, vous devez vous résigner.

A ces paroles, les quelques jeunes gens qui entouraient Edgar donnèrent raison au lieutenant Lionnet et supplièrent leur ami de se retirer.

— Fiançailles et hyménées sont deux, ajouta Edgar, et il y a loin de la coupe aux lèvres ; lieutenant, je me tairai, soit ; mais dites à M. Vallas que la partie engagée entre nous deux est partie liée. Il a remporté la première manche, je demande à jouer la seconde.

Alors Edgar redevenu calme repassa fièrement devant le couple des fiancés encore assis au jardin, entra au salon, salua le colonel, Mme et Mlle Gassias et se retira sans laisser paraître la vive blessure qu'il emportait au cœur.

Le père d'Eva vint dire à sa fille que sa mère l'attendait et serra la main de son futur gendre en lui disant : — A demain, j'ai à vous parler.

Lorsqu'il fut seul avec Lionnet, Vallas lui dit : — Je compte sur toi et sur Giliani pour aller demain matin demander raison à M. Edgar de l'insulte qu'il a faite ce soir à ma fiancée et à moi.

— Pas encore, Maurice, c'est toi qui gagnes la première manche, ton concurrent malheureux l'a reconnu lui-même devant ses amis et devant moi, il n'y a qu'un instant, finissez la partie. Le provoquer en duel demain serait couvrir Mlle S... de ridicule et cet acte inconsidéré donnerait à son père l'occasion toute simple de rompre ton mariage. Edgar, je l'ai vu, mordra son frein en silence. Fais comme lui et attends...

— Tu as raison, Lionnet, allons-nous-en ; et les deux lieutenants, après avoir serré la main de leur colonel, regagnèrent lentement la Petite Ile en causant par une de ces belles nuits douces où le ciel est si rempli d'étoiles qu'il semble un voile d'or, nuits délicieuses dont le souvenir est ineffaçable dans la mémoire de ceux qui les ont vécues.

XXI

Quelques jours après, tous les camarades d'infanterie de marine étaient réunis le soir dans le jardin de Giliani et de Lionnet pour fêter le départ du vieux Demonde promu capitaine et qui devait rentrer en France par un prochain paquebot. Mam'zell Fine aidée de Mourdaïa, la petite indienne de Giliani, passaient les rafraîchissements ; la gaîté de cette belle jeunesse brillait autant que la lune qui, cette nuit-là dardait ses traits argentés entre les feuilles des palmiers et des lianes qui couvrent la tonnelle ; le capitaine de Bourgny avait chanté la sérénade de *don Pasquale* de sa jolie voix de tenor léger, Lhôtelier avait fait retentir les échos de ce petit coin charmant de quelques-uns de ses beaux airs de flûte que la brise doit parfois y rapporter encore ; enfin Lionnet avait accompagné sur la guitare deux ou trois romances créoles roucoulées par sa brune amie.

— Voyons, Fifine, demanda le capitaine de Bourgny, voulez-vous dormir un peu ? Vous permettez, Lionnet... Nous allons lui demander si elle peut retrouver sur l'océan le *Paul-et-Virginie* qui porte le cousin de notre ami Vallas.

La chose permise, Fifine fut mise en état d'hypnose et questionnée. Les conversations et les rires avaient fait place à l'intérêt et au silence et la jolie somnambule semblant avoir laissé partir son esprit au loin, dormait paisible sur une longue chaise de rotin dans laquelle elle aimait à faire la sieste. Tout à coup, semblant sortir d'un rêve, elle commença à vaticiner non dans l'avenir mais dans le présent, en des phrases incohérentes.

— Interrogez-la vous-même, Vallas.

Celui-ci s'approcha de la voyante et lui prit la main. Fifine éprouva comme une commotion électrique dont l'effet parut éveiller sa lucidité.

— Mam'zell Fine, lui dit le jeune officier, vous rappelez-vous la scène à laquelle vous avez assisté chez Mlle Violetta ; vous aviez aperçu le *Paul-et-Virginie*, vous aviez vu l'abbé Bornave, mon cousin se jeter à la mer pour sauver un matelot. Vrai ou non, Fine, pouvez-vous reprendre ce rêve, pouvez-vous, comme en tournant les pages d'un livre, voir le chapitre présent ?

Ce navire... doit être bien loin du cap de Bonne Espérance... dans le sud. le voyez-vous ? — Attendez... s'écria Fifine, c'est la tempête ! j'ai beau chercher je ne vois plus le navire.... Sombré ! — Que dites-vous, Fine ! Le *Paul-et-Virginie* a sombré ? — Oui... perdu, tempête ! Voie d'eau... Sombré. — Et la voyante dit alors qu'elle distinguait une embarcation, un grand canot battu par les lames et chargé de marins.— Pouvez-vous les distinguer ? — Très mal, vous voyez bien que la nuit est sombre ! — Pouvez-vous en approcher ?.. — Oui, mais il fait noir !.. Attendez, ils sont... un

deux... six... huit... neuf... Ils sont neuf. Le capitaine est à la barre. Les pauvres gens ! ils sont couverts d'eau... ils ne parlent pas... ils sont mourants de faim sans doute ?...

Ici, Fifine se tut, et malgré toutes les questions la somnambule demeura muette.

— J'espère, dit Giliani à Vallas, que vous n'ajoutez pas foi à tout ce qu'elle raconte, c'est une réminiscence de nos pensées émises depuis le jour où vous nous avez conté sa vision maritime qui crée dans le cerveau de cette fille toutes ces images incohérentes. Pour moi je n'en crois rien. — Cependant, Giliani, lui dit Lionnet, vous avez bien douté de ce qu'elle avait vu aux Seychelles, et le retard du *Godavery* prédit par elle s'étant réalisé, vous avez été le premier à avouer votre conviction. — C'est vrai, mais pour une fois qu'une somnambule dit la vérité combien d'autres où elle est le jouet de son imagination. J'ai beau vouloir accepter vos dires, il est bien difficile d'admettre que l'âme de cette jeune fille puisse s'extérioriser et s'envoler au loin comme un oiseau de mer. — Cela est vrai pourtant, mes amis, dit le capitaine de Bourgny, et les faits multipliés de toutes parts apporteront un jour la preuve que l'âme se libère quand le corps repose, mais « les temps ne sont pas venus. »

Lisez les comptes rendus des expériences faites aujourd'hui par plusieurs médecins qui étudient non plus le magnétisme de Mesmer, du baron du Potet ou du général de Puységur, tout cela est vieux jeu et mis au rancart, mais une science plus moderne, la même qu'ils ont rajeunie en lui donnant le beau nom d'hypnotisme. Vous verrez que tout ce que vous offre ici Fifine et qui vous surprend malgré son naturel, vous paraîtrait peut-être merveilleux si le sujet vous était présenté par des princes de la science. En Cochinchine, au village Cau-ti-Viaï non loin de Mytho, je me souviens d'une petite congaï Annamite qui, endormie par le Dr Girard de la Barcerie nous mettait en rapport avec nos camarades de Saïgon. Les faits notés et vérifiés par échange de courriers étaient exacts huit fois sur dix, l'imagination s'interposait seulement deux fois. Du reste, lorsque Vallas recevra de son jeune cousin des nouvelles venant de Nouvelle Calédonie ou des îles Sandwich, nous serons encore ici, et nous jugerons quelle somme de crédulité nous devrons accorder aux vaticinations de cette belle enfant.

Mais l'opinion de Giliani était partagée par le capitaine Pajol, un sceptique quand même et par Genmeyer l'Alsacien qui, n'ayant jamais vu cela, déclarait le fait impossible. Quant à Lhôtelier, il gardait son indépendance et sifflait entre ses dents ; son opinion était que toutes ces pensées traduites en langage parlé étaient sorties du cerveau de Fine endormie comme les sons s'échappent d'un orgue. — Je ne comprends guère votre comparaison musicale, mon cher flûtiste, lui répondit le lieutenant Luguet

je préfère croire que l'esprit de Fine endormie est un kaleïdoscope dans lequel elle voit les images qu'elle nous décrit. — Mais, mes amis, deux ou trois fois la somnambule nous a donné la preuve évidente que ce n'est pas en son cerveau, mais en dehors d'elle que se passait ce qu'elle décrivait comme si elle assistait à une scène vue dans une glace, ajouta l'adjudant-major. Mam'zell Fine réveillée adressa son beau sourire à tous les officiers, sans savoir rien de ce qu'elle avait vu et conté, et comme la nuit était avancée on se sépara et chacun regagna sa demeure.

Le rêve de Fifine n'était qu'interrompu, elle le continua dans la nuit et fort agitée elle se mit à parler en serrant le bras de Lionnet.

— Un navire à l'horizon ! Toutes voiles dehors ! — Allons ma Finette, endors-toi, tu sais qu'il faut faire les malles pour Saint-Paul, si tu n'es pas plus sage que ça, je te laisserai ici avec Z'ette ta maman. Mais les gronderies de son ami ne pouvaient rien sur la voyante en état d'hypnose. — Voilà le canot des naufragés, oui, ils sont bien neuf, le cousin de Vallas est là avec les deux autres missionnaires, ils ont aperçu le navire, l'espoir éclaire leurs visages abattus. Le capitaine se dépouille de ses vêtements et fait un signal à l'aide d'un aviron au haut duquel flotte une chemise blanche.

— Tu ratiocines, ma Fifine, dors ou je vais au jardin m'étendre sur le rocking, tu ne vois que le *Paul-et-Virginie* depuis deux mois... Que dis-je ? Tu ne le vois plus puisque tu l'as fait sombrer ; ce que je vois de plus clair moi, c'est que tu es une mauvaise fille qui m'empêches de dormir, et que je suis résolu à divorcer.

— Voilà le trois-mâts, je suis à bord, c'est un beau bateau qui vient du Cap.

— Décidément, pensa Lionnet, je suis condamné à avaler le drame depuis le prologue jusqu'au sixième acte... c'est une nuit blanche à passer près de cette petite folle, et comme le grand lieutenant était plein de tendresse pour cette petite folle et qu'il savait comment la calmer, il prit doucement sa jolie tête échevelée et la plaça sur son épaule : « Et ce beau bateau, qui va sur l'eau, de quel côté se dirige-t-il ? demande-le un peu au timonier puisque tu es à bord, les timoniers sont très polis, ma Fifine. — C'est vrai ! — Il m'a répondu : Un jour à Rodrigue, deux jours à l'Ile Maurice et dans huit à l'île de la Réunion.

— Alors voilà qui est bien, nous allons voir ton beau navire. Eh bien, Fifine, et tes naufragés, tu n'y penses plus... Est-ce qu'ils vont manger le petit mousse ? — L'homme de vigie a signalé une embarcation au loin ; le timonier dirige sa lunette vers le point presque imperceptible. — Capitaine, crie le marin, un grand canot dans le nord-est... il est rempli de monde, on dirait des naufragés... ils sont une douzaine. »

— Eh bien, après, Fifine ?... plus rien, voilà le rideau tombé, profitons de l'entr'acte pour nous rendormir.

Au jour, la vision s'acheva et Fine se prit à véhémenter de nouveau.

— C'est la fin, pensa Lionnet. Sixième acte, seizième tableau, le crime puni, la vertu récompensée. Va, ma Fifine. Conte-moi vite la fin que je dorme enfin.

— Sauvés ! s'écria Fifine en poussant d'abord un cri de joie puis un sanglot.

— Sauvés ! cela devait être. C'est fini ! Quel intérêt ces gens-là avaient-ils à se noyer ? dit Lionnet en riant tout seul, sa compagne ayant enfoui son visage dans ses bras et s'étant en dormie d'un sommeil calme.

A l'exercice du matin, Lionnet prit Vallas à part pendant la pause et lui dit : « Sérieusement, Maurice, crois-tu aux rêves de Fine ? — Oui, Lionnet, je suis d'une nature étrange, un sensitif inconcevable, et si je ne suis pas un voyant moi-même, je provoque chez un autre l'émission de projections télépathiques et je t'avoue que chaque fois que je me suis approché de Fine j'ai senti par un léger trouble celui que je jette en elle comme si un courant électrique naissait de ce contact amical et je crois développer sa clairvoyance.

— Cela me paraît évident, mon cher Vallas, car Fine l'a ressenti. Enfin, cette clairvoyance admise, si je te disais : Dans huit jours ton cousin Gaston Bornave débarquera à Saint-Denis d'un navire qui n'est pas le *Paul-et-Virginie*, me croirais-tu ?

— Aussi vrai que je crois exacte la scène du gabier tombé à la mer.

— Alors, prends note du rêve de cette petite folle. Ce matin au jour un grand trois-mâts qui se rend à l'île Maurice a sauvé ton cousin naufragé et ce navire dont nous saurions le nom, j'en suis très certain, si j'avais songé à le demander à Fifine, sera ici dans huit jours. Surtout, pas un mot de cela, ajouta Lionnet, Giliani et les autres ne sont que trop disposés à se moquer de la « Belle au bois dormant » et de moi son châtelain... Attendons !

Et la semaine passa comme passent toutes les semaines sur cette terre en égrenant le chapelet des événements de la vie, naissances, maladies, décès, joies, douleurs, beaux jours et belles nuits.

Un dimanche, la veille du jour où Lionnet partait pour prendre le commandement de la petite garnison de Saint-Paul et où le capitaine Demonde devait s'embarquer pour rentrer en France, tous les camarades étaient réunis au complet autour de la grande table du mess, c'était le jour des invitations, le commandant Bourgey, le vieux capitaine de place Boubé, et le lieutenant de Bormel fils du gouverneur déjeunaient au mess.

— Un grand trois-mâts venant de Maurice va mouiller en rade, dit en entrant le capitaine Pajol. Vallas pâlit et Lionnet qui était son voisin lui

toucha le bras en lui disant tout bas : « Sois calme, nous verrons bien si Fifine a dit vrai. »

Mais le conseil était superflu, la nature sensitive du Basque prenait le dessus ; Vallas aurait voulu se lever, fuir, courir au port, mais il se disait que céder à une illusion serait folie, et il se contint, mais incapable de participer à la conversation, ni de boire, ni de manger, il aurait étouffé.

On parlait de la traversée qu'allait faire le capitaine Demonde, de la joie de sa mère qu'il appelait irrespectueusement mais si tendrement *ma vieille Normande !* On plaisantait Lionnet qu'on se représentait arpentant les hauteurs de Saint-Paul un parasol d'une main, sa planchette à éclimètre de l'autre et la gaieté s'allumait. Au moment où le café allait être servi, un sergent apparut et saluant demanda : — Monsieur Vallas. — Qu'y a-t-il ? dit le jeune officier en se levant, pâle comme un spectre ? — Mon lieutenant, c'est un prêtre qui veut vous voir et vous parler. A ces mots, tous les officiers, comme mus par un ressort furent debout. Vallas renversant sa chaise dans la précipitation de son mouvement courut vers la porte mais déjà le jeune abbé Gaston Bornave,c'était lui,avait franchi le seuil et ouvrant les bras s'était précipité dans ceux de Vallas.... — Ah Gaston, mon frérot .. — Mon bon Maurice ! et l'étreinte fraternelle de ces deux jeunes hommes qu'on aurait pris pour des jumeaux eut lieu entre deux de ces sanglots que provoque la joie ou la douleur, sanglots auxquels les quinze officiers présents mêlèrent leur bien vive émotion et vous ne serez point surpris, chers lecteurs, lorsque je vous aurai dit que des bras de Vallas l'abbé Bornave dont, depuis plus d'un an, on parlait à cette table, passa dans ceux des officiers présents. Il faut avoir assisté à une scène aussi émotionnante pour comprendre tout ce que Dieu a placé de sensibilité dans le cœur de l'homme.

J'arrêterai là ce chapitre après avoir tiré les rideaux de la moustiquaire et fait l'ombre et le silence autour du jeune prêtre vraiment naufragé et qui repose dans la petite maison de Vallas où tous les officiers l'ont escorté.

Souvenir ineffaçable pour Lionnet qui en me racontant la suite de cette histoire ne put se défendre de laisser tomber une larme.

LÉOPOLD DAUVIL.

(*à suivre*).

PROPAGATION DU SPIRITISME

V

Sociétés et groupes.

D. — Il nous semble que les travaux des sociétés spirites, ne correspondent déjà plus aux exigences de l'époque.

A notre avis on aurait parcouru la première étape, dont l'objet était d'appeler l'attention de la science et de propager les doctrines dictées à Kardec par les notabilités de l'espace.

Nous devons, à l'heure actuelle, nous préparer, au moins dans notre humble opinion, à parcourir la seconde, dont le but serait de démontrer pratiquement, par nos actes, que le spiritisme représente la démocratie et le socialisme philosophique ; qui mène à la paix de conscience, à la morale sociale et privée, en somme, à l'amélioration de l'homme et au bien général.

Les moyens pour atteindre ce résultat si séduisant seraient la réforme quant au mode et aux moyens d'évocation, l'unité d'action et l'École dominicale.

La troisième époque dépendrait des précédentes. Elle aurait pour but l'établissement du royaume de Jésus sur la terre, par la diffusion de notre religion, qui de même qu'elle démontre l'immortalité et la justice doit prendre Jésus pour modèle.

Que pourrait nous dire notre frère à ce sujet ?

R. — La division que vous établissez peut s'admettre pour pouvoir mieux s'entendre, mais en réalité elle n'existe point. Néamoins suivons-la, comme je viens de le dire, pour que nous puissions nous entendre.

La première étape est passée, ce que nous proposions s'est accompli : appeler l'attention générale et celle de la science en particulier. A cet effet, il était nécessaire que le magnétisme fût reconnu, que l'on commençât l'étude des fluides et que les phénomènes spirites réveillassent la curiosité. Tel fut l'objet du mouvement des tables parlantes, qui tout en tombant dans le ridicule, comme on devait s'y attendre, laissèrent le souvenir et l'idée qu'il y avait une bonne part de vérité. On forma des sociétés quoique mal dirigées, parce que les mobiles n'y étaient nullement spirituels. De ces centres partit la propagande, qui appela l'attention sur les œuvres de Kardec. Les uns avaient vu leurs parents ou amis matérialisés ; d'autres se référaient à des forces qui se manifestaient par des coups et des mouvements d'objets ; il y avait beaucoup de vrai dans toutes ces manifestations,

mais il y en avait aussi de fantastiques. Quelques-uns traçaient des dessins inconscients ; d'autres recevaient des communications. On obtenait ainsi des panoramas de la planète Jupiter, des discours de Napoléon, de Cicéron et de tout autre personnage connu, qui, par leurs erreurs et le style, étaient tout à fait inacceptables. Une telle propagande faite si brusquement, fut accablée de railleries et enfin tomba dans un ridicule tel, que les écrivailleurs de la presse y puisaient journellement leurs sarcasmes ; quelques esprits venus pour orienter le mouvement furent alors incarnés ; et ceux-ci, en étudiant et en recevant l'inspiration, écrivirent les premiers ouvrages avec Kardec. Dès lors on respecta un peu plus le spiritisme et alors commença à disparaître le verbiage insipide, ainsi que la critique illogique et préjudiciable. Dans quelques centres, réduits en nombre, mais bien intentionnés, et mieux préparés spirituellement, parvinrent à descendre quelques esprits dirigeants qui dictèrent des discours d'outre-tombe, destinés non seulement à appeler l'attention, mais aussi à dévoiler la vie spatiale.

La deuxième étape se reporte à l'actualité ; mais on vient à peine de la commencer ; on dirait presque que nous sommes plutôt au moment de la transition. Quelques sociétés se sont formées qui possèdent, en effet, des personnes plus compétentes qu'auparavant, mais la tendance altruiste et spirituelle n'y prédomine pas encore assez ; il y a encore beaucoup d'égoïsme, de curiosité, de simple étude, de là que la direction spirituelle ne saurait être aussi bonne que le demande l'étape à parcourir. Mais il est temps de s'en occuper et, à cet effet, redoublons nos efforts dans l'espèce et quelques-uns se décident à revenir sur la terre dans ce même but.

Il sera toujours plus facile de trouver des médiums parlants, et ainsi nous pourrons, plus ou moins vite, inculquer l'idée de ce qu'il faut aux masses populaires, l'application du christianisme, le conseil, la consolation l'espoir et le soulagement de ses infortunes qui l'aideront à se moraliser.

La génération qui passe, a eu besoin de ce qui a fait l'objet de la première étape, tandis que l'actuelle trouve déjà tout préparé, une grande bibliothèque spirite, de bonnes Revues où apprendre, évitant ainsi, tant soit peu les fatales erreurs de l'évocation sans ordre ni discrétion. Ceci joint à l'unité d'action, c'est-à-dire à la tendance uniforme au même but : enseigner et moraliser : mais faites bien attention : il s'agit d'enseigner non en maîtres *innovateurs* mais en humbles interprètes de ce qui fut confié avec tant de peine à Kardec par la direction spirituelle : et que ceux qui se trouvent et se trouveront par la suite à la tête des travaux, sachent donner l'exemple de la morale prescrite par la doctrine Christiano-spirite de l'École dominicale ou en dehors de celle-ci.

Ceci ne veut pas signifier qu'on ne doive pas faire des travaux vers le progrès, mais ceux-ci seulement dans les Centres spéciaux et par des per-

sonnes compétentes. Marcher, peu à peu, vers l'égalité par l'enseignement, vers la fraternité et enfin vers la spiritualisation, c'est notre but et doit être celui de toutes les Sociétés spirites ; de cet acheminement dépendra le bonheur général et particulier que se propose notre action suscitée par l'amour du bien et celui de nos frères inférieurs.

Ce sera le but que nous atteindrons à la troisième étape de laquelle nous sommes, malheureusement, beaucoup trop éloignés ; mais on y parviendra ; et à cet effet, notre appui ne fera point défaut si les sociétés et les sociétaires savent le mériter. Les médiums qui conviendront pour atteindre ce but ne feront pas défaut, et ne manqueront pas non plus les grands effets physiques que la science étudiera, acceptera comme des réalités et les reconnaîtra plus tard comme étant le produit de forces fluidiques dont nous autres esprits nous disposons. Ainsi, la science, le christianisme et le spiritisme se seront fusionnés dans un but unique.

Quand cela arriva-t-il ? Nous ne voulons le prédire. Nous dirons seulement que nous croyons que, lorsque le grand mouvement socialiste se produira et la véritable démocratie commencera à se constituer partout, sous l'action de ce projet on atteindra le bonheur relatif dans le monde, parce que le réel n'existe pour l'esprit qu'en s'approchant, dans sa voie infinie, du sein du fluide divin.

D. — N'auriez-vous plus rien à ajouter au sujet du rôle de la science et de la richesse dans le développement du progrès spirituel !

R. — Les savants, les hommes plongés dans l'étude de la science, sauf d'honorables exceptions, se prévalent tellement de leur personnalité et de leur savoir, infatués d'eux-mêmes ils ne s'occupent que de l'intellectuel, négligeant ce qui est spirituel. Ils sont certainement très utiles au progrès mondain ; mais, tout en étant moraux, ce qui n'est pas très commun, ils méconnaissent Dieu, c'est-à-dire, que dans leur orgueil ils méconnaissent toute intelligence supérieure à celle de l'homme ; ces hommes-là en retournant à l'espace, tomberont nécessairement dans l'obscurité la plus profonde parce qu'ils nient la lumière de la vérité. Dans une si triste situation ils n'ont cure que de leur science et en revenant sur la terre ils y sont appelés des génies ; mais l'intelligence suprême prévoit tout, et en les faisant servir au progrès mondain, ils auront à leur tour leur récompense, quand ils sentiront le froid de leur âme au milieu de leurs bibliothèques, alors en étudiant le phénomène spirite ils parviendront rapidement au spiritualisme, et leurs yeux exercés aux grandes perspectives, verront s'étaler devant eux des horizons merveilleux. Ils atteindront bientôt les hautes régions, et les paroles de Jésus trouveront leur application « Les derniers seront les premiers ».

Quant à ceux qui, malgré le phénominisme, persistent à nier l'âme et

ses manifestations nous pouvons les plaindre parce que tout en ayant reçu directement la lumière ils s'obstinent à la repousser.

Regardons maintenant les riches ; en parlant en général, il nous revient à la mémoire ce qu'en disait Jésus « Combien il leur est difficile d'entrer dans le chemin qui conduit au ciel ! » Il y en a certainement quelques-uns qui font servir leur position à favoriser les déshérités, soit au profit de l'instruction, de la liberté, du socialisme, ou de la démocratie chrétienne; ceux-ci progressent rapidement, parce que les plaisirs sensuels que procure la fortune, n'ont pu étouffer en eux les sentiments altruistes qu'ils ont conquis tout en s'élevant d'une humble condition. Ils sont malheureusement une exception : la majorité des riches ne résiste pas aux adulations de la fortune et ne voit ni veut voir que ce qui convient à leur égoïsme, et ils arrivent, dans leur aveuglement à mépriser les peuples qui leur demandent une aumône pour l'amour de Dieu. Ceux-ci arrivent à se figurer qu'on leur doit tout, qu'ils sont des privilégiés et qu'ils peuvent même acheter le salut de leur âme.

Ah ! pauvres, bien pauvres riches! Quelle erreur dans leur égoïsme réfractaire! La cause de notre peine ne vient pas de ce qu'ils sont catholiques. Non! parce que dans toutes les religions, dans toutes les croyances, il y a des âmes ascendantes et d'autres stationnaires; c'est parce que, en général, ils sont aussi riches en argent qu'ils le sont en égoïsme; c'est qu'ils croient trouver le bonheur dans leurs rêveries, qui finissent par devenir une comédie énervante, de désillusion, de souffrance ou de dégoût ; ce n'est pas parce qu'ils sont catholiques — Non ! — mais parce qu'ils croient trouver le ciel au delà de la tombe, tandis que ce qui les attend ce sont les ténèbres et, peu à peu, la conscience de leur passé stérile, de leurs erreurs, de leur complet défaut de capital nécessaire pour acheter le ciel qu'ils désirent, qui se trouve partout, parce qu'il est subjectif, mais qui seulement peut devenir complet quand l'esprit surabonde en altruisme, en bonté, en humilité, en amour de Dieu et de tout ce qui existe.

FIN.

FELIPE SENILLOSA

Pour la traduction.

F. DE PALHANO

LA MORT N'EXISTE PAS

Par Mme FLORENCE MARRYAT (*Traduit de l'Anglais*).

CHAPITRE XVII

LA MÉDIUMNITÉ DE KATIE COOK

En matière de production de phénomènes physiques, les Cook sont une très remarquable famille, les trois sœurs étant de puissants médiums et cela, sans aucune sollicitation de leur part. Katie, la seconde, n'est certainement pas la moindre des trois, bien qu'elle ait donné plus de séances privées que sa sœur Florence et n'ait pas, à ce que je crois, présenté les mêmes témoignages scientifiques.

La première fois que j'eus l'occasion de constater la médiumnité de Katie, ce fut dans l'appartement privé du Signor Rondi, dans un cercle de neuf ou dix amis. La chambre était petite et peu meublée, comme l'est un atelier d'artiste. Le cabinet était formé par un rideau de fenêtre cloué en travers d'un angle de la chambre derrière lequel une chaise fut placée pour le médium, remarquable petite fille mince et bien plus frêle que sa sœur Florence, avec un visage chétif et des traits fins et délicats.

Elle était vêtue pour la circonstance d'une robe noire très ajustée et chaussée de bottines de Hesse qui boutonnaient jusqu'à mi-jambe, et elle me dit qu'elle les portait toujours aux séances (ainsi que faisait Miss Showers), parce que chaque bottine ayant dix-huit boutons il fallait beaucoup de temps pour les mettre et les retirer.

Le gaz brûlait et avant de commencer la séance la porte fut fermée, et l'on colla des bandes de papier sur l'ouverture à l'intérieur.

Les assistants étaient assis en demi-cercle en dehors du rideau ; le gaz fut baissé mais non éteint. Il n'y avait point d'obscurité et l'on ne se tenait pas par la main. Je mentionne ces choses afin de bien montrer combien les préparatifs étaient simples.

En quelques minutes, le rideau fut soulevé et une forme vêtue de blanc qui dit se nommer « Lily » apparut à nos yeux. Elle répondit à plusieurs questions relatives à elle-même et à son médium, et devinant quelques doutes de la part de deux ou trois assistants, elle vint s'asseoir sur mon genou, parce que j'étais la plus proche du rideau, et me pria de passer la main sur son corps et de dire qu'elle était faite autrement que le médium.

J'avais déjà constaté qu'elle était beaucoup plus lourde que Katie Cook et qu'elle paraissait une jeune fille pesant de 9 à 10 stones (55 à 60 kilos).

Je passai ensuite ma main du haut en bas de son corps : elle avait les

seins bien remplis, les bras et les jambes potelés, et il n'y avait pas moyen, même pour les observateurs les plus méticuleux, de la confondre avec Miss Cook.

Tandis qu'elle était sur mon genou, elle exprima le désir de voir mon mari ainsi que le Signor Rondi passer derrière le rideau pour s'assurer que le médium était assis sur sa chaise. Ils le firent et trouvèrent Katie seulement à demi entransée. Elle allongea son pied et dit : « Je ne suis pas Lily, regardez mes bottines. »

Mon mari avait en même temps une main sur le genou de miss Cook et l'autre étendue pour sentir la forme assise sur moi. Il ne resta donc aucun doute en son esprit qu'il y avait bien là deux corps à la fois.

Lily passa alors sa main sur ma robe et, remarquant qu'elle était fine et chaude, me dit combien elle eût souhaité en avoir une semblable. Je lui demandai : — « Avez-vous froid? » et elle dit : — « N'auriez-vous pas froid si vous n'aviez que cette affaire blanche sur vous? » Tout en plaisantant, je pris mon manteau de fourrure qui était sur un sofa et le lui mettant sur les épaules, je lui dis d'en user. Lily semblait ravie, elle s'écria : « Oh! que c'est chaud! puis-je l'emporter avec moi? » — « Oui, répondis-je, à la condition de me le rapporter avant que je m'en retourne chez moi; je n'ai rien autre à mettre, rappelez-vous-le. »

Elle me promit de le faire et me quitta. Un instant après elle cria : «Ouvrez le gaz! » Ce que nous fîmes. Lily avait disparu et, avec elle, mon manteau de fourrure. Nous le cherchâmes tout autour de la chambre, il fut impossible de le retrouver.

Il existait une armoire fermée qui servait au Signor Rondi à serrer son matériel de peinture. J'insistai pour qu'il voulût bien l'ouvrir, quoiqu'il affirmât qu'il y avait plusieurs semaines qu'on n'y avait touché, et nous la trouvâmes remplie de poussière et de dessins entassés, mais rien de plus, de sorte que la lumière fut baissée encore et la séance continua.

Un moment après, le lourd vêtement fut lancé apparemment du plafond, certainement de quelque part au-dessus de ma tête et tomba droit sur moi.

Je le mis de nouveau sur le sofa et n'y pensai plus jusqu'à ce que je rentrasse chez moi. Alors, à mon grand étonnement et surtout à mon réel désappointement, je constatai que la fourrure de mon manteau (lequel était neuf) s'en allait toute ; ma robe en était couverte et, depuis ce jour, il me fut de toute impossibilité de porter ce vêtement. Lily nous a dit qu'elle l'avait dématérialisé pour l'emporter ; de la véracité de cette assertion, je n'ai pas de preuve, mais je suis bien sûre qu'elle ne l'avait pas remis en l'état parfait où il était quand elle l'avait emporté. Une armée de mites campée dedans ne l'aurait pas endommagée davantage et je puis affirmer

que, jusqu'à ce soir-là, ma fourrure avait été aussi intacte que lorsque j'en fis l'achat.

Ma rencontre suivante avec Katie Cook eut lieu, je crois, à une séance tenue dans Museum Street sur une invitation de M. Ch. Blackburn qui est l'un des plus ardents amis du spiritisme et qui a dépensé de grosses sommes d'argent dans ses recherches. Les seuls invités avec mon mari et moi étaient le général et Mme Maclean. Nous nous assîmes autour d'une petite table privée de tapis avec le gaz brillant et sans cabinet. Miss Cook avait son siège entre le général Maclean et moi et, durant toute la séance, nous fûmes bien certains de sa présence entre nous deux. Il est un fait, c'est que je n'ai jamais lâché sa main et même, quand elle avait besoin de son mouchoir de poche, elle le prenait et s'en servait sa main suivie par la mienne. Elle ne tomba point en transe. Nous lui parlâmes de temps en temps et elle nous répondit quoique d'une voix étouffée comme ferait une personne poussant des plaintes, malade ou défaillante.

Pendant vingt minutes il ne se produisit guère que les manifestations habituelles, puis la forme de Lily matérialisée apparut au *milieu de la table*, nous parla et nous embrassa à tour de rôle. Son visage était très petit et elle était formée jusqu'à la ceinture seulem ent, mais sa chair était parfaitement chaude et ferme.

Pendant que Lily occupait la table en pleine vue des assistants et que j'avais la main sur le corps de Miss Cook, car je la promenais constamment de son visage à ses genoux pour m'assurer que je ne tenais pas une main seulement, ma chaise fut saisie par derrière et secouée, au moment même, commè je tournais la tête en parlant, un bras se passa autour de mon cou et de celui de mon mari qui était assis à côté de moi. C'était ma fille Florence qui nous parlait doucement à tous deux pendant que sa longue chevelure et son vêtement blanc très doux effleuraient nos visages et nos mains. Sa chevelure était si fournie et si longue qu'elle en frappait mes genoux pour bien m'en faire constater la longueur et l'épaisseur. Je lui demandai de m'en donner une mèche ainsi qu'un morceau de sa robe et comme on n'avait pas de ciseaux, Lily se matérialisa plus complètement et, faisant le tour de la table, elle coupa une pièce dans la robe de Florence avec le canif de mon mari, mais dit qu'elle ne pouvait me donner de cheveux pour cette fois.

Les deux esprits demeurèrent avec nous durant une demi-heure ou plus peut-être, tandis que le général Maclean et moi continuions à tenir le médium Miss Cook sous notre surveillance; alors, son pouvoir s'affaiblissant ils disparurent, chacun des assistants étant disposé à prêter serment que deux personnes avaient été parmi nous qui, jamais, n'étaient entrées par la porte. Mme Maclean et moi étions les seules femmes présentes avec le médium

Katie Cook et cependant, deux jeunes filles apparurent à nos yeux, se penchèrent vers nous, nous parlèrent, nous embrassèrent et placèrent leurs bras nus autour de nos cous, tout cela à la fois ; et la différence entre le médium et les matérialisations était bien marquée, j'ai déjà décrit leur extérieur. Les deux esprits avaient le corps et le visage potelés, les mains de ma fille Florence étaient particulièrement grandes et fermes et sa chevelure dénouée descendait presque jusqu'à ses genoux.

J'eus le plaisir de tenir une autre séance avec Katie Cook dans la même chambre quand une nouvelle manifestation se produisit. Katie, ainsi que je l'ai dit, est une petite femme avec des bras assez courts ; je suis au contraire une grande femme avec de très longs bras ; cependant, le bras de la main que je tenais s'allongea tellement qu'il atteignait les assistants de l'autre côté de la table où il eût été impossible à la mienne de la suivre. On aurait dit que son bras avait doublé, même triplé sa longueur naturelle et cela à la vue de nous tous.

Une autre fois encore ce fut dans la propre maison de Katie Cook, où, si la tricherie eût été employée, elle avait toute facilité pour nous tromper, mais les manifestations furent les mêmes et certainement pas plus merveilleuses que celles qu'elle avait produites dans les maisons étrangères. Lily et Florence y apparurent à la fois et dans des circonstances qui ne permettaient pas d'admettre la fraude. Mon mari et moi étions accompagnés en cette occasion par nos amis le capitaine et Mme Kendal et nous étions assis dans l'ordre suivant : moi, Katie, le capitaine Kendal, Florence Cook, mon mari, Mme Cook et Mme Kendal. Chaque membre de la famille, je le ferai remarquer, était entre deux surveillants et leurs mains ne furent pas un seul instant laissées libres.

Je dois ajouter que cette séance toute gratuite, nous avait été courtoisement accordée sur l'invitation de Mme Cook, mère des médiums et que, s'il y avait eu quelque déception à redouter, nos amis et nous aurions pu, tout aussi bien, être laissés seuls avec Katie pendant que les autres membres auraient eu le loisir de préparer au dehors une manifestation possible d'esprits.

Florence Cook (Mme Corner) fit tout d'abord, il est vrai, quelques difficultés pour s'asseoir avec nous, donnant pour raison que sa médiumnité neutralisait habituellement celle de sa sœur, mais sa mère insista pour qu'elle se joignît au cercle, de peur que son absence ne fît naître quelque suspicion.

Les Cook, il faut l'avouer, sont unanimes à ressentir une certaine répugnance à donner séance et assurent très franchement que c'est avec une réelle aversion qu'elles supportent les pouvoirs que les esprits leur ont imposés contre leur propre volonté.

Ces influences, en prenant possession d'elles, les ont rendues incapables

de tout travail pratique et cependant, elles devaient vivre. C'est là, je crois, la seule raison qu'elles ont eue de faire de l'argent par l'exercice de leur médiumnité, mais, quant à moi, je les crois de bonne foi quand elles disent qu'elles considèrent que le don de cette médiumnité est le plus grand malheur qui ait pu leur arriver.

En cette dernière séance, des cerises et des boutons de roses tombèrent à profusion sur la table pendant la soirée. Il sera difficile d'admettre que ces choses aient pu être apportées secrètement dans la chambre avant la réunion des invités afin de les produire au moment opportun, alors que les deux mains des personnes intéressées à ces productions d'apports étaient solidement tenues par leurs voisins. Et il est encore moins facile de penser qu'une dame qui ne possède qu'un revenu très mince comme Mme Cook, se fût livrée à une telle dépense dans le but de convaincre, dans une séance non payée, des gens qui lui étaient étrangers ou indifférents.

Quelle qu'elle soit, la médiumnité paie très mal qui la possède, et je suis effrayée de songer combien pire elle serait pour les pauvres médiums s'ils avaient à dépenser de l'argent pour acquérir les moyens de produire des phénomènes, et particulièrement dans une ville comme Londres où, pour la circonstance, ils auraient cru devoir se procurer des fruits et des fleurs de serre chaude.

Un dernier exemple des pouvoirs de Katie Cook et j'aurai fini.

Invités un soir par M. Ch. Blackburn, nous étions réunis dans sa maison d'Elgin Crescent. La séance avait lieu dans une petite salle à manger, si petite, en effet, pour le nombre des assistants que, comme nous étions assis en cercle autour d'une table ronde, nos dos touchaient au mur de chaque côté, ce qui rendait impossible pour quiconque de traverser la chambre pendant que nous y étions. Le seul meuble important en dehors de la table et des chaises, était un grand piano droit appartenant à Mme Cook qui gardait en ce temps-là la maison de M. Blackburn et qui tenait beaucoup à cet instrument.

Katie Cook était assise au milieu de nous comme d'habitude. Au milieu de la séance, son guide Lily qui était matérialisé cria : « Tenez-vous bien « les mains, ne les lâchez pas, quoi qu'il arrive. » Au même instant, sans rien voir, puisque nous étions dans l'obscurité complète, nous pressentîmes que quelque chose de grand et de lourd passait au-dessus de nos têtes. Une dame de la société, devenant nerveuse, lâcha la main de son voisin en poussant un cri d'effroi. Au même instant, un corps pesant s'effondra avec un fracas terrible de l'autre côté de la salle et Lily s'écria : « Quelqu'un a retiré ses mains ! » et Mme Cook dit : « Oh ! c'est mon piano ! » Les lumières furent rallumées, alors nous trouvâmes le piano qui, de sa place primitive, avait été enlevé et porté au-dessus de nos têtes au côté opposé où il

était tombé sur le plancher et s'était sérieusement endommagé. Deux pieds sculptés étaient brisés et la table d'harmonie mise en pièces.

Ceux qui ont entendu les lamentations de la pauvre Mme Cook sur la perte de son instrument favori et sur la dépense que devait occasionner sa restauration, ont pu se demander comme moi sans doute, si la victime de cette preuve si malencontreuse de la médiumnité physique de ses filles pouvait consentir à en être la victime volontaire.

FLORENCE MARRYAT

Pour la traduction,
LÉOPOLD DAUVIL

Un nouveau livre spirite à traduire

La *Revue Spirite* peut-elle rester indifférente à ce fait gros de suppositions et de conséquences, la publication d'un volume en langue italienne par le professeur Lapponi, médecin attaché au Vatican, qui a soigné le pape Léon XIII avant sa mort et donné ses soins à son successeur Pie X.

Quelque indépendance que puisse avoir un professeur, il doit subir une certaine influence lorsqu'il est doublé d'un médecin appelé à tâter le pouls du Saint Père et, s'il a publié son livre avec ce titre épouvantable : *Hypnotisme et Spiritisme*, c'est que l'auteur avait dû en dire quelques mots au successeur de saint Pierre qui, dit-on, ne s'en serait pas ému outre mesure l'aurait parcouru et aurait dit à son médecin : « Faites imprimer, mon cher docteur. » Nous espérons qu'un tel volume sera traduit dans toutes les langues et que le clergé voudra lire un livre approuvé tacitement, tout au moins par le pape Pie X... spirite, peut-être !! « Chi lo sa? »

L. D.

Voici, au sujet de ce livre, ce que nous découpons dans le *Journal des Débats* du 22 mai dernier.

∴

Spiritisme. — Le professeur Lapponi, qui est le médecin du Souverain Pontife et l'une des autorités scientifiques du Vatican, vient de publier un gros volume intitulé, *Hypnotisme et Spiritisme, étude médico-critique*. L'éminent professeur s'occupe depuis longtemps du problème spirite. Son ouvrage résume les plus récentes découvertes des Lombroso, des Schiaparelli, des Crookes dans ce mystérieux domaine et rassemble un grand nom-

bre d'anecdotes qui paraissent démontrer la réalité de nos relations avec l'au-delà. M. Lapponi raconte des expériences dont il fut le témoin. Il a vu, en plein jour, des médiums s'élever jusqu'au plafond afin d'y graver leurs oracles. Il en a vu qui, par la seule force de leur volonté ou d'un pouvoir secret, faisaient voler en l'air, pareils à des plumes, les meubles les plus pesants. Il a vu la matérialisation d'un esprit. « Au milieu de la chambre se forma un petit nuage, à l'intérieur duquel se développèrent des lignes et des contours ; ces formes s'épaissirent, s'animèrent, prirent de la couleur jusqu'à laisser paraître enfin un visage souriant, des yeux qui brillaient, une poitrine dont on entendait le souffle, un cœur, dont l'assistance comptait les battements. A la tombée du soir (car l'expérience s'était faite de jour et en pleine lumière), cet esprit féminin échappa à tous les regards sans que l'on pût distinguer où il était allé, par quelle route il s'était enfui. » Ce fait et d'autres semblables, prouvent au professeur que les âmes des défunts quittent parfois leur séjour pour visiter les lieux où elles ont vécu, pour revoir les personnes et les choses qui leur furent chères, Le livre de M. Lapponi fait grand bruit, comme on devait s'y attendre, dans le monde ecclésiastique. On ne doute point, étant donné la situation de l'auteur, qu'avant de publier son ouvrage il n'ait demandé et obtenu l'*Imprimatur*. Et l'on s'étonne un peu de voir les tables tournantes si près du Vatican.

Une Spirite

Mrs ELLA WHEELER WILCOX

Mme Ella Wheeler Wilcox dans un intéressant article sur « L'Impuissance de la Mort », publié dans le *San Francisco Examiner* du 9 décembre dernier, rapporte le fait suivant qui, dans son opinion, démontre jusqu'à l'évidence la vérité de la doctrine spirite :

« Il y a quelques années, dit-elle, une dame d'excellente éducation, appartenant par sa naissance et sa position aux meilleures classes de la société, vint me trouver. Bien qu'ayant des amis communs, nous ne nous étions jamais vues auparavant. J'avais entendu parler de ses remarquables facultés psychiques ; elle ne s'était cependant révélée qu'à un petit cercle d'intimes et n'avait jamais songé à en tirer profit, d'autant qu'elle était née dans l'aisance et avait épousé un homme fort riche.

Je lui racontai ce que je savais d'elle et la priai de m'accorder la faveur d'une expérience.

Elle parut embarrassée, et me répondit :

« Il ne me plaît pas de faire un jeu de cette force mystérieuse que je possède depuis mon enfance. Mon père a presque perdu la raison dans l'étude de ces phénomènes. Mon mari est ennemi déclaré de toute notre doctrine, aussi je me risque bien rarement à fournir à qui que ce soit des preuves de mes facultés. J'avoue que c'est à peine si je comprends les dons que je possède et j'en suis presque effrayée. »

Cependant après que j'eus insisté, elle voulut bien me satisfaire.

J'étais alors à New-York et je vivais à l'hôtel. J'envoyai un domestique chez une dame dont les enfants allaient à l'école, il me rapporta deux ardoises. Comme nous n'avions pas de crayon, j'offris au médium de tenter d'obtenir une communication, en plaçant une feuille de papier à lettre entre les deux tablettes. Contre la feuille de papier, je plaçai un fragment de mine de plomb si exigu qu'il n'aurait pu être maintenu sous l'ongle sans tomber.

Seule je touchai le papier comme le crayon ; le papier portait la marque de l'hôtel, je l'avais pris moi-même sur mon bureau.

La pièce était très éclairée. Je disposai le papier et le crayon entre les tablettes, dont chacune de nous prit une extrémité. Presque aussitôt les deux ardoises réunies furent secouées et chassées comme par une force irrésistible. Des coups se firent entendre distinctement sur la table et sur le dossier de ma chaise.

Sur le papier, d'une écriture très fine mais très lisible, apparut un message tout empreint de tendresse maternelle ; il portait la signature de la mère de mon mari, morte dès sa première enfance. Pauvre jeune mère dont la douce et brève existence s'était écoulée obscurément dans un village de la Nouvelle-Angleterre, dont la vie, le nom même étaient à peine connus d'une personne sur cent dans tout le cercle de nos relations.

Je replaçai d'autres feuilles de papier et je reçus en tout six messages, tous de différentes personnes, et cela sous la pleine clarté d'un lustre électrique, dans ma propre chambre et me servant de mes objets personnels.

Plusieurs de ces messages contenaient des avis et des informations que le temps est venu confirmer.

Il y a de cela huit ans. Je suis certaine que ce ne fut pas une hallucination, que je n'étais pas en état d'hypnotisme, que les ardoises n'avaient pas été truquées et que moi seule avais touché le papier et le crayon. Je sais aussi qu'il n'existait dans cette expérience, aucun intérêt d'argent et je suis certaine que les messages nous furent communiqués par une puissance que la science n'a pas encore su définir.

Après avoir été éclairée par une telle expérience, ce serait faire preuve de stupidité et de parti-pris que de nier le fait de nos communications avec le monde de l'au-delà. Encore n'ai-je voulu choisir que cette seule preuve

au milieu d'une foule d'autres que j'ai réunies dans le cours de mes recherches.

Pour traduction de l'anglais,
M. GILLET

LETTRE ET RÉPONSE

Bordeaux, 29 mai 1906

Monsieur le Rédacteur en Chef de la *Revue Spirite*,

Est-il possible à une femme que sa pauvreté place dans l'impossibilité d'acheter et de lire tous les ouvrages des grands et nobles auteurs spirites de vous adresser une question ou mieux, une requête ?

Abonnée à la *Revue* depuis plusieurs années, je pourrais me contenter de votre publication toujours si soignée et si intéressante, mais mon égoïsme me suggère, Monsieur, une pensée qui, si je pouvais la communiquer à toutes vos lectrices, serait peut-être approuvée par le plus grand nombre.

De tous ces auteurs dont les écrits doivent garnir, je suppose, une vaste bibliothèque, ne pourriez-vous, de temps en temps, prendre au hasard, sur ces rayons garnis de beaux livres que je ne verrai jamais s'étaler devant mes yeux, un volume dont vous détacheriez quelques pages.

Si je ne puis toucher à tous ces mets délicieux j'ose en réclamer quelques miettes et la lecture d'un bon chapitre me permettra de croire que j'en connais l'auteur.

Veuillez, monsieur, faire de cette lettre ce que vous voudrez et croire à l'assurance de ma considération distinguée.

T. B. 27, rue Cotrel (Croix Blanche).

Paris, 2 juin 1906

Madame,

J'ai transmis votre lettre du 29 mai à M. Paul Leymarie, notre Directeur, ainsi qu'à plusieurs rédacteurs de la *Revue Spirite*, et tous ayant avec moi, apprécié la valeur de votre aimable « requête », nous avons décidé de publier votre lettre afin de vous donner satisfaction en faisant connaître votre idée à toutes nos lectrices, puisque vous n'avez parlé que d'elles.

Nous avons jugé fort simple votre demande et nous vous promettons,

madame, d'insérer dans nos colonnes, toutes les fois que la place nous le permettra, quelques pages copiées dans un bon auteur vivant ou disparu dont nous demanderons au hasard, ainsi que vous le désirez et le nom et le chapitre à offrir à nos lecteurs.

C'est à ce moyen que, pour être vous agréable, nous venons d'avoir recours et nous prenons dans *la Voyante de Prévorst* de Jutinus Kerner les deux ou trois chapitres désignés que nous publierons dans notre prochaine livraison.

Voilà, Madame, les miettes demandées auxquelles nous ajoutons, en vous priant de vouloir bien l'agréer, l'expression de notre respectueuse sympathie.

LÉOPOLD DAUVIL

Extraits des auteurs spirites

LA VOYANTE DE PRÉVORST

De Justinus Kerner (1786-1862)

CHAPITRE VI

PORTRAIT DE LA VOYANTE

Longtemps avant le commencement de mon traitement magnétique, Mme Hauffe était si complètement somnambule, que nous restâmes plus tard convaincus que la période de veille n'était qu'apparente chez elle. Il n'est pas douteux qu'elle était alors bien plus *réellement* éveillée que ceux qui l'entouraient, car cet état, quoiqu'on ne le considère pas ainsi, était bien celui de la veille la plus parfaite.

Dans cet état elle ne possédait aucune force organique, et dépendait complètement de celle des autres, qu'elle recevait d'eux surtout par le canal des yeux et l'extrémité des doigts. Elle disait qu'elle puisait sa vie dans l'air et dans les émanations nerveuses des autres, sans que ceux-ci perdissent rien. Mais il n'est pas inutile de faire remarquer qu'un certain nombre de personnes affirmaient qu'elles se trouvaient affaiblies lorsqu'elles restaient longtemps dans son voisinage. Qu'elles éprouvaient des contractions dans les membres, un tremblement, etc... Beaucoup aussi, en restant près d'elle, accusaient une sensation de faiblesse dans les yeux et au creux épigastrique, pouvant aller même jusqu'à l'évanouissement. Elle déclarait, du reste, que c'était dans les yeux des hommes vigoureux qu'elle puisait le plus de force.

Elle recevait plus de force de ses parents que des étrangers et lorsqu'elle fut tout à fait affaiblie, ce n'est que chez eux qu'elle put obtenir du soulagement. Le voisinage des personnes faibles ou malades l'affaiblissait, comme les fleurs perdent leur beauté et périssent dans les mêmes circonstances. Elle se soutenait aussi aux dépens de l'air et même par les plus grands froids, elle ne pouvait vivre sans une fenêtre ouverte.

Elle était sensible aux émanations fluidiques de toute sorte, dont nous n'avons aucun soupçon, spécialement à celles qui proviennent des métaux, des plantes, des hommes et des animaux. Toutes les substances impondérables, de même que les différentes couleurs du prisme, produisaient sur elle des effets sensibles. Elle ressentait des influences électriques dont nous n'avons nulle conscience ; et, ce qui est presque incroyable, elle avait la notion surnaturelle ou la connaissance par inspiration de ce qu'un homme avait écrit.

Ses yeux brillaient réellement d'une lueur spirituelle qui frappait immédiatement tous ceux qui la voyaient et, quand elle était dans cet état, elle était plutôt un esprit qu'un habitant de ce monde mortel. Si nous voulions la comparer à un être humain, nous dirions qu'elle semblait être plutôt dans les conditions de celui qui, flottant entre la vie et la mort, appartient plus au monde qu'il va visiter qu'à celui qu'il est sur le point de quitter.

Ceci n'est pas seulement une figure de poésie, mais l'expression d'un fait réel. Nous savons qu'au moment de la mort les hommes ont souvent des reflets de l'autre monde et prouvent la connaissance qu'ils en ont. Nous voyons qu'un esprit quitte incomplètement le corps, avant d'être définitivement détaché de son enveloppe terrestre. Si nous pouvions ainsi maintenir pendant des années une personne dans un état de mort imminente, nous obtiendrions l'image fidèle de l'état de Mme Hauffe. Ce n'est pas une simple supposition, mais l'exacte vérité.

Elle se trouvait souvent dans cet état où les personnes qui, comme elle, ont la faculté de voir les esprits, aperçoivent leur propre esprit hors de leur corps et paraissant entouré comme celui-ci d'une gaze légère. Elle se voyait souvent hors de son corps et en quelque sorte dédoublée. Elle disait : « Il me semble souvent que je sors de mon corps et que je plane au-dessus de lui et je fais des réflexions sur lui. Cela ne fournit pas de pensées agréables, parce que je reconnais mon corps. Mais si mon âme était plus étroitement liée à ma force vitale, celle-ci serait en union plus intime avec mes nerfs ; mais les liens qui retiennent ma force vitale se relâchent de jour en jour. »

Il semblait en vérité que la force vitale était retenue si faiblement par son système nerveux, que le plus faible mouvement suffirait pour la mettre

en liberté. C'est alors qu'elle se voyait hors de son corps ou dédoublée et son corps perdait alors toute notion de pesanteur.

Mme Hauffe n'avait reçu ni instruction ni talents d'agrément. Elle n'avait appris aucune langue ; et ne connaissait rien ni en histoire ni en géographie, ni en histoire naturelle, elle ne possédait aucune des notions communes à son sexe. Pendant ses longues années de souffrances, la Bible et le livre des Psaumes avaient fait toutes ses études. Sa moralité était incontestable. Elle était pieuse sans hypocrisie ; elle considérait ses longues souffrances et leur étrange caractère comme l'effet des desseins de Dieu à son égard et exprimait ses sentiments sous forme de poésies.

Comme il m'est aussi arrivé d'écrire en vers, on s'est empressé de dire que c'est moi qui avais communiqué cette faculté à la malade par mon pouvoir magnétique ; mais elle parlait en vers avant que je la connusse; et ce n'est pas sans une grande raison qu'on a appelé Apollon le Dieu des médecins des poètes et des prophètes. Le somnambulisme donne la faculté de prophétiser, de guérir et de composer des poésies. Combien les anciens s'étaient fait une juste idée du somnambulisme ! Comme nous le trouvons clairement mêlé à tous leurs mystères! Galien, le grand médecin, a dû bien plus de succès aux songes nocturnes qu'à toute sa science médicale. Je connais une paysanne qui ne sait pas écrire et qui cependant, dans l'état somnambulique, ne s'exprime qu'en vers.

Les erreurs que le monde a répandues au sujet de Mme Hauffe sont inconcevables : jamais je ne lui ai vu donner une plus éclatante preuve de son penchant à la calomnie que dans cette circonstance. Elle aimait à dire : « Ils ont tout pouvoir sur mon corps, mais aucun sur mon esprit. » Cependant le grand nombre des personnes qui, poussées uniquement par la curiosité, entouraient son lit, m'a causé bien des ennuis. Pour elle, elle recevait gracieusement tout le monde, quoique la fatigue qu'elle en éprouvait lui ait causé beaucoup de souffrance et elle prenait constamment la défense de ceux qui l'avaient le plus calomniée. Les bons comme les méchants étaient bien reçus par elle. Elle savait distinguer les mauvaises intentions chaque fois qu'il en existait, mais elle ne s'en faisait pas juge. Beaucoup de pécheurs incrédules, qui étaient venus la voir, s'amendèrent et furent amenés à croire à la vie future.

Plusieurs années déjà avant que Mme Hauffe fût confiée à mes soins, la terre, l'air et tout ce qui y respire, sans en excepter l'espèce humaine, avaient cessé de compter à ses yeux. Elle aspirait à beaucoup plus que ce que les mortels ne pouvaient lui procurer. Ce qu'elle voulait c'étaient d'autres cieux, d'autres aliments, une autre atmosphère que ceux que notre planète pouvait lui offrir. Elle était presque à l'état d'esprit et appartenait déjà au monde des esprits. Elle faisait partie du monde d'au delà de la tombe et

était plus qu'à moitié morte. Qu'il ait été possible, dans les premières années de sa maladie, de la mettre, par un traitement bien adapté, dans un état plus capable de lui permettre de vivre dans les conditions ordinaires de notre monde, cela est extrêmement probable ; mais dans la dernière période, cela était devenu tout à fait impossible. Cependant, grâce à des soins plus attentifs nous sommes parvenus à lui procurer une telle amélioration, qu'en dépit de tous les efforts faits pour empoisonner son existence, elle a considéré les années passées à Weinsberg comme les moins pénibles de sa vie somnambulique.

Comme nous l'avons dit, son corps fragile enveloppait son esprit comme d'un voile de gaze. Elle était petite, ses traits rappelaient l'orient, ses yeux étaient perçants et prophétiques et leur expression était encore augmentée par de long cils noirs. C'était une fleur délicate, vivant des rayons du soleil.

Eschenmayer dit à son sujet, dans ses *Mystères* : « Ses dispositions naturelles étaient douces, aimables et sérieuses. Elle se sentait toujours portée vers la contemplation et la prière. Ses yeux avaient quelque chose de spirituel dans leur expression et ils restaient toujours clairs et brillants, malgré ses grandes souffrances. Ses regards étaient pénétrants et d'une grande mobilité pendant la conversation, parfois ils devenaient subitement fixes et semblaient jeter des étincelles et l'on reconnaissait à ce signe qu'elle était en présence de quelqu'une de ses étranges apparitions.

Quand il en était ainsi, elle éclatait brusquement en paroles pressées. Lorsque je la vis pour la première fois, sa vie corporelle ne promettait plus une longue durée, et elle avait abandonné tout espoir de la voir remettre dans un état qui pût la rendre apte à se maintenir dans ce monde. Quoique aucune fonction ne fût profondément altérée, sa vie était comme une torche qui s'éteint. Elle était, selon l'expression de Kerner, une proie entre les griffes de la mort et son âme ne tenait plus au corps que par la puissance magnétique. Chez elle l'âme et l'esprit semblaient toujours en opposition, de telle sorte que la première restait encore attachée au corps, tandis que le second éployait ses ailes et volait vers d'autres régions ».

CHAPITRE X

CE QUE LA VOYANTE APERCEVAIT DANS LES YEUX HUMAINS

Lorsque Mme Hauffe regardait dans l'œil droit d'une personne, derrière sa propre image réfléchie, elle en voyait une autre, qui n'était évidemment ni la sienne ni celle de la personne dans l'œil de laquelle elle regardait. Elle croyait que c'était le portrait de la personnalité spirituelle de cette personne. Chez beaucoup cette image interne se produisait plus nette que l'externe ; d'autres fois c'était le contraire. Ceci annonçait le caractère de la personne ;

et chez un grand nombre cette image était beaucoup plus belle et plus pure que l'autre. Si elle regardait dans l'œil gauche, elle voyait aussitôt de quelle maladie interne souffrait cette personne, soit de l'estomac, des poumons, ou de tout autre organe et elle faisait les prescriptions en conséquence. Dans mon œil gauche elle lut les prescriptions qui étaient indiquées pour elle-même. Dans celui d'un homme qui n'avait que cet œil gauche, elle vit tout à la fois sa maladie interne et l'image de sa personnalité intérieure. Dans l'œil droit d'un animal, chien, oiseau, elle vit une flamme bleue, sans doute sa partie spirituelle ou âme. A ce sujet, Schubert fait cette observation : « Nous voyons souvent, dans les yeux d'un animal, des reflets d'un monde caché et secret, qui, comme à travers une porte, met en communication l'autre monde avec le nôtre. Fréquemment dans les yeux d'un animal expirant, inutilement mis à mort ou torturé par la main de l'homme, nous voyons une expression de sa conscience intime qui se prépare à porter témoignage contre nous dans un autre monde. »

Elle disait que ce n'était pas avec son œil charnel, mais avec cet œil spirituel qu'elle portait en dedans d'elle-même, qu'elle voyait la seconde image dans les yeux des autres et qu'elle voyait les esprits. C'était par cet œil intérieur que Jacob Bœhm regardait toute la création et reconnaissait les essences usages et propriétés des plantes, etc... Les regards de certaines personnes plongeaient immédiatement Mme Hauffe dans l'état somnambulique. Les bulles de savon, les verres, les miroirs provoquaient sa vue spirituelle. Un enfant ayant gonflé une bulle de savon, elle s'écria : « Ah ! Mon Dieu ! j'ai vu dans la bulle de savon tout ce à quoi j'ai pensé, quelque lointain que ce soit, et non dans un court moment, mais dans toute ma vie et cela m'effraye ! » je fis alors une bulle de savon et lui demandai de chercher à voir son enfant, qui était alors fort loin d'elle. Elle me dit qu'elle le voyait dans un lit et cela lui fit un vif plaisir. Une autre fois elle vit ma femme, qui était dans une autre maison et décrivit avec précision l'endroit où elle était à cet instant, ce dont je m'assurai aussitôt avec soin. Ce n'était cependant qu'avec difficulté qu'on la décidait à regarder dans les bulles de savon. Elle paraissait tremblante et craignait de voir quelque chose qui aurait pu l'effrayer. Dans une de ces bulles elle vit une fois un petit cercueil placé devant une maison voisine. A ce moment il n'y avait aucun enfant malade, mais peu après la femme qui habitait là vint à accoucher. L'enfant ne vécut que quelques mois et Mme Hauffe le vit emporter dans un cercueil. Si nous voulions qu'elle se rappelât les songes qu'elle avait oubliés, il suffisait de la faire regarder dans une bulle de savon et ils se représentaient à sa mémoire. Elle voyait souvent dans un verre d'eau les personnes qui allaient arriver chez elle. Mais lorsque invitée à essayer cet ordre de divination, elle le faisait à contre-cœur, elle se trompait quelquefois,

CHAPITRE XII

L'ESPRIT PROTECTEUR

Mme Hauffe avait un guide spirituel invisible, comme toutes les somnambules et beaucoup d'autres personnes qui ont cultivé leur être intérieur. Socrate et beaucoup d'autres se sont crus sous la direction d'un esprit. Ce génie ou démon les avertissait non seulement des dangers qui les menaçaient eux-mêmes, mais aussi de ceux qui menaçaient les autres : il leur révélait et leur dictait leur ligne de conduite.

La femme décédée d'un respectable citoyen d'Heilbronn avait constamment près d'elle un esprit, qui non seulement la prévint de plusieurs dangers menaçants, mais la prévenait des visites qu'elle allait recevoir de ses amis aussi bien que des décès qui allaient se produire dans sa famille et finalement du sien propre. Il se rendit une fois visible pour elle et ce fut sous l'apparence d'un vieillard. Sa présence était sentie non seulement d'elle-même, mais aussi des autres : et lorsqu'elle causait avec lui, ils sentaient l'air agité comme par la respiration. Beaucoup de témoins encore vivants et parfaitement dignes de foi peuvent attester un grand nombre de faits concernant ce dernier phénomène.

Une jeune fille, nommée Ludwiger avait tout à fait perdu l'usage de la parole et était paralysée de tous ses membres, dans sa première enfance. Sa mère, à son lit de mort, confia à ses autres sœurs, le soin d'élever cette enfant sans appui et elles remplirent ponctuellement leur devoir, jusqu'au jour du mariage de l'une d'elles, où elles oublièrent leur protégée. Mais, au milieu des fêtes nuptiales, les trois jeunes femmes se rappelèrent subitement leur abandonnée et se rendirent en hâte près d'elle. Elles la trouvèrent debout, à leur profonde surprise, et apprirent de sa bouche que sa mère était venue et lui avait donné à manger. Ce fut la seule fois qu'on l'entendit parler pendant toute sa maladie et peu après elle mourut.

« Parfois, dit Jamblique, un esprit invisible erre autour des personnes endormies, pour éloigner d'elles les souffrances de l'âme ou du corps et quelquefois, lorsque nous sommeillons ou pendant des songes que nous envoie le ciel, nous entendons une voix faible qui nous indique ce que nous devons faire. »

J'ai connu un campagnard qui, pendant de longues années, guérissait les maladies par les passes ou le massage. Voici, d'après son propre récit, comment il y fut amené. Dans sa trente-neuvième année, il fut atteint d'une douleur atroce au-dessus de l'œil droit, qui lui rendit son travail impossible et contre laquelle échouèrent tous les remèdes. Dans une occasion, la douleur ayant persisté pendant trois jours, il pria Dieu avec ferveur de le soulager : c'est alors qu'un fantôme lui apparut, fit avec le pouce sept pas-

ses, depuis l'œil jusqu'au creux de l'estomac et il fut largement soulagé ; il répéta ensuite lui-même les passes et fut bientôt entièrement guéri.

Dans la collection des essais de Horst sur la sorcellerie, nous lisons qu'une jeune fille était depuis longtemps affectée de claudication, par suite d'une déformation d'un os. On n'avait rien trouvé d'efficace, lorsqu'une nuit, l'os se redressa de lui-même. L'enfant éveilla sa mère et son frère, leur demandant s'ils n'avaient pas vu et entendu l'ange qui s'était trouvé avec elle. Il lui avait semblé que quelque chose avait heurté son os, après quoi il s'était redressé et depuis ce temps-là toute claudication avait disparu.

Elle ne put jamais parler sans une profonde émotion de l'apparition de son esprit protecteur, sa grand'mère Schmidgall, qui était son guide constant et visible. Elle ne parlait cependant qu'avec beaucoup de répugnance de toutes les apparitions et communications du monde des esprits et ne le faisait jamais sans en être sollicitée. Sauf les cas où cela se produisait par hasard, ou lorsqu'on la pressait de faire des révélations, nous n'entendions jamais parler de ces choses, d'un si grand intérêt cependant. Les apparitions troublaient sa santé et ses pensées ; mais pour toutes les personnes dignes de foi qui ont appris à la connaître, sa loyauté, et son absolue conviction sont incontestables.

A l'époque où la faculté de voir les esprits était dans toute son activité chez elle, elle se croyait à l'état de veille. Mais en réalité elle était dans cet état particulier que nous avons nommé sa vie intérieure. Sa grand'mère lui apparaissait toujours sous la forme qu'elle avait pendant sa vie, mais avec des attributs différents. Elle semblait porter une robe avec une ceinture et, sur sa tête, on voyait quelque chose comme un voile qui couvrait les cheveux et retombait sur les oreilles. Tous les esprits du sexe féminin, sans exception, portaient cette coiffure.

Nous avons dit plus haut comment il lui avait paru, une fois, qu'elle était magnétisée par son esprit protecteur et comment avaient été écartés les objets dont le voisinage était nuisible. Ceci arriva encore ici, à Weinsberg, à trois heures du matin. Après l'avoir magnétisée, l'esprit lui demanda de se lever et d'écrire, ce qu'elle fit, et lui dit que cet écrit devait rester comme une instruction pour son médecin, pour la façon de la magnétiser. Mme Hauffe pria l'esprit de la magnétiser toujours, mais l'esprit lui répondit : « Si j'avais le pouvoir d'agir ainsi, vous auriez bientôt la possibilité de quitter votre lit et de marcher ! »

Comme cela s'était déjà présenté à une période précédente, elle voyait souvent une forme spectrale derrière la personne à laquelle elle parlait. Souvent c'était l'esprit protecteur de cette personne, ou encore l'image de son être intérieur. Ainsi derrière une femme qu'elle n'avait jamais vue auparavant, elle vit une fois une forme vaporeuse, avec des membres minces et

des mouvements agités. Il fut reconnu que cette femme était d'un naturel extrêmement inquiet.

Une autre fois, comme elle regardait par la fenêtre, une personne inconnue vint à passer et la salua, mais elle recula brusquement et lorsque je lui en demandai la raison, elle me dit que derrière cette femme qui venait de passer, elle avait vu une forme d'homme d'un aspect désagréable et vêtu de noir. Je regardai dehors et je reconnus une femme d'un caractère très mauvais et querelleur, qui venait cependant de loin et était absolument étrangère à Mme Hauffe.

Derrière une jeune servante, qui vivait chez moi, elle vit souvent la forme d'un jeune garçon d'environ onze ans. Je demandai à cette servante si elle avait un parent de cet âge et elle me dit que non. Cependant, plus tard, elle me dit qu'en réfléchissant à ma question, elle s'était rappelé que son frère, mort à l'âge de trois ans, en aurait eu exactement onze. Cette apparente augmentation d'âge de l'esprit reparaîtra de temps à autre. « Il sera un jour démontré, dit Kant dans le songe d'une voyante, que même dans cette vie, l'âme humaine est en communication constante avec le monde spirituel, et qu'ils sont susceptibles de s'impressionner réciproquement ; mais pendant tout le temps que tout va bien, ces impressions passent inaperçues. »

CHAPITRE XV

EXTÉRIORISATION DU CORPS FLUIDIQUE

Dans cette même journée du 2 mai dont nous parlons ci-dessus, vers neuf heures du soir, Mme Hauffe pendant son sommeil s'écria : « Ah ! Dieu ! » puis s'éveilla comme secouée par sa propre exclamation. Elle dit alors qu'elle venait d'entendre deux voix sortir d'elle-même. A l'heure même où ce fait se produisait, le Dr Fohr, de Bottwar, le médecin qui avait donné ses soins au décédé, se trouvant avec un oncle de Mme Hauffe dans une chambre voisine de celle où gisait le corps entendit les mots : « Ah ! Dieu ! » si distinctement, qu'il alla voir qui était là, mais ne trouva que le corps. Le Dr Fohr m'écrivit à ce propos : « Après mon arrivée à Oberstenfeld où je trouvai M. W... mort, j'entendis distinctement, de la chambre voisine, où se trouvait le cadavre, les mots : « Ah ! Dieu ! » je pensai qu'ils sortaient de la bière et que M. W... était seulement en état de mort apparente. Je le veillai pendant une heure, jusqu'à ce que je fusse convaincu qu'il était bien réellement décédé. L'oncle n'entendit rien. Il est certain qu'il n'y avait personne dans la partie de la maison d'où venait la voix.

Elle expliquait ceci en disant que son désir intense de savoir comment allait son père avait permis à son âme d'accompagner son fluide nerveux

jusqu'à l'endroit où il gisait et que son sentiment et ses pensées étant énergiquement fixés sur le médecin et ses capacités, il en était résulté que celui-ci avait pu entendre l'exclamation poussée par l'âme sur la bière, qu'elle répéta en reprenant son corps, lorsque je l'entendis moi-même.

Comme ses parents m'avaient dit, une année avant la mort de son père, qu'au début de son état magnétique, elle pouvait se faire entendre de ses amis, la nuit, lorsqu'ils étaient couchés dans le même village, mais dans des habitations différentes, par des coups frappés comme on le rapporte du décédé ; je lui demandai pendant son sommeil si elle pouvait encore le faire et à quelle distance ? Elle me répondit qu'elle le pourrait encore quelquefois et que la distance n'existait pas pour l'esprit. Peu après cela, nos enfants et les domestiques étant déjà endormis, nous entendîmes, au moment de nous coucher, un coup paraissant frappé dans l'air au-dessus de nos têtes. Six coups furent ainsi frappés à une demi-minute d'intervalle. C'était un son creux mais net, doux et bien distinct. Notre maison est tout à fait isolée et nous étions bien certains que les bruits ne pouvaient provenir d'aucune personne près de nous ou au-dessus de nous. Le lendemain soir, lorsqu'elle fut endormie, quoique je n'eusse parlé de ce fait à qui que ce fût, elle me demanda si je voulais qu'elle frappât de nouveau pour nous ? Comme elle ajouta que cela l'épuisait, je refusai. Elle me dit ensuite que ces coups étaient produits dans l'air par l'esprit et non par l'âme ; mais que la voix entendue près de la bière de son père s'était produite lorsque son âme avait quitté son corps, en même temps que l'esprit, sous l'influence des sentiments intenses qui l'animaient.

Ces phénomènes ne nous surprendront pas, si nous voulons nous rappeler que les mourants, lorsque l'esprit est déjà sorti, mais que l'âme est encore attachée au corps, ont la faculté d'apparaître, avec leurs traits caractéristiques, à des amis éloignés. C'est ainsi qu'un parent de mon ami, le Dr Seyffer, lui apparut au moment de sa mort et que le prince Hohenlohe apparut au Dr Œsterler, son collègue à l'Académie. Je tiens de personnes absolument dignes de foi le fait remarquable suivant.

M. Hübschmann, de Stuttgard, avait son père en Bothnie et un frère à Strasbourg. Or il arriva qu'un matin, au lever du jour, les enfants de M. Hübschmann l'éveillèrent en criant : « Grand-père, grand-père, grand-père est arrivé ! » M. Hübschmann regarda partout et ne vit rien. Il interrogea ses enfants, qui lui affirmèrent de façon absolue que leur grand-père était bien là, mais qu'ils ne savaient pas où il était allé. Quelques jours plus tard, M. Hübschmann reçut une lettre de son frère, lui demandant avec inquiétude s'il n'avait pas quelque nouvelle de leur père, car une circonstance récente l'avait très vivement alarmé. En effet, tel jour et à telle heure, qui correspondaient avec le moment où les enfants avaient poussé l'excla-

mation signalée plus haut, il avait rencontré leur père au moment où, le matin, il entrait dans son atelier. Huit jours après, arriva la nouvelle de la mort du vieillard. Il était mort au moment précis où il était apparu à sa famille à Stuttgard et à Strasbourg.

Le Dr Bardili, jeune homme plein de talent, qui s'était rendu en Amérique, s'était voué à l'étude des langues et des mathématiques et, au témoignage de ses amis, n'était nullement disposé à ajouter foi aux choses spirituelles, dit dans la dernière lettre qu'il leur écrivit et qui est encore en leur possession : « Il vient de m'arriver la chose la plus extraordinaire : mon ami Elwert, qui mourut en Wurtemberg, il y a neuf ans, m'est apparu et m'a dit : Tu mourras bientôt ! et ce qui est plus étrange, c'est que le jour de son apparition était précisément le jour anniversaire de sa propre mort. » Peu après avoir écrit cette lettre, le Dr Bardili mourut d'une façon tout à fait inattendue.

Mme Hauffe me raconta que peu de temps auparavant, elle s'était vue assise sur un tabouret, en costume blanc, tandis qu'elle était étendue dans son lit. Elle fixa les yeux sur cette apparition et voulut crier, mais elle ne le put ; pendant qu'elle faisait cet effort, tout s'évanouit graduellement. Elle dit à cette occasion que son âme quittait son corps, prenait une forme aérienne, tandis que l'esprit restait en elle. Le 28 mai 1827, à minuit, tandis que j'étais près d'elle, elle se vit de nouveau, comme précédemment, assise sur un tabouret, couverte de vêtements blancs qu'elle possédait bien mais qu'elle ne portait pas alors. Elle essaya de crier, mais il lui fut impossible de parler ni de se mouvoir et ne voyait rien autre chose que ce qui venait de fixer ses regards. Pendant qu'elle regardait ainsi, son intelligence n'était absorbée que par une idée, qu'elle n'avait jamais eue jusque-là et qu'elle exprimait de la façon suivante : Un jour passé dans le ciel vaut des milliers passés ici sur terre. Le fantôme se leva et vint vers elle ; au moment où il arrivait à elle, un choc électrique parcourut tout son corps, comme je le constatai. Elle poussa alors un cri de frayeur et me raconta ce qu'elle venait de voir. Elle se vit encore dans d'autres occasions. Une fois entre autres, comme je m'en étais aperçu, je passai entre elle et le fantôme et elle me dit ensuite qu'en agissant ainsi, je lui avais causé une forte sensation, comme s'il lui eût semblé que je la séparais violemment de son âme.

Je ne dirai rien ici au sujet de cette vue d'elle-même ni des cas où le fantôme fut visible pour les autres. Tous ces phénomènes ne sont que des exemples de double vue.

JUSTINUS KERNER.

REMERCIEMENTS

Cher Monsieur Leymarie,

La *Revue Spirite* voudrait-elle, dans son prochain numéro, remercier, au nom du « Comité algérien de propagande Spirite » (ex-société spirite algérienne) les généreux donateurs qui ont contribué à la fondation de la Bibliothèque Spirite d'Alger ?

Grâce à la générosité des frères et des sœurs en croyance de France et d'Algérie, la Bibliothèque est désormais fondée et peut offrir à ses nombreux lecteurs les documents indispensables pour étudier avec fruit la Science Spirite et la sublime morale qui en découle.

— Merci donc à tous nos frères et sœurs en croyance de la Métropole et de notre chère Algérie, qui ont si bien compris et mis en pratique la belle maxime de solidarité que notre Maître Allan Kardec place au frontispice de ses œuvres.

Puisse cet exemple être suivi et nous permettre ainsi l'installation définitive d'une vaste bibliothèque ouverte à tous, à des heures régulières, procurant l'étude sur place et la lecture à domicile.

Dans son magnifique ouvrage *Rome*, Emile Zola nous dit :

« C'est par le livre et non par l'épée que l'humanité vaincra le mensonge « et l'injustice, et conquerra la paix finale de la Fraternité entre les peuples.

« Des livres, des livres encore ! et allons toujours plus en avant, dans plus « de science, dans plus de clarté, si nous voulons vivre, être sains, bons et « forts. »

Aux spirites de méditer et de mettre à profit ces superbes pensées. Que ceux qui savent écrire écrivent ; que ceux qui possèdent achètent et répandent ces écrits. La Bibliothèque spirite d'Alger propage mais a besoin d'aide. Elle compte donc sur la générosité de tous.

Dans sa dernière assemblée le Comité a décidé de décerner le titre de Bienfaiteur de la Bibliothèque spirite d'Alger à tout donateur de six livres au minimum.

Il m'est doux de rappeler ici que c'est Madame votre excellente mère de précieuse mémoire qui, la première, reçut le titre de bienfaitrice de notre Bibliothèque à laquelle elle adressa un lot d'ouvrages qui fut le noyau de début. Elle nous porta bonheur.

Le Comité renouvelle ses remerciements à son fils et à ses nombreux bienfaiteurs en assurant de sa reconnaissance quiconque voudra inscrire

son nom au Livre d'Or de la bienfaisance, en matière spirite, pour la jeune France d'outre-mer.

Daignez agréer, cher Monsieur Leymarie, avec nos salutations empressées, l'assurance de notre profonde gratitude.

Pour le Comité,
Le Secrétaire perpétuel,
J. BOUILLY.

Simples conseils[1]

La première des conditions à remplir pour obtenir des communications spirituelles élevées et n'entrer en rapport qu'avec des entités psychiques bienfaisantes, c'est d'avoir une grande pureté d'âme. Tous les rituels de haute magie exigent de l'évocation une purification rigoureuse, physique et morale, pour que son aura lumineuse puisse repousser par son rayonnement actif les attaques des forces malfaisantes de l'astral et exerce sur les essences des degrés supérieurs une irrésistible attraction. Il faudra donc tout d'abord, cher lecteur, que tu sois animé du désir très vif de te perfectionner ; sache que chacune de tes actions, chacune de tes pensées se reflète rigoureusement sur ton corps dynamique, sur ta personnalité psychonerveuse ; sache d'autre part, que dans l'univers suprasensible ceux qui se ressemblent tendent à se réunir, rappelle-toi sans cesse le principe inviolable : *selon que tu as semé le bien en toi-même et en dehors de toi, tu appartiens à la société de ceux qui, comme toi, ont semé le bien en eux-mêmes et en dehors d'eux ; tu jouis de la protection et de l'amitié de ceux auxquels tu ressembles dans ta manière de semer le bien, car sur tous les plans de la vie les êtres intelligents récoltent ce qu'ils ont semé.* Demande-toi toujours avant d'œuvrer quelle répercussion instantanée ton geste aura sur ceux qui t'entourent et sur toi-même. Restreins la sphère de tes besoins matériels au minimum possible ; ouvre ton âme aux aspirations les plus nobles : ne laisse jamais dire devant toi du mal de ton prochain, apprends à pardonner à ceux qui te nuisent et sois généreux même envers ceux qui te haïssent. Chaque fois que tu te trouveras en harmonie avec la loi suprême d'amour, chaque fois que tu te conformeras au principe essentiel de charité, tu seras mis en communication immédiate avec les cercles d'esprits les plus élevés et tu recevras l'influx merveilleusement efficace des courants les plus purs du magnétisme du bien. Si, au contraire, tu te laisses pénétrer puis dominer par les désirs malsains émanant des circuits terrestres inférieurs, alors tu sentiras dimi-

(1) C'est dans le *Voile d'Isis*, journal du Dr Encausse (Papus) que nous avons copié cette jolie page.

nuer en toi les facultés sublimes qui te permettent d'aspirer et d'assimiler les rayons spiritualisants du soleil divin ; tu seras, hélas, peu à peu envahi par les ténèbres extérieures, tu deviendras la proie du Destructeur et tu retourneras après avoir été désagrégé en tes primes éléments à la matrice perpétuellement féconde où s'élaborent les univers. C'est pourquoi il est de toute nécessité que tu exaltes avant toute opération magique le feu intérieur de la sagesse qui réside en chacun de nous mais que peu d'hommes savent découvrir.

La seconde condition pour te mettre à l'abri des manifestations hostiles, c'est de ne jamais contraindre, par quelque procédé que ce soit, un esprit à se mettre en rapport avec toi. Tu pourrais amener ainsi les pires catastrophes et c'est en songeant à ces pratiques de véritable magie noire que le maître Eliphas Lévi a pu dire : « Les évocations sont des crimes. » Il faut qu'après avoir transformé ton âme en un miroir limpide, tu laisses opérer la seule vertu de ta pureté animique, les êtres les plus sublimes ne tarderont pas à venir s'y réfléchir et à y inscrire en traits éblouissants leurs secrets enseignements. Ils s'entretiendront directement avec toi, tu traduiras leurs messages psychiques par intuition, soit que tes regards émerveillés perçoivent des visions symboliques dont tu trouveras aussitôt le sens intime, soit que tes oreilles entendent des voix cristallines murmurer des paroles qui seront pour toi de véritables révélations, soit qu'enfin tes doigts mus par une étrange impulsion tracent des phrases, des caractères ou des dessins dont tu auras le plus souvent une rapide interprétation.

Ne recherche pas la production des phénomènes remarquables de matérialisation, apports d'objets et transports à distance, car ils sont très dangereux lorsqu'ils sont provoqués. Laisse agir les lois de la Nature et, dans de bonnes conditions, au moment où tu t'y attendras peut-être le moins, tu seras témoin des plus étonnants prodiges. Mais tu apprendras rapidement à les redouter car, trop souvent, ils sont l'œuvre d'êtres inconscients ou malveillants et comme tels ils peuvent amener chez toi des troubles nerveux plus ou moins graves. Un jour peut-être enfin, mais seulement si tu as acquis un rare degré de pureté, tu entendras soudain retentir dans l'air la sonorité argentine d'invisibles clochettes et tu te sentiras ensuite enveloppé d'une étincelante aura. Tu seras en même temps averti par intuition de la présence solennelle d'un Fils de la Lumière, qui après avoir éprouvé tes qualités et tes facultés ouvrira graduellement à tes yeux émerveillés les portes du Sanctuaire et soulèvera pour toi le voile sacré de l'éternelle Isis.

Puisses-tu, cher lecteur, obtenir cette suprême faveur comme récompense de tes études consciencieuses et comme conclusion de ta longue et courageuse initiation.

R. BUCHÈRE.

Une nouvelle Revue spirite Hindoue

Dans le *Light* du 19 mai 1906, à la page 231, nous demandons la permission de traduire ce qui suit :

Nous avons reçu deux numéros du *Magasin spiritualiste Hindou* édité par Shitshir Kumar Ghose et vraisemblablement publié sous les auspices du journal quotidien de Calcutta *Amrita Bazar Patpika*. Le premier numéro de cette petite publication nouvelliste mensuelle qui porte la date de mars 1906 est franchement écrit dans les idées spiritualistes et contient des exemples fort intéressants de médiumnité et de rapports d'esprits avec les Indiens. — L'une de ces relations concerne une fillette âgée de cinq ans qui subitement fut prise et possédée par l'esprit d'un brahme du village, où il vivait d'usure avant sa mort récente. Comme preuve évidente de son pouvoir, il eut l'idée de faire grimper cette petite fille au haut d'un grenadier où elle s'assit comme elle put. Là, l'esprit annonça que dans une grande cité sacrée il devait offrir, sans doute pour racheter ses fautes, une somme d'argent, mais que cela exigeait des dépenses. Alors il fit publier par l'enfant la liste des débiteurs qui lui avaient emprunté de l'argent, les menaçant de souffrances terribles dans l'autre monde s'ils ne payaient promptement leurs justes dettes. L'argent fut payé, l'offrande faite et en même temps la petite fille fut délivrée du contrôle exercé sur elle par le brahme usurier.

Dans une série d'articles, le *Magasin Hindou* traite de la question : Comment le spiritualisme pénétra dans l'Inde. Dans un autre : Des projections de pierres lancées par les esprits. Enfin de très nombreux exemples sont donnés de l'évidence des phénomènes occultes explicables seulement par l'influence des Invisibles. Il est parlé aussi, dans ces deux premiers numéros sur le « Patanjala Yoga System » et des théories hindoues concernant l'Après la Mort.

L. D.

LA CRÈCHE SPIRITE

Je revenais, l'autre jour, de voir, à la Croix-Rousse, un métier ancien, d'une admirable patine, fort joliment orné de têtes d'anges de style sculptées en plein bois, qui bientôt prendra place à l'École municipale de Tissage, dans l'atelier reconstitué d'un tisseur à la grande tire du XVIIIe siècle.

Arrivé sur la place, si pittoresque avec son armée de vieilles échoppes

noircies par le temps, verdies de mousses rases, une plaque apposée au montant d'une porte d'allée m'arrêta par l'inattendu de son inscription: « Crèche sous la protection de Dieu et de nos maîtres et protecteurs, Allan Kardec et Marie Ange », annonçait-elle. Il ne restait plus qu'à monter et à visiter, d'autant plus qu'un écriteau supplémentaire annonçait que le public était admis.

L'immeuble est une maison de canuts: on sait ce que cela signifie sur le plateau. Au deuxième, porte à droite, s'ouvre la crèche. De suite s'offre un vestibule éclairé par une fenêtre, avec une longue banquette qui fait coffre, quelques chaises bien alignées, un buffet sur lequel un régiment de petites bouteilles de lait stérilisé sont rangées. Aux murs, des images gaies, enrubannées; partout un souci de coquetterie et de propreté.

Dans la pièce voisine, tout autour, à bon intervalle, se succèdent les berceaux haut perchés, en fer laqué, garnis avec un soin particulier, d'une blancheur irréprochable. Rien de plus joli et d'apparence plus scrupuleusement hygiénique. Les enfants reposent sur de la balouffe changée fréquemment. Chaque berceau a son hôte.

Au milieu de la salle, un petit parc à barrières basses contient la marmaille qui s'essaie à marcher et à franchir les étapes redoutables qui séparent les sièges minuscules. Les deux hautes fenêtres, faites pour donner le plus de lumière possible aux métiers, inondent de jour et d'air ce calme asile, où, tous les jours, sont accueillis de 12 à 15 petits.

L'appartement comprend encore une cuisine sur cour où se prépare le lait nécessaire à l'alimentation de toute cette humanité en herbe. La soupente classique sert de séchoir aux innombrables linges qu'il faut sans cesse lessiver, car la nature a de fréquentes exigences chez la clientèle de la crèche.

La première observation qui s'impose, et qui a sa portée pratique, c'est qu'on peut avec du goût et de la simplicité installer très confortablement une crèche dans un local plutôt restreint et qui semblait, par sa destination première, ne point devoir se prêter à un pareil service: ici le loyer est de 450 francs.

Les frais généraux sont dans les mêmes proportions modestes. Pour un semestre, trois dames donnant tout leur temps aux poupons, qui restent de 7 heures du matin à 7 heures du soir se partagent 765 francs comme appointement. Le lait et les autres denrées exigent une dépense de 334 francs, le chauffage revient à 113 francs, l'éclairage à 76 francs, le blanchissage à 56 francs. Somme toute, en un semestre, la dépense s'est élevée à 1600 fr. environ.

Mais le plus curieux est l'inspiration qui a été à l'origine de la crèche. La directrice reçut un jour de Marie Ange, qui fut l'esprit familier d'Allan

Kardec, l'ordre de fonder une crèche. Comment faire ? Où prendre l'argent ? Qu'à cela ne tienne : les esprits y ont de suite pourvu. Ils ont dicté à la directrice, qui est un médium renommé, les noms des personnes auprès desquelles il fallait adresser des sollicitations : et à toutes les adresses indiquées les bourses se sont ouvertes : on put tout installer, faire près de 2,000 francs de réparations et mettre en réserve à la caisse d'épargne 10,000 francs. L'avenir ne présente aucune incertitude, car les esprits ont dit : « Usez vos forces, nous les renouvellerons ». Ils ont envoyé non seulement de l'argent, mais des poésies ; l'une dédiée : « Aux trois mamans de la crèche spirite », exalte leur œuvre, fait des vœux pour les nourrissons.

Qu'ils vivent, ces petits protégés de nos *morts !*

Le monde spirite suit avec intérêt les succès de la crèche de Lyon : toute une correspondance adressée à la fondatrice, qu'on qualifie de « chère sœur en croyance », souligne dans la création nouvelle « la réalisation pratique, sociale, des enseignements du spiritisme », qui a pour maxime « Hors la charité, point de salut ».

La crèche veut atteindre ce résultat, faire pénétrer la douce fraternité au cœur de la population par la mère et l'enfant. » On nous voit à l'œuvre, dit le dernier compte rendu, et la bonté divine nous paye si largement de nos efforts par les joies intimes qu'elle nous donne, que nous sentons que l'amour gagnera et changera en fraternels liens les rapports qui nous unissent à la mère et à l'enfant. Les plus récalcitrants s'adoucissent ! Les petits enfants aiment à danser en rond et chanter avec leurs mamans : « Gai-gai ! le soleil, il fait mûrir le blé. »

J'admire cette bonne naïveté et cette belle confiance. Et je suis parti enchanté de ma visite à la crèche spirite, pensant à part moi qu'il n'y a qu'à la Croix-Rousse que peuvent éclore des œuvres semblables.

JUSTIN GODART

Adjoint au maire de Lyon.

GROUPE SPIRITE

Nous apprenons la formation à Saint-Etienne d'un groupe spirite qui quoique de fondation récente a déjà su grouper un grand nombre de spirites sincères et convaincus.

Le conseil d'administration est ainsi composé :

Président : J. Dorelle

Secrétaire : Eugène Portefaix

Trésorier : M. Copin.

Toutes les communications doivent être adressées au Président au siège social, 3, rue Michelet.

Nous souhaitons de tout cœur grand succès à nos frères de Saint-Etienne.

BIBLIOGRAPHIE

Hypnotisme et Magnétisme.

Cours complet d'hypnotisme pratique.

PAR FILIATRE

« La seule méthode d'enseignement pouvant justifier un titre de *Cours* « *complet d'Hypnotisme pratique* est celle qui donne avant tout la pos- « sibilité certaine d'obtenir tous les phénomènes et qui ne s'occupe du *pour-* « *quoi* qu'après avoir enseigné le *comment*. »

Ainsi s'exprime dans son avant-propos l'auteur de cet ouvrage compact de 400 pages.

C'est bien la première fois que paraît un livre aussi complet et détaillé d'Hypnotisme pratique. M. Filiâtre, expérimentateur averti, a pris à tâche de passer en revue les modes opératoires les plus variés.

Cette œuvre de vulgarisation met à la portée de tous cette science qui est un des chemins par lequel certains de ses pratiquants sont arrivés au Spiritisme, est vendue 3 fr. 75.

A. G.

∴

L'Extériorisation de la Motricité, recueil d'expériences et d'observations par le colonel *Albert de Rochas*, 4e édition mise à jour, 1 vol. in-8o de 600 pages, avec figures dans le texte et 15 photogravures hors texte, prix 8 francs.

A tous les scientistes courageux qui veulent bien, rompant avec les stupides préjugés des Écoles, jeter un regard impartial sur les phénomènes encore peu connus du magnétisme et du spiritisme, nous recommandons ce livre admirablement instructif et documenté. Nous parlerons ici le langage des faits qui est le plus éloquent et le plus persuasif. Nous y assisterons à des expériences captivantes sous le contrôle de savants éminents, et nous nous inclinerons, comme eux devant l'évidence à laquelle notre esprit étonné ne voulait point d'abord se rendre. Nous étudierons avec sincérité les manifestations des forces impondérables de la Nature et nous pourrons enfin baser notre conviction sur l'irrécusable témoignage des plus consciencieux et des plus méticuleux chercheurs. Nous félicitons sans réserve

M. Albert de Rochas d'avoir par ce travail solide jeté résolument le pont qui doit relier le vieil occultisme à la moderne science ; c'est une tâche véritablement utile à laquelle nous applaudissons de tout cœur.

∴

La Magie pratique, de *Papus*, nouvelle édition soigneusement revue et augmentée. Voici l'œuvre capitale du Maître Papus et que tout étudiant sérieux en occultisme doit avoir dans sa bibliothèque. C'est, à notre avis, la plus remarquable et la plus complète encyclopédie des sciences occultes qui ait paru jusqu'à ce jour. La tradition magique s'y trouve révélée en des chapitres pleins de clarté. Nous y trouvons le développement lumineux des principes que Papus a vulgarisés dans ses nombreux travaux, nous y découvrons aussi des pages inédites où le Maître nous initie aux plus secrets rouages de l'Univers et nous explique, aussi simplement que possible, les plus troublants mystères. Nous saluons donc avec plaisir la réédition de cet ouvrage remarquable et lui souhaitons tout le succès qu'il mérite. Les chercheurs avisés puiseront à cette source féconde de documents, ils y recueilleront les renseignements les plus sérieux sur les sujets les plus variés : la force nerveuse, le magnétisme, l'hypnotisme, la suggestion, le maniement des excitants psychiques, l'entraînement magique, les miroirs magiques, la psychométrie, la télépathie, l'envoûtement, les talismans, les influences planétaires, la médecine hermétique, les philtres d'amour, etc., etc. Prix 12 fr.

∴

Les Phénomènes dits de matérialisation de la Villa Carmen.

Par Charles Richet.

Cette brochure, publiée par le professeur Richet dans la collection de *Annales des Sciences psychiques* et qu'on trouvera aussi à nos bureaux, constitue un dossier important et définitif des phénomènes de la villa Carmens et des polémiques variées que, depuis près de six mois, ont provoquées, dans la presse et ailleurs, les curieuses expériences d'Alger.

L'éminent savant, répondant à un désir universellement exprimé, a groupé dans ce livret les différents articles parus successivement à ce sujet dans les *Annales des Sciences psychiques*, avec les reproductions photographiques et autres de l'esprit matérialisé Bien-Boa.

Comme conclusion, deux longs articles de MM. Richet et de Vesme, imprégnés d'une logique toute scientifique et accompagnés de pièces justificatives, réduisent à néant les objections acharnées, quoique insuffisantes, et les arguments de mauvaise foi qu'opposèrent à la réalité de ces manifestations, pourtant scrupuleusement observées par un expérimentateur qualifié, certains de ces demi-savants stigmatisés, il y a plus de deux siècles, par Pascal.

Ces débats, dont nous ne déplorons ni la durée, ni l'âpreté, sont désormais clos et le procès en est victorieusement gagné à la Science, dont on sait que M. le Dr Richet, professeur de Physiologie à la Faculté de Médecine, est l'un des pionniers les moins timorés, les plus prudents et les plus profondément loyaux.

Nous recommandons tout particulièrement cet opuscule aux personnes qu'ont ébranlées dans leur croyance à la possibilité des « Matérialisations », la campagne violente menée par nos adversaires et les démasquages récents de plusieurs médiums fraudeurs.

Prix : 2 francs.

A. G.

⁂

Entretiens posthumes du philosophe Pierre de Béranger, dit Abailard.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur ce livre excellent, recueil méthodique de communications médianimiques, dont l'auteur invisible est l'Esprit de celui qui fut, au moyen âge, l'apôtre de la Libre-Pensée, Pierre de Béranger, dit Abailard.

En raison du caractère élevé des instructions adressées par l'entité communiquante à son groupe de prédilection, nous sommes tenté d'établir un rapprochement entre cet ouvrage et le livre admirable de W. Stainton Moses, *Enseignements spiritualistes*, où des esprits très supérieurs ont, avec une autorité convaincante et par la plume d'un médium réfractaire, établi la réalité du moderne Spiritualisme.

Nous sommes convaincu que les *Entretiens posthumes* d'Abailard marqueront aussi une date dans les fastes de l'évolution de notre Doctrine.

Une biographie très complète renseigne le lecteur sur la vie passionnante du philosophe, amant d'Héloïse, et des planches de photogravure hors texte, dont deux reproduisent des dessins médianimiques du maître H. d'Alési, ajoutent un cachet artistique à ce livre de sereine pensée. Prix 3 fr. 50.

André GAUDELETTE.

⁂

Graphologie élémentaire, par A. de Rochetal.

Vient de paraître une excellente étude de graphologie élémentaire, au prix de 1 fr.

L'auteur a condensé en une soixantaine de pages l'essentiel des connaissances graphologiques, et son exposé, quoique relativement court, contient une série très fournie d'observations judicieuses, qui mettent rapidement le

profane au courant de cette science intéressante. La graphologie est en effet une science d'observation profonde.

C'est à tort que beaucoup de personnes la considèrent comme une science occulte : elle ajoute son contingent à un examen approfondi de la personnalité humaine. Elle manifeste si bien les caractéristiques d'une mentalité, qu'une écriture quelconque se reconnaît au milieu d'une quantité d'autographes divers.

« L'écriture, en effet, est un geste », comme le dit fort bien l'auteur, et « tout geste émane du cerveau. » Elle diffère même pour chaque personne, selon l'impression du moment, et, dans ce cas, il faut grouper un certain nombre d'autographes émanant du même individu pour en déduire sa résultante caractéristique.

L'historique graphologique permettrait de faire, sous un jour original, l'histoire des différents peuples. La médecine y trouve de précieuses indications, et l'homme sincère y puise des renseignements utiles, qui lui permettent de découvrir la fourberie, si souvent voilée sous les apparences hypocrites de la plus loyale urbanité.

P. H.

∴

Éléments d'astrologie.

Il manquait un petit livre simple, pratique et complet tout à la fois, pour formuler les éléments d'astrologie. M. Joanny Bricaud vient de combler cette lacune en offrant au public le petit traité que nous lui présentons aujourd'hui.

Le lecteur pourra se rendre compte que nous sommes là en présence d'un ensemble de notions expérimentales, ayant pour but de déterminer les potentialités latentes du cœur humain.

Son but est double : 1° définir un caractère en connaissant son thème de nativité et 2° reconstituer sa nativité en se basant sur les facultés innées d'un caractère. Ce second point de vue est le plus intéressant, car il prouve que nous sommes en présence d'une science vraie.

Tout le monde peut établir un horoscope en consultant cet intéressant ouvrage qui est vendu 1 franc à la Librairie Spirite.

P. HEIDET.

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef : LÉOPOLD DAUVIL.

Mayenne. — Imprimerie CH. COLIN.

Ouvrages d'ALLAN KARDEC sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (Partie philosophique), contenant les principes de la doctrine spirite. — Vol. in-12, 46ᵉ édition. Prix : 3 fr. 50 c.

Le Livre des Médiums (Partie expérimentale). Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations, 1 vol. in-12, 37ᵉ édition. Prix : 3 fr. 50.

L'Evangile selon le Spiritisme (Partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 38ᵉ édition. Prix : 3 fr. 50.

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre, 1 vol. in-12, 16ᵉ édition. Prix : 3 fr. 50.

La Genèse, les Miracles et les Prédictions selon le Spiritisme, un vol. in-12, 15ᵉ édition. Prix : 3 fr. 50.

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion, 2ᵉ édition. Prix : 3 fr. 50.

Le répertoire du Spiritisme, par M. Crouzet, avocat, 3 fr. au lieu de 5 fr. Guide précieux pour les spirites qui veulent faire des recherches dans les treize premières années de la REVUE et les six ouvrages fondamentaux.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 23ᵉ édition, 1 fr.

Le spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 cent., 0 fr. 20 port payé : vingt exemplaires. 2 francs ; par la poste 2 fr. 60 cent.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 centimes ; par la poste 15 centimes.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 cent. ; par la poste 0 fr. 20 : vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

Les Fluides, 0 fr. 25.

Esquisses géologiques de la terre, 0 fr. 25.

EN VENTE : **Buste d'Allan Kardec**

Bronze de 0 m. 30 de hauteur : 60 francs. 0 m. 20 : 40 francs.

Portrait d'Allan Kardec. — Album	1 fr. 50
Grand portrait d'Allan Kardec, photogravure	1 fr. 50
2 Tableaux-gravures du Médium Fabre. . . . . 1 fr. 50 et	3 fr. 50
Portrait du Curé d'Ars et du Dʳ Demeure, chacun . . depuis	1 fr. »
Tête de Christ du Médium Fabre : 5 fr., 3 fr. 50, 1 fr. 50 et 0 fr. 50.	
Photographies spirites, obtenues par William Crookes. 1 fr. et	1 fr. 50
3 dessins médianimiques de Victorien Sardou. 1 fr. 50, 2 fr. et	2 fr. 50

De Rochas (Colonel de), les frontières de la Science, 1ʳᵉ série, 2 fr. 50 ; 2ᵉ série..... 3 fr. 50.

Stainton Mosès (W.). Enseignements spiritualistes (Port payé)........................ 5 fr.

Rapport sur le spiritualisme, par le Comité de la Société dialectique de Londres, avec les attestations orales et écrites. Traduit de l'anglais par le Dʳ Dusart, in-8ᵉ de 352 pages, port payé 5 fr.

Crowe (Mistress Catherine). Les Côtés obscurs de la Nature ou Fantômes et Voyants..... 5 fr

Grimard. Une échappée sur l'Infini, synthèse admirable de la philosophie spirite, son histoire depuis la haute antiquité................ 3 fr. 50

— La famille Hernadec, roman spiritualiste du plus haut intérêt.................... 2 fr. 50

Crookes (William). Recherches sur les phénomènes spirites, la force psychique, illustré. 3 fr. 50

Travaux d'un savant chimiste, membre du bureau de la Société Royale de Londres.

Claire G... — Souvenirs et Problèmes spirites. Ouvrage documenté très intéressant, sur papier de luxe, format gr. in 8ᵉ carré, prix....... 5 fr.

M. Sage. Mme Piper et la société anglo-américaine pour les recherches psychiques.
Préface de Flammarion.............. 3 fr. 50

— La Zone frontière entre l'autre monde et celui-ci.................................. 3 fr. 50

Denis (**Léon**). Après la mort. Exposé de la philosophie des esprits, ses bases scientifiques et expérimentales, ses conséquences morales. 2 fr. 50

— Dans l'Invisible. — Spiritisme et médiumnité. Traité de spiritualisme expérimental. 2 fr. 50

XXX. — Trois dualités de l'espace : les Origines et les Fins, cosmogonie médianimique présentant un grand intérêt........................ 1 fr. 50

XXX. — Entretiens spirites. Communications spirites faisant suite aux Origines et les Fins. 2 fr.

Publications spirites et spiritualistes périodiques

Le Messager, journal bi-mensuel, à Liège (Belgique). — Union postale, 5 fr. par an.

La Tribune psychique, organe mensuel de la Société d'Etudes des phénomènes psychiques, 57, rue du faub. St-Martin, Paris, (10e) 5 fr. par an.

Annales des Sciences psychiques, paraissant tous les mois, dirigées par le Dr Dariex, le prof. Charles Richet. Rédact. en chef, C. de Vesme, 6, rue Saulnier, Paris. — 12 fr. par an.

La Vie d'Outre-Tombe, revue mensuelle de la fédération des groupes spirites de Charleroi (Belgique), chez M. Pouillard, 78, rue St-Charles à Jumet-Gohyssart.

La Lumière, revue mensuelle, 23, rue Poussin, Paris. — 6 fr. par an, Etranger, 7 fr.

Le Spiritualisme moderne, 36, rue du Bac, Paris, bi-mensuel, un an, 5 francs.

La Paix universelle, bi-mensuelle, 5, cours Gambetta, à Lyon. — 3 fr. par an.

Revue scientifique et morale du Spiritisme. Mensuelle. France, 10 fr. par an. Etranger, 12 fr. — 40, boulevard Exelmans, Paris.

Le Lotus bleu, revue théosophique mensuelle, 10, rue Saint-Lazare, Paris, 10 fr. par an.

L'Initiation, revue mensuelle, 5, rue de Savoie, Paris. — 10 fr. par an.

Revue du Monde invisible. Mensuel, 29, rue de Tournon, Paris. — France, 10 fr., Etranger, 12 fr.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy ; secrétaire, M. Thomas, rue du faubourg Saint-Jean, 25, à Nancy. France, 5 fr. Etranger, 6 fr.

Bulletin de l'Institut général psychologique, 14, rue de Condé, Paris. S'envoie aux membres de cette Société. 20 fr. par an.

La Revue du Bien, illustrée, Directeur Marc Legrand ; mensuelle, abonnement 6 fr., 110, rue du Bac, Paris.

Bulletin du Centre d'études psychiques de Marseille, 41, rue de Rome. — M. Anastay, Directeur.

Proceedings of the Society for psychical Research, Revue trimestrielle très importante, chaque numéro, formant un volume, 4 fr. 50 ; chez Kergan Paul, Trench, Trubner et Cie, Ludgate Hill, à Londres.

Light, journal hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, W. C. London recommandé. — 13 fr. 50 par an.

Philosophical Journal, hebdomadaire, à San-Diégo, cal. (Etats-Unis). — 13 fr. par an.

La Science Astrale, revue consacrée à l'Etude pratique de l'astrologie, Directeur Ch. Barlet. Un an, 10 fr., étranger, 12 fr.

The Banner of Light, journal hebdomadaire, Boston, Mass., 9, Bosworth Street. — 13 fr. par an.

Revista Spirita, mensuelle ; directeur, M. S. Moura, à Bahia (Brésil).

Lumen, mens. Direct. Dr Quirition. López Gómez, Pantona, 51, Carrada (Espagne).

La Nueva Era. — Zuleta 18 ; Mexico.

La Revelacion, mensuel, calle San Fernando no 34, à Alicante (Espagne). — Etranger, 7 pesetas 50 cents.

Verdade et Luz, mensuel, 6, rua do Lavapés, à Sao Paulo (Brésil).

Novo Sunce, mens. Direct. Dr Gustav Gaj, à Jastrebarsko (Hongrie).

Psychische Studien. journal mensuel, sous la rédaction du Professeur Maier, docteur en philosophie. O. Mutze, Leipzig, Lidenstrasse 4. — Prix, 10 marks par an.

Zeitschrift für Spiritismus, journal hebdomadaire. Editeur et directeur. Fielgenhauer, Cologne. O. Mutze, Leipzig, Lidenstrasse, 4, Prix, 6 marks par an.

Norgendœnringen, mens. Skien (Norwège).

Les Merveilles de la vie, directeur M. Vitolt Chlopicki, 30, rue Vilcza, à Varsovie.

Le Progrès spirite, mensuel, 5 fr. par an, étranger 6 fr. — 61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine).

La Vie nouvelle et philosophie de l'avenir, hebdomadaire, O. Courrier, à Beauvais. — France, 10 fr., Union postale, 12 fr.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis ; Chicago-Illinois. — 1 dollar par an.

The Harbinger of light, mensuel, à Melbourne (Australie). — 8 fr. par an.

Light of Truth, journal hebdomadaire publié à Cincinnati, Ohio, 7.512 Race Street : C. Stowel, éditeur. — 1 dollar par an.

Luz y Union, directeur D.-J. Esteva Marata, Barcelona (Espagne).

L'Etincelle, organe de l'Union des églises, religieuse-libérale, directeur : l'abbé Julio, 111, rue Fontenay, à Vincennes (Seine). Abonnement 5 fr. Etranger 7 fr.

Le journal de Magnétisme parait tous les mois, sous la direction de M. H. Durville ; abonnement 10 francs par an pour l'Union postale ; 23, rue St-Merri — Paris — 4e arrondissement.

Revista Espirita, mensuelle, à Porto Allègre Rio Grande do Sub (Brésil).

La Fraternidad universal, mensuelle. Dir. fondat. Ugarte à Buenos-Ayres.

A d'Onde Vamos, mens. Plaza Sotomayor, no 3, à Valparaiso (Chili).

Reformador, mensuel, rua do Rosario, 97, à Rio-de-Janeiro (Brésil).

Constancia, revue hebdomadaire, directeur, P. M. Cosme Marino, rue Tucuman, 1736, à Buenos-Ayres (République Argentine). — 15 fr. par an.

Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN.

LA REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-NEUVIÈME ANNÉE

N° 8. — AOUT 1906

PARAIT DU 1er AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

SOMMAIRE

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco ; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1er de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Europe, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : **1** fr.

Tous les abonnements partent du 1er janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. Leymarie. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

DERNIERS OUVRAGES PARUS

ALBERT DE ROCHAS : **Les Frontières de la Science**. — 1re série : État actuel de la Science psychique. — Les propriétés physiques de la force psychique. — La physique de la Magie.......................... 2 fr. 50

2e série : Lettre ouverte à M. Jules Bois. — Les localisations cérébrales. — Les actions psychiques des contacts, des onctions et des émanations. — La lévitation du corps humain, nombreuses gravures................ 3 fr. 50

— **Extériorisation de la Motricité.** *Nouvelle édition* augmentée. 8 fr.

— **L'Envoûtement.** Documents historiques et expérimentaux, 2e édition, revue.. 1 fr.

M. SAGE : **Madame Piper** et la *Société Anglo-Américaine* pour les Recherches psychiques. Préface de CAMILLE FLAMMARION........... 3 fr. 50

— **La Zone-Frontière** entre l'autre monde et celui-ci .... 3 fr. 50

— **Le Sommeil naturel et l'Hypnose**, leurs phases, leur nature ; ce qu'ils nous disent en faveur de l'immortalité de l'âme............ 3 fr. 50

LÉON DENIS : **Dans l'Invisible** ; Spiritisme et Médiumnité ; traité de Spiritualisme expérimental.. 2 fr. 50

GABRIEL DELANNE : **Recherches sur la Médiumnité**, étude des travaux des savants. — L'écriture automatique des hystériques. — L'écriture mécanique des médiums. — Preuves absolues de nos communications avec le monde des esprits. — Fig. dans le texte...................... 3 fr. 50

A. BARMOND : **Somnambulisme et thérapeutique** ; remèdes éprouvés de sources différentes .... 2 fr.

Le problème de l'Au-delà. Conseils des Invisibles recueillis par le général A... Véritable bréviaire spirite............................ 1 fr. 50

EMM. DARCEY : **L'Homme terrestre.** — Œuvre absolument remarquable (2me édition) .... 2 fr. 50

Prof. MOUTONNIER : **A ceux qui doutent et à ceux qui pleurent.** Ouvrage recommandé.. 1 fr. 50

Baron CH. DE REICHENBACH : **Les phénomènes odiques** ou *Recherches physiques et physiologiques sur les dynamites du Magnétisme, de l'Électricité, de la Chaleur, de la Lumière, de la Cristallisation et de l'Affinité chimique* considérés dans leurs rapports avec la *Force vitale*........... 8 fr.

J. MAXWELL : **Les Phénomènes psychiques,** Recherches, Observations, Méthodes, 2e édit. 1 vol. in-8o.............................. 5 fr.

France DARGET : **Poésies nouvelles précédées de premières poésies**.. franco 2 fr. 40

— **Pour la défense des « Oberlé »**....................... 0 fr. 50

CH. D'ORINO : **Les Contes de l'au-delà,** sous la dictée des Esprits. Un vol. in-18 jésus.. 3 fr. 50

— **Echos d'un autre monde.** *Révélations extra-terrestres*, 1 vol. in-16.. 3 fr. 50

— **Contes et Interviews.** *Autres Révélations.* Édit. populaire.... 2 fr.

— **Reflets de l'Erraticité.** 1re Partie : *Morale et Philosophie* ; 2me Partie : *Réponses à plusieurs questions.* 1 vol. in-16.. .... 3 fr. 50

PAPUS. — **L'Almanach de la chance**, pour 1906 (50 figures) 1 fr.
franco 1 fr. 25

NŒGGERATH (Mme R.). — **La Survie.** — *La réalité, Sa manifestation, Sa philosophie.* — ÉCHOS DE L'AU-DELA (quelques exemplaires reliés restent encore) (1)........ 4 fr. 50

FELIPE SENILLOSA : **Evolution de l'âme et de la Société**, traduit de l'espagnol, par A. EBELOT........ 3 fr. 50

CAMILLE FLAMMARION : **L'inconnu et les problèmes psychiques**, Manifestations de mourants ; apparitions ; télépathie ; communications psychiques ; suggestion mentale ; vue à distance ; le monde des rêves ; la divination de l'avenir........ 3 fr. 50

FALCOMER : **Phénoménographie** ou recherches originales sur les facultés peu connues de l'homme, avec 17 fig........ 1 fr. 50

ED. GRIMARD : **Une échappée sur l'infini. Vivre. — Mourir. — Revivre.** Un volume de 420 pages........ 3 fr. 50

— **La Famille Hernadec**, roman spiritualiste........ 2 fr. 50

KATIE KING : **Histoire de ses apparitions**, d'après les documents anglais, avec illustrations, par un adepte. Préface de M. Gabriel DELANNE 2 fr.

ADRIEN MAJEWSKI : **Médiumnité guérissante** par l'application des fluides électriq., magnétiq. et humains, 24 fig. hors texte...... 3 fr.

La Rénovation religieuse, par l'abbé X... Cet ouvrage renferme sur l'organisation du monde, sur la personne et la divinité du Christ, des détails très intéressants et nouveaux (Épuisé)........ 2 fr.50

D. METZGER : **Médiums et groupes.** Spiritisme et hypnotisme 0 fr.50

A. ERNY : **De l'identité des Esprits**........ 0 fr.50

ALBERT LA BEAUCIE : **Les Grands Horizons de la vie**, abrégé de psychologie moderne, preuves expérimentales........ 2 fr.

Le Credo philosophique d'un franc-maçon : grand in-8° de 180 pages sur papier de luxe 2 fr. Port payé........ 2 fr. 60

Comte CAMILLE DE RENESSE : **Jésus-Christ**, ses apôtres et ses disciples au xxe siècle........ 2 fr.

L. GARDY : **Cherchons**........ 2 fr. »

— **Le médium, D. D. Home**, sa vie et son caractère d'après des documents authentiques........ 1 fr.

Autour « des Indes et à la planète Mars », édité par la Société d'études psychologiques de Genève........ 2 fr.50

Etude philosophique : Le Christ, le christianisme et la religion de l'avenir, par HENRI CONSTANT (Général FIX)........ 2 fr. 50

Compte rendu du CONGRÈS SPIRITE et SPIRITUALISTE INTERNATIONAL, tenu à Paris, du 16 au 27 septembre 1900. Ouvrage de 730 p., gr. in-8. — *Section spirite, Section magnétique, Section hermétique, Section théosophique*, prix : 10 fr., port payé........ 12 fr.

H. M. LAZELLE, colonel de l'armée des États-Unis d'Amérique : **Matière, Force et Esprit**, ou évidence scientifique d'une intelligence suprême, traduit de l'anglais par C. MOUTONNIER, ancien professeur de l'école des Hautes Études commerciales de Paris........ 2 fr.50

(1) Notre chère doyenne, la « BONNE MAMAN » de la Colonie spirite parisienne, va revoir son beau livre avant de le rééditer. La nouvelle édition verra le jour prochainement.

M. HAFFNER. — **Comment on fait quelques expériences magnétiques et hypnotiques à l'état de veille**, brochure.............. 2 fr.

Annie BESANT. — **Réincarnation**, traduit de l'anglais par la doctoresse Mme Schultz, un vol. in-16 de 108 pages...................... 1 fr.

C. W. LEADBEATER : **Le Credo chrétien**. Son origine et sa signification. Traduit de l'anglais. Un vol. in-16 de 160 pages.... .. ... 1 fr. 50

R. A. : **Histoire de l'Ame.** Ses véhicules et ses conditions d'existence. Un vol. in-16 de 232 pages.................................. 2 fr. 50

Franz HARTMANN. — **Magie blanche et noire**, œuvre d'un érudit, broché.. 6 fr.

FABRE d'OLIVET. — **La Langue hébraïque restituée**, nouvelle édition, 2 vol. in-4° couronne, papier vergé......................... 25 fr.

REVEL. — **L'Evolution de la vie et de la Conscience**, *du règne minéral aux règnes humain et surhumain*. 1 vol. in-12 broché.... 3 fr. 50

XXX. — **Au Pays des Esprits**, *Roman vécu des Mystères* de l'occultisme. Préface de PAPUS. 1 vol. in-16 de 432 pages.................. 5 fr.

LÉON DENIS : **Après la mort.** Exposé de la philosophie des esprits, ses ases scientifiq. et expériment., ses conséquences morales (17e mille). 2 fr. 50

— **Christianisme et Spiritisme**. La nouvelle révélation. Doctrine des Esprits. Rénovation (5e mille).................... 2 fr. 50

— **Pourquoi la vie** (67e mille).................. 0 fr. 15

Mme ALEX. MOREAU : **Lumière et vérité.** (Recommandé).. 3 fr.

ROSSI-PAGNONI et D. MARONI : **Quelques essais de médiumnité hypnotique**, traduit de l'Italien.................................. 2 fr.

M. de KOMAR : **A travers l'Invisible**; contes illust. pour la Jeunesse. 2 fr.

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS : **Les Chevaliers de la Table Ronde** (Roman) comprenant : Le roi Arthur, Parsifal, Lancelot du Lac, prix 2 fr.

L'ABBÉ JULIO : **Secrets merveilleux** pour la guérison de toutes les maladies physiques et morales ; un vol. de 600 pages, relié maroquin souple, avec 2 portraits et 22 figures mystérieuses. Épuisé............ 20 fr. »

— **Prières merveilleuses** 5 gravures........................ 3 fr.50

— **Biographies de Jean Sempé et de l'abbé Julio**, 4 gr. 3 fr.50

FABRE DES ESSARTS : **Labbé Houssay** (l'abbé Julio) Biogr. ornée d'un portrait... .... 1 fr.

— **L'arbre gnostique** par SYNÉSIUS (Epuisé).......... 2 fr.

M. HAFFNER, prof. de magnét. : **Comment on endort..** 0 fr. 60

PAPUS : **Traité élémentaire de Science occulte**, mettant chacun à même de comprendre et d'expliquer les théories et les symboles employés par les anciens, par les alchimistes, les astrologues, les kabbalistes. — 7e édit. refondue et considér augmentée, 7 francs 7 fr. 50 franco.

— **Traité élémentaire de Magie pratique.** Nouv. édition. Revue et augmentée.. 12 fr.

PORTE DU TRAIT DES AGES : **L'envoûtement expérimental.** 1 fr.

— **Etudes magiques et philosophiques.** Théories diverses de l'envoûtement. Corps astral. Extériorisation de la sensibilité. L'âme humaine 1 fr.

VIENT DE PARAITRE

LE SECRET DE LA VIE

LE MYSTÈRE DÉVOILÉ. — LA VIE ÉTERNELLE

Communications médianimiques dictées par le Curé d'ARS

à Madame LEFEBVRE, médium,

L'entité spirituelle qui nous a donné maintes fois d'excellentes communications signées : LE CURÉ D'ARS, vient de faire œuvre de charité en s'adressant cette fois à une modeste médium dans une série de conseils simples et de prières.

Ce petit recueil intitulé *Le Secret de la Vie* se vend **0** fr. **50** à la Librairie Spirite, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Appel à la Bienfaisance

Nous prions les personnes qui pourraient disposer de vieux vêtements pour les nécessiteux, hommes, femmes, ou enfants, de bien vouloir nous les adresser au bureau de la *Revue*, 42, rue Saint-Jacques ; il nous en est beaucoup demandé en ce moment. On peut envoyer en port dû.

Notre regrettée Directrice était charitable, bien des pauvres l'ont appris et pleurent son départ.

Médiums recommandés. — PARIS

Mme LAY-FONVIELLE, 26, rue d'Eylau. — Voyante.

Mme DE PONCEY, 42, rue Labo de. — Voyance. — Somnambulisme.

Mme PONTET, 4, avenue de Clichy. — Intuition.

Mme GAUFROY, 43, rue de Popincourt. — Voyante. — Lundi à Vendredi inclus, de 3 heures à 5 heures.

Mme MILIANE BELY, 108, boulevard Rochechouart. — Médium voyant. — Tous les jours, de 2 h. à 5 h. soir, dimanches et jours fériés exceptés.

Guérisons par la médiumnité.

Mme MARY, 71, Rue de la Mare. — Voyante. — Écrivain. — Guérisseuse. — Tous les jours de 1 heure à 5 heures, Jeudi et Dimanche exceptés.

M. MAJEWSKI, professeur de psycho-radiothérapie de massage magnétique, reçoit à Paris, 5, boulevard de Strasbourg, jeudi et dimanche exceptés, de 9 heures à 6 heures.

Mme MATHIAS, 38, rue de Flandre. Tous les jours (sauf le Jeudi et le Dimanche) à partir de 3 heures du soir.

TH. DAREL

De la Spiritualisation de l'être : 1° par l'évolution ; 2° par la morale ; 3° par le psychisme.

Ouvrage contenant des règles précieuses à appliquer aux recherches psychiques, tant en ce qui concerne la *médiumnité* qu'au point de vue du développement relatif aux sciences occultes. Prix . . . . 3 fr. 50

La Folie, ses causes, sa thérapeutique au point de vue psychique (avec une préface du Dr G. Gyel).

Étude raisonnée de la folie et des désordres qui caractérisent l'anomalie des fonctions psycho-physiologiques. L'auteur y fait preuve d'une connaissance approfondie du double ou périsprit. Vues ingénieuses ; logique qui s'impose. Traduit en allemand par le Dr F. Hartmann. Prix . . . 4 fr.

Le Peuple roi, essai de sociologie universaliste.

Ouvrage basé sur la connaissance de l'individu et des lois universelles. Brillant exposé des conditions les mieux propres à réaliser la *synarchie*, c'est-à-dire l'harmonie et l'équilibre dans l'état social actuel. L'auteur s'appuie évidemment sur les sciences psychiques pour établir sa conception spiritualiste du monde. Prix. . . . . 3 fr. 50

La MORT, l'AU-DELA et la VIE dans l'AU-DELA

Par le Baron CARL du PREL

Traduit de l'allemand par Mme Agathe HOEMMERLÉ ; introduction par le colonel de ROCHAS. — *1 vol. in-8°, broché, orné d'un portrait.* **Prix : 3 fr. 50.**

LA PERSONNALITÉ HUMAINE, SA SURVIVANCE, SES MANIFESTATIONS SUPRANORMALES. Par F. W. H. MYERS.
Traduit par le Dr S. JANKÉLÉVITCH. *1 vol. in-8°, broché.* . . . . . **7 fr. 50**

LES VOIX LOINTAINES. I. — **Le Stage**, paroles de Là-Bas, par PAUL GRENDEL. Prix, broché . . . . 3 fr.

A. VAN DER NAILLEN

Dans les Temples de l'Himalaya. . . . . **3 fr. 50**
Dans le Sanctuaire . . . . **3 » 50**
Balthazar le Mage. . . . . **3 » 50**

Les trois volumes. . . . . 9 fr.



Fig. 1. — La Voie lactée dans l'Hémisphère boréal.

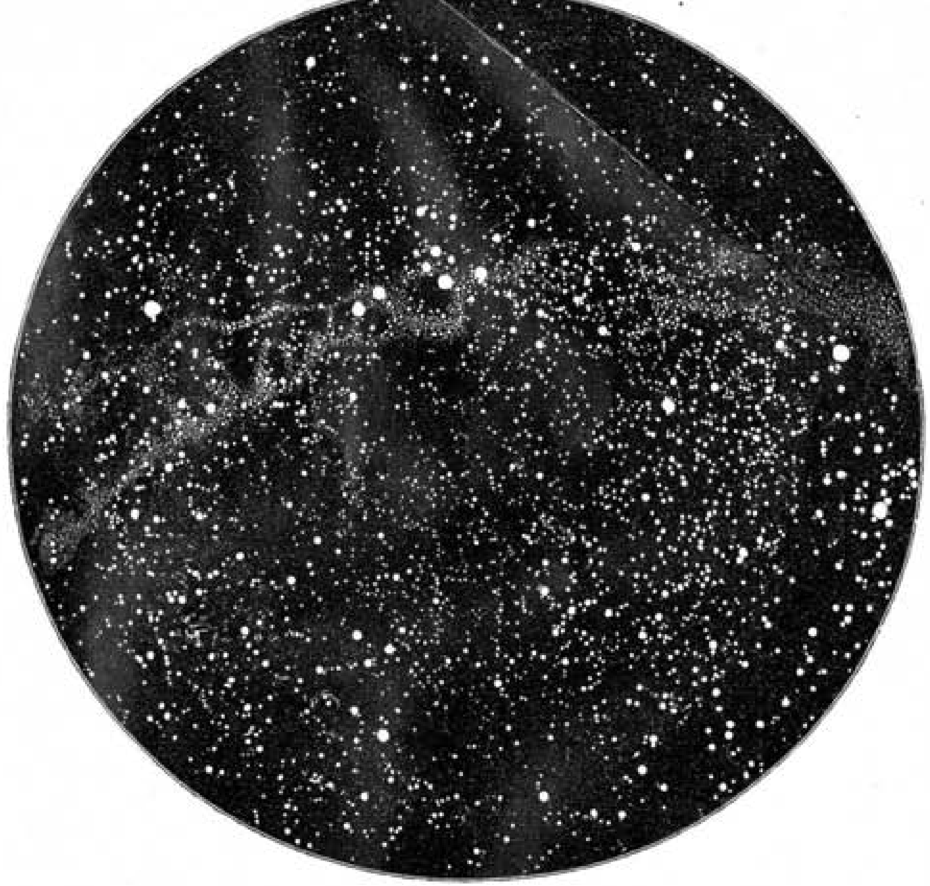


Fig. 2. — La Voie lactée dans l'Hémisphère austral.

SUPPLÉMENT A LA " REVUE SPIRITE " D'AOUT 1906.

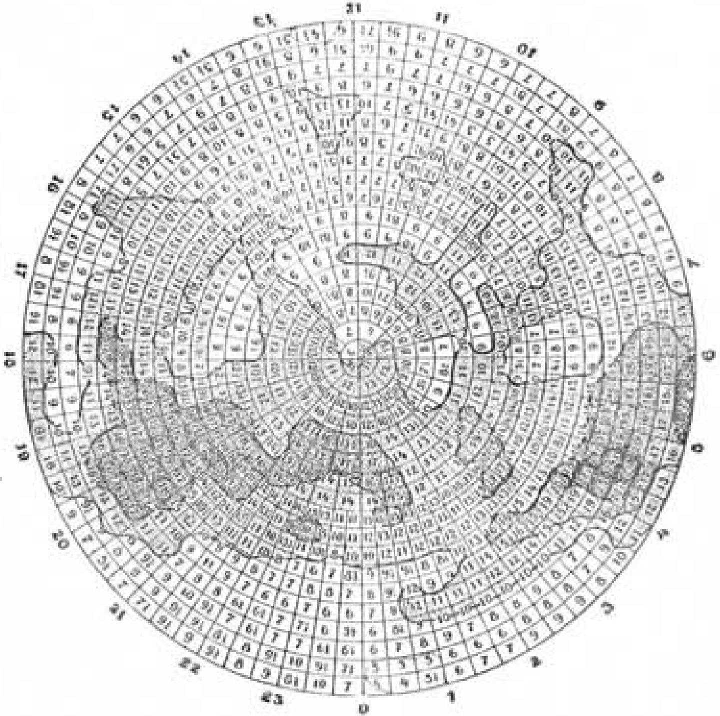


Fig. 3. — Densité stellaire de l'hémisphère nord.

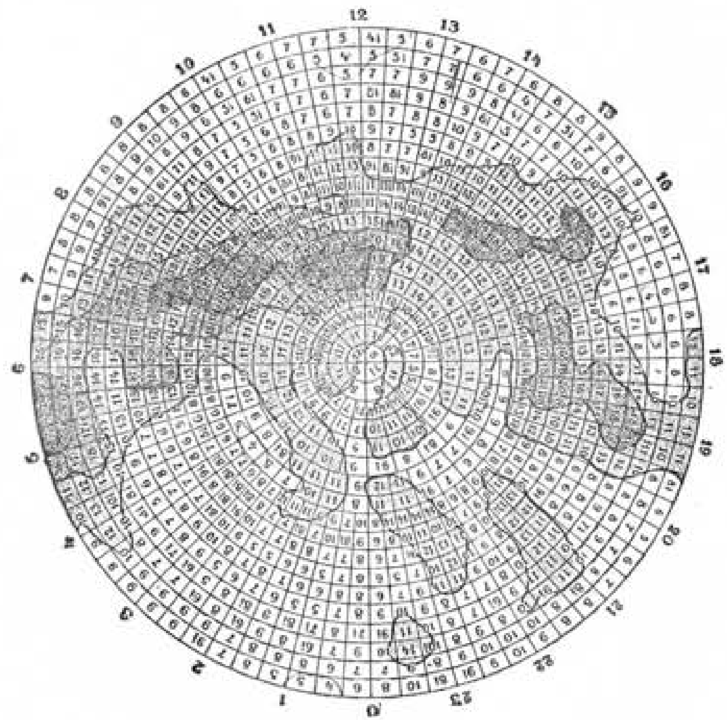
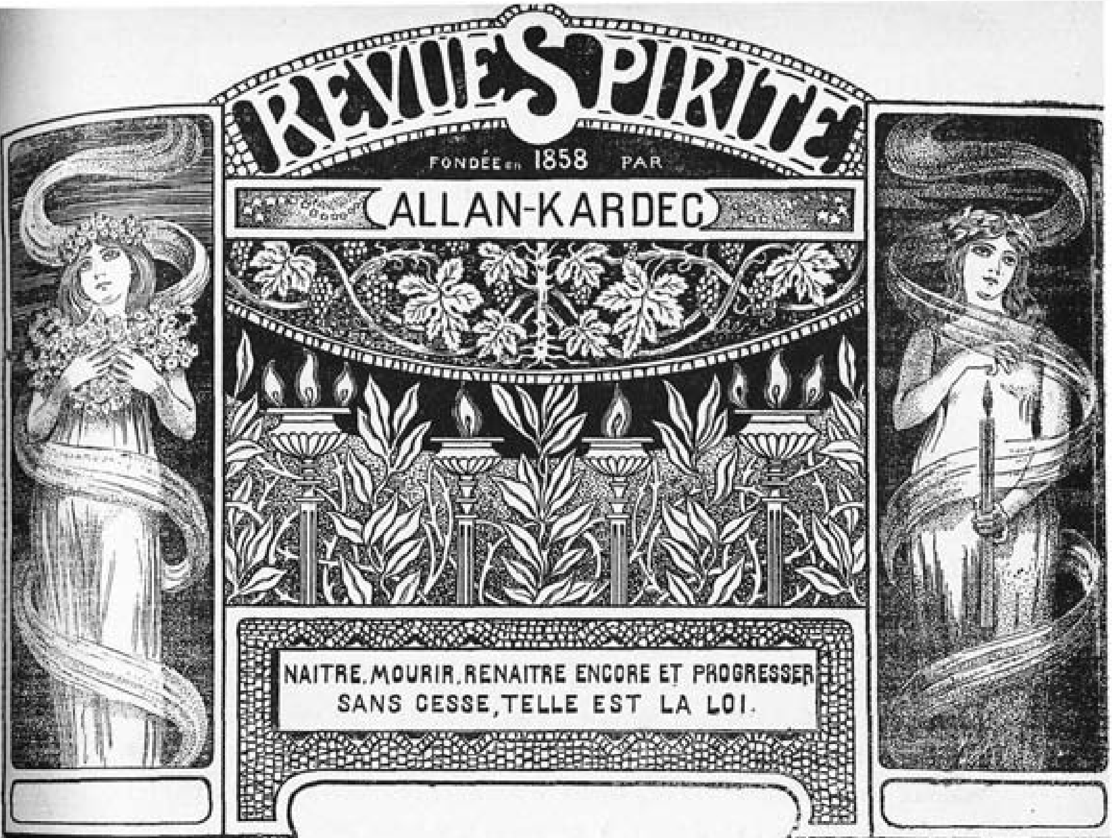


Fig. 4. — Densité stellaire de l'hémisphère sud.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

49e Année — N° 8. — 1er Aout 1906.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE — Rédacteur en chef : LÉOPOLD DAUVIL

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

XI

Poursuivons notre enquête. Il est donc constaté que, jusqu'à la fin du IIe siècle, peu ou point de disputes ne s'engagèrent sur la nature hypothétique du fils de Joseph et de Marie. Il y avait, du reste, dans l'immense empire, tant d'Églises différentes les unes des autres, que chacune, en dehors de toute base dogmatique, allait à l'aventure, ne se préoccupant

tout au plus que de la question de la résurrection du Messie, rédempteur présumé des héritiers responsables du péché de leur malencontreux ancêtre.

Une seule question, non de dogme mais de pratique, divisa les premiers Chrétiens au sujet de la Pâque. Cette fête dont se réclamaient des sectes nombreuses était célébrée, le quatorzième jour de la nouvelle lune la plus rapprochée de l'équinoxe d'hiver. Les Églises d'Asie plaçaient cette solennité le même jour que les Hébreux Celles d'Europe la reculaient jusqu'au dimanche après le quatorzième jour. Pendant cent ans et plus, cette divergence passa inapercue, mais voici que la guerre fut subitement allumée par Victor, évêque de Rome, lequel Victor — eût-il su dire pourquoi? — ordonna aux Églises d'Asie de séparer leur Pâque de celle des Juifs et sur leur refus... les excommunia toutes en bloc !

Et c'est alors que sur cette question de si piteuse importance, éclatèrent de furieuses querelles entre conciles, synodes et évêques — à la grande joie des Gentils qui ne se privèrent pas de rire de cette levée de boucliers véritablement grotesque. Qu'importaient ces rires aux Chrétiens? Dès longtemps nous sommes fixés sur les querelles des dévots et celles-là furent épiques. Injures, objurgations et anathème volèrent d'un bout à l'autre du champ de bataille, comme des flèches empoisonnées, si bien que l'honnête Irénée, honteux d'un pareil scandale, tâcha d'éteindre l'incendie. Peines perdues, l'on s'entêta de part et d'autre, à ce point que cette tempête de sacristies n'aboutit à rien moins qu'à un schisme, schisme si prodigieusement intempestif et ridicule, qu'il fallut l'intervention du pouvoir séculier, autrement dit de l'empereur qui, furieux de tant de tapage, ferma brutalement la bouche aux vociférants les plus forcenés. Toujours est-il que cette puérile querelle suffit à rompre le dernier fil qui rattachait encore aux Églises d'Orient, l'Église occidentale... et ce qui est autrement grave, fut le premier pas hardiment tenté à cette occasion par l'Évêché romain, vers la conquête de la suprématie papale.

Ce premier pas fut suivi par bien d'autres et c'est par le chapitre des finances que débuta le programme que dressèrent gaillardement les habiles organisateurs du monde nouveau dont ils pressentaient la grandeur, l'importance... et surtout le profit.

En effet, tandis que les sectes plus ou moins religieuses se subdivisaient, s'émiettaient, se perdant en subtilités ineptes sur la nature de Jésus, Homme-Dieu, demi-Dieu ou quart de Dieu, que d'autre part les évêques et les docteurs commençaient ou plutôt continuaient à se chamailler, sur toutes sortes de questions saugrenues, telles que celle de la virginité hypothétique de la Vierge mère — sujet qui servit de texte à de longues et affriolantes considérations anatomiques, sans doute agrémentées de réflexions plus ou moins égrillardes — telles encore que celle de la chute, ou de la prochaine

fin du monde... pendant ce temps, disons-nous, les richesses affluaient progressivement dans les coffres du futur Vatican. Avec l'argent vinrent les honneurs. Ce n'est plus dans la plèbe que se recrutaient les néophytes de l'Église papale, c'est jusque dans le palais des Césars qu'on en trouve, bien qu'ils n'y aient pénétré que par une porte dérobée — Marcia, maîtresse de Commode, Prisca, femme de Dioclétien et Valéria, sa fille, sont devenues chrétiennes.

Nous voici au commencement du IVᵉ siècle et l'on peut constater à quel degré de décomposition en était arrivé l'état mental de la chrétienté... qui, depuis longtemps déjà, n'était plus chrétienne. L'Église n'est plus une Église, elle n'est plus que nominalement ce qu'on appelait, autrefois, « l'assemblée d'un groupe de fidèles » ; elle n'est plus que le fief de ses évêques qui l'exploitent effrontément, publiquement, comme un simple troupeau de rapport. L'obéissance passive estre connue, acceptée et passe à l'état de dogme. Que vient-on parler de vertu, de pureté, de bonnes œuvres... la foi ne suffit-elle pas ? Avec le fatalisme de la prédestination et sous le bon plaisir de la grâce, à quoi donc pouvait servir la morale et de quoi pouvait s'inquiéter la conscience de l'homme qui n'avait plus qu'à se taire, dans le silence que lui imposait l'autocratie papale? Aussi allons-nous voir les perversions morales et les extravagances dogmatiques s'accroître et se multiplier.

C'est en se faisant le complice et l'allié des Barbares, que le Sacerdoce, à grands coups de bélier, démantèle le vieux monde dont ces deux associés vont se partager les débris. Mais on ne tuera l'Empire qu'avec l'aide consciente ou non des empereurs. L'exploitation du genre humain ne peut se faire avec profit que par les faits et gestes d'une société hybride ayant pour raison sociale « Goupillon, Sabre et Cⁱᵉ » et fonctionnant sous la haute direction du Saint-Esprit, Président inamovible du Conseil d'administration.

L'Eglise primitive, les Apôtres, Jésus de Nazareth !... que sont ces souvenirs d'un autre âge ? Il s'agit bien maintenant d'un monde spirituel. — Voici le pouvoir, la richesse, la domination, l'asservissement de l'humanité entière. A bientôt le pape-roi ! En attendant voyons mourir les Césars.

Ce fut une chose immonde que ce régime césarien où la plèbe, d'une part, la soldatesque, de l'autre, vendaient la pourpre à l'encan et où « l'on massacrait souvent l'acheteur de la veille, pour toucher la prime payée par l'acheteur du lendemain. » Ce qu'il y avait de plus étrange, en ce temps de déliquescence morale, c'était de voir, dans ces monstrueuses enchères, qu'après chaque vacance, se présentaient toujours, avides et assoiffés, de nouveaux compétiteurs.

C'est alors qu'arriva Constantin. Comprenant combien de choses étaient à changer dans cette société croulante, où chaque nouvel élu devait ramasser

dans la fange ou le sang la couronne qu'il allait poser sur sa tête, le nouvel empereur s'arrêta un instant sur le bord de l'abîme et dut se dire, en son gros bon sens d'homme avisé que n'arrête aucun scrupule : « A n'en pas douter, le Christianisme l'emporte. » Le mariage de raison du Césarisme et de l'Église semblait dès lors tout indiqué, s'imposer même par la force des choses, mais quel sort allait être celui de l'impérial époux? Une fois saisi par l'engrenage des discussions théologiques, le nouvel empereur ne put s'en arracher et le voilà qui, métamorphosé en pape, se mit à ergoter avec les évêques et à décréter des *credo*, ni plus ni moins qu'un simple marmiton de la cuisine de sacristie.

Bref, voilà l'empereur Constantin devenu subitement chrétien et dès lors, par ce fait même, si bien sanctifié et blanchi, qu'on se hâta de le canoniser en feignant d'oublier les quelques assassinats qu'il avait, de ci, de là, semés sur son chemin. Que fut-il en somme, ce chrétien couronné, cet être complexe et énigmatique? Il ne serait pas facile de le dire. Fut-il athée, sceptique, raisonnable ou superstitieux? Mystère. Peut-être trouverait-on un peu de tout cela, aussi bien dans ses actes que dans les prescriptions diverses qu'il adressa de temps à autre à ses évêques et dans lesquelles, il faut en convenir, ne manquait pas une certaine dose de bon sens.

« Vous vous disputez, leur écrit-il, un jour, pour des choses que vous ne comprenez pas et qui à la vérité sont incompréhensibles. Vous vous bataillez, frères contre frères, en d'oiseuses discussions. Si vous ne pouvez vous accorder sur la question absurde qui vous divise — il ne s'agissait rien moins que de la divinité de Jésus — gardez ces fadaises pour vous et n'en inquiétez pas les peuples qui en somme n'en ont cure. Contentez-vous de vous entendre sur la foi que vous avez en Dieu. »

C'était parler en sage ; pourquoi donc se lança-t-il, plus tard, dans les querelles théologiques ? Pourquoi s'efforça-t-il d'imposer au sacerdoce la formule d'un credo unique, au lieu de laisser s'aggraver les zizanies de ses évêques qui, forcément, se seraient émiettés en sectes belligérantes et sur lesquelles il aurait pu faire peser, au nom de l'ordre public, tout le poids de son autorité ? Planer au-dessus des Églises dans une neutralité sereine, n'être ni païen ni chrétien et s'enfermer dans son titre d'arbitre et de maître souverain, tel était le rôle auquel il devait se borner, sauvant d'un même coup et l'Église et l'empire. Qu'importait, en somme, que le Fils fût créé ou incréé et ne suffisait-il pas de fonder une religion sortable sur la base d'un credo assez élastique pour répondre à la fois aux aspirations spiritualistes des mystiques et aux puériles fantaisies d'un vulgaire superstitieux ?

Voilà ce que ne comprit pas l'empereur semi-christianisé qui, pour capter l'obéissance de ses évêques, en même temps que s'assurer leur appui et à l'occasion leur complicité, eut la malencontreuse idée de partager avec eux

certains revenus de la couronne. Maladresse fatale et dangereuse. Selon le mot de Proudhon, « Constantin ouvrit les écluses et fit du fleuve chrétien un torrent dévastateur. » Les saints personnages, est-il besoin de le dire, acceptèrent sans sourciller les largesses de leur maître et voyant grossir leur trésor redoublèrent naturellement d'outrecuidance. Les basiliques de marbre et reluisantes d'or rivalisèrent avec les plus beaux temples des Païens. Le palais de l'idolâtrie était prêt, l'idole seule manquait encore, mais ne se fit pas longtemps attendre. « Toujours est-il qu'en convoquant tous les prélats de ses provinces, dit Eugène Nus, avec son ironie coutumière, au grand concile œcuménique qui devait consacrer l'alliance du Césarisme et de l'Eglise, Constantin ne se doutait pas qu'il trouverait des évêques plus païens que lui-même. Il ne leur demandait qu'un Dieu — ils allaient lui en donner trois. »

Voici donc ouverte la longue série des conciles et c'est par celui de Nicée qu'elle débuta. Disons plutôt qu'elle continua, car il y en avait eu déjà quatre ou cinq, mais combien peu importants à côté de celui-ci. Lorsque Constantin eut appris dans quelles régions inaccessibles allaient s'égarer les prélats belligérants, il s'imagina que l'intervention de son autorité, assaisonnée de quelque bon sens, suffirait pour assagir les forcenés qui allaient se mesurer dans le champ clos de l'incompréhensible, et c'est en prévision de ce résultat hypothétique, qu'il chargea Osius, évêque de Cordoue, d'expédier une missive aux chefs des deux factions, ce que fit l'honnête et naïf Osius qui, mû par une bonne pensée, crut devoir appuyer le rescrit impérial par des réflexions personnelles et sans contredit fort raisonnables. « Le Christianisme, dit-il à ses collègues, commence à peine à jouir de la paix et vous allez le plonger dans une discorde interminable. Aucun de vous, en somme, ne peut savoir si Jésus a été oui ou non engendré. Or, à coup sûr, si cet objet de dispute eût été essentiel, soyez sûrs que Jésus-Christ en aurait parlé lui-même et que Dieu n'aurait pas envoyé son fils sur la terre, pour nous empêcher de savoir notre catéchisme. »

Tentative inutile, empereur et évêque y perdirent leur latin. Osius, toutefois, ne s'en tint pas là. Pour contenter Constantin, il essaya de pacifier ses confrères en deux ou trois conciles préparatoires... où l'on ne fit que s'injurier et c'est alors que l'empereur impatienté, pour en finir — il le croyait du moins — convoqua à Nicée tous les évêques d'Europe, d'Asie et d'Afrique, espérant que les mauvaises têtes se trouveraient noyées et réduites au silence par une majorité de gens à peu près raisonnables.

Défrayés de tous frais de voyage par la caisse de l'empire, évêques et cardinaux arrivèrent à tire-d'aile des quatre coins de l'horizon. Il en vint trois cent dix-huit... que dis-je ? plus de deux mille, même, s'il faut en croire le patriarche Eutychius, si bien que l'empereur épouvanté par ces hordes

grouillantes, jugea bon d'en éclaircir les rangs. Que ne les a-t-il éclaircis davantage !... puisqu'au dire de l'évêque Sabinus, la plupart n'étaient pas moins stupides qu'ignorants et grossiers ; sans compter que beaucoup d'entre eux, se souciant fort peu d'établir ou non l'état civil du Galiléen, n'étaient venus au concile que pour y débattre leurs affaires personnelles, de telle sorte qu'ils commencèrent tout d'abord par s'apostropher, s'accusant réciproquement avec un indécence inimaginable.

Mais silence !... Voici les trois cent dix-huit prélats installés sur leurs sièges. — « Quand l'empereur pénétra dans la salle, nous raconte un pieux écrivain, couvert de pourpre, resplendissant d'or et de pierreries, ses yeux baissés et la rougeur de son front respiraient une douceur et une majesté royale. »

La séance fut ouverte sous la présidence de l'évêque de Cordoue plus haut mentionné. De quoi s'agissait-il, en somme, suivant l'ordre du jour ? Il s'agissait de décider, sinon à l'unanimité, du moins à la majorité des voix, si le Christ a été créé par le Père.

Oui, il a été créé ; telle avait été jusqu'à la fin du IIIe siècle, l'opinion généralement admise. Les Apôtres, les Évangélistes, les Gnostiques les plus fantasques, eux-mêmes, qui ne voyaient dans le Christ qu'une simple apparence théophanique, tous avaient déclaré que la source existe avant le ruisseau, le foyer avant la flamme et qu'entre la cause et l'effet, il y a différence de nature. » Mais cette vulgaire logique du bon sens, bonne pour les choses d'ici-bas, n'est pas de mise, paraît-il, dans les sphères invisibles. A l'inverse des anciens Sages de l'Inde qui formulent la loi d'unité par l'aphorisme bien connu : « Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut », il arriva que le Saint-Esprit de nature toute spéciale dont s'inspiraient certaines cervelles, en l'an de grâce 325, découvrit au bout de 300 ans que c'est justement le contraire.

Dans ce fameux concile se trouvaient en présence deux camps opposés : le parti matérialiste dit d'Athanase et le parti des Arianistes.

Les partisans d'Arius, toutefois, préféraient ne pas s'engager au-delà de la déclaration que le Fils était de substance semblable à celle du Père, mais niaient formellement, d'autre part, que le Fils fût, comme le Père, sans commencement.

Quant aux partisans d'Athanase, ils étaient naturellement d'un avis tout opposé, ce qui les entraîna dans le plus beau galimatias qui soit jamais sorti d'un encéphale humain. Écoutez, plutôt et comprenez si vous le pouvez :

« Le Fils qui est engendré est pourtant inengendré, absolument comme le Père. Ce Fils qui n'est pas un Fils, ne pouvant avoir de Père, puisqu'il est inengendré, prie cependant son Père dont il se déclare le Fils. Qu'est-c

à dire, sinon que tous deux sont égaux en puissance, comme ils le sont en essence, quoique le Père soit supérieur, ainsi que le Fils l'a déclaré. A ce Père et à ce Fils, il faut ajouter le Saint-Esprit, troisième inengendré, tout à fait égal aux deux autres, bien qu'il procède de l'un d'eux et même de l'un et de l'autre. » — Tel fut le thème amphigourique sur lequel furent brodées nombre de variations non moins extravagantes que lui-même.

L'on croit vraiment rêver, en relisant de pareilles choses et en supposant que l'on pût avoir sous les yeux une sorte de thermomètre intellectuel l'on se demanderait jusqu'à quel degré, au-dessous du zéro du bon sens vulgaire peuvent descendre la folie et l'imbécillité humaines.

Elles furent donc débattues ces question insensées, débattues à grand renfort de conciles et dans de telles conditions d'ignorance, de violence et d'intransigeance fanatique... que, du coup, l'Église fut coupée en deux. — Pourquoi s'en étonner, après tout ? Il est à coup sûr fort inutile de faire remarquer combien minuscules, insignifiantes et absurdes étaient les divergences qui allumèrent tant de passions furieuses ; ne sait-on pas que, dans toute controverse théologique, plus sont minimes les divergences et plus sont démesurées les violences qu'elles provoquent. Ne sait-on pas quelle inépuisable quantité de fiel renferment les âmes des dévots ?

Certains historiens ont prétendu que Constantin lui-même exerça une influence indue sur les délibérations du concile. Qui saurait le dire et qu'importe après tout ? Toujours est-il que les conclusions dernières furent favorables au parti d'Athanase... Insigne maladresse ! Comment ces prélats affolés n'ont-ils pas eu l'esprit de comprendre qu'en basant leur orthodoxie de commande et tout imaginaire sur la parité d'origine et de puissance entre le Père et le Fils, ils démentaient ce Fils lui-même qui ne s'était pas lassé de répéter : « Mon Père est plus grand que moi » si bien qu'ils faisaient du doux Jésus le premier des hérétiques ? Ne pouvaient-ils établir un trait d'union entre leur consubstantialité et la doctrine adverse, au sujet de laquelle ses partisans, c'est-à-dire les Ariens, proposèrent vainement aux belligérants une profession de foi formulée en ces termes :

« Nous croyons en un Dieu unique, seul inengendré, seul éternel, seul sans principe, seul tout puissant, seul gouvernant et dirigeant toute chose, ayant engendré son fils unique avant tous les siècles et par lequel il a ensuite créé l'univers et tout ce qu'il renferme. Nous confessons trois personnes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. »

Bien longtemps avant Arius, toute l'Église était arienne, sauf quelques sectes juives qui ne voyaient en Jésus qu'un homme supérieur par ses vertus et quelques philosophes unitaires qui avec raison ne voyaient dans les trois personnes de la Trinité que les trois « aspects » du même Grand Être.

De toutes ces hypothèses sur la nature divine, la seule qui fût complète-

ment extravagante était naturellement celle qui devait triompher, et pour que rien ne manquât à ce chef-d'œuvre d'aberration, l'on déclara que c'était « en raison même de son absurdité qu'il fallait l'accepter » ! Dieu étant l'incompréhensibilité absolue, ne pouvait se rencontrer qu'aux antipodes de la raison humaine dont la fonction est de nous mettre en état de comprendre.

Telle est l'explication, bien mieux, la justification du *Credo quia absurdum* ! — « Mon opinion, disait Athanase, est la seule que je ne comprenne pas » — et c'est pour cela qu'il l'a adoptée puis si ardemment défendue. — Quels merveilleux cas de tératologie psychologique l'on pourrait découvrir, dans certaines cervelles orthodoxes !...

Tout cela peut nous donner une idée de ce qui a dû se passer dans ce concile phénoménal.

On devine à quels *distinguo*, flanqués de thèses et d'antithèses, se sont incontestablement livrés tous ces docteurs déséquilibrés pour déterminer le point précis... à moins qu'il ne fût hypothétique, où l'identique se sépare de l'homogène, où les semblables, bien que semblables, diffèrent les uns des autres (1) et où trois personnages distincts, unis quoique divisés, sans cesser de se confondre, sont l'un, à droite, l'autre, à gauche et le troisième, à savoir le Saint-Esprit, on ne sait où... à moins que ce ne soit là où l'on placé certains conciles, semblables à celui qui nous occupe et où son rôle paraît avoir été assez bizarrement déter miné.

Dans toute querelle théologique, chaque déclaration de foi se résume d'habitude dans un anathème bien senti. Celle de Nicée — qui, aujourd'hui encore, a force de loi dans l'Église catholique — ne manqua pas de se conformer à cet usage et c'est pourquoi elle se termine par l'aimable formule suivante : « L'Église de Dieu catholique et apostolique anathématise tous ceux, quels qu'ils soient, qui croient et déclarent qu'il y a eu un temps où le Fils n'existait pas, ou qu'il n'existait pas, avant d'avoir été engendré. »

Arius et deux ou trois évêques refusèrent de se soumettre, préférant la malédiction. Constantin qui ne voulait plus de disputes et qui à coup sûr se mordait les doigts d'avoir convoqué cette bande de forcenés fanatiques, déclara que la formule d'Athanase « de même substance » était la seule véridique et envoya en exil tous ceux qui n'en voulaient pas. Et pour en finir, une fois pour toutes, avec ce débat sur les « essences plus ou moins divines » qui troublait la paix universelle, fut promulgué un décret impérial condamnant les écrits d'Arius à subir le supplice du feu. Quant à ceux qui ne les brûleraient pas ou ne les feraient pas brûler par les autorités compétentes, ils encourraient la peine de mort.

(1) Deux mots grecs appliqués à la nature du Fils ont joué un grand rôle dans le concile, l'un signifiait : *de même substance*, l'autre, *semblable en substance*. Athanase adoptait le premier, Arius n'admettait que le second.

Telle fut, ajoute spirituellement Eugène Nus, l'œuvre laborieuse du concile de Nicée « accouché par l'opération césarienne », œuvre néfaste autant qu'inepte et qui n'a pu maintenir sa vie qu'à la façon des vampires qui, pour pouvoir subsister, boivent, de temps à autre, quelques gorgées de sang.

Et quand on songe que ce sont de semblables décisions, issues de pareilles assemblées qui ont servi et servent encore de base à ces doctrines prétendues intangibles dont se glorifie l'Eglise — toujours infaillible, c'est bien entendu ! Quel audacieux blasphème que de faire toujours intervenir, dans ces grotesques logomachies humaines, la prétendue inspiration... d'un « saint esprit » quelconque, misérable pantin dont chaque concile tirait les ficelles lui faisant dire *oui* en tel endroit, tandis qu'en tel autre, il prononçait un *non* tout aussi catégorique. Saint-Esprit contre Saint-Esprit, anathème contre anathème, scandales et profanations — tel est le spectacle qu'offrit à l'humanité ahurie et désemparée, cette Église qui était censée la diriger, l'éclairer, la sanctifier en vue de ses destinées ultérieures !

Étrange chose, en vérité, qu'une prétendue religion qui démoralise, corrompt, exploite dans l'ombre... après avoir criminellement soufflé sur le pâle flambeau dont les dernières lueurs vacillaient encore quelque peu sur la terre enténébrée. Quatre siècles s'étaient à peine écoulés, que déjà s'était effacé dans la mémoire des hommes, jusqu'au souvenir de ce brillant Dieu Solaire qu'avaient naïvement adoré leurs ancêtres.., et ce fut, hélas, dans le crépuscule de notre Occident, que vint s'éteindre l'aube qui, pendant tant de siècles, avait rempli d'une vague espérance les humanités du monde oriental.

Et quel fut l'auteur de ce recul contre-nature, de cette éclipse qui, pendant les mille années du moyen âge, assombrit notre Europe désespérée, sinon le prêtre, le prêtre néfaste et criminel qui dans un but intéressé tira parti de son intelligence et de sa fourberie, pour exploiter impunément ses frères inévolués et crédules. D'autres ont pu pécher par ignorance, mais lui, il savait ce qu'il faisait, sachant fort bien que de nulle valeur était la marchandise qu'il a vendue, qu'il vend et qu'il vendra, jusqu'à ce que ses acheteurs déniaisés se détournent enfin et le bafouent suivant ses mérites.

N'est-il pas l'agent de discorde qui a formulé les guerres religieuses, voire même les guerres civiles, en divisant les races, en créant toutes sortes de dieux et en répartissant les hommes en castes ennemies? N'est-ce pas lui qui a créé les cultes de sa propre autorité, se targuant d'être le représentant de la divinité sur la terre et c'est pour perpétuer ces cultes dont il bénéficie, qu'il multiplie tous ces dogmes parasites qui sur le vénérable tronc de l'arbre de la science, ont fait surgir toute une végétation malsaine de superstitions affolantes — depuis le péché dit originel et inexpiable, jusqu'au chef-d'œuvre ecclésiastique par excellence, à savoir le dogme des

peines éternelles auxquelles préside et qu'approuve le dieu cruel et vindicatif inventé par ses dignes adorateurs.

C'était bien la peine, vraiment, que survint à l'heure où se passèrent les événements que nous racontons, cet empereur ambitieux, ce Constantin ni païen, ni chrétien qui, pour consolider son trône au sein de la tourmente des passions déchaînées, s'associa aux fabricants de dogmes absurdes, pour décréter, quoi donc? Ce qu'ils ne comprenaient ni les uns ni les autres et dont se souciaient aussi peu les prêtres du concile, que leur empereur autocrate, sceptique et dédaigneux.

Mais, passons; il nous reste encore tant de choses à dire.

(*A suivre*). ED. GRIMARD

RÉFUTATION

Lorsqu'il y a un an une traduction de l'Anglais faisait connaître l'étrange idée du grand savant Alfred Russel Wallace que la Terre pourrait bien être au centre de l'Univers et revenait ainsi à reprendre le système de l'astronome grec Ptolémée suivant lequel le soleil, les planètes et tous les astres de l'Univers décrivent leurs orbes autour de la terre immobile, les savants du monde entier s'émurent et c'est la réfutation de l'un d'eux et non des moins illustres, de M. Camille Flammarion, que nous regardons comme un devoir de publier après lui avoir demandé une autorisation qu'il nous a octroyée gracieusement par la lettre suivante :

Au Directeur de la *Revue spirite*.

Juvisy (Seine-et-Oise) le 11 juin 1906.

Monsieur le Directeur,

En songeant à l'immensité du ciel et à l'étendue des problèmes astronomiques, vous m'excuserez d'avoir seulement lu tout à l'heure l'aimable invitation qui m'a été faite par la *Revue spirite* de l'année dernière de réfuter la doctrine audacieuse de l'éminent savant anglais Alfred Russel Wallace prétendant que la terre est au centre de l'univers et le seul monde habité. Cette réfutation, je l'ai faite à la Société Astronomique de France, et je vous l'adresse en vous autorisant, avec le plus grand plaisir, à extraire de ce discours tout ce qui vous paraîtra de nature à intéresser vos lecteurs.

La doctrine de la pluralité des mondes habités et celle de la pluralité des

existences de l'âme doivent être considérées par nous tous comme la base même de la philosophie et de la religion de l'avenir.

Veuillez agréer, je vous prie, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

CAMILLE FLAMMARION.

La terre et l'homme dans l'univers

Conférence de M. CAMILLE FLAMMARION, *ancien Président, Secrétaire général.*

MESDAMES, MESSIEURS,

Je vais vous entretenir d'un sujet extrêmement sévère : *la structure de l'univers sidéral, la place de notre monde dans cet univers*, et j'implorerais de vous une attention toute spéciale, si vous n'étiez accoutumés à nos travaux, si vos esprits n'étaient habitués à comprendre la splendeur de l'Astronomie, dont vient de parler en termes si éloquents notre illustre Président, et si les membres de la Société Astronomique de France ne savaient que nous avons fondé cette Association dans le but de nous instruire sans cesse par la contemplation des grands problèmes de l'infini. C'est parfois au prix de certains efforts, — que nous remarquons d'autant mieux que, dans la vie de chaque jour, les ailes de notre esprit restent, en général, à l'état de repos. — Nous voudrions répondre ce soir à la thèse récemment lancée dans le monde intellectuel par l'éminent naturaliste anglais Alfred Russel Wallace, prétendant que notre Soleil est au centre de la Voie lactée, que la Voie lactée représente l'univers entier, que le Soleil n'a pas d'autre fonction que d'illuminer et de féconder la Terre, et que notre planète est le seul monde habité. Depuis bien longtemps, depuis le premier ouvrage que j'ai eu l'honneur d'offrir au monde des lecteurs, je soutiens la thèse contraire, et je suis heureux d'avoir été invité à en tenir ici même le drapeau devant vous; car, Messieurs, je crois avec M. Poincaré que la lumière intellectuelle répandue par l'Astronomie sur nos consciences est plus importante encore que la lumière matérielle à laquelle nous devons la connaissance de l'univers visible, et nous avons tous apprécié ici que la première des sciences est encore plus grande, encore plus magnifique par sa philosophie que par son enseignement physique. Or, cette lumière ne doit jamais être voilée par aucun nuage, parce que son influence sur l'ascension de la pensée humaine ne doit subir aucune éclipse, et la tentative de M. Wallace deviendrait un nuage s'il n'était promptement dissipé.

Alfred Russel Wallace, l'un des fondateurs de la théorie du transformisme, est depuis longtemps célèbre dans la science. La part qu'il a prise aux discussions psychiques de ces dernières années montre en lui un caractère indépendant, qualité partout assez rare. Ce savant inspire à tous ceux qui le connaissent une vénération sincère. Qu'il soit Anglais, Français ou Allemand, sa nationalité nous est indifférente, car les astronomes ignorent les frontières. C'est un homme de science: ce titre nous suffit. Il ne doit point parler à la légère, et ses inductions doivent être appuyées sur des bases sérieuses. Aussi ce plaidoyer en (1) faveur de la royauté de notre planète a-t-il été lu et commenté, et vraiment il ne pouvait passer inaperçu.

Tout d'abord, l'introduction de l'article laisse deviner que le but de cette étude n'est pas purement scientifique, mais quelque peu théologique. Il y est question de l'enseignement chrétien, du Fils de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de l'agnosticisme et du matérialisme. Nous ne nous arrêterons pas sur cet aspect de la discussion, mais il n'était pas inutile de le signaler. Nous ne voulons examiner ces assertions qu'au point de vue de leur exactitude astronomique, de leur interprétation physiologique et de leur valeur philosophique.

Dans toute discussion, il est facile d'être loyal et sincère ; ce n'est pas là une vertu. Il l'est moins d'être impartial, car on ne peut faire abstraction des connaissances et des opinions que l'on a acquises ; mais notre devoir le plus strict est de ne jamais modifier en rien les faits, sous prétexte des conséquences regrettables ou heureuses qu'ils pourraient exercer sur les doctrines. La science n'a pas d'autre objet que la vérité. La vérité est sacrée, et elle s'impose par elle-même. Nous devons en être, en tout et toujours, les esclaves et les défenseurs.

La thèse de M. Wallace est présentée en cinq sections : 1° Le nombre des étoiles est-il infini ? 2° La distribution des étoiles dans l'espace; 3° La Voie lactée; 4° Notre amas d'étoiles; 5° L'adaptation de la Terre pour la Vie. Étudions successivement chacun de ces chapitres.

I. Le nombre des étoiles est-il infini ?

Voici le raisonnement de l'auteur :

« On a souvent déclaré que le nombre des étoiles est infini et que, par « conséquent, l'univers est infini en étendue. Mais les dernières investiga- « tions télescopiques, comme celles de la photographie, établissent que la « proportion d'accroissement du nombre des étoiles diminue lorsqu'on arrive « aux dernières grandeurs. Jusqu'à la neuvième grandeur, le nombre de

(1) *The Fornightly Review*, march, 1, 1903.

« chaque classe est environ trois fois celui de la classe précédente ; mais « ensuite cette proportion diminue beaucoup.

« D'autre part, si le nombre des étoiles était infini, le Ciel devrait en être plein et briller comme le Soleil. Donc, le nombre des étoiles est limité. »

On pourrait écrire tout un volume pour la discussion de ce seul chapitre. En premier lieu, il importerait de ne pas confondre l'espace absolu avec l'univers. Il me semble que nous ne pouvons pas ne pas considérer l'espace absolu comme sans bornes, illimité, infini, car dès que notre imagination suppose une frontière à cet espace, elle saute elle-même par-dessus. Je sais bien que certains philosophes, et non des moindres, sont allés jusqu'à nier l'existence réelle de l'espace, ont cru, par exemple, définir l'espace en disant que c'est ce qui sépare deux corps, de sorte que sans corps, il n'y aurait pas d'espace. Nous osons considérer cette définition comme un pur sophisme. Le rien, le vide, serait encore de l'espace, c'est-à-dire un endroit (1) dans lequel on peut supposer des corps.

Nous tenons donc l'espace comme infini. En résulte-t-il que l'univers soit nécessairement infini ? Non.

On peut supposer, comme va le faire M. Wallace, l'univers limité. Dans ce cas, le nombre des étoiles n'est pas infini.

J'ajouterai même qu'il ne l'est dans aucun cas, puisque nous pouvons toujours, au moins par la pensée, ajouter une étoile au nombre existant, une, dix, vingt, cinquante, cent, mille. L'espace est infini. Mais le nombre des étoiles n'est pas infini (2).

Nous pouvons accorder à M. Wallace que le nombre des étoiles n'est pas infini (ce substantif et cet adjectif sont d'ailleurs contradictoires) ; mais nous ne pouvons lui accorder comme démontré que l'univers entier soit représenté par le nombre des étoiles connues ou à connaître par l'homme. Il peut exister un nombre considérable d'astres éternellement invisibles

(1) C'est de la taûtologie, objecteront certains esprits. Non pas. Mais je suis obligé de me servir de mots pour parler ou pour écrire. Notre conception de l'espace est liée à notre toucher, à notre sens musculaire ; fort bien. Nos idées dérivent de nos sensations : sans contredit ; mais cela ne prouve pas du tout que les causes de nos sensations n'existent pas réellement. Nos impressions sont toutes relatives, c'est incontestable ; mais en dehors de nous il y a CE QUI EST — quelque inconnaissable pour nous en son essence. Le monde extérieur n'est pas conditionné à notre entendement. Sans nous, le Soleil, la Terre, Jupiter, Sirius, l'espace existeraient.

(2) Plusieurs mathématiciens de haute valeur admettent que le nombre des étoiles est ou peut être infini. On lit, par exemple, dans le *Bulletin astronomique* de l'Observatoire de Paris, 1902, p. 227, sous la signature de M. Salet : « Le nombre des étoiles est infini, ou, du moins, peut être infini. » Et l'auteur raisonne ensuite d'après ce principe, sur l'aspect du Ciel étoilé. Or, puisqu'on peut, à volonté, augmenter en esprit le nombre des étoiles, comment ce nombre peut-il être, d'autre part, considéré comme infini ? L'infini, c'est ce à quoi l'on ne peut rien ajouter.

pour l'œil humain, soit à cause de l'immensité de leurs distances, soit parce que les radiations émises par ces astres sont en dehors de la gamme accessible aux impressions de notre rétine.

Il peut se faire aussi que le nombre des soleils éteints soit considérablement plus grand que celui des soleils lumineux. Nous connaissons déjà des éclipses d'étoiles, témoin Algol et les systèmes de ce type.

On a prétendu que, si le nombre des étoiles était infini, le ciel entier devrait briller de l'éclat resplendissant du Soleil, en se fondant sur ce fait que les sphères concentriques que nous pouvons imaginer autour de nous s'accroissent comme le carré de leurs rayons et que la quantité de lumière envoyée par chaque étoile diminue suivant la même loi, d'où ce résultat que si le nombre des étoiles était infini, le ciel étoilé devrait être plein de lumière, être égal au Soleil en intensité lumineuse. Mais rien ne nous prouve que la lumière des étoiles ne subisse aucune extinction avec la distance et ne décroisse pas plus vite que le carré. Halley, Chéseaux, Olbers, W. Struve, qui ont attaqué ce problème, ne l'ont pas résolu. L'espace peut n'être pas absolument transparent. N'est-il pas d'ailleurs rempli de substances diverses, corpuscules météoriques, nébulosités variées ? La matière nébuleuse est-elle *nécessairement* lumineuse ? Non, sans doute, et la nébulosité graduellement éclairée de l'étoile de Persée en paraît une preuve.

Arrivons maintenant à la deuxième proposition.

II. — Distribution des étoiles dans l'espace

L'auteur rappelle d'abord les mouvements propres des étoiles, en vertu desquels chaque étoile se meut à travers l'immensité, suivant des vitesses diverses, dont la plus considérable est celle de l'étoile 1830 Groombridge, de 7'' par an.(Il aurait pu signaler, comme supérieur encore, le mouvement de l'étoile Cordoba Vh, 243, qui est de 8", 7). Sur ces mouvements, ainsi que sur ceux qui sont constatés par la spectroscopie, il n'y a rien à dire ici : ce sont des faits d'observation. Il en est de même des parallaxes ou distances. La plus proche des étoiles est si éloignée que la distance de la Terre au Soleil, vue de cette étoile, sous-tend un angle inférieur à une seconde d'arc (environ 7 dixièmes). On se rendra compte de cette exiguïté en pensant que la lettre o de ce caractère, éloignée à un kilomètre et demi, représente un angle d'environ un dixième de seconde. C'est de cet ordre de grandeur apparente que s'offrent à nous les mouvements de perspective des étoiles causés par le déplacement annuel de la Terre autour du Soleil.

Ce n'est pas l'éclat des étoiles qui indique leurs distances. Les plus brillantes ne sont pas les plus proches. Ce sont les mouvements propres qui donnent la meilleure indication, les plus rapides signalant les étoiles les

plus proches, de même que d'une colline au bord de la mer on peut juger en moyenne de l'éloignement des bateaux d'après leurs déplacements apparents, malgré les différences réelles des vitesses. C'est de ces considérations que l'auteur part à la recherche de la forme et de la structure de l'Univers.

III. — La Voie lactée

Tout le monde connaît la Voie lactée, tous les yeux ont admiré, pendant les belles soirées d'été, ce fleuve céleste qui semble traverser les plaines éthérées d'un bout à l'autre du firmament. Cette ceinture étoilée fait le tour du monde, et si la Terre était transparente, nous la verrions passer sous nos pieds comme au dessus de nos têtes. Elle dessine à peu près un grand cercle sur la sphère céleste, incliné de 63 degrés sur l'écliptique, et s'approchant du pôle nord et du pôle sud. Cet aspect laiteux, dans lequel la mythologie antique s'était amusée à glorifier les gouttes de lait échappées des seins de Junon offerts au petit Hercule, doit son aspect à une quantité innombrable de minuscules étoiles de 8e, 9e, 10e, 11e grandeurs et au-dessous, dont chacune est trop faible pour frapper isolément notre rétine, mais dont la réunion exerce cependant une action sensible. Une simple jumelle suffit pour séparer ces étoiles et les faire reconnaître, et le nombre augmente graduellement avec le pouvoir optique.

Nos figures 1 et 2 montrent son aspect à travers le ciel. On remarquera notamment sa division en deux branches, du Cygne au Scorpion et au delà.

Mais outre ces petites étoiles qui représentent la ceinture lactée, les étoiles de tous les ordres d'éclat sont plus nombreuses dans la Voie lactée et dans son voisinage. Les deux pôles de la Voie lactée sont les régions où il y a le moins d'étoiles. Les numérations faites par zones de 15 en 15 degrés montrent un accroissement graduel de ces pôles jusqu'au plan de la Voie lactée. Sir John Herschel (1840) donne pour cet accroissement proportionnel, comme nombre moyen d'étoiles par carré de 15', les chiffres 4-5-8-13-24-53.

Les observations faites depuis sir John Herschel confirment cet accroissement.

Nous voyons clairement, notamment, par les statistiques stellaires de Schiaparelli sur le nombre des étoiles de diverses grandeurs pour chaque région du ciel que l'agglomération est manifeste vers la zone lactée. Sur l'ensemble des mesures photométriques de Pickering et de l'Uranométrie argentine de Gould, l'auteur a partagé le ciel en 36 zones par des parallèles de déclinaison écartés de 5°. Chaque zone a été divisée en trapèzes sphériques par des cercles horaires écartés de 5° de l'équateur à 50° de décli-

naison ; de 10° de 50 à 60 ; de 15° de 60 à 80 ; de 45° de 80 à 85, tandis que le cercle à 5° du pôle a été partagé en quatre. Par là, 1800 aires peu différentes les unes des autres ont été formées. La densité stellaire peut être indiquée par le nombre des étoiles pour chaque région, le nombre total des étoiles étant de 4303, le nombre moyen pour 1/200 de la sphère entière étant 21,5, et le nombre moyen pour chaque surface étant de 10,4. On remarque parfaitement sur ces deux hémisphères la direction de la Voie lactée (fig. 3 et 4).

La carte d'ensemble construite par Proctor sur le grand atlas d'Argelander, contenant les 324.198 étoiles de cet atlas, jusqu'à la dixième grandeur exclusivement, carte que j'ai publiée il y a vingt ans dans mon *Astronomie populaire*, montre avec évidence cet accroissement.

De ces faits M. Wallace conclut, avec plusieurs astronomes, d'ailleurs, que la Voie lactée est une vaste agglomération annulaire d'étoiles et que nous sommes situés vers le centre de cette agglomération. Sir John Herschel, qui en a fait au cap de Bonne-Espérance comme en Angleterre une étude si complète, pensait que nous sommes plus voisins du côté austral que du côté boréal parce que ce côté austral est plus brillant et donne l'impression d'un plus grand rapprochement. Mais ce peut être là une illusion, car la Voie lactée est fort irrégulière et les parties voisines du pôle nord comme du pôle sud sont toutes deux étroites comparativement aux parties situées à 90°. William Struve arrivait à une conclusion contraire. Ce qui frappe le plus le naturaliste anglais, c'est que la Voie lactée forme un grand cercle, incliné, comme nous l'avons dit, de 63° sur l'écliptique, coupant ce cercle par 6h. 47m. et 18h. 47m. d'ascension droite, avec ses pôles par 12h. 47m. et 27° de déclinaison boréale, et oh. 47m. et 27° de déclinaison australe, — et c'est que nous sommes placés exactement dans le plan de la ligne médiane de l'anneau. Aucun astronome, ajoute-t-il, n'a été frappé de ce fait vraiment extraordinaire, qui nous porte à conclure à « some causal connection between our system and the Galaxy ». Autrement dit, notre système solaire et la Voie lactée ont entre eux un rapport providentiel.

M. Wallace n'est pas, comme il se l'imagine, le premier à être frappé de ce fait. En 1620, Kepler s'exprimait comme il suit dans son *Epitome :*

« Le Soleil avec son système est placé dans un lieu particulier et remar-
« quable de l'univers, en comparaison des autres parties de la région des
« étoiles fixes ; il est proche du centre de l'anneau stellaire qui forme la
« Voie lactée. Cette position est indiquée par le fait que la Voie lactée pré-
« sente à peu près l'aspect d'un grand cercle. »

En 1785, Kant écrivait dans son *Histoire naturelle du Ciel :*

« Les régions non comprises dans la trace blanchâtre de la Voie lactée « sont d'autant plus riches en étoiles qu'elles se rapprochent davantage du « milieu même de la trace ; la plus grande partie des étoiles visibles à « l'œil nu est renfermée dans une zone peu large et dont la Voie lactée « occupe le milieu. »

En 1761, Lambert écrivait dans ses *Lettres cosmologiques :*

« Notre Soleil est une étoile appartenant à un grand amas sphérique « formé par la totalité des étoiles dispersées dans toutes les directions de la « voûte céleste. Cet amas ainsi que les autres forment par leur ensemble « l'aspect de la Voie lactée, de forme non pas sphérique, mais oblongue, ou « disque d'un diamètre incomparablement plus grand que son épaisseur. « Nous ne sommes pas tout à fait au centre, mais du côté de Sirius, et « la Voie lactée n'est pas un grand cercle, mais un parallèle voisin de cinq « degrés. »

Nous étudierons tout à l'heure, aussi soigneusement que possible, les aspects de la Voie lactée. Mais avant d'y arriver, une section de l'article du naturaliste anglais doit être résumée ici comme les précédentes.

IV. — Notre amas d'étoiles

Les étoiles, dont la distance est connue, c'est-à-dire les plus proches, se voient dans toutes les directions. D'après les recherches de M. Kapteyn, de Groningue, ce fait indiquerait que ces étoiles formeraient un amas globulaire, presque concentrique avec la Voie lactée. Notre Soleil serait une étoile de cet amas.

C'est, comme nous venons de le voir, ce qu'avait déjà pensé le philosophe Lambert au XVIIIe siècle.

La démonstration de M. Kapteyn a frappé M. Wallace, qui l'accepte comme certaine, renforcée d'autre part par les arguments de M. Newcomb sur les mouvements propres. « La nouvelle astronomie, dit-il, établit que notre Soleil est l'un des astres centraux d'un amas d'étoiles globulaire, et que cet amas d'étoiles occupe une place presque centrale dans le plan de la Voie lactée. *Nous sommes donc au centre de l'univers.* »

Telle est la conclusion astronomique de l'auteur. Le dernier point de son argumentation sera que non seulement notre système solaire est au centre de l'univers, mais encore que, dans ce système, notre planète est la seule habitable. Nous arriverons plus loin à la discussion de cette vue spéciale. Il importe d'abord de montrer ici que l'argumentation astronomique qui précède est très loin d'être démontrée. La question, comme on le devine,

est de nous rendre compte aussi exactement que possible de la structure de la Voie lactée. C'est ce que nous allons faire.

LA VOIE LACTÉE ET L'UNIVERS

Les premières investigations astronomiques réelles sur l'étendue et l'arrangement de la voie lactée sont dues au génie et à la persévérance du grand observateur William Herschel. Commencées en 1784 et continuées jusqu'à sa mort (1822), ses publications sur cet important sujet, insérées aux *Philosophical Transactions* de la Société royale de Londres, montrent des changements de vues considérables dus au progrès de ses découvertes, que l'on n'a pas toujours suffisamment remarqués et qui ont si complètement modifié ses hypothèses primitives, qu'ils les ont renversées de fond en comble.

« Tout d'abord, en 1784, l'illustre astronome admit que les étoiles étaient « d'égales dimensions et également distantes entre elles. Dans cette concep- « tion, le nombre des étoiles que l'on pouvait compter dans un champ « télescopique correspondait à l'allongement du rayon visuel. Herschel « venait de se construire un télescope de 18,8 pouces d'ouverture, grossis- « sant 157 fois, dont le champ mesurait 15 minutes 4 secondes de diamètre.

« Ce champ montre un 833000e de la voûte céleste entière, et il en fau- « drait plus d'un million pour couvrir l'étendue du ciel. C'est ce que William « Herschel appela ses jauges célestes « gaging of the haevens, star-gages ». « Il en fit 3400 entre 45°+ et 30° de déclinaison. Le nombre des étoiles « inscrites dans ces jauges est extrêmement varié, depuis une étoile, ou même 0, jusqu'à 588 comme moyenne de maxima. Il en déduisit, en distances d'une étoile de première grandeur, la distance 46 pour les minima et la distance 497 pour les maxima.

« On conçoit que si les jauges étaient prises dans toutes les directions, on « pourrait ainsi modeler la forme extérieure de l'univers étoilé visible. Mais « comme les zones circompolaires soit boréales soit australes manquent « dans ce travail, Herschel se contente d'une section de la Voie lactée et en « conclut que « notre nébuleuse est un amas très étendu et ramifié qui se « compose de beaucoup de millions d'étoiles. » Les étoiles du bord de cette « couche seraient dans la constellation de l'Aigle, à 480 millions de fois la « distance du Soleil à la Terre, espace que la lumière parcourt en 7570 ans, « et dans la Licorne à 817 millions de la première unité ou 12 920 ans de « lumière. En faisant ce travail, Herschel découvrit un grand nombre de « nébuleuses qu'il considéra comme des voies lactées extérieures lointaines.

« Nous ne connaissons en aucune façon la forme extérieure de notre « amas stellaire. Elle pourrait être aussi bien carrée que ronde et produi-

« rait à nos yeux le même aspect circulaire par sa projection sur le ciel. Une « figure publiée aux *Transactions* de 1784 montre notre agglomération d'é- « toiles (fig. 15) sous l'aspect d'une strate ou couche rectangulaire s'ouvrant « en deux feuillets et suppose que la projection de cette couche sur le fond « du ciel produit l'apparence de la Voie lactée. C'était l'idée de Thomas « Whright (*The Theory of the Universe*. London, 1750), sur laquelle Kant « avait basé lui-même sa théorie. Un observateur situé vers le milieu, en S, « verrait le rectangle *a b c d e f* projeté sous l'aspect de la ceinture lactée « A B C D E, tandis que sur les côtés les étoiles éparses se projeteraient « clairsemées, en F, G, H, I, K. »

Le grand observateur ne tarda pas à abandonner cette première idée un peu fruste. L'année suivante, en 1785, il présenta un second Mémoire dans lequel il discute de nouvelles jauges et montre notre univers stellaire sous la forme d'une couche oblongue, plate, excentriquement allongée, bifurquée, dont la projection sur le ciel donnerait également naissance à l'image apparente de la Voie lactée (fig. 6). Les rayons visuels SA, SB, SC, rencontrent beaucoup plus d'étoiles que SD ou SE, ou surtout que les rayons perpendiculaires à ce plan.

Les astronomes s'arrêtaient alors à l'idée très simple — trop simple — que les étoiles sont égales entre elles et distribuées à d'égales distances. Il n'y a aucune raison suffisante d'admettre cette égalité. Notre système planétaire nous offre un exemple tout opposé. Or, l'une des qualités d'Herschel a été de ne s'obstiner en aucune opinion préconçue, l'autre de travailler sans cesse pour son seul plaisir et avec la plus complète indépendance d'esprit. En 1796, il commença à abandonner l'hypothèse d'une distribution uniforme des étoiles dans l'espace. En 1802, dans un nouveau Mémoire, il ajoute : « Je suis persuadé maintenant — now — à la suite de mon examen continuel, que la Voie lactée est composée d'étoiles distribuées tout autrement que celles qui nous entourent ». En 1817, il écrit : « Mes jauges indiquent plutôt des condensations. Elles montrent la richesse différente des diverses régions du ciel ». En 1818 : « Si mes jauges cessent de résoudre la Voie actée en étoiles, ce n'est point parce que la nature en est douteuse, c'est parce que cette agglomération stellaire est insondable (fathomless). »

Progressivement, Herschel abandonne ainsi entièrement sa première théorie. La Voie lactée n'est plus une strate limitée, car elle est insondable et nous ne pouvons en embrasser la totalité. En 1817, il résume ses déductions comme il suit :

1. — « La Voie lactée, vue à l'œil nu, offre une succession de taches clai- « res diverses différemment condensées, avec 18 tons d'intensités diffé- « rentes.

2. — « Sa largeur est très inégale. Il y a des endroits où elle ne dépasse « pas 5 degrés. En d'autres elle va à 16. Dans une partie de son cours, elle « présente une branche séparée de 120 degrés de longueur, et les deux « branches occupent un espace de 22 degrés.

3. — « Les plus puissants télescopes n'atteignent pas la limite de la Voie « lactée.

4. — « L'éclat des étoiles d'Orion nous indique que cette région de la « Voie lactée est plus proche de nous. Il y a, au contraire, des vides dans « la Licorne et dans Céphée. »

Ces Mémoires de 1817 et 1818 représentent les idées définitives de William Herschel, bien différentes, comme on le voit, des premières. *La Voie lactée est une indéfinissable agglomération d'amas.* En résumant ces idées, William Struve ne put s'empêcher de s'écrier dans un élan de noble admiration : « Heureux mortel que fut Herschel de jouir à l'âge de quatre-vingts ans de la pénétration d'esprit et de la clarté et de jugement qui lui permirent de composer ces vastes études ! »

Il est bien remarquable toutefois que l'esquisse qui vient d'être reproduite (fig. 6), soit encore citée actuellement par presque tous les astronomes comme représentant le résultat des travaux d'Herschel, quand, dès 1802, il déclarait avoir changé d'avis. On semble en retard de plus de cent ans sur ce point historique (1).

Puisque nous sommes conduits à faire ici une sorte de revue générale comparée des travaux entrepris sur la solution du grand problème de la constitution générale de l'univers, nous ne devons pas passer sous silence l'hypothèse émise par Maedler en 1846, sur « le Soleil central de l'univers » qu'il place dans les Pléiades et qu'il identifie avec Alcyone. Cette hypothèse était principalement fondée sur la direction et sur la grandeur des mouvements propres. La période de révolution du Soleil autour de ce point était fixée à 18 millions d'années et sa vitesse à environ 50 kilomètres par seconde.

Dans ses *Études d'Astronomie stellaire* publiées en 1847, William Struve présente les déductions suivantes :

« La Voie lactée n'est pas tout à fait un grand cercle du ciel, car en pre« nant sa trace moyenne, elle approche d'un cercle parallèle distant à peu « près de 92° de son pôle boréal situé sur les bords de la Chevelure et des « Chiens de chasse, par 12h. 38m. d'ascension droite et + 31°5 de décli« naison. Notre Soleil est un peu excentrique, vers la constellation de la

(1) Même en Angleterre. Un ouvrage qui vient de paraître (1903), *The twentieth Century Atlas of popular Astronomy*, par le premier astronome de l'Observatoire royal d'Édimbourg, présente cette figure comme la synthèse des idées d'Herschel, « adopted by most eminent astronomers ».

« Vierge par rapport à la ligne de plus grande condensation (1). Si nous « regardons toutes les étoiles comme formant un grand système, celui de la « Voie lactée, nous n'avons toutefois aucune idée sur son étendue réelle ni « sur sa forme extérieure. »

Dans le même ouvrage, après une discussion mathématique des densités stellaires résultant des zones de Bessel et d'Argelander, le savant astronome russe conclut que « la couche la plus condensée des étoiles ne forme pas un plan parfait, mais plutôt un plan brisé, ou bien se trouve dans deux plans inclinés l'un sur l'autre d'environ 10 degrés, et dont l'intersection est placée à peu près dans le plan de l'équateur céleste, le Soleil se trouvant à une petite distance de cette ligne d'intersection, vers le point 13h. de l'équateur (2). »

N'oublions pas ici les travaux de Sir John Herschel dans l'hémisphère austral, publiés en 1847, dans son magnifique ouvrage des *Observations du Cap*, mais accomplis réellement de 1834 à 1838, et qui appliquèrent à ces régions jusqu'alors peu étudiées le système des jauges de son illustre père. L'opinion conclue sur la forme de la Voie lactée est de la comparer à un anneau, avec le Soleil un peu excentrique dans cet anneau, plus proche du côté sud que du côté nord. Cet anneau stellaire serait formé d'un nombre considérable d'amas. Dans cette appréciation, si nous pouvions voir la Voie lactée de dehors et de face, elle offrirait sans doute un aspect analogue à celui de la nébuleuse annulaire de la Lyre. Le système solaire se trouverait relativement isolé dans un vide immense (3).

Ces observations, ces recherches, ces discussions sur le grandiose problème de la structure de l'univers sidéral éclairent graduellement la question sans en amener la solution, car le sujet en est aussi vaste que complexe, surtout à cause des irrégularités d'éclat et des sortes de déchirures de l'immense ceinture céleste. Il y a même des vides, des trous, à travers lesquels il semble que l'on pénètre jusqu'au fond du ciel. Continuons notre étude comparative.

« Le professeur américain Stephen Alexander a essayé de représenter ces « variétés par la conception d'une nébuleuse en spirale, analogue à celle de « la Vierge (Messier 99) (4). Mais quelque ingénieux que soit cet arrange- « ment, il n'est pas convaincant.

(1) Sir John Herschel *(Outlines)* se déclare opposé à cette conclusion et affirme le grand cercle. M. André *(Astronomie stellaire)* admet au contraire, que le Soleil n'est pas situé au centre du système, mais sur une normale au plan du cercle galactique, et que la Voie lactée partage la sphère céleste en deux parties dont les aires sont dans le rapport de 8 à 9, la plus grande contenant l'équinoxe d'automne.

(2) *Études d'Astronomie stellaire*, Saint-Pétersbourg, 1847.

(3) *Outlines of Astronomy. — Results of Astr. obs. Cape of Good Hope*, 1847.

(4) *Astronomical Journal*, vol. II, 1852.

« L'une des tentatives les plus laborieuses pour essayer d'expliquer les
« aspects de la Voie lactée, est celle de l'astronome anglais Proctor. Il sup-
« pose (fig. 7) qu'elle a la forme d'un serpent étendu en ovale, avec les
« deux extrémités ramenées vers le centre, laissant entre elles un espace
« vide. Ce vide correspondrait au trou noir du sac à charbon de l'hémi-
« sphère austral, et la double branche du Cygne au Scorpion, ainsi que le
« doublement, plus petit, du circuit austral, seraient produits par la projec-
« tion des deux extrémités du serpent ou fleuve céleste se repliant vers nous
« et se projetant comme le reste sur le fond du ciel (1).

« Cet essai d'explication est des plus originaux. Mais il est peu probable
« que l'une des branches de la Voie lactée soit beaucoup plus proche de
« nous que l'autre. Du moins n'est-ce pas l'impression que l'aspect produit
« sur nos yeux.

« Ici, comme dans toutes les sciences, l'observation doit être la base fonda-
« mentale de toute hypothèse. Aussi devons-nous examiner avec soin les étu-
« des directes faites, soit à l'œil nu, soit à l'aide d'instruments, sur les aspects
« de la Voie lactée. La première carte où la Voie lactée soit figurée avec pré-
« cision d'après nature, est celle de Lubbock (2). Le premier atlas spécial
« sur ce point est celui de l'astronome belge Houzeau, l'un des astronomes
« les plus instruits et les plus modestes, en même temps que l'un des carac-
« tères les plus éminents parmi les savants du siècle dernier. Dans son *Ura-
« nométrie générale*, publiée en 1878 (3), digne de succéder à celle d'Arge-
« lander il expose les observations faites par lui à la Jamaïque, sur l'équateur,
« des deux hémisphères célestes, entre le 28 janvier 1875 et le 28 février
« 1876. Ces observations ont été faites à l'œil nu, vérifiées quelquefois à
« l'aide d'une jumelle. L'un des grands mérites de cette œuvre est la repré-
« sentation de la Voie lactée par des plaques d'égal éclat ou lignes isopho-
« tes, comme on le fait dans les cartes hypsométriques pour les reliefs du
« terrain. Au lieu d'un tracé continu et uniforme, on a ici l'aspect réel des
« diverses intensités et des taches signalées déjà par William Herschel avec
« un grand soin.

« L'examen de ces cartes montre que ce n'est pas du tout là une mince
« lentille uniforme d'agglomération d'étoiles avec un maximum dans son
« plan équatorial, et nous porte à conclure également que les statistiques
« par zones de part et d'autre de ce plan donnent simplement des nombres
« moyens qui ne correspondent pas à la distribution réelle des étoiles dans
« l'espace.

(1) *Monthly Notices of the Royal Astronomical Society*, 1869. — *The Univers of Stars*, 1878. — *Old and New Astronomy*, 1888.

(2) *The Stars in six Maps*, London, 1836.

(3) *Annales de l'Observatoire de Bruxelles*. Nouvelle série, tome I (5 cartes).

« La même impression nous est offerte par la représentation si soigneuse « de la Voie lactée due au minutieux travail de l'observateur Boeddicker à « l'Observatoire de Lord Rosse en Irlande (1). »

(*à suivre*).

Examen critique des phases les plus importantes des phénomènes psychiques et des différentes théories émises.

(*Suite et fin.* Voir le n° de mai 1906).

PHOTOGRAPHIES DES ESPRITS.

D'une nature entièrement différente et de date récente, est le phénomène de la photographie des Esprits.

Pour obtenir ce phénomène, voici comment on procède : on fait l'acquisition d'une boîte avec un certain nombre de plaques à photographies, puis on se rend chez un photographe expérimenté et honnête. On entre avec lui dans la chambre noire et, après avoir marqué la plaque d'un signe distinctif, comme moyen de contrôle, on met cette plaque soi-même dans la boîte. Cela fait, on sort de la chambre noire et l'on vient poser pour que le photographe puisse prendre votre portrait. Quand la plaque est développée, on y voit apparaître, à côté de votre figure, celles de une, deux ou même trois autres figures, souvent un peu vagues et indéfinies, mais pourtant suffisamment distinctes pour vous permettre de reconnaître dans leurs traits, celles d'amis ou de parents décédés. Vous examinez la plaque et vous y retrouvez la marque que vous y avez faite, avant de commencer l'opération.

Comment ce phénomène a-t-il pu se produire ? Peut-on invoquer la fraude pour l'expliquer ? Mais, le photographe est pour vous un étranger ; il ne connaît pas davantage ni vos parents, ni vos amis, ni aucune des personnes dont l'image est reproduite sur la photographie.

La théorie du « subliminal ego » est-elle capable de nous donner la solution de ce mystère ? Ici encore, nous nous heurtons contre des difficultés sérieuses. Pourtant, le matérialiste, le sceptique pour qui tout est simple, vous répond avec un grand sans-gêne, rien n'est plus facile à comprendre. Votre esprit était si fortement concentré sur l'image de ces personnes, votre désir et votre volonté si puissants de les voir apparaître, que vous avez

(1) *The Milky Way, from the north pole to 10° of south declination.* London, 1892. (4 cartes).

créé vous-même quelque part, dans un point de l'atmosphère ambiante, une image qui était la leur. Votre pensée a produit une substance dont s'est imprégnée la figure de ces êtres qui s'est photographiée sur la plaque, dans la chambre noire.

A cette hypothèse, plusieurs objections peuvent être faites. Outre qu'il serait difficile, sinon impossible de concentrer sa pensée sur deux ou trois personnes simultanément, surtout dans la seconde de temps que dure la pose, il y a lieu de se demander si ces choses sont possibles, pourquoi elles ne se produisent pas tous les jours et dans tous les cas ? Et de plus, si en effet, des portraits peuvent être produits ainsi par la seule émission de la pensée sur la plaque sensible, pourquoi d'autres objets ne peuvent-ils pas y être reproduits de même ? Comment expliquer que c'est la figure seule qui s'y montre ? Et comment aussi justifier la présence d'autres figures totalement étrangères et inconnues des assistants, qui apparaissent souvent, en même temps sur la même plaque ?

La fraude pas plus que la théorie de la télépathie ou du « subliminal ego » ne peuvent nous en donner la raison. Le spiritisme seul a fourni des preuves abondantes que les photographies ainsi obtenues sont la reproduction exacte des esprits présents aux séances. On n'ignore plus, de nos jours, qu'on peut photographier des astres de l'espace, placés à une telle distance de la terre qu'ils sont invisibles à l'œil de l'homme et que l'astronome lui-même ne peut découvrir avec son télescope. La lumière est si faible que l'œil ne peut en recevoir l'impression, mais elle est capable de se fixer sur la plaque sensible de la chambre noire. Par une raison analogue, la chambre noire du photographe peut reproduire la forme partiellement matérialisée des esprits de l'au-delà.

Telle est l'explication la plus rationnelle qu'on puisse donner à la production des phénomènes de cette nature.

MULTIPLE PERSONNALITÉ.

Voici encore un phénomène qui met aux abois les savants et qui a donné lieu, de leur part, à une controverse des plus vives. Un grand nombre de cas de ce genre se sont produits dans les deux mondes et on cite surtout, comme étant une énigme jusqu'ici inexpliquée, le cas extraordinaire de Mollie Fancher, aux États-Unis d'Amérique, dont j'ai entretenu mes lecteurs, dans une Revue précédente. Ce phénomène se manifeste de la manière suivante : Le sujet est aujourd'hui en pleine possession de ses facultés et de ses forces qui se traduisent avec leur caractère normal, habituel ; tout à coup par suite d'une chute, d'un violent choc moral ou de quelque autre cause inconnue et inexpliquée, la personnalité de ce sujet a subi un complet changement ; il n'est plus selon toute apparence le même individu. Il

n'a plus maintenant connaissance de son ancien « Ego », il n'a plus le souvenir de sa vie antérieure et il se présente sous des traits entièrement différents de ceux qu'on a reconnus en lui précédemment. Cette transformation peut durer plusieurs heures, plusieurs jours, plusieurs mois même et le sujet peut alors, après un laps de temps indéterminé, revenir à son état primitif, mais toutefois sans avoir gardé le souvenir de l'altération qu'a subie son esprit. La période de transformation est une lacune dans son existence et il reprend la chaîne interrompue de sa vie antérieure, là où la solution de continuité s'est produite. Plus tard, la deuxième personnalité peut se représenter de nouveau, puis être suivie d'une troisième et même d'une quatrième et le sujet revenir à sa personnalité première, après avoir joué deux ou trois rôles différents sur le théâtre de la vie. Ce serait perdre son temps, en vaines paroles, que d'invoquer ici l'une des théories présentées déjà pour expliquer ce phénomène ; aucune ne peut entrer en ligne avec celle du spiritualisme qui attribue ces phénomènes, avec raison, à « l'obsession » ; c'est-à-dire qu'un esprit désincarné prend complète possession du contrôle du sujet, pendant un certain temps et se manifeste avec les attributs qu'il est censé représenter.

On explique de la même manière l'incarnation d'un esprit dans le corps d'un médium, se manifestant avec un degré de connaissances intellectuelles dont il ne donne aucun signe quand il est à l'état normal. C'est ainsi qu'on a vu des médiums illettrés, ignorants dans toute l'acception du mot, discourir sur des sujets de philosophie et de science, parler et écrire avec une rapidité et une clarté de jugement auxquelles ne pourraient prétendre les savants eux-mêmes, à moins d'y consacrer un certain temps et d'avoir fait des études spéciales.

D'autresfois le médium « en transe » se met à écrire ou à parler dans des langues étrangères, mortes ou vivantes, dont il ne connaît pas le premier mot ; car, généralement, les médiums appartiennent à une classe de gens sans culture et souvent sans éducation.

Comment le savant, sceptique et matérialiste, peut-il nous donner la solution de ce problème ? Comment se fait-il qu'une personne illettrée, inintelligente par nature, devienne tout à coup, quand elle est à l'état d'hypnose, d'une intelligence supérieure, d'élite, jusqu'à dépasser en mérite et en savoir des hommes qui ont consacré leur vie entière à l'étude d'une seule branche de sciences ? N'est-ce pas là un fait qui bouleverse toutes les données admises dans le domaine scientifique ?

Certains diront que toutes ces connaissances, acquises dans des vies antérieures, existaient dans le sub-conscient du sujet et que sous l'influence de la puissance hypnotique, elles se sont réveillées et venues se manifester au grand jour. Mais, à quoi servaient au médium tant de connaissances diverses,

s'il ne pouvait en tirer aucun parti pour son intérêt personnel et le bien-être normal de ses semblables, pendant sa vie ? Dieu n'a rien fait d'inutile dans son œuvre, et il ne peut avoir voulu qu'un esprit, devenu supérieur par des évolutions diverses, vienne s'incarner et vivre sur cette terre pour ne faire aucun usage de sa supériorité intellectuelle. On a beau retourner la question dans tous les sens, aucun argument n'est aussi puissant, aussi convaincant que celui du spiritualisme.

Résumé

Résumons maintenant ce que nous venons de dire et déduisons-en nos conclusions :

Nous avons déclaré, au début de cet essai, qu'il est admis par les hommes de science de considérer comme étant la plus vraie, l'hypothèse :

1° Qui explique le plus grand nombre de faits ;

2° Qui ne peut être controversée par aucun autre fait ;

3° Qui est la plus simple et la moins recherchée ;

4° Qui est susceptible de répondre aux exigences de faits nouveaux pouvant se produire, et ne nécessitant aucune modification pour expliquer de nouveaux faits.

Nous avons passé en revue et discuté les trois hypothèses qui dominent aujourd'hui dans l'opinion des savants, « la télépathie, le subliminal ego, ou subconscient et la clairvoyance ».

Nous admettons, nous autres spiritualistes, que les théories sus-dites peuvent expliquer certains phénomènes physiologiques, mais nous prétendons qu'elles sont impuissantes à rendre compte de tous les faits, en général et à l'appui de notre assertion, nous avons cité dans le cours de cette étude, des exemples de faits, produits et attestés par des hommes dont on ne pourrait mettre en doute, la parfaite intégrité et que le spiritualisme seul peut expliquer. Nous sommes donc autorisés à dire que la théorie spiritualiste est la seule qui résolve tous les phénomènes de psychologie qui se sont manifestés dans les temps anciens et modernes et qu'elle n'est plus une hypothèse, mais une réelle, une grande et vitale vérité.

Venise, le 29 juin 1906.

Prof. MOUTONNIER

ÉTUDE SUR LE SPIRITISME [1]

Par A. Marion, *Président de la Cour d'appel d'Alger.*

(ŒUVRE POSTHUME) *(suite)*.

---

§ 11

DE NOS COMMUNICATIONS AVEC LES ESPRITS

Je vais aborder un point fort délicat et en même temps des plus importants. Je veux parler de nos communications avec les Esprits.

A cet égard je conçois que, lorsqu'on n'a aucune connaissance de la doctrine spirite, lorsque surtout on n'a sur la mort et ses suites que de fausses idées, l'on ait de la peine à croire que nous puissions communiquer avec ceux qui ne sont plus. Et cependant qu'on me permette cette affirmation, rien n'est plus certain. Voilà plusieurs années, ainsi que je l'ai déjà dit, que je fais partie d'un groupe spirite. Eh bien ! je l'atteste en toute sincérité en toute conscience, rien n'est plus vrai.

Et qu'on ne dise pas que j'ai été le jouet de quelque imposteur, qui aurait abusé de ma crédulité ! Je pardonnerais cette supposition s'il ne s'était agi pour moi que de trois ou quatre expériences ayant eu lieu à différents et longs intervalles. Mais qu'on ne le perde pas de vue, je parle de ce que j'ai été à même de constater pendant près de cinq années successives.

D'un autre côté, et ceci est très important, le groupe dont je parle, ne constitue pas une réunion publique où l'on reçoive tous ceux qui se présentent sans s'inquiéter de leur position, de leurs tendances, de leur caractère, ni enfin des sentiments qui les animent. Notre groupe est essentiellement privé ; nul ne peut y être admis, s'il n'est parfaitement connu. Voilà déjà une première garantie.

Il en est une autre plus sérieuse encore : c'est que nul de nous, le médium compris, n'est guidé par un intérêt quelconque. Nous ne sommes mus, les uns et les autres, que par un seul mobile : celui de nous instruire, tout en venant en aide aux esprits souffrants. Pourquoi, dans ces conditions, aurions-nous cherché à nous tromper respectivement ? Dans tous les cas, croit-on, lorsque tout se passe entre des individus qui se connaissent et se réunissent régulièrement toutes les semaines, que, si l'un de nous eût voulu en imposer aux autres et abuser de leur crédulité, cela eût pu durer aussi longtemps ? Peut-on admettre surtout que, dans le nombre, il ne s'en fût pas trouvé au moins un assez maître, ne fut-ce qu'une fois,

(1) Voir les numéros de la Revue depuis 1905, et janvier à juillet 1906.

de lui-même pour surprendre la fraude et la dévoiler ? Ce serait avoir de nous une bien triste idée.

Mais il n'en sera point ainsi, je l'espère du moins.

Quoi qu'il en soit, je le certifie de nouveau ; ce que je vais dire avoir entendu, je l'ai bien entendu ; ce que je dirai avoir vu, je l'ai bien et sûrement vu. Mais, pour l'intelligence de ce qui va suivre, il est d'abord nécessaire que je fasse connaître comment ont lieu nos communications avec les Esprits.

Elles se font au moyen d'un médium pris parmi nous, et qui a reçu du ciel une faculté toute spéciale. Mais, me demandera-t-on, qu'est-ce qu'un médium ? C'est l'agent, l'intermédiaire, le conducteur de l'influence spirituelle. C'est en conséquence par lui que se transmettent dans les divers cercles ou groupes, les révélations ou communications des Esprits.

Cette faculté n'est pas donnée à tout le monde. Si on ne l'a pas obtenue spontanément, ce qui arrive parfois, mais rarement, on ne l'acquiert que par des essais continus et successifs, que l'on est quelquefois obligé de prolonger pendant des mois entiers ; et encore, quelque prolongées qu'elles soient, ces tentatives sont souvent infructueuses.

A ce propos on s'est demandé si, pour être médium, il fallait se trouver dans des dispositions exceptionnelles. S'il faut croire Jakson Davis qui était en 1852 le plus célèbre des médiums dans l'Union : « une bonne disposition « intellectuelle et morale n'est nullement nécessaire, mais une certaine « disposition électrique... «

« Quoique, dit M. de Mirville, nous ne croyons pas plus à cette dernière « nécessité qu'à toutes les autres, nous regardons cependant comme évident « que certaines dispositions physiologiques doivent favoriser ces assimila- « tions spirituelles, et nous admettons très volontiers cette autre proposition « du même auteur, *que l'électricité vitale peut être regardée comme le réci- « pient de l'influx spirituel...* »

Quoi qu'il en soit, il y a plusieurs natures de médiums, parce qu'il y a plusieurs sortes de médiumnités. A ma connaissance il y en a cinq : 1° la voyante, 2° l'auditive, 3° l'intuitive, 4° la mécanique, 5° la somnambule.

La première de ces médiumnités donne, à ceux qui en sont doués, la faculté de voir dans un verre d'eau des apparitions de divers genres. A cet égard, tout ce que je peux dire, c'est que j'ai bien assisté à quatre ou cinq expériences ; mais, comme je ne pouvais rien voir par moi-même, pas plus que les autres personnes présentes, et que dès lors il ne m'a pas été permis de rien contrôler, quelque confiance que je dusse avoir en la personne qui prétendait voir, je n'ose rien attester.

Dans une circonstance pourtant il s'est passé un fait tellement caractérisé, que je serais autorisé à ne plus émettre un doute quelconque. C'était un

soir; quatre ou cinq personnes étaient réunies chez moi. La conversation vint à rouler sur le spiritisme et, à cette occasion, on parla de ce que l'on pouvait voir dans un verre d'eau. Je donnai à ce sujet quelques explications. Puis, m'adressant tout à coup à une dame qui avait paru écouter attentivement, je l'engageai à tenter l'expérience. Je ne sais pourquoi; mais j'avais le pressentiment que cette tentative devait réussir.

Je l'invitai donc à regarder dans un verre mi-plein d'eau, que je plaçai sous ses yeux. Ainsi que je m'y attendais, elle commença par refuser et même avec un certain dédain; cependant, sur mes insistances, elle finit par consentir et quel fut son étonnement de distinguer presque aussitôt des têtes humaines parfaitement dessinées.

Pour donner à son expérience un caractère plus saisissant, on engagea cette dame à évoquer en souvenir son mari, — mort depuis plusieurs années. Elle le fit sans méfiance aucune; mais à peine eut-elle jeté les yeux sur le verre qu'elle le repoussa brusquement et qu'elle se rejeta en arrière avec toutes les apparences d'une grande émotion. Elle venait, dit-elle, d'apercevoir très distinctement les traits de son mari.

Après qu'elle se fût un peu calmée, nous l'engageâmes à renouveler cette tentative, mais nous ne pûmes jamais l'y décider. On lui conseilla alors d'évoquer un autre membre de la famille moins rapproché, elle ne s'y résolut qu'à grand'peine et cette fois, elle fut encore vivement émue, je pourrais dire effrayée, parce que, comme lorsqu'il s'était agi de son mari, la personne par elle demandée lui était apparue.

Maintenant qu'ajouterais-je? Cette dame avait-elle réellement vu ce qu'elle nous disait avoir aperçu? N'était-ce pas là plutôt l'effet de son imagination? Ce que je peux dire, c'est qu'ayant, quelque temps après, prié cette même dame de renouveler cette expérience, j'ai pu me convaincre par le jeu de sa physionomie, que je suivais attentivement, qu'elle voyait réellement quelque chose et par conséquent les figures ou les objets qu'elle me dépeignait.

Toutefois dois-je affirmer? Je le pourrais; mais je me borne à raconter.

Quant à la médiumnité auditive, voici en quoi elle consiste et comment elle se manifeste. Quelques individus prétendent que, dans certains moments, ils entendent intérieurement la voix des esprits. Ceux-ci leur parleraient, ils leur répondraient et il s'établirait entre eux une conversation.

Je ne crois pas que cette médiumnité soit très commune. Un des individus qui faisait partie de notre groupe disait avoir fréquemment de ces sortes de communication.

Cela était-il bien vrai? Je l'ai vu à l'œuvre au pied du lit d'une jeune personne malade, dont, au moyen de quelques passes magnétiques, il calmait les souffrances. S'il faut l'en croire, il agissait sous l'inspiration des esprits

qui, lui parlant à l'oreille, lui indiquaient la partie du corps sur laquelle ses efforts devaient insister, s'il fallait précipiter ou modérer ses mouvements et même les discontinuer.

En parlant ainsi mon confrère en spiritisme me paraissait être de la meilleure foi possible. Mais pourquoi n'en aurait-il pas été ainsi ? L'histoire ne nous apprend-elle pas que des personnages célèbres ont reçu, eux aussi, de pareilles communications de la part d'esprits invisibles ? Je ne veux certainement pas citer tous ceux qui se sont trouvés dans ce cas ; mais il en est un, le plus remarquable de tous, sur lequel il me semble utile de dire quelques mots.

N'est-il pas vrai que Socrate, cet illustre philosophe, avait à sa disposition un Esprit familier avec lequel il conversait et dont il recevait les avis et les inspirations ? c'était public et connu de tous dans Athènes. Au reste il le disait à qui voulait l'entendre. « La faveur céleste, disait-il, m'a accordé un « don merveilleux qui ne m'a pas quitté depuis mon enfance. C'est une voix « qui, lorsqu'elle se fait entendre, me détourne de ce que je vais faire et ne « m'y pousse jamais... »

Dans une occasion, s'adressant à son ami Criton, il s'exprimait ainsi : « Il me semble que j'entends tout ce que je viens de dire, comme les cory- « bantes croient entendre les cornets et les flûtes ; et le son de toutes ces « paroles résonne si fort à mes oreilles qu'il m'empêche d'entendre tout ce « que l'on me dit ailleurs... »

Platon rapporte en effet que, dans ces cas là, il lui arrivait de s'arrêter tout à coup, dans quelque endroit qu'il pût se trouver, ainsi, par exemple, au siège de Potidée ; et chacun respectait cette immobilité qui était un signe certain de sa conversation avec son Esprit familier.

Pourquoi dès lors cette médiumnité à un degré plus ou moins grand n'existerait-elle pas de nos jours ? Au reste, comme je l'ai déjà dit, que d'individus depuis lors ont joui de cette faculté !

La médiumnité, dont j'ai à m'occuper en troisième lieu, est celle dite : intuitive, c'est-à-dire, celle par laquelle la vérité se manifeste d'elle-même à notre intelligence. On ne saurait croire de quelle ressource elle est pour celui qui en est favorisé.

Je suis un exemple des plus remarquables de ce que l'on peut avec elle. Ainsi lorsque je fus admis pour la première fois dans le groupe spirite, que j'ai fréquenté depuis, je n'avais même rien lu sur la matière. Bien plus, j'étais dans la disposition d'esprit de ceux qui nous combattent aujourd'hui et par conséquent dans un courant d'idées contraires. Et cependant on ne peut croire avec quelle facilité je compris et j'appréciai tout ce qui se faisait et se disait. Ce fut au point que je pus me mêler à la discussion et y apporter des aperçus qu'une étude préalable eût pu seule me fournir. Et cela

sans effort, il me semblait que je ne faisais que rappeler d'anciens souvenirs,

Cette médiumnité nous est également utile même en dehors du spiritisme. Elle permet aux Esprits de faciliter nos travaux en éclairant nos pensées et en secondant notre application. C'est par là que leur intervention vient à notre aide dans toutes les phases de notre vie. A ce propos, quand je rappelle mes souvenirs, quand je songe à ces clartés subites, à ces lueurs soudaines, qui sont venues parfois porter, dans des moments difficiles, la lumière dans mon esprit, je n'hésite pas à dire, dût mon amour-propre en souffrir, que je leur dois beaucoup pour leur assistance dans diverses circonstances, qu'il se soit agi de ma vie publique ou de ma vie privée.

Au reste les Esprits ne nous cachent pas ce qu'ils font pour nous; seulement ils ne nous laissent pas ignorer que ce concours, ils ne le donnent qu'à ceux qui, par les connaissances qu'ils ont acquises, se trouvent dans le cas d'en profiter. C'est donc, si je puis m'exprimer ainsi, c'est en quelque sorte un appoint qu'ils apportent, à condition toujours que nous fournirons le fond.

Mais, me dira-t-on, les Esprits sont donc toujours avec vous? La religion catholique nous enseigne que nous sommes continuellement assistés d'anges, qu'elle nomme nos anges gardiens. Ce qu'il y a de vrai dans cela c'est que ces anges ne sont autres que nos Esprits protecteurs qui, soit par reconnaissance pour un service rendu dans le courant d'une existence commune, quelque époque qu'elle ait eu lieu, soit par l'affection que, dans la même période de temps, nous avons su leur inspirer, se font un devoir et un bonheur de veiller sur nous. Ce sont eux qui nous donnent les bons conseils que nous recevons dans notre for intérieur ; ce sont eux qui nous adressent ces reproches par lesquels notre conscience est troublée quand nous avons mal fait.

Car, qu'on ne le perde pas de vue, nous sommes toujours sous le regard de ceux dont nous sommes séparés. Un père, une mère n'abandonnent jamais l'enfant qu'ils ont laissé sur la terre. C'est pour les premiers un grand bonheur de pouvoir influer jusqu'à un certain point sur la direction de celui qu'ils aiment toujours, et pour ce dernier c'est une excitation à se bien conduire, parce qu'il sait qu'il n'est jamais seul et que ses bonnes et ses mauvaises actions ont pour témoins ceux dont il a sans doute gardé un touchant souvenir.

S'il en est ainsi, et je ne vois pas pourquoi cela ne serait pas vrai, ce que je viens de dire en ce qui concerne la médiumnité intuitive, n'a rien qui doive surprendre et rien alors que nous ne puissions accepter.

(*à suivre*).

PAGES RETROUVÉES

(suite).

L'ABBÉ BORNAVE

XXII

— Enfin, mon bon Maurice, me voici, grâce à tes soins si tendres et si fraternels, remis de mes fatigues ; je me sens parfaitement dispos et rétabli, tu vas me laisser me lever afin d'aller m'étendre à l'ombre dans le jardin de tes excellents voisins. Combien je suis touché, frérot, de l'intérêt si bienveillant que me témoignent tous ces officiers, surtout les lieutenants Giliani et Lionnet en qui j'ai comme retrouvé des amis.

— Repose-toi encore aujourd'hui, mon cher Gaston, n'abuse pas de tes forces, tu sais que notre aimable Dr Mac-Aulife t'a condamné à huit jours de chambre et à huit autres de convalescence. Nous irons au jardin, mais tu ne verras pas la ville avant une semaine. Ne parle pas trop ; je sais bien que, de tes lèvres, sont prêtes à s'envoler cent réponses vers autant de questions que les miennes brûlent de t'adresser ; mais, le docteur a coupé les ailes aux unes et aux autres et j'ai promis d'observer son ordonnance. Pauvre frère, tu étais si épuisé à ton arrivée que tu as dormi vingt heures sans ouvrir les yeux. Toute la ville de Saint-Denis s'est intéressée à ton sort et à celui de tes deux compagnons et des autres naufragés qui sont à l'hôpital militaire dans des chambres d'officiers et entourés de soins que leur prodiguent les bonnes sœurs, l'abbé Dupérier, l'excellent aumônier et tous les médecins.

— Oh ! oui, mes pauvres compagnons ! en mon égoïsme je les ai un peu oubliés, mais combien j'ai hâte de voler vers eux.

— Tranquillise-toi, Gaston, tous les jours mes amis sont allés prendre de leurs nouvelles et leur porter des tiennes ; le capitaine, les deux missionnaires et les matelots sont tous, ainsi que toi, hors de danger et sitôt que ta garde-robe sera remplacée et que tu pourras sortir, nous irons en voiture à l'hôpital voir tous les naufragés.

Il est venu beaucoup de visiteurs depuis cinq jours; la colonie entière t'a adressé bien des marques de sympathie de même qu'à tes frères de malheur. M. le gouverneur de Bormel, monseigneur Delannoy évêque de la Réunion, M. le procureur général Lefèvre, le colonel Gassias, M. le médecin en chef Beaumanoir, l'abbé Péroux curé de la cathédrale, les membres du clergé, enfin tous les officiers et les fonctionnaires sont venus pour te voir et ont été reçus chez Lionnet chargé de faire respecter la consigne sévère du docteur du régiment, et tu auras à jeter les yeux sur plus de deux cents

cartes de visite. C'est que les journaux de Saint-Denis ont appris à toute l'île l'histoire de votre naufrage, de votre sauvetage, sans omettre de parler d'un acte de dévouement accompli en pleine mer par certain abbé Gaston Bornave.

— Maurice, qu'avait-on besoin de parler de cela ? Pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas donné la force de sauver ceux qui ont disparu sous nos yeux, au moment où nous quittions le *Paul-et-Virginie* ? Je n'ai pu que les bénir au moment où leurs âmes purifiées par cette fin cruelle allaient franchir les portes de l'au-delà.

Mais Vallas imposant doucement silence à son cousin l'obligea à reprendre un repos encore nécessaire. A quelques jours de là, Lionnet, dont le colonel Gassias avait différé d'un mois le départ pour Saint-Paul, entra prendre des nouvelles du jeune prêtre et l'inviter à venir passer une heure ou deux à l'ombrage de son jardin, où Giliani et quelques officiers, heureux de le savoir un peu remis de ses fatigues, l'attendaient pour le féliciter.

La soirée était douce et Gaston Bornave, allongé sur le long fauteuil indien de Lionnet et entouré d'un auditoire bien sympathique formé par les officiers d'infanterie de marine, raconta les événements de sa longue et pénible traversée et les souffrances endurées par les survivants du *Paul-et-Virginie*. Il avait appris par Vallas que la clairvoyance de Mam'zell Fine leur avait dévoilé, au moment où ils s'accomplissaient si loin d'eux, les faits dont le prêtre basque consentit à faire le récit exact. Fifine lui fut présentée sur la demande instante de Gaston qui n'osa point arrêter l'élan de respect et de vénération que manifesta la jolie mulâtresse en se jetant à genoux devant lui et en couvrant ses mains de baisers et de larmes. C'est qu'un lien invisible et mystérieux avait, sans que personne pût en comprendre la cause, uni l'âme de cette fille à celle du jeune missionnaire au-devant de qui elle était allée si loin comme pour l'attirer vers la petite île de l'Océan Indien.

« Le trois-mâts *Paul-et-Virginie*, dit l'abbé Bornave, était un navire déjà vieux et fatigué par de nombreuses traversées entre la France et l'Océanie et qui, malgré les représentations que son capitaine M. Despelètes, un Basque de Saint-Jean-de-Luz, avait adressées aux armateurs, n'avait pu obtenir toutes les réparations que la prudence et l'intérêt même des propriétaires auraient dû imposer pour assurer la sécurité de l'équipage et la préservation du chargement.

« Au bout de quelques semaines l'eau s'était montrée dans la cale où deux cents barriques de vin étaient arrimées et où la présence de l'eau de mer aurait présenté peu d'inconvénient. A Teneriffe un calfatage rapide avait rassuré l'équipage et les deux missionnaires qui se rendaient avec moi en Océanie. Notre traversée jusqu'au Cap de Bonne Espérance se fit sans encom-

bre; mais, après avoir doublé la terrible pointe africaine, la grosse mer, les longues et puissantes lames n'avaient pas tardé à secouer terriblement le *Paul-et-Virginie* dont les membrures craquaient d'une façon sinistre, et bientôt le maître calier vint avertir le capitaine que l'eau entrait par une voie qu'il serait peut-être difficile d'aveugler complètement. Le capitaine Despelètes, le lieutenant Augier et plusieurs matelots descendirent dans la cale qui se remplissait visiblement. Les pompes furent installées et demandèrent le secours incessant de nos bras.

« Un matin, le capitaine avoua qu'il n'était plus possible d'arrêter l'eau qui pénétrait par plusieurs ouvertures existant entre les bois du bordage et nous déclara qu'il allait virer de bord et regagner Table bay. Malheureusement cette manœuvre nous mit le vent en poupe et fatigua énormément le navire. Pour comble de malheur, une forte tempête s'éleva deux jours après et l'eau balaya tout ce qui était sur le pont. La foudre brisa notre mât de misaine qui par une chance inespérée s'abattit sur tribord et tomba à la mer, mais il était évident que l'eau emplissant la cale les soutes et l'entrepont, il fallait alléger le bâtiment.

« Jour et nuit, continua l'abbé Bornave, tout le monde mit la main à la manœuvre et aux pompes, puis l'on dut jeter à la mer six cents barils de farine et trois cents caisses de marchandises destinées aux condamnés de la Nouvelle Calédonie, mais c'était livrer la place vide à l'eau de mer qui envahit en peu d'heures tout l'entrepont. Un matin, le brave capitaine n'eut pas besoin de nous dire que le navire allait sombrer. Il fit mettre dans le grand canot des biscuits, des conserves de viande salée, deux barils d'eau et un tonnelet de rhum puis, l'embarcation déliée de ses supports fut mise à la mer. A midi, sous une mer démontée et une pluie torrentielle tout le monde descendit à l'aide d'une échelle de cordes dans le canot difficile à aborder vu l'état de la mer. Le capitaine Despelètes, un vieux loup de mer qui avait déjà passé par semblable épreuve, descendit le dernier et allait saisir la barre pour s'éloigner au plus vite lorsque le navire, qui roulait comme un immense bouchon de liège, s'abattit sur le canot et écrasa cinq hommes qui tombèrent à la mer où ils disparurent sans qu'il fût possible de leur tendre les mains ni leur jeter un bout de corde. Un second retour du navire atteignit encore l'embarcation qui chavira et nous précipita tous à la mer avec les vivres et les avirons. Trois hommes et le lieutenant Augier se noyèrent encore et lorsque les plus heureux purent remonter à bord, nous n'étions plus que neuf sur dix-huit. Un matelot fut assez habile pour sauver un baril d'eau et lorsque nous nous fûmes éloignés du navire nous ne vîmes plus que sa mâture hors de l'eau se balançant au roulis et se découpant dans le ciel blafard. Quelques minutes après le *Paul-et-Virginie* avait disparu pour jamais dans les flots.

Nous étions trempés, grelottants de froid et la plus horrible détresse envahissait le cœur de chacun de nous qui voyait la mort se dresser muette et implacable.

Les deux autres missionnaires priaient avec ferveur le ciel de nous prendre en pitié. Moi, je songeais au pays que je ne devais point revoir, à toi Vallas, sans me douter que, par un mystérieux pouvoir, cette fille vous faisait assister à cette scène horrible. Un être cher, un ami dont je vous parlerai et qui, par la philosophie qu'il m'avait fait partager, avait banni de mon cœur la crainte de la mort, m'apparurt soudain. Je suis certain d'avoir vu le saint abbé Marchal me sourire et ses lèvres murmurer le mot : Courage ! Durant les quatre longs jours remplis d'angoisse où notre canot fut le jouet des flots, j'eus seul, sans doute, en mon âme la conviction que nous serions sauvés. Le troisième jour, la mer s'apaisa, le ciel s'éclaircit et quelques rayons de soleil nous séchèrent un peu, mais nous étions épuisés par le manque de nourriture et de sommeil et les plus courageux perdaient toute espérance.

Quelle fut notre joie et quel cri s'échappa de nos poitrines lorsque le quatrième jour au lever du soleil nous aperçûmes, à quelques milles dans le Sud, un navire couvert de voiles qui, d'après l'estime du capitaine, ne devait pas passer loin de nous.

J'élevai mon âme vers Dieu et ma conviction est que des êtres chers, invisibles de nous, avaient assisté à notre naufrage et nous venaient en aide en envoyant ce bâtiment à notre secours. Il dut nous apercevoir après que le capitaine s'étant dépouillé de sa chemise l'eut hissée au bout du seul aviron resté au fond du canot, car un signal nous fut adressé par des pavillons hissés à l'artimon et par un coup de canon qui eut pour effet de nous faire pleurer tous comme des enfants.

A 10 heures du matin, nous étions à contre-bord des *Deux-Frères* du Havre et, quelques instants après, tous sauvés.

Une fois sur le pont du navire, où il fallut nous hisser l'un après l'autre tant nous étions épuisés par la faim et l'insomnie, nous nous embrassâmes et tombâmes à genoux en adressant au ciel ces remerciements qui s'exhalent des cœurs les plus endurcis.

Sais-tu, mon cher Maurice, quelle image alors s'éveilla nettement en ma mémoire ? celle de cette gitane espagnole que deux fois j'ai rencontrée, la première, avec toi et la seconde seul alors qu'elle me prédit que je ferais naufrage dans une tempête ; ses prédictions ne se sont que trop tôt réalisées et le jour où je fus sauvé, je devinai que j'allais vers toi, Maurice. En ce moment, j'oubliai tous mes maux... et, aujourd'hui je les bénis, chers amis qui m'entourez.

— Oh ! mon bon Gaston, s'écria Vallas secoué par un sanglot en se jetant

sur le jeune missionnaire qu'il étreignit dans ses bras, oui, tout ce qu'a dit cette « diabolica » s'est réalisé ; mais dans toute cette série de tristes aventures le seul coupable n'est-il pas moi qui, par ma désobéissance aux volontés de mon père ai causé tous tes malheurs. Giliani et Lionnet ici présents à qui j'ai raconté ces choses extraordinaires, te diront quels regrets ont pénétré en mon âme. Si j'étais resté au séminaire, *tout autre eût été ta vie*, tu serais allé à Saint-Cyr et tu occuperais peut-être ici ma place... je veux dire ta place, avec l'épaulette que je t'ai volée.

— Allons, Vallas, tais-toi, penser de telles choses serait blasphémer, es-tu encore un enfant pour pleurer ?... Ce qui est arrivé était écrit, dirai-je, comme l'Arabe, et tu as fait ton devoir en te dérobant au sacerdoce puisque tu n'avais pas la vocation. Tu as fait un bon soldat, tu t'es conduit vaillamment et le sang que tu as versé à Orléans en défendant la Patrie, sang généreux qui t'a été payé de l'épaulette et qui a racheté ce que tu crois être une faute. J'étais libre de faire comme toi, j'ai cédé aux prières de mon père et de ma mère, l'avenir nous dira si comme toi, je n'ai pas à m'en repentir. Les jours d'épreuves sont passés, des jours de bonheur leur succéderont sans doute ! »

Cette scène touchante avait bien ému les officiers présents qui tous témoignèrent leur admiration pour le caractère si noble du jeune abbé Bornave, et la nuit étant avancée, chacun regagna sa demeure voisine.

XXIII

Le temps fuit, les événements vont se précipiter. Les naufragés du *Paul et Virginie* ont oublié leurs maux et ont suivi le fil de leur destinée : le capitaine Despelètes et ses matelots ont été rapatriés par un paquebot ; les deux missionnaires sont partis sur un trois-mâts de Nantes qui portait des marchandises en Australie, d'où ils passeraient en Calédonie et de là aux Nouvelles Hébrides.

Rien comme le malheur n'unit plus fermement les hommes qui l'ont supporté ensemble, et tous les naufragés s'étaient pressés dans les bras en s'adressant des adieux touchants. Le jour où les deux missionnaires quittèrent l'île de la Réunion sur le navire qui devait les emporter pour toujours peut-être loin de leur patrie, l'abbé Bornave et Vallas les accompagnèrent à bord et les quatre Basques après s'être adressé des vœux de santé et de paix se séparèrent pleins d'émotion.

Quant à l'abbé Bornave, il était, jusqu'à nouvel ordre, retenu à Saint-Denis par Monseigneur Delannoy évêque de la Réunion qui avait ressenti une affection sincère pour le héros du *Paul-et-Virginie*. Les visites que Vallas avaient faites à Sa Grandeur avec son cousin avaient déterminé le bon

évêque à conserver le jeune prêtre en s'autorisant de la disparition de plusieurs desservants des quartiers renvoyés en France comme malades. Une lettre adressée à Monseigneur de Bayonne lui avait valu une réponse si pleine d'éloges à l'adresse de Gaston que le prélat Dionysien n'avait pas hésité un instant à garder l'abbé Bornave qu'il avait nommé vicaire de l'église du quartier du Butor à l'est de Saint-Denis.

Par sa douceur, sa bienveillance, sa charité et ajoutons, par son extérieur noble et beau, l'abbé Bornave s'était promptement attiré la sympathie de la population ouvrière et de couleur qui est celle de cette partie de la ville.

Vallas venait souvent voir son cousin et l'abbé était une fois par semaine l'invité des officiers d'infanterie de marine au milieu desquels il avait trouvé des amis. Tous savaient que Gaston avait aspiré à la carrière militaire et ils l'accueillaient avec une franche camaraderie comme un des leurs.

La ressemblance entre les deux cousins s'était accentuée, tous les deux étaient de taille semblable, leur voix était presque la même et l'accent basque, si énergique, ajoutait encore à l'illusion. Tous les deux étaient bruns et portaient de la même façon, taillée en pointe, la barbe que les officiers et les prêtres sont autorisés à garder librement aux colonies. Un soir, chez Giliani, Vallas eut l'idée de vérifier cette ressemblance et échangea ses vêtements avec ceux du prêtre qu'il habilla en officier, puis, sans sortir de la petite île, ils allèrent serrer la main des camarades qui les reçurent tous sans s'être aperçus de la substitution des costumes.

— Et quand je pense que mon père voulait que je portasse cette soutane ! dit Vallas en la dépouillant.

— Et moi, répliqua Gaston en soupirant et en quittant à regret le dolman qui lui allait si bien, je songe que le mien n'a pas voulu que je revêtisse ce costume militaire !

— Et qui te sied si bien, Gaston !

XXIV

Je lis une question sur les lèvres de quelques lectrices : Et ce mariage du lieutenant Vallas avec la belle Mlle Eva S.., il n'est donc pas encore célébré ?

Non, mesdames, et ce n'est ni de leur faute ni de la mienne ; malgré leur désir je ne modifierai rien à l'histoire que me raconta mon ami Lionnet et que ces pages retrouvées, copiées mensuellement, font peut-être trouver un peu longue..... si toutefois elle peut offrir quelque intérêt. Je l'offre comme délassement aux lectrices qui, comme mon aimable correspondante de Bordeaux, réclament de la lecture plus sérieuse, au point de vue spirite, mais elles verront que notre chère doctrine trouve son application dans cette his-

toire vraie que certain général illustre pourrait raconter mieux que moi puisqu'il fut l'un des témoins de ce drame.

Après six mois, le mariage de mon pauvre ami Vallas n'était pas encore béni. L'ingénieur colonial, père d'Eva, pour un motif qu'il avait laissé comprendre aux lieutenants Lhôtelier et Lionnet, n'avait pas voulu constituer le capital demandé, mais il s'était engagé à donner à sa fille Eva une rente de 3.600 francs en prenant une hypothèque sur ses deux villas et le colonel Gassias avait transmis la demande au gouverneur qui l'avait adressée au Ministre de la marine, en l'appuyant d'un avis favorable. Après la guerre on avait favorisé les mariages d'officiers et les ministres s'étaient montrés plus coulants sur la question de la dot, ce fut l'excuse du colonel.

A cette évoque, ces pièces administratives demandaient plusieurs mois pour arriver en France et, avec les retards de la bureaucratie pour revenir à la Réunion — si l'on ajoute à cela le temps nécessaire à l'obtention des papiers de famille, on comprendra pourquoi tant de mois s'étaient écoulés avant de voir naître la solution tant désirée par les deux fiancés dont l'affection mutuelle avait grandi avec une épreuve si longue.

Quelle ne fut donc pas leur déception cruelle lorsque la réponse ministérielle se traduisit par un refus. Le ministre d'alors, un amiral à cheval sur les règlements, consulta le général du bureau des troupes qui, ne connaissant pas les intéressés et voulant revenir aux vieux errements réglementaires, répondit par un refus et adressa un blâme au colonel Gassias.

Ce fut à recommencer et cette fois l'ingénieur S.., fut bien obligé d'écouter les prières de sa fille et de sa femme et de finir par où il aurait dû commencer, c'est-à-dire par constituer la dot. Une seconde demande en règles reprit le chemin de France en donnant cette fois aux deux fiancés, dont la situation devenait quelque peu difficile aux yeux du monde, l'espoir certain de s'épouser enfin dans trois mois, si toutefois le ministère mettait quelque complaisance à ne pas laisser la demande s'oublier dans un carton. Mais hélas de tristes événements allaient avoir le temps de s'accomplir.

Ma plume aborde un chapitre qui, je le sens, est difficile à écrire et demande une délicatesse de tact que je voudrais m'efforcer d'emprunter à ceux qui possèdent ce don de voiler avec poésie, ce qu'il ne faut pas dire et laisser comprendre.

N'inventant rien dans cette vieille histoire, mais devant l'achever, je n'en puis omettre ce que j'ai éprouvé le plus de plaisir à relire, la tendre passion qui unit une délicieuse jeune fille chaste et pure et l'abbé Gaston Bornave non moins chaste. Que de réflexions se pressent en foule en mon esprit d'homme, de philosophe et de spirite en recopiant des pages où pas un mot ne blessera les yeux d'une femme et que ne liront pas sans émotion celles qui, sans froisser leurs sentiments religieux, admettront dans la sensibilité

de leur cœur qu'une vocation innée peut seule,chez un prêtre, faire respecter toute sa vie les vœux inhumains qu'il a prononcés au pied des autels.

Je m'arrêterai là pour préparer les esprits de mes lecteurs au récit d'une passion d'âmes qui ne rappellera en rien les amours de des Grieux et de Manon Lescaut.

(*A suivre*).

LÉOPOLD DAUVIL.

Credo et Pater Spirites

Nous recevons d'un frère en croyance un *Credo* et un *Pater Noster* dictés un soir et spontanément par l'âme du maître, Allan Kardec.

L'hésitation qu'a mise notre correspondant à nous communiquer ces belles et sublimes pensées est coupable à nos yeux et si quelque lecteur en les parcourant peut douter qu'elles aient été dictées par Allan Kardec, il ne niera pas du moins qu'elles ne l'aient été par un esprit fort élevé.

Ces prières médianimiques ont été écrites avec les majuscules et les traits qu'il y a lieu de respecter.

CREDO

— Je crois en Dieu, de toute Éternité, de toute Puissance, de toute Justice, Souverain Maître *Créateur* des Êtres et des Choses.

— Je crois en Dieu, de toute Rédemption, de toute Miséricorde, de tout Amour, *Père* Juste et Bon des humanités des Mondes.

— Je crois en Dieu, de toute Sagesse, de toute Science, de toute Lumière, *Essence* des harmonies spirituelles et matérielles de l'Univers.

L'Éternel,
L'Incréé,
L'Infini ;

Source de Vie,
Source de Vérité,
Source de l'Espérance ;

Notre Dieu,
Notre Créateur,
Notre Père.

— Je m'incline, mon Dieu, avec respect et humilité, avec résignation et soumission devant Ta Souveraine Volonté, en Te priant de l'accomplir suivant Ton Esprit et suivant Ton Cœur, dans le rayonnement de Ta Justice et de Ton Amour infini, dans l'harmonie de Ta Sagesse éternelle.

— Je crois, Divin Créateur, à la rénovation de la Chair dans les incessantes évolutions de la Nature ; les éléments de toute enveloppe terrestre, séparée du principe vital qui l'anime, ne disparaissent point, retournant à la Masse dispensatrice de nouvelles forces et de nouvelles formes matérielles.

— Je crois, O ! Père Céleste, à l'immortalité de mon Ame qui, dès l'initiale éclosion de son Unité, tend de plus en plus à se dépouiller des influences inférieures de son Origine, pour se rapprocher du rayonnement de Ton Amour.

— Je crois, O ! Justice, O ! Bonté infinie, à l'expiation et à la Rédemption des méfaits de toute humanité, par les étapes d'incarnations successives de l'Ame, établies et graduées, dans l'appréciation juste et pondérée des conséquences et des responsabilités de ses actes.

— Je crois, O ! Sagesse éternelle, à la lente, progressive et logique Loi de l'avancement, du perfectionnement, de l'élévation de l'Ame, de mon Esprit, frère de toute Créature humaine et, comme Elle, enfant du Divin Créateur, en suite des effets expiateurs et méritants obtenus par ses incarnations terrestres et par ses séjours intermédiaires dans l'Erraticité.

— Je crois, O ! Source de Vie et d'Amour, à la Communion constante des Esprits désincarnées et des Esprits incarnés, et je T'implore, Dieu Tout Puissant, de permettre que cet Acte d'Union s'accomplisse toujours dans un mutuel et universel esprit de Charité, avec le respect de Tes Lois divines, la Soumission à Ta Sainte Volonté et la Confiance absolue en Ta Miséricorde infinie.

Ainsi soit-il.

Dicté par Allan Kardec.

PATER NOSTER

Notre Dieu, notre Créateur, notre Père, que la seule pensée de Ton Nom fasse naître, en tous les Esprits désincarnés et incarnés, le désir commun de le sanctifier, en nous inclinant devant Ta Volonté et en nous unissant dans un sentiment fraternel de mutuelle Charité.

— Daigne, Seigneur, donner à l'Ame le secours qui lui est nécessaire pour se diriger et s'améliorer dans l'incarnation et dans la désincarnation.

— Daigne donner aussi, l'aide matérielle à l'évolution de l'Incarné, afin qu'il puisse en remplir toutes les obligations, soit envers lui-même, soit envers Tous Ceux qui vivent auprès de lui.

— Nous T'implorons, Dieu de Justice et de Bonté, de nous pardonner toutes les fautes que nous avons pu commettre, aussi bien dans de précédentes incarnations que dans celle qui nous fait palpiter actuellement, en te priant de vouloir bien en éclairer notre Conscience, afin que nous acceptions, avec entière soumission, les épreuves méritées qui peuvent en dépendre, et qu'elles soient, pour notre Ame, une réparation profitable à son avancement, mais qui ne pourrait être acceptée par Ta Miséricorde, si nous pardonnions également toutes les offenses qui peuvent nous être faites et sans en conserver aucune arrière-pensée.

— Daigne encore, Dieu Tout Puissant, donner à l'Ame incarnée, le secours fraternel des Esprits désincarnés qui, par suite de leur élévation, peuvent l'aider à franchir l'étape de cette vie présente, en l'incitant à ne point succomber aux tentations de l'infériorité morale et matérielle, la soutenant dans ses épreuves, la préservant et la délivrant de toutes atteintes de mal.

Ainsi soit-il.

Dicté par Allan Kardec.

Une séance spirite en province

Laval, 2 juillet 1906.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Votre lettre du 29 juin a été lue avec plaisir et d'autres que moi en ont tiré profit.

Je suis plus près de vos opinions et de celles de l'abbé Marchal que vous ne croyez, et l'extrait que je vous adresse de l'une de nos dernières séances, la 207e (vous voyez que notre petit cercle provincial est ancien et constant) vous montrera quels bons esprits veulent bien nous guider dans la voie de la vérité.

Toutes les prédictions qui nous ont été faites se sont réalisées.

Nos guides nous ont dit que « le Spiritisme sauvera la France ». Nous le croyons et le répétons.

Veuillez agréer, cher monsieur, l'expression de mes sentiments fraternels et dévoués.

A. L. professeur.

Nous n'osons publier le nom ni l'adresse de notre distingué correspondant à qui nous ne refusons point le plaisir de publier (sans commentaires) l'extrait de la 207e séance de son cercle sévèrement composé.

L. D.

207e séance.

Samedi, 29 juin 1906.

L'Esprit — d'allures très vigoureuses — n'est jamais venu, mais il a souvent assisté à des réunions spirites. C'est le protecteur de notre groupe qui l'envoie. Mort il y a 150 ans, il habitait la Hesse comme riche propriétaire foncier (aus Hessen gaburtig, reicher Gusbasitzer). Marié, catholique, croyant sincère, il était monté au premier degré astral à sa mort et se trouve maintenant au sixième degré supérieur. Il ajoute : « Man kann franzœsisch sprechen, nur drücke ich mich leicter anf deutsch aus. » (On peut parler français, mais je m'exprime plus facilement en allemand) et, en effet, il va se servir de cette langue avec une rare élégance ; nous donnerons seulement la traduction.

Invité à nous dire un mot sur l'objet de sa visite, il écrit : « Je remarque en ce groupe le désir d'être renseigné sur l'état du pays et ce qui s'y prépare. Je dirai avant tout qu'il faut s'armer de beaucoup de patience ; car il va se passer de longues années avant que s'établisse un calme favorable au progrès régulier. La chose à souhaiter serait que les deux partis opposés pussent éviter les mesures extrêmes. Hélas ! quand les principes absolus entrent en lutte ils sont comparables au balancier dont chaque coup se fait ressentir de l'autre côté avec la même violence, faisant oublier le point calme et sage qui s'appelle le juste milieu. Et dans cette poussée des deux camps adverses, il y aura lieu de craindre que les forces vives du pays ne s'épuisent.

Chacun devra donc, suivant ses moyens, tâcher de retenir et de modérer cette force centrifuge. Toute exagération se venge, provoque des représailles et secoue les bases de l'édifice social.

Posez-moi maintenant les questions que vous voudrez. »

— L'agitation vous semble donc devoir être longue en France ? Oui, des troubles sérieux y sont à craindre.

— La République se maintiendra-t-elle ? Oui.

— Le Socialisme finira-t-il par triompher ? Oui.

— L'agitation religieuse va-t-elle finir avec le concile des évêques à Paris ? Non, la paix avec le clergé ne sera qu'un armistice.

Il ajoute, un peu après, que le signal des hostilités viendra de Rome ;

le pape lui est sympathique, mais les intransigeants qui l'entourent le conseillent mal. Il est souffrant et mourra environ dans deux ans.

Sur une question, l'Esprit répond qu'au sixième degré supérieur il peut lire par lui-même dans l'avenir jusqu'à dix ans ; pour des événements plus éloignés, il lui faudrait recourir à des amis plus élevés. Il n'entrevoit pas de guerre prochaine entre la France, l'Allemagne et l'Angleterre. Il ajoute :

« Je dois faire remarquer que chacun de nous possède une qualité propre en vertu de laquelle il perçoit plus distinctement certaines parties de la vérité et s'en approche mieux. Un Esprit relativement bas peut voir plus clair dans sa partie qu'un autre plus élevé, si l'on vient à questionner ce dernier dans une partie qui lui est étrangère. »

— Croyez-vous, demande quelqu'un, que l'on puisse envisager le Christ comme le roi de notre système solaire et planétaire, délégué par Dieu pour nous révéler la vérité ?

« Oui, mais à la condition de ne pas regarder le Christ uniquement comme un rayon qui éclaire et échauffe telle ou telle région du monde, mais comme un soleil qui lance partout ses feux. Quoique ses rayons nous frappent au plus près, ils portent néanmoins jusqu'aux mondes les plus lointains de la création. Un Esprit d'une telle élévation ne connaît plus de limites, mais seulement des *degrés* (Abstufungen).

Le Christ peut être comparé à un souverain absolu dans son empire, mais qui exerce encore une influence considérable en d'autres royaumes et dont le champ d'action n'est pas limité par les frontières de son pays.

Le Christ a été en Dieu éternellement. Une comparaison apporterait peut-être un peu de lumière ici. De même que du soleil se détache une planète qui, formée des mêmes éléments primitifs que lui, constitue cependant une création nouvelle, ainsi le Christ est né de la Divinité, est émané d'elle à l'origine et constitue cependant une individualité propre. »

— Y a-t-il d'autres entités qui se soient jamais détachées de Dieu, comme le Christ ?

« Tout ce qui vit est dans ce cas, mais en petit ce que le Christ est en grand. »

— Alors, selon la fameuse expression, le Christ serait « le premier né des créatures », appelé à nous servir de modèle et à nous montrer la voie ?

— « Oui. »

— Veuillez nous donner, en deux mots, un conseil pratique pour finir.

« Chacun de vous doit rechercher le but essentiel de son existence et lui subordonner tous ses actes. »

LA MORT N'EXISTE PAS

CHAPITRE XVIII

LA MÉDIUMNITÉ DE BESSIE FITZGERALD.

Un soir, j'allais prendre le thé chez une amie, Mlle Schonberg, à *Shepherd's Busch* (1) quand elle nous proposa d'aller à une séance donnée par Mme Henry Jencken (Kate Fox) (2) qui demeurait tout près. J'acceptai cette idée avec empressement car j'avais entendu dire de grandes choses du médium en question et n'avais jamais eu l'occasion de les constater.

Je fus donc considérablement désappointée lorsque, ayant envoyé chez elle demander si elle pouvait nous recevoir ce soir-là, nous reçûmes un message pour dire que M. Jencken, son mari, était mort le matin et qu'elle ne pouvait voir personne.

Mlle Schonberg et moi cherchâmes immédiatement dans notre esprit ce que nous pourrions faire de notre temps et elle suggéra la pensée d'aller chez Mme Fitzgerald. — « Quelle est cette Mme Fitzgerald ? » demandai-je. — « Un puissant médium », répliqua mon amie, que j'ai rencontré chez Mme Wilson la semaine dernière, et qui m'a donné la permission d'allez chez elle... « Allons-y ensemble. » Et nous nous mîmes en marche vers la résidence de Mme Fitzgerald dans Goldhawk Road (3). Je mentionne seulement ces circonstances afin de montrer combien ma première visite chez elle fut loin de toute préméditation. Nous arrivâmes à sa demeure et fûmes introduites dans la chambre des séances, Miss Schonberg donnant seule son nom.

Peu de minutes après, la porte s'ouvrit et une femme petite et jolie, vêtue de velours noir, entra. Miss Schonberg la salua et fut sur le point de présenter quelques explications concernant ma présence là, quand Mme Fitzgerald vint droit à moi et me prit la main. Ses yeux semblaient se dilater et se contracter comme l'ouverture et la fermeture d'une lumière, et d'une manière que j'ai souvent vue depuis, puis elle prononça rapidement :

« Vous avez été mariée une fois ; vous avez été mariée une seconde fois ; « et vous serez mariée une troisième fois. » Je répondis : « Si vous savez « quelque chose, madame Fitzgerald, vous devez connaître que je suis très « attachée à mon mari et que votre information ne me cause aucun plaisir à

(1) Buisson du jeune berger.

(2) Kate Fox, celle qui avait donné par sa médiumnité les premières manifestations qui, en Amérique, ont donné lieu à l'étude du Spiritisme (1847).

(3) Route du faucon d'or.

« entendre. » — « Non, dit-elle, non! je ne le suppose pas, mais vous ne pouvez « pas changer le destin. » Elle continua alors, me parlant de choses de ma vie passée qui avaient eu la plus grande influence sur toute mon existence, choses d'une nature si privée et si importante qu'il devient impossible de les écrire ici et pour cette raison doublement convaincante pour la personne qu'elle concerne. Puis M[me] Fitzgerald se dirigea vers son piano et commença à jouer l'air de la ballade qui est si étroitement liée dans mon esprit à John Powles : *Tu es parti loin de mes yeux !* pendant qu'elle se tournait et inclinait la tête vers moi disant : « Il est ici ! »

De fait, après une couple d'heures de conversation avec elle, je sentis que cette étrangère au costume de velours noir avait mis à jour tous les secrets de ma vie et que j'étais apparue à nu devant elle. Je fus étrangement attirée par elle. Sa personnalité me plaisait ; sa vie isolée, passée entre ses deux bébés, dans Goldhawk Road, me rendit très désireuse de lui donner société et plaisir; de plus, ses dons étonnants de clairvoyance et de médiumnité à transe, tout concourait pour me faire gagner son amitié et je lui donnai une cordiale invitation pour ma maison de Regent's Park où, pendant quelques années, elle fut une visiteuse assidue et toujours sûre d'un aimable accueil. C'est bien à sa bonté que je dois d'avoir eu l'occasion première d'étudier tout à loisir la médiumnité avec transe, et nous devînmes en peu de temps si familiers avec son contrôle le plus constant, Dewdrop « goutte de rosée » (une jeune fille indienne peau rouge) et si accoutumés à parler par M[me] Fitzgerald avec nos amis disparus, que nous saluions son arrivée chez nous comme le signal de tenir une séance spirituelle. Dans l'intérêt des non initiés et des curieux, je pense que je ferai bien de décrire ici ce que veut dire médiumnité avec transe.

Une personne ainsi douée a le pouvoir de se donner (lui ou elle-même) au contrôle des influences désirées qui la font dormir d'un sommeil si profond et si semblable à la mort que son propre esprit quitte son corps pour un temps et que d'autres esprits, parfois vivants, mais le plus souvent morts, entrent dans ce corps et s'en servent comme s'il était le leur propre.

J'ai mentionné dans le chapitre *Esprits des Vivants* comment mon ami vivant dans l'Inde conversa avec moi de cette manière par Bessie Fitzgerald et de même comment Florence me parla par les lèvres inconscientes de Mabel Keningale Cook.

Naturellement je sais bien qu'il est très facile pour un médium de clore simplement les yeux, de dire qu'il est entransé, de débiter un tas de lieux communs que des fous, bouche béante, acceptent comme un nouvel évangile. Je sais qu'il devient impérieux d'éprouver avec sévérité cette classe de médiums par ce qu'ils prononcent et de ne leur accorder aucune confiance si vous n'êtes pas convaincus que les choses dont ils parlent ne peuvent

avoir été connues de personne que de l'ami dont ils se prétendent l'interprète.

Tout ceci, je l'ai éprouvé moi-même par des essais répétés et par mes recherches, mais le malheur est que, plus les preuves sont convaincantes et intimes et plus il est difficile de les rendre publiques. Je dois toutefois me contenter de dire que quelques-uns de mes amis morts (ou ainsi dénommés) revinrent si fréquemment à moi par Bessie Fitzgerald et se familiarisèrent si complètement avec ma vie actuelle que j'oubliais quelquefois qu'ils avaient quitté ce monde et que je volais vers eux (ou plutôt vers Bessie) pour chercher leurs avis et demander leur sympathie aussi naturellement que s'ils avaient été sous leur forme terrestre. De ceux-là ma fille Florence était nécessairement le plus souvent avec moi et, elle et Goutte-de-rosée partageaient généralement le temps que Mrs Fitzgerald passait avec nous entre elles. Je n'ai jamais vu un guide plus complètement identifié avec son médium que cette « Dewdrop » avec Bessie. Il était parfois difficile de connaître qui était là et l'on ne pouvait jamais être certain tant qu'elle n'avait pas parlé de savoir auquel des deux, l'esprit ou le médium, on avait affaire. Mais dès qu'elle parlait, il n'y avait pas moyen de se méprendre. Leurs caractères étaient si différents; Bessie Fitzgerald une petite femme tranquille au parler doux, dévouée à ses enfants et généralement réservée; Dewdrop, une jeune Indienne Sioux, avisée et perspicace comme les gens de sa tribu, tranchante et insolente comme un Yankee, avec un fonds de diablerie qui parfois amenait de très grands inconvénients.

Elle avait l'habitude de jouer à Mme Fitzgerald des tours qui auraient pu lui causer de sérieuses mésaventures comme de s'incarner en elle dans un omnibus, parlant par sa bouche son jargon indien aux voyageurs de façon à leur faire dresser les cheveux sur la tête et à leur faire croire qu'ils étaient en présence d'une folle.

Un soir, nous avions une réunion nombreuse composée en partie de gens de théâtre entièrement étrangers au spiritisme, nous exceptés. Mme Fitzgerald avait été conviée à cette soirée, mais avait décliné l'invitation parce qu'elle ne fréquentait pas les personnes en dehors de ses connaissances. Nous fûmes donc assez surpris, quand les invités furent réunis, d'entendre annoncer son nom et de la voir entrer en costume du matin. Je jetai les yeux sur elle et tout de suite je vis qu'elle n'était point elle-même, mais Dewdrop. Les grands pas qu'elle faisait en marchant, la plaisante allure avec laquelle elle sautait d'un côté à l'autre, l'air diabolique de ses yeux, tout annonçait le contrôle indien. Pour compliquer le mal elle alla droit au colonel Lean et, se jetant par terre à ses pieds, elle appuya affectueusement sa tête sur son genou et dit : « Me v'la de la partie. » Qu'on imagine l'étonnement de nos invités ! Je fus obligée immédiatement, pour la défense de mon

amie, de leur expliquer la cause de cet état bizarre — et, quoiqu'ils se montrassent plutôt incrédules, ils furent immensément intéressés et la visite de Dewdrop devint l'événement de la soirée. Elle parla à chacun séparément, lui dit ses petites vérités, prophétisant l'avenir d'une manière qui mettait sur plus d'une joue la pâleur de l'effroi ou le rouge du sentiment de honte et ce fut une véritable dispute entre les hommes à qui prendrait Dewdrop à la table du souper. Elle devint un moment très gaie, faisant à haute voix des remarques personnelles qui furent parfois très pénibles à entendre et que Bessie se serait plutôt coupé la langue que de proférer. Elle mangea trop de plats qui auraient rendu Bessie malade pour une semaine. Il était une autre particularité étrange du contrôle Dewdrop : Non seulement elle dépossédait l'esprit, mais elle s'emparait du mécanisme intérieur du corps de son médium. Bessie, dans son état normal, était une femme très délicate avec le cœur et les poumons faibles et contrainte à beaucoup de ménagements dans son régime. Elle mangeait comme un moineau et les choses les plus simples.

D'autre part, Dewdrop aimait les mets indigestes et les dévorait librement et Bessie m'a dit n'avoir jamais éprouvé d'inconvénients de la nourriture absorbée de cette façon sous l'influence de Dewdrop. Un jour que Mme Fitzgerald dînait avec nous, nous avions au dessert des pommes dont elle aurait volontiers goûté, mais elle avait trop peur des suites — « Je n'ose pas, disait-elle, car si je venais à manger une pomme crue, j'en aurais une indigestion d'une semaine. » Elle prit en place quelques fruits secs et nous terminions le repas quand je vis sa main s'avancer à la dérobée et saisir une pomme. Je la regardai en face, Dewdrop avait pris sa place — « Dewdrop, dis-je avec autorité, vous ne mangerez pas cela, vous allez faire « mal à Bessie, remettez cette pomme immédiatement. » « Non, répondit « Dewdrop tirant l'assiette à elle, j'aime les pommes, j'ai toujours voulu « que « Medy » en mangeât et elle ne veut pas, alors il faut qu'elle s'en « aille jusqu'à ce que j'en aie croqué autant que je veux. » Et, en effet, elle en mangea trois ou quatre et Bessie n'en aurait jamais eu connaissance si je ne l'en avais informée. Dans cette circonstance où elle vint sans être invitée, Dewdrop resta avec nous jusqu'à la fin, rentra dans un cab et débarqua Mme Fitzgerald chez elle sans qu'elle ait eu conscience d'avoir quitté sa maison.

En ce temps, nous étions constamment l'une chez l'autre et j'ai passé bien des soirées avec Bessie dans Goldhawk Road, sa servante étant au marché et ses petits enfants endormis dans la chambre au-dessus. Son garçon était alors un gros baby d'environ quinze mois qui s'éveillait souvent et criait après sa mère. Si Dewdrop était présente elle se montrait toujours très impatiente de ces interruptions. « Vous tourmentez pas de

Georges, disait-elle, je vais monter le calmer. » Alors, elle disparaissait quelques minutes pendant que Bessie s'éveillait et causait avec moi ; en l'espace d'un clin d'œil, Dewdrop était revenue.

Un jour, apparemment, Georges ne voulut pas être calmé, car dès son retour, Dewdrop me dit : « Il n'est pas sage, j'ai dû le mettre par terre, il est sur le paillasson en dehors de la porte. » Et là, en effet, nous trouvâmes le pauvre bébé pleurant dans sa chemise de nuit.

N'étant pas capable de marcher, comment avait-il pu venir de l'étage supérieur jusqu'en bas? je laisse à mes lecteurs le soin d'en décider.

La fillette de Bessie, Mabel, promettait d'être un médium aussi étonnant que sa mère. Elle rentrait toute rouge de son jeu avec les enfants-esprits dont elle parlait aussi familièrement que de ses petits voisins de la porte à côté. Je l'ai surveillée jouant à la balle avec un enfant invisible et j'ai vu la balle lancée, arrêtée en l'air à moitié chemin puis renvoyée comme si un enfant vivant avait été opposé à Mabel. J'ai perdu plusieurs enfants en couches pendant mon second mariage et le plus âgé, une fille, semblait être le compagnon habituel de Mabel.

Elle parlait toujours de ce que la fille de Mme Lean (comme elle l'appelait) avait fait ou dit ; et un jour elle eut une violente envie de pleurer parce que sa mère ne voulait pas lui acheter une robe comme en portait la fille de Mme Lean.

A propos de ces enfants mort-nés, j'eus une curieuse expérience avec Mme Fitzgerald. Je n'avais aucune idée jusque-là que les enfants nés ainsi possédassent une âme et vécussent encore, mais Florence me détrompa lorsqu'elle me dit qu'elle était chargée de ses petits frères et sœurs. Elle me déclara même connaître les noms sous lesquels ils étaient connus dans le monde des Esprits. Quand un bébé mort-né est lancé de l'autre côté, elle disait qu'il était confié au plus proche de ses parents qui l'appelle d'un nom qu'il choisit. Ainsi, ma première fille fut baptisée par la mère du colonel Lean « Gertrude » en souvenir d'une amie de cœur et ma seconde fut nommée par mon père « Joan » comme étant son nom de fille préféré.

En faisant une enquête postérieure, nous trouvâmes que Mme Lean avait une amie appelée Gertrude et que Joan était bien pour le capitaine Marryat le « beau idéal » pour un nom de femme. Pourtant cela signifie peu de chose. Je devins très désireuse de voir ces bébés inconnus de moi ou de parler avec eux et je pris l'habitude de tourmenter Florence pour me les amener. Elle me fit des remontrances à ce sujet : « Chère mère, soyez rai-
« sonnable. Rappelez-vous ce que sont des bébés et que ce monde est tout
« à fait étrange pour eux. Quand vos enfants de la terre étaient petits vous
« ne permettiez pas qu'on les apportât devant des étrangers par crainte de
« leurs cris. Gertie et Yvonnie se comporteraient de même si je vous les

« apportais maintenant. Mais je la tourmentai jusqu'à ce qu'elle en fît la tentative et Gertie revint par Mme Fitzgerald. Il se passa beaucoup de temps avant que nous pussions, en la cajolant, la déterminer à rester avec nous et quand elle eut surmonté sa première timidité elle parlait comme une petite sauvage. Gertie ne connaissait la signification de rien, ni le nom de quoi que ce fût. A ses incessantes questions : « Qu'est-ce qu'un père ? Qu'est-ce qu'une mère ? Qu'est-ce qu'un chien ? » il était très difficile de répondre ; mais elle aurait jacassé à propos du monde des Esprits et de ce qu'elle y faisait avec toute la volubilité possible.

Elle nous dit qu'elle connaissait très bien son frère Francis (le garçon qui s'était noyé à la mer), qu'elle faisait la course avec lui, que Francis la poursuivait et, quand il l'attrapait il la tenait sous la fontaine et l'écume: mouillait sa blouse et la faisait paraître comme de l'argent.

Le mot « *chivied-poursuivre* » résonnait à mon oreille comme un mot de caractère mondain, terrestre ; je demandai à Gertie où elle l'avait appris et elle me répondit : « Francis dit « *chivy* » et moi je le dis aussi. » Et c'était en effet une de ses expressions. Gertie prit au bout de quelque temps un si vif intérêt à mes bibelots et à mes porcelaines que dans la crainte de danger, je lui achetai une poupée pour voir si elle jouerait avec. Tout d'abord elle fut grandement enchantée du « petit esprit », comme elle l'appelait, et le berçait comme aurait fait un enfant mortel. Mais quand elle commença à me questionner pour savoir pourquoi la poupée ne la regardait pas, ne lui répondait pas, ne bougeait pas et que je lui répondis que c'est parce qu'elle n'était pas en vie, elle fut terriblement désappointée. « Pas en vie ! » répétait-elle « c'est donc pas Dieu qui l'a faite ? » et lorsque j'eus répondu par la négative, elle jeta la poupée à l'autre bout de la chambre et ne la regarda plus.

Gertie avait environ cinq ans à cette époque et semblait avoir une grande idée de son importance ; elle s'annonçait toujours comme « La princesse Gertie » et était très digne en son maintien. Un jour qu'une dame était présente, Gertie vint et lui demanda de l'embrasser et au lieu de lui donner sa figure elle étendit sa main en lui disant : « Vous devez m'embrasser la main. »

Yvonnie (comme Joan s'appelait elle-même) n'avait que dix-huit mois et avait l'habitude de se manifester en poussant des grognements comme une enfant traînée de force devant des étrangers et le seul mot que nous pûmes en tirer fut « prunes au sucre ». En conséquence j'en mis quelques-unes devant elle pour la satisfaire, mais elle s'en remplit la bouche jusqu'à étouffer le médium et Florence me gronda de mon inconséquence et me menaça de ne plus ramener Yvonnie sur cette terre.

Il y avait encore trois autres enfants, des garçons, que j'étais également

désireuse de revoir; mais pour une raison inexplicable, Florence me dit qu'il leur était impossible de se manifester. Les petites filles vinrent toutefois jusqu'à ce que nous fussions tout à fait familières avec elles.

Je suis convaincue que tout cela doit paraître enfantin, mais si cela n'avait pas donné lieu à une remarquable épreuve inverse, je n'aurais rien relaté de tout cela. Tout le merveilleux de ces faits sera démontré plus loin.

En ce temps-là Mme Fitzgerald souffrait beaucoup d'insomnie et déclarait qu'après les visites qu'elle me faisait elle se sentait mieux. Un soir donc qu'elle était restée avec nous plus tard que de coutume, je lui proposai de demeurer à la maison, de partager mon lit et de s'en retourner chez elle le lendemain matin. Elle y consentit et, à l'heure habituelle nous nous retirâmes pour reposer ensemble. J'eus soin de fermer la porte de la chambre à coucher et de garder le gaz allumé car Bessie était si nerveuse de ce qu'elle pourrait voir qu'elle ne serait restée dans l'obscurité pour rien au monde.

Le lit que nous partagions était ce qu'on appelle un demi-debout avec un ciel et des rideaux sur les côtés. Aussitôt que Bessie y fut entrée elle s'enfonça sous les draps comme une dormeuse et s'endormit profondément. J'étais trop curieuse de voir ce qui pouvait arriver pour suivre son exemple, aussi, ma tête restait sur l'oreiller, mes yeux grands ouverts et regardant de tous côtés. Aussitôt je vis les rideaux du côté opposé du lit doucement secoués, puis une main blanche et un bras apparaître et passer de haut en bas sur la proéminence que représentait le corps de Bessie Fitzgerald ; finalement, après s'être avancée et retirée plusieurs fois, une figure de femme émergea et alla au pied du lit et se tint là me regardant. Elle était, selon toute apparence aussi solidement formée que peut l'être une créature humaine et était aussi distincte que vue en plein jour. Sa tête et son buste me rappelèrent tout de suite la célèbre Clytie, tellement ils étaient classiquement gracieux. Ses cheveux et sa peau étaient beaux, ses yeux lumineusement limpides et doux, toute son attitude pleine de modestie digne. Elle était vêtue d'une matière blanche, crêmeuse, épaisse et douce et mélangée d'or sombre. Elle ne portait aucun ornement mais dans sa main droite elle tenai une longue branche de palmier, d'olivier ou de myrthe, quelque chose de haut et d'effilé et de vert foncé. On ne pourrait dire qu'elle me souriait mais il existait une indescriptible apparence de paix et de tranquillité autour d'elle.

Quand je décrivis le matin cette apparition à Bessie, elle reconnut immédiatement celle de son contrôle « Goodness » (Bonté) qu'elle avait vue par clairvoyance, mais elle m'affirma que j'étais la seule personne qui lui eût jamais donné une description exacte de cette influence qui était la meilleure et la plus pure autour d'elle.

Après que Goodness eût demeuré dans cette position quelques minutes, elle retourna derrière le rideau qui servait de cabinet et Florence apparut et entretint avec moi une conversation à voix basse. Puis une figure sombre, mais rien qu'une tête qui dit être celle de Dewdrop regarda quatre ou cinq fois et disparut. Alors, une voix dit : « C'est fini ; bonne nuit » et je me retournai vers Bessie qui sommeillait près de moi et je m'endormis à mon tour.

Après cela elle venait souvent quand elle souffrait plus que d'habitude de ses insomnies, passer la nuit avec moi et de semblables manifestations se produisaient lorsque nous étions ensemble et seules et elle me disait que mon magnétisme la faisait dormir.

La médiumnité de Mme Fitzgerald n'était pas seulement utilisée dans le but unique de satisfaire la curiosité ou de prédire l'avenir. Elle était douée d'un surprenant diagnostic pour les maladies et demeura longtemps au service d'un médecin bien connu. Elle se dissimulait dans un coin de son salon d'attente et le renseignait fort exactement sur la maladie de chaque patient qui entrait. Elle me disait qu'elle pouvait voir l'intérieur de chaque corps aussi parfaitement que s'il était de verre.

Mais ce don l'amenait à contracter, par un effet réflexe, quelque chose du mal qu'elle décrivait et après un moment, la force lui faisant défaut, elle était contrainte de cesser.

Son contrôle Dewdrop était ce qu'elle appelait « un esprit de métal » c'est-à-dire que son avis était très véridique en ce qui concerne toutes les spéculations et transactions monétaires. Beaucoup d'agents de change et de gens de la cité avaient coutume de consulter Bessie avant de s'engager dans une combinaison et elle reçut bien des présents de valeur pour prix de son assistance à préparer une « affaire d'or ». Un monsieur laissa même en mourant une grosse somme d'argent à son petit garçon en reconnaissance de la fortune que Dewdrop l'avait aidé à accumuler.

Les gens qui ricanent du spiritisme et le déclarent sans utilité savent peu combien d'avantages on peut trouver dans les conseils des Esprits quand on leur prête confiance. Je n'ai jamais été plus fâchée que quand j'ai négligé de mettre à profit les avis de médiums qui m'avaient prouvé qu'ils étaient dignes de foi.

Dans l'automne de 1883 j'ai interprété ma propre pièce : *Lettres d'Amour* devant le public anglais de province et elle eut un immédiat et indéniable succès. Des offres d'engagements pleuvaient avec rapidité, et j'avais déjà inscrit bien des dates pour tout le printemps de 1884 quand M. Edgar Bruce m'offrit un engagement au théâtre du Prince de Galles (alors théâtre du Prince) près d'être ouvert à Piccadilly. J'attendais depuis longtemps et assez anxieusement un engagement pour l'une des scènes de Londres, le

j'étais désireuse d'accepter, me demandant pourtant s'il était bien sage d'abandonner mes engagements provinciaux. J'écrivis à Bessie de demander à Dewdrop ce que je devrais faire ; la réponse fut : « N'acceptez pas, c'est seulement un éclat de lumière dans le bassinet. » Là-dessus, j'envoyai demander à M. Bruce combien de temps serait la durée probable de mon engagement et il m'assura qu'il comptait que *Palais de Vérité* durerait un an au moins et que, de cette façon, je pouvais me considérer comme membre de la troupe.

Là-dessus, je résiliai tous les engagements de ma pièce, je revins à Londres et parus sur le théâtre du Prince juste onze semaines et j'eus quatre procès à soutenir pour ma peine avec mes anciens directeurs.

Une des remarques communes faites par les gens stupides est celle-ci : Si les esprits savent quelque chose qu'ils me disent le nom du cheval gagnant du Derby et alors je croirai en eux.

Je parlais de cela une fois à Dewdrop qui me dit : « Nous pourrions le « dire, si nous voulions, mais il ne nous est pas permis de le faire. Si le spi- « ritisme était employé pour de telles choses, tout le monde s'y jetterait pour « se tromper les uns les autres ; mais, si vous voulez me promettre de ne pas « ouvrir ceci avant que le Derby soit couru, je vous donnerai le nom du « gagnant dans une enveloppe cachetée pour vous prouver que ce que je « vous dis est la vérité. » Nous lui donnâmes les objets requis et elle fit quelques traits au crayon sur un morceau de papier et le scella ensuite. C'était l'année où « Shotover » gagna le prix du Derby. Le lendemain de la course nous ouvrîmes l'enveloppe et trouvâmes le dessin d'un homme avec un fusil à la main, une haie et un oiseau s'enfuyant de l'autre côté ; simple ébauche mais parfaitement intelligible pour qui sait lire entre les lignes.

J'étais au théâtre un soir avec Bessie dans une loge quand je m'aperçus que Dewdrop avait pris sa place. Dewdrop était folle du théâtre et ses remarques étaient si bouffonnes et si naïves qu'elles étaient pour moi un constant amusement. Cette fois, elle me dit dans l'entr'acte. — « Voyez-vous cet homme sur la rangée de face des stalles avec sa tête chauve assis près de la vieille dame au cou gras ? » — « Oui, répliquai-je. » — « Faites attention, dit Dewdrop je vais descendre-là pour avoir quelque amusement. D'abord, je vais chatouiller la tête du vieux, ensuite je gratterai le cou de la vieille femme. Maintenant, vous et « Médie » attention ! » Le moment suivant Bessie me parla, avec sa propre voix et je lui dis ce que Dewdrop se proposait de faire : « Oh ! les pauvres créatures ! dit-elle avec pitié, comme elle va les tourmenter ! » Ce fut très amusant de regarder la suite. D'abord le vieillard porta la main sur sa tête chauve, puis il prit son mouchoir et l'agita, puis s'essuya avec, et enfin, se frotta ferme pour dissiper l'irritation croissante. La vieille dame commença ensuite le même manège avec son cou et trouvant que cela ne

servait à rien, jeta un regard furieux sur le bonhomme comme si elle l'accusait de lui faire cette plaisanterie ; en somme ils étaient tous deux si évidemment à la torture que les deux témoins de la loge ne doutèrent pas que Dewdrop eût tenu sa promesse. Quand elle revint, elle me dit : « Ne « m'avez-vous pas vue passer le long des stalles avec mes mocassins, mes col- « liers, mes plumes et ma peinture de guerre pour chatouiller la tête du « vieux? » — « Je ne vous ai pas vue, Dewdrop, répondis-je, mais je suis « sûre que vous étiez-là. » — « Ah ! le vieux drôle m'a bien sentie et la bonne « femme aussi, répondit-elle. » — Bessie Fitzgerald est maintenant Mme Russel Davies et a transporté ses séances dans Upper Norwood. Personne de ceux qui y assistent ne peut manquer de se sentir intéressé par les phénomènes variés qu'il y rencontrera.

FLORENCE MARRYAT.
Pour la traduction,
LEOPOLD DAUVIL

A PROPOS DE DEUX LIVRES RÉCENTS

Bien des livres ont vu le jour cette année.

Le spiritisme a produit les siens et, dans le nombre, il en est deux qui ont plus particulièrement attiré l'attention et je pense qu'il n'est pas inutile de dire quelques mots de leur conception toute différente.

« *Souvenirs et problèmes spirites* », dus à la plume très masculine de Mme Claire Galichon, sont le récit de toute une vie de lutte morale, du combat qui s'est livré entre ses aspirations religieuses et son violent désir de connaître une vérité qui veut qu'on l'aide à sortir de son puits. Mme Claire Galichon a réussi amplement avec aisance et finesse et dans un style que dirige un sens droit et pondéré, à faire passer en notre esprit et en celui de tous les lecteurs qui nous ont communiqué leur impression, une conviction sincère des faits énoncés.

Parmi les nombreuses lettres de félicitations qui ont été adressées à l'auteur et que les yeux indiscrets d'un rédacteur avide ont eu le plaisir de parcourir, grâce à l'amabilité de la gracieuse femme de lettres qu'est Mme Claire Galichon, nous avons demandé la permission d'en copier une et de la publier. Elle est du maître, de Léon Denis, et une telle appréciation doit faire la fortune d'un livre. Je l'imprime donc, l'auteur d'*Après la Mort* me pardonnera et celui des *Souvenirs et problèmes Spirites* ne saura m'en vouloir.

Tours, 20 avril 1906.

« Vous avez eu, madame, la charmante attention de me faire parvenir
« votre bel ouvrage que je n'ai pu lire qu'à mon retour d'une tournée de
« Conférences qui n'a pas duré moins de trois mois.

« Encore, en rentrant chez moi, ai-je trouvé assis à mon foyer un vilain
« fantôme noir « la grippe » qui m'a saisi de ses mains tenaces et dont
« l'étreinte commence seulement à se détendre.

« Voilà, madame, mon excuse avec l'explication de mon silence forcé.

« Aujourd'hui, je viens vous remercier et vous féliciter. Vous avez accom-
« pli ce tour de force, « dire d'une façon agréable et entraînante des choses
« souvent graves et profondes. »

« Votre livre fera du bien à tous ceux qui le liront et je me ferai un devoir et un plaisir de le signaler et de le recommander.

« Croyez-moi, madame, votre respectueux admirateur.

LÉON DENIS

Je m'aperçois, à la fin de cette lettre de mon distingué ami, que je commets tout simplement une indiscrétion mais... une de plus !

Mme Galichon mérite doublement le titre de femme de lettres non seulement par l'usage d'un style entraînant mais encore par sa connaissance de plusieurs langues, l'italien, l'allemand et l'anglais qu'elle parle comme je voudrais les parler. J'ai dit ce que je pense bien sincèrement de son livre, à lui de faire son chemin parmi les fleurs.

* * *

L'autre volume que j'ai lu et relu avec non moins de plaisir est d'une essence toute différente. Il est né sans conception. Il a pour titre :

« *Entretiens posthumes du philosophe Pierre de Béranger (dit Abaïlard)* » et a vu le jour sans que les mains qui l'on écrit aient rien demandé au cerveau qui demeurait impassible.

J'ai eu le plaisir d'assister à deux séances en le charmant et discret salon où deux mains unies couraient rapidement sur la table alphabétique ou psychographe pendant qu'une troisième, armée d'un crayon avait peine à transcrire les lettres épelées avec volubilité. Une page était couverte en cinq minutes, sans qu'aucun des témoins eût la possibilité de rien comprendre aux pensées rapides, détaillées en lettres comme si elles sortaient d'un appareil télégraphique.

De temps en temps trois coups rapides signalaient un arrêt nécessaire pour permettre à M. de la M..., l'écrivain télégraphiste, de classer les mots, de les relier, de mettre la ponctuation, de corriger et de relire.

Les mains des pythies étaient celles de Mme Marie de Valpinçon et de Mme Cornélie, dont les index juxtaposés sur une petite sébile, sorte de godet en corne avec bec indicateur, glissaient d'une lettre à l'autre comme une mouche dorée qu'on suit en son vol sans voir ses ailes s'agiter. Voilà pourquoi l'œuvre imprimée ne porte pas de nom d'auteur. C'est le philosophe Abailard lui-même qui, après avoir annoncé à Mme de V... qu'il lui dicterait ce volume, a bien voulu répondre à toutes les questions qui lui ont été posées.

L'introduction seule due à Mme de V..., et qu'il était utile de donner, explique par quel hasard ce livre nous est arrivé d'outre-tombe et a été dicté par l'un des plus savants théologiens du moyen âge.

Avant de pénétrer dans le sujet, Mme de V... donne, en une soixantaine de pages, le récit net et succinct de la vie de Pierre Béranger et de ses amours historiques et malheureuses avec la belle Héloïse. Leur joli tombeau gothique m'a fait souvent rêver et le livre actuel a complété ma rêverie.

Ce volume a été commenté de diverses manières. On a émis plus généralement cette idée qu'en ses pensées actuelles après tant de siècles, le philosophe a pris un caractère paterne et bienveillant, même bonhomme comme si, reconnaissant l'inanité des luttes universitaires et scolastiques contre des lutteurs tels que saint Bernard et ses partisans, il voulait vivre paisiblement au milieu de quelques amis d'autrefois retrouvés sur terre.

Quelle que soit l'origine des entretiens posthumes, un grand intérêt s'attache à ce livre, et la générosité, le désintéressement avec lesquels Mme de Valpinçon le répand nous sont un sûr garant de son succès.

LÉOPOLD DAUVIL

Révolution.... et Révélation

Voici une communication spirite.

Elle est courte mais significative :

« Mes amis, unissez vos efforts, ils vont devenir si nécessaires ! Serrez les rangs, concentrez vos forces, formez le cercle duquel s'échappera la traînée lumineuse.

La société est perdue, déchue, si elle ne comprend point la nécessité du revirement.

Le trouble est dans les consciences, la folie est dans les villes. Plus de calme, plus d'apaisement possible. C'EST LA RÉVOLUTION CERTAINE !

La masse, féroce et divagante, veut secouer le joug. Le socialisme révolutionnaire n'entend plus que la voix de ses meneurs, et les malheureux et insensés, foulant aux pieds les choses les plus sacrées, vont s'entretuer.

O ruines de Jérusalem, ô ruines du Temple, vous n'étiez que le prélude de la ruine finale de l'Eglise moderne.

Les fausses doctrines ont vécu, le spiritualisme va émerger du feu, il va se dresser sur les cendres fumantes et s'imposer aux hommes noirs de poudre.

Le drapeau de la solidarité, de la fraternité, flottera au-dessus de son indestructible édifice. Son étendard, sublime enseignement, aura pour devise: Paix, Amour, Lumière.

Et les hommes, parvenus au sommet de la route, ne vivront plus désormais que pour cet amour fraternel. »

Cette communication est signée d'Allan Kardec.

*
* *

Clémenceau, dans son duel oratoire avec Jaurès, parlait de la faillite du christianisme et montrait Jésus impuissant à créer la Fraternité.

A l'encontre de Clémenceau, nous pensons que, s'il est vrai d'affirmer que le catholicisme n'a plus de sève, il est faux de croire à l'avortement de la doctrine de Jésus. Cette doctrine, c'est l'Amour, et l'aspiration à l'amour est le seul *trait commun* à *tous* les partis, à *toutes* les écoles. Les anarchistes, eux-mêmes, prétendent travailler à l'établissement de l'amour sur la terre. Or, quiconque travaille en vue de la Fraternité, travaille, qu'il le veuille ou non, au triomphe de la Doctrine de Jésus, de la Doctrine *Juive spiritualiste*, identique à l'ésotérisme bouddhique.

Le catholicisme, malgré ses excès, malgré ses erreurs, malgré son *anti-christianisme* si fréquents, a été un agent merveilleux de progrès.

Vous voyez le sang versé ; je le vois avec la même horreur que vous ; mais il faut voir, également, le bien immense répandu sur les âmes, les prodiges de sainteté de renonciation obtenus. Ceux qui font du catholicisme, une apologie sans restrictions, se trompent. Ceux qui le condamnent se trompent également.

Pour bien juger il ne faut ni aimer, ni haïr.

Le catholicisme va aller rejoindre dans la tombe le judaïsme, mais ce sont deux grands morts, plus grands encore couchés dans leurs cercueils que leurs fossoyeurs : l'athéisme et le matérialisme.

Et lorsque l'humanité, sentant tressaillir, en elle, l'âme divine, vivra de fraternité, dans le bonheur conquis, les deux grands morts se dresseront hors de leur tombe, et nous montreront l'Évangile, où tout est écrit !

Il est fâcheux, — bien fâcheux — que la foi spirite soit si tiède. On ne

peut même pas trouver en France, l'argent nécessaire pour fonder un journal spirite à un sou.

Espérons que les Esprits de lumière susciteront, ici et partout, des zélateurs, des propagandistes, des médiums permettant de multiplier les preuves.

Ce n'est pas assez que le bonheur de quelques milliers de privilégiés communiquant avec les disparus !

Il faut que le spiritisme devienne un grand bienfait social.

Jusqu'à ce jour les fluides grossiers de l'humanité ont empêché le plein rayonnement terrestre des grandes âmes de l'espace.

Le jour où ce rideau épais se sera déchiré et où le fluide d'en haut pénétrera sans obstacle les périsprits humains, l'amour s'établira parmi nous, Souverain ! Voilà un souverain que nul ne voudra détrôner.

ALBIN VALABREGUE.

ENFIN !

Gaisin, 14 juillet 1906.

Mon cher ami et F. E. S.

Votre lettre, envoyée le 24 juin de Paris, m'est arrivée seulement hier. Quelle est la cause de ce retard ? Dieu le sait. Mais j'estime que notre censure russe et les grèves incessantes des postes et chemins de fer y sont pour quelque chose. D'ailleurs cela ne devrait étonner personne, attendu que dans un pays, où l'anarchie règne en maîtresse et où l'on n'est sûr ni de sa vie ni de son bien, on peut s'attendre à toutes les plus désagréables surprises.

Merci de tout cœur pour les bonnes paroles que vous nous envoyez. J'ai lu le petit article amical nous concernant dans la *Revue* de mars et le lendemain je vous ai répondu un mot pour vous remercier cordialement, ainsi que tous les rédacteurs et tous nos frères spirites de Paris. J'espère que vous l'avez reçu. J'ai beaucoup de choses intéressantes sur l'intervention des Esprits protecteurs qui nous entourent à raconter à vos lecteurs, mais, pour pouvoir travailler tranquillement, il me faut avoir la tête libre de tous soucis. Quand on se couche seulement vers le matin, armé jusqu'aux dents, que l'on voit tous les soirs des incendies dans les villages avoisinants, et que l'on reçoit des lettres vous menaçant de jacquerie et de mort, l'envie d'écrire des articles vous passe,et l'on n'est capable d'aucun travail sérieux.

Mon Dieu ! quand donc ce terrible état de choses finira-t-il enfin ? — un état, qui ferait croire que les gouvernants et les gouvernés ne sont que des loups à face humaine ! — Quand Dieu dans sa bonté infinie permettra que la tranquillité revienne, je reprendrai mes travaux pour servir notre sainte cause jusqu'à la fin de mes jours, *in hac lacrymarum valle.*

Ma femme vous salue cordialement. Saluez, s'il vous plaît, tous nos frères spirites.

Bien affectueusement à vous,

J. DE KRONHELM

A PROPOS DE LA BAGUETTE DIVINATOIRE

La gazette *National-Zeitung* de l'Allemagne du Nord publie un article intitulé : « Les sources d'eau dans l'Afrique allemande ». A la fin de l'article se trouve ce qui suit : « La nouvelle que l'on cherche des sources d'eau dans l'Afrique du Sud-Ouest allemand avec l'aide de la baguette divinatoire, et que ces recherches sont couronnées de succès, a déchaîné dans la bonne ville de Brême une véritable explosion d'indignation. Sur la proposition du géologue Wolff, le gouverneur du Sud-Ouest africain a été blâmé de se laisser aller ainsi aux préjugés et superstitions d'autrefois. Le correspondant termine son article en disant : J'ai assisté moi-même à la découverte de sources avec l'aide d'une baguette divinatoire dans plusieurs endroits de l'Allemagne du Sud, et je puis assurer, qu'ils soient sorciers, ou non, que ceux qui savent découvrir des sources, au moyen des baguettes, rendent de grands services à l'agriculture. »

JOSEPH DE KRONHELM.

UN RÊVE RÉALISÉ

L'Osservatore Romano, organe bien connu, raconte l'intéressante histoire suivante :

« Dans le village de Fittignano, à 10 kilomètres de Pise, une petite fille rêvait, depuis quelque temps assez fréquemment, que le corps d'une sainte était enterré sous la cuisine de la maison de ses parents. Tout d'abord on ne fit aucune attention aux dires de l'enfant, et on la prit pour une exaltée. A la longue cependant, on fut frappé de l'insistance qu'elle mettait à raconter toujours le même rêve et l'on fouilla le sous-sol de cette cuisine. A une dizaine de mètres de profondeur on trouva un corps intact, dans l'atti-

tude du sommeil. Que l'on juge de la stupéfaction générale à cette découverte ! — Des spécialistes s'assemblèrent, examinèrent le corps et, finalement, décidèrent que l'on se trouvait en présence du corps de la Bienheureuse Cherardesca, logée vers l'an 1200 dans les environs de Fittignano. — Le corps ainsi retrouvé de la Bienheureuse Cherardesca sera prochainement transporté à Pise, où des fêtes solennelles seront organisées à cette occasion. »

JOSEPH DE KRONHELM.

AVIS AUX SPIRITES

La *Revue Spirite* répète à ses lecteurs qu'elle ouvre ses colonnes à tous les correspondants qui désireraient lui faire part de faits intéressants.

Les manuscrits sont tous lus mais ne sont pas rendus, à moins de demande expresse de renvoi.

Il est presque toujours répondu aux correspondants à l'exception de ceux dont les articles n'offrent aucun intérêt.

La *Revue Spirite* fondée par Allan Kardec n'a jamais payé ses rédacteurs, ce qui est pour ses lecteurs un gage précieux de sincérité et de familiale et fraternelle entente.

La rédaction prie tous les abonnés de répandre la revue afin d'en multiplier les lecteurs et de procurer ainsi un plus grand nombre d'abonnés dont le devoir est de répandre notre doctrine.

L. D.

Effets de la " poudre mystérieuse "

Extrait de la correspondance du « Light »

Plusieurs lettres parues dans le *Light* ont insinué qu'une certaine composition (qu'on peut se procurer d'une personne habitant Bradford) contient des poisons ; tels que : opium, datura, etc. ; d'autres, au contraire, nous affirment que dans le domaine de l'occultisme elle est sans effet ; j'ai pensé qu'il serait intéressant de faire connaître ses effets sur une personne impartiale. Tout d'abord après l'avoir contrôlée psychiquement, et avoir reconnu qu'elle ne contenait aucun principe nuisible, j'en fis l'expérience comme il était prescrit.

Pour mon compte, je crois pouvoir affirmer que cette substance est composée de bois de santal ou peut-être de bois de cèdre, additionné d'huile essentielle de santal. Je crois aussi qu'elle a été fortement magnétisée par un occultiste expérimenté, car aussitôt que je pris le paquet dans ma main avant de savoir ce qu'il contenait, j'eus beaucoup de peine à ne pas tomber en transe. Chaque fois que j'employai la poudre je remarquai cette particularité ; avant que la fumée ne se dégageât, il se formait une petite flamme bleue qui prenait, en s'élevant, la forme d'une coupe et s'évanouissait ensuite.

Nous en fîmes, mon fils et moi, la première expérience dans la pénombre, assis à quelque distance afin d'éviter d'en absorber la fumée.

En comparant nos observations, je constatai que nous avions éprouvé les mêmes impressions ; il nous sembla que notre cerveau se dégageait, — pour moi, il me parut que mon cerveau était baigné d'eau fraîche, en même temps que nous éprouvions un léger malaise autour de la tête.

Pendant quelques instants nous ne perçûmes rien, puis mon fils vit paraître un temple de pierre, dans l'Indoustan à ce qu'il crut. C'était sur le versant d'une colline, devant s'étendait un massif de ronces, et, derrière, une de ces jongles épaisses, repaire favori des tigres. L'intérieur était nu, sauf quelques bancs de bois. On apercevait, assis à terre, plusieurs Chinois de haute mine, vêtus de robes somptueuses ornées de figures chinoises brodées en bleu. C'était assez régulier, puisqu'il s'agissait d'un Temple indien. Dans le même instant, mon fils me voyait debout sur le seuil du Temple dans une autre direction, et vis-à-vis de moi, aussi visible que s'il eût été en vie, se tenait un prêtre chinois revêtu d'une robe d'un jaune sombre. Il se tenait prosterné devant un brasier de braises ardentes, qui brûlait à sa gauche; à droite était un coffre précieux fait d'ivoire et de bois de santal dont le couvercle était orné d'une guirlande d'incrustations de couleur sombre.

Le prêtre l'ouvrit, en tira un petit rouleau sur lequel se voyaient des caractères d'or ; il le tint quelques instants au-dessus du brasier ; aussitôt, d'une de ses extrémités, une merveilleuse émeraude se détacha et tomba dans sa main. Il la garda quelques instants, la lumière dardait en plein sur la gemme qu'il me tendit sur sa main ouverte.

A ce moment les dernières fumées disparurent et la vision s'évanouit. Ce qui me frappa par-dessus tout, c'est que chaque objet m'apparaissait aussi clairement que si j'eusse été présent dans le Temple.

Voulant me rendre compte des effets que produirait la fumée dans l'obscurité complète, je renouvelai l'expérience quelques jours après, vers onze heures du soir. Avant d'enflammer la poudre nous baissâmes le gaz aussi bas que possible. Cette fois je n'éprouvai aucune sensation physique ; mais, dès que la fumée s'éleva, il me sembla que, de nouveau, j'étais dans un Temple, cette fois en Grèce.

Les murs intérieurs étaient construits en pierres de couleur verte : marbre ou jade ; des piliers, merveilleusement sculptés, supportaient la voûte, à l'instar de « Roslin Chapel. » Au centre, on voyait un bassin plein d'eau, assez profond et d'une forme allongée, dans lequel s'ébattaient des poissons dorés. Comme je les regardais, à ma droite, un bras, revêtu d'un voile sombre, surgit devant moi. La main, d'une forme exquise, portait une bague antique en or martelé, orné d'un gros rubis, au centre duquel était curieusement enchâssé un diamant étincelant. A l'extrémité de cette salle, vis-à-vis de moi, s'ouvrait une petite cellule (comme celles qu'emploient les médiums évocateurs) ; les parois en étaient de pierres plus sombres que celles du Temple. Dans la cellule j'aperçus le plus hideux animal, c'était un fantatisque chat noir plus fort qu'un lion, il ouvrait des yeux et une gueule immense d'où s'échappaient des flammes rouges. Je compris que j'étais dans une salle d'initiation et que ce monstre n'était qu'une forme astrale placée là comme gardien pour éloigner quiconque tremblerait devant lui. Comme il se dressait, ouvrant la gueule et roulant des yeux en me fixant, je prononçai quelques paroles de conjuration et il disparut à l'instant. Aussitôt, tout près de moi, apparut de nouveau la main divine aussi distincte que si c'eût été une main humaine. Malheureusement un bruit se fit entendre dans la maison, ce qui vint me distraire et la vision disparut. La pièce demeura toute la nuit pleine de la fumée produite par la poudre. Dans la suite j'ai recommencé plusieurs fois cette expérience, en plein jour, dans l'obscurité, dans la pénombre. Chaque fois la fumée détermina une apparition dont tous les objets se montrèrent aussi distinctement, aussi clairement que dans la vie réelle, sans me causer le moindre malaise.

Je puis garantir que cette substance peut être employée sans crainte et avec les meilleurs résultats, à condition, bien entendu, que celui qui fera l'expérience aura su développer ses facultés psychiques. Quant à ceux dont les facultés psychiques sont nulles, cette substance ne produit sur eux aucun effet bon ou mauvais.

Mr. B. Woodcock, 24, Princeville Road, Bradford, nous informe qu'il vient de recevoir une nouvelle provision de la « Poudre Mystérieuse » qu'il sera heureux de pouvoir offrir aux « fervents adeptes », aux conditions déjà mentionnées dans le *Light* du 5 mai dernier.

Le prix de la substance est de 2 fr. 50, prix d'un petit paquet d'échantillon qui suffira à une vingtaine d'expériences. Dans l'envoi seront jointes les instructions.

Ce prix est destiné uniquement à nous compenser de nos frais et de nos déboursés.

Traduit de l'anglais
Par Mlle M. GILLET.

La Matérialisation d'après la Chimie

Par le Dr Georges W. Carey, *Professeur de chimie biologique.*

Dans un article sur la « Matérialisation et les Sciences psychiques » par David T. Appleton, publié dans le *Light of Truth* le 2 juin 1906, nous remarquons les observations suivantes :

« Dans la matérialisation, lorsqu'elle se produit comme d'ordinaire en séance publique, la matière préexistante indispensable à l'esprit prêt à se matérialiser émane du médium lui-même et probablement aussi, dans une certaine mesure, des personnes présentes. »

L'article de Mr. Appleton est remarquable, et je n'interviens certainement pas pour le critiquer, mais pour lui offrir mon concours. A proprement parler, les Esprits eux-mêmes sont déjà matérialisés car l'esprit est une substance, par conséquent une matière.

La puissance de mouvement qui caractérise les corps spirituels est si élevée qu'on ne peut normalement réussir à la comprendre si on la compare au mouvement des corps matériels.

L'élément des corps spirituels est le gaz nitrogène, qui est un minéral à la plus haute, à la dernière puissance, c'est-à-dire : à 1° activité.

Les sels minéraux qui sont l'essence même des corps spirituels, constituent simplement le degré d'activité le moins élevé du gaz nitrogène.

La « Société d'Alimentation atmosphérique », établie près des chutes du Niagara, est parvenue à extraire le nitrogène contenu dans l'air, et débite ce produit minéral destiné à fertiliser le sol.

Pour que les Esprits revêtent une forme visible à l'optique humaine, il faut qu'ils s'imprègnent des sels minéraux contenus dans le sang humain. Par conséquent, dans toute matérialisation réelle, l'Esprit s'attache tout d'abord au médium, aux spectateurs, aux fleurs qui ornent la salle, ou aux plantes voisines, ou même au plâtre des murailles et aux boiseries des meubles. Ces sels minéraux (*les douze pierres fondamentales*) ont une affinité avec les éléments de l'air, avec la substance universelle au sein de laquelle nous existons, et dont nos tissus mêmes sont formés. Voilà comment cette combinaison chimique, une fois réalisée, détermine l'image.

1° Toute forme visible animale ou végétale, quelque subtile qu'elle soit, résulte d'un élément minéral.

2° Les images passagères sont produites par les Esprits, s'imprégnant premièrement de gaz nitrogène, c'est-à-dire d'une solution minérale qui représente le mouvement à sa suprême puissance. Deuxièmement, en absorbant et tirant de la chair humaine, des fleurs ou des végétaux, les sels miné-

raux indispensables pour former une image que notre nerf optique puisse percevoir.

3° L'analyse des cendres des substances végétales et aussi des cendres du corps humain, a amené la découverte de la formule chimique (combinaison des douze minéraux) qui constitue les éléments de toute forme matérialisée. C'est là ce psychoplasma, cette substance animique que les Esprits exigent des mortels, lorsqu'ils nous parlent des conditions qu'il faut remplir pour qu'ils nous apparaissent.

4° Pour nous, les matérialisations pourront être contrôlées, si nous nous tenons sur le terrain de la chimie, de même que les Esprits demeurent dans le domaine spirituel.

Songez bien que si la chambre noire est nécessaire au photographe il lui faut aussi des produits chimiques spéciaux sans lesquels, la photographie serait impossible.

Les douze sels élémentaires doivent être préparés à la plus haute puissance et placés dans l'eau, près des fleurs, sur le lieu et à l'instant où l'on désire voir apparaître l'Esprit sous sa forme matérielle.

Los Angeles, Californie.

Traduit de l'anglais,
Par Mlle M. GILLET.

NECROLOGIE

La vieille phalange des spirites de la première heure s'éclaircit chaque année et ne compte plus guère que des septuagénaires et quelques rares octogénaires.

L'un d'eux, M. *Pierre-Benoni* MARTIN, est allé presque jusqu'à la limite de notre existence humaine. Il s'est éteint à Paris dans sa quatre-vingt-douzième année.

Ce beau vieillard, un des amis d'Allan Kardec, avait adopté sa doctrine naissante et travaillé avec le Maître ainsi qu'avec Gaëtan Leymarie, son successeur à la *Revue spirite.*

Pendant longtemps M. Martin habita la Belgique où il dirigea le *Moniteur spirite de Bruxelles* et fut président de la Fédération Spirite Belge.

Nous regrettons vivement d'avoir reçu et connu trop tard la nouvelle de sa mort et la date de son enterrement car la *Revue spirite* eût tenu à honneur de se faire représenter à ses obsèques et de lui adresser le fraternel adieu.

La rédaction tout entière adresse à sa veuve, à ses fils, à ses filles, et à ses petits-enfants l'expression de ses unanimes regrets.

Si leur croyance est celle de leur père et aïeul vénérable, tous ils savent que l'épreuve de cette vie achevée, ils le retrouveront après avoir franchi à leur tour le seuil de l'Au-delà et que la séparation qu'ils déplorent n'est point éternelle.

BIBLIOGRAPHIE

« Ames Slaves »

Étude psychologique et sociale du peuple russe par Tola Dorian.

A cette époque complexe et tumultueuse où les regards du monde entier se tournent vers la grandiose évolution qui s'accomplit en Russie, — évolution terrifiante et pourtant fatale, où un peuple entier se lève pour réclamer ses droits individuels et sociaux — un livre vient de paraître, un livre où cette âme slave, peinte d'une façon saisissante et pittoresque dans une magnifique préface, semble être comme une cassette d'un métal précieux ouvrée avec un art infini et contenant des bijoux d'or et d'airain sertis de joyaux d'un prix inestimable.

Il faut lire ce livre pour se pénétrer des causes profondément psychologiques entraînant de nos jours tout un peuple si jeune encore, patient, ardent et résigné à la révolution la plus stupéfiante qui, depuis 1789, ait étonné l'univers. *Ames slaves* est une œuvre sincère et haute. — 1 vol. in-18 jésus, avec portrait de l'Auteur. Prix : 3 fr. 50.

⁂

M. Charles d'Orino, à la faveur d'un commerce tout intime avec les grands Esprits, a reçu et transcrit leurs communications, qu'il publie aujourd'hui en deux ouvrages distincts : les *Reflets de l'Erraticité* au prix de 3 fr. 50 et les *Contes et Interviews*, au prix de 2 francs.

Le lecteur aura la bonne fortune d'y rencontrer la solution des plus hauts problèmes philosophiques et religieux, telle qu'elle est apparue à ces âmes d'élite dans les sphères supra-terrestres où elles évoluent, ainsi qu'une foule de détails d'une singulière précision sur l'existence des désincarnés dans l'Au-delà.

Le Directeur-Gérant : Paul Leymarie. *Le Rédacteur en chef :* Léopold Dauvil.

Mayenne. — Imprimerie Ch. Colin.

Ouvrages d'ALLAN KARDEC sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (Partie philosophique), contenant les principes de la doctrine spirite. — Vol. in-12, 46e édition. Prix : 3 fr. 50 c.

Le Livre des Médiums (Partie expérimentale). Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations, 1 vol. in-12, 37e édition. Prix : 3 fr. 50.

L'Evangile selon le Spiritisme (Partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 38e édition. Prix : 3 fr. 50.

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre, 1 vol. in-12, 16e édition. Prix : 3 fr. 50.

La Genèse, les Miracles et les Prédictions selon le Spiritisme, un vol. in-12, 15e édition. Prix : 3 fr. 50.

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion, 2e édition. Prix : 3 fr. 50.

Le répertoire du Spiritisme, par M. Crouzet, avocat, 3 fr. au lieu de 5 fr. Guide précieux pour les spirites qui veulent faire des recherches dans les treize premières années de la Revue et les six ouvrages fondamentaux.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 23e édition, 1 fr.

Le spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 cent., 0 fr. 20 port payé : vingt exemplaires. 2 francs ; par la poste 2 fr. 60 cent.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 centimes ; par la poste 15 centimes.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 cent. ; par la poste 0 fr. 20 : vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

Les Fluides, 0 fr. 25.

Esquisses géologiques de la terre, 0 fr. 25.

EN VENTE : Buste d'Allan Kardec

Bronze de 0 m. 30 de hauteur : 60 francs. 0 m. 20 : 40 francs.

Portrait d'Allan Kardec. — Album . . . . 1 fr. 50

Grand portrait d'Allan Kardec, photogravure . . . . 1 fr. 50

2 Tableaux-gravures du Médium Fabre. . . . . 1 fr. 50 et 3 fr. 50

Portrait du Curé d'Ars et du Dr Demeure, chacun . . depuis 1 fr. »

Tête de Christ du Médium Fabre : 5 fr., 3 fr. 50, 1 fr. 50 et 0 fr. 50.

Photographies spirites, obtenues par William Crookes. 1 fr. et 1 fr. 50

3 dessins médianimiques de Victorien Sardou. 1 fr. 50, 2 fr. et 2 fr. 50

De Rochas (Colonel de), les frontières de la Science, 1re série, 2 fr. 50 ; 2e série..... 3 fr. 50.

Stainton Mosès (W.). Enseignements spiritualistes (Port payé).......................... 5 fr.

Rapport sur le spiritualisme, par le Comité de la Société dialectique de Londres, avec les attestations orales et écrites. Traduit de l'anglais par le Dr Dusart, in-8° de 352 pages, port payé 5 fr.

Crowe (Mistress Catherine). Les Côtés obscurs de la Nature ou Fantômes et Voyants..... 5 fr

Grimard. Une échappée sur l'Infini, synthèse admirable de la philosophie spirite, son histoire depuis la haute antiquité................ 3 fr. 50

— La famille Hernadec, roman spiritualiste du plus haut intérêt..................... 2 fr. 50

Crookes (William). Recherches sur les phénomènes spirites, la force psychique, illustré. 3 fr. 50

Travaux d'un savant chimiste, membre du bureau de la Société Royale de Londres.

Claire G... — Souvenirs et Problèmes spirites. Ouvrage documenté très intéressant, sur papier de luxe, format gr. in 8° carré, prix....... 5 fr.

M. Sage. Mme Piper et la société anglo-américaine pour les recherches psychiques.

Préface de Flammarion............... 3 fr. 50

— La Zone frontière entre l'autre monde et celui-ci.................................. 3 fr. 50

Denis (**Léon**). Après la mort. Exposé de la philosophie des esprits, ses bases scientifiques et expérimentales, ses conséquences morales. 2 fr. 50

— Dans l'Invisible. — Spiritisme et médiumnité. Traité de spiritualisme expérimental. 2 fr. 50

XXX. — Trois dualités de l'espace : les Origines et les Fins, cosmogonie médianimique présentant un grand intérêt........................ 1 fr. 50

XXX. — Entretiens spirites. Communications spirites faisant suite aux Origines et les Fins. 2 fr.

Publications spirites et spiritualistes périodiques

Le Messager, journal bi-mensuel, à Liège (Belgique). — Union postale, 5 fr. par an.

La Tribune psychique, organe mensuel de la Société d'Etudes des phénomènes psychiques, 57, rue du faub. St-Martin, Paris, (10e) 5 fr. par an.

Annales des Sciences psychiques, paraissant tous les mois, dirigées par le Dr Dariex, le prof. Charles Richet. Rédact. en chef, C. de Vesme, 6, rue Saulnier, Paris. — 12 fr. par an.

La Vie d'Outre-Tombe, revue mensuelle de la fédération des groupes spirites de Charleroi (Belgique), chez M. Pouillard, 78, rue St-Charles à Jumet-Gohyssart.

La Lumière, revue mensuelle, 23, rue Poussin, Paris. — 6 fr. par an, Etranger, 7 fr.

Le Spiritualisme moderne, 36, rue du Bac, Paris, bi-mensuel, un an, 5 francs.

La Paix universelle, bi-mensuelle, 5, cours Gambetta, à Lyon. — 3 fr. par an.

Revue scientifique et morale du Spiritisme. Mensuelle. France, 10 fr. par an. Etranger, 12 fr. — 40, boulevard Exelmans, Paris.

Le Lotus bleu, revue théosophique mensuelle, 10, rue Saint-Lazare, Paris, 10 fr. par an.

L'Initiation, revue mensuelle, 5, rue de Savoie, Paris. — 10 fr. par an.

Revue du Monde invisible. Mensuel, 29, rue de Tournon, Paris. — France, 10 fr., Etranger, 12 fr.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy ; secrétaire, M. Thomas, rue du faubourg Saint-Jean, 25, à Nancy. France, 5 fr. Etranger, 6 fr.

Bulletin de l'Institut général psychologique, 14, rue de Condé, Paris. S'envoie aux membres de cette Société. 20 fr. par an.

La Revue du Bien, illustrée, Directeur Marc Legrand ; mensuelle, abonnement 6 fr., 110, rue du Bac, Paris.

Bulletin du Centre d'études psychiques de Marseille, 41, rue de Rome. — M. Anastay, Directeur.

Proceedings of the Society for psychical Research, Revue trimestrielle très importante, chaque numéro, formant un volume, 4 fr. 50 ; chez Kegan Paul, Trench, Trubner et Cie, Ludgate Hill, à Londres.

Light, journal hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, W. C. London recommandé. — 13 fr. 50 par an.

Philosophical Journal, hebdomadaire, à San-Diégo, cal. (Etats-Unis). — 13 fr. par an.

La Science Astrale, revue consacrée à l'Etude pratique de l'astrologie, Directeur Ch. Barlet. Un an, 10 fr., étranger, 12 fr.

The Banner of Light, journal hebdomadaire, Boston, Mass., 9, Bosworth Street. — 13 fr. par an.

Revista Spirita, mensuelle ; directeur, M. S. Moura, à Bahia (Brésil).

Lumen, mens. Direct. Dr Quirition. López Gómez, Pantoña, 51, Carrada (Espagne).

La Nueva Era. — Zuleta 18 ; Mexico.

La Revelacion, mensuel, calle San Fernando n° 34, à Alicante (Espagne). — Etranger, 7 pesetas 50 cents.

Verdade et Luz, mensuel, 6, rua do Lavapés, à Sao Paulo (Brésil).

Novo Sunce, mens. Direct. Dr Gustav Gaj, à Jastrebàrsko (Hongrie).

Psychische Studien, journal mensuel, sous la rédaction du Professeur Maier, docteur en philosophie. O. Mutze, Leipzig, Lidenstrasse 4. — Prix, 10 marks par an.

Zeitschrift für Spiritismus, journal hebdomadaire. Editeur et directeur, Fielgenhauer, Cologne. O. Mutze, Leipzig, Lidenstrasse, 4, Prix, 6 marks par an.

Norgendœnringen, mens. Skien (Norwège).

Les Merveilles de la vie, directeur M. Vitolt Chlopicki, 30, rue Vilcza, à Varsovie.

Le Progrès spirite, mensuel, 5 fr. par an, étranger 6 fr. — 61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine).

La Vie nouvelle et philosophie de l'avenir, hebdomadaire, O. Cournier, à Beauvais. — France, 10 fr., Union postale, 12 fr.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis ; Chicago-Illinois. — 1 dollar par an.

The Harbinger of light, mensuel, à Melbourne (Australie). — 8 fr. par an.

Light of Truth, journal hebdomadaire publié à Cincinnati, Ohio, 7.512 Race Street : C. Stowel, éditeur. — 1 dollar par an.

Luz y Union, directeur D.-J. Esteva Marata, Barcelona (Espagne).

L'Etincelle, organe de l'Union des églises, religieuse-libérale, directeur : l'abbé Julio, 111, rue Fontenay, à Vincennes (Seine). Abonnement 5 fr. Etranger 7 fr.

Le journal de Magnétisme paraît tous les mois, sous la direction de M. H. Durville ; abonnement 10 francs par an pour l'Union postale ; 23, rue St-Merri — Paris — 4e arrondissement.

Revista Espirita, mensuelle, à Porto Allègre Rio Grande do Sub (Brésil).

La Fraternidad universal, mensuelle. Dir. fondat. Ugarte à Buenos-Ayres.

A d'Onde Vamos, mens. Plaza Sotomayor, n° 3, à Valparaiso (Chili).

Reformador, mensuel, rua do Rosario, 97, à Rio-de-Janeiro (Brésil).

Constancia, revue hebdomadaire, directeur, P. M. Cosme Marino, rue Tucuman, 1736, à Buenos-Ayres (République Argentine). — 15 fr. par an.

Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

49e Année | N° 9. | 1er Septembre 1906.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

Rédacteur en chef : LÉOPOLD DAUVIL

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

XII

Combien naïfs avaient été ceux qui, après le concile de Nicée, s'étaient figuré — l'empereur Constantin tout le premier, sans doute — que le fameux Credo qui en était sorti établirait sur une base solide l'empire de la foi, d'un bout à l'autre de l'Empire. Vacillante, furieusement ballottée, pendant près d'un siècle, entre Arius et Athanase, selon que l'empereur régnant opine

pour l'un ou pour l'autre, l'orthodoxie épiscopale ne sait à quel symbole se vouer.

Les tergiversations commencent dès le règne du dit Constantin lui-même qui, après avoir proscrit Arius et glorifié son rival, rappelle le proscrit et envoie en exil Athanase tombé en disgrâce. Que lui importait, en somme, à cet empereur fantasque ? Quand il invita les évêques à lui fabriquer un christianisme d'état, il s'inquiétait fort peu des positions respectives qu'ils assigneraient au Fils et au Père et ce qui le prouve, c'est qu'au moment de trépasser, il se fit baptiser à tout hasard par un évêque arien. Toujours est-il qu'en constatant que l'Arianisme, bien loin de s'éteindre, prenait une extension inattendue, il rappela Arius et chercha le moyen de réconcilier, si possible, les deux factions qui se partageaient l'Église. Il crut que le plus efficace des moyens à tenter était la suppression pure et simple du mot qui les divisait et en conséquence il proposa d'effacer le mot « consubstantiel » du credo nicéen dont Arius acceptait les autres déclarations. Que ce dernier acceptât cette modification, c'était fort bien, mais Athanase n'était pas de cet avis et il protesta avec une telle fureur, qu'il fut déporté en Gaule, par ordre de l'empereur qui, de plus en plus énervé par ces interminables querelles, décida que la question serait définitivement vidée dans une conférence publique qu'il se chargeait de présider en personne.

Projet superflu ; l'épreuve ne put se faire par suite de raisons majeures. Au moment, en effet, où Arius, au comble de la faveur impériale et populaire, arrivait, porté en triomphe par la foule, dans l'Église épiscopale, il fut frappé de mort subite « par le doigt de Dieu » disent les historiens. Ce fameux doigt de Dieu — peut-on se demander — ne fut-il quelque peu aidé par les acharnés défenseurs de « la même substance ? » Les Ariens ne manquèrent pas de l'insinuer ; mais l'on peut affirmer que si l'attaque d'apoplexie se fût abattue sur Athanase, c'est cette même insinuation qui eût été formulée contre les partisans d'Arius.

La mort de ce dernier fut suivie de près par celle de Constantin, lui-même qui, sentant approcher son heure dernière, eut la malencontreuse idée de partager l'Empire entre ses trois fils survivants et deux neveux qui lui restaient. Trop équitable fut ce partage. Il faut croire que le brave Constantin oublia, dans ce moment d'émotion familiale, comment — avec l'aide de Dieu — il avait traité son beau-père et ses deux beaux-frères, pour éviter les suites regrettables qu'eût amenées le partage de l'État. Mais s'il oublia, ses enfants se souvinrent, si bien qu'usant du procédé d'élimination qu'emploient généralement les héritiers royaux ou impériaux, en pareille occurrence, les trois fils tuèrent les deux neveux manifestement superflus, après quoi, ces mêmes fils regrettant d'être encore au nombre de trois, prirent les dispositions les plus opportunes pour n'être plus que deux. — Famille char-

mante et avisée, à n'en pas douter, mais qui eut le tort de ne pas aller jusqu'au bout dans cette voie de simplification, car deux c'était encore trop, paraît-il, étant donné que ce dualisme d'empereurs, bien qu'ayant duré plus de dix ans — chose à peine croyable — fut le commencement de la division de l'Empire. L'Occident, avec Rome pour capitale, échut à Constant. L'Orient, comprenant la Grèce, garda son empereur Constance (autrement dit Constantius) qui naturellement eut pour séjour Constantinople.

Mais voici que l'hydre des querelles religieuses qu'on aurait pu croire momentanément endormie, ne tarda pas à redresser sa tête sifflante. Constant, le romain, était tout uniment catholique, c'est-à-dire athanasien. Constance, pour faire contre-poids, se déclara arien, sur quoi, son bon frère, dans un sentiment de charité chrétienne, sans doute, n'eut rien de plus pressé que de lui jeter dans les jambes le malencontreux Athanase, véritable brandon de discorde. Le dit Athanase rappelé du fond de la Gaule, fut donc replacé sur son siège d'Alexandrie, où Constance eut la faiblesse de le laisser s'établir.

Quoi de plus naturel, dès lors, que le gâchis redoublât, et Dieu sait s'il profita de l'occasion. A la sourde compétition des deux frères rivaux, s'adjoignit celle des deux orthodoxies, toutes deux « chrétiennes », c'est bien entendu et l'on pourrait presque dire, en employant une image quelque peu bizarre, que c'est à coups de conciles que recommença la guerre. Des armées d'évêques se réclamant tous d'un Saint-Esprit de première catégorie, s'assemblèrent de part et d'autre dans les villes d'Orient et d'Occident et se bombardèrent d'anathèmes.

Représailles inutiles où s'ébauchait, par la force même des choses, le grand schisme inévitable. En face l'un de l'autre, se dressaient les deux évêques des deux capitales, luttant pour la prépondérance sacerdotale. Mais que pouvait le patriarche de Constantinople, nouveau venu dans sa ville sans histoire et sans prestige, contre celui de Rome, déjà pontife en vertu de son prétendu titre de « successeur de saint Pierre », se prévalant, en outre, de l'antiquité de sa métropole illustrée par ses premiers martyrs et maîtresse du pouvoir civil que laissait tomber de ses mains défaillantes un Sénat fantôme, simple épave d'un lointain passé? Quand les barbares viendront s'abattre sur le cadavre de la Rome politique, qui donc trouveront-ils en face d'eux, sinon l'évêque de Rome cachant mal, sous sa mître épiscopale, la tiare à trois couronnes du futur pape de l'universelle chrétienté?

Et c'est alors, d'autre part, que survint l'une de ces catastrophes inattendues que l'histoire ironique et sereine semble se plaire à jeter parfois dans l'enchaînement des choses contingentes. Il y avait deux empereurs, or, voici qu'il n'y en a plus qu'un. Constant est assassiné par un de ses officiers, nommé Magnence, qui s'empara du trône. Empereur éphémère, du reste, que

culbuta bien vite Constance, lequel, désormais, comme son père, réunit sur sa tête les couronnes des deux Empires.

Voilà donc tout le monde romain englobé dans l'Arianisme, par l'ordre de l'Empereur d'Orient et d'Occident. Les conciles recommencent. Les Athanasiens se débattent désespérément, mais sans espoir ni succès. Constance tient les évêchés, s'il ne tient pas les évêques, si bien que ceux-ci, expulsés de leurs églises, se mettent à réfléchir, puis reconnaissent que la moins problématique des « substances », théologie à part, est encore la prébende temporelle... ce qui les amène à changer d'orthodoxie. L'évêque de Rome, lui-même, dépossédé de son titre et des émoluments y annexés, s'aperçoit après deux années d'exil, qu'il s'est trompé, qu'il fut arien dès son berceau... Pourquoi, dès lors, ne pas troquer son ancien symbole contre un symbole plus nutritif ? Athanase, lui seul, résista héroïquement et du fond de sa retraite protesta si bien contre son empereur, qu'il traitait de scélérat et d'antechrist, qu'il eut le désagrément de voir sa tête mise à prix, désagrément qu'il esquiva, du reste, puisqu'il mourut plus tard à Alexandrie, comblé de jours et d'honneurs.

Athanasiens et Ariens se valaient bien en somme, ne valant cher ni les uns ni les autres, et ce qui le prouve, c'est que ces derniers, nous parlons des évêques ariens, se voyant protégés par l'empereur qui eut le grave tort de n'en museler aucun, firent massacrer tous leurs compétiteurs, partisans ou amis d'Athanase, perpétrèrent mille horreurs, inventèrent mille supplices auxquels n'échappèrent même pas quelques malheureuses femmes qui, soupçonnées d'être athanasiennes, furent exposées toutes nues aux regards de la populace.

« Les persécutions des chrétiens ariens contre les chrétiens du parti opposé, nous racontent quelques historiens contemporains, ne furent pas moins terribles que celles des païens contre les chrétiens en général.» « En ce temps-là, écrit Ruffin, l'aspect de l'Église était honteux et dégoûtant. Elle n'était plus déchirée par ses ennemis du dehors, mais par ses propres enfants. »

Et c'est alors qu'intervint un intermède de paix relative, due à un empereur païen, celui de tous qu'a le plus haï et calomnié l'Église et qui, cependant, valut mieux que tous les autres ensemble — nous parlons ici de Julien dit l' « apostat ».

Lorsqu'après la mort de Constantin, ses fils, suivant la tradition coutumière, firent massacrer leurs parents, Constance garda provisoirement et à titre de « provision dynastique » deux petits cousins germains, pour continuer sa race, si Dieu — ne faut-il pas se précautionner en vue des décrets de la Providence? — si Dieu jugeait à propos de le priver de ses frères, ou de ne pas lui donner d'enfants. L'aîné, Gallus, avait douze ans, l'autre,

Julien, en avait six. Constance, toujours prévoyant et bien intentionné, les fit élever pieusement, en vue du salut de leur âme. Aux deux petits cousins, furent donc imposées les observances de tous les saints exercices, sans qu'il en manquât un seul : jeûnes, vigiles et quatre-temps. Ce régime intensif ne fut-il pas l'une des causes de l'ultérieure « apostasie » du jeune Julien gorgé jusqu'à saturation de toutes les mômeries religieuses ? On peut se le demander, sans outrager la vraisemblance.

Constance demeurant privé de rejetons directs, en dépit des années qui se succédaient et s'inquiétant de l'avenir de sa lignée, fit venir les deux frères à Constantinople, les traita en princes du sang, donna pour femme à Gallus l'une de ses sœurs, Alexandra, et le nomma gouverneur général des Gaules. La jeune Alexandra, en femme de pure race impériale et violemment désireuse de s'asseoir tôt ou tard sur un trône, décida son mari à conspirer contre son frère Julien qui la gênait considérablement dans ses beaux rêves d'avenir. Constance jugeant dangereuses ces ambitieuses velléités, coupa le mal dans sa racine et fit décapiter Gallus, l'infortuné mari d'une femme trop versée dans la connaissance des saines traditions dynastiques. Julien, moins ambitieux que sa belle-sœur déçue, n'avait aucune envie d'escalader un trône et montrait plus de goût pour les lettres que pour les prérogatives du pouvoir. Assidu aux écoles de Constantinople, il y eut pour maître principal le païen Libanius dont Constance ne tarda pas à le séparer. Après quoi, ce dernier devenu jaloux de la popularité qu'attirait, sur le trop remarquable élève sa passion pour l'étude, l'exila à Nicomède, puis à Pergame, où Julien fit venir Edénius, élève de Jamblique, l'un des derniers représentants à l'École des Gnostiques païens qu'illustraient Plotin et son disciple Porphyre, tandis que la Gnose chrétienne était enseignée par Origène et Clément d'Alexandrie. Tous ces grands penseurs furent pour la plupart les professeurs de Julien qui, pour compléter ses études, alla trouver Maxime d'Ephèse, autre élève de Jamblique lequel l'initia aux Mystères sacrés.

C'est dans ce milieu d'intellectualité si haute, que vivait et se développait le futur héritier du trône ; mais que d'imprudences accumulées lui faisait commettre son inextinguible désir de s'élever toujours davantage ! Sa vie n'eût tenu qu'à un fil, si Constance avait eu vent de ses incartades scientifiques. Se rendant compte du danger que créaient pour lui de semblables dispositions, le jeune philosophe se fit raser les cheveux, pour conserver sa tête et revint à Nicomède, où il pratiqua le culte des Ariens. « Contrairement à ce que raconte la fable, écrit Libanius, le lion se revêtit de la peau de l'âne. » Mais peu s'en fallut que la peau de l'âne elle-même fût impuissante à conjurer le péril.

Constance qui n'avait pas oublié l'aventure de Gallus et qui, pour tout

de bon, en avait assez de ses gênants petits-cousins, voulut envoyer Julien rejoindre son frère dans le paradis d'Arius ou d'Athanase... ce qu'il eût fait, à n'en pas douter, sans l'intercession de l'impératrice Eusébie qui détourna de ce projet macabre son irascible époux. Le jeune savant fut donc envoyé provisoirement à Athènes, où il poursuivit ses études philosophiques sous la direction de Grégoire de Naziance et de Basile qui, plus tard, furent promus à la dignité de saints.

Au milieu de ces tergiversations, de ces projets et contre-projets qui agitaient l'âme féroce mais heureusement versatile du maître de l'empire, les affaires du dit empire n'allaient pas toujours au gré de ses désirs. De très fâcheuses nouvelles lui arrivaient de temps à autre de la Gaule : armée démoralisée, finances dilapidées, Germains dévastant les frontières, populations en pleine révolte ; tout allait mal, là-bas, aux confins des pays barbares.

Ces inquiétants pronostics furent-ils la cause d'un revirement dans l'esprit de Constance ? Il serait difficile d'en douter. Toujours est-il qu'il rappela Julien de l'espèce d'exil auquel il l'avait condamné, le décréta César, autant dire vice-empereur, lui donna pour femme une autre de ses sœurs, Hélène, et l'expédia en Gaule, muni des pouvoirs les plus étendus. « Au lieu de l'homme d'État et du guerrier qu'il fallait en pareille circonstance, écrit Ammien Marcellin, envoyer là-bas ce jeune homme élève des Muses, nourri dans le giron de Minerve, sous les ombrages de l'Académie, c'était l'exposer à un échec certain, ruiner sa popularité et peut-être l'envoyer à la mort. » Peut-on soupçonner Constance d'avoir caressé la perspective d'une aussi tragique éventualité ?...

Toujours est-il que s'il l'avait fait, ce calcul peu délicat, il dut être prodigieusement déçu. Ne voilà-t-il pas, en effet, que dès son arrivée en Gaule, cet adolescent, ce fils des Muses, s'improvise non seulement administrateur habile, mais encore général expérimenté. D'éclatants succès montrent bientôt de quoi était capable ce jeune César. Les Barbares sont battus en vingt rencontres et la guerre transportée au delà du Rhin. « Ce prince, dit Montesquieu, par sa sagesse, sa conduite, sa valeur et une suite d'actions héroïques, chassa les Barbares au point que la terreur de son nom les contint tant qu'il vécut. » Chaque année, au retour de ses expéditions, Julien prenait ses quartiers d'hiver dans « sa chère Lutèce » — nom primitif de notre vieux Paris, ainsi que chacun sait — qu'il se plut à embellir et où il habitait dans le fameux palais des Thermes dont il nous est resté de si pittoresques vestiges. Toute la Gaule pendant les cinq années qu'il y resta de 355 à 360, bénit son administration et la douceur de son gouvernement.

Tout était donc pour le mieux aux lointains confins de l'empire, mais là-

bas, trônait Constance et de quelle jalousie féroce ne fut-il pas enflammé, alors qu'il apprit avec quelle rapidité s'était accrue la popularité de ce dangereux délégué. Ne pouvant supporter l'idée qu'un semblable rival se dressait peut-être en face de lui, il voulut lui reprendre cette armée qu'il venait de créer de toutes pièces et lui ordonna de lui renvoyer ses légions.

Lui renvoyer ses légions ! c'était facile à dire — les empereurs ne doutent de rien — mais encore eût-il fallu que les légionnaires y consentissent, or les voilà qui se révoltent et sans plus tarder proclament « Auguste » le pauvre Julien surpris et désolé. C'est en vain qu'il les supplie, les conjure, leur ordonne de se soumettre à la volonté du maître. Les soldats s'insurgent, refusent d'obéir. Lui seul est le chef possible, puisque lui seul est accepté. Ils l'entourent, le somment de rester à leur tête, le menacen enfin... Il faut qu'il règne ou qu'il meure !

Aux lettres désolées que Julien adresse à l'empereur, celui-ci ne répond que par des injures. « Toi que j'ai recueilli quand tu étais orphelin !... » Ce mot monstrueux autant que bête dessille les yeux du prince incriminé. « Ah c'en est trop, s'écrie-t-il; c'est le meurtrier de ma famille qui me reproche maintenant d'être orphelin !... » Et désormais, en révolte, indigné, poussé à bout, il groupe ses légions, pour se défendre tout au moins, sinon pour attaquer.

Il fallait bien, en effet, qu'il se défendît, puisque rassemblant à la hâte ses troupes impériales, Constance se mit en marche pour châtier l' « usurpateur ».

Usurpateur, bien malgré lui, Julien prend forcément la direction de son armée. Il suit les bords du Danube, pénètre en Illyrie et s'arrête pour assiéger Aquilée... lorsqu'il apprend la mort de l'empereur, foudroyé par une fièvre inattendue. Accès de rage, faut-il dire sans doute.

Et voilà le jeune César, seul héritier du trône, qui fait à Constantinople son entrée triomphale. Oui, le voilà maître, ce Julien, et qui plus et mieux que lui eût mérité de l'être, en dépit des scandaleuses calomnies dont l'a poursuivi l'Église? « Faites pour un instant abstraction de toute question religieuse, dit encore Montesquieu en parlant de lui, cherchez dans l'histoire, vous n'y trouverez, ni avant ni après lui, un prince plus digne de gouverner les hommes. » « C'était, ajoute d'autre part Montaigne, dont l'attestation vient confirmer ce jugement, c'était un très grand homme et rare que cet empereur Julien qui avait son âme vivement teinte des discours de la philosophie auxquels il faisait profession de régler toutes ses actions et de vrai, il n'est aucune sorte de vertu de quoi il n'ait laissé les plus notables exemples. »

Du reste, voyez-le à l'œuvre. Ne commence-t-il pas tout d'abord par proclamer la liberté religieuse et par adjurer les chrétiens de se tolérer les uns

les autres et de ne plus troubler le repos de l'État, s'abstenant, pour sa part, de se mêler aux querelles ineptes et féroces de ces incorrigibles sectaires, de ces coteries d'évêques devant lesquelles il fallait s'incliner, à moins d'être leur chef... et parfois leur complice.

Quoi qu'on ait pu dire de lui, déclarent les historiens les plus sérieux, ce fut un monarque accompli. Il fit une guerre impitoyable à tous les abus, au luxe, à la mollesse. Il réforma toute la maison impériale, en retrancha toutes les prodigalités, toutes les charges inutiles, appliquant les économies qui en résultèrent à l'ensemble du peuple auquel on remit le cinquième de tous les impôts. Ses libéralités étaient sans bornes et l'histoire ne peut lui reprocher ni un acte de cruauté, ni un acte de vengeance.

Toutes les qualités brillantes de l'homme de guerre et du souverain, toutes les forces morales qui nous rendent maître de nous-même, furent manifestées et mises en œuvre par ce platonicien stoïque, issu pourtant d'une race malsaine et né dans un milieu dès longtemps corrompu.

La calomnie cléricale n'a trouvé à lui reprocher que ce qu'elle appelle son « apostasie ». Or, en quoi donc consistait-elle ? Oui, certes, il les a reniés tous ces faux chrétiens dont il connaissait les haines, les violences, les turpitudes... et quel est l'homme à l'âme honnête qui n'eût pas rougi de se commettre avec eux ? Était-ce du christianisme ces ridicules et insolubles débats sur la « *co* ou *non substance* » que renouvelaient à tous propos les évêques vociférants des conciles ? Et les fraudes, les violences, les infamies de ces évêques que nous avons vus à l'œuvre et que nous retrouverons plus loin, était-ce de l'apostolat ? — « En prêchant la tolérance, dit Ammien Marcellin, l'Empereur savait bien ce qu'il faisait, n'ignorant pas que les chrétiens entre eux sont les pires des bêtes féroces. »

Ces appels à la tolérance furent bien inutiles du reste, car les bêtes féroces ne se calmèrent pas. Dans une des lettres qu'il a laissées, Julien s'en plaint en ces termes : « Sous mes prédécesseurs, plusieurs chrétiens ont été chassés, emprisonnés, persécutés. L'on a égorgé une multitude de ceux qu'on appelle *hérétiques*, à Samosate, en Bithynie, en Galatie et autres provinces, où l'on a ruiné des villes entières. Sous mon règne, au contraire, les biens confisqués ont été rendus, ce qui n'a pas empêché les chrétiens de se plaindre de ce qu'il ne leur est plus permis de se massacrer entre eux. »

En supposant même que Julien en ait eu le désir, eût-il pu reprendre en sous-œuvre, pour le rénover en partie, ce christianisme ainsi dénaturé, souillé par ses propres adhérents? Il les connaissait trop pour essayer de le faire. Peut-être aurait-il voulu emprunter à la religion nouvelle ses principes fondamentaux pour les inculquer aux polythéistes qui ne savaient plus eux-mêmes ce qu'ils croyaient. Tout nous autorise à supposer qu'il rêva de transformer le paganisme, en lui conservant son étiquette, mais en transfusant

dans ses veines la grande formule évangélique : « Charité, Fraternité ». N'y était-il pas tout disposé, ce prétendu apostat qui disait : « Notre sollicitude doit s'étendre jusqu'aux malfaiteurs enfermés dans les cachots », ou bien encore : « Ne refusons pas de faire bénéficier de nos bienfaits même nos ennemis, car ce n'est pas aux mœurs ni au caractère que nous donnons, mais à l'homme lui-même. »

N'était-il pas bien plus chrétien que les farouches christolâtres de son temps, ce dernier fils de la Gnose, né trop tard et mort si tôt?

L'on sait en effet qu'il n'eut pas le temps d'expérimenter son système. Voulant venger l'empire romain des désastres que les Perses lui avaient fait éprouver depuis soixante ans, il organisa une expédition dans ce but. Ses premières armes furent heureuses; il reprit plusieurs villes et s'avança jusqu'à Ctésiphon, mais ne trouvant plus ni vivres pour ses troupes, ni fourrages pour sa cavalerie, dans un pays qu'avaient incendié les ennemis, il fut contraint de battre en retraite et il touchait déjà aux frontières romaines, lorsqu'il tomba mortellement blessé par une flèche... partie l'on ne sait d'où, le 26 juin 363.

C'est à l'âge de trente-deux ans, que périt ce jeune souverain dont le règne eût pu être si glorieux. Il mourut comme Alexandre le Grand, autre jeune conquérant, fauché en plein triomphe, mais d'une tout autre façon. Celui-ci grisé par le succès, perdant la tête dans sa gloire, mourant des suites de ses débauches, après avoir achevé son œuvre ; celui-là disparaissant avant d'avoir commencé la sienne — celle qu'à coup sûr il rêvait — mais ayant tout au moins accompli la promesse qu'il s'était faite de prendre Marc-Aurèle pour modèle de conduite. Il employa les quelques heures qui précédèrent sa mort à s'entretenir, avec Maxime d'Ephèse, de la grandeur de l'âme humaine et de ses futures destinées. Ses dernières paroles nous ont été conservées par Ammien Marcellin, témoin de sa vie presque entière.

— « Amis, dit-il à ceux qui entouraient son lit de mort, le temps est venu pour moi de quitter la vie. Ce que la nature me redemande, débiteur de bonne foi, je le lui rends allègrement. Je remercie le « Dieu éternel » de m'enlever de ce monde au milieu d'une course glorieuse. » — Nobles paroles qui nous donnent une idée de la haute philosophie aux inspirations de laquelle avait obéi ce jeune héros, dans les péripéties diverses de sa vie si courte, mais si bien remplie. Ce large monothéisme que n'eût pas renié le grand Origène, lui-même, était trop élevé pour l'époque et cet anachronisme fut la seule faute que purent lui reprocher les siècles postérieurs — faute vénielle, certes et combien glorieuse !

(*à suivre*).

ED. GRIMARD.

La terre et l'homme dans l'univers

(*suite*).

Conférence de M. Camille FLAMMARION (1)

(*Suite et fin*).

« Dans une analyse attentive des régions australes de la voie lactée pour « la préparation des cartes de l'Uranométrie argentine, M. Gould avait une « tendance à conclure qu'il y a là une ou même plusieurs Voies lactées « superposées (2).

« Nous avons déjà signalé plus haut la carte des zones d'Argelander, dans laquelle Proctor a réuni les 324.198 étoiles de ce grand atlas, s'étendant du pôle nord jusqu'à 2° au sud de l'équateur. Ces observations n'atteignent pas la dixième grandeur et s'arrêtent à 9 1/2. Nous voyons par cette carte que la Voie lactée ressort beaucoup moins qu'à l'œil nu. Cet effet est dû à ce que nous ne percevons à l'œil nu que jusqu'à la sixième grandeur et que toutes les étoiles de septième, huitième et neuvième grandeur nous restent invisibles, tandis que dans la Voie lactée leur agglomération plus serrée influence notre rétine. Ces étoiles d'Argelander ne suffisent pas d'ailleurs à la production de la lumière lactée, et il s'y ajoute des étoiles encore plus faibles, de dixième grandeur et au-dessous.

« De persévérants chercheurs, Plassman (3), Stratonoff (4), Kapteyn (5), « Easton (6) ont spécialement creusé cette question des petites étoiles de la « Voie lactée. Leurs recherches s'accordent pour montrer que cette lueur « est due principalement à des étoiles inférieures à la dixième grandeur, et « il en est de même de l'examen des photographies admirables de ces « régions dues à MM. Wolf et Barnard. M. Easton a construit une carte iso- « photique de la Voie lactée plus minutieuse encore que celle de Houzeau, « dans laquelle les intensités sont représentées par six teintes graduelles et « déterminées par la photographie (7). Le résultat de cette représentation « est qu'il y a là des accumulations d'étoiles ayant entre elles une certaine « cohérence, non éparpillées dans l'espace et très éloignées de nous, mon-

(1) Voir *Revue* d'août, pages 459 et suivantes.

(2) *Uranometria Argentina*, 1879, page 381.

(3) Mitteilungen d. Verein r. Freunde der Astronomie, 1893; Himmelskunde, 1893.

(4) Public. Observ. Taschkent II, 1900.

(5) Public. Astr. Labor. Groningen, 8.

(6) *La distribution de la lumière galactique*. Amsterdam, 1903.

(7) Nous avons essayé en vain de reproduire cette belle carte par la photogravure : elle est bleue et ne donne aucune impression.

« trant que ce n'est pas là un système annulaire, mais une série de couches
« d'étoiles plus ou moins irrégulièrement condensées. La plus grande accu-
« mulation se trouve dans le Cygne, dans les deux branches, qui seraient à
« des distances différentes, ce qui n'exclut pas la possibilité que des groupes
« isolés se projettent sur les branches, lesquelles peuvent se composer d'une
« série d'amas plus ou moins intimement liés entre eux. Il y aurait, dans les
« environs de γ du Cygne, une énorme agglomération stellaire, centre de
« courants d'amas, dont le plus important se rapproche du Soleil dans
« Céphée, puis se recourbe à travers Cassiopée en s'éloignant de plus en
« plus pour former la branche de l'Aigle et nous entourer par l'hémisphère
« austral.

« Pour M. Stratonoff, la Voie lactée, du moins dans ses parties les plus
« rapprochées de nous, est une agglomération de grandes condensations
« de nuées stellaires, se touchant mutuellement, entrant l'une dans l'autre,
« et distribuées le long de la galaxie. Le Soleil fait partie de la première
« condensation qui, d'ailleurs serait formée d'un certain nombre de conden-
« sations différentes.

« La complication paraît plus grande encore à M. Backhouse (1) qui a fait
« une longue étude de la Voie lactée dans les deux hémisphères et pour
« lequel les spéculations précédentes restent insuffisantes. Cet astronome
« est porté à croire qu'une certaine matière nébuleuse, à divers états de
« luminosité, et même obscure, entre pour une partie dans les effets obser-
« vés, notamment en ce qui concerne les régions sombres ou « sacs à char-
« bon » dont l'un est remarquable entre ξ du Cygne et γ du Dauphin. »

Il m'a semblé qu'il était indispensable de comparer tous ces travaux pour acquérir une connaissance aussi approchée que possible de la structure de l'univers visible. Mais il me semble aussi que l'observation directe est encore celle qui peut le mieux nous instruire ici, et que l'examen attentif de la Voie lactée par une nuit d'été bien obscure nous donne la meilleure impression de la réalité. Éclairés par les discussions précédentes, nous distinguons dans cette vaste ceinture céleste des agglomérations très diverses en densité stellaire comme en étendue, et nous sentons que loin d'être un système régulier comparable, par exemple, au système solaire ou aux systèmes de différents ordres imaginés par Lambert, la Voie lactée est une image de perspective formée par la superposition d'une multitude innombrable d'amas stellaires disséminés à d'immenses distances, dans un plan principal.

Cette conclusion est renforcée par le fait que presque tous les amas d'étoiles, au lieu de se voir dans toutes les directions, se trouvent précisément dans le plan de la Voie lactée.

(1) Publications of West Hendon House Observatory. Sunderland, 1902.

Il est extrêmement remarquable que les amas d'étoiles s'accumulent justement dans le plan de la Voie lactée, tandis que les nébuleuses semblent fuir ce plan et s'accumuler dans un sens perpendiculaire. Plus il y a d'étoiles, plus il y a d'amas stellaires. Moins il y a d'étoiles, au contraire, et plus il y a de nébuleuses. C'est ce que William Herschel avait déjà remarqué, lorsque, dans ses jauges du ciel, le nombre des étoiles devenant rare, il disait à sa sœur, son secrétaire : « Préparez-vous à écrire, les nébuleuses vont arriver. »

Dès le milieu du siècle dernier, William Struve avait signalé, d'après les travaux de William Herschel d'ailleurs, cette prédominance des amas d'étoiles dans la Voie lactée et l'éloignement contraire des nébuleuses. « En réunissant, dit-il, les amas trouvés par Herschel, et en considérant les amas dits voisins de la Voie lactée comme lui appartenant, nous avons un nombre total de 263 amas, dont 225 dans la Voie lactée et 38 en dehors. En lui supposant une largeur moyenne de 10 degrés, elle prend dans son étendue totale, visible à Slough, un douzième de la voûte céleste et un neuvième de la partie du firmament visible pour Herschel. Nous apprenons donc par là que la Voie lactée est 54 fois plus riche en amas d'étoiles que les autres parties du ciel. Il faut donc la regarder comme une collection immense d'amas d'étoiles très irrégulièrement condensés. Mais, en même temps, elle est pauvre en nébuleuses non résolubles, et ce sont précisément les régions voisines de l'un des pôles de ce cercle, dans les constellations de la Vierge et de la Chevelure, où ces nébuleuses se trouvent en abondance. Cette circonstance remarquable me paraît parler le plus directement pour l'hétérogénéité des amas d'étoiles et des nébuleuses (1). »

Les catalogues de William Herschel contiennent environ deux mille nébuleuses. En 1864, sir John Herschel publia son catalogue général, augmenté des découvertes faites par lui dans l'hémisphère austral, renfermant 5079 nébuleuses, et, en 1888, nous avons eu le catalogue de Dreyer, en renfermant 7840, ensuite un supplément de 1529 nouvelles, et depuis, de nouvelles découvertes qui portent ce nombre au delà de 10.000, tant nébuleuses qu'amas d'étoiles (2). La distribution des nébuleuses dans l'espace a été étudiée et discutée par Cleveland Abbe en 1867 (3), puis par Proctor en 1869 (4), et exposée sur des cartes spéciales. Ces représentations de Proctor sont nombreuses dans ses ouvrages et fort instructives. L'une des meilleures (quoique la Voie lactée boréale laisse à désirer) est la double carte sur laquelle Sidney Waters a montré cette distribution des amas d'étoiles et

(1) *Études d'Astronomie stellaire*, 1847, p. 40 et note 57.

(2) *Mémoirs of the R. A. S.*, 1888.

(3) *Montly Notices.*

(4) *Id.*

des nébuleuses (fig. 8-9), si remarquablement contraire (1). Le système de la Voie lactée et les amas d'étoiles forment un même ensemble (2).

Les photographies de Barnard aux Observatoires de Lick et de Yerkes, celles de Wolf à Heidelberg, les recherches de Newcomb sur le nombre et la lumière des étoiles, pourraient être examinées ici comme documents complémentaires des faits généraux qui viennent d'être exposés ; mais nous devons nous limiter à l'essentiel, et l'ensemble qui précède suffit, me semble-t-il, pour nous permettre de fixer nos idées sur la structure de l'univers visible, au moins comme répondant provisoirement à l'état actuel de nos connaissances.

Voici les déductions qui nous paraissent le mieux fondées :

Nous devons considérer les *étoiles*, les *amas* (4) et la *Voie lactée* comme formant une immense agglomération générale, très hétérogène.

La forme de cet univers stellaire nous est inconnue. Toutefois, nous pouvons l'assimiler à une sphère irrégulière, aplatie, dont la Voie lactée marquerait l'équateur.

Le diamètre équatorial est beaucoup plus grand que le diamètre polaire.

Les amas d'étoiles, et les étoiles elles-mêmes, sont disséminés principalement dans le plan équatorial et dans les plans voisins.

Il n'en est pas de même des nébuleuses irrésolubles ou gazeuses : celles-ci se montrent de part et d'autre de la Voie lactée, s'éloignant vers ses deux pôles et dans les régions circompolaires, surtout celles au spectre continu du type de la nébuleuse d'Andromède.

Devons-nous en conclure, avec plusieurs astronomes (5), qu'elles ne font pas partie de notre univers et admettre la coexistence de deux principes distincts, « un principe nébuleux et un principe sidéral » ? Devons-nous penser que les nébuleuses sont extérieures et étrangères à notre groupe stellaire ? Cette conclusion ne me paraît pas fondée, car les nébuleuses se montrent aux deux côtés du plan de la Voie lactée, et vont en se condensant à peu près symétriquement vers la direction de ses pôles, contrairement à la densité des étoiles. Cette distribution si remarquable n'est pas accidentelle. Nous devons les considérer comme faisant partie de notre univers, ainsi que tout ce que nous connaissons, ou à peu près.

Les faits se présentent *comme si les forces qui ont présidé à l'évolution*

(1) Procton et Ranyard, *Old and New Astronomy*, 1892, p. 728-729.

(2) La coïncidence si caractéristique des amas d'étoiles avec la Voie lactée se juge mieux encore, peut-être, sur la carte 23 du bel Atlas de Stratonoff (Tachkent, 1901).

(3) Dans ces deux cartes (8 et 9), les amas d'étoiles sont représentés par de petits carrés et les nébuleuses par des points ronds.

(4) Les amas *globulaires* font une sorte d'exception. Un tiers se trouvent réunis entre le Scorpion et Ophiuchus (19 h. et 26°), tandis qu'il n'y en a aucun dans la région opposée.

(5) W. Struve, *Études d'Astronomie stellaire;* André, *Traité d'astronomie stellaire.*

générale de notre univers sidéral s'étaient exercées avec plus d'intensité et plus d'activité dans la zone équatoriale que dans les zones éloignées, qui seraient restées en retard, moins denses en étoiles actuelles ou futures, plus froides et pour ainsi dire endormies (C'est un peu le cas du Soleil, dans lequel les taches se montrent principalement de part et d'autre de l'équateur). Tout est plus avancé dans cette zone équatoriale stellaire que vers ses pôles. Notre soleil lui-même y est en son été. Les étoiles rouges y sont agglomérées (1).

Ces nébuleuses nous présentent peut-être la matière sidérale antérieure à la formation des éléments prétendus simples : les quatre raies brillantes de longueurs d'onde 4341, 4861, 4957 et 5004, qui caractérisent leurs spectres, ne peuvent être identifiées avec certitude avec celles d'aucune substance connue sur la Terre, et jusqu'à nouvel informé, cette matière a été nommée *nebulum*. L'élément dont ces raies se rapprochent le plus pourrait bien être l'hydrogène, le plus simple de tous. Selon toute probabilité, cette matière est encore en son état primitif. Ces nébuleuses deviendront-elles des étoiles? Nous pouvons le penser, non seulement parce que la transformation des nébuleuses en soleils et en systèmes planétaires explique assez bien la genèse de l'univers, mais encore parce que nous voyons la mâtière nébuleuse associée aux amas d'étoiles et à leur évolution, dans les Pléiades, dans la nébuleuse d'Orion, et en d'autres exemples

D'ailleurs, les belles découvertes de M. Barnard nous montrent que la matière nébuleuse est encore très répandue dans l'univers sidéral.

Dans cet ensemble, notre soleil n'a aucune situation prépondérante. Il n'est pas plus au centre que son voisin α du Centaure (qui plane à 41 trillions de kilomètres d'ici), ou que notre autre voisine la 61e du Cygne (qui plane à 69 trillions), ou que la plupart des étoiles dont la parallaxe a pu être déterminée. Prétendre que nous sommes le centre et le but de l'univers équivaut au raisonnement d'un habitant du n° 172 de la rue de Rivoli qui s'imaginerait être le centre de Paris et le but de la construction de cette capitale. Tous les habitants de ce quartier auraient le même prétexte à la même illusion.

Il y a plus. Tout en indiquant pour notre perspective une structure de l'univers visible, la Voie lactée ne représente pas cependant un plan absolu comprenant notre soleil, car des astres très importants brillent non dans la zone centrale, mais sur les bords. Considérons les trente étoiles les plus brillantes du ciel, avec leur valeur photométrique (Aldébaran prise pour unité).

(1) Une carte des étoiles rouges que j'ai construite en 1877, et qui est restée inédite, montre que ces étoiles sont distribuées en général le long de la Voie lactée, ce qui indique également une évolution plus avancée.

Étoiles les plus brillantes du ciel

Sirius (— 1,4)	Bételgeuse (0,9) var.	ε Grand Chien (1,5)
Canopus (— 0,8)	Altaïr (0,9)	β Croix du Sud (1,6)
Capella (0,1)	α Croix du Sud (0,9)	γ Orion (1,7)
Arcturus (0,2)	Aldébaran (1,0)	β Taureau (1,8)
Véga (0,2)	L'Épi (1,1)	ε Orion (1,8)
α Centaure (0,2)	Antarès (1,2)	α Grue (1,9)
Rigel (0,3)	Pollux (1,2)	Castor (1,9)
Achernar (0,4)	Régulus (1,3)	α Persée (1,9)
Procyon (0,5)	Fomalhaut (1,3)	ζ Orion (1,9)
β Centaure (0,7)	Deneb (1,4)	δ Grand Chien (1,9)

Ces trente étoiles peuvent être considérées comme les plus importantes de celles que nous voyons de la Terre, dans tous les cas comme les plus lumineuses intrinsèquement, car leur éclat ne provient pas de leur rapprochement; plusieurs comme Canopus, Rigel, Achernar, Bételgeuse, Antarès, Deneb, etc., n'offrant aucune parallaxe ni aucun mouvement propre sensibles. Or, il est remarquable que si cinq d'entre elles (α et β Centaure, α de la Croix, Deneb et α Persée) brillent en pleine Voie lactée, huit autres brillent *juste sur les bords :* Sirius, Capella, Altaïr, Antarès, β de la Croix, ε et δ du Grand Chien, ainsi que β Taureau. Des dix-sept restantes, plusieurs en sont peu éloignées, telles que Procyon à l'Ouest, Bételgeuse et Aldébaran à l'Est, ou Véga plus proche encore, ou Canopus, ou même Castor et Pollux, ainsi que les étoiles d'Orion. Tous ces soleils sont voisins de la Voie lactée. Seuls en sont écartés Arcturus, Achernar, l'Épi, Régulus, Fomalhaut et α Grue.

Ainsi, les étoiles brillantes font également partie du système général de la Voie lactée. Mais notre Soleil n'y occupe pas une place prépondérante. Toutes les étoiles que nous venons de nommer peuvent d'ailleurs être considérées comme plus importantes que notre Soleil, car à leurs distances cet astre serait une étoile de 2e, 3e, 4e, 5e, 6e grandeur et au-dessous. Vu de Canopus ou de Rigel; notre éblouissant foyer serait un point imperceptible à l'œil nu ; leurs parallaxes ont été trouvées nulles. Canopus surpasse de plus de dix mille fois notre Soleil en éclat ; Arcturus de huit mille.

Le raisonnement du savant naturaliste s'appliquerait tout aussi bien aux étoiles voisines de celle dont les rayons nous ensoleillent, à l'étoile α du Centaure, par exemple, ou à la 61e du Cygne, toutes deux, comme nous, dans le plan galactique. Notre Soleil ne diffère de ces deux voisins que par son humilité. Le premier a, de plus, l'avantage d'être un splendide système binaire, et sa masse surpasse de plus de deux fois celle du Soleil ; nous ne connaissons pas les planètes qui peuvent circuler autour de l'un ou l'autre de ces deux soleils jumeaux, dont la révolution mutuelle est de près d'un siècle, et leur invisibilité n'a rien qui puisse nous surprendre, puisque si

notre Soleil était vu d'alpha du Centaure, Jupiter serait une étoile de 24e grandeur, serrée à 5" seulement du Soleil qui, lui-même, ne serait qu'une brillante étoile de seconde grandeur. La 61e du Cygne est également un système double, animé d'un mouvement propre très rapide. Le même raisonnement serait applicable à Sirius, attendu que vue de cette radieuse étoile (la plus brillante de tout notre ciel) la Voie lactée se présente également sous l'aspect d'une couronne faisant le tour du firmament, et que Sirius n'est pas moins au centre que nous, la distance de neuf années de lumière qui nous en sépare étant, elle aussi, assez insignifiante relativement à celle des confins de la Voie lactée, qui semble devoir être représentée par au moins 10.000 ans de voyage de la lumière.

Et puis, si notre Soleil était actuellement au centre du système stellaire, il n'y resterait pas. M. Wallace oublie les mouvements formidables qui emportent chaque atome sidéral dans le tourbillon infini. Notre système solaire s'envole à grande vitesse (1) vers la constellation d'Hercule et franchit en 65.000 ans une distance égale à celle qui nous sépare de l'étoile α du Centaure. Ce n'est là qu'un instant dans l'histoire de l'univers. Pour les géologues, vingt millions d'années représentent une période qui n'est pas extrêmement longue : en admettant que le mouvement du Soleil s'effectue en ligne droite (plus ou moins), cette période suffirait pour nous transporter aux confins de la Voie lactée.

La thèse de M. Wallace est donc dépourvue de base astronomique. La Voie lactée ne forme pas un système régulier : c'est une agglomération de nuées d'étoiles. Dans cette agglomération, notre Soleil n'est ni prépondérant ni central. Cette thèse serait peut-être excusable chez un habitant du système de Sirius, ou de Capella, ou d'Antarès. Elle ne l'est point pour un indigène de notre modeste hameau. S'il y avait un soleil central, et si c'était le nôtre, l'illusion serait permise. Mais il n'y a rien de pareil. Le système solaire est une monarchie, avec le Soleil pour roi ; le système stellaire est une république, une fédération, sans autorité dominante.

Pour essayer de nous rendre compte du nombre des étoiles de notre univers — sans nous préoccuper de l'espace infini et des autres univers possibles — nous pouvons faire avec lord Kelvin (2) le raisonnement suivant : Supposons une sphère de rayon $3{,}09 \times 10^{16}$ kilomètres (c'est la distance à laquelle une étoile aurait une parallaxe de 0",001) contenant, uniformément distribuée, une quantité de matière égale à mille millions de fois la masse du Soleil. La vitesse acquise par un corps placé originairement en repos à la surface de cette sphère serait d'environ 20 kilomètres par seconde au bout

(1) Probablement 18 kil. et demi par seconde, vers AR = 273°,6 et D = + 29°,5.

(2) *On the Clustering of Gravitational Matter in and part of the Universe. The Observatory*, nov. 1901.

de cinq millions d'années, et de 108 kilomètres par seconde au bout de vingt-cinq millions d'années, en admettant que l'accélération reste constante pendant un aussi long espace de temps. Or, ces nombres sont de l'ordre des vitesses mesurées dans les mouvements des étoiles. Si au lieu de mille millions de soleils dans cette sphère nous en supposions dix fois plus, les vitesses qui en résulteraient seraient beaucoup plus grandes que celles que l'on observe, de sorte que la première supposition peut être regardée comme approchée de la réalité.

Admettons-le, ce milliard d'étoiles, et remarquons que ce nombre paraît un maximum relativement aux indications de l'observation télescopique et même de la photographie, malgré les plaques blanches des expositions de longue durée; admettons-le à cause de son accord avec les mouvements propres. Prouverait-il que ce milliard existe seul dans l'infini, et que, par exemple, il n'y a pas un second milliard à un million de fois la parallaxe précédente, et un troisième, et un quatrième, et cent, et mille milliards d'univers analogues ou autres? En aucune façon.

Les univers, d'ailleurs, pourraient être séparés les uns des autres par des espaces absolument vides, dépourvus d'éther, et invisibles les uns pour les autres.

Il semble même que nous connaissions déjà des étoiles qui n'appartiennent pas à notre univers sidéral. Je citerai, par exemple, avec Newcomb, l'étoile 1830 Groombridge, la plus rapide dont le mouvement ait été déterminé. Ce mouvement est évalué à 320.000 mètres par seconde, et la force attractive de notre univers entier ne peut pas avoir déterminé cette vitesse, à moins de supposer des communications d'énergie dues à des passages de l'étoile dans le voisinage immédiat de masses considérables (dirigées juste dans un sens périastral). Selon toute probabilité, cette étoile vient du dehors et traverse notre univers comme un projectile.

On en pourrait dire autant, sans doute, de l'étoile 9352 du catalogue de Lacaille, d'Arcturus et de μ Cassiopée.

Jusqu'à présent, les mouvements propres ne suffisent pas pour expliquer ni l'aspect apparent du ciel étoilé ni la prépondérance de la voie lactée. Des étoiles très éloignées les unes des autres sont emportées par un mouvement propre commun. Les systèmes stellaires que j'ai découverts il y a longtemps déjà (1) montrent avec évidence ces associations. Ma carte générale des mouvements propres (2) établit cette diversité des systèmes stellaires dans notre immense république sidérale.

Ainsi donc, la supposition que notre Soleil est au centre de l'univers sidé-

(1) *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 1877.
(2) *Grand Atlas Céleste*, 1877.

ral est une erreur. La supposition qu'il en est l'astre prépondérant est une autre erreur. L'idée plus bizarre encore soutenue par M. Wallace que ce Soleil central aurait pour seule fonction d'éclairer notre petite planète et d'assurer la vie à sa surface est plus insoutenable encore, ainsi que celle de prétendre que les conditions de la vie appartiennent à la Terre seule. Il est surprenant qu'un aussi vaste esprit que celui du savant naturaliste anglais s'enferme dans un horizon aussi étroit. C'est un étonnement de voir cet homme éminent, dont les théories sur l'évolution réclament l'action du temps comme principal facteur dans la succession des espèces terrestres, avoir oublié ici d'appliquer le même principe aux autres mondes, par exemple à Jupiter, le monde de l'avenir dans notre système. *Notre* époque actuelle n'a pas d'importance spéciale. De quel droit supposer, d'autre part, que les limites de notre savoir représentent les limites de la puissance de la nature ? Nous avons tous les jours les preuves du contraire. La tentative de M. Wallace est de rétrécir notre horizon et de nous ramener au temps de Ptolémée, dans la prison d'un firmament inutile. La grandeur de l'astronomie moderne est, au contraire, de faire s'envoler en éclats toutes les barrières, car notre science n'est qu'une ombre en face de la réalité.

Le développement exigé par l'étude astronomique précédente m'interdit d'entreprendre ici toute discussion sur *les conditions de la Vie* et de montrer que la chimie terrestre n'enferme pas nécessairement le cercle vital universel. Limiter l'œuvre de la nature à la sphère de nos connaissances, c'est faire un raisonnement singulièrement puéril. Autrefois, nos pères considéraient les quatre éléments : « la terre, l'eau, l'air et le feu » comme le principe de tout, et voyaient en eux la substance essentielle et nécessaire. Que de divagations solennelles ne peut-on lire à ce propos ! Aujourd'hui, nous affirmons la nécessité du carbone pour la constitution des organismes vivants. Mais personne ne sait ce que c'est que le carbone. Nos successeurs, à leur tour, souriront de nos affirmations, et sans doute les habitants des systèmes de Rigel et de Deneb, étoiles caractérisées par les raies du titane et de la silice, ne comprendraient-ils rien à la prétendue nécessité du carbone. Mais il est presque inutile de discuter ici les conditions de la vie terrestre, puisque notre planète n'a point la place centrale et finale que M. Wallace a essayé de lui attribuer. Puisque la thèse soutenue est inexacte, ses prétendues conséquences sont nulles. Nous ne pouvons cependant les passer sous silence.

LES CONDITIONS DE LA VIE

Le but de M. Wallace est d'arriver à faire croire que notre planète est le seul monde habitable ; et tel est, en effet, l'objet de sa dernière démonstration. Il pose en principe l'unité de composition chimique de l'Univers et,

comme conséquence, déclare que partout où la vie pourrait exister, elle doit fatalement être organisée sur les mêmes bases fondamentales que chez nous. D'après le naturaliste d'outre-Manche, pour qu'un monde soit habité, il faut qu'il soit non seulement analogue, mais *identique* à celui que nous habitons :

« 1° Distance du Soleil convenable pour la température du sol, l'évapora-
« tion de l'eau des mers, les nuages et les pluies ;

« 2° Une atmosphère d'étendue et de densité suffisantes pour la circula-
« tion générale telle qu'elle est ici ;

« 3° Des mers et des marées, par conséquent une lune pour les produire.
« Sans marées, pas d'êtres supérieurs ;

« 4° Que les mers soient très profondes et que la quantité d'eau représente
« treize fois celle du relief du sol ;

« 5° Enfin, de la poussière. Sans poussière, pas de nuage pluvieux. Les
« déserts sont donc également nécessaires, ainsi que les volcans, pour
« répandre de la poussière dans l'atmosphère et permettre à chaque molé-
« cule de vapeur d'eau de se condenser autour d'un petit grain. »

Étant supposées ces cinq conditions inéluctables, on conçoit que M. Wallace ne trouve pas facilement un second monde identique au nôtre. Dans notre système solaire, la Terre est seule à la distance convenable, évidemment. Les autres planètes sont trop près ou trop loin du Soleil. Pour les autres systèmes, on ne sait pas ; mais ce serait bien juste qu'il y eût précisément une autre situation calorifique identique. L'atmosphère de Mars n'est pas assez dense pour une respiration confortable. Vénus est inhabitable puisqu'elle manque de lune. Quant à la poussière, il y en aurait peut-être trop sur Mars, mais il n'y en a évidemment pas assez sur Jupiter. Pourtant, Jupiter a certainement des nuages, et beaucoup. Il faut croire que l'éminent naturaliste ne l'a jamais regardé.

Les arguments de M. Wallace sont plus ou moins originaux ; mais son raisonnement est vieux comme le monde ; c'est toujours le même : ou nous ressembler, ou ne pas exister. Ces singuliers biologistes ne conçoivent la vie que dans l'identité. Je n'ai jamais pu m'empêcher de comparer leur raisonnement — toute révérence gardée — à celui que les poissons pourraient avoir en leurs gîtes transparents. Vous voyez d'ici deux goujons apercevant un pêcheur à la ligne. « Tiens ! un poisson hors de l'eau ! C'est impossible. » — « Assurément, pense l'autre, mais pourtant il me semble... » Si ces habitants des eaux sont tout à fait ignorants, ils arriveront peut-être à admettre l'existence réelle du pêcheur. Mais si nous leur supposons, par hypothèse, une instruction scientifique réelle, plus ils étudieront les conditions vitales de l'être hors de l'eau et moins ils les admettront. Sans avoir même le grade de docteurs ès-sciences, ils seront assez forts pour être convaincus de l'im-

possibilité de la vie hors de leur élément. Et ils iront même jusqu'aux nuances de détail exposées par le Dr Wallace si, par exemple, ils voient arriver dans leurs parages un petit saumon remontant la rivière. « D'où vient-il ? » — « De l'eau salée, » répond son voisin. — « De l'eau salée ? Impossible. On ne peut vivre que dans l'eau douce. » Et si le saumon leur parlait de la mer, ils n'auraient pas la sottise d'y croire, car *ils savent* par tradition que l'eau salée n'est pas habitable.

N'est-ce pas là, Messieurs, le raisonnement des citoyens de notre planète prenant leur horizon pour les bornes du monde?

Et, d'autre part, n'est-ce pas nous croire bien parfaits que de supposer ainsi que les habitants des autres mondes doivent nous ressembler ou ne pas exister ? On a pensé, on a écrit, que Dieu avait créé l'homme à son image ! La vanité naturelle y aidant un peu, on l'a cru. Et, lorsque l'homme a voulu représenter Dieu, il n'a rien pu imaginer de mieux que de lui rendre la pareille et d'en faire un Homme. Un philosophe grec a ajouté, d'ailleurs, que si les bœufs pouvaient avoir une idée de Dieu, ils le considéreraient évidemment, eux aussi, comme un être semblable à eux, comme un grand bœuf. Tout cela n'est-il pas un peu enfantin? Oh ! si nous étions admirablement réussis — ce qui devrait être, vraiment, s'il n'y avait qu'un seul monde — ce serait peut-être excusable. Mais que l'humanité se contemple, et qu'elle juge elle-même de sa perfection ! Que tous les habitants des myriades de mondes qui se succèdent dans l'étendue des cieux soient pareils à nous ! Ne trouvez-vous pas là une certaine audace, sinon une ironie majeure? Car enfin, Messieurs, cette race humaine n'est-elle pas encore un peu grossière, disons le mot, un peu animale? La première condition de la vie n'est-elle pas de... manger, et l'organe le plus essentiel à l'entretien de la vie n'est-il pas... le tube digestif? Il n'y a pas là de quoi être fiers. Et j'avoue, pour ma part, ne pas voir nécessairement dans les populations du ciel entier une mangeaille et une tuerie perpétuelles...

Non, Messieurs, la variété est infinie dans les champs étoilés, comme dans les prairies de la Terre. De plus, nous pouvons, nous devons saluer dans la Vie le but même de l'existence des choses, but perpétuellement atteint sur le Globe, notre seul champ possible d'expérience et d'observation. Oui, la Vie apparaît comme un loi inéluctable, comme une force impérieuse à laquelle tout obéit, comme le résultat même de l'association des atomes. La Terre se montre à notre étude comme une coupe trop étroite débordant de toutes parts. Du fond des eaux, des vallées et des montagnes, du manteau de végétation qui tapisse le sol, de l'humus des champs et des bois, de l'air que nous respirons, s'élève un bruissement immense, prodigieux, perpétuel. Écoutons ! C'est la grande voix de la nature, faite de toutes les voix inconnues et mystérieuses qui nous parlent sans cesse, voix des flots de la

mer, voix du vent dans la forêt, voix des airs et des eaux, voix des trois cent mille espèces d'insectes qui emplissent tout et qui de la surface de notre planète font un monde fantastiquement vivant, entretenu par la force en apparence aveugle de l'Instinct. Une goutte d'eau renferme des milliers d'êtres, parmi lesquels nous ne pouvons pas ne pas remarquer les 215 familles d'infusoires décrites sous le microscope du naturaliste Ehrenbergh, si variées dans leurs formes bizarres, et si prodigieusement fécondes qu'un seul rotifère peut produire seize millions d'êtres en deux semaines. Un gramme de poussière des rues de Paris renferme 130.000 bactéries. Les micro-organismes ne se rencontrent pas seulement dans l'air et dans les eaux, ils fourmillent encore dans la terre végétale où ils jouent un rôle de la plus grande importance. Récemment Kramer en a compté jusqu'à 650.000 par gramme. Fouillons le sol dans un jardin, dans un champ, dans une prairie, nous trouvons des vers occupés à fabriquer du limon assimilable. Soulevons une pierre dans un chemin creux, nous mettons au jour toute une population grouillante. Parcourons un domaine, nous rencontrons des fourmilières, des monticules de taupes, nous faisons fuir des lézards qui folâtraient au soleil, nous entendons les oiseaux gazouillant près des nids, nous sommes enveloppés de bourdonnements d'insectes, des nuées de moucherons voltigent au soleil, et, le soir, quand tout le concert diurne semble s'apaiser, c'est le chant du grillon solitaire et craintif, ou le coassement de la grenouille, ou la petite cloche du crapaud, tandis que le ver luisant, étoile terrestre, s'allume dans l'herbe épaisse. Partout la Vie, répandue en germes innombrables, se perpétuant même en parasites au détriment d'elle-même, imposée par une reproduction sans arrêt ni trêve, et cela dans tous les siècles, les pierres mêmes dont nous bâtissons nos habitations étant pleines de fossiles si prodigieusement multipliés qu'un gramme de ces pierres renferme parfois des millions de carapaces de coquilles ! Qui n'a admiré au microscope les splendides rosaces des diatomées, dont chacune pèse à peine un millionième de milligramme, et qui nous offrent une perfection de construction supérieure à celle de nos plus belles rosaces de cathédrales ?

Et c'est devant ce spectacle de la Vie immense, prodigieuse, formidable de notre atome terrestre, malgré ses imperfections planétaires, ses saisons absurdes, ses cyclones dévastateurs, ses tremblements de terre, ses volcans homicides, son atmosphère non nutritive, et toutes ses déplorables conditions biologiques, que l'on voudrait nier l'existence de la vie et de la pensée dans les sphères splendides de l'infini ! C'est nier le Soleil, c'est nier la Lumière !

Avouons plutôt que si notre misérable globule est habité, c'est parce que la Nature n'a pas pu faire autrement, c'est parce que la Vie est une loi universelle.

Résumons-nous, Messieurs. Le résultat de cet examen, dans lequel je vous remercie de m'avoir suivi avec tant de bienveillance, est que notre planète n'a aucune supériorité marquée dans notre système solaire; que notre Soleil n'occupe aucune place prépondérante dans l'agglomération de millions et de millions de soleils qui constitue notre univers sidéral; que cet univers sidéral, quelle que soit son immensité, n'est qu'un point au sein de l'infini sans bornes; qu'il n'y a aucune raison pour que des milliards d'autres univers n'existent pas, plus vastes et plus merveilleux encore que celui que nous connaissons; et que toutes nos conceptions sur la vie, sur la nature, sur l'espace et sur l'éternité ne sont que des impressions de têtes de libellules flottant dans un rayon de soleil. Nous vivons dans le relatif et dans l'*Inconnu*, et nous voyons se dissoudre la trame aérienne de nos existences au sein d'un ABSOLU, SANS LIMITES, SANS COMMENCEMENT ET SANS FIN. Le monde matériel est partout au vestibule des cieux.

LE MÉDIUM MILLER

Personne ne devait le voir. Il ne devait donner aucune séance. On savait seulement qu'il était arrivé en France venant de San-Francisco et qu'en débarquant il avait appris la terrible catastrophe qui avait ruiné la belle cité californienne par les tremblements de terre, par le feu et même par les vagues de l'Océan. On disait: « Miller est arrivé, Miller est à Paris, à Nancy, à Naples, à Rome, voire en Allemagne. »

Un médium peut avoir le don d'ubiquité; mais être à la fois en tant d'endroits... la chose était impossible.

A la *Revue spirite* nous pensions: Miller viendra puisqu'il s'y est fait adresser sa correspondance.

Quel ne fut pas notre étonnement d'entendre dire un jour « Miller est bien à Paris. Miller donne des séances. »

— « C'est un fait dont vous me permettrez de douter, dit au porteur de nouvelles le colonel de Rochas qui était en ce moment au bureau de la *Revue*, Miller sait que je l'attends, que j'ai sacrifié plusieurs projets pour le rencontrer... Il m'est impossible de supposer qu'il cherche à m'éviter. »

Le fait était pourtant exact. Miller avait donné une séance le 20 juillet rue du Bac, 23, chez M. et Mme Letort, en présence de quinze spectateurs et l'un de nos amis, qui avait rencontré M. Gabriel Delanne, affirmait que le médium san franciscain devait donner d'autres séances dans un quartier fort éloigné chez un Monsieur dont on avait promis de taire le nom.

Que nos lecteurs veuillent bien maintenant se reporter à notre numéro

de la *Revue spirite* de juillet de l'année dernière, page 395, afin d'y relire « Une lettre de Van der Naillen » le savant auteur de ces trois volumes : *Dans les temples de l'Himalaya*, *Dans le sanctuaire* et *Balthazar le Mage*, lettre adressée au colonel de Rochas. Ils y retrouveront avec plaisir le récit des belles séances données par le médium Miller chez le baron et la baronne von Zimmermann en présence de plusieurs notabilités. L'admiration fut générale devant ces splendides matérialisations où, dit le savant californien, « *les fantômes étaient si extraordinaires, les esprits si naturels,* « *si incroyablement humains que nonobstant qu'il me fût permis de visiter le* « *cabinet à fond, d'être enfermé avec le médium dans le même cabinet et de* « *lui tenir la main pendant que les fantômes faisaient leur apparition, cau-* « *saient avec moi, parlaient aux spectateurs que — tout en ne pouvant point* « *parvenir à me persuader qu'il y avait fraude — je n'étais point absolument* « *convaincu.* »

Un mois plus tard M. Van der Naillen assistait à une autre séance qu'il décrit comme une soirée merveilleuse: « *Ce qui eut lieu est vraiment* « *incroyable. Des formes petites et grandes, hommes et femmes, un Égyptien* « *ayant sept pieds de hauteur, une jeune fille de 14 ans parlant un français* « *exquis apparurent successivement; puis vint un grand Allemand à voix sin-* « *gulière, proche parent de la baronne, qui fut parfaitement reconnu par* « *elle, lui parla et l'embrassa. Enfin une séance tout à fait extraordi-* « *naire.* »

Cette lettre au colonel de Rochas avait pour but de l'inviter au nom des Zimmermann à quitter son château paisible de l'Agnélas, à traverser l'Océan et l'Amérique, — frais de voyage en première classe en chemin de fer et sur le transatlantique offerts par ces fortunés barons — afin de constater la puissance du médium.

Toutefois avant d'envoyer cette lettre M. Van der Naillen proposa au médium une dernière séance décisive et entourée de tous les moyens de vérification de manière : *à écarter toute possibilité de fraude, de collusion et de doute.* »

Le médium accepta toutes les conditions.

La séance eut lieu à Palace-Hôtel ; elle eut pour témoins le baron et sa femme, M. Van der Naillen, le Dr Carl Kenz, le Dr Burgen, un professeur d'électricité et quelques autres personnalités marquantes de San Francisco

Le médium accepta des effets achetés le matin même après avoir été déshabillé pour la circonstance. Il fut attaché sur sa chaise et les bouts de tresse cousus aux vêtements du médium ou cloués au parquet.

Terminez la lecture de cette lettre et vous avouerez qu'après une séance comme celle-là il n'est permis à personne de douter des pouvoirs médianimiques ni de la loyauté de M. Miller.

Le dernier paragraphe de cette lettre au colonel de Rochas ne saurait être considéré comme inutile et je tiens à le reproduire.

« *L'idée de vous demander de venir ici, cher colonel, est qu'à San-Fran-*
« *cisco les conditions sont favorables aux manifestations. Le médium est*
« *entouré de quelques personnes qui lui sont sympathiques et lui donnent des*
« *forces ; il y serait plus à l'aise pour ses séances avec vous qu'au milieu de*
« *personnes étrangères dans un autre pays où il ne connaîtrait pas lés assis-*
« *tants. Prenant tout cela en considération, il a peur de se lancer dans l'in-*
« *connu. Mais, une fois que vous serez venu, que vous aurez pu vous convain-*
« *cre que les manifestations qui ont lieu en sa présence sont vraies, il n'hé-*
« *siterait pas à aller en France donner des séances sous votre égide.* »

J'en appelle, après la lecture de cette lettre, à l'impartialité de mes lecteurs. Miller, évidemment, eut connaissance de la teneur de cette correspondance, cela est de toute logique. Il connut la réponse du colonel de Rochas qui, un peu souffrant et retenu par des travaux, se vit dans l'impossibilité de faire ce long voyage et cette double traversée, enfin de rompre brusquement avec ses habitudes ce qui n'est pas toujours permis quand on a soixante ans.

— Que devait donc faire le médium Miller à son arrivée en France? Songer d'abord à ses affaires, puisque la catastrophe de San Francisco avait dû compromettre sa fortune. M. Miller est jeune, énergique, homme d'ordre, nul doute qu'il ne répare les pertes causées par la terrible catastrophe. Plaie d'argent n'est pas mortelle ! Libre de donner des séances, il l'était de même qu'il l'était de refuser d'en donner ; mais si je me fusse appelé Miller, j'aurais considéré comme mon devoir, après l'invitation faite au colonel de Rochas par Van der Naillen, de lui écrire ce qui suit :

« Monsieur le Colonel,

« De tous côtés on me supplie de donner des séances... je suis tenté de
« céder, mais je viens vous renouveler moi-même en France l'invitation
« qui vous fut adressée par mes amis de San-Francisco, car j'entends bien
« ne donner aucune séance à des inconnus si vous ne pouvez assister à la
« première. »

Mon opinion, la voilà, ce qui ne veut pas dire que j'aie le droit de donner la moindre leçon de tact à M. Miller.

— Un jour, il y a une quinzaine, je reçus de mon ami Delanne, directeur de la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, une invitation pour assister, chez un monsieur inconnu, à une séance de Miller. C'était la quatrième donnée par le médium. Je suppose qu'il avait approuvé cette invitation faite au rédacteur en chef de la *Revue Spirite*; et convaincu que j'allais enfin voir

une séance belle et incomparable, je fus exact au rendez-vous. Présenté par Delanne au médium à qui je remis une lettre qui l'attendait depuis quinze jours à la Librairie spirite, ma première question fut : « Avez-vous vu le colonel de Rochas? Vous savez qu'il est ici et est fort surpris que vous ne l'ayez pas avisé de votre arrivée. » M. Miller désire ne voir personne, me répondit un voisin. — Je ne pus cacher la surprise qui s'empara de moi à ces mots. M. Miller ne voulait voir personne et le salon de M. X... était plein. On avait fait vingt-cinq invitations et dix indiscrets s'étaient glissés dans le salon. Total trente-cinq assistants, parmi lesquels je reconnaissais Mme B.... Mme L..., Mme V..., la générale B..., le général Fix, M. de Vesme, Gabriel Delanne, le Dr Moutin, M. Gaillard avocat, ancien député... Je ne pus m'empêcher de reconnaître que le médium n'avait *pas peur de se lancer dans l'inconnu, dans un autre pays où il ne connaîtrait pas les assistants.* Et la séance suivit son cours. Et j'y assistai, et à la fin je me retirai silencieux et perplexe.

Je me demandais si j'avais bien le droit de donner aux lecteurs de la *Revue* le compte rendu de cette soirée, mais en lisant dans l'*Écho du Merveilleux* du 1er de ce mois d'août *Une séance avec Miller*, récit un peu enthousiaste fait par M. et Mme Letort de la soirée du 20 juillet donnée chez eux, j'ai pensé que j'avais le droit de dire, moi aussi, mon opinion bien franche sur le médium Miller et c'est ce que je vais faire.

Après que Miller eut, avec une charmante courtoisie, placé lui-même les trente-cinq assistants, je demandai à Delanne si les précautions seraient toutes prises et si le médium serait déshabillé. On me répondit en m'envoyant avec M. Gaillard et M. Letort mettre les scellés au dehors sur une porte contre laquelle s'appuyait l'un des rideaux du cabinet. En rentrant dans le salon obscur, je demandai à haute voix si le médium avait été visité, et le médium me répondit lui-même, sur un ton dénotant un certain mécontentement : « Il est trop tard, il fallait le demander plus tôt. » — C'est ce que je n'ai pas manqué de faire, lui répondis-je. Alors beaucoup de personnes, qui avaient assisté à la précédente séance, dirent ensemble : — Ce n'est pas la peine, — c'est inutile, — nous avons confiance en le médium. — Vous pouvez visiter le cabinet, me dit le médium. A mon tour de répondre : « c'est inutile. »

— Je dénonce tout de suite la lumière comme ayant été insuffisante toute la soirée.

— Chaque fois qu'une manifestation fut sur le point d'avoir lieu, le médium ou son guide donnait l'ordre de baisser la lumière.

Le cabinet au lieu d'être triangulaire, c'est-à-dire formé par un rideau tendu dans un coin du salon avec une ouverture au milieu, était carré avec deux ouvertures.

La lampe au lieu d'être placée en face du cabinet était mise dans un coin du salon sur le prolongement du rideau ce qui laissait les apparitions dans une obscurité qu'on a le droit de croire calculée.

Avant d'entrer dans le cabinet, le médium, qui eût dû être placé en avant sinon au milieu du salon, s'était mis dans le coin mort et obscur formé par l'angle du cabinet et une cheminée où il fut absolument invisible.

Delanne et la générale B..., ont affirmé plusieurs fois qu'ils lui tenaient les mains. Je n'ai pas lieu d'en douter. C'est alors qu'on a annoncé qu'une main apparaissait au-dessus de la cheminée. Elle ne fut visible que pour un tiers des assistants et si peu distinctement qu'elle fut décrite de plusieurs manières. Moi, je ne l'ai pas vue.

Un moment le Dr Moutin et une dame déclarèrent avoir été touchés par une main sur la tête et sur les bras. Sans connaître le monsieur qui séparait les deux personnes touchées je déclare que personne n'a vu cette main.

Le médium annonce à haute voix : « Maintenant j'entre dans le cabinet. » Un instant après il pria l'assistance de chanter; et, comme un chœur ne s'organise pas au commandement ce fut une réelle cacophonie dans laquelle la *Marseillaise*, dite par deux ou trois voix et le canon de *Frère Jacques, dormez-vous?* par le reste se mariaient si peu harmonieusement que des esprits mélomanes se seraient bien gardés de revenir sur terre assister à pareil concert.

Premier phénomène : une sorte de vapeur floconneuse apparut au sommet du rideau et descendit lentement jusqu'à terre où, après deux ou trois légères secousses à droite et à gauche, se déploya et prit la forme d'un spectre vêtu d'un linceul... Cette apparition n'a rien dit et a disparu dans le cabinet par la fente du rideau.

Cette expérience fut encore répétée : même apparition d'un nuage floconneux ressemblant à de la mousseline. Même descente lente, même déploiement de forme, même disparition.

Après cela six ou huit apparitions sortirent, l'une après l'autre, du cabinet par le rideau central, toujours les mêmes, autant que j'en pus juger dans la profonde obscurité d'une lumière donnée par une lampe trop éloignée et trop baissée, formes de religieuses écartant les bras, mais le visage toujours invisible et parlant tout bas en anglais.

Un moment l'ouverture latérale du côté de la cheminée s'écarta et j'aperçus deux formes semblables, toujours entourées de mousseline et muettes, pendant qu'une troisième, sortie du rideau, parlait bas en anglais. Si les trois apparitions avaient parlé simultanément il y aurait eu là une preuve plus qu'incontestable.

En résumé, avec la lumière trop faible, je n'ai pu voir, d'une façon satisfaisante, les formes des apparitions. Comme j'avais apporté une lampe élec-

trique, j'avoue que j'eusse commis l'indiscrétion de m'en servir si j'en avais eu la possibilité, c'est-à-dire, si l'une des petites religieuses se fût avancée au milieu du salon. Sans la toucher, de crainte d'être nuisible au médium, je me serais élancé entre elle et le cabinet que j'aurais ouvert. Et si j'y avais trouvé le médium entransé, je lui eusse fait là une réelle ovation ; mais les esprits ne me permirent pas cet acte répréhensible. A la fin, un esprit, toujours une espèce de nonne, chanta un couplet avec l'homme de la lampe, mais après avoir entendu tous les autres esprits parler à voix si basses, le fausset de celle-ci me sembla légèrement masculin.

Je me résume et je dis hautement qu'entre les trois séances dont parlait M. Van der Naillen et celle à laquelle j'ai assisté, il y a une différence énorme. Je n'ai pu visiter le médium ni avant la séance, parce qu'il était trop tard, ni après, parce qu'il était si fatigué qu'il disparut.

Si M. Van der Naillen put écrire : c'est vraiment extraordinaire — j'ai vu, j'ai entendu — des esprits différents qui sont apparus, qui ont causé avec moi, avec les assistants pendant que j'étais dans le cabinet avec le médium, je dis moi, j'ai très mal vu des formes entourées de mousseline, parlant très bas, et pas un instant je n'ai pu voir leur visage.

Un seul esprit — un seul, — qui serait venu jusqu'à moi, qui m'aurait tendu une main pendant que de l'autre il aurait découvert son visage, et j'eusse affirmé la réalité des apparitions, tandis que je suis parti perplexe, n'accusant nullement M. Miller de m'avoir trompé, puisqu'il donnait une séance gratuite, mais mécontent du lampiste qui a refusé la lumière et des esprits qui semblaient trop la craindre.

Depuis, j'ai écrit à Delanne ce que je pensais de cette soirée. Il m'a affirmé la parfaite loyauté du médium, reconnaissant que, ce soir-là, on n'a pas pris toutes les mesures préventives, enfin qu'il a manqué une expérience après laquelle il n'y aurait plus eu de doute à garder : *Voir en même temps le médium et l'esprit.*

En terminant, je prierai M. Miller de ne voir en moi qu'un ami.

Après avoir lu la lettre de M. Van der Naillen, il m'est interdit de dire qu'il n'est pas un excellent et loyal médium ; mais, quand on est certain de ses pouvoirs médianimiques comme il l'est des siens, on ne laisse le doute pénétrer dans aucun esprit et, comme me le disait le cher colonel de Rochas à qui je racontais ma déception, *les médiums irréprochables comme Eusapia ne font pas de difficultés pour se prêter à toutes les vérifications, pourvu qu'ils aient confiance dans la « prudence » des expérimentateurs.*

C'est parce que je dirige cette Revue, c'est parce que je suis spirite loyal que je ne veux y écrire que ce que l'on doit croire.

Miller est un médium français et je ne veux pas qu'on vienne dire de lui

qu'il « bluffe » et qu'on l'a démasqué comme on a démasqué les médiums anglais Eldred, Cradock et quelques autres.

Avant de me retirer j'ai demandé l'opinion de quelques amis, entre autres celle du général Fix, de M. de Vesme, du Dr Moutin et de M. Gaillard. Ils ne m'ont pas prié de la publier, mais je puis dire sans mentir qu'elle est conforme à la mienne.

On m'a dit depuis que le médium Miller a quitté Paris navré de l'ingratitude des Spirites et jurant de ne plus donner de séances. A cela je répondrai qu'il a tort. En effet, si trois ou quatre assistants trop soupçonneux ont parlé franc, trente spectateurs lui ont adressé mille compliments et l'ont quitté convaincus de sa loyauté.

M. Miller qui connaît sa puissante médiumnité ne s'appartient pas et je lui rappellerai, amicalement, en terminant, ce petit conte :

Un vilain hibou jaloux avait osé critiquer la voix d'un petit rossignol et celui-ci, fâché, avait juré de ne plus chanter :

> Mais quand Phœbus eut prit son vol
> Et que vint la nuit radieuse,
> On entendit du rossignol
> La voix douce et mélodieuse.

LÉOPOLD DAUVIL

Le Docteur Giuseppe Lapponi

Médecin du Vatican, Professeur d'anthropologie appliquée à l'Académie Romaine et de conférences d'histoire juridique et le Spiritisme.

Un livre portant le titre captivant d'*Hypnotisme et Spiritisme*, étude médico-critique, vient de paraître. Cet ouvrage, vu la position illustre qu'occupe son auteur et l'autorité de son nom, a fait sensation non seulement dans le monde des savants, mais aussi et surtout parmi le clergé. L'enthousiasme a été tel que peu de temps a suffi pour en écouler la première édition et pour décider le Professeur Lapponi à en faire publier une deuxième ; cédant, d'ailleurs, aux nombreuses sollicitations qui lui ont été adressées de toutes parts, ainsi qu'il le déclare lui-même dans la préface de son livre.

A quoi faut-il attribuer ce succès ? L'auteur a-t-il trouvé la solution du problème qui occupe et trouble l'esprit des savants et des philosophes depuis tant de siècles? A-t-il recueilli sur les lèvres de Léon XIII expirant, les secrets d'Outre-tombe que Dieu aurait révélés au Souverain Pontife; entre

nous et nos morts, notre éternel souci ? Nous démontre-t-il par quels rapports intimes et mystérieux le corps est uni à l'âme et l'âme tient au corps? Si, par delà le tombeau, l'esprit doit renaître encore dans un oubli nouveau ? Ou si, délivré de ses chaînes mortelles, il peut jouir en paix de ses droits éternels ?

Lui qui hante les lieux saints et vit dans l'enceinte des palais des papes, où le souffle brûlant des passions humaines ne vicie point l'atmosphère, vient-il, nouveau prophète, nous faire connaître les lois qui unissent entre eux tous les êtres de l'espace? Ou bien, esprit humble et soumis aux influences de son entourage, reconnaissant hélas! son impuissance, n'est-il que l'écho des traditions du passé et l'instrument passif de ses maîtres ? En un mot, est-ce une ère nouvelle de paix et de sérénité qui s'ouvre à notre âme avide de lumière et de vérité ?

— Les pages qui suivent répondent à ces questions et vous permettront, chers lecteurs, de juger l'œuvre du Dr Lapponi.

— Dans son dernier muméro, sous le titre de : *Un nouveau livre à traduire*, notre Revue vous a fait espérer que quelqu'un entreprendrait ce travail et vous en donnerait la primeur. Répondant à l'invitation de la Rédaction, j'ai pensé pouvoir m'acquitter de cette tâche et faire connaître aux abonnés, un ouvrage que nul ne doit ignorer et qui, quelle qu'en soit la valeur, est appelé à faire le tour du monde.

Le livre du Dr Lapponi est divisé en deux parties : l'une, s'occupe de l'exposé des faits de l'hypnotisme et du spiritisme ; l'autre est dédiée à l'examen des phénomènes et à leur interprétation.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans l'étude des différences qui existent, selon lui, entre l'hypnotisme et le spiritisme, ce serait nous entraîner dans des longueurs qui intéressent plutôt les médecins que les adeptes du spiritisme et nous nous occuperons uniquement de la partie qui concerne notre doctrine.

Voici ce qu'a écrit le Dr Lapponi :

Nature du Spiritisme et de ses manifestations diverses.

Et tout d'abord, nous pouvons dire que c'est une chose prouvée que le Spiritisme a été importé, de nos jours, des pays où le manque d'équilibre mental, l'excentricité, l'amour du merveilleux sont des choses extrêmement communes. L'Amérique, l'Angleterre et la France occupent malheureusement le premier rang parmi les nations qui se sont livrées à ces études et on en trouve l'explication dans la vie agitée que mènent ces peuples.

Ajoutons à cela que les médiums qui sont les provocateurs ou les intermédiaires des phénomènes spirites, sont tous plus ou moins déséquilibrés ou névropathes. Ils ressemblent beaucoup aux devins, aux pythies et aux

sibylles de l'antiquité et c'est avec raison que les Anglais ont défini leur état d'esprit, sous le nom de « transe » ; ce qui veut dire passage d'un état à un autre état d'être, indiquant par là que dans ces conditions, ils sont inconscients, possédés et par suite, malades et irresponsables.

Mais ce n'est pas tout. L'histoire du Spiristime, dit le savant Professeur, nous offre une phase de l'évolution du progrès qui s'accorde mal avec la sincérité des manifestations des êtres supérieurs. Les esprits ont commencé à se manifester par des bruits, ceux-ci ont été suivis de phénomènes mécaniques ou biologiques ; puis, est venue, à son tour, la correspondance écrite ou parlée, d'abord avec l'aide des médiums, puis avec des auxiliaires, ou sans auxiliaires appropriés et enfin on a obtenu des apparitions et des matérialisations. Telle est, en quelques mots, la genèse du Spiritisme. Ces apparitions et ces manifestations, avant l'arrivée de Crookes se montrèrent absolument réfractaires à se fixer sur les plaques photographiques ; puis, Crookes et un grand nombre d'autres ont réussi parfaitement à les fixer et à les reproduire en photographie. Tout cela me paraît en vérité bien étrange. On dirait que les Esprits ont dû, pour ainsi dire, étudier les moyens de se manifester et de se perfectionner par des expériences faites dans les familles du monde de l'au-delà. Mais, il se pourrait encore que les Esprits aient pensé qu'il était prudent de se manifester peu à peu, afin de maintenir la curiosité des hommes ; de ne pas épouvanter par la profusion les cœurs timides, ni troubler les masses par l'excessive quantité de merveilles dont ils sont capables. Un autre fait non moins surprenant, c'est la facilité avec laquelle les esprits savent adapter leurs goûts à ceux de leurs coréligionnaires dévoués. On dirait que semblables à la Pythonisse de l'antiquité, laquelle avant de rendre ses oracles prit parti pour le roi Philippe, de même aujourd'hui les esprits partagent l'opinion de ceux qui les consultent ; ils sont pieux avec les personnes pieuses ; affables avec ceux qui sont sensibles à leurs tendresses ; politiques avec ceux qui le sont ; affairés avec les commerçants ; savants avec ceux qui professent leur doctrine ; frivoles avec ceux qui aiment le plaisir, communs et grossiers avec le vulgaire. C'est ainsi qu'en Angleterre, les esprits sont sceptiques, raisonneurs, circonspects ; qu'en Allemagne, ils sont mystiques, spéculatifs, transcendantaux et en France, libertins, généreux, étourdis, frivoles. Aux États-Unis d'Amérique, ils sont au contraire, positifs, dogmatiques, hardis et proclament la métempsycose ; tandis qu'ailleurs et surtout chez nous, en Italie, ils se disent panthéistes, athées, matérialistes. Chez les Mormons et dans l'État d'Utah, ils approuvent et exaltent la polygamie ; tandis que dans d'autres pays encore, ils déclarent permis et juste l'avortement volontaire là où il est communément pratiqué.

En Russie, ils célèbrent hautement la religion orthodoxe, et encouragent

de nos jours, le nihilisme. En Espagne, au contraire, il font des vœux pour que toutes les sociétés spirites s'unissent et s'incorporent dans la franc-maçonnerie, affirmant que le spiritisme a de commun avec elle, le même but, les principes et les maximes fondamentales de ses doctrines. Toutefois, si partout les esprits sont d'accord sur un point, c'est sur celui de décrier la religion catholique romaine dont il serait préférable de n'en rien dire pour en parler mal.

En conséquence de ces faits, a surgi naturellement le doute que le spiritisme est dû à des hallucinations ou à des illusions, ou bien que c'est du charlatanisme.

Les savants ont pensé pouvoir expliquer le spiristisme et ses manifestations singulières par l'une ou l'autre de ces deux hypothèses.

2. — Mais, pouvons-nous admettre que tout, dans le spiritisme, se réduise à des hallucinations et à des illusions ? Non sans doute ; de même qu'il est absurde d'admettre que tout ce qu'on raconte des écritures de tous les temps, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours et ce que les historiens de toutes les nations du globe ont écrit, soit qu'ils fussent barbares ou civilisés, au sujet du commerce sensible des vivants avec les êtres immatériels supérieurs, tout est entièrement l'œuvre d'esprits malades. Il n'est pas, en effet, croyable que, sur un point aussi important, les hommes les plus éminents de tous les temps et de tous les lieux aient eu des illusions et des hallucinations du même genre, et façonnées plus ou moins sur le même modèle. Et il n'est pas moins absurde d'admettre que pendant la durée de près d'un demi-siècle, un nombre indéfini de personnes, presque nos contemporains, dans les diverses parties du globe, de diverses périodes d'âge, de diverses conditions personnelles, et d'un degré différent de culture mentale, soient tombées en proie au même genre d'hallucinations et d'illusions au sujet de certains faits constamment répétés. Que parmi ceux qui se livrent à l'étude du spiritisme, il se trouve un grand nombre de névropathes, ce qui veut dire seulement que ces sujets plus que les autres sont enclins à l'amour du merveilleux ; et que les phénomènes extraordinaires observés par des personnes non préparées à certaines surprises peuvent amener à la longue, un trouble dans le système nerveux, même chez ceux qui ont l'esprit assez sain.

Le professeur Lombroso, avec tout son scepticisme, après avoir récemment (1892) assisté à Milan, à quelques séances spirites d'Eusapia Palladino, fut obligé de dire à certains de ses amis : « Après cette autre preuve je m'en vais, parce que je sens que je deviendrai fou ; j'ai besoin de laisser reposer mon esprit. »

En outre, le déplacement d'objets mobiliers, le passage instantané d'objets d'un lieu dans un autre, d'une maison dans une autre, constaté par des personnes arrivées inopinément, alors que l'expérience était déjà finie, prouve

sans aucun doute que tout ne peut pas être l'effet d'une illusion ou d'une hallucination.

Enfin, on ne peut pas non plus admettre que les appareils de physique servant de contrôle à Crookes pour constater la réalité des faits observés ont été victimes d'une illusion ou d'une hallucination ; et encore moins, les plaques photographiques sur lesquelles il a cherché à reproduire certains phénomènes qui dans le principe, se sont montrés tantôt sensibles et tantôt réfractaires aux impressions lumineuses réfléchies par les objets fixés.

Et alors même qu'on voudrait admettre que l'illusion et l'hallucination peuvent expliquer quelques faits isolés du spiritisme, il est certain que ces mêmes causes pathologiques ne peuvent donner la clef de tous.

3. — Ayant éliminé ainsi, au moins dans la majeure partie, les séduisantes hypothèses des illusions et des hallucinations, nous nous demandons :

« Est-il croyable que tout ce qui ne peut, en spiritisme, être expliqué à l'aide de l'hypothèse des illusions et des hallucinations, doive être attribué au charlatanisme ?

En traitant la question de la réalité objective des phénomènes spirites, nous avons déjà démontré implicitement, qu'une telle hypothèse ne peut être admise ni par l'existence des faits, ni par les explications qu'on en donne. Notre avis, sous ce rapport, est aussi celui du professeur Charles Richet qui dit, dans *La Revue philosophique* de septembre 1895, qu'il est répugnant de supposer que des personnes distinguées, occupant une position sociale tout à fait supérieure, et qui sont d'une moralité qui semble être au-dessus de tout reproche, se soient entendues dans toutes les parties du monde pour raconter des faits mensongers, et aient voulu en imposer sans en retirer aucun intérêt ou bénéfice ? A moins de tomber dans une exagération évidente de scepticisme, il est impossible de supposer qu'il n'y ait dans le spiritisme, que de la fraude et des mensonges. »

Par conséquent, s'il y a du charlatanisme dans le spiritisme, cela doit être attribué uniquement à ceux qui, dans un but de lucre ou tout autre motif, se servent d'instruments pour imiter les faits merveilleux du spiritisme.

Il est incontestable que le spiritisme se prête beaucoup et plus même que l'hypnotisme, à la fraude et à la tromperie ; puisque ses manifestations se produisent entre des personnes ignorantes et disposées à accepter comme vraies les mystifications les plus grossières, les faits les plus étranges et les plus invraisemblables.

Il est en outre incontestable, qu'il y a même, de l'aveu de ses plus zélés défenseurs, une grande tendance à tirer parti du spiritisme, dans un but mercantile. Il n'est donc pas invraisemblable de croire que quand le nombre des médiums a commencé à se multiplier, certains d'entre eux n'aient

voulu avoir sur les autres une certaine suprématie qu'ils étaient en droit de s'arroger par raison d'antériorité ou qu'ils jugeaient être utile à leurs affaires.

Et si pour continuer ou conserver cette supériorité, ils ont eu besoin de recourir au charlatanisme pour les faits les plus communs, il n'est pas improbable que ces médiums ne s'en soient servis franchement et largement, satisfaits de pouvoir fasciner l'esprit du public devant lequel ils étalaient leur puissance. Ici, l'auteur passe à l'examen des faits où la supercherie des médiums Douglas Home et des Frères Davenport, ainsi que du photographe Buguet de Paris a été dévoilée et reconnue ; mais, il ajoute qu'on ne doit pas oublier que bien souvent les interruptions des manifestations spirites ont eu lieu et ont détruit violemment les conditions indispensables à leur production et que les accusations de fraude contre certains médiums, ne concernent pas seulement un petit nombre de faits spéciaux mais qu'en outre ils ont été invoqués et admis sans aucune espèce de contrôle scientifique sérieux. Ainsi, au lieu de saisir l'occasion propice pour étudier à fond certains phénomènes singuliers, on a cru peut-être qu'il était plus commode et plus opportun, de garder le silence sur tout, en s'efforçant que la presse publique ne puisse reproduire de tels faits, soit par défaut de renseignements, ou de données inexactes ou sans aucune authenticité sérieuse.

Il cite ensuite les expériences faites pendant l'hiver 1884 chez le baron Hellenbach, en présence des archiducs Jean et Rodolphe d'Autriche, avec le célèbre médium Harry Bastian qui fut pris en flagrant délit de fraude. Un procès-verbal de cette séance fut dressé et la traduction en fut faite dans plusieurs langues. Ici encore le Dr Lapponi fait observer qu'en effet, il est hors de doute que dans le grand nombre de faits merveilleux produits et revendiqués par le Spiritisme il y en a quelques-uns qui sont l'œuvre du charlatanisme ou de vulgaires tours de force ; mais toutefois, dit l'auteur, il ne faut pas oublier que dans ce cas, alors même qu'on eût découvert la ruse du médium, il restera toujours un mystère sur le mode d'obtenir les renseignements intimes et secrets, dont la révélation a rempli de surprise et de bouleversement les illustres spectateurs.

4. — Certains savants, ajoute t-il, qui ont examiné les phénomènes spirites, disent qu'outre les illusions, les hallucinations et le charlatanisme, certains médiums persuadés qu'ils agissent avec une entière bonne foi et on ne peut pas soupçonner la manière dont se produisent certains faits merveilleux, sont inconscients de leurs actes; surtout dans les manifestations des coups frappés et du mouvement des meubles. Suivant le Dr Flint, professeur à l'Université de Buffalo en Amérique et le professeur Maurice Schiff de Florence, ces bruits et coups frappés, attribués à tort aux esprits, sont produits par la contraction rapide de certains muscles non révélée par les mouve-

ments extérieurs du corps. Les contractions de ce genre peuvent être provoquées par des muscles isolés, et à volonté.

Le Dr Schiff qui s'était livré longtemps à ce genre d'exercices, y était devenu très habile et pouvait faire entendre, à son gré, des bruits et des coups dans les tables et les meubles, sans qu'il fût possible d'en démontrer la cause. Plus tard, les docteurs français Velpeau et Cloquet démontrèrent que non seulement ces bruits pouvaient être produits par l'os long et grêle de la jambe, qu'on nomme « le péroné », mais par toute autre partie du corps, par les épaules, par les coudes, les hanches, le côté interne des pieds, et même par la région lombaire de la colonne vertébrale.

Le Dr Schiff prétend en outre, mais il n'en a pas fourni la preuve, qu'il a surpris et démontré après, la vérité de ces coups pratiqués par les sœurs Fox, à Rochester.

Il est évident, conclut l'auteur, que si des bruits spéciaux peuvent être produits avec le mécanisme indiqué par le Dr Schiff, sans en avoir conscience, rien de plus logique que de supposer que dans les manifestations produites avec franchise, il ne puisse s'en présenter non seulement quelques-unes d'involontaires, mais encore inconscientes. Et ce sont surtout celles-là que les simples d'esprit seraient portés à croire qu'elles sont l'œuvre des Esprits, alors que ce ne sont que de simples faits biologiques, pour la plupart involontaires et causés par maladresse.

Passant ensuite à l'examen des phénomènes obtenus par la clairaudience dans les séances spirites, on admet comme prouvée la possibilité de l'intervention de certains médiums ou d'un compère ventriloque. Il est à remarquer, en effet, que les ventriloques, tout en ayant l'air de se taire, peuvent faire entendre des voix mystérieuses dont il semble difficile d'établir l'origine, mais qui partent de leur corps, à leur gré, et qui sont produites à dessein par un mécanisme physiologique particulier non encore complètement éclairci.

5° Quant aux tables tournantes, certains savants prétendent que parmi les personnes qui forment la chaîne, il peut s'en trouver qui par suite d'une attention prolongée et du vif désir de voir le phénomène se produire, tombe presque instantanément en état d'hypnotisme. Alors la personne qui est dans cet état, n'ayant plus conscience de sa condition et n'ayant d'autre pensée que l'idée fixe de la rotation du mobilier, lui imprime inconsciemment le mouvement ; et le meuble cède et se déplace, car on sait que celui qui est en état d'hypnotisme, peut déployer une force considérable. A peine le signe du mouvement de déplacement est-il donné que toutes les personnes qui font la chaîne se lèvent, et en secondent le mouvement initial, croyant seulement le suivre. Toutefois, l'individu, cause involontaire et inconsciente du phénomène, aussitôt l'impulsion donnée, revient à lui ; et comme il ne garde

aucun souvenir de ce qui s'est passé quand il était en état d'hypnotisme, il ignore lui-même ce qu'il a fait et il repousse tout reproche de supercherie dont on veut l'accuser.

D'après l'opinion d'autres savants, on ne devrait voir dans les tables tournantes que du charlatanisme involontaire peut-être même inconscient quoique n'étant pas privé de son caractère de charlatanisme.

Telles sont les conclusions qui ont été dictées et écrites dans le rapport fait le 21 mars 1876 à la Société physique de l'Université de Saint-Pétersbourg par une Commission nommée par elle pour examiner l'état de la question. La Commission rejette la réalité de la plupart des phénomènes décrits; en explique certains autres par l'hypothèse des illusions, des hallucinations et par l'habileté des jongleurs; pour d'autres encore, elle admet l'imposture peut-être involontaire et inconsciente; et donne pour les tables tournantes une explication presque semblable à celle qui a été établie plus haut.

6. — Mais, fait observer le savant docteur, pouvons-nous acquiescer à de semblables jugements, portés même par un si grand nombre de personnes éminentes et respectables sous tous les rapports ? Il me semble que non; si nous ne voulons pas oublier combien peu dans l'espèce des phénomènes passés ont le caractère de la personnalité scientifique la plus élevée et qui sont du domaine de l'hypnotisme. Dans ce nombre, ont été mentionnés, dans des rapports circonstanciés et conservés dans les *Archives de la science*, ceux de Bailly, en 1784, de Dubois d'Amiens, en 1837 et du Double en 1840, à l'Académie de médecine de Paris et qui ont été regardés comme de la fraude et du charlatanisme. — Toutefois, quoi qu'il en soit, l'hypnotisme a suivi sa voie et s'est affirmé de nos jours comme une des plus belles conquêtes scientifiques modernes. Et la Société royale des Sciences de Londres n'a-t-elle pas accueilli avec mépris les lettres sur l'électricité présentées par Benjamin Franklin, l'inventeur du paratonnerre, en les jugeant indignes de figurer dans les actes? — Et en 1804, Robert Fulton n'a-t-il pas vu les savants de France d'alors repousser comme absurde l'idée d'appliquer la force motrice de la vapeur aux bateaux ?

Il nous paraît manifeste, continue le Dr Lapponi, que si dans certains cas parfois, des phénomènes soi-disant spirites ont été produits d'une manière plus ou moins grossière par des artifices de jonglerie, cela ne suffit pas pour être autorisé à conclure qu'il en a été de même, de tous les cas indistinctement. Et quelles sont les choses de ce monde qui n'ont pas été l'objet du charlatanisme, de la fraude et de la tromperie ? La médecine a eu ses charlatans; la science, ses faux apôtres; la banque ses faux-monnayeurs, ses falsifications de titres de crédit. Mais, parce que dans toutes ces choses la vérité a été adultérée, pouvons-nous conclure que tout est faux? Une déduction de ce genre faite pour le spiritisme, serait étrangement illogique et

inadmissible, surtout si l'on considère que dans un grand nombre de cas, les phénomènes spirites sont produits avec l'aide de médiums ignorants, naïfs, souvent même imbéciles et crétins.

Et bien certainement, si parmi ceux qui se sont occupés de spiritisme, il en est qui en ont fait un objet de lucre, ou qui ont transformé les expériences en jeux de société où dominaient le burlesque et le ridicule, ces faits ne sont pas attestés par les quelques millions d'individus, pour qui la pratique du spiritisme est familière et considérée comme étant sacrée.

La plus grande force qu'on puisse donner à cette affirmation est de se rappeler que jusqu'ici personne n'a osé qualifier de supercherie, les manifestations spirites observées et expérimentalement contrôlées par Crookes avec le concours de ses propres médiums et notamment celles qui concernent la célèbre indienne Katie produites par l'intermédiaire de M[lle] Cook. La même chose peut être dite des remarquables apparitions observées par le professeur Richet et certains de ses collègues, et celles qui ont été décrites déjà plusieurs fois sous le nom de « télépathie ». A l'appui de ce qui précède, nous citerons le fait important mentionné par le comte Adolphe Poninski, dans une conférence qu'il a donnée à Leipsick en 1872 et qui a été reproduite par O. Mutze. Ce fait est le suivant : Une récompense de 10.000 francs avait été offerte et déposée dans une banque par une Société américaine, au célèbre matérialiste Büchner ou à tout autre qui serait capable de découvrir et de démontrer la fraude et l'inconsistance de certains phénomènes spirites, mais sans qu'elle pût être décernée. Et cet autre exemple que nous nous plaisons à reproduire, où une somme de 30.000 fr. fut promise le 1[er] octobre 1868 à Cliston, par le professeur Jean Damiani aux professeurs Tyndall et G.-H. Leves, s'ils parvenaient à démontrer par des faits, la fausseté ou la fraude de phénomènes authentiques de spiritisme. Les deux adversaires mis en demeure furent obligés d'abandonner le terrain.

En outre de ceci, il est bon d'observer que les fameuses découvertes qui ont été publiées de la fraude de certains médiums, ne concernent tout au plus que quelques-unes de leurs opérations multiples et merveilleuses; et le silence est gardé absolument sur tout le reste. Mais ce fut de peu d'importance, car le compte-rendu de ces phénomènes frauduleux ne fut rien moins que satisfaisant, les particularités et les moyens employés à les produire étant en opposition absolue avec les phénomènes congénères, quels qu'ils fussent. Ainsi pour ne citer qu'un exemple parmi les faits nombreux obtenus avec Eusapia Paladino, on n'a jamais pu comprendre comment ce médium, attaché sur un divan par les mains et les pieds, sans appareils, ait pu faire entendre les sons d'un instrument, pincer les personnes placées loin d'elle, secouer les rideaux des fenêtres et déplacer des tables lourdes,

phénomènes exécutés devant la Société des Recherches Psychiques de Londres et attestés même par des journalistes anglais qui n'ajoutent aucune foi au Spiritisme.

On a dit que la Paladino, par une certaine contorsion d'une main et d'un pied était parvenue à faire croire aux savants placés en observation dans la pénombre, exerçant le contrôle le plus rigide, qu'ils pensaient tenir ses deux mains et ses deux pieds, tandis qu'en réalité ils n'avaient en leur pouvoir qu'une seule main et un seul pied. Il ne me paraît pas croyable qu'on ait pu faire tomber dans un piège aussi grossier des personnes comme celles devant lesquelles la Paladino exécutait ces phénomènes. Pourtant, supposant qu'il en fût ainsi, sans l'admettre, le médium n'avait à sa disposition qu'une seule main et un seul pied, puisque l'autre main et l'autre pied étaient tenus par les assistants ; or, pour pouvoir produire ces faits extraordinaires dans ces conditions, une main et un pied ne pouvaient suffire ; il fallait que plusieurs compères lui vinssent en aide pour exécuter le truc, ou bien que ses membres pussent s'allonger et se raccourcir alternativement, comme les tentacules des polypes. Quelle foi ajouter alors à certaines démonstrations de découvertes de fraudes ? Les prétendues découvertes des trucs de spiritisme ne doivent-elles pas, dans tous les cas, être en harmonie avec la vérité ?

7. — Du reste, il y a des phénomènes de spiritisme qu'aucune ruse de prestidigitateur, qu'aucun charlatanisme ne peut reproduire.

M. J.., du théâtre de Robert Houdin de Paris a déclaré qu'il était impossible que le hasard ou l'agilité pût réussir à reproduire le plus grand nombre des faits extraordinaires du spiritisme. Et le prestidigitateur Bellachini de la Cour de Berlin a fait absolument la même déclaration.

8. — Il convient de remarquer, d'autre part, que l'on a dit que certains phénomènes spirites pouvaient être reproduits par les charlatans, mais personne n'a indiqué les moyens dont ils se servaient. Est-il croyable que parmi tant d'adeptes de la doctrine spirite, qu'aucun serment ni promesse ne liaient aucun n'ait été pris de dégoût à la vue de ces trucs et ne soit venu jamais rien révéler au public ? Est-il croyable qu'aucun des nombreux initiés n'ait jamais soupçonné que la révélation des moyens employés pouvait être pour lui une source de lucre et qu'en tout lieu et toujours il ait repoussé la tentation de faire ainsi tout autre chose que d'honnêtes profits ? Récemment dans un but de gain, Leo Taxil, Margiotta et d'autres savaient bien qu'un jour ou l'autre ils auraient été taxés d'odieux menteurs, en trompant le bon public par de fausses révélations de mystères de la franc-maçonnerie ? Comment jamais personne de ceux qui sont initiés aux secrets et aux supercheries spirites n'a-t-il pensé ou n'a-t-il été induit à faire des révélations sérieuses, avec la certitude devant les yeux, d'acquérir non seulement de la renom-

mée et de l'argent, mais aussi des applaudissements de toutes les bonnes et honnêtes gens ?

Enfin, est-il croyable que tant de personnes se livrant à la pratique du spiritisme, dans l'intimité de la famille, voudraient se tromper elles mêmes en recourant à des ruses et à des artifices pour obtenir des effets supposés être produits par les esprits, alors qu'ils savent que ces phénomènes sont la manifestation de leur volonté la plus explicite et la plus délibérée, et qu'ils ont été obtenus par des expédients autres que secrets et mystérieux ? Est-il croyable que ceux qui, voulant interroger avec le plus grand sérieux, l'esprit évoqué de quelque personne chère, veulent se moquer d'eux-mêmes par des réponses embrouillées, stupides, déplacées, obscènes, impies et hors de propos, telles qu'en font des esprits trompeurs et méchants qui se substituent souvent aux autres ? Cela me paraît tellement absurde que pour cette seule raison je ne crains pas d'affirmer qu'il est impossible d'admettre que les phénomènes spirites soient toujours l'œuvre de la supercherie et de la fraude des médiums et de leurs compères. »

(*à suivre*). Traduit de l'Italien

Prof. C. MOUTONNIER.

Venise (Italie) le 1er août 1906.

ÉTUDE SUR LE SPIRITISME [1]

Par A. MARION, *Président de la Cour d'appel d'Alger.*

(ŒUVRE POSTHUME) (*suite*).

§ 12

SUITE DU PRÉCÉDENT

J'ai encore à parler de deux autres sortes de médiumnité. Je m'occuperai tout d'abord de celle dite : mécanique. Ceux qui sont doués de cette faculté écrivent sous la pression et l'inspiration des esprits et c'est vraiment curieux de les voir faire.

Effectivement, dans ces moments-là, ce sont des pages entières que le médium écrit avec une rapidité fébrile. Et qu'on ne s'imagine pas qu'il s'agit de phrases incorrectes, décousues, n'ayant pour ainsi dire aucun sens, aucun rapport entre elles ; ce serait une grande erreur. J'ai vu écrire sous mes yeux certains passages, dont j'aurais désiré pouvoir me dire l'auteur.

(1) Voir les numéros de la *Revue* depuis 1905 et janvier à août 1906.

A ce propos une explication me paraît nécessaire pour repousser certaines attaques dirigées contre notre doctrine. On a fait grand bruit de ces communications étranges qui étaient produites comme provenant de soi-disant grands personnages, et qui, cependant, péchaient par le style et même par l'orthographe.

Quant à ces dernières fautes, s'il n'y avait que cela, ce serait peu de chose. Elles n'accuseraient, en effet, que l'ignorance du médium dont on se serait servi. On en sera convaincu si on ne perd pas de vue que l'Esprit, dictant avec une vitesse extrême, ne peut pas se préoccuper de quelle manière les mots sont tracés sur le papier. Comment le ferait-il lorsque parfois et même assez souvent l'on n'a pas le temps de les achever? Dans ce cas, c'est ensuite à celui qui met au net à transcrire tout au moins selon les règles de l'orthographe ce qui a été écrit sous la dictée.

En ce qui touche le style, c'est différent ; je serais donc prêt à m'incliner si les détails, dans lesquels je vais entrer, ne venaient pas démontrer qu'on ne peut réellement en tirer contre nous aucun avantage.

Ce qu'il y a de fâcheux pour le spiritisme c'est que, pour bien des gens, il excite plus de curiosité que de ferveur. Ces personnes s'embarrassent peu du but de notre doctrine, mais elles trouvent agréable de passer un moment à consulter les Esprits. Voyons, se dit-on, ce que tel personnage répondra et, profitant de ce que l'on a un médium à sa disposition, on fait des évocations et souvent c'est à plusieurs siècles que l'on remonte pour aller chercher le défunt que l'on veut interroger.

On le comprend sans peine, ces évocations demeurent presque toujours sans résultat direct, soit parce qu'il est probable que, vu le temps qui s'est écoulé depuis sa mort, l'Esprit évoqué a été réincarné, soit parce que, connaissant l'intention de ceux qui le demandent, il ne veut pas leur servir d'amusement. Les Esprits ont, en effet, leur susceptibilité ; nous en avons eu de fréquents exemples.

Alors qu'arrive-t-il ? Il arrive qu'un Esprit moqueur, qui rôde aux alentours, se présente à la place de celui qui a été évoqué, et dicte une communication sans trop se préoccuper de la manière dont elle sera conçue, tout en cherchant cependant à faire une réponse appropriée à la demande. Jusque-là il n'y aurait pas grand mal. Mais, et c'est là le fâcheux, on a à regretter que, dans leur ignorance, ceux qui ont provoqué la communication, ne l'acceptent quelque défectueuse qu'elle puisse être et n'aient même la stupidité d'en faire parade.

Cette intervention de la part des Esprits légers n'est pas très rare. Parfois, en effet, ils ont cherché, dans le cours de nos séances, à nous tromper. Mais, bientôt démasqués, ils étaient forcés de céder la place à des Esprits plus sérieux, les seuls que nous pussions écouter. Au fond, si on ne vou-

lait pas accepter cette explication, quel argument pourrait-on en tirer contre notre doctrine ? Dira-t-on que nous sommes les jouets des Esprits? Soit, je veux admettre que, quelquefois, même les plus habiles peuvent s'y laisser prendre. Mais en définitive, je le répète, que peut-on en induire ? Rien qui puisse nous être opposé ; car dès le moment que, sérieuses ou non, les communications entre les Esprits et nous sont réelles, ce que nous voulons démontrer est établi et pour le moment nous ne saurions nous préoccuper d'autre chose.

Quoi qu'il en soit, quand un groupe est composé d'hommes sérieux, convaincus et désireux de s'instruire, ce n'est pas à de semblables évocations qu'ils passent leur temps, quand ils sont réunis. Ils l'emploient à discuter sur des questions de fond sur lesquelles l'Esprit protecteur du groupe, ou d'autres Esprits à connaissances spéciales ont été consultés à une précédente séance.

Le plus souvent les communications concernent exclusivement les Esprits qui se présentent spontanément. Elles sont alors très variées. Elles prennent surtout leur intérêt dans le changement qui a pu s'opérer entre la condition qu'avait l'Esprit avant sa mort terrestre et celle qui lui a été faite depuis; car leur situation (je parle des Esprits en général), n'est pas égale pour tous. Il existe en effet entre eux, comme sur terre, une certaine hiérarchie. Il y a des Esprits inférieurs et des Esprits supérieurs : seulement cette supériorité ne tient ni à la fortune, ni à la naissance. Elle est uniquement la conséquence des progrès qui ont été faits et qui leur ont permis de s'élever dans les divers degrés de la vie spirituelle. C'est ainsi que peu à peu les Esprits franchissent la distance qui les sépare de la divinité.

A propos de ces communications, on a soulevé une objection, qu'on a présentée comme péremptoire, mais qui ne dénote qu'une chose, c'est combien est grande l'erreur où l'on est sur tout ce qui concerne le spiritisme. Puisque vous avez, nous dit-on, les Esprits à votre disposition, puisque vous communiquez avec ces êtres immatériels et puissants, à qui rien n'est caché et rien n'est impossible, vous devez pouvoir et savoir vous-mêmes. Donnez-nous donc des preuves de ce pouvoir et de ce savoir.

Une chose digne de remarque, c'est de voir, quand il s'agit de notre doctrine, comment on se complaît à tout dénaturer pour l'arranger ensuite à sa guise et comment on se gêne peu pour nous prêter des systèmes de fantaisie afin de se donner la satisfaction de les combattre plus à l'aise. Ainsi où a-t-on vu que nous ayons jamais prétendu que les Esprits voient tout, savent tout et ont une puissance illimitée. Mais alors ils n'auraient rien à envier à Dieu, dont ils seraient les égaux ; quelque extravagants ou ridicules qu'on veuille bien nous supposer, nous n'avons certainement pu dire à une époque quelconque une possible absurdité.

Quoi qu'il en soit, puisqu'il le faut, expliquons-nous à cet égard.

Il est bien évident, en ce qui concerne l'étendue de la vue, que du lieu qu'ils habitent, alors surtout qu'ils peuvent se transporter partout où ils le désirent, les Esprits doivent être témoins de beaucoup de faits. Mais de là à voir tout, il y a bien loin. Il tombe en effet sous les sens que bien des choses leur sont nécessairement et forcément cachées. Ce n'est pas tout, même pour ce qu'il leur est permis d'apercevoir, c'est comme s'ils ne le voyaient pas, car il leur est sévèrement interdit de le révéler, surtout si cette révélation pouvait, d'une manière ou d'autre, nuire à quelqu'un. Leur condition à cet égard est telle que toute question, si peu qu'elle soit indiscrète, reste sans réponse, on n'en reçoit qu'une tellement évasive qu'il est facile de comprendre que l'Esprit ne veut ou ne peut pas nous suivre sur le terrain où nous avons voulu l'amener.

Mais, est-ce que nous aurions besoin de dire de pareilles choses ? Comment a-t-on pu croire que Dieu aurait livré le secret, l'honneur des familles, la fortune des uns et des autres à l'indiscrétion d'un Esprit ? Et qui ne réfléchit aux conséquences étranges et fâcheuses d'une pareille situation, pour être convaincu qu'il ne peut pas en être ainsi ?

C'est comme en ce qui touche le prétendu savoir universel des Esprits. Quelle singulière erreur ! Mais d'abord qu'a-t-on voulu dire en leur attribuant une pareille faculté? S'est-on imaginé, par exemple, que l'avenir même ne doit avoir rien de caché pour eux ? ou bien seulement qu'ils ont, sur toutes matières, les connaissances les plus complètes et les plus étendues ? Que l'on s'explique. Mais à quoi bon ? Nous pouvons répondre à tout.

Aussi pour ce qui est de l'avenir, ne sait-on pas, qu'à part ces rares exemples où, avec sa permission, quelques inspirés ont pu le dévoiler et encore d'une manière toujours un peu obscure, Dieu en a réservé pour lui seul la prescience? Les Esprits ne sauraient donc sur ce point nous être d'aucune utilité. Qu'à leur point de vue personnel ils puissent apprécier les événements présents et préjuger ensuite ceux qui pourront survenir, c'est possible, c'est probable même ; mais en cela ils ne font que ce qu'il nous est donné de faire. En ce que, du reste, nous faisons nous-mêmes. Aller au delà ce serait vraiment bouleverser toutes les idées saines et raisonnables.

Quant aux connaissances qu'ils auraient sur toutes choses, c'est encore de la fantaisie. Que l'on étudie sérieusement notre doctrine et l'on verra que cela ne peut pas être.

Effectivement qu'avons-nous dit? qu'une fois notre vie terrestre terminée, les Esprits vivaient de la vie spirituelle ; mais nous n'avons pas ajouté qu'à cette occasion il se faisait un changement notable et complet dans leur entendement. Bien loin de là, nous avons enseigné qu'ils restaient les

mêmes, n'ayant ni plus, ni moins de facultés qu'ils n'avaient précédemment. Sans doute, durant le cours de cette nouvelle existence, il leur est donné d'acquérir par l'étude et, s'ils le font, ils en ressentiront les bienfaits lors de leur réincarnation ; mais quant à nous, nous ne devons, nous ne pouvons en tirer aucun profit. S'il en était autrement, on aurait d'étranges résultats. Effectivement les Esprits pensant pour nous, étudiant pour nous, acquérant pour nous, nous serions tous également instruits, également savants sur toutes choses sans avoir besoin de nous donner la moindre peine, le moindre souci ; nous n'aurions plus, en un mot, qu'à profiter de leurs découvertes. Que deviendrait, dans ces conjonctures, cette loi du progrès personnel qui régit la destinée de tous les hommes ?

Mais, m'objectera-t-on peut-être, vous nous avez dit ci-dessus que les Esprits nous venaient parfois en aide dans certaines circonstances. C'est vrai et je le confirme. Mais qu'on y prenne garde, c'est par intuition et non par révélation, ce qui est bien différent. Et puis que font-ils dans ces occasions ? Ils n'agissent d'abord que comme simples conseillers. D'un autre côté ils ne font, et encore dans une juste mesure, que nous faciliter la voie dans laquelle nous sommes déjà entrés, parce que ceux-là seuls peuvent être aidés par eux qui sont aptes à les comprendre et à pouvoir utiliser leur assistance. Il n'y a là rien qui ne puisse être admis, et rien surtout qui soit de nature à faire supposer un savoir exceptionnel.

Au reste il ne faut pas croire que les Esprits aient une pareille prétention C'est tellement vrai que toutes les fois que nous avons agité une question avec eux, ils ont eu le soin de nous dire qu'ils ne nous donnaient qu'une opinion personnelle, plus ou moins éclairée sans doute, mais que nous étions libres de discuter, ce que parfois nous avons fait avec succès.

Après ce que je viens de dire sur les deux premières facultés dont on a voulu gratifier les Esprits, ai-je besoin de relever ce qui a été dit sur leur prétendue puissance ? Cela ne me paraît pas utile ; cependant, désireux de prouver à tous que je ne veux fuir devant aucune difficulté, voici les explications que je puis fournir à ce sujet :

Tout d'abord, il faut le reconnaître, il est très vrai que, par l'intermédiaire de certains médiums, on a constaté des faits vraiment surprenants. Parmi ceux qui ont aussi occupé l'attention publique, il faut citer surtout M. Daniel Dunglas Home, qui, par des expérimentations, a jeté tous ceux qui en ont été les témoins, dans l'étonnement le plus grand, je pourrais dire la stupéfaction.

Ce n'est pas tout. Si on veut lire le livre déjà cité de M. Jacolliot, on y verra que cet auteur parle de faits plus merveilleux encore, qui se sont passés sous ses yeux, dans l'Inde même, en tête-à-tête avec un de ces Fakirs, appelés charmeurs ou jongleurs, que l'on rencontre dans ce pays.

Est-ce à cette puissance que l'on veut faire allusion ? S'il en est ainsi, je me hâte de dire que je n'ai nul intérêt à contester qu'il existe des hommes doués d'une force ayant une nature particulière et que, sous leur pression, il puisse se produire certains phénomènes. C'est l'opinion de plusieurs savants anglais qui ont fait assez récemment à ce sujet, avec M. Home, les expériences et les études les plus approfondies.

Tel est l'avis de M. Jacolliot qui s'exprime comme suit : « Puisque je « me suis laissé entraîner sur le terrain des appréciations personnelles, je « conclus de tout ce que j'ai vu dans l'Inde, en le dégageant du fantasti- « que dont les Indous aiment à s'entourer, *qu'il doit y avoir dans l'homme « une force spéciale agissant sous une direction inconnue et souvent inintel- « ligente, force dont les lois demandent à être étudiées par des hommes spé- « ciaux exempts de préjugés et de routine.* »

Mais que l'on admette ou que l'on repousse ces récits extraordinaires, ce qu'il faut toujours considérer, dans le premier cas, c'est, d'une part, qu'il ne s'agit que de phénomènes physiques, et de l'autre que la force propre du médium entre pour beaucoup dans ces manifestations.

C'est ce qui ressort du travail de M. William Crookes, à l'occasion de ses recherches expérimentales sur la force psychique. « Les expériences, dit-il, « que j'ai tentées, ont été très nombreuses ; mais, vu notre connaissance « imparfaite des conditions qui sont favorables ou opposées aux effets de « cette force, ainsi que la façon évidemment capricieuse dont elle se pro- « duit, et aussi parce que M. Home lui-même est sujet à d'inexplicables « *flux* et *reflux* de la force, il est arrivé rarement qu'un résultat obtenu dans « une occasion, ait pu être confirmé dans une autre et être mis à l'épreuve « comme appareil spécialement disposé dans cette intention... »

Laissons donc tous ces faits à l'écart et cela parce que n'étant, ainsi que je l'ai déjà dit, que le résultat de la combinaison des fluides réunis des Esprits et des médiums, ils prouvent bien, si l'on veut, qu'il existe chez les premiers une certaine puissance, mais ils démontrent en même temps qu'elle est contenue sous certains rapports, dans des limites qu'ils ne sauraient franchir. Il ne peut donc être question pour eux d'un pouvoir absolu, illimité.

Je pourrais m'arrêter ici ; mais il est un autre point de vue, auquel on n'a probablement pas songé, et sous lequel cependant l'intervention possible, probable même des esprits doit être examinée. Je veux parler du rôle qu'ils peuvent quelquefois jouer dans l'univers. A cet égard, il est admis qu'ils sont souvent appelés, dans diverses circonstances, à exercer une assez grande influence sur l'ensemble de nos destinées en général. C'est lorsqu'ils reçoivent ce qu'ils appellent une mission dans le but de se mêler à certains événements.

Cela n'est pas douteux pour l'un des penseurs les plus distingués de notre époque, Frédéric Schlegel. D'après lui, l'histoire ne serait que « la « lutte incessante des nations et des individus contre les puissances invisibles... »

Voici ce que dit à ce sujet M. Alphonse Esquiros dans son ouvrage intitulé : *La vie future au point de vue socialiste* : « C'est une idée très an- « cienne, dont on retrouve l'origine dans les traditions des Celtes, nos « ancêtres, que les morts, délivrés de leur enveloppe grossière, continuent « d'habiter les régions élevées de notre globe, qu'ils assistent sous une « forme invisible à nos luttes, à nos épreuves, qu'ils aident même de leur « concours et de leur influence *voilée* les progrès du genre humain... Leur « présence au milieu de nous ressemble à celle des Dieux homériques ; « mêlés à nos révolutions, ils jouissent des événements et des résultats « qu'ils ont préparés. La part d'action qu'ils prennent au mouvement de « l'histoire n'est peut-être pas médiocre. Si la différence des organismes « met entre eux et nos sens une distance matérielle, elle n'empêche point la « communion des âmes... »

M. Esquiros est évidemment dans la vérité. C'est ainsi, d'après la révélation des Esprits eux-mêmes, que les choses se passent. Toutefois qu'on ne présume pas de là que les Esprits jouissent d'un pouvoir exceptionnel, surtout d'une puissance dont ils pourraient nous abandonner une partie quelconque. Leur influence, comme dit M. Esquiros, est voilée, nous ne pouvons en ressentir que les effets intimes. Au reste la raison et le bon sens nous disent qu'il ne peut en être autrement.

(*A suivre.*)

PREUVES D'IDENTITÉ

Tout récemment, mon ami et collaborateur, André Gaudelette, a publié un très intéressant article, notamment dans la *Revue Spirite*, sous le titre : « Un fait authentique ». M. Clémens, qui fut autrefois un ami de M. Leymarie père, m'a confié le détail de deux expériences également édifiantes qu'il désire livrer aux réflexions des abonnés. La prudence de M. Clémens est un sûr garant de la réalité de faits qui le concernent personnellement et dont le développement fut observé dans les conditions du plus rigoureux contrôle. Je me suis attaché à conserver dans la narration qui va suivre les termes mêmes et les expressions de l'auteur.

EXPÉRIENCES DE M. CLÉMENS.

Le *Light* du 24 mars publia un article de l'éminent écrivain Mᵉ W. Wilcox, qui avait déjà paru dans un journal non spirite de San Francisco, connu sous le nom de l'*Examineur*. Le témoignage d'une personne comme Mᵐᵉ Wilcox est d'un grand poids et le fait qu'elle relate apporte, comme elle le déclare d'ailleurs elle-même, une preuve manifeste de la communication d'intelligences étrangères, à la fois à l'expérimentateur et à son médium. Cette dame, au cours d'un séjour qu'elle fit à New-York, se trouva en relations avec une personne cultivée, d'esprit curieux et prudent qui occupait une situation sociale en relief. Elle était ce qu'on appelle une « sensitive », mais ses singulières facultés n'étaient connues que de quelques amis intimes seulement. Ses proches n'aimaient pas à la voir expérimenter dans ce troublant domaine et son mari ne permettait que de rares séances avec eux, et naturellement, il n'était pas question ici de rétribution pécuniaire. Mᵐᵉ Wilcox, qui n'était pas encore très convaincue de la réalité des phénomènes, obtint, après quelques difficultés, d'organiser une séance chez elle avec cette dame X... Elle emprunta aux enfants d'une voisine et amie deux ardoises entre lesquelles elle insinua une feuille de papier repérée et un petit morceau de mine de plomb, puis elle serra les ardoises ensemble, *sans laisser toucher à quoi que ce soit par le médium*. Elle maintenait toujours les ardoises pendant que la dame X... posa les mains dessus avec elle. La séance commença. La pièce était vivement éclairée par l'électricité et elle s'y trouvait seule avec le médium.

Presque aussitôt une « force » agita les ardoises, provoquant des mouvements qui semblaient y produire de violents tiraillements, brusques et saccadés. On entendit ensuite des coups très distinctement frappés dans la pièce et même sur le dossier de la chaise de Mᵐᵉ Wilcox... puis, quand elle ouvrit les ardoises, elle y trouva sur le papier la trace d'une écriture fine, mais très lisible, portant la signature de sa belle-mère qui mourut à une époque, où le mari de Mᵐᵉ Wilcox était encore enfant. Cette jeune mère avait vécu dans un petit village ignoré, loin de New-York, et n'était qu'à peine connue de quelques amis de M. Wilcox.

On recommença l'expérience, une autre feuille de papier blanc fut replacée par Mᵐᵉ Wilcox entre les ardoises et on les trouva, un moment après, couvertes d'écritures différentes, présentant six spécimens en tout et dont le texte contenait des appréciations et affirmations qui furent vérifiées et reconnues exactes par la suite.

En résumé, Mᵐᵉ Wilcox déclare :

1° Qu'elle n'était sous l'influence d'aucune force hypnotique, ni le jouet d'aucune hallucination ;

2° Qu'elle avait seule préparé et manié les objets qui servirent à l'expérience après se les être procurés elle-même;

3° Que le médium se prêtait à l'expérience par pure complaisance et qu'elle ne trouve dans la science physique aucune loi permettant d'expliquer, aucune expérience capable de reproduire des phénomènes identiques.

Cette expérience m'en rappelle une autre du même genre que j'eus la bonne fortune de réaliser un jour, à San-Francisco, avec le célèbre médium Fred Evans.

Étant un jour avec un confrère qui connaissait M. Evans, il me proposa de l'accompagner chez lui en visite amicale. J'acceptai, et peu après, j'étais présenté à l'improviste au médium qui nous fit bon accueil. C'était alors un homme d'une trentaine d'années, d'apparence robuste et en parfaite santé. Ses manières étaient correctes, sa conversation simple et sans emphase.

Le médium, ainsi que mon confrère, ne connaissaient absolument rien de ma famille et je n'avais aucune autre relation à San-Francisco. Après avoir causé pendant quelques instants de sa médiumnité, M. Evans me proposa fort aimablement, de me donner une petite séance d'*écriture directe*.

Sur mon acceptation empressée, il me fit passer avec lui dans une pièce voisine, éclairée par le radieux soleil de janvier, si connu des voyageurs en Californie et nous prîmes place de chaque côté d'une petite table en bois blanc. M. Evans me pria de choisir deux ardoises dans un tas qui jonchait le parquet, de les bien examiner et de les placer sur la table. Je m'exécutait et je le vis mettre entre les deux ardoises un petit morceau de crayon d'ardoise, les fermer l'une contre l'autre et les placer sur la table sous mes yeux.

A partir de cet instant, il se recula à une certaine distance de la table, laissant les ardoises près de moi, mais *ni lui, ni moi*, nous n'y touchâmes avant la fin de la séance.

Il y avait également sur la table un crayon rouge et un crayon bleu. Voyant que je les regardais, M. Evans me dit: je laisse toujours quelque objet de couleur, car quelquefois « ils » s'en servent pour dessiner ou pour écrire, et il ajouta : « J'entends souvent, avant d'avoir de l'écriture, des noms, et quand ils ne sont pas reconnus par le « sitter » (personne qui assiste à la séance) mes guides « *les* » éloignent pour « *les* » empêcher de prendre la place de ceux qui veulent communiquer. »

Je ne répondais rien à tout cela : je ne voulais pas fournir d'indices, car, dans ces études, on sait *combien il faut peu de chose* pour vicier le caractère d'authenticité d'un phénomène de cette espèce et détruire sa valeur scientifique.

Je me bornais donc à regarder, à écouter, et j'entendais parfaitement bien le grincement du crayon entre les ardoises, que je ne quittais pas des yeux

Enfin, le crayon s'arrêta, trois coups se firent entendre et Evans me dit : « Je crois que vous aurez satisfaction, veuillez retourner les ardoises. »

Je vis, en effet, avec émotion et en pleine lumière, *trois écritures différentes signées de trois noms qui m'étaient connus*. La première communication était écrite en blanc et signée « Ton père ! » et un prénom qui n'était pas exactement le sien, mais un diminutif, un dérivé *qu'on avait coutume de lui donner dans sa jeunesse*. Le texte de la communication disait, entre autres choses, que je partirais pour l'Europe vers le mois d'août de l'année courante. Nous étions alors en janvier et je n'avais aucun projet, aucun plan de ce genre. Bien plus, j'avoue même que, par la suite, je n'ai jamais songé à me conformer à ce qui m'avait été écrit à cet égard, et j'avais un peu oublié cette communication, quand les circonstances me déterminèrent à quitter New-York, le 28 juillet suivant, pour venir à Paris... Or, quatre ans auparavant, à Paris même, et par l'*écriture directe* également, j'avais reçu l'avis, par une communication obtenue avec Slade, et où l'invisible interlocuteur se disait être l'esprit de mon père, que j'irais en Amérique et qu'ensuite je reviendrais à Paris. Evans ignorait tous ces détails, il ignorait également la mort de mon père.

La deuxième écriture était de *trois couleurs*, la première ligne : bleue, la seconde : rouge, le reste en *blanc*, et c'était signé : « Votre beau-père ». Le prénom suivait, prénom relativement peu connu en Amérique. Il n'avait pas été prononcé par Evans pendant la séance, au moment où il disait avoir entendu d'autres noms. La communication commençait ainsi « en anglais » : « *Avec l'aide aimable d'autres esprits amis*, je puis écrire ces quelques lignes... », etc... Or, mon beau-père était artiste peintre et ne connaissait pas du tout la langue anglaise qui était familière aux deux autres signataires des deux autres communications. En outre, on pouvait supposer que l'emploi des couleurs dans l'écriture avait pour but de symboliser sa profession et sa nationalité. M. Evans ignorait d'ailleurs tout cela. Enfin, la troisième communication en blanc était signée d'un nom bien connu, d'une entité qui s'était déjà manifestée par d'autres médiums ou directement. Il semblait qu'il y eut entente entre les trois esprits... et de plus, il y avait dans ces quelques lignes un mot évidemment écrit avec une intention spéciale à mon égard et qui n'avait de sens que pour moi seul. C'était une véritable et magnifique preuve d'identité.

M. Evans, toujours dans son état normal, m'expliquait le *modus operandi* des invisibles pour produire ces merveilleux résultats. Les guides affirmaient que la genèse de l'opération avait lieu en dehors des ardoises et même de la maison et que les éléments nécessaires avaient été puisés dans les objets qui nous entouraient, ainsi que dans nos « auras » — ceci pour la partie matérielle de l'expérience. — Ces éléments étaient ensuite comme projetés

de l'espace sur les ardoises ou sur le papier préparés pour les recevoir. Il disait aussi que les esprits éprouvent souvent de grandes difficultés à établir la communication et à se mettre en rapport avec les intéressés. Il y avait surtout grande difficulté à établir le lien entre les esprits messagers et la personne qui reçoit le message, à cause de l'éloignement, de la densité fluidique et morale.

Pendant qu'Evans parlait ainsi, je copiais fidèlement les trois communications et en songeant ensuite à cette belle expérience, je reste toujours, comme Mme Vilcox, prêt à affirmer que je ne trouve pas d'autre explication que la théorie spirite... Je serais toutefois très heureux si nos savants pouvaient m'en donner une autre.

Telle est la judicieuse conclusion de M. Clemens et nous profitons de la publication de cet article pour rappeler que, tout récemment, il a fait paraître chez M. Leymarie une brochure intéressante à lire et à méditer sous le titre de *L'Intervention des Invisibles dans l'Histoire Moderne.*

On trouve dans cet ouvrage de curieuses révélations sur l'enchaînement des faits historiques qui aboutirent à la Révolution Française, presque conjointement à l'émancipation des États-Unis d'Amérique et à l'abolition de l'esclavage des noirs.

La librairie Leymarie vient de publier également une communication médianimique sur *L'Être Suprême et ses lois*, obtenue dans de curieuses conditions, relatées dans la préface, et manifestement supranormale par la faculté de production spontanée et ininterrompue du médium écrivain, employé de chemin de fer et inexpérimenté jusque-là au sujet des phénomènes psychiques. La *Revue Spirite* du mois de mai 1905 en a d'ailleurs fait mention, ainsi que de *L'Intervention des Invisibles dans l'Histoire Moderne*, par M. Clémens.

PAUL HEIDET

PAGES RETROUVÉES

(suite).

L'ABBÉ BORNAVE

XXV

— Eh bien, ma pauvre Evéline, ton mariage se fait toujours attendre et le ministre est bien cruel envers ton fiancé et toi...

— Je pense, ma bonne Violetta, que toutes les pièces adressées à Paris sont maintenant entre les mains de l'amiral, maître de nos destinées ; M. le

Gouverneur les a chaleureusement appuyées et Maurice disait hier à mon père que, dans un mois, nous pourrions enfin être unis devant Dieu et devant les hommes. Parlons donc d'autre chose, Violetta ; tu ne m'as pas encore donné ton impression au sujet de l'abbé Bornave que mon fiancé et moi t'avons présenté depuis deux mois. Comment l'as-tu trouvé ?

A cette question inattendue la jeune et belle fille rougit étrangement et c'est en balbutiant qu'elle répondit : — Je le trouve très bien. Comme il ressemble à M. Vallas !

— Mais, ma chérie, je songe à une chose, n'est-il pas ton confesseur ?

— Non, Eveline, et tu vas trouver étrange ce que je vais te confier, l'abbé Bornave n'a pas voulu me confesser. C'est en tremblant, je l'avoue, que je me suis approchée du confessionnal, lorsque j'ai su que ce jeune prêtre y attendait ses pénitentes.

J'y suis entrée et me suis agenouillée, attendant anxieuse qu'il m'adressât la parole et ma surprise fut grande lorsqu'il me dit qu'il aimerait mieux me voir aller demander l'absolution à M. le Curé.

— Et depuis, ma chérie, as-tu revu l'abbé Bornave ?

A cette seconde question, Violetta ne put cacher le trouble qui s'était emparé d'elle et murmura... — Oui, Éva, je l'ai revu, mais ne me demande rien de plus.

— Chère Violetta, il me semble que mes questions t'ont fait de la peine ?

— Oh non, ma bonne Éva... et la brune enfant, ne pouvant plus maîtriser son émotion, se mit à sangloter.

— Mon Dieu ! qu'as-tu donc, Violetta? et, courant vers son amie, Éva la prit dans ses bras et la couvrant de baisers, lui dit tout bas : Un secret, mignonne ?

— Oui, Éva, un secret ; pourquoi avez-vous amené ici l'abbé Bornave ? et les pleurs de la pauvre enfant redoublèrent.

Puis, laissant tomber doucement sa tête sur l'épaule de son amie, elle lui dit bien bas : Est-ce que c'est mal d'aimer un prêtre ?

— Ma chérie, que puis-je te répondre ? Oui, c'est mal sans doute... Que dois-tu attendre d'un pareil amour. Tu l'as donc revu seul ? Est-ce qu'il t'a dit qu'il t'aime ?

— Oh non, jamais, je te le jure : je serais morte de honte s'il savait que je l'ai regardé d'un œil coupable. Je t'ai tout dit, crois-tu que Dieu me pardonnera ?

— Oui, adorable amie, oui Dieu te viendra en aide, et tu oublieras un instant d'erreur, car tu sais bien qu'un prêtre a prononcé des vœux qui l'éloignent du mariage. Or tu ne voudrais pas qu'il fût criminel en t'aimant comme un... autre homme.

— « Non Éva, tu me connais, tu sais que je mourrais si l'abbé Bornave me *faisait un aveu* défendu Ne parlons plus de cela et jure-moi d'oublier ce que je viens de te confier. Je sens que cet acte loyal m'a fait du bien. « Parlons plutôt de toi et de ton bonheur prochain ; un mois est bien vite passé surtout, à ce qu'on dit, pour des amoureux comme vous, qui se rencontrent tous les jours.

— C'est vrai, ma Violetta, mais je vois moins Vallas depuis que son cousin l'abbé est à Saint-Denis; il me demande souvent la permission d'aller causer avec lui, et je ne puis lui refuser ce plaisir.

— Tu aimes bien M. Vallas, Éva, mais si, pour une cause qu'il ne faut pas prévoir, le Ministre reculait encore votre mariage, que feriez-vous ?

— Ta question, chère Violetta, n'a rien qui puisse me troubler car elle a été prévue : M. Vallas donnerait sa démission et nous nous marierions sans la permission de M. le Ministre.

— Espérons que ton fiancé ne sera pas réduit à pareille alternative, tu te marieras avec ton bel officier, il t'emmènera en France où tu seras heureuse et, comme tu me l'as dit, quand il sera capitaine, il fera des démarches pour revenir à la Réunion.

En ce moment, la Cafrine Zézette, servante de Violetta, entra avec Fifine, sa fille et Taïlé, la suivante de Mlle Éveline.

— Bonjour Fine, lui dirent les deux amies, as-tu quelque chose à nous dire ? — Non, mesdemoiselles, j'arrive de Saint-Paul pour voir Maman Zett' et passer quelques jours ici.

Éva et Violetta n'ignoraient pas la liaison de Mam'zell Fine avec le lieutenant Lionnet, mais quelque sévère qu'on soit aux colonies pour la conduite des jeunes filles, le temps n'a pas encore effacé le préjugé de la couleur et ce qui serait regardé comme un crime chez une demoiselle de famille semble naturel lorsque la coupable est une fille de couleur.

Depuis quelques années les mariages légaux et religieux se sont multipliés entre les mulâtresses et ce qu'on appelle « les petits blancs », mais le nombre des divorces augmentant en même temps, a rendu ces unions légales si inutiles que les mariages libres d'autrefois valaient encore mieux, car ils attiraient peu l'attention ou plutôt étaient regardés avec indifférence.

Il était tard, la nuit allait venir et il fallait qu'Éva rentrât à Saint-Denis; elle embrassa donc bien tendrement Violetta en murmurant à son oreille : « Prie Dieu, tu oublieras. » Et, suivie de Taïlé, sa jeune malabare, Mlle S.. regagna la ville.

Violetta resta seule avec Fifine qui était de son âge et qu'elle affectionnait sincèrement. Moins délicate et moins discrète que Mlle Éva, la mulâtresse se mit à parler de l'abbé Bornave avec indifférence, sans se douter que tout à la fois elle causait au cœur de Violetta du plaisir et de la peine.

L'amie du lieutenant Lionnet bavarda longtemps, racontant ce que savait déjà celle qui l'écoutait distraitement, c'est-à-dire ce qu'elle avait entendu dire de l'histoire de Vallas et de l'abbé Bornave, puis Fifine crut intéressant de conter aussi l'existence qu'elle menait à Saint-Paul. L'officier lui avait choisi une jolie maisonnette dans le quartier du *Bernica*, où elle allait tous les jours se baigner dans les eaux si fraîches et si claires du torrent. Elle parla des travaux de son ami et des soirées qu'il venait passer avec elle pour se délasser de ses fatigues avant de rentrer au quartier qu'il était tenu d'habiter.

La caserne de Saint-Paul, qui abritait alors un détachement de quarante soldats d'infanterie de marine et qui a été, je crois, abandonnée depuis, était un ancien magasin de la puissante Compagnie des Indes et avait été construit à la fin du règne de Louis XVI. Il y avait déjà deux mois que le lieutenant Lionnet y était détaché sans y trouver trop d'ennui. Ses matinées étaient employées par lui aux levés faits sur le terrain et l'après-midi à dessiner les épures qui devaient apporter les corrections à la vieille carte d'état-major.

Le dimanche, il recevait deux ou trois camarades qui venaient de Saint-Denis à cheval par la belle route de la Montagne et de la Possession et passaient la journée avec lui.

Un jour, Vallas et son cousin étaient arrivés en voiture et Mamzelle Fine sur l'invitation expresse des deux visiteurs, avait elle-même servi le repas et pris le café avec les trois amis.

— Voulez-vous dormir, Fifine, avait demandé après la sieste Vallas qui désirait montrer à l'abbé Bornave le pouvoir de celle qui avait assisté au naufrage du *Paul-et-Virginie* et en avait si bien décrit les cruels incidents.

Sans penser aux conséquences d'une séance d'hypnotisme, Lionnet, pour complaire à son ami, plongea sa compagne dans le sommeil magnétique. Alors elle dit au jeune abbé et à Vallas des choses qui se passaient à la même heure au pays basque, faits qu'il est inutile de rappeler ici, mais que Lionnet m'assura avoir été notés et vérifiés.

Comme Fine allait être démagnétisée par le lieutenant, elle se leva en l'écartant avec force et s'écria en regardant Vallas et l'abbé Bornave... Du sang ! du sang sur vous deux !

— Tais-toi, folle, dit Lionnet, en soufflant sur les yeux de la voyante, et en l'éveillant... assez, avec ce sang ! tu en vois partout !

— Cela, mes chers amis, n'a pas le sens commun... Si je parle de vous le soir à cette petite folle, je suis certain que le matin elle aura rêvé de coups de poignard ou de coups d'épée, ce qui, je le répète, n'a aucune raison d'être.

Aussi, Vallas et le jeune abbé ne gardèrent-ils aucune impression fâcheuse des paroles de Fifine et revinrent-ils à Saint-Denis paisiblement.

— A bientôt, leur dit Lionnet, en les accompagnant à leur voiture, sorte de jolie charrette anglaise que conduisait un jeune cocher indien vêtu de blanc et portant sur la tête un beau turban de soie bleue.

— Oui, à bientôt, répéta Mam'zell' Fine d'un ton étrange.

XXVI

J'aborde maintenant un chapitre délicat, dans lequel je parlerai de ce qu'il y a de plus doux pour les cœurs de deux jeunes gens chastes et purs, de cette attraction divine de deux âmes placées sur terre pour aimer.

Un matin donc, Violetta était allée à l'église du Butor pour assister à la messe et se préparer, par la confession, au sacrement de la communion. En entrant au tribunal de la pénitence, elle avait appris que c'était l'abbé Bornave qui y entendait les aveux des pécheresses.

Toute tremblante, elle s'était agenouillée dans le réduit sombre et avait murmuré doucement : Mon père.

— C'est vous, mademoiselle Violetta? lui avait dit à voix basse le jeune abbé...

— Oui, mon père. Voulez-vous entendre ma confession?

— Non, mon enfant. J'aimerais mieux vous voir aller au confessionnal de M. le curé.

Très émue, Violetta se retira et rentra chez elle, en proie à un trouble facile à concevoir.

Dans la soirée, comme elle était assise sur le banc de son jardin, elle fut surprise de voir l'abbé entrer suivie de Zézette.

— Voulez-vous recevoir ma visite, mademoiselle Violetta?

— Oui, monsieur l'abbé.

— Vous avez dû être étonnée, mademoiselle, de l'accueil fait ce matin par le prêtre, à une pénitente qui était venue réclamer son ministère...

— En effet, monsieur l'abbé.

— Eh bien, dussiez-vous mal penser de moi, je viens franchement vous dire des choses que dicte ma conscience. Je connais toute la pureté de votre âme, car mon cousin Vallas et sa fiancée m'ont beaucoup parlé de vous et je ne me sens pas digne de scruter votre conscience, je ne crois pas avoir le pouvoir de remettre des péchés imaginaires comme doivent être les vôtres et je viens vous expliquer un état d'âme que vous comprendrez, mademoiselle, car j'ai jugé votre intelligence bien supérieure à celle de toutes les femmes qui viennent s'agenouiller dans le confessionnal et s'en retournent avec la conviction qu'elles n'ont plus rien à se reprocher parce qu'un homme, revêtu de la robe de prêtre, leur a fait entendre l'*absolvo te*.

D'après l'Église catholique, l'absolution remet l'âme en état de grâce, et je me range à l'opinion de l'Église protestante, qui n'admet pas ce pouvoir

donné au prêtre en qualité de juge et comme représentant de Jésus-Christ. La rémission des péchés est acquise à la foi profonde, au repentir absolu, mais ne dépend aucunement de l'intervention du ministre, elle appartient à Dieu seul.

— Alors, monsieur l'abbé, vous ne confesserez plus?

— Si, mademoiselle, j'assisterai à la confession, je donnerai des conseils et même je prononcerai l'*absolvo*, mais suivant les intelligences qui s'approcheront de moi, je me tairai ou j'ajouterai le conseil de faire à Dieu seul une confession complète et sincère. Deux femmes ont reçu de moi cet avis : une jeune fille de mon pays, qui sera ma belle-sœur avant peu, Mlle Rose Beraben, et vous, dont j'espère être l'ami... ne me sentant pas le courage d'être appelé par vous « Mon père ».

Très émue, Violetta ne trouva pas de paroles pour répondre à ce prêtre, dont la présence la troublait. Tous deux jeunes et beaux, ils comprenaient que le silence seul pouvait traduire leurs pensées et ils se séparèrent en proie à un sentiment de sympathie réciproque profonde.

— Au revoir, mademoiselle Violetta.

— Au revoir, monsieur l'abbé.

Et chaque soir, Gaston Bornave venait s'asseoir dans le jardin de Violetta et causer avec elle. Il la questionna sur sa vie passée, il apprit, des lèvres de la jeune fille, la perte de son père mort en mer, et de celle que le ciel eût dû lui conserver, de sa mère bien-aimée qui, en mourant, l'avait laissée seule au monde.

Gaston, à son tour, raconta son passé déjà assombri par les tristesses et les déceptions. Il avoua que cette soutane qu'il portait, il l'avait acceptée volontairement, mais par sacrifice, il assurait qu'il remplirait son devoir, mais en confessant que son âme était envahie par le doute.

L'innocente enfant écoutait avec plaisir ce jeune homme, dont la parole douce, dont la franchise, attiraient toute sa confiance, sentant bien que jamais elle n'aurait rien à redouter de lui.

Un soir que Violetta parlait pour la dixième fois de la mort de ses parents, qui la laissaient seule exposée à bien des dangers, Gaston lui assura qu'ils n'étaient pas morts, mais seulement invisibles et que, bien souvent, ils étaient près de leur chère enfant, pour la protéger et la mettre à l'abri des dangers.

— Comment, monsieur l'abbé, vous ne croyez pas à la mort?

— Non, ma chère enfant, je crois que la vie est un perpétuel recommencement et que ce que nous appelons la mort, mot qui dans votre imagination encore ignorante signifie fin de la vie, est peut-être la vie réelle qui s'interrompt pour faire place à l'intermittence actuelle... à la vie présente.

— Alors, monsieur l'abbé, vous pensez que peut-être nous avons déjà vécu sur cette terre?

— Oui, Violetta... pardonnez-moi, mademoiselle, mais je sens un bonheur bien grand, quoique fraternel, à vous appeler simplement Violetta, et quand votre cœur vous aura dit que vous avez un frère en moi, vous oublierez mon caractère de prêtre, pour m'appeler mon frère, mon ami...

Et un soir vint où la naïve et adorable enfant ne vit plus en Gaston Bornave qu'un ami tendre et loyal et en le quittant elle lui tendit son front et l'appela mon frère.

Ce fut pour ces deux âmes chastes un bonheur pur et sans mélange qui avait pour cadre un ciel serein où brillaient les étoiles.

Chaque soir Gaston vêtu d'un costume civil sombre quittait sa demeure située non loin de celle de Violetta et la trouvait sur le seuil de sa porte, où calme et sans crainte elle lui tendait son front d'ange.

Bonsoir Violette... bonsoir Gaston... Le prêtre avait peu à peu disparu et bientôt Violetta ne vit plus en l'abbé Bornave qu'un frère qu'elle avait toujours connu et qu'elle voudrait toujours aimer ainsi de cette amitié pure, vierge de tout désir.

XXVII

Laissons dans ce doux nid ces deux colombes et voyons venir le démon sous la forme d'une petite sauvage.

J'ai plusieurs fois nommé Taïlé, la jeune malabare attachée à la personne de Mlle Eveline S..., la fiancée du lieutenant Vallas.

Très jolie et très passionnée, comme les filles nées sous le ciel brûlant de l'Inde, elle avait bien des fois lancé au bel officier des œillades engageantes qu'il aurait peut-être comprises et accueillies s'il n'avait été si complètement épris de sa chère Éva.

Lorsque l'abbé Bornave fut arrivé, Taïlé fut envoyée souvent par sa maîtresse chez Vallas afin de demander des nouvelles du naufragé et lui remettre quelques douceurs qui accompagnent presque toujours, au pays des créoles, l'envoi d'un billet quelconque.

La gentille malabare entrait dans la chambre du lieutenant et causait volontiers. Elle plongeait les rayons de ses yeux noirs dans ceux de l'abbé Bornave qui n'y prêtait guère attention. En quittant Vallas un matin, après une commission faite, elle lui dit dans le gentil patois créole. — « Vous l'es bien zoli, mais vout'cousin l'es beau; mi aime a li. » Cet aveu fit sourire le lieutenant qui trouva fort naturel le bon goût de Mam'zell Taïlé et se garda bien de répéter à Gaston les paroles de la petite indienne.

Un samedi Taïlé alla au Butor demander l'abbé Bornave, elle lui dit qu'elle était chrétienne et qu'elle voulait se confesser. Le jeune prêtre la pria d'entrer au confessionnal, et jetant sur lui un surplis il alla la rejoindre. — « Monsieur l'abbé, lui dit-elle, je viens vous dire un gros péché. —

Quel est-il? demanda doucement le prêtre sans lui faire remarquer qu'elle ne l'avait pas appelé « mon père. » — Je suis amoureuse. — Quel âge avez-vous, mon enfant? — Dix-sept ans. — Quel sentiment éprouvez-vous? — Je ne sais pas moi, je suis amoureuse. — Très bien, vous l'avez dit, cela peut être bien ou répréhensible. Celui que vous aimez est-il digne de votre amour? — Oh oui, mais moi je ne suis pas digne du sien. — Est-ce un de vos compatriotes. — Non. — Cela ne fait rien, mon enfant. Voulez-vous l'épouser ? — Je ne peux pas, mais je l'aime. — Alors demandez à Dieu l'oubli de cet amour. — Ce n'est pas possible, je l'aime et je veux qu'il le sache. — Je suis un confesseur, ma fille, non un confident. — Et Taïlé se prenant à pleurer, avoua à l'abbé Bornave son amour et son désir. — Retirez-vous, mon enfant, vous doublez votre péché en parlant ainsi à un prêtre, et, sortant du confessionnal, il s'en alla en exhortant la suivante de sa future cousine à oublier cette passion coupable.

Taïlé s'éloigna pleine de dépit mais presque tous les jours elle vint au Butor pour apercevoir le bel abbé.

Elle l'épia et ne tarda pas à découvrir les visites qu'il faisait à Violetta. En cette âme sauvage, le désir se doubla d'un sentiment plus coupable encore, celui de la jalousie, et, de l'amour à la jalousie et de la jalousie à la vengeance la petite indienne ne fit qu'un saut.

Un soir que Violetta attendait heureuse le moment de la visite de son ami, elle le vit venir de loin et son cœur battit doucement.

La bonne Zézette était toujours auprès d'elle et partageait, avec une joie profonde, le bonheur de la jeune maîtresse pour qui elle eût donné sa vie. Elle connaissait toute la pureté de l'âme de Violetta et pendant qu'elle et l'abbé étaient assis l'un près de l'autre, dans ce petit jardin témoin de leurs doux entretiens, la cafrine se tenait sur le seuil de la porte, veillant au dehors, comme un chien fidèle, sans comprendre autre chose à ce qui se passait derrière elle, si ce n'est que le bon Dieu avait enfin donné un ami à sa Violetta.

De ses yeux perçants la négresse remarqua, non loin de la villa, une ombre qui se dissimulait sous les filaos et les lilas qui bordent le chemin. Au départ de Gaston, la cafrine un peu défiante le suivit jusqu'à l'endroit où elle avait aperçu l'ombre disparaître... Elle la vit un instant regarder l'abbé puis se cacher de nouveau et n'y prit pas garde, le jeune prêtre ayant regagné sa demeure.

Lorsqu'elle rentra, elle trouva Violetta agenouillée, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel étoilé...— Chère Mam'zelle... lui dit Zette, il est tard, il faut vous reposer.

— Oui, Zette, laisse-moi terminer la prière que j'adresse à Dieu pour lui.

Le lendemain un jeune créole au service de l'abbé Bornave vint remettre à Zette une lettre pour sa maîtresse... elle était de l'abbé Bornave.

Avec quelle émotion Violetta l'ouvrit et la lut. Avec quel bonheur infini elle la relut plusieurs fois... la voici cette lettre datée d'un soir de l'année 187...

« Chère Violetta, ma sœur,

— Je vous ai dit ma vie, je vous ai ouvert mon âme, je vous ai parlé de mes doutes religieux, j'ai laissé exhaler devant vous des plaintes pour les jours tristes que je semblais reprocher au ciel de m'avoir comptés... Combien j'étais lâche et ingrat puisque je devais goûter le bonheur le plus pur... Mes lèvres ont senti le miel remonter du fond de la coupe où jusqu'à ce jour je n'avais bu que du fiel. Violetta, ange descendu du ciel, je vous ai rencontrée et j'ai oublié tous les jours sombres.

La joie succède à mes épreuves passées. J'ai eu des amis, j'ai vu des jeunes filles charmantes, il en est une pour laquelle mon cœur avait ressenti une amitié plus forte que pour les autres, mais le caractère sacré qu'elle portait comme ayant été — je le pensais alors — choisie par un autre pour la future compagne de sa vie, fit taire à jamais mon cœur qui se ferma jusqu'au jour où je vous ai vue Violetta.

Ne jetez pas cette lettre écrite par un prêtre, lisez-la jusqu'au bout, ensuite vous la brûlerez, mais rien de ce qu'elle redira de mes pensées ne doit troubler votre âme pure.

C'est donc en prêtre que je vous parlerai. Je vous dois de connaître le sentiment le plus radieux qui ait pénétré jusqu'à ce jour en mon cœur et je sens qu'il doit s'arrêter là. Je ne puis être pour vous qu'un frère, ma douce Violetta, je vous jure que vous resterez ma sœur.

Si la destinée que j'avais rêvée s'était accomplie, si j'avais porté l'épée, je vous parlerais un autre langage, ma tendre amie, je vous dirais : je n'ai jamais aimé que vous, et je serais fier de vous consacrer toute ma vie, voulez-vous unir la vôtre à la mienne et, par ce sacrement qu'il m'est à jamais interdit de recevoir, nous nous serions donnés l'un à l'autre pour toujours.

Dieu ne le veut pas et je resterai le frère tendre et dévoué. Mais ce soir, en vous faisant ce serment d'amitié fidèle, je sens que je n'ai pas le droit de vous demander un sacrifice égal au mien. Vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes aimante ; vos vingt ans, vos charmes, votre tendresse, sont réservés à un autre et je me demande si mon affection a le droit de l'éloigner et de tenir la place que le ciel lui réserve? Sur votre chemin, s'il passait un jeune homme digne de vous, je prierais Dieu de vous le donner pour époux, je vous bénirais tous les deux et je resterais toujours pour vous le frère dévoué.

Mes convictions ont écarté de moi toutes les idées superstitieuses et

cependant certaines prédictions se sont réalisées et des jours tristes assombrissent encore mon horizon. Si le rideau qui vient de se lever et m'a permis d'entrevoir le bonheur devait retomber, qu'il ne couvre que moi et vous laisse jouir en paix de celui que vous souhaite le cœur dévoué de votre ami pour la vie.

GASTON.

La lecture de cette page si tendre, si pleine d'affection — disons le mot — si remplie d'amour pur, fit couler de douces larmes des beaux yeux de Violetta qui murmura : Mon Dieu, protégez-le et pardonnez-moi cet aveu que vous seule entendrez... je l'aime.

XXVIII

Quelques semaines de bonheur passèrent comme un rêve pour les deux amis. Mgr Delannoy, dont l'affection pour l'abbé Bornave avait grandi chaque jour, se l'était attaché comme secrétaire.

Mais la joie pure n'est pas de ce monde, l'amour coupable que Gaston avait inspiré à la petite indienne Taïlé, qu'il rencontrait sur son chemin bien souvent sans la regarder, avait allumé dans le cœur de cette âme sauvage le désir de la vengeance. Éva n'avait pas été sans remarquer le changement survenu dans le caractère de sa suivante et ses absences fréquentes que la malabare mettait sur le compte de sa mère malade qui l'appelait chaque soir et chez qui elle passait souvent la nuit. Un soir, Taïlé songea à assouvir sa passion criminelle et une pensée atroce s'empara de son âme, celle de faire disparaître la jeune fille qu'elle savait aimée de celui qu'elle désirait.

Profitant de l'occasion fournie par sa maîtresse qui l'envoya porter à Violetta des fruits de mangues et d'ananas, elle glissa dans l'un d'eux du poison que les indiens connaissent et qui peut donner la mort en quelques heures. Par quel hasard Violetta fut-elle protégée, Dieu le sait, mais l'amie d'Éva et de Gaston ne ressentit rien de cette tentative criminelle. Alors la vindicative indienne comprit que c'était celui qui la dédaignait qui devait mourir.

Le lendemain soir, comme l'abbé Bornave sortait de chez celle à qui il avait donné l'amour le plus pur et s'en retournait à l'Évêché l'âme radieuse, Taïlé qui l'attendait dans l'ombre, cachée derrière un arbre, sauta sur lui comme une panthère et, armée d'un couteau, le frappa au cou. Gaston poussa un cri et avant d'avoir pu reconnaître le meurtrier qui s'enfuit, il s'affaissa en perdant son sang.

Son cri avait été entendu de la Cafrine Zette qui ne rentrait jamais qu'après avoir vu disparaître au loin l'ami de sa maîtresse. Elle courut à l'endroit où elle avait entendu le cri et trouva l'abbé Bornave étendu couvert de sang. Elle appela sans bruit au secours du blessé quelques noirs, dont les

paillotes étaient voisines sur le bord du chemin et le prêtre évanoui et ensanglanté fut porté dans la case de l'un d'eux.

— Pas un mot, leur dit Zette, qui songea à l'honneur de sa maîtresse, allez vite chercher le médecin du Butor. Elle ordonna à deux noirs de rester là et courant chez Violetta, elle eut assez de présence d'esprit pour cacher son angoisse, fit coucher sa jeune maîtresse, puis fermant la porte, elle revint en hâte à la case où l'abbé Bornave était étendu sur un mauvais lit.

Le Dr Legras, qu'on avait rencontré, avait suivi le noir et entrait peu après Zézette occupée à laver la plaie du cou.

Le docteur l'examina avec soin et s'écria : « L'assassin a été maladroit et la victime l'a échappé belle... deux lignes plus loin, la carotide était tranchée ; ce ne sera rien. » Il fit respirer au blessé un flacon de sel qui le rappela à la vie et rapprochant les lèvres de la blessure fit un pansement suffisant pour arrêter l'écoulement du sang. — Où suis-je? demanda le prêtre en r'ouvrant les yeux. — Dans la case d'un bon noir, d'un ami à moi, lui dit Zette en lui mettant un doigt sur la bouche. — Vallas ! dit l'abbé, courez chercher mon cousin le lieutenant Vallas.

— Qui donc m'a frappé? demanda-t-il...

— On n'a pas vu l'assassin... J'ai entendu votre cri, monsieur l'abbé. Je suis accourue et vous ai trouvé couché en travers du chemin... C'est quelque voleur... — Non, dit le docteur, puisqu'en déshabillant M. l'abbé on a trouvé sa montre et sa bourse. — Alors, c'est le résultat de quelque erreur, mais à l'heure qu'il est, le coupable est loin et ne se dénoncera pas.

Une heure après, Vallas, que l'un des noirs était allé quérir à la petite île, arrivait avec une voiture, et après avoir été rassuré par le Dr Legras, l'officier pria Zézette et les noirs témoins du fait de ne pas parler de cet événement. Sa générosité envers eux tous paya leur silence et après avoir installé dans la voiture l'abbé Bornave revenu tout à fait à lui, le docteur et le lieutenant se dirigèrent lentement vers la petite île où Gaston reprit dans le lit de Maurice la place qu'avait déjà occupée le naufragé du *Paul-et-Virginie.*

— Qu'as-tu pensé, mon cher Vallas, en me voyant blessé au cou ?

— Je devine ce que tu ne dis pas, mon cher Gaston, et ce que mes lèvres ont failli laisser échapper dix fois pendant le voyage : la prédiction de la gitane ?

— Oui, Maurice... Quel mystère insondable !... Est-il donc possible de soulever ainsi le rideau qui cache l'avenir?

XXIX

Comme la blessure de l'abbé Bornave n'avait aucune gravité, il écrivit quelques mots à Monseigneur pour avertir l'excellent évêque qu'il passait la journée chez son cousin Vallas et, le soir venu, il supplia celui-ci de lui envoyer chercher une voiture puis, obéissant à son cœur, il se fit conduire chez Violetta.

— Mamz'ell n'a rien su, dit Zézette bas au jeune abbé, mais elle eût été bien inquiète si vous n'étiez pas venu ce soir.

Violetta, dont les beaux yeux cherchaient avec bonheur ceux de son ami, remarqua bien vite sa pâleur et la teinte de souffrance dont ses traits étaient couverts. Elle s'approcha de lui et vit, entre son cou et le col, un léger linge sur lequel apparaissait une petite tache rouge... « Du sang ! monsieur l'abbé? s'écria-t-elle. » — « Ce n'est rien, ma douce Violetta, lui dit-il, une très légère blessure... » — « Comment cela est-il arrivé? mon ami... je vous en conjure?... je veux savoir. » — « Vous cacher la chose serait, chère enfant, lui donner une importance qu'elle n'a pas, et je vous dois toute la vérité de ma vie. »

« Hier soir, en vous quittant, chère Violetta, j'ai été, dans la nuit noire, victime de quelque erreur... j'ai été frappé d'un léger coup de couteau qui, fort heureusement, n'aura pas de gravité... — Et le meurtrier, l'avez-vous distingué ?» — « A peine, ma bonne amie... il était fort petit, c'est tout ce dont je me souviens, car je crois bien que, comme une femme, je me suis évanoui.» Violetta ne put retenir une exclamation : « Oh ! Gaston, cher Gaston, quel est le malheureux qui vous a osé frappé, vous si bon ? — Je crois à une erreur, je le répète, et désire ne jamais connaître le coupable. »

Alors Zezette, tout en servant le thé et des rafraîchissements aux deux amis, raconta la scène de la veille et fut bien grondée par sa maîtresse dont les yeux pleins de larmes et de tendresse furent un baume bien doux pour Gaston Bornave. Il voulut prier son amie de lui chanter un de ces airs créoles qu'il aimait, mais elle n'avait pas le cœur à faire de la musique, et, disant que son âme était triste, elle conduisit son ami au jardin où, mettant sa main dans sa main, elle leva les yeux au ciel en murmurant : Merci, mon Dieu ! ma prière d'hier soir a été exaucée. Lorsque vous êtes parti, Gaston, je suis tombée à genoux là et j'ai prié le Seigneur de vous protéger... et il m'a entendue puisque la main criminelle ne vous a blessé que légèrement. Et la tendre enfant se laissa de nouveau tomber dans l'attitude de la prière en disant... Pardonnez Gaston, à celui qui a versé votre sang. Se penchant doucement vers cette créature angélique, Gaston déposa un baiser sur son front pur. — « Oui, dit-il, je lui pardonne pour l'amour de vous. » En cet instant, une vieille femme malabare entra dans le jardin et pria

Zette d'appeler M. l'abbé. — « Venez vite, monsieur l'abbé, venez vite, ma fille se meurt et vous supplie de me suivre à son lit. »

Le prêtre se leva et accompagna cette femme qui le précéda jusqu'à une petite maison du Butor qu'entouraient un certain nombre d'Indiens et de noirs du quartier. Tous s'écartèrent en silence avec respect et l'abbé Bornave entra dans une chambre sombre, à peine éclairée par la lumière d'une veilleuse allumée devant une petite Sainte Vierge en plâtre. Dans un lit étroit et bas était couchée la mourante dont les formes délicates semblaient celles d'une enfant. Quoique très faible, elle dit en indien à sa mère de se retirer et de fermer la porte. Alors, dans un sanglot, cet être, que la mort attendait, fit un effort pour se soulever et, se mettant à genoux, dit en joignant les mains: Pardon, pardon, monsieur l'abbé. » — « C'est bien, ma fille, lui dit le prêtre... cela suffit, si vous avez commis des fautes, repentez-vous et Dieu vous pardonnera. » — « Non, monsieur Gaston, ce n'est pas à Dieu que je demande pardon, c'est à vous, à vous qui ne savez pas quelle coupable je suis... vous ne me reconnaissez pas... Taïlé... Taïlé, la méchante fille. Taïlé jalouse, Taïlé qui vous a attendu hier comme vous sortiez de chez Mlle Violetta et qui a voulu vous tuer. »

« — Comment, malheureuse, c'est toi qui m'a frappé ? Que t'avais-je fait ? »
« — Vous n'avez pas voulu m'aimer ! et j'ai commis deux crimes, mais c'est moi seule que Dieu a punie et c'est juste. » — « Tais-toi, ma fille, je te pardonne et Dieu oubliera ton erreur. » — « Non, mon père, je sais que dans deux heures je serai morte ; écoutez jusqu'au bout... vous ne savez pas tout... Il y a deux jours, j'ai porté à Mlle Violetta des mangues et un ananas de la part de Mlle Éva... j'ai mis du poison dans l'une des mangues que j'eus soin de placer en dessus, afin qu'elle la choisît tout de suite. »

« Zézette mit les fruits sur une table, mais Mlle Violetta n'accepta que trois mangues et l'ananas me forçant à emporter les autres pour moi. »

« — Oh ! misérable fille, s'écria l'abbé Bornave... et ce fruit... où est-il ?

« — Hélas ! Dieu veillait sur l'innocence... continua la malheureuse fille dont la voix s'affaiblissait. Bien persuadée que Mlle Violetta avait conservé le fruit empoisonné, j'emportai la corbeille et les mangues restées au fond. J'attendis tout le jour non loin de la maison où je croyais avoir fait entrer la mort afin d'être avertie, au premier cri, que le poison avait accompli son œuvre. »

« Déçue dans mon attente cruelle je pensai que Mlle Violetta avait pu laisser tomber la mangue... un fruit à terre ne se ramasse point. Alors j'eus une idée horrible contre laquelle il me fut impossible de lutter, celle de vous tuer, Monsieur Gaston. J'avais manqué ma criminelle tentative sur celle que vous aimiez, il me fallait encore l'atteindre au cœur en perçant le vôtre. Et c'est pour accomplir ce forfait qu'hier soir, à la nuit, je vous ai

attendu et que je vous ai frappé. Et mon double crime a été inutile !... Le Dieu juste m'a cruellement punie ! En rentrant ici, mon forfait accompli, la fièvre me dévorait, j'avais soif... ma mère m'apporta une mangue dont je bus avidement le jus... Un quart d'heure après, j'étais la proie d'horribles douleurs... Mère ! mère ! où as-tu pris ce fruit? demandai-je folle d'angoisse... » « — Dans la corbeille que tu as rapportée hier. — Ah ! Ciel, je suis empoisonnée, hurlai-je avec rage ! Tout a été tenté pour me faire rejeter le poison, je suis perdue, mon cœur se ralentit ; je devais mourir ce matin, mais grâce au café j'ai pu vivre jusqu'à l'instant afin qu'il me fût permis de vous savoir sauvé, vous aussi... Vous deviez voir mourir la méchante Taïlé. Pardon ! pardon, monsieur l'abbé... Pardonnez-moi de vous avoir aimé... j'étais folle ! mais j'avais dix-sept ans, monsieur Gaston ! j'étais gentille... et je vais mourir... Ah mon Dieu, pitié, pitié ! » Le prêtre fit rentrer la mère et lui demanda si le médecin était venu et la pria de le rappeler... il sauverait peut-être cette malheureuse enfant !

« — Inutile, Père, dit la Malabare flétrie, froide, brisée, mais calme devant cette mort horrible, le médecin n'y peut rien, lait, vomitifs, tout est inutile... le café seul a arrêté quelques heures l'effet du poison... C'était écrit... Dans une heure ma jolie Taïlé sera dans le Nirvana... Mais saurais-je jamais qui l'a empoisonnée ?... dit la pauvre mère en sanglotant.

Ainsi, cette fille n'avait pas parlé. Le prêtre seul connaissait la coupable en même temps que la victime unique. Silencieux, il s'agenouilla près du lit de la petite Malabare qui prit sa main et la porta à ses lèvres, puis, se soulevant, la mourante retenant les plaintes que ses douleurs atroces devaient provoquer, mit ses petites lèvres décolorées près de l'oreille du jeune prêtre et murmura: « Vous me pardonnerez tous les deux, elle et vous, monsieur Gaston, vous lui direz que je regrette mes crimes... Vous ne m'oublierez jamais, vous; quand vous vous rappellerez la petite sauvage qui s'appelait Taïlé, vous oublierez qu'elle a voulu vous tuer parce qu'elle vous aimait... la petite folle ! Dites-lui que vous penserez quelquefois à Taïlé... elle ne regrettera pas de mourir ! »

« — Meurs en paix, ma fille, Dieu te pardonne... et moi aussi, lui dit-il bien bas... mais il faudra expier tes fautes... et tu les expieras... »

Et s'étant relevé l'abbé Bornave vit que la jeune Indienne ne bougeait plus. Son cœur avait cessé de battre... La mère poussa un cri terrible !

Gaston sortit en essuyant une larme.

Alors la porte s'ouvrit et le flot des Indiens pénétra dans la petite maison pour préparer l'ensevelissement et la cérémonie des morts.

Le lendemain soir, au soleil couchant, bien qu'elle se fût dite chrétienne, Taïlé fut reprise par le prêtre bouddhiste et son corps léger et gracile d'où l'âme ignorante s'était envolée, fut porté comme une momie à la pagode

indoue au milieu des danses, et au bruit des chants gutturaux des Malabars vêtus de leurs plus jolis costumes aux couleurs voyantes, au son des tamtams et des trompes, dans la fumée de l'encens.

Pendant ce temps Violetta, et son ami l'abbé Bornave, témoins de la cérémonie qui défila devant la charmante villa, s'agenouillaient et priaient pour le repos de cette petite âme encore sauvage et inconsciente qu'un seul sentiment pardonnable, l'amour, avait conduite jusqu'au crime.

LÉOPOLD DAUVIL.

(A suivre).

BIBLIOGRAPHIE.

Les Pionniers du Spiritisme en France.
Ouvrage publié par souscription.

« Le moment ne serait-il pas venu » (dit Ed. Grimard dans la magistrale étude qu'il a écrite pour le livre dont nous allons parler) «de chercher à établir « le bilan de notre situation intellectuelle, morale, spirituelle surtout? Nous « sommes arrivés à l'un de ces tournants de l'histoire humaine, où se mul- « tiplient les problèmes, où s'entrechoquent les opinions, où se crée un « milieu de nature complexe et confuse et d'où il importe, cependant, que « surgisse, sinon la vérité absolue, du moins telle idée synthétique et direc- « trice capable d'indiquer aux pèlerins terrestres, si prompts à s'égarer « dans leur marche, une rationnelle et normale orientation.... »

C'est pour essayer de répondre à ce besoin que nous présentons aujourd'hui au public :

Les Pionniers du Spiritisme en France.
Documents pour la formation d'un livre d'or des sciences psychiques,
recueillis par J. MALGRAS.

Cet ouvrage comprend deux parties :

1°) *La Page des Aînés*, suivant l'expression de Camille Chaigneau, où sont représentés, par des extraits de leurs œuvres relatives au spiritisme ou inspirées par lui, tous les grands hommes de la seconde moitié du XIXe siècle, tels que Honoré de Balzac, Mme de Girardin, Jean Reynaud, Boucher de Perthes, Allan Kardec, Alexandre Dumas père, Th. Gauthier, Jacques Babinet, J. Michelet, George Sand, Victor Hugo, J.-B. André Godin, Villiers de l'Isle-Adam, Louis Figuier, Ch. Fauvety, Eug. Nus, Aug. Vacquerie, Ch. Lomon, Sadi Carnot, etc., etc...

2°) *Les Contemporains* (et c'est la partie la plus importante de l'ouvrage)

qui ont bien voulu exposer dans des études, pour la plupart inédites, leur opinion sur le spiritisme et la science psychique.

Parmi ceux-là viennent se ranger, outre les Victorien Sardou, Flammarion, professeur Richet, colonel de Rochas et autres, nombre de personnalités marquantes appartenant toutes au monde des intellectuels : des membres de la Presse littéraire ou de la Presse spirite, des écrivains connus, des poètes, des conférenciers, des artistes, des savants, des médecins, de hauts fonctionnaires et professeurs de l'Université, des officiers supérieurs de l'armée, d'anciens parlementaires, des gens du monde, etc., etc.

Le spiritisme n'a guère plus d'un demi-siècle d'existence, et déjà son histoire est considérable. Peu de spirites — nous parlons des nouveaux — la connaissent. Mais où trouver cette histoire ? Quel en est l'historien ?

Nous croyons que l'ouvrage, si consciencieusement préparé par M. Malgras, sans avoir la prétention d'être cette histoire, sera du moins la première pierre de l'édifice qui sera élevé un jour à la gloire de notre antique doctrine, passagèrement éteinte pendant de longs siècles et qui vient si merveilleusement de ressusciter et de se rajeunir au souffle des temps nouveaux.

Une grande lacune sera en partie comblée, au moins en ce qui concerne la France, berceau du fondateur du spiritisme. Les autres nations nos sœurs nous imiteront, nous n'en doutons pas.

Que les spirites français donnent donc le premier élan. Qu'ils considèrent que les *Pionniers du spiritisme* ne sont pas l'œuvre particulière d'un écrivain spirite, mais que c'est l'œuvre de tous les spirites puisque c'est celle de leurs principaux porte-paroles.

Quant à ceux qui ignorent encore presque tout de la science psychique, ils trouveront dans ce livre des exposés clairs et précis des principes les plus importants sur lesquels elle est établie et ils y verront que cette science, si décriée de la masse ignorante et pour laquelle la science officielle a jusqu'ici affiché tant de dédains, est pourtant l'étude de prédilection de tout ce qui constitue, en France (comme à l'étranger, d'ailleurs), la Haute Intellectualité.

C'est là un point dont s'est très judicieusement rendu compte M. P. Leymarie; et c'est pourquoi il vient avec confiance proposer une souscription pour la publication, à fin octobre, de cet intéressant ouvrage qui sera offert aux trois cents premiers souscripteurs au prix de six francs. Au-delà de ce chiffre l'ouvrage sera vendu huit francs en un fort volume de luxe, in-8° raisin, d'environ 600 pages (gravures comprises), orné de nombreuses photographies hors texte.

Ames Slaves

Par Tola Dorian

Tola Dorian vient de publier un nouvel ouvrage. Je viens de le lire, et, de cette lecture, je sors comme d'un rêve vécu. En fermant ce livre, j'ai eu comme la sensation d'un brutal réveil, d'un vide qui m'entoura subitement, et douloureusement, d'un idéal où je m'étais plongé comme dans une réalité et qui s'en fut et s'effaça peu à peu... trop vite !

Je n'ai jamais goûté de prose plus poétique. La plume féerique de Tola Dorian est à la fois un pinceau de maître, prestigieux évocateur de scènes d'une vie intense et le stylet d'un graveur subtil doué d'une finesse magique. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'aller en Russie pour étudier l'âme slave après avoir lu ce recueil exquis.

« L'âme slave est l'âme femme du monde comme l'eau en est l'élément féminin : fantasque, fluide, féline, pleine de folie assoupie, fuyante ; effleurant sans blesser, dévorant sans meurtrir, passionnée, patiente ; teinte de lie, de boue ou de sang, jamais souillée ; se purifiant par elle-même ; chantant, hurlant, tournant au plus léger souffle qui soulève son sein ; morne, muette, indifférente, inaltérable dans ses profondeurs. »

Ce livre est à la fois réaliste et idéaliste. Il est aussi prophétique. L'âme slave qui a longtemps souffert, patiente, s'éveille passionnée, vers la vie. Les tableaux du passé, magistralement brossés par Tola Dorian, font prévoir l'avenir proche, très proche, qui verra la régénération de notre monde. Prêtez l'oreille aux sourdes rumeurs qui viennent de l'Oural et les faits relatés et médités dans ce chef-d'œuvre vous apparaîtront comme l'agrandissement photographique des événements contemporains, photographie merveilleuse où les couleurs les plus précises et les plus chatoyantes analysent et fixent l'âme multiple de ce grand peuple : la Sainte Russie. C'est avec une émotion quasi-religieuse que je vais relire *Ames Slaves*.

PAUL HEIDET.

Le Directeur-Gérant : Paul Leymarie.

Le Rédacteur en chef : Léopold Dauvil.

Mayenne. — Imprimerie Ch. Colin.

LA

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

> Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-NEUVIÈME ANNÉE

N° 10. — OCTOBRE 1906

PARAIT DU 1er AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

SOMMAIRE

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

NOUVELLE ÉDITION DU VOLUME

ANIMISME ET SPIRITISME

Par **AKSAKOF (Alexandre)**

Pour les deux cents premiers souscripteurs, quinze francs au lieu de vingt francs. — Sera envoyé fin septembre 1906.

AVIS IMPORTANT

Un certain nombre de nos lecteurs ayant oublié de nous envoyer le montant de leur abonnement 1906, nous les prions instamment de nous le faire parvenir avec celui de l'année 1907 pour éviter les recouvrements onéreux par la poste.

TOUS LES ABONNEMENTS DE JOURNAUX ET REVUES SE PAIENT A L'AVANCE

Prière à nos abonnés de bien vouloir envoyer comme d'habitude le montant de leur abonnement en un mandat-poste à l'ordre de M. Paul Leymarie.

Pour l'étranger il peut nous être envoyé directement en une traite sur Paris, mandat poste international, ou par l'intermédiaire des libraires. — Les abonnements français (Paris, départements, Algérie, Tunisie) seront considérés, conformément aux habitudes, comme renouvelés d'office pour tous ceux, parmi nos abonnés, qui ne nous ont pas fait parvenir un ordre contraire.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco ; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* parait le 1er de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Europe, 12 francs. — mérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1er janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 47 premières années, 1858 à 1904, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863 ; 1873 et 1874 ; 1880 à 1884 (13 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chacune. — 48e année 1905, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix* : 2 fr. 50 par volume PRIX SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE

DERNIERS OUVRAGES PARUS

ALBERT DE ROCHAS : **Les Frontières de la Science.** — 1re série : État actuel de la Science psychique. — Les propriétés physiques de la force psychique. — La physique de la Magie........................ 2 fr. 50

2e série : Lettre ouverte à M. Jules Bois. — Les localisations cérébrales. — Les actions psychiques des contacts, des onctions et des émanations. — La lévitation du corps humain, nombreuses gravures.............. 3 fr. 50

— **Extériorisation de la Motricité.** *Nouvelle édition* augmentée. 8 fr.

— **L'Envoûtement.** Documents historiques et expérimentaux, 2e édition, revue.. 1 fr.

M. SAGE : **Madame Piper** et la *Société Anglo-Américaine* pour les Recherches psychiques. Préface de CAMILLE FLAMMARION.......... 3 fr. 50

— **La Zone-Frontière** entre l'autre monde et celui-ci........ 3 fr. 50

— **Le Sommeil naturel et l'Hypnose**, leurs phases, leur nature ; ce qu'ils nous disent en faveur de l'immortalité de l'âme........... 3 fr. 50

LÉON DENIS : **Dans l'Invisible** ; Spiritisme et Médiumnité ; traité de Spiritualisme expérimental.................................. 2 fr. 50

GABRIEL DELANNE : **Recherches sur la Médiumnité**, étude des travaux des savants. — L'écriture automatique des hystériques. — L'écriture mécanique des médiums. — Preuves absolues de nos communications avec le monde des esprits. — Fig. dans le texte.......................... 3 fr. 50

A. BARMOND : **Somnambulisme et thérapeutique** ; remèdes éprouvés de sources différentes .... 2 fr.

Le problème de l'Au-delà. Conseils des Invisibles recueillis par le général A... Véritable bréviaire spirite.......................... 1 fr. 50

EMM. DARCEY : **L'Homme terrestre.** — Œuvre absolument remarquable (2me Edition) .... 2 fr. 50

Prof. MOUTONNIER : **A ceux qui doutent et à ceux qui pleurent.** Ouvrage recommandé.. 1 fr. 50

Baron CH. DE REICHENBACH : **Les phénomènes odiques** ou *Recherches physiques et physiologiques sur les dynamites du Magnétisme, de l'Électricité, de la Chaleur, de la Lumière, de la Cristallisation et de l'Affinité chimique* considérés dans leurs rapports avec la *Force vitale*............ 8 fr.

J. MAXWELL : **Les Phénomènes psychiques**, Recherches, Observations, Méthodes, 2e édit. 1 vol. in-8o.............................. 5 fr.

France DARGET : **Poésies nouvelles précédées de premières poésies**.. franco 2 fr. 40

— **Pour la défense des « Oberlé »**....................... 0 fr. 50

CH. D'ORINO : **Les Contes de l'au-delà**, sous la dictée des Esprits. Un vol. in-18 jésus.. 3 fr. 50

— **Echos d'un autre monde.** *Révélations extra-terrestres*, 1 vol. in-16.. 3 fr. 50

— **Contes et Interviews.** *Autres Révélations.* Édit. populaire.... 2 fr.

— **Reflets de l'Erraticité.** 1re Partie : *Morale et Philosophie* ; 2me Partie : *Réponses à plusieurs questions.* 1 vol. in-16.......................... 3 fr. 50

PAPUS. — **L'Almanach de la chance**, pour 1906 (50 figures) 1 fr.
franco 1 fr. 25

NŒGGERATH (Mme R.). — **La Survie.** — *La réalité, Sa manifestation, Sa philosophie.* — ÉCHOS DE L'AU-DELA (quelques exemplaires reliés restent encore) (1).. 4 fr. 50

FELIPE SENILLOSA : **Evolution de l'âme et de la Société**, traduit de l'espagnol, par A. EBELOT.. 3 fr. 50

CAMILLE FLAMMARION : **L'inconnu et les problèmes psychiques**, Manifestations de mourants ; apparitions ; télépathie ; communications psychiques ; suggestion mentale ; vue à distance ; le monde des rêves ; la divination de l'avenir.. 3 fr. 50

FALCOMER : **Phénoménographie** ou recherches originales sur les facultés peu connues de l'homme, avec 17 fig........................ 1 fr. 50

ED. GRIMARD : **Une échappée sur l'infini. Vivre. — Mourir. — Revivre.** Un volume de 420 pages........................ 3 fr. 50

— **La Famille Hernadec**, roman spiritualiste.......... 2 fr. 50

KATIE KING : **Histoire de ses apparitions**, d'après les documents anglais, avec illustrations, par un adepte. Préface de M. Gabriel DELANNE 2 fr.

ADRIEN MAJEWSKI : **Médiumnité guérissante** par l'application des fluides électriq., magnétiq. et humains, 24 fig. hors texte...... 3 fr.

La Rénovation religieuse, par l'abbé X.. Cet ouvrage renferme sur l'organisation du monde, sur la personne et la divinité du Christ, des détails très intéressants et nouveaux (Épuisé)........................ 2 fr.50

D. METZGER : **Médiums et groupes.** Spiritisme et hypnotisme 0 fr.50

A. ERNY : **De l'identité des Esprits**........................ 0 fr.50

ALBERT LA BEAUCIE : **Les Grands Horizons de la vie**, abrégé de psychologie moderne, preuves expérimentales........................ 2 fr.

Le Credo philosophique d'un franc-maçon : grand in-8° de 180 pages sur papier de luxe 2 fr. Port payé........................ 2 fr. 60

Comte CAMILLE DE RENESSE : **Jésus-Christ**, ses apôtres et ses disciples au XXe siècle.. 2 fr.

L. GARDY : **Cherchons**.. 2 fr. »

— **Le médium, D. D. Home**, sa vie et son caractère d'après des documents authentiques.. 1 fr.

Autour « des Indes et à la planète Mars », édité par la Société d'études psychologiques de Genève........................ 2 fr.50

Etude philosophique : Le Christ, le christianisme et la religion de l'avenir, par HENRI CONSTANT (Général FIX) .... 2 fr. 50

Compte rendu du CONGRÈS SPIRITE et SPIRITUALISTE INTERNATIONAL, tenu à Paris, du 16 au 27 septembre 1900. Ouvrage de 730 p., gr. in-8. — *Section spirite, Section magnétique, Section hermétique, Section théosophique*, prix : 10 fr., port payé.. 12 fr.

H. M. LAZELLE, colonel de l'armée des États-Unis d'Amérique : **Matière, Force et Esprit**, ou évidence scientifique d'une intelligence suprême, traduit de l'anglais par C. MOUTONNIER, ancien professeur de l'école des Hautes Études commerciales de Paris........................ 2 fr.50

(1) Notre chère doyenne, la « BONNE MAMAN » de la Colonie spirite parisienne, va revoir son beau livre avant de le rééditer. La nouvelle édition verra le jour prochainement.

M. HAFFNER. — **Comment on fait quelques expériences magnétiques et hypnotiques à l'état de veille**, brochure............... 2 fr.

Annie BESANT. — **Réincarnation**, traduit de l'anglais par la doctoresse Mme Schultz, un vol. in-16 de 108 pages....................... 1 fr.

C. W. LEADBEATER : **Le Credo chrétien**. Son origine et sa signification. Traduit de l'anglais. Un vol. in-16 de 160 pages.... .. ... 1 fr. 50

R. A. : **Histoire de l'Ame**. Ses véhicules et ses conditions d'existence. Un vol. in-16 de 232 pages................................ 2 fr. 50

Franz HARTMANN. — **Magie blanche et noire**, œuvre d'un érudit, broché.. 6 fr.

FABRE d'OLIVET. — **La Langue hébraïque restituée**, nouvelle édition, 2 vol. in-4° couronne, papier vergé......................... 25 fr.

REVEL. — **L'Evolution de la vie et de la Conscience**, *du règne minéral aux règnes humain et surhumain*. 1 vol. in-12 broché.... 3 fr. 50

XXX. — **Au Pays des Esprits**, *Roman vécu des Mystères* de l'occultisme. Préface de Papus. 1 vol. in-16 de 432 pages.................. 5 fr.

LÉON DENIS : **Après la mort**. Exposé de la philosophie des esprits, ses ases scientifiq. et expériment., ses conséquences morales (17e mille). 2 fr. 50

— **Christianisme et Spiritisme**. La nouvelle révélation. Doctrine des Esprits. Rénovation (5e mille).................... 2 fr. 50

— **Pourquoi la vie** (67e mille)................. 0 fr. 15

Mme ALEX. MOREAU : **Lumière et vérité**. (Recommandé).. 3 fr.

ROSSI-PAGNONI et D. MARONI : **Quelques essais de médiumnité hypnotique**, traduit de l'Italien.................................. 2 fr.

M. de KOMAR : **A travers l'Invisible**; contes illust. pour la Jeunesse. 2 fr.

L'ABBÉ JULIO : **Secrets merveilleux** pour la guérison de toutes les maladies physiques et morales ; un vol. de 600 pages, relié maroquin souple, avec 2 portraits et 22 figures mystérieuses. Épuisé............ 20 fr. »

— **Prières merveilleuses** 5 gravures................... 3 fr. 50

— **Biographies de Jean Sempé et de l'abbé Julio**, 4 gr. 3 fr. 50

M. HAFFNER, prof. de magnét. : **Comment on endort**.. 0 fr. 60

PAPUS : **Traité élémentaire de Science occulte**, mettant chacun à même de comprendre et d'expliquer les théories et les symboles employés par les anciens, par les alchimistes, les astrologues, les kabbalistes. — 7e édit. refondue et considér. augmentée, 7 francs 7 fr. 50 franco.

— **Traité élémentaire de Magie pratique**. Nouv. édition. Revue et augmentée.. 12 fr.

PORTE DU TRAIT DES AGES : **L'envoûtement expérimental**. 1 fr.

— **Etudes magiques et philosophiques**. Théories diverses de l'envoûtement. Corps astral. Extériorisation de la sensibilité. L'âme humaine 1 fr.

FAUVETY : **Règne de l'Esprit pur**, un vol. cartonné..... 2 fr. 50

P. VERDAD LESSARD : **Un Nouveau Sacerdoce**, comment il faut le comprendre, comment il faut l'organiser .... 1 fr. 50

COURTÉPÉE : **L'Unité de la Vie**..................... 1 fr. 50

— **Spiritisme. Un nouveau parti**.......... 1 fr. 50

Voir compte rendu page 574 de la Revue

AVIS

Le Trésorier d'une de nos Sociétés Spirites, muni d'excellentes références, recherche un emploi de Comptable ou Caissier.

Par ses aptitudes, il pourrait remplir le poste de Gérant de propriété.

S'adresser au Bureau du Journal.

Appel à la Bienfaisance

Nous prions les personnes qui pourraient disposer de vieux vêtements pour les nécessiteux, hommes, femmes, ou enfants, de bien vouloir nous les adresser au bureau de la *Revue*, 42, rue Saint-Jacques ; il nous en est beaucoup demandé en ce moment. On peut envoyer en port dû.

Notre regrettée Directrice était charitable, bien des pauvres l'ont appris et pleurent son départ.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

49e Année — N° 10. — 1er Octobre 1906.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE — Rédacteur en chef : LÉOPOLD DAUVIL

Deuxième anniversaire de la mort de Madame P.-G. LEYMARIE

Nous n'oublions pas que notre chère directrice nous a quittés corporellement le 29 septembre 1904 ; mais nous sentons bien qu'elle est toujours avec nous et qu'elle s'intéresse plus que jamais, ainsi que son courageux mari, à la grande cause que nous défendons et à laquelle l'un et l'autre ont voué tant d'années de leur dernière vie terrestre.

Ceux que nous appelons les morts sont les véritables vivants; ce sont eux qui nous inspirent, nous exhortent, nous entraînent à mieux faire, eux qui souvent nous fortifient et nous consolent. Nous devons — et c'est un devoir bien doux — leur rendre, en affectueuses pensées, tout le bien qu'ils nous font.

Nous choisissons ce jour que d'autres emploient à renouveler leur tris-

tesse et leurs regrets pour offrir un pieux souvenir et un reconnaissant hommage à cette belle âme que fut et que reste Mme Marina Leymarie.

Tous ceux qui l'ont connue, tous nos amis s'associeront de cœur à sa famille et à nous.

LA RÉDACTION

CONFÉRENCE

Notre sympathique conférencier M. GABRIEL DELANNE ne pouvant, à cause de son état de santé, faire sa conférence sur *les Matérialisations de la Villa Carmen*, annoncée pour le dimanche 14 octobre 1906, sera remplacé par M. LÉON DENIS qui prendra pour sujet :

Le Spiritisme et l'idéal démocratique.

La réunion aura lieu à la même date, à 2 heures précises du soir, dans la grande salle des fêtes du *Petit Journal*, 61, rue Lafayette, à Paris.

On peut se procurer des cartes d'entrée aux bureaux du *Petit Journal*.

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

XIII

Dans l'article précédent, nous en sommes restés à la mort du noble empereur Julien, injustement stigmatisé par l'Église du nom d'apostat. Reprenons maintenant le cours de notre histoire, de cette histoire dont nous voudrions pouvoir dissimuler la honte, voiler les turpitudes... Mais qui donc oserait l'essayer, alors qu'éclatent, à tous les yeux, ces turpitudes et cette honte?

La durée malheureusement trop courte du règne de Julien, apparaissant comme un glorieux intermède dans le drame effroyable qui se jouait alors en pleine Église orthodoxe — et qu'elle n'a jamais eu le bon goût de renier — ne ralentit en rien sa frénésie christolâtrique.

La lutte recommença de plus belle, sur la part hypothétique de divinité incombant aux trois personnes de la Trinité et le gâchis se fit plus incompréhensible, plus absurde et plus odieux encore qu'il ne l'avait été jusqu'alors.

La mentalité de notre époque moderne demeure stupéfaite devant les extravagantes férocités qui surgirent en ce temps-là. Il est vrai que la plu-

part de ces fous — hérétiques ou orthodoxes — étaient des fous furieux. C'est par le massacre de milliers de récalcitrants, que se terminaient, le plus souvent, des querelles dont l'objet était de fort minime importance. Il serait fort difficile d'établir le nombre des têtes de ce pauvre bétail humain que fit égorger, dans la seule ville d'Alexandrie, le grand saint Athanase, cinq ou six fois chassé et restauré suivant les circonstances... alors que lui-même, en revanche, payait fort peu de sa personne. Il trouvait toujours le moyen de s'esquiver prudemment, quand fonctionnaient en son nom les sectaires qu'il avait surchauffés. C'étaient alors les fidèles, orthodoxes ou hétérodoxes, qui s'exterminaient entre eux... sous les plis du même drapeau, toujours qualifié de « chrétien ».

N'arriva-t-il pas, un jour, à Constantinople, nous raconte l'historien Socrate, qu'au beau milieu d'une église, dans une bagarre suscitée par le saint évêque Macédonius, l'un des plus enragés de la bande, l'on se battit avec une telle fureur, que le sang inonda le vestibule et qu'après avoir fait déborder un puits, il se répandit à flots jusque dans la rue.

Toutefois, il était des cas où les saints pasteurs daignaient opérer eux-mêmes, ainsi qu'il arriva dans un certain concile d'Éphèse, où le patriarche Dioscore écrasa, de ses propres talons, la tête du patriarche Flavien sous prétexte que ce dernier ne voulait pas admettre que le Sauveur ne fut peut-être qu'une simple apparence!

Dans la série de tous ces malfaiteurs, il faut placer, et en bon rang, un autre saint personnage, à savoir l'infâme Cyrille, surnommé le Grand, qui, jaloux de la réputation et de la popularité de la belle et noble Hypathie, fille du mathématicien Théon, philosophe elle-même et mathématicienne de premier ordre, la fit assommer par une horde de furieux qui, ameutés contre elle par ses excitations, traînèrent dans les rues d'Alexandrie les lambeaux de son corps déchiqueté. Cela se passa en l'an de grâce 415 de Jésus-Christ.

L'on peut dire que cette malheureuse ville d'Alexandrie qui, en réalité, fut le glorieux berceau de la Gnose et du Christianisme spiritualiste des premiers temps, si brillante sous les Ptolémées et même encore sous les empereurs romains, fut, entre toutes, la plus suppliciée des victimes de la bestialité chrétienne. C'est là, particulièrement, que fonctionnèrent les plus remarquables spécimens de la ménagerie cléricale. Parmi les héros de cette bande qu'illustrèrent les Georges, les Dioscore, les Timothée, les Cyrille — dont il nous est impossible de raconter, même en latin, tous les odieux forfaits — se distingua un autre saint, Théophile, oncle et prédécesseur du grand Cyrille avantageusement connu. Celui-là, nous parlons dudit oncle, à sa couronne de meurtrier, sut ajouter le fleuron du concussionnaire et du détrousseur.

Pourrions-nous faire valoir, à la décharge des conciles œcuméniques de nos premiers siècles, qu'eux-mêmes ne se prenaient nullement au sérieux ? Je ne sais si la justification serait suffisante. Toujours est-il qu'ils s'enjambaient, se piétinaient, se démentant et s'excommuniant les uns les autres, avec la plus parfaite désinvolture: Antioche contre Nicée, Jérusalem contre Tyr, Rome contre Constantinople et combien d'autres encore, où, dans une mêlée furieuse, luttaient Ariens, Athanasiens, Nestoriens, Macédoniens, Sabelliens, Pélagiens, Triothéistes, Monothéistes, pour ne citer que les principaux sectaires, toujours, sous l'inspiration d'un Saint-Esprit spécial, totalement dénué de bon sens, et..., ajoute l'un des historiens, « méchant comme le diable ».

Ne sont-ce pas des torrents de sang que versent les mains des chrétiens? Ici, c'est le sang des Gentils et des Juifs qui est répandu par toutes les sectes ; là-bas, ce sont les Ariens qui se baignent dans celui des Catholiques, lesquels à leur tour se vengent en les égorgeant. Combien se passa-t-il de jours, de Constantin à Justinien, sans que la paix ne fût troublée sur tel ou tel point de l'Empire ? « Je ne redoute rien tant que les évêques, sauf quelques rares exceptions », écrivait saint Chrysostome à sa fidèle diaconesse Olympie.

Si toutes les critiques virulentes dirigées contre ces évêques indignes, par des Pères de l'Église et dont nous pourrions remplir des pages entières, avaient été écrites par des historiens païens ou profanes, quels supplices inédits n'eussent pas réclamés les gens d'Église pour leur faire expier de telles calomnies ? Mais quand on voit que ce sont des saints et des plus haut placés que scandalisaient à tel point les mœurs de leurs confrères, l'on se demande avec inquiétude ce que seront les âges qui vont suivre si, avec le naïf abbé Fleury, l'on qualifie « d'âge d'or » ce premier cycle chrétien dont nous venons d'énumérer, très succinctement, les *qualités*, les *mérites* et les *vertus*...

Et l'on s'étonne, en présence de ces hordes démoniaques et hurlantes, de ces fous furieux souillés de tous les crimes, que Julien, savant, philosophe, ayant tous les bénéfices d'une haute culture intellectuelle et morale, se soit détourné de cette chose sans nom, de cette prétendue *religion chrétienne* dont il voyait se multiplier autour de lui les hideuses perversités ! Mais, poursuivons.

Nous n'avons guère parlé, jusqu'ici, que de l'Empire d'Orient, arrivons à l'autre, maintenant et voyons par quelles péripéties va passer ce rival séculaire, cet Empire d'Occident, cette Rome qui, après avoir été la maîtresse du monde, va s'écrouler pierre à pierre sous la poussée des invasions.

Pendant que la théologie disloquait le monde romain tout entier, lui ravageait les entrailles et lui atrophiait le cerveau, un autre fléau s'abattait sur

le colosse expirant et gisant dans la fange. Voici les Barbares, noire bande de vautours qui, des quatre coins de l'horizon, arrivent à tire d'aile. C'est d'abord, par infiltrations successives que commença l'envahissement. L'Empire christianisé manquant de soldats fut obligé de racoler les hordes menaçantes qui harcelaient ses frontières. On leur donna des terres, dans l'espoir de les voir se fixer dans les provinces dépeuplées. De cultivateurs, l'on n'en vit guère, mais en revanche, c'est par centaines que grouillaient çà et là des tourbes de bandits indisciplinés qui, lorsqu'ils daignaient se grouper en corps d'armées, faisaient trembler les faibles empereurs contraints de subir leurs caprices les plus extravagants.

C'est à peu près l'histoire de toutes les hordes qui, pendant cinquante ans, chaque vague poussant l'autre, s'abattirent sur l'empire agonisant : Saxons, Lombards, Bourguignons, Teutons, Bataves, Alains, Francs, Huns... Huns, surtout, les plus terribles de tous, dont le torrent formidable, parti du fond de la Tartarie, refoula sur l'Europe toutes les autres races, sous la conduite de l'envahisseur suprême, du farouche Attila, autrement dit le *Fléau de Dieu*.

Sauf les Francs, derniers venus et plus sauvages que les autres, tous ces Barbares étaient chrétiens... ironique qualification qu'on est bien forcé d'accoler à ces pillards éhontés qui, pour affermir leur pouvoir, s'alliaient à ces autres pillards décorés du nom « vénérable » d'Évêques. Toutefois, soit par sens politique, soit par simple bon sens tout court, ces étranges convertis embrassèrent l'Arianisme, si bien que les plus beaux jours de l'Église furent dus à ces rois ariens qui surent organiser, tant bien que mal, les choses ecclésiastiques elles-mêmes.

Pendant que ces Barbares ariens s'efforçaient d'établir la paix entre les sectes chrétiennes, les évêques catholiques conspiraient contre l'Arianisme et cherchaient un champion disposé à défendre le fameux Credo du Concile de Nicée. Ils le trouvèrent dans Clovis, fort peu soucieux des credo quels qu'ils fussent, mais avant tout désireux d'arrondir son royaume. Saint Remi, évêque de Reims, le maria avec Clotilde, seule princesse catholique des Gaules et le mot d'ordre fut donné pour préparer l'avènement de cette lignée de forbans appelés à devenir, tout d'abord, la très chrétienne nation des Francs et plus tard — ô ironique métamorphose ! — la « Fille aînée de l'Église »... titre qu'elle est en train de perdre, depuis la suppression du concordat.

Tout cela se passa dans le monde Latin qui n'avait plus rien de romain que le seul nom de Rome et où les fils d'une autre Louve allaient tenter de reconquérir le monde. Le Christianisme dès longtemps avorté — nous en savons quelque chose — et qui n'avait plus de fautes à commettre, s'avisa toutefois d'en commettre une nouvelle, au cours du ve siècle. Quand on est

sur le chemin de la démence, il n'y a pas de raison pour ne pas aller jusqu'au bout. Après les extravagances concernant le problème de la nature de Dieu, l'on en commit encore et des plus réussies, sur celui de la nature humaine, ou plutôt sur l'obscure question des relations de l'homme avec Dieu.

La doctrine panthéistique des Sages de l'Inde, la grande et belle loi d'involution ou descente de l'esprit dans la matière, appelée « chute » dans toutes les religions — chute des anges dans la Kabbale, chute de l'homme dans la dogmatique persane, adoptée plus tard dans la mythologie biblique — donna naissance à notre extraordinaire *mythe* du péché originel qui a joué un si beau rôle dans notre monde occidental ! L'on nous dit bien, à la vérité, que ce péché atavique, congénital et conséquemment héréditaire est lavé par le baptême... le malheur est que ce baptême ne lave rien du tout, si l'on en croit l'apôtre saint Paul, aggravé par Augustin, le saint évêque d'Hippone, qui tous deux nous déclarent que fussions-nous plus blancs que neige, il nous faut, pour être sauvés, la grâce que Dieu accorde suivant son bon plaisir... si bien qu'en somme la résultante logique de ce déplorable système fut que bien ou mal n'importent guère, puisque le tout est d'être *prédestiné*... blasphématoire conception dont on ne comprend pas que l'apôtre Paul — qui cependant fut initié, nous affirme-t-on, — ait pu se faire le propagateur responsable.

Que la Nature nous prédestine, au dire des matérialistes, soit, pardonnons-lui, puisqu'elle est inconsciente, mais faire du Dieu juste l'auteur volontaire d'une semblable iniquité, voilà ce qu'on ne saurait admettre. Et c'est ce que n'admit pas non plus le moine gallois, Morgan, surnommé Pélage qui, dans son atavisme de vieux druide spiritualiste, ne put se résoudre à ne voir en Dieu qu'un tyran féroce et dans l'homme qu'une créature assez indigne et déchue, pour accepter un salut aussi avilissant.

« N'est-il pas immoral et irréligieux, dit-il, de croire que Dieu, pour la faute d'un seul, a pu damner tous les autres ? Il y a une grâce universelle répandue sur le genre humain, en vertu de laquelle chacun a en soi le pouvoir de devenir vertueux et de gagner son salut par ses propres forces. Et qui donc peut raisonnablement soutenir que les enfants, en venant au monde, sont coupables de quelque faute et que ce n'est pas une monstruosité de les envoyer en enfer ? »

Admirable profession de foi, à laquelle fut fait l'accueil que l'on peut imaginer, par l'orthodoxie du temps qui ne pouvait y voir autre chose que la négation du dogme de la rédemption par le sang du Juste et, par suite, de l'efficacité du baptême.

Telle est cependant la force de la saine raison, même dans les siècles de pire extravagance, que Pélage, en qui semblait s'être réincarné son prédé-

cesseur Arius, faillit l'emporter un moment. Nombre d'évêques gaulois et bretons furent convertis par lui. Des papes même se montrèrent indécis. Des Conciles le condamnèrent avec fureur, alors que d'autres le défendirent avec courage et c'est à son sujet que le fameux Augustin, dont la versatilité devint bientôt légendaire, exécuta une de ses volte-face les plus scandaleuses, en se déclarant l'adversaire de Pélage dont il avait été l'ami, voire même le partisan et en étouffant sa doctrine sous des flots d'encre auxquels devaient bientôt succéder d'autres flots, mais cette fois-ci, de sang — ainsi qu'il arrive toujours dans les querelles dites religieuses.

Ces deux grandes « hérésies », mot consacré par l'orthodoxie, l'arienne et la pélagienne, qui, toutes deux, ont eu la gloire de protester contre les conceptions d'une christolâtrie irrationnelle, fatale et inconnue chez les premiers chrétiens, furent donc écrasées par un sacerdoce dont elles limitaient la puissance, diminuaient surtout les bénéfices, si bien que l'ambition des évêques profitant de l'imbécillité des empereurs, maintint l'orthodoxie nicéenne, inaugurée par Constantin, sans qu'il ait jamais su pourquoi il l'avait patronnée, puis imposée de par sa propre autorité.

Et c'est ainsi que le monde chrétien qui avait eu le grand Origène, arien avant Arius et pélagien, avant Pélage, tomba dans le fatal Augustin, ce discoureur verbeux et ondoyant qui devint le conducteur borgne de ce royaume des aveugles... borgne néfaste et dangereux s'il en fut jamais. Pour avoir définitivement établi dans le pseudo-christianisme, désormais consacré par l'Église, l'odieux fatalisme de la prédestination, pour avoir voué à l'enfer toutes les vertus non estampillées du sceau clérical, condamné aux supplices éternels les nouveau-nés sans baptême et fermé, aux trois quarts de l'humanité, les portes de ce paradis fantaisiste dont il semble être le cerbère attitré... ce précurseur de Mahomet, ce déserteur de l'Évangile du Christ, n'en est pas moins regardé par l'Église, son impardonnable complice, comme la lumière des siècles à venir et le détenteur officiel de l'universelle Foi. — Ajoutons, toutefois, qu'en revanche et qu'en dépit de ce piètre docteur, la question de la damnation préétablie est de plus en plus l'objet d'une réprobation marquée dans le Christianisme moderne (protestant ou catholique intelligent) qui, visiblement, incline vers la doctrine de Pélage.

Un autre grand adversaire de ce Pélage, « hérésiarque » incompris et calomnié, fut saint Jérôme, l'un des plus fougueux pionniers du Christianisme latin. C'est lui, nous l'avons dit précédemment, qui essaya une refonte des Évangiles, lui encore qui fit de la Bible la traduction latine — appelée « Vulgate » et universellement adoptée, lui, enfin qui traduisit également Origène... et si jamais traduction fut traîtresse, ce fut bien celle-là. Pourquoi ne pas signaler encore, dans le bagage de cet érudit, ses *Lettres sur le monde romain*, lesquelles — l'eût-on jamais cru? — n'étaient rien moins

qu'un journal satirique sorti de la plume austère du grand saint qui, dans cette sorte de pamphlet, attaquait avec virulence les mœurs publiques et les vices — non moins publics — du haut clergé contemporain.

Ce frondeur, pris à partie par d'autres frondeurs, s'était donné pour mission de catéchiser la haute aristocratie de l'Empire... et les médisants de prétendre qu'il ne se bornait peut-être pas à enseigner, aux grandes dames de Rome, les seuls mystères de la religion chrétienne. Pures calomnies, ripostèrent ses panégyristes. Toujours est-il que saint Jérôme, harcelé par ses accusateurs, fut obligé de quitter Rome, à la mort du pape Damase qui l'avait jusqu'alors énergiquement défendu. Il alla à Bethléem, où vinrent bientôt le rejoindre quelques-unes de ses clientes. C'est donc par lui que furent fondés, en Terre Sainte, les premiers couvents féminins.

Répétons, après ses panégyristes, que les médisants avaient tort. Saint Jérôme, comme son collègue Augustin, cet autre convertisseur des belles dames — brûlant tous deux ce qu'ils avaient adoré — ne songea plus, une fois devenu chrétien, qu'au salut de ses pénitentes, paraissant avoir été positivement enragé de monachisme et de célibat. N'est-ce pas lui qui ne trouvait d'autre excuse au mariage, que celle de « pouvoir produire des vierges ? »

A cette même époque, alors que saint Jérôme cultivait les plates-bandes de son jardin mystique, le patriarche oriental, Jean Chrysostome, entreprit le défrichement des pays des Scythes qui, plus tard, devaient s'appeler des Russes et dont les Césars, (appelés Czars, par abréviation) eurent plus tard, encore, la sagesse de comprendre quelle avait été l'absurdité de leurs devanciers qui, au lieu de se faire les chefs de leurs Églises, en étaient devenus les esclaves.

A l'inverse de Jérôme, le cénobite aristocrate, le patriarche de Constantinople était presque un démagogue, véritable tribun du peuple qui témoignait peu d'indulgence pour les vices des grands seigneurs, pas plus que pour ceux de l'impératrice Eudoxie qui, paraît-il, en était royalement pourvue. Il ne tolérait pas davantage les méfaits de ses évêques qui, pour se venger de cette indélicatesse, s'allièrent avec Eudoxie pour le faire chasser de son siège. A la fois violent et bon, ce Jean Bouche-d'Or peut être considéré comme l'un des rares chrétiens qui furent dignes de porter ce nom dans les fastes de l'Église. N'eut-il pas, comme titre de gloire, la haine furieuse que lui vouèrent les deux grands malfaiteurs Théophile et Cyrille, l'assassin d'Hypathie? Mais ce pontife des petits, persécuté par les grands, fut canonisé par le peuple... si bien que sous le nom de « Joannisme » s'éleva un autre schisme persécuté comme les autres, est-il besoin de le dire ?

Ce schisme dura vingt ans et fut suivi de bien d'autres qui naissaient à

tout propos. Mais que furent ces querelles insignifiantes, malgré le sang qu'elles firent verser, comme toujours, auprès de la grande question qui de l'Église universelle fit deux Églises séparées, l'une gardant l'orthodoxie grecque, l'autre, la catholicité... Mais qui n'était plus universelle, en dépit de ses prétentions, puisqu'en somme, elle n'était plus que romaine.

Le Saint-Esprit fut-il responsable de cette catastrophe ! L'on n'oserait vraiment le soutenir ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il fut la cause apparente de l'un des plus grands scandales qu'ait jamais présentés le monde religieux. Voulut-il se venger du silence qui lui avait été si longtemps imposé, alors que l'on n'ergotait que sur le Fils ? Rien ne nous autorise à le supposer ; toujours est-il que les débats s'étant épuisés sur ce sujet litigieux entre tous, il fallut bien songer à s'occuper de la Troisième Personne de la Trinité... et c'est alors que se déchaînèrent de nouvelles tempêtes.

De qui procède le Saint-Esprit ? s'avisa de demander, un jour, un membre quelconque d'un concile quelconque et qui, à coup sûr, ne se doutait pas de la déflagration qu'allait produire cette question inoffensive en apparence.

Est-ce du Père ? — Est-ce du Fils ? — Est-ce à la fois du Père et du Fils *ex æquo ?...*

A première vue, eût pu répondre tel docteur quelque peu avisé, ce n'est ni de l'un ni de l'autre, puisque « la divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit est une, comme une est leur gloire et coéternelle leur triple majesté. Le Père est Dieu et Seigneur, le Fils est Dieu et Seigneur, l'Esprit est Dieu et Seigneur. Ils ne sont pas trois Dieux, trois Seigneurs, mais un seul Dieu, un seul Seigneur ».

Oui, parfaitement, mais cela c'était une hérésie gnostique et depuis bien longtemps condamnée, excommuniée et déclarée anathème.

Il faut donc que l'Esprit procède...

— Du Père (*patre*), disent les Grecs, sur la foi de leurs premiers conciles.

— Du Père et du Fils (*patre, filioque*), déclarent les Latins.

Cet innocent *filioque* fut la bombe qui fit tout sauter, affirment certains historiens; mais tout porte à croire que cette question ne fut qu'un simple prétexte. Le schisme était mûr, par la raison que la centralisation progressive de l'Église occidentale, sous la seule autorité de Rome, était chose intolérable pour les patriarches orientaux. Entre ces Orientaux mystiques, se repaissant d'abstractions, race affinée, éprise de science et d'art et ces Latins utilitaires, positifs, ignorants et généralement grossiers, l'alliance ne pouvait se maintenir.

Ces deux types si contraires se dessinent, du reste, dès les premiers jours, chez les fondateurs de l'Église. Là-bas, Origène, le grand penseur, le grand chercheur, a pour antithèse Tertullien ankylosé dans son credo dont

il ne veut ni ne peut sortir, proscrivant toute étude, tout examen, toute vérité nouvelle.

Bref, la séparation se fit. De Constantinople et de Rome, les deux pontifes s'excommunièrent avec la plus touchante réciprocité. L'Église grecque resta grecque, avec son Empereur se chamaillant avec ses patriarches qui, d'autre part, se chamaillaient entre eux.

Quant au patriarche romain, déjà maître de ses évêques et débarrassé de l'Empereur de plus en plus confiné dans ses régions orientales, il se joue des Barbares dont il voit d'un œil narquois s'écrouler successivement toutes les monarchies éphémères. Ne se laissant jamais détourner de sa voie, l'œil toujours fixé sur le pôle qu'il s'est arbitrairement choisi, tenant d'une main souple, mais tenace, le gouvernail de la barque qui porte le futur pape et sa fortune, louvoyant entre les récifs qu'il contourne avec adresse et au milieu desquels il recueille les épaves des naufrages qu'il avait prévus — étant donné qu'il ne les eût pas provoqués, lui-même, par ses insidieuses machinations — incorporant à sa puissance publiquement manifestée, la mixture des roueries italiennes qui, prématurément, s'inspiraient de la savante cautèle d'un jésuitisme avant la lettre... c'est avec une lenteur calculée, qu'il crée, pièce à pièce, cette Rome papale, héritière prédestinée de la Rome césarienne dont elle n'est, en somme, que la funeste contrefaçon, ayant simplement remplacé la sauvage Louve romaine, par un Renard non moins féroce, certes, mais combien plus perfide, astucieux et papelard.

Quoi qu'on puisse dire des papes — et Dieu sait s'ils ont, inconsciemment ou non, prêté le flanc à toutes les critiques, à toutes les invectives qui leur ont été adressées — il est une chose qu'il faut reconnaître, c'est que c'est avec un profond savoir faire qu'ils ont manœuvré sur la scène du monde. Non tous, à la vérité, car sur les deux cent quatre-vingt-dix prélats qui ont coiffé la tiare, il en est un grand nombre qui, les uns, par leur incapacité manifeste, les autres, par leur scélératesse légendaire, se sont mis hors de la série des personnalités cléricales auxquelles les experts attitrés accordent une certaine valeur. Mais sans nous attarder à mettre en vedette les noms des protagonistes, nous sommes contraints de constater que l'œuvre papale a pris sa terrible envergure sous l'impulsion d'une sorte de génie collectif qui, de certains crânes plus ou moins chauves, encapuchonnés de la tiare inspiratrice, a fait jaillir de prodigieuses facultés, d'étonnants pouvoirs conservateurs ou créateurs dont les historiens impartiaux signalent les stupéfiants résultats.

De quels succès n'ont pas été couronnés, dans la carrière des grands pontifes, ce flair incomparable dans le maquis des démêlés politiques, cette absence complète de préjugés et de scrupules, ce scepticisme absolu en matière dogmatique ou religieuse, cette avidité insatiable, cette ambition

démesurée, cette morgue à nulle autre pareille et, en toute première ligne, ce suprême mépris des multitudes qui composent les troupeaux de fidèles, en même temps que cette incomparable maîtrise dans l'exploitation audacieuse, éhontée des faiblesses humaines où ont excellé tant de papes de catégorie même inférieure !

Une chose à remarquer, bien que toute naturelle en somme, c'est que ce sont ces mêmes aptitudes et facultés précieuses qui, jouant un double rôle, ont, d'une part, conduit la papauté jusqu'à son glorieux apogée, tandis que, d'autre part, elles l'ont graduellement poussée vers la déclivité redoutable de la Roche Tarpéienne. Si c'est la morgue de Grégoire VII qui a fait échec à tant d'empereurs et de rois plus ou moins « amenés à Canossa », comme le fut si cruellement le malheureux empereur Henri IV, c'est cette même morgue qui fit s'abattre, sur la joue de Boniface VIII, le gantelet de fer de Sciarra-Colonna, assisté de Guillaume de Nogaret, délégués l'un et l'autre du roi Philippe le Bel. Et quelle fin misérable pour ce pape orgueilleux — caricature de Grégoire VII — qui faisait tenir par des rois la bride de son cheval et qui mourut, on sait comment. « Il fallut le lier, nous racontent les historiens, pour l'empêcher de se dévorer les bras et de se briser la tête contre les meubles. Il trépassa dans un de ces paroxismes de rage, réalisant la prédiction du doux Célestin V, son prédécesseur, qu'il avait forcé d'abdiquer et qu'il fit assassiner dans sa prison : « Tu es monté sur le trône comme un renard, tu règneras comme un lion, après quoi, tu mourras comme un chien. »

Si c'est par les méfaits d'une simonie éhontée, que les papes se sont enrichis, pendant tant de siècles, c'est par les méfaits d'une simonie non moins scandaleuse, que le sceptique Léon X, en faisant vendre publiquement des indulgences, dans tous les pays soumis à sa juridiction, provoqua et amena la Réforme de Luther. N'est-ce pas, d'autre part, par la promulgation de son *Syllabus* non moins inepte qu'audacieusement rétrograde, que Pie IX a dessillé les yeux de ses contemporains et donné une salutaire impulsion à l'esprit de libre examen ?

N'est-ce pas, enfin, par ses manifestations d'intransigeance anachronique, que Pie X, inconsciemment sans doute, mais maladroitement à coup sûr, a dénoué le concordat... abrogé déjà, du reste, par le fait même que la papauté en avait lacéré tous les articles, si bien qu'il ne restait plus qu'à enregistrer le divorce nécessaire de l'État et de l'Église — ce divorce depuis si longtemps ébauché, par la Pragmatique Sanction de Bourges, sous Charles VII, par le concordat de 1516 sous François Ier, par le concordat plus que louche de 1801 qui n'était, aux yeux de Napoléon Ier, qu'un instrument capable d'imposer à l'Église la subordination qu'exigeait d'elle son irréductible despotisme — ce divorce, enfin, ébauché de nouveau dans la campagne

séparatiste ouverte, en 1830, par Lamennais, Lacordaire et Montalembert... puis, rendu définitif, irrévocable, par la loi du 9 décembre 1905.

C'est donc ainsi, par la même obstination, du reste logique et fatale, qu'a montré la papauté dans son ascension vers l'apothéose, qu'elle s'est lentement, mais progressivement, suicidée, dès le règne de l'orgueilleux Grégoire VII, jusqu'au dernier pontife encore couronné de sa tiare et qui, tenace, obstiné, rebelle à toute concession... rêve peut-être, encore, à l'heure qu'il est, la résurrection du colosse effondré dont les débris jonchent déjà le sol.

Nous aurions pu terminer le chapitre qui va suivre, contenant l'histoire de la papauté, par les réflexions qui précèdent, mais nous avons cru pouvoir en faire la préface de ce prochain chapitre, libre au lecteur de les relire après coup et d'en faire une postface qui, alors, pourra servir de conclusion.

(*à suivre*).

ED. GRIMARD.

LES PIONNIERS DU SPIRITISME EN FRANCE

LETTRE A UN AMI

Je viens d'avoir la bonne fortune, cher ami, grâce à l'aimable et obligeant acquiescement de l'auteur, de pouvoir jeter les yeux sur les premières épreuves de ce beau volume, dont vous savez qu'on attend très prochainement la publication. Bien que je n'aie fait encore que le parcourir, je ne puis davantage résister à l'envie de vous faire connaître, dès maintenant, mon impression. Elle est en tous points excellente.

D'abord, ce titre: *les Pionniers du spiritisme*, a quelque chose en soi d'attirant. On se figure bien, en effet, le spiritisme comme un monde nouveau ; et il n'en coûte pas de comparer à de braves et hardis pionniers les hommes qui, pour l'étudier et le répandre, n'ont pas craint de s'exposer aux railleries et quelquefois aux insultes d'un public ignorant ou fanatique ; qui n'ont pas hésité à sacrifier, pour son triomphe, leur temps, leur fortune, leur repos et jusqu'à leur santé ; qui se sont enfin dévoués tout entiers pour le propager et le défendre soit par la plume, par la parole ou par leurs actes.

J'ouvre ce livre au hasard et voici ce que je lis :

« Je suis une âme.

« Je sens bien ce que je rendrai à la tombe, *ce n'est pas moi*. Ce *qui est moi*, ira *ailleurs*.

« Terre, tu n'es pas mon abîme.

« L'homme n'est autre chose qu'un captif.

« Le prisonnier escalade péniblement les murs de son cachot, grimpe de « saillie en saillie, met le pied partout où une pierre manque, et monte

« jusqu'au soupirail. Là, il regarde, il distingue au loin la campagne, il aspire
« l'air libre, il voit la lumière.

« De même l'homme.

« Le prisonnier ne doute pas de retrouver le jour, la liberté ; comment
« l'homme peut-il douter de retrouver l'éternité à sa sortie ?

« Pourquoi n'aurait-on pas un corps subtil et éthéré, dont notre corps
« humain ne serait qu'une ébauche grossière ?

« L'âme a soif de l'*absolu* ; l'absolu n'est pas de ce monde. Il est trop lourd pour cette terre.

« Il y a deux lois : la loi des globes et la loi de l'espace. La loi des globes,
« c'est la mort. La limite exige la destruction. La loi de l'espace, c'est
« l'éternité. L'infini permet l'expansion.

« Entre les deux mondes, entre les deux lois, il y a un pont, la transfor-
« mation. L'ambition du vivant des globes doit donc être de devenir un
« vivant de l'espace.

« Le monde lumineux, c'est le monde invisible. Le monde lumineux, c'est
« celui que nous ne voyons pas. Nos yeux de chair ne voient que la nuit.

« Malheur à qui vit l'œil ouvert sur le monde matériel et le dos tourné
« au monde inconnu.

« La mort est un changement de *vêtement*.

« Ame, vous étiez vêtue d'ombre, vous allez être vêtue de lumière. C'est
« dans le tombeau que l'homme fait le dernier progrès.

« A la mort, l'homme devient sidéral. La mort, c'est la revanche de l'âme.
« La vie, c'est la puissance qu'a le corps de maintenir l'âme sur la terre par
« l'alourdissement. La mort, c'est la puissance qu'a l'âme d'enlever le corps
« hors de la terre par l'élimination.

« Dans la vie terrestre, l'âme perd ce qui rayonne ; dans la vie extra-ter-
« restre, le corps perd ce qui pèse.

« La mort est une continuation... »

La grande voix qui parle ainsi, vous l'avez reconnue avec moi, c'est celle de Victor Hugo.

C'est un poète, un génie, un exalté, diront quelques-uns. Voyons ailleurs, Mes yeux s'arrêtent à cette page :

« Nous résumons ici des enseignements d'Intelligences supérieures inter-
« prêtés par des médiums de diverses nations et dans de nombreuses scien-
« ces :

« L'homme est le facteur de sa destinée. Il s'instruit, s'élève par ses réin-
« carnations successives. »

« A ses premières apparitions dans l'humanité, ayant traversé tous les
« règnes de la nature, sortant de l'animalité (car tout ce qui est, a été et
« sera), il est encore irresponsable.

« Corrigé par la souffrance — conséquence du mal qu'il a fait — il entre
« dans un progrès plus rapide par la séparation.

« Le bonheur qu'il ressent du bien qu'il a fait est sa récompense.

« Le fiel, la rage qui dévorent son cœur livré à des sentiments de haine et
« d'envie ; l'insomnie que lui cause la crainte de voir ses mauvaises actions
« découvertes, voilà son châtiment. Les nuits de l'assassin sont peuplées
« d'images terrifiantes.

« Tout est en lui. Il est son propre justicier.

« Pas de Dieu vengeur, d'éternels supplices.

« Pas de grâces, de faveurs.

« Pas de malédictions.

« Plus de condamnés.

« Le progrès pour tous est une loi immuable.

« Dieu est l'âme universelle, le principe de vie, l'amour que notre cerveau
« étroit d'habitants d'une planète inférieure ne peut concevoir.

« L'infiniment petit ne peut expliquer l'infiniment grand.

« L'idéal rêve est une promesse qui se réalise.

« Le mal disparaît ; il n'est que le commencement du bien, la gangue
« d'où sortira le diamant.

« Les ténèbres s'évanouissent pénétrés par des rayons de lumière.

« La plante sort de la terre ;

« Le papillon de la chrysalide ;

« L'oiseau de l'œuf ;

« L'enfant des entrailles de sa mère ;

« Tout va à la lumière !

« Les fêtes du revoir sont inénarrables !

« Que la science et l'amour s'unissent pour sauver l'humanité ! »

Ces lignes admirables sont signées par notre aimée et vénérée doyenne Mme Rufina Noeggerath.

Plus qu'une citation. Elle est encore d'un des nôtres, d'un robuste et vaillant lutteur, Daniel Metzger.

Parlant des faits spirites remis en question, d'autres révisés et différemment expliqués, et des multiples études entreprises par les savants dans le domaine des phénomènes psychiques, il fait ressortir que « la vérité ne peut que gagner à ces passes d'armes où les champions de l'un et l'autre camp se servent tour à tour des armes les plus diverses, recourant tantôt à la science, tantôt demandant ses lumières à la philosophie, faisant appel ici, au raisonnement, là, au fait. »

Et il ajoute ceci :

« Ce pêle-mêle étrange, ce va-et-vient, ce pour et ce contre, tout ce heurt
« d'opinions divergentes ou contradictoires a, sans doute, de quoi jeter le

« trouble dans les âmes mal assurées. Qu'on se rassure cependant. Les « grandes lignes de la doctrine demeurent. Elles sont de tous les temps et « de tous les lieux. Elles ont une base inébranlable. C'est comme la révé- « lation initiale, universelle des puissances supérieures à l'humanité terres- « tre; et, à ce titre, en tant qu'elles sont l'expression fidèle de ce qui a été, « de ce qui est, de ce qui sera, elles ne sauraient ni succomber ni mourir. « Les enseignements spirites sont conformes à la raison, d'accord avec les « aspirations les plus profondes de l'homme. Si certaines affirmations « hasardées sont appelées peut-être à s'évanouir dans la mêlée, ne nous en « plaignons pas. Elles manquaient de fondement. Plus la vérité se dépouil- « lera des oripeaux d'emprunt dont nous l'avons affublée et trop souvent « défigurée, plus elle apparaîtra à tous belle et désirable. Pour la faire aimer, « il n'est pas de plus sûr moyen que de la montrer en sa simple nudité.

« On a dit du spiritisme qu'il a été le plus grand événement du XIXe siè- « cle. On a dit vrai, si, par là, l'on entend l'immense mouvement scientifi- « que dont il a été l'une des causes les plus puissantes ; si l'on fait remon- « ter, comme on le doit, jusqu'à lui le merveilleux renouveau des études sur « l'âme... »

Ces citations suffiront, sans nul doute, mon cher ami, à vous donner le désir de lire cet ouvrage, qui m'apparaît à moi comme le compte rendu d'une sorte de grand et solennel congrès auquel auraient été convoqués tous les représentants autorisés de la haute pensée spiritualiste, les aînés en même temps que les contemporains, les disparus en même temps que les vivants. Il me semble encore les voir monter, chacun à leur tour, à la tri- bune tous ces penseurs : les Victor Hugo, les Michelet, les Balzac, les George Sand, les Jean Reynaud, les Allan Kardec, les Godin, les Nus, les Fau- vety, les Leymarie, etc., etc. ; puis, après les *aînés*, les *jeunes* : Victorien Sardou, Flammarion, Richet, de Rochas, Mme Noeggerath, Léon Denis, Camille Chaigneau, Delanne, Grimard, Jules Gaillard, Dr Chazarain, etc. Je les entends tous, les uns après les autres, proclamer à l'envi la splendeur de la doctrine spirite, cette doctrine qui, elle aussi, s'abrite sous la grande et fière devise française : Liberté, égalité, fraternité ; et qui seule est en mesure de l'expliquer et de la faire comprendre et pourra la réaliser dans l'avenir en l'appliquant à l'Humanité tout entière : Liberté pour tous les hommes dans l'accomplissement du bien, dans le culte du beau et du vrai ; égalité de tous au point de vue de l'origine et de la destinée, et devoir pour tous de pratiquer la fraternité pour conquérir la liberté et l'égalité.

Procurez-vous donc cet ouvrage, ami, lisez-le et répandez-le; parlez-en dès maintenant à vos amis ; et puis, quand vous l'aurez lu, dites-moi si vous n'êtes pas d'avis, comme moi, qu'il mérite d'être dans toutes les mains de nos frères spirites, parce qu'il sera par eux, en même temps qu'un précieux

document philosophique et historique, le meilleur et peut-être le plus efficace instrument de propagande auprès de ces nombreux « demi-croyants », comme les appelle M. Grimard, esprits flottants, timides, indécis, incertains, hésitants, perplexes, qui ne demanderaient pas mieux que de croire, mais qui, pour cela, ont besoin qu'on leur montre non seulement la route, mais encore qu'on leur assure et qu'on leur prouve que des gens sérieux l'ont prise et s'en sont bien trouvés.

Oui, ce livre, à cette heure où plus d'un esprit inquiet se demande quels espoirs ou quelles menaces réserve demain, ce livre à la fois si rassurant et si fortifiant, est une bonne action et nous devons en féliciter et en remercier bien vivement son laborieux et infatigable auteur, M. Malgras. Il voulait faire mieux encore, il voulait un Livre d'or : eh bien, il est préparé, puisqu'il nous en offre les premières pages. Toutes les nations, nos sœurs, nous aideront à le compléter, car le Spiritisme, pas plus que la Science, ne connaît de frontières ; il n'a qu'une patrie, l'Humanité.

Tous les bons défenseurs de la cause, tous les « pionniers » ne sont pas cités dans cet ouvrage, l'auteur le sait, mais il était contraint de limiter son choix, nos amis le comprendront ; et, d'ailleurs, ils savent bien que les pionniers du Spiritisme ne sont pas seulement ceux dont on cite les noms et les œuvres, — noms, titres et distinctions s'effaçant à la mort et les acquis moraux subsistant seuls, — mais que ce sont tous les Spirites de bonne volonté qui collaborent de toutes leurs forces, de toute leur énergie, à son enseignement et à sa large diffusion.

Répétons donc à tous ces paroles par lesquelles Allan Kardec termine *l'Évangile selon le Spiritisme :*

« Le Spiritisme vient réaliser au temps voulu les promesses du Christ; cependant il ne peut le faire sans détruire les abus ; comme Jésus, il rencontre sur ses pas l'orgueil, l'égoïsme, l'ambition, la cupidité, le fanatisme aveugle, qui, traqués dans leurs derniers retranchements, tentent de lui barrer le chemin et lui suscitent des entraves et des persécutions; c'est pourquoi il lui faut aussi combattre ; mais le temps des luttes et des persécutions sanglantes est passé ; celles qu'il aura à subir sont toutes morales, et le terme en est rapproché ; les premières ont duré dix-huit siècles : celles-ci dureront à peine quelques années, parce que leurs adversaires seront aveuglés par la lumière. »

Je termine par ces deux mots : *Lux fiat* !

Bien cordialement à vous,

UN SPIRITE.

La Rédaction s'associe aux idées et aux sentiments exprimés par son correspondant, qui désire garder l'incognito.

Le Docteur Giuseppe Lapponi

Médecin principal de Sa Sainteté Léon XIII et de Pie X
Professeur d'anthropologie appliquée à l'Académie romaine et de conférences d'histoire juridique et le Spiritisme.

Suite et fin (1).

Sa profession de foi de spirite. — Ses conclusions.

Quant aux trucs conscients et insconscients des coups frappés, je ferai observer, d'après la constatation que j'ai faite à la clinique du professeur Concato, que le son des bruits est si obtus, que, certes, il ne peut être confondu avec les coups nets et distincts de marteau, que l'on entend pendant les séances spirites sur les tables, dans les parois des murs, sur les meubles et ailleurs.

En outre, en admettant même pour la genèse de ces bruits, les contractions cadencées, involontaires ou volontaires de quelque muscle, on ne pourra jamais expliquer comment le médium, restant toujours à sa place, les coups peuvent s'entendre tantôt à droite, tantôt à gauche, sur le plancher ou au plafond. Ceux qui prétendent tout expliquer disent que, dans une demi-obscurité, il est facile de changer la direction de la provenance des sons. Mais, combien peu est plausible cette explication, alors que l'expérience se prolonge pendant un certain temps et que chacun peut facilement les entendre, sans que je sois obligé de le faire remarquer.

Or, les expériences spirites se font aujourd'hui dans tous les coins du monde, et partout on a entendu les coups et les battements, tandis que les singuliers phénomènes soi-disant obtenus par la contraction cadencée, volontaire ou non d'un muscle, sont excessivement rares. La dextérité à produire ces contractions pourraient peut-être s'acquérir par suggestion.

Mais cela est encore bien loin d'être démontré. Mais, comme par suggestion, on n'obtient que ce que l'on connaît, admettre que l'on peut acquérir, par voie de suggestion, l'habileté à produire les mouvements musculaires dont il est question, fait supposer la connaissance préalable d'un mécanisme physiologique qui, par cela même, ne pourrait plus être jamais ni involontaire, ni inconscient.

Enfin, dans les séances dans lesquelles les bruits semblent venir de côtés divers et opposés, ceux qui se suggestionnent, pour faire ces bruits par ce moyen, devraient être la majeure partie des assistants, tandis qu'au contraire il est rare que, dans ces réunions, il y ait plus d'un médium.

La futilité de l'hypothèse de l'intervention des médiums ou d'autres sujet

(1) Voir la Revue du 1er septembre.

ventriloques, au sujet des voix qu'on entend bien souvent dans les séances spirites, doit paraître manifeste à qui sait combien ils sont rares ceux qui savent produire le phénomène de ventriloquie, et pour celui qui considère qu'aucun ventriloque ne peut simultanément faire entendre plusieurs voix, de timbre différent, venant de côtés divers et souvent opposés dans une chambre, et peut-être aussi des expériences de choses diverses et contradictoires, comme on peut s'en assurer souvent dans les assemblées spirites.

Les explications que les savants ont données des tables tournantes et dansantes me paraissent absolument puériles et indignes de ceux qui les ont formulées. Ce sont, en effet, des paroles creuses qui, selon moi, ne contiennent rien de positif.

Dans tous les cas, en admettant que ce fût vrai, cela ne pourrait avoir de valeur, tout au plus, que pour les expériences où la table se meut, pendant que les spectateurs continuent à tenir leurs mains dessus ; mais non pour celles où la table continue à se mouvoir quand personne ne la touche, excepté le médium seul.

Qu'en outre les explications mentionnées soient absolument fallacieuses, est prouvé par cela même que les expérimentateurs déclarent n'avoir aucunement ni poussé, ni suivi la table, mais d'avoir été entraînés par elle, sans en avoir pu être détachés, en le voulant même, comme il arrive presque à celui qui tient en main les rhéophores d'une machine magnéto-électrique en action, et qui, tout en le désirant, ne parvient pas à ouvrir les mains pour les laisser tomber. Plus directement encore l'expérience, faite par Crookes, est venue démontrer le fait, alors qu'on a vu se mouvoir et être soulevée de terre une lourde table, autour de laquelle des personnes assises sur des chaises faisaient la chaîne, sans la toucher.

Du reste, l'interprétation des impulsions données aux tables tournantes soit d'une manière frauduleuse, soit d'une manière inconsciente, en état d'hypnose passagère, ne peut absolument pas s'appliquer aux expériences faites avec des tables très lourdes, chargées de poids de plusieurs dizaines de kilogrammes et mises ainsi dans l'impossibilité absolue d'être remuées, bougées ou soulevées par l'effort d'une seule personne, et encore moins à l'aide d'une seule main ou d'un seul pied.

En ce qui concerne les conclusions de la Commission chargée, par la Société physique de l'Université de Saint-Pétersbourg, des recherches à faire, il nous semble qu'elles ne peuvent pas être prises en trop grande considération, soit parce que les expériences dont elles furent déduites ont été faites dans un sentiment ouvertement hostile et de rivalité nationale ; et par malveillance envers deux savants de valeur, Wagner et Putlerow, qui s'étaient déclarés spirites ; soit parce que les médiums choisis ne furent ni des mieux adaptés ni des plus loyaux ; soit encore parce que les expérien-

ces ne furent pas exécutées dans les formes convenues d'abord ; soit parce que dès les premiers insuccès on a cessé, malgré les conditions fixées déjà par les investigations ultérieures, soit parce que les procès-verbaux furent rédigés d'une manière arbitraire, en écartant des témoins qui devaient prendre part à leur compilation ; soit enfin parce que, contre ces mêmes expériences et leurs procès-verbaux, de graves et vives protestations s'élevèrent, de la part de Wagner, de Putlerow, du Conseiller d'État Aksakoff, de l'antispirite V. Markof, de Blavatsky, et d'un grand nombre d'autres personnes respectables et distinguées de Russie et que la Commission laissa, sans l'ombre d'une réponse et sans que pas un ne daignât les inscrire, comme document historique, à la suite des rapports de leurs travaux tronqués.

Quant à l'écriture, l'état hypnotique et inconscient peut être tout au plus invoqué pour expliquer certaines communications obtenues avec des caractères divers, à l'aide des mains de quelques médiums. La substitution de la personnalité s'opère par suggestion ; et de même qu'on peut faire changer la manière de parler, de même aussi il pourrait être possible de faire changer la manière d'écrire.

Le cas dont parle Charcot serait un exemple de cette possibilité. On peut en dire autant de l'écriture qu'on trouve dans un tiroir où l'on a déposé pendant plusieurs jours du papier blanc, et qui pourrait y avoir été tracée, pendant un accès de somnambulisme, sans que le médium en ait eu conscience.

Il y a lieu de remarquer enfin, que ces mêmes possibilités ne peuvent plus être admises, comme dans le cas des Fakirs indiens, quand l'écrit manifeste des connaissances supérieures à celles des personnes qui écrivent et sont formulées en langues inconnues, qu'on n'a jamais entendues ni comprises et dont on ignore entièrement le mécanisme grammatical.

Quel que soit, d'ailleurs, le cas, il sera excessivement difficile de démontrer que l'état hypnotique est responsable du fait et de convaincre qu'aucun autre élément d'espèce différente n'a pris part à son origine.

Il est évident que ni l'état hypnotique, ni la fraude de prestidigitateurs grossiers ne peuvent expliquer l'écriture faite sous les yeux de tous les assistants, par un crayon qui se meut tout seul ; ou encore l'écriture obtenue, sans crayon et sans encre, sur une feuille de papier serrée entre deux ardoises, ou du cristal dur ; ou à l'aide d'un petit bâton qui écrit sur du sable. Et il est beaucoup moins possible d'expliquer ces choses écrites par des individus éloignés l'un de l'autre et sans intention respective, lesquelles, prises isolément, sont, en apparence, sans but, mais se trouvent, après, se compléter admirablement entre elles quand on les compare ensemble.

Si pourtant, parmi les phénomènes du Spiritisme, il y en a dont on peut prouver la fraude ou quelque manifestation physiologique involontaire et

inconsciente, il y en a d'autres qui sont parfaitement reconnus vrais et dont ni la ruse, ni l'artifice, ni la science ne peuvent rendre compte.

Ces derniers ne sont pas, en effet, très nombreux. Au contraire ils sont plutôt rares, relativement à la grande quantité de personnes qui s'adonnent aux pratiques du spiritisme, car les médiums consciencieux, honnêtes et de bonne foi ne se trouvent ni partout, ni tous les jours. Peut-être ceux-ci ne montrent-ils qu'une petite partie des phénomènes qu'on veut attribuer au Spiritisme, obtenus même dans les conditions les plus favorables. Mais, nous désirons pousser les choses jusqu'aux dernières limites de la raison et nous concédons que, parmi les faits merveilleux produits par l'intervention de médiums sincères, honnêtes et consciencieux, dans les circonstances les plus favorables, il en est une dixième ou une vingtième partie qu'on peut attribuer au Spiritisme.

Toutefois, la question de nombre n'a aucune influence sur celle de la nature; et, par conséquent, ayant fait cette grande concession, nos conclusions ne doivent et ne peuvent logiquement changer.

Si, d'autre part, il s'agissait d'un seul phénomène spirite vraiment authentique, sa singularité étant bien constatée, n'empêcherait aucunement sa manière intime d'être et de se produire. De l'existence réelle des faits de cette espèce, les livres saints ont donné maintes fois le témoignage le plus explicite. Et, de son côté, la critique sévère moderne, qu'on peut qualifier aujourd'hui d'excessive, ne peut en nier l'existence, si elle veut être logique et conséquente avec sa méthode de recherches et si on ne veut pas fermer les yeux à la lumière qui nous vient du soleil.

Pour conclure, nous disons que les faits qui constituent le spiritisme moderne sont rares et clairsemés.

Quant à leur nature, la science est forcée de déclarer qu'ils ne sont pas seulement supérieurs, mais encore directement opposés aux lois les plus ordinaires, les plus répandues et les meilleures de la nature cosmique. En effet, la prédiction exacte de certaines choses de l'avenir ne concernant pas la personne qui parle, et qui sont relatives à des faits essentiellement contingents, la reproduction exacte de l'écriture de personnes mortes depuis plusieurs années, obtenue sans aucune préparation préalable, la révélation de détails inhérents à un fait, totalement inconnus des assistants et reconnus authentiques après examen ; la connaissance improvisée acquise de certaines langues dont on connaît à peine l'existence, et dont on ne saura plus rien après dans l'avenir ; la profonde érudition dans les sciences abstraites, exactes et difficiles, qu'on ne possède que pendant quelque temps et qu'on ne saura pas plus ensuite dans le futur que dans le passé, la possibilité de locomotion automatique que subitement acquièrent, pendant quelque temps, les meubles d'une chambre ; les changements subits de poids, en plus ou en

moins, qu'assument momentanément les objets, l'apparition de feux, de flammes et de sons, sans le concours d'appareils producteurs, le soulèvement spontané de corps pesants, nonobstant leur gravité, et l'inclinaison qu'ils prennent et où ils se maintiennent hors de leur centre ordinaire statique ; tous ces faits sont tels que tout homme, qui n'est même pas un savant, mais qui possède du bon sens, est tenu de les reconnaître non seulement comme supérieurs, mais aussi comme contraires aux lois les plus communes de la nature, qu'elles soient biologiques, psychologiques ou physiques.

En conséquence de ce qui précède, nous disons que, dans les phénomènes spirites, nous sommes forcés de voir des manifestations d'ordre surnaturel. C'est en vain qu'on essaie de les nier *à priori* ; c'est en vain aussi qu'on s'efforce de les combattre *à posteriori*. Chassés par la porte, ils rentrent par la fenêtre. On pourra, si l'on veut, en restreindre le champ d'action, mais les détruire entièrement on ne le peut pas, parce que si nous désavouons leur influence par nos discours, nous la sentons en nous, autour de nous, au-dessus de nous et partout. Le spiritisme démontre, de la manière la plus inattaquable qu'on puisse désirer, le surnaturel que le rationalisme et le matérialisme réunis s'efforcent si obstinément et depuis tant de siècles, mais toujours en vain, de détruire et d'exterminer. Et, singulière humiliation infligée aux superbes par la Justice Divine, ceux qui combattent avec le plus d'acharnement le surnaturel, en matière de religion, sont les premiers à le reconnaître dans les phénomènes du spiritisme.

Peut-être certains diront que l'activité et l'énergie des forces cosmiques déjà citées peuvent être neutralisées et modifiées par l'influence d'autres forces physiques encore inconnues, mais dont on pourra peut-être, dans l'avenir, démontrer l'existence et la nature. Nous ne voudrions pas nier que cela ne fût parmi les possibilités admissibles, du moins pour quelques faits en particulier, et spécialement pour ceux « de télépathie », qui se réduisent à une pure et simple clairvoyance à distance, comme dans le cas de Swedenborg relaté par le philosophe Kant. Mais, nous ferons remarquer que, étant posée, mais non concédée, la possibilité de la déclaration de telles assertions, si on peut l'admettre pour certains faits spirites particuliers, et d'autres qui leur sont congénères, cela ne peut pas être vrai pour tous. C'est outrepasser l'absurde que d'admettre la possibilité que des êtres intelligents s'identifient par « les lois de la nature » avec un minéral, avec une plante, avec un meuble pour entrer en rapport ou en communication futile avec les vivants de l'espèce humaine. C'est encore outre-passer l'absurde que, dans « l'ordre naturel », des objets inanimés parlent d'eux-mêmes diverses langues, avec des signes alphabétiques conventionnels ou qui discourent, sur des choses abstraites et obscures, comme des savants du haut de leur chaire. C'est de même outre-passer l'absurde que la possibilité du

phénomène de l'écriture produit sans crayon, sans plume et sans encre, sur des feuilles de papier enfermées entre deux plaques de verre, sous les yeux d'une dizaine d'assistants, observateurs souvent méfiants. C'est frôler l'absurde que d'admettre qu'un être vivant puisse « naturellement » se trouver au même instant en deux endroits éloignés l'un de l'autre ; que des êtres, morts depuis plusieurs années, puissent expédier « par les lois de la nature », de l'autre monde des lettres, sur des affaires posthumes, exprimant leur opinion avec des caractères calligraphiques propres à chacun d'eux, sur l'invitation pure et simple du premier oisif ou curieux à qui il plaira de troubler leur repos sépulcral. C'est outre-passer enfin et toujours l'absurde que, par « les simples forces naturelles », des êtres humains défunts reviennent temporairement se matérialiser, comme le disent les spirites, soit d'une manière seulement visible, soit d'une manière tangible et palpable.

CAUSE DES PHÉNOMÈNES SPIRITES

A quoi donc devons-nous recourir pour expliquer ces phénomènes?

A quelle force faut-il les attribuer?

(Telle est la question que se pose à lui-même l'auteur. Et voici sa réponse.)

C'est aux philosophes et aux théologiens et non aux médecins qu'il faut la demander.

Nous dirons toutefois que, quelques-uns voulant couper le nœud gordien, attribuent tout aux illusions plus ou moins inconscientes, ou à des rêves d'esprits malades ; par le fait que certains phénomènes spirites offrent de singulières analogies avec d'autres reconnus par la pathologie psychique ; ou se confondent avec des manifestations mentales morbides ; ou se produisent chez des sujets névropathes, ou par leur intermédiaire. Mais ceux qui pensent ainsi ne considèrent pas que beaucoup de manifestations extraordinaires étant examinées concernent des faits purement physiques, modifiant les conditions naturelles d'être des instruments, sans intelligence, sans volonté, et sans justesse dans les mutations intérieures spontanées.

D'autres préfèrent attribuer les phénomènes spirites aux émanations fluidiques ou dynamiques, extériorisées volontairement ou non, d'êtres vivants qui sont dans des conditions particulières d'esprit et de corps. Mais de la réalité de ces émanations supposées, jamais pourtant la démonstration logique la plus indirecte n'a été donnée.

William Crookes et d'autres comme lui ont cru avoir trouvé la solution du problème dans un concept analogue à celui déjà exprimé par saint Augustin sur les miracles, déclarant que ces phénomènes s'accomplissent souvent non contre les lois de la nature, mais bien contre les connaissances que

nous avons de ces mêmes lois. Et ils expliquent tout au moyen de la « relativité des connaissances humaines », par suite de laquelle, étant ce que nous sommes, à la fois de constitution physique et psychologique, il nous est impossible de comprendre tout ce qui nous entoure. D'après eux, cependant, il y a des forces occultes dans la nature, qui nous seront peut-être éternellement inconnues, à cause de l'insuffisance de nos sens et de facultés nécessaires pour les comprendre.

Ces forces occultes, supérieures et peut-être contraires à plusieurs forces naturelles que nous connaissons, ne se manifesteraient avec leurs effets particuliers que dans des circonstances spéciales déterminées que, jusqu'à présent, nous n'avons pas été à même de préciser, et agissant par un mode inusité sur nous, et autour de nous, troublant la manière d'être habituelle des choses que nous considérons. Mais cette doctrine se heurte contre le fait, souvent concomitant, que, à cause de la qualité de force physique brute, on ne peut pas attribuer à des forces occultes et extraordinaires.

En outre, considérant la marque d'intelligence, de volonté, de tendances, d'affections et de passions qui caractérise incontestablement une grande quantité des manifestations singulières dont nous nous occupons ici, il ne répugne pas à la logique, au contraire, il semble indispensable d'admettre, comme étant la cause des faits analysés, des êtres immatériels, lesquels précisément se manifestent à nous par des phénomènes particuliers et nous prouvent leur existence.

Dans tout le monde « sensible » il y a, entre les êtres, une hiérarchie qui monte des formes les plus élémentaires jusqu'à l'homme. Qui osera dire que la création (l'univers) se limite au monde sensible ? Les découvertes scientifiques continuelles, quoique étant d'ordre physique seul, ne font-elles pas, chaque fois, ressortir l'absurde d'une telle conclusion?

Il n'est donc pas répugnant, mais il est au contraire philosophiquement croyable, et aussi, pour ainsi dire, logiquement indéniable, qu'au-dessus de l'homme il y a, dans les séries des êtres créés, d'autres êtres plus parfaits que lui, et partant aussi plus intelligents et doués de forces physiques plus grandes, à leur tour conformés hiérarchiquement, et selon des séries toujours plus parfaites jusqu'à ce qu'on arrive à l'Être le plus parfait, le plus savant et le plus omnipotent, l'origine et la fin de toutes les choses. Ce sont ces êtres auxquels, dans notre misérable langage, nous autres, humains, donnons le nom d'esprits, comme si nous voulions les comparer à l'air et au gaz, parce que, de même que l'air et le gaz, ils échappent à la perception de nos cinq sens et spécialement à la vue et au toucher.

Or, puisque l'homme agit sur les êtres qui lui sont hiérarchiquement inférieurs, n'est-il pas possible que les êtres qui lui sont hiérarchiquement supérieurs agissent, surtout s'il les appelle, les invoque et les prie, sur lui et sur-

les choses qui l'intéressent ? Cela n'est-il pas aussi probable dans une certaine mesure ?

Est-il absurde de croire que ces êtres, hiérarchiquement supérieurs à l'homme, s'émeuvent aux invocations de l'homme ? Et quoi ? L'homme lui-même ne s'émeut-il pas bien souvent et ne s'intéresse-t-il pas aux appels que lui adressent, en cas de péril ou de nécessité, dans leur langage muet, les animaux qui lui sont inférieurs ? L'homme n'accourt-il pas à la défense d'un chien qui est attaqué par un loup et qui l'appelle à son secours par ses cris et ses hurlements? Les animaux, même de l'espèce supérieure, ne prêtent-ils pas bien souvent leur aide à d'autres animaux qui leur sont inférieurs? La colombe, qui sauva d'immersion, avec un fétu de paille, la fourmi, tombée dans un puits rempli d'eau, n'en est-ce pas un exemple?

La prière et la condescendance, qui intercèdent entre l'homme et les êtres qui lui sont supérieurs, sont-elles de vaines chimères parce que l'homme est dans un état d'infériorité et qu'il n'a aucun moyen de comprendre l'existence des êtres qui lui sont supérieurs ? Ou bien ceux-ci doivent-ils rester sourds aux prières et aux invocations de l'homme, parce que l'homme ne connaît ni leur nature intime, ni leur puissance ?

Mais l'homme, dans des conditions ordinaires, ne voit-il et ne sent-il pas les êtres infiniment petits, les microbes, les bacilles, les champignons, les algues qui sont avec lui continuellement, et ne lui sont pas toujours d'un commerce avantageux, dont il ne soupçonnait même pas l'existence, avant que le microscope ne fût venu les lui rendre visibles ? Et connaît-il l'intime nature biologique de ces êtres ? Et ces êtres, à leur tour, connaissent-ils l'homme, ou en comprennent-ils l'existence et la nature intime ?

Pourtant, l'homme ne se mêle-t-il pas, bien qu'il n'en soit pas sollicité, aux conditions de leur existence, en recherchant surtout quelle influence ils exercent sur l'origine d'un grand nombre de maladies, et sur leur antagonisme biologique respectif ?

D'autre part, répugne-t-il de croire que, parmi les êtres créés de divers degrés dans la hiérarchie des êtres vivants supérieurs à l'homme, il ne puisse s'en trouver de bons et de méchants ? Le monde sensible n'est-il pas un assemblage de choses bonnes et mauvaises, du moins dans le sens relatif ? Pourquoi ne pourrait-il pas en être de même, du moins jusqu'à une certaine limite, entre les êtres du monde suprasensible ?

Répugne-t-il encore d'admettre que parmi ces êtres il s'en trouve qui, ayant accompli leur existence sur terre, abandonneront leur corps au monde sensible, et émigreront avec ce qui forme l'étincelle et le principe actif, l'esprit de leur vie, vers des régions plus sereines ? Tout, au contraire, ne démontre-t-il pas qu'il en est ainsi et que cela doit être ainsi? Mais pourquoi, dans le nouveau monde de leur existence, ces êtres ne pourraient-ils pas

avoir et n'ont-ils pas même, de fait, des affections et des désirs pour le bas monde qui les a accueillis d'abord, et où ils ont laissé des choses et des êtres qui leur sont chers ?

« La relativité des connaissances humaines » derrière laquelle M. Crookes s'escrime et derrière laquelle d'autres veulent se réfugier pour éluder la question principale du spiritisme, non seulement ne sert pas à exclure, mais bien à rendre tout particulièrement acceptable l'existence de ces êtres supérieurs dont l'illustre chimiste lui-même a analysé les manifestations objectives, par des procédés mécaniques des plus ingénieux, avec des appareils de contrôle automatiques et en toute conscience. Certes, étant comme nous sommes, nous ne pouvons pas avoir de ces êtres une connaissance directe et immédiate.

Mais notre ignorance ne peut nous autoriser à nier logiquement l'existence de ces êtres, par la seule raison que nous ne pouvons les connaître directement et d'une manière immédiate avec les éléments sensoriels et psychiques dont nous disposons. Considérant les manifestations sensibles qu'on ne peut attribuer à des forces physiques brutes inconnues, précisément parce qu'elles portent en elles des marques évidentes d'intelligence et de volonté, d'affections et de passions, est-il possible de ne pas admettre l'existence de ces mêmes êtres, démontrée par des faits multiples, constatée avec toute la rigueur de nos meilleurs méthodes expérimentales, bien que par « la relativité de nos connaissances » on ait nié d'en avoir la notion évidente que tous nous désirons ?

Est-il, d'autre part, croyable, que des êtres hiérarchiquement supérieurs à l'homme se tiennent constamment à sa disposition, obéissent à ses ordres et à ses invocations ? Est-il croyable que la Divinité permette à ces êtres supérieurs d'entrer aussi facilement en communion avec l'homme, même au détriment de la vérité qui lui est plus chère et alors que l'homme est parmi les plus rebelles de la Divinité même ? Est-il croyable que, par une telle concession, la Divinité entende créer, aux infortunés et curieux évocateurs des esprits, une condition privilégiée comparée à celle plus paisible que donnent les vérités manifestées ou par la science ou par la révélation ? Et les esprits supérieurs peuvent-ils, par ce moyen et ces voies, accomplir une grande quantité des manifestations merveilleuses qu'on leur attribue ?

A de pareilles questions nous ne sommes pas en état de répondre.

Mais cela ne suffit pas pour détruire tous les faits qui nous démontrent la réalité des rapports que les êtres, hiérarchiquement supérieurs à l'homme, ont avec l'homme même ; la facilité avec laquelle ils répondent à ses invocations, et les phénomènes remarquables que, sur la demande de l'homme, ils se complaisent quelquefois à faire naître.

En ce qui concerne la Divinité, en particulier, il ne nous est pas permis

de vouloir scruter ses actes, de discuter les desseins providentiels et de demander le pourquoi des secrets de ses œuvres.

Est-il, en outre, absolument vrai que, permettant les rapports faciles entre les êtres immatériels supérieurs et ceux qui les invoquent, la Divinité crée à ces derniers une sorte de condition privilégiée comparée à celle que procurent les vérités révélées ou de la science ou de la foi ? Quant à nous, nous le nions d'une manière absolue. L'histoire est pleine de narrations d'apparitions spontanées bien authentiques, permises par la Divinité pour l'encouragement, l'avertissement, et la consolation de celui qui, étant croyant, fuit les évocations spirites. Les spirites eux-mêmes nous avouent de quelle épouvantable punition la Divinité les frappe, quand ils disent de quelles erreurs, de quelles faussetés, de quelles doctrines mensongères les esprits se font leurs maîtres, surtout en matière de morale et de religion. Et osera-t-on dire que c'est là une condition privilégiée ?

Mais si vraiment ce sont les esprits qui se manifestent par les moyens singuliers que nous avons signalés ailleurs, comment le spiritisme n'a-t-il jamais servi à nous éclairer sur une question embarrassante d'histoire, à résoudre une difficulté linguistique, à faire retrouver quelque objet égaré ou quelque document inconnu, à résoudre quelque problème scientifique, à reconnaître les maladies occultes, à révéler des remèdes spéciaux, à prédire, d'une manière certaine, les événements et les choses futures ?

En laissant de côté même les conditions que les affirmations contenues dans pareilles demandes soient toutes historiquement vraies et exactes, la réponse à faire nous paraît facile, puisqu'il nous semble évident que les notions de l'esprit de ceux qui sont passés à une meilleure vie ne peuvent pas être, en elles-mêmes, supérieures à celles que la nature et l'éducation de chaque individu, en particulier, ont pu lui fournir. Qui pourra croire et supposer qu'après la mort l'esprit d'un manant puisse être égal, en intelligence et en savoir, à celui d'Aristote, de saint Augustin, d'Alighiéri ou de Galilée ? Il n'est permis, du reste, à aucun esprit de se manifester en dehors des limites qu'il a pu se fixer.

On remarquera que, considérant le spiritisme sous un tel point de vue critique, nous l'avons identifié avec la magie ancienne et avec la nécromancie des temps passés.

De ces observations nous n'avons rien à exciper. Nous devons plutôt déclarer qu'entre la magie et la nécromancie des temps passés, et le spiritisme des temps modernes nous ne trouvons aucune différence substantielle ; et que nous y voyons, au contraire, une telle ressemblance, jusqu'à nous faire conclure à leur identité absolue. Par conséquent, dire que la magie, la nécromancie et le spiritisme sont une même chose, c'est, pour nous, reconnaître une des vérités les plus évidentes. Que dans le passé, la

magie et la nécromancie aient embrassé aussi beaucoup d'illusions, beaucoup d'hallucinations et beaucoup d'impostures, cela est dû seulement en ce qu'alors le spiritisme n'était pas bien détaché de l'hypnotisme et des sciences occultes ; comme, du reste, de nos jours encore, on ne le distingue pas toujours, au moins en ce qui concerne plusieurs phénomènes hypnotiques ou divers trucs et tours de charlatanisme auxquels il se trouve associé.

A celui à qui nos conclusions ne plaisent pas, nous ferons observer que ce n'est pas nous qui voulons les imposer ; mais, c'est la logique, qui, les faits étant examinés et choisis, nous les impose en premier lieu, et partant, à quiconque ne veut pas délibérément fermer les yeux à la lumière de la vérité.

CONSÉQUENCES DES PRATIQUES SPIRITES

Après avoir examiné et discuté les graves inconvénients et le danger même qui résultent de la pratique inconsidérée de l'hypnotisme, dont il recommande l'usage avec la plus grande circonspection et dans un but absolument thérapeutique, le Dr Lapponi fait de même la critique du spiritisme et dit :

Les faits du spiritisme présentent, en vérité, pour la société et pour l'individu, les mêmes périls et les mêmes préjudices que l'hypnotisme, sans exception, et peut-être encore en plus grande quantité ; et ils ne procurent, en compensation, aucun avantage, excepté celui, bien mesquin, de démontrer, d'une manière indirecte, l'existence du surnaturel qui apparaît, du reste, de plusieurs autres manières.

Aux principes plus répandus et plus inébranlables de la morale sociale civile et individuelle, viennent se substituer, dans les conversations spirites, les troubles mentaux de toute espèce qui varient de plus, de lieu en lieu. Et tandis qu'ils proclament toutes les religions bonnes, ils semblent faire une seule exception pour celle qui, étant la seule vraie, n'admet pas des erreurs et des superstitions, à savoir pour la religion catholique apostolique du Christ.

Chez les individus qui font les fonctions de médiums, et ceux qui assistent à leurs opérations, le spiritisme détermine ou l'affaiblissement ou l'exaltation morbide de leurs facultés mentales et provoque les névroses les plus graves, les névropathies organiques les plus sérieuses. La majeure partie des plus célèbres médiums (et on en connaît un grand nombre qui se sont livrés avec assiduité aux pratiques spirites) sont morts ou sont devenus fous, ou névropathes, ou victimes d'une paralysie progressive, outre que la pratique du spiritisme entraîne nécessairement à une vie agitée et absorbante.

Mais outre ces périls et ces préjudices, que le spiritisme a de commun avec l'hypnotisme, il en produit d'autres encore par lui-même et qui sont plus grands, par la liaison, toujours plus intime, que sa pratique établit entre

les êtres de nature, d'inclination, de passions, d'intelligence, de moralité et de tendances diverses. Mais c'est aux Théologiens qu'il appartient de s'occuper de ces périls et de ces préjudices ; quant à nous, c'est déjà trop d'avoir effleuré le sujet.

Qu'on ne dise pas que le spiritisme puisse apporter certains avantages particuliers, tels que la connaissance et la cure de certaines maladies, et la suggestion de certains remèdes ; puisque si, quelquefois, les indications ainsi obtenues ont été conformes à la vérité, le plus souvent elles n'ont fait qu'aggraver les conditions des pauvres malades. Les spirites objectent à cela que cela provient des esprits trompeurs et plaisants. Mais quand pourra-t-on jamais se prémunir et se mettre à l'abri contre l'intervention et l'action de ceux-ci ?

Le spiritisme ne peut donc jamais, et pour aucun motif, même profitable, se justifier aux yeux de la société, de la morale et du bien-être de l'individu. C'est en cela qu'il diffère grandement de l'hypnotisme, avec lequel il est quelquefois associé (hypno-spiritisme), mais dont il diffère substantiellement.

CONCLUSIONS

De l'étude que nous venons de faire, avec le plus grand soin possible, de l'hypnotisme et du spiritisme, découlent naturellement les propositions suivantes que nous donnons à titre de corollaires de notre travail :

1° L'hypnotisme et le spiritisme ont été toujours, depuis les temps les plus reculés, plus ou moins remarqués de tous les peuples de la terre. Souvent ils ont été confondus ensemble, donnant lieu à l'hypno-spiritisme. Le magnétisme animal de Mesmer et de ses disciples est, dans l'espèce, la même chose que l'hypnotisme, mais dans des cas spéciaux et entre les mains de certains individus, il devient un composé d'hypnotisme et de spiritisme, avec prépondérance de l'un ou de l'autre.

Le spiritisme, dans sa forme pure, est constitué des phénomènes physiques et psycho-biologiques de nature tout à fait spéciale, sans relation aucune avec les conditions ordinaires de l'économie cosmique. La télépathie lui est peut-être analogue et identique.

2° Le spritisme est la manifestation de l'activité d'ordre surnaturel. Ses phénomènes peuvent s'expliquer en partie, par l'illusion, l'hallucination, la supercherie et la fraude, et par l'état particulier physio-pathologique des médiums ou de leurs aides. Pourtant, aucune loi physique ne peut, pour la plupart des faits, donner une explication vraisemblable et encore moins probable. Beaucoup d'entre eux sont en contradiction avec les lois les plus connues de la nature. Le spiritisme de nos jours est identique à la magie et à la nécromancie des Grecs, des Romains et du moyen âge.

3° Dans la vie pratique, l'hypnotisme et le spiritisme présentent de graves périls et de grands préjudices, physiques, moraux, sociaux et individuels. Ces périls et ces préjudices sont considérablement plus grands dans l'hypnotisme ; et dans l'hypno-spiritisme ils le sont plus que dans l'hypnotisme pur. L'hypnotisme pur a un côté utile qui manque entièrement au spiritisme.

4° Le spiritisme est toujours dangereux, nuisible, immoral, réprouvable ; il doit être condamné et interdit avec la plus grande sévérité, sans restriction, à tous ses degrés, sous toutes ses formes et sous toutes ses manifestations possibles.

(Fin).

Traduit de l'italien,
Prof. C. MOUTONNIER.

L'œuvre du Docteur Lapponi

Tel est le livre étrange dont vous venez de lire, cher lecteur, la traduction fidèle de la partie du spiritisme, la plus importante pour nous; livre dont on parle déjà un peu partout, que tout le monde voudra connaître et qui fera noircir bien du papier. Je dis étrange, car vous n'avez pas été sans y remarquer, comme moi, l'incohérence des idées, l'absence complète d'argumentation, de preuves; et, sans doute, aussi, dès les premières lignes, vous aurez découvert l'esprit qui l'a conçu, le mobile qui a fait agir l'auteur. Revêtu du sceau pontifical, le livre est destiné à faire le tour du monde.

Le Dr Lapponi a-t-il atteint son but ? S'est-il trouvé à la hauteur de la tâche qu'il a entreprise ? A-t-il envisagé le spiritisme dans toute la beauté de sa doctrine, dans la noblesse, l'élévation, la pureté de ses principes qui la mettent au premier rang des croyances humaines, qui fut celle sur laquelle le Christ a bâti son Église, celle qui émane de l'Esprit suprême, qui est dans tout, qui anime tout, source vive et intarissable à laquelle vient s'abreuver l'humanité depuis son apparition sur le globe terrestre? A-t-il parlé au nom du progrès et de la science ? A-t-il, enfin, parlé au nom de la vérité ?

Disons-le sans crainte, comme sans ambages ni réserve : Non.

Le Dr Lapponi a parlé comme médecin et non comme psychologue.

Il n'a pas compris toute l'importance du pouvoir dont il a été investi. Instrument passif de la volonté de ses maîtres, il a subi leur joug, il a été l'écho et l'interprète de leurs idées et de leurs sentiments.

Et pourtant, qui mieux que lui, le familier du Vatican, pouvait faire germer le vent de la concorde au sein de la Chrétienté? Qui mieux que lui pouvait, par sa personnalité exceptionnelle et son influence, concilier l'es-

prit de la religion avec le domaine de la science et donner à son livre une portée à la fois scientifique et sage? Les catholiques y auraient trouvé la fin de leurs débats, sous la forme la plus conciliante pour leurs sentiments religieux et auraient pu rectifier, en pleine quiétude de conscience, toutes les erreurs que la tradition scolaire avait déposées dans leur esprit. Tandis que, d'autre part, les savants auraient salué avec joie, leur collègue, qui mettait son savoir et son expérience au service des peuples croyants, par une propagande juste et humanitaire. Mais, telles n'étaient pas les vues du Souverain Pontife, qui ne transige pas avec ses principes et qui ne connaît pas d'atermoiement.

Dès le début, le Dr Lapponi attaque son ennemi de front et cherche à le terrasser! Du haut du Vatican, sans préambule ni périphrase, il lance son « Veto » (je m'oppose) et menace des foudres de l'Église tout spirite qui se livre à la pratique du spiritisme.

— « C'est, dit-il, une chose prouvée, (nous aurions désiré voir la preuve « à l'appui de l'affirmation), que le spiritisme nous a été importé des pays « où l'équilibre mental, l'excentricité, l'amour pour le merveilleux sont « choses extraordinairement communes.

« L'Amérique, l'Angleterre et la France occupent malheureusement la « première place. La vie orageuse qu'on mène dans ces pays donne peut- « être l'explication de ces choses. »

Je doute que les pays susnommés soient flattés d'être traités de cette façon. C'est là une appréciation bien légère et bien hasardée de la part d'un homme de la valeur du Dr Lapponi et qui ne peut trouver grâce à nos yeux que par son ignorance de l'histoire de ces peuples. Mais passons outre et suivons-le dans sa diatribe :

C'est au tour des médiums dont il va maintenant faire le procès.

« Provocateurs et intermédiaires des phénomènes spirites, les médiums « sont tous plus ou moins déséquilibrés et névropathes. Ils ressemblent beau- « coup aux devins, aux pythonisses, aux sibylles de l'antiquité... et, par cela « même, ils sont malades et irresponsables, etc... »

Vous avez bien lu, cher lecteur, tous les médiums sans exception, tous ne sont que des détraqués, des cerveaux malades... Christ, lui-même qui fut le plus grand des médiums qui aient paru sur terre, ne trouve pas grâce aux yeux du Dr Lapponi.

Et comme déduction naturelle des deux premières propositions de son syllogisme, il se demande si on ne doit pas considérer les « phénomènes « spirites comme le résultat d'hallucinations, d'illusions, de charlatanisme. » Tel est son aveuglement qu'il n'est plus capable de distinguer le vrai du faux

Mais, pourtant, le fait existe, indéniable, manifeste, vivant. Il se dresse devant les yeux avec toute sa puissance, comme une preuve authentique de

l'existence des êtres après la mort. Comment est-il venu parmi nous? Comment s'est-il révélé à la génération moderne? N'est-ce pas par les labeurs incessants, par les études et les recherches opiniâtres des savants de toutes les nations, qu'il s'est affirmé à l'esprit même des plus incrédules et des plus sceptiques? N'est-ce pas au concours indispensable et utile des médiums que la science doit ses découvertes sur les vérités fondamentales des destinées humaines, ce que l'Église catholique n'a jamais pu démontrer?

De deux choses, l'une: ou le Dr Lapponi ignore ces choses et il faut qu'on les lui fasse connaître ; ou il a un bandeau sur les yeux qui l'empêche de voir. Et, quoi qu'il en soit, son livre pèche par la base et n'est pas sérieux.

Mais, comme si quelque remords fût venu troubler sa conscience, si quelque esprit l'eût dominé, eût guidé sa main malgré lui, il ne peut résister au désir de nous faire connaître ses impressions.

« C'est en vain, dit-il, qu'on cherche à nier les phénomènes spirites, « *à priori;* c'est en vain qu'on s'efforce de les détruire, *à posteriori*. Chassés « par la porte, ils rentrent par la fenêtre ; on pourra, si l'on veut, en res- « treindre le champ d'action (du spiritisme); mais le détruire entièrement, « on ne le peut pas; parce que, si nous le désavouons dans nos discours, « nous le sentons au dedans de nous, autour de nous, au-dessus de nous, et « partout... »

N'êtes-vous pas comme moi, cher lecteur, étonné de cet aveu? Ce revirement d'opinion entre sa négation première et l'apologie que vous venez de lire ne vous semble-t-elle pas être une défection? Le fait de quelqu'un qui nage entre deux eaux? Dont l'esprit est troublé, subjugué?

Oui, le Dr Lapponi croit à la réalité du phénomène spirite et sa foi n'a pas de bornes. Il croit même au médium, lequel, assis sur une chaise, dans une chambre, sortit par la fenêtre, fit un tour dans l'air et rentra par une autre fenêtre.

Il croit au passage des enfants Parsini, « de Ravo à Malfilo » ; il croit sans distinction aux contes les plus étranges, aux phénomènes de télépathie, aux facultés étonnantes des Fakirs. Oui, il croit à tout, à tout, en somme.

Mais vous pensez sans doute que la foi lui est venue de son expérience personnelle? Qu'il a vu et constaté un seul des faits dont il fait mention dans son livre? Non jamais, jamais, — ce sont ses paroles textuelles, — il n'a fait par lui-même aucune expérience ; l'occasion et le loisir lui ont manqué pour faire un examen sérieux des faits avec les soins requis, les précautions nécessaires, les appareils et les instruments dont se servent les savants opiniâtres et consciencieux. Malgré cela, semblable à ces étudiants en médecine qui font, à leurs examens, des dissertations sur des maladies souvent très compliquées, et dont ils n'ont pas vu un seul cas, le Dr Lapponi a, sur le spiritisme, des idées bien arrêtées et même batailleuses.

Il n'a pas plus tôt entendu parler d'un phénomène nouveau, qu'aussitôt il cherche à en faire l'interprétation ; et cette interprétation, c'est qu'en vérité il est question de l'action, de l'influence des Esprits, c'est-à-dire des êtres plus parfaits que l'homme, plus intellectuels et mieux doués que lui et aussi d'une force physique plus grande, lesquels jouissent de la faculté d'agir, surtout si on les évoque, sur l'homme et sur les choses qui les intéressent. Les phénomènes spirites sont donc, ajoute-t-il, les manifestations matérielles de l'existence des esprits, et parmi ceux-ci se trouvent aussi les esprits des trépassés.

« De plus, considérant l'empreinte de l'intelligence, de la volonté, de la « tendance, des affections et des passions dont sont revêtus un grand nom« bre des phénomènes extraordinaires dont nous nous occupons, il nous sem« ble indispensable d'admettre, comme cause des faits analysés, des êtres « immatériels qui, précisément, au moyen de ces phénomènes, nous prou« vent leur existence... »

Et plus loin, à la page 195 de son livre :

« Répugne-t-il à la raison de croire que, parmi ces êtres, il s'en trouve « qui, ayant fini leur existence sur la terre, laissent leur corps au monde « sensible et émigrent avec ce qui forme l'étincelle et le principe actif, l'es« prit de leur vie, vers des régions plus sereines? Tout, au contraire, ne « nous démontre-t-il pas qu'il en est ainsi et que cela doit être? »

Et il en déduit la conséquence étonnante qu'entre le spiritisme et lamagie et la nécromancie, il n'y a aucune différence substantielle. « Dire que la « magie, la nécromancie et le spiritisme sont une même chose, c'est pour « nous reconnaître une des vérités les plus puissantes. »

Arrivé à ce point, le Dr Lapponi arrête son travail d'interprétation. Il a compris toute la difficulté, d'ordre logique et moral, qui résulte de l'incongruité qui existe entre la pure essence de ces esprits et la vilenie et la bassesse de la majeure partie de leurs manifestations ; l'improbabilité que la Divinité permette à ces êtres supérieurs d'entrer aussi facilement en rapport avec l'homme, même au détriment de la vérité qui leur est la plus chère. Mais, à de telles questions, la réponse doit être faite, dit-il, par les théologiens et non par les médecins.

Et comme s'il regrettait d'avoir fait cette confession, pris d'un délire mental, il lance le cri d'anathème qui est l'épilogue et le pendant du prologue de son livre, et qui est aussi sa propre condamnation et l'aveu même de son impuissance.

« Le spiritisme, s'écrie-t-il, est toujours dangereux, nuisible, immoral, « réprouvable; à condamner et à interdire très sévèrement, sans restriction, « à tous ses degrés, sous toutes ses formes et sous toutes ses manifestations « possibles. »

Ne vous semble-t-il pas, cher lecteur, entendre la parole du prêtre qui, du haut de sa chaire et d'un ton sentencieux, défend à ses fidèles de sonder les dogmes de l'Église qui sont pour eux, dit-il, des mystères impénétrables et au-dessus de la raison humaine. Je vous plains, monsieur Lapponi, vous suivez les mêmes errements que vos maîtres; vous voulez bâillonner la raison et mettre la lumière sous le boisseau ; mais vous n'y parviendrez pas; car ils sont loin de nous ces temps d'absolutisme où, plongés dans les ténèbres de l'ignorance et de la superstition, les hommes croyaient aveuglément sur la foi de l'Évangile. Une ère nouvelle s'est ouverte à la science et a détruit les bornes qui encerclaient le champ de nos observations.

La vie n'est qu'une étude continuelle de l'Infini, un effort constant pour le traduire en forme finie. Tout homme a le droit de chercher la vérité, comme il l'entend ; si vous enchaînez sa pensée, vous portez atteinte à sa liberté et vous nuisez à vos semblables en voulant diminuer, amoindrir la connaissance de Dieu. C'est donc à tort que vous jetez l'anathème aux spirites, au nom de l'orthodoxie ; car un jour viendra où toutes les croyances si diverses pour la forme, mais qui reposent, en réalité, sur un même principe fondamental : « Dieu et l'immortalité de l'âme », se fondront dans une grande et vaste unité, lorsque la raison aura triomphé des préjugés.

Et en quoi, dites-le nous, le spiritisme est-il nuisible, réprouvable ? Nous vous demandons des preuves, et vous n'en donnez aucune. Où se trouve le danger ? En quoi peut-il être immoral ? Enseigne-t-il la duplicité, le mensonge, l'égoïsme ? Ses principes sont-ils contraires aux devoirs et aux droits de l'homme ? Sont-ils en opposition avec les lois divines ? Sa doctrine est simple et sans mystères et le Christ lui-même en a fait la base de son édifice.

Elle est contenue dans ces quelques mots : « Fais tout pour autrui ! La pensée de l'homme tournée vers Dieu, l'adoration et l'hommage du cœur et l'amour universel qui se traduit par la Fraternité, la Solidarité et la Concorde ! »

Vous traitez avec mépris les médiums qui ne sont, à vos yeux, que des déséquilibrés, des névropathes ! Mais vous ignorez donc que tout, dans l'univers, est doué de la faculté médianimique : depuis la pierre précieuse, qui réfléchit les rayons étincelants du soleil, jusqu'à l'esprit le plus pur et le plus parfait qui reçoit à son tour la lumière de l'Éternel ? — Vous ne savez pas que la médiumnité est la pierre angulaire du spiritisme ancien et moderne; que c'est la source divine d'où afflue un courant continu de force et d'amour unissant entre eux tous les êtres de l'espace ? Oui, dans tous les règnes de la nature, du minéral jusqu'à l'homme et de l'homme jusqu'à Dieu, il y a une échelle ascendante, c'est celle de la médiumnité.

Ce que vous paraissez ignorer encore c'est que, par sa nature, la révélation spirite a un double caractère; qu'elle tient à la fois de la révélation divine et de la révélation scientifique. Le spiritisme est une science d'observation et non le produit de l'imagination ; la source en est divine et l'élaboration est le fait du travail de l'homme. L'objet spécial du spiritisme est la connaissance des lois du principe spirituel qui est une des forces de la nature ; il procède exactement de la même manière que les sciences positives, c'est-à-dire qu'il applique la méthode expérimentale. — Le spiritisme et la science se complètent l'un l'autre.

« Vous vous demandez enfin comment, si ce sont vraiment les esprits « qui se manifestent, le spiritisme ne nous a-t-il jamais servi à faire retrou- « ver quelque objet égaré, à reconnaître et à guérir des maladies, à prédire « les événements... » Peut-on plus ouvertement avouer son ignorance Mais, monsieur Lapponi, l'histoire de la psychologie, dans les temps anciens comme dans les temps modernes, reproduit, en plusieurs langues, des faits multiples de prémonitions, de guérisons, d'événements annoncés et qui se sont réalisés dans l'avenir...

Il est évident que vous ignorez la philosophie pure et transcendantale du spiritisme, car vous eussiez tenu un tout autre langage ; vous eussiez fait œuvre pie et durable, et votre nom, béni et vénéré, eût été inscrit sur le livre d'or de l'histoire, en lettres ineffaçables, parmi tous ceux des bienfaiteurs de l'humanité ; car ceux-là seuls sont grands et demeurent qui écrivent pour

La Vérité, pour le Juste et pour l'Éternité !

Prof. C. MOUTONNIER.

PAGES RETROUVÉES

(suite).

L'ABBÉ BORNAVE

XXX

Le courrier de France est arrivé ; le coup de canon, qui retentit dans tous les cœurs des habitants de Saint-Denis, appelle chacun au port... On court aux nouvelles, on se presse pour assister à la distribution des lettres, on brise les enveloppes des journaux, on s'interpelle... On se presse les mains, on se félicite...

Ce paquebot, qui se balance sur la rade de Saint-Denis, a laissé échapper

les secrets enfermés quatre semaines dans ses flancs. Il apporte bien des joies et souvent, hélas ! des tristesses.

J'ai déjà écrit cela et j'éprouve le besoin de répéter cette pensée que j'ai tant de fois éprouvée. Qui n'a pas quitté sa patrie, qui n'a pas vécu là-bas, dans les colonies lointaines, ne comprend pas les émotions qu'apporte — à l'âme de l'exilé volontaire ou contraint — « l'arrivée du courrier ». Ce jour-là, tous les fonctionnaires, tous les officiers, les négociants, les armateurs, les jolies créoles, en toilettes légères, vont à la poste. C'est le grand jour des saluts, celui où tous les visages, en attendant des lettres, sont radieux... Les cafés débordent de consommateurs, qui causent des messages reçus, de leurs affaires, de leurs familles et du reste.

Sous une tonnelle du Café de l'Europe les officiers d'infanterie de marine entouraient le lieutenant-colonel Gassias qui venait d'apprendre le maintien de la proposition faite en sa faveur, par le général inspecteur, pour le grade de colonel. Le commandant Bourgey était proposé pour lieutenant-colonel. Le capitaine Guibart, un blessé de Bazeilles, était promu officier de la Légion d'honneur ; le lieutenant Charles Lionnet était au tableau pour capitaine au choix ; enfin, quatre sous-lieutenants étaient promus lieutenants. La joie éclatait donc parmi les officiers qui accompagnèrent le colonel chez Mme Gassias. Elle reçut, ainsi que sa fille Gabrielle, les compliments de tous les officiers, qu'elle fit entrer au jardin où la conversation s'alluma vive et animée.

Vallas venait d'apprendre, par un camarade détaché au Ministère de la Marine, que toutes les pièces relatives à sa demande de mariage étaient enfin réunies, sur le bureau du Ministre qui allait y apposer sa signature et qu'elles prendraient, irrévocablement, le chemin de la Réunion, par le prochain paquebot. — « Tu peux donc allumer déjà les flambeaux de ton hyménée », lui disait son camarade en terminant sa lettre par des félicitations et des souhaits de bonheur.

Aussi le jeune lieutenant pria-t-il le colonel et Mme Gassias de lui permettre d'aller communiquer cette heureuse nouvelle, ainsi que celles concernant ses camarades, à sa fiancée et à la famille S... ; puis, il faut ajouter qu'il avait hâte de rejoindre ensuite son cousin, l'abbé Bornave, pour dépouiller ensemble le courrier du pays Basque, dont une partie était encore attendue par le vaguemestre... — Vallas, lui dirent en riant le capitaine de Bourgny, les lieutenants de Beauchêne et Giliani, avec tout le clan des danseurs... songez à l'orchestre... car on dansera. — N'oublie pas les glaces, surtout, lui cria Lhotelier, toujours calme et positif... je te jouerai, ce soir-là, le *Mariage de Figaro !*

Après avoir lu, à Mlle Éva et à sa famille, la lettre leur assurant que leur mariage pouvait enfin être fixé à la semaine qui suivrait l'arrivée du pro-

chain paquebot, Maurice rencontra le vaguemestre et courut à l'évêché où il trouva Gaston ouvrant son courrier. Tous les deux se plongèrent alors dans cette joie douce que procure la lecture des lettres de famille.

La première nouvelle fut celle du mariage de Rose, la fille du Dr Beraben, avec Jean Bornave, le frère de l'abbé. En l'apprenant, Maurice n'avait pu s'empêcher de pâlir. — « Mon cher frérot, unissons nos cœurs pour souhaiter à la chère enfant tout le bonheur qu'elle mérite... Elle aurait pu n'être que ma cousine, elle est ma sœur, tu ne dois pas le regretter, Maurice, dit en souriant avec douceur Gaston, qui pressa la main de son cousin.

Selon leur désir, les jeunes époux s'installaient à quelques kilomètres de la scierie du père Bornave, le long du Gave, où une chute d'eau invitait depuis longtemps un travailleur intelligent à s'établir. La sœur de Maurice, Anita Vallas, avait été demandée en mariage par un brave garçon qui venait de terminer son service militaire comme sergent aux chasseurs alpins. Il devait diriger la ferme des Vallas, qui réclamait un bras fort et un cœur vaillant. Mais il était décidé que les fiancés attendraient le retour de Maurice Vallas, qui, après son mariage avec Éva, rentrerait en France où tous les deux assisteraient à cette fête de famille. Enfin les nouvelles du pays étaient bonnes, et comme on y avait appris le naufrage du *Paul-et-Virginie* en même temps que l'arrivée de l'abbé Bornave à l'île de la Réunion, chacun s'était réjoui de savoir les deux cousins réunis. On avait l'espoir que Gaston, renonçant à se faire missionnaire, resterait dans le clergé colonial et pourrait revenir en France, en congé, après plusieurs années. Tous les mois on aurait de ses nouvelles, tandis que, s'il était allé en Océanie, ses parents eussent toujours vécu dans l'inquiétude au sujet de leur fils et de leur frère bien-aimé.

Gaston avait reçu une lettre de l'Évêque de Bayonne, qui était en correspondance avec celui de la Réunion. Sa Grandeur félicitait son « cher enfant » d'avoir échappé aux dangers de son naufrage ; ce que le saint homme attribuait aux prières qu'il avait adressées au Très-Haut et ce qui peut-être était possible. Il disait au jeune prêtre combien il était fier de l'acte héroïque qu'il avait accompli en se jetant courageusement à la mer pour sauver un de ses semblables, ce que lui avait écrit Monseigneur de la Réunion, passage épistolaire que Gaston crut modestement devoir lire tout bas... Après avoir rempli leur cœur de joie les deux amis se séparèrent, Vallas pour retourner auprès de sa fiancée, l'abbé Bornave pour se rendre chez l'Evêque qui lui avait donné une chambre confortable, sous la galerie large et fraîche, dans le beau jardin ombreux dont Mgr Delannoy l'avait prié d'user en toute jouissance.

Quand il eut aidé l'aimable Évêque à dépouiller son courrier, il rentra chez lui, et s'aperçut que, parmi ses lettres, il en était une qu'il n'avait pas

ouverte. Elle portait le timbre postal de Paris. Il en brisa l'enveloppe et quelle fut sa joie de reconnaître la signature et l'écriture large et caractéristique de l'abbé Marchal... Voici cette lettre :

Paris, 8 janvier 1874.

Mon cher Gaston,

« Que de faits étranges ont à se raconter deux hommes qui se sont quittés depuis une année à peine, parce que chacun a pris un chemin différent, alors qu'ils auraient cru mener la même vie s'ils avaient continué à vivre l'un près de l'autre. »

« De moi, je suis peu pressé de vous dire les tristesses des jours qui se succèdent comme une mer mauvaise qui ne veut pas s'apaiser. Parlons donc de vous, mon enfant. »

« Lorsque vous êtes parti pour vous embarquer au Havre, vous m'aviez fait promettre d'aller voir votre famille; j'étais interdit déjà et votre cœur, jeune et généreux, n'avait pas songé que je pourrais être mal accueilli par votre mère si pieuse, par votre père dont vous m'aviez dit le caractère sévère et que ses pratiques religieuses auraient peut-être mal disposé à recevoir un prêtre écarté du sein de l'Église par ceux qui devraient l'aimer, le secourir et dont ils auraient dû discuter et combattre doucement ce qu'ils croient les erreurs. Si j'avais pensé trouver en l'abbé Herrigoyen, une âme généreuse et tendre, je me serais peut-être présenté à lui comme un frère et j'aurais demandé à partager son foyer et la moitié de son pain, mais son esprit étroit lui eût sans doute conseillé de faire sonner les cloches pour prévenir ses ouailles de fermer la porte

Au nez du pauvre misérable ;
Et de chasser partout le triste pèlerin,
Cachant, sous sa robe, le diable,
Sans comprendre combien cruel est son chagrin.

« J'ai donc cru sage de m'abstenir et je suis parti cacher, dans la grande Babylone, non point ma honte, car ma conscience ne me reproche rien, mais ma tristesse. »

« Une lettre de mon ami d'Amérique, M. Hogson, m'annonçait qu'il arriverait sous peu de temps à Paris et je savais que je trouverais chez lui l'accueil des anciens jours, ma chambre et mon couvert. Il me faisait part de ses projets de parcourir encore l'Italie en ma société; je remerciais donc le ciel qui m'offrait un abri au moment de l'orage, le pain alors que l'Église me condamnait à la disettte et un bien plus précieux, l'amitié d'un homme de cœur. »

« Arrivé à Paris, je me rendis chez M. et Mme Gaëtan Leymarie qui

m'avaient jadis présenté à Allan Kardec, et je fus touché de leur accueil dont je garderai toujours un souvenir reconnaissant. Ils m'ont fourni du travail qui m'assure le pain quotidien et la première édition de mon *Esprit consolateur* étant épuisée, M. Leymarie va m'aider à publier la seconde.

« Votre lettre, mon cher Gaston, m'a donné des détails intéressants sur votre voyage commencé sous de favorables auspices jusqu'au Cap de Bonne-Espérance et qui s'est terminé d'un façon si tragique.

« J'ai su depuis, par la famille de l'un des deux missionnaires, l'acte si courageux accompli par un jeune prêtre passager qui, paraît-il, se précipita dans les flots,au risque d'y périr,pour sauver la vie d'un matelot; cette histoire a rempli mes yeux de douces larmes; mais, comme, dans votre récit de voyage, vous n'avez pas cru devoir me parler de ce beau fait, j'ignore le nom de ce brave jeune homme, à qui, si vous le rencontrez, vous direz toute mon admiration.

« A toute chose malheur est bon, dit le proverbe, et je suis tenté de vous l'appliquer, mon cher Gaston, puisque, malgré votre désir d'aller si loin vous perdre dans les sombres forêts océaniennes, au milieu des cannibales des îles Sandwich, un destin meilleur vous a arrêté dans cette île charmante de l'Océan Indien dont vous me faites un récit tel que, si j'avais vingt ans de moins et un peu d'or en plus, je serais capable de m'embarquer pour aller vous retrouver dans ce petit coin délicieux et discret.

« Une lettre de mon ami M. Hogson m'apprend qu'il recule son arrivée en Europe de deux mois, sans se douter de l'épreuve à laquelle ce retard me condamne... Ce prodigue qui, lorsque nous sommes ensemble, dépense sans compter, n'a jamais pensé que le pauvre doit payer son pain, et, comme je ne le lui ai jamais dit ni ne lui ai rien demandé, il ne m'a pas proposé une avance que j'eusse acceptée et que je ne solliciterai point.

« Hélas ! c'est beaucoup parler de moi qui ai appris que si cette existence est chargée d'épreuves c'est que j'ai dû les mériter dans une vie antérieure, ce qui serait juste. Je les accepte de grand cœur en pensant que, plus tard, j'aurai peut-être, moi aussi, en partage, ces biens terrestres qui me permettront de soulager mes semblables. Avez-vous relu, mon cher Gaston, les livres que je vous ai offerts, relisez-les.. Les ouvrages spirites commencent à se multiplier. Mais aucun de ceux que j'ai lus n'approche des écrits qu'a publiés,avec l'aide d'esprits élevés,celui que nous appelons « Le Maître », de cet Allan Kardec dont les préceptes sont si sages, dont la doctrine est si consolante qu'il n'est pas une douleur humaine, physique ou morale qui ne puisse y trouver le baume nécessaire à sa guérison. Toute faute doit être rachetée, toute souffrance doit être acceptée parce qu'elle efface une faute passée, de même que sur une robe blanche une tache disparaît sous un lavage.

« Accepter sa situation sans se plaindre c'est croire qu'il fallait qu'elle nous fût imposée. Vous et moi, Gaston, nous n'ignorons point que le sacerdoce nous a été imposé et que, l'ayant accepté malgré nos désirs, nous devons remplir notre ministère avec dignité.

« Jadis, nous aurions ajouté, à la pratique de la religion et au respect du vœu, une foi aveugle contre laquelle il n'aurait pu entrer en notre esprit la pensée de douter. Aujourd'hui, mon ami, si nous sommes liés au sacerdoce par ce vœu prononcé librement, nous avons le droit de croire et d'écrire, pour les générations qui viennent derrière nous, que si nous avons été trompés nous leur devons la vérité. Le vœu est le piège immoral contre lequel je me récrie et pourtant je ne briserai pas le mien. Vous regarderez le vôtre comme solennel et sacré, mon cher enfant, et vous resterez lié à l'Église comme l'oiselet privé de liberté dont on ouvre la cage et qui, après avoir essayé ses ailes, est effrayé de sa liberté et revient dans sa prison où il rentre, captif volontaire, parce qu'il y trouve l'eau et le grain.

On a dit de l'*Imitation de Jésus-Christ* que si l'Évangile est le plus bel écrit venant de Dieu, celui-là est le plus beau qui soit sorti de la main de l'homme. Oui, le moine inconnu qui a écrit lui-même les quatre livres de l'*Imitation* ou qui a compilé, pour les réunir sous une seule couverture, les belles pensées, ardentes, pieuses et poétiques émises, jusqu'au XVe siècle, par des imaginations mystiques et particulières et qui suffisent pour conduire une âme à la sainte pureté — ce moine, dis-je, a fait un beau livre. Je l'ai lu, relu, médité; eh bien! j'avoue qu'il n'a point satisfait mon cerveau, qu'il n'a rien dit à mon cœur, et que mon âme inquiète n'a trouvé, dans l'*Imitation du Christ*, aucune indication pour une vie future dont l'auteur n'avait point l'intuition. L'abbé de Lamennais était à même de transcrire noblement des pensées humaines émises en un latin peut-être difficile à rendre dans une cellule de bénédictin ou de chartreux il y a cinq cents ans; mais il traduisait. Aurait-il émis lui-même les mêmes pensées au XIXe siècle? Ce livre a été écrit pour un religieux qui ne veut rien connaître du monde Une pensée se présente à l'esprit de tout lecteur de l'*Imitation :* serait-il possible à Dieu d'avoir imaginé une humanité dont tous les membres voudraient suivre à la lettre les préceptes de l'*Imitation ?* Que d'exagération mystique contient ce petit volume dont les conseils ne peuvent être utiles que pour l'homme enfermé dans une cellule ou un sombre cachot, seul avec ses tristes pensées. On y voit toujours surgir le démon, le vieil ennemi, l'antique serpent ; mais au moins, les peines horribles d'un enfer monstrueux n'y sont point étalées. Cependant, tel qu'il est, mon cher ami, si vous ne voulez pas admettre avec moi que l'âme immortelle n'attendra pas des millions d'années ce jugement dernier problématique et ce châtiment éternel impie qui est réservé à celui qui a mal dépensé les quelques jours d'une vie éphé-

mère qu'il n'a pas demandée la première fois et que nous redemanderons tous si le ciel y a ajouté le libre arbitre, ne cherchez point de livre plus consolant que l'*Imitation de Jésus-Christ*.

« Mais votre âme pure, mon cher enfant, vous a dit tout ce que je vous écris et cette lettre peut traîner sur votre table sans crainte, car l'indiscret qui la lirait n'accusera point le père Marchal de corrompre votre cœur. Il verra qu'il ne veut lui parler que de la vérité avec son simple bon sens.

« Vous avez pour curé de la cathédrale à Saint-Denis un de mes anciens du séminaire, l'abbé Peroux, chevalier de la Légion d'honneur, esprit large et aimable, qui sera un ami pour vous. Vous me rappellerez à son souvenir et lui direz mon histoire.

« Ai-je tout dit à votre cœur ?.. Vous êtes jeune, la nature vous a gratifié de ses dons charmants que j'ai vite appréciés chez vous, la douceur et l'énergie tout à la fois et la beauté de la forme. Votre sensibilité ne vous mettra point à l'abri des lois de la nature et vous sentirez, comme tout homme, ce sentiment puissant que le créateur lui a imposé... nommons-le par son nom, l'amour. Il m'a atteint, cher Gaston, il m'a frappé, il a fait couler mes larmes, il vous frappera, et comme moi il vous fera verser des pleurs. Loin de nos âmes élevées le voile de l'hypocrisie. Si vous rencontrez, sur le sentier de votre belle jeunesse, cet être composé de toutes les vertus, de toutes les douceurs et de toutes les cruautés que le charme a cimentées, et qui est la femme, fermez les yeux, fuyez-le... l'amour nous est interdit, fût-il pur comme celui des anges.

« Comme l'oiselet, dont je vous citais l'exemple tout à l'heure, repliez vos ailes, refusez la liberté, ne cherchez pas à goûter le bonheur, et regagnez votre cage.

« Donnez-moi de vos nouvelles de temps en temps ; vos lettres me feront du bien et m'aideront à apaiser des peines, qui sont légères sans doute, mais que mon imagination grossit. Parlez-moi de ce jeune lieutenant Vallas, votre cousin, que vous avez retrouvé presque miraculeusement et que vous m'avez dit aimer comme un frère.

« Quand vous élèverez vos pensées les plus pures vers le Très-Haut, là-bas sous le ciel limpide des nuits que vous me dites si belles, et si remplies d'étoiles, pensez à votre vieil ami et dites à Dieu : Mon père, ayez pitié de nous. »

« Je vous embrasse, mon cher enfant, de tout le cœur qui vous est dévoué et qui vous souhaite le bonheur terrestre. »

V. Marchal,
Ancien aumônier de l'Armée.

Après avoir lu cette longue lettre de son vieil ami, au cœur si droit, la

nuit était arrivée. Gaston, seul et silencieux, réfléchissait aux conseils relatifs à ce sentiment si tendre contre lequel la vigilance du vieux prêtre expérimenté voulait le mettre en garde. Il examina son cœur, il vit apparaître à ses yeux l'image jeune et charmante de Violetta. Il se dit qu'elle n'était pour lui qu'une sœur... et lorsque Mgr Delannoy vint doucement l'avertir que l'heure du repas était arrivée, il vit que le jeune prêtre avait pleuré.

XXXI

En vous promettant, lecteurs amis, cette histoire de l'abbé Bornave je ne pensais point vous raconter quelque chose de bien gai et vous avez dû constater déjà cette fatalité qui semble s'attacher à deux existences, force inconsciente qui a frappé d'autres êtres ainsi que, dans un torrent rapide, deux pierres, emportées avec violence, heurtent et détachent d'autres roches qui les suivent en leur fuite que rien n'arrête.

La destinée existe-t-elle ? Est-il possible de la changer ? Si la réponse est affirmative, il est admissible de concevoir qu'en changeant soit volontairement, soit impulsivement la route qui était tracée à une âme humaine, toute sa vie soit changée, et l'on comprend alors que bien des gens ont raison, lorsqu'ils disent ce que chacun de nous a entendu répéter souvent, s'il ne l'a dit lui-même: « Ce n'était pas la vie que je devais mener. — J'ai manqué ma vocation. — J'ai gâché ma vie », expression triviale, sans doute, mais parfaitement juste.

Ces réflexions jetées, revenons à nos pages retrouvées... dont je voudrais passer les plus tristes... hélas, il faudrait finir ici.

. . . .

— « Éva, je vous en prie, écoutez-moi quelques instants; pourquoi me couvrir de votre dédain ? Ne suis-je pas votre ami d'enfance ? Ne vous ai-je pas avoué mon amour le premier ? »

— « Edgar, je vous conjure de vous éloigner, votre conduite est blâmable ; oui, vous êtes un ami, oui, vous m'avez fait un jour l'aveu de... votre affection, mais vous ai-je laissé croire que j'y répondais ? Non, avouez-le. Restez mon ami dévoué, je resterai la vôtre, rien de plus. »

— « Éva, encore un mot, tant que l'autorisation à ce mariage n'est point arrivée, vous vous appartenez encore... laissez-moi espérer. »

— « Monsieur, ce que vous dites suffirait pour changer mon amitié en haine ; croyez-vous donc que la parole que j'ai donnée à M. le lieutenant Vallas est de celles que l'on foule aux pieds. Retirez-vous, si vous ne voulez pas aller au devant d'un malheur. Viens, Violetta, allons rejoindre ma mère et ma sœur. »

Cette scène rapide s'était passée au jardin du roi, un soir que la musique de l'infanterie de marine y donnait un concert.

M. Edgar de V... avait vu Mlle Éva S... entrer dans une allée ombreuse avec son amie Violetta pendant un intermède musical et l'avait suivie. Cette insistance, si elle démontrait le sentiment du jeune avocat, dénotait chez lui l'oubli des convenances et des règles d'une éducation habituellement délicate chez lui.

Dans la grande et belle avenue, qui va de la grille au Musée, la société se promenait sous la lumière des guirlandes de lanternes vénitiennes tendues entre la longue allée d'arbres. Les officiers, mêlés aux familles créoles, causaient avec les demoiselles qu'ils rencontraient dans le monde et dont plus d'une, à son tour, attendait un aveu et une demande qui changeraient sa vie de jeune fille.

Vallas, un moment près de la famille du Colonel qu'il était allé saluer, ne quittait pas des yeux sa fiancée aimée à laquelle, dans quelques jours, il lui serait enfin permis de donner son nom.

Il la vit un instant entrer sous l'une des allées latérales avec son amie Violetta et se sentit ému en apercevant M. Edgar quitter un groupe de jeunes gens et entrer rapidement dans l'avenue où les jeunes filles avaient disparu.

Saluant le colonel Gassias et sa famille, il s'approcha des lieutenants Giliani et Lhotelier qui causaient ensemble... — « Suivez-moi », leur dit-il tout bas ; et, prenant avec ses amis une autre allée, il arriva sans bruit à une épaisse touffe de bambous à côté de laquelle étaient près de parvenir les deux jeunes filles. Voyant accourir derrière elles le jeune avocat, Vallas fit signe aux deux officiers de faire silence.

Ils assistèrent donc à l'entretien que nous venons d'entendre.

— « De quel malheur voulez-vous donc parler Éva, interrogea Edgar, en retenant celle-ci par le bras ? »

— « Laissez-moi, monsieur, ce que vous faites est déloyal... le malheur serait que mon fiancé fût ici, ou l'un de ses amis... il est certain que vous ne vous permettriez point de m'arrêter. »

— « Éva, un dernier mot, écoutez-le, vous savez que je vous aime, je vais oser vous demander une chose, vous ne me la refuserez pas ; et ici, en présence de Mlle Violetta, je jure, en honnête homme, de ne plus jamais, jamais vous importuner... Éva, j'ai été le premier à vous dire que je vous aime, et je me retire pour toujours si vous me donnez un baiser, un seul, Éva, le premier... le dernier. »

Et, en disant ces paroles, l'insensé allait s'approcher de la fiancée de Vallas qui, poussant un cri, s'enfuit avec Violetta.

Le malheureux, oubliant toute réserve, allait peut-être poursuivre Mlle Éva lorsqu'il se sentit saisi au cou par une main de fer, celle de Vallas qui venait de s'élancer sur lui comme un tigre.

— « Misérable !... lui dit-il, qu'avez-vous fait? et (lâchant l'étreinte de ses cinq doigts...) répondez ! »

— « Qui êtes-vous, monsieur, pour vous permettre de porter sur moi une main aussi brutale? » — « Vous le savez, monsieur l'avocat; et si, par éducation ou faiblesse, j'ai oublié votre insolence à l'égard de Mlle Éva, au bal du Colonel, vous ne sauriez échapper, ce soir, à la leçon que vous méritez. J'ai eu assez de calme depuis quelques instants pour permettre à ces demoiselles de s'éloigner sans se douter de ma présence; maintenant voici l'instant où votre double insulte à ma fiancée et à moi doit être payée », et joignant le geste à la parole, il appliqua deux violents soufflets sur les joues de l'ami d'enfance d'Éva.

Rugissant de colère, celui-ci, plein de vigueur juvénile, s'élança sur son adversaire pour le frapper et le renverser, mais il ne se doutait pas de la force de l'officier basque qui, le saisissant dans ses bras, l'enleva comme un enfant et l'allait précipiter dans un bassin voisin lorsque Giliani et Lhotelier apparurent pour mettre fin au combat.

— « Assez, messieurs, dit le lieutenant Giliani, plus de voies de fait, reprenez votre calme. »

— « Ah! monsieur avait amené des aides, s'écria Edgar sous l'empire de la colère ! »

— « Des aides, non monsieur, et je crois vous avoir assez démontré que je n'en avais pas besoin, mais des témoins sans lesquels la rencontre que vous avez provoquée pour la seconde fois n'aurait pu avoir lieu. »

— « Me prenez-vous donc pour un lâche, lieutenant? »

— « Non, monsieur, lui dit Lhotelier calme, nous sommes témoins de la leçon méritée que vous a infligée notre ami Vallas ; mais nous l'avons été aussi de l'insulte que vous avez faite à Mlle S... et pour laquelle, je pense, vous n'aviez point songé à amener de témoins, vous. »

— « C'est bien, messieurs, je suis à vos ordres, un duel est irrévocable entre M. Vallas et moi. Il est l'insulté, il a donc le choix des armes. Demain matin mes témoins seront à l'hôtel de l'Europe à 10 heures. Que l'affaire se termine avant la fin du jour. Je tiens cependant, messieurs, à ce que vous n'emportiez point de moi le souvenir d'un lâche. Si votre présence ne s'était point révélée, la demande d'un baiser à la fiancée de monsieur n'eût point été connue et je vous fais ici serment que jamais plus elle ne m'eût trouvé devant elle. J'ai cédé à un moment de dépit... je le regrette. Mais je n'en demande pardon qu'à elle... à vous nullement ! »

— « Un mot avant de nous séparer, monsieur, lui dit Vallas, donnez à vos témoins le motif qui vous plaira de notre duel; mais, sur votre honneur, que le nom de Mlle Éva S... ne soit pas prononcé dans cette affaire. »

— « Je vous le promets, messieurs. »

Et s'étant salués, M. Edgar de V... et les trois officiers revinrent à la musique et se mêlèrent aux groupes des promeneurs.

Vallas ne revint auprès de sa fiancée qu'après avoir ostensiblement salué quelques familles. Éva, par une discrétion que l'on comprendra et convaincue qu'elle eût mis deux adversaires les armes à la main si elle eût raconté la scène du jardin à son fiancé, et ne se doutant pas de la présence de celui-ci pendant la scène très rapide qui avait eu lieu avec Edgar, ne dit rien à Vallas, lequel, de son côté, demeura bouche close.

XXXII

Avant de quitter le jardin, la musique achevée, Vallas s'approcha du Colonel et lui dit : — « Mon Colonel, j'ai demain un service à demander à mon ami Lionnet, voulez-vous que je lui dise que vous lui accordez la permission de vingt-quatre heures ? »

— « De quarante-huit, mon cher camarade, lui répondit le bienveillant officier supérieur qui savait que le lieutenant Lionnet devait être l'un des témoins du mariage de Vallas. Vous aurez peut-être besoin de lui après demain, envoyez-moi le lieutenant Genmeyer que je vois là-bas. » — « Lieutenant, lui dit le Colonel, lorsque celui-ci fut près de lui et après que Vallas eût adressé ses remerciements au Colonel, vous irez passer deux ou trois jours à Saint-Paul à la chasse, envoyez-nous un lièvre si vous êtes adroit. Vous direz à M. Lionnet de venir à Saint-Denis pendant ce temps-là. J'ai à lui parler. »

Vallas se rendit aussitôt au télégraphe et adressa à Lionnet la dépêche suivante :

Lieutenant Lionnet, Commandant détachement
Infanterie de Marine, Saint-Paul.

« Colonel t'accorde permission quarante-huit heures. Sois ici à 7 heures « chez moi. Service sérieux à te demander. Compte sur toi. »

M. VALLAS.

Quand il reçut cette dépêche le lieutenant Lionnet était chez M[lle] Fifine qui sommeillait sur un grand hamac, pendant qu'il lisait en fumant.

— « Finette, lui dit-il doucement sans l'éveiller, dis-moi ce que contient cette dépêche? » et il la mit doucement sur le front de la voyante.

Aussitôt, elle écarta le papier avec rapidité... — « Vallas ! s'écria-t-elle, du sang ! » — « Toujours, lui dit son ami, tu as eu un bourreau dans tes ascendants, cela est certain. »

Aussitôt, Lionnet déchira le papier bleu et, jetant d'abord les yeux sur la signature, puis parcourant la dépêche... — « Sapristi ! s'écria le jeune

lieutenant... on dirait qu'il y a du vrai cette fois... Un service sérieux... Ce doit être cela... Est-ce par hasard la suite de l'invitation à la valse? »

— « Fine, fais ma valise, ma chère, je vais retenir une voiture... je pars cette nuit à 3 heures, le Colonel a besoin de moi pour ma carte. »

A 10 heures du matin les lieutenants Lionnet, Giliani et Lhotelier, exacts au rendez-vous, trouvaient sous une tonnelle de l'hôtel de l'Europe, MM. F. Legras, greffier du Tribunal, G. Lahuppe, imprimeur et rédacteur en chef du *Journal Créole* et le Dr Mac Auliffe, amis du jeune avocat.

Afin de n'éveiller aucun soupçon ils se firent servir de la bière glacée et renvoyèrent le garçon. — « Messieurs, dit M. G. Lahuppe, vous savez qu'une altercation regrettable s'est produite hier, à propos d'un motif futile, un cheval de course, et qu'elle a malheureusement dégénéré en une scène violente entre M. Edgar de V... et le lieutenant Vallas. Nous pensions pouvoir arranger la chose, malheureusement notre client et ami a été frappé au visage en présence de deux de vous, messieurs, et pense qu'une rencontre est malheureusement obligatoire. »

— « Tel est l'avis de M. Vallas et le nôtre, répondit le lieutenant Lionnet. M. Edgar de V... a même reconnu à notre ami le titre d'offensé; cependant le lieutenant ayant porté la main sur son adversaire devant MM. Giliani et Lothelier, ici présents, nous charge de vous dire qu'il laisse le choix des armes à votre ami. En conséquence nous accepterons le pistolet ou l'épée.

— « Nous prendrons l'épée », répondit M. Lahuppe, qui savait Edgar de première force au fleuret. »

— « Accepté l'épée », répondirent Lionnet et Giliani.

— « Le lieu du combat sera le champ de course, si vous n'y voyez pas d'empêchement, près du monument du lieutenant anglais John Graham Munro », proposa M. F. Legras.

— « Accepté, messieurs; l'heure, maintenant », demanda Giliani.

— « Notre client, plaidant au Palais, ne peut s'absenter avant 6 heures, et peut difficilement se dispenser d'un repas de famille; la rencontre, si vous le voulez, aura donc lieu ce soir à 9 heures. La pleine lune, qui a lieu aujourd'hui, éclairera suffisamment les adversaires. »

Tout fut donc ainsi réglé et les six témoins se séparèrent.

(*A suivre.*) LÉOPOLD DAUVIL

LA MORT N'EXISTE PAS

(suite)

CHAPITRE XIX

LA MÉDIUMNITÉ DE LOTTIE FOWLER

Comme j'avais été présentée à Lottie Fowler, plusieurs années avant que j'eusse rencontré Bessie Fitzgerald, je reconnais que le compte rendu de sa médiumnité devait passer tout d'abord ; mais j'écris cette narration véridique sur un plan qui n'est ni fixe ni tracé avec art et comme les faits se présentent à mon esprit, nullement dans l'ordre de ma mémoire, parce que je me sers des notes qui furent rédigées de chaque fait particulier au temps où il eut lieu.

En 1874, j'étais fort occupée par la Presse de Londres et envoyée constamment en reportage vers tout ce qui se passait de nouveau ou de curieux et pouvait, vraisemblablement, donner matière à quelque intéressant article.

Ce fut dans ce but que je reçus, de l'un des principaux journaux de la capitale, l'ordre d'aller présenter des compliments à une américaine clairvoyante, arrivée nouvellement en Angleterre, Miss Lottie Fowler.

Jusqu'à ce que je reçusse ces instructions, je n'avais jamais entendu le nom de ce médium et savais très peu de chose de la clairvoyance.

Elle logeait dans « Conduit Street »; j'arrivai chez elle un matin, de bonne heure, vers 10 heures et lui fis parvenir une carte portant simplement le nom du journal. Je fus admise avec empressement. Naturellement Miss Fowler était désireuse d'être annoncée par la presse et introduite dans la Société de Londres. Je trouvai une femme gracieuse, élégamment mise, paraissant âgée de trente ans et possédant un visage intelligent et agréable.

Ceux de mes lecteurs qui l'ont seulement rencontrée, depuis que la maladie et l'infortune firent irruption chez elle et modifièrent si tristement son extérieur, pourront sourire de ma description. Mais je répète que, dix-sept années plus tôt, Lottie Fowler était d'aspect énergique et prospère.

Elle me reçut très cordialement et me pria d'entrer dans un petit salon de derrière, dont, vu la chaleur de l'été, les fenêtres et les portes étaient ouvertes en grand.

Là, en plein soleil, elle s'assit, prit mes mains dans les siennes et commença à causer gentiment de ce qu'elle désirait et espérait faire à Londres. Soudain ses yeux se fermèrent et sa tête tomba en arrière. Elle respira fortement pendant quelques minutes, puis se leva, calme, avec les yeux fermés et commença à causer, sur un ton élevé, en mauvais anglais.

C'était son guide bien connu « Annie », sans nul doute un des meilleurs clairvoyants d'alors qui prenait la parole.

Elle commença par m'expliquer que, dans sa vie terrestre, elle avait été une jeune fille allemande et ne pouvait parler parfaitement l'anglais ; mais que je la comprendrais mieux lorsque je serais plus familiarisée avec elle. Elle commença alors depuis ma naissance en mer, décrivit la personnalité et les occupations de mon père, parla de ma mère, de mes frères et sœurs, de mes maladies, de mon mariage et de ma vie domestique.

Alors elle dit : « Attendez ! maintenant, je veux aller chez vous et vous « dire ce que j'y vois. » Elle me dit les noms de tous mes enfants, donnant un aperçu du caractère de chacun, jusqu'au « bébé, avec son nom de fleur, » comme elle appelait ma petite Daisy (Marguerite). Après qu'elle eut pleinement épuisé le sujet de mon passé et de mon présent, elle dit : « Vous allez « croire que j'ai lu tout cela dans votre pensée, mais, à présent, je veux « vous dire ce que je vois dans l'avenir. Vous vous marierez une seconde « fois. »

A cette époque, j'éditais une revue fort à la mode et réunissais autour de moi un grand nombre d'hommes de lettres. Je tenais salon ouvert le mardi soir et avais un grand cercle d'amis et j'aurais pu (je ne dis pas, je pouvais), mais j'aurais pu quelquefois me demander ce que ma destinée aurait pu être si j'avais pu devenir libre.

La séance dont je parle eut lieu un mercredi matin ; et quand Annie me dit que je serais mariée une seconde fois, mes pensées prirent involontairement leur essor, je suppose, car la voyante continua : « Non ! pas l'homme « qui brisa le grand verre à boire hier soir chez vous. Vous épouserez un « autre soldat. » — « Non, je vous remercie, m'écriai-je : « Plus de guer- « riers pour moi. J'ai assez de soldats pour emplir une vie entière. » Annie prit un air très grave. « Vous épouserez un autre soldat, répéta-t-elle ; je le « vois, en ce moment, se promenant sur une terrasse. Il est de haute taille et « fort ; ses cheveux bruns sont coupés tout à fait courts, mais doux et bril- « lants. Sur le derrière de la tête ils semblent aussi lisses qu'une taupe. Il a « le visage large, agréable et souriant, et quand il rit il fait voir de très « belles dents blanches. Je le vois frappant à votre porte. Il demande : « M[me] Ross-Church est-elle là ? » — « Oui, monsieur. » Alors, il entre dans une chambre pleine de livres. « Florence, vous dit-il, ma femme est morte. « Voulez-vous être ma femme ? » Et vous répondrez : « Oui. »

Annie parlait naturellement et j'étais très étonnée de sa connaissance de mes affaires ; mais, ce qui me frappa le plus, et seulement en rentrant chez moi, ce fut qu'elle m'avait appelée par mon nom que je lui avais soigneusement caché. Je lui demandai : « Quand mon mari mourra-t-il ? » — « Je ne « vois sa mort nulle part, » répondit-elle. — « Mais comment voulez-vous

« que je me remarie s'il ne meurt point? » dis-je. — « Je ne sais, mais « je ne puis dire ce que je ne vois point. Je vois une maison toute dans la « confusion, des papiers sont éparpillés de côté et d'autre, chaque chose « est sens dessus dessous et deux hommes vont sur des chemins inverses; « et, oh! qu'il y a de peines et de larmes! mais je ne vois pas de mort. »

Je rétournai chez moi, très surprise de tout ce que Miss Fowler m'avait dit de mon passé et de mon présent, mais assez incrédule en ce qui concernait ses prophéties pour l'avenir.

Cependant, trois ans après, lorsque beaucoup des choses qu'elle m'avait dites furent arrivées, je voyageais de Charing-Cross à Farcham avec M. Grossmith pour donner notre petite pièce de *Entre nous* quand le train s'arrêta comme d'habitude pour faire de l'eau à Chatam.

Sur la plateforme se tenait le colonel Lean en uniforme, causant avec quelques amis. Jamais, jusqu'à cet instant, je n'avais jeté les yeux sur lui, mais je dis tout de suite à M. Grossmith : « Voyez-vous cet officier en petite tenue? C'est l'homme que Lottie Fowler m'a dit que j'épouserais. » Sa description en avait été si exacte que je l'avais immédiatement reconnu. Naturellement j'avais beaucoup ri de cela alors et j'étais encore disposée à rire de moi-même après ce temps. Deux mois après, pourtant, j'étais engagée à réciter à l'Institut littéraire, à Chatam, où je n'avais jamais mis le pied de ma vie.

Le colonel Lean vint à la représentation et se fit présenter à moi. Il vint, en visiteur, à ma maison de Londres que j'avais, petit à petit, agrandie d'une terrasse et deux ans après, en juin 1879, nous étions mariés. Il m'a fallu vaincre un scrupule bien naturel pour mettre à jour mes affaires privées, mais c'est pour rendre justice à Lottie Fowler.

Il est inutile de raconter des choses surnaturelles (quoique j'aie appris que « surnaturel » est un terme erroné et que rien de ce qui existe n'est au-dessus de la nature, mais en est seulement la continuation) si l'on n'est préparé à prouver que cela est la vérité.

Lottie Fowler ne fit pas un long séjour en Angleterre cette fois-là. Elle retourna passer quelque temps en Amérique, et j'étais Mme Lean avant de la revoir.

La seconde visite fut remarquable. J'étais allée voir un autre médium qui m'avait rendue très malheureuse par ses prédictions relatives à la santé de mon mari; elle m'avait dit qu'il ne vivrait pas deux ans et j'étais si émue de cela que mon amie, Mme Shonberg, me conseilla d'aller voir Lottie Fowler qui venait d'arriver en Angleterre et habitait à Vernon Place, Bloomsbury; et bien que la nuit fût avancée, nous nous y rendîmes tout de suite. La réponse à notre demande de voir Miss Fowler fut qu'elle était trop fatiguée pour recevoir d'autres visiteurs ce jour-là. — « Veuillez la prier de me voir,

« dis-je en insistant, je ne la retiendrai qu'un moment; je n'ai qu'une seule « question à lui faire. » Sur ce, nous fûmes admises et je trouvai Lottie à peu près endormie. — « Miss Fowler, commençai-je, vous m'avez dit, il y a « cinq ans, que je me marierais une seconde fois. Eh bien, je suis mariée, « et maintenant on me dit que je vais perdre mon mari. » Et je lui dis alors de quoi souffrait le colonel, ce qu'en disaient les docteurs, et ce qu'en pensait l'autre médium. — « Vous m'avez dit la vérité autrefois, continuai-je; « dites-la moi encore. Doit-il mourir? » Lottie prit un médaillon contenant des cheveux du colonel, le tint une minute dans sa main et alors répondit avec assurance : « Ils n'y entendent rien. Il ne mourra pas — du moins pas « encore — pas avant longtemps. » — « Mais quand ? » demandai-je avec désespoir. — « Laissez cela à Dieu, mon enfant, répondit-elle, et soyez « heureuse à présent. » Et, en effet, le colonel Lean guérit de sa maladie et redevint fort et bien portant. Mais par quelle cause Miss Fowler avait-elle pu tirer cette assurance d'affirmer qu'un homme qu'elle n'avait jamais vu ni dont elle n'avait point entendu parler, sortirait d'une maladie que les médecins déclaraient être mortelle?

Depuis ce temps, Lottie et moi sommes devenues amies fidèles et cette amitié dure jusqu'à ce jour. C'est une chose à remarquer que jamais elle n'a voulu recevoir de moi seulement une pièce de six pence en paiement de ses services, quoique j'aie eu bien des séances avec elle, ni accepter le moindre présent de ma part et cela alors qu'elle se trouvait dans une pénible détresse. Elle me répéta qu'on lui avait dit que jamais elle ne prospérerait si elle touchait de l'argent de moi.

Elle possède une des natures les plus reconnaissantes, les plus affectueuses et les plus généreuses qu'il soit possible de rencontrer et est à moitié morte de faim pour l'amour des autres qui vivaient à ses dépens. Je l'ai vue dans la maladie, la pauvreté, la douleur, et je pense qu'elle est une des femmes les meilleures et du cœur le plus tendre qui soient et je suis heureuse de saisir cette faible occasion de mettre ici ce témoignage de sympathie à sa disposition. En un temps, elle avait une nombreuse et élégante clientèle de spectateurs qui avaient l'habitude de la payer généreusement pour une séance.

Mais depuis ces dernières années ses clients se sont retirés et sa fortune a décru en proportion. Elle est maintenant retournée dans les États du Sud de l'Amérique et dit qu'elle a vu le dernier des Anglais. Tout ce que je puis dire est que je considère qu'elle est une grande perte comme arbitre dans toutes les questions d'affaires aussi bien que comme prophète de l'avenir.

Elle aussi, comme Bessie Fitzgerald, est habile au point de vue du diagnostic médical. Elle fut grandement consultée par les médecins de la Cour au temps où le prince de Galles fut dangereusement malade et prédit sa

guérison dès le commencement. C'est par sa médiumnité que le corps du feu Lord Lindesay of Balcarrès, qui avait été clandestinement dérobé dans le caveau de la famille, fut retrouvé ; et le Lord actuel Lindesay lui donna une très belle petite montre émaillée et entourée de diamants en commémoration de cet événement. Elle prédit l'émeute qui eut lieu à Londres il y a quelques années et le désastre du pont de la Tay (en Écosse) ; mais, qui est assez niais, de nos jours, pour croire aux prophéties des médiums ? Il n'y a guère d'événement dans ma vie, depuis que j'ai connu Lottie Fowler, auquel je n'aie été préparée d'avance par elle, mais la plupart sont trop insignifiants pour intéresser le lecteur. Un pourtant, le plus triste que j'aie jamais été appelée à éprouver, me fut étrangement prédit.

En février 1886, Lottie (ou plutôt son guide, Annie) me dit : « Il y a un « grand chagrin en réserve pour vous, Florris (elle m'appelait toujours Flor- « ris), vous passez sous des nuages noirs et il y a un cercueil suspendu au- « dessus de vous. Il sortira de votre maison. » Cela me causa une profonde inquiétude. Personne n'était chez nous que mon mari et moi. Je demandai « Est-ce mon propre cercueil ? » — « Non ! » — « Est-ce celui de mon « mari ? » — « Non, c'est celui d'une personne beaucoup plus jeune. » Je la pressai de questions mais elle ne voulut rien me dire de plus, et je m'efforçai de bannir cette idée de mon esprit. Cependant elle y revenait toujours. Je savais, par expérience, combien vraies étaient ses prédictions.

A la fin, ne pouvant davantage supporter le poids de ce tourment, je me rendis chez Lottie et lui dis : « Il faut que vous me disiez que le cercueil « dont vous m'avez parlé n'est pas celui d'un de mes enfants, ou bien cette « cruelle incertitude va me rendre folle. » Annie réfléchit une minute et alors dit lentement : « Non ; ce n'est pas celui de l'un de vos enfants. » — « Alors, je puis supporter toute autre chose, » répondis-je. Le temps passait et, en avril, un de mes oncles mourut. Je me précipitai de nouveau chez Lottie Fowler. « Est-ce cette mort que vous avez prédite ? » lui demandai-je — « Non, répliqua-t-elle, le cercueil doit sortir de votre maison ; mais cette « mort sera suivie d'une autre dans la famille, ce qui aura lieu dans l'espace « d'une semaine. »

En février suivant, mes plus proches voisins perdirent leur fils unique. J'avais connu le garçon pendant quelques années et je partageai l'affliction de ses parents. Comme je suivais de la fenêtre de ma chambre à coucher les préparatifs funèbres, je vis le cercueil sortir de la grande porte qui n'était séparée de la mienne que par une palissade. Sachant que beaucoup de prophètes médiums voient l'avenir dans une série de tableaux, cela me frappa que Lottie avait dû voir le cercueil sortir et avait pu confondre cette maison avec la mienne. Je retournai chez elle. Ceci prouve combien la prédiction avait pesé tout le temps sur mon esprit. « La mort dont vous par-

liez n'est-elle pas survenue ? » lui demandai-je, — « le cercueil n'a-t-il pas quitté la maison ? » — « Non, répondit-elle, ce sera un parent, un de la « famille, c'est beaucoup plus près maintenant que ce n'était. » Je devins mal à l'aise, mais je n'osais admettre cela de crainte d'être malheureuse. Annie avait dit que ce n'était pas un de mes enfants et tant qu'ils seraient épargnés je me sentirais forte pour tout le reste. Au mois de juillet, ma fille aînée vint chez moi en grande détresse. Elle avait entendu parler de la mort d'un ami qui avait été associé avec elle à sa vie professionnelle et cette nouvelle l'avait fortement impressionnée. Elle avait toujours été opposée au spiritisme. Elle n'en voyait pas le bien et pensait que j'y croyais beaucoup plus qu'il n'était nécessaire. Je lui avais souvent demandé de m'accompagner à des séances, ou de voir des médiums à trance, et elle avait toujours refusé. Elle avait coutume de dire qu'elle ne connaissait personne de l'autre côté avec qui elle eut souci de causer. Mais lorsque son jeune ami mourut, elle me demanda de la conduire chez un médium pour entendre parler de lui et nous allâmes ensemble chez Lottie Fowler. Annie n'attendait pas d'être excitée et saisit la balle aussitôt. « Vous êtes venue ici pour me « demander comment vous pourriez voir votre ami qui vient de mourir, » « dit-elle. Eh bien, il est très bien. Il est dans la chambre maintenant et dit « que vous le verrez bientôt. » — « Chez quel médium dois-je aller ? » dit « ma fille. — « N'allez chez aucun médium. Attendez un peu et vous le ver- « rez de vos yeux. » Ma fille était elle-même un médium physique bien que je l'eusse empêchée de donner des séances dans la crainte d'affaiblir sa santé ; et je crus, avec elle, que Annie voulait faire entendre que son ami se manifesterait au moyen de sa médiumnité. Elle se tourna vers moi et dit : « O mère, je serai terriblement effrayée s'il m'apparaît la nuit ; » et Annie répondit : « Non, vous n'aurez point peur lorsque vous le verrez. Vous serez « très heureuse. Votre rencontre sera une source de grand plaisir des deux « côtés. » Ma fille venait de signer un engagement lucratif et était sur le point de partir pour une tournée en province. Sa question suivante fut : « Dites-moi ce que vous voyez pour moi dans l'avenir. » Annie répliqua : « Je ne vois pas très clairement, un autre jour je serai capable de vous en « dire davantage. Chaque fois que j'essaie de voir, un mur semble s'élever « derrière votre tête et me cache tout. » Alors elle se tourna vers moi et dit : « Florris, le cercueil est très près de vous, maintenant. Il touche « presque votre tête ! » Je répondis avec insouciance : « Je souhaite que « cela arrive enfin et que j'en finisse avec cela. Il y a dix-huit mois, Annie, « que vous m'annoncez cette sinistre prophétie ! A peine ai-je pu croire « qu'elle pourrait s'accomplir si vite et si cruellement. » Trois semaines après cette séance, mon enfant chérie, celle qui restait avec moi, fut emportée dans son cercueil à Kensal Green. Je fus si étourdie de ce coup, que ce

ne fut que quelque temps après que je me rappelai la prédiction d'Annie. — Quand je lui demandai pourquoi elle m'avait torturée pendant dix-huit mois sous la menace de ce malheur à venir, elle me dit que mes esprits gardiens lui avaient dit de faire ainsi, sans quoi, mon cerveau aurait été cruellement atteint par le choc inattendu de ce coup. Quand je lui demandai pourquoi elle avait nié que ce serait un de mes enfants, elle maintint encore qu'elle avait obéi à un ordre supérieur,parce que me dire la vérité si longtemps d'avance m'aurait à moitié tuée, ce qui serait en effet arrivé. Annie me dit qu'elle n'eut pas idée, même pendant notre dernière entrevue, que la mort qu'elle annonçait fût celle de la jeune fille qui était devant elle. Elle voyait que son avenir était sombre et que le cercueil était au-dessus de ma tête mais elle ne rattachait pas les deux faits l'un à l'autre. D'une manière semblable j'ai presque toujours appris chaque événement de l'avenir par les lèvres de Lottie Fowler et elle n'a jamais prouvé qu'elle eût tort, excepté dans une question de temps. Elle prédit un événement pour une certaine année et il ne se réalisa qu'après,et ceci rendit Annie si circonspecte qu'elle refusa résolument depuis lors de désigner des dates.

J'ai toujours averti les personnes qui désirent savoir de ne pas ajouter foi aux dates données. Les esprits m'ont dit que le temps n'existe pas dans les sphères (dans l'espace) mais qu'ils en jugent simplement par un reflet de l'avenir qui apparaît plus près ou plus loin du visage des assistants. Ainsi, quelque chose qui arrivera dans des années semble nuageux et éloigné tandis que les événements de la semaine prochaine ou du mois qui vient paraissent brillants, distincts et tout à fait proches.

C'est une méthode d'appréciation qui ne peut être juste que par la pratique et doit, en bien des circonstances, être incertaine et sujette à l'erreur.

J'ai souvent rempli les fonctions de secrétaire près de Lottie, car des lettres lui arrivent constamment de toutes les parties du monde, auxquelles il ne peut être seulement répondu que dans l'état de trance et elle m'a demandé de transmettre les réponses que son guide Annie lui dicte.

J'ai répondu de cette manière aux questions les plus impénétrables,venant d'au delà des mers, relatives à la santé, à l'argent et à des objets perdus pendant que Lottie était profondément endormie et qu'Annie dictait les lettres; et j'ai reçu de nombreuses réponses me remerciant de mon intermédiaire et disant combien les informations qu'Annie leur avait envoyées s'étaient trouvées être merveilleusement correctes et précieuses.

Naturellement, il serait impossible, dans cet ouvrage, de dire les rapports constants que j'ai eus avec Lottie Fowler durant les dix ou douze dernières années et la manière dont elle a tracé mon avenir, empêchant avec soin les fausses espérances que je caressais et qui ne devaient jamais être réalisées, arrêtant les mauvais marchés qui m'eussent fait subir des pertes d'argent,

la confiance en d'apparentes amitiés qui n'étaient seulement qu'un voile trompeur pour cacher l'égoïsme et la perfidie. J'ai reçu, par ses lèvres, bien des leçons amères. J'ai fait aussi de belles économies d'argent par ses conseils. Elle m'a dit ce qui doit m'arriver entre l'époque actuelle et celle de ma mort et je me sens préparée pour ce qui doit m'advenir de malheureux et satisfaite de ce qui doit être heureux. Lottie Fowler avait une très mauvaise santé depuis quelque temps avant qu'elle quittât l'Angleterre et il était devenu tout à fait nécessaire qu'elle partît ; mais je pense que si le public anglais avait su quelle étonnante femme était dans son sein, il aurait tout fait pour l'y retenir.

(*A suivre*).

FLORENCE MARRYAT
Traduit de l'anglais par
LÉOPOLD DAUVIL.

RECTIFICATIONS

C'est en accomplissant un devoir d'amitié que je m'empresse de communiquer à nos lecteurs la lettre ci-dessous que m'adresse ce matin Gabriel Delanne, Directeur de la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*.

Cusset (Allier), 9 septembre 1906.

Mon cher Ami,

Je viens de lire votre article sur le médium Miller, et, sans entrer dans la discussion des faits, je tiens seulement à vous signaler, ainsi qu'à vos lecteurs, les quelques divergences qui existent entre nous, en ce qui me concerne.

Je ne crois pas, dans mes lettres, « vous avoir affirmé la parfaite loyauté du médium » mais simplement que rien dans ce que j'avais observé ne me permettait de croire à la fraude, ce qui est, vous en conviendrez, un peu différent.

En second lieu, je n'ai jamais dit, dans la dernière séance, que je tenais les mains du médium, pour l'excellente raison que cela ne m'est pas arrivé.

Enfin, je ne me souviens que d'une question faite par vous au sujet de la fouille du médium, celle que vous avez formulée lorsque tout le monde était assis, et que la séance commençait.

Veuillez me croire toujours, mon cher ami, votre affectionné,

G. DELANNE.

Ceci me fournit le plaisir de relire les deux lettres échangées au sujet du médium Miller. En effet, Delanne n'affirme pas la parfaite loyauté du médium. Il avoue, comme je l'ai fait, qu'il ne peut croire à la fraude, mais qu'il désirerait plus de lumière afin de chasser les doutes possibles.

Si j'ai fait erreur en disant qu'un moment Delanne a tenu les mains du médium qui l'avait fait asseoir à côté de lui, c'est tant pis, parce qu'ayant les mains libres dans une obscurité profonde, — il est permis de penser qu'un médium peut s'en servir pour frauder, ce qui, j'aime à le croire, n'est pas le cas.

Enfin, Delanne peut n'avoir remarqué qu'une fois ma demande de visiter les vêtements du médium. Occupé comme il l'était cela a pu lui échapper, mais j'ai demandé cela trois fois, la première avant d'être envoyé pour sceller une porte à la cire, la seconde à mon retour, la séance, en effet, commençait, et la troisième fois, par cette réflexion tardive et inutile faite à haute voix lorsqu'après la séance, le médium, qu'on disait très affaibli, fut reconduit dans le salon voisin. « *Ainsi, on n'aura pu le visiter !* » Mais si l'on ne m'a entendu qu'une fois, c'était assez pour que Miller se prêtât à mon désir.

Un autre soir, si j'assiste encore à une séance de ce médium qui fera bien de m'inviter parce que si elle est belle, mes lecteurs à qui je la décrirai sauront que le compte rendu en sera exact, je demanderai comme intermède la faveur de réciter aux assistants la fable de Florian :

Le singe qui montre la lanterne magique.

LÉOPOLD DAUVIL.

La Maison hantée de La Paz

La Paz (Bolivie), 14 juin 1906.

Mon cher Monsieur le Rédacteur
en chef de la *Revue spirite*,

Je vous adresse mes meilleurs souhaits et j'y joins un récit de maison hantée avec un croquis, si vous pouvez le reproduire. Je pense que je pourrai, dans un mois ou deux, vous adresser quelque chose de nouveau sur ce sujet, si le Dr Sagarnaga confie aux quotidiens de La Paz la suite de ses observations.

Je suis tout à votre disposition, si je puis vous être agréable dans ce lointain séjour, et je vous prie d'agréer l'assurance de mes meilleurs sentiments.

DON PABLO.

La rue Indaburi est l'une des plus vivantes de la capitale de la Bolivie, par le théâtre, la bibliothèque nationale, le collège national qui donnent sur elle.

Elle vient d'être elle-même le théâtre de faits imprévus et singuliers, qui se sont passés, tandis que je me trouvais à La Paz, en mai et en juin 1906.

J'estime qu'il est intéressant d'en fournir le récit, d'après les documents qui ont été livrés à la publicité, au moment même où ces faits se sont produits.

Près du coin de la rue Indaburi et de la rue Jaen, au n° 2 de cette dernière, se trouve une maison, objet actuel de la curiosité publique, si bien que la police est obligée de placer des agents afin d'y permettre la circulation.

Depuis un certain temps, les locataires de l'immeuble percevaient des bruits insolites, sans pouvoir se rendre compte de leur nature.

Peu à peu, ces bruits allèrent en augmentant, et à tel point que les locataires eurent la vie insupportable et s'en plaignirent. Quatre étudiants furent les derniers à y habiter. Leur bonne humeur les faisait rire de ces bruits, en dépit de l'agacement qu'ils en ressentaient pendant la nuit. Au reste, un coup par ci, un craquement par là ne sont pas de bien graves motifs d'alarme et il est permis de les attribuer à des courants d'air, à la sécheresse ou à l'humidité.

Cependant la patience a ses limites, et, à la fin, les infortunés étudiants sentirent fléchir leurs forces. Cependant, il n'était pas question, dans leur énervement, de quelque cause occulte; quand, une belle nuit, tandis qu'ils étaient assis sur un divan, en fumant des cigarettes, sans autre lumière que celle de ces dernières, ils se sentirent élevés en l'air, en même temps que le divan sur lequel ils étaient assis, par une force extraordinairement puissante

Une autre nuit, au moment de se laisser aller au sommeil, ils virent tomber sur le sol un portemanteau, puis la table de nuit, ensuite une pierre lancée contre un mur ; et encore je ne sais combien d'autres choses, si bien que, habillés plus ou moins légèrement, ils coururent à la cour, en appelant au secours et en y cherchant un refuge contre les persécutions qui les accablaient.

Ces phénomènes excitèrent l'intérêt et la curiosité des diverses personne. qui en entendirent parler. Les locaux furent examinés avec attention. Il vint, de toutes parts, des craintifs et des vaillants, des incrédules et des naïfs.

Un comédien de passage, plein d'indulgence pour la naïveté des victimes, demanda la permission d'y passer la nuit avec deux revolvers chargés. Il obtint la permission ; mais, avant qu'il eût fermé les yeux et préparé ses armes, il fut tiré par les cheveux dans un coin, sans qu'il pût deviner ni même se douter de la cause. Il jura de ne plus se risquer dans pareille galère !

Un médecin de La Paz examina la maison avec soin, et, après s'être assuré

que nul n'y pouvait être caché, fut victime à son tour de coups de pierres répétés, si bien que lui et les amis, en compagnie desquels il était venu, n'eurent pas de plus vif désir que de filer au plus vite, de manière à échapper à la géhenne où ils s'étaient placés si bénévolement.

En publiant la relation de sa mauvaise aventure, dans le *Comercio de Bolivia* du 10 juin, le Dr Sagarnaga ajoute spirituellement : *Esto es lo que he palpado y lo que he saboreado* (Voilà ce que j'ai touché et savouré !)

Expliquer ces incidents à la satisfaction de tous les curieux n'est pas chose facile.

Le Dr Sagarnaga pense que l'intervention d'un mystificateur, caché dans la maison au moment où il en a fait la visite minutieuse, est inadmissible.

Force lui est donc de chercher la cause des phénomènes, en dehors d'un tiers, s'amusant à taquiner ses pareils.

Or, quantité de gens n'admettent pas qu'une force intelligente, douée de la volonté de nuire, se puisse manifester en dehors de l'activité humaine. Ils refusent d'introduire dans la discussion de pareils faits, des revenants ou des esprits.

Le refus de ces personnes se comprend, d'ailleurs, s'il ne se justifie pas ; en effet, l'on ne saurait disconvenir que l'intervention des revenants et des esprits dans les affaires humaines a été bien souvent invoquée à tort et dans des circonstances où il eût été raisonnable de n'en point parler.

Mais, dans le cas qui nous occupe, ce n'est qu'à défaut d'autre explication et après avoir vainement invoqué les hypothèses raisonnables aux yeux de tous que le Dr Sagarnaga observe que la force occulte, aussi intelligente que malveillante, a dit son nom aux curieux qui l'interrogeaient.

A la vérité, l'interrogatoire a été poursuivi dans un langage qui n'a rien d'officiel et qui manque de la précision des coups de pierres sous lesquels les curieux prenaient la fuite.

Mais ce langage spécial, qui n'est autre que celui qui se fonde sur un certain nombre de coups frappés pour exprimer chaque lettre de l'alphabet, si bizarre qu'il paraisse aux gens qui trouvent naturel d'ignorer tout ce qui n'est pas idiome habituel et routine, n'en a pas moins la faculté de traduire des idées et voici ce qu'il traduisit aux faiseurs d'enquête de la Calle Jaen :

« Je m'appelle Nicolas Vopochi. Je suis né en Italie et je suis passé de vie à trépas, en cette même maison de la Calle Jaen, en 1865. Je n'ai aucune personne de ma famille en Bolivie. D'ailleurs, dans cette maison est caché un trésor. »

J'ignore ce qu'il en sera de la suite de cette histoire, si les registres des décès confirmeront ou contrediront le fait précis de l'année 1865.

J'ignore si les gens, soucieux de tirer au clair cette aventure, feront l'acquis-

sition de l'immeuble à seule fin de le raser et de voir s'il y a ou non le trésor caché.

Quoi qu'il en soit, que le prétendu Nicolas et que le prétendu trésor soient des mythes ou des réalités, il y aura naturellement des incrédules et des crédules, après comme avant.

C'est que l'existence de Nicolas ne sera pas plus un argument pour les incrédules, que sa non-existence ne le sera pour ceux qui ont reçu des coups de pierre.

Même observation pour le trésor. Contînt-il dix mille douros d'or fin, les incrédules en feraient des gorges chaudes. Se réduisît-il à quelques centavos, les docteurs, qui ont reçu des coups, persisteront à se frotter l'échine, en déplorant la curiosité qui les poussa à la Calle Jaen.

De conclusion, il n'y en a donc aucune qui s'impose à l'opinion.

Il n'y a là qu'un fait de plus à ajouter à ceux si nombreux, qui mettent aux prises l'esprit humain avec les gestes d'autres esprits, animés d'intentions malveillantes.

Cette malveillance, qui est la caractéristique de la manifestation de la Calle Jaen, est, d'ailleurs, de nature à décourager toute investigation sérieuse.

N'y a-t-il pas quelque faiblesse, quelque incohérence à se rendre dans une maison où il pleut des pierres et des coups ?

N'est-il pas raisonnable, après que le Dr Sagarnaga et deux de ses confrères ont été meurtris et battus, de s'en tenir à cette constatation et de penser que les promesses de trésor, de la part d'un mauvais sujet qui ne rêve que plaies et bosses, sont une manière de plus de se payer la tête de ses visiteurs et auditeurs ?

Au reste, feuilletons tout simplement *La Revue Spirite* de février 1906. Elle contient, entre autres faits, le récit d'événements qui se sont produits rue Lepic, à Paris, vers 1886, en présence du sculpteur Camel, des journalistes Montorgueil et Gaboriau, de l'ingénieur Mac-Nab et d'un musicien, qui, en 1906, précisa son rôle dans des termes que nous ne rapporterons pas, mais auxquels nous renvoyons les lecteurs.

Je pourrais multiplier les récits de faits semblables de maisons hantées.

Pour cette fois, je vous affirme celui de la maison de la Calle Jaen véridique et vous remercie de vouloir bien le faire connaître aux Spirites de France.

Croyez-moi votre bien dévoué,

DON PABLO.

La Presse et le Livre de P. Verdad-Lessard

Un nouveau Sacerdoce, comment il faut le comprendre, comment il faut l'organiser, in-12, 48 pages, prix 1 fr. 50, vendu au profit de nos œuvres sociales, chez Paul Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Une des plus belles inspirations qui soient sorties de la plume d'une âme éprouvée, mais restée forte au milieu des épreuves et qui continue à dire à tous la vérité, coûte que coûte, et dans l'intérêt du salut collectif de l'humanité. Tous les amis des *Temps Meilleurs* doivent demander à Paris la brochure de notre frère Lessard, et la faire lire, après l'avoir lue eux-mêmes.

De la *Rénovation* A. Alhaiza, directeur :

Nous retrouvons dans ces nouvelles pages de M. Verdad-Lessard ce feu sacré d'une véritable vocation apostolique qui nous a toujours séduit chez notre ami. A l'heure lugubre que nous traversons, tandis qu'une bande de sectaires athées arrivés par surprise au pouvoir, s'attaque au culte quatorze fois séculaire des Français ; que le ciel national s'assombrit et que sourd déjà, dans ses profondeurs, le grondement des guerres civiles, c'est l'instant des sévères examens de la conscience publique et un moment propice pour entendre les paroles que M. Verdad-Lessard adresse à tous, prêtres et peuples :

« Rien, dit-il, n'est fécond là où l'idée religieuse est absente : Si une création se fait sans l'idée religieuse, cette création est éphémère. »

« Aucune idée n'est capable d'inspirer le génie de l'homme comme l'idée religieuse. La famille, la patrie, l'humanité, les dieux, la religion, telles sont les grandes et uniques sources d'inspiration pour le génie humain. »

Et, après avoir constaté la presque disparition de la foi chez le peuple, et l'insuffisance et parfois l'indignité du prêtre : « Il n'y a plus de religion, s'écrie l'inspiré avertisseur, il faut faire renaître la religion. Il n'y a plus de culte, il faut qu'il redevienne florissant. Un monde nouveau a pris naissance : Il faut, pour le conserver, le voir grandir et se développer, une religion nouvelle, une foi nouvelle, des sacrements nouveaux. »

Or, c'est toujours, pour l'apôtre des *Temps Meilleurs*, la religion du Christ qu'il s'agit de rénover ou plutôt de ramener au christianisme social *des origines* : qu'il faut laïciser, faisant de chaque homme son propre prêtre.

Nous qui entrevoyons davantage, c'est-à-dire une évolution religieuse qui épurera, élèvera le culte ancien, nous n'en sommes pas moins pour la protection et le respect dus à la forme cultuelle encore existante, estimant que les transformations religieuses s'opèrent en dehors de l'action de l'État

et au-dessus des lois de haine et de dissolution sociale que peut voter une tourbe de politiciens aux ordres d'un occulte pouvoir de subversion universelle.

Nous sommes pour toutes les tolérances de conscience et de sincérité. Toutefois, nous ne pouvons lire incidemment dans les pages que nous avons sous les yeux que « la plupart des francs-maçons et des libres penseurs n'aspirent qu'après la justice et, de bonne foi, recherchent la vérité » sans penser qu'aucun de ces maçons de justice et de bonne foi, ne s'est levé, n'a protesté contre les successives et éclatantes infamies propres au régime actuel : corruption, trahison, gabegies, forfaitures, délations, spoliations publiques, qui ont révolté toutes les consciences honnêtes et qui ont toutes et toujours été appuyées, sinon perpétrées, par les chefs de la franc-maçonnerie, jusqu'au dépouillement des églises que préparent les inventaires actuels et aux textes de la loi en commencement d'application.

Le *Nouveau Sacerdoce*, selon le vœu de notre ami, « doit abandonner certaines vieilleries de son enseignement catéchistique. Il doit s'élever à la hauteur de son époque et fortifier les sciences mystiques par les connaissances les plus étendues de la science religieuse, de la science de l'histoire des religions et des dogmes, non seulement du christianisme, mais de toutes les formes que revêt la religion universelle. »

Ici, nous sommes tout à fait de l'avis de Verdad-Lessard, car c'est le véritable acheminement vers ce perfectionnement religieux auquel nous aspirons. Nous voulons espérer que ces paroles de vérité et de moralité ne seront pas perdues. Il n'est que temps même qu'elles soient écoutées et suivies.

A. A.

Du *Messager Spirite*, de Liège :

L'auteur, disciple de Charles Fauvety, estime que tout homme devrait pouvoir se gouverner religieusement et politiquement, seulement le temps n'est pas venu, il serait dangereux, selon lui, d'éteindre certains foyers de spiritualité ; il ne veut donc pas la mort du sacerdoce, mais sa régénération. Après avoir examiné le sacerdoce dans le passé et la décadence du sacerdoce chrétien, il cherche le remède à cette situation et l'expose comme suit à la fin du chapitre intitulé *Le Séminaire* :

« Hommes noirs, disait Béranger, d'où sortez-vous en plein XIXe siècle ? Vous sortez de ces séminaires où le monde vous reste caché, où la vérité ne vous est point présentée telle qu'elle est. Réforme, Révolution, Socialisme, tout se fait contre vous. Des peuples entiers se détachent de votre Église-mère. Votre Pontificat romain est isolé de plus en plus ; son action, si grande autrefois, devient presque nulle, et vous ne vous apercevez pas que ce sont vos séminaires qui en sont cause, car si vous étiez instruits

complètement des vérités divines, est-ce que vos temples se videraient ? Est-ce que vos troupeaux se disperseraient ? C'est à cause de votre science insuffisante qu'il y a tant de blasphèmes contre Dieu, et que le néantisme et le matérialisme gagnent tant de terrain, même au milieu de ceux qui vous restent fidèles.

« Dieu, depuis près d'un demi-siècle, a multiplié les signes avertisseurs pour que vous vous teniez sur vos gardes. Des voix invisibles se sont fait entendre de tous côtés ; des phénomènes d'un ordre tout spirituel sont venus constituer une science que vous dédaignez et cependant qui vous sauverait si vous la connaissiez et saviez vous en servir, car, mieux encore que les miracles de vos lieux saints, elle prouve *l'existence et l'action d'un monde invisible.*

« Réformez donc votre enseignement dans vos séminaires. Ne craignez pas la critique des livres sacrés. Si vous retrouviez la clef de leur interprétation rationnelle, que craindriez-vous de la critique ? Il n'y a rien de caché qui ne doive être divulgué. » Le mystère n'est mystère que dans ce qui l'enveloppe, mais, en lui-même, pour l'âme humaine qui le pénètre, il n'est rien qui ne soit lumière et vérité. Plus vous serez instruits, plus les foules suivront vos pas. Plus vous les ferez libres, plus elles vous aimeront et vous écouteront. Ce n'est plus la soumission qu'il faut leur prêcher, c'est la révolte, une révolte violente *contre le mensonge, contre l'erreur, contre l'esclavage de la pensée.* Ce n'est pas derrière les peuples qu'il faut que vous soyez, c'est devant eux, comme une colonne lumineuse, comme les éclaireurs du progrès. »

L'Église catholique romaine aura-t-elle un jour la force morale nécessaire pour accomplir une pareille réforme ? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

De la *Lumière*, Lucie Grange, directrice :

Brochure de rénovation, toute de progrès et d'amour dédiée à tout penseur libre, à toutes les sincérités religieuses. Une magnifique dédicace dans l'idée de l'harmonie sociale, religieuse, politique, et vers laquelle tendent tous les amis de la Lumière, précède ce travail du véritable ouvrier de Dieu qu'est notre confrère Verdad. Ce sont là, véritablement, d'excellentes pages qui, malheureusement, ne seront pas lues par ceux qui en auraient le plus besoin, mais rien ne se perd et les bonnes pensées servent à augmenter les radiances de tout bien et de toute paix.

De la *Revue du Spiritisme moderne*, directeur A.-M. Baudelot :

Cette œuvre est destinée à tous ceux qui cherchent « le chemin, la vérité, la vie ». Elle a pour objet la régénération sociale et intéresse, par consé-

quent, le peuple, le faible, l'éternel abusé dont l'âme souffre d'anémie parce qu'elle est sans foi.

L'auteur, avec une sincérité qui fait honneur à ses conceptions, étudie le sacerdoce sous ses aspects les plus intéressants. Il le considère dans le lointain des âges jusqu'à la période chrétienne. Il analyse le sacerdoce chrétien jusque dans les causes de sa décadence. L'idée religieuse à travers la Révolution et le Laïcisme lui suggèrent d'utiles vérités. Chemin faisant, il se demande comment il faut désormais comprendre le sacerdoce afin de l'organiser comme il convient. Le recrutement des prêtres, le séminaire, la consécration du prêtre, la vie pure, le prêtre dans ce temple, la parole de Dieu, le prêtre et la vie sociale sont autant de chapitres sur lesquels l'attention du lecteur s'attarde avec profit.

B.

Lettre de M. Ed. Thiaudière, ancien Secrétaire de la Société des Gens de Lettres, ami personnel de Ch. Fauvety, et auteur d'ouvrages philosophiques très estimés du public :

Asnières (Seine), le 22 mars 1906.

Mon cher confrère,

Avec mes félicitations bien sincères pour votre étude: *Un nouveau Sacerdoce*, que vous avez eu la gracieuseté de m'adresser, en souvenir de notre cher et regretté ami Ch. Fauvety, et que j'ai lue aussitôt, d'un bout à l'autre, avidement.

Votre étude est remplie d'aperçus, justes et souvent profonds que j'ai, durant ma lecture, marqués de repères au crayon.

Par exemple, le commencement du chapitre V : « De faux chrétiens se glissèrent, au milieu des fidèles du Christ, etc., etc., etc. » Et même ce chapitre tout entier, qui est très beau.

Et aussi, le commencement du chapitre VI : « Nos révolutionnaires, nos socialistes, nos républicains ne prêchent rien qui ne vienne en droite ligne du christianisme, etc., etc., etc. »

A quoi pourtant je proposerais cet amendement : « ne prêchent rien *de bon* », car ils prêchent souvent autre chose qui semble plutôt émané des pires aberrations de la conscience humaine.

Excellent aussi ce passage du chapitre VIII : « Le laïcisme sous sa forme brutiste, athée et matérialiste, passera et bientôt, et il fera place à un laïcisme sacerdotal et religieux, etc., etc., etc. » Dieu vous entende !

Non moins excellent cet autre passage, remplissant toute la page 19 où il est dit : « Les ouvriers que nous demandons au ciel, ce sont des prêtres aux vocations sincères, etc., etc. »

Admirable votre page 32 sur les choses de l'amour (dans le chapitre XII : *La Vie Pure*) !

Les beautés n'affluent pas moins dans votre chapitre XIII : *Le Prêtre dans le Temple*.

Et vous avez une réflexion bien simple comme expression et d'une vérité frappante (chapitre XIV : *La parole de Dieu*). C'est celle-ci : « L'homme ne va vers le mal que parce qu'il cesse d'être conduit vers le bien. » Ne semble-t-il pas, en vérité, que cette réflexion tombe d'aplomb sur les têtes criminelles de nos gouvernants qui, d'une part, s'efforcent de briser tout frein religieux et d'autre part favorisent le déchaînement des plus viles passions ?

Très touché de la fidélité de notre culte envers celui que vous appelez votre père spirituel et auquel je pense tous les soirs, quand j'élève mon âme vers Dieu.

Croyez, mon cher Lessard, à la mienne ainsi qu'à toute mon estime.

Votre bien dévoué,

ED. THIAUDIÈRE.

BIBLIOGRAPHIE.

Voyages de Psychodore, le chef-d'œuvre de HAN RYNER.

Ce livre souleva, dès sa première apparition, l'enthousiasme des lettrés. Plusieurs y saluèrent l'œuvre d'une imagination géniale. Ceux qui n'ignorent point la tradition ésotérique y verront surtout le fruit d'une science profonde. Plus d'une fois aussi ils admireront des applications puissantes de la méthode d'analogie qui permettent à l'auteur de prolonger et d'étendre, de façon inattendue, les connaissances anciennes. Par la beauté éclatante et continue de la forme, ce livre paraît au lecteur superficiel une étonnante œuvre d'art. Pour ceux qui savent étudier, il renferme plus de science que beaucoup d'ouvrages didactiques.

1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

Histoire de l'astrologie, par VANKI. — 1 volume in-8 carré.
Prix : 5 francs.

Tout le monde connaît plus ou moins l'astrologie, cette science qui permet, d'après l'examen des astres, au moment de la naissance d'un individu, d'établir quel sera son destin futur, mais peu nombreux sont ceux qui savent que cette science est peut-être la plus ancienne pratiquée dans le

monde et connaissent le rôle important qu'elle a joué dans la vie des plus grands peuples de l'antiquité : Babyloniens et Égyptiens.

Bien qu'astrologue, l'auteur a écrit cette histoire très impartialement; il a puisé ses documents aux sources les plus autorisées de la science officielle. Son ouvrage comprend d'abord l'histoire de l'astrologie à toutes les époques, celle des astrologues célèbres depuis le IVe siècle avant notre ère; ensuite sont données une série de prédictions astrologiques célèbres, des anecdotes curieuses, ainsi que les polémiques engagées entre tous les savants et philosophes des diverses écoles, tant anciennes que modernes. La dernière partie contient un abrégé des théories astrologiques suffisant pour donner au lecteur une idée des bases sur lesquelles s'appuie l'astrologie.

L'ouvrage est à la fois scientifique et intéressant.

ACCORDS ET CONCLUSIONS

Du Congrès national spirite du Mexique.

Le « Premier Congrès national spirite », qui eut lieu au Mexique du 30 mars au 15 avril dernier, a pris les conclusions suivantes :

1° Dieu existe et il est cause de toute existence.

2° L'esprit préexiste et persiste éternellement.

3° L'habitabilité des mondes est incontestable.

4° La survie de l'âme humaine est une vérité démontrée par toutes les méthodes scientifiques et spécialement par les expériences médianimiques.

5° Les états heureux, ou malheureux de la vie humaine, sont la conséquence des actes réalisés dans cette existence ou dans des vies antérieures.

6° Le progrès de l'esprit au travers des formes, états, vies et mondes est constant.

7° En d'autres mondes, ainsi que sur la sphère terrestre, l'esprit passe par des incarnations multiples.

8° La solidarité d'existence et de destinée en tous les êtres se manifeste dans l'harmonie universelle.

9° La solidarité de l'espèce humaine constitue la fraternité humaine.

10° La fraternité humaine impose comme besoins urgents pour réaliser le progrès : l'enseignement obligatoire de la science laïque, la liberté dans la justice et la pacification au moyen de l'arbitrage.

Le président honoraire de l'assemblée antérieure, désireux que les délégués du dehors de la capitale ayant assisté au congrès, emportassent un agréable souvenir des êtres d'outre-tombe, les invita à une séance expérimentale qu'il organisa à la société d'études psychiques en leur honneur.

Séance qui eut lieu le 17 avril dernier.

On put obtenir dans cette réunion des phénomènes physiques notables entre autres, l'exécution de morceaux de musique au moyen de divers instruments qui, suspendus aux murs s'en détachaient et voltigeaient à travers le plafond du salon, jouant en parfait accord et harmonie; ainsi que l'apport de plus de deux cents fleurs fraîches que le Mexique ne produit point, avec lesquelles furent fêtés les invités par les invisibles.

(Traduit du *Mensajero Cristiano*).

par M. J. Clara, sculpteur,

50, rue Vercingétorix, Paris.

LES OCCULTISTES

Dans une réunion préparatoire qui a lieu ces jours derniers, les occultistes ont jeté les bases d'un grand Congrès de l'occultisme qui se réunirait dans les premiers mois de l'année 1907.

M. le Dr Papus a été désigné comme Président provisoire et M. Étienne Bellot comme Secrétaire général.

Prière d'adresser les demandes de renseignements et les adhésions au Secrétariat général, n° 11, quai Saint-Michel, Paris.

ÉTIENNE BELLOT

AVIS

Le rédacteur en chef prie les correspondants de la *Revue* de vouloir bien lui faire parvenir leurs articles du 12 au 15 au plus tard. Beaucoup attendent un ou deux mois leur publication par suite de ce retard.

Toutes les lettres adressées à la rédaction doivent être affranchies. A moins de n'offrir aucun intérêt, M. Dauvil se fait presque toujours un devoir de répondre aux questions qui lui sont adressées.

Les lettres qui lui parviennent en russe, en allemand et en italien doivent attendre un traducteur souvent absent.

Les envois d'argent doivent êtres fait à M. Paul Leymarie, directeur et non au rédacteur en chef.

Enfin, les manuscrits qui pourraient être réclamés doivent porter en tête à côté du titre : Manuscrit à renvoyer.

Le Directeur-Gérant : Paul Leymarie. *Le Rédacteur en chef :* Léopold Dauvil.

Mayenne. — Imprimerie Ch. Colin.

Ouvrages d'ALLAN KARDEC sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (Partie philosophique), contenant les principes de la doctrine spirite. — Vol. in-12, 46e édition. Prix : 3 fr. 50 c.

Le Livre des Médiums (Partie expérimentale). Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations, 1 vol. in-12, 37e édition. Prix : 3 fr. 50.

L'Evangile selon le Spiritisme (Partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 38e édition. Prix : 3 fr. 50.

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre, 1 vol. in-12, 16e édition. Prix : 3 fr. 50.

La Genèse, les Miracles et les Prédictions selon le Spiritisme, un vol. in-12, 15e édition. Prix : 3 fr. 50.

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion, 2e édition. Prix : 3 fr. 50.

Le répertoire du Spiritisme, par M. Crouzet, avocat, 3 fr. au lieu de 5 fr. Guide précieux pour les spirites qui veulent faire des recherches dans les treize premières années de la REVUE et les six ouvrages fondamentaux.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 23e édition, 1 fr.

Le spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 cent., 0 fr. 20 port payé : vingt exemplaires. 2 francs ; par la poste 2 fr. 60 cent.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 centimes ; par la poste 15 centimes.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 cent. ; par la poste 0 fr. 20 : vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

Les Fluides, 0 fr. 25.

Esquisses géologiques de la terre, 0 fr. 25.

EN VENTE : **Buste d'Allan Kardec**

Bronze de 0 m. 30 de hauteur : 60 francs. 0 m. 20 : 40 francs.

Portrait d'Allan Kardec. — Album	1 fr. 50
Grand portrait d'Allan Kardec, photogravure	1 fr. 50
2 Tableaux-gravures du Médium Fabre. . . . . 1 fr. 50 et	3 fr. 50
Portrait du Curé d'Ars et du Dr Demeure, chacun . . depuis	1 fr. »
Tête de Christ du Médium Fabre : 5 fr., 3 fr. 50, 1 fr. 50 et 0 fr. 50.	
Photographies spirites, obtenues par William Crookes. 1 fr. et	1 fr. 50
3 dessins médianimiques de Victorien Sardou. 1 fr. 50, 2 fr. et	2 fr. 50

De Rochas (Colonel de), les frontières de la Science, 1re série, 2 fr. 50 ; 2e série..... 3 fr. 50.

Stainton Mosès (W.). Enseignements spiritualistes (Port payé)........................ 5 fr.

Rapport sur le spiritualisme, par le Comité de la Société dialectique de Londres, avec les attestations orales et écrites. Traduit de l'anglais par le Dr Dusart, in-8e de 352 pages, port payé 5 fr.

Crowe (Mistress Catherine). Les Côtés obscurs de la Nature ou Fantômes et Voyants..... 5 fr

Grimard. Une échappée sur l'Infini, synthèse admirable de la philosophie spirite, son histoire depuis la haute antiquité................ 3 fr. 50

— La famille Hernadec, roman spiritualiste du plus haut intérêt..................... 2 fr. 50

Crookes (William). Recherches sur les phénomènes spirites, la force psychique, illustré. 3 fr. 50

Travaux d'un savant chimiste, membre du bureau de la Société Royale de Londres.

Claire G... — Souvenirs et Problèmes spirites. Ouvrage documenté très intéressant, sur papier de luxe, format gr. in 8e carré, prix....... 5 fr.

M. Sage. Mme Piper et la société anglo-américaine pour les recherches psychiques.

Préface de Flammarion.............. 3 fr. 50

— La Zone frontière entre l'autre monde et celui-ci.............................. 3 fr. 50

Denis (**Léon**). Après la mort. Exposé de la philosophie des esprits, ses bases scientifiques et expérimentales, ses conséquences morales. 2 fr. 50

— Dans l'Invisible. — Spiritisme et médiumnité. Traité de spiritualisme expérimental. 2 fr. 50

XXX. — Trois dualités de l'espace : les Origines et les Fins, cosmogonie médianimique présentant un grand intérêt......................... 1 fr. 50

XXX. — Entretiens spirites. Communications spirites faisant suite aux Origines et les Fins. 2 fr.

Publications spirites et spiritualistes périodiques

Le Messager, journal bi-mensuel, à Liège (Belgique). — Union postale, 5 fr. par an.

La Tribune psychique, organe mensuel de la Société d'Etudes des phénomènes psychiques, 57, rue du faub. St-Martin, Paris, (10e) 5 fr. par an.

Annales des Sciences psychiques, paraissant tous les mois, dirigées par le Dr Dariex, le prof. Charles Richet. Rédact. en chef, C. de Vesme, 6, rue Saulnier, Paris. — 12 fr. par an.

La Vie d'Outre-Tombe, revue mensuelle de la fédération des groupes spirites de Charleroi (Belgique), chez M. Fouillard, 78, rue St-Charles à Jumet-Gohyssart.

La Lumière, revue mensuelle, 23, rue Poussin, Paris. — 6 fr. par an, Etranger, 7 fr.

Le Spiritualisme moderne, 36, rue du Bac, Paris, bi-mensuel, un an, 5 francs.

La Paix universelle, bi-mensuelle, 5, cours Gambetta, à Lyon. — 3 fr. par an.

Revue scientifique et morale du Spiritisme. Mensuelle. France, 10 fr. par an. Etranger, 12 fr. — 40, boulevard Exelmans, Paris.

Le Lotus bleu, revue théosophique mensuelle, 10, rue Saint-Lazare, Paris, 10 fr. par an.

L'Initiation, revue mensuelle, 5, rue de Savoie, Paris. — 10 fr. par an.

Revue du Monde invisible. Mensuel, 29, rue de Tournon, Paris. — France, 10 fr., Etranger, 12 fr.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy ; secrétaire, M. Thomas, rue du faubourg Saint-Jean, 25, à Nancy. France, 5 fr. Etranger, 6 fr.

Bulletin de l'Institut général psychologique, 14, rue de Condé, Paris. S'envoie aux membres de cette Société. 20 fr. par an.

La Revue du Bien, illustrée, Directeur Marc Legrand ; mensuelle, abonnement 6 fr., 110, rue du Bac, Paris.

Bulletin du Centre d'études psychiques de Marseille, 41, rue de Rome. — M. Anastay, Directeur.

Proceedings of the Society for psychical Research, Revue trimestrielle très importante, chaque numéro, formant un volume, 4 fr. 50 ; chez Kergan Paul, French, Trubner et Cie, Ludgate Hill, à Londres.

Light, journal hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, W. C. London recommandé. — 13 fr. 50 par an.

Philosophical Journal, hebdomadaire, à San-Diégo, cal. (Etats-Unis). — 13 fr. par an.

La Science Astrale, revue consacrée à l'Etude pratique de l'astrologie, Directeur Ch. Barlet. Un an, 10 fr., étranger, 12 fr.

The Banner of Light, journal hebdomadaire, Boston, Mass., 9, Bosworth Street. — 13 fr. par an.

Revista Spirita, mensuelle ; directeur, M. S. Moura, à Bahia (Brésil).

Lumen, mens. Direct. Dr Quirition. López Gómez, Pantona, 51, Carrada (Espagne).

La Nueva Era. — Zuleta 18 ; Mexico.

La Revelacion, mensuel, calle San Fernando n° 34, à Alicante (Espagne). — Etranger, 7 pesetas 50 cents.

Verdade et Luz, mensuel, 6, rua do Lavapés, à Sao Paulo (Brésil).

Novo Sunce, mens. Direct. Dr Gustav Gaj, à Jastrebarsko (Hongrie).

Psychische Studien, journal mensuel, sous la rédaction du Professeur Maier, docteur en philosophie. O. Mutze, Leipzig, Lidenstrasse 4. — Prix, 10 marks par an.

Zeitschrift für Spiritismus, journal hebdomadaire. Editeur et directeur, Fielgenhauer, Cologne. O. Mutze, Leipzig, Lidenstrasse, 4, Prix, 6 marks par an.

Norgendœnringen, mens. Skien (Norwège).

Les Merveilles de la vie, directeur M. Vitolt Chlopicki, 30, rue Vileza, à Varsovie.

Le Progrès spirite, mensuel, 5 fr. par an, étranger 6 fr. — 61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine).

La Vie nouvelle et philosophie de l'avenir, hebdomadaire, O. Courier, à Beauvais. — France, 10 fr., Union postale, 12 fr.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis ; Chicago-Illinois. — 1 dollar par an.

The Harbinger of light, mensuel, à Melbourne (Australie). — 8 fr. par an.

Light of Truth, journal hebdomadaire publié à Cincinnati, Ohio, 7.512 Race Street : C. Stowel, éditeur. — 1 dollar par an.

Luz y Union, directeur D.-J. Esteva Marata, Barcelona (Espagne).

L'Etincelle, organe de l'Union des églises, religieuse-libérale, directeur : l'abbé Julio, 111, rue Fontenay, à Vincennes (Seine). Abonnement 5 fr. Etranger 7 fr.

Le journal de Magnétisme parait tous les mois, sous la direction de M. H. Durville ; abonnement 10 francs par an pour l'Union postale ; 23, rue St-Merri — Paris — 4e arrondissement.

Revista Espirita, mensuelle, à Porto Allègre Rio Grande do Sub (Brésil).

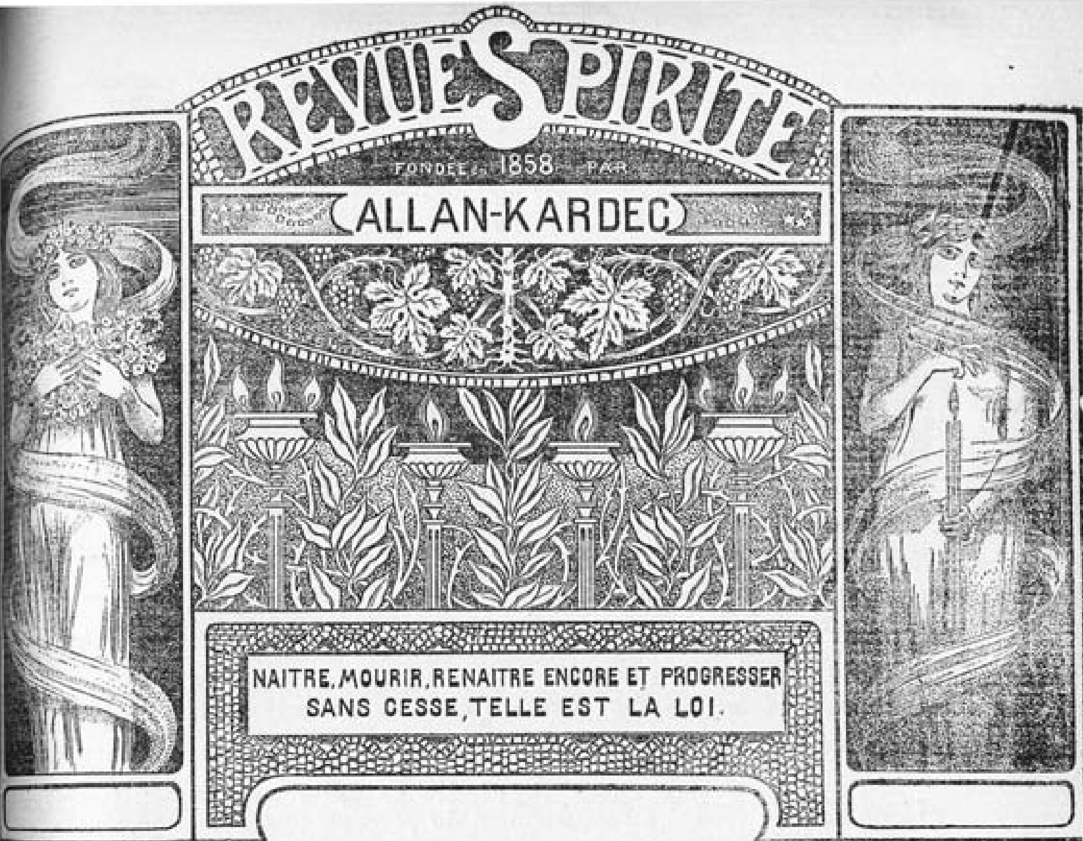
La Fraternidad universal, mensuelle. Dir. fondat. Ugarte à Buenos-Ayres.

A d'Onde Vamos, mens. Plaza Sotomayor, n° 3, à Valparaiso (Chili).

Reformador, mensuel, rua do Rosario, 97, à Rio-de-Janeiro (Brésil).

Constancia, revue hebdomadaire, directeur, P. M. Cosme Marino, rue Tucuman, 1736, à Buenos-Ayres (République Argentine). — 15 fr. par an.

Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

49e Année — No 11. — 1er Novembre 1906.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE — Rédacteur en chef : LÉOPOLD DAUVIL

FONDATION D'UN CERCLE SPIRITE

Chaque semaine des visiteurs de plus en plus nombreux, venant de tous les points du monde, se présentent à la Librairie Spirite pour demander des renseignements, des avis, des conseils au sujet de la doctrine spirite.

Malgré le bon accueil qu'ils reçoivent de la part de M. Paul Leymarie, des rédacteurs de la vieille revue et des fidèles de la réunion tout amicale, le mardi et le jeudi, il faut reconnaître qu'un magasin de librairie n'est point un salon.

En conséquence, un groupe d'amis et de chercheurs (noyau de la future société) a loué, vis-à-vis de la Librairie, rue Saint-Jacques, no 67, un

appartement où vont être aménagés un salon, une bibliothèque et une salle d'études.

Mais, pour fonder un cercle, quelque modeste qu'il puisse être à sa naissance, il est essentiel de disposer des moyens indispensables pour son entrée dans la vie et sa prospérité, c'est-à-dire de l'argent...

Or, pour trouver des fonds, il faut en demander aux frères et sœurs de bonne volonté, aux amis généreux qui, par des dons et par le nombre des cotisations, tiendront à assurer l'existence du Cercle nouveau-né.

La proposition de donner au nouveau venu le nom « d'Allan-Kardec » a été acceptée à l'unanimité des membres présents.

La cotisation annuelle des membres adhérents sera de 30 francs.

Le conseil d'administration sera formé lors de la première réunion fixée prochainement.

Nous invitons donc les abonnés qui désireraient faire partie du Cercle Allan-Kardec à donner leurs noms et à adresser le montant de leur cotisation pour l'année 1907 à M. Léopold Dauvil, rédacteur en chef de la *Revue Spirite*, 42 rue Saint-Jacques.

Les statuts du Cercle seront publiés le 1er décembre dans la *Revue* et communiqués à toutes les publications spirites.

Le 20 octobre 1906, en l'appartement du premier étage de l'immeuble situé rue Saint-Jacques, numéro 67, loué pour y établir le *Cercle international Allan-Kardec* (Société d'Études psychiques), se sont réunies les personnes composant le premier groupe des adhérents à cette nouvelle Société. Par acclamation ont été nommés :

Présidents d'honneur.

Léon Denis, écrivain et conférencier.

Albert De Rochas, d'Aiglun, colonel d'artillerie, ancien administrateur de l'École Polytechnique, officier de la Légion d'honneur.

Mme Rufina Noeggerath, femme de lettres.

Et, à l'unanimité, les mêmes suffrages ont désigné comme :

Président.

M. Paul Mantin, chef de bataillon d'Infanterie de Marine, chevalier de la Légion d'honneur.

La composition du Conseil d'administration et des comités d'études, ces deux fonctions n'étant pas, du reste, incompatibles, sera publiée ultérieure-

ment. Notre intention est, en effet, de faire appel aux chercheurs, aux travailleurs, en un mot à toutes les personnes de bonne volonté qui voudront bien, sans parti pris, nous apporter leur concours et s'associer à nos recherches.

Nous estimons que la création de ce cercle répond à un besoin que les conditions sociales et morales de l'époque rendent chaque jour plus impérieux.

Quoi que l'on puisse dire, l'étude du spiritualisme et des problèmes spirites est à l'ordre du jour et il est difficile d'ouvrir une feuille adversaire ou amie qui ne s'intéresse aux questions qui s'y rattachent.

Est-il, en effet, de problème plus passionnant que celui qui a pour objet l'étude des destinées humaines et de ses phénomènes mystérieux qui semblent établir un lien indiscutable entre l'invisible ou l'Au-delà et nos existences terrestres ?

Mais c'est aussi et surtout dans ces recherches qu'il est indispensable d'apporter un esprit de suite, de méthode et des procédés scientifiques qui fassent enfin sortir ces questions du domaine de la légende et des hypothèses subjectives.

Le *Cercle Allan-Kardec*, ne sera aménagé et ouvert régulièrement tous les jours, de 9 heures du matin à midi, et de 2 heures du soir à 6 heures, que le 1er décembre.

Les séances d'Étude des médiums auront lieu le soir, en présence seulement des membres du Comité et des sociétaires invités à tour de rôle.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, les statuts de la Société du Cercle international Allan-Kardec seront communiqués dans le prochain numéro. La *Revue Spirite*, tout en étant l'organe des Études et recherches qui pourront être publiées, demeure complètement indépendante de la Société.

Les membres *bienfaiteurs* et les membres *souscripteurs* n'auront accès au *Cercle Allan-Kardec* que sur la présentation de leur carte de *Sociétaire*, signée par le Président et le Trésorier, laquelle sera délivrée, à partir du 1er décembre. Les mardi, jeudi et samedi, de 9 heures à 11 h. 1/2 du matin, réception des personnes qui voudront bien faire partie de la Société.

LÉOPOLD DAUVIL.

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

LES PAPES

XIV

Vous souvenez-vous de ce modeste *Épiscopus* dont nous avons déjà parlé et qui, avec l'aide de quelques diacres, moitié clercs, moitié laïques, assistés par quelques diaconesses supplémentaires, était chargé de la direction de chacune des Églises primitives? Eh bien, nous le retrouvons ici. Mais il a fait du chemin, l'Épiscopus; il est monté en grade, car le voilà *pape*, c'est-à-dire, chef du temporel, aussi bien que du spirituel, brandissant, d'une main, les foudres terribles de l'excommunication, comme Grégoire VII, et serrant, de l'autre, l'épée des chevaliers, comme Jules II. Oui, le voilà, jonglant avec les trônes qu'il élève ou renverse à son gré, tenant en laisse rois et empereurs, brisant les volontés, envahissant les consciences, corrompant les mœurs et, surtout, drainant à son profit, par mille canaux souterrains, l'or des peuples qu'il exploite publiquement, audacieusement, et par coupes réglées. N'est-il pas le successeur de saint Pierre et le vicaire de Jésus-Christ?

Avant de nous engager dans l'étude des faits historiques dont nous avons à nous occuper ici, j'ouvre une parenthèse, pour donner à mes lecteurs connaissance d'un article d'actualité paru dans le journal *Le Matin*, du 3 septembre dernier. Cet article de haute portée et de signification suggestive, nous intéresse d'autant plus, qu'il a pour auteur M. Henri des Houx, le publiciste bien connu, qui, tout sincère et fervent catholique qu'il soit, se distingue de ses coreligionnaires, par une largeur d'esprit qui lui permet de juger certains scandales plus ou moins inconscients que causent le pape et l'Église, et qu'il stigmatise éloquemment du reste, dans l'article en question dont nous transcrivons, ci-dessous, la majeure partie :

Si saint Pierre ressuscitait...

« Le pape reçoit, dans la basilique vaticane, les pèlerins français venus pour le remercier des étonnants résultats obtenus par la politique du cardinal Merry del Val. Tout ce qui reste de la France chrétienne est rassemblé dans la vaste chapelle.

« Les acclamations sont si fortes, que saint Pierre est réveillé dans son tombeau. Il en sort, se mêle à la foule, se fait connaître de l'un des pèle-

rins, ancien élève des Bons Pères, qui le salue poliment, mais froidement, car le pêcheur galiléen n'est pas de son monde.

— « Comment appelez-vous, demande le saint, le César d'à présent que je vois entouré de sénateurs pourprés, de licteurs et de prétoriens, comme celui de mon temps?

— « Mais ce n'est pas un César, un successeur de Néron, c'est votre successeur à vous, le Vicaire du Christ.

— « Qui, cet empereur, devant lequel on porte des glaives nus, autour duquel des esclaves agitent des éventails, comme le faisaient, autrefois, d'autres esclaves, autour de la litière des rois orientaux? Ce n'est pas possible. Le Nazaréen m'avait choisi parmi les plus pauvres pêcheur s du lac de Tibériade et aussi parmi les disciples les plus prompts à l'erreur et à la défaillance. Il voulait, par la faiblesse de l'instrument, faire mieux ressortir la divinité de l'Œuvre.

« Homme de peu de foi, c'est moi qui trébuchai sur les flots. C'est moi qui dormis au Jardin des Oliviers, pendant l'agonie du Maître et qui hélas ! le reniai trois fois dans la cour de Caïphe. C'est à moi que saint Paul résista, en face, dans Antioche, parce que j'étais repréhensible, ainsi qu'il est dit au deuxième chapitre de l'épître aux Galates. C'est moi, enfin, qui m'échappai de Rome pour éviter le martyre.

« Aussi, est-ce par moi que le Christ a donné une leçon d'humilité à mes successeurs, afin qu'ils se souviennent qu'ils sont les plus faillibles des hommes, à moins que le Saint-Esprit ne les assiste. Or, il me paraît qu'ils n'ont guère profité de la leçon.

— « Comment pouvez-vous dire cela, prince des apôtres? L'Église romaine a tellement honoré votre pauvreté, qu'elle vous a dédié le plus riche temple de la terre. Elle a tellement exalté votre humilité, qu'elle a fait de vous, en la personne de vos successeurs, le plus fastueux, le plus impérieux des souverains.

« Nul ne les approche qu'à genoux et pour baiser leur pied.

— « Jésus s'agenouillait devant les mendiants et baignait leurs pieds.

— « En votre nom, ils déclarent anathème quiconque ne reconnaît pas leur suprématie sur tous les souverains et leur royauté universelle, aussi bien spirituelle que temporelle.

— « Ils ont donc oublié que sur le sommet d'une montagne, Satan fit à Jésus une proposition de cette sorte et que celui-ci lui répondit : « Arrière de moi Satan, ne tente pas le Seigneur ton Dieu. » C'est lui qui, ailleurs, avait dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

— « Soit; mais vos successeurs, moins modestes, ont signé le pacte et ils exigent de tous les Césars hommage et tribut.

— « Jésus a dit : « Rendez à César ce qui est à César. »

— « On dit, à présent : Prenez à César tous les deniers que vous pourrez, puis le budget des cultes, au prix même de votre indépendance.

— « Que font, dans leurs assemblées, les apôtres de votre temps ? Se souviennent-ils des promesses de Jésus disant : « Partout où vous vous réunirez en mon nom, je serai au milieu de vous. »

— « Ils s'assemblent bien encore, mais il n'est pas probable que Jésus assiste à leurs réunions.

— « Pourquoi ?

— « Parce que les dits apôtres n'attachent plus qu'une minime importance à leurs propres délibérations. S'ils croyaient à l'assistance divine, ils craindraient de faire injure au Saint-Esprit, alors qu'ils annulent leurs décisions ou qu'ils les interprètent en sens absolument contraire. Voilà pourquoi l'on croit, aujourd'hui, que le Saint-Esprit s'est confiné dans le Vatican, sommet suprême d'où se déroule la longue hiérarchie des pouvoirs.

« — Quelle hiérarchie ?

« — Oh ! saint Pierre, pouvez-vous demander cela ? Vous ignorez donc que la hiérarchie et l'obéissance passive résument, de nos jours, tous les commandements de Dieu et de l'Eglise ?

« — Ce que je sais, c'est que le Christ a dit : « Que les premiers soient les derniers. » Il voulait que les prêtres fussent les serviteurs du peuple, les évêques, les serviteurs des prêtres et le chef de l'Église, le serviteur des serviteurs de Dieu.

« — Nous avons changé tout cela. Le nouvel Évangile, selon les Bons Pères, dit aux évêques : « Un seul homme adoreras, celui qui distribue à son gré mitres et chapeaux rouges. » Il dit aux prêtres : « Un seul maître tu connaîtras, l'évêque qui répartit à sa fantaisie cures et doyennés. » Il dit au clergé haut et bas : « Les laïques tu mépriseras et le troupeau tu tondras jusqu'à la chair, pour enrichir la caisse diocésaine. » Le nouvel Évangile dit bien d'autres choses encore, que ni le Christ ni vous n'avez prévues. Il recommande la convoitise des richesses, l'orgueil de la domination, la rigueur impitoyable dans le commandement. Il veut que les crosses servent à chasser du bercail les brebis égarées... et l'on prépare un autre *Syllabus* pour achever de condamner tout ce que croient les nations libres et chrétiennes.

« — Alors, on ne lit plus le vieil Évangile, dans les assemblées des fidèles ?

« — Si, pour la forme ; mais on ne le commente plus ; on prêche la politique.

« — Je rendrai compte à mon Maître de ce que je viens de voir et d'entendre et je le prierai de susciter, du fond de la multitude, un humble chrétien, comme mon frère François d'Assises qui recommence à prêcher l'Évangile du Christ, qui réconcilie le clergé avec la pauvreté, l'humilité et la charité, le peuple avec Dieu et qui chasse les politiciens du Temple.

« — On l'excommuniera.

« Sur ce mot, saint Pierre quitta la cérémonie impériale et rentra dans sa tombe. »

Reprenons maintenant le fil de notre histoire. Les voilà donc, devant nous, en série ininterrompue, ces deux cent quatre-vingt-dix papes ou antipapes qui, pendant plus de dix-huit siècles, ont manipulé selon leur bon plaisir la pauvre glaise humaine... si souvent pétrie avec du sang par les mains de ces sinistres potiers !

Au souvenir de tous les forfaits qu'ils ont commis et que nous allons résumer en quelques pages rapides, l'on se demande dans quel but ils ont été envoyés sur la terre, ces êtres, néfastes quand ils n'étaient pas insignifiants ou nuls, ces agents attitrés d'une réaction continue qui n'eurent jamais d'autre objectif que celui d'enrayer le cours de l'évolution humaine, et l'on ne peut vraiment s'en rendre compte, si l'on ne suppose qu'ils ont peut-être été, sans en avoir conscience, quelque chose comme les exécuteurs des hautes œuvres d'un Karma collectif. Ne fallait-il pas que fût faite une sorte de liquidation, après toutes les horreurs de l'antiquité grecque et romaine ? Et n'est-il pas possible d'en inférer, en vertu d'une hypothèse peut-être hasardée, que certains papes, personnages plus ou moins patibulaires, reçurent pour mission de préparer l'amer breuvage de la coupe expiatoire, où dut tremper ses lèvres la pauvre humanité qui, pendant l'âge de fer appelé Moyen-Age, souffrit et lutta, dans les affres de l'une des époques les plus tragiques de l'histoire ? N'est-ce pas ainsi que de siècle en siècle et de vague en vague vengeresse, déferle en ce bas monde la houle des rétributions Karmiques ?...

Nous avons dit ce qu'a été le Christianisme primitif sorti du souffle essénien — nous pouvons dire védique — et arrivant, à travers la métaphysique pythagoricienne, aux spéculations de la Gnose spiritualiste. Nous avons dit ce qu'ont été les dogmes divers issus pourtant de ces sources pures, mais confus, défigurés, devenus bientôt contradictoires, si bien qu'ils étaient déclarés vrais par les uns, alors que les autres les anathématisaient avec fureur, — toujours au nom du même Saint-Esprit qui, fort complaisamment, il faut bien le croire, se pliait à ces haineuses extravagances.

Au milieu de tous les credos successifs, ariens, nicéens, nestoriens et autres qui, tour à tour, eurent les honneurs de l'orthodoxie, un seul avait survécu, le credo dit « d'Athanase » qui, bien que n'ayant aucun rapport avec ce fanatique personnage — pas plus, du reste, que ce qu'on appelle le « symbole des Apôtres » n'en eut jamais avec les dits Apôtres — en conserva le nom, par la seule raison que ses compilateurs l'avaient ainsi qualifié, dans le désir qu'il fût considéré comme l'expression des doctrines qu'Athanase avait si passionnément défendues, plusieurs siècles auparavant.

Plusieurs siècles, disons-nous, étant donné, ainsi que l'affirment les historiens, que ce n'est qu'au concile de Frioul, tenu en 796, que ce symbole fut remanié et rédigé dans la forme qu'il a conservée depuis. Toujours est-il qu'il s'imposa à la complaisante acceptation des fidèles, sous l'injonction de l'Église autoritaire qui en fit la première assise de la papauté naissante et la base officielle du catholicisme.

S'il ne parle encore, ni des reliques, ni de la présence réelle, ni du célibat des prêtres, ni des lucratives indulgences, ni de la confession orale, ni de l'immaculée conception, ni enfin de l'infaillibilité papale... autres dogmes qui, successivement, vinrent corroborer et parachever l'œuvre primitive, c'est que ces articles de foi, si ingénieusement inventés, ne furent ajoutés que plus tard, dans le but de réaliser la transfusion de plus en plus accentuée des éléments du paganisme dans la doctrine romaine, en même temps que de rendre inébranlable la fondation du Césarisme pontifical.

Et maintenant, dans cette seconde phase de l'œuvre ecclésiastique, qu'il ne soit plus question de religion, n'est-ce pas ? C'est chose bien entendue. La religion, nous l'avons laissée en Orient. Elle est ensevelie, là-bas, sur le Mont des Oliviers. Il ne s'agira plus, ici, que de politique, de tactique cléricale, d'opérations hardies ou dissimulées dont l'objectif unique sera l'accaparement de tous les pouvoirs, la conquête du monde entier qui, en dépit de l'Evangile n'ayant plus ici la parole, appartiendra de droit, désormais, aux prétendus successeurs de saint Pierre qui, — la chose est aujourd'hui bien établie — n'a jamais été le pape de Rome.

Il est toutefois bon de constater que cette entreprise d'une aussi prodigieuse audace eut des commencements fort modestes, voire même difficiles. Saint Irénée, saint Cyprien et autres Pères de l'Église n'ayant qu'un mince respect pour le « Prince des apôtres » dont se réclamait l'évêque romain, afin de se faire appeler « prince des évêques » rient de sa principauté et le rabrouent irrévérencieusement. Les Évêques se déclarent égaux entre eux et n'admettent pas de suzerains.

Après même que le second grand concile oriental eut régularisé la hiérarchie cléricale établie par Constantin, en donnant la première place au pape de Rome et la deuxième au pape de Constantinople, chaque fois que l'un de ces grands papes s'avisait de morigéner les autres — car tout évêque se croyait pape, en ce temps-là — des conciles régionaux, quelquefois même universels lui refusaient obéissance... heureux encore quand ils ne l'excommuniaient pas, sans la moindre façon. Les premières luttes de la papauté politique procédant du spirituel pour atteindre au temporel, eurent donc lieu *contre* les évêques et ce n'est que lorsque ces derniers furent graduellement maîtrisés et domptés, que la suprématie ecclésiastique se mesurant

avec la suprématie des pouvoirs civils, s'attaqua résolument aux rois et aux empereurs.

Le premier gant fut jeté par Grégoire II, assez brave homme, au demeurant, en tant qu'individu, mais subitement métamorphosé, dès le jour où il fut nommé pape, ce qui lui arriva en l'an 715... et même, chose assez curieuse, à son corps défendant, puisqu'il s'était enfui, la veille de l'élection; mais dès qu'il fut coiffé de la tiare et eut ressenti la première ivresse du pouvoir, ce fut bien autre chose et c'est tout vibrant d'un orgueil, intransigeant désormais, qu'il s'écrie : « L'épiscopat est l'office d'un prince temporel, plus encore que celui d'un simple pasteur d'âmes. »

Voilà le grand mot lâché ! Voilà la devise de la papauté qui, dès ce jour, précise son rôle, déploie au vent sa bannière et s'installe carrément dans son intangible domaine. C'est bien toujours comme *pasteur*, que le pape revendique la direction de son troupeau... en vue de son exploitation s'entend; mais, qu'il le dissimule ou non, le spirituel ne sera jamais rien d'autre, pour lui, que l'arsenal où il puisera ses armes, alors que le « salut des âmes » demeurera toujours le moindre souci de ces fourbes éhontés qui, tout en s'accrochant à la terre, osent parler du ciel... du ciel, scandaleuse ironie ! Ne sait-on pas que bon nombre de ces saints vicaires ne croyaient même pas en Dieu ?

Mais tous, en revanche, ont un culte commun, celui de la papauté. Honnêtes et scélérats, sceptiques et croyants, ambitieux et désintéressés, tous sont esclaves de la même et immuable consigne: conserver intactes les conquêtes de la tiare ! En dépit de leurs vices comme de leurs vertus, des basfonds jusqu'aux sommets, persiste, dans toutes ces cervelles de prêtres, l'incoercible ambition sacerdotale qui rend astucieux, les plus sincères, forcenés, les plus pacifiques — tous, jouant toujours le même air, le même *scherzo* sceptique et ironique, sur le clavier frémissant de toutes les passions humaines.

A partir de ce Grégoire II, premier pape politicien, la grande guerre est engagée et c'est pour la conquête du temporel que ses successeurs sonnent leurs plus belliqueuses fanfares. Leur faut-il des alliés, disons plutôt des complices ? Ils en trouvent ou s'en procurent par des moyens quelconques, témoin ce Pépin d'Héristal, devenu roi des Francs qui, mandé par une prétendue lettre de saint Pierre, en personne, lui promettant le paradis, en échange des bons services qu'il lui réclame, franchit les Alpes, tombe sur les Lombards et leur prend l'exarchat de Ravenne... qu'il octroie galamment au pape auquel manquait un lopin de terre, pour y asseoir son double trône, quelque peu spirituel, mais surtout temporel.

Et voilà, désormais, que la papauté est dans ses meubles. Mais cela ne lui suffit pas. Elle a Rome, ce qui n'est pas à dédaigner, mais il lui faut la

France et puis l'Europe en sus. — Quand la papauté prend du galon... — et c'est Charlemagne, lui-même, qu'elle charge de la commission... véritable coup de maître que fit, là, le pape Léon III qui, en posant sur la tête de son puissant associé, la couronne impériale, eut la géniale idée d'en faire son « agent d'affaires ». Quel choix de meilleure qualité eût jamais pu remplacer celui de ce paladin César, César d'incomparable envergure, massacreur émérite et convertisseur sans scrupule ? C'est lui qui allègrement se chargea du soin de débarrasser, pour toujours, l'Église romaine de l'arianisme oriental. A la tête de ses Francs, les plus féroces des Barbares, il put, à ses divers titres de gloire, — qui brillent au calendrier catholique non moins que dans les fastes de l'Université dont il est resté le patron et où règnent encore, plus ou moins déguisés, son *Trivium* et son *Quadrivium* — il put, disons-nous, ajouter le fait glorieux d'avoir fait entrer tout l'Occident dans le giron de la papauté, en imposant, sous peine de mort, à tous les peuples subjugués, la foi catholique et son baptême — baptême de sang, où fonctionnait, à titre d'argument coercitif, la hache du bourreau, quand les néophytes se montraient récalcitrants. C'est ainsi qu'il fit égorger vingt mille Saxons, au cours de ses campagnes de barbare prosélytisme — soit dit, sans porter atteinte à ses incontestables qualités d'administrateur et de civilisateur.

Certes, si jamais puissant bras séculier fut mis au service de l'Église, c'est bien celui de cet intransigeant convertisseur dont la papauté reconnaissante a fait un saint — ce qui lui était bien dû — en même temps que fut soudé, à son prénom de Charles, le suffixe *grand* qui ne lui avait d'abord été donné qu'à titre de qualificatif honorifique.

Du reste, il ne tarda pas à le montrer qu'il était grand, parce que fort, alors que, sans façon ni ambages, il se proclama roi d'Italie et s'octroya la suzeraineté de la province papale qu'avait organisée son père. Reléguée au rang de vassale temporaire, la papauté s'abstint de protester, sachant bien que les empereurs passent, tandis que le pape demeure.

Et Charles-le-Grand passa, en effet, ne laissant après lui que des successeurs incapables dont se jouèrent les papes qui, abusant de leur faiblesse, non moins que de leurs vices et de leurs crimes, les humilièrent, les châtièrent et leurs arrachèrent toutes sortes de concessions qui élargirent et consolidèrent la base de leur pouvoir temporel.

C'est à partir de la chute du dernier empereur d'Occident, c'est-à-dire du pauvre Augustule, fantoche bien vite culbuté par Odoacre, que l'histoire fait commencer le Moyen-Age, — âge de foi pour l'Église qui n'y voit que ses triomphes, mais âge de ténèbres morales et intellectuelles pour le commun des profanes qui n'y voient, eux, qu'une nuit sans étoile qu'éclairent, seuls, les bûchers de l'inquisition, à la sinistre lueur desquels l'on voit

errer sorciers et loups-garous, se dresser des potences et surtout rôder, en tous lieux — jusque dans la cellule de Luther — l'insatiable Satan toujours en chasse d'âmes, mais précieux Croque-mitaine qu'exploitèrent les prêtres qui régnèrent sur leurs ignares fidèles par la terreur de l'enfer.

Sombres et néfastes, furent ces dix siècles si étrangement exaltés par les fanatiques, si bien que pendant la première moitié de ce Moyen-Age, l'on se demande, en vérité, en face de la plèbe superstitieuse et de ses prétendus « éducateurs chrétiens » de quel côté sont les plus ineptes et les plus barbares. Ces Latins qui n'avaient jamais su le grec, qui ne savaient même plus leur latin dont ils écorchaient outrageusement tous les mots, jusque dans leurs formulaires canoniques, voire même dans leur *pater*, en étaient arrivés à un tel point de scandaleuse ignorance, que les Capitulaires de Charlemagne qui, à son époque, était un lettré relatif, ordonnent aux évêques de « veiller à ce que les prêtres comprennent tout au moins l'oraison dominicale, afin de pouvoir l'expliquer aux fidèles. »

Ne pas savoir son latin, passe encore. L'on peut, sans parler comme Cicéron, faire paître ses brebis et leur prêcher la morale, mais encore aurait-il fallu corroborer ces enseignements par quelques exemples de vertu. Or, à ce honteux clergé, manquait non moins la pratique que la théorie elle-même. Le spectacle qu'offrit la cour papale du xe au xvie siècle dépasse toute imagination. Dans cette interminable série d'années, sous les règnes des Boniface VIII, des Clément V, des Grégoire XI, des Jean XXIII, des Innocent VIII, des Alexandre VI, des Clément VII, des Urbain VII et autres « saints vicaires de Jésus Christ » le scandale fut tel, que le cardinal Baronius, lui-même, en fut indigné, ainsi que le prouve le passage suivant — que nous avons cité ailleurs, mais qui retrouve ici sa place.

« Quel horrible spectacle présentait alors la Sainte Eglise romaine, lorsque d'infâmes courtisanes disposaient à leur gré des sièges épiscopaux et, ce qui est plus abominable encore, lorsqu'elles plaçaient leurs amants sur le trône de saint Pierre. Le Christ assurément dormait alors d'un profond sommeil, dans le fond de sa barque et ce qui est plus malheureux encore, c'est que les disciples du Seigneur dormaient plus profondément que lui. »

Parlant plus loin des chrétiens en général, le même cardinal ajoute : « la corruption, la cupidité, la violence et la cruauté s'étaient élevées à de tels excès, qu'il n'y avait plus moyen, pour les chefs ecclésiastiques, de se distinguer de la masse par leurs vices et leurs crimes. »

Comment du reste s'étonner d'un tel état de choses, alors que ces chefs ecclésiastiques, prenant exemple sur les grands laïques, rivalisaient avec eux dans le champ clos où s'exerçaient leurs fonctions similaires ? A gauche, ducs, comtes, marquis, vidames, barons et chevaliers, sous prétexte de veiller à l'ordre de l'empire, volaient, pillaient, assassinaient comme bandits

de grands chemins. A droite, évêques et abbés qui s'étaient déclarés suzerains de leurs diocèses et de leurs monastères, enrôlaient des soldats, bâtissaient des forteresses et s'en allaient gaillardement en guerre, casque en tête et lance au poing, tantôt les uns contre les autres, tantôt contre leurs chefs séculiers, parfois, enfin, contre le Saint Siège, lui-même, pour peu qu'un pape leur déplût.

Des régions monarchiques, l'anarchie avait fait irruption dans l'Église, chose grave décidément... si grave que la papauté se recueillant en son oratoire, se mit à réfléchir et finit par conclure qu'il serait peut-être bon de s'allier avec les moines prêcheurs, tribuns nomades, violents et jaloux dont elle ne tarda pas à exploiter les convoitises qu'allumait en eux le spectacle irritant des prélats empanachés et des abbés non moins puissants dans leurs diocèses, que de véritables petits rois sur leurs trônes.

Tactique merveilleuse, véritable inspiration du ciel ! L'éloquence enflammée de ces missionnaires qui passionnaient les foules finit par produire un courant irrésistible en faveur de la papauté qui, grâce à ce concours inattendu, providentiel sans doute, reconquit sans plus tarder prestige, richesses et accroissement d'autorité, — Dieu ne protège-t-il pas ses serviteurs fidèles?

Pareil bonheur n'arriva pas à la société laïque qui, tandis que se reconstituait le pouvoir papal, s'effritait, elle, s'effondrait incurablement. Nous voici en pleine féodalité et l'on sait ce que fut cette effroyable phase de notre histoire. La guerre était partout. Notre malheureuse France n'était plus qu'une arène ensanglantée d'où, chaque soir, fourbus, mais repus, se retiraient les pillards pour se réfugier dans leurs donjons dont se relevait le pont-levis, alors qu'à chaque aube nouvelle, s'élançaient de leur repaire, ces mêmes pillards, fauves à griffes aiguës, vautours à bec crochu.., en d'autres termes, chevaliers bardés de fer qui, *noblement*, *vaillamment*, pourfendaient, puis écrasaient, sous les sabots de leurs palefrois, les pauvres Jacques désarmés et demi-nus.

Si bien coulait à flots le sang du peuple décimé, que la chose parut grave à l'Église qui, pourtant ne brilla jamais par un excès de sensibilité. C'est que — une chose qu'il ne faut pas oublier — c'est qu'il y a massacres et massacres. N'admettant comme légitimes, parfois même comme sacrées, que les boucheries qu'elle ordonne ou favorise — toujours *ad majorem Dei gloriam*, c'est bien entendu — la Sainte Église s'émut en son bon cœur des égorgements profanes dont elle ne recueillait aucun bénéfice. Et c'est, mue par ce louable sentiment qu'elle proclama, vers l'an 1041, après toutes sortes d'essais infructueux, cette fameuse *Trêve de Dieu* ou *Paix de Dieu* que l'on peut, sans mauvais vouloir, ni parti pris, considérer comme l'un des monuments les plus extraordinaires qu'ait laissés dans ses fastes cette Église romaine à nulle autre pareille.

Qu'était-elle, en effet, cette Trêve de Dieu, si ce n'est un acte de faiblesse inqualifiable ou de scandaleuse impuissance, en vertu de laquelle elle pactisait avec les égorgeurs féodaux et se faisait incontestablement leur complice, en *autorisant*, sinon tous leurs massacres, du moins ceux qu'ils avaient le *droit* de commettre, du lundi au jeudi de chaque semaine. Jugez s'ils s'en donnaient, les nobles gentilshommes et prenaient leur revanche, en ces journées d'orgies sanglantes, faisant coups doubles à coup sûr pour rattraper le temps perdu !

Oui, leur complice était l'Église, car elle ne perdait rien dans cet abominable compromis. Pieux bandits, dévots assassins, touchés par les bons procédés de l'Église, en même temps que par la grâce d'en haut, rachetaient leurs forfaits par de belles offrandes, faisant dans les profits de leur fructueuse industrie, la part de Dieu et de ses représentants sur la terre qu'enrichissaient toujours davantage les fondations pieuses ou les libérales donations que leur octroyaient leurs associés reconnaissants.

Il n'est toutefois pire excès qui ne finisse par trouver ses limites. Les chefs eux-mêmes de l'Église arrivèrent à constater que ce régime féodal parvenu à son hideux paroxysme, n'était plus même une eau trouble, où s'effectuent les pêches miraculeuses, mais bien plutôt un immonde et dangereux cloaque où la papauté, non moins que tout le reste, risquait de s'enlizer à tout jamais. Ils jugèrent donc urgent de chercher un moyen pouvant débarrasser cette chrétienté qui manifestement entrait en putréfaction, de tous les ferments infectieux qui s'y multipliaient de plus en plus... et ce furent les croisades qui leur parurent aptes à servir de remède héroïque, en cette effroyable crise dont commençaient à s'épouvanter ceux-là mêmes qui l'avaient provoquée.

« Soldats de l'enfer, devenez les soldats de Dieu ! » s'écria Urbain II, au concile de Clermont. C'était assez bien trouvé comme figure de rhétorique et ce fut, sous le coup de fouet de cette apostrophe rutilante et empanachée, que tous les forbans de la nef chrétienne s'ébranlèrent, « pour se refaire une virginité dans le sang des Sarrazins », suivant le joli mot d'Eugène Nus... en même temps que la foule qu'avait grisée la parole enflammée de Pierre l'Ermite, criait frénétiquement : *Diex li volt ! Diex li volt !* (Dieu le veut).

Nous n'avons pas à raconter, ici, même en la résumant, l'histoire bien connue des croisades. L'on sait comment fut écrasée, par les Hongrois et les Bulgares, l'innombrable multitude indisciplinée, à la tête de laquelle s'était mis imprudemment le pauvre Pierre l'Ermite aussi naïf que convaincu. L'on sait ce qui advint de la véritable armée féodale conduite par les grands suzerains, accompagnés de leurs vassaux et de l'élite de leurs soudards, puis définitivement soumise aux ordres de Godefroy de Bouillon

qui, nommé généralissime de l'armée, finit par s'emparer de Jérusalem dont il fut nommé roi.

La quatrième croisade, partie pour reprendre la ville sainte réoccupée par Saladin, fut uniquement consacrée à l'effondrement de l'empire d'Orient. Constantinople fut prise et mise à sac, mais en dépit de son insatiable appétit, l'ogre romain ne put digérer cette proie formidable. Deux ans après, une insurrection générale extermina, jusqu'au fond des provinces, les « barbares d'Occident » et cinquante ans plus tard, Baudouin II fut chassé de Constantinople. Ce simulacre d'empire latin, transplanté en Orient, redevint l'empire grec, jusqu'au jour où les Turcs en firent l'empire ottoman qui, aujourd'hui encore, subsiste, végète, agonise pourrait-on même dire, tout en se tenant debout par un véritable prodige d'équilibre absolument instable.

La cinquième et la sixième croisade furent dirigées par des princes allemands, la septième et la huitième furent presque exclusivement françaises et ce fut le pieux roi saint Louis qui scella de sa mort, en 1270, la série de ces expéditions aventureuses dont le résultat définitif peut se résumer en quelques mots.

En dépit de ses espérances, la papauté fut déçue et désillusionnée. Les croisades, en effet, ce qu'elle n'avait nullement prévu, modifièrent si bien la situation morale et sociale de l'Europe, qu'elle sortit affaiblie, malgré ses foudres, de sa lutte contre les empereurs et les rois. Partout, les intérêts politiques prirent le dessus sur les passions religieuses, sans compter que l'échec final des « soldats de Dieu » écorna quelque peu la foi en l'infaillibilité papale qui avait annoncé, dès le début, la destruction de l'Islamisme et la conquête de l'Orient.

Mais si les croisades échouèrent au point de vue ecclésiastique, si Jérusalem et la terre sainte demeurèrent entre les mains des Musulmans, elles eurent, d'autre part, des conséquences qui bien qu'inattendues n'en furent pas moins considérables. Les classes populaires qui combattaient pour la même cause, à côté des barons les plus entichés de leur supériorité, sortirent de leur abaissement, rougirent de leur servilité, secouèrent leurs chaînes dont le poids leur parut plus lourd que jamais. La féodalité, d'autre part, affaiblie par le départ de tous les seigneurs qui s'en allèrent mourir en terre sainte, appauvrie surtout par la vente d'un nombre considérable de fiefs, déclina devant les progrès simultanés de la royauté, d'un côté, du tiers état, de l'autre.

Bref, l'horizon du Moyen-Age, depuis si longtemps étroit, s'élargit singulièrement. On s'accoutuma aux voyages, de peuple à peuple s'ouvrirent quelques relations. Au contact de civilisations avancées, telles que celle de Constantinople, celle des Arabes surtout, l'Occident presque barbare encore,

— ce dont il ne se doutait certes pas, — commença à se transformer. Des industries nouvelles furent importées en Europe, les lettres, les arts, les sciences reçurent une impulsion inattendue. L'architecture gothique s'inspira de l'architecture byzantine. La philosophie et la médecine des Arabes, non moins qu'une foule de termes incorporés dans notre langue, pénétrèrent dans l'enseignement des Universités chrétiennes, bref, l'axe du monde occidental se trouva quelque peu déplacé.

Tels furent les résultats des croisades, de cette gigantesque vague humaine qui de l'Occident, déferla sur l'Orient. Certes, ces progrès coûtèrent cher. C'est par centaines de mille que furent roulés, par cette vague, les cadavres des croisés; mais le monde était las des horreurs du Moyen-Age, la coupe des iniquités débordait de toutes parts, et c'est du sang de tous les malheureux impitoyablement balayés par la houle karmique, que sortit une humanité en voie de formation nouvelle qui, à travers les tâtonnements de la Renaissance, prépara l'avènement de nos générations modernes qu'enfanta, dans ses convulsions terribles, mais fécondes, la glorieuse Révolution française.

(*A suivre*). ED. GRIMARD.

Lettres inédites d'Allan Kardec

Sa figure — la figure du Maître — est si grande, que je ne tenterai pas un article, mais me limiterai à expliquer en une simple note préliminaire le motif de la correspondance et comment ces lettres inédites sont tombées dans mes mains.

Si je devais faire un article, c'est le sentiment qui y dominerait, car il ne me serait pas facile de réfréner les mouvements légitimes de mon âme, en face de l'honneur, pour moi si grand, de l'hospitalité qui me fut offerte dans cette ancienne Revue qui se glorifie du nom d'Allan Kardec par qui elle fut conçue et fondée et qui maintient intacte la tradition de sa doctrine.

Tous ceux qui, comme moi, à la lecture du *Livre des Esprits*, sentirent refleurir dans leur cœur les nouvelles vérités idéales que le matérialisme triomphant paraissait avoir enténébrées et pour toujours, voient en Allan Kardec la personnification symbolique d'un principe : son nom est si bien associé à la marche ascendante du spiritisme, qu'en parlant de l'un, instinctivement la pensée recourt au nom de l'autre et ainsi la doctrine devint une et même chose avec le nom de son apôtre.

La plus grande partie de ces lettres furent adressées entre 1862 et 1863 à Henri Dalmazzo qui, sous le pseudonyme de Théophile Coreni, fut, dans les moments difficiles, le champion le plus vaillant de la doctrine spirite en

Italie et c'est à elle qu'il dédia les meilleurs efforts de sa vie laborieuse et sans tache, nous laissant en héritage *Le Spiritisme selon le sens chrétien* (*Lo Spiritismo in senso cristiano* per Teofilo Coreni), un des livres les plus sincères et les plus riches en images, qui parut à Turin vers la fin de 1889, une des tentatives les plus nobles et les plus honnêtes pour la réforme de l'Église et le rapprochement de la science avec la foi cependant, en se plaisant à envisager un spiritisme chrétien, il n'était pas parmi ceux qui croient à la conciliation possible du dogme avec la science et, par conséquent, loin de penser que celle-ci devait se soumettre à l'autorité sacerdotale. Mais son regard allait plus loin et entrevoyait le Religion de l'avenir en laquelle se fondront toutes les religions, puisque la philosophie nouvelle est leur substratum idéal et le point capital sur lequel toutes s'unissent, c'est-à-dire *la croyance dans l'immortalité*, l'éternelle aspiration du genre humain.

Théophile Coreni fut le fondateur, en 1864, des *Annales du spiritisme*, la première et plus ancienne Revue qui se soit publiée dans notre pays, durant une vingtaine d'années et qui prit ses enseignements dans les idées pures de la philosophie kardéciste.

Et c'est à cette œuvre de propagande que l'on doit la traduction du *Livre des Esprits*, du *Livre des Médiums* et de celui *Qu'est-ce que le spiritisme?* qu'il serait si nécessaire de répandre dans le peuple pour y semer la pensée du Maître, en initiant la nouvelle génération aux recherches psychiques car nous arrivons au moment le plus décisif du progrès de l'humanité. Il faut donc lui démontrer le problème d'outre-tombe, mis en face de la méthode expérimentale et résolue par elle.

Ce fut dans ce premier moment que Kardec écrivit ces lettres, encourageant surtout la noble tentative de Coreni qui s'adressait à lui comme son aide et son conseiller.

Elles me furent offertes par la fille de Coreni, Mlle Emilia Dalmazzo, qui a mis à ma disposition des autographes extrêmement précieux, retrouvés entre les papiers du père tant regretté et qui se rapportent à la période la plus critique du mouvement spirite en Europe, quand l'incrédulité et le sourire accueillaient nos investigations initiales et nos consolantes aspirations. Donc, aucune glose à propos de telles lettres qui, du reste, n'ont pas besoin de commentaire, mais seulement une simple constatation de fait qui se traduit en une pensée quelque peu mélancolique.

La nouvelle génération lit peu et trop en hâte les livres d'Allan Kardec en les considérant presque comme des antiquités primordiales.

Autant dans le domaine de la science que dans celui de la philosophie, comme d'ailleurs dans tous les événements de la vie humaine, il existe des préjugés sur les choses et les personnes qui se transmettent, s'étendent, se généralisent et finissent par s'imposer.

Un de ces préjugés est que Kardec ne serait pas à la hauteur des études psychiques actuelles et que ses œuvres auraient fait leur temps.

Naturellement je n'ai pas la moindre prétention de tenter une étude critique de ses œuvres autour desquelles n'a pas encore été dit le dernier mot mais je ne puis m'abstenir de relever comment, à un demi-siècle de distance, nous sommes encore mieux à même d'apprécier la valeur de l'œuvre admirable d'Allan Kardec au point de vue de la répercussion que ses écrits eurent dans le public et de la direction que ceux-ci donnèrent à nos recherches.

Quant à la valeur morale de leur production on ne pourrait dire ni plus ni moins que les paroles prononcées sur sa tombe par Camille Flammarion :

On a reproché, Messieurs à notre digne ami auquel nous rendons aujourd'hui les derniers devoirs, de n'être point ce qu'on appelle un savant, de n'avoir pas été d'abord physicien, naturaliste ou astronome et d'avoir préféré constituer un corps de doctrine morale avant d'avoir appliqué la discussion scientifique à la réalité et à la nature des phénomènes.

Combien de cœurs ont été consolés d'abord par cette croyance religieuse ! Combien de larmes ont été séchées ! Combien de consciences ouvertes aux rayons de la beauté spirituelle.

N'est-ce donc rien que d'avoir amené au spiritualisme tant d'êtres qui flottaient dans le doute et qui n'aimaient plus la vie... ni physique ni intellectuelle.

Allan Kardec eût été un homme de science que, sans doute, il n'eût pu rendre ce premier service...... Mais il était ce que j'appellerai simplement « le bon sens incarné ».

La valeur inestimable de son œuvre, considérée, dans son ensemble, est d'avoir su organiser méthodiquement les résultats des premières recherches et d'avoir donné une direction à la doctrine sans laquelle nous nous trouverions encore en un état de grande confusion, confusion qui aurait retardé l'évolution du spiritisme sur les bases de la méthode expérimentale et qui aurait rendu plus grande la méfiance des scientifiques devant l'étude des faits médianimiques.

Le système philosophique du *Livre des Esprits* n'est pas une abstraction, car il s'y voit maintes fois l'intuition de beaucoup de considérations qui se sont vérifiées plus tard et rien ne s'y trouve qui ait été catégoriquement démenti par la science.

Sous ce rapport Kardec fut directement devin, car les plus récentes découvertes expérimentales ne contredirent ni ne prouvèrent jamais l'inconsistance de ses hypothèses et de ses argumentations.

Je citerai un exemple quelconque, en m'arrêtant à un des points les plus discutés. Les communications qui se rencontrent fréquemment dans ses livres avec les signatures les plus célèbres des hommes illustres et des grands

penseurs sont accueillies avec beaucoup de réserve et quelquefois avec un sourire de pitié et l'on croit que l'auteur les a acceptées un peu à la légère et trop hâtivement. Rien de plus inexact, Kardec est le premier à reconnaître l'énorme, et jusqu'à un certain point, l'insurmontable difficulté des preuves de l'identité des esprits et, ce qui est plus remarquable, loin de négliger les hypothèses, il les discute toutes pour déterminer quelle part, dans ces communications, on doit attribuer à l'action, serait-elle même inconsciente, du médium, devinant ainsi les conjectures les plus subtiles des modernes psychistes.

Vincent Cavalli, un des plus érudits et des plus géniaux écrivains italiens (dont les œuvres si elles étaient traduites et répandues dans le public intellectuel français, impressionneraient grandement) Vincent Cavalli, dans son ouvrage *Les points obscurs du spiritisme*, a mis en relief la génialité de Kardec à propos de semblables théories.

Kardec dans son *Livre des Médiums* (Chap. XIX) dit que l'esprit du médium reçoit à son insu la pensée des esprits et la transmet comme intermédiaire, s'approchant ainsi de l'hypothèse des psychistes pour lesquels les esprits se communiqueraient par procédé télépathique, c'est-à-dire transmettent la pensée par suggestion à la subconscience du médium.

A un autre endroit il écrit que l'esprit du médium peut altérer les réponses des esprits, les assimiler à ses idées et ses tendances propres, etc.

Dans ses œuvres posthumes, il admet que la distinction de ce qui est réellement le produit direct de l'âme du médium et de ce qui provient d'une source étrangère est quelquefois très difficile à faire, parce que les deux actions se confondent trop souvent pour corroborer ensemble.

Dans une autre partie de ses œuvres il a l'intuition du subconscient en écrivant que l'esprit du médium peut savoir des choses que le médium lui-même ignore lui avoir été suggérées par son propre esprit.

Les recherches des plus récents expérimentateurs, on pourrait le dire, réussissent à prouver ce que lui avait entrevu. Au chapitre IV du *Livre des Esprits* (Principe vital), Kardec énonce la théorie des phénomènes auditifs, imaginée par le baron Charles de Reichenbach, affirmant que la vie est un effet, produit par l'action d'un agent sur la matière, agent qui donne la vie à tous les êtres qui l'absorbent et se l'assimilent. Et, depuis 1860 (*Rev. spir.*, 1860, p. 81), en affirmant que les corps émettent des vibrations lumineuses invisibles aux sens matériels, il prévoyait l'expérience du D[r] Hippolyte Baraduc de Paris dans son livre : *L'âme humaine, ses mouvements et ses lumières.*

Les citations pourraient se multiplier, mais j'ai voulu me limiter seulement à quelques exemples en conformité de cet aperçu succinct.

La caractéristique de Kardec est précisément l'indépendance de précon-

ception quelconque et le fait d'avoir arrêté les bases d'un système destiné à se développer et à progresser à l'infini, accompagnant et suivant les continuelles et interminables enquêtes de la conscience humaine.

Le spiritisme est en même temps une science d'observation et de doctrine morale. Kardec l'envisagea sous ses deux aspects, formant ainsi le plus grand système philosophique dont le point essentiel repose sur l'idée suprême de la pluralité des existences.

La doctrine de la réincarnation se dresse triomphatrice au-dessus des vieux et formidables dogmes; et surtout de la prétendue existence du diable et de l'éternité des peine infernales; elle est dans la formule qui est aussi l'épigraphe sur la tombe de l'Apôtre : « Naître, mourir, renaître, progresser pour renaître encore! »

L'idée de la pluralité des existences, même là où elle n'a pas été enseignée par les philosophes, fut pressentie par l'âme humaine, comme l'unique vérité bienfaisante et régénératrice, parce qu'elle répond à l'aspiration du progrès indéfini qui est la loi suprême de tous les mondes.

Encore une fois, de ces lettres adressées à l'auteur du *Spiritisme dans le sens chrétien*, nous retenons la parole consolatrice. Il approuve l'union de l'école expérimentale et de l'école philosophique, mais il conclut :

« Il ne faut jamais perdre de vue que le but est le même ; *le progrès moral ;* et comme marque ; *la charité pour tous.* »

Naples, septembre 1906.

F. ZINGAROPOLI.

Paris, 9 décembre 1862.

Monsieur Charles Gatte

(*Employé au bureau de la Municipalité à TURIN* (*Italie*).

Monsieur,

Absent de Paris au moment où est arrivée la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je ne l'ai reçue que depuis peu de jours, et je m'empresse de vous répondre regrettant le retard involontaire que j'ai mis à le faire.

Je suis heureux de trouver en vous un adepte sérieux du spiritualisme, et de voir que vous en comprenez le but essentiellement philosophique et moral, car ceux qui n'y cherchent qu'à satisfaire une vaine curiosité ne sont pas de vrais spirites.

Vous me demandez si l'on peut soi-même évoquer les Esprits sans le concours d'un médium. *Le livre des médiums* vous donne à cet égard tous les renseignements nécessaires, et je vous engage à l'étudier avec soin. Certainement tout le monde peut évoquer mais tout le monde ne peut pas écrire comme médium ; quand on ne l'est pas soi-même, on fait, comme

lorsqu'on ne sait pas la langue d'un pays, on se sert d'un interprète, c'est-à-dire d'un médium écrivain. Je ne puis vous dire si vous le serez ; il faut pour cela essayer, en vous conformant aux instructions contenues dans *Le livre des médiums*. Si vous ne pouvez réussir, comme les médiums sont très nombreux, vous en trouverez infailliblement parmi les personnes de votre connaissance ou de votre famille. Je n'en connais pas personnellement à Turin, mais j'ai entendu dire qu'il y en a de très bons.

La personne dont vous me donnez les détails a certainement toutes les qualités morales nécessaires pour sympathiser avec les bons Esprits ; mais a-t-elle les conditions fluidiques nécessaires pour entrer en communications, c'est ce qu'il est impossible de savoir sans essayer ; l'expérience seule peut éclairer sur ce point. Ainsi faites des essais persévérants, et tôt ou tard vous arriverez à un résultat, si ce n'est avec l'un, ce sera avec l'autre.

Je regrette, Monsieur, de ne pouvoir vous donner de plus grands éclaircissements ; j'apprendrai avec satifaction que vous avez réussi, et vous prie de recevoir, en attendant, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

ALLAN KARDEC.

P.-S. — Voici l'adresse d'un très bon spirite à Turin et qui est en même temps médium. Vous pourrez le voir de ma part. M. Henri Dalmazzo, typographe — Via S. Dominico, 8.

Paris, 9 décembre 1872.

Monsieur Henri Dalmazzo, Typographe
Via S. Dominico, 8 — TORINO.

Monsieur,

Une absence que j'ai faite m'a empêché de recevoir en temps utile pour vous répondre plus tôt la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et que j'ai lue avec un vif intérêt, d'abord parce qu'elle me met en relation avec un vrai et sincère spirite, et ensuite qu'elle me prouve le progrès de la doctrine dans votre pays. Je vous félicite de votre zèle à la propager ; Dieu et les bons esprits sauront vous en tenir compte, quant à moi vous pouvez naturellement compter sur mon concours qui est acquis à tous les adeptes dévoués à cette sainte cause.

Les circonstances ne m'ont pas encore permis d'évoquer Abeilard ; aussitôt que j'aurai sa communication je vous l'enverrai, ainsi que celle de S. Louis.

J'ai reçu avec votre lettre le mandat de deux cents francs que vous y avez joint, et que je vais m'occuper de faire recouvrer. Vous m'enverrez la note des ouvrages que vous désirez, et je vous les ferai expédier aussitôt.

Pour ne pas perdre de temps, vous pourrez m'envoyer cette note quand vous voudrez.

Je vous adresse en attendant un exemplaire d'une brochure que je viens de publier sur mon dernier voyage et qui, je crois, vous intéressera.

Agréez, je vous prie, Monsieur, mes salutations empressées.

ALLAN KARDEC.

P.-S. — Je verrais avec infiniment de plaisir que vous publiassiez quelque chose en Italie sur le Spiritisme.

Si vous publiez une revue en italien, vous pourrez puiser tout ce que vous voudrez dans la *Revue Spirite*. Je vous serai obligé de continuer à m'écrire en français, attendu que je ne sais pas l'italien, tandis que, quoique vous en disiez, vous écrivez très bien en français.

Je ne pourrai vous envoyer immédiatement toutes les années de la *Revue*, quelques parties sont épuisées et on les réimprime. Aussitôt que ce sera terminé, je vous les ferai expédier.

Paris, 22 janvier 1863.

Monsieur Henri Dalmazzo.

Mon cher Monsieur,

J'ai cru que je ne sortirais pas de mes ennuis pour l'expédition de votre demande. Depuis longtemps je me trouvais sans aucune collection de la *Revue*, toutes épuisées et qu'il a fallu faire réimprimer, et j'ai eu pour cela de grands embarras et des difficultés avec l'ancien imprimeur. Je voulais vous expédier le tout ensemble, et l'on me promettait de jour en jour une solution. Enfin j'en suis débarrassé, et aujourd'hui on met aux messageries un ballot contenant les articles indiqués dans la facture ci-jointe.

Je commence lentement à me débrouiller un peu des occupations qui m'ont assailli vers la fin de l'année, et je vais sous peu m'occuper, plus sérieusement que je n'ai pu le faire jusqu'ici, des communications que vous m'avez envoyées dans le temps et je vous en donnerai mon avis.

En attendant croyez-moi votre bien dévoué et affectionné,

ALLAN KARDEC.

P.-S. — J'ai appris par diverses autres personnes que le spiritisme se propage à Turin ; puisse-t-il aider à la régénération de l'Italie qui y trouverait un moyen de secouer les idées rétrogrades qui entravent sa marche.

Paris, 5 février 1863.

Monsieur Charles Gatte.

Monsieur,

Le nombre considérable de lettres que je reçois chaque jour, joint à mes travaux courants, me met dans l'impossibilité matérielle de répondre à toutes

aussi promptement que je le voudrais et qu'on le désirerait; je suis donc forcé de le faire par ordre d'inscription des lettres reçues, ce qui, tout naturellement, entraîne des retards involontaires.

Dans ma précédente lettre, je vous avais renvoyé à l'étude complète de mes ouvrages sur le sujet qui vous occupe. A cela j'ai peu de chose à ajouter, car vous avez dû y voir que la faculté médianimique tient à une disposition organique qui n'est pas donnée à tout le monde. On peut la développer par l'exercice quand on en possède les rudiments, mais quand le germe n'y est pas, il faut se résigner à se servir d'un intermédiaire pour communiquer d'une manière ostensible avec les Esprits, comme on se sert d'un interprète pour converser avec quelqu'un dont on ne sait pas la langue. Je dis « d'une manière ostensible » parce que l'absence de la faculté médianimique n'empêche pas les Esprits de venir à l'appel qui leur est fait et de se communiquer par la pensée et par l'inspiration.

Vous insistez pour savoir s'il faut magnétiser le sujet ; je répéterai ici ce qui est dit dans *Le livre des médiums*, que le magnétisme peut, dans certains cas, aider au développement de la faculté, quand le principe existe, mais il ne donne pas plus la faculté qu'il ne peut donner la vie à une jambe de bois. A cela j'ajoute un conseil très important, c'est qu'il faut se contenter de ce qu'il a plu à Dieu de nous donner sous ce rapport, et qu'il y a quelquefois des inconvénients *graves* à vouloir forcer quand même la médiumnité ; il faut lui laisser suivre son développement naturel et se borner à le seconder. Du reste, pour éviter l'incertitude et des essais inutiles, on peut interroger, par un bon médium, les esprits qui, généralement indiquent ce qu'il convient de faire, et font connaître le genre de faculté que l'on possède ou que l'on ne possède pas.

Je vous avais engagé à vous mettre en rapport avec M. Henri Dalmazzo, 8 Via S. Dominico, à Turin, très bon spirite, qui doit connaître des médiums, et pourrait vous donner les indications nécessaires.

Agréez, je vous prie Monsieur, l'expression des meilleurs sentiments de votre tout dévoué.

ALLAN KARDEC.

Paris, 28 mai 1863.

Monsieur Enrico Dalmazzo.

Mon cher Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 22 mai, ainsi que les coupons montant ensemble à 80 francs pour solde de ce dont vous m'êtes redevable. Ce mode de paiement me convient parfaitement, et vous pourrez l'employer à l'occasion.

Je vais vous faire expédier sans retard les quatre exemplaires de l'année 1860 qui vous manquent. A l'époque de l'envoi j'étais obligé de faire

réimprimer toutes les années antérieures qui étaient épuisées; l'année 1860 manquait sans doute à ce moment, et plus tard on l'aura oubliée. J'y joindrai également ce qui manque à un exemplaire de 1859.

Je suis heureux d'apprendre que la Société spirite de Turin va s'organiser, et me féliciterai d'en faire partie comme membre honoraire, puisqu'elle veut bien m'offrir ce titre.

M. Degiorgès m'a envoyé la traduction en italien de la petite brochure : *Le spiritisme à sa plus simple expression*, qui aidera sans doute à la propagation de la doctrine en Italie. Il se propose également de publier une traduction du *Livre des Esprits* et du *Livre des médiums*, pour mon compte j'en serai très heureux, mais il est nécessaire qu'il s'entende à cet effet avec l'éditeur M. Didier, avec lequel il sera facile de s'arranger.

Le titre de *Annali dello Spiritismo in Italia* est excellent; je hâte de mes vœux le moment de la publication de ce recueil, pour lequel je renouvelle l'autorisation de puiser tout ce qu'on voudra dans ma Revue.

Je suis très sensible aux témoignages d'affection que vous voulez bien me donner de votre part et celle de nos frères spirites de Turin ; veuillez leur dire que je serai bien heureux le jour où il me sera possible d'aller leur serrer la main.

Votre tout dévoué et affectionné

ALLAN KARDEC.

Paris, 14 décembre 1863.

Monsieur Dalmazzo.

Mon cher Monsieur,

J'ai reçu votre bonne lettre avec un vif plaisir, ainsi que les intéressants détails que vous me donnez sur la formation de la Société spirite de Turin. Vous trouverez ci-joint ma réponse à la gracieuse nomination dont j'ai été l'objet de sa part. Si mes occupations me le permettent, je serai bien heureux, aux vacances prochaines, d'aller la remercier en personne et serrer la main de nos frères de Turin. Si cela se peut, je vous en informerai quelque temps d'avance.

J'approuve fort l'union que vous avez faite de l'école expérimentale et de l'école philosophique ; il eût été fâcheux qu'une question de forme fût une cause de dissidence. Il ne faut jamais perdre de vue que le but est le même : le progrès moral : et, comme marque : la charité pour tous.

Je verrai avec infiniment de plaisir se réaliser votre projet de publication mensuelle, parce que j'ai la persuasion qu'étant faite par des hommes sérieux et éclairés ce sera une œuvre sérieuse.

Je vous renouvelle, cher Monsieur, l'expression de mon fraternel dévouement.

ALLAN KARDEC.

P.S. J'ai appris par diverses autres personnes que le Spiritisme se propage à Turin; puisse-t-il aider à la régénération de l'Italie! Qu'il y trouve un moyen de secouer les idées rétrogrades qui entravent la marche.

Allan Kardec

Dernières séances du médium Miller

Mon article paru dans le numéro de Septembre m'a valu quelques félicitations de la part de ceux qui, ainsi que moi, n'avaient point emporté, des séances auxquelles ils avaient assisté, une parfaite conviction de la médiumnité de Miller.

Il m'a attiré aussi bien des blâmes, voire quelques inimitiés de personnes parmi lesquelles j'en connais d'assez honnêtes ou naïves pour admettre trop facilement des faits qui exigent tant de preuves pour être démontrés.

J'ai été qualifié d'ignorant, de sceptique, de faux spirite par des gens dont j'ai fréquenté les salons et qui faisaient de moi des éloges que je n'y allais point cueillir. Mais, chose plus grave, quelques bonnes âmes, à qui je pardonne très volontiers, m'ont représenté au médium Miller comme très capable d'avoir monté une cabale pour faire « tomber la pièce » le soir de la séance à laquelle mon ami Gabriel Delanne avait eu l'amabilité de me faire admettre.

Ceux qui me connaissent doivent savoir que de pareilles accusations sont innocentes et que j'ai pour devoir strict de faire connaître à mes bienveillants lecteurs ce que je pense en toute sincérité.

J'ai exprimé, depuis cette malheureuse séance du mois de Juillet, le désir bien naturel d'assister à d'autres réunions autour du médium San-Franciscain, mais j'ai été systématiquement évincé. Pensez donc un invité qui

ose avouer qu'il est venu avec une lampe électrique dans sa poche, quand même sa délicatesse ou son éducation l'empêcherait de s'en servir... Pour ces gens-là je suis un homme malhonnête.

Pourtant, que demandais-je ? Simplement à être convaincu. Je voulais un peu plus de lumière ; je trouvais admissible que l'on pût demander en France à Miller ce qu'il avait accordé en Californie à M. Van der Naillen et aux savants qui ont pu témoigner des belles manifestations, produites sous leurs yeux, c'est-à-dire qu'on dévêtît le médium, qu'on lui donnât des effets qu'il n'aurait pas touchés et qu'un témoin consciencieux et bienveillant entrât sous le rideau avec lui comme le fit M. Van der Naillen.

A cela Mme Noeggerath, notre doyenne vénérée et incapable de croire au bluff, m'a répondu par écrit « Miller n'est pas un médium à l'essai et ces « moyens coupables sont de nature à éteindre les fluides du médium, à lui faire beaucoup de mal et à détruire même ses facultés médianimiques ».— « Cependant, chère bonne maman, ai-je répliqué, il me semble que, si coupables qu'ils soient, ces moyens employés par les témoins des séances de San Francisco n'ont fait aucun tort au médium et ont produit, au contraire, des effets merveilleux qui n'ont point été reproduits complètement en France. »

Ce que j'ai dit de Miller était un peu dicté, mes lecteurs l'ont compris, par le manque d'égards de Miller envers mon ami le colonel de Rochas sous l'égide de qui l'avait placé M. Van der Naillen, et qui était venu à Paris en vain pour assister au moins à une de ses séances sinon à la première. Et depuis que de gens ont été invités dont l'ignorance est telle en matière de spiritisme que plusieurs assistants sont arrivés chez M. A... qui croyaient aller chez un prestidigitateur et n'ont rien compris aux apparitions qu'ils ont prises pour des marionnettes.

Depuis lors le Colonel a reçu, de M. Van der Naillen et du Dr Willy Reichel, des lettres dans lesquelles ils adressent au savant chercheur l'expression de leurs regrets pour la conduite du médium à son égard, lui, Miller, qui semblait fuir les regards des vrais spirites et s'est si facilement livré, dans ses premières séances, à de nombreux étrangers. Il a appris à ses dépens que la plupart de ceux qu'il redoutait tant en quittant l'Amérique n'ont été que des curieux inexpérimentés.

Ceux qui, avec moi, ont assisté à ces soirées-là et n'ont pas vu les dernières peuvent croire que la médiumnité de Miller est plus que douteuse

Eh bien, s'il faut en croire de nombreux témoins, il n'en est rien heureusement et si j'ai franchement fait part de mon impression personnelle pour la séance à laquelle j'ai été invité, je suis heureux de proclamer loyalement aujourd'hui, aux lecteurs de la *Revue Spirite*, que, dans les trois dernières séances qu'il a offertes les 10, 12 et 14 octobre, la première et la

dernière chez Mme Noeggerath, l'avant-dernière chez M. Gaston Méry, le médium Miller a donné les preuves éclatantes d'une médiumnité incontestable et, selon la parole d'un témoin des plus honorables « que rien ne saurait tenir. »

Chez Mme Noeggerath le 10 octobre des apparitions d'esprits ont eu lieu plusieurs fois et les personnalités reconnues.

Chez M. Gaston Méry, directeur de l'*Echo du Merveilleux*, qu'on ne soupçonnera pas de déguiser sa pensée en matière de spiritisme dont il a été longtemps le très loyal antagoniste, une réunion très nombreuse, trop peut-être, a constaté une série de phénomènes d'apparitions de matérialisations et de dématérialisations qui ont convaincu le plus grand nombre des assistants.

L'extrait suivant de la lettre de M. E. W. l'un des invités de cette belle séance, que je reproduis avec plaisir, démontrera qu'il ne peut exister de parti pris en face la vérité.

Mon cher Monsieur Dauvil,

« Ayant obtenu une invitation pour la séance donnée chez M. Gaston Méry, j'ai pu voir enfin le médium Miller, et je vous en donne à la hâte en sortant ma très franche impression. Lorsque le médium eut placé lui-même son monde, une excellente artiste espagnole chanta de jolies choses en s'accompagnant sur la guitare. J'ai moi-même, sur la prière de Mme Letort, fait entendre la romance de l'Etoile de l'opéra de Wagner, « Tanhauser ». Au commencement de la séance l'obscurité fut peut-être un peu trop complète. Le médium se leva dans le salon où il était assis et fit quelques pas en donnant la main à un esprit. De ma place je distinguai faiblement cette première apparition. Mais après l'entrée de Miller dans son cabinet formé de rideaux noirs, Betsie son guide demanda plus de lumière et les formes matérialisées furent plus visibles et mieux accusées.

Deux d'entre elles, de taille différente, ont paru simultanément; l'une portait au front une sorte de bandeau lumineux avec un point brillant comme un diamant. Une forme masculine de haute taille, celle d'un Peau rouge, s'est nettement constituée sous nos yeux, puis une autre plus petite qui a diminué sensiblement et s'est effondrée près du rideau. Les voix des apparitions étaient différentes et très distinctes, surtout celle d'un homme qui a prié plusieurs personnes qui l'ont connu de son vivant de dire à sa femme qu'il est sans cesse auprès d'elle. M. Thomas, ancien maire du XIIIe arrondissement de Paris, s'est fait connaître ensuite; enfin Charlotte, la fille du docteur Chazarin qui l'a embrassée sans trop la reconnaître.

Des mains d'esprits ont fréquemment frappé sur les genoux ou les épaules des assistants des coups rapides avec un bruit semblable à celui d'une batterie électrique.

Le phénomène le plus concluant à mon avis, est celui-ci: une boule vaporeuse, phosphorescente est apparue au sommet du rideau, est descendue lentement en se balançant plusieurs fois à droite à gauche, a pris une forme humaine en touchant le parquet et s'est évanouie en avant du cabinet.

En résumé, je crois à la réalité des phénomènes spirites dont j'ai été témoin.

Recevez, mon cher Monsieur Dauvil, l'hommage de mes sentiments dévoués,

E. W.

Tout ceci, bien entendu, est l'opinion du témoin, non la mienne.

Enfin, après la séance de dimanche soir 14, donnée chez Mme Noeggerath, le doute n'est plus possible et les nombreux témoins que j'ai eu le plaisir d'entendre hier et ce matin me font un devoir de rendre justice au médium Miller, parce que je les crois, non parce que j'ai vu.

La vénérable octogénaire avait réuni, dans son salon du nº 22 de la rue Milton, une société d'élites, composée de spirites convaincus et sévères parmi lesquels le Dr Papus, le Dr Chazarin, le Dr Moutin, M. Léon Denis qui venait à peine de terminer la belle conférence qu'il avait faite dans la grande salle des fêtes du *Petit Journal*, le commandant Heidet et son fils, et de nombreuses dames habituées du salon de bonne maman. Je ne puis donner le compte rendu de cette séance qui sera sans doute publié par plusieurs feuilles spirites, mais l'avis des assistants est unanime. Elle a été brillante et incontestable.

M. Léon Denis, de sa voix éloquente, a fait un appel aux esprits dans une invocation émouvante et ils ont répondu à sa prière.

Le Dr Papus a eu l'honneur de voir apparaître la regrettée Duchesse de Pomar dont la voix et l'accent étranger ont été reconnus par tous ceux qui ont eu le bonheur de la connaître. Un témoin affirme le fait — je répète.

De nombreux parents sont venus parler aux leurs et les caresser.

Aussi l'enthousiasme a-t-il été général, en cette belle séance parmi, les assistants qui ont unanimement adressé des félicitations et des remerciements au médium Miller en lui souhaitant un bon voyage pour son prochain départ pour l'Amérique et en lui exprimant le désir sincère de le voir bientôt revenir en France.

Après ce compte rendu j'ai lieu de supposer que ceux qui m'ont accusé d'être un antagoniste de parti pris reconnaîtront simplement ma parfaite indépendance. Je suis heureux de redire ce qui m'a été raconté, mais, encore une fois, que je n'ai point vu.

P.-S. — A peine achevais-je ces lignes que je recevais une lettre de Mme Noeggerath dont j'extrais ce qui suit: A la séance qui a eu lieu chez moi hier, Léon Denis a été émerveillé — il ne tarit pas en éloges sur la déli-

cieuse jeune fille aux cheveux noirs, si belle, si souple, si gracieuse qui l'a embrassé — son corps svelte, sa ravissante poitrine couverte d'une étoffe transparente ne laissait aucun doute que c'était bien une jeune fille qui était devant lui. Cet article précède celui de M. Léon Denis arrivé au dernier moment. Il nous pardonnera cette interversion.

LEOPOLD DAUVIL

Une séance de Miller chez Mme Noeggerath

N'est-ce pas une chose étrange et fantastique pour notre génération sceptique et matérielle que de voir des êtres de l'autre monde: esprits familiers, fantômes de défunts, formes fugitives et tremblantes créées et animées un instant par les âmes de ceux que nous avons aimés, paraître au milieu de nous, se mêler quelques minutes à notre vie, nous témoigner leur tendresse, parler, rire, chanter avec nous, puis s'évanouir et rentrer dans cet au-delà mystérieux qui nous attend tous? Aussi, malgré les preuves les plus convaincantes, malgré les témoignages les plus imposants, l'incrédulité du grand nombre résiste-t-elle à l'évidence et parmi ceux qui ont observé ces phénomènes, il en est encore beaucoup dont le concept, peu préparé à de tels prodiges, ignorants des lois de l'esprit, inconscients des forces obscures et profondes de l'au-delà et des états subtils de la matière, préfèrent tout supposer: l'hallucination, la fraude, ou bien recourir à quelque hypothèse saugrenue plutôt que d'admettre la réalité éclatante qui condamnerait toutes leurs opinions d'antan. Il n'y a pas de place dans leur conception, pas de case dans leur cerveau pour la notion d'un monde invisible. C'est la conséquence des influences ambiantes et d'une éducation trop terre à terre.

C'est pourquoi, tout en la réprouvant, nous ne saurions nous étonner de la suspicion dont les médiums à matérialisations ont été l'objet de la part des sceptiques ni des procédés discourtois, même cruels, qu'ils ont eu à subir de leur fait. Les subterfuges, les tricheries auxquels certains industriels se sont livrés justifient, d'autre part, dans une certaine mesure, les précautions prises dans les expériences de ce genre.

Mais avec Miller toute suspicion tombe, toute hésitation s'évanouit devant la puissance, la beauté, la variété des manifestations. Tout assistant impartial ne peut que rendre témoignage de l'authenticité des phénomènes produits par la faculté de ce médium admirable.

Miller qui est français, originaire de Nancy, où il a sa famille, n'est pas un professionnel. Il donne ses forces, sa santé, une part de sa vie dans le seul but de fournir des preuves de la survivance. Son désintéressement est absolu. Quoique ruiné par le désastre de San-Francisco, qui a détruit son

avoir, il refuse toute indemnité et supporte seul les frais d'un long et dispendieux voyage. Pourtant, il faut le reconnaître, il est peu encouragé dans son apostolat. Les savants d'outre-mer lui ont imposé, plus d'une fois, comme moyens de contrôle, des conditions très dures, le garottant au point de faire pénétrer les cordes dans sa chair, scellant les liens avec des cachets de cire ou de plomb qui ont laissé sur lui des traces de brûlure, lui imposant, en un mot, de véritables tortures qu'il a subies, avec stoïcisme, dans l'intérêt de la science et de la vérité, mais dont il ressent encore les effets. De là son aversion, mettons son appréhension pour les milieux scientifiques et sa préférence marquée pour les réunions de croyants, où l'harmonie des pensées et les vibrations sympathiques des forces créent des ambiances plus favorables à la production des phénomènes.

L'impression, dès lors, est plus vive. Elle est graduée par un ensemble de manifestations qui, des plus simples, montent par un *crescendo* ménagé jusqu'à des apparitions fantômales de l'aspect le plus saisissant. C'est ce qui se produisit en notre présence.

Le dimanche, 14 octobre, l'assistance est nombreuse, 22, rue Milton. Une trentaine de personnes garnissent le petit salon de « bonne maman », qui les accueille et les place avec ce tact parfait et cette bonne grâce affectueuse qui la rendent si chère à tous ses amis. Dans le nombre nous remarquons le Dr Encausse, le Dr Dusart, le commandant Heidet et son fils ; Ouiste, de la *Revue spirite;* Majewski, Mme Laffineur, M. et Mme Letort, etc., etc.

Dans un coin de la pièce, deux rideaux tendus forment un cabinet de matérialisations. Je suis placé près de l'ouverture et je puis observer les manifestations dans leurs moindres détails.

Au début de plusieurs séances précédentes, le médium avait été déshabillé et revêtu d'étoffes sombres. Et comme, m'a-t-on dit, au cours de ces séances, entre autres à celle qui eut lieu, le jeudi 11, chez M. Gaston Méry, Miller se montra à l'assistance tenant une apparition par la main, dans des conditions défiant toute supercherie, on considéra comme superflu et discourtois d'imposer de nouveau des conditions rigoureuses d'expérimentation dont le médium a eu naguère tant à souffrir. Miller avait fait ses preuves. Insister eût été du plus mauvais goût. Cependant le cabinet fut visité minutieusement au préalable.

D'abord un certain nombre de formes apparurent successivement en dehors des rideaux, formes assez vagues, manifestations imprécises et peu concluantes ; des voix sourdes prononcèrent des noms d'esprits. Mais dès que Miller se fut placé dans le cabinet et fut plongé dans la trance, les phénomènes prirent un caractère beaucoup plus accentué. On voyait les rideaux se gonfler peu à peu. Tout à coup, ils s'ouvrirent brusquement et cinq formes blanches, couronnées d'autant de nimbes lumineux, se montrè-

rent simultanément. Elles restèrent visibles pendant plusieurs minutes, puis les rideaux se refermèrent.

Au bout d'un instant, les rideaux s'entr'ouvrirent de nouveau ; un esprit féminin apparut à mes côtés. Placé au premier rang, mes genoux frôlaient les rideaux et je pouvais distinguer, sous le voile léger qui recouvrait l'apparition, la rondeur de ses formes, sa carnation vivante et rosée. Ses mouvements étaient souples et gracieux. Elle pencha vers moi son visage imberbe, aux traits agréables (Miller porte des moustaches). Ses lèvres touchèrent mon front. Je sentis le contact d'une chair chaude et humide et tous mes voisins entendirent le bruit d'un baiser. Elle donna son nom d'une voix très distincte : Lillie Roberts, et, après avoir prononcé quelques phrases en anglais, obligeamment traduites par Mme Ellen Letort, elle s'évanouit.

Un fait plus extraordinaire encore se produisit peu après. Un petit nuage vaporeux descendit du plafond et glissa le long du rideau, à la vue de tous. Arrivé à la hauteur de mes jambes, je sentis plusieurs coups assez forts. Puis le nuage s'étala sur le parquet, à nos pieds. Un certain travail s'effectuait dans la masse blanchâtre qu'agitait un mouvement ondulatoire et constant. Lentement, une forme ample, d'allures masculines, émergea du parquet, se dressa devant moi et devant Papus, mon voisin ; une voix sonore se fit entendre. C'était le guide-contrôle du médium, Dr Benton, qui nous adressa un chaleureux speech en anglais, nous disant qu'il était heureux de venir parmi nous, nous apporter des preuves de l'existence, de la manifestation des Esprits et de la communion qui relie les vivants aux invisibles. Sa tête s'élevait un peu au-dessus de la mienne, à une courte distance et je saisissais fort bien les vibrations de sa voix sortant de cette tête fantômale.

Enfin l'esprit d'une petite fille, Lulu, vint gambader au milieu de nous, s'asseyant sur les genoux de « bonne maman », folâtrant et riant aux éclats. Puis nous priant de chanter, elle nous accompagnait, ce qu'avaient fait déjà avant elle plusieurs autres esprits. Son rire saccadé et joyeux éclatait à tout propos. Et devant ces manifestations, la mort perdait tout à coup son caractère funèbre pour devenir, à nos yeux, une chose familière et touchante. Le sphinx redoutable avait livré son secret, et ce secret était tout d'amour, d'espérance et de paix.

Miller reparut, sortant du rideau, encore tout troublé par la trance. Pendant toute la durée de ces phénomènes, au moment même où les esprits parlaient et s'agitaient, nous entendions distinctement cette respiration haletante et ces gémissements comprimés qui caractérisent l'état du médium entrancé.

En résumé, cette séance fut splendide, une des plus belles parmi celles que j'ai pu observer au cours de ma vie. Je suis heureux de pouvoir en témoigner ici toute ma gratitude à Mme Noeggerath et à l'excellent médium C. V. Miller.

LÉON DENIS.

ÉTUDE SUR LE SPIRITISME (1)

Par A. Marion, *Président de la Cour d'appel d'Alger.*

(ŒUVRE POSTHUME) (*suite*).

§ 13

DE LA MÉDIUMNITÉ SOMNAMBULE.

Cette médiumnité est celle, à mes yeux du moins, qui excite et captive le plus notre attention, parce que, par son intermédiaire, on obtient des résultats bien propres à faire comprendre l'importance de nos communications avec les esprits.

En effet, cette médiumnité, sa qualification l'indique, étant exercée par le médium lorsqu'il est endormi, il en résulte qu'il est facile à l'esprit qui se communique de s'emparer de son corps; et il le fait d'une manière si complète que le médium parle et agit exactement comme cet esprit lui-même, qu'il reproduit toutes ses sensations, ses souffrances, s'il y a lieu, en sorte qu'on peut dire qu'il en est la représentation vivante.

Dans ces circonstances, on comprend que nous devons avoir sous les yeux des scènes ou des tableaux des plus variés et parfois des plus dramatiques. On en jugera tout à l'heure. Mais auparavant il faut que j'explique comment il est possible que le corps du médium puisse être envahi par l'esprit et en outre comment il peut se faire que ce dernier se produise dans un groupe spirite.

Sur le premier point, on peut tenir pour certain que, lorsque le médium est endormi, rien n'est plus facile que de distancer momentanément son âme de son corps. Nous en avons eu la preuve par des expériences très concluantes. Son âme ainsi éloignée, rien n'empêche l'esprit étranger de se substituer à elle par son périsprit et ensuite d'agir et de parler comme s'il était vivant de la vie terrestre. Effectivement que lui manquait-il avant pour qu'il pût jouir de cette faculté ? La matière. Par son incorporation dans le corps du médium, elle ne lui fait plus défaut.

Cette séparation momentanée de l'âme d'avec le corps n'a rien qui doive nous surprendre ; car parfois il lui arrive de se dégager d'elle-même. C'est ce qui nous est démontré par nos songes, dont la plupart ne peuvent s'expliquer que parce que, profitant de notre sommeil et reconquérant sa liberté, elle s'éloigne, et du lieu où elle se trouve elle nous fait voir en rêve ce qui, sans cela, fût demeuré caché pour nous.

(1) Voir les numéros de la *Revue* depuis 1905 et janvier à septembre 1906.

Au reste cette migration de l'âme seule, en dehors de tout mouvement du corps, auquel elle est unie, n'est pas un fait récemment inventé. Il est dit dans le *Zohar*, principal livre des hébreux kabbalistes que : « chaque nuit, « pendant notre sommeil, notre âme monte au ciel pour y rendre compte « de sa journée et, à ce moment, le corps n'est plus animé que par un « souffle de vie placé dans le cœur... »

D'après les esprits, lorsque, par un motif quelconque, l'âme s'éloigne du corps, c'est une traînée fluidique qui continue à les lier imperceptiblement l'un à l'autre.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de positif, c'est que, par quelque moyen que cela s'opère, le médium, une fois endormi, est à la disposition des esprits étrangers et peut être entièrement absorbé par eux ; ce qui suffit pour expliquer naturellement les communications qui, dans cette situation, ont lieu par son intermédiaire.

M. de Mirville croit à cette absorption et voici comment il l'explique : « Quant à cette disposition physiologique, dit-il, favorisant chez le médium « l'action de l'esprit étranger, nous croyons qu'elle existe et nous pourrions « énumérer ici une partie des conditions qui la favorisent. Nous savons, de « plus, que ces esprits prennent facilement possession de nos organes, de « notre système nerveux surtout, avec lesquels il a la plus intime relation, « le fluide qui circule dans nos nerfs étant, selon Newton, *identique à l'air « que nous respirons*, et ces puissances spirituelles étant les princes de cet « *air*, dans lequel elles résident. Mais... l'espèce d'assimilation physiologique « qui s'opère entre elles et nous, n'est qu'une assimilation accidentelle, « temporaire et toujours limitée par la permission divine... »

C'est ce que nous reconnaissons et cela est si vrai qu'ainsi qu'on le verra plus bas, rien ne se fait chez nous qu'après avoir invoqué le secours et l'intervention du Très-Haut. Pour le moment, je ne retiens qu'une chose, c'est que la prise de possession du médium par un esprit étranger est un fait possible et admis par tous ceux qui se sont occupés de cette question. C'est là ce qu'il m'importait d'établir.

Mais, et c'est là le second point que j'avais à examiner, comment se fait-il que les esprits se présentent dans les divers groupes ? Tous y viennent-ils d'eux-mêmes ? S'il faut croire ce qu'ils nous disent, et je ne vois pas pourquoi on n'ajouterait pas foi à leur parole, les Esprits s'occupent beaucoup de spiritisme et prennent le plus vif intérêt à l'établissement et à la prospérité des groupes qui peuvent se former. Au reste chaque groupe est sous la protection de divers esprits et surtout sous la direction toute particulière de l'un d'eux. En conséquence c'est d'ordinaire par leurs soins que les communications ont lieu.

Les esprits qui, lorsque nous sommes réunis, nous rendent visite, peuvent

être divisés en deux catégories. Dans la première sont ceux qui sont heureux, ou qui, sans l'être d'une manière complète, jouissent d'un certain bien être. La deuxième comprend les esprits réellement souffrants ou coupables. A la différence des premiers qui ont à cet égard une entière latitude, ces derniers ne peuvent se communiquer à nous de leur propre mouvement. Absorbés par leurs souffrances, ils n'y songeraient même pas. Mais auprès d'eux sont d'autres esprits qui, animés de ce sentiment de charité qui ne les abandonne jamais, veillent sur eux et finissent par obtenir de Dieu qu'ils puissent conférer avec nous. Dans ce cas, ce sont ces bons Esprits qui les amènent et les reconduisent.

Les esprits souffrants pour quelque cause que ce soit sont heureux de ces communications, car elles sont pour eux d'un grand soulagement. Ils aiment en effet entendre notre voix et c'est sans doute cet attrait qui les porte à écouter volontiers nos conseils. Sans doute il arrive parfois qu'ils ne sont pas acceptés de suite et qu'avec quelques esprits nous avons de grands efforts à faire. Notre tâche est surtout difficile quand ils ne savent pas se rendre compte de leur situation, par exemple quand ils ne peuvent se persuader qu'ils sont morts. C'est là une idée qui les épouvante et qu'ils repoussent quelquefois pendant assez longtemps avec une énergie extrême. Mais sur ce point, comme sur tous les autres, il est rare qu'à la longue nous ne puissions pas réussir, et alors la situation de ces malheureux se modifie d'autant plus sensiblement qu'ils mettent plus de zèle à suivre nos exhortations.

Comme on le voit, ces communications ont principalement pour but de ramener les esprits souffrants à de meilleurs sentiments et d'améliorer par suite leur sort ; mais elles ont également pour objet de nous instruire par des exemples salutaires.

J'ai encore une autre explication préliminaire à fournir. Il faut que je fasse connaître comment le médium parvient à s'endormir. Est-ce de lui-même ou bien est-ce au moyen de passes magnétiques.

A cet égard, on est assez généralement porté à confondre le spiritisme avec le magnétisme. Or, c'est une grande erreur, car le sommeil du médium, dans ces divers cas, est régi par des principes ou des causes différentes. Dans le magnétisme, ce sont les fluides, des hommes qui agissent ; dans le spiritisme, ce sont ceux des esprits. Aussi est-il à remarquer que le médium spirite s'endort toujours sans que, de la part d'aucun des assistants, il ait été rien fait pour cela.

Voici du reste très exactement et très fidèlement ce qui se passe. Dès que nous sommes tous réunis, la séance est ouverte. Aussitôt nous faisons une prière en commun par laquelle nous demandons à Dieu de permettre aux esprits désireux et à ceux qui ont besoin de nous de se communiquer.

Cela fait, le médium s'asseoit devant une table isolée de chacun de nous. Il a devant lui quelques feuilles de papier blanc, sur lesquelles, un crayon à la main, on le voit bientôt tracer des lignes bizarres, puis parfois écrire quelques mots qu'il efface ensuite. Cest un indice que l'esprit commence à s'emparer de lui. Effectivement sa main ne tarde pas à s'arrêter ; ses yeux se ferment, sa tête s'incline sur sa poitrine et son corps s'affaisse au point qu'il est souvent nécessaire de le relever.

Dans cette situation, comme je l'ai déjà dit, il appartient aux Esprits qui se succèdent dans le cours de la séance, dont la durée ordinaire est d'une heure et quart environ.

Voyons maintenant comment elle est remplie. Après un moment de silence ou de recueillement, l'esprit qui s'est emparé du médium ne tarde pas à parler. S'il est de ceux que nous appelons heureux, les choses se passent très simplement. La conversation s'engage, comme si l'on se trouvait dans une réunion ordinaire, et, après s'être continuée quelques instants, elle se termine sans incident remarquable. Quelquefois le charme de ces communications n'en est pas moins très grand. Lorsque, par exemple, l'Esprit est une de nos anciennes connaissances, un de nos amis, ou un de nos parents.

Les incrédules riront peut-être de ces détails. Que pouvons-nous y faire? Rien. Si ce n'est les plaindre de ne pas vouloir se procurer ces douces satisfactions.

Mais la séance ne s'écoule pas d'ordinaire d'une manière aussi paisible. C'est bien autre chose, quand c'est le tour d'un Esprit souffrant, d'un grand criminel par exemple. Nous assistons alors parfois à un affreux spectacle.

Ainsi veut-on savoir ce qui a lieu quand Tropmann se communique, ainsi que cela lui est arrivé plusieurs fois? Après avoir prononcé quelques mots qui ont pour but d'établir l'identité, le médium se lève lentement, puis il s'agite et on le voit lutter contre une force invisible qui cherche à ramener et qui ramène effectivement ses bras derrière le corps, où ils demeurent fixés comme s'ils étaient attachés.

Le médium se met ensuite à genoux et presque immédiatement il s'étend la face contre terre. Dans cette position il paraît subir le dernier supplice, ce qu'il est facile de comprendre au soubresaut par lequel le médium se retourne subitement, roulant des yeux effarés.

C'est au reste là, aux dires de Tropmann lui-même, une des peines auxquelles ce grand coupable est assujetti.

Il en est une autre qui est pour lui bien terrible. Il nous a dit qu'il était parfois conduit et renfermé dans sa tombe et là il avait la double douleur d'assister à la décomposition de son corps et de sentir en quelque sorte le poids de la terre qui le recouvre.

Parlerai-je de ceux qui, dépourvus de vrai courage, désespèrent de la

miséricorde divine, et qui, impatients des misères de ce monde, se donnent volontairement la mort ? C'est là une action à l'égard de laquelle Dieu se montre d'une grande sévérité. Et cela devait être ; car ils ont à se reprocher d'abord d'avoir douté de sa bonté, et puis, en portant sur eux une main criminelle, d'avoir tranché une existence qui ne leur appartenait pas, et dont de plus ils n'étaient pas les maîtres.

Aussi nul ne peut se faire une idée de ce qu'ils sont condamnés à souffrir. Rappeler toutes leurs tortures, telles qu'elles nous ont été retracées par notre médium, me mènerait trop loin. Je me bornerai donc à dire qu'ils sont astreints à renouveler leur suicide de la même manière qu'ils l'ont accompli, et comme ils ont sur ce point une pleine connaissance de leurs actes, ils ressentent toute l'horreur de ce supplice.

Ah ! que d'individus qui, pour échapper aux épreuves de cette vie, ne craignent pas d'attenter à leurs jours, hésiteraient à le faire, s'ils savaient ce qui les attend dans l'autre monde ! Plaignons surtout ces couples infortunés qui, ne pouvant supporter l'idée d'être séparés sur cette terre, se tuent de concert dans l'espérance d'être à tout jamais réunis après la mort. Non seulement cette réunion n'a pas lieu ; mais une plus complète séparation est leur partage, accompagnée en outre de regrets et d'atroces douleurs.

Quand on voit le médium représenter toutes ces souffrances, un sentiment de pitié et d'effroi en même temps s'empare de tous les assistants ; vraiment cela fait mal.

Mais c'est surtout quand l'Esprit qui se communique est un de ceux qui ont détruit leur existence par le poison, que la scène est douloureuse. Comme cet Esprit est sans cesse sous l'empire de cette substance toxique et qu'il en ressent continuellement les effets, le Médium, dans lequel il s'est incorporé, est contraint de reproduire tous les efforts, toutes les secousses que l'on éprouve généralement dans cette situation. Or, il se fait d'une manière si vraie, si complète, si saisissante, que chacun ressent un malaise des plus pénibles.

D'ordinaire dans l'ensemble des peines dont il reproduit l'image, le médium joue un rôle entièrement passif et quelles que soient les souffrances qu'il ait paru endurer, il ne s'en ressent en aucune manière. Il n'en est pas de même pour le dernier cas, dont je viens de parler. Par suite de la toux spasmodique qu'il a dû subir et des efforts qu'il a fait pour vomir, il lui reste dans la gorge un arrière-goût de sang ; il éprouve en outre un ébranlement général dans tout le corps. Aussi est-il rare qu'après une pareille communication, la séance puisse continuer.

Je ne veux certainement pas m'étendre trop longtemps sur cette partie de mon travail ; mais je ne puis m'empêcher de faire connaître, d'après les

révélations des Esprits et les exemples qu'ils nous ont fournis, le sort de certains réprouvés, les matérialistes et les avares.

Les premiers sont relégués dans un endroit sombre où la lumière et le son ne pénètrent pas. Ils peuvent ainsi se faire une image de ce néant qu'ils ont proclamé, de ce néant d'où ils disaient être sortis et où ils devaient rentrer.

Quant aux avares, ces hommes sordides à qui tout sentiment généreux est demeuré inconnu, ils ont la douleur, plus grande qu'on ne le croirait, de voir leur héritière disperser et prodiguer follement ces sommes qu'ils ont eu tant de peine à amasser et à conserver.

Il en est de même pour tous ceux qui ont encouru la Justice de Dieu. Comme nous l'avons déjà dit plus haut, chacun est puni par où il a péché. C'est, dans un certain sens, l'application de la loi du Talion si bien exprimée dans l'*Exode*, chapitre 21, versets 22 à 25. « Si des hommes, y est-il dit, « se querellent et que, l'un d'eux ayant frappé une femme grosse... la femme « en meure, il rendra vie pour vie ; et en général on rendra œil pour œil, « dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, « plaie pour plaie, meurtrissure pour meurtrissure. »

Après ces explications, est-il besoin de rien ajouter ? Est-il nécessaire, par exemple, que j'insiste sur la sincérité, sur l'honnêteté de notre Médium? J'ai déjà donné plus haut à cet égard des raisons qui me paraissent péremptoires. Je peux, s'il le faut, en fournir d'autres.

Ainsi il faut voir comment, au fur et à mesure que les Esprits se succèdent, il reproduit, avec une fidélité qui ne se dément jamais, la voix et les gestes de chacun d'eux. C'est si saisissant que pour ceux que nous avons connus de leur vivant ou qui se sont communiqués une première fois, nous n'avons nul besoin qu'ils nous disent leur nom pour savoir à qui nous avons affaire. Dès le début nous sommes fixés. Croit-on que s'il nous eût trompés lors d'une première communication, il n'eût pas fini par se trahir dans les suivantes, surtout alors que quelquefois un long temps s'écoule entre elles?

Mais c'est surtout dans le réveil, ou, pour mieux dire, dans le dégagement du Médium, que chacun peut se convaincre qu'il vient d'être absorbé par les esprits. On le voit alors tourner lentement sa tête de droite à gauche, puis la jeter, c'est le mot, de gauche à droite par un mouvement si brusque, si rapide, et extraordinaire, que ceux qui le voient faire pour la première fois, en sont vivement émus, je pourrais dire effrayés. Je défierais bien le Médium d'en faire autant en état de veille.

A tout ce que je viens de dire, je n'ajouterai qu'une seule réflexion. S'il est une doctrine au monde qui offre aux hommes une consolation réelle, c'est évidemment celle du spiritisme. En effet, si elle est vraie, on a, entre autres avantages, l'inappréciable bonheur de pouvoir se dire que, malgré la

mort, on n'est pas complètement séparé de celui ou de ceux qu'on a aimés. Y a-t-il une satisfaction plus grande que celle-là ?

Voyez cette pauvre mère éplorée, à qui la mort vient d'enlever son fils chéri. On lui a dit qu'elle pourrait converser avec lui ; et, anxieuse, elle est là qui attend. Bientôt la main du médium, auquel son fils s'est incorporé, se tend vers elle, elle s'en empare, elle la presse, elle l'inonde de ses larmes. En même temps entre elle et son enfant une conversation s'engage. Elle apprend alors aveé un rare bonheur qu'il est heureux, que si elle ne peut pas le voir, lui, la voit, qu'il la suit partout cherchant à lui inspirer ses pensées d'amour et de respect ; que rien enfin de ce qu'elle pense et de ce qu'elle fait le concernant ne lui est étranger.

Et à ce langage si consolant, les larmes de la pauvre mère s'arrêtent, sa douleur se calme. Bien plus, quand elle se sépare de son fils, elle est presque contente, car elle sait que, lorsqu'elle le voudra, elle pourra de nouveau lui parler et sentir les étreintes de sa main.

Et qu'on ne dise pas que c'est là un tableau de fantaisie. Tout cela s'est passé sous mes yeux, non pas seulement une, mais plusieurs fois, au profit d'une personne bien à même, ainsi que son mari qui était présent, d'apprécier la valeur et la sincérité de ces communications, auxquelles ils pouvaient d'autant moins s'empêcher de croire, que des signes certains, tels que le son de la voix et divers gestes familiers, reproduits par le Médium, accusaient à n'en pouvoir douter la présence de l'enfant qu'ils avaient perdu.

(à suivre).

« LE SPIRITISME ET L'IDÉAL DÉMOCRATIQUE »

Conférence de M. Léon Denis (14 octobre).

Si son état de santé ne l'avait pas retenu depuis quelque temps loin de Paris, M. G. Delanne, l'éminent écrivain et conférencier, nous aurait parlé de nouveau, à cette date du 14 octobre, des phénomènes de la villa Carmen. M. L. Denis fut prié, par la Société française d'étude des phénomènes psychiques, d'occuper la tribune à sa place. Pour entendre l'admirable parole du grand apôtre spirite une foule considérable se pressait dans la salle des fêtes du *Petit Journal*, louée pour la circonstance et beaucoup plus spacieuse que celle des Agriculteurs, rue d'Athènes.

Après une allocution dont le ton a certainement mis à une rude épreuve

la modestie du conférencier, M. le général Fix, vice-président de la Société faisant fonction de président, lui accorde la parole.

∴

M. Denis réclame d'abord l'indulgence de l'auditoire. Prévenu au dernier moment, il n'a pu avoir le temps de mûrir par la réflexion le sujet choisi : ce sera donc presque une improvisation que nous allons entendre, touchant le Spiritisme et la question sociale, — car tel est au fond le vrai sujet qu'avait voulu traiter le conférencier. Il le fera d'un point de vue purement philosophique, en ôtant soigneusement au débat tout caractère politique.

La crise que nous traversons actuellement est inquiétante et douloureuse ; à l'âpreté croissante de la vie contemporaine, au développement des exigences correspond un abaissement du niveau moral. Les théories anarchistes se répandent. Néanmoins notre époque paraît animée d'aspirations généreuses et la société souffre visiblement, comme contrainte dans ses actes et son évolution. Au lieu de la cordialité bienveillante de jadis, nous remarquons une sorte de défiance généralisée dans la société d'aujourd'hui. C'est qu'aussi les théories matérialistes, négatives et destructrices de tout idéal, sont à l'ordre du jour. Et l'on sait que tant vaut l'Idéal, tant vaut l'Homme et tant vaut la Nation.

Les doctrines matérialistes ne peuvent aboutir qu'à l'anarchie : l'Histoire nous témoigne que l'humanité en a fait plusieurs fois l'amère expérience. Et nous constatons que la démocratie actuelle s'est très habilement servie de ces néfastes moyens d'action, en les utilisant dans la confection des théories socialistes.

Les doctrines du Socialisme présentent la tare capitale de vouloir imposer un principe qui est en contradiction formelle avec la loi de la nature et de la vie : l'Évolution. Les socialistes font abstraction de l'homme individuel, de l'homme intérieur. Or, lorsqu'on ignore l'homme individuel, comment connaîtrait-on l'homme social ? Victor Hugo l'a dit : la question sociale est un problème d'éducation. Donc, on ne la résoudra que lorsqu'on aura créé un monde nouveau en faisant pénétrer dans la conscience humaine la notion de la Loi de la Destinée, à la lumière de l'antique précepte : Connais-toi toi-même.

Faute de lui attribuer une base et une sanction, l'homme n'a aucune notion de la vie : il s'ignore lui-même. Notre civilisation est toute de surface et d'extérieur. Baudelaire l'a flétrie énergiquement de : « monstruosité au gaz et à l'électricité ».

Qu'est-ce qu'une Société ? — C'est la résultante et l'agrégation de forces individuelles. Une meilleure société ne pourra évidemment ressortir que d'un meilleur état de conscience. La législation établie et les lois à venir ne sau-

raient y apporter un remède efficace. C'est à la conscience des individus qu'il faut directement s'adresser pour reformer la cité future.

Les socialistes nous objecteront que la personnalité s'évanouit dans la collectivité. Sans doute. Mais ouvrons la Déclaration des Droits de l'Homme : nous y verrons que la Révolution tendait à développer en chacun la libre initiative personnelle.

Notre démocratie, elle, veut faire passer l'égalité de droit avant l'égalité de fait. Qu'en adviendrait-il ? Notre société marcherait à sa ruine en aveugle, sans conscience, sans vie intérieure. Il est hors de doute que tant que la poussée formidable du Socialisme s'inspirera des théories négatives, elle n'obtiendra qu'un déplacement des souffrances et qu'un despotisme plus intolérable encore.

Mais, nous dira-t-on, quelle est la mesure de la valeur individuelle de l'homme ? C'est son degré d'évolution. Et par conséquent : à chacun selon ses œuvres. A chacun selon son apport dans la société; voilà le critérium social.

Il importe de dissiper les erreurs de l'Homme, et pour cela il faut amender l'individu. La loi de l'Évolution n'est pas une loi d'airain, mais une loi d'amour. Ni l'Église, ni l'Université, qui la méconnaissent, ne peuvent être capables de refaire l'éducation sociale. Et il est désolant de constater que ce sont précisément ceux à qui incombe ici-bas la direction de l'âme humaine, qui demeurent dans l'ignorance de ses destinées.

Il n'y a que le Spiritualisme philosophique, avec sa loi du progrès sans bornes, tant individuel que collectif, qui puisse redonner à l'Homme sa santé morale.

On nous demande quels sont les fondements de notre thèse ? — M. Denis a répondu à cette question dans une conférence antérieure où il a passé en revue les expériences prouvant l'indépendance du principe animique pendant le sommeil, exposé les phénomènes de fantômes vivants et fait ressortir ainsi la faculté propre à l'âme d'agir en dehors du corps. Et dans cette expérimentation psychique, la notion du surnaturel disparaît, car l'adage : « la Nature ne fait pas de sauts » s'applique aussi au Spiritualisme. La vie de l'au-delà, naguère hypothétique, devient science objective et directe.

L'orateur s'attache ensuite à rafraîchir nos mémoires et il nous expose rapidement les faits récents, dits supranormaux, dont la presse s'est emparée et qu'ont enregistrés les organes spéciaux, notamment les *Annales des Sciences psychiques*. Il nous rappelle les polémiques passionnées au sujet des phénomènes de la Villa Carmen, et l'article où le médecin et magistrat Maxwell rend un jugement qui fait justice de la mauvaise foi déployée par certains négateurs de ces faits. Il nous parle de l'enquête

poursuivie à Turin par le professeur Lombroso sur les maisons hantées, enquête d'où il résulte que la police a cherché à empêcher la divulgation de ces phénomènes. Il nous cite les dernières séances données à Paris par le médium Miller, si discuté (mais qui, depuis, vient de faire ses preuves) — et les phénomènes de télépathie, de clairvoyance (Dr Petersen, Mme Piper) exposés dans les derniers numéros des *Annales*.

Tous ces faits font ressortir l'évidence de la loi de l'Évolution corrélative de l'indépendance de l'âme. Nos destinées sans fin nous unissent dans une fraternité universelle, tous les devoirs s'enchaînent, et le rôle terrestre de l'homme grandit du fait qu'il y a pour nous d'autres horizons qui sont le prolongement de ceux-ci.

Le conférencier s'estime heureux s'il peut faire pénétrer un rayon consolateur dans l esprit de ceux qui souffrent.

« Nous n'avons pas besoin du Spiritisme, nous avons nos religions », nous répliquent certaines personnes. Mais combien en est-il, par ailleurs, que les religions ne satisfont pas ? — A côté des pauvres de biens, il y a les pauvres de convictions, plus misérables encore, « et, ajoute M. Denis dans une envo-« lée fort applaudie, quand je songe à la foule des hommes qui cheminent aveu-« glément à travers les sentiers de la vie, je me sens étreint d'une profonde « émotion et d'une fraternelle pitié, et c'est pour ceux-là que je parle, c'est à « ceux-là surtout que je m'adresse ! »

Le Spiritisme s'impose donc, avec ses deux faces inséparables de science positive, s'appuyant sur des phénomènes à portée de notre observation, et de doctrine morale, reposant sur la loi de l'Évolution, révélée par ces phénomènes.

⁂

Après un repos de quelques minutes, M. Denis poursuit ainsi :

Le Spiritisme a été le point de départ de nombreuses découvertes scientifiques modernes, qui lui donnent en retour une éclatante confirmation.

L'existence des fluides est affirmée depuis cinquante ans dans les livres de Kardec. Dans un fascicule de la Revue Spirite *de 1860, la radio-activité des corps est déjà pressentie. Et depuis, rappelons-nous les expériences de Crookes avec les médiums Home et Florence Cook, le bouleversement des théories officielles par les rayons X et la télégraphie sans fil, phénomènes offrant des analogies avec ceux de lévitation, d'apports et de désintégration de la matière. Les protestations et critiques acerbes dont fut accueillie l'affirmation de la préexistence de l âme et des vies successives, tombent devant l'examen des faits somnambuliques obtenus, entre autres savants, par MM. Janet et de Rochas.*

Et ainsi apparaît la loi de justice : Chacun porte en soi son paradis et son

enfer. Les « Proceedings » de la Société anglaise pour les recherches psychiques contiennent, comme vérification de cette loi, les entretiens du professeur Hyslop, que M. Sage a résumés dans son livre consacré à Mme Piper.

Sans doute, il y a un critérium à établir pour la valeur des communications des esprits, mais il faut considérer que dans tous les points du monde ont été produites, par des médiums ne se connaissant pas, des manifestations qui s'accordent pleinement dans leur fond et dans leurs caractéristiques.

Tous les principes posés par Kardec ont été confirmés par l'expérience, car, au rebours de ce que prétendent nos adversaires, le Spiritisme ne dogmatise pas ; il n'impose rien, il propose, d'après des faits établis.

L'importance du mouvement spirite est, heureusement, indéniable. Notre doctrine pénètre partout, dans les cours souveraines et jusque dans les enfers sociaux, si l'on se souvient de cette adresse collective où les forçats du bagne de Tarragone, en 1889, reconnurent l'influence consolante du Spiritisme.

Non, nous n'avons pas ébranlé les bases expérimentales du Spiritisme par des affirmations que l'on trouve prématurées et nous n'avons pas philosophé trop tôt, car à aucune époque de son histoire l'Humanité n'a pu se désintéresser de ces problèmes qui font la dignité et la grandeur de la vie.

Rejetons surtout les théories matérialistes dont le physicien R. Pictet disait, en parlant de leur influence sur ses jeunes élèves, « Quelles sont les « tombes où ils enferment, vivantes, leurs espérances et leurs aspirations ». Car, faute d'idéal, nous nous décevons facilement et aboutissons au suicide. Il est désolant d'avouer que la France a dépassé toutes les nations dans cette course à la mort.

C'est pourquoi il faut tenir compte des manifestations et des efforts du monde invisible pour nous retirer de l'abîme. Il faut vulgariser le Spiritualisme moderne. Nous construisons notre destinée ; il n'y a rien d'étonnant à ce que nous perdions le souvenir du passé : l'« ego » actuel peut et doit oublier ce qu'il n'a pas accompli.

Ne craignons pas enfin d'élever nos pensées vers Dieu et la Vie infinie : là est notre propre salut, celui de la Société et de l'Humanité tout entière.

∴

Nous ne chercherons pas maintenant à décrire l'enthousiasme avec lequel le public accueillit la fin de cette péroraison, animée d'un souffle puissant et entraînant. Nous nous bornerons à citer ces paroles de L. Denis, adressées peu après à l'un de nous : « J'ai toujours été étonné que de tel- « les idées ne trouvent pas plus d'interprètes convaincus ! »

Dans son extrême indulgence, l'auteur d'*Après la mort* oubliait que la conviction n'implique pas toujours le don d'expression qui la rend com

municative et peut-être déplorait-il, avec le poète latin, que l'homme d'aujourd'hui « perde sa vie à vouloir trop la vivre » pour elle-même... »

ANDRÉ GAUDELETTE.

PAGES RETROUVÉES

(suite).

L'ABBÉ BORNAVE

XXXIII

Le lieutenant Maurice Vallas, un peu fiévreux, se promenait dans le jardin de Giliani en fumant des cigarettes, attendant le retour de ses amis et songeant aux événements que la fin de ce jour devait amener avec elle.

Son esprit anxieux et incapable de fixer une pensée ne lui présentait que des images sombres. Arrêté devant un arbre entouré d'une jolie liane dont les fleurs aux couleurs vives venaient d'attirer ses regards, il en cueillit une qu'il examina avec attention ; c'était une *passiflore* assez commune dans l'île lointaine et que les créoles entourent de soins superstitieux. Sa longue tige s'attache à l'arbre choisi à l'aide de vrilles ou minces tentacules que l'on voit apparaître, s'allonger, se développer juste à la longueur voulue pour fixer aux aspérités de l'écorce la tige légère et flexible qui incline la tête, et veut monter, non tomber. On ne peut regarder cette frêle liane sans croire qu'une volonté qui lui est propre la fait agir. Maurice considérait le calice plat de la fleur et sa corolle qui semble se détacher pour présenter comme sur un léger coussin vert pâle une couronne formée par une double rangée de filaments roses, pourpres et violets. Ses cinq étamines, son pistil, ses trois styles aux stigmates capités offrent un bizarre ensemble de formes dans lesquelles l'imagination populaire a cru reconnaître (sans songer que cette fleur a existé de tout temps) les divers instruments de la Passion du Christ : la couronne d'épines, les clous, le marteau, la lance et le fouet. Absorbé par cette contemplation, Maurice ne s'aperçut pas que la porte du jardin s'était ouverte et que quelqu'un avait pénétré dans le jardin ; c'était l'abbé Bornave qui, sans bruit, s'était approché de son cousin pour regarder par-dessus son épaule ce qu'il tenait entre ses doigts et considérait si attentivement.

— « Tu fais donc de la botanique, Maurice? » lui demanda en souriant le jeune prêtre qui lui tendit la main.

— « Non, Gaston, non, j'essayais de lire en cette petite fleur biblique

comme en un livre aux caractères indéchiffrables le destin d'un jour ; tu connais les passiflores, Gaston, contemple celle-ci et suis, en sa merveilleuse structure, les secrets que la nature y cache si mystérieusement.

« Vois les images que cette chose divine qu'est une fleur présentait à mon cerveau : je considérais cette petite couronne symbole du martyre, ce petit marteau, ces clous et ce long pistil qui rappelle une lance ou le fer d'une épée capable de percer un cœur. »

— « Qu'as-tu Maurice ? Ton âme me semble bien empreinte de mysticité en cette belle matinée si ensoleillée ; à quoi songes-tu donc ? »

— « Mystique, je le suis plus souvent que tu ne crois, frérot, mais, aujourd'hui j'ai plus d'une raison de l'être. Regarde encore cette fleur : en arrachant l'un après l'autre les stigmates qui paraissent se contracter et souffrir, il semble que la liqueur germinative que tu vois poindre soit du sang dans lequel ce petit fer de lance ou d'épée ait trempé sa pointe. C'est comme une prédiction que je viens d'y lire. »

— « Maurice, quelles sont ces pensées, où les puises-tu ? Tu me caches quelque chose, je le devine ; ce mot « prédiction » m'émeut toujours car il nous place, toi et moi, entre notre passé troublé et notre avenir mystérieux que, par pressentiment, j'entrevois sombre... ne me cache rien. »

— « Alors, Gaston, assieds-toi là et écoute ; il ne peut exister aucun secret entre nous. Oui, la fatale prédiction doit s'accomplir, la gitana l'a dit, et la voyante bizarre, mamzell' Fine, l'amie de mon cher Lionnet l'a renouvelée ; nous sommes enveloppés sous le même voile de tristesse qui porte des taches rouges. Cette blessure au cou annoncée par la bohémienne de malheur, tu l'as reçue et, comme l'abeille qui meurt de la piqûre qu'elle a faite, la pauvrette inconsciente qui t'a frappé en est morte aussi ! Gaston le second événement s'approche... Cette nuit, je me bats en duel et cette petite fleur de la passion qui s'est présentée à moi et vers laquelle mes doigts sont allés malgré eux me parle de fer, de sang et de couronne de martyre. »

A cet aveu, le jeune prêtre tout pâle se leva d'un bond et saisit la main de son cousin... « Un duel ! Que dis-tu ? Parle jusqu'au bout... dis-moi tout. »

— « Tu vas le savoir Gaston, mon cher frérot... car voici mes témoins. »

En effet les lieutenants Lionnet, Giliani et le bon Lhôtelier apparaissaient à l'entrée du jardin.

— « Eh bien ! mes amis, demanda Vallas froidement ? »

— « Tout est réglé ; ce soir à 9 heures, près du mouvement de Graham-Munr. »

— « Et l'arme choisie ? » — « L'épée de combat. » — « Je m'en doutais et je la préfère au revolver impitoyable ou ridicule. »

— « Mais, Maurice... ton adversaire ? Tu ne m'as pas dit son nom. »

— « M. Edgar de V***. » — « Fatalité ! c'était écrit... » dit à voix basse le secrétaire de Mgr Delaunoy.

— « C'est bien, Maurice, je serai près de là, si tu veux me le permettre? » — « Te le permettre! mais, je t'en prie mon bon Gaston... qui sait si ton ministère ne sera pas nécessaire à l'un de nous. » — « Songe à tout, Vallas, conseilla Lionnet, le jour fuit rapide. N'oublie rien. As-tu prévenu le colonel ? » — « Non, M. Gassias est rigide en matière de duel. Il refuserait de me permettre de me battre et, comme la rencontre aurait lieu quand même, car mon adversaire m'accuserait de manquer de courage si j'obéissais, je doublerais ma faute par une contravention et par ma désobéissance. »

— « Moi, dit Lhôtelier, je vais aller inviter le Dr Miornec à cette petite réunion ; sa présence y sera probablement aussi utile que celle de monsieur l'abbé. »

— « Maintenant, mes chers camarades, séparons-nous, à ce soir, je ne déjeûnerai pas au mess, j'ai, vous le comprendrez, un devoir pénible à remplir près de ma fiancée ; quelle que soit l'issue du combat, elle doit en être prévenue. »

— « N'en fais rien, imprudent, s'écria Lionnet, Mlle Eva ne doit rien savoir ; elle ferait manquer le duel entre son fiancé et son ami d'enfance. Crois-moi ne lui souffle mot à ce sujet. » Les lieutenants Giliani et Lhôtelier, ainsi que l'abbé Bornave lui-même, se rangèrent à cet avis et Vallas promit de n'en rien dire. Il assura que sa visite serait ce qu'elle était chaque jour et qu'il s'efforcerait d'être calme.

Les trois officiers serrèrent la main des deux cousins et se retirèrent, puis Vallas laissa l'abbé Bornave au jardin et rentra se mettre en tenue.

Lorsqu'il fut seul, Gaston triste et soucieux s'assit sous la tonnelle et promena ses regards sur ce jardin plein de verdure dont il avait été deux fois l'hôte, à son arrivée dans l'île après son naufrage et au lendemain du soir fatal où la main criminelle de Taïlô l'indienne l'avait frappé d'un coup de poignard. Il cherchait à pénétrer cet avenir éloigné de quelques heures à peine de l'instant présent en se rappelant malgré lui sa seconde rencontre sur la route d'Espagne avec Sarah la gitane, et ses pensées, semblaient fuir emportées sur les ailes d'un oiseau de mauvais augure.

Tout à coup les yeux de Gaston qui erraient sur l'herbe verte, aperçurent deux fleurettes et leur vue chassant comme de légers nuages dissipés par le vent toutes ses idées sombres, son visage se dérida et le sourire le plus gracieux vint l'illuminer de joie.

L'une était une petite violette cachée à l'ombre d'une haute fougère, l'au-

tre une marguerite étalant orgueilleusement sa collerette dentelée de blancs pétales autour de son plastron d'or.

Se lever, courir vers la violette, la cueillir, en respirer le doux parfum, et la porter à ses lèvres.. ce fut la durée d'un geste. O pauvre prêtre, sous ta robe noire, comme ton cœur d'homme jeune, tendre et beau battait délicieusement. C'est qu'un sentiment que Dieu lui-même insuffla dans leurs âmes le jour où il forma l'homme fier et sa belle compagne, un sentiment que le Créateur ne saurait plus éteindre, venait de pénétrer en ton être, celui de l'amour pur et chaste.

Gaston bien loin du monde, oublieux du duel qui l'avait ému, ne voyait en tenant entre ses doigts cette fleur si frêle que l'image adorée de la jeune fille, belle, innocente, de l'ange qui, depuis six mois, emplissait sa vie de joie et de douceur.

Et l'homme au caractère ferme, l'abbé Bornave redevenant adolescent, se baissa vers la pâquerette et doucement, avec un sourire d'enfant, comme il avait fait souvent innocemment dans la prairie basque, il effeuilla un à un les pétales de la fleur immaculée... Violette m'aime... un peu... beaucoup... — « Que fais-tu donc là, Gaston, demanda Maurice rieur en paraissant au bout de l'allée... Étudierais-tu la botanique à ton tour ?... — « Elle m'aime ! » répondit l'abbé Bornave étourdiment et, s'apercevant de son attitude il devint cramoisi.

— « Je le savais, mon pauvre Gaston, et je sais aussi que tu l'adores, que tu souffres, que ton cœur est déchiré... et cette torture, c'est moi, toujours moi qui te l'ai imposée. Ah ! Bornave, si je pouvais reculer ma vie, si je pouvais être encore au séminaire de Betharram... notre vie serait tout autre. Si le Ciel le permettait comme je te rendrais ce dolman, cette épaulette, comme je ceindrais ce sabre à ton côté et avec quelle joie je te crierais : « Prends-la ta Violetta, cueille-la, mets-la sur ton cœur, fuis avec elle pour toujours ; vous êtes si dignes l'un de l'autre et de votre amour pur. Cette couronne de martyre que je contemplais sur cette passiflore, c'était la tienne ô mon frère ! »

Et disant ces paroles Vallas ouvrit ses bras à l'abbé Bornave qui s'y précipita et ces deux hommes jeunes et beaux mêlèrent quelques larmes que ni l'un ni l'autre ne pouvaient retenir.

— « Allons, dit le prêtre le premier, soyons hommes et que notre destin s'accomplisse. Montrons-nous forts contre lui... et sourions ! »

En recopiant pour le mettre au net ce passage, je songe que si le hasard me faisait trouver un jour, sous le pied d'un cheval, la somme nécessaire pour faire éditer sous une belle couverture mes *Vieilles Notes* et ces *Pages retrouvées* je mettrais un titre en tête de chaque chapitre et je donnerais à ce dernier celui de : *Les deux fleurs*.

XXXIV

C'était par une nuit splendide, la lune en son plein brillait de tout son éclat ce qui atténuait un peu celui des étoiles, mais tout l'écrin des perles de l'hémisphère austral s'étalait radieux sur son vaste manteau de velours. Deux voitures avaient quitté la ville lentement et passé le pont de la rivière Saint-Denis, au pas, comme pour une promenade, se dirigeant vers la plaine de la Redoute. Elles s'arrêtèrent devant les longs gradins de pierres envahis par l'herbe et qui forment les tribunes aux jours des courses; quelques messieurs en descendirent, l'un d'eux tenant sous le bras des épées dissimulées dans un étui de serge verte. C'étaient Edgar de V... et ses témoins MM. G. Lahuppe, F. Legras et le Dr Mac Auliffe.

Ensemble ils s'éloignèrent des deux landaus en marchant vers le mausolée qui abrite, depuis 1810, la dépouille mortelle du jeune officier anglais tombé là au champ d'honneur et dont la colonne de granit se découpait dans le ciel argenté.

Vallas et ses amis les lieutenants Lionnet, Giliani, Lhôtelier et le Dr Miornec du bataillon d'infanterie de marine les y avaient précédés.

Un froid salut fut échangé de part et d'autre entre les deux groupes, et, sur la proposition des officiers, acceptée par les témoins de l'avocat créole, quatre torches de résine à la lumière rouge éclatante furent allumées et tenues par quatre soldats afin d'éclairer les combattants.

Les deux adversaires mirent habit bas et deux témoins M. Lahuppe et le lieutenant Lionnet ayant tiré les épées et les places au sort remirent une arme à chacun. Les conditions du duel étaient que chaque reprise serait de deux minutes et que le combat cesserait lorsqu'une blessure déclarée grave mettrait celui qui l'aurait reçue dans l'impossibilité de reprendre l'épée, et cela de l'avis des combattants seuls.

— « Allez, messieurs », prononça M. Lahuppe le doyen des témoins dès que les places prises, les deux fers furent croisés.

Également de sang-froid, les deux adversaires jeunes et souples engagèrent l'épée après un salut de la lame et se livrèrent à une série de feintes et de dégagements suivis de coups droits allongés et parés adroitement.

Edgar habile tireur se fendait et se relevait avec vivacité écartant avec dextérité plusieurs coups dangereux. Vallas dont le bras était plus vigoureux fit plusieurs battements de fer suivis de contres habiles et de menaces audacieuses détournées par une lame fine et vive.

Trois reprises suivies de repos d'une minute avaient eu lieu sans que la pointe d'une des deux épées eût rencontré le corps de l'un des adversaires; il était évident qu'ils étaient d'égale force et dignes l'un de l'autre.

A la quatrième reprise Vallas qui comprenait le jeu du jeune avocat se

fendit après un choc en quarte et un doublé rapide et, la pointe de son épée relevée avec prestesse déchira la chemise d'Edgar qui, sans perdre de son calme riposta par un contre et un coup droit et avant que le lieutenant eût pu se relever il allongea le bras la pointe en pleine poitrine. Mais le coup paré et détourné avec un bras ferme n'atteignit que l'épaule de l'officier où la lame pénétra de plusieurs centimètres dans la chair. Le sang jaillit aussitôt et couvrit de sang la chemise de Maurice. Le Dr Miornec et ses amis s'élancèrent vers lui. « La blessure est assez grave pour suspendre le combat, dirent-ils, il serait impossible de tenir l'épée. »

— « Continuons, messieurs », dit Vallas en passant l'arme dans son autre main et en retombant en garde. « Quand il vous plaira, monsieur, dit-il à son adversaire surpris, n'ayez aucun scrupule je tire aussi bien du bras gauche. » — « A votre disposition, monsieur », répondit l'avocat qui croisa le fer en reprenant la position de combat.

Edgar alors ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait devant lui un rude jouteur qu'il ne fallait pas laisser reposer et vivement il porta plusieurs coups aussitôt parés avec ripostes menaçantes et il comprit que le jeu du gaucher devenait dangereux et difficile à écarter. Après une feinte habile il se fendit et toucha légèrement l'épaule de son adversaire, mais il s'était fendu trop à fond ce dont Vallas toujours calme malgré la douleur de sa blessure, profita sans perdre une seconde et, ne laissant point à Edgar le temps de se relever, il chassa d'un coup de fouet irrésistible l'épée de celui-ci dont la poitrine était découverte, allongea le bras, et, d'un coup droit terrible, il plongea son épée dans le sein du malheureux jeune homme qui tomba à la renverse, les bras grands ouverts, laissant échapper son épée en poussant un cri déchirant. En se relevant Vallas retira son arme qui avait traversé son adversaire de part en part en lui perçant le cœur.

Le sang du blessé sortait à flots par la bouche, par le nez et par sa cruelle blessure. Les deux docteurs et l'abbé Bornave, qui s'était rapproché des combattants après la blessure de Vallas, s'agenouillèrent près du corps d'Edgar couché dans l'herbe. Mais, hélas ! la mission des médecins et celle du ministre de Dieu furent inutiles. Le pauvre ami d'enfance d'Eva payait chèrement l'aveu de son amour et la demande d'un premier et dernier baiser. Il ouvrit les yeux sans rien voir, essaya de prononcer un mot incompréhensible, peut-être le nom de celle pour qui il donnait sa vie, et ses paupières se refermèrent pour jamais... Son âme était envolée! Cette scène lugubre, éclairée par quatre torches, est un tableau qui, jamais, ne pourra sortir de la mémoire de ceux qui en ont été les tristes témoins.

Vallas, après avoir fait panser sa blessure assez pénétrante mais sans gravité, regagna la *Petite Ile* avec l'abbé Bornave qui lui donnait le bras et ses camarades attristés et silencieux.

Le corps du pauvre Edgar de V... fut couché dans un landau où l'étendirent les soldats et, entouré de ses ennemis éplorés, il fut emmené vers sa demeure.

Les torches éteintes, les quatre « marsouins » regagnèrent la caserne et la lune brillante n'éclaira plus que la plaine silencieuse et le mausolée solitaire du jeune officier anglais dont l'âme, peut-être attirée par le bruit qui se faisait près de sa tombe, était venue assister là à un autre lugubre combat.

XXXV

A peine le jour avait-il succédé à cette nuit sanglante que la triste nouvelle de la mort d'Edgar de V... se répandit avec la rapidité d'une traînée de poudre, et dès 10 heures du matin, toutes les familles de Saint-Denis l'avaient apprise.

Est-il nécessaire de dépeindre l'immense douleur de la mère de la victime du duel et de tous les siens ; de décrire les obsèques à la cathédrale où, dans sa mansuétude chrétienne, Monseigneur permit à la dépouille du défunt de pénétrer, et le convoi suivi de ce que la population du chef-lieu et des quartiers comptait de plus distingué ? de reproduire le discours du vieil avocat Morel, le bâtonnier des avocats et ceux de quelques amis?.. Non, ces descriptions n'ajouteraient rien à l'intérêt de ce récit. Qu'il suffise de savoir qu'une semaine passée avait, comme sur toutes choses en ce monde, amené le silence qui succède à tous les commentaires dont les conversations et les journaux sont toujours les échos plus ou moins fidèles.

L'adversaire du jeune avocat, le lieutenant Vallas, jouissait de trop de sympathie pour n'être pas plaint. Très sensibles sur le point d'honneur, les créoles ont la réputation justifiée de mettre pour un mot flamberge au vent et tous savaient par le récit des témoins du duel et par celui du procès-verbal publié dans les feuilles publiques de la colonie comment s'était passé le combat, et le fait relaté qu'après avoir été blessé assez grièvement le jeune officier avait bravement continué la lutte en changeant son épée de main, lui avait valu une admiration discrète et générale.

Mais, le lieutenant-colonel Gassias et M. le gouverneur de Bormel ne pouvaient être du même avis. Appelé par son chef, Maurice qui gardait le lit par suite d'une assez forte fièvre causée par sa blessure à l'épaule, fut retenu à la chambre par le Dr Miornec. Le commandant Bourgey vint constater l'état du lieutenant et une heure après, l'adjudant de semaine remettait à celui-ci une lettre du colonel lui infligeant trente jours d'arrêts de rigueur pour avoir contrevenu à la loi sur le duel en se battant sans autorisation préalable de son chef avec un avocat du barreau de Saint-Denis et lui avoir donné la mort, homicide par imprudence qui rendait le coupable passible du conseil de

guerre. L'adjudant, après avoir fait placer un factionnaire à la porte de la demeure de l'officier puni, se retira en emportant son sabre, ce que prescrit le règlement militaire et indique que le coupable ne peut plus faire de service pendant la durée des arrêts de rigueur. Il lui est interdit de même de recevoir d'autres visites que celle de ses chefs, du docteur s'il est souffrant et de ses parents dûment autorisés par le capitaine adjudant-major. On devine donc que M. de Bourgny se hâta d'accorder cette permission permanente à l'abbé Bornave, cousin et seul parent du lieutenant Vallas dans la colonie.

Dans l'après-midi, une seconde lettre de service du gouverneur de l'île apportée par le même adjudant faisait connaître au malheureux Vallas qu'après avoir consulté son excellent dossier du personnel qui attestait sa belle conduite devant l'ennemi, où il avait reçu une blessure et conquis l'épaulette, et qu'ayant reçu de la famille de son adversaire qui avait été loyalement reconnu le provocateur, une demande généreuse ayant pour but de prier le chef de la colonie de faire cesser toute poursuite contre le lieutenant, il n'ordonnerait pas sa traduction devant un conseil de guerre mais qu'il doublait les trente jours d'arrêts infligés par le colonel et prescrivait son renvoi dans un régiment de France à la fin de sa punition.

D'un geste de désespoir Maurice tendit le papier à Gaston Bornave qui était auprès du lit du blessé. — « Que penses-tu de l'enchaînement fatal des événements, la roue de mon malheureux destin cessera-t-elle jamais de tourner ? mon départ prescrit, c'est mon mariage remis aux calendes grecques !... Et Eva qui ne m'a pas écrit un mot ! » Et celui qui avait vu la mort plus d'une fois devant lui sans reculer, cacha sa tête dans son oreiller et se mit à pleurer comme un enfant.

— « Courage mon ami, lui dit Gaston en lui prenant la main, ne te laisse point abattre par l'adversité, accepte avec résignation ces épreuves dont je rends ma part, crois-le bien, l'avenir est peut-être moins sombre que nous ne le croyons. N'est-ce pas le doigt de Dieu qui nous a réunis. Gaston, sois homme et dis-toi que les maux qui nous frappent seraient moindres si nous savions refréner notre douleur. »

— « Tu as raison Gaston j'ai besoin de réfléchir à ce que je dois faire. Demeurer soixante jours en cette chambre qui me semble déjà un cachot, être dans l'impossibilité de franchir ma porte gardée par cette sentinelle, ne pouvoir courir vers celle que j'aime et qui doit tant souffrir par moi, c'est insupportable ! Un basque en prison, c'est une hirondelle mise en cage... Comme elle il en meurt ! »

A demain Gaston, laisse-moi seul, je vais prendre une détermination.

— « Puisse la nuit te porter conseil, et la sagesse t'inspirer, mon pauvre Maurice. »

— « Je n'ose espérer que ma résolution soit le fruit de la raison, mais, tu me connais, ce que j'aurai décidé, je l'exécuterai. »

Les deux cousins s'étant pressé la main, l'abbé Bornave regagna l'Évêché.

Vallas ne dormit pas de la nuit, les pensées les plus extravagantes traversèrent sa cervelle ; enfin, lorsque le sommeil réussit à s'emparer de lui, il avait arrêté un plan de conduite dont il se promit de ne point s'écarter.

Le lendemain matin, l'adjudant-major de Bourgny vint voir le prisonnier pour qui il avait beaucoup d'amitié et lui dit sans préambule :

— « Mon cher camarade, êtes-vous toujours dans l'intention d'épouser Mlle Eva ? »

— « Pourquoi cette question, demanda Vallas troublé. Mais plus que jamais mon capitaine. Est-ce qu'après avoir tué l'ami d'enfance qu'elle eût épousé si la fatalité ne m'eût placé sur son chemin, je ne dois pas l'aimer doublement et lui faire oublier ce malheur en devenant le tendre compagnon de sa vie ? »

— « Cette pensée est noble et belle, lieutenant, mais pour cela, il vous faut toujours le consentement du père. Or, on m'a dit hier soir dans un salon qu'il le retire purement et simplement. »

— « S'il faisait cela, cet homme serait un misérable ! »

— « Peut-être suis-je de votre avis, mais c'est son droit. »

En cet instant, l'abbé Bornave entrait. Le capitaine de Bourgny laissant les deux cousins seuls se retira en promettant à Vallas de venir lui tenir compagnie souvent.

— « Eh bien Maurice, as-tu compris que le plus sage est de patienter, de subir tes arrêts... tout s'arrangera. » — « Alors tu ne sais pas ce que m'apprend le bon et aimable capitaine de B... qui sort d'ici ? »

— « Je m'en doute, Maurice, ma chère Violetta qui venait de quitter ta fiancée me l'a fait connaître hier soir : Consentement suspendu. Correspondance interdite. » — « Ah ! le père est assez cruel pour me priver d'écrire à celle que j'aime et que j'épouserai... Alors, plus que jamais je suis décidé à mettre à exécution le plan que j'ai conçu cette nuit. Gaston, mets-toi à ma table et sois mon secrétaire, ma main droite pouvant difficilement tenir la plume. — ... Bien. — Ecris :

« Ma chère Éva, ma bien aimée.

« Je n'ai point à vous pardonner le silence que vous gardez à mon égard, depuis le triste soir qui vous a ravi un ami d'enfance et qui m'a cruellement séparé de vous. J'ai compris la délicatesse du sentiment qui a retenu votre plume et j'avais pour devoir d'agir de même, ne voulant pas mettre trop tôt le doigt sur la plaie faite à votre cœur. Hélas c'est une dure fatalité, qui a voulu que mon bras ait eu à croiser le fer contre celui qui

eût pu être mon ami. C'est à regret que j'ai eu à venger une première insolence que j'avais voulu oublier et qu'il a renouvelée envers vous en une scène fâcheuse que deux de mes amis et moi avons vu jouer sous nos yeux au jardin public la veille de cette rencontre qu'il avait rendue inévitable et qui lui fut fatale. Si je ne vous avais pas vengée après avoir été témoin d'une telle faute, qu'eussiez-vous pensé de moi?

« Je ne dois point vous laisser ignorer que M. le gouverneur m'a infligé soixante jours d'arrêts de rigueur et qu'il me prévient qu'il me renverra à la disposition du ministre par le paquebot qui arrivera dans la dernière quinzaine de ma punition. Il n'est donc plus question de notre mariage malgré l'autorisation ministérielle que doit apporter enfin le courrier attendu demain ou après. En outre on m'assure que votre père ne veut plus donner sa fille à un malheureux coupable d'homicide. Je viens donc vous poser une question : Eva voulez-vous toujours être la femme de celui qui vous aime depuis un an et qui ne pourrait vivre sans l'exécution de la parole donnée, sans la promesse de votre amour ? Dans ce cas, consentiriez-vous à fuir avec moi si j'en prépare les moyens? Répondez-moi par un seul mot : oui ou non, que me transmettra de votre part l'ami que j'aime comme un frère, l'abbé Bornave. Il vous fera tenir cette lettre par M[lle] Violetta D... chez qui il ira chercher la réponse demain à 5 heures du soir.

« Dans plusieurs jours, quelle que soit votre réponse, vous recevrez de moi une dernière lettre pour vous dicter votre conduite si vous répondez oui, ou qui vous adressera mon dernier adieu en vous rendant votre parole si vous êtes assez cruelle pour dire non.

« Mais laissez croire au pauvre prisonnier que votre cœur lui restera fidèle et croyez, mon Eva adorée, que je serai pour vous le compagnon dévoué dans les bons et les mauvais jours.

« M. VALLAS. »

La lettre achevée et signée en tremblant, le lieutenant la remit à l'abbé Bornave et, lui tendant la main il lui dit :

« Au revoir, Gaston. Puisses-tu changer mon destin en chemin et me rapporter le bonheur. »

(*à suivre*). LÉOPOLD DAUVIL

BONTÉ DE DIEU

Dieu nous donne dans la souffrance,
D'ineffables consolations :
La Force, la Foi, l'Espérance,
L'Amour le plus doux de ses dons.

A l'enfant il donne une mère,
Au vieillard il donne un soutien,
A l'homme qui lutte sur terre,
Il donne un doux ange gardien.

Pour ceux qui vont, par la prière,
Jusqu'à lui — les grands indiscrets —,
Réclamant de lui la lumière,
Son esprit n'a point de secrets.

Quand un cœur, en sa solitude,
Saigne le long de son chemin,
Ne rencontrant qu'ingratitude,
Dieu le suit et lui tend la main.

Quand une âme de lui s'éloigne,
Il la confie au Rédempteur
Et Jésus tendrement la soigne
Ouvrant grands ses bras et son cœur.

En Dieu tout est vie et lumière
Bonté, justice et pur amour ;
Les anges ont connu la terre
Nous connaîtrons le Ciel un jour !

Grand Tout, ineffable Puissance,
Donne-nous les tendres pardons.
Nous avons soif de ta clémence
Sans compter, verse-nous tes dons.

Nous sommes tes enfants, ô Père,
Nous t'aimons et voulons te voir ;
Jésus, ton fils, est notre frère,
Notre maître et tout notre espoir.

Ah ! que son amour nous inonde
Être à lui, c'est être avec Toi
Grand Dieu, par Jésus donne au Monde
L'Amour, l'Espérance et la Foi.

AME HEUREUSE.

Nous avons cru être agréable en publiant ces vers empreints de poésie douce et mystique de l'âme heureuse qui nous les a fait parvenir. Puisse-t-elle ne pas s'en retourner sans se faire connaître.

L. D.

SUR LA MORT D'UN ENFANT

Il meurt à cinq printemps ce pauvre petit être ;
Un lustre, c'est trop peu pour vivre et pour aimer,
Graines de nos foyers, commençant à paraître,
Puis avortant soudain, à quoi bon vous semer?

A quoi bon vous semer sur le champ de la vie,
Puisque la mort vous fauche à vos premiers instants ?
Et puisque sa rigueur toujours inassouvie
Sans pitié pour nos cris vous prend avant le temps.

Il est mort et sa mère au fond de ses entrailles
Pleure dans son enfant son espoir arraché ;
La douleur tient son cœur dans ses rudes tenailles
Et c'est comme un lambeau qui s'en est détaché.

Exhalez vos sanglots, faites jaillir vos larmes,
Mère, pleurez celui que vos flancs ont porté ;
La mort frappe partout et l'enfance aux doux charmes
N'évite pas ses coups pas plus que la beauté.

Mais espérez ! Son âme en d'autres cieux est née ;
Son séjour dans la chair fut court et non pas vain ;
Quand sonnera le glas de votre destinée,
Vous le retrouverez dans l'au-delà divin.

JULIEN LARROCHE

Traduction d'un article du journal " LIGHT "

NUMÉRO DU 23 JUIN 1906

EMPREINTES DE MAINS SPIRITES

Dans notre numéro du 7 avril, nous avons publié une lettre du Signor Eugenio Gellona, de Gênes, donnant un compte rendu des phénomènes récemment obtenus chez lui, avec l'aide du médium Eusapia Paladino.

Luce e Ombra, de mai, contient une description détaillée de cette séance, qui eut lieu à la demande de M. Serge Youriévitch, Membre de l'Ambassade de Russie, et secrétaire de l'Institut de Psychologie de Paris, afin qu'il puisse se rendre compte de la manière dont étaient obtenues les empreintes sur terre glaise, ainsi que les moulages en plâtre.

A cette séance toutes les précautions furent prises, comme s'il se fût agi d'une expérience « officielle ».

Il Signor Gellona dit dans son article :

« Une entité se présenta et dit être le père de M. Youriévitch. Elle resta « derrière le rideau, et poussa celui-ci en avant, de façon à approcher sa tête « de celle de M. Youriévitch, à qui elle répondit en russe, langue incon- « nue du médium et des autres personnes présentes.

« Tandis que M. Youriévitch parlait à haute voix, l'entité répondait d'un « ton bas ; je l'entendis distinctement, quoique ne comprenant pas les « mots, et M. Youriévitch traduisit une partie du dialogue.

« L'entité promit, comme signe de reconnaissance, de donner une poi- « gnée de main de façon particulière, et cette promesse fut tenue. A d'au- « tres moments, l'entité répondit par des coups frappés sur la cloison laté- « rale du cabinet. »

Il Signor Gellona dit qu'il vit cette entité matérialisée, à la lumière rouge, tandis qu'elle écartait le rideau ; elle était enveloppée d'une draperie blanche.

Quoiqu'on eût disposé trois blocs de terre glaise à l'intérieur du cabinet, l'esprit préféra faire une empreinte sur un bloc en dehors du cabinet, et près de M. Youriévitch.

Cette empreinte fut faite à la lumière rouge, tandis que M. Youriévitch tenait les mains de Mme Paladino dans les siennes.

Toutes les manifestations furent faites à l'intention de M. Youriévitch, afin qu'il puisse emporter à Paris la confirmation des faits, sous forme de moulages de plâtre.

Quand l'Esprit eut informé les personnes présentes que l'empreinte était faite, on alluma une lampe, et l'on trouva l'impression indiquée.

Il Signor Gellona poursuit :

« Ayant remarqué que l'empreinte des ongles était profonde, je demandai « à M. Youriévitch si son père les avait longs ; il me répondit affirmative- « ment. »

« Il est à remarquer qu'aucun de nous, ni Eusapia, n'avions les ongles longs. »

« Nous prîmes de suite quatre moulages de l'impression, et sur chacun « nous avons pu distinguer, à l'aide d'un verre grossissant, le tissu spirite « d'une extrême finesse. »

Sur les diverses empreintes obtenues par Signor Gellona, les mains sont presque toujours enveloppées d'un voile très fin, qui laisse une impression sur la terre glaise, quoique n'empêchant en rien la netteté du moulage.

Dans le présent cas, comme dans d'autres, Signor Gellona proposa de faire un essai d'impression par une main vivante enveloppée de gaze très

fine. Dans chaque cas, la gaze donna une impression beaucoup plus grossière que l'étoffe spirite.

La présence d'un opérateur intelligent, indépendant du médium et de l'assistance, est ainsi démontrée.

Traducteur R. A.

Messages à ceux de l'Au-delà

Extrait du journal le « Light »

Monsieur,

Je me souviens vaguement d'avoir lu, il y a déjà bien des années, qu'il existait une coutume assez curieuse, en honneur chez certains peuples d'Orient, qui consistait à adresser à leurs « morts » des présents et des messages, qu'ils brûlaient à cet effet.

Dans un moment d'amères souffrances, alors que j'éprouvais le plus ardent désir de me faire pardonner le moindre mot, l'acte le plus insignifiant qui eût pu offenser l'être qui n'était plus, j'écrivis une lettre ardente et passionnée, pleine d'affection et de tendres regrets, je la livrai ensuite aux flammes. Je ne concevais pas alors le moindre espoir de jamais recevoir une réponse; toutefois le simple fait d'avoir écrit mes pensées, produisit en moi une sensation d'apaisement et de satisfaction. Je n'étais pas alors spirite. Des années s'écoulèrent et de nouveau j'eus à pleurer la mort d'une amie bien chère de ma jeunesse. Elle mourut presque subitement, et il me restait à lui communiquer bien des choses que j'aurais voulu pouvoir lui dire avant qu'elle ne quittât ce monde.

Cette fois encore, j'écrivis une lettre, exactement telle que je l'eusse fait, si elle avait encore été de ce monde, puis je la brûlai. Mais cette fois, j'éprouvai un sentiment bien différent. En effet, dans l'intervalle de temps qui s'était écoulé entre mon premier et mon second message, je m'étais familiarisé avec cette science bienfaisante du « Spiritisme » et des entretiens avec les Esprits. J'écrivis alors sous la dictée d'une puissance supérieure guidant ma plume et cette fois je ressentis la conviction que mes pensées parviendraient jusqu'à mon amie. Avant de brûler mon message, je dois dire que j'invoquai avec ferveur l'aide et l'assistance des esprits qui me guident.

Quinze jours plus tard, et par un procédé analogue à celui qu'emploie le « Ouija », je reçus avec plusieurs autres le message suivant : « Gertrude (c'était mon amie), est en grande peine de ses enfants qu'elle a quittés; elle

vous demande de leur venir en aide pour l'amour d'elle ; elle est toujours demeurée près de vous depuis qu'elle a reçu votre message écrit. »

Jusqu'à ce moment, je ne songeais que rarement à cette lettre écrite et brûlée. Très agréablement surpris, je demandai : « Ma lettre lui est-elle parvenue rapidement ? Voici quelle fut la réponse :

— Plus vite peut-être que vous ne l'aviez écrite.

Je publie cette expérience personnelle dans l'espoir qu'elle pourra être une consolation pour ceux qu'accable peut-être le chagrin d'avoir méconnu les bonnes actions, les bonnes paroles, ou que torture le souvenir plus amer d'une parole offensante, d'une mauvaise action commise, et que nos regrets ni nos larmes ne peuvent jamais effacer.

J'engagerai sérieusement tous ceux qu'un deuil a frappés *à écrire* leurs pensées. Ils trouveront un soulagement réel et une satisfation toute particulière dans le seul fait d'avoir écrit un message à qui est toujours l'objet de leur affection ; en même temps, cela contribuera sensiblement à concentrer leur pensée.

Depuis ce dernier message, j'ai eu l'occasion de causer sur ce sujet avec un de nos médiums, une dame des mieux douées et des plus habiles. Elle confirme bien volontiers la communication que je viens de vous faire. Elle m'a même parlé d'une de ses amies, une dame veuve qui, pendant des années, ne manqua jamais d'écrire chaque soir une lettre à l'esprit de son mari.

Votre, etc...

H. C.

Pour traduction de l'anglais
Mlle MARIE GILLET

La Psychométrie démontre-t-elle le Spiritisme ?

Le Dr C.-E. Ingram dans le *Progressive Thinker*, pose cette question :

Les découvertes de la Psychométrie constituent-elles toujours une preuve infaillible de la communication spirite ? A sa propre question, il répond en ces termes :

« Je pense que ces manifestations étonnantes de ce pouvoir invisible de l'esprit, sont bien souvent le simple résultat d'une auto-suggestion, ou de phénomènes hypnotiques, résultant d'influences extérieures ; peut-être aussi parfois elles sont dues à l'influence des Esprits, mais plus souvent elles tiennent à d'autres causes. La question posée par le Dr Ingram est, il nous semble, basée sur une fausse conception, car les constatations de la psychométrie ne sont pas en principe attribuables à l'influence spirite et quiconque sera suffisamment instruit dans les sciences psychiques, ne les regardera

pas comme des preuves de la communication des Esprits, à moins qu'une action spirite bien démontrée ne se révèle dans les déclarations du sensitif.

Le Psychomètre est un sensitif qui, en devenant passif, acquiert des facultés de pénétration et de réceptivité qui lui permettent de déterminer l'état psychique des individus, les lieux et les objets, et rapporte plus ou moins clairement ses sensations ou ses perceptions psychiques.

Certains psychomètres sont si vivement impressionnés par les émanations ou l' « aura » des objets qu'ils touchent ou des personnes auxquelles ces mêmes objets ont appartenu, qu'ils semblent s'être identifiés avec elles. Alors, ils entrent dans le sujet et se mettent à raconter les événements passés et présents, les sentiments, les pensées les plus intimes de ces personnes. Mais de tels phénomènes psychiques bien qu'ils démontrent que le sensitif perçoit des sensations et des états d'âme qui échappent au souvenir de l'être normal, n'apportent cependant pas de preuves évidentes en ce qui concerne la présence ou l'identité des Esprits.

La faculté psychométrique mène bien souvent à la clairvoyance et le sensitif dans ses visions aperçoit des gens et des lieux dans l'histoire du passé ; il retrace l'existence de la personne avec laquelle il s'est mis *en rapport* ; souvent ces manifestations de clairvoyance sont si nettes qu'il semblerait que le sujet ait, devant les yeux, des objet présents et visibles, tandis qu'en réalité, il perçoit les images psychiques d'événements déjà passés.

Il est vrai que certaines de ces visions peuvent être attribuées à des évocateurs d'esprits, qui, par suggestion hypnotique, amènent le sujet sensitif à voir et à décrire les scènes et les gens du temps passé. Mais à moins que l'opérateur ne réussisse à inspirer au sujet une manifestation de nature à démontrer évidemment la présence et l'action d'un pouvoir intelligent autre que le sien, la psychométrie, pas plus que la clairvoyance, ne pourra être tenue pour une preuve de la communication des esprits.

Le Dr Ingram possède, dit-il, une longue expérience acquise près des malades qu'il soumettait au traitement psychopatique, et qu'il hypnotisait lui-même. Voici ce qu'il déclare :

« On sait que nous rencontrons souvent certains sujets qui, lorsqu'ils sont soumis à l'influence hypnotique, peuvent être amenés à projeter en dehors d'eux-mêmes leurs facultés extérieures ou, si l'on veut, « leur corps astral », jusqu'à des distances lointaines d'où ils rapportent des révélations étonnantes, absolument inconnues de tous les assistants et du médium lui-même. Ces faits sont déconcertants pour quiconque n'entend rien à cette science admirable et semble toujours disposé à attribuer ces phénomènes à l'influence des Esprits. Mais d'autre part, jamais l'opérateur n'a pu réussir à amener aucun sujet à formuler un témoignage ou une déposition qui pût le moindrement l'incriminer ou lui nuire.

Jamais on n'a pu contraindre un seul initié à révéler le moindre secret concernant les sociétés secrètes.

Enfin, je n'attribue en rien ces phénomènes à l'influence des Esprits, et pourtant l'opération est bien du même ordre que celle qui est réalisée lorsque le voyant est soumis à l'auto-hypnotisme ou à l'influence des esprits puisque tel est le nom que la plupart se plaisent à lui donner ; d'où résulte naturellement la croyance au monde des esprits. »

Les médiums, déclare le Dr Ingram, sont, pour la plupart, parfaitement sincères dans leurs convictions ; mais, il pense qu'ils s'abusent lorsqu'ils se persuadent à eux-mêmes qu'ils sont les messagers des Esprits, et il attribue leurs succès au parfait entraînement de leur faculté suggestible, qui se donne cours sous l'influence de leur propre suggestion ou d'une suggestion étrangère.

En admettant que certains esprits incarnés puissent les mettre à même d'exercer ces merveilleuses facultés psychiques qu'il attribue à leur suggestibilité, pourquoi des esprits désincarnés ne pourraient-ils obtenir les mêmes résultats par les mêmes procédés ? C'est une question à étudier et bien que, il en est beaucoup, parmi les « messages » fournis par les psychomètres, qui ne sont peut-être pas attribuables à l'influence des esprits, cependant il en est d'autres, qui auraient besoin pour être suffisamment expliqués, d'apporter avec eux le témoignage affirmatif de l'opérateur.

Traduit de l'anglais
par Mlle MARIE GILLET.

BIBLIOGRAPHIE.

A PROPOS DE DEUX LIVRES NOUVEAUX DE LA « BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSORHIE »

L'Ame et le Corps, par ALFRED BINET
L'Évolution de la Matière, par le Dr G. LE BON.

Certains de nos frères en croyance ont un dédain mêlé de crainte pour les ouvrages de ceux qu'ils nomment du bout des lèvres : les Savants. Hâtons-nous d'ajouter que ces spirites-là se sont presque toujours ralliés aveuglément au Spiritisme, c'est-à-dire en vertu de mobiles affectifs et à la faveur d'une expérimentation superficielle.

Il convient qu'un chercheur désintéressé, séduit d'abord par tout ce qui rend notre belle doctrine infiniment attirante, s'en écarte momentanément pour pousser une investigation dans le domaine purement scientifique où l'on a la prétention, justifiée d'ailleurs, de ne jamais conclure qu'*à posteriori*.

Il constatera, sans y apporter de complaisance, que la doctrine kardéciste ne ressent pas le moindre ébranlement d'une enquête poussée à travers des théories qu'on nous oppose comme de redoutables adversaires, et il en recueillera par surcroît l'horreur de cet absolutisme dans l'appréciation des phénomènes, par quoi se signalent défavorablement certains spirites.

On a prétendu que l'époque présente était plus que jamais caractérisée par la prédominance de la froide raison sur la fougue entraînante du sentiment, et il est vrai que l'admirable épanouissement de la Science a déterminé chez la jeune génération studieuse le besoin invincible de la précision dans l'observation. Mais il ne faut pas méconnaître qu'il se dessine parallèlement un retour progressif et général aux idées spiritualistes, — mouvement dont nous nous plaisons à constater les effets symptomatiques dans les événements qui se déroulent depuis quelques années à la surface de notre globe.

Ce mouvement spiritualiste n'est pas, à notre avis, une réaction sentimentale contre les théories décourageantes de Büchner et d'Haeckel. La loi d'équilibre qui préside d'habitude à ces volte-face de la vacillante pensée humaine, ne nous semble pas exclusivement applicable à ce cas. Il y a plus et mieux encore.

Le matérialisme atomique et le spiritualisme dualistique ont vécu, tués — le premier surtout — par la découverte bouleversante de l'état radiant de la matière. Et désormais se trouvent en présence, comme deux rivales en apparence irréductibles l'une à l'autre, les doctrines du monisme matérialiste et du monisme spiritualiste, dont les déclarations fondamentales sont, pour la première :

« La matière, en dernière analyse, se ramène à l'éther, qui est aussi le « véhicule des phénomènes dont elle est le siège. »

Et pour la seconde :

« La matière est une forme inférieure, en même temps qu'un moyen d'ac- « tion, du principe spirituel en évolution. »

Pesez ces deux axiomes d'aspect contradictoire et vous constaterez que l'antagonisme est purement verbal.

Il y a mésentente dans les termes, mais accord absolu dans le fond.

Et celle de ces deux formules qu'ont tendance à adopter les hommes de science contemporains est précisément la seconde.

Les résultats déjà considérables des recherches psychiques, le caractère demeuré hypothétique de l'éther, alors que certaines propriétés caractéristiques du principe spirituel sont successivement reconnues, sans omettre les aspirations morales de l'homme, cet « animal religieux », trouvant leur satisfaction dans la vérification continuelle de la loi de l'évolution, tout cela donne au monisme spiritualiste une place de faveur dans la philosophie scientifique de notre époque, et des ouvrages, comme **l'Ame et le Corps,**

de A. Binet, et l' **Evolution de la Matière** du Dr Gustave Le Bon, que vient de publier l'éditeur Flammarion dans l'excellente collection dénommée « Bibliothèque de Philosophie scientifique », seront vivement appréciés par ceux qui lassés d'un empirisme grossier appliqué à l'étude des relations du monde physique et du monde psychique, souhaitent que se réalise la parole prophétique de Kardec: « Le Spiritisme sera scientifique,ou il ne sera pas. »

L'étude très savante que M. Binet, l'éminent psychologue, consacre à la matière, à l'esprit et à leur union « nécessaire », aboutit à la constatation de leur autonomie, « de l'égalité de leurs droits », ce qui est un concept métaphysique des plus féconds.

L'ouvrage intitulé : *l'Évolution de la Matière*, par le Dr Le Bon, est le produit de dix années d'expérimentation rigoureuse. La longue série de ses expériences minutieusement exposées, a pour résultat la ruine de l'adage classique : « Rien ne se crée, rien ne se perd », et sa transformation en : « Rien ne se crée, tout se perd », c'est-à-dire que le terme final de l'évolution extrêmement longue de la matière est son retour à l'éther, son anéantissement dans l'éther, d'où elle renaît peut-être, comme le phénix légendaire renaît de ses cendres.

M. Le Bon donne aussi dans son livre le coup de grâce à la vieille théorie de l'inertie de la matière et il établit que la dématérialisation de la matière libère une énergie considérable, qu'il appelle « énergie intra-atomique » et dont il fait dériver la plupart des forces de l'univers.

A. GAUDELETTE

Le Spiritisme avant le nom, par Rouxel, br. in-8, 30 pages. Prix 0 fr. 50. Paris, 42, rue Saint-Jacques, Librairie des Sciences physiques, 1906.

On croit généralement que le Spiritisme n'a aucune racine dans le passé, si ce n'est dans l'imagination malade des sorciers et des exorcistes ; que c'est une invention américaine toute récente, introduite en France, revue, augmentée et systématisée par Allan Kardec vers 1860.

La vérité est que le spiritisme est de tous les temps et que, notamment, dans la première moitié du xixe siècle, beaucoup de savants, en France et ailleurs, sans se concerter, sans même se connaître, ont observé tous les principaux phénomènes dits spirites. Leurs observations et réflexions à ce sujet sont consignées dans les ouvrages que M. Rouxel, l'auteur bien connu des *Rapports du magnétisme et du Spiritisme* et de l'*Histoire et philosophie du magnétisme*, — résume dans ce court et substantiel opuscule : **Le Spiritisme avant le nom.**

Ces constatations prouvent une fois de plus que, si Allan Kardec et ses disciples sont, comme on le dit communément, des excentriques, des dése-

quilibrés, des illuminés, des hallucinés et surtout des charlatans, ils le sont en nombreuse et bonne compagnie.

Nous ne saurions donc trop recommander la lecture de cet ouvrage, non seulement aux spirites, mais aux théologiens et aux savants matérialistes, afin qu'en le réfutant ils sauvent du naufrage qui les menace leurs dogmes religieux et leurs systèmes scientifiques.

Nous avons reçu de Santiago du Chili les deux premiers n[os] d'une Revue illustrée **El Pensamiento** d'études psychiques fondée par le D[r] de Sarak et composée par une réunion de collaborateurs choisis.

Nous avons connu à Nice et rencontré à Paris le fondateur de cette publication nouvelle, que l'on dit un « fakir savant et remarquable. » Nous souhaitons donc bon succès à cette nouvelle feuille sœur en exprimant le vœu sincère de la voir répandre la doctrine spiritualiste dans toute l'Amérique parlant la langue espagnole.

Nous dirons la même chose pour le *Rébus* de Moscou qui le 11 octobre a célébré son vingt-cinquième anniversaire. Un congrès spiritualiste russe a été organisé pour réunir du 11 au 23 de ce mois toutes les personnes qui s'intéressent aux questions psychiques. Nous témoignons beaucoup d'intérêt à notre confrère de Moscou. Nous étions aimablement invités, nous, frères en doctrine, à assister à ce congrès, persuadés que l'accueil promis eut été généreux et fraternel, mais cela nous a été de toute impossibilité.

Nous l'avons regretté, et, priant nos confrères du *Rébus* d'agréer nos remerciements, la rédaction souhaite au jeune organe du spiritisme de devenir centenaire.

Ecole Hermétique.

L'École hermétique a rouvert ses cours, pour 1906-1907, le jeudi 4 octobre, à 8 heures 1/2 du soir, 13 rue Séguier, Paris.

Les Professeurs Sédir, D[r] Rozier, Phaneg, Dace et Papus, de MM. Bellot, Beaudelot et de quelques autres maîtres de conférences, vont inviter les élèves à l'étude pratique des Sciences Psychiques et des arts divinatoires. Les cours du trimestre porteront sur la constitution de l'homme (Dace), les tempéraments et la chiromancie (Papus), l'astrologie (Phaneg), le symbolisme (Sédir).

En outre les éléments du Sanscrit et de l'Hébreu seront enseignés sous la direction de Sédir et de Papus.

Inscriptions, 2 francs par mois pour tous les cours. Les inscriptions sont reçues à l'École les lundis et jeudis soirs.

FIESSINGER (Dr Ch.). — **Science et Spiritualisme.** *La valeur de la Science L'âme et Dieu. — Le Matérialisme. — La Psychologie du Catholicisme.* Un volume in-16. Prix, 3 fr. 50.

Un livre d'une rare puissance de démonstration, d'une logique serrée comme un théorème de géométrie, d'une documentation précise. L'auteur y apporte, à l'appui de ses principes, des preuves tirées d'une éducation scientifique très approfondie. Voici, en peu de mots, les doctrines qu'il expose et démontre avec une méthode rigoureuse : L'homme ne grandit que par l'effort. La doctrine matérialiste le supprime ; de là le crédit dont elle jouit auprès des masses. Le Catholicisme exige de l'homme une lutte de tous les instants, en vue de l'élévation intellectuelle et morale. Cette lutte, le matérialisme la déclare inutile et sans portée.

Dans une série de chapitres l'auteur étudie la valeur de la science et son incapacité à pénétrer le problème des causes, l'âme et Dieu, et la réalité de l'un et de l'autre, le matérialisme et ses conséquences intellectuelles, morales et sociales qui aboutissent à une régression néfaste des sociétés où cette doctrine a pris racine.

Une étude sur la psychologie du Catholicisme. La vérité du Catholicisme étant démontrée par son côté humain et dans les procédés mentaux qu'il met en œuvre, termine cet essai.

Les Pionniers du Spiritisme en France.

Notre ami, M. Malgras, nous écrit que l'impression de son beau volume est en bonne voie ; mais il craint qu'il ne soit pas prêt pour la vente avant le 15 novembre. De ce retard faut-il faire un grief à l'imprimeur ? Nous croyons plutôt qu'il ne faut l'attribuer qu'aux scrupules consciencieux d'un éditeur désireux de satisfaire sa clientèle. Nous prions donc les nombreux souscripteurs des *Pionniers du Spiritisme* de bien vouloir prendre patience ; ls n'auront pas à regretter d'avoir un peu attendu et nous engageons vivement ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore souscrit à se faire inscrire le plus tôt possible, afin de profiter de la réduction de prix de ce volume qui, nous devons le rappeler, réunira aux agréments de la forme l'immense intérêt du sujet.

ÉCOLE PRATIQUE DE MASSAGE

L'*École pratique de Massage et de Magnétisme*, fondée en 1893, rouvrira ses cours le lundi 5 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, 23, rue Saint-Merri.

Non seulement l'École forme des praticiens dignes de la confiance des malades et des médecins, mais elle met les gens du monde en état de se

guérir et de guérir les leurs, sans recourir aux poisons de la science officielle qui font toujours du mal, même en guérissant.

Les cours auront lieu dans l'ordre suivant :

Lundi, *Physiologie*. Professeur, M. le Dr ENCAUSSE.

Mercredi, *Histoire*. Professeur, M. FABIUS DE CHAMPVILLE.

Vendredi, *Anatomie*. Professeur, M. le Dr RIDET.

Samedi, *Physique magnétique*. Professeur, M. H. DURVILLE.

Cours cliniques, jeudi et dimanche, à 9 heures du matin.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu la lettre de M. Toulemonde, catholique spirite de Lille et partageons entièrement ses idées et ses craintes. Oui, c'est au peuple qu'il faut enseigner la doctrine spirite, oui c'est dans le cœur de l'enfant qu'il en faudrait faire pénétrer l'essence et le parfum ; mais les temps ne sont pas venus nous disent nos guides.

Le catholicisme et le spiritisme sont deux frères qui peuvent parler ensemble aux hommes simples, mais quand le second aura captivé ses auditeurs, ils lui resteront attachés et oublieront son frère en le laissant seul avec le clergé catholique, avec les dogmes duquel il n'aura plus rien à faire.

Mme H. de G... nous écrit de Russie pour nous faire partager sa sympathie acquise à une jeune femme de Saint-Pétersbourg, mère de plusieurs enfants. Cette pauvre mère a le chagrin d'être affligée d'un bégaiement rebelle et souffre de voir que ce vice de la parole affecte ses enfants. Elle a vainement essayé de plusieurs traitements et même du magnétisme sans en éprouver le moindre soulagement.

Mme H. de G... nous demande un conseil pour enrayer cette infirmité moins chez la mère, qui accepte le sacrifice, que chez ses enfants.

Nous prions donc nos abonnés de nous faire savoir s'ils connaissent un traitement curatif à ce mal et nous le communiquerons à notre très sympathique correspondante. Une somnambule ou un médium a besoin de toucher le malade pour conseiller les soins. Soigner à distance étant l'apanage de très rares sujets.

Mme Vve Dubos-Foy : réponse sera faite après renseignements pris d'un médium télépathique ce qui est également rare. Que de conditions sont nécessaires pour évoquer un esprit loin des siens !

CRÈCHE SPIRITE DE LYON

L'Assemblée générale de la société spirite pour l'Œuvre de la Crèche réunissait, le dimanche 24 juin, un grand nombre de ses sociétaires, enchantés de suivre la marche progressive de cette Œuvre d'amour due à l'inspiration de nos Maîtres et Protecteurs Allan Kardec et Marie Ange.

Le compte rendu financier nous apprenait que les recettes se sont élevées, dans le courant de l'année 1905, à 3.824 fr. 80 et les dépenses à 3.612 fr. 35 ; que le dépôt à la Caisse d'épagne est, à ce jour, de 10.841 fr. 15, dépôt, nous le rappelons, destiné à assurer l'existence de la Crèche et à favoriser l'extension de ses efforts.

Le Rapport du deuxième semestre, qui a été distribué à tous les assistants, nous apprend les résultats moraux de l'Œuvre. Le nombre des présences d'enfants a été de 1186 pour le premier semestre, et a atteint le chiffre de 1914 dans le deuxième semestre, ce qui porte à 1 fr. 37 la dépense quotidienne de l'enfant pour le premier semestre, et à 1 fr. 05 pour le deuxième semestre, et donne, pour le courant de l'année 1905, une dépense moyenne quotidienne de 1 fr. 21 par enfant, chiffre prévu à 0 fr. 01 près, lors de la formation de la société spirite pour l'Œuvre de la Crèche.

Nous redirons avec le Rapport : « La Crèche est une œuvre de vie qui ne demande qu'à étendre ses bienfaits ! Aidez-nous, frères et sœurs, à la continuer par vos dons, et à l'agrandir par vos efforts pour nous amener de nouveaux sociétaires ! Nous les recrutons partout où se trouve un cœur capable de comprendre le besoin d'une mère et celui d'un enfant ! Trois francs par an, c'est peu pour celui qui les donne ! et c'est près de trois jours de bien-être assurés à un enfant ! et c'est trois jours de calme assurés à une mère ! C'est donc une douce charité !

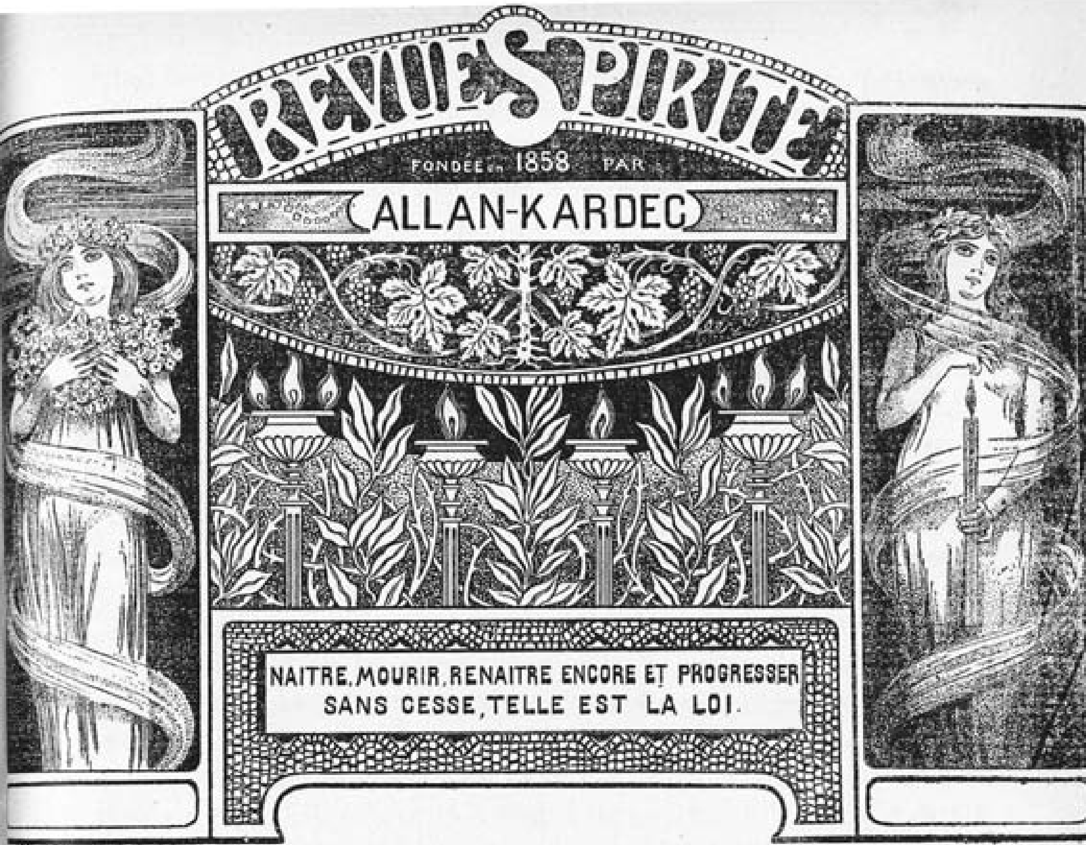
Aidez-nous à la faire plus grandement ! vous nous donnerez ainsi le moyen de répondre à l'attente des mères dont, malgré notre désir, nous devons ajourner l'admission des enfants.

Le Rapport du premier semestre, et celui du deuxième sont envoyés franco contre 0 fr. 25. Ils sont intéressants à conserver pour tout spirite et pour toute personne de bon vouloir qui veulent suivre la marche d'une Œuvre créée sous l'inspiration de nos Protecteurs invisibles qui, aujourd'hui, comme à son premier jour, en sont les Directeurs et les soutiens puissants.

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

Le Rédacteur en chef : LÉOPOLD DAUVIL.

Mayenne. — Imprimerie CH. COLIN.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

49e Année | N° 12. | 1er Décembre 1906.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE | Rédacteur en chef : LÉOPOLD DAUVIL

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

LES PAPES (*suite*).

XV

Nous avons dit quels ont été les résultats des croisades, fâcheux pour la papauté qui en attendait de tout différents, mais heureux pour la société civile dont ils favorisèrent les premières tentatives d'émancipation.

Et maintenant, voici que commence la lutte tragique des deux grands

pouvoirs qui demeurèrent en présence, après la débâcle des croisades. Cette lutte, entre papes, rois et empereurs, débuta par le conflit tout à la fois politique et financier qu'engendra la grosse question des « investitures ». Ces investitures étaient le droit qu'avaient les souverains de confirmer ou de casser les élections ecclésiastiques.

Nulle protestation contre ce droit ne s'éleva au cours des siècles qui s'écoulèrent depuis Constantin jusqu'à Charlemagne. Évêques grecs et latins, y compris celui de Rome, s'inclinèrent devant la loi, sachant qu'ils avaient besoin de la sanction impériale pour exercer leurs pouvoirs. En sacrant Charlemagne, empereur d'Occident, Léon III lui conféra tous les droits de césarisme qui, après les Carlovingiens, passèrent à Othon II, empereur d'Allemagne. L'empereur, donc, investissait le pape, lequel en échange sacrait l'empereur. Mais si ce dernier tenait à l'huile sainte dont l'oignait le vicaire du Christ, la papauté, par contre, se souciait fort peu d'être investie par qui que ce fût, et c'est le moine toscan Hildebrand, nommé plus tard Grégoire VII, qui s'affranchit de ce vasselage. Rampant, avant de bondir, comme le font d'habitude les félins de haute race, ce batailleur infatigable commença d'abord par gagner, moyennant certaines bassesses, la faveur de l'empereur Henri III. Devenu cardinal, il fit élire pontife Nicolas II, puis, à la mort de ce dernier, fit placer de sa propre autorité, sur le trône pontifical, l'évêque de Lucques, sous le nom d'Alexandre III. Ce pauvre pape ne s'étant pas montré suffisamment docile, Hildebrand se rendit maître de sa personne, s'empara de ses reveaus et, pour réduire à l'obéissance ce pontife malchanceux, qui était pourtant sa créature, il le mit au pain sec et à l'eau, ne lui laissant, pour son entretien journalier, que « cinq sous » en monnaie de Lucques. Joli trait qui donnait la mesure de l'homme auquel allaient avoir affaire le malheureux empereur germain et ses futurs successeurs.

A peine devenu Grégoire VII, Hildebrand, jetant résolument son masque, défendit à tout pouvoir séculier de s'immiscer dans les questions d'investiture et cet ordre absolu ; il l'intima, sans plus tarder, au jeune empereur Henri IV, âgé de vingt-cinq ans. Ce dernier, essayant de regimber, convoqua une diète d'évêques, d'abbés allemands, italiens et français qui, tous, s'insurgèrent contre l'audacieux Saint-Père... lequel, ivre déjà de son pouvoir de fraîche date, excommunia et déposa, en bloc, empereur récalcitrant, évêques et abbés conjurés contre lui.

Or, en ces temps lointains, les peuples ayant l'inepte naïveté de prendre au sérieux les excommunications papales, il s'en suivit que l'infortuné Henri IV, abandonné, plus que cela, désavoué et trahi par les princes allemands, fut contraint de se soumettre... et, à tel point, qu'il lui fallut aller à Canossa, implorer le pardon du terrible vicaire du Christ, lequel vicaire, bien

moins miséricordieux que son Patron céleste, eut l'insolence et la cruauté de le tenir trois jours et trois nuits, tête nue et pieds nus dans la neige, sous les murailles de son château, avant de le « recevoir à merci ». C'est de là qu'est venue l'expression si souvent employée depuis : *Aller à Canossa*, applicable à tout chef d'État qui, trop docilement, s'incline devant les injonctions du pouvoir ecclésiastique.

C'est ainsi que débuta ce Grégoire, surnommé le plus grand de tous les papes, — le plus grand, en effet, si la grandeur papale consiste à s'abandonner à toutes les extravagances d'un orgueil sans limites... ce qu'il fit du reste, sans plus tarder. — Sitôt qu'il eût coiffé cette tiare, si mauvaise conseillère, et qu'il se sentit maître de tous, s'intoxiquant du poison de l'autocratie, il ne fut plus maître de lui-même et c'est, dans le débordement de ses passions, qu'il frappe au hasard, sans calculer ce que pouvaient coûter, soit aux autres, soit à lui-même, ses violences intempestives. Aussi mourut-il piteusement, loin du palais pontifical, n'osant pas rentrer dans Rome qu'en un jour de fureur il avait fait mettre à sac, par les Normands de son allié Robert Guiscard... qu'il avait, du reste, précédemment excommunié.

« J'ai aimé la justice, j'ai poursuivi l'iniquité, et pourtant je meurs en exil ! » dit en expirant le « grand pape », dans l'expression naïve ou jésuitique de son outrecuidante fatuité.

Toujours est-il que c'est par lui que fut fondé le césarisme sacerdotal qu'il eut l'audace de formuler en ces termes :

« L'Église romaine est fondée par Dieu seul. Seul, le pontife romain peut se dire universel. Seul, il peut déposer les évêques et les replacer sur leurs sièges, détrôner les empereurs et absoudre les sujets de la foi qu'ils ont jurée à des souverains impies. A lui seul, il est permis de revêtir les ornements impériaux. Tous les princes doivent lui baiser les pieds et ne baiser que les siens. »

Voilà le Code que lui-même s'empressa de mettre en vigueur. Voilà l'insolent défi jeté à la face du monde entier, l'injurieuse attestation d'une autorité qui n'admet aucune supériorité, la scandaleuse absorption de tous les pouvoirs terrestres fondus, noyés dans une volonté unique et quelle volonté ?.. Celle du prétendu vicaire de Celui qui déclarait égaux entre eux tous les hommes, frères les uns des autres et fils du même Père céleste, qui répand sur eux toutes ses impartiales bénédictions !

Tous les successeurs de ce Pontife suprême pourront, désormais, à son exemple, jongler avec les trônes et tenir les rois en laisse, car les peuples sont avec eux. Aux yeux de la foule endoctrinée par les moines, âmes damnées de l'Autocrate qui a confisqué, à son bénéfice, la chaire de saint Pierre ; cette chaire est désormais le siège inébranlable du Dieu terrestre qui traite, d'égal à égal, avec le Dieu du ciel lui-même, si bien que l'appa-

rente soumission des souverains les plus violents est due bien davantage à la pression de leurs sujets qu'à leur dévotion pour le Roi des rois, l'Empereur des empereurs.

Et pourquoi cet étrange fétichisme? Parce que, nous l'avons dit, les peuples se courbaient terrifiés sous les foudres papales, sous ces excommunications redoutées qui déliaient les vassaux de leurs serments de fidélité, supprimaient tous les devoirs sociaux, rompaient tous les liens de famille et, au besoin, poussaient jusqu'au parricide, les fils des malheureux qu'avait maudits et proscrits le tout puissant Saint-Père.

Voilà ce qu'avaient fait de l'âme humaine les pouvoirs dissolvants de la papauté ! Moralité, respect humain, prérogatives de l'intelligence, sentiments du cœur, libertés, devoirs, justice, conscience... tout avait sombré dans l'abîme où se débattait l'humanité affolée, avachie par ces corrupteurs véritablement démoniaques qui, sous l'auréole dont les couronnaient obstinément les peuples, semblaient n'avoir qu'un but : l'anéantissement de l'esprit.

Et que l'on ne s'imagine pas que ces saints vicaires n'aient eu pour victimes que leurs rivaux séculiers, c'est entre eux-mêmes que s'exhalent leurs haines réciproques, que se déchaînent leurs fureurs. Ils se disputent la tiare, comme les princes se disputent les couronnes. Avec le concours de conciles dont ils achetaient la complicité, ils se déposent les uns les autres. Et s'ils n'avaient fait que cela. Ils font bien mieux encore. Ils se dressent des guet-apens, s'emprisonnent, s'étranglent, s'empoisonnent, bref se suppriment, par l'emploi de procédés divers... très divers, témoin l'aventure arrivée à ce malheureux Célestin V qui eut la malchance d'avoir pour successeur Boniface VIII, l'un des noms illustres de la série papale. Le dit Boniface, non content d'avoir obligé son prédécesseur à abdiquer à son profit, le tient en prison jusqu'à ce que mort s'ensuive, puis le fait ensevelir à dix pieds sous terre, afin que l'on ne puisse « faire reliques de ses os ». On finit par le déterrer cependant et que trouve-t-on ?... L'on constate que pour l'aider à trépasser, sans doute... on lui avait enfoncé un grand clou dans le crâne !

Que n'aurions-nous pas à ajouter encore, si nous voulions raconter, même à mots couverts, les hauts faits d'abominables créatures, amies ou maîtresses de papes qui, elles aussi, faisaient déposer ou assassiner tel pontife qui les gênait... pour mettre à sa place tel autre Saint Vicaire qu'elles avaient pour amant, ainsi qu'en témoigne l'histoire édifiante de Jean XII, élu pape à dix-huit ans, déposé sept ans après par un concile en raison de son inimaginable inconduite, mais que les grandes dames romaines firent rappeler et replacer sur le trône, où il poursuivit ses scandales, jusqu'au jour où il rendit sa belle âme, sous le poignard d'un mari moins complaisant que d'autres... Ce qui n'empêchait nullement ces papes, toujours inspirés par le

souffle du Saint-Esprit, d'être de plus en plus vénérés par les fidèles, voire même défendus par tels apologistes fanatiques qui allaient jusqu'à soutenir qu'il se pouvait fort bien qu'il y eût, dans le même pape, une double personnalité : l'une immonde et souillée de tous les crimes, ne relevant que du diable son patron, mais l'autre, organe de l'Esprit-Saint qui lui dictait les ordres du ciel !

Avons-nous tout dit? Hélas! pas encore. Pour voir la gerbe finale, le bouquet, l'apothéose de cette inénarrable histoire, il faut jeter un dernier coup d'œil sur ce qu'on appelle la « Captivité de Babylone », terme par lequel on désigne le séjour que firent, à Avignon, des cardinaux gascons qui s'y firent nommer papes. C'est une nouvelle ère qui commence, mais qui, malheureusement, ne diffère guère des autres. Toujours ces querelles interminables et écœurantes. Toujours mêmes violences, mêmes crimes, mêmes infamies.

C'est Hildebrand, on le sait, qui, à visage découvert, commença la lutte pour la conquête de l'empire du monde. Pendant deux cents ans, la papauté put croire qu'elle avait partie gagnée. Mais, peu à peu, s'étaient érigées des monarchies, à commencer par celle de la France. La dynastie des Capétiens s'était lentement établie et fortifiée par la ruine des grands vassaux qui, sous la croix rouge des croisés, s'en étaient allés mourir en Palestine.

Tout, dès lors, avait changé de face, si bien que lorsque la papauté essaya de chercher noise aux descendants des Capets, ce qu'elle trouva devant elle, c'est Philippe le Bel qui, dénué de tout scrupule, non moins retors qu'un pape, « fort en gueule », comme dit Eugène Nus, et prompt à la riposte, se défendit des ongles et du bec.

Le pauvre Boniface VIII en fit la cruelle expérience, alors que se prenant pour un Grégoire VII dont il n'était que la caricature, il eut la malencontreuse fantaisie d'écrire au Capétien : « Sachez que vous nous êtes soumis au temporel, comme au spirituel... » Ce à quoi le roi très chrétien fit la réponse suivante : « A Boniface, prétendu pape, peu ou point de salut! Que votre grande fatuité sache que nous ne sommes soumis à personne pour le temporel. »

C'était la fin du beau rêve de Grégoire VII. Alors qu'appuyé sur sa noblesse, sur ses communes et même sur son clergé gallican, Philippe le Bel entra en lutte avec la tiare; le césarisme papal fut contraint de capituler en la personne du dit Boniface qui vit la foudre qu'il avait lancée contre le Capétien rebelle faire long feu piteusement et qu'il ne reçut, pour toute réponse, nous l'avons dit précédemment, que le soufflet que lui fit appliquer Philippe le Bel par l'un de ses émissaires.

Après ce coup d'audace, le dit Philippe jugeant, toutefois, qu'il était parfois utile d'avoir un pape à son service, s'en fabriqua un de toutes pièces et l'installa à Avignon. Ce pape français, né en Gascogne, s'appela Clé-

ment V. Ce Clément, se sentant entre les mains du roi, ne crut pouvoir lui mieux témoigner sa reconnaissance qu'en livrant les Templiers aux bûchers de son royal patron, faux monnayeur de son état qui, en allumant ces bûchers, remplit sa caisse des millions extorqués à ces malheureux chevaliers du Temple.

Cette belle opération financière eut du reste un fort beau succès, car dès le jour où fut décrétée, par le pape d'Avignon, la destruction de l'ordre des Templiers, les autres princes catholiques s'empressèrent d'imiter cet exemple, si bien que quinze mille d'entre eux furent arrêtés, dépouillés et expulsés sur tous les points de l'Europe.

Mais revenons à notre Captivité de Babylone qui, si l'on en croit les historiens, fut un scandale de plus à ajouter au passif de la papauté. « Le séjour de la cour romaine à Avignon, dit Mézeray, y a introduit trois grands désordres : la simonie, fille de la luxure, la chicane et un autre exécrable dérèglement auquel la nature ne saurait donner de nom. »

Et le doux poète Pétrarque n'est pas moins sévère pour la cour papale française qu'il qualifie de « sentine de tous les vices et de toutes les scélératesses. »

Si la cour d'Avignon méritait tous ces jolis compliments, celle de Rome n'en méritait pas de moins flatteurs. S'il n'y avait plus de papes là-bas, il y avait en revanche des légats qui la gouvernaient d'une telle façon qu'ils faisaient regretter les papes... entre autres un certain Robert, cardinal de Genève, qui, plus tard, sous le nom de Clément VII, coiffa la tiare qu'il avait certes amplement méritée. Ce doux Clément, délégué du pape Grégoire XI, s'étant mis à la tête des troupes anglaises, fit passer au fil de l'épée cinq mille habitants de Césène.

Les petits enfants, dit la *Chronique de Bologne*, étaient écrasés contre les pierres, les femmes étaient éventrées. « Tuez-les tous ! hurlait le cardinal, qui assistait à cette boucherie. » On pilla les églises et les monastères... Nous passons des détails absolument révoltants. « C'étaient là, conclut la chronique, des choses à faire renier la foi. » Nous l'en croyons sans peine, cette honnête Chronique.

Nous ne sommes pas au bout cependant et la foi en la « sainte papauté » eut encore à subir de plus rudes épreuves. Au bout des soixante-dix ans de règne pendant lesquels les papes français envoyèrent des légats en Italie, voici que l'hydre papale se trouva, un beau jour, munie d'une seconde tête. En face du saint vicaire d'Avignon se dressa le saint vicaire de Rome, si bien que l'Église stupéfaite vit deux papes aussi papes l'un que l'autre, et qui, en cette double qualité, s'excommuniaient l'un l'autre avec une évangélique réciprocité. L'un d'eux, Clément VII, avait donné sa mesure à Césène. L'autre, Urbain VII, ne lui était nullement inférieur en infamies dûment

caractérisées. « Aussi cruel que mauvais pape, disent les historiens du temps, il n'avait aucun égard pour les dignitaires de l'Église, et sur le moindre soupçon, faisait mettre à la torture cardinaux non moins que simples prélats. »

Sous la houlette de ces bucoliques bergers, Rome put, à la vérité, voir refleurir les beaux jours de son commerce, mais le reste de l'Italie, périodiquement saccagé par chacun des papes que soutenaient leurs partisans, passa par les affres des plus horribles phases de son histoire. « Quand les prélats de l'une des factions, dites religieuses, écrit l'auteur de la *Vie de Clément VII*, parvenaient à se rendre maîtres de ceux de la faction adverse, ils les brûlaient ou les noyaient, bref s'en débarrassaient d'une façon quelconque. Le patrimoine de Saint Pierre et la campagne de Rome n'étaient plus qu'un champ de bataille. »

Au bout des trente ans que dura cette période immonde de l'anarchie papale que les historiens désignent euphémiquement par le nom de schisme, les rois décidément écœurés et voulant rétablir la paix convoquèrent le Concile de Pise.

Dans ce concile, où figurèrent quelque chose comme neuf cents membres tous dignitaires mais de degrés différents, l'on déposa les papes Grégoire XII et Benoît XIII ennemis acharnés, cela va sans dire, et l'on nomma un Alexandre V qui était censé remplacer les deux déposés. Toutefois, par la raison que ces derniers refusèrent de se soumettre et surtout de se démettre, l'on eut *trois* papes... et l'on peut penser dans quelle mesure augmenta le gâchis, par suite de l'avènement de cette nouvelle tête sur l'hydre devenue tricéphale !

Un simplificateur, — on ne sait trop lequel, — trouvant que trois papes c'était vraiment trop, empoisonna Alexandre V tout fraîchement élu. Cet éliminateur ne fut-il pas, suivant le dire de quelques historiens, un certain Cossa, ex-cardinal légat qui, lui-même, avait fait élire le dit Alexandre ? La chose n'a rien d'invraisemblable. Toujours est-il que ce Cossa, un intrigant madré s'il en fût, se fit nommer pape à son tour sous l'étiquette de Jean XXIII... Précieuse acquisition du reste si l'on en juge par le portrait que nous en fait Théodoric, l'un de ses secrétaires intimes : « Si grand simoniaque, trompeur et subtil fut ce saint personnage, qu'on aurait eu de la peine à trouver son pareil. Devenu légat de Bologne, il devint usurier si habile que cette branche de commerce lui procura une fortune immense. Je ne me souviens pas, ajouta Théodoric, d'avoir jamais entendu raconter des horreurs semblables à celles qu'il commit, en fait de libertinages divers, incestes, adultères et autres péchés qui attirent la colère de Dieu. »

Enfin, un deuxième concile convoqué par Jean XXIII lui-même et par l'empereur Sigismond, se réunit à Constance. Le dit Jean, protégé par

l'empereur, comptait bien, cette fois, se débarrasser de ses deux rivaux, mais il arriva que l'empereur lâcha son pape, si bien qu'on les déposa tous les trois et qu'ils furent remplacés par le cardinal Colonna qui, seul, trôna sous le nom de Martin V.

Terminons, sans nous attarder davantage. Le schisme désastreux qui avait duré plus d'un demi-siècle se prolongea encore douze ans et ce n'est qu'en 1429, que prit fin l'un des plus grands scandales de ce moyen-âge, où firent rage si longtemps, la papauté d'une part, la féodalité de l'autre, double écume de ce lac fangeux qui, pendant mille ans tout au moins, empoisonna de ses vapeurs épaisses l'atmosphère du monde occidental.

Tel fut, jusqu'aux premières années de la Renaissance, cette papauté néfaste qui, entourée de son grouillant personnel, fut comme une excroissance hypertrophique du corps social, sur lequel elle s'est étendue de toutes parts, perforant les chairs et enfonçant ses racines jusqu'aux plus intimes profondeurs de son organisme dont elle pompait les sucs vitaux : sang et or, éléments constitutifs des sociétés humaines.

Ce qui, en effet, caractérise au plus haut point ces corporations dites chrétiennes, c'est leur puissance d'empiétement, d'accaparement insatiable et illimité. Ce n'était pas assez pour la papauté d'avoir ses dignitaires de haut vol, cardinaux, archevêques et évêques, plus ses fonctionnaires d'ordre inférieur, prêtres, abbés et chanoines, il lui a fallu encore un troupeau de moines de toutes catégories, des légions de nonnes et de « bonnes sœurs » dont se remplirent des milliers de monastères et de couvents, milice redoutable, insidieuse, lucifuge, laquelle, non contente d'agir à ciel ouvert, agit bien plus encore souterrainement, alors surtout qu'elle fonctionne sous les plis d'une bannière spéciale qui, se déployant ou se dissimulant suivant les circonstances, n'en demeure pas moins la bannière sinistre de Loyola.

La concentration de l'armée papale commença sous Grégoire VII qui, usant de son pouvoir ultra-discrétionnaire, décréta le célibat des serviteurs de l'autel, afin qu'évêques, curés et moines n'ayant d'autre famille que l'Église, pussent se consacrer corps et âmes au service de la papauté. Cette grave question, toutefois, ne put être définitivement tranchée par la volonté du grand pape. Promenée de concile en concile, à partir de celui de Nicée, elle réapparut encore au fameux concile de Trente. C'est surtout en Allemagne qu'elle fut agitée en sens divers et le plus souvent de façon négative. Le duc de Clèves insistait pour qu'on accordât des épouses à ses prêtres, « attendu, affirmait-il, qu'il n'y en avait que *cinq*, dans tous ses États, qui se conformassent à la loi du célibat » ; tandis que, d'autre part, l'ambassadeur de Bavière, opinant dans le même sens, déclarait que dans son pays, « sur cent prêtres catholiques, *quatre-vingt-seize*, au moins, vivaient maritalement, soit publiquement, soit en secret. »

La milice des moines resta généralement fidèle à la papauté, celle des moines quêteurs en particulier, commis-voyageurs des papes, dont les hordes pullulèrent en tous pays, étendant et épaississant avec amour et conviction l'immense réseau des superstitions qui enveloppaient les âmes... sans oublier, bien entendu, de drainer au profit des caisses du Vatican les sommes que fournissaient sans compter les crédules « candidats au paradis ».

Les moines de saint Benoît méritent une mention toute spéciale. Ceux-là, retirés dans leurs immenses monastères, n'existèrent que pour eux-mêmes et ne firent de propagande pour personne. Ils défrichaient des forêts, établissaient des cultures, copiaient dans leurs moments de loisir les vieux manuscrits — les défigurant à l'occasion pour en faire des palimpsestes — et, ce dont il faut leur tenir compte d'une manière générale, gardèrent en leur « oasis ecclésiastique » quelques lueurs de vie intellectuelle et morale, au milieu des ténèbres et des abominations ambiantes dont n'a jamais su rougir l'Église, se montrant même bienveillante tout au moins, quand elle n'était pas résolument complice.

L'alliance de l'autocratie papale avec les quêteurs quelque peu démagogues se relâcha peu à peu, à mesure que les frères mendiants, devenus capitalistes à force de mendier, s'amollirent dans leur prospérité. Voyant fondre cette milice si fructueuse jusqu'alors, la papauté s'inquiéta. Elle comprit qu'il fallait agir avec énergie, fouailler les âmes tièdes et rallumer leur foi. C'est alors qu'apparurent sur la scène déjà lugubrement maculée de nouveaux acteurs qui l'ensanglantèrent à grands flots. Ces acteurs furent saint Dominique et ses suppôts.

C'est particulièrement à l'extirpation des hérésies que les Dominicains consacrèrent leurs efforts et leur zèle et l'on sait comment ils y procédèrent en restaurant le culte par le feu et dans le sang surtout, moyens nouveaux, procédés inédits, sur le mérite desquels les catholiques libéraux, mais admirateurs de Dominique, n'ont peut-être pas assez insisté. Les exploits de ces forcenés commencèrent en 1233, sous le pontificat de Grégoire XI qui leur confia la suppression du venin albigeois, fortement réduit déjà par son prédécesseur Innocent III, dans la croisade qu'il suscita contre le comte de Toulouse.

Une autre croisade des plus glorieuses et des plus efficaces fut celle d'Innocent VIII en 1487, laquelle, au dire des historiens, coûta la vie à plus de huit cent mille Vaudois des vallées du Dauphiné, de la Provence et du Languedoc. Le pieux Alexandre VI, autrement dit Borgia, voulant se réconcilier avec Dieu qu'avait à coup sûr indisposé sa conduite scandaleuse, montra le même acharnement contre d'autres hérétiques que l'on découvrit dans certaines vallées de la Bohême, en l'an 1500.

C'est donc dans l'accomplissement de cette mission sacrée que s'illustrèrent les Dominicains qui surent perfectionner les vieux supplices démodés, inventer des tortures inédites et surtout user avec art de la confession auriculaire, décrétée au troisième concile de Latran, en vertu de laquelle les fils et les filles de parents « mal pensants » étaient amenés, voire même contraints à dénoncer père et mère et à les envoyer de la sorte au « bûcher purificateur ».

A la bonne heure ! voilà d'habiles convertisseurs qui durent augmenter dans une large mesure le nombre des élus que reçut le bon Saint Pierre, en ces époques de riches moissons d'âmes. Ces saints pourvoyeurs du paradis, du reste, enflammés d'une ardente émulation, rivalisèrent entre eux, si bien qu'en même temps que le fameux Dominique dressait au service de l'Église Salvatrice sa confrérie macabre, Torquemada sut porter, jusqu'aux nues, sa gloire incomparable dans ses opérations d'Espagne, la terre par excellence de la Sainte Inquisition.

Toutefois, ces rois, ces évêques, ces papes ne s'entendaient que pour brûler les hérétiques et les sorciers, sans que leurs luttes en fussent le moins du monde apaisées... puisqu'elles s'aggravaient, au contraire, s'enflammant, s'étendant, mettant aux prises certains membres du clergé contre d'autres membres de ce même clergé périclitant dans son infamie, s'usant lui-même et se suicidant irrévocablement dans sa folie incoercible. — Réforme ! fut le cri général poussé par la chrétienté écœurée. Réforme de la papauté réclamée par l'Église elle-même.

Mais c'en est assez, restons-en là pour le moment. En finirait-on jamais si l'on voulait tout dire ?

(*A suivre*).

ED. GRIMARD

LA DERNIÈRE DE MILLER

Paris, vendredi 2 novembre 1906, minuit.

Mes amis, cette fois je suis venu, j'ai vu, j'ai été convaincu ! Ce matin j'apprenais, sous le sceau du secret, qu'une très belle séance s'était tenue, hier soir jeudi, dans le salon d'une femme de lettres, 13, boulevard de Courcelles. Les apparitions y avaient été nombreuses et les esprits familiers des dernières soirées y déclarèrent, par la bouche de « Betsie », l'un des contrôles du médium, qu'ils voulaient venir ce soir saluer, pour la dernière fois, « Bonne maman » chez elle avant le départ de Miller.

Il était donc de l'intérêt de nos lecteurs que je pusse assister à la « Dernière de Miller » afin de constater enfin, par mes propres yeux, les beaux phénomènes psychiques que tant de témoins ont affirmés brillants et sincères.

Que devais-je faire pour cela ? Sauter dans un taximètre, courir rue Milton, 22, chez Mme Noeggerath, lui dire sans ambages qu'elle eût à inviter son ami. Hélas ! je trouvai la femme aimable comme toujours, mais qui m'opposa un refus formel tout en s'attendrissant sur la peine qu'il devait me causer. J'eus beau protester de mon innocence, promettre de me dissimuler derrière un rideau, de demeurer muet, d'oublier chez moi ma lampe électrique... rien ne put fléchir une opiniâtreté qui se dressait devant moi comme une muraille basaltique et se traduisait par des arguments que je jugeais dénués de raison : « Ma présence était suffisante pour faire manquer la séance. J'y arriverais encore avec mes doutes et mes préventions contre le médium. J'appellerais des esprits de ma famille... Enfin, que sais-je ?... Je partis presque fâché, mais mon bon guide veillait et me soufflait dans l'escalier : « Tu viendras ».

Je n'étais pas remonté en voiture ni arrivé au coin de la rue Lamartine que Miller entrait chez l'aimable octogénaire. Inspirée par son affection pour moi, elle lui dit ma visite, mon grand désir d'assister à cette séance ultime, plaida ma cause, promit que je serais bien sage .. Bref, une heure après, deux dépêches dictées par Miller couraient après moi de peur de me manquer, l'une à la *Revue Spirite*, l'autre à mon domicile, démontrant ainsi le peu de rancune du médium à mon égard en même temps que sa parfaite honnêteté. « Venez, venez, j'ai confiance en vous », me disait-il.

Et chacun comprendra que, sans la moindre rancœur, je fusse un des premiers arrivés chez « bonne maman ».

Cette fois, la société, quoique fort nombreuse, ne comprenait pas, comme au mois d'août, quelques personnes qui, ne sachant pas le premier mot du spiritisme, étaient venues chez Mr A..., croyant assister à une séance de Robert-Houdin.

Ce soir, je me trouvais en pays de connaissances, de spirites convaincus pour la plupart, de gens consciencieux tous triés sur le volet.

Je serrai la main de MM. Gaston Méry et Malet, de l'*Écho du Merveilleux*, de M. Montorgueil, de l'*Éclair*, de M. de la Moutte, de M. Majewski, professeur de radiothérapie. Je saluai Mme Montclerc, du *Petit Journal*, Mme de Valpinson, Mme Lamoureux, Mme Mincieux, M. et Mme Letort, fidèles avocats défenseurs du médium, M. et Mme Fortaner... et dix autres assistants à qui je fus présenté.

Dès mon entrée, j'offris à la maîtresse aimée du logis mes remerciements sincères et, lorsque parut le médium, j'allai franchement à lui et dis ceci :

« Cher monsieur Miller, j'aurais été désolé de ne pouvoir vous féliciter des
« belles séances que vous avez données depuis celle que j'ai vue et dont
« j'ai fait un compte rendu qui a pu déplaire à vous et à vos amis. Je tiens
« à vous remercier de vos aimables télégrammes, et vous adresser mes
« souhaits de bon voyage. Vous n'avez pas été bienveillant, vous avez été
« généreux, je vous en témoigne publiquement ma reconnaissance. Je suis
« persuadé que cette soirée amicale va être belle et je serai heureux d'écrire
« pour les lecteurs de la *Revue Spirite* : « *La dernière de Miller* ».

Et la séance a été ce que l'avaient prédite les esprits, parfaite, convaincante. Après avoir placé selon son habitude, avec intuition et sympathie, plusieurs invités, le médium s'assit près du petit coin mystérieux bien connu des habitués du salon de « bonne maman », de ce cabinet qui a abrité tant de médiums sous ses longs rideaux épais montant jusqu'au plafond et tombant sur le tapis. La lampe, bien placée, donna une lumière suffisante pour permettre de bien voir les matérialisations.

Tout le temps que Miller demeura assis près de M[me] Noeggerath et de Gaston Méry, je distinguai nettement ses deux mains qui ne quittèrent que rarement ses genoux sur lesquels elles faisaient deux taches grises.

Je laisse à d'autres témoins, qui donneront sans doute un récit plus détaillé de la séance, le soin de nommer tous les esprits connus des assistants. Moi, je veux vous parler de quelques apparitions sur le compte desquelles l'esprit le plus méticuleux ne pourrait trouver rien à redire, sur lesquelles le sophisme ne trouverait aucun argument à présenter.

On entendit tout d'abord la voix de Betsie, le meilleur contrôle de Miller, dire en ouvrant les rideaux : « Ça va bien ». — Était-ce une demande ou une affirmation, je ne puis le dire, mais tout alla bien.

M. Letort, qui a assisté à toutes les séances du médium, adressa une prière aux bons esprits afin que leurs manifestations fussent belles, fit quelques recommandations prudentes à l'assistance et le silence s'établit.

Plusieurs esprits sortent des rideaux, vaporeux, diaphanes, puis rentrent dans le cabinet.

Un esprit qui dit son nom: « Marie Bayer » — « et appelle sa petite-fille Marguerite. »

Une gracieuse jeune femme qui prenait des notes se lève et va vers sa grand'mère qu'elle a le temps de reconnaître avant de la voir s'effondrer devant nous.

Une seconde matérialisation succède à celle d'un enfant et semble sortir du tapis, elle grandit, prend de la consistance, devient humaine, ouvre les bras, découvre le bas de son visage et prononce : « Hélène, viens ! »

Ma voisine, M[me] Lamoureux, se lève, s'approche du fantôme auquel elle ouvre les bras. C'est M. Lamoureux, le chef d'orchestre bien connu des

Concerts populaires, mort depuis quelques années. Sa veuve, en revenant à sa place, nous dit : « C'est bien Charles, c'est mon mari ; hier, il est déjà venu, je l'ai mieux reconnu. »

Avant d'entrer dans le cabinet, le médium demanda la lampe qui fut passée à M. Letort, lequel vint en éclairer l'intérieur. Je fus invité à le visiter avec M. Gaston Méry et M. Montorgueil.

Peu d'instants après que les rideaux fussent retombés sur le médium, le fait le plus concluant, suffisant pour tout esprit soupçonneux ou prévenu, se produisit aussitôt : Une boule vaporeuse, légèrement transparente, apparut au plafond en avant du rideau, descendit lentement, se balançant à droite, à gauche, telle une grosse bulle de savon, atteignit le tapis, s'y roula visible et diaphane au milieu du petit cercle des assistants plus privilégiés dont j'étais, modifiant sa forme ; enfin, elle s'arrêta, s'enfla, s'éleva, prit les proportions d'un corps humain d'assez haute taille, ouvrit les bras et donna son nom « Docteur Benton ». Cet esprit s'est manifesté à presque toutes les séances et a été parfaitement identifié dans l'une d'elles. Le Dr Benton se promène, parle, il agite les bras. Il semble chercher un ami ou un parent absent. Il dit son amitié pour le médium qui, en ce moment, soupire très fortement sous les rideaux, preuve qui se manifeste claire pour moi, sans que je l'aie appelée de la distance qui sépare le médium du fantôme qui parle durant plus de deux ou trois minutes, promet de revenir avec Miller, puis diminue de volume et s'affaisse peu à peu dans le tapis en disant quelques paroles, et, lorsque la tête seule émerge encore du sol où je ne la quitte pas des yeux, je crois voir briller son regard et je l'entends prononcer distinctement : « Good night ! bonne nuit. »

Entre les apparitions successives, Betsie prie de chanter, et, tour à tour, on répète le chœur de Frère Jacques, puis un hymne dont on dit l'air seulement. Deux dames chantent une romance... Ces chants permettent aux manifestations de se préparer et de se succéder avec rapidité.

La quatrième, qui mérite toute mon attention, est celle d'une fillette qui, littéralement, est sortie du plancher entre les rideaux, M. Gaston Méry et M. Montorgueil. Elle s'est mise à trottiner et s'est précipitée vers Mme Noeggerath qui lui a dit, je crois : « C'est toi, Renée ?... » l'a embrassée, puis l'a vue se volatiliser sur ses genoux.

La dernière formation qui appelle de ma part une mention particulière, fut celle d'un petit garçon qui, formé de la même manière, s'approcha de M. et Mme Letort. C'est le bébé qu'ils ont perdu il y a quelques années. Le père dit à haute voix qu'il reconnait parfaitement son enfant à sa mignonne allure, à son petit balancement, à ses beaux yeux et à la fossette de ses joues. « Mon mari est voyant, déclare Mme Letort, il a bien reconnu notre cher bébé. »

Enfin, comme intermède presque constant et très sympathique, a lieu l'apparition de Betsie, l'esprit le plus familier du médium, une négresse qui fut au service des parents de Miller. Bien qu'elle mourût à soixante-six ans, sa matérialisation semble n'en plus avoir que vingt. On se pose cette question : Serait-il au pouvoir des esprits de reprendre, en leurs apparitions, la forme et l'âge qui les rappellent le mieux à ceux qui les ont connus ainsi. On le croirait s'il est vrai que l'esprit de Franklin apparut sous la forme d'un enfant à une vieille dame qui ne l'avait connu qu'enfant, et vieillard à ses amis de toute sa vie.

Donc Betsie sort du cabinet et y rentre fréquemment. Son aspect est ce soir celui d'une jeune femme dont le visage est souvent couvert, mais dont la gorge ferme et parfois visible prouve la jeunesse. Dans son langage «yankee-nègre», mêlé de français, elle donne la note gaie à la séance de ce soir; sa voix est bien nettement celle d'une femme. Voici quelques-uns des propos que j'ai retenus : « Bonsoir, je vous aime tous. Bonne maman bien bonne. M. Méry, good night. You know vhat is *Merry* in English? Cela veut dire Monsieur Joyeux ». Maintenant je vous dirai toujours « Monsieur Joyeux ! »

Pendant les chants elle a mêlé sa voix à celles des assistants, ce qui a été distinctement discerné. Enfin Betsie, après avoir promis de ramener son médium en France, a dit adieu en nommant quelques personnes, et Mme de Valpinçon lui ayant dit : « Au revoir Betsie, nous t'aimons bien, chante pour nous » cette négresse, très touchée sans doute, a traduit cette pensée qui est caractéristique chez les gens de couleur: « Je suis noire en dehors, mais blanche en dedans... » Puis, pour être agréable à l'aimable demandeuse, elle chanta très distinctement « *Frère d'Jèck, dômez-you* ? » se rappelant la complainte qu'elle entend le plus souvent...

Serait-il possible au médium de soutenir ce rôle aussi longtemps à moins d'avoir reçu le pouvoir des métamorphoses divines contées par Ovide ? Je ne le pense pas ?

Je tiens à attirer l'attention de mes lecteurs, qui, je n'en doute pas, jugeront véridique un récit fait deux heures après une séance ainsi qu'un gourmet se plaît à dire le menu d'un repas qu'il n'a pas encore digéré, sur ce fait toujours renouvelé et qui m'avait frappé à la première séance:

En même temps que Betsie, voilée de blanc des pieds à la tête, ouvre les rideaux pour la dernière fois avant de disparaître, apparaît Miller, encore à demi entransé, les mains sur les yeux, et, avec une rapidité telle qu'il semble qu'une force inconnue le projette au dehors, à la seconde précise où rentre le dernier fantôme, comme pour bien démontrer l'impossibilité matérielle de la fraude pour le médium.

Dans sa dernière conférence sur *une séance du médium Miller*, le Dr Papus a précisé ce fait comme une preuve évidente que le médium ne saurait être

soupçonné d'une fraude matériellement impossible au prestidigitateur le plus expert, le plus diligent.

Je pourrais encore vous parler des visions successives dans le cabinet, mais comme elles n'ont pas, aux yeux de l'observateur, la valeur indiscutable des matérialisations produites en dehors des rideaux, je les cite pour mémoire.

Les rideaux glissant bruyamment apparurent cinq jeunes filles, que l'on désigne sous le nom des sœurs Fox. On les voit assez distinctement, surtout celles de droite et de gauche ; elles sont vêtues pareillement de blanc et ont toutes au front un bandeau lumineux. Leur vue me rappelle le mot de la jeune dame qui sténographie la séance. *« Il faudrait que Miller eût cinq bras, pour tenir ces cinq femmes ! »*

Un géant, vêtu d'une robe égyptienne à bandes d'or, se présente ensuite ; sa large ceinture, aux manches longues, laisse voir ses bras dont la peau est brune. Ce personnage est coiffé d'un vaste bonnet qui est de l'époque ; sa barbe et sa chevelure sont noirs. Il a dit son nom à l'une des précédentes séances et serait d'une des nombreuses dynasties des Ramsès d'Égypte qui a compté plus de soixante Ramsès.

J'en resterai là de l'énumération des apparitions de cette séance que je ne crains pas de qualifier de merveilleuse et qui, pourtant, n'a pas duré plus de cinq quarts d'heure, le médium devant prendre le train de minuit dix à la gare Saint-Lazare après avoir accepté un léger souper préparé par Bonne maman pour lui et quelques amis. Les trente assistants présents ont, dans un concert unanime auquel j'ai mêlé ma voix, adressé à cet excellent médium, bon, simple et très sympathique des témoignages de réelle admiration et d'enthousiasme qui se sont traduits, de la part des dames et de plusieurs messieurs, par de touchantes accolades.

J'ai, l'un des derniers, serré très chaudement la main de Miller qui m'a dit deux fois : « J'irai vous voir à mon retour. » Ces paroles m'ont fait comprendre qu'il a fait allusion à la fondation de notre Cercle international Allan Kardec dont l'ont entretenu ses amis. Miller y viendra donc dans quelques mois, il y sera bien accueilli, et nous ferons tout pour grandir sa réputation.

Je vois maintenant quelle question se pose sur chacune de vos lèvres, chers lecteurs, aimables lectrices. « Que pensez-vous de ces apparitions, de ces fantômes, de ces matérialisations ? »

Eh bien, mes amis, je vais, sans le remettre au prochain numéro, vous dire ce que j'en pense, moi qui ne compte pas beaucoup sur les abonnements ecclésiastiques et que les critiques acrimonieuses de Basile laissent parfaitement indifférent... Ah! si les bûchers de la Sainte Inquisition flambaient toujours, si les disciples impitoyables de Loyola pouvaient encore y

promener la torche, ce qu'ils regrettent amèrement de ne pouvoir plus faire vous pensez bien que Miller, Léon Denis, Papus, Bonne maman, *e tutti quanti*... sans oublier votre serviteur, seraient tous depuis longtemps tenaillés au fer rouge, martyrisés, brûlés *ad majorem gloriam* du Dieu à qui ils ont prêté tant de mansuétude et de douceur.

Voici donc ce que je n'aurais pas osé écrire il y a deux cents ans :

Oui, je crois que Mme Lamoureux a vu et reconnu ce soir l'ombre matérialisée du chef d'orchestre, son mari.

Oui, le Dr Benton, sorti du plafond en vapeur transparente, a repris sa forme humaine et nous a parlé distinctement.

Oui, le petit garçon de M. et Mme Letort est venu apporter un sourire délicieux et consolateur à ceux qui le pleurent.

Et si ces morts sont venus un instant sous les yeux de trente témoins non hallucinés ni hypnotisés, possédant toutes leurs facultés saines, c'est que l'âme est bien immortelle et que Dieu permet qu'elle revienne dire aux vivants que le bien est le chemin du ciel. C'est pour nous consoler des chagrins de ce passage éphémère, pour nous répéter qu'une autre vie suivra qui sera meilleure ; enfin, ces âmes viennent nous encourager à nous aimer et à pratiquer la charité entre nous.

Si votre curé vous dit que c'est le diable qui revient pour nous mieux tromper, en dissimulant ses cornes et ses griffes, répondez-lui que le rôle de Belzébuth nous conviant à marcher dans le sentier de la vertu pour monter au ciel est d'un bon diable, et que, depuis le temps qu'il reparaît ainsi sous l'enveloppe de ceux qui nous sont chers, il a bien mérité d'être proposé pour la canonisation.

Vous comprenez, en me lisant, que j'ai écrit cet article au courant de la plume, encore sous la fraîche impression de cette soirée où j'ai assisté à ce mystère inexplicable.

Il est 2 heures du matin. je somnole un peu, et dans ce demi-sommeil, il me semble percevoir le bruit rythmé que produit la locomotive rapide et pressée qui emporte Miller vers le Havre.

Demain, à la même heure, le grand paquebot qui doit le conduire à New-York fendra, de sa proue de bronze, les vagues écumantes de l'Atlantique.

Alors Miller, oubliant les déceptions de ses premières séances troublées, ne se souviendra plus que des témoignages éclatants d'estime qui lui ont été prodigués en cette dernière soirée passée en France.

Si mon image se représente à sa mémoire, il se souviendra que, tout en le critiquant, je m'étais dit son ami, ce dont je lui donne la preuve cette nuit. Mes vœux l'accompagnent dans sa traversée de l'Océan et dans le long voyage de New-York à San-Francisco, où je lui souhaite bien cordialement de réédifier sa fortune sur les ruines encore fumantes de sa demeure.

Pour terminer, le hibou jaloux du petit rossignol, dont j'avais cité le conte naïf, me revient à la pensée. Le hibou méchant, ce n'est pas le critique loyal, c'est l'ignorant, c'est l'incrédule quand même, c'est le clérical ennemi... pour qui Muller jurait de ne plus donner de séances. Mais, pouvait-il désobéir aux désirs de ses guides voulant aider au progrès ?... Non... De même que, malgré son serment de ne plus faire entendre ses trilles harmonieuses,

> Le chanteur des nuits ne saurait se taire;
> Au bocage épais, loin des envieux,
> Près de sa compagne et dans le mystère,
> Il lance au ciel son chant radieux.

LÉOPOLD DAUVIL

Lettre du Professeur Van der Naillen

Je croirais manquer à mon devoir si je ne faisais suivre « *La dernière de Miller* » de cette lettre que je viens de recevoir de M. le professeur Van der Naillen. Ne semble-t-elle point comme un corollaire ajouté à la démonstration d'exactitude de la séance que je viens de résumer.

Puisse l'auteur distingué du *Mage Balthazar* et des deux volumes qui précèdent ce beau livre, agréer, en lisant ce numéro de la *Revue*, comme un bouquet, venant de France, les sentiments sympathiques qu'il contient à son adresse. La visite que l'éminent professeur nous fait espérer pour le printemps prochain nous permettra de lui offrir, au cercle Allan Kardec, l'accueil qui est dû à sa grande valeur.

Oakland, Californie, 1er novembre 1906.

Mon cher monsieur Dauvil,

Je vous suis infiniment reconnaissant pour les *Revues* que vous avez eu l'obligeance de m'envoyer. Le numéro de l'*Écho du Merveilleux* semble relater une assez bonne séance de Miller.

Mais, sachez-le bien, aucune, quelque splendide qu'elle puisse être, pas plus à San-Francisco, qu'à Paris ni à Alger, ne donnera jamais satisfaction au public, à moins de conditions sévères, c'est-à-dire de précautions rigides prises pour rendre toute fraude insoupçonnée.

J'avais assisté à plusieurs séances dans la maison même de Miller et,bien que les manifestations y fussent réellement incroyables... celle-ci par exemple : Une sœur de charité se matérialisa devant moi, devant le baron et la baronne Von Zimmermann, Miller étant à côté de nous en dehors du cabi-

net. Elle me pria de m'approcher d'elle, de bien regarder ses yeux bruns qu'elle tournait à droite et à gauche, d'examiner ses lèvres roses qui remuaient en me parlant, et son visage qui touchait presque le mien... tout cela en bonne lumière... J'avoue que je n'étais pas encore convaincu, tant ces sortes de choses semblent contraires aux lois connues de la science.

C'est alors que pour bien vaincre mes doutes et m'imposer la conviction de la vérité du phénomène, et afin de me décider à écrire à notre excellent ami le colonel de Rochas de venir constater les faits, la baronne offrit à Miller 2.000 francs (400 dollars) pour qu'il donnât une séance sous ma seule direction et acceptât toutes les conditions que je lui imposerais.

Je vous fis connaître cette belle séance, qui eut lieu au Palace Hôtel, en présence d'une foule de personnes, entre autres le Consul de Turquie. Le médium, le cabinet furent visités minutieusement avant et après la séance.

De tous les témoins, le plus étonné fut mon professeur d'électricité, homme de science exacte qui ne croyait, disait-il, à aucune espèce de « clair-de-lune » et qui examina tout avec un soin extraordinaire, car, « il ne voulait « point permettre à personne d'en imposer à son vieux chef (moi) qu'il aime « beaucoup ». Eh bien ! après la séance, quand il vit Miller attaché à la chaise, ses liens cloués par lui-même au plancher, dans la même position qu'avant de commencer la séance, il aurait fallu voir sa figure empreinte d'une expression de stupeur vague, d'étonnement muet, de désorientation complète... Pour moi, j'eusse donné de l'or pour le photographier. Cette séance fut absolument vraie et la soirée mémorable pour nous tous.

On m'écrivit plus tard de Boston et de New-York qu'il était superflu de prendre tant de précautions, si longues, si fatigantes pour le médium.

Là-bas, ils font simplement usage d'une blouse d'étoffe noire, affectant la forme d'un manchon de bec Auer, cousue comme un sac avec une ouverture en haut pour laisser passer la tête du médium, puis serrée autour du cou à l'aide d'un cordon ou lacet dont les bouts sont cloués au mur. Ce vêtement sans manches couvre entièrement le médium et la chaise. On cloue ensuite le bas tout autour de lui et du siège sur le plancher. Cette opération exige à peine une minute, offre une garantie absolue, détruit tout soupçon toujours pénible pour le médium, de même que pour l'habileté ou le bon sens des investigateurs. Enfin il n'est pas un médium qui puisse refuser de se prêter à cette précaution si simple et qui offre, je le répète, une garantie complète.

Oui, cher monsieur Dauvil, le baron, la baronne, mes amis et moi avons partagé avec vous la peine que la conduite de Miller a dû causer à notre noble ami le colonel de Rochas, mais si, comme j'en ai le désir, je viens à Paris au printemps prochain, je vous expliquerai tout cela ainsi que je l'ai écrit au bon colonel.

Merci pour votre bonne sympathie envers les pertes matérielles que m'a infligées la catastrophe de San-Francisco. La bonne réputation de mon institution lui a permis de se reconstituer. C'est avec plaisir que j'ai appris que mes livres ont eu du succès en France ; malheureusement, tous les exemplaires que M. Leymarie m'avait envoyés ont été brûlés avec toute ma bibliothèque.

Rappelez-moi au souvenir de tous nos bons amis et croyez-moi votre dévoué et sympathiquement fraternel,

A. VAN DER NAILLEN

ÉTUDE SUR LE SPIRITISME [1]

Par A. Marion, *Président de la Cour d'appel d'Alger.*

(ŒUVRE POSTHUME) (*suite et fin*).

A l'appui de ce qui précède, je crois devoir transcrire ici un passage important de l'ouvrage déjà cité de M. de Mirville ayant trait aux esprits et à leurs manifestations fluidiques. Je le fais d'autant plus volontiers que la bonne foi de cet auteur ne saurait être douteuse et qu'il est évident que ses travaux n'ont eu, comme il le dit lui même, qu'un seul but, celui de rechercher la vérité et la constater.

Après avoir cité plusieurs phénomènes, M. de Mirville continue ainsi :
« Au reste, ne méprisez pas trop vite, Messieurs (c'est à l'Académie qu'il
« s'adresse), de telles observations; car Dieu veuille que vous n'y soyez jamais
« soumis. Si vous entendiez vos parents, vos amis, vos enfants si regrettés,
« vous remettre en mémoire les particularités les plus intimes, les secrets
« les plus oubliés de vos chères relations ; si vous entendiez leurs voix
« chéries ; si vous revoyiez des images trop fidèles ; si l'on vous écrivait
« des lettres parfaitement semblables de style, d'écriture, d'orthographe
« même, à celles que l'on écrivait autrefois, ce dont seuls au monde vous pou-
« vez avoir conservé le souvenir, soyez-en sûrs, l'émotion vous gagnerait,
« et le sentiment peut-être vous rendrait fanatiques pour de pareilles doc-
« trines. Aussi voyons-nous une foule d'hommes parfaitement distingués et
« des plus éminents de ce pays (L'Union), comme position ou lumière,
« subir, en raison de cela seul, la décevante influence... »

A ce propos M. de Mirville cite deux magistrats, un M. Simmonds et le juge Edmonds, tous deux des plus considérés et des plus respectés, qui, ayant consenti à évoquer, l'un son fils, l'autre sa femme, qu'ils avaient per-

(1) Voir les numéros de la *Revue Spirite* depuis 1905 et janvier à novembre 1906.

dus quelques semaines auparavant, sont, en présence des phénomènes dont ils ont été témoins, devenus des prosélytes ardents. L'un d'eux, le juge Edmonds, est aujourd'hui, dit-il (juin 1854), « la plus grande et la plus mysti-« que autorité de la nouvelle doctrine ».

Et que l'on n'aille pas croire que ces deux éminents magistrats se sont laissé convaincre facilement. Ils ont exigé les plus grandes preuves, notamment le juge Edmonds. « On le vit, dit M. de Mirville, porter, dans ses inves-« tigations, toute la prudence et l'habileté d'un homme habitué depuis « longtemps aux recherches judiciaires... Et il ne se rendit que seulement, « comme il le dit lui-même, au moment où un esprit sain ne pouvait plus « se refuser à l'évidence... »

Eh bien ! pourquoi combattre de pareils faits ? Un jour, j'habitais alors Philippeville, où je remplissais les fonctions de Président du tribunal, je revenais du cimetière où l'élite de la population avait été conduire la dépouille mortelle d'un haut fonctionnaire justement estimé. A côté de moi marchait le prêtre qui avait officié. Comme nous parlions de ce que cette cérémonie avait eu de touchant et d'imposant à la fois, ainsi que des consolations que la religion nous offre : « Si cela n'existait pas, me dit-il, il faudrait l'inventer. » Et il avait raison.

Gardons-nous dès lors de répudier la doctrine spirite, puisqu'elle est la vérité. Au lieu de la proscrire, favorisons-la ; car elle répond plus que toute autre à nos aspirations, à nos besoins.

Effectivement « dans notre système, dit Pezzani, on est tranquille et « résigné ; la Providence est substituée au destin ; l'humanité marche « d'un pas assuré, confiante en son céleste guide. L'homme accepte les « biens et les maux comme une dispensation de la volonté divine. Il sait « que, si elle n'est pas exaucée immédiatement, sa prière n'en a pas « moins été entendue ; que ses efforts ne sont pas perdus ; qu'une mission, « si petite qu'elle puisse être, lui a été confiée sur la terre, que ses travaux « doivent concourir à l'ensemble, que toutes ses actions lui sont comptées « par un juge souverainement bon et équitable. Il échappe enfin à l'inexo-« rable étreinte de la fatalité antique... »

Et grâce à ces consolantes pensées, chacun de nous peut s'écrier avec Constant Savy : « *O mort, viens quand tu voudras ; je ne te crains pas, j'es-« père..* »

§ 14

RÉSUMÉ

Si, pour terminer, nous voulons résumer tout ce que nous avons dit, qu'y voyons-nous ? Une chose bien certaine et en même temps bien consolante. C'est que l'homme n'est et ne peut être voué au malheur éternel ;

que loin de là, s'il est assujetti à un travail continuel, c'est parce que, par ce moyen, il lui est donné de conquérir, plus ou moins facilement sans doute, eu égard aux efforts qu'il fera, chacun des degrés dont se compose la chaîne universelle qui unit tous les êtres, lie tous les mondes et embrasse toutes les sphères.

Nous y voyons que, pour cela, il n'y a pas de terme fixé à l'avance ; qu'il a, au contraire, pour lui l'incessante évolution des siècles ; temps pendant lequel il lui sera permis, si bas qu'il soit tombé, de se relever et d'atteindre à la félicité suprême.

Pour lui pas de déchéance absolue, pas de condamnation définitive : La peine sans doute chaque fois qu'il l'aura méritée, mais au bout l'expiation et le pardon.

Voilà, réduite à ses termes bien simples, toute la doctrine spirite. De bonne foi, est-ce que la raison, le simple bon sens seul ne nous dit pas que c'est ainsi que les choses doivent avoir été arrangées. Oui un jour viendra où nous serons tous réunis, au même degré et au même titre, dans le céleste séjour.

Mais alors, dira-t-on avec saint Jérôme, on trouvera réunis face à face l'ange Gabriel et le diable, Paul et Caïphe, les vierges et les prostituées ! Et pourquoi pas s'il y a eu un sérieux repentir, si l'on s'est racheté. Est-ce que les saints eux-mêmes, ceux que l'on honore aujourd'hui, ont eu tous et en tout temps une conduite à l'abri de tout reproche ? Voyez sainte Magdeleine. Jésus n'a-t-il pas dit d'elle qu'il lui serait beaucoup pardonné, car elle avait beaucoup péché.

Et saint Paul, le grand apôtre saint Paul, combien ont été déplorables ses commencements ! N'a-t-il pas en effet contribué, au moins par son assistance, au martyre de saint Etienne ? Lorsqu'il s'est converti, sur le chemin de Damas, ne se rendait-il pas dans cette ville pour y continuer des persécutions contre les disciples de Jésus ? La présence de saint Etienne dans le Paradis et celle de ceux qu'il avait persécutés a-t-elle été un obstacle à son admission dans le même lieu ?

Quant aux prostituées, si elles ont fait une suffisante pénitence, où trouve-t-on écrit qu'elles seront, malgré cela et à tout jamais exclues du céleste séjour. Mais Jésus lui-même a dit le contraire.

Effectivement, à l'occasion de la parabole des deux fils, on lit dans saint Mathieu, chapitre 21, versets 31 et 32, ce qui suit : « Et Jésus ajouta : Je vous dis en vérité, « *Les Publicains et les femmes prostituées vous devance-* « *ront dans le royaume de Dieu* ; car Jean est venu à vous dans les voies « de la Justice et vous ne l'avez point cru. Les Publicains au contraire et « les femmes prostituées l'ont cru... »

L'accès du Paradis ne saurait donc être interdit à personne et il ne peut

en être autrement, car toute autre pensée serait un outrage à la charité chrétienne.

Au Ciel, des rapprochements semblables à ceux dont il a été question ci-dessus, sont-ils réellement à craindre ? Evidemment non. Effectivement, s'il est vrai que pour l'âme, qui reste toujours la même, il y a une constante identité, il ne saurait en être de même pour les corps, pour les noms, qui ont incontestablement changé au fur et à mesure des incarnations nouvelles qui ont été subies. Que résultera-t-il de là ? C'est que, dans le céleste séjour, il n'y aura plus que des frères animés d'un même esprit, celui de la charité et de l'amour. Pourquoi se préoccuper d'autre chose.

Telle est la perspective que nous offre le Spiritisme.

§ 15

CONCLUSION

Je ne sais quelles seront les impressions de celui ou de ceux qui viendront prendre la peine de lire ce qui précède. Peut-être croiront-ils que ce que j'ai écrit est l'effet d'une imagination exaltée et surexcitée. Peut-être même sans tenir compte de mon âge et des fonctions importantes que je remplissais naguère, iront-ils jusqu'à l'attribuer à des hallucinations. Celà ne m'étonnerait pas. Rien n'est facile comme ce moyen pour combattre les faits, les propositions qui nous gênent. « C'est déplorable au point de vue « de l'humanité, dit le Dr Brière de Boismont, car cette doctrine est la « plus grande et la plus funeste des erreurs sociales.. » Mais c'est ainsi qu'il a été procédé de tout temps, et c'est ainsi que l'on continuera à procéder.

Effectivement, à commencer par Socrate lui-même, ce sage de la Grèce par excellence, ce restaurateur de la philosophie, cet homme exceptionnel, n'est-il pas vrai qu'à cause de son esprit familier, il a été considéré comme un halluciné ? Le Dr Lélut n'a-t-il pas, il y a peu d'années, consacré tout un livre (*Le démon de Socrate*) pour présenter ce grand homme comme le spécimen le plus complet de l'hallucination psychologique ? Et, après Socrate, n'en a-t-on pas dit autant de bien d'autres ? Jeanne d'Arc, elle aussi, fut considérée comme hallucinée.....

Que l'on me range donc, si l'on veut, dans une pareille catégorie, cela ne m'empêchera pas de dire de plus fort que, ce que je livre à tous, c'est le résultat de mes observations pratiques et de mes méditations. Je suis donc autorisé à leur tenir ce langage : Voilà ce que j'ai vu, voilà ce que j'ai entendu ; voilà les déductions que j'en ai tirées. Maintenant jugez vous-même ; à vous de croire ou de ne pas croire.

Seulement qu'on me permette une objection : c'est que, si l'on veut se

former sérieusement une opinion, il faut éviter de se laisser influencer par des faits qui n'ont, au fond, aucune importance.

Ainsi pour décrier le Spiritisme, on s'est complu à mettre en relief des faits d'excentricité, ou même de folie, si l'on veut, et on a prétendu qu'ils étaient la conséquence de notre doctrine. Ma réponse à cet égard est fort simple. Lors même que cela serait vrai, dirais-je, que peut-on sérieusement et raisonnablement en conclure ! Parce que certains individus n'auront pu, sans en être éblouis, supporter l'éclat d'une lumière, faut-il la déclarer funeste pour tous et l'éteindre ?

Et, d'autre part, parce que, dans une occasion exceptionnelle, il se serait trouvé des personnes capables d'abuser d'une doctrine, quelque sage qu'elle pût être d'ailleurs, faut-il, *a priori*, la condamner comme mauvaise et détestable ?

Mais, s'il pouvait en être ainsi, quelle est celle, même parmi les plus respectables, qui pourrait échapper aux conséquences d'une pareille manière de procéder ? Certes, si je le voulais, les faits ne me manqueraient pas. Mais ce n'est point sur ce terrain que je veux faire porter la discussion, parce que, avant tout, je n'entends nullement me départir de la modération dont je crois avoir fait preuve jusqu'à présent, et que d'ailleurs toute autre manière d'agir ne conviendrait ni à la nature, ni à la gravité des questions qu'il s'agit de résoudre.

Laissons donc de côté, de part et d'autre, toute récrimination ; c'est là du reste un mode de discussion qui est misérable et qui d'ailleurs ne prouve rien. Que l'on fasse ce que j'ai fait ; c'est principalement sur le raisonnement que j'ai étayé toutes mes propositions, que l'on démontre qu'il est faux, illogique ; rien de mieux. Mais tant qu'on ne l'aura pas fait, ce que je redoute fort peu du reste, je dirai qu'étant avec la raison, je suis avec la vérité.

Qu'on me permette de terminer par quelques réflexions qui me paraissent de nature à avoir une grande portée.

Je veux faire la part large à nos adversaires. J'admets volontiers que les Écritures sont contraires à ce que nous enseignons, notamment en ce qui touche la communication avec les morts. Je dirai même qu'il n'y a pas de doute sur ce point. Voici ce que je lis dans le Deutéronome, chap. 18, v. 9 à 12 : « Lorsque vous serez entrés, dit Moïse à son peuple, « dans le pays que « le Seigneur, votre Dieu, vous donnera, prenez bien garde de ne pas vou-« loir imiter les abominations de ces peuples ; et qu'il ne se trouve per-« sonne parmi vous qui prétende purifier son fils ou sa fille en les faisant « passer par le feu, ou qui consulte les devins, ou qui observe les songes ou « les augures, ou qui use de maléfices, de sortilèges et d'enchantement, *ou « qui consulte ceux qui ont l'esprit de Pithon et qui se mêlent de deviner, ou*

« *qui interrogent les morts pour apprendre d'eux la vérité.* Car le Seigneur
« a en abomination toutes ces choses, et il exterminera tous ces peuples à
« votre entrée à cause de ces sortes de crimes qu'ils ont commis... »

Voilà qui est bien formel. Mais qu'est-ce que cela prouve? Rien contre nous, au contraire, car ce passage de la sainte Bible ne nous démontre qu'une chose, c'est que déjà à cette époque on faisait ce que nous faisons, c'est-à-dire, on communiquait avec ceux qui n'étaient plus.

Sans doute il nous enseigne également que Dieu se serait élevé, sous peine d'extermination, contre cette tendance à chercher la vérité auprès d'eux; *Nemo quærat à mortuis véritatem*, est-il dit dans le Deutéronome...

Mais cette défense, les Israélites eux-mêmes n'ont-ils pas été les premiers à la violer ? La Bible, Livre Ier, « des Rois, » chap. 18, nous apprend en effet que, se trouvant en présence de l'armée des Philistins et redoutant l'issue de la bataille, Saül a fait évoquer par une pythonisse l'ombre de Samuel pour le consulter sur ce qu'il avait à faire, et que Samuel a répondu à cette évocation.

Ce fait a une très grande valeur, car il prouve que, nonobstant toutes les prohibitions antérieures, renouvelées d'une manière terrible par Saül lui-même, cette évocation n'avait en elle-même rien de bien criminel puisque non seulement Dieu permettait à l'esprit évoqué de comparaître, mais encore il l'autorisait à parler en son nom.

Dans tous les cas, pourquoi cette prohibition serait-elle une loi pour nous? Les temps ne sont-ils pas changés, et dès lors qui peut dire avec certitude que la volonté de Dieu aujourd'hui est la même que celle qu'il a exprimée autrefois ? Ne peut-il pas vouloir au contraire se manifester aux hommes sous un jour nouveau et leur ouvrir des horizons plus étendus ? Est-ce que ses révélations n'ont pas été toujours en rapport avec les connaissances acquises? « Ce qu'il faut, dit Ballanche, que le genre humain connaisse de la
« vérité, selon les temps et les lieux, se révèle toujours selon les temps et
« les lieux. La vérité nécessaire au genre humain a toujours été et sera tou-
« jours dans le genre humain. C'est pourquoi, à de certaines époques, cer-
« taines idées mûries à l'insu des hommes, se répandent de toutes parts
« sur la société. »

Le Spiritisme en est en ce moment la preuve.

Il est un autre axiome du même auteur qui doit recevoir ici une complète application. « La révélation, dit-il, est essentiellement progressive. Dieu l'accommode aux temps, aux lieux, et au développement des intelligences. »

C'est du reste ce qu'enseigne saint Augustin. « Les préceptes, dit-il, sont
« donnés par celui-là seul qui sait appliquer au genre humain les *remèdes*
« *convenables aux diverses époques de son développement...* »

Rien n'est plus vrai. Au reste en veut-on la preuve? Que l'on compare ce

qui a eu lieu du temps de Moïse avec ce qui s'est passé lorsque le Christ est venu sur la terre. Est-ce qu'ils ont en tout et pour tout tenu aux Juifs le même langage ? Quoique remplissant tous deux une mission de Dieu, est-ce qu'ils ont procédé de la même manière ?

Le premier, pour maintenir sous son autorité son peuple abruti par l'esclavage, a dû chercher à l'occuper par des fêtes, des spectacles de toute sorte. Il s'est même cru obligé de le contenir par la terreur. La moindre infraction à ses ordres ou à ses défenses était par lui punie de mort.

Combien a été différente la conduite de Jésus ! Chargé de délivrer le monde par la charité, ce n'est pas aux yeux qu'il a parlé mais au cœur, à la raison de ceux qui l'écoutaient. Sans doute l'instruction des peuples n'étant pas encore assez avancée, il a dû les entretenir des récompenses et des peines de la vie future; mais sa parole, il ne l'imposait pas. Dans un style simple et élevé en même temps, il se bornait à la faire pénétrer dans l'esprit de ceux qu'il voulait instruire. Ce n'est pas non plus dans leur sang qu'il a fondé sa doctrine; c'est lui au contraire qui s'est offert en holocauste.

Et pourquoi ? parce que, *se conformant à la distribution la mieux ordonnée des temps*, si Dieu avait dû se révéler aux Hébreux sous l'idée de sa puissance, c'était, quant aux chrétiens, sous la forme de l'amour et de la charité qu'il devait leur apparaître. Il avait donc fallu avoir un langage et une conduite appropriés à chaque époque.

C'est ainsi que l'enseignement des hommes s'est fait progressivement et autant que cela a été possible. Car il y avait en outre beaucoup d'autres vérités à leur apprendre; mais bien qu'à la différence de la loi de Moïse qui n'avait été que l'initiation d'un seul peuple, le christianisme fut la révélation supérieure et même celle du genre humain, Dieu n'avait pas encore jugé le moment opportun pour les leur faire connaître. Aussi de même que Moïse avait dû s'arrêter dans ses enseignements, de même le Christ avait dû se restreindre dans les instructions qu'il aurait pu donner : « J'ai encore, « disait-il à ses disciples, beaucoup de choses à vous dire; mais vous ne pou- « vez les porter présentement. » (Saint Jean, chap. 16, v. 12.)

C'est ce qui fait dire à saint Augustin que le Christ s'est conduit comme un bon maître. Il a enseigné certaines choses, il a gardé le silence sur d'autres. « *Christus sicut magister alia docuit, alia non docuit...* »

Jésus avait donc encore bien des choses à apprendre aux peuples ; mais, qu'on ne l'oublie pas, s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il savait bien, comme le dit Pezzani (*loc. cit.*), que scientifiquement et philosophiquement il n'eût pas été compris.

Aujourd'hui il ne saurait en être de même. Par suite des découvertes de toutes sortes qui ont été faites, et qui ont élevé le niveau des intelligen-

ces, le monde a évidemment progressé. Dès lors, suivant sa marche naturelle, la révélation a forcément progressé avec l'humanité.

Qui pourrait donc trouver étrange que Dieu ait jugé convenable et utile à cette heure de ne plus laisser les hommes sous l'empire de certains préceptes qui n'ont plus aujourd'hui leur raison d'être? N'est-il pas au contraire plus rationnel de penser que, dans ce nouvel état des choses, il a voulu ouvrir de plus en plus leurs yeux à la lumière; mettre ainsi ce qu'ils devaient connaître en rapport avec les progrès qu'ils avaient pu faire ? Ne devait-il pas alors nous permettre de voir ce qu'il avait tout d'abord jugé prudent de nous cacher ou de nous défendre ? N'est-ce pas là en effet le meilleur moyen de nous donner une idée plus exacte de ce qui existe réellement.

Telle a été, à cet égard, la manière de voir d'un homme d'un grand savoir et dont toutes les paroles ont eu une grande autorité, de l'abbé Lacordaire, ce célèbre prédicateur. Effectivement voici ce qu'on lit dans une lettre par lui écrite de Flavigny, le 29 juin 1853, à Mme Swetchine, lettre qui a été publiée en 1865 avec toute sa correspondance : « De tous les temps, dit-il, à l'occasion des tables tournantes, dont on s'occupait beaucoup à cette époque, « il « y a eu des modes plus ou moins bizarres pour *communiquer avec les esprits ;* « seulement autrefois on faisait un mystère de ces procédés, comme on fai- « sait un mystère de la chimie. La justice, par ses exécutions terribles, « refoulait dans l'ombre ces étranges pratiques. Aujourd'hui, grâce à la « liberté des cultes, et à la publicité universelle, — ce qui était un secret est « devenu une formule populaire. *Peut-être aussi, par cette divulgation, Dieu « veut-il proportionner le développement des forces spirituelles au développe- « ment des forces matérielles, afin que l'homme n'oublie pas, en présence des « merveilles de la mécanique* QU'IL Y A DEUX MONDES INCLUS L'UN DANS L'AU- « TRE, LE MONDE DES CORPS, ET LE MONDE DES ESPRITS... »

Je n'ai plus qu'une simple réflexion à ajouter. En règle générale et surtout en cette matière, on est dans l'habitude de confondre deux choses qui cependant ne doivent pas être confondues, savoir : L'existence des faits et leur explication. Par suite, cette explication ne pouvant pas toujours, pour une cause quelconque, être fournie, on en conclut que les faits eux-mêmes sont impossibles.

« Impossible, a dit Arago ! Celui qui, en dehors des mathématiques, pro- « nonce ce mot, manque de prudence. » L'expérience, du reste, l'a bien prouvé.

Laissons donc à l'écart ce grand mot, et voyons quelles doivent être les conséquences de ce défaut d'explication. Et d'abord qu'importe que l'on ne puisse pas se rendre compte de tous les faits qui tombent sous nos sens ? Est-ce qu'ils sont moins réels pour cela ? Que dans de pareilles circonstances on ne les accueille qu'avec la plus grande prudence, soit. Qu'à cet effet,

on les soumette à un examen attentif et qu'avant d'être accepté, tout soit bien pesé, examiné et autant que possible contrôlé, je le comprends, mais c'est tout ce que l'on peut exiger. Et, dans cette situation, disons avec M. de Mirville qu'il est sage de préférer au scepticisme obstiné la méthode vraiment philosophique et qu'au lieu de dire avec le premier : *Cela ne se peut, donc cela n'est pas,* chacun dise avec la seconde : *Le fait existe, donc il se peut.*

FIN

CONFÉRENCE G. DELANNE

Avant de quitter Lyon où il a fait un assez long séjour, M. G. Delanne, directeur de la *Revue morale et scientifique du Spiritisme*, a bien voulu donner, sous les auspices de la *Fédération spirite lyonnaise*, en présence d'un nombreux et brillant auditoire réuni dans la salle philharmonique, une conférence publique très intéressante, et dont le haut enseignement moral ne manquera pas de porter ses fruits.

Après quelques paroles d'introduction par M. Sausse, président de la réunion, qui n'a pas besoin, dit-il, de présenter le conférencier, si connu et si goûté du public lyonnais, M. Delanne entre immédiatement dans le vif de son sujet qui est :

L'ÉVOLUTION SPIRITUELLE.

Que faut-il entendre par ces mots ?

C'est, dit-il, l'état de l'âme qui se développe progressivement sur la terre.

« Le principe spirituel a évolué lentement, depuis les formes les plus « inférieures, jusqu'aux organismes les plus compliqués.

« Pendant l'immense période des âges géologiques, les facultés simples « de l'esprit se sont successivement développées.

« Ce sont les lois éternelles de l'évolution qui entraînent le principe intel- « ligent vers des destinées toujours plus hautes, vers un avenir sans cesse « meilleur. C'est la marche en avant à travers l'obscure matière, c'est « l'élan vers la toute puissance rayonnante, vers la clarté, vers la cons- « cience universelle. »

— Ces origines, cette genèse de l'âme à travers le temps et l'espace, cette ascension lente, partant des formes les plus rudimentaires pour arriver à l'humanité, cette idée heurte les croyances religieuses, d'après lesquelles Dieu créerait une âme nouvelle pour chaque corps humain qui vient en ce monde.

D'autre part, pour la plupart des savants, notre affirmation n'a pas de sens, elle est tout à fait dépourvue de raison, car l'âme telle que nous l'entendons n'existe pas pour eux.

D'après la science officielle, l'âme n'est qu'une résultante des fonctions vitales de cerveau. Celui-ci éteint, désagrégé, il ne reste plus rien, la fonction cesse, l'âme disparaît !

Ces opinions si formelles, si absolues, sont contredites par les faits du spiritisme, par les phénomènes, aujourd'hui scientifiquement reconnus, de la transmission de la pensée, de la clairvoyance, de la psychométrie, qui démontrent irrésistiblement l'existence en nous d'un être qui, exceptionnellement et temporairement, pendant le sommeil normal ou provoqué, pendant l'extase et au moment de la mort, se révèle affranchi des lois de l'espace et du temps qui conditionnent les phénomènes physiques, chimiques et biologiques.

Ce n'est pas seulement par ses facultés supra-normales que l'âme affirme son existence indépendante du corps, c'est substantiellement, physiquement, objectivement, en dehors des limites de l'organisme.

Le conférencier énumère plusieurs cas d'apparitions spontanées, fantômes de vivants, visibles pour plusieurs personnes, tangibles même ; il cite les expériences de M. de Rochas sur *l'Extériorisation de la sensibilité*, vérifiée par Paul Joire ; les matérialisations de Tissot avec Églington. Il en est de même après la mort ; un esprit se matérialise, c'est-à-dire revêt la forme humaine. Là, pas d'hallucination possible : le fantôme se meut, parle, se laisse palper, de plus il est photographié (expériences de sir William Crookes, d'Aksakof, du Dr Richet).

Par un contrôle électrique rigoureux, on a la certitude que ce n'est pas le médium qui produit ces phénomènes.

Il résulte de ces expériences que la composition, l'organisation du fantôme est bien réelle ; c'est un modèle anatomique, physiologique, parfaitement constitué. Que conclure de ces faits si minutieusement vérifiés et contrôlés ? C'est que l'âme, pendant la vie et après la mort, est associée à un corps fluidique qui renferme les lois organiques de l'être humain.

Ici, l'éminent conférencier entre dans des développements très étendus sur le périsprit qui est l'enveloppe fluidique de l'âme, qui l'accompagne partout et ne la quitte jamais ; sur sa nature et ses modes d'action.

C'est *l'idée directrice* dont parle le savant physiologiste, Claude Bernard, dans ses *Recherches sur les problèmes de la physiologie.*

Le périsprit est donc pour tous l'idée directrice, le plan impondérable de la structure des êtres.

C'est lui le gardien fidèle, le texte indestructible de notre pensée, il est,

par excellence, le conservateur de notre personnalité, car c'est en lui que réside le souvenir.

Dans une deuxième partie, le conférencier passe en revue et examine les faits de *souvenirs de vies antérieures* et les *prédictions* concernant la réincarnation, preuves qui viennent à l'appui de la théorie des *vies successives*.

Puis, il s'attache à réfuter l'objection générale contre les vies antérieures, basée sur le *manque de souvenir*.

Ici-bas, le sommeil et le somnambulisme nous font assister à des existences physiologiques différentes chez le même individu. La mémoire elle-même ne garde pas l'empreinte des premières années du bas-âge ; à plus forte raison ne pouvons-nous plus, avec un corps nouveau, avoir normalement une conscience nette du passé.

Mais le souvenir n'est jamais anéanti, il sommeille en nous, il reste gravé dans l'âme d'une manière ineffaçable.

M. Delanne cite de nombreux exemples établissant que parfois le souvenir du passé se réveille et que l'individu a conscience d'avoir vécu déjà dans les mêmes lieux.

Quant aux annonces de réincarnations, il en énumère aussi un certain nombre, dont deux notamment se sont passées à Lyon, et ont été dûment vérifiées ; le cas de M. Troupet et celui de M. Bouvier.

Enfin, dans une éloquente conclusion, l'éminent conférencier expose les conséquences philosophiques, morales et sociales qu'il faut tirer de ces faits et de leur enseignement.

« Avec la certitude des vies successives, conclut l'orateur, et celle de la « responsabilité des actes, bien des questions se présenteront sous d'autres « aspects. Les luttes sociales qui prennent, à notre époque, un terrible « caractère d'âpreté, pourront être amorties par la conviction que la « durée d'une existence n'est qu'un moment transitoire dans l'éternelle « évolution. Avec moins d'orgueil en haut, et moins d'envie en bas, une « solidarité effective prendra naissance au contact de ces consolantes doc- « trines, et il nous sera peut-être donné de voir disparaître les luttes fra- « tricides, ineptes produits de l'ignorance, se dissiper devant les enseigne- « ments d'amour et de fraternité qui sont la rayonnante couronne du Spi- « ritisme. »

C'est toujours avec le plus vif plaisir que nous écoutons le distingué conférencier qu'est M. G. Delanne, dont la parole sobre, précise, et d'une clarté parfaite, est au service désintéressé d'une aussi belle cause que celle qu'il soutient depuis longtemps déjà, en pionnier infatigable de la science psychologique.

C'est en effet un savant qui expose avec franchise, avec la plus entière bonne foi, sans parti pris, sans aigreur, sans attaques déplacées contre ses

adversaires, les idées pour lesquelles il mène le bon combat, avec une inlassable ténacité, dans ses ouvrages si appréciés, comme dans sa *Revue*, qui est l'un des organes les plus attitrés de la doctrine spirite.

Tant d'efforts et de bonne volonté mis au service de nos croyances, de nos idées, ne resteront pas vains ; la semence déposée dans nos âmes germera pour des moissons futures ; nous remercions M. G. Delanne de nous en avoir une fois de plus apporté le bon grain.

H. RAVINET.

Le fossoyeur de Livorno

(UNE PREUVE D'IDENTITÉ SPIRITE)

Depuis avril dernier, je tente, quoique très irrégulièrement, avec des interruptions de plusieurs semaines, des séances spirites avec un jeune homme qui m'est cher. Doué d'exceptionnelles aptitudes médianimiques, il arrivera, s'il est persévérant, à des résultats merveilleux, s'il faut en juger d'après ses premiers essais.

J'avais décidé de ne pas encore révéler le fait, dans la prévision que le médium pourrait prendre davantage de forces et surtout surmonter la très compréhensible préoccupation qui s'emparerait de lui en face de nouveaux spectateurs ; mais une manifestation d'ordre intellectuel obtenue récemment me paraît si remarquable que, sortant de ma réserve imposée, en raison de l'intérêt commun qui nous lie tous à nos études et recherches, je n'hésite plus à vous la faire connaître.

Je tiens à déclarer que le jeune homme dont je parle n'est pas, ni ne veut être un médium professionnel ; il se prête aux expériences par pure complaisance et par l'intérêt très vif qui l'attire vers les investigations psychiques. Son nom est Gennaro Bartoli, du duché de Castelpoto ; je suis lié avec lui par d'étroits liens de parenté ; il a vingt-trois ans, est de constitution physique saine et très forte, jouit d'un esprit aimable et d'une mentalité distinguée.

Sa médiumnité qui s'est révélée par un pur hasard, comme je le dirai en un autre moment, est multiforme, avec une tendance spéciale vers les phénomènes d'incorporation en état de transe. Un grand nombre d'entités se succèdent toutes en lui, avec langage, voix, expressions et gestes distincts. A l'arrivée de chacune d'elles, il se transforme avec une telle efficacité représentative que le plus habile acteur dramatique réussirait difficilement à en faire autant. Tantôt c'est un suicidé qui reproduit tous les spasmes de l'agonie ; tantôt un dément oppressé par d'incubes terrifiants ; tantôt un

Vénitien farceur, qui plaisante dans le dialecte des Lagunes; tantôt un Soudanais qui parle l'anglais des colonies, qui chante et exécute des danses nationales, tantôt un naufragé qui est sur le point d'étouffer; tantôt enfin une religieuse sans vergogne qui raconte de tragiques aventures de son couvent.

Quelques-unes de ces soi-disant entités, comme les deux premières ci-dessus nommées, répondent aux noms de personnes connues du médium et mortes depuis quelques années et par cela même la preuve de leur identité est, pour le moment, discutable; pour les autres, il n'est pas encore possible de recueillir des renseignements particuliers et ces expériences présentent encore un caractère vague.

Une seule fois la preuve a été presque entièrement atteinte, et voici de quelle manière :

Vers les derniers jours du mois de juillet, à 11 heures du soir, je me trouvais avec lui dans une maison inhabitée, au quatrième étage de l'Angiporto de la Galerie Humbert I. Nous étions enfermés dans la dernière pièce de l'appartement, assis autour d'une table et éclairés par une lampe rouge. Le jeune homme tomba subitement en transe et fut pris d'une agitation extraordinaire : il émettait des gémissements et balbutiait des paroles incompréhensibles. Il me sembla possédé par une entité nouvelle et je demandai qui elle était :

— « Si je te le disais, tu en aurais du dégoût », me répondit-elle.

J'insistai et l'invitai à parler et à s'expliquer au nom de Dieu, en m'engageant à l'aider avec les lumières de la prière. L'entité hésita un peu et puis s'écria :

— Je fus fossoyeur.

— Ce n'est déjà pas si répugnant, lui objectai-je, au contraire, ensevelir les morts est faire œuvre de miséricorde !

— « Mais moi je ne les ensevelissais pas seulement, je faisais ensuite quelque chose d'horrible... je les dépouillais ! » — Et en peu de paroles l'invisible me raconta la suivante et lugubre histoire :

— « Je n'ai jamais connu mes parents et j'ignore leur nom; j'étais fossoyeur au cimetière de Livorno où l'on m'appelait simplement : *Il Fedeli* (le fidèle); je suis mort vers 1882; j'avais un salaire dérisoire, 17 lires par mois, qui ne suffisaient pas à calmer ma faim. Un soir, vaincu par la faiblesse et toute ressource me manquant — le cimetière était désert à ce moment — j'eus l'idée d'ouvrir une fosse récente et d'y voler les vêtements d'un cadavre... Depuis ce moment je fus pris de l'obsession de dépouiller les morts. »

A ce moment, la répugnance s'emparant de moi, j'interrompis l'esprit en l'invitant à cesser là son récit et je l'encourageai à prier. Mais la tentative

fut vaine... Il continuait à balbutier : « ... Fais-moi dépouiller les morts... »

— « Que Dieu te protège », lui dis-je, et je réveillai le médium. Cependant, tandis que je m'approchais de la lampe pour éclairer davantage le lieu qui nous entourait, j'entendis un bruit formidable dans le plafond de la chambre, comme s'il allait s'effondrer, au point qu'instinctivement je baissai la tête de peur que les poutres ne me tombassent dessus. Quand je parvins à obtenir la lumière complète le bruit cessa et tout se trouva à sa place. Ainsi se termina la première séance.

Tout d'abord, je ne fis pas grand cas de cette manifestation, préférant m'en tenir à l'hypothèse habituelle du roman subliminal; en tout cas, supposant qu'il s'agissait de la plaisanterie d'un esprit farceur qui véritablement, avec des aptitudes à faire rendre des points au transformiste Fregoli, soutenait tantôt le rôle du Vénétien, tantôt du Soudanais, tantôt de la religieuse, et maintenant celui d'un fossoyeur !

Cependant, ayant raconté quelques jours plus tard le fait à un ami, celui-ci me proposa de faire des recherches pour savoir si, par hasard, *Il Fedeli* avait véritablement existé. La proposition me sembla inutile, jugeant invraisemblable qu'à la distance de vingt-six ans on pût avoir des nouvelles exactes sur une individualité aussi obscure et mal identifiée. Ce fut toutefois sans aucun espoir de succès que je fis des démarches auprès du Syndic de Naples, afin qu'il demandât à son confrère de Livorno si, dans le personnel des fossoyeurs du cimetière local, il en avait existé un qui avait rendu des services au temps indiqué, et dont on ignorait le nom de famille, mais qu'on avait surnommé *Il Fedeli*. La demande fut expédiée le 30 juillet dernier. Le 16 août, le Syndic de Livorno consentait à répondre de la façon suivante :

« Municipalité de Livorno.
« Office d'Hygiène (N° 4.352 = 70.438, le 10 août 1906).

« Monsieur et Très illustre Syndic de Naples,

Ayant fait faire des recherches sérieuses pour retrouver les traces de l'individu, objet de la lettre ci-jointe, je puis assurer à Votre Seigneurie qu'il n'a jamais fait partie du personnel des employés de ce cimetière. Seulement il appert qu'un certain *Fedeli* (il ne fut pas autrement désigné), en une époque mal précisée, mais qu'on suppose pouvoir être celle de l'année 1882, faisait le service du gardien de ce cimetière communal dont il soignait le cheval. Un jour cet individu disparut à l'anglaise sans laisser de traces et on n'en eut plus de nouvelles. Serait-ce là la personnalité à laquelle Votre Seigneurie fait allusion ? Rien ne peut le faire supposer, mais cela est fort possible.

Regrettant de ne pouvoir répondre plus exactement au désir exprimé de

Votre Seigneurie, je saisis l'occasion pour lui exprimer l'expression de mon estime et de ma considération.

Signé : Le Syndic. »
X...

Cette lettre n'a pas besoin de commentaire : *Il Fedeli* a existé ; il n'était qu'un employé subalterne du gardien du cimetière ; donc quelque chose au-dessous du fossoyeur !

Son nom de famille, son origine étaient inconnus; ce fait se trouva exact. Il en fut de même de l'année de sa disparition, 1882.

Hélas! il n'est que trop vrai que les violations de sépulcres ne sont pas des faits rares, surtout dans les cimetières des grandes villes et que plus d'une fois elles restent ignorées et impunies.

Tout laisse à supposer que les spoliations du *Fedeli* ne sont pas venues à la connaissance des autorités locales et des intéressés.

La circonstance de la disparition d'un employé subalterne du fossoyeur officiel, surnommé *Il Fedeli* indiquée par le maire est intéressante, parce qu'elle accrédite la vraisemblance de cette macabre histoire.

Je tiens à relever que le médium Bartoli est né à Naples un an *après* la disparition de *Fedeli*, c'est-à-dire en 1883 ; qu'il n'est jamais allé à Livorno, qu'il n'a jamais été en cette ville, pas plus avec des citoyens qu'avec des habitants quelconques ; qu'une seule fois, il y a deux ans, il s'est éloigné de Naples pendant peu de jours, sans dépasser Rome.

Il est donc invraisemblable que de sa vie il ait pu entendre parler de l'existence d'un individu aussi obscur et infime, disparu même avant qu'il ne fût né.

Que ce fossoyeur « n'ait rien fait de remarquable » cela ressort clairement de la lettre du syndic qui, s'il a pu trouver la trace de sa simple existence, à la distance de vingt-six ans aurait d'autant plus facilement pu relever quelque autre fait particulier plus notoire, non oublié de ceux qui se rappelèrent son surnom, son humble tâche et l'année de sa disparition.

Qui donc conserverait le souvenir du nom d'un sous-gardien de cimetière après un quart de siècle, à moins que celui-ci n'ait fait parler de lui pour un événement quelconque ?

La circonstance que *Fedeli* ait été un homme obscur et ignoré augmente donc l'importance de la preuve d'identité.

Et le fait que j'assistais seul à la séance n'est pas à perdre de vue, parce qu'il exclut tout soupçon d'avoir été à la connaissance d'un assistant et par conséquent, que même inconsciemment un des spectateurs ait pu télépathiquement le transmettre au médium.

Pour ma part, je voudrais, en l'honneur d'un rigorisme absolu en face des

recherches psychiques, recourir à toutes les hypothèses possibles en opposition avec celles du spiritisme, pour expliquer la manifestation, mais je vois que toute tentative d'explication dans l'ordre des pouvoirs humains est insuffisante. La télépathie, le subconscient ni le roman subliminal ne peuvent résoudre le doute.

Dans un fait de ce genre l'hypothèse spirite est non seulement la plus logique et la plus simple ; mais c'est *l'unique* qu'on puisse invoquer : toute autre étant insuffisante, invraisemblable et absurde.

Naples, octobre 1906.

F. ZINGAROPOLI,

Avocat.

P. S. — En remerciant l'avocat distingué du barreau de Naples qui a bien voulu communiquer, à la *Revue Spirite*, plusieurs lettres inédites d'Allan Kardec publiées le mois dernier, nous donnons avec plaisir aujourd'hui son récit intéressant du Fossoyeur de Livorno. Nous lui accusons également réception de deux lettres adressées à Mme C. G. lesquelles contiennent la narration des dernières et splendides matérialisations obtenues par la médiumnité de M. Gennaro Bartoli et nous promettons à M. Zingaropoli de la publier en février, après notre numéro spécial qui, en janvier, sera consacré à la célébration du cinquantenaire de la *Revue Spirite* fondée par Allan Kardec.

L. D.

LE DOCTEUR DEMEURE

De récentes et nombreuses manifestations médianimiques, où l'esprit du savant et charitable docteur a joué le rôle le plus important, viennent d'appeler de nouveau sur lui l'attention sympathique du monde spirite. Aussi le moment nous paraît-il opportun de faire revivre pour nos lecteurs cette figure vénérée d'après les traits mêmes que nous en a laissés le maître Allan Kardec qui fut son ami.

Le Dr Demeure, médecin homœopathe très distingué d'Albi, était une âme d'élite. Son caractère, autant que son savoir, lui avait concilié l'estime et la vénération de ses concitoyens. Allan Kardec ne le connut que par sa correspondance, mais elle lui suffit pour lui révéler toute la grandeur et toute la noblesse de ses sentiments. Sa bonté et sa charité étaient inépuisables, et, malgré son grand âge, aucune fatigue ne lui coûtait quand il s'agissait d'aller donner des soins à de pauvres malades. Le prix de ses visites était le moindre de ses soucis ; il regardait moins à se déranger pour

le malheureux que pour celui qu'il savait pouvoir payer, parce que, disait-il, ce dernier, à défaut de lui, pouvait toujours se procurer un médecin. Au premier, non seulement il donnait les remèdes gratuitement, mais souvent il laissait de quoi subvenir aux besoins matériels, ce qui, parfois, est le plus utile des médicaments. On peut dire de lui — ce sont les termes mêmes d'Allan Kardec — qu'il était le curé d'Ars de la médecine.

M. Demeure avait embrassé avec ardeur la doctrine spirite, dans laquelle il avait trouvé la clef des plus graves problèmes dont il avait vainement demandé la solution à la science et à toutes les philosophies. Son esprit profond et investigateur lui en fit immédiatement comprendre toute la portée; aussi fut-il un de ses plus zélés propagateurs. Quoique n'ayant jamais vu Allan Kardec, il lui disait, dans une de ses lettres, qu'il avait la conviction qu'ils n'étaient pas étrangers l'un à l'autre, et que des rapports antérieurs existaient entre eux.

Le Dr Demeure mourut à Albi le 26 janvier 1865. L'empressement qu'il mit à se rendre auprès d'Allan Kardec dès qu'il fut mort, sa sollicitude pour lui et les soins qu'il lui rendit dans la circonstance où il se trouvait à ce moment, le rôle qu'il paraissait appelé à remplir, tout cela sembla confirmer sa prévision.

Allan Kardec rapporte, dans la *Revue* de mars 1865, deux communications dans lesquelles le docteur lui donna d'excellents conseils auxquels il dut son retour à la santé.

La nouvelle de la mort de M. Demeure n'était pas encore connue des spirites de Montauban qu'il entreprenait spontanément la guérison de l'un d'eux au moyen du magnétisme spirituel par l'action fluidique seule. Le 10 février, Mme G..., médium voyant et somnambule très lucide, qui souffrait cruellement depuis la veille d'une violente entorse, était prévenue, dans une séance, que ses guides se proposaient de la soulager. A peine endormie elle voyait un Esprit — qu'elle devait reconnaître un peu avant son réveil pour le Dr Demeure, — courbé sur sa jambe, et dont les traits lui restaient cachés. Il opérait des frictions et des massages, en exerçant de temps à autre sur la partie malade une traction longitudinale, absolument comme aurait pu le faire un médecin. L'opération était si douloureuse que la patiente se laissait aller parfois à des vociférations et à des mouvements désordonnés. Mais la crise ne fut pas de longue durée; au bout de dix minutes toute trace d'entorse avait disparu, plus d'enflure, le pied avait repris son apparence normale; Mme G... était guérie.

Quand on songe que pour guérir complètement une affection de ce genre les magnétiseurs les mieux doués et les plus exercés, sans parler de la médecine officielle qui n'en finit pas, ont besoin d'un traitement dont la durée n'est jamais moindre de trente-six heures, en y consacrant trois

séances par jour d'une heure chacune, cette guérison en dix minutes, par le fluide spirituel, peut bien être considérée comme instantanée, avec d'autant plus de raison, ainsi que le fit connaître plus tard l'esprit du docteur dans une communication, que c'était de sa part une première expérience faite en vue d'une application ultérieure en cas de réussite.

Peu de temps après l'enfant de cette même dame G..., était guéri d'une angine couenneuse, au moyen d'un traitement homœopathique ordonné par l'esprit du bon Docteur.

Le 26 mai suivant, une dame Maurel, de Montauban, également médium, faisait une chute malheureuse et se cassait l'avant-bras un peu au-dessus du coude.

Cette fracture, compliquée de foulures du poignet et du coude, était bien caractérisée par la crépitation des os et l'enflure qui en sont les signes les plus certains.

Sous l'impression de la première émotion produite par cet événement, les parents de Mme Maurel allaient chercher le premier médecin venu, lorsque celle-ci, les retenant, prit un crayon et écrivit médianimiquement de la main gauche : « N'allez pas chercher un médecin ; je me charge de cela. Demeure. » On attendit donc avec confiance.

D'après les indications de l'esprit, des bandelettes et un appareil furent immédiatement confectionnés et placés. Puis, après une magnétisation spirituelle, le repos fut ordonné provisoirement.

Le 28, — ceci se passait en présence d'un groupe spirite — le bras de la malade, débarrassé momentanément de ses planchettes, reposait sur des coussins, lorsque tout à coup il fut élevé à quelques centimètres dans une position horizontale et dirigé doucement de gauche à droite et réciproquement ; il s'abaissa ensuite obliquement et fut soumis à une nouvelle traction. « Puis les Esprits, raconte un des témoins de l'opération, se mirent à le tourner et à le retourner dans tous les sens et de temps à autre, en faisant jouer adroitement les articulations du coude et du poignet. De tels mouvements automatiques imprimés à un bras fracturé, inerte, étant contraires à toutes les lois connues de la pesanteur et de la mécanique, c'est à l'action fluidique seule que l'on peut en attribuer la cause.

Si ce n'eût été la certitude de l'existence de cette fracture, ainsi que les cris déchirants de cette malheureuse dame, j'aurais eu beaucoup de peine, je l'avoue, à admettre ce fait, l'un des plus curieux que la science puisse enregistrer. »

Les 29, 30, 31 et jours suivants, des magnétisations spirituelles accompagnées de manipulations variées apportèrent un mieux sensible dans l'état général de la malade. Le sixième jour après l'accident, et malgré une fâcheuse rechute survenue le 27, la fracture était dans une telle voie de

guérison, que l'emploi des planchettes était abandonné. Le 4 juin avait lieu la réduction définitive de cette fracture. En présence de ses amis, Mme Maurel, à peine en somnambulisme, déroulait les bandelettes qui entouraient encore son bras, en lui imprimant un mouvement de rotation si rapide que l'œil avait peine à suivre les contours de la courbe qu'il décrivait. A partir de ce moment, elle se servait de son bras comme d'habitude ; elle était guérie.

Tout Montauban s'occupa de cette guérison obtenue sans le secours de la science officielle, et chacun dit son mot. Quelques-uns prétendirent que le bras n'avait point été cassé ; mais la fracture avait été bien et dûment constatée par de nombreux témoins, entre autres par le Dr D... qui a visité la malade pendant le traitement.

Allan Kardec, qui rapporte ce cas extraordinaire de guérison, a bien soin de déclarer qu'elle n'est pas due à un *miracle*, mais probablement à « une application plus judicieuse des lois de la nature». « Si, dit-il, comme la science est portée à l'admettre, l'électricité et la chaleur ne sont pas des fluides spéciaux, mais des modifications ou propriétés d'un fluide élémentaire universel, elles doivent faire partie des éléments constitutifs du fluide périsprital ; leur action, dans le cas présent, est donc implicitement comprise, absolument comme quand on boit du vin on boit nécessairement de l'eau et de l'alcool. »

Nous ajouterons pour terminer que le Dr Demeure resta par la suite un des conseillers invisibles et dévoués du maître, et qu'il continue de mettre au service de ses frères en humanité tout son talent, toute sa science et surtout son inépuisable charité.

M. Monvoisin, peintre de très grand talent et spirite fervent, a fait du Dr Demeure, un portrait en grisaille dont il fit présent à Allan Kardec. La libraire spirite possède aujourd'hui ce portrait dont elle a tiré un certain nombre de photographies.

ALGOL

MORT DU PEINTRE HUGO D'ALESI

La *Gazette de France* publiait, une heure après la mort du peintre Hugo d'Alési, par la plume de George Malet, un de ses vieux amis, la notice suivante :

«Nous avons le regret d'apprendre la mort survenue cet après-midi, à 3 heures, de l'excellent peintre Hugo d'Alési, dont le nom a été popularisé par

ses belles affiches pour les Chemins de fer. C'était en outre un de nos meilleurs peintres de montagnes. Dans ce genre si difficile il apportait des qualités de vision très rares et un ferme accent personnel. On admirait dans ses toiles toute la solidité d'un Baud-Bovy, avec une exécution plus ample et une meilleure composition. Il excellait à graduer l'intérêt, à saisir l'effet pittoresque, à le faire valoir par un heureux contraste avec des motifs plus reposés et des lumières plus calmes. Toute la presse a rendu hommage à ces belles qualités, lors de sa dernière exposition, chez Georges Petit, en 1902.

« De nationalité roumaine, fils d'un officier supérieur au service de l'armée turque, Frédéric Hugo d'Alési était né à Sibine (Transylvanie) en 1849. Il fut d'abord attaché, en qualité d'ingénieur, aux travaux des quais et du port de Smyrne. C'est durant son séjour en Asie-Mineure que sa vocation artistique se révéla. Quelques études de plein air, qu'il peignait en amateur, furent si remarquées qu'il résolut de se consacrer à la peinture.

« Après un voyage d'études en Italie il vint se fixer à Paris, en 1876. En 1885 et 1886, il donna des expositions de paysages alpestres et de marines aux galeries de la *Vie moderne* et à l'avenue de l'Opéra.

« Déjà riche en renom, mais sans fortune, Hugo d'Alési dut faire des illustrations pour les éditeurs de musique; mais, artiste avant tout, il apportait des innovations intéressantes dans la composition en couleur et apprenait, en se jouant, la lithographie, qu'il devait faire également progresser, trouvant le moyen d'imprimer lithographiquement, en un seul tirage, sur des machines ordinaires, plusieurs tons différents.

« C'est en 1890 qu'il signa ses premières affiches pour la Compagnie P.-L.-M. et dès lors les quais et les salles d'attente des gares ne cessèrent de s'illustrer de ses éclatantes et ingénieuses compositions, qui n'ont pas peu contribué à répandre le goût du tourisme. D'Alési apportait dans l'affiche de paysage une révolution d'art analogue à celle que fit Chéret dans l'affiche de genre.

« Il est de plus l'auteur de remarquables plans panoramiques des principales villes de France, et à l'Exposition de 1900 il exécuta une attraction dont le succès, au moins artistique, fut considérable, le Maréorama.

« Hugo d'Alési était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1898.

« Cet excellent artiste était un homme bon et charmant, de l'esprit le plus ingénieux. Ayant vu maints pays, et beaucoup retenu, sa conversation pleine d'humour était extrêmement attachante.

« Il laisse une veuve, qui l'a disputé à la mort avec un dévoûment admirable, et un fils adoptif.

« La *Gazette de France*, pour qui le brillant pinceau de d'Alési a illustré

jadis un numéro de Noël, prie sa famille d'agréer, en ce deuil cruel, l'expression de sa respectueuse condoléance.

G. M. »

M. George Malet a rendu en peu de lignes un hommage sincère à l'ami, au peintre de réel talent que fut Hugo d'Alési.

Nous répéterons ce que nous avons entendu dire du spirite, sur la tombe où repose sa dépouille mortelle depuis ce soir, 12 novembre. Nous regrettons de n'avoir point les paroles prononcées par le Dr Chazarain, qui s'étendit longuement sur la philosophie spirite et rappela que le peintre Hugo d'Alési fut un fervent adepte de la doctrine d'Allan Kardec.

Son atelier de la place Pigalle vit non seulement passer bien des amis, bien des artistes, mais aussi de bons spirites, et de nombreux médiums. D'Alési, comme Desmoulins, fut un médium dessinateur et les souvenirs nombreux qu'il a laissés à des amis ne sont pas les tableaux qui, à leurs yeux, auront le moins de valeur.

Après le Dr Chazarain, M. Léopold Dauvil a, d'une manière un peu plus humoristique peut-être, et dans une improvisation que rendit obligatoire la nuit qui couvrait de son voile la tombe (le cercueil disparaissant sous les fleurs et les couronnes, et l'assistance nombreuse et recueillie) parlé de l'artiste et de l'ami.

Il y a une douzaine d'années, dit-il, en rentrant en France après un séjour assez long dans l'Océan Indien, je notai un fait qui n'est point sorti de ma mémoire. Comme je me trouvais un matin à la frontière d'Espagne où je regagnais une gare voisine, je croisai sur ma route deux de ces gentils enfants basques vêtus encore du coquet veston rouge, le garçonnet portant la culotte et les guêtres de laine, la fillette une jupe de drap blanc. Ces deux gracieux petits paysans avaient la tête coiffée du béret national et les pieds chaussés d'espadrilles. J'avais passé près d'eux non sans indifférence car je les avais remarqués et admirés. En arrivant à Behobie je dus attendre le train de Biarritz et fis le tour du monument sur lequel deux affiches aux vives couleurs avaient attiré mes yeux. Quel fut mon étonnement de retrouver sur l'une d'elles, représentant un paysage bien exact et vivement éclairé du Cirque de Gavarnie, les deux petits Pyrénéens que je venais de croiser sur le chemin... Mêmes costumes, même âge, deux enfants semblables assis sur un rocher regardant, je crois, quelques chèvres, pendant qu'au loin coule le torrent du Gave.

Je trouvai joli ce tableau, car c'en était un, et je cherchai le nom de l'artiste qui avait appliqué un tel art à une affiche, et ce nom était celui d'Hugo d'Alési que je ne devais plus oublier. — Que de fois depuis je

me suis arrêté devant les belles aquarelles sorties d'un pinceau brillant et toujours exact jusqu'au jour où je rencontrai l'artiste.

Ce fut un soir, dans un petit salon bien connu de vous tous et que la maîtresse aux yeux si doux, au front si pur sous sa chevelure argentée, a su capitonner de bonté et d'amitié. J'y vis entrer un des derniers un homme grand, maigre, à la physionomie intelligente et mélancolique ; l'accueil qu'on lui fit est celui qu'on réserve aux vieux amis... et pour la première fois que je le voyais, je lui vis faire une chose merveilleuse. Il dessina presque sans lumière, à l'aide d'un léger morceau de fusain, une tête d'enfant, d'un ange envolé aux cieux, et le sentiment de joie que j'éprouvai fut grand lorsque j'entendis la maîtresse de salon lui dire : « Merci, mon bon d'Alési. » C'était l'artiste dont le nom m'avait frappé tant de fois, surtout là-bas, au pays basque.

Un de mes amis, peintre aujourd'hui âgé et depuis longtemps hors concours, m'a conté l'histoire d'Hugo d'Alési... Vous la connaissez tous, vous qui m'écoutez, et je ne fais que la résumer pour dire combien les actes de la vie s'enchaînent en vous priant de rapprocher ce lointain souvenir que je vous ai narré de ma présence devant cette tombe béante où j'ai été amené à exprimer quelques pensées sur la vie et la mort de celui dont la sympathie pour moi fut toujours payée de retour.

Si Hugo d'Alési n'est pas né en France, il en avait bien fait sa patrie et nul ne pourra dire qu'il n'a pas été depuis plus de trente ans un Français, un Parisien, et qu'il ne meurt pas bon Français.

Il a vu le jour en 1849 à Sibinj, dans la région de Sieben Bürgen, cette partie de l'Empire Austro-Hongrois qui constitue la Roumanie actuelle. C'est un pays où les races sont encore mélangées et toujours prêtes à la lutte mais où l'esprit est vif, l'âme artiste et poétique. Le ciel y est pur, les cours d'eau nombreux et les montagnes transylvaniennes y sont belles aussi et faites pour inspirer un artiste comme dut l'être, dès sa jeunesse, Hugo d'Alési. De sa famille mon ami ne savait rien, sinon que le père d'Hugo était un vieil officier souvent mêlé aux luttes turques et bulgares. Poussé par un esprit d'aventures, Hugo d'Alési quitta son pays pour voyager en artiste ami de la nature, c'est-à-dire, pédestrement. Il visita l'Autriche, la Turquie d'Europe, la Turquie d'Asie et l'Italie où son amour pour la peinture s'affirma non dans la contemplation et la copie des maîtres, mais dans la reproduction exacte de la nature où il devait exceller. Hugo d'Alési, tout en voyageant, se sentait attiré vers la France ; il vint lentement vers elle, mais lorsqu'elle lui eut ouvert les bras, il se fit un de ses enfants et ne songea plus à la quitter. Il acquit promptement, dans la classe amie des arts, un renom justement mérité, et si la fortune lui adressa quelques sourires, il semble bien qu'elle ne tendit pas une main secourable au travailleur intel-

ligent, courageux et laborieux, qui aurait pu prendre pour devise : *Labor omnia vincit.* Il réussissait comme exécution en tout ce qu'il entreprenait, architecte, ingénieur, peintre, graveur, lithographe. Il fut tout à la fois, l'inventeur, l'ouvrier et l'artiste de l'impression des gravures en couleur, et le jour où, comme me disait mon narrateur, Hugo d'Alési forcé de travailler pour fléchir la déesse aveugle qu'il apercevait toujours fuyant devant lui, employa son pinceau à décorer les murs, il ne cessa jamais de le tenir en artiste consommé. Chaque année, il quittait Paris. Il avait besoin de revoir les montagnes, et tour à tour celles des Alpes, de l'Auvergne ou des Pyrénées, voyaient le peintre amoureux de la Nature, revenir se promener sur leurs flancs abrupts, comme se repentant de les délaisser. C'est alors qu'il pouvait, avec orgueil, signer ces toiles d'un genre bien à lui, reconnaissables de loin, où l'exactitude du paysage se mêle à l'art le plus raffiné, au coloris le plus brillant. Qui n'a pas visité sa dernière exposition de 1902, rue de Seze, ne connait pas les qualités d'Hugo d'Alési. J'y ai goûté un bonheur sans mélange devant les reproductions si exactes de mes paysages aimés des Alpes et des Pyrénées.

Pour mémoire, encore un mot de l'Exposition de 1900 où le pauvre ami collabora en y mettant tout son talent, toutes ses économies et toute la verve de sa palette, à l'attraction du Maréorama où ses belles toiles se déroulaient à la vue des voyageurs qui gardaient, de Marseille à Constantinople, l'illusion d'un beau voyage en mer. J'entends encore comme un écho charmant et triste à la fois, la « Santa Lucia » que montaient chanter à bord les pêcheurs napolitains.

Tout cela est loin, tout cela est fini, mon pauvre d'Alési et votre rêve de fortune précéda toujours un réveil souvent pénible. C'est que les vers que le poète Malherbe adressait à son ami du Périer en parlant de la Mort sont plus vrais encore lorsqu'ils s'appliquent à la capricieuse déesse :

On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

— Et c'est bien vrai, la mort ne nous fait point attendre, tandis qu'à beaucoup d'humains la fortune promet toute la vie.

Ce fut le cas pour Hugo d'Alési et pour la chère compagne qu'il avait associée à sa vie. Mais avant de terminer je parlerai de la consolation à nulle autre pareille que notre ami regretté puisait dans sa philosophie.

Il était spirite, il croyait à la juste compensation à venir, à la récompense des maux supportés courageusement parce que mérités peut-être, et il est parti regrettant la vie, parce qu'il laissait seule la compagne abandonnée, mais lui demeura stoïque devant la mort. Il a tenu à ce que son faire-part

portât l'épigraphe d'Allan Kardec: naître; vivre; mourir; renaître et progresser sans cesse; telle est la loi.

— Puisse l'âme poétique d'Hugo d'Alesi voir se réaliser ce rêve, qu'il entrevoyait souvent, celui d'un monde où un artiste comme lui pourra copier Dieu dans la nature sans songer au pain quotidien!

Adieu, Hugo d'Alési, un plus autorisé que moi, un poète, un artiste aurait pu te dire: « au revoir! » au bord de cette tombe où va descendre seule ta dépouille mortelle pendant que ton âme déjà loin a pris son vol vers les belles régions inconnues; — mais aucunes lèvres ne l'eussent prononcé avec plus d'affection... avec plus de regret.

A M. Léon Denis, l'Apôtre

> Mon âme chante, sans règles apprises, tout simplement ce qu'elle ressent.
>
> M. P. N.

Tel un flambeau vivace, dont la flamme éclaire et réchauffe, l'apôtre, le missionnaire, est la clarté bienfaisante qui se répand en rayons brillants et régénérateurs.

Que sa parole soit chaude, vibrante ou pleine de douceur, elle pénètre en nos cœurs; elle instruit notre esprit et lui ouvre des horizons jusqu'alors inconnus ou incompris.

Sa modestie égale sa grandeur, car il est le porte-parole des êtres supérieurs qui l'inspirent et le guident dans sa mission sublime.

De ville en ville, de pays en pays, il parle de progrès et d'immortalité, il dit que tous nous devons nous instruire, travailler et aimer.

Autour de son front se forme une auréole; on sent que des ailes sont près de lui pousser, et tous ceux qui aiment à l'écouter craignent de le voir trop tôt s'envoler vers ces sphères si hautes, qu'il nous apprend à connaître et à désirer.

M. P. NÉVA.

A ces pensées charmantes adressées à l'apôtre, qui en goûtera la poésie, nous ajoutons, pour nos lecteurs, deux petits articles très fins cueillis dans le volume de Mme Néva:

Mes Pensées

Petits poèmes en prose,

qu'a publié cette année M. Paul Leymarie.

LES NIDS

Avez-vous quelquefois songé à cette œuvre, l'une des plus belles du Créateur : la reproduction universelle de tous les êtres animés. Doux et charmant mystère qui s'étend à chaque race, à chaque espèce, et que la nature accomplit dans le secret surhumain, qui lui est imposé par Dieu. Problème merveilleux !

En vain nous efforçons-nous d'analyser et de comprendre ce renouveau qui se suit et s'enchaîne, de saison en saison, d'année en année, de siècle en siècle !

Parmi les plus charmantes, les plus gracieuses reproductions de la nature, l'une des plus poétiques est celle de la gent ailée, des oiseaux, ces bijoux vivants qui sont la joie de tant d'entre vous par la variété de leurs formes, de leurs couleurs et par leurs chants si mélodieux. Musiciens divins, instruits par Dieu même, qui mit, ô miracle, dans leur petit gosier, tant d'harmonies !

Quel instinct surprenant possèdent ces fragiles spécimens de la création ! Le printemps est leur saison d'amour ; de l'aurore au couchant, leur joie, le bonheur de vivre, éclatent en notes fuselées, perlées, stridentes. En variations les plus diverses, ils chantent la nature, le retour du soleil (leur roi), l'amour des choses, de tout ce qui vit, de tout ce qui respire. Leur gazouillis redouble à l'aube et au crépuscule. C'est une hymne de reconnaissance envers Dieu qui les fit naître, qui les créa si charmants ; c'est l'heure de la prière.

Le nid de fauvette.

Une jeune fauvette construit son nid, butinant tout le jour, cueillant, de-ci de-là, mousse bien sèche, brin d'herbe jaunie, fil de laine dérobé aux buissons. Que de patience, que de soins ! Bec et pattes agiles ont, brin à brin, fil à fil, réussi à former le nid. Puis le voilà bien rond, bien douillet, solidement suspendu entre deux branches qui commencent à se couvrir d'un léger feuillage. La fauvette, lasse mais heureuse, s'y installe et le mystère charmant s'accomplit.

Voici la couvée : un, deux, trois, quatre, cinq petits. Plus de chants, la fauvette est trop occupée. Il faut qu'ils aient bien chaud les chers nouveau-nés.

Son compagnon fidèle s'occupe de la pâture. Il va, vient, repart et rapporte insecte ou vermisseau. Peu à peu, la mère ose s'éloigner, à peine quelques instants d'abord, et seulement pour aider à la recherche de la nourriture nécessaire, car les petits deviennent exigeants.

Mais aussi voyez-les ! Recouverts de belles plumes, ils commencent à prendre des airs effrontés; les plus hardis étendent un peu leurs ailes et regardent, en haut, l'espace et le ciel bleu, en bas, les champs, les plaines, les arbres où Dieu les mit.

Et par une belle journée de mai, dame Fauvette, très fière, emmène sa couvée à travers l'espace. Ivres de liberté, timides encore mais bientôt aguerris, les oiselets, voletant sous les vertes feuillées, peu à peu délaissent le nid.

Guidés par l'instinct que possède tout être, ils sauront, à la saison prochaine, suivre l'enseignement reçu, bâtir à leur tour de nouveaux nids et des oiseaux jolis rempliront les ombrages, réjouissant la Nature et nos cœurs « de leurs chants les plus doux ».

M. P. NEVA.

LA MORT N'EXISTE PAS

(*suite*)

CHAPITRE XX

MÉDIUMNITÉ DE WILLIAM FLETCHER

On se souvient peut-être qu'il est dit dans l'*histoire de John Powles*, alors que, parfaitement étrangère à M. Fletcher, j'entrai un soir dans *Steinway Hall*, je l'entendis décrire les circonstances qui accompagnèrent la mort de mon vieil ami d'une manière saisissante. Cela fit une telle impression sur moi que je devins anxieuse d'entendre ce qu'il pourrait me dire encore sur ma vie privée et, dans ce but, je lui écrivis afin d'avoir un rendez-vous chez lui à *Gordon Square*. Je ne lui cachai pas mon nom sachant qu'il devait lui être familier ; car, bien qu'il arrivât récemment d'Amérique, je suis plus connue peut-être, comme auteur, en ce pays qu'en Angleterre. Mais je n'avais pas l'intention de juger ses pouvoirs par ce qu'il me dirait de ma vie extérieure; et, par ce qui suivit, son guide *Winora* devinait évidemment mes pensées à ce sujet. Après la séance j'écrivis ce qui s'y rapporte dans le *Banner of Light*, journal spiritualiste de New-York.

— « J'avais vu déjà bien des clairvoyants tant publics que privés et avais été témoin de faits merveilleux d'adresse de leur part, en nommant et décrivant des objets cachés et lisant de l'imprimé ou de l'écriture que l'on tenait loin de leur vue, mais je connaissais le truc de tout cela. Si M. Fletcher, pensais-je en prenant le chemin de Gordon Square, exécute pour moi un semblable tour d'escamoteur, j'aurai tout à la fois dépensé mon temps et

ma peine ; et je confesse qu'en approchant de sa maison je sentais le doute et craignais que mes sens ne fussent déçus par l'adroit liseur de pensées dont l'éloquence m'avait charmée et m'avait donné le désir de faire plus intimement connaissance avec lui.

Même la vie privée d'une personne de profession devient bien vite propriété publique dans Londres ; et si M. Fletcher avait désiré connaître mes fautes et mes faiblesses il n'avait qu'à s'adresser à..., c'est-à-dire à ma plus chère amie ou à telle autre à qui j'avais rendu le plus de services, pour connaître le pire aspect du plus vilain côté de mon caractère. Mais l'élégant petit groom répondit si promptement à mon coup de sonnette que je n'eus pas le temps de m'en retourner et je fus introduite, par un hall couvert de tapis et un escalier, dans un double salon, démontrant avec évidence que mon clairvoyant ami possédait non seulement les goûts d'un artiste mais les moyens de les satisfaire. Dans la chambre du fond, que j'entrai visiter, étaient suspendues des peintures et un ameublement luxueux couvert de belles tapisseries s'y faisait remarquer les mêmes tapisseries garnissaient les fenêtres à travers lesquelles on pouvait voir, dans le jardin, de beaux vieux arbres sous l'ombrage des quels jouaient les chiens de M. Fletcher.

Rien n'était plus éloigné de l'idée qu'on peut avoir de l'antre mystérieux d'un magicien ou de la demeure d'un homme qui est contraint de descendre jusqu'à la duperie pour vivre. Peu de minutes après, M. Fletcher entra dans la chambre et me salua de l'air d'un gentleman. Nous ne nous entretînmes pas d'affaires, toutefois, avant de m'avoir promenée autour des salons et montré ses peintures favorites parmi lesquelles un portrait de Sarah Bernhardt, gravé par elle-même, dans le rôle de Mme Clarkson, de l'*Etrangère*. Après quoi nous revînmes dans le salon du fond ; et, sans assombrir les fenêtres ni prendre aucune précaution, nous nous assîmes sur la causense, en face l'un de l'autre tandis que M. Fletcher plaçait légèrement sa main gauche sur la mienne.

En l'espace d'une minute, j'observai plusieurs frissons convulsifs passer à travers son corps. Ses yeux se fermèrent et sa tête se renversa en arrière, sur les coussins avec l'apparence du sommeil. J'étais assise parfaitement calme et silencieuse, ma main dans la sienne. Tout à coup, il rouvrit les yeux très naturellement et, se redressant, il commença à me parler d'une voix douce, faible et féminine. Il (ou plutôt son guide, *Winona*) commença par dire qu'elle ne voulait pas gaspiller mon temps sur des faits qu'elle aurait pu recueillir dans le monde, mais se bornerait à parler de ma vie intime. Là-dessus, avec la plus surprenante perspicacité, elle me dit mes pensées et mes sentiments, les lisant comme dans un livre. Elle me répéta les paroles et les actions qui avaient été dites et faites en des lieux éloignés de centaines de milles. Elle me dépeignit les caractères de mes connaissances,

montrant celles qui étaient sincères ou fausses, me donnant leurs noms et les lieux de leurs résidences. Elle me dit le mobile de certaines de mes actions et, ce qui est plus étrange, me révélant sur moi des vérités que je n'avais pas retenues avant qu'elles me fussent présentées par le moyen d'un parfait étranger. Chaque question que je lui posai reçut exactement sa réponse et je fus invitée, à plusieurs reprises, à tirer d'elle de plus amples révélations.

Le fait est que je fus frappée presque de mutisme par ce que j'entendis et devins incapable de rien faire que de m'émerveiller du don stupéfiant qui rend un homme capable non seulement de lire chacune des pensées qui traversaient mon cerveau mais de voir, comme dans un miroir, des scènes passées à des milles de là, avec les acteurs qui s'y trouvaient mêlés et les motifs qui les faisaient jouer. *Winona* lisait dans l'avenir comme dans le passé et la première prophétie qu'elle énonça clairement s'est déjà réalisée de la manière la plus inattendue. Quand j'annonçai que j'étais satisfaite, le clairvoyant laissa sa tête retomber encore sur les coussins, les mêmes frémissements agitèrent son corps et, une minute après, il était souriant près de moi et supposant que j'avais eu une bonne séance.

Ceci est une partie de la lettre que j'écrivis au *Banner of Light*. Mais une description de mots, si forte soit-elle, ne peut jamais avoir le même poids que les paroles elles-mêmes.

Cependant je suis si anxieuse d'établir cet exposé, aussi digne de confiance que possible, que je veux maintenant aller plus loin et que je veux donner les paroles exactes que Winona prononça en cette circonstance et comme je les recueillis tombant de ses lèvres. Je dois en omettre quelques-unes, non dans mon propre intérêt, mais parce qu'elles feraient, à cause de la trahison qu'elles leur attribuent à juste titre, du tort à certaines personnes encore de ce monde. Mais il en restera suffisamment, j'ai confiance, pour prouver combien l'esprit avait pénétré profondément dans ma vie intime.

Ceci est donc la plus grande partie de ce que Winona m'a dit le 27 juin 1879 :

— « Vous êtes un enfant de la destinée qui ne fut jamais un enfant. Votre vie est plus remplie de tragédies qu'aucune des vies que j'aie lues encore. Je ne parlerai pas des faits passés parce qu'ils sont connus du monde et que je puis les avoir appris par d'autres personnes. Mais je vous parlerai de vous-même. Lorque je viens me mettre en contact avec vous, j'ai à quitter le monde terrestre et dois entrer dans la sphère planétaire dans laquelle vous habitez (et toujours vous devez habiter) *seule.*

C'est comme si vous étiez dans une chambre fermée au reste de l'humanité. Vous êtes un des *aimants* du monde. Vous n'avez rien réellement de

commun avec le reste. Vous attirez les gens à vous et vivez sur leur vie ; et quand ils n'ont plus rien à vous donner, ni vous plus rien à leur demander, la sympathie s'efface des deux côtés. Il doit en être ainsi, parce que l'esprit réclame la nourriture de même que le corps; et quand la provision est épuisée l'affection est vaincue par la faim et les personnes disparaissent de votre vie. Vous avez souvent été surprise vous-même de constater qu'une connaissance, qui semblait nécessaire à votre vie aujourd'hui, vous devenait parfaitement indifférente demain.

Ceci est la raison. Plus que cela. Si vous continuiez à voir ceux dont vous avez épuisé le système spirituel, ils vous empoisonneraient au lieu de vous nourrir. Vous pouvez ne pas approuver cela, mais, le plus souvent, il faut quitter ceux que vous appréciez le plus. La séparation loin de diminuer votre influence sur eux l'augmente. Des rapports constants peuvent être fatals à vos affections les plus chères. Vous tirez tant des autres que vous les « videz » et qu'il ne leur reste rien à vous donner. Vous vous êtes souvent étonnée de même de ce que, après avoir demeuré un peu de temps dans un endroit vous y devenez triste, fatiguée et malade, non point physiquement, mais mentalement, et vous sentez qu'il vous *faut quitter* ce lieu et aller ailleurs. Quand vous êtes établie en cette place agréable, vous pensez tout d'abord que c'est le lieu véritable, où vous serez contente de vivre et de mourir, mais, après peu de temps, la même lassitude et la même défaillance reviennent de nouveau et vous pensez que vous ne pourrez respirer que lorsque comme l'autre fois, vous serez partie de là. Ce n'est pas par caprice. C'est parce que votre nature a épuisé tout ce qu'elle pouvait tirer de ceux qui vous entouraient.

Vous ne pourrez jamais vivre longtemps nulle part sans changer et — laissez-moi vous prévenir — que jamais vous ne vous établirez quelque part avec l'idée d'y vivre entièrement. Si vous étiez forcée de le faire, vous mourriez bientôt. Vous mourriez de faim spirituellement.

Tout le monde n'est pas né sous un destin fatal, mais vous l'êtes et vous pouvez peu de chose pour modifier votre destinée. L'Angleterre est le pays de votre destinée. Vous ne prospérerez jamais en santé, en esprit, ni en fortune dans un pays étranger. Il est bon d'aller au dehors pour changer, mais n'essayez jamais d'y vivre. Vous songez à aller à l'étranger maintenant, mais vous n'y demeurerez pas aussi longtemps que vous le désirez.

Quelque chose doit arriver qui vous fera modifier vos plans, non pas un vrai chagrin, mais une inquiétude vague. Les projets que vous formez ne réussiront point. (Cette prédiction s'est accomplie à la lettre.) Cette année complète une ère dans votre carrière professionnelle, non pas de mauvaise chance, mais plutôt de stagnation. Votre travail a été presque engourd ces années dernières. La Noël de 1879 vous apportera une fortune plusbril-

lante. Quelqu'un, qui a paru vous abandonner, reviendra, empressé de nouveau, soutenir votre cause et vous procurer beaucoup d'argent (ceci s'est également réalisé). Vous n'avez pas encore atteint le zénith de vos succès qui est à venir. Vous aurez un autre enfant, un certainement, mais je ne suis pas certaine qu'il vivra en ce monde. Je ne vois pas sa vie terrestre, mais je vous vois dans cette condition.

Votre système nerveux a été, pendant bien des années, de force à supporter sa plus haute tension. Maintenant, il est relâché et vos pouvoirs physiques sont à leur déclin le plus bas.

Vous ne pourriez pas supporter d'enfant dans votre condition actuelle. Vous devez avoir le cœur plus libre, il faut que vous soyez plus heureuse avant que cela puisse arriver. Vous devez cesser de souhaiter un enfant ou de le désirer. Vous n'avez jamais eu le cœur réellement à l'aise. Tout même votre bonheur a été fébrile.

Je vois votre mauvais génie féminin. Il est sorti de votre vie à présent, mais il l'a traversée (1) . . . .

1883 sera pour vous une année très malheureuse, vous aurez une grave maladie. Vos amis ne sauront pas si vous vivrez ou si vous mourrez, et, durant cette maladie vous éprouverez une grande agonie morale causée par une femme dont le nom commence par (1). . . . .

. . . .

« Considérant que M. Flètcher n'avait jamais vu, ou, aussi loin que je savais, jamais entendu parler des personnes mentionnées dans cette tirade, c'est un sujet de méditation de se demander où et de qui il a recueilli cette vue perçante de leurs caractères et de leurs personnalités. Je puis affirmer que chaque mot de tout cela est strictement vrai. »

— « Plusieurs esprits sont autour de vous. Quelques-uns désirent parler.

. . . .

« Un grand et noble esprit se tient derrière vous avec les mains étendues sur votre tête pour vous bénir. C'est votre père. Il envoie ce message : Ma chère enfant. Il y avait tant d'influences antagonistes à la mienne dans votre dernier mariage que je trouvais très difficile d'approcher de vous ; maintenant elles se sont éloignées. Les conditions présentes me sont beaucoup plus favorables et j'espère être avec vous souvent et vous aider dans la vie qui est devant vous.

« — Il y a le visage d'un esprit glorifié au-dessus de votre tête et je vois son nom : « Powles ». Cet esprit est très près de vous et plus attaché à vous qu'aucun autre de la terre. Il vient seulement à vous ainsi qu'une

(1) Ici le traducteur croit devoir passer plusieurs pages de révélations trop intimes sur les chagrins que l'auteur a éprouvés par des affections trompées, des amitiés fausses qu'elle affirme exactes et dont la traduction offrirait peu d'intérêt aux lecteurs.

autre créature, votre second enfant. Il dit que vous le reconnaîtrez à un signe, la chanson que vous lui chantiez à son lit de mort. Son amour pour vous est le meilleur et le plus pur et il est toujours auprès de vous, quoique des influences lui interdisent quelquefois de se manifester. Votre enfant vient en flottant et joint ses mains aux siennes. C'est un très pur et bel esprit. Elle fait entendre que son nom, sur la terre était le même que le vôtre, mais elle est appelée d'un autre nom dans les sphères, un nom qui a quelque rapport avec les fleurs. Elle m'apporte un bouquet de purs lis blancs teintés de bleu, avec des pétales bleus, liés avec un morceau de ruban bleu, et elle me dit, par geste, que son nom d'esprit a quelque chose de commun avec cela. Je pense que je dois m'en aller à présent, mais j'espère que vous reviendrez me demander séance encore. Je crois que je pourrai vous en dire davantage la fois prochaine. Mon nom est Winona et quand vous m'appellerez, je viendrai... Adieu. »

Ce fut la fin de ma première séance avec M. Fletcher et je pense que même les sceptiques voudront bien reconnaître qu'elle était suffisamment étonnante pour une première entrevue avec un monsieur absolument étranger.

L'année suivante j'écrivis encore au *Banner of Light* au sujet de M. Fletcher, mais ne donnerai ici qu'un extrait de ma lettre :

— « Je vous disais, dans ma lettre de l'an passé, que j'avais tenu une séance avec M. Fletcher, d'une nature si privée qu'il m'était impossible de la livrer au public. Durant cette entrevue Winona me fit plusieurs prophéties étonnantes que vos lecteurs pourront éprouver quelque intérêt à connaître et dont quelques-unes se sont accomplies déjà.

« Désirant obtenir quelques preuves plus récentes des pouvoirs de M. Fletcher, avant de vous écrire cette lettre, j'ai préparé différentes sortes de preuves pour lui la semaine passée. D'un tiroir plein de vieilles lettres j'ai fait choix, *les yeux fermés*, de quatre feuilles de papier pliées, lesquelles je glissai dans quatre enveloppes blanches préparées à cet effet — toujours sans regarder — et les fermai, comme d'habitude, avec de la gomme puis je les scellai avec de la cire à cacheter. Je portai ces enveloppes à M. Fletcher et priai Wisona de me dire le caractère des personnes qui avaient écrit ces lettres.

Elle les plaça consciencieusement sur le front du médium, et comme elle me les rendait, une par une, j'écrivis ses commentaires sur chacune sur le côté de la couverture de l'enveloppe.

En brisant les cachets, le caractère de chaque écrivain se trouva être parfaitement défini, quoique les lettres eussent été écrites depuis plusieurs années (un fait que Wisona avait tout de suite découvert). Elle me dit aussi ceux de mes correspondants qui étaient morts et ceux qui étaient vivants.

Ici vous observerez qu'il ne pouvait exister aucune réaction de mon cerveau sur celui du sensitif, car j'ignorais parfaitement, jusqu'à ce que j'eusse ouvert les enveloppes, par qui les lettres m'avaient été écrites. Il y a deux mois, j'étais invitée à m'associer dans une spéculation dont le résultat me paraissait incertain. Je me rendis donc chez M. Fletcher et demandai un entretien à Winona, entendant la consulter en la matière. Mais, avant que j'eusse le temps de lui exposer le sujet, elle me donna son opinion, me parlant de l'affaire elle-même, des gens qui y étaient associés, et de l'argent qu'elle devrait produire; et, finalement, elle m'expliqua comment elle tomberait, avec les moyens qui seraient employés jusqu'à la fin, mettant enfin son veto formel pour que je ne m'occupasse nullement de cette affaire.

Je suivis l'avis de Wisona et lui fus reconnaissante depuis d'avoir agi ainsi car les choses ont tourné comme elle les avait prédites.

Je pense que les gens qui désirent tirer le plus grand bien possible de la clairvoyance devraient être plutôt prêts à écouter et à apprendre qu'à chicaner et à questionner.

Beaucoup, qui m'ont entendu relater les résultats de mes expériences, se sont rués pêle-mêle vers le même médium peut-être et en sont revenus désappointés.

S'ils revoyaient leur entrevue ils trouveraient probablement qu'ils ont fait toute la conversation et fourni toutes les informations, ne laissant au clairvoyant faire quoique ce soit. A de telles gens je dirai toujours, si leur désir est d'obtenir des avis pour leurs affaires ou des nouvelles d'un ami perdu : *Soyez parfaitement passifs*, jusqu'à ce que le médium ait dit tout ce qu'il a à dire. Donnez-lui le temps de se mettre en rapport avec vous et le calme nécessaire pour se mettre en communication avec les Esprits que vous amenez avec vous; car se sont *eux* et non *ses* contrôles qui lui fournissent l'histoire de votre vie ou montrent les dangers menaçants. Quand il aura fini de parler il vous demandera probablement si vous avez des questions à lui poser et *alors*, ce sera votre tour de parler et d'obtenir toute information spéciale que vous désirez obtenir.

Si ces instructions sont observées vous aurez vraisemblablement une séance beaucoup plus satisfaisante qu'autrement.

(*A suivre*)

FLORENCE MARRYAT
Pour la traduction
LÉOPOLD DAUVIL

L'Esprit des Nombres

La *Revue Spirite* ne refusera pas, à l'homme simple et aimable qu'est M. Bustarret, le plaisir de publier cet article qui a déjà été donné par plusieurs journaux, et par *Le Voltaire* en dernier lieu.

L'esprit des nombres est un sujet fort abstrait et, tout exact qu'il soit, je souhaite que tous les lecteurs suivent la pensée de l'auteur et adoptent les prémisses et les conclusions de M. Bustarret, afin de tirer un grand profit de l'*esprit des nombres*.

L. D.

L'esprit des nombres n'est point le *Saint-Esprit* mais la quintessence de *l'esprit sain* que tout être humain doit posséder pour connaître la vérité, pour jouir de ses droits et accomplir ses devoirs.

L'esprit des nombres est cette puissance qui dissipe tous les points mensongers de cette terre, promise par les prêtres de toutes les religions et qui nous permet de rétablir aujourd'hui, sur son axe de rotation, toute la Société humaine.

Montesquieu, Blaise Pascal, Condorcet, Toussenel et bien d'autres nous ont laissé des ouvrages importants sur l'Esprit, *Esprit des lois*, *Esprit géographique*, *Esprit des Bêtes*, *Esprit des autres*, etc., mais le livre intitulé *Esprit des nombres* est à faire et quelques pages bien remplies d'un tel livre seraient précieuses et fort utiles à beaucoup de gens pour les rétablir dans l'équilibre du sens commun.

Psychologues, spirites, mystiques, soldats de l'Armée du Salut, magistrats, médecins, économistes, hommes politiques y trouveraient la morale scientifique, la rectification de l'enseignement scolastique, de la loi Falloux et des moyens nouveaux de conduite sociale. Cournot, dans son *Traité de l'enchainement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire en 1861*, en avait assemblé les éléments, mais cette édition est épuisée.

L'esprit des nombres est assurément le plus subtil et le plus bienfaisant des esprits assimilables. Le NOMBRE EST TOUT et PARTOUT *unité*, *dualité*, *trinité*, numération, c'est l'instrument de la justice, de la raison et du raisonnement par l'harmonie des rapports des principes de la vie exposés dans les sept sciences et reconnus par nos cinq sens.

En limitant la combinaison du mouvement du cercle dans le carré et du cercle hors du carré la *numération décimale* et *duodécimale* qui en résulte nous fait atteindre, du centre à la périphérie, les points extrêmes de la connaissance humaine et abandonner en chemin tous les dogmes des systèmes

théologiques et les empiriques de toutes les époques, de tous les pays et de toutes les écoles.

Les nombres 3, 4, 7, 12, considérés encore comme sacrés par la superstition et l'ignorance cessent de l'être, ils sont *triangulaires*, *quadratiques*, *pyramidaux*. Les nombres *premiers* sont *linéaires*, les *nombres surfaces* sont le produit de *2 facteurs*, et *3 facteurs* engendrent les *nombres corporels*. Dans un nombre *renversé*, la différence en plus ou moins est toujours 9 ou multiple de 9 carré de 3. Trinité de la vie, *Père*, *Mère*, *Enfant*, etc. *L'esprit des nombres* démasque les deux grands dogmes du JUDAISME. L'*Unithéisme* et le *Messianisme* ne sont que la négation de l'*unité* du principe scientifique de la vie. Ils ne peuvent donc plus représenter la loi du monde et s'opposer au triomphe de la justice et de l'unité sociale dans l'humanité. Le droit et le devoir des gouvernements des nations est de faire cesser les bonnes œuvres ou plutôt la domination occulte des rois d'Israël modernes par une plus juste organisation de la *propriété*, de la *possession* et de la *société*.

Il faut condamner tous ces livres d'arithmétique qui faussent l'esprit de la jeunesse, font prévaloir la chère usure du prêt à intérêt contre le bon usage de l'argent social, qui propagent l'idée d'association malfaisantes dans ces *sociétés artificielles anonymes*, ou autres, nées sous la plume de deux notaires, dont les actions en *papier* n'ont été imaginées que pour dévorer la *société réelle*. *L'esprit des nombres* nous fait condamner aussi les jeux de hasard, les loteries, les courses et tous les forfaits de la ploutocratie. Néanmoins les vingt-deux piliers de la façade de la Bourse agrandie, représentation symbolique des vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu, rappelleront toujours à la postérité la puissance des rois du peuple d'Israël qui détiennent, à notre époque républicaine, toutes les richesses des nations.

Pour terminer cet article, bien chargé d'idées fondamentales, il est important de signaler, à l'attention particulière des lecteurs, un fait constant universel peu remarqué, c'est que toutes les actions humaines de l'individu sont *d'ordre décimal*, tandis que tout ce qui en est le produit ou qui nous affecte de l'extérieur est *d'ordre duo-décimal* parce que le temps et l'espace viennent toujours, plus ou moins comme facteurs, s'adjoindre à notre œuvre. L'alphabet français a vingt-cinq lettres ; la littérature, dix parties du discours ; la portée musicale n'a que cinq lignes noires et quatre intervalles tandis que les ondes sonores sont des unités de 12 et se règlent en 12 intervalles égaux qui forment l'échelle chromatique des notes de musique.

Ainsi le 5ᵉ *la* du piano ou du *diapason* est le centre des quatre-vingt-cinq touches du clavier soit $17 \times 5 = 85$ ou $7 \times 12 + 1 = 85$. Ce *la* avec les deux intervalles supérieurs forme la dissonance mère des consonances. Elle s'appelle *tierce mineure* et unie aux douze intervalles chromatiques établit par 15×12 les 180 nombres du demi-horizon auditif tonique, majeur en

montant, mineur en descendant. Mais dans chaque ton, se réduisant aux huit notes encore désignées par les termes latins de l'hymne de saint Jean, la huitième, appelée octave, résonne *ut* en accords parfaits de quinte, octave et douzième de la fondamentale. La tonique fondamentale majeure devient relative en mineur et vice-versa en montant et descendant. Il suffirait d'adopter l'esprit des nombres pour rendre agréable, clair et prompt, l'enseignement de la musique et de l'harmonie...

BUSTARRET-GRAULLOT.

ŒUVRES POSTHUMES

DIEU ET L'HOMME

Extrait des « *Enseignements Spiritualistes* » de STAINTON MOSES en vente à la Librairie Spirite.

Nous nous proposons de vous présenter un tableau de la religion que nous désirons voir s'établir parmi les hommes.

Commençons par Dieu, le maître suprême de l'Univers, qui domine tout dans son calme éternel, directeur et juge de la totalité de la création. En solennelle adoration nous nous prosternons devant Sa Majesté. Nous ne l'avons pas vu et nous n'espérons pas approcher de sa Présence. Des millions de siècles, pour employer votre mode de compter, suivis de myriades et myriades incalculables d'âges, doivent s'écouler avant que l'esprit perfectionné, par la souffrance et l'expérience, puisse pénétrer dans le sanctuaire intérieur, en la présence du Dieu Tout Pur, Tout Saint, Tout Parfait. Nous ne l'avons pas vu, mais par notre connaissance plus intime de ses œuvres nous savons mieux la perfection sans limites de sa nature. Nous la sentons sous mille formes qui n'atteignent jamais votre terre trop basse. Nous en trouvons la trace dans mille circonstances que vous ne soupçonnez même pas. Et pendant que pauvres ignorants, vous dogmatisez sur les attributs essentiels de Dieu et modelez un être qui vous ressemble, nous nous contentons de sentir et de savoir que son pouvoir est l'opération d'une Intelligence sage, tout amour et pénétrant tout. Nous savons que ses relations avec nous sont remplies d'amour et de tendresse.

Nous ne cherchons pas à deviner indiscrètement le futur, nous le laissons à Celui dont nous avons éprouvé dans le passé et le présent l'abondante miséricorde. Nous croyons en Dieu trop réellement pour nous soucier de spéculer. Nous vivons pour et par Lui. Nous nous efforçons d'apprendre sa

volonté et d'y obéir, assurés qu'en agissant ainsi nous obtiendrons des grâces pour nous et tous les êtres créés dont nous nous occupons, et toujours nous lui rendons les honneurs qui lui sont dus et le seul hommage que Sa Majesté accepte. Nous l'aimons, nous lui rendons un culte, nous l'adorons; nous lui sommes soumis et nous ne discutons pas plus ses plans que nous ne cherchons à pénétrer ses mystères.

Vous devez vous contenter de savoir que le jour viendra où nous pourrons vous renseigner d'une façon plus certaine sur l'origine de l'homme, sa nature spirituelle et sa destinée. Nous ne sommes pas chargés d'alimenter la curiosité ni d'égarer votre esprit par des idées et des spéculations au-dessus de ses moyens. Vous pouvez savoir que l'histoire théologique, telle qu'elle est contée et acceptée, d'une faute faisant tomber d'un état de pureté à un état de péché est trompeuse.

Certains érudits religieux n'ont pas renoncé à vouloir concilier la raison avec cette légende défigurée ; vous ferez mieux de porter votre attention sur la condition actuelle de l'homme, esprit incarné, de chercher comment il peut apprendre les lois qui le gouvernent, comment son obéissance à ces lois le mène au bonheur dans le présent et au progrès dans le futur immédiat. Laissez les lointaines sphères où les purifiés seuls résident. L'œil mortel ne peut contempler leurs secrets. L'accès n'en est ouvert qu'aux Bienheureux, vous et tous y atteindrez après la préparation et le développement indispensables.

Il est plus important de vous parler du devoir et du travail de l'homme sur la terre. L'homme, vous le savez, est un esprit, temporairement enfermé dans un corps de chair ; *un esprit avec un corps spirituel*, qui doit survivre à sa séparation du corps charnel. Un de vos instructeurs a eu raison de vous le dire, quoiqu'il ait erré dans des détails minimes ; *ce corps spirituel* est l'objet principal de votre éducation ici-bas, il doit être développé et préparé à sa vie, dans les sphères d'esprits ; vie qui, autant qu'il vous concerne de le savoir, est sans fin. Vous ne pouvez imaginer ce que signifie : Éternité.

L'esprit incarné a la conscience innée, souvent informe et grossière du juste et de l'injuste ; les occasions de se développer lui sont offertes, il a ses degrés de probation, ses phases de préparation ; des aides pour progresser, s'il veut en user. Nous avons déjà parlé de cela et nous nous y étendrons plus tard.

Aujourd'hui nous vous dirons le devoir de l'homme dans la période de probation.

L'homme, être spirituel responsable, a des devoirs à remplir vis-à-vis de lui-même, de son prochain et de son Dieu.

Vos guides instructeurs ont suffisamment esquissé le code moral qui regarde l'esprit de l'homme, mais à côté et au delà de ce qu'il ont pu vous

apprendre s'étend un vaste domaine. L'influence *de l'esprit sur l'esprit*, à peine reconnue encore parmi les hommes, est le plus puissant secours ou le plus redoutable obstacle au progrès humain. Résumons. — Par le mot Progrès ou connaissance de soi-même, nous entendons le devoir de l'homme, entité spirituelle qui doit faire un constant effort pour activer son développement intérieur. — Le devoir de l'homme, être intellectuel et raisonnable, se définit par le mot Culture ou poursuite des connaissances, non dans une seule direction, mais dans toutes ; non par intérêt matériel, mais pour stimuler des facultés qui, destinées à se perpétuer, doivent croître sans cesse. — Enfin, vis-à-vis de son esprit, caché sous une forme de chair, le devoir de l'homme est Pureté. Donc Progrès, Culture, Pureté, totalisent *grosso modo* les devoirs de l'homme envers lui-même en tant qu'être spirituel, intellectuel et matériel.

Quant au devoir de l'homme envers la race dont il est une unité, la communauté dont il est membre, nous essayons de cristalliser en un mot l'idée centrale qui en est le moteur. Charité ou Tolérance pour les divergences d'opinion, charitable appréciation d'actes et paroles douteuses, bienveillance dans les relations, empressement à aider son prochain, sans désir de récompense ; courtoisie et douceur de conduite ; patience en face de l'injustice ou interprétation malveillante ; intégrité dans les affaires ou projets unie à une indulgente et affectueuse bonté ; sympathie pour les peines d'autrui ; miséricorde, pitié et tendresse de cœur ; respect de l'autorité dans sa sphère ; respect des droits du faible ; ces qualités et d'autres de même genre sont la véritable essence du caractère du Christ, nous les exprimons par le mot Charité ou Amour actif.

Quant à la relation entre l'homme et son Dieu, elle doit être celle d'un être qui, placé à l'un des plus bas échelons de l'existence, approche de la Fontaine de Lumière incréée, du Grand Auteur, du Père de tout.

L'attitude est indiquée par cette parole de la Bible : « Les anges se voilent la face de leurs ailes quand ils s'inclinent devant son trône. » Cette figure symbolise la *vénération* et l'*adoration* dont l'esprit de l'homme doit être possédé. Vénération et crainte, mais sans tremblante frayeur. Adoration pénétrée des vastes distances qui séparent Dieu de l'homme et attentive à reconnaître les agents intermédiaires qui rattachent le Plus Haut à ses enfants. Vénération, Adoration, Amour, telles sont les qualités qui doivent inspirer l'esprit dans sa relation avec Dieu.

Cette vague esquisse des devoirs de l'homme peut être complétée, mais en les observant l'homme est en état de réaliser des progrès, d'être un bon citoyen, il peut servir de modèle dans n'importe quelle situation de la vie. Nous n'avons pas parlé du devoir extérieur dont nous ne méconnaissons pas l'importance. Aussi longtemps que l'homme est un être physique, les actes

physiques occupent une grande place ; nous ne craignons pas qu'on cesse d'y attacher une importance suffisante, c'est pourquoi nous n'appuyons pas sur ce côté de la question. Nous nous occupons surtout d'attirer votre attention sur votre véritable moi ; nous insistons pour que vous considériez tout ce que vous faites *comme la manifestation extérieure d'un esprit intérieur qui déterminera* votre future condition d'existence quand vous quitterez ce cycle. Quand vous reconnaissez l'Esprit qui est l'âme de tout, qui est la réalité et la vie cachées sous la nature et l'humanité et qui se manifeste sous les formes les plus diverses, vous êtes inspiré par la vraie Sagesse. Nous avons maintenant à traiter des résultats qui dérivent de l'observance ou de la non-acceptation du devoir de l'homme. Celui qui le remplit selon sa capacité avec l'honnête, sincère et unique désir de l'exécuter de son mieux est récompensé en progrès. Nous disons progrès, parce que l'homme est enclin à perdre de vue ce fait persistant que l'esprit de l'homme trouve dans le progrès le plus réel bonheur. L'âme pure n'a qu'un contentement relatif, elle ne peut pas se reposer dans ce qui est passé, elle n'y voit qu'un stimulant qui la presse d'avancer, elle va vers l'avenir dans l'espoir et l'attente d'un développement toujours plus étendu. L'âme qui s'endormirait satisfaite, imaginant qu'elle est au but, serait en danger de rétrograder. La véritable attitude de l'esprit est celle de l'effort ardent et ascensionnel, son bonheur est dans la progression perpétuelle; il n'y a pas de finalité, aucune, aucune, aucune !

Ceci s'applique non seulement au fragment d'existence que vous appelez vie, mais à la totalité de l'être. Oui, les actions accomplies pendant l'incarnation ont leur suite dans la vie désincarnée, la barrière que vous nommez mort ne limite rien. Loin de là, car la condition de l'esprit, au recommencement de sa vie réelle, est déterminée par ses actes corporels. L'esprit qui a été indolent ou impur gravite nécessairement dans sa sphère congéniale et commence une période de probation qui a pour objet de le purifier des habitudes prises pendant sa vie terrestre, de lui inspirer la honte et le remords qui le ramèneront au désir de s'élever. Ceci est le châtiment de la transgression et non un jugement arbitraire, c'est l'inévitable sentence qui condamne au remords, au repentir ; rétribution du péché conscient. C'est la verge qui châtie, mais elle n'est pas appliquée par une Divinité vengeresse, c'est la loi d'un Père tendre qui montre à l'enfant sa faute et le moyen d'y remédier. La récompense n'est pas un inactif, monotone ou sensuel repos, c'est la conscience du devoir accompli, du progrès réalisé, de la capacité accrue pour progresser encore, de l'amour de Dieu et de l'homme augmenté, de la vérité servie et conservée.

C'est la récompense de l'esprit, elle vient comme le reste après le labeur, comme l'eau à l'altéré, comme la sensation de joie au voyageur qui aper-

çoit sa maison. C'est la gratification durement gagnée et qui est un aiguillon poussant vers d'autres progrès.

Nous traitons l'homme, vous le voyez, comme une intelligence vivante, seule avec ses responsabilités et seule dans ses efforts, nous n'avons pas trouvé nécessaire de toucher à l'aide administrée par les esprits gardiens ni aux impulsions et impressions qui inondent l'âme ouverte. Ce qui nous occupe est cette phase de l'existence de l'homme qui est offerte à votre investigation et se manifeste à vos yeux. Nous n'avons pas non plus fait mention d'une réserve illimitée de mérites, acquise par la mort du fils sans péché de Dieu et conservée, pour que l'homme y puise à volonté, se livre à des sortes d'échanges pour racheter ses propres fautes et se présente ensuite devant l'Éternel, même après une vie souillée de crimes. Nous ne pouvons parler d'une conception née d'une imagination stupide et perverse. L'homme a toujours à sa portée des secours puissants, mais il n'y a pas de sacrifice expiatoire auquel il puisse en appeler, et quand son lâche cœur est tordu par la peur à l'approche de la dissolution, aucun messager ne vient le consoler, on lui laisse sentir son danger et la terreur peut l'amener à voir son péché et à se repentir.

Nous ignorons qu'il y ait une autre réserve de mérite que celle que l'homme amasse pour lui au prix de lents et laborieux efforts. Nous ne connaissons que la voie suivie par les Bienheureux eux-mêmes pour parvenir aux sphères de béatitude. Point d'incantation magique transformant en saint le réprouvé endurci; ces inventions blasphématoires détournent l'homme des aides et des protections qui l'entourent. Nous n'avons pas le pouvoir, en vérité, de travailler, en dehors de l'homme, au salut qu'il doit gagner par son labeur, mais nous pouvons l'assister, le réconforter, le soutenir, il peut attirer à lui les secours par le puissant moyen de la prière. Ah ! vous ignorez quelle force vous négligez en ne recherchant pas, par une prière continuelle, à communier avec les esprits purs et bons qui sont prêts à venir vous consoler et vous instruire. L'élan de la louange qui met l'âme en harmonie avec Dieu et la prière qui fait mouvoir les agents spirituels sont les grands moteurs toujours au service de l'homme, et il passe près d'eux et il s'attache à des fictions au lieu de secouer sa paresse et d'étudier les faits.

Nous attachons peu d'importance à la croyance individuelle qui s'altère assez tôt, car les suppositions faites au cours de la vie terrestre et même défendues avec une véhémence agressive, sont dissipées comme le serait un nuage léger par la lumière des sphères. Nous tenons beaucoup aux actes. Nous ne demandons pas : « Que croyait-il ? » mais : « Qu'a-t-il fait ? »

Nous savons que les habitudes, les dispositions, les caractères sont formés par les actions qui décident ainsi de la condition de l'esprit. Nous

savons aussi que ces habitudes et ces caractères ne peuvent être changés qu'après une longue et laborieuse marche en avant; c'est donc aux actes, non aux mots, aux réalités, non aux professions de foi, que nous regardons.

Nous enseignons la religion du corps et la religion de l'âme, une religion pure, progressive et vraie, qui ne poursuit pas une finalité, mais fait gravir à son adepte des hauteurs de plus en plus vertigineuses ; la lie de la terre s'élimine pendant cette grandiose ascension, la nature spirituelle affinée, portée au sublime, perfectionnée par l'expérience de la douleur et du travail, se présente glorieusement pure devant son Dieu. Dans cette religion ni inertie, ni indifférence. Le mot d'ordre de l'enseignement spirituel est bonne volonté loyale et zélée. Point d'échappatoire aux conséquences des actes, une telle fuite est impossible. La faute comporte son propre châtiment. Vous ne trouvez pas dans ces instructions la doctrine qui permet de charger un autre des fardeaux que vous avez préparés, vous devez les supporter et votre esprit doit gémir sous leur poids, chacun travaille, souffre et expie pour soi ; les actes et les habitudes ont beaucoup plus d'importance que les croyances ; aucune formalité religieuse ne protège l'esprit souillé. Vous obtiendrez miséricorde quand vous l'aurez gagnée ; ou plutôt le repentir et l'amendement, la pureté et la sincérité, la vérité et le progrès apportant leur propre récompense, vous n'aurez à implorer ni miséricorde, ni pitié.

Ceci est la religion du corps et de l'esprit que nous proclamons. Elle est de Dieu et les jours approchent où l'homme le saura.

✠ Imperator.

CORRESPONDANCE

Il m'est difficile de répondre personnellement à tous les correspondants qui m'adressent leurs vœux pour la réussite du Cercle Allan Kardec.

Quelques-uns ont joint à ces félicitations le montant de leurs cotisations et s'inscrivent comme sociétaires.

D'autres, de situation moins fortunée, tiennent à coopérer à l'érection de l'édifice et apportent, suivant leurs forces, une pierre plus ou moins lourde à pied d'œuvre.

De ce nombre sont quelques personnes dont les envois modestes nous ont touché et je suis chargé par les membres du Conseil d'administration de leur adresser tous nos remerciements et particulièrement à deux instituteurs spirites que je ne nomme point, mais dont les noms restent inscrits d'une façon indélébile sur le *Grand Livre du Cercle*.

Le commandant Thirion, notre trésorier, fera parvenir aux intéressés les reçus de cotisations venues de la France et de l'Étranger.

Pour les membres du Cercle Allan Kardec,
Le Président,
P. MANTIN.

BIBLIOGRAPHIE.

Pourquoi la Vie ?
Ce que nous sommes ! D'où nous venons ! Où nons allons !
Par Léon Denis.

Nouvelle édition corrigée et augmentée, 116[e] mille, publiée sous un format agrandi, in-12, de 48 pages, avec réduction de prix. En librairie 0 fr. 10.

M. Léon Denis vient de publier une nouvelle édition plus complète de cette brochure de propagande qui a déjà répandu la première semence de nos croyances en tant de milieux. Il lui a donné plus d'apparence en agrandissant le format et plus d'actualité en y ajoutant les indications et les témoignages nouveaux en faveur de notre cause. Ainsi cette brochure, à la fois concise et entraînante, devient un précieux instrument de propagande de diffusion de la vérité.

Voici ce qu'en dit le journal *La Dépêche* :

« En ce temps où d'aucuns s'efforcent de répandre les doctrines de négation et de haine, il est doux et réconfortant de voir un écrivain, un philosophe aussi remarquablement doué que Léon Denis, réagir, avec l'autorité qui s'attache à son nom et à son beau talent, contre cette œuvre de malfaisance sociale. C'est ce qu'il a fait une fois de plus dans son opuscule : *Pourquoi la Vie?* »

« M. Léon Denis a eu la touchante idée de dédier sa très attachante étude « à ceux qui souffrent ». Elles devraient être, en effet, le *vade mecum* des innombrables meurtris et vaincus de l'âpre lutte pour la vie, ces pages tout empreintes de pitié fraternelle, de compassion émue pour les malheureux et les déshérités. Par la perspective d'un au-delà basé sur la loi de réincarnation, plus vrai, plus humain, moins rigoureux surtout que celui de la tradition chrétienne, elles consolent et réconfortent les affligés, en même temps qu'elles apprennent aux puissants de ce monde à être doux, fraternels et pitoyables aux faibles. »

Nous n'insisterons pas, car les œuvres de Léon Denis sont assez connues. Remarquons seulement que son premier livre *Après la mort* vient d'atteindre son vingtième mille.

La Gennia, par JOHN-ANTOINE NAU, Lauréat de l'Académie des Goncourt. Un vol. in-12, broché sous couv. illust. 3 fr.50.

Une curieuse et attrayante étude de spiritisme, où des personnages, aux traits nettement arrêtés, traversent d'un pas égal leur double vie de rêve extasié et de puissante réalité ; ou la vision d'au-delà, ou suave ou tragique, se mêle aux détails d'existence journalière, vient briser le faisceau de nos logiques placides et somnolentes et nous inflige l'angoisse d'avoir à méditer.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES DU XLIXe VOLUME

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

Le Rédacteur en chef : LÉOPOLD DAUVIL.

Mayenne. — Imprimerie CH. COLIN.